Digitized by Google

LIBRARY
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
DAVIS

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXXIe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOÎT, 7.

Digitized by Google

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXXIe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME TRENTE-TROISIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE SAINT-BENOIT, 20

1861

LIBRARY
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
DAVIS

Digitized by Google

Digitized by Google

VALVÈDRE

QUATRIÈME PARTIE.[1]

V.

J'avais promis à Obernay de frapper à sa porte la veille de son mariage. Le 31 juillet, à cinq heures du matin, je m'embarquais sur un bateau à vapeur pour traverser le Léman, de Lausanne à Genève.

Je n'avais pas fermé l'œil de la nuit, tant je craignais de manquer l'heure du départ. Accablé de fatigue et roulé dans mon manteau, je pris quelques instans de repos sur un banc. Quand j'ouvris les yeux, le soleil se faisait déjà sentir. Un homme qui paraissait dormir également était assis sur le même banc que moi. Au premier coup d'œil que je jetai sur lui, je reconnus mon ami anonyme du Simplon.

Cette rencontre aux portes de Genève m'inquiéta un peu; j'avais commis la faute d'écrire d'Altorf à Obernay en lui donnant de ma promenade un faux itinéraire. Cet excès de précaution devenait une maladresse fâcheuse, si la personne qui m'avait vu sur la route de Valvèdre était de Genève et en relation avec les Valvèdre ou les Obernay. J'aurais donc voulu me soustraire à ses regards; mais le bateau était fort petit, et au bout de quelques instans, je me retrouvai face à face avec mon aimable philosophe. Il me regardait avec attention, comme s'il eût hésité à me reconnaître; mais son incertitude cessa vite, et il m'aborda avec la grâce d'un homme du meilleur monde. Il me parla comme si nous venions de nous quit-

(1) Voyez les livraisons du 15 mars, 1er et 15 avril.

241730

Digitized by Google

ter, et, s'abstenant, par grand savoir-vivre, de toute surprise et de toute curiosité, il reprit la conversation où nous l'avions laissée sur la route de Brigg. Je retombai sous le charme, et, sans songer davantage à le contredire, je cherchai à profiter de cette aimable et sereine sagesse qu'il portait en lui avec modestie, comme un trésor dont il se croyait le dépositaire et non le maître ni l'inventeur.

Je ne pouvais résister au désir de l'interroger, et cependant à plusieurs reprises ma méditation laissa tomber l'entretien. J'éprouvais le besoin de résumer intérieurement et de savourer sa parole. Dans ces momens-là, croyant que je préférais être seul et ne désirant nullement se produire, il essayait de me quitter; mais je le suivais et le reprenais, poussé par un attrait inexplicable et comme condamné par une invisible puissance à m'attacher aux pas de cet homme, que j'avais résolu d'éviter. Quand nous approchâmes de Genève, les passagers qui de la cabine firent irruption sur le pont nous séparèrent. Mon nouvel ami fut abordé par plusieurs d'entre eux, et je dus m'éloigner. Je remarquai que tous semblaient lui parler avec une extrême déférence; néanmoins, comme il avait eu la délicatesse de ne pas s'enquérir de mon nom, je crus devoir respecter également son incognito.

Une demi-heure après, j'étais à la porte d'Obernay. Le cœur me battait avec tant de violence que je m'arrêtai un instant pour me remettre. Ce fut Obernay lui-même qui vint m'ouvrir; de la terrasse de son jardin, il m'avait vu arriver. — Je comptais sur toi, me dit-il, et me voilà pourtant dans un transport de joie comme si je ne t'espérais plus. Viens, viens! toute la famille est réunie, et nous attendons Valvèdre d'un moment à l'autre.

Je trouvai Alida au milieu d'une douzaine de personnes qui ne nous permirent d'échanger que les saluts d'usage. Il y avait là, outre le père, la mère et la fiancée d'Henri, la sœur aînée de Valvèdre, M[lle] Juste, personne moins âgée et moins antipathique que je ne me la représentais, et une jeune fille d'une beauté étonnante. Bien qu'absorbé par la pensée d'Alida, je fus frappé de cette splendeur de grâce, de jeunesse et de poésie, et malgré moi je demandai à Henri, au bout de quelques instans, si cette belle personne était sa parente. — Comment diable, si elle l'est! s'écria-t-il en riant, c'est ma sœur Adélaïde! Et voici l'autre que tu n'as pas connue, comme celle-ci, dans ton enfance; voici notre démon, ajouta-t-il en embrassant Rosa, qui entrait.

Rosa était ravissante aussi, moins idéale que sa sœur et plus sympathique, ou, pour mieux dire, moins imposante. Elle n'avait pas quatorze ans, et sa tenue n'était pas encore celle d'une demoiselle bien raisonnable; mais il y avait tant d'innocence dans sa

gaieté pétulante qu'on n'était pas tenté d'oublier combien l'enfant était près de devenir une jeune fille.

— Quant à l'aînée, reprit Obernay, c'est la filleule de ta mère et mon élève à moi, une botaniste consommée, je t'en avertis, et qui n'entend pas raison avec les superbes railleurs de ton espèce. Fais attention à ton bel esprit, si tu veux qu'elle consente à te reconnaître. Pourtant, grâce à ta mère, qui lui fait l'honneur de lui écrire tous les ans en réponse à ses lettres du 1er janvier, et pour qui elle conserve une grande vénération, j'espère qu'elle ne fera pas trop mauvais accueil à ta mine de poète échevelé; mais il faut que ce soit ma mère qui vous présente l'un à l'autre.

— Tout à l'heure! repris-je en voyant qu'Alida me regardait. Laisse-moi revenir de ma surprise et de mon éblouissement.

— Tu la trouves belle? tu n'es pas le seul; mais n'aie pas l'air de t'en apercevoir, si tu ne veux la désespérer. Sa beauté est comme un fléau pour elle. Elle ne peut sortir de la vieille ville sans qu'on s'attroupe pour la voir, et elle n'est pas seulement intimidée de cette avidité des regards, elle en est blessée et offensée. Elle en souffre véritablement, et elle en devient triste et sauvage hors de l'intimité. Demain sera pour elle un jour d'exhibition forcée, un jour de supplice par conséquent. Si tu veux être de ses amis, regarde-la comme si elle avait cinquante ans.

— A propos de cinquante ans, repris-je pour détourner la conversation, il me semble que Mlle Juste n'a guère davantage. Je me figurais une véritable duègne.

— Cause avec elle un quart d'heure, et tu verras que la duègne est une femme d'un grand mérite. Tiens! je veux te présenter à elle, car moi je l'aime, cette belle-sœur-là, et je veux qu'elle t'aime aussi.

Il ne me permit pas d'hésiter et me poussa vers Mlle Juste, dont l'accueil digne et bienveillant devait naturellement me faire engager la conversation. C'était une vieille fille un peu maigre et accentuée de physionomie, mais qui avait dû être presque aussi belle que la sœur d'Obernay, et dont le célibat me semblait devoir cacher quelque mystère, car elle était riche, de bonne famille, et d'un esprit très indépendant. En l'écoutant parler, je trouvai en elle une distinction rare et même un certain charme sérieux et profond qui me pénétra de respect et de crainte. Elle me témoigna pourtant de l'intérêt et me questionna sur ma famille, qu'elle paraissait très bien connaître, sans pourtant rappeler ou préciser les circonstances où elle l'avait connue.

On avait déjeuné, mais on tenait en réserve une collation pour moi et pour M. de Valvèdre. En attendant qu'il arrivât, Henri me

Digitized by Google

conduisit dans ma chambre. Nous trouvâmes sur l'escalier Mme Obernay et ses deux filles qui vaquaient aux soins domestiques. Henri saisit sa mère au passage afin qu'elle me présentât en particulier à sa fille aînée. — Oui, oui, répondit-elle avec un affectueux enjouement, vous allez vous faire de grandes révérences, c'est l'usage; mais souvenez-vous un peu d'avoir été compagnons d'enfance pendant un an, à Paris. M. Valigny était alors un garçon plein de douceur et d'obligeance pour toi, ma fille, et tu en abusais sans scrupule. A présent que tu n'es que trop raisonnable, remercie-le du passé et parle-lui de ta marraine, qui a continué d'être si bonne pour toi.

Adélaïde était fort intimidée; mais j'étais si bien en garde contre le danger de l'effaroucher, qu'elle se rassura avec un tact merveilleux. En un instant, je la vis transformée. Cette rêveuse et fière beauté s'anima d'un splendide sourire, et elle me tendit la main avec une sorte de gaucherie charmante qui ajoutait à sa grâce naturelle. Je ne fus pas ému en touchant cette main pure, et, comme si elle l'eût senti, elle sourit davantage et m'apparut plus belle encore.

C'était un type très différent de celui d'Obernay et de Rosa, qui ressemblaient à leur mère. Adélaïde en tenait aussi par la blancheur et l'éclat, mais elle avait l'œil noir et pensif, le front vaste, la taille dégagée et les extrémités fines de son père, qui avait été un des plus beaux hommes du pays; Mme Obernay restait gracieuse et fraîche sous ses cheveux grisonnans, et comme Paule de Valvèdre, sans être jolie, était extrêmement agréable, on disait dans la ville que lorsque les Obernay et les Valvèdre étaient réunis, on croyait entrer dans un musée de figures plus ou moins belles, mais toutes noblement caractérisées et dignes de la statuaire ou du pinceau.

J'avais à peine fini ma toilette qu'Obernay vint m'appeler. — Valvèdre est en bas, me dit-il; il t'attend pour faire connaissance et déjeuner avec toi.

Je descendis en toute hâte, mais à la dernière marche de l'escalier il me vint une terreur étrange. Une vague appréhension qui, depuis quinze jours, m'avait souvent traversé l'esprit et qui m'était revenue fortement dans la journée, s'empara de moi à tel point que, voyant la porte de la maison ouverte, j'eus envie de fuir; mais Obernay était sur mes talons, me fermant la retraite. J'entrai dans la salle à manger. Le repas était servi; une voix à la fois douce et mâle partait du salon voisin. Plus d'incertitude, plus de refuge; mon inconnu du Simplon, c'était M. de Valvèdre lui-même.

Un monde de mensonges plus impossibles les uns que les autres, un siècle d'anxiétés remplirent le peu d'instans qui me séparaient de cette inévitable rencontre. Qu'allais-je dire à M. de Valvèdre, à Henri, à Paule et devant les deux familles, pour motiver ma pré-

Digitized by Google

sence aux environs de Valvèdre, quand on m'avait cru dans le nord de la Suisse à cette même époque? A cette crainte se joignait un sentiment de douleur inouie et qu'il m'était impossible de combattre par les raisonnemens vulgaires de l'égoïsme. Je l'aimais, je l'aimais d'instinct, d'entraînement, de conviction et par fatalité peut-être, cet homme accompli que je venais essayer de tromper, de rendre par conséquent malheureux ou ridicule!

La tête me tournait quand Obernay me présenta à Valvèdre, et j'ignore si je réussis à faire bonne contenance. Quant à lui, il eut un très vif sentiment de surprise, mais tout aussitôt réprimé. — C'est là ton ami? dit-il à Henri : eh bien! je le connais déjà. J'ai fait la traversée du lac avec lui ce matin, et nous avons philosophé ensemble pendant plus d'une heure.

Il me tendit la main et serra cordialement la mienne. Adélaïde nous appela pour déjeuner, et nous nous assîmes vis-à-vis l'un de l'autre, lui tranquille et n'ayant aucun soupçon, puisqu'il ignorait mon mensonge, moi aussi en train de manger que si j'allais subir la torture. Pour m'achever, Alida vint s'asseoir auprès de son mari d'un air d'intérêt et de déférence, et s'efforcer, tout en causant, de deviner quelle impression nous avions produite l'un sur l'autre. — Je connaissais M. Valigny avant vous, lui dit-elle; je vous ai dit qu'à Saint-Pierre il avait été notre chevalier, à Paule et à moi, pendant qu'Obernay vous cherchait dans ces affreux glaciers.

— Je n'ai pas oublié cela, répondit Valvèdre, et je suis content d'être l'obligé d'une personne qui m'a été sympathique à première vue.

Alida, nous voyant si bien ensemble, retourna au salon, et Adélaïde vint prendre sa place. Je remarquai entre elle et Valvèdre une affection à laquelle il était certainement impossible d'entendre malice, à moins d'avoir l'esprit brutal et le jugement grossier, mais qui n'en était pas moins frappante. Il l'avait vue toute petite, et, comme il avait quarante ans, il la tutoyait encore, tandis qu'elle lui disait *vous* avec un mélange de respect et de tendresse qui rétablissait les convenances de famille dans leur intimité. Elle le servait avec empressement, et il se laissait servir, disant : *merci, ma bonne fille*, avec un accent pleinement paternel; mais elle était si grande et si belle, et lui, il était encore si jeune et si charmant! Je fis mon possible pour m'imaginer que ce mari trompé consentirait de bon cœur à ne pas s'en apercevoir, tant il était heureux père!

On se sépara bientôt pour se réunir au dîner. La famille était occupée de mille soins pour la grande journée du lendemain. Les hommes sortirent ensemble. Je restai seul au salon avec Mme de Valvèdre et ses deux belles-sœurs. Ce fut une nouvelle phase de mon

Digitized by Google

supplice. J'attendais avec angoisse la possibilité d'échanger quelques mots avec Alida. Paule, appelée par Mme Obernay pour essayer sa toilette de noces, sortit bientôt; mais Mlle Juste était comme rivée à son fauteuil. Elle continuait donc ses fonctions de gardienne de l'honneur de son frère en dépit des mesures prises pour l'en dispenser? Je regardai avec attention son profil austère, et je sentis en elle autre chose que le désir de contrarier. Elle remplissait un devoir qui lui pesait. Elle le remplissait en dépit de tous et d'elle-même. Son regard lucide, qui surprenait les rougeurs d'impatience d'Alida et qui pénétrait mon affreux malaise, semblait nous dire à l'un et à l'autre : Croyez-vous que cela m'amuse?

Au bout d'une heure de conversation très pénible, dont Mlle Juste et moi fîmes tous les frais, car Alida était trop irritée pour avoir la force de le dissimuler, j'appris enfin par hasard que M. de Valvèdre, au lieu d'accompagner ses sœurs et ses enfans jusqu'à Genève le 8 juillet, les avait confiés à Obernay pour s'arrêter autour du Simplon. Je me hâtai d'aller au-devant de la découverte qui me menaçait, en disant que là précisément j'avais rencontré M. de Valvèdre et avais fait connaissance avec lui sans savoir son nom.

— C'est singulier, observa Mlle Juste; M. Obernay ne croyait pas que vous fussiez de ce côté-là?

Je répondis avec aplomb qu'en voulant gagner la vallée du Rhône par le mont Cervin, j'avais fait fausse route, et que j'avais profité de ma bévue pour voir le Simplon, mais que, craignant les plaisanteries d'Obernay sur mon étourderie à me conduire en dépit de ses instructions, je ne m'en étais pas vanté dans ma lettre.

— Puisque vous étiez si près de Valvèdre, dit Alida avec la même tranquillité, vous eussiez dû venir me voir.

— Vous ne m'y aviez pas autorisé, répondis-je, et je n'ai pas osé.

Mlle Juste nous regarda tous les deux, et il me sembla bien qu'elle n'était pas notre dupe.

Dès que je fus seul avec Alida, je lui parlai avec effroi de cette fatale rencontre et lui demandai si elle ne pensait pas que son mari pût concevoir des doutes. — Lui jaloux? répondit-elle en haussant les épaules, il ne me fait pas tant d'honneur! Voyons, reprenez vos esprits, ayez du sang-froid. Je vous avertis que vous en manquez, et qu'ici vous avez paru d'une timidité singulière. On a déjà fait la remarque que vous n'étiez pas ainsi à votre première apparition dans la maison.

— Je ne vous cache pas, repris-je, que je suis sur des épines. Il me semble à chaque instant qu'on va me demander compte de ce voyage du côté de Valvèdre et m'écraser sous le ridicule du prétexte que je viens de trouver. M. de Valvèdre doit m'en vouloir de

Digitized by Google

m'être moqué de lui en me donnant pour un comédien. Il est vrai qu'il s'est laissé traiter de docteur: je le prenais pour un médecin; mais j'ai eu l'initiative de ma méprise, et il n'a rien fait pour m'y confirmer ou pour m'en retirer, tandis que moi...

— Vous a-t-il reparlé de cela? reprit Alida un peu soucieuse.

— Non, pas un mot là-dessus! C'est bien étrange!

— Alors c'est tout naturel. Valvèdre ne connaît pas la feinte. Il a tout oublié; n'y pensons plus et parlons du bonheur d'être ensemble.

Elle me tendait la main. Je n'eus pas le temps de la presser contre mes lèvres. Ses deux enfans revenaient de la promenade. Ils entraient comme un ouragan dans la maison et dans le salon.

L'aîné était beau comme son père, et lui ressemblait d'une manière frappante. Paolino rappelait Alida, mais en charge; il était laid. Je me souvins qu'Obernay m'avait parlé d'une préférence marquée de Mme de Valvèdre pour Edmond, et involontairement j'épiai les premières caresses qui accueillirent l'un et l'autre. De tendres baisers furent prodigués à l'aîné, et elle me le présenta en me demandant si je le trouvais joli. Elle effleura à peine les joues de l'autre, en ajoutant : — Quant à celui-ci, il ne l'est pas, je le sais!

Le pauvre enfant se mit à rire, et, serrant la tête de sa mère dans ses bras : — *C'est égal*, dit-il, *il faut embrasser ton singe!* — Elle l'embrassa en le grondant de ses manières brusques. Il lui avait meurtri les joues avec ses baisers, où un peu de malice et de vengeance semblait se mêler à son effusion.

Je ne sais pourquoi cette petite scène me causa une impression pénible. Les enfans se mirent à jouer. Alida me demanda à quoi je pensais en la regardant d'un air si sombre. Et, comme je ne répondais pas, elle ajouta à voix basse : — Êtes-vous jaloux d'eux? Ce serait cruel. J'ai besoin que vous me consoliez, car je vais être séparée de l'un et de l'autre, à moins que je ne me fixe dans cette odieuse ville de Genève. Et encore n'est-il pas certain qu'on voulût m'y autoriser.

Elle m'apprit que M. de Valvèdre s'était décidé à confier l'éducation de ses deux fils à l'excellent professeur Karl Obernay, père d'Henri. Élevés dans cette heureuse et sainte maison, ils seraient tendrement choyés par les femmes et instruits sérieusement par les hommes. Alida devait donc se réjouir de cette décision, qui épargnait à ses enfans les rudes épreuves du collége, et elle s'en réjouissait en effet, mais avec des larmes qui étaient visiblement à l'adresse d'Edmond, bien qu'elle fît son possible pour regarder comme une douleur égale l'éloignement du petit Paul. Elle souffrait aussi d'une

Digitized by Google

circonstance toute personnelle, je veux dire l'ascendant que Juste de Valvèdre devait prendre de plus en plus sur ses enfans. Elle avait espéré les y soustraire, et elle les voyait retomber davantage sous cette influence, puisque Juste se fixait à Genève dans la maison voisine.

J'allais lui dire que cette prévention obstinée ne me paraissait pas bien équitable, lorsque Juste rentra et caressa les enfans avec une égale tendresse. Je remarquai la confiance et la gaieté avec laquelle tous deux grimpèrent sur ses genoux et jouèrent avec son bonnet, dont elle leur laissa chiffonner les dentelles. L'espiègle Paolino le lui ôta même tout à fait, et la vieille fille ne fit aucune difficulté de montrer ses cheveux gris ébouriffés par ces petites mains folles. A ce moment, je vis sur cette figure rigide une maternité si vraie et une bonhomie si touchante, que je lui pardonnai l'humeur qu'elle m'avait causée.

Le dîner rassembla tout le monde, excepté M. de Valvèdre, qui ne vint que dans la soirée. J'eus donc deux ou trois heures de répit, et je pus me remettre au diapason convenable. Il régnait dans cette maison une aménité charmante, et je trouvai qu'Alida avait tort quand elle se disait condamnée à vivre avec des oracles. Si l'on sentait, dans chacune des personnes qui se trouvaient là, un fonds de valeur réelle et ce je ne sais quoi de mûr ou de calme qui trahit l'étude ou le respect de l'étude, on sentait aussi en elles, avec les qualités essentielles de la vie pratique, tout le charme de la vie heureuse et digne. Sous certains rapports, il me semblait être chez moi parmi les miens; mais l'intérieur genevois était plus enjoué et comme réchauffé par le rayon de jeunesse et de beauté qui brillait dans les yeux d'Adélaïde et de Rosa. Leur mère était comme ravie dans une béatitude religieuse en regardant Paule et en pensant au bonheur d'Henri. Paule était paisible comme l'innocence, confiante comme la droiture : elle avait peu d'expansions vives; mais dans chaque mot, dans chaque regard à son fiancé, à ses parens et à ses sœurs, il y avait comme un intarissable foyer de dévouement et d'admiration.

Les trois jeunes filles avaient été liées dès l'enfance, elles se tutoyaient et se servaient mutuellement. Toutes trois aimaient M[lle] Juste, et, bien que Paule lui eût donné tort dans ses différends avec Alida, on sentait bien qu'elle la chérissait davantage. Alida était-elle aimée de ces trois jeunes filles? Évidemment Paule la savait malheureuse et l'aimait naïvement pour la consoler. Quant aux demoiselles Obernay, elles s'efforçaient d'avoir de la sympathie pour elle, et toutes deux l'entouraient d'égards et de soins; mais Alida ne les encourageait nullement, et répondait à leurs timides avances avec une grâce froide et un peu railleuse. Elle les traitait

Digitized by Google

tout bas de femmes savantes, la petite Rosa étant déjà, selon elle, infatuée de pédantisme.

— Cela ne paraît pourtant pas du tout, lui dis-je : l'enfant est ravissante,... et Adélaïde me paraît une excellente personne.

— Oh! j'étais bien sûre que vous auriez de l'indulgence pour ces beaux yeux-là! reprit avec humeur Alida.

Je n'osai lui répondre : l'état de tension nerveuse où je la voyais me faisait craindre qu'elle ne se trahît.

D'autres jeunes filles, des cousines, des amies arrivèrent avec leurs parens. On passa au jardin, qui, sans être grand, était fort beau, plein de fleurs et de grands arbres, avec une vue magnifique au bord de la terrasse. Les enfans demandèrent à jouer, et tout le monde s'en mêla, excepté les gens âgés et Alida, qui, assise à l'écart, me fit signe d'aller auprès d'elle. Je n'osai obéir. Juste me regardait, et Rosa, qui s'était beaucoup enhardie avec moi pendant le dîner, vint me prendre résolûment le bras, prétendant que tout le *jeune monde* devait jouer; son papa l'avait dit. J'essayai bien de me faire passer pour vieux; mais elle n'en tint aucun compte. Son frère ouvrait la partie de barres, et il était mon aîné. Elle me réclamait dans son camp, parce que Henri était dans le camp opposé et que je devais courir aussi bien que lui. Henri m'appela aussi, il fallut ôter mon habit et me mettre en nage. Adélaïde courait après moi avec la rapidité d'une flèche. J'avais peine à échapper à cette jeune Atalante, et je m'étonnais de tant de force unie à tant de souplesse et de grâce. Elle riait, la belle fille; elle montrait ses dents éblouissantes. Confiante au milieu des siens, elle oubliait le tourment des regards; elle était heureuse, elle était enfant, elle resplendissait aux feux du soleil couchant, comme ces roses que la pourpre du soir fait paraître embrasées.

Je ne la voyais pourtant qu'avec des yeux de frère. Le ciel m'est témoin que je ne songeais qu'à m'échapper de ce tourbillon de courses, de cris et de rires, pour aller rejoindre Alida. Quand, par des miracles d'obstination et de ruse, j'en fus venu à bout, je la trouvai sombre et dédaigneuse. Elle était révoltée de ma faiblesse, de mon enfantillage; elle voulait me parler, et je n'avais pas su faire un effort pour quitter ces jeux imbéciles et pour venir à elle! J'étais lâche, je craignais les propos, ou j'étais déjà charmé par les dix-huit ans et les joues roses d'Adélaïde. Enfin elle était indignée, elle était jalouse; elle maudissait ce jour, qu'elle avait attendu avec tant d'ardeur comme le plus beau de sa vie.

J'étais désespéré de ne pouvoir la consoler; mais M. de Valvèdre venait d'arriver, et je n'osais dire un mot, le sentant là. Il me semblait qu'il entendait mes paroles avant que mes lèvres leur eussent

Digitized by Google

livré passage. Alida, plus hardie et comme dédaigneuse du péril, me reprochait d'être trop jeune, de manquer de présence d'esprit et d'être plus compromettant par ma terreur que je ne le serais avec de l'audace. Je rougissais de mon inexpérience, je fis de grands efforts pour m'en corriger. Tout le reste de la soirée, je réussis à paraître très enjoué; alors Alida me trouva trop gai.

On le voit, nous étions condamnés à nous réunir dans les circonstances les plus pénibles et les plus irritantes. Le soir, retiré dans ma chambre, je lui écrivis :

« Vous êtes mécontente de moi, et vous me l'avez témoigné avec colère. Pauvre ange, tu souffres! et j'en suis la cause! Tu maudis ce jour tant désiré qui ne nous a pas seulement donné un instant de sécurité pour lire dans les yeux l'un de l'autre! Me voilà éperdu, furieux contre moi-même et ne sachant que faire pour éviter ces angoisses et ces impatiences qui me dévorent aussi, mais que je subirais avec résignation, si je pouvais les assumer sur moi seul. Je suis trop jeune, dis-tu! Eh bien! pardonne à mon inexpérience, et tiens-moi compte de la candeur et de la nouveauté de mes émotions. Va, la jeunesse est une force et un appui dans les grandes choses. Tu verras si, dans des périls d'un autre genre, je suis au-dessous de ton rêve. Faut-il t'arracher violemment à tous les liens qui pèsent sur toi? faut-il braver l'univers et m'emparer de ta destinée à tout prix? Je suis prêt, dis un mot. Je peux tout briser autour de nous deux... Mais tu ne le veux pas, tu m'ordonnes d'attendre, de me soumettre à des épreuves contre lesquelles se révolte la franchise de mon âge! Quel plus grand sacrifice pouvais-je te faire? Je fais de mon mieux. Prends donc pitié de moi, cruelle! et toi aussi, prends donc patience!

« Pourquoi envenimer ces douleurs par ton injustice? pourquoi me dire qu'Adélaïde... Non! je ne veux pas me souvenir de ce que vous m'avez dit. C'était insensé, c'était inique! Une autre que toi! mais existe-t-il donc d'autres femmes sur la terre? Laissons cette folie et n'y reviens jamais. Parlons d'une circonstance qui m'a bien autrement frappé. Tes deux enfans vont demeurer ici... Et toi, que vas-tu faire? Cette résolution de ton mari ne va-t-elle pas modifier ta vie? Comptes-tu retourner dans cette solitude de Valvèdre, où j'aurais si peu le droit de vivre auprès de toi, sous les regards de tes voisins provinciaux, et entourée de gens qui tiendront note de toutes tes démarches? Tu avais parlé d'aller dans quelque grande ville... Songe donc! tu le peux à présent. Dis, quand pars-tu? où allons-nous? Je ne peux pas admettre que tu hésites. Réponds, mon âme, réponds! Un mot, et je supporte tout ce que tu voudras pour sauver les apparences, ou plutôt, non, je pars demain soir. Je me

Digitized by Google

dis rappelé par mes parens, je me soustrais à toutes ces misérables dissimulations qui t'exaspèrent autant que moi, je cours t'attendre où tu voudras. Ah! viens! fuyons! ma vie t'appartient. »

La journée du lendemain s'écoula sans que je pusse lui glisser ma lettre. Quoi que m'en eût dit Mme de Valvèdre, je n'osais trop me confier à la Bianca, qui me semblait bien jeune et bien éveillée pour ce rôle de dépositaire du plus grand secret de ma vie. D'ailleurs Juste de Valvèdre faisait si bonne garde que j'en perdais l'esprit.

Je ne raconterai pas la cérémonie du mariage protestant. Le temple était si près de la maison qu'on s'y rendit à pied sous les yeux des deux villes, ameutées en quelque sorte pour voir l'agréable mariée, mais surtout la belle Adélaïde dans sa fraîche et pudique toilette. Elle donnait le bras à M. de Valvèdre, dont la considération semblait mieux que tout autre porte-respect la protéger contre les brutalités de l'admiration. Néanmoins elle était froissée de cette curiosité outrageante des foules, et marchait triste, les yeux baissés, belle dans sa fierté souffrante comme une reine qu'on traînerait au supplice.

Après elle, Alida était aussi un objet d'émotion. Sa beauté n'était pas frappante au premier abord; mais le charme en était si profond qu'on l'admirait surtout après qu'elle avait passé. J'entendis faire des comparaisons, des réflexions plus ou moins niaises. Il me sembla qu'il s'y mêlait des suspicions sur sa conduite. J'eus envie de chercher prétexte à une querelle; mais à Genève, si on est très petite ville, on est généralement bon, et ma colère eût été ridicule.

Le soir, il y eut un petit bal composé d'environ cinquante personnes qui formaient la parenté et l'intimité des deux familles. Alida parut avec une toilette exquise, et sur ma prière elle dansa. Sa grâce indolente fit son effet magique; on se pressa autour d'elle, les jeunes gens se la disputèrent et se montrèrent d'autant plus enfiévrés qu'elle paraissait moins se soucier d'aucun d'eux en particulier. J'avais espéré que la danse me permettrait de lui parler. Ce fut le contraire qui arriva, et à mon tour je pris de l'humeur contre elle. Je l'observai en boudant, très disposé à lui chercher noise, si je surprenais la moindre nuance de coquetterie. Ce fut impossible : elle ne voulait plaire à personne; mais elle sentait, elle savait qu'elle charmait tous les hommes, et il y avait dans son indifférence je ne sais quel air de souveraineté blasée, mais toujours absolue, qui m'irrita. Je trouvai qu'elle parlait à ces jeunes gens, non comme s'ils eussent eu des droits sur elle, mais comme si elle en avait eu sur eux, et c'était, à mon gré, leur faire trop d'honneur. Elle avait le grand aplomb des femmes du monde, et je crus retrouver, dans ses regards à des étrangers, cette prise de possession qui avait bouleversé et ravi mon âme.

Digitized by Google

Certes, auprès d'elle, Adélaïde et ses jeunes amies étaient de simples bourgeoises, très ignorantes de l'empire de leurs charmes et très incapables, malgré l'éclat de leur jeunesse, de lui disputer la plus humble conquête; mais qu'il y avait de pudeur dans leur modestie, et comme leur extrême politesse était une sauve-garde contre la familiarité! Une petite circonstance me fit insister en moi-même sur cette remarque. Alida, en se levant, laissa tomber son éventail; dix admirateurs se précipitèrent pour le ramasser. Pour un peu, on se fût battu; elle le prit de la main triomphante qui le lui présentait, sans aucune parole de remercîment, sans même un sourire de convention, et comme si elle était trop maîtresse des volontés de cet inconnu pour lui savoir le moindre gré de son esclavage. C'était un bon petit provincial qui parut heureux d'une telle familiarité. En fait, c'était de sa part une bêtise; en théorie, il avait pourtant raison. Quand une femme dispose d'un homme jusqu'au dédain, elle le provoque plus qu'elle ne l'éloigne, et quoi qu'on en puisse dire, il y a toujours un peu d'encouragement au fond de ces *mépriseries* royales.

Pour me venger du secret dépit que j'éprouvais, je cherchai quel service je pourrais rendre à Adélaïde, qui dansait près de moi. Je vis qu'elle avait failli tomber en glissant sur des feuilles de rose qui s'étaient détachées de son bouquet, et, comme elle revenait à sa place, je les enlevai vite et adroitement. Elle parut s'étonner un peu d'un si beau zèle, et cet étonnement même était une impression de pudeur. Je ne la regardais pas, craignant d'avoir l'air de mendier un remercîment; mais elle me l'adressa un instant après, quand la figure de la contredanse la replaça près de moi. — Vous m'avez préservée d'une chute, me dit-elle tout haut en souriant; vous êtes toujours bon pour moi, comme *jadis!*

Bon pour elle! c'était trop de reconnaissance à coup sûr, et cela pouvait amener une déclaration de la part d'un impertinent; mais il eût fallu l'être jusqu'à l'imbécillité pour ne pas sentir dans l'extrême politesse de cette chaste fille un doute d'elle-même qui imposait aux autres un respect sans bornes.

Je n'attendis pas la fin du bal. J'y souffrais trop. Comme j'allais gagner ma petite chambre, Valvèdre se trouva devant moi et me fit signe de le suivre à l'écart. — Voici l'explication, pensai-je : qu'il se décide donc enfin à me chercher querelle, ce mystérieux personnage! Ce sera me soulager d'une montagne qui m'étouffe! — Mais il s'agissait de bien autre chose. — Il est arrivé ici tantôt, me dit-il, des parens de Lausanne sur lesquels on ne comptait plus. On est forcé de leur donner l'hospitalité et de disposer de votre chambre. Ce sont deux vieillards, et vous leur cédez naturellement la place; mais on

Digitized by Google

ne veut pas vous envoyer à l'auberge, on vous confie à moi. J'ai mon pied à terre dans la ville, tout près d'ici; voulez-vous me permettre d'être votre hôte?

Je remerciai et j'acceptai résolûment. — S'il veut se réserver une explication chez lui, me disais-je, à la bonne heure! j'aime mieux cela.

Il appela son domestique, qui enleva mon mince bagage, et lui-même me prit le bras pour me conduire à son domicile. C'était une maison du voisinage, où il me fit traverser plusieurs pièces encombrées de caisses et d'instrumens étranges, quelques-uns d'une grande dimension et qui brillaient vaguement dans l'obscurité, d'un éclat vitreux ou métallique. — C'est mon attirail de *docteur ès-sciences*, me dit-il en riant. Cela ressemble assez à un laboratoire d'alchimiste, n'est-ce pas? Vous comprenez, ajouta-t-il d'un ton indéfinissable, que M[me] de Valvèdre n'aime pas cette habitation, et qu'elle préfère l'agréable hospitalité des Obernay? Mais vous dormirez ici fort tranquille. Voici la porte de votre chambre, et voici la clé de la maison, car le bal n'est pas fini là-bas, et si vous vouliez y retourner...

— Pourquoi y retournerais-je? répondis-je, affectant l'indifférence; je n'aime pas le bal, moi!

— N'y a-t-il donc personne dans ce bal qui vous intéresse?

— Tous les Obernay m'intéressent; mais le bal est la plus maussade manière de jouir de la société des gens qu'on aime.

— Eh! pas toujours! Il donne une certaine animation... Quand j'étais jeune, je ne haïssais pas ce bruit-là.

— C'est que vous avez eu l'esprit d'être jeune, monsieur de Valvèdre. A présent, on ne l'a plus. On est vieux à vingt ans.

— Je n'en crois rien, dit-il en allumant son cigare, car il m'avait suivi dans la chambre qui m'était destinée, comme pour s'assurer que rien n'y manquait à mon bien-être. Je crois que c'est une prétention!

— De ma part? répondis-je, un peu blessé de la leçon.

— Peut-être aussi de votre part, et sans que vous soyez pour cela coupable ou ridicule. C'est une mode, et la jeunesse ne peut se soustraire à son empire. Elle s'y soumet de bonne foi, parce que la plus nouvelle mode lui paraît toujours la meilleure; mais si vous m'en croyez, vous examinerez un peu sérieusement les dangers de celle-ci, et vous ne vous y laisserez pas trop prendre.

Son accent avait tant de douceur et de bonté que je cessai de croire à un piége tendu par sa suspicion à mon inexpérience, et, retombant sous le charme, j'éprouvai plus que jamais tout d'un coup le besoin de lui ouvrir mon cœur. Il y avait là quelque chose

Digitized by Google

d'horrible dont je ne saurais même aujourd'hui me rendre compte. Je souhaitais son estime, et je courais au-devant de son affection sans pouvoir renoncer à lui infliger le plus amer des outrages!

Il me dit encore quelques paroles qui furent comme un trait de lumière sur le fond de sa pensée. Il me sembla qu'en m'invitant à retourner au bal, c'est-à-dire à être jeune, naïf et croyant, il essayait de savoir quelle impression Adélaïde avait faite sur moi et si j'étais capable d'aimer, car le nom de cette charmante fille arriva, je ne me rappelle plus comment, sur ses lèvres.

Je fis d'elle le plus grand éloge, autant pour paraître libre de cœur et d'esprit vis-à-vis de sa femme que pour voir s'il éprouvait quelque secrète douleur à propos de sa fille adoptive. Que n'aurais-je pas donné pour découvrir qu'il l'aimait à l'insu de lui-même, et que l'infidélité d'Alida ne troublerait pas la paix de son âme généreuse! Mais s'il aimait Adélaïde, c'était avec un désintéressement si vrai, ou avec une si héroïque abnégation, que je ne pus saisir aucun trouble dans ses yeux ni dans ses paroles.

— Je n'ajoute rien à vos éloges, dit-il, et si vous la connaissiez comme moi, qui l'ai vue naître, vous sauriez que rien ne peut exprimer la droiture et la bonté de cette âme-là. Heureux l'homme qui sera digne d'être son compagnon et son appui dans la vie! C'est un si grand honneur et une si grande félicité à envisager, que celui-là devra y travailler sérieusement, et n'aura jamais le droit de se dire sceptique ou désenchanté.

— Monsieur de Valvèdre, m'écriai-je involontairement, vous semblez me dire que je pourrais aspirer...

— A conquérir sa confiance? Non, je ne puis dire cela, je n'en sais rien. Elle vous connaît encore trop peu, et nul ne peut lire dans l'avenir; mais vous n'ignorez pas que, dans le cas où cela arriverait, vos parens et les siens s'en réjouiraient beaucoup?

— Henri ne s'en réjouirait peut-être pas! répondis-je.

— Henri? lui qui vous aime si ardemment? Prenez garde d'être ingrat, mon cher enfant!

— Non, non! ne me croyez pas ingrat! Je sais qu'il m'aime, je le sais d'autant plus qu'il m'aime en dépit de nos différences d'opinions et de caractères; mais ces différences, qu'il me pardonne pour son compte, le feraient beaucoup réfléchir, s'il s'agissait de me confier le sort d'une de ses sœurs.

— Quelles sont donc ces différences? Il ne me les a pas signalées en me parlant de vous avec effusion. Voyons! répugnez-vous à me les dire? Je suis l'ami de la famille Obernay, et il y a eu, dans la vôtre, un homme que j'aimais et respectais infiniment. Je ne parle pas de votre père, qui mérite également ces sentimens-là, mais que

Digitized by Google

j'ai fort peu connu; je parle de votre oncle Antonin, un savant à qui je dois les premières et les meilleures notions de ma vie intellectuelle et morale. Il y avait, entre lui et moi, à peu près la même distance d'âge qui existe aujourd'hui entre vous et moi. Vous voyez que j'ai le droit de vous porter un vif intérêt, et que j'aimerais à m'acquitter envers sa mémoire en devenant votre conseil et votre ami comme il était le mien. Parlez-moi donc à cœur ouvert et dites-moi ce que le brave Henri Obernay vous reproche.

Je fus sur le point de m'épancher dans le sein de Valvèdre comme un enfant qui se confesse, et non plus comme un orgueilleux qui se défend. Pourquoi ne cédai-je point à un salutaire entraînement? Il eût probablement arraché de ma poitrine, sans le savoir et par la seule puissance de sa haute moralité, le trait empoisonné qui devait se tourner contre lui; mais je chérissais trop ma blessure et j'eus peur de la voir fermer. J'éprouvais aussi une horreur instinctive d'un pareil épanchement avec celui dont j'étais le rival. Il fallait être résolu à ne plus l'être, ou devenir le dernier des hypocrites. J'éludai l'explication.

— Henri me reproche précisément, lui répondis-je, le scepticisme, cette maladie de l'âme dont vous voulez me guérir; mais ceci nous mènerait trop loin ce soir, et si vous le permettez, nous en causerons une autre fois.

— Allons, dit-il, je vois que vous avez envie de retourner au bal, et peut-être sera-ce un meilleur remède à vos ennuis que tous mes raisonnemens. Un seul mot avant que je vous donne le bonsoir... Pourquoi m'avez-vous dit, à notre première rencontre, que vous étiez comédien?

— Pour me sauver d'une sotte honte! Vous m'aviez surpris parlant tout seul.

— Et puis, en voyage, on aime à mystifier les passans, n'est-il pas vrai?

— Oui! on fait l'agréable vis-à-vis de soi-même, on se croit fort spirituel, et on s'aperçoit tout d'un coup que l'on n'est qu'un impertinent de mauvais goût en présence d'un homme de mérite.

— Allons, allons, reprit en riant Valvèdre, le pauvre homme de mérite vous pardonne de tout son cœur et ne racontera rien de ceci à la bonne Adélaïde.

J'étais fort embarrassé de mon rôle, et par momens je me persuadais, malgré la liberté d'esprit de M. de Valvèdre, que s'il avait en dépit de lui-même quelque velléité de jalousie, c'était bien plus à propos d'Adélaïde qu'à propos de sa femme. Je me maudissais donc d'être toujours dans la nécessité de le faire souffrir. Pourtant je me rappelais les premières paroles qu'il m'avait dites au Simplon:

Digitized by Google

« J'ai beaucoup aimé une femme qui est morte. » Il aimait donc en souvenir, et c'est là qu'il puisait sans doute la force de n'être ni jaloux de sa femme, ni épris d'une autre.

Quoi qu'il en soit, je voulus au moins le délivrer d'un trouble possible, en lui disant que je me trouvais encore trop jeune pour songer au mariage, et que si je venais à y songer, ce serait lorsque Rosa serait en âge de quitter sa poupée. — Rosa! répondit-il avec quelque vivacité. Eh mais! oui... vos âges s'accorderont peut-être mieux alors! Je la connais autant que l'autre, et c'est un trésor aussi que cette enfant-là. Mais partez donc et faites danser mon petit diable rose. Allons, allons! vous n'êtes pas encore aussi vieux que vous le prétendiez!

Il me tendit la main, cette main loyale qui brûlait la mienne, et je m'enfuis comme un coupable, pendant qu'il disparaissait au milieu de ses télescopes et de ses alambics.

VI.

Je retournai chez les Obernay. On dansait encore; mais Alida, secrètement blessée de mon départ, s'était retirée. Le jardin était illuminé; on s'y promenait par groupes dans l'intervalle des contredanses et des valses. Il n'y avait aucun moyen de nouer un mystère quelconque dans cette fête modeste, pleine de bonhomie et d'honnête abandon. Je ne vis pas reparaître Valvèdre, et j'affectai devant Mlle Juste, qui tenait bon jusqu'à la fin, beaucoup de gaieté et de liberté d'esprit. On proposa un cotillon, et les jeunes filles décidèrent que tout le monde en serait. J'allai inviter Mlle Juste, Henri ayant invité sa mère.

— Quoi! me dit en souriant la vieille fille, vous voulez que je danse aussi, moi? Eh bien! soit. Je ferai avec vous une fois le tour de la salle, après quoi je serai libre de me faire remplacer par une danseuse dont je vais m'assurer d'avance.

Je ne pus voir à qui elle s'adressait; il y avait un peu de confusion pour prendre place. Je me trouvai avec elle vis-à-vis de M. Obernay père et d'Adélaïde. Quand ils eurent ouvert la figure, les deux graves personnages se firent signe et s'éclipsèrent. Je devenais le cavalier d'Adélaïde, avec laquelle je n'avais pas osé danser sous les yeux d'Alida, et qui me tendit sa belle main avec confiance. Elle n'y entendait certes pas malice; mais Mlle Juste savait bien ce qu'elle faisait. Elle parlait bas au père Obernay en nous regardant d'un air moitié bienveillant, moitié railleur. La figure candide du vieillard semblait lui répondre : Vous croyez? Moi, je n'en sais rien, mais ce n'est pas impossible.

Digitized by Google

Oui, je l'ai su plus tard, ils parlaient du mariage autrefois vaguement projeté avec mes parens. Juste, sans rien savoir de mon amour pour Alida, pressentait quelque charme déjà jeté sur moi par l'enchanteresse, et elle s'efforçait de le faire échouer en me rapprochant de ma fiancée. Ma fiancée! cette splendide et parfaite créature eût pu être à moi! Et moi je préférais à une vie excellente et à de célestes félicités les orages de la passion et le désastre de mon existence! Je me disais cela en tenant sa main dans la mienne, en affrontant les magnificences de son divin sourire, en contemplant les perfections de tout son être pudique et suave! Et j'étais fier de moi, parce qu'elle n'éveillait en moi aucun instinct, aucun germe d'infidélité envers ma dangereuse et terrible souveraine! Ah! si elle eût pu lire dans mon âme, celle qui la possédait si entièrement! Mais elle y lisait à contre-sens, et son œil irrité me condamnait au moment de mon plus pur triomphe sur moi-même, car elle était là, cette magicienne haletante et jalouse, elle m'épiait d'un œil troublé par la fièvre. Quelle victoire pour Juste, si elle eût pu le deviner!

L'appartement de Mme de Valvèdre était au-dessus de la salle où l'on dansait. D'un cabinet de toilette en entre-sol, on pouvait voir tout ce qui se passait en bas par une rosace masquée de guirlandes. Alida avait voulu jeter machinalement un dernier regard sur la petite fête; elle avait écarté le feuillage, et, me voyant là, elle était restée clouée à sa place. Et moi, me sentant sous les yeux de Juste, je croyais être un grand diplomate et servir habilement la cause de mon amour en m'occupant d'Adélaïde et en jouant le rôle d'un petit jeune homme enivré de mouvement et de gaieté!

Aussi le lendemain, quand j'eus réussi à faire tenir ma lettre à Mme de Valvèdre, je reçus une réponse foudroyante. Elle brisait tout, elle me rendait ma liberté. Dans la matinée, Juste et Paule avaient parlé devant elle de mon union projetée avec Adélaïde et d'une récente lettre de ma mère à Mme Obernay, où ce désir était délicatement exprimé. « Je ne savais rien de tout cela, disait Alida, vous me l'aviez laissé ignorer. En apprenant que votre voyage en Suisse n'avait pas eu d'autre but que la poursuite de ce mariage, et en voyant de mes propres yeux, cette nuit, combien vous étiez ravi de la beauté de votre future, je me suis expliqué votre conduite depuis trois jours. Dès que vous êtes entré dans cette maison, dès que vous avez vu celle qu'on vous destinait, votre manière d'être avec moi a entièrement changé. Vous n'avez pas su trouver un instant pour me parler en secret, vous n'avez pas pu inventer le plus petit expédient, vous qui savez si bien pénétrer dans les forteresses par-dessus les murs, quand le désir vient en aide à votre génie. Vous avez été vaincu par l'éclat de la jeunesse, et moi j'ai pâli, j'ai disparu

Digitized by Google

comme une étoile de la nuit devant le soleil levant. C'est tout simple. Enfant, je ne vous en veux pas; mais pourquoi manquer de franchise? Pourquoi m'avoir fait souffrir mille tortures? Pourquoi, sachant que je haïssais à bon droit certaine vieille fille, l'avoir traitée avec une vénération ridicule? N'avez-vous pas senti déjà des mouvemens de malveillance, presque d'aversion, contre la malheureuse Alida? Il me semble que dans un moment, l'unique moment où vos regards sinon vos paroles pouvaient me rassurer, vous m'avez fait entendre que j'étais selon vous une mauvaise mère? Oui, oui, on vous avait déjà dit cela, que je préférais mon bel Edmond à mon pauvre Paul, que celui-ci était une victime de ma partialité, de mon injustice : c'est le thème favori de M[lle] Juste, et elle avait bien réussi à le persuader à mon mari, qui m'estime; elle a dû réussir plus vite à le prouver à mon amant, qui ne m'estime pas!

« Allons! il faut se placer au-dessus de ces misères! Il faut que je dédaigne tout cela, et que je vous apprenne que si je suis une personne odieuse, au moins j'ai la fierté qui convient à ma situation. Épargnez-vous de vains mensonges; vous aimez Adélaïde et vous serez son mari, je vais vous y aider de tout mon pouvoir. Renvoyez-moi mes lettres et reprenez les vôtres. Je vous pardonne de tout mon cœur comme on doit pardonner aux enfans. J'aurai plus de peine à m'absoudre moi-même de ma folie et de ma crédulité. »

Ainsi ce n'était pas assez de la situation terrible où nous nous trouvions vis-à-vis de la famille et de la société : il fallait que le désespoir, la jalousie et la colère missent en cendres nos pauvres cœurs déjà battus en ruines!

Je fus pris d'un accès de rage contre la destinée, contre Alida et contre moi-même. J'allai faire mes adieux à la famille Obernay, et je repartis pour mon prétendu voyage d'agrément; mais je m'arrêtai à deux lieues de Genève, en proie à une terreur douloureuse. Je n'avais pas pris congé de M[me] de Valvèdre; elle était sortie quand j'étais allé faire mes adieux. En rentrant et en apprenant ma brusque résolution, elle était bien femme à se trahir; mon départ, au lieu de la sauver, pouvait la perdre... Je revins sur mes pas, incapable d'ailleurs de supporter la pensée de ses souffrances. Je feignis d'avoir oublié quelque chose chez Obernay, et j'y arrivai avant qu'Alida fût rentrée. Où donc était-elle depuis le matin? Adélaïde et Rosa étaient seules à la maison. Je me hasardai à leur demander si M[me] de Valvèdre avait aussi quitté Genève. Je regrettais de ne l'avoir pas saluée. Adélaïde me répondit avec une sainte tranquillité que M[me] de Valvèdre était à la chapelle catholique au bas de la rue. Et comme elle prenait mon trouble pour de la surprise, elle ajouta : Est-ce que cela vous étonne? Elle est fervente papiste, et nous autres héréti-

Digitized by Google

ques, nous respectons toute sincérité. C'est demain, nous a-t-elle dit, l'anniversaire de la mort de sa mère, et elle se reproche de nous avoir fait cette nuit le sacrifice de danser. Elle veut s'en confesser, commander une messe, je crois... Enfin, si vous vouliez prendre congé d'elle, attendez-la.

— Non, répondis-je, vous voudrez bien lui exprimer mes regrets.

Les deux sœurs essayèrent de me retenir, pour causer, disaient-elles, une bonne surprise à Henri, qui allait rentrer. Adélaïde insista beaucoup; mais comme je ne cédai pas, et que, sans m'en vouloir, elle me dit amicalement adieu et gaiement bon voyage, je vis que cette simplicité de manières bienveillantes ne couvrait aucun regret déchirant.

Je fus à peine dehors que je me dirigeai vers la petite église. J'y entrai; elle était déserte. Je fis le tour de la nef; dans un coin obscur et froid, je vis, entre un confessionnal et l'angle de la muraille, une femme habillée de noir, agenouillée sur le pavé, et comme écrasée sous le poids d'une douleur extatique. Elle était couverte de tant de voiles que j'hésitai à la reconnaître. Enfin je devinai ses formes délicates sous le crêpe de son deuil, et je me hasardai à lui toucher le bras. Ce bras raidi et glacé ne sentit rien. Je me précipitai sur elle, je la soulevai, je l'entraînai. Elle se ranima faiblement et fit un effort pour me repousser. — Où me conduisez-vous? dit-elle avec égarement. — Je n'en sais rien! à l'air, au soleil! vous êtes mourante. — Ah! il fallait donc me laisser mourir!... j'étais si bien!

Je poussai au hasard une porte latérale qui se présenta devant moi, et je me trouvai dans une ruelle étroite et peu fréquentée. Je vis un jardin ouvert. Alida, sans savoir où elle était, put marcher jusque-là. Je la fis entrer dans ce jardin et s'asseoir sur un banc au soleil. Nous étions chez des inconnus, des maraîchers; les patrons étaient absens. Un journalier qui travaillait dans un carré de légumes nous regarda entrer, et, supposant que nous étions de la maison, il se remit à l'ouvrage sans plus s'occuper de nous.

Le hasard amenait donc enfin ce tête-à-tête impossible! Quand Alida se sentit ranimée par la chaleur, je la conduisis au bout de ce jardin assez profond, qui remontait la colline de la vieille ville, et je m'assis auprès d'elle sous un berceau de houblon.

Elle m'écouta longtemps sans rien dire, puis, me laissant prendre ses mains tièdes et tremblantes, elle s'avoua désarmée. — Je suis brisée, me dit-elle, et je vous écoute comme dans un rêve. J'ai prié et pleuré toute la journée, et je ne voulais reparaître devant mes enfans que quand Dieu m'aurait rendu la force de vivre; mais Dieu m'abandonne, il m'a écrasée de honte et de remords sans m'en-

Digitized by Google

voyer le vrai repentir qui inspire les bonnes résolutions. J'ai invoqué l'âme de ma mère, elle m'a répondu : Le repos n'est que dans la mort! J'ai senti le froid de la dernière heure, et, loin de m'en défendre, je m'y suis abandonnée avec une volupté amère. Il me semblait qu'en mourant là, aux pieds du Christ, non pas assez rachetée par ma foi, mais purifiée par ma douleur, j'aurais au moins le repos éternel, le néant pour refuge. Dieu n'a pas plus voulu de ma destruction que de mes pleurs. Il vous a amené là pour me forcer à aimer, à brûler, à souffrir encore. Eh bien! que sa volonté soit faite! Je suis moins effrayée de l'avenir depuis que je sais que je peux mourir de fatigue et de chagrin quand le fardeau sera trop lourd.

Alida était si saisissante et si belle dans son voluptueux accablement que je trouvai l'éloquence d'un cœur profondément ému pour la convaincre et la rappeler à la vie, à l'amour et à l'espérance. Elle me vit si navré de sa peine, qu'à son tour elle eut pitié de moi et se reprocha mes pleurs. Nous échangeâmes les sermens les plus enthousiastes d'être à jamais l'un à l'autre, quoi qu'il pût arriver de nous; mais en nous séparant qu'allions-nous faire? J'étais parti pour toutes les personnes que nous connaissions à Genève. L'heure avançait, on pouvait s'inquiéter de l'absence de Mme de Valvèdre et la chercher. — Rentrez, lui dis-je; je dois quitter cette ville où nous sommes entourés de dangers et d'amertumes. Je me tiendrai dans les environs, je m'y cacherai et je vous écrirai. Il faut absolument que nous trouvions le moyen de nous voir avec sécurité et d'arranger notre avenir d'une manière décisive.

— Écrivez à la Bianca, me dit-elle; j'aurai vos lettres plus vite que par la *poste restante*. Je resterai à Genève pour les recevoir, et de mon côté je réfléchirai à la possibilité de nous revoir bientôt.

Elle redescendit le jardin, et j'y restai après elle pour qu'on ne nous vît pas sortir ensemble. Au bout de dix minutes, j'allais me retirer, lorsque je m'entendis appeler à voix basse. Je tournai la tête, une petite porte venait de s'ouvrir derrière moi dans le mur. Personne ne paraissait, je n'avais pas reconnu la voix; on m'avait appelé par mon prénom. Était-ce Obernay? Je m'avançai et vis Moserwald, qui m'attirait vers lui par signes, d'un air de mystère.

Dès que je fus entré, il referma la porte derrière nous, et je me trouvai dans un autre enclos, désert, cultivé en prairie, ou plutôt abandonné à la végétation naturelle, où paissaient deux chèvres et une vache. Autour de cet enclos si négligé régnait une vigne en berceau soutenue par un treillage tout neuf à losanges serrées. C'est sous cet abri que Moserwald m'invitait à le suivre. Il mit le doigt sur ses lèvres et me conduisit sous l'auvent d'une sorte de masure située à l'un des bouts de l'enclos. Là il me parla ainsi :

Digitized by Google

— D'abord faites attention, mon cher! Tout ce qui se dit sous la treille peut être entendu à droite et à gauche à travers les murs, qui ne sont ni épais ni hauts. A gauche, vous avez le jardin de Manassé, un de mes pauvres coreligionnaires qui m'est tout dévoué; c'est là que vous étiez tout à l'heure avec *elle*, j'ai tout entendu! A droite, le mur est encore plus perfide, je l'ai fait amincir et percer d'ouvertures imperceptibles qui permettent de voir et d'entendre ce qui se passe dans le jardin des Obernay. Ici, entre les deux enclos, vous êtes chez moi. J'ai acheté ce lopin de terre pour être auprès d'*elle*, pour la regarder, pour l'écouter, pour surprendre ses secrets, s'il est possible. J'ai fait le guet pour rien tous ces jours-ci; mais aujourd'hui, en écoutant par hasard de l'autre côté, j'en ai appris plus que je ne voudrais en savoir. N'importe, c'est un fait accompli. Elle vous aime, je n'espère plus rien; mais je reste son ami et le vôtre. Je vous l'avais promis, je n'ai qu'une parole. Je vois que vous êtes grandement affligés et tourmentés tous les deux. Je serai, moi, votre providence. Restez caché ici, la baraque n'est pas belle, mais elle est assez propre en dedans. Je l'ai fait arranger en secret et sans bruit, sans que personne s'en soit douté, il y a déjà six mois, lorsque j'espérais qu'*elle* serait, un jour ou l'autre, touchée de mes soins, et qu'elle daignerait venir se reposer là... Il n'y faut plus songer! Elle y viendra pour vous. Allons, mon argent et mon savoir-faire ne seront pas tout à fait perdus, puisqu'ils serviront à son bonheur et au vôtre. Adieu, mon cher. Ne vous montrez pas, ne vous promenez pas le jour dans l'endroit découvert; on pourrait vous voir des maisons voisines. Écrivez des lettres d'amour tant que le soleil brille, ou ne prenez l'air que sous le berceau. A la nuit noire, vous pourrez vous risquer dans la campagne, qui commence à deux pas d'ici. Manassé va être à vos ordres. Il vous fera d'assez bonne cuisine, il renverra les ouvriers qui pourraient causer. Il portera vos lettres au besoin et les remettra avec une habileté sans pareille. Fiez-vous à lui; il me doit tout, et dans un instant il va savoir qu'il vous appartient pour trois jours. Trois jours, c'est bien assez pour se concerter, car je vois que vous cherchez le moyen de vous réunir. Cela finira par un enlèvement! je m'y attends bien. Prenez garde pourtant; ne faites rien sans me consulter. On peut assurer son bonheur sans perdre la position d'une femme. Ne soyez pas imprudent, conduisez-vous en homme d'honneur, ou bien, ma foi! je crois que je me mettrais contre vous, et que, malgré mon peu de goût pour les duels, il faudrait nous couper la gorge... Adieu, adieu, ne me remerciez pas! Ce que je fais, je le fais par égoïsme; c'est encore de l'amour! mais c'est de l'amour désespéré. Adieu!... Ah! à propos, il faut que je retire de là quelques papiers; entrons.

Digitized by Google

Abasourdi et irrésolu, je le suivis dans l'intérieur de ce hangar en ruines tout chargé de lierre et de joubarbes. Une petite construction neuve s'abritait sous cette carapace et s'ouvrait de l'autre côté du jardin sur un étroit parterre éblouissant de roses. L'appartement mystérieux se composait de trois petites pièces d'un luxe inoui. — Tenez! dit Moserwald en me montrant, sur une console de rouge antique, une coupe d'or ciselée remplie jusqu'aux bords de perles fines très grosses, je laisse cela ici. C'est le collier que je lui destinais à sa première visite, et à chaque visite la coupe eût contenu quelque autre merveille; mais dans ce temps-là, vous savez, elle n'a pas seulement daigné voir ma figure!... N'importe, vous lui offrirez ces perles de ma part... Non, elle les refuserait; vous les lui donnerez comme venant de vous. Si elle les méprise, qu'elle en fasse un collier à son chien! Si elle n'en veut pas, qu'elle les sème dans les orties! Moi, je ne veux plus les voir, ces perles que j'avais choisies une à une dans les plus beaux apports du Levant. Non, non, cela me ferait mal de les regarder. Ce n'est pas là ce que je voulais retirer d'ici. C'est un paquet de brouillons de lettres que je voulais lui écrire. Il ne faut pas qu'elle les trouve et qu'elle s'en moque. Ah! voyez, le paquet est gros! Je lui écrivais tous les jours, quand elle était ici; mais quand il s'agissait de cacheter et d'envoyer, je n'osais plus. Je sentais que mon style était lourd, mon français incorrect... Que n'aurais-je pas donné pour savoir tourner cela comme vous le savez sans doute! Mais on ne me l'a point appris, et j'avais peur de la faire rire, moi qui me sentais tout en feu en écrivant. Allons! je remporte ma poésie, et je pars. Ne me parlez pas... Non, non! pas un mot, adieu. J'ai le cœur gros. Si vous m'empêchiez de me dévouer pour elle, je vous tuerais et je me tuerais ensuite... Ah! ceci me fait penser... Quand on a des rendez-vous avec une femme, il ne faut pas se laisser surprendre et assassiner. Voilà des pistolets dans leur boîte. Ils sont bons, allez! on les a faits pour moi, et aucun souverain n'en a de pareils... Écoutez! encore un mot! si vous voulez me voir, Manassé vous déguisera et vous conduira dans la soirée à mon hôtel. Il vous fera entrer sans que personne vous remarque. Fût-ce au milieu de la nuit, je vous recevrai. Vous aurez besoin de mes conseils, vous verrez! Adieu, adieu! soyez heureux, mais rendez-la heureuse.

Il me fut impossible d'interrompre ce flux de paroles où le grossier et le ridicule des détails étaient emportés par un souffle de passion exaltée et sincère. Il se déroba à mes refus, à mes remercîmens, à mes dénégations, dont au reste je sentais bien l'inutilité. Il tenait mon secret, et il fallait lui laisser exercer son dévouement ou craindre son dépit. Il me repoussa dans le casino, il m'enferma

Digitized by Google

dans le jardin, et je me soumis, et je l'aimai en dépit de tout, car il pleurait à chaudes larmes, et je pleurais aussi comme un enfant brisé par des émotions au-dessus de ses forces.

Quand j'eus repris un peu mes sens et résumé ma situation, j'eus horreur de ma faiblesse. — Non certes, m'écriai-je intérieurement, je n'attirerai pas Alida dans ce lieu où son image a été profanée par des espérances outrageantes. Elle ne verrait qu'avec dégoût ce luxe et ces présens que lui destinait un amour indigne d'elle. Et moi-même je souffre ici comme dans un air malsain chargé d'idées révoltantes. Je n'écrirai pas d'ici à Alida, je sortirai ce soir de ce refuge impur pour n'y jamais rentrer!

La nuit approchait. Dès qu'elle fut sombre, je priai Manassé, qui était venu prendre mes ordres, de me conduire chez Moserwald; mais Moserwald arrivait au même instant pour s'informer de moi, et nous rentrâmes ensemble dans le casino, où, sur l'ordre de son maître, Manassé nous servit un repas très recherché.

— Mangeons d'abord, disait Moserwald. Je ne serais pas rentré ici au risque d'y rencontrer une personne qui ne doit pas m'y voir; mais puisque vous me dites qu'elle n'y viendra pas, et puisque vous vouliez venir me parler, nous serons plus tranquilles ici que chez moi. Vous n'aviez pas pensé à dîner, je m'en doutais. Moi, je n'y songeais que pour vous, mais voilà que je me sens tout à coup grand'faim. J'ai tant pleuré! Je vois qu'on a raison de le dire : les larmes creusent l'estomac.

Il mangea comme quatre, après quoi, les vins d'Espagne aidant à la digestion de ses pensées, il me dit naïvement : — Mon cher, vous me croirez si vous voulez; mais depuis six mois voici le premier repas que je fais. Vous avez bien vu qu'à Saint-Pierre je n'avais pas d'appétit. Outre ma mélancolie habituelle, j'avais l'amour en tête. Eh bien! la secousse d'aujourd'hui m'a guéri le corps en m'apaisant l'imagination. Vrai, je me sens tout autre, et l'idée que je fais enfin quelque chose de bon et de grand me relève au-dessus de ma vie ordinaire. N'en riez pas! En feriez-vous autant à ma place? Ce n'est pas sûr!.. Vous autres beaux-esprits, vous avez pour vous l'éloquence. Cela doit user le cœur à la longue!... Mais nous voilà seuls. Manassé ne reviendra pas sans que je le sonne, car, vous voyez, il y a là un cordon qui glisse sous les treilles et qui aboutit à sa maisonnette, dans l'enclos voisin. Parlez : que vouliez-vous me dire? et pourquoi prétendez-vous que M[me] de Valvèdre ne peut pas venir ici?

Je le lui expliquai sans détour. Il m'écouta avec toute l'attention possible, comme s'il eût voulu s'aviser et s'instruire des délicatesses de l'amour; puis il reprit la parole : — Vous vous méprenez sur mes espérances, dit-il; je n'en avais pas!

Digitized by Google

— Vous n'en aviez pas, et vous faisiez décorer cette maisonnette, vous choisissiez une à une les plus belles perles d'Orient?...

— Je n'espérais rien de ces moyens-là, surtout depuis l'affaire de la bague. Faut-il vous répéter que pour moi je n'y voyais que des hommages désintéressés, des preuves de dévouement, la joie de procurer un petit plaisir féminin à une femme recherchée? Vous ne comprenez pas cela, vous! Vous vous êtes dit : Je mériterai et j'obtiendrai l'amour par mes talens et ma rhétorique. Moi, je n'ai pas de talens. Toute ma valeur est dans ma richesse. Chacun offre ce qu'il a, que diable! Je n'ai jamais eu la pensée d'acheter une femme de ce mérite; mais si par ma passion j'avais pu la convaincre, où eût été l'offense quand je serais venu mettre mes trésors sous ses pieds? Tous les jours, l'amour exprime sa reconnaissance par des dons, et quand un nabab offre des bouquets de pierreries, c'est comme si vous offriez un sonnet dans une poignée de fleurs des champs.

— Je vois, lui dis-je, que nous ne nous entendrons pas sur ce point. Admettez, si vous voulez, que j'ai un scrupule déraisonnable, mais sachez que ma répugnance est invincible. Jamais, je vous le déclare, Alida ne viendra ici.

— Vous êtes un ingrat! fit Moserwald en levant les épaules.

— Non, m'écriai-je, je ne veux pas être ingrat! Je vois que vous ne m'avez pas trompé en me disant qu'il y avait en vous des trésors de bonté. Ces trésors-là, je les accepte. Vous savez le secret de ma vie. Vous l'avez surpris, je n'ai donc pas eu le mérite de vous le confier, et pourtant je le sens en sûreté dans votre cœur. Vous voulez me conseiller dans l'emploi des moyens matériels qui peuvent assurer ou compromettre le bonheur et la dignité de la femme que j'aime? Je crois à votre expérience, vous connaissez mieux que moi la vie pratique. Je vous consulterai, et, si vous me conseillez bien, ma reconnaissance sera éternelle. Toutes mes répulsions pour certains côtés de votre nature seront vivement combattues et peut-être effacées en moi par l'amitié. Il en est déjà ainsi; oui, j'ai pour vous une réelle affection, j'estime en vous des qualités d'autant plus précieuses qu'elles sont natives et spontanées. Ne me demandez pas autre chose, ne cherchez jamais à me faire accepter des services d'une valeur vénale. Vous n'êtes que riche, dites-vous, et chacun offre ce qu'il peut! Vous vous calomniez : vous voyez bien que vous avez une valeur morale, et que c'est par là que vous avez conquis ma gratitude et mon affection.

Le pauvre Moserwald me serra dans ses bras en recommençant à pleurer. — J'ai donc enfin un ami! s'écria-t-il, un véritable ami, qui ne me coûte pas d'argent! Ma foi, c'est le premier, et ce sera le seul. Je connais assez l'humanité pour savoir cela. Eh bien! je

Digitized by Google

le garderai comme la prunelle de mes yeux, et vous, comme mon ami, prenez mon cœur, mon sang et mes entrailles. Nephtali Moserwald est à vous à la vie et à la mort.

Après ces effusions, où il trouva le moyen d'être comique et pathétique en même temps, il me déclara qu'il fallait parler raison sur le point capital, l'avenir de Mme de Valvèdre. Je lui racontai comment je m'étais lié à mon insu avec le mari, et, sans lui rien confier des orages de mon amour, je lui fis comprendre que des relations ordinaires protégées par l'hypocrisie des convenances étaient impossibles entre deux caractères entiers et passionnés. Il me fallait posséder l'âme d'Alida dans la solitude, j'étais incapable de ruser avec son mari et son entourage.

— Vous avez grand tort d'être ainsi, répondit Moserwald. C'est un puritanisme qui rendra toutes choses bien difficiles; mais si vous êtes cassant et maladroit, ce qu'il y a encore de plus habile, c'est de disparaître. Eh bien! cherchons les moyens. M. de Valvèdre est riche et sa femme n'a rien. Je me suis informé à de bonnes sources, et je sais des choses que vous ignorez probablement, car vous avez traité d'injurieux mon amour pour elle, et pourtant par le fait le vôtre lui sera plus nuisible. Savez-vous qu'on peut l'épouser, cette femme charmante, et que ma fortune me permettait d'y prétendre?

— L'épouser! Que dites-vous? Elle n'est donc pas mariée...

— Elle est catholique, Valvèdre est protestant, et ils se sont mariés selon le rite de la confession d'Augsbourg, qui admet le divorce. Bien que M. de Valvèdre soit, à ce qu'on dit, un grand philosophe, il n'a pas voulu faire acte de catholicité, et bien qu'Alida et sa mère fussent très orthodoxes, ce mariage était si beau pour une fille sans avoir, que l'on n'insista pas pour le faire ratifier par votre église et par les lois civiles qui confirment l'indissolubilité. On assure que Mme de Valvèdre s'est affectée plus tard de ce genre d'union qui ne lui paraissait pas assez légitime, mais que rien n'a pu décider son mari à se dénationaliser, civilement et religieusement parlant. Donc le jour où Valvèdre sera mécontent de sa femme, il pourra la répudier, qu'elle y consente ou non, et la laisser à peu près dans la misère. Ne jouez pas avec la situation, Francis! vous n'avez rien, et il y a dix ans que cette femme vit dans l'aisance. La misère tue l'amour!

— Elle ne connaîtra pas la misère; je travaillerai.

— Vous ne travaillerez pas de longtemps, vous êtes trop amoureux. L'amour emporte le génie, je le sais par expérience, moi qui n'avais qu'un gros bon sens, et qui suis pourtant devenu fou! Je n'ai pas fait une seule bonne affaire depuis que j'avais cette folie en tête. Heureusement j'en avais fait auparavant; mais revenons à

Digitized by Google

vous, et supposons, si vous voulez, que vous ferez, malgré l'amour, des vers magnifiques. Savez-vous ce que cela rapporte? Rien quand on n'est pas connu, et fort peu quand on est célèbre. Il arrive même très souvent que, pour commencer, il faut être son propre éditeur, sauf à vendre une demi-douzaine d'exemplaires. Croyez-moi, la poésie est un plaisir de prince. Ne songez à elle qu'à vos momens perdus. Je vous trouverai bien un emploi, mais il faudra s'en occuper et s'y tenir. Des chiffres, cela ne vous amusera pas, et si Alida s'ennuie dans la ville où vous vous fixerez!.. Je vous l'ai dit la première fois que je vous ai vu, vous devriez faire des affaires. Vous n'y entendez rien, mais cela s'apprend plus vite que le grec et le latin, et avec de bons conseils on peut arriver, pourvu qu'on n'ait pas de scrupules exagérés et des idées fausses sur le mécanisme social.

— Ne me parlez pas de cela, Moserwald! répondis-je avec vivacité. Vous passez pour un honnête homme, ne me dites rien des opérations qui vous ont enrichi. Laissez-moi croire que la source est pure. Je risquerais, ou de ne pas comprendre, ou de me trouver dans un désaccord terrible avec vous. D'ailleurs mon jugement là-dessus est fort inutile; il y a un premier et insurmontable obstacle, c'est que je n'ai pas le plus mince capital à risquer.

— Mais moi, je veux risquer pour vous... Je ne vous associerai qu'aux bénéfices!

— Laissons cela; c'est impossible!

— Vous ne m'aimez pas!

— Je veux vous aimer en dehors des questions d'intérêt, je vous l'ai dit. Faut-il s'expliquer?... Les causes et les circonstances de notre amitié sont exceptionnelles; ce qu'un ami ordinaire pourrait peut-être accepter de vous très naturellement, moi je dois le refuser.

— Oui, je comprends, vous vous dites que, par le fait, c'est à moi qu'Alida devrait son bien-être!... Alors n'en parlons plus; mais le diable m'emporte si je sais ce que vous allez devenir! Il faudrait, pour vous donner un bon conseil, savoir les dispositions du mari.

— Cela est impossible. L'homme est impénétrable.

— Impénétrable!... Bah! si je m'en mêlais!

— Vous?

— Eh bien! oui, moi, et sans paraître en aucune façon.

— Expliquez-vous.

— Il a bien confiance en quelqu'un, ce mari?

— Je n'en sais rien.

— Mais moi je le sais! Il ouvre quelquefois le verrou de sa cervelle pour votre ami Obernay... Je l'ai écouté parler, et comme il mêlait de la science à sa conversation, je n'ai pas bien compris;

Digitized by Google

mais il m'a paru un homme chagrin ou préoccupé. Cependant il n'a nommé personne. Il parlait peut-être d'une autre femme que la sienne : il est peut-être épris de cette merveilleuse Adélaïde...

— Ah! taisez-vous, Moserwald! la sœur d'Obernay! un homme marié!

— Un homme marié qui peut divorcer!

— C'est vrai, mon Dieu! Parlait-il de divorcer?

— Allons, je vois que la chose vous intéresse plus que moi, et au fait c'est vous seul qu'elle intéresse à présent. Si Alida avait eu le bon sens de m'aimer, je ne m'inquiétais guère de son mari, moi! Je lui faisais tout rompre, je lui assurais un sort quatre-vingt-dix fois plus beau que celui qu'elle a, et je l'épousais, car je suis libre et honnête homme! Vous voyez bien que mes pensées ne l'avilissaient pas; mais l'amour est fantasque, c'est vous qu'elle choisit : n'y pensons plus. Donc c'est à vous qu'il importe et qu'il appartient de fouiller dans le cœur et dans la conscience du mari. Ne quittez pas ce précieux casino, mon cher; mettez-vous souvent en embuscade au bout du mur, sous la tonnelle de charmille que vous voyez d'ici, et qui est la répétition de celle qui occupe l'angle du jardin Obernay. C'est là que j'ai fait pratiquer une fente bien masquée. Le mur n'est pas long, et lors même que les personnages se promènent d'un bout à l'autre en causant, on ne perd pas grand'chose quand on a l'oreille fine. Faites ce métier patiemment pendant cinq ou six fois vingt-quatre heures, s'il le faut, et je parie que vous saurez ce que vous voulez savoir.

— L'idée est ingénieuse à coup sûr, mais je n'en profiterai pas. Surprendre ainsi les secrets de la famille Obernay me semble une bassesse!

— Vous voilà encore avec vos exagérations! Il s'agit bien des Obernay! Si votre ami marie sa sœur avec Valvèdre, vous le saurez un peu plus tôt que les autres, voilà tout, et vous êtes bon, j'imagine, pour garder les secrets que vous surprendrez. Ce qui est d'une importance incalculable pour Alida, c'est de savoir si Valvèdre l'aime encore ou s'il en aime une autre. Dans le premier cas, il est jaloux, irrité, il se venge en brisant tout, et vos affaires vont mal : il faudra alors se creuser la tête pour en sortir. Dans le second cas, tout est sauvé, vous tenez le Valvèdre. Pressé de rompre sa chaîne, il fait à sa femme un sort très honorable, qu'elle pourra même discuter, et on se sépare sans aucun bruit, car si le divorce peut s'obtenir malgré la résistance de l'un des époux, il y a scandale dans ces cas-là, tandis que, par consentement mutuel, aucune des parties n'est déconsidérée. Valvèdre fera beaucoup de sacrifices à sa réputation. Ce sera l'affaire de sa femme de profiter de la circon-

Digitized by Google

stance. Alors vous l'épousez; vous n'êtes pas bien riches, mais vous avez le nécessaire, et il vous est permis de cultiver les lettres. Autrement...

J'interrompis Moserwald avec humeur. J'avais beau faire pour l'aimer, il trouvait toujours moyen de me blesser avec son positivisme. — Vous faites de ma passion, lui dis-je, une affaire d'intérêt. Vous m'en guéririez, si je vous laissais prendre de l'influence sur moi. Tenez, j'en suis fâché, tout ce que vous avez conseillé aujourd'hui est détestable. Je ne veux ni attirer Alida ici, ni accepter de vous les moyens de la faire vivre avec moi, ni écouter derrière les murs, — autant vaut écouter aux portes, — ni me préoccuper de la question d'argent, ni désirer un divorce qui me permettrait de faire un mariage avantageux. Je veux aimer, je veux croire, je veux rester sincère et enthousiaste. Je braverai donc la destinée, quelle qu'elle soit, puisqu'il n'y a pas de moyens irréprochables pour la soumettre.

— C'est fort bien, mon pauvre don Quichotte! répondit Moserwald en prenant son chapeau. Vous parlez à votre aise de risquer le tout pour le tout! Mais si vous aimez, vous réfléchirez avant de précipiter Alida dans la honte et dans le besoin. Je vous laisse, la nuit porte conseil, et vous passerez la nuit ici, car vous n'avez pas vos effets, et il faut bien me donner le temps de vous les faire tenir. Où sont-ils?

Je les avais laissés aux environs de Genève, dans une auberge de village que je lui indiquai. — Vous les aurez demain matin, me dit-il, et si vous voulez partir pour le royaume de l'inconnu, vous partirez; mais le dieu d'amour vous inspirera auparavant quelque chose de plus raisonnable et surtout de plus délicat. Demain soir, je reviendrai voir si vous y êtes encore et dîner avec vous,... si toutefois vous êtes seul.

J'écrivis à Mme de Valvèdre le résumé de tout ce qui s'était passé, comme quoi je me trouvais tout près d'elle et pouvant l'apercevoir, si elle se promenait dans le jardin. Je dormis quelques heures, et dès le matin je lui fis tenir ma lettre par l'adroit et dévoué Manassé, qui me rapporta la réponse, ainsi que mon sac de voyage. « Restez où vous êtes, me disait Mme de Valvèdre; j'ai confiance en ce Moserwald, et il ne me répugne pas d'aller dans ce jardin. Faites que celui qui donne vis-à-vis de la chapelle soit ouvert, et ne bougez pas de la journée. »

A trois heures de l'après-midi, elle se glissa dans mon enclos. J'hésitais à la faire entrer dans le pavillon. Elle se moqua de mes scrupules. — Comment voulez-vous, me dit-elle, que je m'offense des projets de mariage de ce Moserwald? Il voulait gagner mon

Digitized by Google

cœur à force de bagues et de colliers! Il raisonnait à son point de vue, qui n'est pas le nôtre. Un juif est un animal *sui generis*, comme dirait M. de Valvèdre; il n'y a pas à discuter avec ces êtres-là, et rien de leur part ne peut nous atteindre.

— Vous détestez les juifs à ce point? lui dis-je.

— Non, pas du tout! je les méprise!

Je fus choqué de ce parti-pris inique à tant d'égards, j'y vis une preuve de plus de ce levain d'amertume et d'injustice réelle qui était dans le caractère d'Alida; mais ce n'était pas le moment de s'arrêter à un incident, quel qu'il fût : nous avions tant de choses à nous dire!

Elle entra dans le casino, elle en critiqua la richesse avec dédain et ne regarda pas seulement les perles. — Au milieu de toutes les imbécillités de ce Moserwald, dit-elle, il y a une bonne idée dont je m'empare. Il veut que nous surprenions les secrets de mon mari. Cela peut vous répugner; mais c'est mon droit, et c'est pour essayer cela que je suis venue.

— Alida, repris-je, saisi d'inquiétude, vous êtes donc bien tourmentée des résolutions de votre mari?

— J'ai des enfans, répondit-elle, et il m'importe de savoir quelle femme aura la prétention de devenir leur mère. Si c'est Adélaïde... Pourquoi donc rougissez-vous?

J'ignore si j'avais rougi en effet, mais il est certain que je me sentais blessé de voir l'immaculée sœur d'Obernay mêlée à nos préoccupations. Je n'avais pas fait part à Mme de Valvèdre des réflexions de Moserwald à cet égard, j'eusse cru trahir la religion de la famille et de l'amitié; mais un reste de jalousie rendait Alida cruelle envers cette jeune fille, envers moi, envers Valvèdre et tous les autres.

— Vous ne me croyez pas assez simple, dit-elle, pour n'avoir pas vu, depuis huit jours, que la belle des belles trouve mon mari fort bien, qu'elle s'évanouit presque d'admiration à chaque parole de sa bouche éloquente, que Mlle Juste la traite déjà comme sa sœur, qu'on joue à la petite mère avec mes fils, enfin que dès hier toute a famille, surprise de votre brusque départ, a définitivement tourné les yeux vers le pôle, c'est-à-dire vers le nom et la fortune! Ces Obernay sont très positifs, des gens si raisonnables! Quant à la jeune personne, elle était d'une gaieté folle en m'annonçant que vous étiez parti. J'aurais fait bien d'autres observations, si je n'eusse été brisée de fatigue et forcée de me retirer de bonne heure. Aujourd'hui je me sens plus vivante, vous êtes là, et je m'imagine que je vais apprendre quelque chose qui me rendra la liberté et le repos de ma conscience. Moi qui avais des remords et qui prenais mon

Digitized by Google

mari pour un sage de la Grèce!... Allons donc! il est toujours jeune, et beau, et brûlant comme un volcan sous la glace!

— Alida! m'écriai-je, frappé d'un trait de lumière, ce n'est pas de moi, c'est de votre mari que vous êtes jalouse!...

— Ce serait donc de vous deux à la fois, reprit-elle, car je le suis de vous horriblement, je ne peux pas le cacher. Cela m'est revenu ce matin avec la vie.

— C'est peut-être de nous deux! qui sait? vous l'avez tant aimé!

Elle ne répondit pas. Elle était inquiète, agitée; il semblait qu'elle se repentît de notre réconciliation et de nos sermens de la veille, ou qu'une préoccupation plus vive que notre amour lui fît voir enfin les dangers de cet amour et les obstacles de la situation. Il était évident que ma lettre l'avait bouleversée, car elle m'accablait de questions sur les révélations que Moserwald m'avait faites.—A mon tour, lui dis-je, laissez-moi donc vous interroger. Comment se fait-il que, me voyant si malheureux en présence de tout ce qui nous sépare, vous ne m'avez jamais dit : Tout cela n'existe pas, je peux invoquer une loi plus humaine et plus douce que la nôtre, j'ai fait un mariage protestant?

— J'ai dû croire que vous le saviez, répondit-elle, et que vous pensiez comme moi là-dessus.

— Comment pensez-vous? Je l'ignore.

— Je suis catholique,... autant que peut l'être une personne qui a le malheur de douter souvent de tout et de Dieu même. Je crois du moins que la meilleure société possible est la société qui reconnaît l'autorité absolue de l'église et l'indissolubilité du mariage. J'ai donc souffert amèrement de ce qu'il y a d'incomplet et d'irrégulier dans le mien. N'était-ce pas une raison de plus pour y ajouter, par ma croyance et ma volonté, la sanction que lui a refusée Valvèdre? Ma conscience n'a jamais admis et n'admettra jamais que lui ou moi ayons le droit de rompre.

— Eh bien! répondis-je, je vous aime mieux ainsi : cela me semble plus digne de vous; mais si votre mari vous contraint à reprendre votre liberté?

— Il peut reprendre la sienne, si tant est qu'il l'ait perdue; mais moi, rien ne me décidera à me remarier. Voilà pourquoi je ne vous ai jamais dit que cela fût possible.

Croirait-on que cette décision si nette me blessa profondément? Une heure auparavant, je frémissais encore à l'idée de devenir l'époux d'une femme de trente ans, deux fois mère, et riche des aumônes d'un ancien mari. Toute ma passion faiblissait devant une si redoutable perspective, et pourtant je m'étais dit que si Alida, répudiée par ma faute, exigeait de moi cette solennelle réparation, je

Digitized by Google

me ferais au besoin naturaliser étranger pour la lui donner; mais j'espérais qu'elle n'y songerait seulement pas, et voilà que je l'interrogeais, voilà que je me trouvais humilié et comme offensé de sa fidélité quand même envers l'époux ingrat! Il était dans la destinée et aussi dans la nature de notre amour de nous abreuver de chagrins à tout propos, à toute heure, de nous rendre méfians, susceptibles. Nous échangeâmes des paroles aigres, et nous nous quittâmes en nous adorant plus que jamais, car il nous fallait l'orage pour milieu, et l'enthousiasme ne se faisait en nous qu'après l'excitation de la colère ou de la douleur.

Ce qu'il y avait de remarquable, c'est que nous n'arrivions jamais à prendre une résolution. Il me semblait pressentir un mystère derrière les réserves et les hésitations d'Alida. Elle prétendait qu'il y en avait un aussi en moi, que je conservais une arrière-pensée de mariage avec Adélaïde, ou que j'aimais trop ma liberté d'artiste pour me donner tout entier à notre amour. Et quand je lui offrais ma vie, mon nom, ma religion, mon honneur, elle refusait tout, invoquant sa propre conscience et sa propre dignité. Quel labyrinthe inextricable, quel chaos effrayant nous environnait!

Quand elle fut partie, disant, comme de coutume, qu'elle réfléchirait et que je devais attendre une solution, je marchai avec agitation sous la treille et me retrouvai machinalement à l'angle de la muraille, derrière la tonnelle des Obernay. Adélaïde et Rosa étaient là, elles causaient.

— Je vois qu'il faut travailler pour faire plaisir à nos parens, à mon frère et à toi, disait la petite, et aussi à mon bon ami Valvèdre, à Paule, à tout le monde enfin! Cependant, comme je me sens bien d'être un peu paresseuse par nature, je voudrais que tu me disses encore d'autres raisons pour me forcer à me vaincre.

— Je t'ai déjà dit, répondit la voix suave de l'aînée, que le travail plaisait à Dieu.

— Oui, oui, parce que mon courage lui marquera l'amour que j'ai pour mes parens et mes amis; mais pourquoi n'y a-t-il dans tout cela que moi à qui la peine d'apprendre ne fasse pas grand plaisir?

— Parce que tu ne réfléchis pas. Tu t'imagines que la paresse te réjouirait? Tu te trompes bien! Aussitôt que ce qui nous contente afflige ceux qui nous aiment, nous sommes dans le faux et dans le mal, dans le repentir et le chagrin par conséquent. Comprends-tu cela? Voyons!

— Oui, je comprends. Alors je serai donc mauvaise, si je suis paresseuse?

— Oh! cela, je t'en réponds! dit Adélaïde avec un accent qui paraissait gros d'allusions intérieures.

Digitized by Google

Il sembla que l'enfant eût deviné l'objet de ces allusions, car elle reprit après un instant de silence : — Dis donc, sœur, est-ce que notre amie Alida est mauvaise?

— Pourquoi le serait-elle?

— Dame! elle ne fait rien de la journée, et elle ne se cache pas pour dire qu'elle n'a jamais voulu rien apprendre.

— Elle n'est pas mauvaise pour cela. Il faut croire que ses parens ne tenaient pas à ce qu'elle fût instruite; mais, puisque tu me parles d'elle, crois-tu qu'elle se plaise beaucoup à ne rien faire? Il me semble qu'elle s'ennuie souvent.

— Je ne sais pas si elle s'ennuie, mais elle bâille ou pleure toujours. Sais-tu qu'elle n'est pas gaie, notre amie? A quoi donc pense-t-elle du matin au soir? Peut-être qu'elle ne pense pas?

— Tu te trompes. Comme elle a beaucoup d'esprit, elle pense au contraire beaucoup, et peut-être même qu'elle pense trop.

— Trop penser! Papa me dit toujours : Pense, pense donc, tête folle! pense à ce que tu fais!

— Le père a raison. Il faut penser toujours à ce qu'on fait et jamais à ce qu'on ne doit pas faire.

— A quoi donc pense Alida? Voyons! le devines-tu?

— Oui, et je vais te le dire.

Adélaïde baissait instinctivement la voix; je collai mon oreille contre la fente du mur, sans me rappeler le moins du monde que je m'étais promis de ne jamais espionner.

— Elle pense à toutes choses, disait Adélaïde : elle est comme toi et moi, et peut-être beaucoup plus intelligente que nous deux; mais elle pense sans ordre et sans direction. Tu peux comprendre cela, toi qui me racontes souvent tes songes de la nuit. Eh bien! quand tu rêves, penses-tu?

— Oui, puisque je vois un tas de personnes et de choses, des oiseaux, des fleurs...

— Mais dépend-il de toi de voir ou de ne pas voir ces fantômes-là?

— Non, puisque je dors!

— Tu n'as donc pas de volonté, et par conséquent pas de raison et pas de suite d'idées quand tu rêves. Eh bien! il y a des personnes qui rêvent presque toujours, même quand elles sont éveillées.

— C'est donc une maladie?

— Oui, une maladie très-douloureuse et dont on guérirait par l'étude des choses vraies, car on ne fait pas toujours, comme toi, de beaux rêves. On en fait de tristes et d'effrayans quand on a le cerveau vide, et on arrive à croire à ses propres visions. Voilà pourquoi tu vois notre amie pleurer sans cause apparente.

— C'est donc cela! Et, j'y pense, nous ne pleurons jamais, nous

Digitized by Google

autres! Je ne t'ai jamais vue pleurer, toi, que quand maman était malade; moi, je bâille bien quelquefois, mais c'est quand la pendule marque dix heures du soir. Pauvre Alida! je vois que nous sommes plus raisonnables qu'elle.

— Ne t'imagine pas que nous valions mieux que d'autres. Nous sommes plus heureuses, parce que nous avons des parens qui nous conseillent bien. Là-dessus remercie Dieu, petite Rose, embrasse-moi, et allons voir si la mère n'a pas besoin de nous pour le ménage.

Cette rapide et simple leçon de morale et de philosophie dans la bouche d'une fille de dix-huit ans me donna beaucoup à réfléchir. N'avait-elle pas mis le doigt sur la plaie avec une sagacité extrême, tout en prêchant sa petite sœur? Alida était-elle un esprit bien lucide, et son imagination n'emportait-elle pas son jugement dans un douloureux et continuel vertige? Ses irrésolutions, l'inconséquence de ses velléités de religion et de scepticisme, de jalousie tantôt envers son mari, tantôt envers son amant, ses aversions obstinées, ses préjugés de race, ses engouemens rapides, sa passion même pour moi, si austère et si ardente en même temps, que penser de tout cela? Je me sentis si effrayé d'elle, qu'un instant je me crus délivré du charme fatal par l'ingénue et sainte causerie de deux enfans.

Mais pouvais-je être sauvé si aisément, moi qui portais, comme Alida, le ciel et l'enfer dans mon cerveau troublé, moi qui m'étais voué au rêve de la poésie et de la passion, sans vouloir admettre qu'il y eût, au-dessus de mes propres visions et de ma libre création intérieure, un monde de recherches sanctionnées par le travail des autres et l'examen des grandes individualités? Non, j'étais trop superbe et trop fiévreux pour comprendre ce mot simple et profond d'Adélaïde à sa petite sœur : *l'étude des choses vraies!* L'enfant avait compris, et moi je haussais les épaules en essuyant la sueur de mon front embrasé.

Les jours qui suivirent eurent des heures fortunées, des enivremens et des palpitations terribles, au milieu de leurs détresses et de leurs découragemens. Je restai dans le casino, et je tentai d'y ébaucher un livre, précisément sur cette question qui me brûlait les entrailles, l'amour! Il semblait que le destin m'eût jeté dans mon sujet en pleine lumière, et que le hasard m'eût fourni pour cabinet de travail l'oasis rêvée par les poètes. J'étais entre quatre murs, il est vrai, dans une sorte de prison régulièrement encadrée d'un berceau de monotone verdure; mais cet intérieur d'enclos, abandonné à lui-même, avait des massifs de buissons et des festons de ronces, parmi lesquels la belle vache et les chèvres gracieuses brillaient au soleil comme dans un cadre de velours. L'herbe poussait si drue, qu'au matin elle avait réparé le dégât causé par la pâture de la

Digitized by Google

veille. Derrière le casino, j'avais le parfum des roses et un rideau de chèvrefeuille rouge d'un incomparable éclat. Les petites hirondelles dessinaient dans le ciel de souples évolutions au-dessous des courbes plus larges et plus hardies des martinets au sombre plumage. De la mansarde du casino, je découvrais, au-dessus des maisons inclinées en pente rapide, un coin de lac et quelques cimes de montagnes. Le temps était chaud, écrasant, les matinées et les nuits splendides.

Alida venait chaque jour passer une ou deux heures auprès de moi. Elle était censée prier dans l'église; elle s'échappait par la petite porte. Manassé l'aidait par un signal à saisir le moment où la rue était déserte. Je ne me montrais pas, je ne sortais jamais de mon enclos, nul ne pouvait me savoir là.

Moserwald mit une extrême discrétion dans ses rapports avec moi dès qu'il sut que je recevais Mme de Valvèdre. Il ne vint plus que lorsque je le faisais demander. Il ne me questionnait plus, il m'entourait de soins et de gâteries qui sans doute étaient secrètement à l'adresse de la femme aimée, mais qui ne la scandalisaient pas. Elle en riait et prétendait que ce juif était largement payé de ses peines par la confiance qu'elle lui témoignait en venant chez lui et par l'amitié qu'avec lui je prenais au sérieux.

J'avais accepté cette situation étrange, et je m'y habituais insensiblement en voyant le peu de compte que Mme de Valvèdre en voulait tenir. Rien n'avançait dans nos projets, sans cesse discutés et toujours plus discutables. Alida commençait à croire que Moserwald ne s'était pas trompé, c'est-à-dire que Valvèdre, préoccupé extraordinairement, couvait quelque mystérieuse résolution; mais quelle était cette résolution? Ce pouvait aussi bien être une exploration des mers du sud qu'une demande en séparation judiciaire. Il était toujours aussi doux et aussi poli envers sa femme; pas la moindre allusion à notre rencontre aux approches de sa villa. Personne ne paraissait lui en avoir entendu parler; pas la moindre apparence de soupçon. Alida n'était nullement surveillée; au contraire chaque jour la rendait plus libre. Les Obernay avaient repris leur train de vie paisible et laborieux. On ne se voyait plus guère qu'aux repas et dans la soirée. Loin de faire pressentir un doute ou un blâme, les hôtes de Mme de Valvèdre lui témoignaient une sollicitude cordiale et la pressaient de prolonger son séjour dans leur maison. Il le fallait, disaient-ils, pour habituer les enfans à changer de milieu sous les yeux de leurs parens. Valvèdre venait tous les jours chez les Obernay et semblait être tout à l'installation et aux premières études de ses fils, ainsi qu'aux premières joies domestiques de sa sœur Paule. Mlle Juste se tenait davantage chez elle et paraissait avoir enfin franchement donné sa démission. Tout était donc pour le mieux, et il fal-

lait demander au ciel que cette situation se prolongeât, disait Mme de Valvèdre, et pourtant elle avouait des momens de terreur. Elle avait vu ou rêvé un nuage sombre, une tristesse inconnue, sans précédent, au fond du placide regard de son mari.

Mais si l'amour va vite dans ses appréhensions, il va encore plus vite dans ses audaces, et comme rien de nouveau ne s'était produit à la fin de la semaine, nous commencions à respirer, à oublier le péril et à parler de l'avenir comme si nous n'avions qu'à nous baisser pour en faire un tapis sous nos pas.

Alida avait horreur des choses matérielles; elle fronçait le coin délié de son beau sourcil noir, quand j'essayais de lui parler au moins de voyage, d'établissement momentané dans un lieu quelconque, de motifs à trouver pour qu'elle eût le droit de disparaître pendant quelques semaines. — Ah! disait-elle, je ne veux pas savoir encore! Ce sont des questions d'auberge et de diligence qui doivent se résoudre à l'impromptu. L'occasion est toujours le seul conseil qu'on puisse suivre. Êtes-vous mal ici? Vous ennuyez-vous de m'y voir entre quatre murs? Attendons que la destinée nous chasse de ce nid trouvé sur la branche. L'inspiration me viendra quand il faudra se réfugier ailleurs.

On voit qu'il n'était plus question de se réunir pour toujours et même pour longtemps. Alida, inquiète des projets de son mari, n'admettait pas qu'elle pût faire un éclat qui donnerait à celui-ci des griefs publics contre elle.

N'espérant plus changer sa destinée et sentant bien que je ne le devais pas, je m'efforçais de vivre comme elle au jour le jour, et de profiter du bonheur que sa présence et mon propre travail eussent dû m'apporter dans cette retraite charmante et sûre. Si l'amour inquiet et inassouvi me dévorait encore auprès d'elle, j'avais la poésie pour épancher en son absence la surexcitation qu'elle me laissait. Cet embrasement de toutes mes facultés se faisait sentir à moi avec tant de puissance que je savais presque gré à mon inflexible amante de me l'avoir fait connaître et de m'y maintenir; mais elle était pour mon cerveau comme une dévorante liqueur qui ne ranime qu'à la condition d'épuiser. Je croyais embrasser l'univers dans mon aspiration d'amant et d'artiste, et après des heures d'une rêverie pleine de transports divins et d'aspirations immenses je retombais anéanti et incapable de fixer mon rêve. Malgré moi alors, je me rappelais la modeste définition d'Adélaïde : « Rêver n'est pas penser! »

George Sand.

(La cinquième partie au prochain numéro.)

Digitized by Google

EXPÉDITION

DES DEUX-SICILES

SOUVENIRS ET IMPRESSIONS PERSONNELLES.

IV.

NAPLES ET LES AVANT-POSTES DE CAPOUE.

I.

Trois cent mille polichinelles piqués de la tarentule et dansant des sarabandes auraient fait moins de bruit que le bon peuple de Naples au moment de l'arrivée des volontaires (1). Un flot diapré et hurlant montait et descendait la rue de Tolède; tous ceux qui avaient pu trouver une loque rouge, casaque, châle ou rideau, s'en étaient affublés, et, levant les bras, vociférant, agitant des bannières, s'embrassant, riant, pleurant, s'en allaient acclamer le dictateur, qui, brisé de fatigue, rompu d'émotion, énervé de ce triomphe brutal, demandait du repos et priait qu'on le laissât dormir. Les têtes les plus solides tournaient dans cette enivrante atmosphère que remuait tant de bruit. Ceux-là seuls que retenait forcément au logis la maladie ou l'impotence n'étaient point descendus dans les rues et sur les places. Les voitures renonçaient à ouvrir la foule, qu'elles suivaient au pas, s'arrêtant là où elle s'arrêtait et bien vite escaladées par les

(1) Voyez, sur la marche des volontaires depuis la Sicile, la *Revue* du 15 mars, du 1er et du 15 avril.

Digitized by Google

curieux, qui grimpaient sur les roues, sur la capote, sur les brancards. Pour ce monde en fièvre d'enthousiasme, il n'y avait qu'un cri : *Vive l'Italie une!* et, ajoutant le geste à la parole, chacun levait en l'air l'index de la main droite. Descendu du ciel, dont il est après Dieu l'hôte le plus puissant, saint Janvier n'eût pas été mieux reçu que Garibaldi, si, comme lui, il fût entré à Naples.

Dès qu'un garibaldien, vêtu de la chemise rouge, hâlé par le soleil et traînant ses souliers troués, se montrait, il était entouré, saisi par les femmes, et par elles embrassé jusqu'à crier grâce! Quelquefois cette foule se déplaçait tout à coup, sans motif apparent, comme prise d'un vertige subit, et courait vers un point où elle se massait pour voir passer une voiture qui le plus souvent ne contenait personne. Un hymne en l'honneur de Garibaldi avait été en quelque sorte improvisé, et on le chantait à tue-tête. Nous échappâmes de notre mieux aux ovations qui nous arrêtaient à chaque pas, et, fatigué d'être embrassé, tiraillé, acclamé, je courus me délivrer de ma compromettante casaque rouge pour mettre des vêtemens qui ne me vaudraient ni poignées de mains, ni accolades.

Le 6 septembre au soir, vers sept heures, le roi François II s'était embarqué pour se rendre à Gaëte; le 7, dans la matinée, Garibaldi avait reçu à Salerne les députés de Naples, et vers midi et demi, accompagné d'une dizaine d'officiers, il était arrivé par un train express dans la ville, où la garde nationale l'attendait. Il avait accepté l'hospitalité au palais d'Angri, vaste et imposante maison qui s'élève au bout de la rue de Tolède. Selon sa coutume, négligeant les appartemens somptueux, les salons et les galeries, il avait choisi une toute petite chambre en haut de la maison, sorte de mansarde plus que modeste où il s'était établi, abandonnant le reste du palais à son état-major. Pour cet homme accoutumé aux immensités de la mer et à la libre vie sous le ciel, ce qui importe avant tout, c'est de l'air et un large horizon. Son premier soin avait été de constituer son gouvernement et de nommer un ministère. De cela je ne parlerai pas, car j'ignore absolument la valeur et même la nuance politique des hommes qu'il appela près de lui pour le seconder dans cette œuvre difficile de tout remplacer rapidement sans rien détruire avec violence. J'ai entendu prononcer des noms, mais pour moi c'étaient des vocables qui n'avaient pas plus de signification que les mots d'une langue inconnue; j'ai écouté des appréciations, mais je me donnerai bien garde de les répéter, car je n'ai pu en contrôler l'exactitude. La politique intérieure passait à côté de nous sans nous atteindre; elle n'était pour nous qu'un accident tout à fait temporaire et insignifiant dans une œuvre générale dont elle ne pouvait modifier sensiblement ni la fin ni les moyens. Nous apprenions parfois qu'on avait

Digitized by Google

changé le ministre de l'intérieur, le directeur de la police, le prodictateur même; nous n'y faisions guère attention, et le soir nous avions oublié les noms qu'on nous avait dits le matin. Il devait en être ainsi, car nous n'étions pas venus à Naples pour inaugurer une nouvelle politique, nous étions venus changer un état de choses : nous ne voulions ni la république, ni la monarchie, ni telle nuance, ni telle autre; nous agissions en vertu d'une idée morale, nous voulions l'indépendance de l'Italie et le droit pour elle de choisir librement ses destinées. Être indépendant est un droit, c'est pour ce droit seul qu'on s'était mis en armes; tous ceux qui, désirant juger la campagne des Deux-Siciles, se placeront à un autre point de vue tomberont forcément dans le faux.

Rien n'était plus étrange que Naples pendant les premiers jours qui suivirent notre arrivée. Les promenades enthousiastes de la journée recommençaient le soir avec accompagnement de torches, de lampions et de *bottes* qu'on tirait à tous les coins de rues. C'était odieux de rumeur et de fracas. On ne savait où se réfugier pour fuir ces tumultueuses mascarades qui ressemblaient à une descente de la Courtille politique. Les Calabrais en chapeaux pointus, nos soldats déguenillés se mêlaient à la population endimanchée; de tous les trous il sortait des patriotes qui criaient d'autant plus haut qu'ils avaient fait moindre besogne; le peuple et la bourgeoisie fraternisaient dans une joie sans bornes. Quant à la noblesse, aux gens du monde, comme on dirait à Paris, elle était absente; où était elle? Auprès de son roi sans doute, à côté de celui dont elle avait mangé le pain et sollicité les grâces, prête à se faire tuer pour sa défense? Point. Elle était en Allemagne, en France, en Angleterre, aux eaux, aux bains de mer, partout enfin où l'on se divertit, mais loin du danger. La bourgeoisie payait de sa personne avec une rare abnégation, car le service de garde nationale auquel elle était condamnée est un des plus durs que jamais troupe régulière ait subis. Grâce à elle, l'ordre n'a jamais été troublé, et les approvisionnemens de la ville n'ont pas souffert un instant. Des chercheurs de fortune étaient accourus à Naples, croyant l'occasion bonne et le moment propice. Les uns, officiers en demi-solde, sortis des armées européennes, venaient proposer sérieusement à Garibaldi d'organiser ses soldats en quinze jours sur un nouveau mode; le dictateur les écoutait avec la patience d'un martyr et leur répondait invariablement : « Si vous nous organisez, nous serons battus! » Les autres, fournisseurs en déroute, quêtant une bonne affaire, cherchaient à se débarrasser de leurs vieux fonds de magasins; ils offraient à notre armée, et pour le plus juste prix, des souliers, des armes, des uniformes. L'un d'eux, que je vois encore, avec sa mine de chafouin criblée par

Digitized by Google

la petite vérole, proposait une modification radicale dans notre costume et se faisait fort de nous fournir douze mille casques en cuir bouilli, avec ou sans panache au choix, en moins de quinze jours. Il avait apporté un modèle et s'en coiffait impudemment pour en démontrer le bon effet. En dehors de ces deux catégories de gens inutiles, il y en avait une troisième moins honorable peut-être et plus perfide : je parle des agens secrets que tous les gouvernemens de l'Europe avaient lâchés au milieu de nous. Au reste, ils étaient sans danger, car nous les connaissions à peu près tous. Ils traînaient partout leurs curiosités indiscrètes, récoltant d'une oreille avide tous les bruits, les plus absurdes même, que souvent, par simple esprit de taquinerie, nous nous plaisions à faire circuler autour d'eux. Ces pauvres gens, qui n'avaient et ne pouvaient avoir aucun caractère officiel, faisaient triste figure à certaines questions un peu vives qu'on leur adressait à brûle-pourpoint. Ils jouaient là un sot rôle, et quelques-uns avaient assez d'esprit pour le sentir. Cette sorte de diplomatie occulte et interlope, qui de fait n'est que de la police déguisée, les conduisait parfois à de petits excès qui leur firent connaître le château de l'OEuf plus qu'ils ne l'auraient voulu. Il n'est cancans si ridicules, bourdes si invraisemblables qu'ils n'aient répétés pour en donner la primeur à leur gouvernement. C'est ainsi qu'un de ces agens écrivit, dans un rapport dont le hasard fit tomber le brouillon entre nos mains, que Garibaldi s'était entendu avec les généraux napolitains pour leur acheter les soldats tant par tête, trois carlins ou trois ducats, je ne me souviens plus exactement de la somme indiquée : vieille calomnie qui a déjà traîné dans les bas-fonds de toutes les politiques et qu'on y avait ramassée à notre intention. La vérité sur tous ces monceaux d'or que Garibaldi avait distribués à gauche et à droite pour s'ouvrir la route jusqu'à Naples, la vérité, c'est que l'armée méridionale a constamment manqué d'argent, et que les généraux étaient aussi pauvres que les soldats; quant aux chefs des troupes napolitaines, quoi qu'on ait dit, quoi qu'on ait écrit à ce sujet, ils n'ont pas reçu un baïocco. Il fut question une fois de fusiller, pour l'exemple, un de ces drôles à double visage qui écoutent aux portes et envoient des renseignemens frelatés; mais on trouva que c'était donner bien de l'importance à une niaiserie, et l'on renonça à ce projet.

Garibaldi avait mieux à faire que de s'occuper de ces pauvretés. Agissant au grand jour, en plein soleil de publicité, et annonçant longtemps d'avance ses intentions principales, il n'avait rien à craindre de ce petit espionnage qui courait Naples et quelquefois Capoue; il lui fallait faire reposer son armée, puis aller avec elle chercher les royaux là où ils s'étaient réfugiés. Ainsi que je l'ai dit,

Digitized by Google

les forts qui commandent Naples tenaient encore pour le roi, lorsque Garibaldi entra dans la ville. Par leur position vraiment formidable, ils la dominent de telle sorte qu'ils peuvent la réduire en moins de deux heures. Il y avait là un danger terrible; malgré l'explosion de sa joie, ses promenades et ses cris, la population le sentait et était inquiète. Les grilles du palais, les portes des forteresses étaient closes, les sentinelles posées, les armes prêtes; dans les embrasures, les canons allongeaient leur cou noir, derrière lequel apparaissait un artilleur debout. Que se passa-t-il entre les chefs du mouvement national et les officiers supérieurs qui commandaient la garnison des forts? Je ne le sais; mais vers cinq heures, le 9 septembre, Garibaldi monta au fort Saint-Elme, qui s'ouvrit devant lui et sa suite : il le reçut des mains du commandant et licencia les soldats. Une heure après, le Palais-Royal, le fort de l'OEuf et le Château-Neuf avaient fait leur soumission et appartenaient à la cause de l'unité italienne. De cet instant, il n'y eut plus un soldat bourbonien à Naples, et si le roi fugitif y entretint des agens, ce qui n'est pas douteux, ils se cachèrent assez bien pour que leur présence fût ignorée de nous pendant les premiers jours.

Renfermée à Capoue et à Gaëte, tenant le pays qui servait de communication entre ces deux places, l'armée napolitaine ne nous menaçait point d'un danger immédiat; mais il était bon de la cerner vers ses refuges et de la mettre dans l'impossibilité de faire sur Naples un mouvement offensif. A ce moment, nous ignorions et nous ignorâmes longtemps encore que la cour de Turin venait de prendre la résolution de se jeter elle-même dans l'aventure et d'y apporter ses forces redoutables. Garibaldi eut un instant d'hésitation sur le parti qu'il devait prendre, cela ne me semble pas douteux. Le 10 septembre au matin, nous reçûmes ordre de nous préparer en toute hâte pour entrer immédiatement en campagne. Une nouvelle très grave, qu'on avait tout lieu de croire authentique, nous était parvenue. On assurait que le général Lamoricière, se fiant aux Français pour la garde de Rome et du pape, venait, à la tête de quinze mille hommes, de traverser la frontière napolitaine pour donner la main à l'armée de François II, en prendre le commandement, et marcher sur Naples. Le plan était très simple, tout à fait indiqué par les circonstances et tellement prévu par nous que nous devions y ajouter foi. Le lendemain, la nouvelle fut démentie.

C'est à ce moment, c'est-à-dire aux premiers jours de son arrivée à Naples, que doit se placer pour Garibaldi la lutte qu'il eut à soutenir contre lui-même et contre des conseillers trop emportés. Le fait est hors de doute aujourd'hui; il voulut marcher d'emblée sur Rome, l'enlever par un coup de main, la déclarer capitale du royaume

Digitized by Google

péninsulaire, et y proclamer Victor-Emmanuel roi d'Italie. Si les esprits les plus éminens n'étaient souvent obscurcis par les fumées généreuses qui montent de leur cœur, je ne pourrais croire à un tel projet. L'accomplir était radicalement impossible, mais oser seulement le tenter à forces ouvertes, c'était briser l'œuvre de l'Italie et remettre tout en suspens. La solution de la question italienne est à Rome, nul ne l'ignore; mais cette solution ne peut venir que du temps, qui forcément l'amènera. La France est à Rome à son corps défendant, les preuves en abondent; mais tant que, poussée par un esprit de générosité méconnu jusqu'à la calomnie et maintenu au-delà des limites du dévouement, elle croira devoir y rester, elle y est inattaquable. Si Garibaldi eût essayé cette folie, qui tentait sa grande âme, entre Naples et Rome, devant lui et debout pour lui disputer le passage, il eût trouvé tout ce que l'Italie a de sensé et de prévoyant. L'Italie entière, cette Italie qu'il adore, et pour laquelle il s'est fait sa vie terrible, se serait levée et l'eût arrêté.

Des conseillers hardis, enivrés de succès, poussaient le dictateur dans la voie agressive; quelques-uns disaient même : « A notre approche, le pape se retirera et l'armée française avec lui! » Les plus sages suppliaient Garibaldi de renoncer à son dessein, dont ils lui montraient le péril, non pas seulement pour lui, mais pour la patrie. Céda-t-il? maintint-il d'abord au contraire fermement sa résolution? Je l'ignore; du moins nous pûmes croire à un ajournement de son projet. Il ne pouvait du reste penser à l'exécuter qu'après s'être assuré une forte position à Naples, et cette position était compromise par le voisinage de Capoue. En effet, il était imprudent de s'éloigner en laissant la capitale menacée par une place de guerre bien approvisionnée, renfermant un camp retranché considérable et située seulement à dix heures de marche. Il fallait donc prendre Capoue, ou tout au moins laisser devant la place un corps de troupes assez nombreux pour repousser toute tentative de sortie sérieuse; mais dans ce dernier cas Garibaldi diminuait son armée de moitié, et n'aurait pas eu des forces suffisantes pour essayer même d'envahir les États-Romains. Il se résigna donc à marcher sur Capoue et à la mettre dans la nécessité de capituler. Deux jours de bombardement, et la ville nous eût appartenu. Ce n'étaient ni les munitions ni les engins qui nous faisaient défaut; on sait, à n'en point douter, que les arsenaux napolitains ont toujours été abondamment fournis de ces grands outils de destruction. De plus, un chemin de fer reliant Naples à Capoue rendait extrêmement facile le transport du matériel de siége. Néanmoins, lorsqu'on parla à Garibaldi de la possibilité de réduire immédiatement la place en la bombardant, il répondit avec colère que, quel que soit celui qui les lance, les bombes sont tou-

Digitized by Google

jours des bombes, et que, puisqu'on était venu détrôner une dynastie dont les deux derniers rois avaient été surnommés par le peuple *Bomba* et *Bombicella*, il fallait agir autrement qu'eux, car la liberté ne devait point procéder comme l'absolutisme. Il fut donc décidé qu'on entourerait la ville de manière à obtenir une capitulation, et à éviter le plus possible l'effusion du sang.

Capoue est une ville défendue par de bonnes murailles, appuyée contre un camp retranché et contenue, c'est là sa vraie force, dans un coude du Vulturne qui est étroit, profond et muni de berges escarpées. Elle est traversée par la route consulaire qui va de Naples à Rome; on y pénètre par un pont-levis qui fait face à Naples, on en sort par un pont de pierre qui regarde vers Rome. En sortant de la ville, la route de Rome, qui touche à Gaëte, se bifurque dans la direction de l'est, et, passant par la petite ville de Cajazzo, aboutit à une forte bourgade qu'on nomme Rojano. Devant Capoue, vers Naples, s'étend une immense plaine d'une extraordinaire fertilité; elle est occupée par de nombreuses *cascine*, plantée d'arbres si pressés que de loin ils lui donnent l'apparence d'une forêt, et cultivée surtout en céréales. A l'extrémité de cette plaine, vers l'est, s'élève une très haute montagne qui baigne ses pieds dans le Vulturne : c'est Monte-Tifata; ses ressauts forment une colline assez abrupte et rocailleuse, puis une seconde qui va mourir en pente douce dans la région plate, et qui porte le village de Sant'Angelo della Forma. Au-delà, et toujours côtoyant le fleuve, les montagnes continuent leurs ondulations à l'extrémité desquelles se trouve la petite ville de Limatola. C'étaient là nos positions de montagnes, si j'ose dire, faisant face au Vulturne, qu'elles surveillaient, et dominant la plaine par Sant'Angelo, qui s'y avance en éperon. Vers le sud-est, au milieu de la plaine, la ville de Santa-Maria, garnie à la hâte de barricades extérieures et de quelques ouvrages en terre, nous offrait une très bonne base d'opérations, car de là nous pouvions donner la main à Sant'Angelo, où conduisait un large chemin vicinal, et nous étions à portée de surveiller toutes les sorties de la garnison ennemie. Plus bas, Caserte, avec son palais, ses casernes immenses, ses hôpitaux, nous faisait un excellent quartier-général, et plus bas encore, vers le sud, Maddaloni, situé sur la pente d'une colline évasée dans la plaine, nous servait de position de réserve et de point très important de défense dans le cas où nous aurions été tournés par les royaux. Nous n'avions à redouter qu'un mouvement désespéré des Napolitains, qui, culbutant nos lignes, eussent marché droit sur Naples. Or, pour aller de Capoue à Naples, il y a deux routes : celle qui passe à Aversa, et nous la commandions par Santa-Maria; celle qui côtoie Afragola, et nous la tenions par notre position

Digitized by Google

de Maddaloni. En outre, dans le cas où ils auraient essayé un mouvement tournant sur notre droite, les royaux ne pouvaient franchir le Vulturne qu'à deux endroits : à la *scafa della Formicola* et à la *scafa di Cajazzo* (1); ces deux points étaient dominés par le village Sant'Angelo, et lors même que les royaux eussent réussi à se jeter en-deçà du fleuve, ils devaient être arrêtés entre le Vulturne et les montagnes par notre établissement à Limatola. Nos positions étaient donc très bonnes, sagement choisies, habilement disposées sous le double rapport de l'offensive et de la défensive; en résumé, elles formaient un large demi-cercle, suivant la ligne des montagnes qui longent le Vulturne et qui à Limatola se courbent subitement en arrière; Santa-Maria, Caserte et Maddaloni étaient la corde de cet arc. Ces positions n'avaient qu'un défaut, qui faillit nous être funeste : la route qui va de Santa-Maria à Sant'Angelo longe la plaine, et pouvait être très facilement occupée par l'ennemi, que nul obstacle naturel ou factice n'en repoussait.

Dans le plus grand secret, une petite expédition fut préparée, qui devait avoir pour résultat d'opérer notre jonction avec le pays insurgé au-delà du Vulturne et de couper les communications royales entre Capoue et Gaëte. Pour cette aventure extrêmement périlleuse, qui demandait une grande hardiesse, de l'habileté et une résolution inébranlable, on fit choix d'un homme jeune encore, ancien officier autrichien et qui avait fait ses preuves sur plus d'un champ de bataille : c'était un Hongrois, le major Csudafy. Le 16 septembre, vers la nuit tombante, il partit de notre quartier-général de Caserte, emmenant avec lui trois cents hommes choisis parmi nos meilleurs. Nous étions dans la confidence des ordres qu'il avait reçus, et ce ne fut point sans un certain serrement de cœur que nous le vîmes s'éloigner. Il devait, dissimulant sa marche autant que possible, s'avancer par les montagnes jusqu'au Vulturne, qu'il franchirait à la *scafa* de Dragoni, continuer vers le nord, de façon à s'éloigner de l'armée napolitaine, et tout à coup, obliquant vers l'ouest, faire un mouvement rapide vers Teano, et même, s'il était possible, vers Calvi, de façon à s'en emparer. Si le mouvement réussissait, nous nous trouvions à cheval sur la route de Capoue à Gaëte, menaçant la ligne de retraite des royaux et nous reliant aux insurrections de la montagne. Le plan était bien conçu; mais les hommes qui devaient l'exécuter étaient dans un nombre si manifestement insuffisant que nous tremblions pour eux et pour celui qui les commandait; nous savions cependant qu'au nombre de ses instructions, il avait

(1) *Scafa* signifie proprement chaloupe. C'est l'expression usuelle pour désigner un bac et son emplacement.

Digitized by Google

celle de n'engager d'action qu'à la dernière extrémité, et de se retirer dans la montagne dès qu'il se sentirait menacé par des forces trop imposantes.

II.

Notre quartier-général de Caserte était le plus beau qu'il fût possible de trouver. Le palais, dont les appartemens royaux ne furent même pas occupés, nous offrait des logemens spacieux et commodes où nous n'étions plus pressés les uns contre les autres et couchés souvent sept ou huit dans la même chambre, comme pendant nos étapes à travers les Calabres; nous avions de bons lits, de l'air, et pour lieu de promenade un jardin splendide. Le palais est une des plus grandes conceptions architecturales qu'il ait été donné à un homme de réaliser. « Il est coulé d'un jet, » a dit Quatremère de Quincy, ce qui paraît vrai, tant les différentes parties en sont homogènes et parfaitement reliées entre elles. Vanvitelli, qui l'a bâti en 1752 pour Charles III, a eu le bonheur d'être seul à diriger son œuvre. La façade est imposante, quoique monotone; quatre cours carrées divisent l'intérieur des constructions, à travers lesquelles s'allonge un grandiose portique que supportent soixante-quatre colonnes de marbre; l'escalier est d'une imposante majesté, tout en marbre et surmonté d'une coupole peinte où les dieux assemblés admirent une Vénus qui me parut n'avoir point mauvaise tournure. La salle de théâtre est d'assez bel aspect, soutenue par seize colonnes enlevées à ce temple de Sérapis dont on voit les ruines à moitié baignées dans l'eau, sur la route de Pouzzoles. Les appartemens sont immenses pour la plupart, et pénètrent l'esprit de je ne sais quoi de triste et de servile qui émane de tous les palais déserts. L'appartement du feu roi est sinistre à voir; pas un meuble n'y est resté: on a gratté les peintures et brûlé les boiseries, coutume royale que l'antiquité nous a léguée et qui finira par disparaître. Il pouvait y avoir une certaine grandeur barbare à ensépulturer un roi avec ses trésors, ses femmes et ses gardes; mais il est bien puéril d'incendier la chambre où il est mort, à moins que ce ne soit impérieusement commandé par l'hygiène, ainsi qu'on l'a prétendu dans le cas présent. En effet, le roi Ferdinand II, qui était d'une corpulence énorme, mourut d'une si lente et si profonde décomposition, qu'on put dire qu'il avait, vivant, assisté à sa propre putréfaction. Il a fini courageusement du reste, implacable dans ses idées royales et faisant jurer à son fils de ne gouverner jamais que d'après les préceptes de l'absolutisme. Ces préceptes, mis en œuvre, devaient finir par

Digitized by Google

ébranler les forces de la dynastie, et son plus fidèle allié n'allait pas tarder à la trahir; je veux parler de saint Janvier.

Sa fête approchait, c'était un grand émoi dans la ville de Naples; pour qui le saint infaillible prendrait-il parti? Était-il Italien? était-il bourbonien? Grave question qu'on se posait partout et que nul n'osait résoudre par avance. Saint Janvier est l'idole des Napolitains, et ils sont fermement persuadés que Dieu ne règne aux cieux que par sa permission. Une fois cependant, pris de colère subite contre leur saint bien-aimé, ils le détrônèrent et à sa place choisirent saint Antoine pour patron de Naples. C'était en 1799, saint Janvier s'était fait démocrate; son sang s'était liquéfié aux cris de *vive la république!* et quand la réaction conduite à main armée par le cardinal Ruffo vint à Naples se livrer à des massacres dont le souvenir n'est pas encore effacé aujourd'hui, on se rappela l'attitude républicaine de saint Janvier, et on le destitua comme un simple préfet; on parla même de le jeter à la mer et devant sa statue on cria : A bas le jacobin! mais trop de liens intimes, tenant aux fibres les plus tendres du cœur, attachaient les *lazzaroni* à leur patron; cette séparation était trop pénible pour des âmes si unies. Les uns se repentaient de leur violence, l'autre promit de n'être jamais qu'un bon royaliste, et la paix fut faite. On renvoya saint Antoine, et l'on remit saint Janvier en possession de tous ses honneurs, titres et priviléges. — On sait en quoi consiste le miracle. Recueilli après le martyre du saint, son sang, renfermé dans une ampoule et desséché, se liquéfie et bouillonne. Le saint fait attendre plus ou moins longtemps ce prodige, selon qu'il est plus ou moins content de la politique et du gouvernement; mais il n'y a pas d'exemple qu'il l'ait jamais refusé, même au général Championnet, qui ne lui donnait que dix minutes pour l'accomplir. En présence des graves événemens qui avaient remué le royaume des Deux-Siciles, quelle allait être l'attitude de saint Janvier?

Le jour de sa fête, vers dix heures du matin, je me rendis à la cathédrale; c'est une grande église restaurée dans le lourd goût italien de la décadence, où l'art est absolument remplacé par la valeur et la rareté de la matière première. Il y a là un régiment de statues en argent dont tout le prix est dans le poids. Dans la chapelle de saint Janvier, qui est à droite, la foule s'entasse et se presse; il fait très chaud; une fade odeur de sueur plane au-dessus de toutes les têtes agitées; vers la balustrade qui protége le maître-autel, on se bat pour avoir les meilleures places. Les femmes me paraissent être en majorité, quelques-unes portent de tout petits enfans qui pleurent, et qu'elles font danser sur leurs bras pour les apaiser. On dit la messe; mais qui l'écoute? Personne. On est haletant. Quelquefois

Digitized by Google

un chant suraigu éclate au milieu de la foule, c'est quelque femme déjà possédée, qui par un cantique espère hâter l'arrivée du saint. On amène plusieurs hommes de la garde nationale et on les distribue, ici pour maintenir la circulation auprès des portes, là pour empêcher la foule de se précipiter dans la sacristie, plus loin pour défendre le chanceau de l'autel contre ceux qui tenteraient de l'escalader. La porte de la sacristie s'ouvre enfin, et un cri de joie éclate sous les voûtes. En grande pompe, on apportait l'image de saint Janvier couvert d'un voile rouge brodé d'or; on s'écarta pour le laisser passer. Porté par un chanoine, précédé par deux gardes qui écartaient le peuple, le saint s'ouvrit un chemin à travers ses adorateurs, qui furtivement tâchaient de toucher le voile de leur main qu'ensuite ils baisaient; la précieuse idole put enfin franchir les trois marches de l'autel, et sur la nappe blanche on l'exposa. On enleva le voile, et le buste d'argent apparut, éclatant comme un poêlon fraîchement étamé. Ce que je vis alors est fait pour rendre modestes ceux qui dans leur vie se sont crus aimés, car jamais être humain n'inspira l'amour qu'on témoignait à cette tête immobile. Les femmes criaient: « O saint Janvier, mon petit saint Janvier, saint Janvier de mon cœur, de mes entrailles et de mon âme; saint Janvier, saint Janvier! » Vers lui elles tendaient leurs mains crispées, des larmes coulaient de leurs yeux renversés par l'extase, leurs lèvres tremblantes jetaient des mots confus et lui envoyaient des baisers, les tendons de leur cou, saillis comme de grosses cordes, remuaient au battement précipité des artères; quelques-unes, plus enivrées que les autres, avaient écarté leur fichu et se frappaient la poitrine à coups de poing en poussant des appels lamentables. Jamais femmes de Tahiti ivres d'eau de feu et dansant autour de la statue de Taroa n'ont eu des contorsions si sincères et des cris d'un si grand amour. D'une voix nasillarde on chantait les louanges du saint, des encens brûlaient autour de lui, des cierges brûlaient à ses côtés et jetaient des reflets fauves sur sa face luisante. On l'habillait cependant; sur son front, on a posé la mitre enrichie de pierres précieuses; à ses épaules, on a attaché le pallium de pourpre brodé d'or, relevé d'améthystes; à son doigt, on a passé l'anneau épiscopal. A cette vue, les cris redoublèrent: « Qu'il est beau! c'est lui, c'est bien lui, ô mon cher saint Janvier! » et recommencèrent aussi les génuflexions, les baisers, les tremblemens nerveux. Près de moi, une grande jeune fille sanglotait. « Qu'avez-vous à pleurer, lui dis-je. — Ah! répondit-elle, il ne me regarde pas! » En effet, elle était placée de façon à ne pouvoir rencontrer les yeux du buste. Une tempête de clameurs aiguës, profondes, joyeuses, désespérées, impérieuses, suppliantes, allaient se heurter aux voûtes et retombaient sur nous. Les

Digitized by Google

gardes nationaux, épuisés de fatigue, accablés de chaleur et ruisselans, ne pouvaient maintenir l'ordre; on les poussait, on les étouffait pour approcher et contempler de plus près la face de l'image adorée. Cela ne me donnait point envie de rire, je le jure; j'avais plutôt à me défendre contre un sentiment d'invincible terreur qui m'envahissait peu à peu; je me débattais en plein cauchemar; il y avait quelque chose de si formidablement réel dans cette explosion d'idolâtrie que j'en étais épouvanté; seul et au milieu des folles furieuses de la Salpêtrière, je me serais cru plus en sûreté et peut-être plus près de créatures raisonnables qu'en ce moment. Dans cette immonde comédie qui dupait ces malheureux jusqu'à l'extase, qui donc était fou, eux ou moi? Jamais le spectacle de la dégradation de l'âme humaine ne m'a si profondément affecté; j'eus une sotte envie de tomber à coups de canne à travers cette foule hurlante et de briser l'idole sur l'autel, comme au temps où les jeunes chrétiens renversaient dans les temples les statues des dieux!

Un chanoine, vieillard courbé, couvert de vêtemens splendides, enleva un voile qui cachait l'ostensoir contenant la précieuse relique. Cet ostensoir est en argent, garni de deux glaces qui facilitent la vue de l'ampoule qu'il renferme; un prolongement arrondi permet de le placer sur un piédestal d'argent. Je demande pardon pour ma triviale, mais très juste comparaison, cet ostensoir ressemble à une lanterne de cabriolet. Le chanoine le tient par la douille et par le sommet, qui est enrubanné de rouge; il le baise dévotement, le regarde avec soin, l'élève entre ses mains et s'écrie : *Il sangue è duro!* Puis, le montrant d'aussi près que l'on veut aux assistans, mais n'y laissant jamais toucher, il l'agite de haut en bas en y tenant les yeux attachés, afin de déterminer l'instant précis où le sang coagulé commence à se liquéfier. Derrière lui, un prêtre éclaire la relique à l'aide d'un cierge, de façon à ce qu'on puisse la voir aussi par transparence. Pendant ce temps, on chante des hymnes, on récite certaines prières spéciales, dont le tumulte qui régnait dans la chapelle m'empêche de saisir un seul mot. Des femmes du peuple qui sont dites « parentes de saint Janvier, » c'est-à-dire qui prétendent descendre de la vieille mendiante à qui le saint apparut après son martyre pour indiquer l'endroit où son corps avait été déposé, sont rangées aux places d'honneur, près de la balustrade. Elles interpellent familièrement le saint, sans plus se gêner que pour se gourmander entre elles : les unes lui parlent en suppliant, les autres lui adressent des injonctions violentes qui contrastent singulièrement avec tant d'adoration. Je les ai entendues : « Ah! saint Janvier chéri, disaient les premières, ne nous fais point

Digitized by Google

languir, et dis-nous par ton sang bouillonnant que tu es heureux, que tu es content de nous, et que toujours tu nous protégeras! — Allons, canaille, brigand, criaient les secondes, vas-tu te dépêcher, chien pourri? Crois-tu que nous sommes faites pour t'attendre? Hâte-toi de faire jaillir ton sang, vieil édenté; sinon, nous irons chercher saint Antoine, qui te flanquera encore à la porte! » Tout à coup le chanoine leva l'ostensoir en prononçant des paroles que je n'entendis pas, et je vis le sang qui bouillonnait lentement dans l'ampoule. Trois minutes, montre en main, avaient suffi pour obtenir le miracle. Une clameur de joie ébranla les murs; on se jeta la face contre terre avec des sanglots et des cris de reconnaissance; on lâcha une volée d'oiseaux épouvantés qui ne savaient où battre de l'aile au-dessus de ce tumulte; les orgues éclatèrent, mêlant leurs notes triomphales aux chants d'allégresse qui s'élancèrent de toutes les poitrines. Chacun se précipitait vers la relique bénie pour y poser ses lèvres; des fleurs étaient jetées à pleines mains sur le buste, des encensoirs poussaient devant lui leurs fumées odorantes, et cent-un coups de canon tonnant dans les forts apprirent à la ville de Naples que le patron de son choix veillait toujours sur elle avec la même sollicitude.

Naples fut ravie de la rapidité exceptionnelle du miracle, et chacun y trouva son compte, les bourboniens en y voyant la preuve que le roi François II reviendrait bientôt, les libéraux en y découvrant que saint Janvier favorisait l'entreprise de Garibaldi. Du reste, à voir la ville, on ne se serait guère douté que tout le monde ne fût pas du même avis : elle était fort tranquille, joyeuse selon son habitude, et trouvait chaque jour de nouveaux commérages pour se distraire. Tous les matins, dans la rue de Tolède, les gens « bien informés » disaient : « C'est aujourd'hui qu'on donne l'assaut à Capoue! » ce qui n'empêchait pas les garibaldiens de se promener sous les chênes verts de Chiaja et de remplir le *Café de l'Europe*. Donner l'assaut à Capoue, on n'y pensait guère. Chaque jour il y avait, il est vrai, quelques engagemens aux avant-postes : une patrouille en rencontrait une autre, on échangeait des coups de fusil, on s'envoyait quelques boulets, la place tirait de temps en temps pour nous tenir en alerte; mais nulle action sérieuse ne s'engageait, et les deux armées semblaient être sur la défensive. Cependant l'instant d'agir était venu : nous savions que le major Csudafy marchait selon ses instructions; il fallait, pour se mettre en communication avec lui et continuer l'opération qu'il avait si heureusement commencée, franchir le Vulturne et s'emparer de l'un des points importans de la rive droite. Il fut donc décidé qu'on se rendrait maître de la petite ville de Cajazzo, située à mi-côte d'une colline et dominant la rive droite du

Digitized by Google

Vulturne, comme Sant'Angelo en domine la rive gauche. Pour arriver au résultat qu'on voulait obtenir, il était nécessaire d'attirer ailleurs l'attention de l'ennemi : une fausse démonstration sur Capoue fut donc résolue. Pendant ce temps, une petite colonne composée d'hommes d'élite tournerait la montagne, passerait le Vulturne et se jetterait sur Cajazzo, qui, quoique défendu par des Napolitains et des Bavarois, pouvait être surpris.

On se mit en marche de bonne heure. Le général Türr commandait en chef et se soutenait vaillamment à cheval, quoique la fièvre l'agitât de nouveau d'une façon presque continue. Les deux brigades Rustow et Sacchi, sorties de Santa-Maria, se portèrent, à travers la plaine masquée d'arbres, droit sur Capoue, et prirent position devant un grand couvent nommé *li Capucini*. L'action s'engagea. La combinaison était bonne et réussit. Les Napolitains, croyant à une attaque sérieuse pour enlever la ville, réunirent leurs troupes de ce côté, où le combat devint général. Les royaux, qui sont de bons artilleurs, ne parvinrent ni à rompre ni même à ébranler nos lignes, malgré une canonnade constante habilement dirigée sur elles. La place fit une sortie vigoureuse, qui fut repoussée par le colonel Rustow avec une ardeur un peu imprudente peut-être, car elle lui coûta plus d'hommes qu'il ne convenait. Il se passa là un fait curieux. Nous avions dans l'armée méridionale une compagnie de Suisses forte d'environ cent cinquante hommes; rien ne put les retenir, ils s'élancèrent jusqu'aux murailles de Capoue, et là, criant et appelant, ils disaient : « Obé! les goîtreux du Valais, les jésuites de Fribourg, sortez donc, qu'on vous étrille comme des baudets que vous êtes! Cela vous apprendra à déshonorer le pays de la liberté en vous vendant à des rois absolus! » On leur répondait à coups de canon; ils n'en appelaient pas moins leurs compatriotes. Cette brave compagnie menaçait d'être anéantie. Le colonel Puppi fut tué en essayant de la ramener. Il fallut envoyer plusieurs officiers d'ordonnance avec des ordres impérieux pour qu'elle se décidât à venir reprendre sa ligne de bataille. Un officier d'état-major, beau, jeune et blond garçon que nous aimions beaucoup, le baron Cozzo, de Palerme, trouva là une fin héroïque. Il revenait de porter un ordre; il entendit un cri retentir derrière lui, il se retourna. Son cavalier-guide, abattu par une balle, gisait à terre, exposé à un feu terrible. Cozzo descendit de cheval, vint au guide et le chargea sur ses épaules. Pendant qu'il marchait, ralenti et presque accablé par ce fardeau, un coup de feu plongeant l'atteignit aux reins : à son tour il tomba; on releva, on emporta le guide et l'officier. Le premier guérit, mais deux jours après le combat le pauvre Cozzo était mort. Un de nos amis, le major Briccoli,

Digitized by Google

Parmesan de distinction, et fort instruit, qui commandait notre artillerie volante, composée de trois pièces de campagne, s'appuya tout à coup contre un arbre; on alla vers lui : une balle de mitraille avait pénétré dans sa jambe, balle plus grosse qu'un œuf de poule, et qui par miracle ne brisa point les os. Plus heureux que Cozzo, Briccoli en fut quitte pour deux mois de repos forcé. Pendant que de front nous tenions les royaux en échec, ils essayèrent, par un mouvement rapide sur leur gauche, de s'emparer du village de Sant'Angelo, que sa situation dominante rendait extrêmement précieux; mais là veillait Spangaro, à qui, dès notre arrivée à Naples, on avait donné le commandement d'une brigade. Ils furent reçus de manière à renoncer vite à leur projet, et se virent ramenés, la baïonnette aux reins, jusqu'à la ligne du chemin de fer, ce qui les conduisait si près de la place qu'ils n'hésitèrent pas à y rentrer.

Cependant le Vulturne avait été franchi par six cents hommes que conduisait Gian-Battista Cattabeni, officier d'une rare vigueur, auquel un long séjour en Australie a appris toutes les audaces. Il trouva Cajazzo défendu par un régiment napolitain et un bataillon étranger (Suisses et Bavarois); il les culbuta à la baïonnette et s'empara de la ville. A deux heures, le résultat tenté était obtenu. Nous nous retirâmes lentement vers nos lignes. A quatre heures, toutes nos troupes étaient rentrées dans leurs positions respectives, et quelques rares coups de canon tirés par la place de Capoue annonçaient seuls qu'il y avait eu un combat, comme les tonnerres lointains annoncent qu'il y a eu un orage.

En traversant le champ de bataille pour revenir au quartier-général de Caserte, Türr fut acclamé par les troupes; on avait toujours vu son manteau blanc au plus chaud de l'action, et les soldats, qui aiment la bravoure, applaudissaient leur jeune général. Le matin, il possédait sept chevaux; le soir, il ne lui en restait que deux : cinq, montés par les officiers de son état-major, tombèrent pendant le combat. Parmi ces officiers, qui se distinguèrent spécialement dans cette journée, il convient de nommer le lieutenant-colonel Kiss, ancien chef d'état-major d'Omer-Pacha pendant la guerre du Montenegro, excellent et froid soldat que rien n'étonne, et qui abandonne sa vie au jeu des batailles avec une insouciance merveilleuse; puis le capitaine de Gyra, gracieux et spirituel jeune homme qui sourit aux balles et aux coups de sabre. Il était lieutenant dans un régiment autrichien à la bataille de Solferino, et il a conservé bon souvenir des soldats français, à qui il doit trois blessures.

On pouvait s'attendre à ce que, pendant la nuit, les royaux, profitant de notre fatigue, tenteraient un mouvement pour nous déloger de nos avant-postes; les chevaux furent laissés sous le har-

Digitized by Google

nais, et l'on ne dormit qu'à moitié, tout vêtu, les armes près du lit. Les heures sonnaient lugubrement dans le silence; parfois, dans mon demi-sommeil, il me semblait entendre les sourdes détonations des artilleries éloignées. J'ouvrais la fenêtre; la fraîcheur du grand parc de Caserte me frappait au visage; j'écoutais, mais je n'entendais rien que le murmure monotone des cascades et quelquefois le cri d'un paon réveillé tout à coup. Le jour se leva chaud et nuageux; un vent d'ouest violent courbait les arbres et promettait un orage. Je voulus aller à Santa-Maria et à Sant'Angelo voir s'il n'était rien arrivé de fâcheux aux personnes que je connaissais. Je partis en calèche découverte par la charmante route qui passe devant le palais même et côtoie les immenses casernes dont les Bourbons de Naples avaient entouré leur demeure favorite. Près du chemin s'élèvent deux tombeaux antiques, en briques, d'un ordre régulier, où le toscan domine; les herbes folles, les broussailles les ont empanachés de verdure. Le catholicisme a procédé là comme partout : il a pris le monument païen et se l'est approprié; chacune de ces tombes est aujourd'hui une chapelle surmontée d'une croix et enluminée de mauvaises peintures religieuses. Santa-Maria n'est qu'une petite ville dont les maisons se dressent là même où jadis resplendissaient les palais de l'ancienne Capoue, qui eut trois cent mille habitans. De ces splendeurs il ne reste rien, à peine quelques soubassemens de l'amphithéâtre, le plus ancien de l'Italie, qui pouvait contenir soixante mille spectateurs assis. J'y trouvai la brigade Eber et la plupart de ceux avec qui j'avais fait mes premières étapes dans les Calabres. Vers Capoue, la route était coupée par un fossé défendu par des chevaux de frise et une barricade; une grand'garde y veillait; au-delà, le pays était désert; pas un paysan, pas un bœuf, pas un mouton : l'épouvante avait tout chassé. De distance en distance, des sentinelles appuyées contre les arbres, le doigt sur la détente du fusil, examinaient la campagne.

A Sant'Angelo, nous trouvâmes Garibaldi trempé comme un barbet qui sort de la rivière; il descendait du haut du Monte-Tifata, où il était allé examiner l'emplacement propice à l'établissement d'une batterie qui, pouvant battre la route de Capoue à Cajazzo, empêcherait les Napolitains de faire un mouvement pour reprendre cette dernière ville. Il s'en allait sous la pluie, couvert de son vieux manteau gris si connu des soldats, parlant aux uns, serrant la main aux autres, les félicitant de leur conduite pendant le combat de la veille et soulevant autour de lui des cris frénétiques. Je retrouvai Spangaro, toujours joyeux et affable; un de ses chevaux avait été blessé sous lui pendant la bataille, mais lui, il avait été respecté par les balles. Nous grimpâmes sur une éminence pour voir Capoue, qui,

Digitized by Google

grise, rayée par la pluie, sous une calotte de fumée, s'étendait large et forte près du Vulturne brillant; parfois un flocon blanc apparaissait à ses murailles, le sifflement d'un boulet passait dans la plaine, une explosion se faisait entendre, puis tout rentrait dans le silence.

Ce jour même, le général Türr tomba si gravement malade et fut repris de vomissemens de sang si violens, que Garibaldi se vit dans la nécessité de l'envoyer se rétablir à Naples. En remettant la conduite de sa division à celui qui devait momentanément le remplacer, Türr avait fait spécialement la recommandation d'envoyer sans délai une brigade et deux batteries d'artillerie à Cajazzo pour soutenir la position et la rendre imprenable. Je ne sais quels retards ajournèrent l'exécution de ces ordres; mais Gian-Battista Cattabeni fut laissé à ses seules forces, qui, suffisantes pour s'emparer de la ville, n'étaient d'aucune manière en mesure de la défendre. Pour toute munition, chacun de ses six cents hommes avait vingt cartouches; quant à des canons, il n'en était même pas question. Or, si l'on peut enlever une place avec des baïonnettes, il faut autre chose pour s'y maintenir. Cinq mille hommes sortis de Capoue vinrent donc un matin attaquer Cajazzo par trois côtés. Il s'est fait là des miracles de valeur. Deux cent quatre-vingt-huit de nos soldats restèrent sur le champ de bataille, couchés, la face au ciel, comme des braves qu'ils avaient été; le reste se dispersa ou fut fait prisonnier. Cattabeni ne rendit son épée qu'à sa troisième blessure, qui, lui traversant la poitrine, le mettait dans l'impossibilité de se tenir debout. Conduit à Capoue, il y fut traité avec des soins tout fraternels par les officiers de l'armée royale.

Cependant des nouvelles surprenantes nous arrivaient coup sur coup à Naples; le Piémont, prenant fait et cause ouvertement pour l'indépendance italienne, rompait brusquement en visière avec la cour de Rome et entrait dans les états du saint-siége; ces événemens étaient déjà connus depuis longtemps d'une partie de l'Europe que nous les ignorions encore. Le télégraphe électrique était arrêté à Gaëte; nulle dépêche ne nous parvenait, et en réalité nous n'avions les nouvelles que par les journaux français. Garibaldi savait sans aucun doute la marche de l'armée piémontaise, mais il avait gardé le secret pour lui, et nous ne l'apprîmes que par la voix publique. Je ne cacherai pas qu'il y eut un vif désappointement parmi nos officiers supérieurs; leur rêve avoué et caressé était de se mesurer avec le général Lamoricière, non point par animosité, grand Dieu! mais simplement par déférence. Ils auraient voulu, en luttant contre un homme de guerre que ses campagnes d'Algérie ont rendu célèbre, contre une des notabilités les plus remarquables de l'armée française, acquérir la certitude de leur propre valeur, et prouver peut-

Digitized by Google

être au monde que dans certains cas une cause juste obtient toujours la victoire. Il est certain que nous eûmes tous un moment de tristesse en comprenant que nous ne mènerions pas jusqu'au bout la grande aventure entreprise; mais il nous fut difficile de blâmer le Piémont, car nous qui connaissions bien sa situation en Italie, nous savions, et de reste, qu'il ne pouvait faire autrement que d'intervenir. On a jugé sévèrement la conduite du roi Victor-Emmanuel, on a crié à la violation du droit des gens, on a parlé d'ambition démesurée, de conquête, d'usurpation. Cependant la cour de Turin fut absolument contrainte à marcher en avant, la situation était telle que la fameuse phrase d'Hamlet, si souvent citée : « être ou ne pas être, » était réellement devenue la question. Les peuples ne se modèrent pas aussi facilement qu'on semble le croire, et il est tel moment où, sous peine de mort et, qui pis est, de déshonneur, il faut les suivre dans la voie qu'ils ont choisie.

L'appel des populations des Marches et de l'Ombrie ne fut point une démonstration en l'air, ce fut un cri de douleur arraché par la souffrance à toutes les poitrines; c'était un appel désespéré comme on en entend dans les naufrages, et il méritait d'être écouté. Les troupes piémontaises firent acte d'humanité en franchissant la frontière et en passant sur le corps des troupes pontificales; de plus, elles firent acte de prudence. A-t-on bien songé à ce qui pouvait advenir, si nous nous étions trouvés les premiers en présence de l'armée papale? Dans mon inébranlable conviction, la victoire ne pouvait être douteuse. Nous avions vingt-cinq mille hommes de très bonnes troupes pleines d'enthousiasme, combattant pour la patrie, pour une idée sacrée; nous nous serions fournis à Naples d'un matériel excellent et nombreux; derrière nous, nous laissions une réserve imposante, et de plus tout le pays était pour nous, par sympathie, depuis le dernier paysan jusqu'au plus riche propriétaire: nous eussions été vainqueurs, je le crois fermement. Qu'arrivait-il alors? Rome avait bien de quoi tenter, Venise aussi, et celui qui nous commandait n'a jamais douté de rien. Mieux que le manteau du Romain, la casaque rouge de Garibaldi eût renfermé la paix du monde. Si à ce moment la paix n'a pas été universellement troublée, c'est à l'acte décisif du Piémont qu'on en est redevable.

Il y a plus, et dans une sphère d'idées plus générales, je dirai que, sous peine de déchéance, le Piémont devait se jeter tête baissée dans la bataille. Sa situation depuis la campagne d'Italie, la paix de Villafranca et le vote de l'Italie centrale lui a imposé des devoirs auxquels il ne peut faillir. Il sait, à n'en point douter, que l'Italie ne veut pas être annexée à lui, mais qu'elle veut être indépendante sous le sceptre librement choisi du roi Victor-Emmanuel. Jusqu'à présent,

Digitized by Google

le Piémont était le Piémont, rien que le Piémont; il n'était pas encore italien, il fallait qu'il le fût, à tout prix, ou l'Italie entière, s'éloignant de lui, aurait bien pu arrêter au Tessin la frontière péninsulaire. En restant immobile, assis au pied des Alpes, tandis que les volontaires du monde entier combattaient pour la grande cause, il ne s'associait à leur œuvre que par ses vœux; il attendait, en regardant ses rizières et ses pâturages, qu'on lui apportât les provinces et les royaumes qui loin de son action se donnaient à lui; il s'isolait de plus en plus, il restait au nord, en haut de l'Italie, comme un maître presque étranger, et non point comme un frère partageant le péril; il daignait recueillir les fruits de la victoire sans avoir pris part à la lutte; tranchons le mot, au point de vue italien, il se déshonorait, devenait impossible, perdait tout droit à la direction des événemens, et jetait la péninsule dans une révolution sanglante dont il eût été la première victime, et dont l'Autriche aurait profité. Déjà, quand le ministre de France engageait M. de Cavour à traiter avec la cour de Naples, celui-ci fut en droit de lui répondre : « Si nous faisions ce qu'on demande, on nous jetterait par les fenêtres (1). » Le passage des frontières romaines était donc pour le Piémont une de ces questions d'existence devant lesquelles un gouvernement, quel qu'il soit, ne peut reculer. Il a suivi sa voie, il a joué sa vie pour assurer celle de la patrie commune, et le pays tout entier l'a approuvé : le Piémont par ce fait est devenu Italie.

L'entrée de l'armée piémontaise dans les états du pape modifiait essentiellement notre situation; au lieu de marcher en avant, nous n'avions plus qu'à rester immobiles, attendant que les soldats de Victor-Emmanuel eussent fait leur jonction avec les nôtres. Toute tentative pour franchir le Vulturne et isoler Capoue de Gaëte devenait inutile, car les royaux n'allaient pas tarder à se trouver pris entre deux armées et réduits à l'impuissance. En conséquence on envoya un émissaire secret au major Csudafy pour lui apprendre la perte de Cajazzo et lui porter l'ordre de revenir. Il quitta Piedimonte, où il s'était retiré, attirant vers lui un corps de quatre mille Napolitains auxquels il avait livré deux combats à Rocca-Romana et à Pietra-Mellara, et, faisant le grand tour par Bénévent, il rentra à Caserte, ramenant sa vaillante petite troupe, qui avait souffert de grandes privations, et à laquelle les combats avaient tué soixante-deux hommes. Il vint nous voir à Naples, et ce ne fut pas sans une vive joie que nous lui donnâmes l'accolade du retour au palais de la Foresteria, qui nous servait de quartier-général.

J'avoue sans honte que je m'ennuyais à Naples; je n'avais plus

(1) Documens diplomatiques français, p. 153.

Digitized by Google

cette verdeur d'émotion qui se plaît à toute chose; j'étais pris par des pensées trop vivantes pour n'être point promptement las des musées, de la Chiaja, de Pausilippe, et surtout de la rue de Tolède. Une de mes rares distractions était, du balcon de la Foresteria, de regarder prêcher le père Gavazzi; je dis regarder, car, l'ayant écouté une fois, je ne fus point tenté de renouveler l'épreuve. Quelquefois, avant le coucher du soleil, à l'heure où tout le peuple de Naples est dans les rues, on dressait sur la grande place du palais, entre les statues équestres de Charles III et de Ferdinand Ier, une tribune en planches qu'on enveloppait de cotonnade rouge, comme un orchestre de guinguette. Dans un coin, on y déposait un drapeau national pour faciliter les mouvemens oratoires; on savait ce que cela voulait dire, et tout le peuple accourait. Le père Gavazzi arrivait alors, vêtu de sa casaque rouge, débraillé, montrant le calicot de sa chemise blanche, une cravate mal nouée en satin noir autour du cou. Il regardait la foule qui levait vers lui ses mille têtes attentives, puis il toussait, crachait d'une façon retentissante, et commençait. Sa voix de tonnerre ondulait sur la place et allait frapper les échos entre les colonnes de l'église Saint-Vincent-de-Paule. Jamais âne qui brait pour avoir du son n'eut des éclats semblables. C'est un homme grand et solide sans être obèse; la face est commune, grêlée, jaunâtre, et éclairée de deux yeux extrêmement vifs et mobiles. Sa grosse chevelure noire entoure son visage rasé, qui repose sur un cou énorme; ses larges mains osseuses frappent sur la rampe des balustrades et l'ébranlent à grands coups sans jamais se lasser; son poignet et sa voix vont de pair, il hurle ses sermons et les mime à coups de poing. Ce qu'il dit, on peut le supposer; il s'enfle, il s'enfle, et s'il ne crève pas comme la grenouille, c'est qu'il a une poitrine de taureau. Son geste est d'une extravagance inimaginable et suffit à faire de lui un spectacle très divertissant. Les pantins à ressort qui ont cassé leur mécanique n'ont jamais fait de si curieux soubresauts. Il se tape sur la tête, il se donne des coups de poing sur la poitrine, il se prend à bras le corps comme s'il voulait s'étouffer, il se laisse choir avec mélancolie sur le rebord de la tribune; il saisit sa tête à deux mains par derrière, l'agite comme s'il voulait la déraciner et la jeter au nez de ceux qui l'écoutent; c'est là son *nec plus ultra*, c'est le : « Allez dire à votre maître... » de ce Mirabeau de carrefour. J'avais commencé par être irrité de toute cette pantomime, mais je finis par en rire et j'allais me divertir à regarder *padre* Gavazzi gesticuler un sermon, comme j'aurais regardé Paillasse avaler des étoupes. Il représentait pour moi un des personnages inédits de la comédie italienne, non pas un des moins curieux, et je lui donnerais volontiers place entre dom Tartaglia et le

Digitized by Google

capitan Cocodrillo : — du reste bon homme, fort doux, faisant la mouche du coche, innocemment enivré de son importance, et prenant bien les observations qu'on fut parfois obligé de lui adresser.

Les nouvelles que nous recevions de Capoue étaient toujours les mêmes : rien de nouveau; sauf ces petits combats d'avant-poste dont j'ai parlé et sur lesquels il serait superflu de revenir, nul engagement sérieux n'avait lieu. Cependant nous tendions avec inquiétude l'oreille du côté du Vulturne, car nous sentions qu'une bataille allait devenir inévitable. En effet, les Napolitains ne pouvaient rester dans la position périlleuse où ils se trouvaient entre deux armées, l'une prête à les attaquer par le nord, l'autre les repoussant au midi. Il ne fallait pas être un stratége bien érudit pour comprendre qu'ils essaieraient de détruire un des deux ennemis afin de se retourner ensuite contre l'autre, et qu'ils commenceraient par le plus faible et le plus voisin, c'est-à-dire par nous. Si l'action s'engageait, elle serait décisive, et, perdue pour nous, la bataille pouvait bien entraîner la perte de Naples. Garibaldi déployait une activité extraordinaire; à peine dormait-il, jour et nuit il visitait les avant-postes, faisait établir des batteries, réunissait des bateaux à portée du Vulturne dans le cas où le passage deviendrait nécessaire, et chaque soir se disait sans doute : Ce sera pour demain... Nous nous en disions autant, et, comme on peut le penser, nous avions grande impatience de retourner au quartier-général de Caserte. Nous y retournâmes enfin, et Türr reprit le commandement de sa division, dont une brigade détachée occupait la périlleuse position de Sant'-Angelo sous les ordres de Spangaro. Le 29 septembre, je me rendis chez ce dernier vers cinq heures du soir; je m'installai comme je pus. Spangaro fit dédoubler son lit pour me donner à coucher dans l'unique chambre qu'il occupait; ses officiers dormaient pêle-mêle dans une autre chambre qui servait à la fois de salle à manger et de chancellerie. C'était à peu près la plus belle maison du pays, dont les habitans, effrayés par les projectiles creux que Capoue lançait sans relâche, avaient abandonné leurs demeures, où ils ne se trouvaient plus en sûreté. La chère qu'on y faisait n'était point exquise et me rappela nos plus mauvais jours des Calabres; le quartier de Spangaro, situé sur la hauteur, faisait partie des bâtimens de l'église, qui jadis avait appartenu à une abbaye. Plus bas, sur un petit chemin qui tombe en flèche de T sur la route qui va de Santa-Maria à la *scafa* de la Formicola, s'élève une sorte de ferme où le général Avezzana avait établi son quartier-général. Avezzana fut ministre de la guerre à Rome pendant la défense de Garibaldi : après la prise de la ville par les Français, il se réfugia en Amérique, d'où il a rapporté une raideur tout extérieure, qui contraste avec sa vivacité et sa bon-

Digitized by Google

homie italiennes, que l'âge n'a pas affaiblies. Il se promenait au milieu de ses troupes, vêtu d'une redingote noire et n'ayant d'autres signes distinctifs de son grade qu'un grand sabre de cavalerie qui lui battait les talons. Il comptait au nombre de ses soldats les Anglais que commandait le colonel Dunn.

La nuit tombait déjà violette et fraîche, nous finissions de dîner, à califourchon sur un banc qui nous servait à la fois de table et de siége, lorsqu'un officier d'ordonnance apporta une lettre à Spangaro; il l'ouvrit, la lut et me la passa : il y avait alerte aux avant-postes. Nous montâmes à cheval; nous descendîmes le petit chemin rocailleux qui est la grande rue du village, nous traversâmes la route de Santa-Maria, et nous nous engageâmes dans un autre sentier qui va directement de Sant'Angelo à Capoue. Au bruit de nos chevaux, les sentinelles criaient : Qui vive? et nous répondions en sifflant deux fois, ce qui était le signe de ralliement pour cette nuit. Nous arrivâmes ainsi jusqu'à une cascine toute perdue sous les arbres, avec un joli jardin où foisonnaient les lauriers-roses; en avant d'elle se courbait le demi-cercle d'une solide barricade en sacs de terre, armée de quatre canons et défendue par une centaine d'hommes qui, agenouillés, couchés, abrités, guettaient, dans l'obscurité croissante et à travers les arbres, les mouvemens des patrouilles ennemies. On établit une chaîne de sentinelles avancées qui, marchant avec précaution et recevant les ordres donnés à voix basse, allèrent, d'arbre en arbre, jusqu'à la lisière du bois. Au loin, sur notre gauche, vers Santa-Maria, quelques coups de fusil retentirent qui brillaient dans la nuit comme des vers luisans. Tout se calma; le silence se fit dans cette plaine immense où tant d'yeux veillaient, où tant d'armes étaient prêtes. Lentement nous revînmes, visitant les postes, et, voyant que ce n'était qu'une de ces fausses alertes si fréquentes à la guerre, que du reste bonne garde serait faite, nous allâmes nous coucher.

Au point du jour, j'étais debout. De longs rubans de brouillard chassés par le vent du matin couraient au-dessus du Vulturne, se massaient en vastes flocons dans la plaine et allaient s'amonceler sur Capoue. En même temps que moi, un officier regardait ce spectacle; il eut un mouvement de pitié : « Pauvres Napolitains! dit-il, voilà les fièvres d'automne qui vont vers eux! » Une lumière jaillit à travers les brumes, et un boulet vint éclater dans un champ voisin près d'un figuier dont il brisa les branches. Dès que le brouillard eut été bu par le soleil, nous braquâmes nos lorgnettes vers Capoue. La ville paraissait endormie, les sentinelles se promenaient sur les remparts, le camp retranché regorgeait de troupes; à une demi-lieue de la ville, vers Cajazzo, on voyait régulièrement alignés sur la route

Digitized by Google

des caissons et des pièces d'artillerie dont les mulets dételés paissaient dans une prairie. Nulle bataille ne s'annonçait encore pour ce jour. Spangaro et moi, après être convenus avec les officiers du quartier d'un signal en cas d'alarme, nous partîmes pour aller visiter les batteries du Monte-Tifata. Une rêche végétation de lentisques rabougris et d'herbes desséchées par le soleil tapisse la montagne, dont l'ascension est difficile; un étroit sentier y serpente où les pierres roulent sous les pieds; quelques longues racines appartenant à des figuiers biscornus rampent à travers les rochers comme de grosses couleuvres. Tant bien que mal et fort essoufflés, nous arrivons au sommet, crête découpée en roches grises que rongent les lichens lépreux et où glissent les lézards. La vue est immense : au-dessous de nous coule le Vulturne encaissé, jaune, laid, sinistre; sur la rive droite s'élève une maison blanche où nos boulets ont fait des taches noires; sur la rive gauche s'arrondit une redoute armée de trois pièces. Nos hommes l'occupent et tirent sans relâche sur la pauvre petite maison, dont le plâtre s'envole par larges écailles à chaque projectile qui vient la frapper. Dans l'ouest, la plaine s'étend à perte de vue au-delà de Capoue; dans l'est, elle s'arrête à une ligne de coteaux sur les revers desquels brille en blanc la petite ville de Cajazzo; dans le nord, en face de nous, les champs cultivés partent des bords mêmes du Vulturne et vont rejoindre une assez haute colline qui doit être la première ondulation de ce groupe de montagnes où sont Monte-Grande, Monte-Scopella, Monte-Caprario. Entre le Vulturne et la colline, une bosse de terrain porte un bâtiment carré qui, si les indications minutieuses de ma carte sont exactes, doit être une faisanderie royale. Là, les Napolitains avaient établi une batterie de six pièces destinée à faire taire les quatre canons qu'à grand renfort de bras nos hommes étaient parvenus à hisser sur le sommet de Tifata.

Nous avions d'excellentes longues-vues marines que nous parvînmes à placer commodément dans une crevasse de rocher. Derrière la faisanderie se tenait un poste de cavalerie dont parfois nous apercevions un homme; deux compagnies d'infanterie étaient massées dans une sorte de ravin que des arbres couvraient; les six pièces de canon, abritées sous des gourbis de paille, accroupies sur leur affût, tournaient leur gueule noire de notre côté. Deux ou trois de nos boulets portèrent dans la maison, un d'eux entra par une fenêtre et éclata avec un bruit terrible dont l'écho vibra longtemps, répercuté par les montagnes. Nous vîmes des gens qui s'enfuyaient et des chevaux qui couraient en liberté. Pendant plus d'une heure, la batterie napolitaine fit silence : notre redoute du Vulturne canonnait toujours à outrance la petite maison blanche qui lui faisait face

Digitized by Google

et qui n'en pouvait mais, car ses angles abattus jonchaient le sol, les tuiles de son toit bondissaient en poussière; à ses fenêtres, il ne restait plus une vitre. Du côté de Cajazzo, des troupes allaient et venaient, comme ne pouvant se résoudre à franchir le passage que gardaient nos artilleurs.

Des Napolitains revinrent à la faisanderie, prudemment d'abord, inquiets, regardant vers Monte-Tifata, où nos pièces restaient muettes. Ils s'avancèrent, conduits et encouragés par un officier que je reconnaissais à son képi galonné. Ils tirèrent plusieurs coups qui vinrent se perdre à quelque distance de notre emplacement. Nos quatre canons furent pointés par l'officier même qui commandait la batterie, et ensemble ils firent feu. L'effet fut terrible. Un boulet pénétra dans un des gourbis de paille qui sauta en l'air avec de la fumée, de la terre, des débris de toute sorte; un autre frappa au milieu d'un groupe de soldats et éclata. Deux hommes s'affaissèrent sur eux-mêmes, comme un vêtement qui tombe; un troisième, projeté en avant, les bras étendus, courut quelques pas et s'abattit la face contre terre. Involontairement j'eus un mouvement d'horreur, mon œil quitta la lorgnette, je ne vis plus rien, et je restai stupéfait de ne plus apercevoir que le paysage tranquille qui verdoyait sous les petits nuages de fumée que le vent emportait. Je regardai de nouveau : les Napolitains fuyaient et descendaient précipitamment la colline, derrière laquelle je les perdis de vue.

Nous revînmes à Sant'Angelo; nulle alerte n'avait eu lieu; l'ennemi était enfermé derrière ses remparts; nos avant-postes veillaient. La vieille Capoue devait jadis s'étendre jusqu'à Sant'Angelo, car on retrouve partout ici des traces d'antiquités : voies, murailles, colonnes brisées. Le campanile de l'église est carré, composé de deux étages, dont le premier est exclusivement formé de cubes en marbre blanc, reste de quelque construction détruite, et dont beaucoup sont encore chargés d'inscriptions; le second étage est en belles briques bien agencées et percées de deux baies latines où les cloches sont suspendues. Pour le moment, cet étage servait de prison; c'est là qu'on renfermait les nombreux espions que les royaux envoyaient vers nous pour compter nos troupes, surprendre nos positions et prévoir nos mouvemens. La petite église attenante au campanile est curieuse, car elle est construite sur le modèle des vieilles basiliques, et date, sans contredit, des premiers siècles de l'ère chrétienne. Dans l'impossibilité de trouver à loger nos soldats chez les habitans et dans la nécessité de les avoir en nombre sous la main à un moment voulu, on avait été obligé de prendre l'église et de la leur abandonner; elle était jonchée de paille, et c'est là qu'ils dormaient, ayant pour oreiller les marches de l'autel. Devant l'église s'étend

Digitized by Google

une sorte de terre-plein carré soutenu par un mur qui tombe droit à pic dans un champ situé à vingt-cinq pieds en contre-bas; là aussi bivouaquent nos soldats, sous le ciel humide de l'automne, à côté de leurs fusils en faisceau, que rouille souvent le brouillard du matin. De cette terrasse, on a une vue immense qui se projette au-delà de Capoue, qu'on peut facilement surveiller. Vers le soir, quand déjà le jour avait éteint ses grandes clartés, nous vîmes tout à coup surgir un incendie qui brillait au loin derrière les murailles de la place forte. Il nous apparaissait comme un point lumineux que le crépuscule rendait plus éclatant de minute en minute. A l'aide de nos lunettes, nous distinguions les tourbillons de flammes qui se tordaient au-dessus d'une fumée noire inclinée par le vent. Est-ce une ferme incendiée par les royaux? est-ce une meule d'herbes inutiles allumée par les paysans? est-ce un signal? Chacun donnait son avis. Garibaldi arriva. Debout sur le parapet qui termine la terrasse, il resta longtemps sans parler, regardant ce feu lointain; il se retourna vers Monte-Tifata, qu'il sembla considérer durant quelques secondes avec attention, jeta les yeux du côté de Santa-Maria, qui déjà disparaissait sous la brume, et se reprit à contempler l'incendie. Un sourire singulier passa sur ses lèvres, et, se dirigeant vers nous, il nous dit : « Messieurs, cette nuit, il ne faudra dormir que d'un œil! » Il remonta en voiture et partit pour Caserte. Un sous-officier, qu'à son beau langage je reconnus pour un Romain, et qui avait attentivement examiné le dictateur, dit tout haut, dès qu'il se fut éloigné : « Il a ri, le vieux lion! Ce feu est un signal, la bataille est prochaine! »

Une alarme qui s'apaisa nous retint jusqu'à onze heures du soir aux avant-postes. Nous rentrâmes alors dans notre chambre, et j'ôtais ma casaque pour me coucher, lorsque Spangaro me dit : « Croyez-moi, dormons tout habillés; nos chevaux sont sellés à l'écurie, soyons prêts en cas d'événement; le sous-officier avait raison, Garibaldi a flairé la poudre. » Le lendemain matin je dormais encore, lorsque Spangaro, se jetant à bas de son lit, courut précipitamment à la fenêtre, l'ouvrit et poussa les volets. Les pâles lueurs du jour naissant nous éclairèrent; une bouffée d'air frais entra, et en même temps la crépitation des coups de fusil. A notre gauche, vers Santa-Maria, le canon tonnait sourdement à travers les arbres. En une minute, chacun fut sur pied et prêt; l'aigre clairon réveillait ceux que la fusillade avait laissés endormis. Le jour verdâtre et froid se débattait encore au milieu des ténèbres; le ciel était très pur, d'un bleu aigu. Comme nous descendions la grande rue de Sant' Angelo, nous rencontrâmes Garibaldi qui galopait sur un cheval noir, suivi de plusieurs guides. Il jeta en passant quelques mots d'encouragement

Digitized by Google

à ses troupes, et s'élança vers Monte-Tifata, qu'il allait gravir pour embrasser d'un coup d'œil les opérations de l'ennemi. Au moment où nous pénétrions dans un petit chemin creux qui conduit à la *scafa* de la Formicola, la canonnade éclata sur notre droite, et les boulets, gémissant plaintivement, se brisèrent avec fracas dans les champs qu'ils bouleversaient. Le grand poste de notre extrême droite (je parle et ne puis parler que par rapport à Sant'Angelo) était défendu par une batterie de quatre canons et par trois cents Siciliens. Un des premiers boulets lancés par l'ennemi tomba au milieu d'eux, éclata et en tua sept; le reste prit la fuite : à ce moment, nous arrivions. Nous les vîmes, courant et retournant la tête avec effroi, escalader le talus de la route, se sauver en désordre, malgré nos cris et nos imprécations, franchir la première colline qui porte Sant'Angelo, franchir la seconde, où sont des cavernes qui servent d'étables aux paysans, et enfin plus tard apparaître au sommet de Monte-Tifata, où nul danger ne pouvait plus les atteindre, mais où ils étaient facilement spectateurs de la lutte. « Ce n'est pas un combat, me dit Spangaro, c'est une bataille! » Son vieil instinct de soldat ne l'avait point trompé, c'était la bataille du Vulturne qui s'engageait. Une moitié de brigade faisant partie de la division Medici, et presque exclusivement composée de Toscans, se jeta dans le chemin creux pour aller remplacer les Siciliens; on reprit les canons abandonnés et l'on tint bon. L'endroit était mauvais; il y pleuvait du fer. Le colonel Longo venait d'être emporté; une balle lui avait traversé la gorge. Le premier spectacle qui me frappa dans ce petit chemin, où les branches cassées et un continuel sifflement annonçaient avec quel ensemble il était attaqué, et de quelle importance en était la possession, fut le cadavre d'un des nôtres. Il était couché sur le dos, au milieu de la route, les bras en croix, la bouche tordue dans un rictus effroyable, la tête échancrée par un boulet qui pêle-mêle avait jeté le sang avec la cervelle sur ce visage tuméfié, où pendait un œil horrible arraché de son orbite. Nos soldats, qui arrivaient en toute hâte, passèrent près de ce malheureux sans même détourner la tête. Il est un fait curieux et d'une tristesse profonde, c'est l'insensibilité absolue qui vous envahit dans ces momens-là. Après le combat, on s'émeut sur les blessés, on s'ingénie en mille manières pour leur porter secours, on pleure les morts; pendant la bataille, on voit sans sourciller tomber près de soi les plus jeunes et les plus forts; les instans sont précieux, on n'a pas le temps de s'attendrir. Et puis involontairement ne se dit-on pas : « Avant que j'aie pu donner un regret à ce compagnon, ne serai-je peut-être pas réuni à lui pour toujours? »

Digitized by Google

III.

Au bout du chemin creux, qui à son extrémité se réunit à angle très aigu avec le chemin vicinal, nous trouvâmes le Vulturne. Autour de nous, les boulets labouraient la terre, qui jaillissait en panaches de poussière. Un jeune officier nous dit en souriant : « Les balles sifflent comme des merles amoureux ! » Il n'avait pas fini sa phrase qu'il tombait avec un bras fracassé. C'était une grêle, je parle sans métaphore. Nos soldats eurent un instant d'hésitation, et l'on vit osciller leurs rangs. Celui qui, après la blessure du colonel Longo, venait d'être chargé de les commander leur dit à peu près ceci : « Mes enfans, il ne s'agit ni d'avoir peur, ni de lâcher pied; nous tenons ici la clé de la position qui défend Sant'Angelo. Si Sant'-Angelo est pris, tout est perdu. Il faut donc rester ici et s'y faire tuer jusqu'au dernier en criant *vive l'Italie!* » Un sous-officier déjà grisonnant sortit des rangs, et, s'approchant de celui qui avait parlé, il lui répondit à haute voix : « Alors, monsieur, nous allons mourir. » Ce ne fut point une vaine parole, tous l'entendirent et tous l'approuvèrent. Le soir, on avait emporté de là onze tombereaux de morts et cent quatre-vingt-trois blessés. La Toscane peut être fière d'avoir produit de tels hommes. Ils étaient jeunes pour la plupart, doux, très curieux, bavards dans leur suave parler, qui ressemble au chant des oiseaux, sans grand élan, mais d'une intrépide ténacité que rien ne put vaincre. Quand les munitions commençaient à manquer, on envoyait dix hommes en chercher au quartier, et les dix hommes revenaient sans qu'un seul eût songé à profiter de sa course loin du péril pour ne pas revenir. Pendant sept heures, ils tinrent là, sans reculer d'une semelle, et avec une fermeté si imposante que les Napolitains semblèrent renoncer à cette position, sur laquelle ils lançaient des masses toujours renouvelées.

Parmi nous, il y avait un petit Sicilien qui servait de trompette; il avait environ quatorze ans, était de courte taille, très basané, d'une intarissable gaieté, qui sur son visage noir jetait l'éclair de ses dents blanches. Il avait une manie baroque. Dès qu'il trouvait un ruban blanc, il le cousait sur sa manche en guise de galon. Dès qu'il avait une petite pièce de monnaie, il y faisait un trou, et, à l'aide d'une ficelle, la suspendait à sa poitrine. On en riait. « Quelles belles décorations! » lui disait-on. Et il répondait avec une gambade : « C'est l'ordre du baïocco et la croix du carlin! — Si on te donne une piastre, qu'en feras-tu? — Je me la pendrai au cou, et je serai commandeur du ducat d'argent. » Il était avec nous pendant nos premières marches des Calabres, à côté de nos chevaux, prêt à en

Digitized by Google

prendre la bride et à les garder dès qu'on le lui demandait. J'avais cet enfant en grande affection, car il était alerte, serviable et si joyeux de vivre, qu'il faisait plaisir à voir. On ne l'appelait que Tromba (trompette); naturellement je l'avais surnommé Goula, et toutes les fois que je l'apercevais, je ne manquais pas de lui dire :

C'est mon ami de cœur, nommé Goulatromba;

plaisanterie d'un goût fort médiocre, j'en conviens, mais qui avait le privilége de faire éclater de rire celui à qui elle s'adressait, quoiqu'il n'en ait jamais compris le premier mot. Tromba, qui s'était trouvé le matin avec les *Picciotti* (c'est ainsi que nous nommions les Siciliens), ne s'était pas enfui avec eux, il avait bravement gardé son poste, et maintenant il se tenait au milieu de nous. Ce jour-là, il était encore plus chamarré que de coutume; un tas de vieux sous s'entre-choquaient sur sa poitrine, et des galons sans nombre se tortillaient autour de ses bras. Il était gai comme un pinson et sautait comme un cabri. Il sonnait la charge sans s'arrêter, mais sa trop jeune poitrine ne suffisait pas à pareille besogne, et des *couacs* l'interrompaient à chaque instant. « Qu'as-tu donc aujourd'hui, Goulatromba? lui dis-je. Tu ne sais donc plus ton métier? — Ah! répondit-il avec un grand éclat de rire, ma trompette a dîné en ville hier; elle a mangé des canards, et maintenant ils se sauvent pour aller barboter dans le Vulturne. » Tout à coup il poussa un cri et jeta sa trompette avec colère. Un long filet de sang glissa sur son pantalon de toile écrue. Une balle lui avait percé la cuisse; il se précipita sur un mort dont il enleva le fusil et prit la giberne; puis il se mit à tirer. « Tromba, lui criai-je, va te faire panser à l'ambulance! — Non, non, répondit-il, il faut que je tue ces chiens-là! » Je le suivais des yeux; il allait en avant, mordant sa cartouche et faisant le coup de feu comme un vieux troupier. Ah! le pauvre petit trompette, quel grand cœur il avait! Il tira cinq fois. Comme il allait recharger son arme, il renversa la tête en arrière et cria : « Ah! ah! ah! » Il tourna et tomba la face contre terre. On courut à lui. Un de nous le prit dans ses bras. Une balle lui avait traversé les deux tempes en lui crevant les yeux. Il était mort.

Medici commandait en chef à Sant'Angelo, et commandait bien; Spangaro se multipliait; Avezzana, armé d'une carabine de chasse, allait d'une position à l'autre et donnait l'exemple du sang-froid. Vers onze heures du matin, j'étais sur la route de Santa-Maria, près du poste qui servait de grand'garde, lorsque je vis revenir le colonel Dunn, marchant avec peine et appuyé sur deux soldats. « Où donc êtes-vous blessé? » lui dis-je. Il leva la main, parut m'indiquer, par-dessus son épaule, le terrain qui s'étendait derrière lui,

Digitized by Google

et me répondit : « Par là-bas! » Je repris : « C'est à la barricade que vous commandiez, je m'en doute; mais dans quelle partie du corps êtes-vous atteint? » Il renouvela son geste, et répliqua : « Mais je vous le dis, par là-bas! » Je compris alors de quelle façon le pudique Anglais m'indiquait où il avait été blessé, en se retournant pour donner un ordre à ses hommes, qui du reste se conduisaient très courageusement et virent emporter tous leurs officiers, troués par les balles, à l'exception d'un seul. A ce moment, des cris se firent entendre, et des gens effarés vinrent nous dire que Sant'Angelo était pris par les Napolitains. On ramassa une poignée d'hommes et l'on partit au pas de course. Le fait était vrai. Arrivées de Cajazzo, se glissant entre le fleuve et la montagne, des troupes royales s'étaient emparées des premières maisons du village; elles marchaient en bon ordre et pouvaient facilement se rendre maîtresses de Sant'-Angelo, que rien ne protégeait de ce côté, lorsqu'une hésitation étrange se manifesta dans les rangs; les chefs s'arrêtèrent, et le mouvement en avant fut comme suspendu. Nous accourions. Les royaux lâchèrent pied, laissant un bataillon tout entier entre nos mains. Un hasard inconcevablement heureux avait combattu pour nous et nous avait permis de reprendre l'offensive, — ces hasards, qui souvent décident du sort des batailles, ne doivent point être rares à la guerre. Les royaux s'avançaient presque en sécurité, ne trouvant aucun des nôtres devant eux, et faisant fuir à leur approche les quelques paysans restés à Sant'Angelo, lorsque, levant les yeux, ils aperçurent au sommet de Monte-Tifata les Siciliens qui le matin, au premier feu, étaient allés chercher cet inexpugnable refuge. Les royaux, en les voyant, se crurent devinés; ils s'imaginèrent que ces hommes avaient été postés là pour leur tomber sur la tête; ils s'arrêtèrent, estimant leur stratagème éventé. A cet instant, nous arrivions à toutes jambes pour les prendre de front; une batterie vite retournée leur envoya quelques boulets sur leur droite; ils se crurent attaqués sur trois côtés et nous abandonnèrent le terrain. Le chef de bataillon prisonnier s'approcha d'un de nos officiers supérieur, et lui dit : « Monsieur, je suis un galant homme, je vous prie de me faire fusiller et de ne pas permettre que je sois égorgé à coups de couteau, selon votre usage! » A cette demande, nous eûmes un haut-le-cœur; nous pressâmes le prisonnier de questions, et nous apprîmes alors qu'on leur avait dit à Capoue que nous coupions le cou aux officiers captifs et que nous torturions les simples soldats. Celui à qui le chef de bataillon s'était adressé lui répondit : « Si vous avez faim, vous aurez du pain de munition, car nous n'avons pas d'autre nourriture; si vous avez envie de dormir, nous vous donnerons notre paille la plus fraîche. Dès que la bataille sera finie, vous

Digitized by Google

serez conduit à Naples et traité avec toute sorte d'égards, car vous êtes Italien comme nous. Si vous voulez retourner à Capoue dès à présent et dire aux Napolitains comment les prisonniers sont accueillis par nous, vous êtes libre sur parole! » Le chef de bataillon refusa, prétextant qu'il ne voulait point quitter ses hommes, et on le conduisit au campanile. Puisque Sant'Angelo avait failli être pris, il pouvait l'être encore : c'était là un raisonnement fort simple que je ne manquai point de faire. Or, dans mon sac de nuit, à notre quartier, j'avais deux portefeuilles contenant toutes les notes recueillies depuis mon départ de Gênes, et qu'il m'eût été très désagréable de perdre. Les pauvres écrivains ont toujours la manie funeste de sauver leurs papiers. Je me rendis donc à notre maison en compagnie de Missori, que je venais de rencontrer au milieu de la bagarre. Tout était un peu en désordre; les ordonnances chargeaient nos effets sur les mulets; pour les conduire, à l'abri d'un coup de main, au village de San-Prisco, que sa position au milieu des montagnes rend d'un accès presque inabordable. Je pris mes portefeuilles, et comme je n'avais point de poches à ma casaque, je les fourrai entre mon gilet et ma poitrine, où ils me gênèrent fort, ballottant et glissant toutes les fois que mon cheval quittait les allures paisibles. Si le hasard du combat avait voulu que je tombasse au pouvoir de l'ennemi, on n'eût certes pas manqué de dire que les garibaldiens se cuirassaient d'in-folio pour éviter les balles. Avec Missori, j'entrai dans l'église, où la veille j'avais entendu retentir le chant de nos soldats, et qui aujourd'hui ne répétait plus que leurs gémissemens, car on en avait fait une ambulance. Le sang tachait la paille. Dans un coin, près de l'autel, des formes humaines raidies sous des manteaux indiquaient les morts. Nous dîmes quelques paroles réconfortantes aux blessés, qui tous paraissaient assez calmes. L'un d'eux, jeune homme d'une beauté remarquable, était assis, appuyé contre la muraille, les bras pendant inertes le long du corps; une pâleur profonde blémissait son visage, un cercle livide cernait ses yeux indécis, les ailes de son nez aminci semblaient pincées par une force intérieure. Il avait reçu une balle au creux de l'estomac; la blessure ronde ne laissait plus échapper le sang, la mort venait vers ce pauvre garçon. Je lui dis un de ces lieux communs répétés en pareil cas : « Allons, cela ne sera rien; du courage! » Un attendrissement singulier passa dans son regard; il dit à voix basse : « Oh! maman! » et deux grosses larmes coulèrent de ses yeux. Il y a des hommes qui aiment la guerre pour la guerre, comme il y a des artistes qui aiment l'art pour l'art, et qui disent: « Quelle poésie! » Non, la guerre n'a pas de poésie! C'est une effroyable extrémité, nécessaire peut-être dans certains cas pour faire mûrir des vérités supérieures trop lentes à éclore, mais exécrable,

Digitized by Google

laide, brutale, souvent aveugle, et que tout doit condamner en nous, la raison aussi bien que le sentiment.

Du haut de la terrasse, nous donnâmes un coup d'œil à la plaine. La fumée blanche montait en flocons à travers les arbres et se précipitait en nuages impétueux à chaque détonation d'artillerie; la bataille était partout. Près de la maison qui servait de quartier au général Avezzana, nous rencontrâmes Garibaldi. Ah! qu'il ressemblait peu à l'idée qu'on se fait habituellement d'un général en chef que la fantaisie brode sur toutes les coutures et empanache de toute sorte de plumets! Il avait au hasard pris le premier cheval rencontré; dans une des fontes de la selle apparaissait une paire de pantoufles en tapisserie, dans l'autre une bouteille en osier; en guise de portemanteau, une vieille couverture était roulée. Le maître du cheval, un guide, courait ruisselant, essoufflé, mais arrivait toujours à temps pour saisir la bride au moment opportun. Quant à Garibaldi, coiffé de son petit chapeau noir hongrois, vêtu de la chemise rouge et du pantalon gris si connus, il excitait à son passage de tels cris d'enthousiasme qu'ils faisaient trembler la terre et couvraient le bruit du canon. Il sauta à bas de cheval, monta dans la maison et se rendit à la chambre où le colonel Dunn avait été déposé; nous le suivîmes; là il dicta à Spangaro la dépêche suivante, qui fut immédiatement expédiée à Naples : « L'ennemi est repoussé sur toute la ligne. » Le moment n'était peut-être pas très heureusement choisi pour faire partir une telle nouvelle, car le canon de notre barricade, qui défendait les approches de Sant'Angelo par la plaine, cessa tout à coup, et des balles ricochèrent jusque vers nous, effrayant les chevaux et brisant les vitres d'une voiture qui portait des blessés. La barricade venait d'être enlevée par les Napolitains. Il y eut un instant de confusion; on évacuait les blessés en toute hâte; quelques pauvres impotens criaient : « Ne nous abandonnez pas!... » Garibaldi réunit tout ce qu'il trouva d'hommes disponibles, et à leur tête se jeta vers la barricade. Une charge à la baïonnette en chassa les Napolitains. Dans la ferme voisine, d'où nous délogeâmes quelques royaux, nous trouvâmes un des nôtres étendu par terre, l'œil blanc, l'écume aux lèvres; de blessures, aucune. Il bégayait des mots inarticulés et retombait dès qu'on voulait le dresser debout. A force de patience et de questions, nous comprîmes que, fait prisonnier par les Napolitains, il avait été battu par eux à coups de crosse et à coups de pied à ce point qu'il en était comme roué. On le fit porter à l'ambulance; le soir, je l'y retrouvai mort.

Garibaldi s'élança de nouveau vers Monte-Tifata pour le franchir. Où allait-il? A Maddaloni sans doute, par le chemin le plus court. Une canonnade effroyable retentit; elle était dirigée contre le dic-

Digitized by Google

tateur, facilement reconnaissable au foulard qu'il porte flottant sur les épaules; les projectiles tombaient autour de lui, faisant jaillir la terre molle, où ils s'enfonçaient heureusement sans éclater; son cheval se cabrait et faisait des bonds terribles; Garibaldi descendit, le prit par la bride, continua sa route à pied, miraculeusement respecté par les boulets qui s'abattaient autour de lui, et disparut de l'autre côté de la montagne. J'avais invinciblement tenu mes yeux fixés sur lui; j'eus une large respiration et comme une défaillance de joie en le voyant hors de péril. Il pouvait être un peu plus de midi, il y avait une accalmie dans la bataille. Bientôt elle parut cesser; nos troupes continuaient à s'avancer, refoulant les Napolitains vers Capoue; le combat s'arrêta, et l'on put croire que tout était fini. Une demi-heure ne s'était pas écoulée que la canonnade recommençait de plus belle; les royaux avaient fait un changement de lignes et nous attaquaient de nouveau. La lutte fut dure, car elle était inégale. Il y avait neuf heures qu'on se battait; nos pauvres soldats, sans boire ni manger, n'avaient pas quitté le feu; on était harassé de fatigue, et des troupes fraîches arrivaient contre nous, bien pourvues et reposées. On les reçut d'un cœur solide, et le combat recommença avec vigueur. La barricade, encore prise par les royaux, fut reprise et gardée par nous, la ferme aussi; il y eut une cascine qui, prise et perdue sept fois, resta enfin en notre pouvoir. A deux heures, les munitions nous manquaient; on put retrouver trois gargousses à mitraille : habilement employées, elles éparpillèrent les Napolitains, qui faisaient encore une tentative sur la barricade dont la possession assurait celle de Sant' Angelo. Un Français, M. Baillot, ancien élève de l'École polytechnique, ancien ingénieur des ponts et chaussées, commandait une batterie de quatre pièces : il avait tiré quatre cent soixante-trois coups, chargeant, pointant, écouvillonnant lui-même ses canons; mais ses munitions étaient épuisées, il prit un fusil et se plaça devant ses pièces pour les défendre en cas d'attaque. On bouleversa tout au quartier-général; on découvrit une demi-caisse de cartouches qui furent utilisées comme il convenait.

A deux heures et demie, voici quelle était notre situation à Sant'-Angelo, c'est-à-dire à l'extrême droite de la ligne de bataille : de front, nous étions attaqués par les troupes sorties directement de Capoue; sur notre droite, nous étions fusillés et canonnés par les royaux, qui cherchaient l'occasion de forcer le passage du Vulturne à la *scafa* de la Formicola; à gauche, nos communications avec Santa-Maria étaient coupées par sept bataillons de la garde royale, dont l'artillerie envoyait des boulets de plein fouet jusque dans Sant' Angelo. On tenait ferme, car on sentait qu'il était d'importance extrême de garder la position; mais la fatigue envahissait les plus robustes :

Digitized by Google

tout ce que nous avions d'hommes était au feu. Quand les Napolitains s'avançaient, on leur courait sus la baïonnette en avant, et ils reculaient. A ce moment, il était trois heures, un nouveau canon se fit entendre à notre extrême gauche, vers Santa-Maria. Nous écoutâmes avec une certaine anxiété : « Si c'est l'artillerie napolitaine qui tonne ainsi du côté de San-Prisco, il faut s'embrasser et tomber en braves, me dit un officier avec emphase, car nous sommes aux Thermopyles. » Les détonations continuaient précipitées; on eût dit qu'elles voulaient rattraper le temps perdu. Une idée m'illumina : « C'est Türr qui arrive de Caserte avec les réserves! » Il fallait s'en assurer. Enfoncés sous les arbres, dans le chemin creux, derrière la barricade, nous ne pouvions rien voir, rien comprendre, rien interpréter. Je courus à l'église, et comme je mettais le pied sur la terrasse, une sentinelle m'arrêta en me priant d'ôter ma chemise rouge; quelques-uns de nous, apparaissant avec la blouse éclatante, avaient attiré les boulets royaux sur notre ambulance. Je mis bas ma casaque, je jetai sur mes épaules mouillées de sueur la première capote grise que je trouvai par terre, et je regardai : je vis des arbres, de la fumée, de la poussière; mais la poussière se dirigeait vers Capoue, suivie et comme repoussée par un nuage de fumée qui, en demi-cercle, s'avançait lentement et continuellement. Sur la route de Santa-Maria à Sant'-Angelo, il y eut tout à coup une fumée violente et des détonations; puis cette fumée parut se changer en poussière et fuir hâtivement en tourbillons vers Capoue. Je compris que nous ramenions l'ennemi. Cela n'avait pas duré dix minutes. Je courus à la barricade, elle était déjà abandonnée; nos hommes, marchant en avant, chassaient les Napolitains, et arrivèrent sous les murailles de la place tellement mêlés à eux, que les canons royaux n'osèrent pas tirer. La journée était nôtre, et Garibaldi venait de gagner sa plus grande bataille.

A cinq heures, au quartier, je retrouvai Spangaro, dont j'étais séparé depuis quelque temps; nous nous donnâmes une de ces bonnes accolades où le cœur est tout entier, car nous étions heureux de nous revoir sains et saufs. La nuit venait : dans la plaine, quatorze incendies flambaient, jetant des lueurs livides sur les arbres; la bataille avait allumé toutes les fermes; parfois nous entendions un craquement sourd, c'était un toit s'effondrant dans le feu, qui, sous ce poids, semblait s'apaiser pour mieux s'élancer en gerbes plus hautes. Quatre maisons et l'église suffisaient à peine à nos ambulances. Aux dernières lueurs du jour, un paysan arriva, conduisant une petite charrette traînée par un âne; sur cette charrette, un de nos jeunes soldats était couché, raidi : le paysan l'avait trouvé au pied d'un arbre, et nous le rapportait. Il avait les jambes repliées, la tête sur le bras droit, la main gauche sur la poitrine; il eût semblé

Digitized by Google

dormir sans sa pâleur et le refroidissement glacial qui avait saisi ses membres; la tête ne touchait pas au bras, la main ne s'appliquait pas à la poitrine, et tout cela tremblait d'une seule pièce à chaque mouvement du chariot. La bouche fermée et pincée montrait une colère terrible que la main adoucissante de la mort n'avait point effacée. Le pauvre petit avait été frappé, et, se sentant près de sa fin, il s'était probablement traîné sous un arbre et s'était couché, dans la position où il s'endormait chaque soir, pour finir le rêve fatigant de l'existence. La bataille était finie, nous nous sentions gagner par l'émotion à la vue de cette forte fleur brisée avant les fruits; d'un air morne et silencieux, ses compagnons survivans le regardaient : « Je le confie à votre garde, leur dit Spangaro; c'était un des nôtres, un de nos amis, un de nos enfans; nous lui rendrons les honneurs funèbres, nous pleurerons sur lui, et cependant son sort est enviable, puisqu'il est mort pour le salut de l'Italie. » Puis, s'interrompant : « Où sont les autres? » demanda-t-il; on lui montra du doigt une large caverne ouverte dans la colline. Rangés le long des parois, ils étaient là, ceux que la déesse des victoires avait acceptés en sacrifice; un prêtre disait des prières, et des sentinelles veillaient pour que nul ne vînt troubler leur sommeil éternel.

J'allai voir Garibaldi, qui s'était réfugié dans la petite chambre du curé de Sant'Angelo, où il cherchait à se reposer un peu; assis sur un banc de bois, appuyant son dos à la muraille, il écoutait Eber et Missori, qui expliquaient un mouvement exécuté le matin par nos troupes. Une joie sérieuse brillait sur son visage, illuminait ses yeux, et donnait à son sourire une douceur pleine de force. Je dus me rendre à Naples sans délai; mais comment faire la route? Le dernier train du chemin de fer de Santa-Maria partait à sept heures, et sept heures sonnaient au campanile de Sant'Angelo; de voiture, il n'y en avait pas vestige à notre village; quant à nos chevaux, il n'y fallait pas penser : les pauvres bêtes, à demi fourbues de fatigue, blessées pour la plupart, n'auraient quitté la litière que pour tomber vingt pas plus loin. J'allais me décider à partir à pied pour Santa-Maria, où j'aurais cherché un moyen quelconque de gagner Naples, lorsqu'arriva une grande charrette à deux roues, sorte de haquet attelé de trois chevaux de front, et qui apportait la provision de pain pour nos troupes. Je mis le conducteur en réquisition; on jeta sur les planches du chariot deux ou trois bottes de paille, je m'y étendis, et nous partîmes. Quelques cadavres, des chevaux morts çà et là tachaient de noir notre route, où les incendies jetaient de grandes lueurs; le charretier chantait un petit air assez gai qui se terminait par un coup de sifflet et se mariait allègrement au bruit régulier des grelots de l'attelage. Lorsque les chevaux s'arrêtaient, on n'en-

Digitized by Google

tendait plus qu'une sorte de mugissement sourd qui ressemblait à la chute d'une cascade très lointaine : c'étaient les flammes qui se battaient contre le vent.

A Santa-Maria, que nous traversâmes, des paquets sombres gisaient dans tous les coins; c'étaient nos soldats épuisés qui dormaient au hasard. Après Santa-Maria, la route, coupée de barricades, incessamment parcourue par des patrouilles de gardes nationaux et de paysans armés, devint insupportable; des qui-vive nous arrêtaient de quart d'heure en quart d'heure; à chaque village, on venait me demander des nouvelles et m'offrir de me « régaler; » j'envoyai tous ces braves gens au diable avec la plus grande politesse possible, et tant bien que mal j'arrivai à Aversa, où il me fallut absolument accepter une tasse de café et des cigares. Je ne pensai guère à m'informer des ruines d'Atella, de l'origine des atellanes, ni de l'assassinat d'André par la reine Jeanne; mais je demandai une voiture quelconque en remplacement de ma charrette, qui, allant au pas, menaçait de ne jamais arriver à Naples, et qui, trottant, me disloquait par ses cahots. Les officiers de la garde nationale, qui tout entière veillait, y mirent une complaisance extrême, et l'on ne tarda pas à m'amener un *corricolo*. — Une douce fraîcheur planait autour de nous; sur le ciel nacré par les reflets de la lune, les pins-parasols découpaient la large silhouette de leur tête arrondie; les festons de la vigne semblaient en acier bruni ciselé à jour; ce calme d'une nuit charmante mêlé au souvenir de l'action de la journée me donnait un bien-être profond qui me pénétrait jusqu'à l'âme. Comme j'entrais à Naples vers deux heures du matin, deux postes de gardes civiques se jetèrent littéralement sur moi avec cent questions entrecroisées, auxquelles il me fallut répondre, car elles étaient justifiées par l'inquiétude qui depuis le matin régnait dans la ville.

Ce n'était pas dans le coin étroit de Sant'Angelo, où j'avais été pour ainsi dire parqué pendant toute la journée du 1er octobre, que je pouvais me rendre compte de la bataille; je ne la compris réellement qu'après avoir tenu en main les rapports des principaux chefs de corps et consulté les différens acteurs du drame. L'idée des généraux napolitains apparaît très nettement : ils voulaient couper nos lignes, passer entre elles, reprendre Naples et y célébrer la Saint-François, qui se fête le 4 octobre. Pour arriver à ce résultat, ils avaient, en grand silence et avec une rare habileté, établi au milieu de la nuit une forte colonne entre Santa-Maria et Sant'Angelo, et au point du jour attaqué vigoureusement ces deux positions; de plus, à l'aide d'un corps de cinq mille hommes qui, parti de Cajazzo, avait traversé le Vulturne à la *scafa* du Torello, ils étaient venus, en suivant la route de Ducenta, attaquer Maddaloni pour en débusquer

Digitized by Google

Bixio et interrompre par une marche rapide nos communications entre Naples et nos avant-postes. A Maddaloni, la lutte fut terrible; enlevée par les troupes royales dans un premier moment de surprise, la position fut reconquise par Bixio; le régiment qui servait de grand'garde à Ponte-della-Valle, et que commandait le colonel Dunyov, fut décimé; Dunyov, resté au feu malgré une atroce blessure qui devait un mois après nécessiter l'amputation de la jambe gauche, tint ferme jusqu'au bout, et c'est peut-être grâce à sa fermeté que l'on doit d'avoir pu se maintenir à Maddaloni, d'où à midi les royaux étaient définitivement expulsés. A Sant'Angelo, on a vu que nous résistions, et que, tout en restant sur une défensive très accentuée, qui empêchait les royaux d'entamer nos positions, nous étions contraints cependant de ne faire aucun mouvement agressif. A Santa-Maria, le général Milbitz était forcé de restreindre la défense aux environs immédiats de la ville, et la journée pouvait rester indécise, peut-être même mal tourner pour nous, malgré le courage déployé sur toute la ligne, lorsque par l'ordre de Garibaldi la réserve cantonée à Caserte arriva sous le commandement du général Türr; elle se composait de deux brigades, la brigade milanaise (1) et la brigade Eber. Le général Türr rencontra Garibaldi à Santa-Maria: « C'est presque fini, dit ce dernier, il n'y a plus qu'un coup de collier à donner! » Türr se prit à sourire en répondant: « Alors dépêchons-nous de le donner. » Selon le récit d'un témoin oculaire, on ne pouvait « passer le nez » hors des portes de Santa-Maria, tant la mitraille napolitaine gardait la route. La brigade milanaise, sortie par la porte de Sant'Angelo, et les hussards hongrois, sortis par la porte de Capoue, prirent l'ennemi entre deux charges et firent du jour autour de Santa-Maria. A la tête de la brigade Eber, Garibaldi en voiture s'avança vers Sant'Angelo. Une décharge tua un cheval et le cocher. Garibaldi sauta à terre, et, appelant à lui la légion magyare et la compagnie suisse, se jeta sur les royaux en criant son nom; le reste de la brigade Eber arrivait au pas de course. On enfonça les lignes ennemies, et nos communications furent rétablies entre Santa-Maria et Sant'Angelo. Toute notre armée alors, marchant en demi-cercle, refoula les royaux vers Capoue, qui sur eux ouvrit et referma ses portes à cinq heures. La bataille avait duré treize heures; quarante-neuf mille hommes y avaient pris part: quatorze mille de notre côté, trente-six mille du côté des royaux, de leur propre aveu. Pendant la journée, ils purent opérer trois changemens de lignes; c'est ce qui nous causa tant de fatigues et retarda si longtemps la victoire. En tués, blessés, prisonniers, nous avions près de dix-huit cents

(1) Commandée, je crois, par le colonel Degiorgis.

Digitized by Google

hommes hors de combat, les Napolitains quatre mille environ. Parmi nous, chacun fit son devoir; quelques Siciliens faiblirent, il est vrai, mais le hasard utilisa leur fuite en une sorte de stratagème qui, ainsi que je l'ai raconté, paralysa un mouvement dangereux de l'ennemi; les Hongrois furent admirables et aussi les Suisses. Les Français furent ce qu'ils sont à la bataille, fermes, braves et gais; leur petite compagnie, qui s'appelait la compagnie de Flotte, composée à peine de quatre-vingts hommes, avait été chargée de défendre une ferme qui protégeait les approches de Santa-Maria; nos compatriotes ont combattu là tout le jour, sans reculer d'une semelle, sans être jamais entamés, et avec un entrain qui leur valut les éloges mérités de tous nos généraux (1).

Le 30 septembre était un dimanche. Une quinzaine de matelots appartenant à un navire de la marine royale britannique avaient obtenu la permission de descendre à terre pendant la journée, bien vite ils étaient accourus à Santa-Maria, s'y étaient naturellement grisés, et avaient espéré pouvoir partir le lundi matin pour Naples par le train de six heures; mais à ce moment la bataille tonnait déjà dans la plaine. Les Anglais demandèrent des canons, on leur en donna; on leur donna aussi un baril de vin, et ils firent bon usage du tout. On a dit que si les Piémontais n'étaient point venus à notre secours vers la fin de la journée, nous étions perdus. La vérité est que les Piémontais casernés à Naples n'ont point bougé de toute la journée du 1er octobre. Les seuls Piémontais qui combattirent au Vulturne sont trente-quatre artilleurs que, depuis sept jours déjà, on avait envoyés aux avant-postes comme instructeurs, car nous manquions absolument de canonniers. L'armée piémontaise ne fit acte de présence au milieu de l'armée méridionale que le lendemain 2 octobre, et voici dans quelles circonstances.

Garibaldi, couché, après la victoire, dans la chambre du curé de Sant'Angelo, reçut, le 1er octobre, vers dix heures du soir, une dépêche qui lui apprenait qu'on venait d'apercevoir une colonne ennemie, forte d'environ cinq mille hommes, au nord de Caserte, dont les avant-postes occupaient même Monte-Briano et la Cascade, qui est à peu près à deux kilomètres du palais. Cette colonne était celle qui, le matin, n'avait pu s'établir à Maddaloni; ne pouvant sans doute faire sa retraite sur Capoue, elle s'était jetée sur Caserta-Vecchia, position élevée que couronnent les ruines de la vieille ville lombarde; quelques prisonniers nous ont depuis affirmé que les royaux, croyant que nous avions été complétement battus à Santa-

(1) Leur conduite fut telle qu'il est question aujourd'hui de la rappeler par une inscription sur une tablette de marbre qui serait placée dans la ferme même où ils ont combattu.

Digitized by Google

Maria et à Sant'Angelo, avaient tenté de s'emparer du palais de Caserte. A cette nouvelle, Garibaldi donna ordre aux carabiniers génois, à deux cents hommes de Spangaro et aux volontaires calabrais d'être sur pied à deux heures du matin. Ces troupes étaient les seules qu'il eût sous la main; les autres gardaient la longue ligne avancée qu'on avait prise dans la journée. De son côté, le chef de l'état-major, le général Sirtori, réunissant toutes les forces qui n'étaient point indispensables pour conserver nos positions, devait marcher sur Caserte par la grand'route; il emmena avec lui la compagnie suisse de la brigade Eber et une partie de la brigade Amanti (de la division Cosenz). Bixio, prévenu, envoya dès l'aube une colonne qui, se glissant par les rampes de Montecaro, devait attaquer Caserta-Vecchia. Enfin Garibaldi expédia par le télégraphe à deux compagnies de *bersaglieri* et à deux compagnies d'infanterie de l'armée piémontaise qui se trouvaient à Naples l'ordre de se rendre en chemin de fer, avant le jour, à Caserte. C'est donc le 2 octobre, et non point le 1er, que les Piémontais sont intervenus dans nos affaires, ce qui constitue une différence essentielle. Telle est la vérité, il n'y en a point d'autre; comme le pigeon de La Fontaine, je puis dire : J'étais là!

Le 2, au point du jour, les royaux firent descendre deux bataillons vers la ville de Caserte. Le général Sirtori réunit promptement les forces qu'il avait sous la main, entre autres les *bersaglieri* et les deux compagnies de ligne des troupes piémontaises que le chemin de fer venait d'amener, et marcha aux Napolitains, qui s'enfuirent vers Maddaloni, où Bixio tomba sur eux. Garibaldi avait tourné la montagne par San-Leucio. Toutes nos autres forces furent lancées contre l'ennemi, qui se fit pendant quelque temps donner la chasse, et ne tarda pas à mettre bas les armes. Ce succès complétait celui de la veille; nous avions pris quatorze canons et fait environ cinq mille huit cents prisonniers.

Je vis arriver à Naples la plupart de ces malheureux, et je fus témoin de leur stupéfaction quand ils trouvèrent les forts aux mains de la garde nationale. On leur avait dit et ils étaient persuadés que les Autrichiens occupaient les forteresses. Avant la bataille du Vulturne, ils pensaient n'avoir qu'à passer à travers l'armée de Garibaldi pour se joindre aux impériaux et marcher ensuite avec ceux-ci contre les Piémontais. En entrant au fort Saint-Elme, ils n'en croyaient pas leurs yeux; quelques-uns pleurèrent : « Ah! disaient-ils, comme on nous a menti! Si nous avions su! » Ceux qui commandaient la ville eurent confiance dans la population napolitaine; ils eurent tort. Les prisonniers furent insultés; on leur mettait le poing sous le nez, on leur cracha dans le dos, on leur aboya des in-

Digitized by Google

jures atroces; ils furent très fermes et très dignes. La garde nationale, admirable de dévouement, se multipliait pour les protéger. Les officiers garibaldiens qui les conduisaient perdirent parfois patience et tombèrent à coups de plat de sabre sur cette canaille vociférante, dont la vraie place eût été aux avant-postes. Les Bavarois, reconnaissables à leur face blonde et épatée, furent exposés plus que les autres, et il fallut parfois faire plus que le coup de poing pour les arracher aux mains impies qui les tenaient déjà. Grâce à l'extrême vigueur des officiers et à l'attitude de la garde nationale, nul malheur ne fut à déplorer; mais je n'oublierai jamais de quel dégoût je fus saisi en voyant ces hommes désarmés, qui après tout avaient fait leur devoir, vilipendés par une cohue immonde qui au premier coup de fusil se serait enfuie comme une bande de corbeaux. On prit plus de précautions à l'avenir; les transports des prisonniers, qui étaient obligés de traverser la ville pour gagner les forts, se firent de très grand matin ou pendant la nuit. Pour éviter de si regrettables scènes, on poussa même la prudence jusqu'à faire déguiser les Bavarois et les Suisses; on les habillait pour la plupart en Calabrais. L'idée était bonne, car sous le chapeau pointu ils avaient une si singulière et grotesque figure qu'elle eût désarmé les plus implacables colères.

Ce n'est pas que le peuple napolitain soit malfaisant ou cruel; il est ignorant, très spirituel et prodigieusement facile à toute émotion. Son imagination l'emporte très loin; mais, lorsque l'instant de l'action arrive, le côté nerveux de sa nature reprend le dessus et trop souvent le condamne à l'immobilité. C'est un peuple d'enfans qui aime à changer de joujoux, quitte à leur ouvrir le ventre pour voir ce qu'il y a dedans. En somme, c'est encore Polichinelle qu'il aime le mieux. Il est taquin, et, quand il veut s'amuser, ne recule devant aucune inconséquence. Pour taquiner Garibaldi, il criait : *Vivent les Piémontais!* Pour taquiner les Piémontais, il criait : *Vive Garibaldi!* Enfantillage et rien de plus. Il est, malgré l'ignorance profonde où il a été renfermé, assez intelligent pour comprendre qu'il vient de franchir un pas énorme et pour s'en contenter. Je ne parle que du peuple et non point de la bourgeoisie, qui est généralement instruite, éclairée, curieuse d'apprendre, mais d'une défiance excessive, qu'explique l'état de suspicion où elle a été tenue sous les derniers règnes.

Le peuple s'amusait beaucoup, tout lui devenait un sujet de curiosité; les bourdes les plus étranges passaient pour vérités mathématiques, et l'on se racontait tout bas avec épouvante qu'on avait découvert heureusement et interrompu un souterrain que François II faisait creuser de Capoue jusqu'à Naples pour pouvoir reprendre sa

Digitized by Google

capitale à l'improviste. Mais c'est au théâtre qu'il fallait voir ces braves Napolitains : ils s'identifiaient absolument avec le personnage, et il n'était pas toujours bon de représenter celui du traître. A cette époque, on jouait une pièce moitié ballet, moitié drame militaire, qu'on appelait *la Vivandière de Magenta,* ou de Montebello, ou de Valleggio, je ne sais plus exactement. La scène se passait pendant la campagne de 1859 : je n'ai pas besoin de dire qu'il y avait fort peu de Français et que toute la gloire revenait aux Italiens; ceci est trop naturel pour qu'on puisse s'en étonner. On voyait d'abord défiler des Piémontais agitant un drapeau aux couleurs nationales, et l'on criait *vive Garibaldi!* toujours un peu par esprit d'opposition. Quand les dix hommes qui constituaient l'armée sarde avaient quitté la scène pour « courir à l'ennemi sur les ailes de la victoire, » un général autrichien apparaissait : figure rébarbative, uniforme blanc, chapeau à plumes, ceinture jaune, croix et médailles sur la poitrine. Un murmure de mécontentement passa dans la salle. Le pauvre général entama sa tirade et parla de la bannière invincible des Habsbourg : on se mit à huer. Le sifflet est presque inconnu en Italie. L'acteur tint bon et continua; on hurla : « A la porte! à à la porte! » Quelques voix ajoutèrent : « Mort à l'Autrichien! » Au parterre, un homme se leva et cria : « Ah! canaille! si j'avais mon *revolver,* je te casserais la tête! » Quelques gamins qui par hasard avaient des souliers les lancèrent à la tête du malheureux acteur. Il n'y tint plus; il arracha ses croix, son chapeau, sa ceinture, enleva son uniforme, le jeta par terre, le foula aux pieds, cracha dessus, fit un bond jusque dans les coulisses, revint avec un drapeau tricolore, l'embrassa et entonna un hymne patriotique. Ce furent des cris de joie et des applaudissemens à faire écrouler le théâtre. On baissa la toile, on recommença la pièce. L'acteur revint avec son costume autrichien. Il n'avait pas fait trois pas sur la scène que tous les spectateurs levés lui criaient des injures. Pour la seconde fois, il dépouilla son uniforme et continua son rôle en manches de chemise. Chacune de ses paroles était accueillie par des huées. Le pauvre diable s'interrompait alors et disait : « Moi, je suis bon Italien! Ce n'est pas moi qui parle, c'est l'Autrichien! » On applaudissait; il reprenait son discours, on le huait de nouveau. Pendant toute la pièce, il en fut ainsi. Quand la représentation fut terminée, la foule s'assembla devant le théâtre, et des hommes disaient : « Nous verrons s'il osera sortir, le lâche! »

IV.

Comme la victoire du Vulturne avait rassuré les plus timorés, et qu'on était bien certain maintenant que jamais l'armée royale ne

Digitized by Google

réussirait à traverser nos lignes, on était fort tranquille à Naples, et la population profitait de cette tranquillité pour *manifester* tout à son aise. Quelque main lointaine et fort habile était-elle dans toutes ces petites promenades qui ne faisaient que du bruit? Cela est bien possible. Il se peut qu'un très important personnage, à qui l'Italie doit avant tout d'être ce qu'elle est, ne fût pas fâché de montrer à Garibaldi qu'il ne faut jamais se mettre en contradiction avec soi-même, et que, lorsqu'on cherche l'unité et qu'on fait des appels à l'union, il faut prêcher d'exemple. Et puis, disons-le, on n'était pas fâché d'occuper le dictateur à Naples, afin de l'empêcher de marcher trop vite au-devant de Victor-Emmanuel : on préférait qu'il l'attendît. On *manifestait* donc pour la votation immédiate, pour le renvoi de Mazzini, pour tel ministre, contre tel autre, pour la destruction du fort Saint-Elme, pour ceci, pour cela, pour bien d'autres choses encore. Une manifestation est une chose très simple. Une centaine d'hommes se réunissent, on prend un drapeau, on se promène dans les rues, on s'arrête devant certaines maisons en criant le plus fort qu'on peut, et quand on est fatigué, on rentre chez soi. Comme on ne fit aucune attention à ces plaisanteries bruyantes, elles restèrent inoffensives. Après qu'une manifestation contre le gouvernement avait eu lieu, bien vite le parti national organisait une contre-manifestation. Au fond, j'ai toujours cru que ce n'était qu'un motif à promenades; celles du parti libéral étaient conduites par un homme fort intelligent, chef des *lazzaroni,* ou, pour mieux dire, des marchands de poisson, vieux patriote inflammable qu'on appelait Gambardella : taille moyenne, trapu, poignets d'acier, tête ronde, cheveux gris et ras, face vigoureuse, larges épaules, éloquence populaire, regard des plus fins et sourire admirable. Un matin, comme il allait et venait dans le marché de Sainte-Lucie, on l'entendit jeter un grand cri, et l'on vit un homme qui s'enfuyait à toutes jambes par une ruelle obscure. On courut à Gambardella, un couteau droit à lame étroite s'enfonçait entre ses deux épaules. L'œil blanchissait, la voix devenait indistincte; il demanda un prêtre, il en vint un trop tard. D'où partait le coup? On ne l'a jamais bien su; c'était très probablement une affaire politique, et je ne veux point répéter ici les conjectures que l'on a faites.

Du « théâtre de la guerre, » point de nouvelles, ou du moins rien d'intéressant. Entre Capoue et nos avant-postes, on échangeait de temps en temps quelques coups de canon, mais sans y mettre d'animosité, par simple acquit de conscience. Des deux côtés, on savait que la place était fatalement perdue. Le temps devait amener la reddition; rien ne nous pressait, nous autres, puisque les Piémontais arrivaient. Nous attendions en grande patience, et notre état-major particulier passait même maintenant la plus grande partie de

Digitized by Google

son temps à Naples, car le général Türr, à son refus d'être ministre de la guerre, avait été nommé commandant militaire de la ville et de la province de Naples. Cela ne nous empêchait pas d'aller de temps en temps aux avant-postes, mais par pure curiosité, car il n'y avait plus rien à y faire. Quoi que nous en eussions, nous étions tristes, car nous sentions que notre aventure touchait à sa fin. La régularité un peu pédante des Piémontais n'allait pas tarder à remplacer la pétulance des garibaldiens. Nous en prenions notre parti, mais avec peine, et cependant force nous était bien de comprendre qu'après la journée du Vulturne et la prochaine arrivée de Victor-Emmanuel, nous n'étions plus qu'inutiles. Dès que le roi serait entré à Naples, il ne nous restait plus qu'à faire nos paquets et à partir. Le 15 octobre, toute une légion anglaise arriva, fort bien équipée, armée, reluisante et vraiment de belle attitude. La garde nationale alla au-devant d'elle en grande cérémonie, portant un drapeau anglais, tandis que les Anglais portaient un drapeau italien. Les deux bannières se firent toute sorte de politesses, et comme deux heures après son arrivée on trouva la moitié de la légion anglaise ivre-morte, couchée sous les tables des cafés, on l'expédia en hâte vers Caserte, où les spiritueux sont moins abondans. Le soir du même jour, nous enterrâmes le lieutenant Kanyok, de la légion hongroise. Au Vulturne, seul et attaqué par sept cavaliers royaux, il avait reçu cinq blessures, dont une avait déterminé une paralysie complète des jambes. Deux jours avant sa mort, il me disait : « Je suis bien aise de m'être trouvé dans cette situation, parce que si jamais elle se représente, je sais maintenant comment il faut faire pour s'en tirer. » Quatre jours auparavant, nous avions rendu les derniers devoirs au capitaine Fligel, qui, blessé de sept coups de feu et le visage balafré d'un coup de sabre, se fit asseoir contre un mur et ne voulut quitter le champ de bataille qu'après la victoire bien et dûment décidée. Je ne tarirais pas d'éloges sur cette légion magyare. Du reste, Garibaldi n'a pu s'en taire, il leur disait : « Vous êtes les premiers soldats du monde! »

Le vote pour l'annexion eut lieu le 21 et le 22 octobre. A Naples, tout se passa dans un ordre parfait. On a parlé d'intimidation : j'ai vu à l'église Saint-François-de-Paule, où l'on votait, un homme arriver avec un *non* majuscule collé au chapeau; vingt mille personnes l'ont vu comme moi, on en a ri, mais nul ne pensa même à lui faire ôter sa pancarte. On attendait le roi, on préparait les arcs de triomphe, les échafaudages s'élevaient lentement sur les places; mais parmi les officiers garibaldiens il y avait quelque mécontentement. Victor-Emmanuel, avant de franchir la frontière, avait lancé un manifeste aux peuples de l'Italie méridionale, dans lequel il disait, à deux reprises

Digitized by Google

différentes, qu'il venait rétablir l'ordre; à ce compte, nous étions donc le désordre! On parla vaguement d'un contre-manifeste qu'on voulait adresser au roi; j'en ai conservé un brouillon qui me fut donné à cette époque. Voici ce que j'y trouve de plus saillant : « ..... Ceux qui sont tombés en combattant pour notre cause d'abnégation, qui peut-être ne profitera qu'à vous, ne croyaient pas, sire, qu'en venant parmi nous votre seule intention était de rétablir l'ordre. Ils croyaient, nous en sommes certains, que, donnant franchement la main à la révolution, vous veniez conquérir réellement votre couronne italienne: ils pensaient qu'entrant dans une incarnation nouvelle, vous laissiez au passé les gloires de la maison de Savoie pour devenir le chef, le premier ancêtre de la maison d'Italie; mais jamais, sachez-le bien, ces chers morts pour la patrie n'ont cru qu'il fût question d'ordre à maintenir ou de prétendues factions subversives à comprimer. C'est à la diplomatie européenne qu'il fallait dire ces sortes de choses, mais non point à nous qui savons ce qu'il en est. Dans cette ville de Naples, la troisième ville de l'Europe, où nous sommes arrivés en guenilles, traînant nos pieds meurtris sur les dalles brûlantes, vous allez entrer bientôt sur des pavés jonchés de fleurs et sous des arcs de triomphe. Soyez-y le bienvenu et permettez-nous, à nous qui sommes la révolution et la liberté, c'est-à-dire le désordre, ainsi que le dit votre manifeste, en récompense des fatigues que nous avons subies et du sang que nous avons versé, permettez-nous de vous offrir dix millions de nouveaux sujets et le royaume des Deux-Siciles! » Puis on disait au roi qu'on eût été en droit de lui imposer des conditions avant de laisser voter la population, et ces conditions eussent été : 1° l'établissement immédiat de lignes de chemins de fer qui, traversant l'Italie en tous sens, accéléreraient le mouvement d'unification; 2° l'instruction obligatoire entre les mains laïques, universités dans toutes les anciennes capitales, colléges dans toutes les villes importantes, écoles jusque dans les derniers hameaux; 3° rédaction d'un code nouveau, empruntant aux divers codes du monde entier la législation la plus libérale et la plus douce; 4° abolition de la peine de mort. Je citerai encore cette phrase : « Nous demandons tout pour l'accroissement moral de la patrie; pour nous, nous ne demandons rien, nous ignorons même si nos grades nous seront conservés, mais cela importe peu, car nous sommes certains de les retrouver ou de les reconquérir à l'heure du péril! »

Ceux qui avaient rédigé cette sorte d'adresse appelaient l'attention du roi sur l'état intellectuel du peuple des Deux-Siciles, dont l'ignorance et la superstition réclament des secours immédiats. Il y a beaucoup à faire, mais il y a bien des obstacles à sur-

Digitized by Google

monter, et le plus grand sera peut-être l'étrange liberté dont ce peuple a joui jusqu'à présent. Je ne fais point de paradoxe et je m'explique. Jamais tribu de sauvages n'a eu à sa disposition une liberté matérielle égale à celle qui déshonore les Italiens méridionaux. Il suffit de parcourir Naples pour s'en convaincre. Si la capitale est ainsi, on peut se figurer ce que sont les villes provinciales. Au point de vue physique, la police n'est pas complaisante, elle est complice; elle ne réprime pas, elle encourage. La moitié de la population dort dans les rues, se vautre sous les porches, se fait des alcôves avec les guérites, des matelas avec les trottoirs et des oreillers avec les bornes; la nuit, on marche à travers des paquets de haillons qui se remuent et grognent à votre approche : ce sont des hommes et des femmes qu'on dérange de leur sommeil ou de toute autre occupation. La mendicité est plus que tolérée, la mendicité est une fonction. Ceux qui ont le bonheur d'avoir quelque bonne plaie dégoûtante l'entretiennent avec soin, la ravivent, et vous la mettent impudemment sous le nez en vous disant qu'ils crèvent de faim, c'est le mot consacré. A tout âge et dans toute situation sociale, on mendie. Le jour, ce sont les malingreux, pauvres diables trop paresseux pour travailler et souvent serrés de près par la misère : ceux-là s'en vont hardiment, face découverte, et tendent la main avec une fierté tranquille qui prouve une conscience en repos. Ils appartiennent pour la plupart à des couvens ou à des hôpitaux qui les envoient mendier, afin que le soir ils rapportent à la bourse commune les aumônes recueillies dans la journée. Le soir, dès le coucher du soleil, ces misérables rentrent dans leur gîte, et alors les petits rentiers ou plutôt les petites rentières sortent à leur tour; c'est la mendicité honteuse, paterne et déguisée. On voit apparaître des ombres timides, voilées de noir, qui vous suivent en poussant vers vous une main presque gantée, et en murmurant une plainte aigrelette où l'on distingue, à travers des sanglots sans larmes, qu'il est question de dix ou douze enfans mourant de faim. Naples serait capable de dégoûter pour toujours de la charité. Le gouvernement des Bourbons n'a jamais rien fait pour remédier à ces hontes. Il en rougissait cependant, car lorsqu'un prince des familles souveraines d'Europe venait à Naples, bien vite on faisait disparaître les mendians : on les fourrait dans les couvens, dans les hôpitaux, au besoin dans les prisons, afin que l'illustre personnage ne fût point offusqué de tant de misère; mais dès qu'il était parti, on relâchait tous ces francs-mitoux, qui recommençaient à geindre sur la voie publique et à assaillir les passans. Malheureusement le droit de faire son lit dans la rue avec toutes les conséquences possibles, celui de demander l'aumône, ne sont pas les seules libertés contre lesquelles la nouvelle administration devra lutter; il en est une autre, plus ter-

Digitized by Google

rible que ces deux premières, poussée ici à un degré qui constitue un danger réel pour la santé publique, et qui est tellement enracinée dans les mœurs qu'elle en fait partie intégrante. Naples s'est imprégnée ainsi d'une odeur spéciale qui soulève le cœur et qui est insupportable, surtout en été. Cette liberté dégoûtante, cette liberté du sommeil en public, de la mendicité et de l'ordure, est la seule liberté dont le peuple des Deux-Siciles pouvait jouir; il en jouit jusqu'à l'abus le plus outrageant. Quant à la liberté morale, à cette liberté saine qui permet de penser et d'exprimer ses idées, elle était non-seulement combattue, mais vaincue absolument, et par tous les moyens possibles.

Au point de vue moral, l'état des esprits est encore plus bas. La plus simple notion de la justice est ici radicalement inconnue. Rien n'est un droit, tout est une grâce. Le gouvernement du bon plaisir a brouillé toutes les cervelles de ce peuple; c'est tout au plus s'il a encore la notion du bien et du mal. Et cependant le recueil des lois napolitaines est excellent, supérieur à beaucoup de titres aux lois piémontaises, et le meilleur de toute l'Italie incontestablement; mais à quoi servent des lois, même parfaites, lorsqu'on ne les applique jamais? Il faudra bien du temps pour élever ce peuple à la vie sociale, à la vie civile, à la vie politique. La bourgeoisie aura là un grand rôle à remplir, et elle est assez intelligente pour s'en tirer à son honneur. Le plus beau et le plus riche royaume de cette riche et belle Italie est celui-ci; que l'âme de la nation s'élève, et il n'y aura point de patrie comparable.

Les Piémontais s'avançaient par le nord; nous-mêmes nous avions franchi le Vulturne; quelques coups de fusil deci et delà, quelques escarmouches, quelques coups de sabre entre hussards hongrois et cavaliers royaux, mais rien d'important ni même de curieux. Nous en étions arrivés à ce moment des drames militaires du Cirque-Olympique où, la pièce terminée, la toile se relève pour montrer les héros triomphans, couronne en tête, sur des nuages de carton éclairés par des feux de Bengale. L'heure lugubre des apothéoses avait sonné pour nous. Le 31 octobre, sur la place Saint-François-de-Paule, Garibaldi remit aux Hongrois les drapeaux que les Palermitaines avaient brodés pour eux.

Cependant le roi était venu visiter les avant-postes, et avec sa bravoure connue il s'était promené près de la place, fort paisiblement, malgré les coups de canon qui le saluaient à bonne portée. On somma Capoue de se rendre, elle refusa; on mit des mortiers en position, et le 1er novembre, vers le soir, on commença le bombardement. Nul soldat garibaldien n'y prit part. Le 2, au point du jour, on renouvela le feu avec une intensité excessive; à dix heures, la place capitulait entre les mains du général della Rocca. Neuf mille

Digitized by Google

prisonniers furent expédiés à Naples. La ville redevint folle de joie comme au jour de l'entrée de Garibaldi; pendant vingt-quatre heures, on n'entendit que la détonation des *boîtes*, des canons, des fusils et des pistolets : on en était assourdi. Si les Napolitains avaient brûlé à propos le quart de la poudre qu'ils brûlèrent si sottement, ils eussent été libres depuis longtemps.

Le 4 novembre, par une matinée froide qu'aigrissait encore un méchant vent de nord-est, on se réunit de nouveau sur la place de Saint-François-de-Paule, et Garibaldi distribua lui-même la médaille d'argent que la ville de Palerme avait fait frapper en l'honneur de ceux qui, les premiers, mirent le pied en Sicile. A l'heure du débarquement, ils étaient mille soixante-douze; le 4 novembre, il en restait quatre cent cinquante-sept. Garibaldi prononça un discours, ou, pour parler plus exactement, il lut quelques paroles étudiées avec soin; il y était question du passé et de l'avenir, mais les noms de Rome et de Venise n'étaient même pas prononcés. Jamais cependant il n'avait laissé échapper une occasion de rappeler aux Italiens « les deux cités esclaves. » En ce moment, il ne se sentait déjà plus le maître; il comprenait que, dans un pays légitimement possédé par Victor-Emmanuel, il n'avait plus le droit de donner l'essor à toutes ses espérances. Du reste il avait déjà congédié son état-major, et lui-même il se préparait à partir.

Le 5 novembre, tous les garibaldiens qui étaient casernés à Naples reçurent ordre de se rendre à Caserte, où le roi devait les passer en revue; pendant toute la journée du 6, ils l'attendirent vainement : il ne daigna point passer devant nos *bandes*, afin sans doute de ne pas mécontenter son armée. Du reste la mesure fut habile; on retint ainsi toute l'armée méridionale à Caserte, et le lendemain, le 7, le jour de l'entrée du roi, quelques officiers des casaques rouges assistèrent seuls du haut d'un balcon à la cérémonie. La troupe piémontaise et la garde nationale faisaient la haie; de soldats garibaldiens, nulle trace. Ceux qui avaient conquis la Sicile, délivré les Calabres, dispersé les troupes bourboniennes, pris Naples, défendu à outrance leurs positions devant Capoue et gagné seuls la bataille du Vulturne, n'assistaient point au jour du triomphe. C'était peut-être dans l'ordre des choses. Ce jour d'ailleurs n'était point beau, il déshonorait le ciel italien. Il pleuvait à torrens; un gros vent d'ouest poussait sur la ville d'incessantes rafales; dans le port, les navires étaient agités par la houle jusqu'à tremper leurs vergues dans la mer. Tout était triste et froid. On eût dit qu'une fée maligne avait frappé de sa baguette tous les préparatifs glorieux : rien n'était terminé; les statues sans tête tendaient à travers les rues inondées leurs mains symboliques où manquaient les drapeaux; les toiles peintes, arrachées par

Digitized by Google

le vent, mouillées par l'orage, battaient contre les échafaudages non recouverts; les arcs triomphaux n'étaient que des carcasses, les portiques n'avaient que des planches. C'était pitoyable à voir. Une foule immense encombrait la ville depuis le débarcadère du chemin de fer jusqu'au Palais-Royal, mais on ne voyait que des parapluies. De loin et de haut, cela ressemblait à une armée de champignons gigantesques. A dix heures, le canon des forts éclata, le roi se rendit d'abord à la cathédrale, accompagné de Garibaldi, qui fut dès son entrée enlevé par les femmes et embrassé par elles plus qu'il n'aurait voulu. De là Victor-Emmanuel, en voiture, gagna le palais à travers la foule, les cris, les pétitions tendues. A sa gauche, on voyait Garibaldi couvert de son manteau gris; en face se tenaient le prodictateur de Naples, M. Pallavicino, en habit noir, et M. Antoine Mordini, prodictateur de Sicile, en chemise rouge. Mordini a rendu d'excellens services en Sicile, et tout le monde lui a su gré d'être entré près du roi dans le costume qui devait surtout apparaître ce jour-là; c'était bien en effet la casaque rouge, c'est-à-dire l'indépendance italienne par la révolution, qui devait faire à Victor-Emmanuel les honneurs de la ville de Naples. M. Pallavicino reçut le cordon de la Sainte-Annonciade, que refusèrent Garibaldi et Mordini.

Est-il vrai que Garibaldi ait prié Victor-Emmanuel de lui donner la dictature du royaume italien pour un an? Je le crois sans l'affirmer, car je n'ai point entendu formuler la demande; mais elle est trop dans le caractère de Garibaldi pour que j'en puisse douter. Évidemment il voulait décréter la levée en masse de toute la nation, et se jeter sur la Vénétie au printemps de 1861 avec une force si considérable que toute résistance fût devenue illusoire. Le roi refusa, se retranchant derrière le statut piémontais, qui ne laisse qu'au parlement l'initiative des mesures exceptionnelles.

Deux jours après l'entrée de Victor-Emmanuel, le 9 novembre, vers l'heure où l'aube se lève, Garibaldi monta dans un canot que lui-même il détacha du rivage, et il gagna un bateau à vapeur mis à ses ordres pour le conduire à Caprera; de son armée, il n'emmenait avec lui que ses vieux et fidèles amis Basso, Giusmaroli et Froccianti; des sommes énormes qu'il avait maniées, il emportait 10 piastres, c'est-à-dire 50 francs. Ce jour-là, les garibaldiens ne se parlaient guère dans la ville; nous étions tristes, et nous pouvions dire aussi : Une vertu vient de sortir de nous. Le soir, une immense procession parcourut la ville aux cris de : *Vive Garibaldi!*

Le lendemain, j'avais le cœur gros, car je faisais mes adieux à ceux près de qui, pendant quatre mois, j'avais vécu dans la fraternité de la fatigue et des dangers; à deux heures, je me rendis à

Digitized by Google

bord du *Céphise*. J'étais assis sur le pont, lorsque je vis apparaître Spangaro; par un mouvement involontaire, je me jetai dans ses bras. Il me sembla que je ressaisissais quelque chose de ce passé qui se fermait aujourd'hui; ce brave ami avait par hasard appris mon départ, et vite il était accouru de Caserte. Je ne suis pas bien certain de n'avoir pas eu l'œil un peu humide en lui disant adieu du haut de l'échelle qui allait se relever. Debout, tant que Naples fut en vue, je regardai de ce côté, la poitrine écrasée par une émotion douloureuse, me rappelant les détails de l'épisode que je venais de traverser, et qui n'est pas un des moins curieux de ceux qui ont laissé leur trace dans mes souvenirs de voyageur.

Le soir, à la nuit close, nous arrivâmes devant Gaëte; la flotte française avait allumé ses feux; des lumières brillaient dans la ville; nous restions sous vapeur pour échanger les dépêches. Tous les passagers réunis sur le pont regardaient vers les remparts, dont la masse sombre se distinguait à peine sur la profonde obscurité du ciel. On parlait de François II. Résistera-t-il? se rendra-t-il? Il a tort; il a raison! Chacun donnait son avis. Je restais silencieux, et je me disais : Comme homme, il a tort absolument de prolonger une résistance qui, dans aucun cas, ne pourra le sauver; comme roi, il a raison, non point parce que cela garantit son honneur, mais parce qu'il met les rois du droit divin en demeure de se prononcer et de le secourir sous peine d'abandonner aux hasards des révolutions le principe en vertu duquel ils règnent. Les gouvernemens issus de même origine sont solidaires les uns des autres; sous peine de mort, ils se doivent aide et protection en cas de périls. Si les rois absolus d'Europe ne sauvent pas ce membre de leur famille, qui combat pour leur principe commun, ils seront perdus tôt ou tard; un jour on les abandonnera, comme ils abandonnent aujourd'hui; en tombant, François II, se tournant vers ceux qui l'appelaient mon frère, pourra dire : *Hodie mihi*, *cras tibi!*

Au moment où nous allions repartir, une mélodie lente et singulièrement mélancolique éclata au-dessus des flots; c'était la retraite en musique qu'on sonnait ou plutôt qu'on jouait à bord du navire la *Bretagne*. Les notes languissantes arrivaient vers nous en vibrant sur l'aile des brises, dans la nuit, comme les voix plaintives d'un chœur invisible. Cet air, que j'entends encore bourdonner dans ma mémoire, avait des accens déchirans et des soubresauts imprévus. On eût dit les lamentations désespérées d'une de ces âmes errantes qui pleurent dans les légendes du moyen âge. Si je lui avais crié : Que chantes-tu là, pauvre âme en peine? peut-être m'aurait-elle répondu en gémissant : Le *miserere* de la monarchie absolue.

MAXIME DU CAMP.

Digitized by Google

LA

PHILOSOPHIE CHIMIQUE

ET

LES TRAVAUX DE M. BERTHELOT.

Chimie organique fondée sur la synthèse, par M. Marcellin Berthelot, professeur de chimie organique à l'École de pharmacie; Paris 1860.

Pendant des siècles, la science fut considérée comme une branche de la philosophie; puis vint un jour où elle s'en sépara violemment. Philosophes et savans semblèrent également avoir répudié les glorieuses traditions laissées par Aristote, Descartes, Leibnitz, Pascal. Tandis que les premiers, placés en dehors du mouvement des découvertes modernes et couvrant leur ignorance par le dédain, s'obstinaient à prendre l'âme humaine comme unique objet de leurs investigations, les seconds méconnurent trop souvent les rapports des sciences particulières avec une science générale : habitués à l'analyse, à l'application exclusive de la méthode expérimentale, ils continuèrent laborieusement leur œuvre, sans se soucier des constructions idéales de la métaphysique. Ce divorce ne pouvait être de longue durée, et comme il semble toucher à sa fin, peut-être est-il permis de reconnaître qu'il n'a pas été inutile. La science a tenu à prouver son indépendance, elle est désormais à l'abri de toute persécution scolastique ou religieuse; mais l'esprit de l'homme est un, il est impossible de scinder cette noble ardeur qui l'entraîne vers le vrai. On peut affirmer que l'admirable développement de nos sciences

Digitized by Google

engendrera quelque jour une renaissance des études philosophiques. La métaphysique a toujours eu la prétention de faire entrer le monde phénoménal tout entier dans des moules abstraits, conçus *à priori* par le raisonnement; mais en réalité elle n'a pu complétement échapper aux influences extérieures, et n'a jamais enfermé dans ses formules que les connaissances répandues autour d'elle. Il devient nécessaire que la philosophie puise enfin dans le trésor accumulé depuis cent ans par la science, et chaque jour accru.

Parmi les découvertes modernes, il en est par exemple qui sont de la plus haute importance au point de vue spéculatif : la physique, dégagée des antiques et grossières notions des élémens, a réformé les idées que l'on a si longtemps entretenues sur l'essence des corps; il semble à peine permis de discuter aujourd'hui sur la matérialité, si l'on ignore ce que nous savons dès à présent relativement aux qualités corporelles, à la corrélation intime qui se dévoile entre le mouvement de la substance et les propriétés sensibles dont elle jouit. La science est allée plus loin encore : elle n'a pas seulement étudié avec une rigueur étonnante les qualités sensibles des corps, ce qui leur communique chaleur, électricité, lumière; elle en a scruté les affinités mutuelles, elle a observé les lois qui président aux associations et aux dissociations des diverses substances. Telle est l'œuvre de la chimie, qui pénètre, on peut le dire, dans ce que la matière a de plus profond, de plus spécifique. De semblables travaux ont un côté philosophique qui ne peut échapper à personne. Tout ce qui tend à déterminer, à préciser la conception que notre esprit se fait de la matière touche directement au problème fondamental de la métaphysique; mais l'importance de telles études devient encore plus évidente lorsque, sortant du domaine de la substance inerte et inorganique, la science pénètre dans celui de la substance organisée, vivante. Quiconque a sondé par la pensée le problème de l'être a dû se demander plus d'une fois pourquoi la conscience, l'instinct, le pouvoir de la réflexion semblent attachés nécessairement à des organismes éphémères, esclaves et victimes du temps, contenant en eux-mêmes le germe d'une inévitable destruction, tandis que la pierre, l'eau, l'air, ce qui n'a ni vie propre, ni sensibilité d'aucune sorte, ne change jamais et demeure soumis à des lois indépendantes de la durée. Étrange dualisme! D'une part, une matière morte, immuable, éternel abîme d'où sort toute vie et où rentre toute vie; de l'autre, des combinaisons formées d'élémens identiques, mais associés d'après des règles particulières, le cristal devenu cellule, les élémens de l'air, de l'eau, fixés sous forme d'êtres vivans, non plus seulement passifs, mais actifs, produits des forces naturelles devenus des forces à leur tour : quelle puissance de transforma-

Digitized by Google

tion! quelle merveilleuse métamorphose! Qu'on envisage les termes extrêmes : ici l'homme, âme pensante, être borné dans l'étendue, mais embrassant un monde infini par la pensée; — là les élémens qui ont servi à le composer, qui se retrouvent dans sa froide cendre ou dans l'atmosphère empoisonnée des cimetières. Quelle distance! comment réconcilier de semblables phénomènes? Un moment, une goutte de sang, un grain de poudre, une pierre qui tombe, un rien, rejettent l'être vivant dans l'abîme inorganique; ce déchirement, ce retour, lent ou instantané, est un problème devant lequel l'esprit recule avec effroi. Volontiers il le rejetterait : il n'aime point à s'arrêter à ces deux termes mystérieux, la naissance ou la mort; un instinct invincible l'éloighe de tout ce qui rappelle la décrépitude et la décomposition finales aussi bien que la transformation embryonnaire, phases obscures d'une vie encore indécise, monstrueuse et difforme. Tout cela nous épouvante, parce que nous devinons que le redoutable secret de notre destinée s'y trouve caché.

La philosophie spéculative a passé légèrement, sinon dédaigneusement, sur ces problèmes; elle admet que des rapports existent entre l'être pensant et l'être vivant, mais elle n'a jamais cherché à les analyser avec rigueur. L'école cartésienne et, depuis Descartes, toutes les grandes écoles philosophiques ont cru résoudre la difficulté en regardant la pensée comme un des attributs essentiels de la substance, aussi bien que l'étendue; mais on n'a pas expliqué pourquoi cet attribut ne s'y montre pas toujours de la même manière, pourquoi il ne se révèle sous forme consciente que là où la substance étendue revêt des caractères particuliers, s'organise et devient sujette à des transformations d'une rapidité exceptionnelle. Sur ce point, la science, je me hâte de le dire, ne satisfait pas encore à toutes les questions de la philosophie. Fidèle à la méthode d'observation, elle ne pénètre que pas à pas dans l'infini dédale des phénomènes du monde organique; mais sa marche devient de plus en plus assurée, son horizon s'élargit de jour en jour, et bientôt elle se trouvera en état d'entreprendre avec fruit l'analyse des phénomènes complexes où interviennent la volonté et la personnalité. En attendant, il est heureux qu'un esprit habitué à la rigueur scientifique, mais porté par goût, par son élévation naturelle, aux généralisations, résume de temps à autre sous forme doctrinale les travaux de ses devanciers et les siens propres. C'est ce que vient d'entreprendre avec un grand succès M. Marcellin Berthelot, professeur de chimie organique à l'école de pharmacie de Paris. En lisant la *Chimie organique fondée sur la synthèse*, ou seulement la longue introduction qui ouvre le premier volume, on connaîtra l'histoire entière de la science chimique, les méthodes sur lesquelles elle s'ap-

Digitized by Google

puie, le but qu'elle poursuit, les théories qu'elle a fondées, et l'on comprendra en même temps quel service cette science peut rendre à une véritable philosophie. La synthèse chimique a fait, grâce aux beaux travaux de M. Berthelot, des conquêtes presque inespérées. Le jeune chimiste reproduit artificiellement et en très grand nombre, non pas des êtres organisés, mais du moins les substances qui entrent dans la composition de l'animal et du végétal. La nature créatrice garde encore ses derniers et plus profonds secrets; mais quelques-uns du moins lui ont été arrachés.

Malgré tous les progrès accomplis depuis cinquante ans par la chimie organique, dont le nom lui-même est de création toute récente, on est d'abord moins frappé des résultats obtenus que des lacunes énormes qui séparent encore cette science du point où elle touche au problème fondamental de la vie. En maniant tant de substances si diverses, si changeantes, en les voyant passer par toute sorte de transformations, il semble qu'on soit dans un monde purement artificiel, et le laboratoire du chimiste paraît un microcosme de fantaisie qui ne ressemble en rien au monde véritable. Ce n'est qu'à de rares intervalles que l'organisme vivant se dresse devant la pensée, perdue au milieu de tant de métamorphoses artificielles: c'est dans l'animal ou le végétal qu'il faut chercher d'abord ces substances qui deviennent ensuite le jouet du savant. On oublie alors un moment les cornues, les tubes, les fourneaux, lorsqu'on a sous les yeux l'être, laboratoire animé où la nature elle-même règle toutes les réactions. C'est là, on n'en peut douter, ce qui revêt d'un charme puissant, d'un attrait particulier, les études auxquelles s'est voué M. Berthelot. Dans la plupart des autres sciences, l'objet soumis à l'observation et à l'analyse est nettement déterminé. On prend des mesures, on décrit, on cherche des lois; mais on n'est pas constamment poussé vers un inconnu tout nouveau. Les mystères n'y pressent pas les mystères dans une succession si rapide ni si imprévue. L'objet de ces sciences est d'ordinaire un vaste tableau dont on veut fixer les contours, mais que l'œil peut embrasser d'un seul coup. La chimie organique au contraire se présente comme un vrai voyage de découvertes, plein d'accidens, de péripéties, et c'est au terme seulement que doit se rencontrer la solution des secrets qui ont de tout temps sollicité le plus vivement la curiosité des esprits amoureux du vrai et désireux de connaître la raison dernière des phénomènes. Rien n'est plus instructif, plus curieux que de suivre cette longue série d'efforts tentés pour mettre la chimie organique en mesure de fournir une base véritablement scientifique à la physiologie. Après les avoir passés en revue, je chercherai à montrer nettement quelle est la nature des rapports que la science est par-

Digitized by Google

venue à surprendre entre le monde organique et le monde inorganisé, quelle est en un mot la doctrine chimique actuelle dans ses caractères les plus généraux et les plus importans. Dans cette double étude, historique et philosophique, on ne saurait prendre un meilleur guide que M. Berthelot, dont l'esprit est aussi familiarisé avec le passé de la science qu'ardent à en poursuivre les progrès, à en agrandir les enseignemens.

I.

La chimie organique n'a pu se constituer comme science qu'après les importantes découvertes qui ont donné à la chimie inorganique une base certaine, un corps de doctrine stable et étendu. Le monde vivant emprunte en effet ses élémens à la matière inerte; mais si les atomes s'y groupent dans un équilibre plus instable, les affinités des corps simples n'y sont point altérées. La connaissance de ces élémens irréductibles est la base fondamentale de la doctrine chimique moderne ; ils nous fournissent l'unité spécifique et fixent le *nec plus ultra* que l'analyse ne peut dépasser. Avec une soixantaine de substances, on peut reconstruire le monde en pensée. Cette notion des corps simples est toute moderne : l'antiquité fut asservie à la doctrine des quatre élémens; les écoles scolastiques du moyen âge ne pénétrèrent pas plus profondément dans la véritable nature de la substance matérielle. Les premières tentatives faites pour décomposer les corps avec l'aide de la chaleur ou des dissolvans donnèrent naissance à la théorie dite des *trois élémens;* on imagina que les premiers principes des choses étaient au nombre de trois, le *sel*, le *soufre* et le *mercure*, et que le mélange inégal de ces élémens constituait toutes les parties de l'univers. Boyle montra combien cette doctrine était peu satisfaisante : aux quatre élémens d'Empédocle, qui au moins avaient le privilége de se définir clairement, l'eau, l'air, le feu, la terre, on substituait des élémens mal définis, dont on donnait le nom à tout ce que l'on parvenait à extraire des corps, sans étudier la nature véritable et intime de ces parties constituantes. La théorie nouvelle avait pourtant sur l'ancienne un avantage réel, en ce qu'elle reconnaissait la possibilité d'effectuer des changemens dans les corps, et attribuait ces modifications au déplacement, à la séparation ou à la combinaison des élémens primitifs, ou, comme on les nommait parfois, *hypostatiques*. Guidés par cette seule idée, vague encore et mal définie, les chimistes s'appliquèrent surtout à découvrir de nouvelles substances médicinales. L'art des van Helmont et des Paracelse fut nommé l'art *spagirique*, c'est-à-dire l'art des séparations et des combinaisons. La chimie tout entière

Digitized by Google

était déjà dans ce seul nom; mais elle ne connaissait aucune règle, et s'abandonnait à l'empirisme le plus grossier. Tout y était désordre et confusion, comme dans ces sombres laboratoires où elle s'exerçait, et que l'art hollandais a si souvent reproduits avec un charme mystérieux.

Les corps simples, au nombre de soixante-deux, sont les élémens de la chimie moderne. Un grand nombre de ces corps a été découvert depuis un siècle; mais beaucoup d'entre eux étaient connus de toute antiquité, notamment les métaux usuels. Les anciennes théories n'y voyaient point une substance unique. Beccher, qui vécut de 1625 à 1682 et fut médecin de l'électeur de Bavière, considérait les métaux comme formés d'une terre et d'une matière qui s'en séparait lorsque les métaux étaient soumis à la combustion. Le fer, par exemple, était regardé par lui comme un mélange de ce que nous nommons la rouille et de cette substance hypothétique qu'il nommait le *soufre* par respect pour la tradition paracelsienne. Stahl, qui adopta les idées de Beccher (il vécut de 1660 à 1734, professa à Hall, et fut plus tard médecin royal à Berlin), appela cette substance du nom nouveau de *phlogiston* ou combustible. Il fut le vrai fondateur de la théorie phlogistique, qui donna naissance à la théorie de la combustion, aujourd'hui universellement admise, et fondée sur la découverte du gaz oxygène. Les idées de Stahl sur la production des métaux au moyen de leurs terres (ou oxydes, pour employer la terminologie actuelle), par l'addition du phlogistique, furent adoptées dans toute l'Europe. Elles exercèrent une telle influence sur les esprits, qu'au moment où l'on découvrit les deux gaz simples dont l'étude devait révolutionner toute la science, l'oxygène et le chlore, on les nomma d'abord : le premier, air sans phlogistique ou déphlogistiqué; le second, acide muriatique sans phlogistique (1). La découverte de ces corps simples, celle de la théorie véritable de la combustion, les travaux célèbres de Lavoisier et de son école, renversèrent rapidement l'ancienne théorie. La distinction des corps simples et des corps composés avait désormais une base solide, et la classification chimique devint possible.

Il ne suffisait pas de reconnaître l'existence des corps simples et des corps composés. Les combinaisons des corps simples sont-elles réglées par des lois fixes et invariables, ou doivent-elles être regardées seulement comme des mélanges qui peuvent s'opérer en toutes proportions? Les propriétés de ces agrégats sont-elles permanentes, ou varient-elles d'une manière indéfinie? Ces questions étaient en-

(1) L'oxygène fut découvert presqu'en même temps, en 1774, par Priestley, Scheele et Lavoisier, le chlore par Scheele dans la même année.

Digitized by Google

core indécises au commencement du XIX[e] siècle. Depuis longtemps, il est vrai, on avait une idée vague de ce que nous nommons aujourd'hui l'affinité, c'est-à-dire de la force qui règle les combinaisons des corps simples. Le premier savant qui formula cette notion avec quelque netteté fut Francis de Le Boë (Sylvius), qui naquit en 1614 et exerça la médecine à Amsterdam avec un grand succès. Avant lui déjà, on distinguait des corps acides et des alcalis; mais Sylvius généralisa le sens de ces expressions pour y trouver les termes corrélatifs de toute combinaison chimique, et il les appliqua même aux fluides qui entrent dans la composition du corps humain. Il mit à la mode un jargon chimico-physiologique qui fit promptement fortune, et dont on retrouve encore la trace dans les comédies de Molière. La notion de l'acidité et de l'alcalinité impliquait celle d'une affinité naturelle de certains corps, rangés dans la catégorie des acides, pour d'autres corps, classés parmi les bases ou alcalis. On admettait d'une manière générale l'existence de ces attractions occultes; mais il fallait comprendre également qu'elles ont quelque chose de spécifique, qu'elles varient en intensité d'une substance à l'autre, en un mot que les affinités sont *électives*. On trouve pour la première fois cette pensée exprimée avec force et avec précision dans une étude d'un chimiste français trop peu connu, Geoffroy, insérée dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* en 1718. Ce savant donna même une liste des corps, rangés suivant l'ordre d'affinité. Proust, au commencement du siècle, apporta un grand nombre de faits à l'appui des idées de Geoffroy; mais ses théories furent combattues avec beaucoup de talent par Berthollet, qui ne regardait les composés chimiques que comme des mélanges indéterminés. C'est aux chimistes anglais Dalton et Wollaston que la science doit d'être fixée définitivement sur un point aussi essentiel. On sait aujourd'hui, grâce à leurs beaux travaux, que lorsque deux corps simples s'unissent, ils se marient en *proportions définies*, c'est-à-dire que les élémens constituans se combinent en proportions qui, pour chacun des composés obtenus, demeurent invariables. On sait de plus que si deux élémens sont capables de former divers composés en se combinant suivant diverses proportions, le poids de l'un de ces élémens constituans étant supposé constant, les poids des seconds élémens ont entre eux des rapports simples et forment une sorte d'échelle qui reste la même, quelles que soient les substances qu'on fasse agir les unes sur les autres. Ces règles, en quelque sorte numériques, s'imposent à toutes les combinaisons matérielles. De ces deux lois fondamentales, *loi des proportions définies*, *loi des proportions multiples*, ressort naturellement l'idée de ce que l'on nomme l'*équivalent*, sym-

Digitized by Google

bole numérique qui représente chaque corps simple dans toutes ses combinaisons, véritable unité chimique qui caractérise l'atome dans ce qu'il a de permanent, de spécifique. Ces grandes lois furent découvertes par la chimie minérale. Sans elles, l'étude de la chimie organique serait demeurée un véritable chaos.

Tous les essais tentés jusqu'à cette découverte pour connaître la composition des matières qui se forment dans les végétaux et les animaux avaient été à peu près infructueux. La méthode empirique n'aboutit à rien, lorsqu'elle n'est pas guidée par une induction sûre et une conception générale. Or les idées relatives aux propriétés des substances organiques étaient aussi fausses que confuses. On avait, il est vrai, remarqué que ces propriétés ne résident pas d'ordinaire dans l'ensemble des corps où on les observe, mais dans certaines parties faciles quelquefois à isoler. Pour séparer ces parties ou *essences*, les philosophes arabes avaient inventé la distillation. La recherche des *essences* ou *formes* se rattachait à la conception métaphysique de la matière que l'antiquité avait admise, et que les écoles scolastiques du moyen âge avaient acceptée comme un legs précieux. Aux yeux de la science antique, la matière jouissait d'une sorte de dualité; elle comprenait d'une part quelque chose d'immuable, dépourvu de qualités déterminées, mais susceptible de revêtir toutes les qualités, sans mouvement propre, mais capable de recevoir tous les mouvemens, un *substratum* caché sous les phénomènes, — et d'autre part des essences ou formes qui, s'ajoutant à la matière purement virtuelle, en déterminaient les mouvemens, les apparences, en un mot les propriétés. En comprenant de cette façon la composition de la matière, il n'y avait rien d'absurde ni d'extraordinaire à rechercher la pierre philosophale. Pour l'alchimiste, l'or n'était pas un corps simple; c'était un mélange du *substratum* matériel avec l'essence capable de donner la couleur, le poids, la dureté, toutes les qualités de l'or. Si donc cette essence pouvait être isolée, s'il était possible de l'introduire dans une matière quelconque, il serait permis d'opérer cette fameuse transmutation, rêve de tant de philosophes.

Tous les efforts de la science, inspirés par une métaphysique trompeuse, devaient tendre naturellement à la découverte des essences. On attribuait la saveur douce dans les corps à un principe doux, la saveur amère à un principe amer unique, l'odeur à ce que l'on nommait l'*esprit recteur*, l'acidité à un principe acide, etc.; mais la plupart des essais entrepris pour décomposer les corps et en soutirer les parties essentielles conduisaient à des résultats négatifs et propres à confondre d'étonnement ceux qui s'y appliquaient. La distillation détruisait le plus souvent les principes végétaux qu'elle de-

Digitized by Google

vait séparer, et l'alchimiste se demandait comment les substances si diverses qu'il s'efforçait d'analyser se réduisaient toujours dans les mêmes substances générales, eau, huile et gaz. Aucune différence entre ce qui provenait du poison et du contre-poison, de l'amer et du sucré, du froment et de la ciguë. La nature se jouait des théories. Ce résultat négatif avait pourtant une immense valeur. Il montrait que les composés organiques végétaux, réduits à leurs derniers élémens, ont une parenté manifeste et sont tous formés des mêmes corps simples; les composés organiques provenant des animaux n'en diffèrent que parce qu'ils contiennent un corps simple de plus. Cette identité élémentaire avait de quoi étonner en présence de l'infinie variété du monde organique, des formes, des couleurs, des propriétés physiques et chimiques que nous y apercevons. Quatre corps simples ont suffi cependant pour bâtir ce miraculeux édifice. Associés en proportions variées, ils forment tous ces groupemens, dont le nombre est en quelque sorte infini. Les forces qui les rattachent s'équilibrent des façons les plus diverses, et ces équilibres, toujours changeans, se succèdent à travers des métamorphoses sans fin.

Les deux termes extrêmes de la chimie organique sont : d'une part le végétal ou l'animal vivant, de l'autre ces quatre corps simples, — carbone, oxygène, hydrogène, azote, — qui forment le tissu de toute substance organisée, et qui subsistent encore lorsque le principe mystérieux de la vie a disparu. L'*analyse élémentaire* est l'opération chimique qui ramène les matières organisées à ces derniers élémens; elle opère ce que fait la mort elle-même, une véritable destruction, un retour de l'organisation à l'inertie primitive. Nécessaire pour nous démontrer la permanence, la simplicité fondamentale des élémens chimiques qui caractérise la nature vivante, l'analyse élémentaire ne nous enseigne en réalité rien sur les opérations à l'aide desquelles la vie s'assimile les corps simples, les fait circuler dans l'être organisé, les transforme, leur donne cette mobilité, cette délicatesse, ces grâces éphémères, cette exquise sensibilité, qui contrastent avec l'éternelle et froide immobilité du monde minéral.

C'est ici qu'intervient une opération qui fournit à la chimie organique les véritables élémens de ses délicates investigations : c'est l'*analyse immédiate*. Expliquons ce mot : les corps simples, dont l'analyse élémentaire révèle l'existence dans toute matière organisée, n'y sont pas mélangés au hasard; ils s'y groupent de manière à produire des substances d'une composition chimique constante. Ces groupes, véritables *espèces* de la chimie organique, ne forment point isolément des êtres vivans; mais tout être vivant les renferme en nombre plus ou moins grand. Le sucre, l'albumine, l'amidon, ne

Digitized by Google

sont ni des espèces minérales, comme le silex, la chaux ou l'argile, ni des êtres organisés proprement dits : ce sont les principes constituans de semblables êtres, ou, comme s'exprime la science, des principes *immédiats*. Pour s'emparer des matériaux inorganiques, la force qui produit et entretient la vie est obligée de construire d'abord ces groupes qui servent de lien entre la matière inerte et la matière douée d'un mouvement propre.

Comment procède l'analyse immédiate? « Examinons un fruit, un citron par exemple, dit M. Berthelot. Cette matière n'est pas simple. Exprimons d'abord le citron, nous obtiendrons deux matières nouvelles : l'une liquide, douée d'un goût acide et sucré, c'est le jus du fruit; l'autre solide et odorante, c'est l'enveloppe du fruit. Étudions-les séparément. En soumettant la partie liquide à l'analyse de façon à isoler les matières qu'elle renferme, sans cependant leur faire éprouver d'altération, nous la résoudrons dans un certain nombre de matériaux primitifs ou principes immédiats, tels que l'acide citrique, auquel est due la saveur acide, le sucre de raisin et le sucre de canne, dans lesquels réside le principe sucré, une substance analogue à l'albumine, etc., enfin de l'eau qui tient en dissolution les matières précédentes. L'acide citrique, le sucre de raisin, le sucre de canne, etc., en un mot chacun des corps composés par cette première analyse est doué de propriétés constantes et définies : on ne saurait le séparer en plusieurs substances nouvelles sans faire disparaître toutes ses propriétés. » On conçoit sans peine quel intérêt s'attache à l'étude de ces principes, qui sont les intermédiaires constans et nécessaires entre l'organisation et l'état inorganique. D'un côté la vie, de l'autre la mort, et, pour combler l'abîme, un monde ambigu de formes et de combinaisons spéciales où la vie choisit les agens de ses métamorphoses, où la mort reprend sans cesse tous les élémens qui échappent à l'action vitale. Puisque l'homme dans ses études ne peut procéder que du simple au composé, la première étape de la biologie, c'est-à-dire de la science de la vie, doit être forcément l'étude des principes immédiats. On ne peut comprendre une machine sans connaître les divers mécanismes qui s'y agencent et y exercent une action mutuelle.

L'étude des principes immédiats est la clé de voûte de l'édifice chimique. Ce n'est que vers le milieu du XVIIIe siècle qu'on commença à en comprendre l'importance et qu'on s'attacha à les isoler. Pour les obtenir, on profitait ordinairement de l'action même des forces naturelles : on recueillait le camphre sur l'arbre même qui le sécrète, les gommes sur les végétaux qui les portent, le coton sur le cotonnier; les résines étaient obtenues au moyen d'incisions pratiquées sur les pins et les mélèzes, sur le sapin argenté; on avait

Digitized by Google

également recours à l'action des dissolvans neutres, tels que l'eau et l'alcool, qui enlèvent, sans les détruire, aux végétaux et aux produits animaux quelques-unes de leurs parties constituantes. C'est par ces procédés que plusieurs chimistes, parmi lesquels il faut citer surtout Scheele, découvrirent un assez grand nombre d'acides organiques : l'urée fut reconnue dans l'urine, les sucres dans les fruits et dans divers végétaux. On ignorait pourtant encore, à la fin du dernier siècle, la définition véritable des principes immédiats; on ne savait pas qu'ils étaient formés d'élémens invariables et doués de propriétés constantes. Dans les ouvrages écrits à cette époque, les corps qui méritent ce nom se trouvent mêlés avec une foule d'autres substances qui, mélanges elles-mêmes de principes immédiats en proportion très variable, ne jouissent d'aucune propriété définie. Fourcroy par exemple, dans sa *Philosophie chimique*, donne la liste suivante des élémens constituans des végétaux : la séve, le muqueux, le sucre, l'albumine, les acides, l'extractif, l'amidon, le tannin, le glutineux, la matière colorante, l'huile fine, la cire végétale, l'huile volatile, le camphre, la résine, la gomme-résine, le baume, le caoutchouc, le ligneux, le salin. « En séparant, dit-il, ces vingt genres de composés d'un végétal, on fait son analyse très exacte. » Aujourd'hui, dans toute cette série de substances, nous ne reconnaissons que *deux* principes immédiats : le sucre et l'amidon. Tandis que l'on admettait comme tels des corps dépourvus d'une composition constante, Fourcroy et Vauquelin regardaient de véritables principes comme de simples mélanges. Les opinions ne se fixèrent sur ce point délicat que lorsque la chimie minérale eut découvert la loi des proportions définies, et qu'on en fit l'application aux substances tirées de la nature organique.

La révolution opérée par Lavoisier porta rapidement ses fruits, et dès l'année 1824 M. Chevreul déclarait que « la base de la chimie organique est la définition précise des principes immédiats qui constituent les végétaux et les animaux. » Appliquant cette idée nouvelle à un sujet spécial, il avait publié, dans l'intervalle de 1813 à 1823, une série de *mémoires* sur les corps gras d'origine animale. Ces beaux travaux marquent une époque dans l'histoire de la science. A l'aide de lavages successifs, il réussit à extraire de ces graisses les principes qui les composent; il reconnut que les graisses, les huiles et les beurres sont des mélanges en proportions variées d'un petit nombre de substances. Les principales d'entre elles, nommées par lui stéarine, margarine, oléine, donnent naissance, en s'associant, à l'huile d'olive, à l'huile de palme, à l'huile d'amandes douces, à la graisse d'homme, au suif de bœuf et de mouton, à l'axonge, à la graisse d'oie. Unies à certains composés odorans et

Digitized by Google

tout à fait analogues, elles constituent le beurre et les huiles de poisson. Il montra enfin que tous ces principes immédiats peuvent se résoudre en une substance unique, nommée glycérine, et en un acide gras variable (parmi ces acides, il en est un bien connu, l'acide stéarique, qui constitue la bougie), et il fit voir que ces acides gras, en s'unissant à des alcalis, produisent des savons. Il fut démontré ainsi qu'une seule série de corps est due à des mélanges en proportion indéfinie d'un petit nombre de principes immédiats, doués individuellement de propriétés définies.

Presqu'en même temps, Gay-Lussac jetait une lumière nouvelle dans l'étude d'une autre série de corps qui jouent un rôle prépondérant dans la chimie organique. L'alcool était connu dès longtemps : les Arabes l'avaient extrait du vin par la distillation, et les alchimistes l'employaient sous le nom d'esprit ardent. Dès le XVIe siècle, on avait aussi reconnu qu'en distillant ensemble l'alcool et l'acide sulfurique, on obtient un liquide nouveau, l'éther. On avait même découvert que d'autres acides donnent également avec l'alcool un produit éthéré, l'acide du sel marin, celui du vinaigre. Sous cet ensemble de phénomènes se cachait une loi générale. Gay-Lussac fit le premier pas vers cette découverte : il montra par l'analyse la relation qui existe entre l'alcool, l'éther, l'eau ordinaire et une substance binaire composée de carbone et d'hydrogène. Ces relations furent depuis généralisées par M. Dumas et d'autres chimistes; l'alcool et l'éther sont devenus les types d'une classe nombreuse de composés soumis en quelque sorte à une hiérarchie chimique uniforme. Ces belles découvertes, en même temps que les travaux de Gay-Lussac relativement à la décomposition du sucre en alcool et en acide carbonique sous l'influence de la fermentation, établissaient les premiers liens entre les substances inorganiques et ces composés plus instables qu'on ne rencontre qu'au sein de la nature organique.

Maîtresse de ces premiers secrets, la science nouvelle fit des progrès de plus en plus rapides; au lieu de détruire d'un seul coup les substances organiques, elle apprit à les décomposer en leurs parties constituantes : elle opéra cette réduction d'une manière savante et graduée, de façon à parcourir un à un tous les degrés qui séparent les composés vivans de l'inertie physique. Dans cette étude systématique, elle rencontra devant elle un nombre de corps si prodigieux que la classification devint son premier souci : elle dut chercher à faire rentrer tous ces corps dans certains moules, créer des familles, des types, et construire en quelque sorte idéalement l'édifice chimique. Deux idées dominantes servirent de guides aux savans au milieu de ce dédale. Ils cherchèrent à rattacher les lois

Digitized by Google

de la classification au rôle prépondérant que joue l'oxygène ou l'élément comburant dans les combinaisons des corps; en second lieu, ils découvrirent que dans les composés organiques on peut extraire une à une les molécules d'un corps simple pour y substituer les molécules d'un autre corps simple ou même d'un radical composé. L'*échelle de combustion*, la *loi des substitutions*, devinrent les bases de la doctrine scientifique.

Sur le premier point, voici ce qu'écrivait Gerhardt, le chimiste éminent dont la science déplore la mort récente et prématurée : « Les deux extrémités sont occupées d'une part, au sommet, par la matière cérébrale, l'albumine, la fibrine et les autres substances plus complexes, et d'autre part, au pied, par l'acide carbonique, l'eau et l'ammoniaque... Une infinité d'échelons occupent l'intervalle... Le chimiste, en appliquant les réactifs de combustion aux substances placées dans les échelons supérieurs, descend l'échelle, c'est-à-dire qu'il simplifie peu à peu ces substances en brûlant successivement une partie de leur carbone et de leur hydrogène. » La loi des substitutions, due à M. Dumas, donna une nouvelle élasticité aux formules de la classification. Laurent la développa avec ardeur, et se laissa ainsi entraîner aux théories les plus hasardées (1). C'est surtout à lui qu'on peut appliquer ce jugement sévère de M. Berthelot : « Presque tous les systèmes construits depuis vingt-cinq ans présentent ce caractère commun et singulier d'être fondés à peu près exclusivement sur la combinaison des signes et des formules. Ce sont des théories de langage et non des théories de faits. Aussi il arrive bien souvent aux chimistes de prendre les propriétés des nombres cachées dans leurs formules pour les propriétés mystérieuses des êtres véritables : illusion analogue à celle des pythagoriciens, mais peut-être moins justifiée par la nature des sciences expérimentales. »

Les formules chimiques indiquent pour ainsi dire en bloc la composition des corps : elles donnent, pour un composé organique, le nombre des atomes de carbone, d'oxygène, d'hydrogène et d'azote; elles n'apprennent rien sur la manière dont ces atomes se trouvent groupés. Sur ce point, le chimiste peut spéculer à l'aise et combiner les atomes de la façon qui lui paraît répondre le mieux aux affinités qui se révèlent lorsque le corps se décompose ou se trouve en contact avec d'autres substances. Ce travail nouveau a un grand intérêt, car il ne tend à rien moins qu'à représenter par de purs symboles les propriétés mêmes de la matière; mais on conçoit aisé-

(1) Voyez, sur les théories de M. Laurent, une étude de M. Paul de Rémusat dans la *Revue* du 1er février 1855.

Digitized by Google

ment que la liberté d'interprétation appliquée par chacun à résoudre le problème selon ses vues propres peut jeter dans la science une véritable confusion.

M. Berthelot s'est fait l'organe de la réaction contre ce système : convaincu que l'analyse ne pouvait à elle seule éclaircir les points les plus fondamentaux de la chimie rationnelle, puisqu'elle ne juge des corps, comme on l'a dit, qu'après qu'ils n'existent plus, il chercha dans la synthèse un nouveau moyen de pénétrer plus profondément dans les relations générales qui président aux affinités naturelles. Cette tentative avait plus d'un genre d'utilité. Si elle réussissait, elle permettait de donner à l'enseignement de la chimie organique la forme propre à toutes les autres sciences, qui procèdent du simple au composé, tandis que jusque-là on avait suivi la marche contraire. Servant en quelque sorte de contre-épreuve à l'analyse, elle devait en corroborer les résultats et les éclairer d'une lumière nouvelle. Enfin, chose plus importante, elle devait ouvrir à l'expérimentation des voies encore inexplorées, et faire mieux connaître la nature des forces qui sont en jeu dans la matière organisée. Pendant longtemps, la science avait admis une distinction fondamentale, au point de vue de la synthèse, entre les substances minérales et les principes immédiats organiques; tandis que l'on composait les premiers de toutes pièces en combinant les élémens que l'analyse y avait reconnus, on supposait que la formation des seconds ne dépendait pas seulement du jeu des affinités chimiques, mais exigeait encore l'intervention de forces dont l'homme ne peut disposer. On avait, il est bien vrai, réussi à produire quelques substances analogues aux principes organiques, et pourtant Berzelius cherchait à atténuer la portée de ces expériences en faisant remarquer que ces substances étaient « placées sur la limite extrême entre la composition organique et la composition inorganique. » De ce nombre était l'urée, produite artificiellement par un des premiers chimistes de l'Allemagne, M. Wöhler, en 1828. Les chimistes avaient également composé de toutes pièces un assez grand nombre d'alcalis organiques; mais ces recherches avaient toujours porté sur des corps qui empruntent un grand nombre de leurs propriétés fondamentales aux élémens minéraux qui ont servi à les produire. La synthèse n'avait pas pénétré dans le domaine entier de la chimie organique, et en 1844 Gerhardt pensait encore que la formation au sein des organismes vivans de ces substances où toutes les propriétés fondamentales des corps simples composans sont entièrement dissimulées tenait « à l'action mystérieuse de la force vitale, action opposée, en lutte continuelle avec celles que nous sommes habitués à regarder comme la cause des phénomènes chimiques ordinaires. »

Digitized by Google

Depuis dix ans, les travaux de M. Berthelot ont prouvé que la synthèse peut s'appliquer avec succès à la formation artificielle des corps qui sont en quelque sorte les espèces les plus caractéristiques du monde organique. De quelle façon pouvons-nous donc reconstruire l'édifice abattu par la décomposition et l'analyse? Commençons par les termes les plus simples, les carbures d'hydrogène. L'un de ces composés binaires appartient encore au monde minéral : c'est le gaz qui s'échappe des marais, au fond desquels des matières végétales se décomposent lentement. Contenu dans les anciennes forêts aujourd'hui converties en couches de houille, il produit, sous le nom de grisou, les dangereuses explosions des mines. Jusqu'ici, ce composé de carbone et d'hydrogène, comme un grand nombre d'autres carbures qui ne se trouvent pas isolés dans la nature, n'avait été obtenu dans les laboratoires que parmi les produits de la décomposition de corps organiques plus complexes. M. Berthelot en a reproduit un assez grand nombre artificiellement avec les seuls élémens de l'eau et de l'acide carbonique, corps qui appartiennent à la nature inorganique.

Le point de départ de la synthèse ainsi assuré, il restait à remonter des carbures d'hydrogène aux composés oxygénés, en renversant l'ordre habituel de la production de ces carbures mêmes. Ce second échelon nous mène aux alcools et aux nombreux corps qui en dérivent. On désigne sous le nom générique d'alcool tout composé ternaire de carbone, d'hydrogène et d'oxygène propre à s'unir à un acide en abandonnant de l'eau, et à former ainsi un composé ternaire neutre, nommé éther, qui ne ressemble pas aux sels ordinaires de la chimie minérale, parce qu'il n'obéit pas aux mêmes lois de décomposition. « Les allures spéciales des alcools et des éthers, dit avec raison M. Berthelot, ne permettent de les assimiler à aucune catégorie de composés minéraux : ils constituent un groupe distinct, et représentent, au même titre que les acides, les bases et les sels, une fonction chimique déterminée. Cette fonction est spéciale à la chimie organique. A ce point de vue, la synthèse des alcools au moyen des élémens est tout à fait indispensable, et elle est en même temps décisive. » Cette synthèse a été obtenue par M. Berthelot en partant des composés binaires; les carbures d'hydrogène et les alcools une fois obtenus artificiellement, rien n'est plus facile que d'en extraire, par les ressources ordinaires, ce nombre presque infini de combinaisons qui en dérivent, et qui remplissent les vastes cadres de la chimie organique. Enfin le savant chimiste a été assez heureux pour obtenir la synthèse des corps gras composés, dont l'étude forme en quelque sorte une nouvelle chimie organique « plus vaste encore que celle des matières volatiles, infiniment plus dé-

Digitized by Google

licate, plus importante peut-être en raison de ses applications physiologiques. » Pour les obtenir artificiellement, il a fallu imaginer des méthodes qui permissent d'unir la glycérine aux divers acides gras; enfin, poussant encore plus loin ses investigations, M. Berthelot a étudié au même point de vue les composés susceptibles d'être obtenus à l'aide de diverses matières sucrées qui jouent un rôle semblable à celui de la glycérine. Il a fait rentrer toutes ces combinaisons dans une théorie générale, où les corps gras ordinaires et les sucres deviennent le point de départ d'une infinité de substances que la synthèse peut produire en vertu de certaines lois. C'est par centaines de millions qu'on peut compter ces corps artificiels *possibles*, dont la nature n'a réalisé qu'un certain nombre, mais que la science peut multiplier en quelque sorte indéfiniment!

Le domaine de la chimie organique s'agrandit ainsi à mesure que l'on connaît mieux les fonctions de ces composés-types, carbures d'hydrogène, alcools ordinaires, matières sucrées, corps gras, et pourtant, après avoir parcouru une telle carrière, on voit s'ouvrir des horizons encore plus vastes : la synthèse n'a pas touché jusqu'ici aux essences, aux matières colorantes, aux substances albuminoïdes, dont l'étude est pleine d'obscurités. Ce sont autant de mondes nouveaux qui attendent un explorateur. Lorsqu'on aura découvert, en joignant les efforts de la synthèse à ceux de l'analyse, le rôle de ces composés, leur fonction chimique en quelque sorte, il deviendra facile de multiplier à l'infini le nombre des substances organiques qui s'y rattachent. M. Berthelot est encore assez jeune pour qu'il soit permis d'espérer qu'il pourra lui-même aborder ces délicates études après avoir déjà enrichi d'une manière si inespérée les parties de la science vers lesquelles il a tourné son esprit philosophique et créateur.

Résumant ses laborieux travaux, le savant chimiste avait acquis le droit d'écrire : « La synthèse étend ainsi ses conquêtes, depuis les élémens jusqu'au domaine des substances les plus compliquées, sans que l'on puisse assigner de limite à ses progrès. En effet, si l'on envisage par la pensée la multitude presque infinie des composés organiques depuis les corps que l'art sait reproduire, tels que les carbures, les alcools et leurs dérivés, jusqu'à ceux qui n'existent encore que dans la nature, tels que les matières sucrées et les principes azotés d'origine animale, on passe d'un terme à l'autre par des degrés insensibles, et l'on n'aperçoit plus de barrière absolue et tranchée que l'on puisse redouter avec quelque apparence de certitude de trouver infranchissable. »

Digitized by Google

II.

Après avoir montré par quelle série de découvertes la science est arrivée à constituer sa doctrine, il faut examiner cette doctrine elle-même dans ses caractères les plus généraux, les plus philosophiques, et dans ses rapports avec le problème physiologique de l'être.

La chimie organique a aujourd'hui les mêmes bases que la chimie minérale. Il est démontré que l'on peut reproduire artificiellement, en mettant en jeu les seules affinités chimiques, les principes immédiats qui se forment dans les êtres vivans. L'analogie la plus stricte permet donc de croire que ces principes n'y prennent naissance que par l'action des mêmes affinités, sans qu'il soit nécessaire de faire intervenir une force hypothétique attachée en quelque sorte à ce que nous appelons la vie. Au point de vue physiologique, et je dirai même philosophique, c'est là un résultat d'une importance capitale. Quel chimiste aurait cru, il y a cinquante ans, que, prenant pour point de départ les élémens de l'eau et ceux de l'air, l'acide carbonique, l'azote et l'oxygène, il deviendrait possible de composer artificiellement les alcools, substances qui n'ont point d'analogues dans la chimie minérale, les éthers, les principes odorans des fruits, les essences irritantes de l'ail, de la moutarde, les matières cireuses connues sous les noms de blanc de baleine et de cire de Chine, la cire d'abeilles, les alcalis végétaux analogues à la morphine, la quinine, la nicotine, les principes odorans de la menthe et des essences amères, le camphre ordinaire, les essences de reine-des-prés, de cannelle, de cumin, de girofle et d'anis, les acides des fourmis, du vinaigre, du beurre, de la valériane, plusieurs acides gras, l'acide du benjoin, l'acide du lait aigri, ceux de l'oseille, du succin, etc., l'urée, qui se rencontre dans les excrétions des animaux supérieurs, la taurine, matière azotée contenue dans la bile, le sucre de gélatine et la leucine, répandus dans les tissus des animaux, l'acide hippurique, qu'on trouve dans l'urine des herbivores? Le chimiste *crée* toutes ces substances à volonté. S'il ne peut fixer dans ses cornues et ses instrumens le principe vital, il peut y composer les matériaux nécessaires à l'être vivant, et créer au gré de son caprice un monde nouveau de principes immédiats que nous ne rencontrons dans aucun des organismes connus, et qui demeurent entre ses mains comme les élémens en quelque sorte d'autres êtres possibles et virtuels.

L'identité des forces qui concourent à la formation des principes immédiats et des corps inorganiques est une découverte si importante que M. Berthelot y revient sans cesse, et il est impossible de mieux faire que de citer encore une fois ses propres paroles :

Digitized by Google

« Tout, dit-il, avait concouru à faire regarder par la plupart des esprits la barrière entre les deux chimies comme infranchissable. Pour expliquer notre impuissance, on tirait une raison spécieuse de l'intervention de la force vitale, seule apte jusque-là à composer des substances organiques. C'était, disait-on, une force particulière qui résidait dans la nature vivante, et qui triomphait des forces moléculaires propres aux élémens de la matière inorganique. L'on ajoutait : « C'est cette force mystérieuse qui détermine exclusivement les phénomènes chimiques observés dans les êtres vivans; elle agit en vertu de lois essentiellement distinctes de celles qui règlent les mouvemens de la matière purement mobile et quiescible. Elle imprime à celle-ci des états d'équilibre particuliers, et qu'elle peut seule maintenir, car ils sont incompatibles avec le jeu des affinités minérales. » Telle était l'explication au moyen de laquelle on justifiait l'imperfection de la chimie organique, et on la déclarait pour ainsi dire sans remède.

« En proclamant ainsi notre impuissance absolue dans la production des matières organiques, deux choses avaient été confondues : la formation des substances chimiques dont l'assemblage constitue les êtres organisés, et la formation des organes eux-mêmes. Ce dernier problème n'est point du domaine de la chimie. Jamais le chimiste ne prétendra former dans son laboratoire une feuille, un fruit, un muscle, un organe. Ce sont là des questions qui relèvent de la physiologie; c'est à elle qu'il appartient d'en discuter les termes, de dévoiler les lois du développement des êtres vivans tout entiers, sans lesquels aucun organe isolé n'aurait ni sa raison d'être, ni le milieu nécessaire à sa formation. Mais ce que la chimie ne peut faire dans l'ordre de l'organisation, elle peut l'entreprendre dans la fabrication des substances renfermées dans les êtres vivans. Si la structure même des végétaux et des animaux échappe à ses applications, elle a le droit de prétendre à former les principes immédiats, c'est-à-dire les matériaux chimiques qui constituent les organes, indépendamment de la structure spéciale en fibres et en cellules que ces matériaux affectent dans les animaux et dans les végétaux. Cette formation même et l'explication des métamorphoses pondérales que la matière éprouve dans les êtres vivans constituent un champ assez vaste, assez beau; la synthèse chimique doit le revendiquer tout entier. »

Ce remarquable extrait montre avec une grande netteté quel est le rôle véritable de la chimie organique : elle étudie et compose seulement les matériaux de la vie, sans s'occuper de l'être vivant lui-même; elle broie les couleurs du tableau, mais il faut une autre main pour employer ces couleurs et pour créer l'œuvre où elles se fondent en une harmonieuse unité. Laissons les sciences choisir leur objet et librement délimiter le champ de leurs investigations; l'esprit humain ne connaît pas de limites semblables, et sa curiosité veut embrasser le monde sous toutes ses faces. En réfléchissant aux phénomènes que présente la nature organique, il est invinciblement poussé à se faire cette question : Ces phénomènes sont-ils régis par les mêmes lois que le monde inerte, ou bien y a-t-il sous ces

Digitized by Google

mouvemens spontanés, sous ces métamorphoses rapides, une cause spéciale, un moteur particulier? Par l'organe de M. Berthelot, la chimie organique nous déclare qu'en ce qui concerne les principes immédiats des êtres vivans, il faut renoncer à l'attrait de l'inconnu; ce qui compose le végétal, ce qui est la substance de l'animal sort de l'abîme inorganique par l'effet de lois chimiques certaines, connues, dont l'homme peut lui-même diriger l'emploi.

Est-ce assez d'admettre l'action simultanée de forces physiques et chimiques pour expliquer les transformations qui s'opèrent dans l'être vivant? Pénétrons un peu plus avant dans le problème. Toutes les synthèses que M. Berthelot a été assez heureux pour produire démontrent d'une façon péremptoire que l'affinité chimique suffit à construire ces substances diverses que le savant nomme principes immédiats, et qu'il retrouve dans la nature organisée avec une structure spéciale, mais avec une composition identique à celle des êtres artificiels qu'il produit. Cependant il est une idée inséparable de la notion même de l'être, sur laquelle se porte l'esprit aussitôt qu'il est question des phénomènes de l'organisation : c'est l'idée de développement, c'est la loi de succession en vertu de laquelle les êtres vivans ne sont pas seulement dépendans des forces matérielles ordinaires, mais encore du temps. Ils ne demeurent pas identiques à eux-mêmes comme la pierre ou le minéral, mais ils traversent des phases diverses; durant chacune de ces métamorphoses, on peut, par une analyse délicate, arriver à découvrir à chaque instant les forces qui se trouvent en jeu. Seulement la loi générale de ces métamorphoses, où la chercher?

Pour répondre à cette question d'une importance vraiment capitale, il faut apprendre sous quelles influences les forces chimiques inhérentes à toute molécule matérielle sont sollicitées à agir dans l'être vivant. Le phénomène capable de jeter le plus de lumière sur ces réactions subtiles est celui qu'on connaît sous le nom de *fermentation*. L'existence, pourrait-on presque dire par une métaphore hardie, n'est qu'une longue fermentation; depuis longtemps, on a comme le pressentiment que les actions que nous comprenons sous cette dénomination générale servent de lien entre les réactions chimiques ordinaires et les phénomènes vitaux. Il y a en effet dans une fermentation tout un petit drame chimique qui est comme une image affaiblie et atténuée de la vie; on peut y distinguer un commencement, un *maximum* d'activité, et une fin. Sans s'arrêter à d'aussi vagues comparaisons, on peut retrouver dans les fonctions particulières des organes vivans quelque chose qui rappelle entièrement les fermentations ordinaires.

L'affinité chimique, s'exerçant dans le règne organique sur un très

Digitized by Google

petit nombre d'élémens, peut, en multipliant à l'infini les combinaisons atomiques, donner naissance à une multitude de corps; mais ces substances se distinguent en général de celles du règne inorganique par leur instabilité. Les molécules s'y groupent en formant des édifices dont l'équilibre se dérange ou se modifie sous les influences les plus légères. Ces altérations peuvent être produites de diverses façons par des agens chimiques et par des agens physiques. Une température élevée détruit toutes les substances organiques; les principes sucrés sont décomposés avant 200 degrés, quelquefois même au-dessous de 100 degrés, et les substances albuminoïdes sont encore beaucoup moins stables. A partir de 300 degrés, la plupart des composés organiques un peu complexes commencent à se dédoubler et à se résoudre en substances d'une composition plus simple. La chaleur n'opère pas seule ces métamorphoses : certaines substances sont douées de la propriété de les provoquer et de modifier profondément la composition des milieux organiques où elles se trouvent placées; ce sont les *fermens*. Ce qui les caractérise, c'est qu'ils agissent sous un volume et un poids très faible, et semblent ne pas intervenir chimiquement, c'est-à-dire par leurs propres élémens, dans les phénomènes qu'ils déterminent. De tout temps, le rôle particulier des fermens a été connu; le levain nécessaire à la fabrication du pain n'est autre chose qu'un ferment.

Les fermens sont tous constitués par des substances quaternaires, c'est-à-dire composés des quatre élémens organiques : oxygène, hydrogène, carbone et azote; ce sont des matières d'origine animale ou végétale, susceptibles d'éprouver la décomposition spontanée qu'on nomme quelquefois *putréfaction*. Pour faire comprendre l'importance des fermens, il suffira de dire qu'ils interviennent non-seulement dans le phénomène de la mort ou de la décomposition des organismes vivans, mais encore dans tous les actes de la vitalité.

Dans le règne végétal, la germination peut être assimilée à un acte de fermentation. La graine renferme une matière azotée qui, dans des circonstances particulières d'humidité, de chaleur et d'affluence de l'air, agit sur les autres parties du germe : les fonctions végétales se distribuent et se régularisent par degrés, grâce aux métamorphoses accomplies par le ferment, et la plante commence à vivre. Les phénomènes de maturation des fruits sont dus également à la présence d'un ferment. Enfin la transformation suprême du végétal, alors qu'il se détruit et que les organes sont usés, s'accomplit encore sous l'influence des matières fermentescibles. Dans le règne animal, la complication des phénomènes vitaux est plus grande; mais il n'est pas douteux que la putréfaction cadavérique, la digestion, la dissolution des alimens amylacés par la salive et les liquides intestinaux, l'action du suc du pancréas sur les corps gras, du suc

Digitized by Google

gastrique sur les alimens azotés, enfin les redoutables métamorphoses opérées par les venins, les miasmes, les virus de toute espèce, ne soient en réalité des fermentations plus ou moins complexes. On ne saurait donc exagérer l'importance d'un phénomène qui embrasse tous les actes physiologiques, depuis la fécondation même des germes jusqu'au retour aux élémens primitifs ou à ce qu'on pourrait appeler la deuxième mort, en distinguant le moment où s'arrête le mouvement des organismes de cette période postérieure où les organismes eux-mêmes disparaissent, où tout ce qui compose le cadavre fait retour à la matière brute.

Je le dirai tout de suite : on peut considérer la fermentation comme un phénomène produit par l'action vitale, ou bien comme un simple phénomène chimique. M. Berthelot adopte ce second point de vue. « *Bannir la vie* de toutes les explications relatives à la chimie organique, écrit-il, tel est le but de nos études. C'est ainsi seulement que nous réussirons à constituer une science complète et subsistant par elle-même, c'est-à-dire telle qu'elle doit être pour concourir efficacement à l'intelligence des phénomènes physiologiques et à leur reproduction. Il est d'autant plus important de chercher à atteindre ces résultats, que les fermentations ont été toujours envisagées comme des phénomènes intermédiaires entre les actions chimiques et les actions vitales. De l'aveu de tout le monde, elles représentent l'un des mécanismes fondamentaux auxquels on doit recourir dans l'interprétation des métamorphoses chimiques qui s'effectuent au sein des êtres organisés. Aussi paraît-il nécessaire de rendre la notion de ce mécanisme indépendante de la vie elle-même et de la concevoir d'une manière aussi abstraite que possible, en la déterminant d'une manière exclusive par ses caractères les plus généraux. »

Quelle est cette notion abstraite et générale dont parle M. Berthelot? De quelle manière concevoir les phénomènes de la fermentation sans les faire sortir du cercle habituel des phénomènes chimiques? C'est en les assimilant à ce que l'on nomme d'ordinaire les actions de *contact* ou de *présence*. Ces mots demandent une explication : la présence du platine très divisé, nommé quelquefois noir de platine, provoque les effets d'oxydation les plus variés, détermine la combinaison de l'oxygène et de l'hydrogène, même à la température ordinaire, celle de l'oxygène et de l'ammoniaque, la transformation de l'alcool et de l'éther en produits différens. Le platine n'agit pas chimiquement, en ce sens qu'il ne se combine avec aucun des corps qui entrent ainsi en jeu; il sert seulement d'excitant passif aux affinités. Le platine ne jouit pas seul de telles propriétés : l'or, l'argent, beaucoup de métaux et de corps solides les partagent à un moindre degré. La pierre ponce accélère par sa

Digitized by Google

présence la combinaison de certains gaz. M. Berthelot pense que ces phénomènes ne doivent pas être attribués à une condensation des gaz, et notamment de l'oxygène, dans les pores des substances dont je viens de parler, car on peut comprimer un mélange d'oxygène et d'hydrogène jusqu'à cent cinquante atmosphères sans en déterminer la combinaison, pourvu que la compression ne soit pas trop brusque. La chimie a constaté d'ailleurs une foule de cas où une substance agit par le fait seul de sa présence, non plus seulement en provoquant des combinaisons, mais en devenant l'agent d'une décomposition; d'autres fois cette substance produit dans les corps avec lesquels elle se trouve en contact, au lieu d'une altération chimique, une simple modification dans la structure physique. Le soufre, sous ce rapport, fournit des exemples curieux que M. Berthelot a spécialement étudiés. Ce corps jouit de la propriété de posséder diverses structures, et appartient ainsi à la catégorie des substances *isomères*, c'est-à-dire formées des mêmes élémens, bien que distinctes par les propriétés tant physiques que chimiques. Le soufre passe de l'un de ces états à l'autre sous la simple influence de l'acide nitrique, ou bien des alcalis et du gaz hydrogène sulfuré. Ces corps n'agissent point sur le soufre par leurs affinités immédiates, puisque celui-ci reste inattaqué et n'entre pas en combinaison.

Comment peut-on rendre compte d'un phénomène aussi singulier? M. Berthelot risque une explication, et pense que si les affinités du corps qui agit par sa présence n'entrent pas en jeu, les réactions auxquelles il sert de stimulant sont dues cependant à ces affinités. Seulement, au lieu de s'exercer immédiatement, elles demeurent à l'état *virtuel*. Cette virtualité seule serait, suivant lui, une force suffisante pour ébranler les équilibres atomiques des substances environnantes. Cette explication est presque aussi métaphysique que scientifique, et l'on a quelque peine à comprendre le rôle attribué à des affinités qu'on pourrait comparer à des acteurs qui demeurent derrière le rideau. Pour mieux l'expliquer, M. Berthelot a recours à de véritables finesses de langage : « Ce qui semble produire les actions mises en jeu par des corps aussi énergiques, c'est une certaine tendance à la combinaison, une sorte d'affinité prédisposante, développée sous leur influence, et qui dépend de quelque relation entre la fonction chimique des corps modificateurs et celle des corps modifiés. Cette relation paraît déterminer entre l'agent modificateur et la substance qui se modifie un véritable antagonisme d'affinités, d'où résultent les métamorphoses ou les réactions que la substance modifiée est susceptible d'éprouver. »

Si des actions de contact ou de présence nous passons aux fermentations véritables, l'explication de M. Berthelot demeure la même; cette fois encore il n'est question que de *tendance à la com-*

Digitized by Google

binaison, d'*affinité prédisposante*. La force chimique seule intervient, à l'exclusion des forces vitales; toutefois cette force, au lieu d'agir avec la simplicité qui en marque l'action dans le règne minéral, se voile et devient plus difficile à saisir. Pour justifier cette assertion, comparons le phénomène de la germination dans les plantes à ceux que le chimiste peut reproduire dans son laboratoire; mettons en regard la série des métamorphoses naturelles et celle des métamorphoses artificielles. Qu'observons-nous d'une part? La graine renferme à la fois une matière amylacée, l'*amidon*, et un ferment azoté, la *diastase*. Sous l'influence de ce dernier, l'amidon se change en dextrine, substance isomère, qui a la même composition chimique; enfin la dextrine s'assimile les élémens de l'eau et devient de la glucose ou sucre de raisin. Voilà par quel mécanisme le sucre prend naissance dans les graines en germination. Or le chimiste reproduit dans ses appareils les phénomènes délicats qui s'opèrent dans les organes des plantes : il prend de l'amidon, le délaie dans l'eau et y ajoute de la diastase, qu'il a extraite de l'orge germée; il chauffe ce mélange à une température peu élevée, et bientôt l'amidon se dissout en dextrine, et celle-ci se change progressivement en glucose. Il n'est pas même besoin, pour opérer cette transformation, d'emprunter le ferment azoté à un végétal; on peut l'obtenir à l'aide d'un acide, qui, par le simple contact et sans s'unir à l'amidon, sans céder aucun de ses élémens, convertit l'amidon en dextrine et en glucose à la température de 100 degrés.

Le chimiste imite donc exactement tout ce qui se passe dans les plantes en germination, dans le foie même des animaux, peut-on ajouter, car M. Claude Bernard a montré que cet organe est le siége d'une véritable saccharification; mais tous les phénomènes de fermentation ne sont pas aussi aisés à imiter. Ces effets dans la germination sont assez simples, puisqu'ils consistent en une simple isomérie et dans une hydratation. Examinons les cas où les métamorphoses sont plus profondes, et prenons pour exemple la fermentation alcoolique, c'est-à-dire la transformation d'une matière sucrée en alcool. Cette opération sert de base à la fabrication des liquides que presque tous les peuples emploient comme boisson. Le jus du raisin, celui de l'érable ou du palmier, la bière fabriquée avec l'orge germée, le cidre obtenu avec des pommes, l'hydromel, le lait aigri des Tartares, doivent leurs propriétés enivrantes à l'alcool, et cette substance s'y forme par la fermentation d'une matière sucrée.

Le phénomène de la fermentation alcoolique peut être observé très nettement dans la réaction de la levûre de bière sur la glucose ou le sucre de raisin ordinaire. On dissout de la glucose dans l'eau, et on y ajoute environ un cinquantième de son poids de levûre de bière; la température est maintenue à 30 degrés environ. Bientôt la

Digitized by Google

glucose commence à se décomposer en alcool et en acide carbonique, qui se dégage en petites bulles. Le mouvement cesse quand tout le sucre a disparu, après un intervalle qui peut varier de vingt-quatre à trente-six heures. Quelles sont les propriétés du ferment dont l'action est si puissante? Observée au microscope, la levûre de bière paraît formée de petits globules un peu allongés, dont le diamètre varie entre un cinquantième et un centième de millimètre. Ces globules sont des cellules organisées, et sont constitués par une espèce de cryptogames; placés dans le liquide sucré, ils y excitent la fermentation, mais ils bourgeonnent en même temps et se multiplient. De nouveaux globules se posent à côté des premiers, et grossissent en formant des rameaux de plus en plus étendus.

La levûre est donc un être organisé : chimiquement, elle est constituée par le mélange d'un corps azoté albuminoïde et d'un principe identique à la matière ligneuse du bois; elle contient de plus des traces de phosphates et de matière grasse. La fermentation alcoolique est hâtée et rendue facile par l'addition directe de la levûre de bière; mais elle s'opère aussi dans les liquides sucrés sous l'influence d'autres matières azotées, lorsque ces substances sont favorables à la production spontanée de la levûre et en contiennent les élémens. C'est ainsi que le jus sucré du raisin, clair au moment où on l'exprime, se trouble au contact de l'air et se convertit en alcool, tandis que les matières azotées contenues dans les enveloppes du grain donnent naissance à la levûre, qui se sépare sous forme de dépôt et de pellicule insoluble. Lorsqu'on ajoute à une dissolution sucrée des matières azotées analogues à l'albumine, certains phosphates et une trace impondérable de levûre, celle-ci se développe en empruntant ses matériaux aux substances environnantes; il n'est pas même nécessaire que ces dernières soient d'origine organique, il suffit qu'elles contiennent de l'azote : aussi le phénomène se produit encore, M. Pasteur l'a prouvé, lorsqu'on remplace les matières albuminoïdes par des sels ammoniacaux. Chose étrange, l'albumine d'œuf proprement dite est au contraire impropre à fournir les matériaux de la levûre.

La naissance et la multiplication de la levûre ont fourni des argumens aux partisans de la génération spontanée. Il paraît aujourd'hui démontré, surtout par les expériences de M. Pasteur, que ces phénomènes doivent être attribués au concours de l'atmosphère, dont les poussières sont mélangées des semences de cryptogames de même ordre que ceux de la levûre. En effet, la fermentation ne se développe pas dans les jus végétaux que l'on fait bouillir de façon à détruire tous les germes qu'y laisse tomber l'atmosphère. Le phénomène n'a pas lieu quand ces liquides sont contenus dans des vases où l'air ne peut pénétrer ou bien ne pénètre qu'après avoir été

Digitized by Google

soumis à une température assez élevée pour annihiler les semences et les œufs. Enfin, en tamisant l'air dans un long tube rempli de coton qui retient toutes les particules solides, on arrive au même résultat négatif, et pour peu qu'on place le coton, ainsi enrichi de semences, dans le jus fermentescible, les métamorphoses ordinaires commencent aussitôt. On est allé jusqu'à étudier, à l'aide du microscope, les spores capables de provoquer la fermentation et ceux qui ne la produisent pas. Ces ingénieuses expériences ont jeté une grande lumière sur les circonstances qui facilitent la fermentation.

Si les conditions du phénomène sont nettement connues, l'explication se fait attendre encore. Suivant certains chimistes, les germes vivans se nourrissent du liquide où ils se trouvent jetés, et, en accomplissant cet acte physiologique, modifient nécessairement la composition du milieu où ils sont placés. En s'emparant de certains élémens, ils forcent les autres élémens à se grouper d'une nouvelle manière. D'après ce point de vue, la fermentation opérée sous l'influence des êtres vivans serait un véritable acte *physiologique* en corrélation immédiate avec un phénomène de nutrition. M. Berthelot repousse cette manière de voir : pour lui, le cryptogame vivant n'agit pas directement sur ce qui fermente, mais seulement par l'intermédiaire des fermens solubles qu'il a la propriété de sécréter, et ces fermens solubles déterminent une action de contact ordinaire. L'être animé n'apparaît que comme le récepteur, le véhicule de la substance chimique agissante. Cette théorie, fondée sur la sécrétion des fermens, ne peut être acceptée sans restriction : si elle a l'avantage de rattacher les fermentations aux actions de contact ordinaire, elle a l'inconvénient de reposer sur une pure hypothèse; elle a été inspirée par cette préoccupation qui se révèle dans tout l'ouvrage du savant chimiste, et qui consiste à rejeter les forces vitales en dehors du domaine de la science.

C'est cette tentative qui donne à l'œuvre de M. Berthelot un caractère d'unité vraiment philosophique. Les synthèses opérées systématiquement et avec tant de succès par le jeune chimiste dont j'ai analysé les travaux ont montré que l'abîme qu'on avait si longtemps laissé ouvert entre la chimie minérale et la chimie organique pouvait être comblé, que les élémens et les forces purement chimiques prêtent un secours suffisant pour construire une multitude de substances que nous rencontrons dans la nature organisée. Plus féconde même que la nature, qui se borne à un nombre de combinaisons restreint, la science peut les multiplier à l'infini. « La chimie crée son objet, dit avec raison M. Berthelot. Cette faculté créatrice, semblable à celle de l'art lui-même, la distingue essentiellement des sciences naturelles et historiques. Les dernières ont un objet donné d'avance, et indépendant de la volonté et de l'action

Digitized by Google

du savant; les relations générales qu'elles peuvent entrevoir ou établir reposent sur des inductions plus ou moins vraisemblables, parfois même sur de simples conjectures dont il est impossible de poursuivre la réalisation au-delà du domaine extérieur des phénomènes observés... Au contraire, les sciences expérimentales ont le pouvoir de réaliser leurs conjectures. Ce qu'elles ont rêvé, elles le réalisent en acte. Les types conçus par le savant, s'il ne s'est point trompé, sont les types mêmes des existences. Son objet n'est point idéal, mais réel... La chimie possède cette faculté créatrice à un degré plus éminent encore que les autres sciences, parce qu'elle pénètre plus profondément et atteint jusqu'aux élémens naturels des êtres. Non-seulement elle crée des phénomènes, mais elle a la puissance de refaire tout ce qu'elle a détruit; elle a même la puissance de former une multitude d'êtres artificiels, semblables aux êtres naturels, et participant de toutes les propriétés de ceux-ci. Ces êtres artificiels sont les images réalisées des lois abstraites dont elle poursuit la connaissance. » On le voit, si l'enthousiasme manque quelquefois aux savans, on ne fera point un tel reproche à M. Berthelot. Il a conçu de sa science une si haute idée, qu'elle devient pour lui plus grande que la nature elle-même, et comprend à la fois le monde véritable et un monde artificiel que l'homme peut évoquer à son gré.

Après avoir montré que l'édifice des combinaisons peut être construit à l'aide des seules forces chimiques, M. Berthelot s'attache encore à démontrer que le jeu de ces forces suffit à expliquer toutes les métamorphoses de la substance organisée : décompositions, germinations, nutrition des animaux, fermentations de tout genre, tout doit trouver son explication dans de simples réactions, qui font succéder un équilibre atomique à un autre équilibre atomique. La vie n'apparaît plus nulle part, on l'a bannie; l'être vivant n'est plus qu'un alambic; les affinités y opèrent avec la même énergie, de la même façon que dans le monde minéral; l'acide y cherche la base, et les groupemens s'y opèrent au gré des mêmes forces qui fixent le minéral sur la paroi d'un filon, ou qui précipitent certains sels au fond des eaux. La chimie organique ne se préoccupe, il est vrai, que de la composition des principes immédiats; elle ne cherche pas à pénétrer les lois en vertu desquelles ces derniers s'associent et se combinent pour former l'être vivant, elle ne s'inquiète même pas de ce qui, dans l'organisme, imprime au principe immédiat une structure, une forme particulière. Arrivée à ce point, elle laisse à la physiologie le soin de pénétrer plus avant dans les mystères de l'organisation; mais n'est-ce pas beaucoup déjà que d'avoir fourni la théorie à peu près complète des principes immédiats, puisque ceux-ci sont les matériaux nécessaires de la vie?

Digitized by Google

Je crains que la doctrine que j'ai exposée, et qui, sous la plume de M. Berthelot, revêt la forme la plus arrêtée, ne paraisse à beaucoup d'esprits capable de fournir des argumens nouveaux à une philosophie matérialiste. L'idée de la vie n'est pas très éloignée de l'idée de l'âme, et la philosophie chimique, qui tend à la rejeter comme inutile, peut sembler dangereuse à ceux qui ne séparent pas très nettement la vie de la personnalité, de la sensibilité, de la spontanéité, attributs essentiels de l'être. Lorsqu'on a fait voir que l'animal vivant n'est qu'un vase à réactions, que les forces chimiques et physiques s'y livrent un perpétuel combat en champ clos, lorsqu'on a montré que les phénomènes de la fécondation, ceux de la nutrition, la mort elle-même, ne sont que des fermentations ordinaires, on ne sait bientôt plus où chercher le siége de ces forces plus mystérieuses qui se nomment la volonté, le désir, l'instinct, et, quand on arrive à l'homme, la conscience. Ne serions-nous en effet que des laboratoires, des microcosmes chimiques et physiques, où la matière essaie ses combinaisons les plus délicates, mais aussi les plus transitoires? L'âme, la volonté, la vie elle-même, ne seraient-elles que des mots sans réalité que nous plaçons derrière les phénomènes dont l'explication rigoureuse nous échappe? Aux savans qui le prétendent, on pourrait appliquer dans un sens nouveau le mot célèbre : *Omnia serviliter pro dominatione*. C'est pour assurer la suprématie de la science, pour l'arracher au joug de la philosophie, de l'idéologie, qu'ils consentent à faire de l'homme l'esclave docile, le jouet misérable des forces qui meuvent et transforment le monde inorganique. Ils abaissent une à une toutes les barrières que notre orgueil a placées entre nous et le reste de l'univers; ils nous montrent l'abîme inorganique en disant : « Vous êtes sortis de là, et vous y rentrerez tout entiers. » Je connais, pour l'avoir observée de près, cette sorte d'ivresse qui entraîne certains esprits. Profondément amoureux du vrai, ils sentent le besoin de briser toutes les idoles qu'ils croient fausses, de passer le fer du raisonnement à travers toutes les doctrines convenues, les croyances hypothétiques, même au risque de voir leurs propres espérances tomber dans le gouffre qu'ils ont ouvert.

Tout mal porte en lui-même son remède. La science peut se laisser entraîner à des doutes, à des négations qui nous épouvantent; mais elle a également ses propres mystères, que l'œil humain ne peut sonder. Elle se contente aussi de mots toutes les fois qu'il est impossible de pénétrer l'essence même des phénomènes. De quoi parle sans cesse la chimie? D'affinité : n'est-ce pas là une force hypothétique, une entité aussi peu tangible que la vie ou que l'âme? La chimie renvoie à la physiologie l'idée de la vie, et refuse de s'en occuper;

Digitized by Google

mais l'idée autour de laquelle la chimie se déroule a-t-elle quelque chose de plus *réel?*

Cette idée est souvent insaisissable non-seulement dans son essence, mais encore dans ses effets. Peut-on méditer, par exemple, un instant sur les lois connues sous le nom de *lois de Berthollet* sans comprendre qu'on est en face d'un mystère impénétrable? Dans les expériences qui ont servi à les fonder, les réactions chimiques sont ramenées à des conditions purement statiques et indépendantes des affinités proprement dites; mais dans le simple phénomène d'une combinaison, dans cet entraînement qui précipite l'un vers l'autre des atomes qui se cherchent, se joignent en échappant aux composés qui les emprisonnaient, n'y a-t-il pas de quoi confondre l'esprit? Pour moi, je pense que plus on étudie les sciences dans leur métaphysique, plus on peut se convaincre que celle-ci n'a rien d'inconciliable avec la philosophie la plus idéaliste : les sciences analysent des rapports, elles prennent des mesures, elles découvrent les lois qui règlent le monde phénoménal; mais il n'y a aucun phénomène, si humble qu'il soit, qui ne les place en face de deux idées sur lesquelles la méthode expérimentale n'a aucune prise: en premier lieu, l'*essence* de la substance modifiée par les phénomènes; en second lieu, la *force* qui provoque ces modifications. Nous ne connaissons, nous ne voyons que des dehors, des apparences; la vraie réalité, la réalité substantielle et la cause nous échappent. Il est digne d'une philosophie élevée de considérer toutes les forces particulières dont les effets sont analysés par les sciences diverses comme issues d'une force première, éternelle, nécessaire, source de tout mouvement, centre de toute action. En se plaçant à ce point de vue, les phénomènes, les êtres eux-mêmes ne sont plus que les formes changeantes d'une idée divine. La philosophie ne peut plus séparer l'être en deux parts, l'une composée de la substance divine, l'autre de la substance matérielle; la première douée d'intelligence, de volonté, la seconde livrée au conflit de forces brutales et déréglées. Nous ne saurions étudier le coin le plus isolé du monde matériel sans y trouver la marque d'une action divine, de même que nous ne pouvons pas contempler sans cesse l'idée souveraine à l'état de pure virtualité, en négligeant ce monde infini de phénomènes et d'existences qui en est la réalisation mobile et en atteste l'éternelle fécondité. Arrivée à une certaine hauteur, la science se confond avec la métaphysique elle-même, car si la première nous fait voir que les phénomènes ne sont que des idées réalisées, la seconde nous montre que la réalité véritable des faits ne gît que dans l'absolu de la pensée divine.

AUGUSTE LAUGEL.

Digitized by Google

L'ANGLETERRE

ET

LA VIE ANGLAISE

X.

LES THÉATRES DE LONDRES. — LE DRAME.

Un des premiers en Europe, le théâtre anglais a puisé aux sources du caractère national et arraché à la nature de la race quelques-unes de ces fortes personnifications qui traversent les âges. La cause de cette supériorité me semble facile à découvrir. L'Anglais n'est point métaphysicien, il a peu de goût pour la vie contemplative, il témoigne pour les utopies et les abstractions une sorte de dédain superbe. Vivant à la fois dans le monde des faits et dans le monde des idées, il ne sépare jamais ces deux forces : penser et agir. Un impérieux sentiment du moi qui, dès la fin du XVI[e] siècle, s'était dégagé de la lutte avec la nature extérieure, avec les dogmes mystiques et avec les institutions immobiles, avait marqué dans la société anglaise la limite pratique des droits et des devoirs. Il y avait un peuple en Angleterre dans un temps où, au point de vue des arts, il n'y avait guère qu'une cour en France. Aux yeux des auteurs dramatiques du siècle d'Élisabeth, toute condition sociale était digne d'intérêt, tout caractère avait une valeur, tout individu était une puissance dans son genre : de là un théâtre qui embrassait les formes variées et les contrastes de la vie humaine. Les luttes de la réforme

Digitized by Google

religieuse venaient d'ailleurs d'imprimer aux esprits ce vigoureux sentiment de la liberté morale sans lequel rien de grand ne se fonde, pas plus dans les arts que dans l'ordre politique.

Je ne m'arrêterai point aux origines ni à l'histoire du théâtre anglais. Tout le monde sait que les premières salles de spectacle dans la Grande-Bretagne ont été des cours d'auberge. Passant un jour dans Ludgate-Hill, je remarquai une inscription française : *la Belle Sauvage*. C'était autrefois la devise d'une auberge fameuse qui avait pour enseigne un sauvage debout à côté d'une sonnette. Le sens de cette vieille peinture a beaucoup préoccupé les antiquaires du dernier siècle. S'il faut en croire Addison, l'auberge devait son nom à un ancien roman français qui avait été traduit en Angleterre. L'héroïne de ce roman était une belle femme qui avait vécu dans un désert et que les Anglais appelaient par corruption la *bell savage*. Ainsi s'expliquerait le rébus peint sur l'enseigne, car *bell*, en anglais, veut dire cloche ou sonnette. Quoi qu'il en soit, la cour de *la Belle Sauvage* servit autrefois de théâtre à des représentations dramatiques. Là joua Tarlton, le plus célèbre acteur de son temps. L'auberge n'existe plus : elle est aujourd'hui remplacée par une arcade et une impasse avec deux rangées de maisons; mais on rencontre encore dans certains quartiers de Londres quelques-unes de ces anciennes *inns*. La plus curieuse, à ma connaissance, est celle des *Quatre-Cygnes* (*Four-Swans*) dans Shoreditch. Par la distribution de la cour, — autrefois le parterre et la scène, — par l'ordre des galeries qui règnent aux deux étages de la maison, par la forme de certaines chambres à croisée ouverte sur le rez-de-chaussée et qui ressemblent à des baignoires, on peut se faire une idée de ce qu'étaient les représentations en plein vent dans ces cours d'auberge, berceaux et prototypes de nos salles de spectacles.

Qui ne sait aussi qu'à ces théâtres fortuits succédèrent d'autres théâtres plus ou moins permanens, d'une forme hexagonale, construits en bois, en partie exposés aux injures du ciel et en partie recouverts d'un toit de chaume ou de roseaux? Les représentations avaient lieu durant la journée, en pleine lumière; elles étaient annoncées par un drapeau arboré sur le faîte du rustique édifice, qui ressemblait de loin à une grange ou à une forteresse de sauvages. Ces baraques furent toutes détruites, en moins d'un siècle, par le feu ou par la fureur des puritains, qui voulaient proscrire en Angleterre la liberté des plaisirs. De leurs cendres ou de leurs ruines sortirent plus tard des salles de spectacles régulières et construites en brique, comme celles du *Play house* dans Portugal-Row et de *Gibbon's Tennis-Court* dans Vere-Street. Ces dernières ont aussi disparu depuis longtemps. Un intérêt plus vif s'attache, je crois,

Digitized by Google

aux théâtres modernes de Londres, surtout au point de vue où l'on s'est placé dans cette série (1), l'étude de la vie et des mœurs anglaises. Quoique nos voisins aient brillé au théâtre dans plus d'un genre, je ne toucherai cette fois qu'au drame de l'école nationale. Ce qu'était il y a quelques années le drame anglais sous le système du privilége, ce qu'il est devenu sous le régime de la liberté, les causes de décadence qui ont altéré dans la patrie de Shakspeare une des gloires de la littérature britannique, voilà bien des questions assez intéressantes pour que l'attention s'y porte d'abord.

I.

Trois grands théâtres jusqu'en 1832 avaient seuls le privilége de jouer ce que les Anglais appellent le drame légitime, *legitimate drama*; c'étaient *Drury-Lane*, *Covent-Garden* et *Haymarket*.

L'édifice sombre, massif, sans style, au moins à l'extérieur, qui porte aujourd'hui le nom de *Drury-Lane-Theatre*, a été construit en 1812; mais il succède à d'autres monumens du même genre qui ont été tour à tour bâtis, abattus et rebâtis à peu près sur le même emplacement. Dès le temps de William Shakspeare, il existait dans Drury-Lane (2) un ancien *cockpit* (arène pour les combats de coqs), qui avait été converti en une salle de spectacle sous le nom de *Phœnix*. Durant les guerres religieuses, le Phœnix subit la destinée des autres théâtres. Détruit par une bande de puritains en 1617, reconstruit, fermé en 1648 par la même secte de fanatiques, alors maîtresse de l'Angleterre, il laissa passer l'orage (3). La restauration fut pour les théâtres une époque de renaissance. Un certain Thomas Killigrew obtint alors de Charles II le privilége d'amuser le public avec des drames, des danses et de la musique. Sa troupe, après avoir erré quelque temps, se fixa sur le terrain de l'ancien *cockpit*, qui se trouva ainsi élevé à la dignité de théâtre royal, *King's theatre*. Mécontent de cette vieille salle, Killigrew en fit bientôt bâtir une nouvelle, et l'ouvrit en 1663. Cette dernière peut être considérée comme la souche du théâtre actuel de Drury-Lane. A dater de ce moment, on peut en effet suivre une filiation non interrompue

(1) Voyez les numéros du 15 septembre 1857, 15 février, 15 juin, 15 novembre 1858, 1er mars, 1er septembre et 15 décembre 1859, 15 avril, 15 septembre, 15 octobre et 1er décembre 1860.

(2) Cette ruelle devait son nom à l'ancienne famille des Druries, qui y demeuraient dans une maison bâtie par sir William Drury, chevalier de la Jarretière, qui s'était distingué comme général dans les guerres d'Irlande et qui fut tué en duel. S'il faut en croire Pope, la ruelle de Drury était habitée de son temps par les écrivains pauvres.

(3) Dans l'intervalle, le Phœnix avait représenté les ouvrages des bons auteurs dramatiques du second ordre, Massinger, Ford, Webster, Marlowe, Heywood, Rowley, etc.

Digitized by Google

dans l'histoire de ce théâtre, qui, à travers des fortunes diverses, embrasse plusieurs grandes périodes de l'art dramatique en Angleterre. Là s'épanouit l'école de la restauration avec Dryden, Lee et Otway à la tête du drame, Wicherly, Congreve, Farquhar et Vanbrugh à la tête de la comédie. Là naquit sous Richard Steele, lequel fut pendant un temps directeur de Drury-Lane, la comédie sentimentale, genre faux qui vécut peu et qui méritait peu de vivre. Là enfin régna Sheridan, qui éleva comme auteur la fortune de Drury-Lane, et qui la détruisit en même temps par une mauvaise administration. Il est à remarquer qu'en Angleterre les meilleurs hommes de lettres ont toujours fait de pitoyables directeurs de théâtres. Le vieux Drury-Lane, comme l'appellent les Anglais, a encore vu bien d'autres fêtes dramatiques. Sous la direction de M. Bunn, qui vient de mourir, les échos de ce théâtre ont eu l'honneur de répéter, en 1834, les vers de Byron. *Sardanapale* et *Manfred*, qui, de l'aveu du poète, n'avaient point été écrits pour la scène, affrontèrent avec succès, moyennant quelques coupures et de légers remaniemens, les dangers de la représentation (1). Drury-Lane, faut-il le dire? ne s'est point toujours soutenu à ces hauteurs littéraires. Les théâtres anglais n'étant point subventionnés, les directeurs font trop souvent de misérables concessions aux goûts les plus grossiers du public. Quand les grands écrivains et les bons acteurs leur font défaut, ils ont recours sans honte à toute sorte d'expédiens pour combler les déficit de la caisse.

Ce n'est pas seulement l'histoire littéraire de Drury-Lane qui se retrace devant mes yeux lorsque j'attends sur les bancs de ce théâtre le lever du rideau. Les diverses générations d'acteurs et d'actrices qui s'y sont succédé passent comme des ombres sur cette scène silencieuse que masque une grande toile verte, immobile et impénétrable, ainsi que le voile du temps. Voici la jolie Nell Gwynn, avec ce chapeau extravagant sous lequel la comédienne récita un prologue de Dryden, et qui attira si fort l'attention de Charles II. Jeune fille, elle avait colporté sur une corbeille du poisson dans les rues de Londres, couru de taverne en taverne pour amuser les buveurs avec des chansons et vendu des oranges dans les théâtres : quels débuts pour la maî-

(1) Le principal attrait du drame de *Sardanapale* est, au point de vue théâtral, le caractère de Myrrha, la jeune esclave grecque. Ce rôle avait été créé à Drury-Lane par miss Ellen Tree (aujourd'hui M[me] Charles Kean). Elle exprimait, dit-on, à merveille les nuances délicates de l'héroïne rêvée par Byron, cette volupté de l'âme, cette fierté d'un cœur ionien qui se reproche d'aimer un barbare et qui cherche à l'ennoblir. On retrouvait en elle l'ange du harem, chez lequel l'amour de la liberté et le mépris de la mort se trouvent tempérés par la conscience de sa condition dégradante et de sa faiblesse. J'ai vu jouer en 1857 *Sardanapale* à *Princess's-Theatre*, où le même rôle était rempli avec beaucoup de grâce et de talent par miss Murray.

Digitized by Google

tresse d'un roi! Paix à son âme, malgré les folies et les faiblesses dont l'accuse l'histoire, car elle eut dans sa vie une bonne pensée (1)! — Je vois passer mistress Oldfield, célèbre par sa beauté, ses grâces et sa voix au timbre d'argent, qui firent le succès des pièces de Steele; Wilks, le plus beau *gentleman* de son temps, et Cibber, le fameux *coxcomb* (il jouait les rôles de fat), avec cette monumentale perruque dont il était amoureux, qu'il faisait venir sur la scène dans une chaise à porteurs, et qu'il ajustait fièrement devant tout le monde. N'est-ce point maintenant Garrick, le prodige de la scène anglaise, qui s'avance avec un double visage, le rire et les larmes, la tragédie et la comédie? Et quand le règne de Garrick touche à sa fin, qui vient ramasser les fleurons de cette couronne tombée? Parsons, Dodd, Quick, les Palmers, miss Pope, qui, ayant joué dans la tragédie, animait par instans la comédie d'une émotion qui enlevait tous les suffrages; miss Abingdon, la plus brillante *satirist* de son sexe; miss Farren, qui, grande et faible, avait les grâces de la délicatesse... Mais ici les ombres s'effacent et vont faire place à des souvenirs qui vivent encore dans l'esprit de quelques contemporains. Le commencement de notre siècle fut pour le drame, pour la comédie et pour le vieux Drury-Lane une époque mémorable : il suffira de rappeler les noms de miss O'Neil, d'Edmund Kean, de Charles Young, de Mathews et de Macready. Ce dernier vit encore, mais il s'est depuis quelques années retiré de la scène. A une courte période de gloire succéda un temps de décadence et de morne stérilité. Quelques-uns accusent l'indifférence du public, d'autres les prétentions exagérées des acteurs, d'avoir amené le déclin du drame anglais. Quoi qu'il en soit, le *Drury-Lane-Theatre* était tombé si bas comme entreprise commerciale que nul ne voulait plus courir les risques de la direction. A la fin, M. James Anderson eut le courage de s'en charger; mais, en dépit d'honorables efforts, il ne put rendre la vie dramatique à ce théâtre, et aujourd'hui Drury-Lane est dans les mains de M. E. T. Smith. L'opéra, du moins pendant une partie de l'année, remplit maintenant la solitude de cette vaste salle, où le génie de Shakspeare, interprété par de grands acteurs, suffisait naguère pour attirer la foule. Un événement dramatique vient pourtant de rappeler, il y a deux mois, sur Drury-Lane l'attention du public : c'est la réapparition à Londres (*reappearance*) de M. Charles Kean et de sa femme. Charles Kean a le malheur d'évoquer, de ramener avec lui sur les planches la mémoire accablante de son père (2). On se souvient en-

(1) C'est elle qui suggéra, dit-on, à Charles II l'idée d'élever l'hôpital de Chelsea pour les vieux soldats. Elle fit même, dans cette intention, présent au roi d'une terre qui lui appartenait.

(2) Voyez, sur *les deux Kean*, une étude de M. Forgues, *Revue* du 15 novembre 1859.

Digitized by Google

core, en le voyant, de cette nuit du 25 mars 1833, où, lui jouant Iago et Edmund Kean remplissant le rôle d'Othello, il reçut pour ainsi dire sur la scène le dernier soupir de ce grand tragédien, usé par les dissipations et les luttes d'une vie orageuse. La comparaison avec Edmund Kean est écrasante pour tout acteur vivant; aussi nous faut-il écarter à toute force un parallèle qui semble s'attacher de préférence à celui qui porte son nom. Charles Kean n'était point né acteur; il l'est devenu par le *fiat lux* de la persévérance. Pour bien apprécier sa valeur, c'est de 1850 à 1859 qu'il faut l'observer dans sa direction du *Princess's Theatre*.

Cette direction (*management*) a fait époque dans l'histoire du drame anglais. Ressusciter sur la scène les pièces de Shakspeare en les illustrant par toutes les splendeurs de la mise en scène, l'exactitude du costume et la puissance merveilleuse des décors, tel était le but que se proposait Charles Kean dans ses *shakspearian revivals*. Il avait été précédé dans cette voie par Macready, le meilleur tragédien anglais depuis John Kemble et Edmund Kean. On peut même dire que la réforme théâtrale avait commencé dès le temps de Garrick, mais non par les soins de ce grand acteur, qui jouait Hamlet avec une perruque et un habit de cour à la mode de son temps. Macklin essaya, sous les yeux mêmes de Garrick, de se rapprocher de la vérité historique. Cette réforme marcha néanmoins très lentement, et ce n'est que du temps de Macready, c'est-à-dire dans ces trente dernières années, qu'elle prit une sérieuse importance. Macready n'était point, comme Garrick et comme Edmund Kean, un acteur de race; il manquait de cette simple grandeur et de cette majesté naturelle qui s'approprient tout d'abord le domaine de la tragédie; mais il avait du tact, une merveilleuse habileté et une grande intelligence (1). Étant directeur de Drury-Lane, qu'il quitta en 1840, il essaya, et même sur une plus grande échelle que Charles Kean (la scène de Drury-Lane étant une ou deux fois plus vaste que celle de *Princess's Theatre*), d'élever l'éclat de la représentation à la hauteur des drames de Shakspeare. Si la tentative n'était point nouvelle, Charles Kean eut du moins le courage de la pousser plus loin qu'aucun de ses prédécesseurs par de savantes recherches archéologiques, une érudition profonde, et une foi peut-être exagérée dans la valeur de l'effet pittoresque.

Il fut aidé dans son œuvre de restauration par deux artistes qui

(1) Edmund Kean et Macready parurent ensemble à Drury-Lane dans le drame d'*Othello*. Kean professait un souverain mépris pour le talent de son confrère. Ce mépris se conçoit aisément : l'un était le fils de la nature, l'autre s'était formé par l'étude. Le bruit court de temps en temps que M. Macready va reparaître sur la scène; mais il a aujourd'hui soixante-neuf ans.

Digitized by Google

l'assistèrent de leur pinceau, MM. Grieve et Telbin. L'architecture, le costume, l'ameublement, le plan des batailles (1), les armes, tout fut approprié aux temps et aux lieux dans lesquels se développait l'action du drame. On doit certainement des éloges à l'ancien directeur du *Princess's Theatre* pour le respect qu'il a témoigné envers son art et envers la vérité historique. J'ai assisté moi-même avec un profond intérêt à ces merveilleuses résurrections (*revivals*) de *Macbeth*, de *Richard III*, d'*Henri V*, d'*Henri VIII*, du *Conte d'hiver*, de *la Tempête*, du *Marchand de Venise*, du *Roi Lear* et du *Songe d'une Nuit d'été*. On n'avait jamais vu et l'on ne reverra sans doute rien de semblable. Cette exactitude sévère, cette fastueuse mise en scène, ces décorations éblouissantes, ont pourtant donné lieu à plus d'une objection : on s'est demandé si M. Charles Kean, voyant que Shakspeare, dans sa rude et noble simplicité, n'allait plus au goût du jour, n'avait pas voulu courtiser le dandysme et attirer à lui un public de curieux au lieu d'un public de connaisseurs. Cette préoccupation constante de la couleur locale ne pouvait-elle nuire sous quelques rapports à l'étude des sentimens humains, à la peinture des caractères, qui doivent tenir la première place dans les préoccupations du poète et de l'acteur? Trompé par un faux enthousiasme pour la dignité du drame, n'avait-on point attaché des chaînes d'or aux ailes de Shakspeare? N'avait-on point trop fait de pièces éminemment littéraires un spectacle pour les yeux? Au point de vue de l'art sérieux, ces questions sont graves, et je ne pense point que M. Charles Kean les ait entièrement résolues en sa faveur.

Aujourd'hui Charles Kean se présente à nous sur les planches du *Drury-Lane-Theatre* sans aucun des accessoires auxquels on a reproché de dissimuler l'insuffisance de l'acteur au *Princess's*. Son succès n'en a pas moins été considérable. La moitié de ce succès revient de droit à M[me] Charles Kean, qui est une tragédienne hors ligne. Les deux artistes se sont montrés tour à tour dans le drame et dans la comédie. Je ne m'arrêterai point aux rôles qu'ils ont remplis avec plus ou moins de succès dans des œuvres secondaires, j'aime mieux remonter tout de suite au maître du théâtre anglais, à ce vaste fleuve du génie et des passions dramatiques dans lequel tous les grands acteurs et toutes les grandes actrices ont puisé de siècle en siècle leurs personnifications les plus vivantes. La civilisa-

(1) Le siége de Harfleur, par exemple, était représenté avec les machines de guerre, les canons, les bannières, les manœuvres d'attaque et de défense, les barricades, l'incendie dans l'intérieur de la tour, l'assaut et la capitulation, le tout d'après les indications d'un document authentique, un ancien manuscrit latin conservé dans la bibliothèque du *British Museum*, et laissé par un prêtre qui, accompagnant alors l'armée, avait été témoin oculaire des faits.

Digitized by Google

tion britannique s'appuie sur deux livres, la Bible et Shakspeare. J'ai connu un gentleman qui remerciait le ciel de l'avoir fait naître Anglais pour trois raisons : la première était de vivre libre, la seconde de rencontrer dans ses voyages des compatriotes sur toute la terre, la troisième de lire et d'entendre les drames de Shakspeare dans la langue où ces drames ont été écrits. J'avoue que pour moi-même c'est toujours une fête de l'esprit quand je vois une des pièces du grand poète anglais interprétée par des acteurs anglais. Quoique Shakspeare ait beaucoup voyagé dans l'histoire et qu'il se soit assimilé avec une rare puissance les élémens des diverses civilisations qui florissent à la surface du globe, il garde toujours une forte empreinte du génie britannique. J'ai été surtout frappé de ce cachet national en voyant Charles Kean dans le rôle d'Hamlet.

Étant en France, je croyais connaître la pièce pour l'avoir vu représenter au théâtre, non d'après Ducis, mais d'après une traduction que l'on disait littérale. A Londres, mon illusion se dissipa dès le lever du rideau. Nous ne connaissons rien de Shakspeare, au moins de Shakspeare joué sur la scène. Les habitudes de notre théâtre s'opposent à ces changemens à vue qui permettent de suivre l'action du drame d'un lieu à l'autre sans rompre l'unité morale. A part quelques retranchemens qui sont peut-être nécessaires dans un poème de quatre mille cinquante-huit vers, ici la représentation n'altère en rien la pièce écrite. *Hamlet*, il est vrai, n'a pas toujours été joué avec cette fidélité. Garrick supprimait le voyage en Angleterre, les funérailles d'Ophélia, le discours philosophique d'Hamlet et les rudes plaisanteries des fossoyeurs. Les anciens acteurs avaient pris bien d'autres libertés; mais le respect toujours croissant des Anglais pour leur grand poète dramatique ne tolérerait plus aujourd'hui de tels changemens ni de telles omissions. Est-ce seulement dans la forme que le drame s'éloigne, sur le théâtre britannique, de nos idées françaises? Non certes; le caractère d'Hamlet avec ses saillies mordantes, ses excentricités, ses brusques et austères boutades, son *humour*, les sourdes intonations de sa vengeance comprimée, ne peut guère être compris et rendu que par un acteur anglais. Encore n'ai-je rien dit de cette magnifique langue de Shakspeare, qui ajoute tant de force et de relief aux idées du poète.

Le type d'Hamlet s'est pour ainsi dire formé sur le théâtre anglais par une filiation de grands acteurs; Burbadge, qui vivait du temps de Shakspeare, a transmis ce rôle à Taylor, Taylor à Hart, Hart à Betterton (1), et ainsi de suite jusqu'à Charles Kean, qui en a

(1) Thomas Betterton est avec Garrick, John Kemble et Edmund Kean, une des grandes figures de la scène anglaise. Il jouait à Portugal-street-Playhouse et quitta la scène en 1710. On raconte qu'à la vue de l'ombre, il jetait un regard de surprise si ter-

Digitized by Google

fait l'objet particulier de ses études. Tout en suivant la tradition, chacun d'eux a naturellement introduit des effets nouveaux; c'est ainsi que John Kemble fut le premier qui s'avisa de s'agenouiller devant l'ombre du père d'Hamlet. Dans la scène avec Polonius, au moment où celui-ci lui demande : « Que lisez-vous, mylord? » et où Hamlet répond : « Calomnies, *slanders!* » Kemble, pour donner plus de force à ses semblans de délire et pour exprimer l'état violent de son âme, arrachait la page du livre. On n'a pas non plus oublié en Angleterre son air absorbé, son front assombri et courbé par le poids d'une indomptable fatalité, ni l'expression tragique de son sourcil au moment où il cherchait à pénétrer le mystère effrayant de la mort de son père. Dans la scène où Hamlet découvre que le cadavre de la jeune fille qu'on enterre est celui d'Ophélia, il n'avait pourtant pas, dit-on, le pathétique d'Henderson, qui semblait alors ému jusqu'au fond de l'âme. Les autres rôles de la pièce se sont de même successivement incarnés dans quelques artistes fameux. Aucun de ceux qui ont jusqu'ici représenté le spectre n'a égalé Booth, s'il faut en croire les annales de la scène. Sa voix lente, solennelle, sépulcrale, sa marche silencieuse, sa figure de l'autre monde et tout l'ensemble de son jeu frappaient les spectateurs d'un sentiment de vertige et de terreur. Ophélia a passé aussi par différentes transformations; mais elle reste comme sculptée dans le souvenir de mistress Siddons. Sa grande beauté, la grâce innocente avec laquelle elle recevait les conseils de son frère Laerte, le changement de ses traits, son effroi et la manière dont elle racontait à Polonius l'apparition d'Hamlet pâle et en désordre dans sa chambre, défient, assurent les Anglais, toute comparaison avec les actrices vivantes. Dans la scène du délire toutefois, une autre comédienne célèbre, mistress Montford, qui était contemporaine de Cibber et sur laquelle Gay a écrit sa ballade de *Suzanne aux yeux noirs* (*Black-eyed Susan*), paraît avoir atteint le sublime de la vérité. L'amour l'avait privée de sa raison, et elle était enfermée dans une maison de fous quand un jour, dans un de ses momens de lucidité, elle demanda quelle était la pièce qu'on jouait ce soir-là au théâtre. On lui répondit que c'était *Hamlet*. Elle se souvint d'avoir toujours affectionné dans ce drame le rôle d'Ophélia. Avec cette finesse qui distingue souvent les aliénés, elle s'échappe vers le soir de la maison de fous, se rend au théâtre, et, cachée dans la coulisse, attend le moment où Ophélia devait paraître dans un état de délire. Elle se glisse alors sur la scène à l'instant où l'actrice qui avait joué la

rible que la première fois ce fut l'ombre qui eut peur et qui demeura quelques instans sans pouvoir parler.

Digitized by Google

première partie du rôle allait faire son entrée. Qu'on juge de l'étonnement des spectateurs à la vue d'une autre figure qui avait les yeux, l'expression, la voix, les gestes de la fille idéale rêvée par Shakspeare ! Ce n'était plus une actrice, c'était Ophélia elle-même, c'était le délire, mais le délire intelligent, à la fois gracieux et terrible. La nature venait de faire un effort suprême ; « maintenant, s'écria-t-elle en quittant le théâtre, tout est fini. » Mistress Montford mourut quelques jours après.

Dans leur enthousiasme pour Shakspeare, les Anglais ont recherché quels devaient être l'âge, la taille et le tempérament d'Hamlet. Il y a aussi tout un côté de ce caractère qui a, — mais seulement depuis ces derniers temps, — appelé l'attention des lettrés et des critiques : je parle de la faiblesse, de l'impuissance, de l'humeur rêveuse, sentimentale et pour ainsi dire hystérique d'Hamlet, lesquelles forment par instans un contraste saisissant avec l'ambition du jeune prince et avec l'énergie et la grandeur de ses desseins. On s'est même demandé si à ce point de vue le rôle ne pourrait point être rempli avec avantage par une femme. Une actrice anglaise encore vivante, miss Marriott, a tenté cette expérience il y a quelques années au théâtre de Glasgow, et avec un véritable succès (1). Il ne faut point chercher ce côté délicat et en quelque sorte féminin du caractère d'Hamlet dans le jeu de Charles Kean. Il remplit le rôle selon les traditions du théâtre anglais, qui s'est jusqu'à ce jour peu préoccupé de considérations venues en grande partie de l'Allemagne. Au point de vue théâtral, Charles Kean n'est pas non plus le fils de son père ; il est le fils de l'étude, de la réflexion et du jugement. S'il n'a ni la force et la majesté de John Kemble, ni la passion d'Edmund Kean, ni l'intelligence de Macready, il possède du moins un beau talent, acquis par de nobles efforts, et nul acteur vivant ne saurait lui être préféré dans le type d'Hamlet. Quoique la pièce soit montée avec peu de soin à Drury-Lane, j'avoue avoir éprouvé une de ces fortes émotions que le théâtre anglais seul peut produire.

Le court passage de M. et de Mme Charles Kean a redonné au drame, sur les planches de Drury-Lane, une vie provisoire ; mais peut-on considérer cet événement comme un signe de renaissance et en tirer quelque conclusion favorable pour l'avenir (2) ? Je crains

(1) Miss Marriott a joué en Écosse et à Londres. Je l'ai vue vers la fin de 1850 à *New-Adelphi Theatre*, et l'ai retrouvée dernièrement au *Standard*.

(2) Charles Kean avait d'abord annoncé l'intention de se rendre avec sa femme en Amérique, et on pouvait craindre qu'il ne voulût y achever sa carrière théâtrale. Aux termes de son dernier engagement, il a pourtant promis de revenir en 1862 à Londres et de donner à Drury-Lane un certain nombre de représentations.

Digitized by Google

bien qu'il n'en soit pas ainsi : la comédie et la farce, en attendant l'opéra, vont reprendre possession de ce même théâtre où Shakspeare régnait presque toute l'année sur un peuple fervent d'adorateurs. Si je nomme toujours Shakspeare, c'est que seul, parmi les auteurs dramatiques de la grande époque d'Élisabeth, il a encore le pouvoir d'arracher de temps en temps les masses à leur indifférence. Les autres, malgré d'éminentes qualités que reconnaissent les Anglais, n'ont reparu à d'assez longs intervalles sur la scène que comme des météores. On les lit, on ne les joue plus. Trois hommes ont fait, il y a quelques années, de généreux efforts pour renouveler le drame littéraire : je parle de Douglas Jerrold, de Bulwer et de Sheridan Knowles. Le premier est mort, les deux autres vivent encore, mais ne travaillent plus pour la scène. Sheridan Knowles, dont tout le monde honore le caractère et aime le talent, fait aujourd'hui des lectures religieuses dans les chapelles. Cette alliance des facultés théâtrales et des idées mystiques étonnerait peut-être en France, mais n'a rien qui surprenne en Angleterre, où le drame sérieux est considéré comme la moins profane des occupations de l'esprit. Ces trois écrivains ont laissé derrière eux sur la scène anglaise des pièces qui sont devenues populaires en naissant : Douglas Jerrold, *Suzanne aux yeux noirs*; Bulwer, *la Dame de Lyons* et *l'Argent*; Sheridan Knowles, *le Bossu*, *Guillaume Tell*, *la Rose d'Aragon*, *la Chasse d'amour* et quelques autres. La plupart de ces drames, qui ont aujourd'hui droit de cité sur tous les théâtres, servent encore de temps en temps à mettre en relief les débuts de quelques acteurs et de quelques actrices; mais ils ont perdu la fraîcheur de la nouveauté et n'ont guère été remplacés jusqu'ici. De Drury-Lane si nous passons à Covent-Garden, nous trouverons le culte de Shakspeare encore plus négligé.

L'origine de *Covent-Garden-Theatre* remonte à Davenant, qui, en même temps que Thomas Killigrew, avait extorqué à Charles II le privilége de mêler le drame à la musique. Ce théâtre, bâti par Rich, le célèbre arlequin, fut ouvert au public en 1733. Les acteurs prirent d'abord le nom de la *troupe du duc*. C'étaient les mêmes qui jouaient auparavant sur un autre théâtre, dans Portugal-Row, avec William Davenant à leur tête. Rich, comme régisseur, était ce qu'on appellerait de nos jours un homme d'affaires. On lui reproche d'avoir introduit dans le public anglais le goût de la parade. Quoique sans éducation (1), il eut, comme on dit, la main heureuse en faisant représenter *l'Opéra du mendiant* (*Beggar's opera*). Cette pièce eut un succès fou à cause des allusions qui y étaient dirigées

(1) Il disait *mister* au lieu de *sir* en s'adressant à quelqu'un dans la conversation.

Digitized by Google

contre la cour. S'il faut en croire l'autorité de Gibbon, le *Beggar's opera* eut même une influence sociale. Selon lui, cette pièce servit à réformer en Angleterre les mœurs des voleurs de grands chemins, en les rendant moins féroces et plus polis, en un mot plus *gentlemen*, à quoi quelqu'un répondit que Gay, l'auteur de la pièce, « était l'Orphée des brigands. » On a dit aussi, faisant allusion au succès d'argent, que cet opéra avait rendu Gay riche et Rich gai. Depuis l'origine, ces deux théâtres voisins, Covent-Garden et Drury-Lane, ont toujours vécu dans un état de rivalité. La plupart des grands artistes que nous avons nommés ont joué alternativement sur l'une et l'autre scène. Il y a pourtant des acteurs dont le souvenir semble s'attacher plus particulièrement à Covent-Garden : tels furent Barry, le plus brillant des Alexandres; Quin, si connu par ses épigrammes, et Macklin, qu'on admirait surtout dans le rôle de Shylock. Ces acteurs s'étaient séparés par jalousie de Garrick, qui continuait alors de régner à Drury-Lane. Les deux troupes se portaient l'une à l'autre des défis magnifiques, jouant quelquefois la même pièce de Shakspeare durant des mois entiers, et attendant auquel des deux théâtres la foule cesserait enfin d'accourir, avant de proclamer la victoire ou la défaite.

A Covent-Garden surtout florissait, dans des temps qui se rapprochent plus de notre époque, la grande dynastie des Kemble. Le génie dramatique semblait incarné dans cette famille, qui a donné au théâtre anglais John et Charles Kemble et leur sœur Sarah, plus connue encore sous le nom de mistress Siddons (1). L'aîné et le plus remarquable des deux frères, John-Philipp Kemble, était né à Prescot, dans le Lancashire, en 1757. Son père était régisseur d'une troupe de comédiens, au milieu de laquelle John, alors âgé de dix ans, fit ses débuts sur la scène. Il appartenait, dit-on, à l'ancienne école déclamatoire; mais sa sœur, mistress Siddons, douée d'un véritable génie, entrait plus avant que lui dans le sentiment de la nature. Sa beauté tragique surpassait tout ce qu'on avait vu sur la scène anglaise : quand elle paraissait, ses cheveux et ses sourcils noirs, son regard d'aigle, son geste dominateur, tout lui donnait un air de grandeur et de majesté héroïque. Non contente d'illustrer la scène par l'éclat de son talent, elle releva la profession théâtrale par la dignité de ses mœurs. Elle était née à Brecon (2), dans un cabaret (*public house*) qui conserve encore aujourd'hui l'enseigne *à l'Épaule-de-Mouton* (*the Shoulder of Mutton*). On montre aussi dans la ville de Stourbridge une grange où l'on assure que mistress

(1) Elle avait épousé le comédien Siddons. De cette même tige sortit une autre actrice distinguée, miss Fanny Kemble, nièce des précédens.

(2) Ou Brecknon, dans le sud du pays de Galles.

Digitized by Google

Siddons fit ses débuts, dans une représentation extraordinaire au bénéfice de la troupe, qui se trouvait alors fort à court d'argent. Les officiers d'un régiment qui était en garnison dans la ville offrirent leurs services pour donner plus d'attrait au spectacle. Sarah Kemble, alors une jeune fille de quinze ans, joua dans la pièce le rôle de l'héroïne. Elle devait s'évanouir dans les bras de son amant; mais au lieu de se trouver mal, elle se prit à éclater de rire et se sauva de la scène, à la grande confusion de l'officier, lequel déclara ensuite qu'il l'aurait volontiers poignardée dans ce moment-là. Plus tard mistress Siddons apparut à Drury-Lane dans le rôle d'Isabella, et son fils Henri personnifiait un enfant qui figure dans la même pièce : *le Mariage fatal;* mais quoique Drury-Lane ait été à Londres le berceau de sa profession théâtrale, le nom de cette actrice, comme celui de son frère John Kemble, semble appartenir de préférence à Covent-Garden.

La salle de Covent-Garden a été brûlée plusieurs fois, — c'est la destinée ordinaire des théâtres, — mais je ne signalerai que l'incendie du 5 mars 1852. Étant dès lors à Londres et passant par là, je vis le lendemain les poutres noircies qui fumaient encore; de l'ancien édifice il ne restait que des pans de murs démantelés. Le feu est pour les théâtres un ennemi bienfaisant; il les force à se mettre, après quelques années de repos, au niveau des progrès de l'architecture. Le vieux poète Taylord avait déjà fait cette remarque à propos du *Globe*, qui de son temps avait été détruit par les flammes. Grâce à cette circonstance, le toit de chaume et les murs de bois de l'ancien théâtre avaient été remplacés par un bâtiment plus convenable : « image, ajoute-t-il, des grandes choses qui triomphent grâce aux épreuves de ceux qui osent courir les plus grands dangers. » Au Covent-Garden que j'avais vu en arrivant à Londres, lourde et large construction d'un style tant soit peu cénobitique, a succédé de même, par les amères faveurs de l'incendie, un des édifices les plus élégans que je connaisse et les mieux appropriés au caractère d'un théâtre. L'architecte est M. Barry, qui a élevé le nouveau palais de la chambre des communes. Les bas-reliefs et les statues de Flaxman, qui décoraient l'ancien monument ruiné par les flammes, ont été sauvés et ajustés au nouveau avec un goût merveilleux. Au théâtre se rattache un palais de cristal ou un palais des fleurs (*floral hall*), qui sert à la fois de salle de concert et de délicieuse promenade. A l'intérieur, la salle de spectacle ne peut être comparée pour la grandeur et la magnificence qu'à la Scala de Milan. Le lustre monumental suspendu à un plafond ou pour mieux dire à un dôme d'azur pâle, les richesses du proscenium, qui écraseraient tout autre théâtre d'une dimension moins auguste, mais qui s'ap-

Digitized by Google

puient ici avec une grâce et une légèreté relatives sur les robustes colonnes latérales, les décorations, les figures et les supports des loges, tout cela n'est-il pas fait pour motiver les malédictions du vieux drame légitime, qui, depuis la reconstruction de la salle, n'a point été convié à toutes ces splendeurs (1)? *Covent-Garden theatre* a entièrement passé à l'ennemi : je désignerai ainsi la musique, qu'on regarde en Angleterre, et avec raison, comme la rivale qui a supplanté la tragédie dans les bonnes grâces du public. Quelques mots suffiront à expliquer ce changement dans les goûts et les mœurs des Anglais. Jusqu'en 1815, l'opéra tenait peu de place à Londres; mais à la suite des événemens qui amenèrent la chute de l'empire, la Grande-Bretagne subit dans les arts le contre-coup de notre invasion étrangère. Des chanteurs français, italiens, allemands, vinrent s'établir à Londres, au moins durant une partie de l'année, et répandirent dans la société anglaise un amour de la musique qui, comme tous les nouveaux amours, devint bientôt exclusif. L'aristocratie d'outre-mer, qui, plus encore que toutes les autres aristocraties du monde, impose aux divertissemens publics l'empire de la mode, témoigna surtout pour le chant une préférence qui fut bientôt partagée par les autres classes. Je n'ai, bien entendu, rien à dire contre les progrès du goût musical; seulement je regrette de lui voir sacrifier une des gloires du théâtre anglais. Covent-Garden est aujourd'hui le *Royal-English Opera*.

Le troisième théâtre privilégié était avant 1832 celui de Haymarket : il commença vers 1720. En 1735, Henri Fielding y ouvrit la saison théâtrale par *la Compagnie du Grand-Mogol*, pièce burlesque dans laquelle il joua quarante nuits de suite son fameux rôle de Pasquin; mais le théâtre fut obligé de fermer en plein succès, par suite d'un acte de 1736, qui soumettait les salles de concerts et de divertissemens à certaines restrictions légales. En 1744, Haymarket rouvrit sous la direction de Macklin, d'où il passa en 1747 dans les mains de Foote, qui imagina d'y servir du thé, et en fit un des endroits de Londres les plus amusans. C'est à Foote que le théâtre dut ses priviléges. Ce comédien, étant à une partie de chasse à laquelle assistait le duc d'York, eut le malheur (le bonheur si l'on veut) de se casser la jambe. Par l'entremise du duc, il obtint, comme une sorte de compensation pour cet accident, une patente à vie (*licence for life*) qui l'autorisait à faire de Haymarket, lequel n'avait guère été jusque-là qu'une salle de divertissemens, un véritable théâtre pour la saison d'été. Plus tard, ce même théâtre devint permanent. La salle actuelle, bâtie en 1821, s'élève presque vis-à-

(1) L'abandon du drame avait d'ailleurs commencé avant l'incendie de 1856.

Digitized by Google

vis de *her Majesty's Theatre,* autrement dit l'opéra italien. Le *petit théâtre* de Haymarket, comme l'appellent les Anglais avec une sorte de tendresse paternelle, a toujours été plus renommé pour la comédie que pour le drame. Le *manager* est à présent M. Buckstone.

A la fois auteur, régisseur et acteur comique, John Baldwin Buckstone est une des figures les plus saillantes et les plus originales de la scène anglaise. En voyant aujourd'hui ce masque bouffon, dont le silence même provoque les éclats de rire de toute une salle, on a vraiment de la peine à se figurer que le même artiste fit ses premières armes vers 1823, au théâtre royal de la petite ville d'Oakingham, dans les rôles d'Hamlet, d'Othello, de Macbeth et de Richard III. La direction particulière de son talent paraît lui avoir été révélée par un hasard. Le *bas comédien* (*low comedian,* ce que nous appellerions le farceur de la troupe) était absent un soir, quand Buckstone reçut avis de se charger du rôle. C'était une demi-heure avant la représentation. Le rôle était celui de Gabriel, le domestique ivre, dans *les Enfans de la Forêt* (*the Children in the Wood*). Le succès qu'il obtint ce soir-là lui ouvrit les yeux sur tout un côté de sa nature qu'il ne connaissait point encore. Il venait, comme on dit, de trouver sa veine. Buckstone ne renonça pourtant point tout de suite à la tragédie; mais, après une sorte de combat entre ses premières illusions et sa vocation naturelle, il finit par s'attacher exclusivement à l'étude du côté comique de la vie humaine. Sur ce terrain, il ne craint guère de rivaux. Mieux peut-être qu'aucun acteur vivant, il personnifie l'*humour,* la drôlerie britanniques. Son jeu est si parlant, que j'ai vu des Français, qui ne savaient point un mot de la langue anglaise, comprendre parfaitement, par le geste et la mimique de l'acteur, le caractère auquel il donnait la vie sur la scène. Buckstone pourrait s'appliquer ce vers d'*Hamlet :* « Je ne sais point ce que c'est que paraître; je suis. » Il *est* en effet le personnage qu'il représente. Comme auteur dramatique, M. Buckstone occupe encore un rang distingué; il débuta, il y a plusieurs années, sur un théâtre de Londres dans une pièce qu'il avait écrite, *Luke the Laboureur;* depuis ce temps-là, près de cent cinquante comédies, drames et farces sont sortis de sa plume féconde. Dieu préserve ces pièces de vivre toutes! Il y en a pourtant dans le nombre qui portent le cachet d'un esprit fin, vif et ingénieux; telles sont : *le Diamant brut* (*the rough Diamand*), *les Fleurs de la Forêt* (*the Flowers of the Forest*), *les Secondes Pensées* (*Second Thoughts*), et *les Buissons* (*Bushes*), dont le succès, quoique déjà ancien, est *toujours vert,* pour me servir d'un jeu de mots anglais.

Une autre *attraction* de Haymarket est miss Amy Sedgwik. Je me souviens encore de la sensation que produisirent en 1858 les bril-

Digitized by Google

lans débuts de cette actrice à *Haymarket Theatre*, dans le drame de Bulwer, *la Dame de Lyons*, où elle *illustrait* le rôle de Pauline. Le bruit se répandit aussitôt qu'une nouvelle étoile s'était levée dans le ciel dramatique. Du premier coup elle supplanta miss Reynolds, qui était jusque-là en possession de la faveur du public. Son succès ne pouvait être comparé qu'à celui d'Edmund Kean, lorsqu'il apparut comme un phénomène sur les planches de Drury-Lane. D'où venait-elle? où avait-elle fait son éducation théâtrale? On apprit qu'après avoir étudié à Londres, en 1852, sur un théâtre d'amateurs situé dans Catherine-street, elle avait couru la province, allant de Richmond à Bristol, de Bristol à Cardiff et de Cardiff à Manchester. M. Buckstone, reconnaissant chez elle un talent qui n'était point à sa place, une lumière sous le boisseau, l'avait enfin engagée à venir briller dans Londres. J'ai vu, depuis ses débuts, miss Amy Sedgwick jouer à Haymarket, dans *la Chasse d'amour* (*Love Chase*), une des meilleures pièces de Sheridan Knowles, le rôle de Constance, et celui de Hester dans *le Couple mal assorti* (*the Unequal Match*), écrit par Tom Taylor. Ce qui frappe tout d'abord chez cette actrice, c'est la richesse de son clavier dramatique; elle passe par degrés des tons doux, et en quelque sorte du clair-obscur, aux effets les plus brillans et les plus vigoureux. Dans l'*Unequal Match* par exemple, pièce admirablement calculée pour faire valoir l'étendue de son talent, elle paraît d'abord comme une villageoise simple, modeste et ingénue, puis comme la femme d'un gentleman à la mode, qui la trahit après l'avoir épousée par amour; enfin elle se transforme, pour reconquérir le cœur de son mari, en une coquette splendide, la reine de la *fashion*, l'idole d'une petite cour d'Allemagne, où elle soumet tout à la puissance illimitée de ses charmes. Personnellement miss Amy Sedgwick doit beaucoup à la nature, cultivée par l'art. Ce n'est point une beauté grecque; c'est une vraie beauté anglaise, grande, luxuriante, avec une bouche, un front et des yeux bleus intelligens, des cheveux d'un brun doré, des sourcils d'un trait ferme et pourtant délicat, des dents d'une blancheur irréprochable, et je ne sais quel air de conquérant qui tient en même temps au caractère de la personne et à la race. Miss Amy Sedgwick avait d'abord tourné ses vues vers la tragédie. Elle a certainement quelques-unes des qualités du genre grave, la réflexion calme, l'enthousiasme, la mélancolie, et le don, assez rare chez les actrices anglaises, de s'élever sans effort comme sans exagération aux transports les plus violens du sentiment dramatique. Je la préfère pourtant, et de beaucoup, dans la comédie. Au lieu de disputer faiblement la palme à Mlle Rachel dans le rôle d'Adrienne Lecouvreur, elle fera mieux de rester sur son terrain, — les comédies de Shaks-

Digitized by Google

peare, par exemple, où elle est capable de déployer, à côté d'émotions sérieuses, un feu, une *humour* et des grâces toutes britanniques (1). Quoique encore assez jeune (elle ne compte guère que trente ans), miss Amy Sedgwick respecte et ménage son talent; elle joue assez rarement, même à Haymarket. Mariée à un médecin distingué, le docteur W. Parkes, elle partage sa vie entre le foyer domestique, le monde et le théâtre. Dans ces derniers temps, elle a paru affectionner un genre de divertissement littéraire qui convient parfaitement à sa nature, et qui n'est, j'imagine, guère connu en France : ce sont les lectures dramatiques (*dramatic readings*). L'actrice interprète dans ces séances, devant un public de connaisseurs, des morceaux choisis parmi les chefs-d'œuvre des maîtres : Shakspeare, Sheridan, Tennyson, Campbell et Dickens.

J'ai souvent regretté que Haymarket, en sa qualité d'ancien théâtre privilégié, ne consacrât point une partie de l'année à faire revivre quelques-unes des vieilles comédies anglaises. A cela il y a sans doute plus d'une difficulté : d'abord le goût du public, et ensuite les acteurs, qui ont perdu les saines et bonnes traditions. Ce second obstacle est, à mon avis, le plus sérieux. J'en juge par une charmante comédie de Goldsmith : *Elle se courbe pour vaincre* (*She stoops to conquer*), que j'ai vu jouer à ce théâtre pour les débuts d'une actrice, miss Fanny Stirling (2). La situation est des plus plaisantes; deux Anglais qui ont perdu leur route arrivent vers la nuit dans une taverne de campagne où ils demandent à coucher. On leur dit qu'il n'y a point de lit, mais qu'ils trouveront dans le voisinage une excellente auberge. La maison vers laquelle les dirige par malice le fils même de la famille est celle de M. Hardcastle, qu'ils ont tant cherchée et où ils sont attendus. L'un de ces deux Anglais est un caractère particulier à son pays, timide dans le monde, hardi dans les hôtels : qu'on juge donc des libertés qu'il prend avec le maître et avec la fille de la maison, dans laquelle il s'obstine à voir une jolie aubergiste, *barmaid*. Malheureusement le jeu des acteurs ne répond point à la délicatesse du talent de Goldsmith : il est lourd, chargé, visant plutôt à la bouffonnerie qu'au comique. Il y a pourtant un caractère qui se détache sur ce fond exagéré avec les couleurs de la vie et de la vérité locale : c'est celui de Tony Lumpkin,

(1) Il faut surtout la voir dans la délicieuse comédie de Shakspeare : *Much ado about nothing* (*Beaucoup de bruit pour rien*). Son âpre ironie a été comparée dans cette pièce à un chardon en fleur qui laisse au vent le soin d'emporter ses pétales amoureuses. Malgré ces qualités, M[lle] Sedgwick joue avec plus d'artifice que de naturel. C'est par là qu'elle reste inférieure aux grandes actrices du dernier siècle.

(2) Fille de mistress Stirling, une des meilleures actrices du théâtre anglais, que nous retrouverons dans la comédie moderne.

Digitized by Google

représenté par Buckstone. L'acteur est trop vieux pour le rôle (1); mais on retrouve chez lui le *squire* campagnard tel qu'il existait il y a un siècle, tel qu'il existe encore, je le crains, dans certaines parties excentriques de l'Angleterre. Ce grand enfant gâté, qui a plus de vingt ans et qui ne sait pas lire, hanteur de tavernes, amateur de chevaux, de chiens et de combats de coqs, se fiant à sa fortune pour couvrir et faire excuser son ignorance, rude de manières, jovial, espiègle, bon cœur au fond, est, grâce à Goldsmith et à Buckstone, une des plus excellentes peintures de mœurs que puisse offrir la scène anglaise. Je me suis souvent demandé si un théâtre qui ferait ainsi passer en revue les comédies des deux derniers siècles ne serait point la meilleure source à laquelle un étranger pourrait venir étudier l'histoire du caractère national.

Drury-Lane, Covent-Garden et Haymarket ont d'ailleurs perdu aujourd'hui la plus grande partie de leurs priviléges. Dès 1830, les petits théâtres de Londres, ou, comme on les appelait alors, les *minor theatres*, avaient commencé à jouer le drame. Pour éluder la loi qui leur interdisait ce genre de littérature, quelques notes de piano accompagnaient la représentation. En 1830, les propriétaires de Drury-Lane et de Covent-Garden, jaloux de conserver leur monopole, lancèrent contre ces théâtres une plainte qui ne fut point accueillie par les magistrats de Bow-street. Enfin en 1832 l'influence de Bulwer à la chambre des communes fit effacer de la loi une restriction qui était condamnée par les mœurs et par l'esprit de tolérance. Aujourd'hui tous les théâtres peuvent toucher à toutes les branches de l'art. Sous le régime de la liberté, le drame a-t-il reconquis dans les petits théâtres de Londres le terrain qu'il a perdu, — nous l'avons montré, — dans les trois royales demeures où il était autrefois protégé contre la concurrence? C'est là une question à laquelle les faits vont répondre.

II.

Nos regards doivent d'abord se fixer sur le plus ancien des *minor theatres*, devenu aujourd'hui, si j'ose le dire, la « maison de Shakspeare. » Il doit son nom, — *Sadler's-Wells theatre* (2), à une source minérale qui appartenait jadis aux moines de Saint-Jean, dans Clerkenwell. Ces eaux étaient renommées comme guérissant toutes les maladies. On s'y rendait en foule, quand un ordre de Cromwell fit cesser un pèlerinage que le protecteur condamnait comme un reste

(1) Buckstone a cinquante-neuf ans.

(2) *Wells* en anglais veut dire puits, source, fontaine.

Digitized by Google

des superstitions papistes. La même source, retrouvée plus tard par des ouvriers qui bâtissaient une salle de thé et de musique (*tea and music house*), fut, dit-on, exploitée avec succès. Sadler, un des premiers régisseurs, donna son nom à l'établissement, qui prit peu à peu le caractère d'un théâtre de troisième ordre. On y jouait des *burlettas* et des pantomimes; mais le principal attrait de l'endroit était la danse sur la corde raide et les sauts des bateleurs. La salle ayant été en partie reconstruite, on y introduisit de l'eau sur la scène, et l'on y donna des représentations nautiques. Cette circonstance, et plus encore le talent extraordinaire de Joey Grimaldi, le plus grand des *clowns*, attirèrent quelque temps la foule. Cependant Grimaldi mourut, les spectacles nautiques perdirent le charme de la nouveauté, et ce théâtre traînait dans un coin de Londres une pauvre et triste existence, quand le souffle de Shakspeare vint le régénérer.

On était alors en 1844; la cause du *drame légitime* semblait perdue devant le public. Macready venait d'essayer à Drury-Lane la puissance de la mise en scène et du talent d'interprétation appliqués aux œuvres du grand poète national. A cette expérience il avait gagné de la gloire, mais il avait perdu de l'argent. Les dépenses énormes qu'entraînaient des représentations dramatiques sur un si grand style et dans un aussi vaste théâtre n'avaient sans doute point été inutiles à l'art ni au public. Seulement le directeur en avait souffert, et les deux théâtres de Londres consacrés au drame, Covent-Garden et Drury-Lane, avaient juré de profiter de la leçon en se tournant vers d'autres dieux, fût-ce même vers le veau d'or. La situation, comme on voit, n'avait rien d'encourageant, du moins au point de vue industriel, pour les admirateurs de Shakspeare. Ce fut pourtant alors que deux hommes entreprirent à leurs risques et périls de relever le caractère du théâtre anglais, dégradé par toute sorte de divertissemens vulgaires, et de restaurer le drame poétique. L'un, M. Greenwood, était un régisseur intelligent; l'autre, M. Phelps, était un tragédien qui avait fait ses preuves à côté de Macready. Loin de croire avec la plupart des directeurs d'alors que Shakspeare était passé de mode, ils se dirent au contraire que rien ne l'avait jusqu'ici remplacé, — que rien sans doute ne le remplacerait, et qu'il suffisait des puissantes beautés du poète, sans les ruineuses magnificences de la mise en scène, pour ressaisir l'enthousiasme constant du public anglais. Ayant choisi le petit théâtre de *Sadler's-Wells*, les deux associés se partagèrent le terrain : le premier se chargea de la salle, le second de la scène, laissant ainsi le rideau marquer les limites de leur empire. Le drame poétique sortit bientôt triomphant d'une lutte où il n'avait pour vaincre que

Digitized by Google

ses propres armes et ses propres ressources. Quoique d'autres pièces aient été jouées de temps en temps par les acteurs du lieu, ce sont les œuvres de Shakspeare qui ont fait depuis des années et qui font encore tous les soirs la vie de ce théâtre. *Sadler's-Wells* est une sorte de temple consacré au barde d'Avon.

Le théâtre de *Sadler's-Wells* avait à l'origine de grands obstacles à surmonter. Je n'en signalerai qu'un, sa position même. Aux yeux de certains Anglais, ou plutôt de certains habitans de Londres, il n'existe rien au-delà du cercle de la ville qu'ils appellent *fashionable*. Or *Sadler's-Wells*, quoique élevé par le fait au rang des grands théâtres, a le tort d'être situé dans un quartier de Londres qui n'a rien d'aristocratique. On raconte qu'une très jeune actrice avait donné des espérances aux amateurs du drame shakspearien, quand elle eut le malheur de rencontrer dans le monde un *coxcomb*, un fat, si l'on aime mieux, qui lui demanda à quel théâtre elle jouait, exprimant en même temps le désir de la voir sur la scène. Au nom de *Sadler's-Wells*, il prit la figure d'un homme qui entend parler d'un endroit situé aux antipodes. « Et combien de relais, s'écria-t-il, dois-je commander sur le chemin pour ma voiture? » L'actrice eut, ajoute-t-on, la faiblesse de s'affliger de cette sotte plaisanterie, et abandonna sa profession. Je ne veux point affirmer qu'un tel préjugé soit partagé au même degré par l'élite de la société de Londres; mais je crois que la troupe de Phelps, malgré le nom de Shakspeare et le talent des acteurs, serait très peu connue des *beaux* du West-End, si elle n'avait joué durant la saison d'été sur la scène du *Princess's Theatre*. Il est vrai que tout en isolant *Sadler's-Wells* du concours et des bonnes grâces de l'aristocratie, la position excentrique de ce théâtre sur la carte de Londres lui a donné un public spécial qu'on pourrait appeler le vrai public du drame, et composé d'ouvriers, de petits marchands, de jeunes gens plus ou moins lettrés. Ce public d'habitués et d'amateurs a voué une sorte de culte aux chefs-d'œuvre du théâtre anglais. Il est surtout curieux de voir autour des galeries supérieures cette sombre guirlande de têtes penchées vers la scène, qui épient des yeux tous les mouvemens des acteurs et qui écoutent avec une attention religieuse les vers du poète. Le silence, un instant troublé par l'enthousiasme, se rétablit aussitôt. Les fortes émotions du drame trouvent dans le cœur du peuple des échos sonores et une sorte de ferveur virile que n'ont point encore glacée l'indifférence et le matérialisme. Y a-t-il à Londres une salle de spectacle où cette alliance apparaisse sous des traits plus frappans qu'à *Sadler's-Wells?* Nulle part ailleurs, je crois, il n'existe entre les spectateurs et les acteurs un tel courant, ou, pour mieux dire, un tel frémissement magnétique. Et qui ne

Digitized by Google

voit que le lien de cette sympathie est l'âme de Shakspeare? Il n'entre point dans mon intention de rechercher ici l'influence sociale du drame shakspearien. Si j'en juge pourtant par l'impression gravée sur les physionomies à la chute du rideau, cette influence doit être considérable. Un théâtre qui arrache tous les soirs les spectateurs aux obscures et grossières préoccupations de la vie réelle pour les transporter dans les hauteurs étoilées de la poésie, qui dégage les passions humaines du limon des intérêts matériels en les élevant au sentiment de l'héroïque, ne saurait être vu d'un œil indifférent par le moraliste.

On ne reprochera point à *Sadler's-Wells*, comme on l'a fait à Drury-Lane sous Macready et au *Princess's Theatre* sous Charles Kean, de masquer le jeu des acteurs derrière le clinquant de la mise en scène. Je l'accuserais plus volontiers d'avoir donné trop peu d'attention à la vérité historique du costume et au style des décorations. Sous prétexte de nous montrer le drame de Shakspeare dans sa simplicité, il nous le montre un peu dans sa nudité. Je me crois presque revenu, devant cette mise en scène primitive, au berceau de l'art dramatique, au vieux théâtre du Globe. Ce n'est point en vain que les lois de la perspective théâtrale ont été perfectionnées, et je ne vois point pourquoi les pièces de Shakspeare se passeraient absolument du concours des autres arts. La troupe de *Sadler's-Wells* compte d'ailleurs peu de sujets très remarquables; mais elle a du moins une qualité qu'on retrouve rarement sur les autres théâtres de Londres : je parle de l'harmonie et de l'ensemble des acteurs. Les moindres rôles, au lieu d'être abandonnés, comme il arrive trop souvent sur la scène anglaise, à d'horribles doublures, se trouvent remplis avec une conscience des plus méritoires. La tête, l'âme, le héros de cette troupe est le tragédien Phelps. Cet acteur, qui est né en 1806, a commencé par être ouvrier compositeur dans une imprimerie de la ville de Devonport. Tout en laissant ses doigts errer sur le casier et choisir les lettres de plomb, l'esprit du jeune Samuel Phelps aimait à voyager dans le monde dramatique, dont les profondeurs lumineuses lui avaient été ouvertes par la lecture de Shakspeare. Le désir de suivre les représentations des grands théâtres l'attira bientôt à Londres, où il trouva de l'ouvrage dans l'imprimerie du journal le *Sun*. Comme toutes les têtes touchées du rayon dramatique, il ne tarda point à quitter l'état qui le faisait vivre pour les séductions de la scène. Après avoir joué avec succès à Haymarket et à Covent-Garden, il eut l'idée, à l'exemple de presque tous les grands acteurs anglais, d'avoir un théâtre à lui, et ce théâtre, il le consacra à Shakspeare. Le talent de Samuel Phelps est avant tout tragique. C'est dans *Virginius*, dans *Othello*, qu'il mérite surtout

Digitized by Google

d'être vu. Doué de plus de force et d'énergie que de tact, il efface souvent sous la passion de son jeu les traits délicats d'un caractère; mais c'est bien le type d'un tragédien anglais, véhément, pathétique, laissant déborder sa verve comme un torrent. Quoiqu'il ait peu touché à la comédie, on lui doit pourtant d'avoir relevé sur la scène certains caractères comiques de Shakspeare et de Sheridan, — celui de Peter Teazle par exemple, — qu'avant lui on avait fait beaucoup trop descendre vers le burlesque. Quel est le plus grand tragédien vivant, Charles Kean ou Samuel Phelps? Telle est la question qui divise aujourd'hui en Angleterre les amateurs du théâtre (*playgoers*). Il y a quelques années, Kean et Phelps parurent ensemble sur la scène de Haymarket dans un drame de Sheridan Knowles, *la Rose de Castille*. Quoique ayant les désavantages d'un rôle ingrat, Phelps aurait, dit-on, surpassé son rival. Pour mieux établir un parallèle entre ces deux acteurs, il faut opposer à Charles Kean jouant dans *Hamlet* Samuel Phelps personnifiant le caractère de *Macbeth*.

J'ai dit combien le drame d'*Hamlet*, joué sur la scène anglaise, s'éloignait des idées et des habitudes de notre théâtre; je crois que celui de *Macbeth* présente encore, pour un Français, une plus grande nouveauté. Le début de ce drame a quelque chose de saisissant : qu'on se figure une nuit, mais une nuit comme on n'en a jamais vu sur nos théâtres, noire, profonde, sinistre, au milieu de laquelle se dessinent les formes vagues des trois sorcières. Ces trois rôles, à *Sadler's-Wells*, sont remplis par des hommes. Devrait-il en être ainsi? La tradition paraît prononcer en faveur de cette singulière substitution de sexe : à Drury-Lane, du temps de John Kemble et d'Edmund Kean, les trois fatales sœurs étaient personnifiées par trois acteurs dont on a conservé les noms. On serait pourtant porté à croire, d'après l'autorité du docteur Formon (1), que du temps de Shakspeare ces mauvaises fées étaient représentées par des femmes, ou du moins par les jeunes gens qui jouaient alors les rôles de femmes et que l'on considérait comme de véritables actrices, puisque les *ladies* du temps prenaient d'eux les modes et les belles manières. Si nous consultons le texte, il y a aussi de bonnes raisons pour croire que l'auteur avait plutôt en vue des esprits femelles. « Vous seriez des femmes, s'écrie Banquo, si vos barbes ne m'empêchaient de croire qu'il en est ainsi. » Nous avons donc affaire à des êtres sans sexe « qui ne ressemblent point aux habitans de la terre, » et

(1) Astrologue qui vivait du temps d'Élisabeth et qui a écrit un journal des pièces dramatiques auxquelles il assistait. On peut accuser William Davenant d'avoir altéré sur ce point l'ancienne pratique du théâtre. C'est lui, ajoute-t-on, qui introduisit dans ces scènes surnaturelles la musique de Locke, et qui modifia le dialogue des sorcières pour le conformer à ses vues.

Digitized by Google

cette indécision ajoute au sentiment de terreur mystérieuse que nous inspirent ces maîtresses de la nuit; toutefois, par leur langage, par leurs danses, par l'ensemble des idées qu'elles éveillent, ces trois personnifications de la fatalité ne se rapprochent-elles pas plus de la femme que de l'homme? Passe encore si les rôles de sorcières étaient remplis par de jeunes tragédiens; ils sont au contraire le plus souvent confiés aux *low comedians* de la troupe. Il est bien vrai que Shakspeare les décrit comme des figures ridées et sauvages, il est bien vrai encore que l'intention philosophique du poète est d'établir un contraste entre l'état dégradé de ces créatures et l'étendue des pouvoirs surnaturels qu'elles exercent; mais faut-il donc en faire des caricatures repoussantes? Pourquoi ne point suivre ici le sentiment des Grecs, qui avaient accordé un genre de beauté même aux trois Parques? Et pourtant ce n'est que devant la scène anglaise qu'on peut se faire une idée de l'importance et de la grandeur farouche que cette intervention du merveilleux répand sur toute l'action du drame. Un critique de la Grande-Bretagne a fait observer avec raison que, sans l'influence des sorcières, qui relève, soutient et consacre en quelque sorte par l'oracle du destin l'ambition de l'usurpateur et de sa femme, Macbeth ne serait guère plus qu'un brigand vulgaire. Ces formes visibles, qui prolongent en quelque sorte ses idées et sa passion dominante dans l'infini du monde surnaturel, donnent aux desseins et au caractère du prince écossais des proportions héroïques. On s'intéresse à lui comme à l'homme du destin. Les scènes où figurent les sorcières, et qui font passer d'acte en acte le spectateur du rêve à la vie réelle, ouvrent dans la sombre économie du drame des perspectives illimitées. Ces trois puissances en haillons du monde invisible, ces glaciales figures qui promènent leurs doigts maigres sur leurs lèvres sèches ou lèvent leurs bras décharnés vers le ciel, la scène du chaudron et du crapaud, les évocations que ces gardiennes du secret des secrets font passer devant les yeux de Macbeth, les ténèbres visibles qui planent alors sur le théâtre et couvrent la naissance d'événemens ténébreux, les sourds roulemens du tonnerre, tout ajoute un caractère inexprimable à l'action par elle-même si dramatique. N'est-ce point ici que je comprendrais surtout qu'on fît intervenir les effets de la mise en scène? Il paraît néanmoins qu'à l'époque de Shakspeare, et longtemps après lui, le théâtre imitait encore très faiblement les grands météores de la nature. Le *nouveau tonnerre*, comme on l'appelait vers la fin du dernier siècle, fut introduit par un certain Denys pour une tragédie à lui, qui tomba dès la première représentation. Peu de temps après, il assistait à une représentation de *Macbeth*, quand un tonnerre d'une puissance

Digitized by Google

inouie jusque-là se mit à gronder durant la scène de l'orage. Denys reconnut son bien, et, se levant au milieu du parterre : « Mon tonnerre, s'écria-t-il, par Jupiter! *my thunder, by Jove!* »

Deux acteurs et une actrice se détachent à Sadler's-Wells du fond pâle de la troupe. L'actrice est miss Atkinson, qui joue naturellement le rôle de lady Macbeth. Elle a saisi quelques-uns des traits qui conviennent au caractère de ce démon de l'orgueil et de l'ambition sous la forme d'une femme. C'est en effet dans une juste alliance de la femme et du démon que consisterait, je crois, la perfection de ce rôle, car après tout le monstre féminin n'a pu entièrement étouffer son cœur. Depuis le moment où elle s'avance sur le théâtre d'un air sombre, couvant des yeux et de la pensée la fatale lettre dans laquelle Macbeth lui annonce son entrevue avec les sorcières, jusqu'à la fameuse scène de somnambulisme où, spectre vivant, elle cherche à effacer de sa main la tache de sang imaginaire, miss Atkinson soutient vaillamment une des créations les plus accablantes de Shakspeare. Avec quelle énergie masculine elle dit cette fameuse tirade : « Esprits qui présidez aux pensées des mortels, dépouillez-moi de mon sexe, *unsex me here!* » Durant la scène de nuit et d'orage, au moment où elle arrache, après l'assassinat, le poignard des mains de Macbeth, avec quel dédain superbe et quelle force effrayante de caractère elle cherche à relever l'esprit abattu de son mari! Aidée des traditions du théâtre anglais et inspirée par son talent, miss Atkinson, sans être à la hauteur de mistress Siddons et tout en manquant un peu de dignité, joue ce rôle mieux que ne le jouerait, je crois, aucune actrice française; par mieux, j'entends ici cet accent de race, cette voix du sang, pour me servir d'une expression de Shakspeare, qui n'appartient qu'aux sœurs de la mère-patrie (1).

Le second rôle important, celui de Macduff, est rempli par Marston. M. Henri Marston avait étudié la médecine, puis le droit, lorsque le démon de la scène s'empara de lui; il avait vu jouer Elliston et Charles Kemble. L'idée de les suivre dans la carrière dramatique rencontra la plus grande résistance dans les préjugés de sa famille. Il fut obligé de prendre un nom de guerre (2). Un bon oncle, maire de Winchester, voulant épargner à ce mauvais sujet de neveu le tort de disgracier une famille honorable, s'entendit même avec le régisseur pour le faire exclure de la troupe au moment où le jeune acteur comptait obtenir un succès dans la ville. Ces obstacles ne le découragèrent point, et Marston est aujourd'hui,

(1) Miss Atkinson fit en 1859, avec la troupe de Sadler's-Wells, un tour en Allemagne, où elle fut reçue avec enthousiasme.

(2) Son nom réel est Richard Henry Marsh.

Digitized by Google

malgré un défaut assez grave de prononciation, un tragédien de mérite. Ses meilleurs rôles sont ceux d'Yago, de l'ombre dans *Hamlet* et de Macduff dans *Macbeth.* Quant au maître de la troupe, Samuel Phelps, c'est à coup sûr un des derniers représentans de la grande école dramatique. Il a plusieurs des qualités que la nature a refusées à Charles Kean, une taille imposante, une figure noble, des manières chevaleresques. Il saisit bien l ensemble d'un caractère et déclame les vers de Shakspeare avec une rare vigueur, mais en même temps avec un peu de monotonie et une certaine emphase dont il aurait pu se délivrer en se montrant plus sévère envers lui-même. Si l'étude refroidit le jeu de Charles Kean, Phelps aurait au contraire beaucoup gagné à développer par le travail les germes du génie dont il semble doué. Il n'en a pas moins rendu de grands services à la cause du drame poétique en tenant allumée sous les murs de Sadler's-Wells cette lampe de Shakspeare à laquelle viendra se ranimer, il faut le croire, après un temps de ténèbres et de défaillance, l'inspiration nationale, qui semble aujourd'hui éteinte sur les autres théâtres.

Après *Sadler's Wells*, il faut nommer *Astley's Royal Amphitheatre*, qui naquit presque vers la même époque. Ce n'était à l'origine qu'un cirque fondé par Philippe Astley, qui avait été cavalier léger dans le régiment du général Elliot. Excellent écuyer et grand favori de George III, Philippe Astley n'en était pas moins fort ignorant. Un jour, durant une répétition, l'orchestre s'arrêta soudain. « Allons! dit Astley en s'adressant au chef des musiciens. Qu'y a-t-il maintenant? — C'est un *repos*, répondit celui-ci. — Un repos! répéta Astley avec colère, je ne vous paie pas pour vous reposer : je vous paie pour jouer! » C'est le même qui, entendant un directeur de théâtre se plaindre de la conduite de ses acteurs, lui dit : « Pourquoi n'agissez-vous point avec eux comme j'agis avec les miens? Je ne leur donne jamais à manger qu'après la représentation. » Il parlait naturellement de ses chevaux. L'amphithéâtre d'Astley, quoique ayant subi différentes transformations depuis la mort du fondateur, est toujours un endroit célèbre dans Londres pour les exercices équestres, les exhibitions de poneys savans, d'éléphans dansant sur la corde, et même d'animaux féroces plus ou moins apprivoisés. J'y ai vu jouer, il y a trois mois, dans un drame à grand spectacle, un lion qui, la nuit précédente, avait tué un homme. Cette circonstance pénible ajoutait, comme on peut le croire, un sentiment de tristesse et une sorte d'intérêt tragique à la représentation. L'acteur principal, — c'est le lion que je veux dire, — n'exprimait aucun remords de ce qu'il avait fait la veille; sa physionomie était calme et même assez bénigne : il remplit brave-

Digitized by Google

ment son rôle comme si de rien n'était, et suivit le *lion conquerer* (M. Crockets, le dompteur de lions) à travers tous les exercices de la pièce. On me demandera sans doute quel rapport peut avoir un tel théâtre avec le drame poétique. C'est le propre des grandes œuvres de l'esprit humain que de se prêter à différens points de vue. Un des derniers directeurs d'*Astley's Amphitheatre*, William Cooke, eut l'idée d'appliquer aux drames historiques de Shakspeare les ressources et les pompes d'une mise en scène qui n'appartient qu'à ce théâtre. Il fit représenter *Richard III* avec grand fracas, et l'on put voir pour la première fois sur la scène Richard au dos contourné, entouré de son état-major à cheval, monté lui-même sur ce fameux coursier, *White Surrey*, dont Shakspeare a immortalisé le nom. Le noble animal marchait vaillamment à travers la bataille et mourait avec un air de vérité qui attendrissait les spectateurs. Encouragée par ce succès, la troupe d'Astley monta ensuite *Henri IV* et *Macbeth*. Je ne veux point dire que le drame de Shakspeare, devenu, par un singulier tour de force, le drame équestre, répondît à toutes les conditions de l'art; mais quand je regarde à l'effet moral, je ne puis qu'approuver cette tentative. *Astley's* est le théâtre du peuple; c'est là que les ouvriers de l'*East-End*, les revendeurs des rues, les marchandes d'oranges viennent chercher quelques heures de récréation après les fatigues et les luttes d'une rude journée. Les drames de Shakspeare, plutôt *décorés* que bien joués, masqués par des exercices et des cavalcades qui en dénaturaient peut-être le caractère, mais après tout adaptés aux instincts d'une classe de la population qui vit surtout par les yeux, laissaient du moins entrevoir quelques-uns des horizons de la poésie. En tout cas, ils tenaient heureusement la place d'exercices périlleux qui ne réveillent chez l'homme que le sentiment de la force sauvage.

Sans m'arrêter maintenant à l'ordre d'ancienneté, ne dois-je point transporter le terrain de ces études dans quelques-uns des nouveaux théâtres de Londres qui attirent une foule choisie? Ici seulement un scrupule m'arrête : où trouver le drame *légitime?* Qu'on ne m'accuse point d'immobiliser, en m'arrêtant à une seule forme, l'esprit dramatique du théâtre anglais, ni de vouloir fermer, après Shakspeare, les portes du temple! Je serais trop heureux de découvrir dans la mine des écrivains vivans un autre filon. Certes ce n'est point la place qui manque aux essais des jeunes auteurs. Il existe maintenant à Londres vingt-cinq théâtres réguliers (*licensed*), parmi lesquels neuf au moins seraient prêts à recevoir un drame original qui leur offrirait des garanties raisonnables de succès. Je ne veux point dire que ce phénomène ne s'est jamais présenté. Qui

Digitized by Google

ne reconnaît pourtant que le marché, comme on dit, est aujourd'hui encombré par des traductions de pièces françaises? Quelquefois le larcin se trouve plus ou moins dissimulé par des changemens de noms, de lieux et de caractères; mais l'idée et l'action de la pièce ne laissent aucun doute sur son origine. Le plus habile de ces *adaptcurs* (car le métier a un nom) est sans contredit M. Tom Taylor, qui s'applique, avec une activité infatigable, à pourvoir les principaux théâtres de Londres. Quelques-uns de ces contrebandiers de l'esprit français cherchent à s'excuser en invoquant l'exemple de Shakspeare, qui, comme Molière, prenait son bien où il le trouvait; mais, modestie à part, ils semblent oublier que, si le barde d'Avon ne créait pas toujours, il transformait du moins en empruntant. L'état présent du théâtre en France n'est d'ailleurs pas si brillant qu'il suffise à éclairer deux pays, et l'on se figure aisément ce que peut être la lune d'un semblable soleil! Acteurs et directeurs se rejettent mutuellement la faute d'un système qui, continué, finirait par étouffer dans la patrie du drame jusqu'à cet âpre sentiment du moi, auquel la race anglo-saxonne doit, même dans les arts, une partie de ses conquêtes. Selon les directeurs, les drames originaux valent rarement la peine qu'on les hasarde devant le public. A en croire les auteurs, ce sont au contraire les théâtres qui s'opposent à l'essor de l'esprit national en favorisant sous main une sorte de contrefaçon littéraire. La vérité est un peu, je le crains, des deux côtés. La littérature anglaise, si riche en écrivains, est aujourd'hui pauvre en véritables auteurs dramatiques. Dans cet état de choses, les entrepreneurs de Londres trouvent un intérêt commercial à monter des pièces qui ont déjà reçu ailleurs le baptême du succès. C'est pour eux une garantie et comme un contrat d'assurance contre les pertes d'argent, qui, dans le cas d'une chute, ébranleraient la fortune de leur théâtre. Au lieu de risquer leurs capitaux sur l'inconnu, ils les hypothèquent de cette manière sur le bon goût du public parisien.

Un des nouveaux théâtres de Londres qui s'est élevé le plus haut sous le régime de la liberté théâtrale est l'*Adelphi*. Le lieu était en quelque sorte prédestiné, car au même endroit se trouvait jadis, sur le bord d'une route, une ferme qui appartenait à la fameuse actrice dont nous avons parlé, Nell Gwynn. Sous les planches de la scène coule à présent une source d'eau pure qui conserve encore son nom: c'est là que Nell s'arrêtait pour boire, en se rendant au village de Charing, où l'attendait Charles II pour manger du poisson et du lait caillé. Là aussi s'éleva en 1802, c'est-à-dire un siècle et demi plus tard, une salle de divertissemens. Le fondateur était un fabricant de couleurs qui avait inventé une nouvelle espèce de bleu, et qu'on ap-

Digitized by Google

pelait pour cette raison *Vrai Bleu Scott* (*True Blue Scott*). Il fit fortune, car sa découverte donnait une nuance particulière aux robes et aux autres objets de toilette que recherche la coquetterie des femmes. Ayant reçu de la nature un certain tour d'imagination, Vrai Bleu Scott introduisit dans sa nouvelle salle toute sorte d'amusemens et de scènes curieuses, évitant toutefois avec grand soin d'entreprendre sur les priviléges du drame légitime. Sa fille, miss Scott, était l'actrice principale et écrivait des pièces qu'elle jouait elle-même, ce qui d'ailleurs ne l'empêchait point de danser sur la corde raide. Trouvant cette spéculation pour le moins aussi bonne que la fabrication des couleurs, Scott jeta tout à fait le masque dont il s'était couvert jusque-là et fit bâtir un véritable théâtre qu'il appela *le Sans-Pareil*; plus tard cette même salle de spectacle devint le *Strand*, et enfin, vers 1821, l'*Adelphi*. Comme tous les autres théâtres de Londres, celui-ci passa par différentes mains, mais toujours avec un succès soutenu, qu'attestait le chiffre des recettes. Une foule de drames qui sont restés sur la scène anglaise ont vu le jour dans ses murs. Le directeur de l'*Adelphi Theatre* est aujourd'hui M. Webster, qui en 1858, trouvant l'ancienne salle petite et incommode, en fit construire une autre sous le nom de *New-Adelphi*.

Comme plusieurs des *managers* placés à la tête des théâtres de Londres, Benjamin Webster est aussi acteur, et il est même un acteur de premier ordre. Il descend, dit-on, de l'aristocratique famille des Buches, qui avec le duc de Norfolk se retirèrent dans l'Yorkshire après la bataille de Bosworth. Ses premières études étaient dirigées vers la marine; mais son caractère et ses inclinations le lancèrent bientôt sur la mer non moins orageuse du théâtre. Son début sur la scène n'annonçait pourtant guère ce qu'il deviendrait un jour. Il parut sous les habits d'Arlequin. De ce rôle à celui de Thessalus, dans *Alexandre le Grand*, qu'il remplit quelque temps après, le saut était considérable. Ayant réussi au-delà de tout espoir, il résolut de se consacrer au drame. Webster n'était toutefois alors qu'un acteur nomade, voyageant de ville en ville et jouant toute sorte de rôles sur toute sorte de théâtres. A ce rude métier, il acquit du moins de l'expérience et ce don que les Anglais désignent sous le nom de *versatility*, en vertu duquel un acteur s'assimile tous les caractères. Après une vie semée d'épisodes et d'aventures, après avoir parcouru l'Angleterre et l'Irlande, Benjamin Webster vint enfin chercher fortune à Londres. Partout il trouva la scène occupée par d'anciens acteurs qui ne se souciaient point de céder la place à un nouveau-venu, et qui ne lui laissaient que des emplois misérables. Le monde n'avait guère entendu parler de lui, quand en 1825 on joua *Mesure pour mesure* à Drury-Lane. Le rôle de Pompey, le *clown*,

Digitized by Google

était rempli par un comédien qui tomba subitement malade, et ce rôle fut donné au jeune Webster, qui eut à peine quelques heures pour l'apprendre. Sa réputation fut faite ce soir-là : le public, la presse, le directeur reconnurent en lui un talent dont on ne s'était point douté jusqu'à ce jour. Ayant ainsi rompu la glace, il vit bientôt s'ouvrir devant lui des perspectives plus larges et plus éclairées. Il entra à Haymarket, dont il devint plus tard directeur et qu'il céda ensuite à Buckstone pour prendre le gouvernail de l'*Adelphi Theatre*. Suivrai-je cet acteur à travers la série de ses transformations? Autant vaudrait entreprendre de fixer les changemens de Protée. Il n'est guère de caractère, de condition sociale, dans la vie anglaise, écossaise ou irlandaise, que l'infatigable Webster n'ait personnifiés sur la scène. Ce que j'admire surtout chez lui, c'est l'art tout britannique avec lequel il indique certaines émotions comprimées; la force de la passion masquée par une sorte de calme solennel et imposant est un trait de race que l'acteur a merveilleusement saisi, et dont il exprime les nuances avec une vérité qui pénètre. On pourrait comparer l'Anglais qui s'attendrit à la *roche qui pleure*; la surface reste dure et impénétrable aux yeux de ceux qui ne savent point découvrir la larme ou la goutte d'eau. A ce point de vue, M. Benjamin Webster est plus qu'un acteur; c'est, pour qui connaît un peu l'Angleterre, un portrait vivant du type national, sur lequel on peut faire une excellente étude de mœurs.

Comme directeur de *New-Adelphi*, M. Webster a également rendu des services en cherchant à raviver chez ses concitoyens le feu sacré de la composition dramatique. Je n'affirmerai point pour cela qu'il ait toujours résisté à l'invasion des pièces étrangères. Une de ses meilleures créations d'acteur, le rôle de Robert Landry, est tirée d'un mélodrame français adapté à la scène anglaise sous le titre du *Dead Heart* (*le Cœur mort*); il a du moins montré qu'il n'était point entré dans cette voie d'emprunts par des vues d'économie, car l'Adelphi est compté parmi les théâtres de Londres qui rémunèrent le mieux les auteurs. Il y a quelques années, cette même salle de spectacle s'était rattaché des noms comme ceux de Sheridan Knowles, de Bulwer, de Jerrold et de Marston (1). Malgré l'espèce de léthargie que subit à présent l'art dramatique, M. Webster est de ceux qui ont foi dans les ressources de la langue et du génie anglo-saxons; il espère que les forces du malade se ranimeront et triompheront encore

(1) M. Marston est parmi les auteurs dramatiques anglais un de ceux qui ont le mieux réussi à donner une forme théâtrale aux aspirations philosophiques de notre siècle. Ce rare mérite éclate surtout dans sa pièce de *Strathmore*. Les Anglais regrettent que lui et M. Talfourd se soient retirés du théâtre après y avoir éveillé les plus grandes espérances.

Digitized by Google

au théâtre. Pour hâter cet heureux résultat, il a offert des prix considérables à celui qui produirait un bon drame ou une bonne comédie; mais quelle rosée d'or pourrait féconder dans le champ de la littérature des œuvres dont le germe n'existe point pour le moment? L'*Adelphi Theatre* vient pourtant de saisir un de ces succès qui promettent de meilleurs jours. On n'entend depuis six mois qu'un mot dans Londres : « Avez-vous vu *Colleen Bawn?* » Cette pièce, tirée d'un roman de M. Gerald Griffin, *les Collégiens* (*the Collegians*), nous transporte au milieu des lacs et des chaumières de la verte Irlande. L'auteur du drame, M. Dion Boucicault, joue lui-même sur la scène le rôle d'un jeune Irlandais naïf, et sa femme, mistress Boucicault, celui d'une jeune paysanne tendre et vertueuse. Une sorte de fraîcheur primitive, des situations touchantes, des points de vue agrestes, une peinture des mœurs irlandaises qui a le mérite assez rare de n'être point trop chargée en couleur, les grandes scènes de la nature heureusement mêlées aux péripéties du cœur humain, ont fait la fortune de cette églogue dramatique, dont le succès n'est point encore épuisé après cent cinquante représentations.

L'Adelphi a un rival dans le *Liceum Theatre*, situé au coin d'une rue voisine qui débouche sur le Strand. La première salle du nom de *Liceum* fut bâtie vers 1765 pour servir d'académie de peinture. Nous la trouvons plus tard convertie en une salle de concerts, puis en un panorama où quelqu'un lisait la description des endroits célèbres représentés sur la toile. L'édifice du *Liceum*, tel qu'il existe aujourd'hui, ne date que de 1830. La direction du *Liceum Theatre* fut pendant un temps entre les mains d'une actrice française, Mme Vestris. Une femme *manager* était une assez grande nouveauté dans un pays où, comme on sait, les femmes n'ont paru sur la scène qu'après l'époque de la restauration des Stuarts. Les choses pourtant ont bien changé depuis : non-seulement les théâtres de Londres doivent beaucoup au talent des actrices, mais encore quelques-unes d'entre elles gèrent les intérêts de grandes entreprises dramatiques. A la tête de ce même théâtre du Liceum est maintenant une autre actrice française, Mme Céleste. La destinée de cette étoile errante est des plus singulières. Née à Paris en 1814, Mlle Céleste entra bien jeune comme élève à l'Académie royale de Musique. Dès quatorze ou quinze ans, elle jouait sur d'obscurs théâtres de la banlieue, lorsqu'on lui offrit un engagement en Amérique. Elle l'accepta et parcourut presque toutes les villes des États-Unis. Comme signe d'alliance avec la race anglo-saxonne, qu'elle ne devait plus abandonner, elle épousa au Nouveau-Monde un *gentleman* du nom d'Elliot, qui mourut après quelques années, lui laissant une fille, mariée aujourd'hui à Baltimore. En 1830, Mme Céleste quitta l'Amérique et fit voile vers l'Angleterre.

Digitized by Google

Vers ce temps, elle débuta au théâtre de Liverpool dans le drame de *Masaniello*, où elle jouait le rôle de Fenella. L'actrice avait alors un grand désavantage : elle ne savait pas l'anglais. Même après un long séjour dans la Grande-Bretagne, son accent est resté fidèle, comme elle dit, à sa mère-patrie. Les Anglais, qui connaissent les difficultés énormes de prononciation qu'oppose leur langue à un étranger, se montrèrent indulgens sur ce chapitre, et reconnurent chez la débutante des qualités rares et délicates. On accuse même aujourd'hui Mme Céleste d'avoir mis une certaine coquetterie d'artiste à conserver un accent français qui, du moins dans la bouche d'une femme, semble plaire singulièrement au public d'outre-mer. Après avoir joué dans le drame et dans la pantomime à Édimbourg, à Dublin et dans d'autres villes du royaume-uni, elle parut enfin en 1833 à Drury-Lane, où elle échoua. Puis, par un de ces retours de l'opinion, aussi capricieuse souvent que la fortune, elle obtint, quelques années après, au même théâtre et dans la même pièce, un succès d'enthousiasme. Cependant, aux termes de son engagement, elle retourna aux États-Unis. Cette fois sa marche fut un triomphe : saluée par les soldats sous les armes, applaudie par la multitude jusque dans les rues, décorée du titre de *citoyen libre de l'Union*, elle fut pendant quelque temps l'idole de la société américaine. Comblée d'honneurs et d'argent, Mme Céleste traversa pour la quatrième fois le ruisseau de l'Atlantique, et revint se fixer en 1837 dans sa terre d'adoption, la bonne et vieille Angleterre. Après avoir joué à Drury-Lane et à Haymarket, après avoir même rempli des premiers rôles dans les drames de Shakspeare, elle s'arrêta longtemps à l'*Adelphi Theatre*, où elle maria son talent à celui de M. Webster. Plusieurs pièces anglaises modernes lui doivent une grande partie du succès qu'elles ont obtenu. Enfin, ayant rompu en 1859 son association avec M. Webster, Mme Céleste voulut avoir un théâtre à elle. La salle du Liceum était vacante, elle la prit, et le 29 novembre de la même année elle prononçait, selon la coutume anglaise, un discours d'ouverture où elle exposait ses vues sur la direction du théâtre. Cette actrice est fort goûtée du public de Londres. Ce qu'on aime chez elle, c'est la légèreté, la grâce, l'élégance parisiennes façonnées en quelque sorte à la mode anglaise. Le Liceum joue le drame romantique, la *comedietta*, le vaudeville.

Les autres théâtres du centre de Londres ne nous apprendraient rien de nouveau, du moins au point de vue qui nous occupe ; nous y retrouverions d'anciennes connaissances plus ou moins altérées par leur passage en Angleterre. A *Saint-James's Theatre*, un des théâtres de Londres les plus élégans, se rencontrerait une *Dame de Saint-Tropez* qui a figuré sur nos scènes de boulevards, et où

Digitized by Google

le rôle créé par Frédérick Lemaître est rempli par M. Alfred Wigan, acteur de talent, directeur et homme de lettres qu'on aimerait mieux dans un caractère original où il jouirait de toute la liberté de l'invention dramatique. Au *Princess's Theatre*, nous reverrions *Ruy Blas* avec un acteur moitié anglais, moitié français, qu'on a vu à Paris, M. Fechter. Depuis le départ de Charles Kean, ce dernier théâtre lutte encore avec un certain courage pour soutenir le drame légitime. A l'*Olympic Theatre* et au *Strand*, sous la direction d'une femme, miss Swanborough, qui est en même temps une actrice distinguée, nous découvririons peut-être, à côté de farces extravagantes, les germes d'une sorte de drame domestique ayant du moins un caractère national. Miss Swanborough avait commencé par jouer à Londres sur les grands théâtres et dans les grands rôles; mais, entraînée par son goût ou par celui du public des hauteurs du drame shakspearien vers un genre plus simple, elle se renferme aujourd'hui dans la comédie bourgeoise. Cette dernière forme plaît beaucoup aux Anglais, et le talent de l'actrice a régénéré le petit théâtre du Strand, tombé dernièrement très bas. Malheureusement miss Swanborough vient de se marier et menace d'abandonner la scène. A l'Olympic trône un grand comédien que je regretterais de passer sous silence, tant son nom se rattache, dans l'esprit des Anglais, au caractère même de leur théâtre. Frederick Robson commença par être apprenti chez un graveur sur cuivre. Avant même que son apprentissage fût terminé, il avait abandonné le burin pour graver, comme il le dit en riant, d'autres *impressions* sur le public des théâtres. Il aurait pu briller dans le genre tragique, car la nature l'a merveilleusement doué au point de vue de l'intelligence et de l'expression; mais, ne se trouvant point la taille assez majestueuse pour les rôles nobles, il a inventé un genre intermédiaire où de hautes facultés dramatiques se combinent sans efforts avec les qualités d'un excellent acteur burlesque. Son jeu n'a jamais eu de modèle, et je plaindrais ceux qui voudraient l'imiter. Robson remplit en ce moment le principal rôle dans une pièce qui a du moins le mérite d'être anglaise, et que l'on peut considérer comme une tentative dans une voie nouvelle : *le Coin de la Cheminée, the Chimney Corner*, par M. Craven. C'est du reste Robson qui est la vie, la puissance, et en quelque sorte l'auteur de ce drame domestique. La manière dont il passe, par des transitions brusques ou graduées, de l'intensité de la passion la plus saisissante aux effets bouffons ou drolatiques, du rire aux larmes, de l'émotion poignante à la bonhomie du père de famille, la dignité vraie avec laquelle il relève à certains momens les détails et les misères triviales d'un intérieur bourgeois, l'étude profonde du cœur humain, sans oublier les ridicules, tout cela constitue un ensemble

Digitized by Google

auquel je ne saurais rien comparer parmi les acteurs français dont ma mémoire me fournit le souvenir.

Si des théâtres du centre nous passons à d'autres théâtres de Londres situés dans les quartiers excentriques, ne devons-nous pas nous attendre à voir le sentiment de l'art se dégrader de plus en plus? Là trône, sur un amas de victimes, le mélodrame à feu et à sang, chargé de crimes, de poison et de déclamations furieuses. La littérature dramatique n'a presque plus rien à faire avec ces petits théâtres. Un arrangeur, qu'on paie à la toise, et que les Anglais désignent sous le nom de *stock author*, est attaché à l'établissement, ainsi que le tailleur et le peintre de décors. Sa tâche est de traduire ou de découper des rôles dans les pièces françaises. Le temps qu'il ne passe point à écrire, il le consacre à la scène, où il remplit généralement avec honneur l'emploi d'*utilité*. Ce que les directeurs des petits théâtres de Londres détestent le plus, c'est, comme ils disent, la métaphysique. Sous ce nom, ils désignent toute tendance à l'étude de la vie morale. L'un d'eux, se formant, selon moi, une beaucoup trop mauvaise idée de son public, disait, après la première représentation d'un drame qui avait un caractère tant soit peu élevé : « Cette pièce pourrait réussir, mais seulement à une condition, c'est qu'elle forçât les spectateurs à revenir trois ou quatre fois pour la comprendre. »

Dieu me garde pourtant de jeter aucune défaveur sur les théâtres de l'East-End! Ces théâtres répondent à un noble besoin et rendent de vrais services. Nulle part on ne trouve une population plus attentive, plus enthousiaste, plus avide d'émotions fortes et après tout généreuses. Si la nourriture qu'on sert dans ces endroits-là aux appétits tumultueux de la foule est le plus souvent grossière, les drames de l'époque d'Élisabeth, ainsi que deux ou trois pièces modernes que le succès a consacrées, y apparaissent de temps en temps, et pourvu que les idées soient claires, le langage mâle, les situations énergiques, toute la salle est bientôt bouleversée par la passion ou émue par la pitié. Dans un de ces théâtres excentriques, j'ai trouvé, à mon grand étonnement, un vrai tragédien, un des derniers représentans de la grande école shakspearienne, M. Creswick, qui dirige le théâtre du *Surrey*. Ayant vu l'ancien drame épique abandonné par la jeunesse dorée du West-End, il est allé fixer sa cour au-delà de la Tamise et au milieu d'une population semée d'ouvriers. Un autre théâtre, le *Great national Standard*, dont le *manager* est aussi un acteur, M. John Douglas, engage successivement pour un temps assez court presque tous les grands acteurs et toutes les grandes actrices de Londres. L'avantage de cette combinaison est de faire passer à peu de frais (car le prix des places se trouve de plus en plus réduit à mesure

Digitized by Google

qu'on s'éloigne du centre de la ville), devant les yeux du public de l'East-End, les principaux talens de la scène anglaise dans leurs principaux rôles. Des théâtres ainsi conduits exercent très certainement une influence heureuse, et nul ne saurait dire ce qui manquerait à la moralité comme à l'éducation des masses dans certains quartiers de Londres déshérités des autres divertissemens de l'esprit, si jamais ces foyers de lumière venaient à s'éteindre.

A Londres, les salles de spectacle, surtout les anciennes, laissent beaucoup à désirer pour l'architecture et le comfort. On y reconnaît à première vue le caractère d'un peuple plus passionné pour les affaires que pour le plaisir. Les marchands de la Cité, — je parle surtout des marchands de la vieille roche, — fréquentent peu le théâtre. La classe ouvrière anglaise témoigne au contraire pour les représentations dramatiques une sorte de fureur. Il faut voir dans les salles encombrées de l'East-End avec quelle énergie naïve les spectateurs applaudissent la vertu persécutée et honnissent le crime triomphant! A leurs yeux, l'acteur n'est plus un acteur, c'est bien en chair et en os le personnage bon ou méchant qu'il représente. Malheur sous ce rapport à celui qui joue les rôles de traître! Un pauvre acteur errant nommé Melmoth n'avait eu qu'un succès dans sa vie. Il est vrai que c'était en Écosse, où il venait de personnifier le caractère de Monteith dans le drame de *Wallace*, le héros national. Il joua cette fois avec tant de naturel et de vérité qu'il s'attira la haine de tout l'auditoire. Des jeunes gens l'attendirent au coin d'une rue après le tomber du rideau et lui administrèrent une sévère correction. L'acteur battu, content et fier, racontait volontiers cette aventure, disant que c'était le plus beau *compliment* qu'il eût jamais reçu. La même chose faillit arriver, il y a quelque années, sur un petit théâtre de Londres, à un autre acteur qui représentait un officier autrichien et qui avait le malheur de ressembler au général Haynau.

Après avoir passé en revue les anciens grands théâtres et ceux qui se sont élevés depuis 1832 sur les ruines du privilége, ne sommes-nous point conduit à la même conclusion, la décadence du drame anglais? Le caractère de cette décadence demande pourtant à être précisé. La proportion des théâtres eu égard à la population est aujourd'hui plus élevée dans la ville de Londres qu'elle ne l'a jamais été. On y joue aussi plus de drames qu'autrefois; mais dans la plupart de ces œuvres effacées, médiocres, le plus souvent même empruntées à l'école française ou allemande, qui oserait chercher les grands traits du drame *élisabéthien?* On s'est demandé quelle pouvait être la cause d'une stérilité qui forçait de descendre jusqu'au plagiat. J'entends généralement dire en Angleterre que si la litté-

Digitized by Google

rature dramatique n'est pas aujourd'hui plus florissante, cela tient à la parcimonie avec laquelle les théâtres reconnaissent les services des auteurs. Les chiffres et les argumens ne manquent point pour appuyer cette thèse (1). Selon l'opinion commune, les bons écrivains, n'étant point encouragés à travailler pour la scène, se tournent vers les publications périodiques et vers les livres. Ceux mêmes qui ont commencé par le théâtre abandonnent, dit-on, après une ou deux épreuves heureuses, le berceau de leur succès, humiliés qu'ils sont de se trouver placés vis-à-vis des acteurs et des actrices à un degré inférieur sur l'échelle des salaires. Dans cet état de choses, les directeurs de théâtres qui ne veulent ou ne peuvent offrir aux écrivains sérieux des conditions honorables sont obligés de se livrer eux-mêmes pieds et poings liés aux *faiseurs*, aux *arrangeurs*, et de recourir aux ressources que leur offrent les théâtres étrangers. « Que les théâtres de Londres, conclut-on, paient de meilleurs droits d'auteurs, et l'art dramatique ne tardera point à renaître. » Faut-il l'avouer? cet argument, si fort qu'il soit, ne m'a point convaincu. Si les germes du talent dramatique existaient parmi les jeunes écrivains de l'Angleterre, ce ne sont nullement des considérations d'argent qui les empêcheraient de se produire. Le caractère de toutes les vocations fortes n'est-il point de se montrer désintéressé? La plupart des grandes œuvres qui survivent au temps n'ont-elles point été conçues dans des circonstances qui excluaient non-seulement l'idée de la rémunération matérielle, mais encore celle du succès? Étrange doctrine que celle qui voudrait substituer à l'impulsion de la nature, comme influence suprême dans les choses de l'esprit, l'amour-propre ou l'appât du gain! Non, l'humanité n'en est point encore descendue là. Pour répondre victorieusement à cette erreur, je n'aurais d'ailleurs besoin que de citer des faits. En France, le théâtre se trouve situé vis-à-vis de la littérature dans des conditions très différentes, au point de vue matériel, de celles qu'il occupe en Angleterre. C'est la scène, chez nous, qui enrichit surtout les auteurs. Je ne vois pourtant point que l'art dramatique ait conquis de nos jours une gloire si enviable. Qui ne serait au contraire porté à croire que l'abondance des profits a exclu ou appauvri le talent en encourageant le métier?

C'est dans un tout autre ordre d'idées que j'aimerais à chercher les

(1) La rétribution des meilleures pièces a rarement dépassé 1,000 liv. sterl. Il est bon de faire observer que les auteurs dramatiques ne sont point payés, comme en France, en proportion de la recette; ils reçoivent à forfait et une fois pour toutes une somme qui est censée représenter la valeur de l'ouvrage. Cette somme est faible, si on la compare au salaire des grands acteurs, qui ont gagné quelquefois jusqu'à 50 liv. sterl. par soirée.

Digitized by Google

causes de la décadence du drame en Angleterre. Un fait me frappe quand j'étudie l'histoire du théâtre britannique, et ce fait, le voici : à mesure qu'on s'éloigne de la pauvreté originelle des anciennes salles de spectacle, le drame perd en grandeur morale ce qu'il gagne en mise en scène, en décorations et en pompes extérieures. Il ressemble sous ce rapport aux religions, dont l'esprit finit souvent par s'étouffer sous les cérémonies du culte. Où donc la poésie humaine a-t-elle jamais été plus fière, où a-t-elle jamais atteint des hauteurs plus étoilées que dans ces anciens théâtres à ciel ouvert qui nous offrent en quelque sorte la crèche et les langes de l'art dramatique? Aujourd'hui le théâtre anglais est une machine puissante, mue par des capitaux énormes, soutenue par le talent des peintres et l'art des costumiers, fonctionnant avec une habileté qui était inconnue à Shakspeare; mais l'âme s'en est retirée devant les progrès mêmes du machiniste. Je crains, en un mot, que l'alliance de l'art et de l'industrie n'ait été funeste au drame. Est-ce à dire que les directeurs des grands théâtres de Londres se montrent insensibles aux beautés littéraires? Dieu me garde d'en rien croire; mais ils se trouvent placés par devoir à un autre point de vue que le spectateur. Il ne faut pas oublier qu'une lourde responsabilité pèse sur eux; leur grande affaire n'est pas de susciter une nouvelle école dramatique anglaise, c'est de payer leur monde et de faire honneur à leurs engagemens. Ce n'est pas moi qui leur en voudrai d'avoir une certaine répugnance à paraître sur les bancs de l'*Insolvent-Court*. La banqueroute de leur théâtre est à leurs yeux chose beaucoup plus sérieuse que l'abaissement de la poésie et que la débâcle sur la scène anglaise de pièces étrangères. Cette prédominance de l'élément industriel a donné aux accessoires une valeur et une importance qu'il était facile de prévoir. N'est-ce point un principe d'économie politique généralement admis parmi les hommes d'affaires que tout doit servir? On raconte que Douglas Jerrold se trouvait un jour dans la chambre d'un des *managers* de Londres, quand celui-ci plaça devant l'auteur, bien jeune alors et peu connu, un habit fané d'amiral qu'il venait d'acheter chez un fripier. « Ne pourriez-vous tirer parti de cela? lui dit-il. J'aurais besoin d'une petite pièce écrite par vous, et voilà justement un sujet. » Ce directeur de théâtre était après tout un *utilitaire*. Si l'on regarde en outre aux énormes charges que supportent les grandes entreprises dramatiques de Londres, nul ne sera plus étonné qu'elles aient trop souvent recours à des moyens d'excitation peu dignes de l'art pour galvaniser la morbide indifférence du public. Qu'on consulte les directeurs de théâtres anglais, on entendra partout la même réponse : « Nous ne jouons plus guère le grand drame poétique, parce que ce drame ne fait plus ses

Digitized by Google

frais. Même dans les beaux jours de l'école shakspearienne, alors que florissaient sur la scène les Kemble, les Edmond Kean, les mistresses Siddons, alors qu'il n'y avait à Londres que trois théâtres privilégiés, ayant droit de monter ce genre de pièce, ces célèbres acteurs ont plus d'une fois joué devant des salles vides. Oui, même dans ce temps-là, le théâtre de Covent-Garden était obligé de recourir à *la Barbe-bleue* et à des exercices équestres pour appuyer les beautés des grands poètes dramatiques. » Ici se présente pourtant une objection. Ne sont-ce pas au contraire ces pièces à grand spectacle, sonores et vides, nées de l'organisation toute financière des théâtres modernes, qui, mêlées au drame sérieux et littéraire, ont éloigné de l'idéal le public anglais pour l'attirer, du moins en ce qui regarde la scène, vers le culte des émotions matérielles? J'entends dire qu'un des rochers de craie qui hérissent à Douvres les côtes de la blanche Angleterre, un rocher auquel la tradition donne le nom de *Shakspeare's cliff*, va être jeté à bas, — si même cela n'est déjà fait, — pour céder le passage à un chemin de fer. N'y aurait-il point ici, comme dit M. Disraeli, un signe des temps?

Les écrivains anglais s'éloignent aujourd'hui du théâtre, moins, je crois, par des considérations pécuniaires qu'à cause des obstacles qu'ils y rencontrent. Une partie de ces obstacles tient encore à la prédominance de l'élément industriel. Les directeurs de Londres, pour redonner de la vie à leurs théâtres, ont introduit dans ces derniers temps ce qu'on appelle le système des étoiles, *starring*. Ce système consiste à appuyer la fortune de l'entreprise sur un ou deux noms aimés du public. Ces astres sont absorbans et font volontiers le vide autour d'eux. Il en résulte que le reste de la troupe se trouve plus ou moins sacrifié à quelques sujets d'élite. Ces derniers imposent trop souvent à l'auteur dramatique et au directeur lui-même des conditions fort dures; il leur faut dans toutes les pièces nouvelles la part du lion. La règle est que le directeur rejette ou accepte seul les manuscrits; mais, avant de commencer les répétitions, l'ouvrage est lu aux acteurs, qui peuvent refuser de jouer, si le rôle ne leur paraît pas suffisamment calculé pour faire valoir leurs qualités, quelquefois même leurs défauts. Il est bien vrai que dans ce cas le *manager* peut user de son droit en renvoyant l'acteur; mais qui oserait se passer d'une *étoile?* Les premiers talens de la scène exercent donc une sorte de dictature indirecte sur l'économie littéraire du théâtre. L'auteur dramatique a d'ailleurs plus d'un amour-propre à ménager; en Angleterre, la division du travail semble avoir imprimé un cachet indélébile à la séparation des caractères sur la scène. Si le *vieux vertueux, old vertuous*, n'a pas de rôle, il ne manquera pas de s'écrier que la pièce est immorale; si *miss sentimental* a été oubliée

Digitized by Google

ou seulement rejetée sur le second plan, elle dira bien haut que l'auteur peut avoir de l'esprit, mais qu'il n'a point de cœur; si le *vieil obstiné, old obstinate,* ne voit point pour lui la chance de paraître sous ses habits d'amiral usés à la scène par d'honorables services, il demandera pourquoi l'on s'étonne de la décadence du théâtre, puisque le théâtre anglais abandonne les gloires nationales. Plus que tous encore, le *low comedian* est un tyran de bonne humeur qu'il importe de courtiser. Non-seulement il veut jouer et avoir de l'esprit, mais encore il ne souffre pas que les autres en aient autour de lui; à l'entendre, il a trop de conscience pour rester dans un théâtre où il ne ferait rien. Qu'on juge par-là des embarras du jeune écrivain qui se hasarde dans la carrière!

N'oublions pas non plus que chaque théâtre de Londres est entre les mains d'un acteur principal, qui remplit en même temps les fonctions de directeur. Au point de vue technique, ce système peut avoir des avantages; mais ne présente-t-il pas aussi des inconvéniens graves? Je crois qu il tend à exclure une réunion suffisante de talens dramatiques. Pour rien au monde, Charles Kean par exemple ne voudrait servir à *Sadler's-Wells* sous Philippe Phelps. D'autres tragédiens, tels qu'Anderson, Brooke et Charles Dillon, sans doute pour la même cause, vivent plus ou moins à l'état errant; or c'est un proverbe anglais que « pierre qui roule n'amasse pas de mousse, » et c'est une vérité aussi que le jeu des acteurs n'acquiert point un certain degré de perfection sans se fixer à un théâtre. Si, comme il arrive souvent, le *manager* est une femme, l'objection devient encore plus forte, car on pense bien qu'elle ne souffre guère de rivales dans sa maison. Comme chacun de ces artistes-directeurs excelle dans un genre particulier, il est en outre tout naturel qu'il cherche à imposer sa forme, si je puis ainsi dire, au théâtre qu'il dirige. Cette souveraineté des acteurs ne doit-elle pas nuire aux intérêts sérieux du drame? Dans cet état de choses en effet, le drame ne représente plus la vie humaine; il représente les conditions de la troupe et surtout les qualités ou les défauts de celui qui la dirige. On a ainsi de petites églises de l'art où triomphent des individualités fortes, mais a-t-on bien un théâtre?

Dans ces derniers temps, quelques organes de la presse anglaise ont demandé que le gouvernement intervînt et payât une subvention, comme en France, à certains théâtres de drame. Je doute que le gouvernement britannique ait jamais eu l'intention d'obéir à ces conseils; mais qui ne voit que l'organisation actuelle des théâtres de Londres serait un obstacle à une telle mesure? Je comprends que l'autorité tienne à conserver le dépôt des chefs-d'œuvre dramatiques et qu'elle protége à ce point de vue une réunion d'acteurs; je ne

Digitized by Google

comprendrais point qu'elle réservât ses faveurs à des personnalités, si éminentes qu'elles soient. Faut-il d'ailleurs se préoccuper beaucoup de ce déclin du drame anglais, signalé par la presse britannique elle-même? Il existe, quoi qu'on en dise, chez la race anglo-saxonne un indomptable besoin d'idéal. Le désir de voyager dans le pays de la fiction et des chimères héroïques, de contempler au théâtre le côté sombre, imposant ou tragique de la vie humaine, est aussi vif, aussi universel que jamais chez nos voisins d'outre-mer. J'en juge par l'empressement avec lequel la foule se porte vers toutes les tentatives où elle croit apercevoir une renaissance du drame, j'en juge surtout par le succès durable et persistant des pièces modernes en trop petit nombre qui méritaient de vivre. Il serait déraisonnable de refuser le génie dramatique à une nation qui a donné au monde William Shakspeare, qui en même temps a produit Ben Jonson, Fletcher, Francis Beaumont, Massinger et John Ford. Une telle nation ne peut se résigner longtemps à vivre d'emprunts : il lui faut un théâtre qui ne soit point le reflet des mœurs étrangères. Le drame anglais, au milieu des épreuves d'une apparente décadence, subit, si je puis m'exprimer ainsi, la maladie de la transformation. Les grands types du théâtre shakspearien semblent aujourd'hui épuisés, la société moderne ne donne plus naissance, Dieu merci! à ces crimes épiques ni à ces existences absorbantes qui, il y a deux ou trois siècles, concentraient sur elles tout l'intérêt dans le monde des faits comme dans celui de l'imagination. C'est donc à d'autres sources que devra recourir l'invention dans les âges modernes. La fonction du drame est bien toujours, comme l'a dit Shakspeare, de présenter le miroir à la nature; mais la nature elle-même ne subit-elle point, ainsi qu'ajoute le poète, la pression des temps et l'influence des institutions humaines? Déjà quelques auteurs dramatiques de la Grande-Bretagne ont tourné leurs efforts vers la peinture de la vie domestique. C'est à la famille, au foyer des affections intimes, au *home*, qu'ils ont demandé de nouveaux élémens pour régénérer la scène. Cette forme de drame se trouve d'ailleurs en harmonie complète avec les traditions du théâtre anglais de second ordre. Si les essais tentés dans cette direction n'ont pas été jusqu'ici plus heureux, c'est que le point juste entre la réalité grossière et la fantaisie n'a pas encore été atteint. Espérons que le génie saxon saura enfin retrouver une voie où l'appellent tant de glorieux souvenirs, et reprendre au théâtre, comme dans d'autres genres littéraires, la haute initiative qui lui appartient.

ALPHONSE ESQUIROS.

Digitized by Google

LA POLOGNE

UN SIÈCLE APRÈS LE PARTAGE

ET L'AGITATION DE VARSOVIE

Le monde est plein de peuples victimes, sur le malheur desquels on arrive presque à se rassurer dès qu'on a fait cette merveilleuse découverte, qu'ils ont pu un jour ou l'autre mériter leur destin, comme si les forts, eux aussi, ne commettaient jamais de fautes, comme si la justice était toujours la compagne de la fortune. Et pourtant à quoi tiennent ces crises d'anarchie qui se déclarent parfois dans les relations universelles, ces déchiremens qui nous font assister à la confuse désorganisation de tout un ordre politique dans la déroute éperdue de toutes les combinaisons et de toutes les prévoyances? Ils tiennent le plus souvent à des vices originels cachés au plus profond d'une situation, à des violences primitives qui laissent les peuples désarmés il est vrai, mais qui pèsent aussi sur les gouvernemens eux-mêmes, qui réduisent les uns à une révolte infatigable, les autres à une compression fatalement croissante, et finissent par créer une de ces mêlées où s'agitent à la fois tous les droits, tous les principes, tous les griefs accumulés, où des causes qu'on croyait perdues reviennent à leur tour en appeler à l'opinion, devenue une puissance nouvelle. L'histoire tout entière de la Pologne est là pour prouver ce qu'il en coûte de violences, de luttes toujours renaissantes pour vouloir faire entrer dans le droit public, dans ce vague et redoutable domaine des faits accomplis, la suppression d'un peuple.

Il y a bientôt un siècle que trois puissances, unies par la plus triste et la plus dangereuse des solidarités, travaillent à cette œuvre,

Digitized by Google

dont se réjouissaient Frédéric II de Prusse et Catherine la Grande de Russie comme d'une victoire facile, mais qui faisait monter le remords dans l'âme de Marie-Thérèse d'Autriche, qu'elle appelait « une tache pour son règne, » et à laquelle elle ne souscrivait qu'en jetant un regard effrayé vers l'avenir. Trois fois le partage se renouvelle, — en 1772, en 1793, en 1795, — commençant par laisser vivre une ombre d'indépendance avec une ombre de roi à Varsovie, et finissant par faire tout disparaître, même le nom de la Pologne. A chaque démembrement, on croit avoir réussi; chaque fois au contraire l'injustice apparaît plus évidente, au point d'être confessée par les copartageans eux-mêmes; chaque fois la plaie s'envenime, la lutte s'aggrave entre une domination toujours précaire et l'héroïsme d'une race retrempée par le malheur. A ce moment suprême des derniers démembremens, en 1792, la Pologne ne cède pas sans combat : avant de succomber, elle dépose ses aspirations politiques dans la constitution du 3 mai 1791, et elle reparaît sur les champs de bataille, conduite par Kosciusko. Le héros polonais est vaincu à Macejowice, et l'œuvre commencée en 1772 semble bien près d'être achevée. Jusque-là néanmoins ce n'est qu'une affaire entre la Russie, l'Autriche et la Prusse. L'Europe reste étrangère à cette expropriation d'un peuple.

A l'issue des orages de la révolution française et de l'empire, où les Polonais se jettent avec leur humeur guerrière et croient presque un instant voir renaître une patrie par la création timide, incomplète et éphémère du grand-duché de Varsovie, à l'issue de ces événemens, dis-je, le congrès de Vienne, après avoir fait luire un espoir aux yeux de la Pologne, la laisse retomber sous le triple joug et donne au démembrement la consécration d'un fait accompli. Cette fois du moins le succès semble assuré, le partage entre dans le droit public et se lie à la constitution européenne. En réalité cependant la question est loin d'être résolue. Les traités de 1815 ne font qu'organiser la lutte dans des conditions nouvelles, en mettant une arme de plus dans les mains des Polonais par cette sorte d'hommage rendu à une nationalité qu'on n'ose tuer tout à fait, puisqu'on reconnaît ses titres, puisqu'on stipule en sa faveur des garanties, et dont on n'ose en même temps refuser les lambeaux à ceux qui les revendiquent du droit de première occupation. La question est si peu résolue qu'elle ne tarde pas à renaître d'elle-même au premier ébranlement. En 1830, la Pologne tente encore un immense effort de résurrection, un effort qui suffit un instant à tenir en échec la puissance de la Russie, qui remplit l'Europe d'émotion et d'anxiété. Seule, livrée à ses propres forces, la Pologne ne peut évidemment que succomber. Elle succombera sous le poids des armes, et plus

Digitized by Google

encore sous le poids des compressions. Alors enfin le dernier mot est dit sans doute, la dernière résistance est vaincue, tout semble bien fini. Rien n'est fini au contraire, et c'est là ce qu'il y a de curieux, de souverainement moral, dirai-je, dans les événemens qui depuis deux mois agitent Varsovie et toutes les contrées polonaises. Un siècle après le premier démembrement, quarante-cinq ans après les traités de 1815, trente ans après la révolution vaincue à Varsovie par les armes russes, la Pologne se relève plus frémissante que jamais, meurtrie et non domptée, apparaissant au double point de vue de son rapport avec l'état de l'Europe et de ce travail intérieur par lequel elle cherche obstinément à se refaire une vie morale, une destinée nouvelle à travers les plus obscures et les plus poignantes épreuves.

Quel est en effet le caractère de cette situation, qui s'est si subitement révélée au nord de l'Europe par le drame étrange de Varsovie, dans un moment où l'Italie arrive à se reconstituer, où la Hongrie revendique ses traditions d'indépendance, où tout s'ébranle en un mot à l'orient et à l'occident, et où s'agitent à la fois toutes les questions de nationalité, de droit public, d'équilibre universel? Ce qu'il y a de particulier dans ces événemens, c'est que tout est spontané et presque imprévu, quoique ayant une éternelle raison d'être. C'est l'acte de vie d'un peuple qui se retrouve un jour uni dans un même sentiment, et qui, sans appel, sans mot d'ordre de révolution, se répand pacifiquement dans une ville, demandant ce que les traités eux-mêmes ne lui refusent pas, le respect de sa religion et de sa nationalité, la garantie de son existence par des institutions régulières, le droit de s'intéresser à ses affaires, de s'occuper d'agriculture, de faire instruire ses enfans, de ne point désapprendre sa langue, et, pour tout dire, le droit de vivre et de respirer. Rien n'est plus dramatique assurément que cette autre entrevue de Varsovie qui se poursuit depuis deux mois, qui n'est plus celle des souverains, mais celle de deux peuples se retrouvant publiquement en présence pour la première fois depuis trente ans, transportant tout à coup leur différend au grand jour des luttes européennes et s'interrogeant dans une mystérieuse attente, — de deux peuples, dont l'un, faible et vaincu, n'a d'autre arme que le droit et la prière, tandis que l'autre ne trouve de péril que dans l'excès même de sa force.

C'est là réellement la situation qui se déroule au cœur de la Pologne depuis le 25 février, jour où commence cette nouvelle, héroïque et touchante aventure d'une population rentrant en quelque sorte dans la vie publique en allant prier pour ses morts et pour la patrie. Au premier moment, la Russie semble visiblement surprise de cette

Digitized by Google

manifestation inattendue d'une Pologne qu'elle ne croyait peut-être pas si vivante; elle est partagée entre l'inquiétude d'un mouvement si nouveau et le sentiment de la nécessité des concessions. Elle n'a pas toujours le don des résolutions heureuses; elle cède quand la résistance serait naturelle, et elle résiste quand il serait juste de céder, commençant par livrer quelques-uns de ses fonctionnaires les plus compromis et finissant par dissoudre les corporations populaires dont elle a elle-même sanctionné l'existence, dont elle se sert pendant un mois pour maintenir l'ordre, laissant fermenter à la fois toutes les craintes et toutes les espérances par une série d'actes contradictoires et énigmatiques, où il y a sans doute plus d'embarras que de calcul. Alors les manifestations populaires se succèdent, la question grandit, le mouvement se complique et s'aggrave, et en peu de temps tout change d'aspect; la compression se relève plus que jamais en face d'une agitation morale restée jusqu'au bout innocente de toute violence, de telle sorte qu'il suffit de quelques jours et d'une évolution de la politique russe pour refaire une de ces situations que le prince Repnin caractérisait déjà de son temps avec une inexorable crudité, quand il disait : « Il est vrai qu'à moins de nier tout sentiment d'humanité, on ne peut s'empêcher de reconnaître le droit qu'auraient les Polonais de se plaindre. Vous auriez plein droit de chasser les Russes, si vous le pouviez; mais vous n'êtes pas en état de le faire, il faut donc vous soumettre... » C'est bien là réellement la question telle que la pose la force victorieuse; seulement c'est la question telle qu'on a pensé l'avoir si souvent tranchée sans l'avoir jamais résolue. Après les répressions sanglantes du 8 avril, comme après toutes les répressions, le problème des destinées de la Pologne ne reste pas moins debout. Il naît de ces événemens, de leur caractère et de leur portée, au milieu des conditions de transition universelle dans lesquelles le monde contemporain est engagé.

Ce qui fait la gravité de ces événemens si nouveaux, c'est qu'ils se lient à toute une situation européenne, en même temps qu'ils sont l'expression d'un profond travail intérieur dont la Pologne russe est le centre le plus actif, le plus ostensible aujourd'hui, mais qui a aussi son retentissement dans le grand-duché de Posen, dans la Galicie, partout enfin où, malgré les congrès et les traités, vit le sentiment polonais, ce dernier et indestructible lien de la patrie morcelée. Cette question de la Pologne, je ne l'ignore pas, a toutes ses racines dans le passé. Politiquement, diplomatiquement, elle se rattache comme tant d'autres aux transactions de 1815, et lorsqu'on cherche à serrer de près le nœud des affaires de l'Europe, d'où viennent les crises dont cette question a été la malheureuse et éter-

Digitized by Google

nelle source? Ce n'est pas seulement parce que ces traités ont été, à un point de vue absolu, la violation immense, avouée, d'un droit imprescriptible, ou plutôt la consécration fatalement complaisante de toutes les violations antérieures. Une des causes les plus essentielles des troubles et des désordres de la politique contemporaine, une cause qui se révèle maintenant dans tout son jour, c'est la contradiction croissante entre les dispositions de l'acte solennel de Vienne et la situation réelle faite aux diverses parties de la Pologne, de telle façon que s'il y a eu, s'il y a encore des révolutionnaires en cette affaire, il faut en prendre son parti, ce ne sont pas les Polonais; on leur a donné l'exemple, on leur a laissé cette triste ressource d'avoir pour eux la justice, même selon le droit de 1815! Chose curieuse en effet, la Pologne est le dernier peuple descendu aujourd'hui dans l'arène à cette parole vibrante de nationalité qui est le mot d'ordre de toutes les résurrections populaires, et cependant c'est le premier, le seul en faveur de qui le congrès de Vienne ait prononcé ce mot, et l'ait inscrit dans les traités, comme pour rendre un suprême hommage à une infortune héroïque, comme pour tempérer l'abandon par quelques garanties, et par l'illusion d'une nationalité idéale maintenue à travers les distributions de territoires.

Une chose plus curieuse encore, c'est une sorte de désaveu universel du partage de la Pologne au moment où on le faisait entrer dans le droit public nouveau. Le représentant du roi de France, M. de Talleyrand, l'appelait « le prélude des bouleversemens européens. » Parmi toutes les questions qui devaient être traitées au congrès, il considérait la question de Pologne « comme la première, la plus grande, la plus éminemment européenne, et comme hors de comparaison avec toute autre. » L'empereur Alexandre de Russie, soit par ambition, soit par vanité de prince libéral, sans doute aussi par un sentiment de générosité, aspirait au rôle de restaurateur de la Pologne; cette restauration, il est vrai, s'offrait à son esprit sous la forme d'un royaume feudataire rattaché à la couronne de Russie; c'était néanmoins encore l'intégrité polonaise. La Pologne était un remords pour l'Europe; elle inspirait le respect sans avoir la force de se faire respecter bien effectivement. De là les combinaisons étranges adoptées par le congrès de Vienne, qui livrait les provinces polonaises à la Russie, à l'Autriche et à la Prusse, et qui en même temps multipliait les garanties protectrices, s'efforçait de maintenir un lien national entre les diverses parties de la Pologne en leur assurant une certaine autonomie, comme pour sauver l'avenir en livrant le présent.

Rien n'est plus curieux à un certain point de vue que cet en-

Digitized by Google

semble organique dont les élémens sont dispersés dans l'acte final de Vienne et dans les actes séparés entre la Russie, la Prusse et l'Autriche sous la sanction de l'Europe. Dans la Galicie, Cracovie, échappant au naufrage, est constituée en ville libre, indépendante et neutre « à perpétuité. » La transformation du grand-duché de Varsovie en royaume de Pologne sous la couronne de Russie fait vivre diplomatiquement le nom de la patrie et laisse subsister comme un noyau de reconstitution, comme un foyer d'attraction. La partie prussienne prend le nom de grand-duché de Posen, pour garder un caractère distinct dans l'ensemble de la monarchie de Frédéric II, et la frontière est tracée du côté de la Prusse aussi bien que du côté de la Russie. Enfin, puisque c'est là l'origine de ce grand débat au point de vue diplomatique européen, les trois puissances s'engageaient par l'acte de Vienne à donner aux Polonais, leurs sujets respectifs, « une représentation et des institutions nationales réglées d'après le mode d'existence politique que chacun des gouvernemens jugerait utile, » et pour mieux définir le sens, la portée de ces institutions garanties, les traités séparés ajoutaient qu'elles étaient destinées à assurer aux Polonais « la conservation de leur nationalité. »

Ce n'est pas tout. A défaut de l'unité politique et de l'indépendance réelle, la Pologne garde du moins l'unité de ses intérêts. La liberté du commerce, du transit, de la navigation, est établie dans toutes les parties de l'*ancienne Pologne*, et une chose même à remarquer, c'est le soin mis à rappeler sans cesse les vieilles frontières de 1772 comme le cadre naturel de toutes les combinaisons. La qualité de *sujet mixte* est reconnue pour ceux qui possèdent dans les diverses provinces; ceux-là échappent à toute classification, malgré tout, ils restent Polonais, ne pouvant partager en trois leur individualité civile, et tel est l'esprit qui préside à cette œuvre singulière, incohérente, je n'en disconviens pas, que les Autrichiens, les Prussiens et les Russes sont qualifiés d'*étrangers* dans l'article qui traite des arrangemens à prendre pour le règlement des intérêts commerciaux en terre polonaise; à ce titre, ils sont exclus des bénéfices dont les Polonais seuls sont appelés à jouir. Je n'irai pas plus loin. Ainsi une ville libre, dernière image survivante de l'ancienne indépendance, le nom de la patrie commune consacré diplomatiquement et planant sur cette création nouvelle du royaume, le droit de la nationalité mis au-dessus de toutes les démarcations de territoires et inscrit au premier rang, l'autonomie des diverses provinces distribuées à de nouveaux maîtres, le cadre de l'ancienne Pologne adopté dans la vie matérielle, une sorte de *zollverein* du commerce et de la navigation, comme une ébauche de confédéra-

Digitized by Google

tion, c'est là ce qui apparaît dans cet ensemble des transactions de 1815, d'où est sortie toute une situation. On dirait que l'Europe, n'osant ou ne pouvant être juste jusqu'au bout, s'efforce à chaque pas d'adoucir par l'équité cette violation de l'existence indépendante d'un peuple, cherche à renouer dans la pratique le lien national qu'un droit arbitraire vient briser, et qu'elle s'occupe moins de résoudre cette question des destinées de la Pologne, bien moins encore de la trancher par un acte d'autorité souveraine, que de la laisser en suspens en la livrant à l'avenir.

Et ce qui apparaît dans quelques articles inertes des traités reçoit une sorte de confirmation lumineuse et décisive des interprétations du temps, des commentaires des souverains eux-mêmes, des premiers actes accomplis sous l'impression chaude encore des événemens. Nul ne sait ce qui se passait dans l'esprit de l'empereur Alexandre, dans cet esprit à la fois caressant et impérieux, plein de velléités libérales et de mystérieuses inquiétudes, d'instincts généreux et de duplicités byzantines. Il entrait du moins dans son rôle de ne point reculer devant une initiative qui assurait sa popularité. « A la vérité, avait-il dit à lord Castlereagh, il ne s'agit pas en ce moment de rétablir la Pologne tout entière; mais rien n'empêche que cela ne se fasse un jour, si l'Europe le désire. Aujourd'hui la chose serait prématurée. Ce pays a besoin d'être préparé à un aussi grand changement; il ne peut l'être mieux que par l'érection en royaume d'une partie de son territoire à laquelle on donnerait des institutions propres à y faire germer et fructifier les principes de la civilisation, qui se répandraient ensuite dans la masse entière. » Et de fait il se mettait le premier à l'œuvre en donnant au nouveau royaume une charte, la constitution du 13 mai 1815, dont il résumait lui-même le sens dans une proclamation aux Polonais : « Une constitution appropriée à vos besoins et à votre caractère, disait-il, l'usage de votre langue conservé dans les actes publics, les fonctions et les emplois accordés aux seuls Polonais, la liberté du commerce et de la navigation, les facilités des communications avec les parties de l'ancienne Pologne qui restent sous un autre pouvoir, votre armée nationale, tous les moyens garantis pour perfectionner vos lois, la libre circulation des lumières dans votre pays : tels sont les avantages dont vous jouirez sous notre domination et sous celle de nos successeurs, et que vous transmettrez comme un héritage patriotique à vos descendans... »

C'est là strictement, on le remarquera, l'économie des traités de 1815. Trois ans plus tard, en 1818, Alexandre tenait encore le même langage en ouvrant la première diète polonaise à Varsovie. « Votre restauration est définie par des traités solennels, disait-il.

Digitized by Google

Elle est sanctionnée par la charte constitutionnelle. L'inviolabilité de ces engagemens extérieurs et de cette loi fondamentale assure désormais à la Pologne un rang honorable parmi les nations de l'Europe. » L'empereur Alexandre, au reste, mettait si peu en doute la garantie de l'Europe, qu'il se vantait de l'avoir enlevée, comme une victoire, au pas de charge. « J'ai fait ce royaume, disait-il, et je l'ai établi sur des bases très solides, car *j'ai forcé* les puissances de l'Europe à en garantir l'existence par des traités. » Le brillant autocrate avait eu même un instant la pensée d'aller plus loin, d'agrandir le nouveau royaume par l'annexion des anciennes provinces polonaises incorporées à la Russie, la Lithuanie, la Volhynie, l'Ukraine. Il s'en était réservé le droit dans son traité avec l'Autriche par ces propres paroles : « Sa majesté impériale se réserve de donner à cet état jouissant d'une administration distincte l'*extension intérieure* qu'elle jugera convenable. » C'était là ce qui avait gagné un moment le cœur du vieux Kosciusko à la politique d'Alexandre.

Le roi de Prusse, en laissant les grands projets et le rôle brillant au tsar, n'agissait point autrement que lui. Il tenait le même langage aux Polonais de Posen. « Vous aussi, leur disait-il, vous avez une patrie, et je vous estime pour avoir su la défendre. Vous serez mes sujets sans que vous ayez besoin pour cela de renier votre nationalité. Votre religion sera respectée; vos droits personnels et vos propriétés passent sous la tutelle de lois qu'à l'avenir vous ferez vous-mêmes. Votre langue sera employée dans toutes les affaires publiques à côté de la langue allemande. Vous remplirez tous les emplois du grand-duché de Posen. Mon lieutenant, né parmi vous, résidera au milieu de vous. » La formule du serment imposé aux fonctionnaires était singulièrement significative; elle était conçue en ces termes : « Je reconnais sa majesté le roi de Prusse comme l'unique souverain légitime de ce pays, et *la partie de la Pologne qui, par suite du traité de Vienne, est échue à la maison royale de Prusse comme ma patrie*, que je suis prêt à défendre contre qui que ce soit, en toute circonstance, et au prix de mon sang. » Et une telle interprétation s'est maintenue longtemps, puisqu'en 1841 le roi Frédéric-Guillaume IV s'engageait à « respecter chez les Polonais l'amour que toute noble nation a pour sa langue, son passé historique et ses usages. » Quant à l'empereur d'Autriche, en 1815, il ne faisait rien. Avec sa froide nature, l'empereur François raillait un peu les velléités remuantes et libérales d'Alexandre de Russie; il s'en inquiétait pourtant un peu, et il finissait par dire : « Je ne suis pas aussi faux; » ce qui ne changeait point d'ailleurs le sens des combinaisons de 1815. En rappelant ces faits, je n'ai point assurément l'idée

Digitized by Google

bizarre de mettre le dernier mot des droits de la Pologne dans l'œuvre du congrès de Vienne; mais enfin ces traités, tels qu'ils étaient, ils créaient une situation. Ce n'était pas l'indépendance, c'était du moins un ensemble de garanties, la conservation de la nationalité dans le morcellement, l'autonomie des institutions et des intérêts, le nom, la religion et la langue sauvés du naufrage sous la sanction de l'Europe.

Est-ce là cependant ce qu'on a vu dans cette expérience qui se poursuit depuis près d'un demi-siècle? La vérité est qu'en acceptant l'ordre de choses créé à Vienne, un ordre de choses qui avait ses conditions, ses obligations et ses limites, la Russie, la Prusse et l'Autriche l'ont pratiqué avec l'esprit qui présidait aux premiers partages, dans une pensée d'assimilation entière qui équivalait à la conquête. Des traités de 1815, elles ont, à vrai dire, recueilli le bénéfice d'une consécration européenne du démembrement sans s'inquiéter des garanties qui en étaient la triste et impuissante compensation, et chacune des trois puissances a poursuivi cette œuvre dans les conditions qui lui étaient propres, dans la mesure de sa politique et de sa nature. Ce n'est pas que cette altération ait éclaté subitement au grand jour; elle s'est développée peu à peu, notamment dans le royaume de Pologne, à demi voilée d'abord par les formes constitutionnelles tant que vivait l'empereur Alexandre, puis se précipitant et ne se cachant plus sous l'empereur Nicolas, dont la politique a pu se résumer dans un mot : la *dénationalisation* de la Pologne. Ce fut le rêve, la passion ardente, intense, emportée de ce prince, qui fut peut-être un grand Russe, à qui les révolutions du continent ont fait un rôle exceptionnel, dû aux circonstances autant qu'à la hauteur de son caractère, mais qui a laissé dans la politique européenne des marques dangereuses de son passage et le poids de difficultés redoutables à son successeur. Et il ne faut pas dire que la révolution de 1831 mettait la Pologne à la merci de l'empereur Nicolas et lui rendait tous les droits de la conquête en le déliant de ses obligations, car d'abord cette révolution ne fut qu'une représaille, une tentative désespérée de défense, et de plus, en face de cette politique, se relèveraient aussitôt et toutes les stipulations des traités de Vienne et les paroles mêmes de l'empereur Alexandre : « Votre restauration est définie par des traités solennels... J'ai forcé l'Europe à garantir votre existence par des traités... » L'empereur Nicolas était rigoureusement juge, si l'on veut, du degré de libéralisme qu'il pouvait mettre dans les institutions du royaume de Pologne; il n'était pas seul juge de ce qui formait pour ainsi dire l'essence européenne de ces institutions, de ce qui en constituait la destination selon les traités, la conservation de la nationalité. C'est là ce qui était diplomatiquement hors de sa puissance. Or c'est jus-

Digitized by Google

tement cette nationalité placée sous la garantie de l'Europe, qui par malheur devenait pour l'empereur Nicolas le grand ennemi, et qu'il poursuivait avec l'inflexible vigueur de son caractère dans la religion, dans la langue, dans l'autonomie des institutions et des intérêts, dans l'indépendance du foyer, dans l'enseignement, dans les mœurs et jusque dans l'habit. De là ce système qui commençait dès 1831 par la substitution d'un nouveau *statut organique* à la constitution de 1815, et qui a été suivi trop longtemps, il faut le dire, avec l'âpreté d'un esprit irrité par la résistance.

Le statut organique de 1831 ne le cachait pas : c'était l'incorporation définitive et absolue du royaume à l'empire de Russie. Aussi la cérémonie du couronnement du roi de Pologne à Varsovie était-elle désormais abolie. L'armée distincte disparaissait, et le recrutement militaire de la Russie était étendu au royaume; la magistrature cessait d'être inamovible, et les fonctionnaires russes remplaçaient les Polonais dans l'administration; les chambres constitutionnelles faisaient place à des assemblées provinciales qui n'ont été au surplus jamais convoquées. Alors se déroule toute une politique dont l'unique but semble être de dissoudre tous les liens de la vie nationale dans le royaume comme dans les anciennes provinces. Les écoles supérieures, l'université, la bibliothèque, le musée, l'hôtel des monnaies de Varsovie disparaissent ou sont transférés à Pétersbourg. L'enseignement est réduit à des études techniques, et le latin finit par être banni; les enfans des paroisses, à quelque classe de la société qu'ils appartiennent, sont tenus de suivre les écoles du gouvernement et d'apprendre la langue russe, sous peine de châtimens corporels pour eux et d'amende pour leurs parens. Un jour on décrète la transportation de cinq mille familles de la petite noblesse polonaise sur les terres de la couronne ou sur la ligne du Caucase, et l'ordre d'exécution ajoute : « Si les gentilshommes polonais n'ont pas envie de se faire transplanter, on est autorisé à les y contraindre par la force. » Un autre jour, le conseil du gouvernement de Varsovie met tout simplement à l'adjudication le transport des *fils de nobles polonais* à Saint-Pétersbourg sur la mise à prix de 120 roubles papier. Je ne parle pas des autres enfans orphelins transportés à Minsk et des Polonais de tout âge transportés en Sibérie. Tantôt on s'attaque à la religion par les moyens de police, par les expropriations de l'église catholique, par les persécutions, par la conversion forcée de l'église grecque-unie à l'église orthodoxe, tantôt on s'attaque au costume. Il est défendu de porter les costumes nationaux, de faire usage des couleurs bleue, cramoisie et blanche; le vert et le rouge ne sont pourtant pas totalement interdits aux femmes, et on est admis à porter des chemises blanches. Le costume russe de couleur brune étant beaucoup plus économique,

Digitized by Google

l'administration se charge d'ouvrir dans les villes et dans les villages des magasins d'habillement. Une récompense d'un rouble est promise aux plus empressés à revêtir l'habit russe, les récalcitrans sont fustigés. C'est, en un mot, une vaste tentative pour effacer tout ce qui porte la marque de la patrie, tout ce qui la rappelle, pour faire disparaître cette nationalité malheureuse dans l'empire en la subordonnant à la pensée et à l'intérêt de la Russie.

Cette pensée d'assimilation violente, de subordination de tout ce qui est polonais à l'élément russe, se révèle souvent dans les plus futiles détails d'administration et même dans de simples questions de commerce, d'intérêt matériel. Une fois dans cette voie, la Russie est condamnée à tout craindre, à surveiller toute issue. Il n'y a pas longtemps encore, la Prusse soumettait l'entrée des bestiaux sur son territoire à des règlemens compliqués, à des quarantaines, pour se préserver des épizooties qui sévissent dans la Russie méridionale. Qui souffrait de ces difficultés? C'était le royaume de Pologne, pays essentiellement agricole, qui pourrait trouver dans le commerce des bestiaux un élément de richesse. On demandait alors timidement que, pour désintéresser la Prusse et pour dégager de toute entrave le commerce du royaume avec l'Allemagne, les mesures préservatrices adoptées jusqu'alors à la frontière prussienne fussent mises en pratique à la limite des provinces russes atteintes par la contagion. Rien n'a été fait, parce que le cordon sanitaire venait se placer justement aux limites de l'ancienne Pologne, et eût été la figure, assez étrange en vérité, de ces frontières de 1772 dont les traités de 1815 font pourtant le cadre de la vie commerciale des diverses provinces polonaises. La Russie était représentée à Varsovie par un terrible homme, un directeur de l'intérieur, M. Muchanof, qui ne pouvait souffrir cette image de la Pologne sous la forme d'un règlement de transit.

Qu'on observe un autre fait : depuis quelques années s'agite la plus grande, la plus redoutable des questions pour l'empire russe, celle de l'émancipation des paysans, dont l'empereur Alexandre II aura eu l'honneur de tenter la solution. Je n'ai point à discuter cette question en elle-même. Seulement, entre la Russie et le royaume de Pologne, les différences sont profondes. Dans le royaume, les principes du code civil français sont restés en vigueur. L'égalité devant la loi subsiste; la constitution de la propriété est tout autre. Les paysans, il est vrai, paient encore une redevance, une corvée pour le champ qu'ils cultivent; mais cette redevance n'est point le signe d'une servitude personnelle : le paysan a son individualité civile. Les conditions diffèrent donc essentiellement, et cependant, lorsque la question s'est élevée récemment, il a été défendu aux propriétaires de Pologne de s'écarter du programme tracé par le

Digitized by Google

gouvernement russe uniquement en vue de la Russie. Ce que je voudrais montrer, c'est cette confusion d'intérêts où périt forcément l'autonomie polonaise, cette autonomie placée cependant sous la sanction de l'Europe. Et ne faut-il pas que cette politique ait dépassé toute limite pour qu'on ait pu récemment considérer comme une demi-réparation, presque comme une mesure libérale, l'autorisation d'enseigner en Pologne la langue polonaise une heure par semaine dans les écoles, — comme une langue étrangère, comme l'anglais ou le turc!

Je ne veux pas dire que la même politique ait été suivie dans les mêmes conditions et par les mêmes procédés dans la Pologne prussienne. Ici du moins il y a un certain libéralisme qui laisse le droit de se plaindre. Les griefs ne se perdent pas dans le silence d'une compression sans limites; les députés polonais ont aujourd'hui leur place dans le parlement de Berlin, ils défendent pied à pied les priviléges de leur pays. Et cependant le système est-il donc si différent? Il est moins violent en un certain sens, il a au fond le même but. La Prusse, comme la Russie, s'efforce de dénationaliser la Pologne; elle y travaille, ainsi que le disait un jour un homme qui a longtemps gouverné le grand-duché, M. de Flottwell, en étouffant insensiblement les mœurs, les inclinations, les tendances polonaises au profit de l'élément allemand. Ce travail d'infiltration de l'élément germanique s'opère de mille façons, par la transformation de la propriété territoriale avec la complicité de l'état, qui achète quelquefois des terres polonaises pour les revendre avec perte à des Allemands, — par la bureaucratie, par l'enseignement, par la substitution forcée de la langue allemande à la langue polonaise. Il n'y a aucun notaire polonais à Posen. La justice se rend en allemand, et celui qui comparaît devant un tribunal est souvent interrogé, accusé et même défendu dans une langue qu'il n'entend pas. Il en est de même dans l'instruction publique. On n'a pu obtenir jusqu'ici l'établissement d'un lycée polonais; on a ouvert des écoles d'ouvriers, et les cours se font en allemand. L'enseignement de l'histoire de Pologne est interdit même dans les institutions particulières par cette raison souveraine, « que cette histoire, n'étant point enseignée dans les écoles publiques, ne doit point l'être davantage dans les écoles privées. » Le gouvernement prussien d'ailleurs ne déguise nullement sa pensée; il l'a dit dans le parlement de Berlin : « La province de Posen, qu'on le sache bien, n'est autre chose qu'une simple province de la Prusse. »

Quant à l'Autriche, je n'ai point à rappeler avec quelle habileté sinistre elle parvint un jour à souffler la haine au cœur des paysans de la Galicie et à les précipiter sur la noblesse polonaise. Une étrange ironie de la fortune a fait de l'Autriche la gardienne des tombeaux de deux héros de la Pologne. L'un est celui de Sobieski, qui repose

Digitized by Google

dans une église abandonnée et en ruines de Cracovie, l'autre est celui de Kosciusko. Lorsque Kosciusko mourut, les étudians de Cracovie obtinrent de lui élever un humble monument sur une hauteur, à une petite distance de la ville. L'Autriche est venue; elle n'a point certainement supprimé le tombeau, elle l'a enveloppé dans les défenses d'une citadelle et elle y a mis une sentinelle autrichienne! Il y a eu enfin un jour, on ne l'a pas oublié, où les trois puissances se sont trouvées réunies pour supprimer définitivement Cracovie, cette ville « libre, indépendante et neutre à perpétuité, » toujours sous la sanction de l'Europe, qui n'a pu que protester une fois de plus.

Que résulte-t-il de cet ensemble de faits, éloquente démonstration de l'inefficacité des garanties européennes? C'est que les traités de Vienne se trouvent en réalité abrogés par ceux-là mêmes au profit de qui ils ont été signés, dont ils forment l'unique titre de possession sur la Pologne. Ils ont disparu sous une série de violations systématiquement accomplies, qui, en énervant les garanties protectrices des nationalités, énervaient aussi le titre des gouvernemens et rendaient à ces nationalités tous leurs droits, leur vivace énergie, accrue par la la lutte, par la nécessité de la défense. — C'est que ces traités, peut-on dire, créaient des difficultés insolubles, essayaient de faire vivre ensemble des choses inconciliables, des droits ou des intérêts contradictoires, des vainqueurs et des vaincus. Il se peut qu'il en fût ainsi. Cela prouve seulement que les traités de 1815 semaient le désordre et la guerre sur la Vistule comme sur le Pô, et un désordre d'un demi-siècle en est sorti sur le Pô comme sur la Vistule.

C'est là en effet ce qu'offrent de vraiment caractéristique ces affaires de Pologne. Ce n'est point le développement naturel et pacifique d'un ordre de choses à demi constitué sous la puissance régulatrice du droit public; c'est une histoire pleine de dramatiques mystères, d'ardentes protestations dont on ne connaît que la moitié, car l'autre moitié se perd dans les cachots, les souterrains, les mines, en Sibérie ou dans l'Oural. C'est surtout, à dater de 1831, le combat obscur, incessant d'une puissance qui, pour rester maîtresse, est à chaque instant forcée de dépasser le droit, et d'un peuple qui lutte, conspire, se révolte, pour qui tout est supplice dans ce contact permanent de la dure autorité étrangère et d'une nationalité endolorie, — d'un peuple qui passe son temps à espérer contre l'espérance, que la compression exalte au lieu de le dompter, et qui, même vaincu, s'ingénie à se nourrir de ses souffrances, à en savourer la volupté amère et sombre. Qu'on se représente ce qu'est un pays où la lecture de tel livre d'un poète polonais a envoyé plus de mille jeunes gens en Sibérie, — un pays où, dans une université, des écoliers, des enfans, s'exerçaient secrètement à se battre eux-mêmes de verges pour s'aguerrir aux tortures et se tenir prêts à supporter toutes les

Digitized by Google

épreuves sans faiblir! Cette familiarité avec la douleur, cette sorte de défi aux luttes obscures est un des traits du génie polonais contemporain; c'est le thème d'un chant qui court la Pologne sur un air plaintif et traînant, pédagogie ironique et sanglante à l'usage de toutes les mères polonaises : « Notre Sauveur encore enfant, à Nazareth, jouait avec sa croix, son futur supplice; ô mère polonaise! tu devrais de même amuser ton enfant avec les instrumens de ses jeux à venir. — De bonne heure donc enlace ses mains de chaînes, attelle-le à l'infâme tombereau, pour qu'il ne pâlisse pas devant la hache du bourreau et ne rougisse point à l'aspect de la corde. — Car il n'ira pas comme les anciens chevaliers planter la croix triomphante à Jérusalem, ni comme les soldats des temps nouveaux labourer la terre de la liberté et l'arroser de son sang. — Celui qui va le provoquer, c'est un espion ténébreux; celui qui va lutter contre lui, c'est un juge parjure; le champ de bataille sera un cachot souterrain, l'arrêt sera prononcé dans un caveau implacable. — Vaincu, il n'aura pour monument funèbre que l'arbre dépouillé du gibet, pour gloire que le sanglot étouffé des femmes et les chuchotemens nocturnes des frères! »

C'est ainsi que la Pologne a vécu pendant près de trente ans, conspirant et luttant, essayant tout à la fois d'intéresser l'Europe à ses malheurs et d'accomplir en elle-même un profond travail de rénovation intérieure, ayant d'ailleurs à subir le contre-coup de tous les événemens, de toutes les catastrophes qui venaient se jeter à travers ses efforts. En réalité, la Pologne a souffert, plus peut-être que de toutes les persécutions, de trois événemens qui se sont succédé depuis quinze ans, qui ont eu un grand rôle dans sa destinée, qu'on a crus presque mortels pour elle, et qui n'ont été pourtant qu'une épreuve nouvelle, le prélude mystérieux et poignant d'une manifestation plus sérieuse de son énergique vitalité. Le premier de ces événemens, c'est le massacre de la Galicie en 1846; c'était la plus terrible et la plus sanglante déception des patriotes polonais. La révolution de 1831, en expirant sous les armes russes, avait du moins laissé cet enseignement, que désormais toute tentative d'affranchissement national devait se lier à une transformation intérieure destinée à rallier toutes les classes, à intéresser la masse du pays à l'œuvre commune par l'émancipation des paysans et leur avénement définitif à la propriété. Le parti aristocratique constitutionnel et le parti démocratique différaient sur les moyens; au fond, ils avaient le même but : ce fut surtout la pensée de la propagande démocratique, dont le foyer était dans l'émigration, lorsque tout à coup l'Autriche, se jetant dans le mouvement, tournait contre la Pologne elle-même ce courant d'idées émancipatrices, et déchaînait contre la noblesse la fureur des paysans de la Galicie en don-

Digitized by Google

nant du même coup aux autres gouvernemens maîtres de Posen et du royaume l'exemple de cette politique qui enflammait les haines des classes pour mieux régner. Cet acte sanglant, d'une habileté sinistre, déconcertait l'action polonaise en lui enlevant, au moins pour le moment, tout point d'appui dans les masses égarées. C'est là qu'aboutissait tout ce travail de conspiration démocratique de 1846; l'œuvre était à recommencer.

La révolution de février éclata et fut un autre de ces événemens cruellement décevans qui ont pesé sur la Pologne. C'était l'heure attendue des grandes explosions. Une révolution en France, comment y voir autre chose qu'un mouvement imprimé au monde, l'effort de tous les peuples pour s'affranchir du vieux droit, la transformation de l'Europe par la démocratie? Qu'en résultait-il au contraire? On le sait, cette révolution de la mauvaise heure ne venait en aide à aucun peuple, et elle ne le pouvait, car elle réduisait la France à concentrer ses forces pour se sauver elle-même de la dissolution. La cause polonaise avait le malheur de se lier à ces commotions européennes qu'on redoutait, de servir de drapeau à ces agitateurs du 15 mai 1848 qui menaçaient tout. Ce fut son crime; elle devint importune, agaçante comme un mauvais souvenir; elle perdit d'un coup sa popularité à la bataille, et chose plus curieuse encore, c'était l'empereur Nicolas qui devenait populaire, qui se trouvait soudain transformé en pontife de l'ordre et de la civilisation. Survint enfin la guerre d'Orient, qui réveillait les espérances des Polonais par la perspective des complications inévitables de l'Europe, par cette combinaison merveilleuse d'une alliance libérale de la France et de l'Angleterre contre la Russie. Si l'empereur Nicolas eût vécu, son obstination eût provoqué peut-être ces complications européennes où la Pologne pouvait retrouver un rôle; sa mort était une facilité pour la paix. Le nom de la Pologne ne put pas être prononcé, et de même que la révolution de février était la déception des Polonais du parti démocratique, la guerre d'Orient laissait sans illusions les modérés, les politiques, les diplomates qui comptaient sur l'Europe.

C'est alors, à travers cette série de déceptions, que la Pologne se réfugie de plus en plus en elle-même et se replie dans une muette attente, après avoir vu tout lui manquer, conspirations, révolutions européennes, interventions régulières. La Pologne sentait qu'elle était devenue impopulaire, qu'elle ennuyait, selon le mot d'un Polonais, et elle évitait de faire parler d'elle. Elle ne pouvait sans doute se défendre d'une secrète amertume en voyant l'Europe libérale s'intéresser tout à coup à la nationalité italienne, à la nationalité hongroise, à la nationalité moldo-valaque, et oublier un peu qu'il y avait aussi une nationalité polonaise; mais elle se taisait,

Digitized by Google

subissant cet autre supplice de l'indifférence et du silence, plus difficile à accepter que la guerre, plus dur que toutes les persécutions pour un peuple qui a passé sa vie à chercher partout une patrie, qui a rempli l'histoire contemporaine de son héroïsme, de ses protestations et de ses malheurs. On ne peut imaginer l'espèce de souffrance qu'infligeait à bien des cœurs polonais cet isolement moral au milieu de l'agitation universelle des nationalités renaissantes. « C'est cela, dit un paysan polonais, on finira par donner un roi aux Tsiganes sans penser encore à nous en donner un à nous. » La Pologne disparut si bien un instant qu'on la crut morte, on la crut presque résignée à son sort ou vaincue par les épreuves, et on fut tout près de s'endormir sur le fait accompli, en pensant qu'il y avait une question de moins dans le monde.

On se trompait cependant : ces années de silence et d'abandon, loin d'être la fin obscure d'un peuple, étaient au contraire le commencement d'une situation nouvelle que les derniers événemens n'ont fait que dévoiler, qui s'est formée pas à pas, qui a ses élémens, son caractère, ses personnifications, et qui à un moment donné s'est trouvée être la manifestation inattendue d'une nationalité énergique ralliée au cri des légions de Dombrowski : « Non, la Pologne n'est pas morte ! » Jusqu'en 1846, c'était l'ère des conspirations et de cette propagande démocratique qui a eu ses héros d'une étrange intrépidité : les Konarski, les Zaleski, les Dembowski; la campagne de 1846 en Galicie et à Posen fut le triste et sanglant dénoûment de cette période militante. Depuis ce temps, dans ces dernières années surtout, c'est un travail de rénovation pratique, employant tous les moyens, inoffensif en apparence, mais obstiné, souvent inaperçu, et qui s'est accompli à la faveur même de ce silence dont je parlais. Ceux qui y mettaient la main sentaient bien le danger du bruit. « Parlez de nous le moins possible, écrivait un des hommes éminens de la Pologne; parlez, si vous pouvez, de nos misères, de notre agonie, ne parlez pas de notre vitalité, des signes de vie que vous remarquez : cela nous tuera ! » C'est le travail auquel ont singulièrement contribué le prince Léon Sapieha en Galicie, le docteur Marcinkowski à Posen avant sa mort, et surtout le comte André Zamoyski dans le royaume.

De quoi se compose ce mouvement qui, une fois dévoilé, a remis subitement en présence la nationalité polonaise et la puissance russe? D'une multitude d'élémens sans doute; tout s'y mêle, le sentiment religieux exalté par les persécutions, le travail des esprits, les efforts pour moraliser le peuple, les entreprises industrielles, les améliorations agricoles; mais ce qu'il a de caractéristique avant tout, c'est qu'il naît en quelque sorte spontanément du sol, et il s'accomplit

Digitized by Google

sur le sol même, en dehors de l'action des émigrations et des propagandes de partis. C'est l'œuvre de ceux qui ne veulent ni conspirer ni se résigner, et qui, dans les ruines de la patrie, après toutes les luttes violentes, cherchent à rassembler les élémens d'une solution nouvelle. Ils ne pouvaient certes se jeter dans la politique, où ils eussent été instantanément arrêtés; leur pensée était justement de travailler à refaire moralement et matériellement le pays, en échappant le plus possible à la politique. Ils commençaient par créer des sociétés de tempérance, et sur ce terrain même il n'était pas facile de marcher, car on rencontrait aussitôt les autorités russes, protégeant l'ivrognerie pour défendre les revenus du trésor, et dirigeant une guerre de circulaires contre ces sociétés, qu'elles représentaient comme contraires aux lois. Un gouverneur-général de la Lithuanie, M. Nazimof, faisait preuve d'érudition, et rappelait la noce de Cana, pour prouver que l'Évangile n'était pas opposé à l'usage des boissons spiritueuses. Une institution a joué un grand rôle dans le mouvement actuel : c'est la Société agricole de Varsovie. Elle avait eu des commencemens très humbles; un jour, vers 1842, une association s'était formée pour la publication d'un petit journal qui s'appelait les *Annales d'Agriculture,* d'où toute question politique devait être sévèrement bannie, qui ne pouvait faire allusion ni à la situation de la Pologne, ni à son régime, ni à ses relations, ni à rien de ce qui l'intéressait. Ce fut le germe d'où sortit, aux premiers temps du règne de l'empereur Alexandre II, dans ces premiers momens de bonne volonté libérale, une institution plus sérieuse, la Société agricole elle-même, fondée toujours dans une pensée exclusive d'amélioration matérielle, mais qui avait des correspondans dans les provinces, et était autorisée à tenir deux sessions par an à Varsovie. Quelque restreinte que fût dans son objet cette institution, elle était un lien; elle a fini par réunir plus de quatre mille membres propriétaires du royaume.

C'est ainsi qu'on a procédé lentement, créant un jour la Société agricole, un autre jour la navigation de la Vistule, tantôt des institutions de crédit, tantôt des sociétés de tempérance, réveillant dans le pays le sentiment de ses intérêts, rapprochant les hommes dans une même œuvre. Et qu'on remarque quelques-uns des effets de ce travail patient, modeste, bien souvent contrarié, et pourtant efficace. Aux conspirations se sont substitués l'habitude d'agir par les voies légales, le sentiment de la puissance d'une action régulière et pacifique. Des questions comme l'émancipation des paysans, qui ont divisé les esprits et entretenu les scissions jusque dans l'émigration tant qu'elles n'étaient qu'un choc de théories, ces questions ont trouvé une solution naturelle, pratique, dont la Société agricole elle-

Digitized by Google

même a pris l'initiative en proposant un système qui fait le paysan immédiatement propriétaire et assure au possesseur actuel, par une ingénieuse combinaison de crédit, une indemnité que le paysan paie par annuités successives et limitées, sans avoir à donner plus qu'il ne donne aujourd'hui. C'est ce qu'on pourrait appeler la solution polonaise opposée à la solution russe. Et enfin, chose plus grave, cette sorte de régénération obscure a produit ce que nous avons vu, non plus des partis aigris par une défaite commune ou se disputant une victoire lointaine, mais une masse compacte, une nation confondue dans une même pensée, sans distinction de classes, et dont l'union a été scellée dans le sang le 27 février, le jour où se sont accomplies les premières répressions de la Russie. Ces intelligentes balles russes faisaient plus qu'elles ne le pensaient pour cimenter l'alliance en allant frapper des victimes de tout rang, de toute condition, de tout culte et même de tout âge.

Un homme, je le disais, personnifie dans ce qu'il a de sérieux et de pratique ce mouvement et lui a imprimé son caractère : c'est le comte André Zamoyski, que le peuple dans son langage appelle simplement monsieur André. Il n'est pas le seul, mais il a été dès les premiers temps un des plus actifs promoteurs de tout ce qui pouvait servir à réveiller le pays. Par sa naissance, il tient à une des plus vieilles familles polonaises, à la famille de ce grand connétable, Jean Zamoyski, du XVI[e] siècle, qui travailla à constituer la petite noblesse en face de l'oligarchie aristocratique, et qui fut un des plus illustres capitaines de la Pologne. C'est une famille qui s'est éclipsée pendant longtemps et qui ne reparaît qu'à certaines époques. Un autre Zamoyski était encore grand-chancelier en 1772, et se démit de sa charge pour ne pas mettre le sceau sur le premier partage. Le comte André est un petit-fils de ce Zamoyski, le frère du général qui un instant dut prendre le commandement d'une légion polonaise à l'époque de la guerre d'Orient. Le comte André se trouvait naturellement engagé dans la révolution de 1831. Il fut d'abord ministre de l'intérieur à Varsovie, puis envoyé en mission à Vienne auprès de M. de Metternich, qui inclinait, dit-on, à une intervention au moment de la dernière bataille. La révolution une fois vaincue par les Russes, il ne voulut pas quitter le pays; il y restait dans l'obscurité, sans illusions, mais cherchant bientôt comment on pourrait se relever de la grande défaite. Une large carrière ne lui était point ouverte; il se tournait vers les intérêts matériels, et il se mit à l'œuvre avec une activité singulière, quoique resserrée dans d'étroites et obscures conditions. Il établissait des haras, il aidait à créer la navigation à vapeur sur la Vistule, qui était un moyen de se relier à la Galicie; il travaillait à organiser le crédit foncier. C'est lui qui fon-

Digitized by Google

dait le petit journal des *Annales d'Agriculture* et qui était plus tard le principal promoteur de la Société agricole, dont il est resté jusqu'au dernier moment le président.

Ce qui caractérise le comte Zamoyski dans tout ce qu'il a fait, c'est le sens pratique, la netteté des vues, la modération dans l'action se joignant à la fermeté et à une dignité naturelle. Le comte André se trouvait au reste dans une situation singulière : par sa modération, il excitait les méfiances des exaltés polonais, de ceux qui n'entrevoyaient d'autre issue que la révolution; par son activité, il était suspect aux Russes. Il avait à résoudre le difficile et curieux problème de vivre entre les uns et les autres, maître de lui-même, sans se laisser emporter à des témérités inutiles, sans abaisser aussi le nom et la dignité de Polonais. Son secret, il ne le disait à personne, il était dans ses actions; et, à vrai dire, avait-il un secret? Il mettait simplement en pratique le mot ancien : *laboremus!* obligé sans cesse d'être en rapport avec le gouvernement, mais ne cédant pas le terrain et engageant même une lutte tenace avec la vénalité des fonctionnaires russes, à laquelle il ne voulait se soumettre à aucun prix. Il eut à passer par plus d'une épreuve épineuse dont il se tirait habilement. Le jour de la fondation de la Société agricole, un banquet eut lieu où assistait nécessairement le directeur de l'intérieur, M. Muchanof; au dernier moment, celui-ci portait le toast de tous les banquets polonais : « Aimons-nous! » Tous les regards se portèrent sur le comte Zamoyski, qui, simple et calme, répondit avec un imperceptible sourire : « Oui, chacun chez soi! » Il ne pouvait en dire plus. Le mot de cette politique, si c'est une politique, est de faire tout ce qu'il est possible de faire et d'aller jusqu'où on peut aller, mesurant son pas aux nécessités du jour. C'est, non pas une agitation, mais une action légale tirant parti de tout, se servant de tout, communiquant une vie inaperçue au pays; et voilà justement ce qui est apparu dans les derniers événemens, ce qui reste le caractère de cette crise nouvelle.

Sait-on ce qui donne à ce mouvement la valeur d'une vraie manifestation nationale? C'est qu'il n'a rien d'artificiel et de passager; il est l'œuvre de quelques-uns et de tous, il est à la fois simple et complexe comme tous les mouvemens profonds, sincère comme la passion d'un peuple, et, bien loin de se résumer uniquement dans une suite d'efforts de l'ordre matériel aboutissant à l'improviste à une question politique, il a un côté tout moral qui s'accorde d'ailleurs merveilleusement avec ce caractère d'action légale et pratique que je signalais. Une chose frappante dans ces événemens de Varsovie entrecoupés de scènes sanglantes, c'est cette attitude passive d'une population qui se présente désarmée, qui ne résiste pas, qui per-

Digitized by Google

siste, qui est dispersée et qui revient sans cesse, s'offrant elle-même comme une victime sans défense, refusant les armes laissées à sa portée. Il y a dans cette attitude bien autre chose qu'un mot d'ordre ou un calcul; nul artisan de conspiration n'eût été assez habile pour le trouver : c'est le signe d'une révolution profonde dans les esprits et dans les âmes, révolution à laquelle n'a point été étrangère l'action d'un poète, de Krasinski, dont les œuvres ont parlé à toutes les imaginations polonaises et sont allées se graver dans les cœurs, pénétrant jusqu'aux masses. C'est ce poète *anonyme* dont on a vu autrefois ici quelques poèmes, d'un mysticisme ardent et sombre en même temps que d'un sens profond, *le Rêve de Cesara, la Nuit de Noël, la Comédie infernale* (1). Sigismond Krasinski est mort aujourd'hui. Il avait lui-même ressenti de poignantes souffrances intérieures comme fils et comme patriote. Il était né en 1812, et avait été tenu au baptême par Napoléon. Son père était le général Vincent Krasinski, qui descendait d'un des chefs de la confédération de Bar, qui remplaçait le prince Poniatowski dans le commandement de l'armée polonaise à la fin de l'empire, et qui depuis jouait un rôle dans les chambres du royaume de Pologne sous la restauration. Malheureusement le général Krasinski irrita le sentiment national par son vote au sénat dans une affaire de conspiration en 1828, et son fils Sigismond reçut de ses camarades d'école, sur la place publique, un outrage sanglant qu'il dévora avec amertume, et qui l'obligea à quitter le pays. Il voyagea, il alla à Rome. Lorsque la révolution du 29 novembre 1830 éclata, il partit aussitôt pour la Pologne; mais il dut s'arrêter à Berlin. Son père avait été pris à Varsovie par les insurgés; il s'était sauvé en promettant de se dévouer à la cause nationale; peu après, il était parti pour Saint-Pétersbourg. Ce fut un désespoir pour Sigismond Krasinski, qui ne put se décider désormais à rester dans son pays, et vécut presque toujours à l'étranger, se livrant uniquement à la poésie, publiant successivement ses poèmes sans avouer jamais en être l'auteur. Par lui, le patriotisme polonais avait trouvé une expression nouvelle.

Lorsque Mickiewicz parlait à la jeunesse de la Pologne révolutionnaire et militante, il lui disait : « Forts par l'union, sages par la démence, en avant, jeunes amis!... » Krasinski dit, dans un chant aussi populaire aujourd'hui que le fut autrefois le refrain de Mickiewicz : « On n'édifie pas avec de la boue, et la plus haute sagesse, c'est la vertu! » Ce sont les mots d'ordre de deux époques. L'inspiration essentielle et dominante de toute la poésie de Krasinski, c'est l'abjuration de la haine et de la vengeance, c'est qu'on ne lutte pas vic-

(1) Voyez la *Revue* du 1er août et du 1er octobre 1846.

Digitized by Google

torieusement contre la force par la force, mais par une puissance supérieure de l'âme; que, pour vaincre son ennemi, le bon droit lui-même ne suffit pas, s'il ne s'appuie sur un énergique et pur sentiment moral; que le levier souverain est dans l'amour, dans la vertu du sacrifice, dans la patience héroïque. Un des héros de la *Comédie infernale*, Pancrace, est un type de la force brutale qui chancelle et s'affaisse dans son impuissance devant un pouvoir supérieur. Cette inspiration règne dans le poème grec de l'*Iridion*, où le martyre chrétien, le martyre passif et ayant horreur de la vengeance, triomphe de Rome, confondant le patriotisme hellénique d'Iridion, qui ne songe qu'à se venger, et échoue malgré la justice de ses griefs et de sa cause. C'est aussi la pensée de *l'Aurore*, des *Psaumes de l'Avenir*, de tous ces chants où l'âme polonaise vibre avec ses ardeurs mystiques, ses exaltations et son inépuisable jeunesse. « Seigneur, dit Krasinski dans un *psaume*, ce que nous te demandons, ce n'est pas l'espérance, parce qu'elle tombe sur nous comme une pluie de fleurs; ce n'est pas la mort de nos ennemis, cette mort est écrite sur le nuage de demain; ce n'est pas de franchir le seuil de la mort, il est déjà franchi; ce ne sont pas des armes, car tu en as mis dans nos âmes, ni des secours, tu as ouvert une carrière libre; mais nous te demandons de nous donner l'intention pure au fond de nos cœurs. Oui, Saint-Esprit, toi qui nous enseignes que la plus grande puissance, c'est la force du sacrifice, que la plus grande raison c'est la vertu, fais que nous puissions par l'amour entraîner les peuples vers le but que nous poursuivons! » Ce rôle de l'héroïsme expiatoire, Krasinski l'a décrit bien mieux encore dans un fragment de *l'Aurore*.

« Faut-il donc être meurtrier avec les meurtriers, criminel avec les criminels? faut-il mentir, haïr, tuer et blasphémer? Le monde nous crie : A ce prix, à vous la puissance et la liberté, sinon rien! Non, mon âme, non; pas avec ces armes! le poids du sacrifice peut seul écraser à son tour le sort qui nous écrase. Dans l'histoire du monde, le sacrifice est un lion invincible; mais le crime, c'est la balayure que le vent emporte en passant.

« Oh! non, ma patrie, sois plutôt la patience qui enseigne comment on élève l'édifice pierre à pierre; sois l'inflexible volonté et l'humble recueillement qui prépare la victoire future; sois le calme dans la tempête; sois l'harmonie au milieu des cris de discorde; sois l'éternelle beauté au milieu des laideurs; sois pour les lâches et les pharisiens le silence méprisant qui accable; sois pour les faibles la force qui relève les courages; sois l'espérance de ceux qui perdent l'espérance. Dans ton combat contre l'enfer de ce monde qui se dresse contre toi, sois cette force tranquille et aimante contre laquelle l'enfer ne prévaudra jamais...

« ... Les nations sont voulues de Dieu et sont conçues dans votre grâce, ô Jésus-Christ! A chacune d'elles vous avez d'en haut donné une vocation.

Digitized by Google

En chacune d'elles vit une idée profonde qui vient de vous, qui est la trame de leurs destinées; mais parmi les nations il y en a qui sont élues pour défendre sur la terre la cause de la beauté céleste, et pour donner au monde un angélique exemple en portant, pendant de longs jours, leur lourde croix sur la route inondée de sang... jusqu'à ce que, par une lutte sublime, elles aient donné aux hommes une idée plus haute, divine, ô Seigneur! une charité plus sainte, une plus large fraternité en échange du glaive qu'on a plongé dans leur poitrine. Telle est votre Pologne, ô Jésus-Christ!

« Notre amour de l'humanité a causé notre mort, et le monde a vu le cadavre de la Pologne descendre dans le tombeau; mais quand viendra le troisième jour, la lumière brillera, et brillera pour tous les siècles. Croyez-vous que celui qui possède l'amour, en mourant, disparaisse à jamais? Oui, aux yeux de la chair, mais l'âme du monde entier le voit! Celui qui meurt dans l'amour transmet à l'heure du martyre son âme à ses frères, et il demeure dans le sanctuaire du cœur humain, et chaque jour, à chaque heure, enseveli vivant, il grandit dans la tombe! »

C'est cette pensée de la puissance du sacrifice, de l'héroïsme passif, qui s'est infiltrée dans la jeunesse, jusque dans les masses, et qui est visible dans la Pologne d'aujourd'hui. L'inspiration du poète est passée dans le sentiment populaire. Une autre cause étrange, curieuse, a servi d'ailleurs depuis quelques années à répandre, à populariser ces idées en jetant tout à coup dans la société polonaise comme un élément nouveau. Lorsque l'empereur Alexandre II montait au trône, il signalait son avénement par une amnistie qui, tout incomplète qu'elle fût, rouvrait les portes de la patrie à une multitude d'exilés. Les uns venaient de l'Occident, les autres, en plus grand nombre, venaient de la Sibérie. Ceux qui avaient vécu en France ou en Angleterre rentraient dans leur pays naturellement aigris par trente ans de souffrances, accoutumés à l'atmosphère occidentale, nourris de toutes les idées révolutionnaires et à demi étrangers de mœurs et d'esprit. Il n'en était pas de même de cette tribu d'exilés qu'on appelle en Pologne les *Sibériens*. Ceux-ci revenaient endurcis, retrempés par l'habitude de la souffrance obscure et solitaire, calmes et résignés, mystiques même, mais d'un mysticisme grave et doux qui n'avait rien de farouche et de haineux. Chose remarquable, c'est parmi ces revenans de Sibérie que le pays a trouvé dans ces dernières années les hommes les plus aptes au journalisme, au professorat, à l'administration des établissemens privés et nationaux, tels que la Société agricole. Il y a des écrivains de talent qui ne pouvaient, il est vrai, signer leurs œuvres de leur nom, mais qui n'étaient pas moins connus. L'un a rapporté de la Sibérie une traduction de *Faust;* c'est un des critiques les plus éminens; un autre a traduit Shakspeare. Un journal de Varsovie a publié une série d'esquisses du Caucase, de l'Asie, qui étaient l'œuvre

Digitized by Google

des Sibériens, et où il y avait un mélange indéfinissable de fraîcheur, de résignation et d'indulgence latente.

Ces hommes, en se répandant dans le pays, ont eu une action singulière. De là cette teinte sérieuse, religieuse et d'une originalité saisissante de tous ces actes populaires qui se sont succédé, de ces manifestes où il n'y a rien en effet de la phraséologie révolutionnaire de l'Occident. C'est au contraire un langage sobre et nerveux qui ne touche à l'exaltation que par l'accent religieux. L'influence des Sibériens est surtout visible dans cette adresse étrange des ouvriers de Varsovie : « La mort est égale pour tous. Sans épargner sa personne, il faut aller à la tuerie et montrer au monde ce que nous voulons. C'est pourquoi nous allâmes avec les processions et nous chantâmes pour la constitution, et nous le ferons de nouveau quand il faudra; et s'il y a des victimes, on verra que cela plaisait ainsi au bon Dieu, et nous sommes prêts, s'il faut davantage, à tirer au sort qui doit aller au sacrifice, même à tendre la gorge au couteau, ou bien à expirer sous le knout, comme ces trois victimes que l'eau a rejetées près de Zakroczym, qu'on avait jetées enveloppées de paille du château dans la Vistule. Seulement, s'il n'y a pas de compassion pour la patrie, alors ce sera mal... » Ne dirait-on pas cette pensée obstinée du sacrifice passant à travers l'imagination de Krasinski et l'action des Sibériens dans l'âme populaire? Et maintenant qu'on réunisse tous ces élémens, cet ensemble d'efforts pratiques s'étendant à tous les intérêts, cette impulsion légale communiquée par le comte André Zamoyski et instinctivement acceptée par toute une population, l'idée religieuse et morale se propageant dans les esprits, les enflammant et les contenant à la fois, le sentiment national renaissant spontanément dans les cœurs, — ce sera ce mouvement qui était imperceptible d'abord, qui s'est poursuivi obscurément pendant des années, que le changement de règne à un certain moment est venu faciliter, et qui va aboutir à ce net et éloquent dialogue engagé récemment entre le lieutenant-gouverneur, le prince Gortchakof, et la foule rassemblée sur une place de Varsovie : « Que voulez-vous? — Nous voulons une patrie! »

Il n'y a évidemment d'imprévu et d'accidentel que l'heure de l'explosion. Depuis un an déjà, des manifestations successives révélaient une sorte d'intelligence secrète dans la population. C'étaient d'abord des services funèbres célébrés dans tout le pays et à des époques fixes en mémoire des plus éminens poètes polonais, Mickiewicz, Krasinski, Slowacki. Bientôt l'entrevue qui réunissait à Varsovie les trois souverains du Nord venait piquer le sentiment populaire. C'était, à vrai dire, une étrange idée de rassembler à Varsovie les trois maîtres de la Pologne dans une conférence où on soupçon-

Digitized by Google

nait que de mauvais desseins pouvaient s'agiter contre l'Italie. L'accueil de la population fut plus que froid, et ce qu'il y a de curieux, c'est que sous l'impression de cette désagréable aventure c'était à qui se renverrait l'ennui de ce qui venait d'arriver. Les journaux russes assuraient que c'était l'empereur d'Autriche qui avait valu à l'empereur Alexandre cette froide réception, tandis que la presse de Vienne prouvait non moins clairement que la démonstration était dirigée contre l'empereur de Russie. Quelques mois encore et survenait une manifestation plus sérieuse : c'était un service commémoratif pour les morts de la bataille de Grochow, de cette bataille où l'armée polonaise lutta pendant trois jours contre les Russes en 1831, et c'est réellement ce jour-là, le 25 février, qu'une Pologne nouvelle apparaît personnifiée dans une population marchant dans les rues le cierge à la main, électrisée à la vue d'un drapeau à l'aigle blanche et récitant d'une seule voix le chant religieux et national : « Dieu saint, Dieu puissant, Dieu immortel, ayez pitié de nous! — De la peste, du feu et de la guerre, seigneur, délivrez-nous!... — Daignez nous rendre notre patrie!... — Sainte vierge Marie, reine de Pologne, priez pour nous! » Alors la crise se déclare, l'agitation s'étend avec des alternatives de concessions de la part de la Russie et de scènes sanglantes jusqu'au 8 avril, jour où la compression l'emporte définitivement. Ce n'est pas la suite de ces événemens que j'ai à décrire. Tout porte la marque de ces influences diverses que je signalais. Ce mouvement, on le voit, commence par des services religieux. Quand la crise a éclaté, quel est le genre d'action de tous ceux qui ont quelque pouvoir sur le peuple et qui sentent la gravité du moment? Une délégation populaire, autorisée par le lieutenant-gouverneur, prend la direction de la ville. Des constables volontaires s'organisent pour empêcher tout désordre; la Société agricole elle-même intervient en modératrice, en gardienne de la paix. Les adresses qui sont envoyées à l'empereur ne contiennent rien que de légal, puisqu'elles demandent à peine strictement ce que les traités de 1815 assurent à la Pologne. Et la population elle-même, quelle est son attitude? Elle fait acte de vie, si l'on me passe ce terme, en se refusant à tout conflit. Elle se rassemble pour exprimer ses vœux, ses griefs, mais désarmée, passive, et même, quand elle est dispersée par la force, femmes, enfans, vieillards se pressent en larmes et en prières autour d'une madone. Étrange révélation de la nature de ce mouvement dont toute la tactique est de résister sans s'armer! Ce qui fait au fond son originalité, c'est cette alliance, dont je parlais, du sens pratique et d'une idée morale, religieuse, même mystique, — alliance dont le secret est dans la conscience d'une population et qui répond mer-

Digitized by Google

veilleusement à tous les instincts du peuple polonais et même de la race slave en général, qui parle aux esprits politiques par ce qu'elle donne à la modération et au bon sens, et qui offre en même temps à la jeunesse, aux masses, l'attrait d'un certain mysticisme poétique. C'est l'originalité de ce mouvement, dis-je, c'est aussi ce qui fait sa force en révélant des sources toujours nouvelles de vitalité dans cette race, qui ne trouve dans le malheur que des aiguillons généreux.

C'est aussi justement ce qui crée pour la Russie une position exceptionnellement difficile en face d'un de ces réveils populaires qui ne sont plus seulement un simple débat intérieur, mais qui se lient par toutes les considérations de droit et d'humanité à toute une situation européenne et même à une crise particulière du temps. On dit qu'après les premières scènes sanglantes du mois de février à Varsovie, l'empereur Alexandre II, informé qu'il y avait des victimes dans le peuple, fit aussitôt demander combien il y avait de morts dans l'armée, combien on avait pris d'armes aux insurgés. On lui répondit que l'armée ne comptait point de morts, qu'on n'avait pu prendre d'armes à une population qui n'en avait pas et qui n'en voulait pas. L'empereur fut, dit-on, plein de surprise. C'est cet étonnement du premier instant qui explique les incertitudes de la Russie, ses hésitations de conduite. Elle semble d'abord en effet flotter entre toutes les politiques. Elle livre quelques-uns de ses fonctionnaires chargés par l'animadversion publique, et elle réprime par malentendu, si l'on me passe le terme; elle fait des concessions, elle trace un programme d'organisation nouvelle, elle promet des réformes, elle accepte pour auxiliaires une délégation populaire, la Société agricole elle-même, et bientôt société et délégation sont dissoutes; elle laisse pendant tout un mois l'agitation grandir par l'indécision jusqu'aux scènes du 8 avril, point de départ d'une politique qui semble se fixer de nouveau dans la compression. La Russie peut matériellement, sans nul doute, réprimer et disperser les manifestations à Varsovie; elle peut empêcher la population de porter le deuil de ses morts. Après cela, la question, par sa nature toute morale, en sera-t-elle moins grave, moins vivante, moins palpitante, et, le dirai-je? moins oppressive pour la politique russe elle-même? Au fond, la Russie se trouve aujourd'hui placée dans une étrange et sérieuse alternative; elle a un choix à faire. Elle peut recommencer dans le royaume de Pologne sa politique de trente ans, se rattacher plus que jamais aux systèmes à outrance. C'est peut-être l'intérêt de l'Autriche et de la Prusse, toujours inquiètes de voir renaître dans le royaume, par des concessions libérales, un foyer d'attraction pour les autres parties de la Pologne qu'elles pos-

Digitized by Google

sèdent elles-mêmes; c'est, dit-on, leur système de chercher à retenir le tsar, quelque étrange que ce soit de la part de la Prusse, qui ne prend sa force que dans les idées de nationalité et de libéralisme; mais est-ce l'intérêt réel de la Russie dans la situation présente du monde? La Russie même n'aurait qu'à puiser dans ses propres traditions et dans ses conseils pour trouver l'inspiration d'une politique plus équitable. L'empereur Alexandre II n'a qu'à ouvrir son esprit aux idées qui se lient intimement à la constitution du royaume de Pologne à l'époque où l'empereur Alexandre Ier le fondait et disait aux Polonais : « Vous conserverez votre langue, vous aurez vos lois, votre armée... Votre restauration est définie par des traités solennels. »

Si le monde apparaissait aujourd'hui tel qu'il était il y a trente ans, il serait possible qu'une victoire matérielle eût la triste puissance d'amortir encore une fois le sentiment immortel d'une nation malheureuse, de le décourager du moins, et d'ajourner une question si souvent agitée. Aujourd'hui contre la continuation d'une politique de compression s'élèvent le droit, le sentiment européen, l'intérêt de la Russie dans la combinaison de ses alliances, l'irrémédiable décadence de ces traités de 1815, mis en oubli par les gouvernemens eux-mêmes avant d'être abrogés par les peuples qui reviennent à la vie, et enfin le mouvement de la Pologne tout entière, mouvement que ne pourront qu'accélérer ou entretenir les diètes nouvelles de la Galicie, l'incessant rappel à la patrie des députés de Posen dans le parlement de Berlin, et l'attitude de résistance morale prise par la population de Varsovie. Quoi qu'il en soit, il y a certainement quelque chose d'émouvant et de sérieusement moral dans cette obstination d'un peuple à vivre, à garder en lui-même l'inviolable dépôt de sa foi patriotique. La légende des saints raconte qu'un jour, dans l'ère des martyrs, des chrétiens avaient été amassés au milieu d'un fleuve de glace et abandonnés là seuls, nus, livrés à toutes les violentes intempéries de l'air, n'ayant pas de quoi manger. Seulement du rivage on leur offrait des vêtemens chauds et des mets délicieux à la condition qu'ils abjureraient. Quelques-uns se laissèrent tenter; ils cédèrent, et en touchant le bord ils périrent. Les autres, qui étaient restés fermes dans l'épreuve, invoquant la suprême miséricorde, furent sauvés miraculeusement; il leur tomba d'en haut de quoi se préserver et se nourrir. Image touchante des peuples qui souffrent, qui ne veulent pas se laisser tenter, et qui poussent au ciel un acte de foi à désarmer toutes les colères de leur mauvaise fortune!

CHARLES DE MAZADE.

Digitized by Google

UNE

CARAVANE FRANÇAISE

EN SYRIE

AU PRINTEMPS DE 1860.

DJERASH. — PALMYRE.

Il est presque téméraire aujourd'hui de mettre sous les yeux du public des souvenirs d'Orient. Qui ne croit connaître l'Orient par ses lectures, sinon par ses voyages? Les villes du Levant sont devenues la banlieue de Marseille. En Égypte, des locomotives franchissent le désert sillonné jadis par les lentes caravanes des patriarches. Lorsque l'on pourra dire : « Il n'y a plus d'isthme de Suez, » de bons et beaux bateaux à vapeur débarqueront d'innombrables touristes au pied du mont Sinaï, et l'ascension de l'Horeb deviendra aussi facile, aussi fréquente que celle d'un pic des Pyrénées. L'envahissante Europe aura bientôt imprimé partout son caractère. Dès aujourd'hui même, le terrain semble bien limité en Orient pour le voyageur qui veut décrire un pays nouveau et raconter des aventures qui n'aient pas été déjà celles de tout le monde. Il est cependant quelques parties de la Syrie où le flot des touristes européens n'a pas encore pénétré. On a trop peu visité jusqu'ici les belles ruines romaines de Djerash, qui s'élèvent à l'est du Jourdain, derrière la montagne d'Hadjeloun. Peut-être celles de Palmyre, dans le désert au nord-est de Damas, n'ont-elles pas été présentées sous leur vrai jour. Le

Digitized by Google

récit d'une excursion à Djerash et à Palmyre peut donc encore offrir quelque attrait de nouveauté. J'espère d'ailleurs que le public s'intéressera, sinon à mes descriptions, du moins à quelques-uns des voyageurs eux-mêmes. Notre caravane avait pour chefs deux illustres exilés. L'un, souffrant de l'inaction à laquelle il est condamné, cherchait dans un voyage en Orient l'occasion d'exercer son activité, de connaître les hommes, d'étudier la politique française dans des contrées qui verront éclater bientôt de grands événemens; l'autre, après avoir fait à dix-huit ans la campagne d'Italie dans les rangs de nos alliés, à côté de nos glorieux soldats, avait rejoint son frère quand Solferino eut mis fin à la mission de l'armée française.

Le 27 novembre 1859, nous nous embarquâmes à Trieste pour Alexandrie. On connaît peut-être la réception que le vice-roi fit à nos princes. Une grande et généreuse hospitalité fut offerte par Saïd-Pacha aux petits-fils du souverain auquel la famille de Méhémet-Ali doit l'hérédité de son trône. Après un séjour de quatre mois en Égypte, nous allâmes à Jérusalem pour assister aux cérémonies de la semaine sainte. C'est de là que j'ose prier le lecteur de me suivre, d'abord vers Djerash, puis à Palmyre.

I.

Nous étions à Jérusalem lorsque les deux princes, dans l'intention de sortir du chemin battu des touristes et des pèlerins, résolurent de préparer une excursion jusqu'aux ruines de Djerash. Ce pays est occupé par une fraction de la tribu des Adouans, qui obéit au *cheikh* Abd-er-Rhazy. Antonio, notre drogman, afin de donner entrée sur ce territoire aux voyageurs qu'il conduit, s'était uni par les liens de la fraternité arabe avec un méchant, mais brave Bédouin fort redouté, du nom d'Habib, le fidèle Achate d'Abd-er-Rhazy. Il n'est pas difficile de se donner ainsi un frère parmi les nomades. On fait présent d'un sabre, d'un manteau ou d'une paire de bottes à l'homme qu'on a choisi; on frappe son front contre sa tête, on lui touche la barbe et la main par-devant témoins en invoquant le ciel, et l'on a un protecteur aux yeux de la tribu; on ne court plus le danger du pillage sur la terre qu'elle occupe, mais il est d'une sage politique d'entretenir les bons sentimens de son frère par des présens continuels d'armes ou de vêtemens.

Antonio envoya donc chercher à Djerash le cheikh Abd-er-Rhazy. Le chef de la police turque ayant été prévenu, le cheikh put entrer dans Jérusalem et coucher sous notre toit. Le prix fut discuté, le contrat conclu; nous devions quitter Jérusalem le 16 avril 1860, et atteindre Djerash en passant par la Mer-Morte, Es-Salt et Hamnan, lorsque le pacha fit appeler Antonio. « La route n'est pas sûre, lui

Digitized by Google

dit-il mystérieusement; le bruit de votre excursion s'est répandu chez les tribus ennemies; si, malgré tout, vos voyageurs veulent aller jusqu'à Djerash, qu'ils passent au nord par Tibériade et Suf; de là, qu'ils s'y rendent rapidement et à l'improviste. » On profita du conseil, car nous avions trop parlé de nos projets, et la première condition de succès pour un voyage chez les Arabes, c'est le silence. Un nouveau contrat ayant été conclu avec Abd-er-Rhazy, un rendez-vous lui fut donné à Suf pour le 1er mai.

Deux semaines après, le 26 avril, nous campions sous les murs de Tibériade. Les remparts ruinés de cette ville célèbre et malheureuse sont écroulés dans les eaux ou gisent sur la terre. Les brèches servent de portes près des poternes comblées, et son impuissante ceinture de défense laisse apercevoir les débris de ses maisons. Dans les rues brûlantes s'agite une population juive et syrienne au type élégant et gracieux, mais chétive et délicate comme les plantes de serres chaudes. Je ne mentionnerai qu'un seul des plaisirs de notre séjour à Tibériade, une pêche que nous fîmes dans le lac. J'étais resté spectateur sur le rivage, et je pus voir le bateau qui portait les lignes paraître et disparaître capricieusement derrière une tour en ruines. La coupe de ce bateau, la forme de sa voile, le costume des rameurs, rien n'a changé depuis l'Évangile. Je me figure ainsi la nacelle de saint Pierre, large pour sa longueur, le mât au centre, la voile presque carrée, décrivant au sommet un arc de cercle, et saint Pierre lui-même devait être, comme ces hommes, vêtu d'une simple tunique serrée par une ceinture. Cette barque noire, ces eaux bleues, cette voile blanche et, comme fond du tableau, un désert doré, la chaîne nue et mystérieuse des montagnes de l'est, mal connues des géographes, et le soleil se couchant derrière les collines de Jezraël, versant ses rayons sur la surface du lac : voilà le spectacle que j'avais le bonheur de contempler.

Pour compléter le tableau, que l'on se figure notre campement sur la rive. Cinquante chevaux et mules allaient recevoir l'orge et la paille hachée des mains de leurs maîtres, pauvres palefreniers nommés *moucres*. Ces hommes entrent avec leurs animaux au service des voyageurs, couchent la nuit à la belle étoile, font sentinelle quand le pays est dangereux, et accomplissent la rude besogne de charger les bagages et de dresser les tentes. Deux cuisiniers s'agitaient autour des feux allumés. Les domestiques indigènes, les drogmans déliaient des cordes, ouvraient des sacs et des caisses, couraient çà et là au milieu des selles, des brides qui jonchaient la terre. Leur troupe bigarrée, composée d'environ trente hommes, formait un bizarre assemblage, car l'un est Grec, l'autre Syrien, celui-ci Arabe, celui-là Nubien; ils diffèrent autant par la couleur

Digitized by Google

du visage que par les costumes. L'on me demandera peut-être comment nous étions habillés nous-mêmes dans ce pays brûlé par le soleil. « Autant que possible, nous avait-on dit, ne prenez pas le vêtement oriental. Pour être respecté, conservez la dignité d'Européen. Ce n'est pas tout : gardez le chapeau, votre signe distinctif. » Jadis, en Turquie, on comptait ainsi : tant de chapeaux, tant d'Européens. Aujourd'hui que l'Europe est puissante et l'Orient avili, plus que jamais l'insigne du chapeau est précieux. Il signifie *revolver*, carabine de précision, canon rayé, machines à vapeur et mille autres inventions qui nous font redouter. Notre supériorité n'est pas la seule cause de la terreur que nous inspirons aux Orientaux. Nous devons un tribut de reconnaissance à Méhémet-Ali, conquérant de la Syrie, qui dompta les mahométans et appela les chrétiens à les commander. Un jour, quelques jeunes Français habillés à la turque furent insultés dans un café du Caire et vinrent lui porter plainte. « Vous êtes bien coupables, répondit-il; j'ai fait tomber plus de deux cents têtes pour imprimer à mes peuples le respect de l'habit européen, et vous vous vêtissez comme des musulmans! »

Cependant certaines pièces du vêtement oriental sont indispensables; il faut un turban ou une *couffieh*, coiffure arabe au sommet du chapeau, pour se défendre contre le soleil, le plus dangereux ennemi des voyageurs, et les épaules et le dos ne sont bien garantis que par une *abbaïl* blanche, sorte de burnous flottant. Cet ensemble demi-oriental, demi-Européen, était une heureuse alliance du bon sens et de la dignité; mais notre accoutrement était loin d'avoir le caractère de celui des serviteurs indigènes qui allaient et venaient autour de nos tentes.

Celles-ci sont au nombre de sept. Sur la principale, celle des deux chefs de la caravane, flotte la flamme tricolore. C'est un des meilleurs souvenirs que ces enfans de la France conserveront de l'Orient. En Orient seulement, ils auront dormi à l'ombre du drapeau français. Entrez; en ce moment, ils sont absens; ils veillent aux moindres détails du campement, s'informent des routes, se préoccupent eux-mêmes avec une infatigable activité de la conduite de l'expédition. Dans leur tente, on voit deux lits de camp, deux fusils de chasse pendus au mât, quelques tapis à terre et une table sur laquelle des papiers sont épars. Le jour, nos deux chefs commandent la caravane, interrogent les Arabes; le soir, après la marche souvent pénible, ils écrivent leurs observations et cherchent à recueillir par l'étude des impressions fortes, des connaissances approfondies sur cette Syrie où leur patrie a laissé de si grands souvenirs, où tant de populations sont restées françaises de cœur.

Deux tentes s'élèvent près de la première. L'une abrite trois de nos

Digitized by Google

compagnons : le capitaine Morrhain, M. de Scitivaux et le docteur Leclère. Je demeure dans l'autre tente avec M. le marquis de Beauvoir, notre ami à tous, méritant de l'être par son caractère dévoué et les rares qualités de son cœur. Le charme d'un voyage vient souvent de ceux auxquels on est associé. Je conserve une sincère reconnaissance à mon excellent compagnon. Malgré la différence d'âge qui nous sépare, nous avons vécu dans une douce camaraderie. Nous rirons plus d'une fois des mille petites tribulations endurées, des services que nous nous rendions, comme de nous inonder mutuellement d'eau froide quand la chaleur nous faisait trop souffrir. Lorsqu'on a été longtemps heureux ensemble, on ne se rappelle pas sans plaisir les scènes souvent comiques de l'intimité, les discussions même et les petites querelles. Le souvenir de ces riens, qui trompent la monotonie de la vie, est souvent plus agréable que celui des grandes émotions du voyageur.

Des quatre tentes que l'on voit à côté des précédentes, l'une nous sert de salle à manger. La nuit, elle est occupée par les domestiques orientaux. Les trois dernières sont partagées entre les domestiques européens, le cuisinier et deux drogmans. Un mot sur Antonio, qui est le premier drogman, c'est-à-dire le bras droit des chefs de la caravane. Albanais de naissance, emmené à Beyrouth par un marchand de tabac, il apprit l'arabe, le turc, le français, l'italien et l'espagnol. Si je voulais m'exercer à parler toutes les langues, j'irais, à son exemple, habiter dans une de ces tours de Babel que l'on nomme les échelles du Levant; c'est le rendez-vous de tant d'idiomes, que si l'on ferme les yeux pour n'ouvrir que les oreilles, on peut se croire à la fois dans tous les pays du monde. Telle fut l'école d'Antonio. Entreprenant, actif, courageux, il se mit à diriger des caravanes, choisit de préférence les françaises et obtint le passe-port français, qui soustrait nos protégés à l'autorité turque. Voilà vingt ans qu'il parcourt l'Orient. Je compare volontiers son rôle à celui d'un entrepreneur : il s'est engagé à nous fournir de tentes, de chevaux, de mules et de vivres, à recruter et à diriger le personnel indigène. Rendons-lui cette justice, que nous avons de bons serviteurs, de bonnes montures, des tentes comfortables, et, qui plus est, de la vaisselle d'argent. Il attache beaucoup d'importance à ce dernier détail. Antonio, comme tous les Orientaux, estime les hommes d'après le luxe qui les entoure et les dîners d'après les couverts avec lesquels on les mange. Nous avons été sans cesse obligés de rectifier dans son esprit quelques erreurs au sujet de la cuisine. Quand des alimens malpropres ou d'un goût détestable nous forçaient à le réprimander, nous lisions cette pensée sur son visage étonné : De quoi vous plaignez-vous? ne mangez-vous pas dans de la vaisselle d'argent? Antonio avait bien encore quelques

petits défauts, la passion du jeu par exemple, qui dévore tout ce qu'il gagne, et une galanterie peu scrupuleuse. Une aventure que je dois taire l'obligea à s'enfuir de sa patrie, il n'est plus aujourd'hui très jeune; pourtant, dans les villes que nous avons traversées, sa conduite exigeait une surveillance active. Quoi qu'il en soit, son énergie et son entrain le rendent propre à mener un personnel nombreux, et il est aimé dans le pays, point important, car les voyageurs, à leur insu, épousent les querelles et les haines de leur drogman. L'indigène les accueille ou les repousse, le brigand les attaque ou les protége, selon qu'il est ami ou ennemi du drogman. Antonio a été choisi parce qu'il s'est concilié beaucoup d'Arabes et de chefs de bandes qui doivent nous donner accès sur leur territoire.

Tandis que le camp s'organisait, les habitans de Tibériade, les uns portant la longue robe et le bonnet de fourrure des Juifs, les autres la veste et le jupon syriens, s'assemblaient autour de nos tentes, car l'arrivée de notre caravane était l'événement de la ville; d'autres encore montaient sur les ruines d'une tour, d'où ils se jetaient gaiement dans le lac. De jeunes filles, vêtues comme on représente la sainte Vierge dans nos églises, allaient et venaient avec des jarres sur la tête. Elles les remplissaient sur le rivage, puis s'approchaient le plus possible de nos tentes, dans l'intention apparente de nous offrir de l'eau, mais réellement pour jeter les yeux dans nos demeures. Facilement les Orientaux s'imaginent qu'un camp d'Européens contient de grandes richesses, ou des armes, ou des meubles étranges. Aujourd'hui les rôles sont intervertis : l'attrait du merveilleux, que l'Orient exerçait jadis sur l'Occident, est devenu notre apanage.

Sur ces entrefaites, le bateau avait touché la terre, et les espérances de pêche miraculeuse données par les souvenirs de l'Évangile ne s'étaient point réalisées. On rentrait les mains vides. Et au même instant un habitant de Tibériade, plus heureux dans ses tentatives, nous apporta, comme pour narguer les pêcheurs malheureux, un gros poisson, nommé poisson de saint Pierre, le premier qui apparaissait sur notre table depuis que nous avions quitté le Nil.

Malgré la beauté du lac, nous avions hâte de nous éloigner de Tibériade, car la chaleur y est excessive, comme dans toute la vallée du Jourdain. Cependant Antonio demandait du temps, afin de nous procurer une provision de pain pour huit jours. Ce pain, assez mauvais, est vendu fort cher par les Juifs; encore faut-il, pour le conserver, le mouiller sans cesse, ce qui le fait moisir. Nous avions du biscuit, mais tellement desséché, que chaque morceau semblait nous dire, comme la lime au serpent de la fable :

> Eh! que prétends-tu faire?
> Tu te prends à plus dur que toi.

Digitized by Google

Enfin nous commençâmes notre excursion dans les contrées qui s'étendent à l'est du Jourdain, contrées appelées *terres de Dieu*, que les tribus nomades se disputent, et où le droit public peut se résumer par ces quelques mots :

La raison du plus fort est toujours la meilleure.

Nous cheminâmes quelque temps sur les bords du lac, et avant d'atteindre le lieu où le Jourdain en sort, nous passâmes devant les sources sulfureuses de Tibériade, eaux célèbres que l'on compare à celles de Barèges. Ibrahim-Pacha y fit construire des bains où les soldats de son armée venaient se guérir de leurs blessures. Aujourd'hui cet établissement n'est plus qu'une masure, d'une hideuse saleté, gardée par un mendiant qui vit des aumônes de quelques malades.

Le Jourdain, puis une petite rivière tributaire, furent franchis à gué, au milieu d'une forêt de lauriers-roses. Une foule de têtes de chameaux apparurent tout à coup, avec un grand bruit, entre les lauriers : c'était un troupeau qui se désaltérait, et toutes ces bêtes poussaient des beuglemens plaintifs, tendres ou furieux. Une femelle était poursuivie, des mâles se querellaient. Dans cette république d'animaux, chacun exprimait ses sentimens dans son langage et d'une voix fort expressive, mais peu harmonieuse. Le maître du troupeau formait l'arrière-garde, et chassait les retardataires dans les eaux. Cependant nous avions quitté la rive droite du Jourdain, la seule qui soit sûre pour les caravanes. Sur la rive gauche, voulez-vous ne rencontrer que des amis : faites parade de vos armes. Les Arabes qui nous abordèrent appartenaient à la tribu des Beni-Sacher. Nous jugeant d'une force assez respectable, ils nous firent bon accueil. Le chef de notre caravane avait, par précaution, emmené un soldat qui servait sous les ordres d'un chef de bande du pays, nommé Akiel-Aga, Algérien de naissance. Ce chef s'est rendu maître du petit territoire situé entre Tibériade et Césarée. Ancien *bimbachi* ou commandant de mille hommes dans l'armée de Méhémet-Ali, Akiel-Aga servit sous le colonel Sèves (Soliman-Pacha), et conserva l'autorité dans la contrée après le départ de l'armée égyptienne. Son pouvoir est consolidé par une défaite qu'il vient d'infliger au pacha de Saint-Jean-d'Acre. Aujourd'hui la présence d'un de ses soldats dans nos rangs et l'aspect de notre caravane, composée d'une quarantaine de cavaliers armés, dont onze Européens (sept maîtres, quatre domestiques), suffisent pour nous faire respecter. Jusqu'au plus lointain horizon, la plaine était couverte de moutons, de chèvres, de chameaux. Leurs propriétaires avaient intérêt à se

bien conduire envers les amis d'Akiel, qui des montagnes de l'ouest pouvait menacer ces animaux, leur seule richesse.

Nous suivions le pied des montagnes orientales de la vallée. La caravane était divisée en deux groupes, la cavalerie et les bêtes de somme. Celles-ci, au nombre de trente environ, défilaient attachées l'une derrière l'autre, portant des tentes, des caisses, des tapis. Le bruit de leurs pas se mêlait au craquement de leurs charges. Les moucres, assis de côté sur les animaux qui portaient les tapis, dormaient ou chantaient. Antonio profitait des moindres endroits où le terrain était uni pour faire voler la poussière autour de nous par ses fantasias, exercice peu agréable à voir, mais tellement dans les mœurs du pays qu'on ne peut y mettre fin sans encourir le reproche de manquer de goût. En Égypte, sur le passage de nos princes, les *moudirs*, *nasirs*, *cheikhs-el-beled* (préfets, sous-préfets, maires) se livraient devant eux à ces jeux équestres, au grand détriment de leurs chevaux; mais à ces tours de force ils trouvaient de la grâce, et pensaient ne pouvoir mieux honorer leurs hôtes qu'en les aveuglant et les suffoquant de poussière.

Nous marchions devant la caravane, sans ordre et chacun selon la vitesse du pas de sa monture. L'un de nos chefs avait un petit étalon blanc qui ne se dérangeait jamais de son allure et de son chemin. Du matin au soir, il agitait ses jambes avec la régularité d'une horloge, et paraissait n'avoir qu'un but en partant : c'était d'arriver. Notre autre chef chevauchait sur une assez belle jument, et allait deci, delà, surveillant tout et apparaissant partout à la fois dans la colonne. Nous suivions de notre mieux; j'avoue que je restais presque toujours en arrière. Mon cheval, quoique excellent, se donnait trop de distractions pour avancer bien vite. Également dangereux, mais avec des intentions différentes, pour les jumens qu'il comblait d'assiduités et les chevaux qu'il rouait de coups, il me causait des alertes continuelles. J'étais donc un des derniers. Je ne m'en plains pas, car je me trouvais sans cesse auprès d'un de nos plus aimables compagnons, le docteur Leclère, dont la bête se hâtait bien peu. Je suis sûr que ce voisinage m'était envié par les indigènes. En Orient, l'on porte aux médecins d'Europe un respect particulier : ce sont des génies, des magiciens qui ont reçu leur art de la Divinité, et dont le toucher seul guérit bien des maux. Parfois la superstition est poussée un peu loin. On raconte qu'un jour des Arabes du Sennaar, s'étant saisis d'un médecin français, lui arrachèrent, du reste avec tous les témoignages d'une profonde vénération, toutes ses dents et se les partagèrent comme des talismans.

Il était midi. — Si nous déjeunions? s'écria-t-on tout à coup assez judicieusement.

Digitized by Google

— Oui, mais où nous mettre à l'ombre?

— De l'ombre! dit Antonio, à midi, dans la vallée du Jourdain et loin du fleuve! Je n'en vois pas, excepté sous les grains de sable ou les brins d'herbe!

Un soleil furieux dardait ses rayons dans la vallée. On dressa le pavillon d'une tente pour abriter le repas; mais comme le soleil était placé perpendiculairement au-dessus de nos têtes, nous ne pûmes, tous les sept, trouver place dans l'espace étroit de l'ombre; de plus, l'air était immobile et suffoquant. Quelques-uns d'entre nous, et je fus du nombre, allèrent chercher fortune sous les rochers. J'aurais voulu trouver un terrier où me tapir, j'enviais le grillon qui vit retiré dans son trou jusqu'au soir, lorsque j'entendis la voix de mes compagnons sortir du flanc de la montagne; ils m'appelaient à partager leur jouissance, c'est-à-dire la fraîcheur d'une grotte qu'ils avaient découverte. Il faut remarquer le rôle que ces excavations, si communes en Judée, ont joué de tout temps dans son histoire : c'est dans une grotte que naquit l'enfant Jésus, c'est dans ces demeures souterraines que les prophètes allaient converser avec Dieu, que Jérémie se retirait pour pleurer sur Jérusalem; c'est dans un asile semblable que le Christ répandit des larmes de sang, et que les apôtres se cachèrent pour composer leur symbole. Dans un pays rempli de roches et calciné par le soleil, où l'on songeait plutôt à ménager le bon terrain pour y faire pousser des récoltes qu'à planter des arbres improductifs, il était naturel qu'on s'abritât sous des rochers contre la chaleur du jour, et que peu à peu on en fît sa demeure. De nombreuses familles ont aujourd'hui de telles habitations. Siloé peut être à ce propos cité comme exemple. Ce village, bâti sur le penchant du mont du Scandale et séparé de Jérusalem seulement par l'étroite vallée de Josaphat, semble un hameau de cinq cents âmes; l'on apprend avec étonnement que sa population s'élève à quinze cents, dont les deux tiers habitent dans des cavernes naturelles ou dans des tombeaux creusés par les anciens Juifs.

La grotte où notre bonne étoile nous avait conduits était le refuge de moutons et de chèvres. Un lit de fumier sec exhaussait la terre, nous ne pouvions nous tenir debout; il fallut nous coucher tant bien que mal, fort serrés les uns contre les autres. Je tournai instinctivement les regards vers les parties du rocher les plus obscures, car la vue ne supportait qu'avec peine le torrent de lumière blanche et éblouissante dont les flots inondaient l'étroite ouverture de notre asile. L'atmosphère y scintillait comme à l'entrée d'une fournaise. Il fallut cependant partir au signal d'Antonio; il déclarait que nous n'avions pas achevé encore la moitié de l'étape.

Digitized by Google

Tous les voyageurs qui ont parcouru la vallée du Jourdain se sont plaints de l'excessive chaleur : elle y est plus redoutable en effet qu'en aucun autre point de l'Orient. Des observations récentes ont expliqué ce phénomène. Située relativement au lac de Tibériade à six cents pieds au-dessous du niveau de la mer et à treize cents relativement à la Mer-Morte, la vallée est un des points les plus bas du globe. Les vents d'est et d'ouest ne l'atteignent pas, et les vents de sud la brûlent. On sait peut-être qu'un Américain, argumentant de cette étrange dépression de l'écorce terrestre, a proposé, pour faire pièce au projet de canal de M. de Lesseps, d'amener dans cette vallée les eaux du golfe Arabique et de la Méditerranée. Il suffirait de rejoindre par une tranchée la baie de Saint-Jean-d'Acre au fleuve, puis le golfe de l'Akabah à la Mer-Morte par le ravin de Pétra, qui lui-même est de beaucoup au-dessous du niveau des mers. L'on obtiendrait ainsi, sans que l'on eût une distance de trente lieues à canaliser, un vaste et profond lac intérieur. La hardiesse d'un tel projet peut séduire les cœurs entreprenans, mais je me hâte de rassurer ceux qui pleureraient la disparition du Jourdain et de tous les lieux illustrés par le Christ. Un tel songe ne sera jamais réalisé, et, conseillée par son intérêt véritable, l'industrie moderne ne portera pas une main sacrilége sur le fleuve de l'Écriture sainte.

Notre guide, qui courait à pied, prit l'est. Nous gravîmes les montagnes par le ravin rapide d'Ouad-el-Arab, et nous respirâmes délicieusement sous des oliviers et des chênes verts dont la brise agitait les feuilles. Près du village d'El-Taybeh, nos tentes furent dressées sur une éminence d'où l'œil embrasse l'un des paysages les plus splendides de l'Orient. Dans le panorama qui nous environnait, les hauteurs s'échelonnaient à perte de vue; l'une, couverte de bois, était d'une couleur vert foncé sur laquelle se jouaient quelques reflets bleus; l'autre offrait la verdure des prairies, une troisième la teinte jaune du désert. Je n'avais rien vu de semblable en Europe ni en Egypte; je me sentais cette fois en pleine Asie. Qui n'est ému devant les grands spectacles de la nature? L'émotion est plus profonde cependant lorsqu'à la magnificence du pays se joint la magie des souvenirs. Le Thabor, dont le nom rappelle un acte de la vie du Sauveur et une victoire de la France, dominait les monts de Galilée. Au nord-est se dressait l'Hermon, dont les neiges éternelles donnent naissance au Jourdain; au sud-est, si l'imagination franchissait les hauteurs qui arrêtaient la vue, elle s'élançait vers les steppes mystérieuses et désertes de la Basse-Asie, qui s'étendent jusque dans les profondeurs du Nedj, où jamais Européen n'a pénétré. C'est dans ces vastes solitudes, aujourd'hui habitées par quelques nomades, que les enfans de Cham se répandirent avant de peupler l'Afrique.

Digitized by Google

Au midi, l'on apercevait un grand vide entre les montagnes élevées, abruptes, aux cimes jaunes et nues; on eût dit l'entrée d'un abîme au-dessus duquel planait une éternelle désolation. C'était la Mer-Morte, le tombeau des villes maudites. Dans cet ensemble, que l'on se figure le globe de feu du soleil couchant s'abaissant à l'horizon, répandant sur le pays les couleurs d'un arc-en-ciel ardent, et l'on pourra ressentir quelques-unes de nos impressions.

Notre attention fut tout à coup attirée par les habitans d'El-Taybeh. D'un amas de maisons informes, qui avaient plutôt l'air de terriers d'animaux que d'habitations humaines, sortit une population chétive et déguenillée, qui parut aussi étonnée de nous voir que le seraient des Parisiens devant une troupe de Hottentots. Le premier sentiment de ces fellahs fut la crainte : ils s'approchèrent avec timidité, comme si nous étions quelque tribu d'envahisseurs nomades venue pour les frapper d'un impôt; mais quand Antonio eut demandé des poulets et qu'ils virent qu'ils les payait bien, nous fûmes envahis à notre tour par une armée de poulets portés par leurs propriétaires; lorsqu'un marché était conclu, tous tendaient la main pour recevoir le prix qui n'était dû qu'à un seul; chaque emplette était le signal d'un vacarme affreux. On chassa les marchands lorsque les cages du cuisinier furent pleines jusqu'au sommet. Ces cages, qu'Antonio remplit à chaque occasion, font route sur le dos d'une mule. Le soir, on en ouvre la porte afin que les prisonniers se promènent dans le camp, et chose curieuse, ils ne cherchent point à s'échapper et restent fidèlement auprès de leurs maisons d'osier.

Grâce à une nuée de moustiques, je conserve un assez mauvais souvenir de la nuit passée à El-Taybeh. Cependant nos moustiquaires flottaient prétentieusement au-dessus de nos lits. Il est juste de dire qu'ils étaient avariés par l'emballage quotidien. J'ai acquis, par une rude expérience, une haute idée de l'intelligence de ces insectes, qui savent toujours trouver le défaut de la cuirasse et arriver jusqu'à leur proie.

La consigne était donnée aux moucres d'abattre les tentes au lever du jour. La ponctualité n'est pas la vertu des domestiques et des palefreniers orientaux; il ne fallait rien moins que l'autorité des chefs de la caravane, toujours à cheval les premiers, pour qu'on ne perdît pas une heure ou deux à charger les bagages. Nous étions heureux encore lorsque la résistance des animaux ne se joignait pas à la négligence des hommes pour retarder le départ. La mule la plus forte et la plus belle, qui portait la cantine, attendait patiemment les oreilles couchées, l'œil en arrière, avec cette physionomie malicieuse des bêtes qui méditent un mauvais coup, que les caisses

Digitized by Google

fussent appliquées sur son bât; avant que le nœud coulant eût fixé la charge, elle se dérobait, renversait tout d'une ruade et partait au galop, jetant le trouble dans le camp. Heureusement la cantine, bardée de fer, souffrait peu de ces chocs. L'ordre rétabli, les bêtes de selle ou de somme défilaient dans les étroits sentiers. Le camp, assis comme par enchantement, avait disparu de même. Le lieu, couvert un instant plus tôt de tentes et d'une foule d'hommes et d'animaux, redevenait désert et silencieux; on ne voyait plus sur la terre que les trous faits par quelques piquets, des herbes foulées et un peu de cendre. Le vent faisait bientôt disparaître ces traces légères et fugitives, comme les souvenirs que laissent les voyageurs.

Jusque-là, nous n'avions rencontré aucun obstacle; le temps, le pays, tout souriait à notre expédition; nous espérions atteindre sans encombre Suf et Djerash, le territoire d'Abd-er-Rhazy. Antonio nous assurait même que nous trouverions la *terre de Dieu* sans habitans; mais il avait compté sans une défaite de la tribu des Anezé, battue par le pacha de Damas et refoulée vers le sud. Il fallait traverser un de leurs campemens. Comme nous marchions vite et arrivions à l'improviste, le passage fut facile; mais nous tombâmes aussitôt après dans un nouveau camp, celui des Beni-Hassan, ennemis des premiers. La récente victoire du pacha de Damas avait sans doute fort intimidé tous ces Arabes, car, loin de nous inquiéter, ils nous laissèrent franchir si aisément le terrain occupé par leurs tentes et leurs troupeaux, que, confians dans la fortune, nous nous préparâmes à déjeuner dans leur voisinage. Ayant pris de l'avance sur les bagages, nous débridâmes et attachâmes nos chevaux.

Un instant après, nous entendîmes des cris; mais, comme des pâtres arabes chantaient en gardant des chèvres, ces cris ne nous inquiétèrent pas. Tout à coup Élie, le second drogman, arrivant au galop, nous hèle : « Tous à cheval! » Chacun détache sa monture et part. Je restai seul. Quand je voulais brider la mienne, elle se retournait, reculait, levait le nez, ayant l'air de me dire :

Sauvez-vous et me laissez paître.

Enfin, serrant ses naseaux, je la force à ouvrir la bouche, j'introduis le mors; un instant après, j'étais en selle dans les rangs.

Voici ce qui était arrivé. Pharaon, un des domestiques syriens, descendu de cheval, était resté en arrière. Au moment où il veut remonter, un Arabe survient et prétend s'emparer de sa bête et de ses armes, qu'il lui arrache violemment; bien plus, il se met à le débarrasser de sa ceinture, pièce la plus précieuse du vêtement oriental, à peu près comme font les douaniers qui déroulent l'em-

Digitized by Google

bonpoint postiche de maladroits contrebandiers. Il ne restait plus au pauvre Pharaon qu'un moyen de se défendre : c'étaient les cris, dont il ne se faisait pas faute. Élie et Antonio accourent. Croyez-vous qu'ils rudoient l'Arabe? Non vraiment; ils parlementent, et prient doucement celui-ci de vouloir bien laisser sa proie! Vous admirez sans doute notre modération, car nous étions alors plus de trente contre un; mais si l'agresseur était un Beni-Hassan, il ne fallait pas, en le maltraitant, attirer sur notre caravane les coups d'une tribu entière, dont tous les hommes, unis par une forte association, sont solidaires et se vengent mutuellement. Le mieux en pareil cas est de laisser agir les drogmans, la négociation étant la seule arme défensive. Que peut une poignée de voyageurs contre un peuple de Bédouins? Enfin l'Arabe cède... L'aventure en était là, et nous pressions la marche, quand Antonio remarqua qu'il nous suivait et semblait vouloir faire route avec nous. « Où vas-tu? — Je vais à Suf. — Quelle est ta tribu et quel est ton cheikh? — Je suis Adouan, et mon cheikh est Abd-er-Rhazy. — Mais sais-tu que, nous aussi, nous nous rendons à Suf, que l'Adouan Habib est mon frère, que j'ai frappé la main et touché la barbe d'Abd-er-Rhazy, lorsqu'il s'est engagé par un contrat à mener ma caravane à Djerash? Tu as donc attaqué les amis de ta tribu! » Voici l'Arabe plein de confusion, qui demande pardon et nous prie de ne pas parler de cette aventure à son chef. Nous rîmes beaucoup de notre alerte, qui nous avait fait déguerpir sans déjeuner. L'agresseur obtint son pardon et la promesse qu'il ne serait pas dénoncé. Antonio lui donna même sa pipe à fumer, ce qu'il fit en confiance. En un instant, il devint l'un des nôtres, s'associa avec les muletiers, les domestiques, et même avec Pharaon.

Nous marchions depuis longtemps dans une forêt de chênes verts peu élevés, mais touffus. La forêt était entrecoupée de prairies couvertes de troupeaux. Nous aurions pu nous croire dans quelque partie de l'Allemagne, la Thuringe par exemple, si nous n'avions vu çà et là une tête de chameau surgir entre les branches des chênes, s'allonger au bout d'un long cou, et ravager jusqu'aux plus hauts bourgeons. Les troupeaux détruiront la forêt, et cette terre, qui conserve encore la splendeur des anciens âges, sera bientôt stérile et maudite comme la Judée. Le chemin devint très étroit; nous entrions dans un défilé au fond duquel mugissait un torrent. Les roches avaient une teinte dorée, due aux rayons du soleil; au sommet apparaissait la verdure des bois, au pied la blanche écume des eaux. Le ciel bleu foncé resplendissait sur nos têtes. Dans ces contrées, où les eaux sont rares, on ne peut rencontrer un ruisseau sans se trouver bientôt dans un village ou un camp nomade. En effet,

Digitized by Google

nous vîmes un amas de maisons plates et carrées, ressemblant à autant de dés à jouer, échelonnées sur le penchant d'une colline. La plus importante était garnie de chambres extérieures, bâties en boue ou en branchages et ouvertes à tous les vents. Antonio lui donna le nom pompeux d'hôtellerie. C'est la demeure du cheikh, et ces chambres, nous dit-on, sont réservées aux étrangers.

Faisons connaissance avec le cheikh de Suf. Il se nomme Yousef, ses vêtemens sont sales et usés; mais comme la population est à demi nue et en guenilles, il peut encore se faire illusion sur son costume et s'y draper fièrement. Ses yeux sont assez intelligens; mais il a le malheur de posséder un nez si énorme et une face si burlesque qu'il suffit de le regarder pour entrer en belle humeur. Du reste il paraît content de nous voir, et reçoit les chefs de la caravane avec respect. Lorsque le camp fut établi, il vint s'accroupir sur leur tapis, devant leur tente, et se montra fort empressé pour leur complaire. Voyant que l'aîné de nos princes préparait son chibouque, il le lui prit des mains, le bourra, l'alluma, en tira quelques bouffées et le lui présenta. C'est ainsi que les Arabes entendent les belles manières. Allumer la pipe d'un hôte, c'est lui dire : « Je suis votre très humble serviteur. »

Derrière Yousef, tous les fellahs avaient formé un cercle, qui se rétrécissait à mesure qu'il en survenait de nouveaux. Ce cercle devint si étroit que nos tentes mêmes, notre dernier asile, faillirent ne pas être respectées. Vous m'avouerez que c'est là une étrange hospitalité. Ils nous chassent presque de chez nous, touchent et demandent tout ce qui nous appartient, fument nos cigares et vivraient au besoin à nos dépens. Tout à coup les groupes s'ouvrirent, et les fellahs reculèrent avec un mouvement commun de respect et de crainte. Nous vîmes s'avancer un homme de haute taille, à l'œil vif, à la barbe blanche, portant sa vieillesse avec vigueur, vêtu d'une belle *abbaïl* brune et blanche, chaussé de bottes rouge écarlate, coiffé d'une *couffich* de soie fort propre. Il nous fit un sourire d'amitié du plus loin qu'il nous aperçut, car cet homme n'était autre qu'Abd-er-Rhazy, et le beau costume tout battant neuf qui le couvrait lui avait été donné par les chefs de notre caravane à Jérusalem. Derrière lui vient un autre Arabe qui semble inspirer, sinon plus de respect, du moins plus de terreur. Il sourit en nous voyant, et, ses dents longues et pointues étant mises à découvert par ce sourire, son visage prit une incroyable expression de férocité. Habib, car c'était lui, vint avec son chef s'asseoir sur le tapis des *princes*, près du cheikh Yousef, qui recula d'un pas. « Eh bien! Abd-er-Rhazy; dit-on à l'arrivant, les Français sont fidèles à leur parole comme les Arabes. Il y a un mois, nous vous avons donné rendez-

Digitized by Google

vous à Suf pour ce jour, et nous voici! » Il répliqua par des complimens en style oriental, c'est-à-dire très pompeux : ses montagnes, ses vallées, sa tribu et lui-même sont glorifiés dans les siècles des siècles par la visite des magnanimes chefs des Francs! Jamais jour plus beau n'a lui sur la contrée! Phrases que le drogman, il me l'a dit plus tard, traduisit tout simplement ainsi : « Le cheikh est très honoré de vous avoir pour hôtes! »

Abd-er-Rhazy se leva, et nous mena tous voir son cheval, qu'un petit Arabe tenait par un licou. C'est un étalon gris de fer, à l'œil ardent, à la crinière flottante, prompt à la course. Je lui offris un morceau de sucre; mais l'animal, peu familier avec cette friandise, ouvrit ses naseaux, le flaira quelque temps, le prit dédaigneusement du bout des lèvres, enfin le laissa tomber, et se mit à brouter une fleur qui croissait à ses pieds. Si vous voulez flatter le Bédouin de Syrie, donnez des caresses et des éloges à son cheval. C'est son compagnon, son ami. La même remarque, au dire de nos militaires d'Algérie, ne peut s'appliquer toujours au Bédouin d'Afrique. Loin d'aimer son cheval, il le maltraite brutalement, et mérite peu les éloges que lui ont prodigués les auteurs de tant de romances sur *l'Arabe et son coursier*. En Syrie, c'est différent : là un étalon ou une jument de pur sang fait la gloire d'une tribu et n'a pas de prix. On venge par la guerre ses insultes et ses blessures, sa perte est un deuil et un déshonneur, et il n'est pas sous le ciel de race de chevaux plus adroite, plus sûre, plus vaillante contre la fatigue et la faim, et surtout douée d'une plus grande intelligence. J'ai vu une jument qui paissait en liberté dans le désert dresser l'oreille en entendant le claquement de langue de son maître, qui l'appelait, le chercher dans un groupe d'Arabes, le reconnaître, venir lui flairer la main et frotter sa tête contre sa poitrine.

Nous rentrons dans nos tentes, que les habitans de Suf avaient de nouveau envahies. Sur notre demande, Abd-er-Rhazy leur ordonna de vider la place, et ils obéirent immédiatement, car le chef, pour assurer l'exécution de ses ordres, fondit sur eux un bâton à la main; mais la tente du docteur devint le théâtre d'une autre scène. Tandis qu'Abd-er-Rhazy s'amusait à chasser les importuns, il aperçut dans cette tente plusieurs hommes, presque nus, accroupis à terre : ces hommes étaient des malades qui demandaient quelque soulagement à leurs maux, et notre bon docteur préparait une potion pour l'un d'eux. Abd-er-Rhazy entre soudain, saisit le premier qu'il rencontre, le jette dehors, et les autres s'enfuient. Cherchant quelque projectile à lancer au dernier fuyard, il prend le verre qui contenait la drogue, et le lui jette dans le dos, sous les yeux de notre compagnon stupéfait. A l'approche de la nuit, le terrible Abd-er-Rhazy s'en

Digitized by Google

alla trouver le cheikh Yousef, réunit les fellahs tout tremblans, et d'un ton bien solennel ramassa un brin d'herbe. « Si un objet de la valeur même de ce brin d'herbe, s'écria-t-il, disparaît cette nuit du camp des Français, je jure par le Créateur de brûler votre village. » Tous nos hommes dormirent tranquilles, et aucun vol ne fut commis. On voit que notre hôte faisait bonne police autour de nous.

On est en sécurité chez les Arabes dès qu'on leur paie tribut, et qu'on règle d'avance avec eux, par un contrat, les conditions de son séjour sur leur territoire. J'ai entendu des voyageurs, révoltés par le mot tribut, s'écrier qu'on devrait mettre à la raison ces barbares qui rançonnent les caravanes; mais, pour entrer dans les pays les mieux policés, et même pour en sortir, ne doit-on pas acheter à beaux deniers comptans un passeport et le visa des ambassades? Ne trouve-t-on pas des douanes aux frontières? Dans une ville bien administrée, comme Paris ou Londres, qu'un adroit filou vous enlève votre montre, la police s'empressera de le poursuivre; mais vous rendra-t-on l'objet volé? Oui, si par hasard on le rencontre, et si on ne le retrouve pas, vous en restituera-t-on la valeur? Jamais. Voici à quoi notre ami Abd-er-Rhazy s'est engagé : il nous défendra, par son sabre et sa lance, contre tout ennemi; il nous rendra tout objet dérobé, ou sa valeur. Nous sommes donc reçus par lui en quelque sorte au péril de sa personne et de sa bourse, car il s'expose à la fois à porter la peine des méfaits de ses hommes et à résister à l'attaque de ses voisins, les Anezé ou les Beni-Sacher, qui peuvent profiter de la présence d'une riche caravane d'Européens pour tenter, à nos dépens et aux siens, un coup de main sur son territoire. Et nous avons pour garantie de l'exécution du traité la fidélité habituelle de l'Arabe à sa parole, sa finesse bien connue pour distinguer ses vrais intérêts : s'il nous arrive malheur, quels voyageurs voudront suivre nos traces? Or point de voyageurs, point de tribut, et Abd-er-Rhazy ne fera pas tarir inconsidérément cette source de revenus. Un incident qui survint une des nuits suivantes nous confirma dans cette bonne opinion sur notre hôte : un âne et une paire de souliers ayant été dérobés à un de nos muletiers, 600 piastres d'indemnité lui furent versées incontinent.

Nous marchions depuis deux jours. Le matin du troisième, nous arrivâmes au terme de notre expédition, aux ruines de Djerash. Ces ruines sont peu distantes de Suf. Du haut de la colline d'où je les aperçus pour la première fois, je ne vis qu'une ligne de colonnades, et çà et là quelques amas de décombres. « Ces ruines sont peu de chose, » pensai-je. Je fus bientôt détrompé. Il n'entre pas dans mon intention de décrire minutieusement tous les monumens que je visitai, une telle œuvre serait fastidieuse pour le lecteur; mais voici

Digitized by Google

sommairement ce que j'admirai : une belle et longue rue bordée de chaque côté de colonnes corinthiennes, les unes debout, les autres renversées; à l'extrémité de la rue, un forum entouré de colonnes ioniques, un temple où le soleil était adoré. Le tremblement de terre qui a jeté le désordre dans tous ces monumens a du moins laissé debout les propylées de ce temple et les premières colonnes. C'est le plus beau fleuron de la couronne de Djerash. Quelques plantes, dont la verdure ne messied pas aux ruines, ont pris racine entre les bas-reliefs et les sculptures, et ajoutent un effet pittoresque à leur sévère beauté. Nous vîmes ensuite deux théâtres, puis une naumachie. Dans cette ville, située au fond d'une province reculée de l'empire romain, on n'oubliait pas les plaisirs du peuple. Enfin, au sud, s'élève une porte triomphale, d'une belle architecture, autant qu'on peut en juger à ses murs, tellement délabrés qu'un petit pâtre les escaladait avec son troupeau de chèvres. Ce qui frappe le promeneur, c'est que les diverses rues sont encore tracées; l'emplacement des maisons est apparent; les aqueducs et les bassins qui captaient les sources et les portaient dans les divers quartiers sont intacts, et les Arabes y abreuvent leurs chevaux.

Après la première exploration, nous nous dispersâmes dans les ruines. Chacun se dirigea vers les points qui l'attiraient. M. de Scitivaux prit ses pinceaux et ses albums, et, avec sa gracieuse facilité, dessina les propylées du temple du soleil. M. Morrhain jeta un fusil de chasse sur son épaule et alla faire la guerre aux cailles et aux bartavelles qui s'étaient levées sous nos pas près des colonnades. Les Bédouins le regardaient passer avec une certaine admiration, car M. Morrhain possède des attributs fort estimés chez eux, une haute taille, une longue barbe et un air martial. Maintes fois, lorsque nous parcourions les rues étroites des villes, les fellahs et les *bachi-bozouks* couchés dans le chemin, qui se dérangeaient à peine pour nous livrer le passage, se reculaient intimidés devant notre compagnon, et chuchotaient le mot « *kebir!* qu'il est grand! » L'ascendant qu'il exerce, joint à son habile fermeté, lui est fort utile pour remplir les fonctions de trésorier et d'officier payeur de la caravane. Il n'est pas aisé de s'acquitter de ces fonctions au milieu des populations orientales, dont la vertu dominante n'est pas l'honnêteté.

Me trouvant seul, je montai sur une hauteur, d'où je pus embrasser le panorama du paysage. Les collines étaient couvertes de fleurs. Le torrent que nous avons déjà rencontré à Suf, et qui sépare Djerash en deux parties, murmurait au fond de la vallée sous des lauriers-roses. Des cavaliers arabes, la lance sur l'épaule, descendaient en chantant les sentiers rapides. Nos sept tentes et l'ani-

mation qui régnait autour d'elles ajoutaient encore de la vie au tableau. Les ruines se détachaient sur la verdure par les tons chauds et dorés dont le soleil les avait revêtues : elles me parurent plus belles encore quand je les vis sous mes pieds dans leur ensemble. Nous n'avions pas encore visité de ruines romaines en Orient, et au fond d'une province lointaine, abandonnée, presque inconnue à l'Europe, nous trouvions les restes d'une ville entière, d'une importante colonie de Rome. Cette vue était de nature à inspirer une admiration respectueuse pour le peuple auquel Djerash dut sa splendeur. Puissante colonisation que celle qui laisse après tant de siècles des vestiges aussi grandioses! On peut se demander ce qui restera un jour des fragiles établissemens que les colons modernes bâtissent sur des côtes éloignées. Commerçans avant d'être soldats, ce qu'ils recherchent, ce n'est pas la gloire, mais le gain. Les uns se rendent maîtres d'un vaste empire afin d'y récolter une plante nécessaire à l'industrie; d'autres s'ouvrent des ports à coups de canon afin de se créer des débouchés. Aussi les monumens qui attestent leur domination sont des hangars à marchandises et des manufactures. Les Romains au contraire, conquérans par excellence, ne fondèrent tant de colonies que pour incorporer les peuples à leur empire. Rome se transportait pour ainsi dire tout entière dans chacune, et en même temps qu'elle domptait ses sujets, elle étonnait leur imagination et consacrait sa puissance par des monumens.

Je dois avouer cependant que, malgré la beauté du spectacle, l'âme éprouve un vide, car on ignore l'histoire des hommes qui élevèrent ces monumens. La légende de la fondation de Djerash et le drame de sa fin ne sont pas arrivés jusqu'à nous. Les rares documens que nous possédons sur cette ville ont été habilement résumés dans le *Guide en Syrie* de Murray. Je me bornerai donc à le citer. « Pour la première fois, lit-on dans cet ouvrage, Djerash, en latin *Gerasa*, est mentionnée par Josèphe. Il raconte qu'Alexandre Jannœus, roi des Juifs, ayant réduit Pella, forteresse située près du Jourdain, marcha sur Gerasa. Cela prouve que cette cité ne doit pas son origine aux Romains. Le nom de Gerasa est prononcé, mais sans aucun détail, par Ptolémée, Strabon, Pline et d'autres écrivains grecs et latins. Après la conquête des Romains, cette contrée devint une de leurs colonies favorites. Dix villes s'y élevèrent ou furent rebâties, et le district qui les environnait fut nommé la Décapole. Gerasa devint une des plus importantes, avec Damas, Bostra et Philadelphie. Les Juifs la brûlèrent au commencement de leur dernière guerre contre les empereurs pour venger le massacre de leurs compatriotes à Césarée. Elle s'était à peine relevée de ce désastre que sa population se révolta contre la domination impériale. Vespasien envoya contre

Digitized by Google

elle Annius, son lieutenant. La ville fut prise au premier assaut; mille jeunes guerriers, qui ne s'étaient pas échappés, furent mis à mort, leurs biens pillés, leurs maisons réduites en cendre et leurs familles en esclavage. Annius marcha ensuite contre les villages d'alentour. Plus d'un demi-siècle après ces événemens, Gerasa atteignit son plus haut degré de splendeur, et fut ornée de tous ces édifices dont nous admirons aujourd'hui les ruines. Nous ne savons rien sur cette période; mais les inscriptions trouvées sur les restes des palais et des temples prouvent que la plus belle architecture remonte à l'âge des Antonins, 138-180; elle se rattache à l'ordre ionique et corinthien. Gerasa devint plus tard le siége d'un évêque chrétien, et envoya un de ses prélats au concile de Chalcédoine. Il n'est pas probable que cette ville ait été jamais habitée par les Sarrasins. On n'y voit pas, comme à Baalbek et à Palmyre, des traces de leur architecture, ou une mosquée, ou des inscriptions. Tout ici est antérieur à l'islamisme. »

Le silence de l'histoire sur ces ruines remarquables enlève de la vie au spectacle. Il ne me suffit pas de contempler des pierres bien sculptées; je veux admirer aussi le prince, l'architecte dont le génie a produit ces chefs-d'œuvre. Peut-être des fouilles amèneraient-elles des découvertes de statues ou d'inscriptions. Le sol est encore intact. Ce qui semble certain, c'est que tous les monumens de Djerash se sont élevés sous le souffle de la civilisation romaine. La présence des théâtres et de la naumachie démontre que le peuple y goûtait les mêmes plaisirs que les Italiens, et demandait à ses magistrats des *circenses*. La colonisation de Rome a frappé cette ville d'une empreinte si forte, qu'au milieu de ces débris on est tenté d'oublier la Syrie, de se croire au cœur de l'empire, ce corps si puissant, si compacte, si bien centralisé, que des cités splendides comme Djerash s'élevaient à ses extrémités sans avoir de vie ni d'histoire individuelle. Cette considération, je le crains, détournera la science d'y faire des recherches, car il reste bien peu à découvrir sur les mœurs des anciens Romains, et tandis qu'on peut lire, comme en un livre, leur vie journalière sur les restes de tant de cités, viendra-t-on au fond de la Palestine, à l'est du Jourdain, chercher d'incertains documens? Tout porte à croire que ces belles ruines auront une obscure destinée.

Les Arabes, je dois le dire, excitaient autant notre curiosité que les ruines; aux heures des repas ou du loisir, nous nous établissions pêle-mêle avec eux sous la fraîche arcade de quelque therme délabré; ils venaient s'accroupir près de nous, touchaient nos vêtemens. Pour nous mieux examiner, ils montaient sur quelque fût de colonne renversée, quelque chapiteau ionique ou corinthien gisant sur le sol.

Digitized by Google

C'était un piquant contraste de voir ces sauvages enfans du désert, établis dans la contrée par la force de leur sabre, se reposer sur les restes d'une cité romaine, tandis que leurs chevaux paissaient l'herbe croissant sur les parvis des temples, et ces pierres, qu'un grand peuple a frappées du sceau de son génie, servir d'appui à ces hommes insoucians et insensibles à leur beauté. Sans doute on ne peut demander à leur rude nature de comprendre cette beauté, ni d'admirer ces colonnes comme nos soldats d'Égypte, qui, pris d'enthousiasme à la vue de celles de Karnac, leur présentèrent spontanément les armes; mais lorsque l'on considère la contrée qui les environne, cette riche et fertile *Palæstina secunda*, on est attristé de la voir devenue la proie des tribus nomades. Le Bédouin, sorti du désert, transforme en désert tous les pays qu'il occupe. Ses troupeaux dévastent les forêts, dévorent les récoltes vertes; il a l'instinct trop voyageur pour donner aux fruits de la terre le temps de mûrir, pour songer à l'avenir en conservant les biens du présent. Bien plus, le nom même de cultivateur, en arabe *fellah*, est une insulte pour lui : *fellah* signifie le serf, le vilain, taillable et corvéable à merci, attaché à la glèbe, né pour être opprimé et nourrir des maîtres. Le nomade s'enorgueillit de sa tente, de son troupeau, de la richesse qu'il a su acquérir par le pillage, et croirait s'être abaissé s'il devait cette richesse au travail. Si jamais un conquérant européen vient arracher la Palestine à la désolation, il devra relever le courage et la dignité des fellahs et châtier rudement les tribus.

Mais ces hommes que je parle de châtier sont nos hôtes; examinons leurs groupes. Habib, que la chaleur a forcé d'ôter son *abbaïl*, n'est plus vêtu que d'une longue chemise blanche. Il exerce un certain ascendant sur ses voisins. On s'écarte quand il s'avance, on l'écoute quand il parle; s'il survient un Arabe armé d'un fusil, aussitôt il s'empare du fusil sans que le maître ose le lui refuser et le décharge en l'air. Pourquoi? Pour faire du bruit, pour respirer l'odeur de la poudre, dont il est avide, et se donner un faux air de combattant. Habib possède un sabre pris à la guerre; sur le tranchant, on remarque une brèche qui s'est faite à la quatrième tête qu'il a coupée. C'est avec raison qu'Antonio l'a choisi pour frère d'armes, car il fait bon d'avoir pour ami l'homme le plus redouté.

Un autre chef adouan, du nom de Gablan, neveu d'Abd-er-Rhazy, était venu à notre rencontre jusqu'à Suf. Il nous frappa tout d'abord par la fermeté de son regard et la dignité de tous ses mouvemens. Sa figure est recouverte d'un bandage cachant une terrible balafre, la cicatrice d'un coup de sabre qui lui a ankylosé la mâchoire; une main qu'une blessure a aussi paralysée est enveloppée d'un linge collé à la peau par le baume d'Arabie, suc tiré du baumier que nous

Digitized by Google

avons rencontré à Jéricho. C'est à Taybeh qu'on lui porta ces coups. Il y levait des impôts qu'il partageait avec un autre neveu d'Abd-er-Rhazy. Celui-ci voulant les lever pour son seul compte, la discorde et la haine s'allumèrent entre les deux chefs. Gablan vint au village avec vingt-cinq cavaliers, afin d'y faire reconnaître ses droits. Son rival entra à l'improviste dans la maison où il s'était arrêté, et lui asséna un coup de sabre sur la tête. Gablan, blessé, monte à cheval, et, ses pistolets à la main, poursuit le traître et l'atteint; mais il reçoit un second coup de sabre qui lui fend le poignet. Au même instant, son ennemi est tué par un des vingt-cinq cavaliers. Les plaies de Gablan ne sont pas toutes fermées, bien qu'un an se soit écoulé depuis le combat, et le blessé attend sa guérison complète pour parfaire sa vengeance en tuant les parens de celui qui l'a frappé. Ceux-ci, selon les lois de la *vendetta* arabe, se tiennent prêts à la guerre, au besoin même ils attaqueront. C'est ainsi que les querelles et les combats surviennent, même entre parens, que les tribus se divisent à l'infini et s'affaiblissent par la discorde. Les Turcs, selon leur politique habituelle, ne manqueront pas d'envenimer cette haine, afin d'affaiblir la peuplade des Adouans.

Cependant les Arabes arrivaient de tous côtés. Pourquoi? Pour nous admirer. Jamais ils n'avaient vu un campement pareil. L'affluence devint grande surtout quand on sut que nous avions un docteur. Les malades abondaient, et les bien portans se cherchaient quelque mal afin de consulter le médecin. Une pauvre femme lui apporta un panier d'œufs, cadeau destiné à provoquer ses soins et sa bienveillance. Le mari de la femme ne lui trouvait qu'un seul mal grave, celui de ne plus pouvoir porter de fardeaux. On lui donna une drogue et on lui défendit le travail, au grand déplaisir du mari. Un lépreux vint montrer ses plaies, il fut envoyé aux eaux sulfureuses de Tibériade; mais ce peuple ignorant ne croit pas aux remèdes naturels. Un médecin, pour être bien vu, doit prononcer des paroles cabalistiques, jeter des sortiléges, en appeler à tout propos à la pharmacie. Que les docteurs qui veulent être à la mode parmi les populations orientales se pénètrent bien de ce principe. Cadalvène raconte qu'un *vekil* turc qui lui avait rendu quelques services vint, quoiqu'il ne fût pas médecin, le consulter sur sa santé. Le *vekil* était *adonné* à tous les excès. Il lui fut dit que le meilleur moyen de se guérir était de mener une vie meilleure. Le Turc, désappointé, reprit : « J'ai acquis cependant assez de titres à votre reconnaissance pour que vous ne me refusiez pas un remède. » Cadalvène lui fit prendre immédiatement une dose de jalap telle que le malade dut s'en souvenir longtemps.

Le moment du départ était venu; Abd-er-Rhazy nous dit que,

l'affluence d'Arabes devenant très grande à Djerash et la nouvelle de notre séjour étant ébruitée parmi les tribus voisines, il fallait nous en retourner à Tibériade. C'est avec regret que je quittai ces beaux sites, ces colonnades majestueuses, ce joli torrent tombant en cascades au milieu des lauriers-roses en fleur. Il nous prit fantaisie de dire adieu au temple du soleil et de copier une inscription grecque sur ses propylées. La pierre sur laquelle le sculpteur l'avait gravée était à demi enfouie dans la terre. Un fellah passa avec une pioche sur le dos; nous l'appelâmes, mais à notre grande stupéfaction il courut cacher sa pioche et vint se jeter aux pieds de notre chef. Nous comprîmes bientôt : celui-ci était armé d'un fusil de chasse, le fellah avait cru que nous en voulions à sa pioche et tremblait à la vue du fusil; il fallut lui mettre une pièce d'argent dans la main pour le rassurer; alors il nous suivit et piocha docilement la terre. Cette anecdote peint assez bien la condition des pauvres fellahs, que tout homme armé dépouille à son gré.

Nous quittâmes Djerash, escortés des deux chefs Abd-er-Rhazy et Gablan, avec vingt-cinq cavaliers arabes, qui nous accompagnèrent jusqu'à Mesra, village situé à une heure et demie d'El-Taybeh. Plus loin, leur société eût été pour nous un danger, car Mesra est la limite de la *terre de Dieu*, où nous pouvions trouver un parti d'Anezé et de Beni-Sacher, ennemis des Adouans, qui nous eût traités comme Adouans nous-mêmes. Ce fut donc à Mesra que nous nous séparâmes de nos amis; les deux chefs s'en allèrent comblés de présens par les princes. Il leur fut remis, en même temps que la somme stipulée par le contrat comme prix de notre séjour chez eux, un certificat constatant la bonne hospitalité qu'ils nous avaient offerte.

Nous voici donc de nouveau livrés à nous-mêmes et confians avec raison dans notre caravane, forte d'une quarantaine d'hommes et bien armée. Nous marchons à travers la campagne sans suivre de route bien frayée, tantôt dans les broussailles, tantôt sur les restes d'une voie romaine franchissant des ravins remplis de roches. En Orient, les caravanes qui traversent un pays peu sûr font bien de choisir le chemin le plus coupé de ravins et de rochers. Le cavalier arabe est seul à craindre; or c'est en plaine qu'il est le plus redoutable. Il n'aime pas à s'aventurer dans une région montagneuse. Nous arrivâmes sans encombre à El-Taybeh, dont le cheikh, étonné de nous revoir, complimenta les princes sur leur heureux passage dans la terre de Dieu. « Le pays que vous venez de franchir, dit-il, n'est pas sûr, même pour deux cents cavaliers réunis. » Et il parle des nomades avec expérience, car bientôt, grâce à eux, son village sera désert. Chaque peuplade à son passage lève un impôt de 10 à 15,000 piastres. Aussi les habitans abandonneront leurs champs et

Digitized by Google

leurs maisons, et, selon la coutume, se mettront au service de quelque chef de bandes.

En nous quittant, Gablan avait recommandé à Antonio de ne pas traverser sans information la vallée du Jourdain où Diab, le généralissime des Adouans, devait, avec une forte troupe, tenter un coup de main sur les troupeaux des Beni-Sacher. Les renseignemens sont favorables, nous partons, et l'ordre est donné par le chef de notre caravane d'escorter avec vigilance les bagages. Nous traversâmes sans être inquiétés la tribu des Beni-Sacher et atteignîmes la rive droite du Jourdain, rive où le voyageur retrouve la sécurité. Cependant les troupeaux vus le 30 dans la vallée ne paraissaient pas; Diab avait-il fait sa razzia? Oui, fut-il répondu à Antonio par un Beni-Sacher. Le drogman, jugeant d'après la date et ses souvenirs, pensa que c'était sur les renseignemens innocemment donnés par lui à Gablan que la tentative de Diab avait été décidée. Comment cette tribu, que la perte de ses richesses aurait dû rendre hardie, n'a-t-elle pas songé à réparer un peu à nos dépens sa fortune compromise? C'est sur quoi nous devisions à la halte, dans un khan délabré, à la tête d'un pont romain qui nous avait servi à traverser le fleuve. En cette circonstance, comme en tant d'autres, la fortune nous avait bien servis. L'expédition que des esprits timides nous avaient déconseillée était maintenant accomplie et justifiée par le succès. Le soir, nous campions de nouveau sous les murs de Tibériade.

II.

Un mois plus tard, nous entreprenions une excursion analogue, avec des Anezé pour guides et les ruines de Palmyre pour but. Cette excursion avait été préparée à Damas. C'est dans cette ville que demeure habituellement le chef d'une fraction des Anezé, les Sebah, qui sont maîtres du désert de Syrie entre Homs et l'Euphrate. Ce chef s'est fait une renommée jusqu'en Europe, non par ses exploits, mais par son mariage. Dernièrement il plut à une dame de haut rang, déjà célèbre par ses aventures. Voyageant dans le désert de Syrie, elle eut pour guide cet Arabe, nommé Mighuel; s'en éprendre et lui demander de l'épouser fut pour elle l'affaire d'un instant. L'Arabe refusa pendant six mois, reculant devant cette idée : épouser une chrétienne! Enfin, poursuivi à outrance et tenté par vingt-cinq mille livres de rente, fortune immense pour un Bédouin, il fit ce qu'Henri IV aurait appelé le saut périlleux et accepta; mais, comme dans tous les romans bien conduits, l'aventure, près de sa fin, fut prolongée par un incident. Le consul d'Angleterre met opposition au mariage de Mme ***. Elle fuit au désert avec son fiancé; là

ils prennent douze pierres, les rangent en forme de croissant devant les cheikhs de la tribu, qui prononcent l'union au nom de Mahomet, et les voilà bien et dûment mariés. Depuis ce temps, ils vivent à Damas. Mme *** a retiré son mari du désert, où il ne se rend plus que pour combattre ses ennemis ou pour mener à Palmyre des étrangers de distinction.

Le contrat relatif à notre excursion fut conclu avec ce Mighuel. Il s'engagea, au nom de Mohammed son frère, cheikh plus puissant que lui, à nous fournir une escorte de cent hommes armés, montés sur des dromadaires et portant chacun deux outres d'eau. Le rendez-vous lui fut fixé à Homs, où nous le trouvâmes au jour convenu. Mighuel amenait Mohammed. Le premier est aujourd'hui un *gentleman* bédouin de bonnes manières; il porte des *revolvers* et une carabine anglaise. Est-il besoin de le dire? son urbanité et ses armes, il les doit à sa femme, qui a poli la rude écorce de l'Arabe et l'a recouverte d'un vernis de civilisation. Quant à Mohammed, aimable et prévenant, il a des manières douces avec les Européens. Il ne lui manque, pour avoir aussi bonne façon que son frère, que d'avoir fait un aussi beau mariage. Cela dit, entrons dans le désert.

Nous marchâmes une demi-journée sans cesser d'apercevoir à l'ouest les tours de Homs, et nous arrivâmes vers le milieu du jour à un camp de nomades assis dans un pli du terrain auprès de quelques puits grossièrement creusés dans la terre : c'était le camp de Mohammed. Un de ses frères, un troisième chef, nous y attendait, franc Bédouin, celui-là, au regard et au visage rudes. L'influence de sa belle-sœur ne s'est pas étendue jusqu'à lui. Nous fûmes reçus sous la tente de Mohammed, tente noire en forme de carré long, faite d'un canevas serré en poil de chameau. Plusieurs piquets l'élèvent de quelques pieds au-dessus du sol. Au milieu tombe une toile, qui sépare la partie où le maître donne l'hospitalité à ses hôtes de celle où se tiennent les femmes, les enfans et l'animal de prédilection, la jument. On abaisse la nuit un seul côté, afin de se garantir du vent froid. Malgré la chaleur, nous étions assez fraîchement établis, et, contrairement à ce que j'aurais pensé, la couleur noire et le tissu arrêtaient bien les rayons du soleil.

Les Arabes du campement, curieux de contempler des Européens et attirés surtout par la nouvelle qu'il y avait parmi eux des fils de roi, formaient cercle autour de la tente. Le premier rang était à genoux sur la terre, près des tapis réservés aux seuls personnages de distinction; le second se tenait debout. Leurs visages marquaient la surprise, mais ils étaient placides et graves dans leur étonnement. Les larges plis de leur robe leur donnaient une apparence de dignité patriarcale. Ainsi je me figure les assemblées populaires dans les nations primitives. A l'extérieur, le calme régnait, car c'était

Digitized by Google

l'heure la plus chaude du jour, heure de repos pour les hommes et les animaux. Des enfans seuls, tout nus, les cheveux hérissés, couraient comme des lutins, tourmentant les chameaux, battant les chèvres et s'enfuyant quand une mère de famille indignée apparaissait un bâton à la main. Cependant le serviteur de Mohammed brûla le café, le broya en une poussière fine sur laquelle il versa de l'eau chaude, nous l'offrit bouillant sans sucre avec le marc; puis un grand plat de beurre et de dattes pétries circula dans l'assemblée. Chacun y mit la main droite. La foule des curieux ne nous quittait pas des yeux. Comme les tentes sont toujours ouvertes, on n'a rien de caché pour ses voisins. La vie des cheikhs se passe *coram populo*. Je fus frappé de voir combien, dans cette réunion de Bédouins, l'expression du respect s'alliait à un certain air de grandeur. Ce n'est plus notre Abd-er-Rhazy de Djerash usant de la menace et de la colère pour délivrer ses hôtes des curieux et des importuns. Nos cheikhs d'un mot se faisaient obéir. Sur un signe, le premier rang recule pour dégager la tente; sur un autre signe, une centaine d'entre eux se retirent pour se préparer à partir avec nous. Nous ne sommes plus, il est vrai, chez la peuplade petite et pauvre des Adouans, mais dans un camp de Sebah, appartenant à l'importante tribu des Anezé, et la dignité chez ces hommes va de pair avec le sentiment de la force.

L'heure de se remettre en route était enfin venue. Le camp retentissait de beuglemens, et cent cinquante dromadaires accroupis se relevaient, montés chacun par un Bédouin. Le désordre des rangs, la masse des dromadaires augmentant en apparence le nombre de la troupe, notre caravane, entourée de lances et de fusils, offrait l'aspect d'une grosse tribu qui se déplace avec armes et bagages. Au lieu de cent hommes d'escorte, nous en avions cent cinquante, parce qu'un parti de Shoumar, nomades de Mésopotamie, ennemis des Anezé, venait d'enlever, par un heureux coup de main, une troupe de chameaux. Cinquante hommes devaient nous quitter à Palmyre pour suivre les agresseurs sur les bords de l'Euphrate.

On remarquait parmi nos Arabes des distinctions de rang qu'indiquaient le nombre des montures et le costume. Les principaux étaient suivis d'un cheval attaché par une longe derrière leur dromadaire, et l'on reconnaissait de loin les cheikhs à leurs *couffiehs* brunes et dorées, à leurs robes et à leurs ceintures de soie où dominaient les couleurs rouge, verte et blanche. Les nuances de leur habillement se fondaient harmonieusement avec les parures de leur selle, d'où pendait de chaque côté un sac en canevas serré, nommé *aidé*, entouré d'une frange de glands de mille couleurs. C'est dans ce sac que le Bédouin porte sa nourriture et ses effets de voyage.

Le personnage le plus animé de la caravane était sans contredit le serviteur de Mighuel, Ali, chargé par son maître de veiller sur un

Digitized by Google

très jeune fils emmené par lui dans le désert, et de prendre soin du dromadaire et de la jument. Celle-ci, dressée par Ali, se serait distinguée au cirque des Champs-Élysées. Ali poussait un cri rauque; elle partait de toute sa vitesse dans le désert, l'œil allumé, la crinière et la queue flottantes. Au moment où la course était le plus rapide, Ali se dressait debout sur la selle, puis revenait près de nous pour jouir de notre surprise. Sans bride, sans étriers, les jambes et les pieds nus et pendans comme ceux des statues équestres de l'antiquité, il dirigeait l'animal avec une étonnante précision au moyen de la voix et des oscillations d'un bâton. Il vit que nous regardions en souriant un morceau de fer recourbé, fragment d'un éperon européen, qui brillait à l'un de ses talons: « A la franqua! » dit-il en talonnant sa bête et montrant du doigt nos éperons.

Notre caravane s'avançait sans ordre et changeait d'aspect à tout instant; c'était tantôt une longue file, tantôt une masse compacte, tantôt un front de bataille. Notre cavalerie allait pêle-mêle avec les Bédouins; les dromadaires ayant le pas plus allongé que les chevaux, tantôt notre escorte ralentissait sa marche, tantôt nous pressions la nôtre. Dix mules seules, soumises à une active surveillance, conservaient une marche régulière; elles portaient vingt jarres, disposées par couple, qui pouvaient rappeler par leur taille et leur forme les vases où se cachèrent les quarante voleurs du conte d'Ali-Baba. Comme elles contenaient de l'eau, si elles se fussent entre-choquées, cette ressource précieuse eût été perdue.

Les trois cheikhs n'avaient pas au milieu de leurs Arabes un rang bien marqué, et ne se seraient pas distingués d'eux sans la richesse de leur costume. C'est l'image de cette société toute primitive, républicaine, si j'ose le dire, car sans cesse le *self government* y est pratiqué, et ne donnant une sorte d'autorité à quelques-uns de ses membres que dans la mesure de la nécessité. Les Bédouins de Syrie ont des cheikhs, parce qu'il leur faut des chefs à la guerre, des présidens pour l'assemblée de la tribu; mais les principales affaires sont agitées dans cette assemblée, sur laquelle les cheikhs ont plutôt de l'influence que du pouvoir. Ils possèdent une dignité, non pas un commandement. Si une querelle survient entre deux hommes, ils ne peuvent s'ériger en juges; des arbitres sont choisis par les parties. Si un membre de la tribu est tué, la famille du défunt n'en appellera au cheikh que pour faire chasser l'assassin; quant à la vengeance, elle l'accomplit elle-même. Tout homme peut dans sa tribu prendre le cheikh qui lui plaît, comme l'on prend un patron, et en changer à son gré. Quoique la naissance exerce un grand prestige chez les Arabes, et que le fils aîné hérite de la dignité du père, la richesse est un titre suffisant pour aspirer aux honneurs. Chaque jour, il s'élève de nouveaux cheikhs. Mighuel, simple chamelier

Digitized by Google

avant son mariage, est devenu, par ses vingt-cinq mille livres de rente, presque l'égal de son frère Mohammed.

Encore quelques mots sur la constitution de la tribu amie à laquelle appartiennent nos guides. Anezé, le père de la tribu, si l'on en croit la fable arabe, eut la bonne fortune de découvrir la *lailet el kadi*, ou « nuit de la puissance, » où Allah exauce tous les vœux des croyans; il le supplia de lui donner une postérité aussi nombreuse, selon l'hyperbole inévitable, que les étoiles du firmament, et autant de chameaux qu'il y a de grains de sable au désert. Les enfans d'Anezé réunis forment la plus grande tribu arabe qui existe. Répandue entre la Syrie, l'Euphrate et le Nedj, dont elle est originaire, elle peut mettre sur pied, pour se défendre, quatre-vingt-dix mille hommes montés sur des dromadaires et dix mille autres cavaliers. A première vue, on prête une grande puissance à ce peuple de guerriers pauvres, sobres, habitués aux fatigues et aux combats; mais leur union, consacrée seulement par un lien de race, n'est pas assez forte pour les garantir contre les divisions intérieures. Avec l'accroissement de la tribu vinrent les discordes, que l'autorité du chef de famille ne suffit plus à contenir. Aujourd'hui les Anezé obéissent nominalement à un prince qui a reçu ses droits, à travers les âges, du fondateur de la tribu; mais dans la grande tribu, subdivisée à l'infini, chaque fraction a ses cheikhs, ses amitiés, ses haines, ses guerres, et il ne faudrait rien moins que le péril commun de l'indépendance et de la religion, menacées par une nation européenne, pour unir tous ces Arabes sous la main d'un chef suprême.

Nous causions sur tous ces sujets avec Mighuel par l'entremise d'Élie, notre drogman, qui parfois mêlait à la conversation des détails pittoresques : « Oh! messieurs, il est très riche, le prince des Anezé, sa tente est longue comme d'ici là-bas! » Et il montrait du doigt une colline éloignée d'un kilomètre environ. Cette comparaison est exagérée, mais n'en prouve pas moins que le signe de la richesse chez les nomades est la longueur de la tente, qui peut alors abriter beaucoup de femmes, d'enfans et de serviteurs.

A la tombée de la nuit, nous atteignîmes un camp d'Arabes où nous trouvâmes l'eau et l'hospitalité. Les puits marquent naturellement les étapes au désert. Lorsqu'une tribu voyage, elle marche de puits en puits. La durée de l'eau est la mesure du séjour; l'eau tarit, le camp se lève, on va chercher un point du désert plus hospitalier; reparaît-elle, d'autres tentes se dressent bientôt près des puits. Lorsque le lieu est déjà occupé par un campement, les nouveaux-venus ont le droit de camper aussi et d'abreuver leurs troupeaux, mais pour une nuit seulement.

Les Arabes se contentent d'une eau bourbeuse et amère, et vous l'offrent, le plus naturellement du monde, comme une liqueur de

Digitized by Google

prix. Nicolas, notre cuisinier, quand sa marmite fut établie au-dessus du feu, entre deux pierres, et qu'il eut réuni pour la soupe les débris d'un vieux coq, demanda de l'eau; on le conduisit vers un puits envahi déjà par les dromadaires. Il recula d'horreur : le fond était garni d'une boue liquide, d'assez mauvaise odeur. Un enfant qui la puisait avec un sac de cuir lui en offrit ; — *Moille, moille, mafish moille!* (de l'eau, de l'eau, ce n'est pas de l'eau!) — Il la repoussa et vint à nos jarres, autour desquelles la soif nous avait rassemblés. Nous comptions sur ces jarres pour conserver une boisson pure; mais hélas! nous comptions sans l'étourderie du drogman! Il les avait bouchées avec un tampon d'herbes entouré de linges. La chaleur aidant, notre eau était devenue une tisane d'herbes d'un goût effroyable, et voici nos espérances évanouies! Il nous restait encore les outres que portaient les dromadaires. Cette eau ne nous fit point défaut, sans être bien agréable, car plusieurs odeurs s'y mariaient. Les outres, faites de peaux de bouc, avaient été remplies jadis de lait de chamelle; mais dans le désert on doit rire de ces petites infortunes : l'eau fut versée dans la marmite et nous désaltéra tant bien que mal.

Le camp qui nous environnait, en tous points semblable au précédent, était composé de tentes noires, en forme de carrés longs, peu élevées au-dessus du sol. En Syrie et en Arabie, les tentes ont toujours cet aspect; aussi les aperçoit-on au loin sur le désert, comme autant de taches noires. Les femmes filaient la laine des chameaux. Parfois nos regards curieux les intimidaient, elles détournaient la tête avec confusion. Leurs yeux sont noirs, leurs traits accentués. Brunes, de formes élégantes et bien drapées dans leur robe, elles sont souvent belles, et le paraîtraient plus encore, si elles cultivaient un peu plus la propreté et n'imprégnaient pas leurs cheveux de graisse de mouton. Les hommes, couchés ou accroupis sur la terre, devant les tentes, fumaient une pipe de terre recourbée, courte et grosse, de couleur noire ou rouge. Chacun à son tour y appliquait les lèvres et aspirait. Leur politesse consiste, dès qu'ils ont allumé une pipe, à la passer successivement à tous leurs voisins. Le premier survenant la prend sans façon de la main du fumeur, aspire, et la lui rend.

Le sérieux de ces hommes, la dignité de leurs mouvemens, leur immobilité majestueuse, contrastent avec les gestes rapides, délibérés, l'agitation, la gaieté bruyante des Occidentaux; mais, n'en déplaise aux admirateurs des Arabes, il ne faut pas se laisser prendre aux apparences. Ces airs de noblesse, ces regards profonds, cette majesté d'attitude, recouvrent un grand vide de l'âme; leur immobilité est le plus souvent de l'inertie, leur grave silence de la pauvrete d'esprit. Ils aiment à tuer le temps dans la contemplation,

Digitized by Google

la rêverie, l'oisiveté. Parfois des passions s'élèvent dans leur cœur : ardeur éphémère! ils attaquent et fuient devant la moindre résistance; leurs guerres sont des coups de main, de courtes fantasias. L'esprit de suite leur est odieux. Lisez les maximes de leur sagesse, les rares versets intelligibles du Coran : ce sont des sentences entrecoupées comme un souffle haletant, et ces maximes enseignent la prudence et la méfiance, rarement l'action. Ils haïssent l'effort et le travail; ce qu'ils abhorrent dans notre civilisation, c'est qu'elle est fondée sur le travail et l'effort. « L'Orient, dit spirituellement M. Eugène Fromentin, c'est un lit de repos trop commode, où l'on s'étend, où l'on est bien, où l'on ne s'ennuie jamais, parce que l'on y sommeille, où l'on croit penser, où l'on dort. Beaucoup semblent vivre, qui n'existent plus depuis longtemps. »

Peuple inactif par excellence, les Arabes ne mesurent pas le temps, en ignorent le prix, n'ont pas le sentiment des distances et ne savent presque jamais leur âge. « Combien d'heures de marche y a-t-il d'un puits à l'autre? — Dieu est avec les patiens! — Quel âge as-tu? — On n'obtient à cette dernière question de réponse précise que si un événement de l'histoire a coïncidé avec quelque fait de la vie intime de l'Arabe : « Ma barbe poussait à l'époque où Bonaparte a battu les Turcs au mont Thabor. »

On regarde néanmoins le Bédouin d'un autre œil, suivant qu'on le rencontre dans une riche contrée ou dans le désert. Ce n'est pas sans pitié ni sans indignation que j'ai vu la belle *Palæstina secunda* dépérir entre les mains d'Abd-er-Rhazy de Djerash et des autres chefs adouans; mais je n'ai pas éprouvé le même sentiment dans la société de nos Anezé, habitans du désert. Il règne entre eux et la solitude je ne sais quelle harmonie, et l'on sent, au sortir des provinces ottomanes, une sympathie involontaire pour ces hommes de mœurs pures, pauvres, sobres, vivant libres et fiers dans des steppes arides, refusant de s'établir dans les villes où les menacent la tyrannie et la corruption turques.

Malgré la fatigue du jour, je ne me décidai ce soir-là que tard à regagner mon lit, car la nuit lumineuse et pure avait une douceur et un éclat pénétrans. Je songeai, je rêvai, je passai en revue mes souvenirs et mes impressions, je regardai le ciel; ne riez pas : il me sembla qu'au sein de ces nuits splendides je devenais moi-même un mage ou un Chaldéen, et que je conversais avec les astres. Les chameaux se rassemblaient autour des tentes de leurs maîtres, les moutons, les chèvres bêlaient de tous côtés; les gardiens se roulaient dans leurs *abbaïls* et s'étendaient sur la terre près de leurs lances et de leurs fusils. Je m'approchai de notre silencieuse caravane. Au bruit de mes pas, quelques chevaux ouvrirent lentement

Digitized by Google

de beaux yeux brillans et les refermèrent aussitôt. Entre des pierres, une flamme tremblotante s'élevait d'un amas d'herbes et de broussailles presque consumé, et éclairait la barbe grise de Nicolas, le cuisinier, et la barbe noire de Jurius, son aide, couchés, comme toujours, les derniers; ils préparaient le déjeuner du lendemain.

Le 30 mai, le soleil, brûlant dès l'aurore, annonça une chaleur extraordinaire; mais jamais le désert ne me parut plus beau. Que de grandeur et de poésie dans cette sublime solitude! Le mirage couvrait de lacs l'horizon de la plaine éblouissante, et les collines, le pied voilé par le scintillement de l'atmosphère près du sol ardent, semblaient suspendues dans l'espace. Des traces blanchâtres, veines de terre crayeuse répandues çà et là, ressemblaient de loin, à travers les vibrations de l'air, à ces nuages enchantés qui descendent sur le théâtre dans les féeries. A midi, il me sembla que je recevais de tous côtés l'impression du feu. Nous abaissâmes nos turbans sur nos yeux, les Arabes s'enveloppèrent la figure de leurs *couffiehs*, et nous avançâmes sans mot dire, absorbés en nous-mêmes. Dans cette nature immobile et silencieuse sous le poids du soleil, on n'entendait plus que le pas régulier des chameaux, la marche plus précipitée des chevaux et des mules. Les approches du soir ranimèrent la caravane. Nos causeries recommencèrent. Les Bédouins, poussant les dromadaires, firent des fantasias dans la plaine, ou, se jetant à la poursuite des lièvres qui se levaient sous leurs pas, ils les atteignaient souvent de leurs lances. D'autres mettaient pied à terre et couraient après des gerboises, sorte de rats jaunâtres très communs dans ce désert. Ils sont curieusement conformés. Les pattes de devant étant très courtes, celles de derrière très longues, l'animal se tient volontiers sur celles-ci et a tout l'air d'un bipède. Il saute plutôt qu'il ne trotte. Cette structure a quelque rapport avec celle du kanguroo. Tandis que, parmi nos Arabes, les uns donnaient la chasse aux gerboises et aux lièvres, d'autres entonnaient d'une voix chevrotante et nasillarde quelque chant de guerre ou d'amour. Je m'en fis donner le sens par Élie. Ce sont en général des fanfaronnades de ce genre : « J'ai vaincu trois cents cavaliers! couvert de gloire, enrichi de leurs dépouilles, je me suis présenté sous la tente du père de celle que j'aime, et il m'a accordé sa fille! » Ces poésies ne furent jamais écrites; elles courent de bouche en bouche depuis la plus haute antiquité, comme les chants d'Homère aux premiers âges de la Grèce.

Les derniers rayons du soleil, qui éteignait ses ardeurs, colorèrent l'horizon de tons chauds et harmonieux. C'est le matin et le soir que les belles lignes de cette nature apparaissent nettement. Durant le jour, l'excès de la lumière jette une teinte blanche uniforme sur tout le pays, confond les perspectives et les couleurs;

Digitized by Google

mais au coucher du soleil l'orient, frappé par ses derniers rayons, est comme une palette brillante où le rose tendre, le lilas, le bleu, se superposent, se fondent, se mélangent tour à tour, et changent d'aspect et d'éclat avec le jeu mobile de la lumière.

Ce désert est le second qui me laisse un grand souvenir; le premier est celui du Sinaï. Quoique leur dissemblance soit grande, l'un et l'autre étant dignes des scènes bibliques, ils restent étroitement liés dans ma mémoire. La Genèse et l'Exode sont comme l'âme de ces contrées; à leur vue, l'on éprouve les mêmes impressions qu'à la lecture des deux premiers livres de la Bible. Dans les steppes de Syrie, je me figure sans peine quelques scènes de la vie d'Abraham ou de Jacob empreinte d'une poésie naïve et douce, car le pays, quoique désert, n'a rien qui effraie l'imagination. L'homme peut y vivre, témoin nos Arabes, sans les miracles quotidiens de l'Exode. D'espace en espace, les traces vertes annoncent un pâturage où le chameau et le cheval trouvent une plante savonneuse et une herbe dorée dont ils sont friands, et les plis du terrain cachent des puits ou des citernes naturelles... Mais Moïse n'aurait point choisi une semblable nature pour y tremper, par la privation et la souffrance, le corps et l'âme des Hébreux. Il leur fallait les marches dans les sables profonds de l'Arabie, au milieu de ces blocs de porphyre ou de granit, roches aux formes étranges et menaçantes, qui, précipitées des montagnes, entravent les chemins. Les miracles de Jéhovah en faveur de son peuple devaient être d'autant plus éclatans qu'ils avaient lieu dans une région d'où l'homme est repoussé par la faim et la soif. Rien de semblable dans les plaines de Palmyre; c'est la fertilité relativement à la désolation du Sinaï.

La nuit allait confondre dans une obscurité commune les couleurs de l'horizon et les grandes ombres des collines. Les costumes pittoresques des chefs arabes étincelaient encore sous les derniers rayons du soleil; sur le sol se dessinait l'ombre gigantesque des dromadaires; celles de leurs cavaliers flottaient selon le caprice des vêtemens. Mighuel donne le signal d'arrêt; tous partent au trot jusqu'au lieu du campement, se jettent à terre, étendent leurs robes et les remplissent d'herbes sèches et de tiges d'arbustes. A l'aide de ce combustible, ils préparent leur repas, une sorte de pain sec et plat cuit sous la cendre. Je ne saurais dire où nous avons dressé nos tentes. Telle est la vie dans le désert; le voyageur oublie jusqu'au nom de la terre sur laquelle il a dormi, car là tout se ressemble, et rien n'arrête le souvenir.

L'incident de la matinée suivante fut une fausse alerte. Nos Bédouins tirèrent tout à coup de leurs housses les fusils et les tromblons; deux cavaliers armés de leurs lances partirent au galop devant nous. Qu'était-ce donc? Les Arabes répondirent : Les Shoumar! Nous

Digitized by Google

regardions en vain; enfin nous vîmes quelques piques apparaître à l'horizon, un peu de poussière s'élever, et des hommes venir à nous. Nous plaisantâmes sur leur petit nombre, le comparant à notre imposante caravane; mais Élie répondait qu'un pli de terrain pouvait cacher un parti de cavalerie. Bref, nous allions changer les amorces de nos armes, quand le retour des éclaireurs apprit aux chefs que les Arabes aperçus étaient des Sebah accompagnant depuis Bagdad une caravane de marchands. On fraternisa avec les nouveau-venus, et nous entonnâmes en riant la chanson :

Les ennemis sont mes amis,
Je ne veux plus faire la guerre.

Le dénoûment pacifique de l'aventure nous priva du plaisir d'assister à un de ces combats de Bédouins que je me figure assez semblables au jeu de barres, si on nous les a fidèlement décrits. Quand deux troupes sont en présence, un cavalier se jette dans la lice, un ennemi s'élance; sur la sortie d'un nouveau cavalier, un nouvel ennemi vient porter secours au précédent. Ces escarmouches, comme les batailles de l'*Iliade*, sont une suite de combats singuliers. Cependant l'Arabe d'Asie, s'il n'est poussé par une *vendetta* personnelle, évite de faire périr son ennemi; il veut non pas tuer, mais piller. Le cheval et le dromadaire sont les objets de sa convoitise, et le plus faible des combattans peut toujours sauver sa vie en abandonnant ses dépouilles. Il s'ensuit qu'on se heurte prudemment, que la lance est préférée au fusil, car une balle atteint moins souvent le cavalier que sa monture; l'homme étant inutile à prendre, la bête tuée, tout est perdu pour le vainqueur.

Les chaînes de hauteurs qui bornaient l'horizon se rapprochaient de plus en plus. Les Arabes, montrant du doigt leur point d'intersection, s'écrient : *Kulat!* le château! Nous apercevons distinctement une ligne de murailles sur le sommet d'une montagne. Déjà des colonnes tronquées, des piédestaux couverts d'inscriptions en caractères, soit grecs, soit cunéiformes, apparaissaient dans la plaine. En suivant la trace de ces rares débris, on reconnaît qu'ils marquent, à travers le désert, la route de la grande cité.

Un défilé s'ouvrit. Au moment où nous le franchîmes pour atteindre le versant opposé de la chaîne, les murailles aperçues prirent une forme toute moderne. Elles appartiennent à un château sarrasin qui couronne la crête d'un rocher. Au bord de la vallée s'élèvent de nombreuses tours carrées à demi ruinées, que l'on prendrait pour des tours de défense, si des inscriptions funéraires n'indiquaient qu'elles étaient les tombeaux des principales familles de Palmyre. A l'intérieur de ces tours, on voit une chambre sépulcrale dont les murs sont garnis jusqu'au sommet de casiers de

Digitized by Google

pierre. On y plaçait les sarcophages les uns au-dessus des autres. Les couloirs où l'on glissait le défunt embaumé et enfermé dans la pierre sont visibles encore.

Au sortir du défilé, un steppe nouveau et les ruines de Palmyre se présentèrent tout à coup. Ce n'était plus une plaine de terre grisâtre, verte çà et là, comme celle d'où nous sortions, mais une mer de sable jaune, un désert africain s'étendant à perte de vue. A notre droite, un gros ruisseau s'élançait de la montagne, traversait quelques rares jardins remplis de grenadiers et de palmiers, puis allait se perdre dans un lac de sel qui brillait à distance comme une plaque d'argent; à quelques pas de nous s'élevaient les restes d'innombrables colonnades auxquelles le soleil donnait une couleur ardente. Les unes bordaient les rues, les autres le parvis des temples, d'autres encore s'élevaient solitaires, monumens consacrés sans doute, comme la colonne de Pompée sur le rivage de l'Égypte, à perpétuer la gloire de quelque grand homme. Le gigantesque temple du soleil domine l'ensemble de cette immense destruction. On ne peut voir sans stupéfaction cette ville morte qui émerge du milieu des sables.

Nous passâmes le ruisseau à gué; nos chevaux, malgré la soif qui les dévorait, ne voulurent boire que très peu, car l'eau en est tiède et sulfureuse. Nous avions hâte d'étendre nos tapis sur la terre d'un jardin; nous étions harassés de fatigue. En arrivant, plusieurs muletiers tombèrent malades de lassitude et de chaleur. Peu s'en fallut qu'il n'en fût de même de trois d'entre nous. Dans ces expéditions, où le manque d'eau et la crainte de l'attaque d'une tribu ennemie défendent de s'arrêter en route, des accidens de ce genre causent de bien vives inquiétudes; mais l'énergie de notre chef soutenait toujours dans les heures de découragement la caravane abattue. Malgré la souffrance universelle, le camp fut assis avec le même ordre que les jours précédens. Chacun fit son devoir.

Notre courage de voyageurs avait été déjà mis à l'épreuve avant le départ pour Palmyre. En arrivant à Homs, plusieurs de nos compagnons souffraient de la fièvre et de la dyssenterie, résultat de la fatigue et de la mauvaise nourriture. La guerre était allumée dans le Liban. A Baalbek, l'assassinat d'un chrétien à quelques pas de nous en avait été l'un des préludes (1). Si la lutte s'étendait au nord vers Tripoli, elle pouvait nous fermer le passage jusqu'à la mer; mais le chef de la caravane, malade lui-même, avait résolu de remplir son programme de voyage malgré ces obstacles, et nous avait entraînés dans le désert. Son frère se distinguait dans nos difficultés par son aimable entrain, son inaltérable gaieté, semblable en ce

(1) On a pu lire dans le *Journal des Débats* du 24 juillet 1860 un exact récit du douloureux événement de Baalbek. Ce récit, où respirent une émotion généreuse et tant de sentimens français et libéraux, a été écrit par l'aîné des princes.

Digitized by Google

point à nos soldats français, qui savent toujours trouver le mot pour rire au milieu des épreuves, et joignent au courage l'enjouement et la sérénité de l'esprit.

Nos premières impressions sur Palmyre furent un peu troublées par la fatigue. Quant à moi, j'avoue que j'eus hâte de demander au repos et au sommeil la réparation de mes forces; mais longtemps le sommeil ne vint pas : j'éprouvais un tremblement nerveux, sorte de fièvre fréquente après les longues marches sous un ciel brûlant. L'ombre n'apportait aucune fraîcheur, et il me semblait toujours sentir sur la tête l'ardeur du soleil. Je passai les premières heures de la nuit les yeux ouverts, les oreilles à l'écoute du moindre bruit, l'esprit singulièrement porté aux chimères et à l'inquiétude.

Mon compagnon et moi, nous avions abattu une partie de notre tente afin de profiter du bienfait de la moindre brise; par cette ouverture, la lune jetait de temps en temps sous la toile un de ces pâles rayons qui ressemblent à des regards furtifs et curieux, et les objets autour de nous prenaient un aspect fantastique. Mes yeux se fixaient malgré moi sur la cime d'un palmier qui se détachait sur un ciel tellement illuminé par les étoiles qu'il conservait une teinte bleue tirant sur le violet, et cette cime semblait se mouvoir : illusion due à la marche des astres. Parfois j'entendais les mouvemens agités de quelque cheval à qui la fatigue enlevait le sommeil, comme aux hommes, ou bien encore un souffle rapide et entrecoupé, accompagné d'une sorte de gémissement rauque, dénonçait un chacal qui rôdait dans le camp. Ces animaux eurent l'audace de s'approcher même de nos lits. Enfin la brise vint, le palmier frémit, un grenadier sous lequel notre tente était dressée frôla la toile de ses branches; de guerre lasse je m'endormis. Le lendemain nous étions, sinon reposés, du moins fort en état d'explorer Palmyre. Mighuel fixa le maximum de notre halte à une journée et demie, laps de temps assez long pour prendre un aperçu des ruines, assez court pour que les Arabes de Mésopotamie ne pussent être instruits de notre présence. Nous mîmes à profit, pour parcourir la ville morte, les heures où le soleil inflige le moins de souffrances, c'est-à-dire les matinées et les soirées.

J'avais éprouvé un réel saisissement lorsque le grand squelette de Palmyre gisant dans le désert m'était apparu pour la première fois. Au moment de le visiter en détail, je résolus de le regarder avec les yeux d'un juge plutôt qu'avec ceux d'un voyageur enthousiaste. J'y réussis trop bien pour mon plaisir, car, malgré la renommée qui a fait de ces ruines une merveille des arts, j'éprouvai une déception. Ces colonnes, dont les longues files produisent de loin un si majestueux effet, manquent de proportion et de grandeur. Vers le nord de la ville et au centre, on en rencontre çà et là quelques-unes

Digitized by Google

isolées, monolithes de marbre, de grès-brèche ou de granit, qui portent des chapiteaux mieux fouillés et plus élancés; mais cette beauté est toute relative, le style général est un lourd plagiat de l'architecture grecque. Le temple du soleil approche par sa grandeur du gigantesque temple de Karnac à Thèbes. Je fus frappé surtout de la hauteur de ses portes; mais dans tout l'édifice aucun bas-relief, aucune sculpture ne mérite d'arrêter la vue. On passe indifférent.

Ici, comme à Baalbek, les hommes ont fait plus de mal que le temps; l'édifice religieux fut transformé en forteresse par les Sarrasins, et les quelques fellahs habitans de la moderne Palmyre ont assis leur village dans cette enceinte, afin de s'y défendre au besoin contre l'incursion des tribus. Les œuvres d'art sont mutilées, les tours de défense composées de colonnes brisées. Les tombeaux ont été exploités comme des carrières par les mêmes Sarrasins pour construire le château qui domine la ville. On s'étonne, à la vue de cette destruction, que tant de monumens soient encore debout; mais il est à regretter que ces monumens soient plutôt un témoignage de la richesse des Palmyréniens que de leur bon goût.

Quelques voyageurs se sont crus obligés d'admirer ces ruines quand même, sans doute pour se dédommager des fatigues endurées dans le désert; ils ont osé même affirmer qu'au point de vue de l'art, celles de Baalbek étaient inférieures. On ne peut porter un jugement plus erroné. D'ailleurs aucun parallèle ne doit être établi entre les restes de ces deux villes. A Baalbek, on ne trouve que deux temples, et quels temples! Modèles d'architecture, leurs moindres détails charment et attachent le spectateur. Lorsqu'on voit les six colonnes, seul débris du plus grand, se détacher sur le ciel bleu, leur beauté a je ne sais quoi de pénétrant qui élève l'âme et l'attire malgré elle. A Palmyre au contraire, si l'on veut éviter une déception, l'on ne doit considérer que l'ensemble; alors ce spectacle si étrange d'une cité entière couchée sur le sable séduit l'imagination par des attraits mystérieux, et l'on est invinciblement amené à consulter l'histoire.

Située à moitié chemin entre la Mésopotamie et la Syrie, séparée de l'une et de l'autre par trois jours de marche, Palmyre fut florissante tant que le commerce fut actif dans la Basse-Asie, car les caravanes étaient forcées de s'arrêter sur les bords de ses sources, les seules que l'on trouve dans ce désert. Son histoire nous est inconnue durant une période de mille ans après Salomon, à qui l'on a voulu attribuer sa fondation. Pline en fait plus tard mention comme d'une ville riche, forte et libre, étrangement située, presque inaccessible au milieu des sables. Si elle fit sa soumission à Rome sous Adrien et accepta le titre de colonie, ce fut pour elle un acte de bonne politique. Située à l'extrémité de l'empire romain, elle pou-

Digitized by Google

vait, à la faveur de son éloignement et de ses déserts, ne lui être que nominalement soumise. En même temps la puissante protection de cet empire la défendait contre les Parthes et les Perses, voisins dangereux : aussi voyons-nous Palmyre être une alliée fidèle de Rome dans les guerres contre ces peuples; mais le titre de colonie, les souvenirs d'Odenath et de Zénobie, épisode le plus dramatique de son existence, tous ces liens qui rattachent son histoire à celle des Romains, ne doivent pas nous tromper sur le vrai caractère de cette cité. On est trop généralement tenté de la considérer comme une ville romaine. Il n'en est rien. Sous Adrien, elle accepta le nom d'Adrianopolis et se laissa décorer par cet empereur de magnifiques édifices; mais elle conserva ses lois et son sénat, choisi par le peuple. Une autre preuve démontre que, si les conquérans du monde s'en emparèrent, ils ne purent y laisser, comme à Djerash, leur forte empreinte. Parcourez les ruines, vous n'y trouverez pas trace de théâtre ou de cirque. Or les Romains, en asservissant les nations lointaines, apportaient, en échange de la liberté, leurs jeux, leurs spectacles, leurs combats de gladiateurs. C'est le propre de tout despotisme de rechercher l'amitié de la populace. En même temps qu'ils maintenaient les vaincus sous leur domination par les armes, ils les corrompaient par les plaisirs.

Rien de semblable à Palmyre. La vraie cause de la perte de sa liberté est la splendeur éphémère qu'elle dut aux règnes aventureux d'Odenath et de Zénobie. Si, au lieu de s'élever au rang de capitale de l'Orient, elle se fût tenue au rôle plus modeste que la nature lui avait assigné, celui d'entrepôt commercial et de boulevard de l'empire contre les Perses, les Romains ne l'auraient pas frappée, elle aurait conservé quelques siècles de plus sa brillante existence. Malheureusement la résistance désespérée de Zénobie, la révolte des Palmyréniens vaincus, qui massacrèrent la garnison romaine après le départ de l'armée, apprirent à Aurélien que la destruction d'une telle forteresse, l'extermination ou l'asservissement de ses fiers habitans, étaient nécessaires à la domination impériale en Syrie, car, située si loin de Rome, si près de la Perse, elle eût offert à tout rebelle, dans un temps où chaque général d'armée aspirait à l'empire, un refuge sûr et facile. Sa liberté perdue, ses richesses pillées, son ancienne population décimée, le commerce et la grandeur dont la base était l'indépendance ne s'y relevèrent plus. C'est en vain que Dioclétien rebâtit les murs de Palmyre; la suite de son histoire est celle d'une longue agonie. Après la conquête arabe, elle resta une ville forte, destinée à protéger la route commerciale entre Bagdad et Damas et à tenir en respect les tribus nomades. En 1519, les Turcs la prirent; depuis ce temps, le mauvais gouvernement de ce peuple a laissé l'antique cité dépérir jusqu'au point où elle est aujourd'hui.

Digitized by Google

Les sources du commerce, l'industrie de Damas et de Bagdad tarissent chaque jour; les Bédouins ont pris l'empire du désert, et sur les ruines de tant de splendeurs on ne trouve plus qu'un pauvre village de quelques centaines d'âmes qui disputent aux nomades des dattes et des troupeaux, leur unique subsistance. C'est tout ce qui reste de la population d'une ville qui dut contenir au temps de Zénobie plus de cent mille habitans. Les pauvres fellahs qui leur ont succédé vivent dans l'enceinte du temple du soleil, sous des huttes de boue. Pénétrez dans cette enceinte. Des hommes déguenillés, avertis de votre présence par l'aboiement des chiens, sortent d'affreux réduits, et accourent en demandant l'aumône. Çà et là une légère fumée monte sous les colonnes et noircit quelques sculptures; elle s'élève d'un amas d'herbes sèches, dans la cendre desquelles une mère de famille fait cuire un pain grossier. Celle-ci se détourne et tend la main d'un air suppliant. Tout le luxe de bas-reliefs, de portes, de colonnades ruinées, seul héritage que les Palmyréniens modernes aient reçu de leurs prédécesseurs, fait vivement ressortir cette scène de misère et de désolation. Quoique le village qui vit sur ces ruines soit nominalement soumis aux Turcs, ses vrais maîtres sont les Anezé, qui abreuvent chaque année dans ses sources plus de dix mille chameaux. Leur puissance dans ce désert recevrait un coup terrible le jour où l'accès des fontaines leur serait interdit.

Voyageurs consciencieux, nous employâmes tous les instans de la matinée et de la soirée à parcourir les ruines. Nous voulions aussi leur donner quelques heures de la nuit, et voir la ville et le désert à la clarté de la lune; mais ce spectacle, dont la magie doit frapper fortement l'imagination, nous fut refusé: un vent brûlant s'était élevé du sud-est, des vapeurs impénétrables à l'éclat des astres s'étaient répandues comme un voile épais sur le ciel, et une obscurité profonde nous forçait le soir à regagner le camp. Avec quels regrets je quittai Palmyre sans pénétrer, après la chute du jour, dans la vallée des sépulcres, et monter sur ces collines d'où Volney aperçut à la fois le fantôme blanchâtre des colonnes et le spectre qui, glissant dans l'ombre, vint répondre aux pensées de son cœur et l'instruire sur les révolutions des empires!

Le morceau célèbre qui sert de préambule au livre des *Ruines* a rendu populaires en Europe les restes de Palmyre. Les considérations si profondes, si précises, que Volney présenta dans son voyage en Syrie sur le commerce et l'histoire de cette ville, bien qu'un peu trop succinctes, méritent plus d'admiration encore. Dans ce livre, la Syrie, ses divers peuples sont appréciés avec tant de vérité, qu'aujourd'hui même, près d'un siècle après la publication, il est pour les voyageurs le guide le plus sûr et le plus judicieux : juste récompense pour les dangers que l'auteur affronta durant les trois

Digitized by Google

années de son séjour en Orient. Il est à regretter seulement qu'un observateur si profond ait été aveuglé par le matérialisme au point de passer à Jérusalem avec l'indifférence dans le cœur et l'ironie sur les lèvres. Les écrits de Volney sont un mélange de qualités et de défauts extrêmes et contradictoires. L'on ne saurait trop admirer la pénétration et le bon sens de l'historien, l'on ne saurait trop condamner la subtilité étroite, la puérile et dangereuse déclamation du philosophe : bizarre assemblage dans un esprit si éclairé d'une sagesse lumineuse et d'une folie qui serait impardonnable, si la faute n'en était moins à l'homme lui-même qu'à l'irréligion contagieuse du XVIIIe siècle.

Le 2 juin, l'impitoyable Mighuel donna le signal du départ. Nous mîmes trois jours et demi à traverser le désert; la marche fut ralentie d'une demi-journée, afin de ménager nos compagnons affaiblis par les dernières épreuves. Nous nous arrêtâmes, comme au départ, dans le camp de Mohammed, qui nous offrit à dîner sous sa tente. Un mouton tout entier, bouilli et mollement couché sur une montagne de riz, apparut au milieu de l'assemblée, et, selon l'usage arabe, chaque convive s'accroupit à l'entour et le dépeça avec sa main droite. Les Bédouins, qui se contentent, pour leur nourriture journalière, d'une poignée de dattes ou d'un peu de farine, déploient les jours de fête, en face d'un mouton entier, un appétit capable d'effrayer Pantagruel lui-même. On a dit avec raison que si quelque chose peut être comparé à leur sobriété, c'est leur gloutonnerie.

Aux approches des terres cultivées, un troupeau de gazelles se montra tout à coup et s'enfuit. Il faut être nombreux pour les chasser. Des cavaliers tournent leur petite troupe et les poussent sur les tireurs, qui les attendent en embuscade. Mighuel et quelques Arabes poursuivirent le troupeau et abattirent sept gazelles. Nous fûmes tentés de les imiter; mais nos chevaux, épuisés par la marche au désert et la privation d'eau, se refusèrent à la course. D'ailleurs nous avions hâte de gagner Homs, dont nous apercevions la citadelle, comme on voit un phare de la haute mer. A la vue de cette petite ville, terme de nos fatigues, il me semblait que je m'avançais vers Paris et que j'allais y trouver toutes les jouissances de la vie. Nous y trouvâmes en effet de l'eau pure, des fruits, de l'ombre et des lettres de nos familles. Bientôt on se remit en marche pour traverser le Liban, où les événemens qui ont causé à l'Europe une si pénible émotion venaient d'éclater. L'été nous vit à Constantinople, puis à Vienne; de là nous partîmes pour la France, non pas tous, hélas! nous eûmes la douleur de nous séparer des chefs de notre caravane. Pour eux, aux jours de voyage allaient succéder les jours d'exil.

LOUIS DE SÉGUR.

Digitized by Google

REVUE MUSICALE

Après les trois orageuses représentations du *Tannhäuser,* le théâtre de l'Opéra est rentré dans son calme solennel. Le ténor allemand, M. Niemann, a résilié l'engagement qui le tenait lié ici jusqu'à la fin du mois de juin, et il a repris le chemin de son pays, qu'il n'aurait jamais dû quitter. Les deux sœurs Marchisio ont également cessé de faire partie du personnel de l'Opéra, où leur présence pendant toute une année n'a produit qu'un effet bien inférieur à celui qu'on en espérait. Ce sont deux cantatrices de talent, qui ne peuvent pas être séparées sans perdre beaucoup du charme qui résulte de la fusion de leurs voix de soprano et de contralto. Peu douées de grâces naturelles, manquant de distinction, les Marchisio n'ont pas assez d'élan et d'initiative dramatique pour satisfaire à toutes les exigences du répertoire de l'Opéra. Carlotta, le soprano, qui s'est essayée dans le rôle de Mathilde de *Guillaume Tell,* n'y a pas révélé un goût bien sévère, surtout dans l'admirable romance de *Sombres forêts,* dont elle a chiffonné *strappazzato* le style délicat. A tout prendre, les Marchisio ont bien fait de retourner à leurs premières amours. Quant aux ténors, ils sont devenus si rares que l'administration de l'Opéra en essaie le plus qu'elle peut. Il en est un par exemple, M. Labat, qu'on a pu voir débuter, il y a quelques semaines, dans le rôle d'Éléazar de *la Juive,* où il n'a fait preuve ni d'intelligence dramatique ni de grande expérience comme chanteur. Ancien professeur d'histoire dans un collége de province, M. Labat a commencé un peu tard à s'occuper d'un art qui exige de la jeunesse et certains avantages physiques qui permettent d'attendre que le talent se développe. M. Labat a disparu comme il était venu. Un agréable ballet en un acte, *Graziosa,* qui était destiné d'abord à tempérer les trop fortes émotions produites par le *Tannhäuser,* a été donné à l'Opéra, le 25 mars, pour la plus grande gloire de Mme Ferraris. La scène se passe à Naples, sous le gouvernement espagnol, avec les costumes les plus riches et la musique de M. Théodore Labarre, qui pourrait être plus élégante et moins banale; mais Mme Ferraris y vaut plus

Digitized by Google

que son pesant d'or, tant elle est légère et charmante, surtout dans la scène piquante avec les gendarmes, dont elle déjoue la vigilance. Ce joli ballet de MM. Petitpas et Derley a juste les proportions voulues par ceux qui aiment la danse, mais qui l'aiment sans excès.

A l'Opéra-Comique, où *la Circassienne* de M. Auber attire toujours un public empressé, on a donné le 4 mars dernier deux petits actes sous ce titre : *le Jardinier galant,* de MM. Leuven et Siraudin; la musique est de M. Poise, un élève, un imitateur par trop fidèle d'Adolphe Adam. Sous le masque de ce jardinier galant se cache le fameux Collé, le chansonnier égrillard du XVIIIe siècle, qui lance des couplets séditieux contre la favorite du moment, Mme de Pompadour. Ce n'est qu'après bien des malentendus que le vrai se découvre, et alors que la favorite n'a plus le pouvoir de punir ses détracteurs. Sur cette donnée de vaudeville, M. Poise a fait de la musique qui ne s'élève pas beaucoup plus haut, et dont le style trop facile ne compense pas la trivialité. Cependant on écoute sans trop de peine le babil de M. Poise, où nous avons plus particulièrement remarqué, au second acte, la chanson dialoguée qui se débite pendant le petit souper clandestin. Quelque temps après *le Jardinier galant,* le 18 mars, on a encore donné à ce même théâtre un opéra en un acte, *Maître Claude,* qui est le coup d'essai dramatique d'un jeune compositeur, M. Jules Cohen. Maître Claude, ce n'est rien moins que Claude Gelée, l'admirable paysagiste dit le Lorrain, que MM. de Saint-Georges et de Leuven ont transporté au XVIIIe siècle au lieu de le laisser là où l'histoire l'a placé, au temps du cardinal de Richelieu. Cet anachronisme, que la mise en scène du théâtre a scrupuleusement respecté, n'ajoute et n'enlève rien au mérite de l'historiette que M. Cohen a illustrée des sons de sa musique facile, bien *troussée,* comme on dit, mais vulgaire et remplie de lieux-communs, dont la plupart sont empruntés à la manière de M. Auber. Ce qu'il y a de mieux dans *Maître Claude,* c'est l'ouverture et un quatuor, qui prouvent que M. Jules Cohen a fait d'assez bonnes études musicales. Tout récemment, le 12 avril, l'Opéra-Comique a produit un ouvrage en deux actes, *Royal-Cravate,* qui est dû à la collaboration de deux *dilettanti,* — M. de Mesgrigny pour les paroles et M. le duc de Massa pour la musique. La petite pièce de M. de Mesgrigny n'est pas mal, et le jeune officier Gaston, son domestique Champagne, mènent assez rondement une aventure d'auberge qui ne manque pas de gaieté. La musique de M. le duc de Massa, qui est très jeune (il est le petit-fils d'un grand dignitaire du premier empire, Régnier, ministre de la justice), la musique de M. de Massa est agréable, facile, tournant volontiers vers la mélodie souriante. Je pourrais signaler au premier acte une romance de ténor, puis une autre romance pour le même genre de voix avec accompagnement de flûte et de harpe, dont la terminaison m'a paru un peu trop tourmentée par des modulations recherchées. Le quatuor du souper, celui qui commence le finale du premier acte sont des morceaux bien appropriés à la situation. Au second acte, on peut encore louer un duo chaleureux entre les deux amans, Gaston et Henriette,

Digitized by Google

dont la conclusion à l'unisson prouve l'influence de Verdi, et puis les couplets que chante spirituellement Mlle Lemercier. A tout prendre et sans rien exagérer, on ne peut qu'encourager M. de Massa à poursuivre la carrière de nobles loisirs où il est entré. Il y a lieu de remarquer ici que plusieurs représentans des grands noms historiques du premier empire ont cultivé avec assez de succès l'art musical. M. le duc de Feltre et M. le prince de la Moskowa ont été des amateurs fort distingués.

Le Théâtre-Italien a fermé ses portes, et la saison de ses ramages est finie pour la ville de Paris. La campagne qu'il a fournie depuis le mois d'octobre dernier n'a eu ni un grand éclat, ni beaucoup d'intérêt. Un seul ouvrage nouveau, *un Ballo in maschera,* de M. Verdi, y a été donné avec succès; puis le répertoire ordinaire s'est déroulé froidement devant un public débonnaire et composite qui ne sait plus rien apprécier avec goût et mesure. Qu'est devenu le temps où les amateurs de l'*opera buffa,* comme on disait alors, fronçaient le sourcil à la moindre note douteuse, et reconnaissaient un chanteur vraiment italien aussi facilement que cette marchande d'herbes d'Athènes reconnaissait à l'accent de Théophraste qu'il n'était pas né dans la ville de Minerve? Oh! nous sommes loin de cette époque de grands virtuoses et de fines discussions qui avaient lieu dans le foyer du Théâtre-Italien, rendez-vous de la meilleure compagnie! Les plus beaux talens étaient soumis au jugement des *dilettanti* du goût le plus difficile, dont personne ne cherchait à décliner la juridiction. Ce n'est pas devant ce public-là qu'on aurait osé présenter une cantatrice aussi désagréable que Mme Dalmondi, qui, sans voix, sans jeunesse et sans grâce, nous est apparue cet hiver dans le *Don Juan,* estropiant la langue italienne et la musique de Mozart! Depuis *Don Juan,* que nous avons dû abandonner aux outrages de M. Alary, *maestro di canto garbato,* qui dérange les chefs-d'œuvre pour les mettre à la portée des vieux ténors, le Théâtre-Italien a repris l'exquise bouffonnerie de *l'Italiana in Alghieri*. Un jeune ténor qui n'est point à dédaigner, M. Montanaro, s'y est produit pour la première fois dans le rôle de Lindoro, qu'il a chanté avec grâce et une petite voix qu'il faut ménager, mais qui est charmante. Il y a dans l'organe un peu frêle de M. Montanaro six notes, d'*ut* à *la,* qui sont délicieuses, et qui doivent lui mériter l'indulgence des connaisseurs pour tout ce qui lui manque encore du côté de la méthode et de la vocalisation, qui est facile, mais qui demande à être réglée. Le duo fameux de *s'inclinassi a prender moglie,* entre Mustafa et Lindoro, a été mal chanté par M. Angelini, dont la voix de basse très solide a de la peine à s'éclaircir : on dirait que M. Angelini a toujours la bouche remplie de marrons qui l'étouffent et qui empêchent les sons de sortir avec éclat. C'est dans *l'Italiana in Alghieri* surtout que Mme Dalmondi nous a paru être une mauvaise plaisanterie de l'administration, qui trouverait, sur le pavé de Paris, dix cantatrices moins disgracieuses que cette Allemande égarée dans une musique qui n'a pas été faite pour ses beaux yeux. Mais une singulière idée de l'administration du Théâtre-Italien, c'est d'avoir fait re-

Digitized by Google

prendre, le 16 mars, *le Nozze di Figaro* de Mozart avec un personnel insuffisant et une distribution des rôles des plus maladroites. Il y avait si longtemps que cet admirable chef-d'œuvre n'avait été donné au Théâtre-Italien qu'on aurait pu attendre de meilleures circonstances pour le livrer à un public qui a pu l'applaudir au Théâtre-Lyrique pendant cent-cinquante représentations! Mlle Battu chantant le rôle de la comtesse avec une voix insuffisante, Mme Penco celui de Suzanne, pour lequel elle n'est pas faite, Mme Dalmondi venant grimacer les deux morceaux incomparables de *Voi che sapete* et *Non so piu cosa son, cosa faccio*, ont excité la juste indignation de plusieurs abonnés de goût, qui ont bien voulu nous transmettre leurs doléances. Et M. Angelini, a-t-il été lourd et empêtré dans le rôle de Figaro! M. Badiali seul a su prêter au personnage du comte quelques-unes des qualités exquises qu'il exige.

Cela est triste d'entendre de pareilles choses au Théâtre-Italien de Paris, qu'on pourra bientôt surnommer le théâtre des quatre nations, car les chanteurs nés au pays d'où viennent les figues et les oranges y sont de plus en plus rares. En effet, indépendamment de Mlle Battu, qui est de Paris, de Mme Dalmondi, qui est Allemande, d'un M. Llorentes, une basse espagnole, le Théâtre-Italien nous a fait entendre, au commencement du mois d'avril, une nouvelle cantatrice du nom de Mlle Trebelli. Qu'est-ce que Mlle Trebelli, et d'où vient-elle? C'est une Parisienne, élevée à Paris sous la direction de M. François Wartel, qui, pendant plusieurs années, lui a donné des leçons de chant. Mlle Trebelli ou Mlle Gilbert, je crois, a débuté, il y a deux ans, au Théâtre-Italien de Madrid, dirigé alors par M. Mario. Les succès réels et instantanés que Mlle Trebelli avait obtenus à Madrid lui ont valu un engagement à l'une des deux troupes de chanteurs italiens qui ont passé l'hiver dernier à Berlin. Mlle Trebelli a chanté au Théâtre-Royal, sous la direction d'un certain Morelli, le rôle de Rosine du *Barbiere di Siviglia* et celui d'Arsace de la *Semiramide* de Rossini avec un très grand éclat, assure-t-on. De Berlin, Mlle Trebelli est allée à Bruxelles, où, pendant deux mois, elle a émerveillé les amateurs de cette ville très musicale. Que faut-il penser enfin de Mlle Trebelli? Quel est le genre de son talent?

Mlle Trebelli est une jeune personne de vingt-quatre ans peut-être, bien prise dans sa taille moyenne, et d'une physionomie intelligente. Sa voix est un mezzo-soprano très étendu vers le haut, d'une égalité parfaite, et *teintée* vers le bas d'une certaine sonorité de contralto; mais ce n'est pas un contralto proprement dit. La voix de Mlle Trebelli me rappelle un peu la voix de la Pasta, dont elle a la stature. Mlle Trebelli vocalise avec une grande perfection de mécanisme; mais ce mécanisme est sans accent, cette voix, très égale et si bien dirigée, manque de rayonnement, de fluide lumineux. En d'autres termes, Mlle Trebelli est froide; c'est une jolie Parisienne qui chante avec plus d'esprit que de sentiment, avec plus de bravoure que de style. Sa prononciation laisse beaucoup à désirer; elle déplace parfois l'accent prosodique, et brusque la terminaison des phrases d'une manière sou-

Digitized by Google

vent désagréable. Accueillie avec bienveillance, mais sans le moindre enthousiasme, M[lle] Trebelli n'a produit sur le public parisien que l'effet d'une bonne écolière qui a encore bien des choses à apprendre, ne fût-ce qu'un peu de modestie. Que M[lle] Trebelli n'oublie pas que nous sommes, à Paris, autrement difficiles à contenter qu'on ne l'est à Berlin, à Madrid, *e altri siti*. Quant à M[me] Lorini, qui vient aussi de Bruxelles et de Berlin, où elle a été attachée au théâtre Vittoria, c'est une grande et belle personne, qui chante comme une Américaine qu'elle est. Elle nous est apparue dans le rôle de Semiramide, dont elle a au moins la taille imposante. La voix de M[me] Lorini est un soprano étendu et flexible, qui a dû être remarquable dans la première période de sa carrière. M[me] Lorini est cependant une cantatrice de talent. Que dire de M. Pancani, ténor un peu suranné, qui est revenu tout exprès de La Havane pour achever la saison du Théâtre-Italien? Ce que nous en avons déjà dit : qu'il a passé l'âge des amours, et que c'est un ténor *di forza,* comme on dit, qui manque de charme, si ce n'est de talent. Il est à désirer que M. le directeur du Théâtre-Italien prenne mieux ses mesures pour l'année prochaine, et qu'il ne soit pas obligé d'engager furtivement les premiers chanteurs venus qu'il trouve sous sa main. Une troupe composée de talens modestes, bien dirigée, bien disciplinée par des *maestri* intelligens et dévoués, vaudrait mieux et produirait des résultats plus satisfaisans qu'un ou deux virtuoses d'élite qu'on paie au poids de l'or et qu'on entoure de médiocrités insupportables. Pourquoi M. Calzado a-t-il laissé partir les Marchisio, qui sont Italiennes, pour nous donner M[lles] Battu et Trebelli, qui sont de Paris?

Le Théâtre-Lyrique sue sang et eau, comme on dit, pour nouer simplement les deux bouts de la chaine, et il n'y parvient que très difficilement. Après *les Pêcheurs de Catane,* après *Madame Grégoire,* deux ouvrages estimables qui n'ont pu se maintenir longtemps au répertoire, on a donné, le 8 mars, un opéra en un acte, *les Deux Cadis,* coup d'essai d'un jeune compositeur, M. Ymbert. Cet opéra révèle quelques qualités qui ont besoin d'être fécondées par une étude sérieuse de l'art. Nous avons remarqué dans cette petite partition, à côté de beaucoup de lieux-communs et de vieilles formules, un joli quatuor, ingénieusement intrigué, et une certaine grâce mélodique qui est un signe de bon augure pour l'avenir de M. Ymbert. Une tentative plus sérieuse a été faite au Théâtre-Lyrique le 6 avril : on y a représenté pour la première fois un opéra en trois actes et plusieurs tableaux, *la Statue,* qui a éveillé la sympathie publique. Les journaux, en général, ont accueilli l'œuvre de M. Reyer avec une grande faveur, et ce ne sera pas leur faute si la musique de *la Statue* n'est pas rangée immédiatement au nombre des rares inspirations qui font époque dans l'histoire de l'art. Voyons un peu.

Le *libretto* de MM. Jules Barbier et Michel Carré transporte la scène en plein Orient, au milieu des magnificences et des rêves enchantés des *Mille et Une Nuits,* d'où ils ont tiré leur sujet. Un jeune Arabe de la ville de Damas, Sélim, très riche et très voluptueux, s'ennuie, car il a épuisé, avec la

fortune que lui a laissée son père, la source de tout plaisir. Accablé de langueur, sans illusions, et bientôt sans argent, Sélim ne sait trop à quelle folie se livrer, lorsque le puissant génie Amgyad se présente à lui sous la forme humaine d'un derviche. Il lui dit d'abord tout ce que doit dire un derviche qui, par état, est voué à la pauvreté et à la sagesse, puis il ajoute: « Le puissant génie Amgyad, le protecteur et l'ami de ta famille, m'envoie vers toi pour t'apprendre qu'il a pitié de ton sort. Si tu veux t'aider un peu et suivre mes conseils, je te ferai pénétrer au centre de la terre, où tu trouveras toutes les richesses que tu peux imaginer. » A ces promesses, dignes d'exciter l'imagination d'un Arabe, Sélim s'éveille et s'élance dans le désert, à la poursuite de la chimère. Suivi de son fidèle esclave Mouck, Sélim arrive exténué aux ruines de l'antique ville de Baalbek. Une jeune fille se trouve là, près d'une fontaine, — *une fontaine et trois palmiers,* comme dit le poète des *Orientales*. La jeune fille offre à boire au beau Sélim, qui, après avoir étanché sa soif, éprouve le désir tout naturel de voir les traits de la jeune inconnue qui lui a été si compatissante. Margyane, c'est son nom, résiste d'abord au désir de Sélim; mais, poussée par la puissance du génie Amgyad, elle écarte son voile, et la vue de son visage inspire à Sélim une passion chaste et pure qui le régénère, et qui forme la moralité de la fable ainsi que le nœud de la pièce. Sélim, qui se débat un moment entre l'amour nouveau qu'il éprouve pour Margyane et l'accomplissement de la destinée que lui a promise le derviche, finit par entrer dans la caverne qui doit le conduire au merveilleux séjour. Il en sort tout ébloui, et raconte avec enthousiasme ce qu'il a vu. Il a vu, entre autres merveilles, douze statues et la place d'une treizième plus belle encore que les autres. Cette treizième statue, *qu'un roi ne paierait pas assez de son trésor,* sera donnée en toute propriété à Sélim, s'il consent à épouser une fille innocente qu'il livrera pure au génie Amgyad. Ce singulier caprice de son génie protecteur met Sélim dans un cruel embarras, d'où il ne sait pas trop comment se tirer. C'est là que finit le premier acte. A l'acte suivant, on est transporté dans la ville sainte de La Mecque, chez un vieux et riche marchand d'olives, Kaloum-Barouck, qui possède une nièce charmante. Guidé par les conseils du derviche, Sélim fait demander en mariage la nièce de Kaloum-Barouck, qui refuse et reçoit le porteur du message, le fidèle Mouck, à coups de bâton; mais, après plusieurs incidens et quiproquos scéniques assez bien imaginés, Sélim épouse réellement la nièce de Kaloum-Barouck, en qui il reconnait, hélas! la jeune fille du désert, Margyane, qu'il aime et de qui il est aimé. Au troisième acte, l'amoureux Sélim se retrouve au désert avec Margyane, à qui il n'a pas osé faire l'aveu de l'horrible situation où il se trouve. Une lutte désespérée s'engage alors dans le cœur de Sélim entre son amour pour Margyane et la promesse qu'il a faite au génie Amgyad, qui, sous la figure du derviche, vient réclamer sa proie. Le génie dénoue encore une fois cette situation en plongeant Sélim dans un doux sommeil, et puis il emmène avec lui Margyane éplorée. Sélim se réveille bientôt après, et, plein d'amour et de fu-

reur, il se dispose à pénétrer de nouveau dans la caverne, avec la résolution de briser la statue qui lui coûte si cher; mais au moment où il va pour la frapper, il voit s'élever du socle resté vide Margyane elle-même, qui tombe dans ses bras. C'est alors que le génie Amgyad lui apparaît sous un magnifique costume, et lui dit ces paroles, qui forment la conclusion et la moralité de la fable :

> Il est un trésor
> Plus rare que l'or
> De toute la terre,
> Plus pur que le jour :
> C'est le doux mystère
> Qu'on appelle amour.

Écrit avec soin, le *libretto* de MM. Jules Barbier et Michel Carré ne manque pas d'intérêt, et il renferme plusieurs situations propres à évoquer la fantaisie d'un musicien.

M. Ernest Reyer, qui a écrit la partition de *la Statue*, n'est pas tout à fait un nouveau-venu dans le monde musical de Paris. Il a débuté il y a une dizaine d'années, en 1850, par une composition bizarre, intitulée *le Selam*, espèce de symphonie dramatique qui était une imitation flagrante du *Désert* de M. Félicien David. Quatre ans après, M. Reyer s'essaya au Théâtre-Lyrique par un opéra en un acte, *Maître Wolfram*, qui n'eut qu'un petit nombre de représentations. Il y a deux ans à peu près, M. Reyer obtint la faveur de composer pour Mme Ferraris, à l'Opéra, la musique d'un ballet en deux actes, *Sacontala*. Dans ces essais divers, on put s'apercevoir que M. Reyer était doué de quelques qualités d'imagination, d'une certaine élégance mélodique, d'un désir de bien faire qui se débattait contre une éducation musicale assez imparfaite. Nous terminions un jugement porté sur la musique du *Selam* par ces paroles que nous demandons la permission de reproduire : « *Le Selam* est une imitation du *Désert*, dont cette symphonie ne reproduit pas l'heureuse conception. M. Reyer est un jeune homme qui est loin de posséder encore le goût, l'expérience et les qualités charmantes qui caractérisent le talent de M. Félicien David; mais si l'œuvre de M. Reyer n'a pas réussi complétement à captiver l'attention du public, elle révèle un jeune compositeur qui mérite d'être encouragé, parce qu'il est doué de certaines qualités suffisantes pour donner lieu à espérer qu'il y a en lui l'avenir d'un musicien. Quand on a l'esprit vif, la verve impatiente, l'intuition des effets d'instrumentation et le don de quelques mélodies heureuses qu'on remarque dans *le Selam* de M. Reyer, on ne meurt pas d'un petit mécompte; mais on court risque d'être étouffé par les embrassemens stériles des faux amis. »

Il n'y a pas d'ouverture à l'opéra de *la Statue*. Après un prélude symphonique de quelques mesures, la toile se lève, et laisse voir l'intérieur d'un café dans la ville de Damas, où Sélim et ses compagnons de plaisir sont

Digitized by Google

mollement étendus. Le chœur pour voix d'hommes qui se chante alors est charmant, bien dessiné, accompagné avec goût, et semble exhaler un parfum de la douce rêverie d'*Oberon* de Weber. Ramené trois fois, le motif de ce chœur s'entend toujours avec le même plaisir, et constitue le morceau le plus remarquable du premier tableau. La toile tombe, et, pendant le court intervalle qui interrompt la marche de l'action, l'orchestre exécute un intermède symphonique qui reproduit la sensation de quiétude du premier chœur. M. Reyer n'aura que trop souvent recours à des effets du même ordre. La toile se relève, et dans un vaste désert on voit apparaître une jeune fille tenant une urne à la main qu'elle va remplir à la fontaine. Elle exprime l'état de son cœur et le pressentiment de la vie qui va bientôt la pénétrer dans une mélodie suave qui, sous forme de romance, est une véritable trouvaille, un pur rayon de poésie et de sentiment,

Toi que n'atteint pas l'ardeur du soleil.

Ce chant délicieux, répété deux fois et qui conclut à la tierce supérieure de la tonique, vous communique une douce langueur qui est le sentiment de la situation et du personnage. L'arrivée de Sélim dans le désert, sa rencontre avec Margyane et la scène d'amour qui en résulte donnent lieu à un duo pour soprano et ténor qui ne vaut pas le morceau précédent, mais qui renferme quelques élans chaleureux. J'aime surtout la phrase où Sélim exprime à Margyane le désir de contempler ses traits :

Oui, permets à ma main
D'écarter en tremblant...

mais le reste du duo est fort décousu, et ce sera le défaut capital de l'œuvre que nous analysons. Quant à la romance pour voix de basse que chante le génie Amgyad :

Il est un trésor
Plus rare que l'or,

c'est un chant vulgaire qu'on a entendu partout, et M. Balanqué, qui le débite d'une voix rude et fausse, n'en relève pas le style. L'accompagnement de cette romance ne vaut pas mieux que la mélodie qu'il suit d'un pas boiteux. Malgré le sentiment nouveau et charmant qu'il vient de concevoir pour la jeune Arabe Margyane, Sélim n'oublie pas de suivre les conseils que lui a donnés le derviche. Il pénètre dans une grotte située sur les vieilles ruines de Baalbek, et il en sort bientôt, l'imagination ravie de tout ce qu'il lui a été donné de voir. Le récit qu'il fait alors :

Mes yeux ont contemplé ce merveilleux empire,

est d'un bel élan lyrique, un peu dans le style nerveux de l'*Euryanthe* de Weber. Le chœur démoniaque qui se chante dans l'intérieur de la grotte rappelle aussi la grande scène du second acte de *Robert*. J'aime surtout le

Digitized by Google

passage de ce récit où la voix éclatante de M. Monjauze monte par demi-tons jusqu'à une note supérieure qui termine la progression que l'orchestre accompagne par des pulsations vigoureuses. Si le reste de la scène répondait au commencement, si le désordre qui s'ensuit était un *effet de l'art,* au lieu d'accuser l'inexpérience du compositeur, ce serait presque une page de maître. Quoi qu'il en soit et malgré les défauts sensibles qu'on y remarque, ce récit est d'un véritable effet dramatique, et fait honneur à M. Reyer. Pendant que Sélim a disparu dans le souterrain, Margyane apparaît sur la scène, et, ne voyant plus celui qu'elle aime, elle chante sa peine en une mélodie suave :

Hélas! il n'est plus là.

Ce chant mélancolique interrompt heureusement la marche de la caravane qui se rend à La Mecque. Malheureusement la scène confuse qui termine le premier acte, le plus important des trois, cette scène à trois voix entre Sélim, Margyane et Amgyad, inspire de nouveau le regret que M. Reyer ne soit pas toujours en état de bien coordonner les élémens de son inspiration. Le second acte est beaucoup moins intéressant. La partie comique, qui y domine, nous paraît complétement manquée. Ni les couplets que chante Mouck, le serviteur de Sélim, en venant demander en mariage la nièce du vieux Kaloum-Barouck, ni le duo des deux vieillards, ni le chœur des musiciens immobilisés par la puissance du génie Amgyad, ne sont des morceaux d'une gaieté franche. Je ne puis signaler au second acte, qui se passe tout entier à La Mecque, que le chœur pour voix d'hommes chanté par les voisins du vieux marchand d'olives, qui viennent le féliciter de son prochain mariage avec sa nièce :

Permettez qu'on vous félicite,

dont le motif est piquant et joliment accompagné, la romance de Margyane, qui reproduit des accens suffisamment entendus, et la cavatine de Sélim, qui est de la même couleur mélodique. Les adieux des fiancés, le chœur et tout l'ensemble de la scène finale sont mal dessinés, et ne laissent dans l'esprit qu'une impression monotone et confuse. C'est bien dommage que M. Reyer n'ait pas su mieux profiter de tous les incidens vraiment comiques que lui avaient préparés les auteurs du *libretto* dans ce second acte, fort habilement conduit. A l'acte suivant, qui transporte de nouveau la scène au désert, on peut signaler certaines parties du duo passionné entre Sélim et Margyane, quoique l'ensemble de ce morceau soit défectueux, ainsi que le trio qui suit, où l'on retrouve le désordre et le style décousu du finale du second acte. Cependant M. Reyer réussit encore à prêter à Margyane de doux et mélancoliques accens, alors qu'elle dit à son fiancé endormi, qu'elle va quitter :

O mon Sélim! je te suis ravie!

Ces couplets sont, avec l'air de danse du grand tableau final qui représente

le palais du génie, ce qu'il y a de plus saillant au troisième et dernier acte de *la Statue*.

Il résulte de cette analyse, que nous avons rendue aussi exacte que possible, que c'est dans l'expression des sentimens doux et gracieux, dans les situations qui n'exigent pas de grands développemens, dans les morceaux d'un style tempéré et de courte haleine, que M. Reyer a le mieux réussi à donner la mesure de son talent. Voilà pourquoi nous avons cité avec éloge le chœur de l'introduction, la romance touchante de Margyane, quelques passages du duo entre Sélim et la jeune Arabe, enfin le récit de Sélim à la sortie de la caverne, cet élan lyrique auquel on regrette qu'une main vigoureuse n'ait pas donné tout le développement que comporte la situation. Au second acte, nous avons signalé un chœur pour voix d'hommes, une romance de Margyane et la cavatine que chante Sélim, enfin au troisième acte certaines parties du duo entre Margyane et Sélim, les adieux de Margyane et l'air de ballet du tableau final; mais, dira-t-on, à cette énumération de choses gracieuses et distinguées qu'on trouve dans le nouvel opéra de M. Reyer, voilà qui n'est pas mal pour l'œuvre d'un jeune compositeur, et dans les temps difficiles où nous sommes! — C'est même très bien, répondrons-nous, si l'on considère *la Statue* comme une espérance; mais ce n'est peut-être pas assez pour constituer une œuvre durable qui renfermerait les germes, comme on essaie de le faire comprendre, d'un genre nouveau : d'abord, parce que M. Reyer doit avoir à peu près le même nombre d'années qu'avait Rossini quand il a terminé sa glorieuse carrière par *Guillaume Tell*, et puis parce qu'il y a des choses indispensables dans l'art compliqué de la composition musicale, qu'il faut avoir apprises de bonne heure.

L'exécution de *la Statue* est assez soignée. Les chœurs, l'orchestre, les costumes et la mise en scène méritent des éloges. M. Monjauze, dont la voix de ténor s'est fortifiée, tire un assez bon parti du personnage de Sélim, et M[lle] Baretti, malgré des momens de défaillance, me plaît dans le rôle gracieux de Margyane, dont elle chante fort bien la délicieuse romance de la fontaine. Je voudrais pouvoir louer autre chose dans M. Balanqué que son intelligence de comédien. M. Wartel fils se dégage un peu et tend à prendre une physionomie dans le personnage subalterne de Kaloum-Barouck.

Il serait bien dommage que M. Reyer ne mît pas à profit le bon accueil qu'on a fait à l'ouvrage intéressant que nous venons d'apprécier. Que l'auteur de *la Statue* ne se fasse pas cependant illusion sur la valeur réelle de la partition qu'il vient de produire, où d'heureuses et charmantes inspirations ne font que mieux ressortir les lacunes de son éducation musicale. Harmoniste d'instinct, M. Reyer trouve parfois de piquantes combinaisons qui restent sans développement, et ses basses, constamment attachées à ce guide-âne qu'on appelle une *pédale inférieure,* ne cessent de *ronfler* et de répandre la monotonie. Presque tous les morceaux d'ensemble de *la Statue* sont peu ou mal dessinés et ne contiennent guère qu'une phrase assez bien venue que l'auteur est obligé de répéter telle quelle, ne pouvant la laisser

Digitized by Google

et la reprendre au gré de son désir. Son orchestre, qui vise au coloris, aux sonorités curieuses et piquantes, manque parfois de corps, de substance, c'est-à-dire qu'il ne repose pas sur le quatuor, base solide de toute bonne instrumentation. De là ces creux énormes où l'oreille est précipitée tout à coup, ces ombres opaques qui succèdent à des éclairs éblouissans; enfin de là cette absence de style continu et cet abus d'oppositions violentes qui caractérisent tous les coloristes modernes, parmi lesquels je classerais volontiers M. Reyer, qui, toute proportion gardée, pourrait être comparé à M. Diaz, dont il a le fouillis lumineux. Je ne veux pas faire le pédant vis-à-vis de M. Reyer, ce rôle ne me conviendrait sous aucun rapport; je veux seulement lui adresser quelques avis qui lui prouveront, je l'espère, l'intérêt sérieux que m'inspire sa dernière tentative. Que l'auteur de *la Statue* ne s'attarde pas plus longtemps à écrire dans les journaux des feuilletons plus ou moins spirituels, et qu'il s'adonne tout entier à son art. Si depuis dix ans qu'il a fait entendre son premier essai, *le Selam,* M. Reyer eût étudié sérieusement la composition, il y a longtemps que les heureuses qualités qui le distinguent seraient connues et appréciées du public. Qu'il veuille bien nous en croire, l'art et la critique, telle qu'il faut la pratiquer, sont deux choses incompatibles. Il n'y a pas d'exemple, dans l'histoire de la musique surtout, d'un artiste créateur possédant la faculté d'un critique digne de ce nom. Je pourrais citer à M. Reyer des noms contemporains qui prouveraient jusqu'à l'évidence l'incompatibilité de ces deux fonctions par l'avortement des organisations les plus vaillantes. Oui, je pourrais les citer, ces noms contemporains, et sans colère aujourd'hui, parce que le temps ne m'a donné que trop raison. J'en ai eu une preuve toute récente à l'un des derniers concerts du Conservatoire. Il faut que M. Reyer prenne garde aussi de trop pencher du côté où sont ses préférences. Qu'il étudie plutôt les maîtres qui ne l'attirent pas volontiers, tels que Haydn, Mozart et même Rossini, non pour les imiter, car il ne faut imiter personne, mais pour apprendre de ces génies, sains, clairs et vigoureux, l'art de conduire un morceau d'ensemble, l'art de dessiner un air, un duo, un trio, un quatuor, cette architecture musicale sans laquelle les sons ne produisent que le chaos. C'est ce qui manque le plus à cette école de fantaisistes modernes qu'admire trop M. Reyer, et dont il fera bien de se dégager le plus tôt possible. Puisque M. Reyer a le bonheur d'être le neveu de Mme Farrenc, une des femmes rares qui sachent écrire la musique, qu'il la consulte, et elle lui dira, avec nous, que l'art véritable, loin de nuire à l'originalité et d'empêcher la fantaisie, leur donne la possibilité de se produire. Savoir, c'est pouvoir, et l'art n'est pas autre chose que la liberté du génie.

P. Scudo.

Digitized by Google

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 avril 1861.

La sensibilité extrême qu'éprouve notre grande, puissante, mais peu clairvoyante et trop hésitante France à l'égard du moindre incident qui se passe de l'autre côté des Alpes, nous oblige de commencer par l'Italie la revue des événemens de cette quinzaine. Le parlement italien vient en effet d'être le théâtre d'un dramatique épisode. On y a assisté, on en a suivi les péripéties, on en a salué le dénoûment avec des émotions, des transes, une satisfaction vives et fondées. Il semblait que de cette lutte parlementaire engagée entre M. de Cavour et le général Garibaldi devait dépendre cette année pour l'Europe la question de la paix ou de la guerre. De grands intérêts dans le monde étaient assurément attachés à l'issue de ce débat. Outre l'influence de ces intérêts, que la France ressent à un très haut degré, le goût naturel de notre pays pour les luttes qui mettent les hommes aux prises autant que les idées est pour une grande part dans l'attention que nous avons prêtée aux scènes parlementaires de Turin. Nous aimons que la politique se dramatise; notre intérêt redouble quand les causes politiques se personnifient dans des hommes illustres ou célèbres; la sympathie pour les personnes ajoute alors une chaleur saine et généreuse aux sentimens divers qu'excite l'antagonisme des principes et des conduites. Cette disposition de l'esprit français assure chez nous un auditoire animé aux hommes qui conduisent le mouvement italien. Si, à travers les soucis qui les harcèlent et les espérances qui les entraînent, M. de Cavour et Garibaldi gardent quelque chose de cette vanité des acteurs qui s'inquiètent de l'effet qu'ils produisent sur les spectateurs, ils peuvent être contens du public bénévole que la France leur fournit. Comme au surplus cette altercation italienne, après avoir commencé par les plus vives paroles, s'est terminée par les plus fraternelles étreintes, comme la concorde et la paix — temporaires — ont été le dernier mot du combat et que c'est celui que la

Digitized by Google

France préfère, spectateurs et acteurs ont vu finir la pièce avec un commun plaisir.

Garibaldi partant de Caprera, arrivant à Turin, et, pour prélude à son entrée au parlement, envoyant des paroles brûlantes à des manifestations populaires, c'était bien la personnification de ces mois du printemps politique de 1861, qui, comme dit lord Palmerston, débutent comme des lions. Garibaldi, vivant emblème de ces giboulées, finit, lui aussi, comme un agneau. On s'est sans doute ému plus que de raison en France de cette hostilité éclatant entre Garibaldi et M. de Cavour. C'est l'effet des choses vues à trop longue distance; c'est aussi l'application des susceptibilités que nous portons dans la politique faite arbitrairement à une nation qui ne sent point comme nous; c'est enfin l'oubli du lien étroit qui unit, malgré des divergences de tempérament, les chefs du mouvement italien. Comment veut-on, quand l'œuvre de l'émancipation italienne est encore si fragile, lorsqu'il reste pour la consommer et la consacrer des entreprises si difficiles à conduire, que des hommes qui poursuivent le même but et ne varient que dans l'emploi de certains moyens ou l'appréciation de certaines circonstances se laissent emporter à des haines irréconciliables? C'est en faisant ces réserves et en déclarant que nous ne comprenons pas, pour notre part, toutes les finesses et toutes les longanimités italiennes, que nous allons raconter la crise salutaire à laquelle les interpellations de M. Ricasoli ont donné lieu.

Le fougueux et doux patriote italien était arrivé à Turin, un peu grisé par sa solitude de Caprera, l'imagination échauffée par les déclamations de quelques-uns de ses amis, s'exaltant du reste à la pensée que son devoir était de défendre les volontaires, l'armée du midi, ses compagnons d'armes, dont il croyait les services systématiquement méconnus par le gouvernement. Nous tenons de témoins oculaires que c'est avec la figure la plus placide et de sa voix la plus calme qu'il est venu à la tribune prononcer ces paroles véhémentes où éclatait l'accusation de fratricide contre le ministère, lesquelles ont mis la chambre en feu. Ici, pour être juste, il est nécessaire de dire que le ressentiment de Garibaldi remonte au langage tenu par MM. Farini et Cialdini à l'empereur dans la triste entrevue de Chambéry. Les Italiens, avisés, trop avisés, suivant nous, s'étonnent que Garibaldi ne veuille pas comprendre qu'afin que l'invasion des Marches et de l'Ombrie fût tolérée, il fallait qu'on feignît de marcher sur Naples pour le mettre à la raison, lui, Garibaldi. Ils s'émerveillent de sa candeur sans prendre garde si leur étonnement est suffisamment respectueux pour le gouvernement français. N'est-il pas bien flatteur pour nous de voir que Garibaldi est tourné en ridicule dans son pays, parce qu'il est demeuré convaincu que l'on avait été sincère envers nous à Chambéry? Quoi qu'il en soit, Garibaldi, ayant pris la chose au sérieux, ayant cru qu'on venait réellement le combattre, s'imaginait avoir payé à l'esprit de concorde un tribut prodigieux en or-

donnant à ses volontaires de recevoir comme des frères ces Italiens que « les vendeurs de Nice, » ainsi qu'il les appelle, envoyaient contre lui. Ses violences étaient sa vengeance du quiproquo de Chambéry. Il la savourait à la tribune, sans se laisser déconcerter par les tempêtes qu'il soulevait dans la chambre. « Fâchez-vous, que m'importe? je vous ai dit votre fait, » avait-il l'air de dire en regardant le banc des ministres avec une calme et candide malice qui touchait au comique. Le lendemain pourtant, à mesure qu'il écoutait les divers orateurs qui se succédaient à la tribune et qu'il entendait leurs argumens, voyant dans la majorité parlementaire une collection de braves gens, aussi bons Italiens que lui, parlant le même langage patriotique, il fut ébranlé, et modifia sensiblement son ordre du jour. Sans ses amis de la gauche, il se fût peut-être rallié à l'ordre du jour de M. Ricasoli. Qu'on eût ajouté à celui-ci un petit mot à sonorité guerrière, mais inoffensif, et le chef des volontaires eût été conquis; mais la raison diplomatique, cette bête noire du patriote de Caprera, ne le voulait pas. Il était diplomatiquement nécessaire qu'un ordre du jour Garibaldi, eût-il été le plus doux possible, fût repoussé. Le ministère ne fit donc point un pas vers le général, qui lui avait fait de notables avances, et le général, de l'air le plus débonnaire du monde, se déclara non satisfait. Pour accomplir le miracle de sa conversion totale, il fallait encore la lettre du général Cialdini.

Le général Cialdini a un style à lui, qui n'est point fait pour plaire en France. On le retrouve tout entier dans sa fameuse lettre au général Garibaldi. Cette lettre n'a point été pourtant, à ce qu'on raconte, une œuvre spontanée, un coup de tête : c'est un acte qui entrait sans doute dans les sentimens du général, mais dont il aurait calculé d'avance l'effet politique de concert avec plusieurs membres de la chambre. Après le vote, la situation demeurait équivoque, puisque la réconciliation effective n'était point opérée. D'un autre côté, le mépris de Garibaldi pour les finesses, les ellipses, les sous-entendus diplomatiques, n'est point affecté : le général des volontaires n'entend rien au langage des insinuations et des réserves. Pour vaincre sa surdité, il faut frapper fort; il faut, assure-t-on, lui dire les choses en face et un peu brutalement. Les habiles firent donc ce calcul : il n'y avait qu'un moyen de mettre un terme à l'ambiguïté de la situation; c'était de porter l'antagonisme à l'extrême, de le présenter sous la forme la plus brusque, la plus violente. On se promettait un rapprochement d'autant plus net et plus sûr que le déchirement aurait été plus marqué. Pour remplir cet office, on avait ce qu'il fallait dans le général Cialdini : de l'ambition, le désir de refréner la personnalité exubérante de Garibaldi, un nom qui a marqué dans les succès militaires effectifs de la cause italienne, le langage soldatesque dans sa forme la moins retenue. Les Italiens avouent qu'un pareil procédé eût été périlleux dans tout autre pays : nous l'entendons bien ainsi, du moins pour ce qui concerne la France. Nous leur accorderons pourtant que, dans l'état de crise qu'ils traversent, le besoin de

Digitized by Google

l'union est si pressant, qu'une perspective de discorde peut, par la forte menace du péril, ramener les esprits à la concorde. Ils sont aussi dans cette période d'effervescence où les passions politiques s'imprègnent d'une sorte de fanatisme religieux, et où, dans le commun enthousiasme qui élève les esprits au-dessus des questions personnelles, il est possible de pratiquer le pardon des injures. Quoi qu'il en soit, nous sommes heureux pour M. de Cavour et ses collègues que le ministère n'ait été pour rien dans les apprêts d'une manœuvre si peu digne et si peu sûre, bien que, pour cette fois, la manœuvre ait réussi au gré de ceux qui l'ont combinée.

On sait que Garibaldi écrivit, sans consulter personne, sa réponse au général Cialdini. Cette réponse avait sur la lettre qui la provoquait une véritable supériorité morale. Garibaldi y disait qu'il ne voulait pas descendre à se justifier du reproche d'avoir manqué au roi et au parlement, de s'être élevé au-dessus des lois, etc. C'est qu'en réalité le bon Garibaldi ne comprenait point ce que signifiait un tel reproche, adressé à lui qui donnerait sa vie pour le roi, et qui fait naïvement profession d'ignorance en matière de législation et de politique parlementaire. Après avoir entendu de la bouche de ses familiers beaucoup de propos incohérens, il tomba sur son vieil ami, le marquis Pallavicini. Le marquis dit à cette bonhomie embarrassée : « La façon de tout éclaircir, c'est de voir Cialdini. » Le général Cialdini étant venu chez M. de Pallavicini, Garibaldi, avec un vrai visage d'avril, moitié bourru, moitié souriant, lui dit : « Nous aurions dû nous couper la gorge, mais je crois qu'il vaut mieux nous embrasser, » et sans autre explication ils s'embrassèrent. Nous laissons aux Italiens le soin de marquer à leur gré la nuance de cette réconciliation, du plaisant au touchant et au grand. Le roi, de son côté, rapprocha Garibaldi et M. de Cavour. Quoique l'entrevue eût lieu au palais, le roi n'y assista point. Les explications furent longues. Garibaldi, voyant qu'on n'en voulait ni à lui, ni à ses amis, découvrant qu'on n'avait pas fait ce qu'on avait voulu en cédant Nice, — recevant probablement d'autres informations qui n'ont point transpiré, — serra la main du ministre de bon cœur, cela va sans dire, car Garibaldi ne donne pas autrement les poignées de mains, et tout fut arrangé à la joie générale. Les personnes bien informées font grand honneur de ce résultat au bon sens et au tact du roi. M. de Cavour se félicite hautement du bon vouloir qu'il a rencontré chez Garibaldi, qui a dépassé ses espérances. « Le vote de la chambre, dit-il avec une satisfaction légitime, ayant décidé la question politique sans que Garibaldi et moi y puissions plus rien, il ne restait entre nous qu'une question de personnes. Dans ces termes, la conciliation allait de soi, car nous sommes, l'un et l'autre, également incapables de rancunes personnelles. »

Ce dénoûment nous avertit de ne point toujours prendre au tragique le choc des opinions et des passions au sein du parti libéral et national italien. Nous pensons que l'on ne doit pas dédaigner, au point de vue du maintien de la paix, l'heureuse conclusion de cet incident, et pourtant ici encore il

Digitized by Google

faut à notre avis éviter l'exagération. La politique de l'Italie ne sera pas immédiatement belliqueuse, soit; l'Italie naissante n'ajournera pas cette fois la guerre extérieure au prix de la guerre civile ou de la discorde de ses chefs, soit encore; mais, nous le demandons sérieusement, pense-t-on qu'il soit possible d'aller bien loin avec de pareils replâtrages? L'Italie ne commence pas la guerre parce qu'elle n'est pas prête. Sur quoi Garibaldi et M. de Cavour se sont-ils mis d'accord? Sur la nécessité de presser, d'achever les préparatifs militaires sans doute. Les grandes mesures financières et les armemens tendent au même but. Le ministre des finances, M. Bastoggi, présente le projet sensé et utile de l'unification des dettes des diverses contrées de l'Italie, il propose la création d'un seul grand-livre pour toute l'Italie, l'unité du crédit italien; mais c'est pour faire sur-le-champ un appel énorme au crédit, c'est pour emprunter 500 millions, c'est-à-dire les ressources qui permettraient de compléter un armement immense. L'application de toute la politique italienne au moment où elle ajourne la lutte est donc toujours la guerre. Est-il prudent de tenir si grand compte des ajournemens et du bonheur avec lequel on a échappé à un accident, lorsque l'on demeure dans une situation provisoire que tout autre accident peut faire dévier?

Ce provisoire si périlleux, c'est, à notre sens, la question romaine qui le perpétue. Nous demeurons là dans une funeste équivoque qui devient de moins en moins intelligible à mesure qu'elle se prolonge. Quant à nous, nous eussions compris, dans le temps nous eussions même souhaité que, dans son premier élan, l'Italie nouvelle ne dépassât point la Cattolica, qu'une expérience constitutionnelle fût tentée à Naples, et que l'on attendit de cette expérience la preuve, ou que l'Italie pouvait vivre dans la division en trois états, ou que l'unité s'y devait naturellement accomplir par le progrès et la force des choses. Pour conserver à la papauté une portion quelconque de son pouvoir temporel, il était indispensable de maintenir la monarchie napolitaine. L'Italie du midi étant en effet réunie à l'Italie du nord dans une même monarchie, comment se figurer qu'il est possible de faire subsister, enclavée dans un grand état, une petite souveraineté théocratique telle que celle des papes? Si donc l'on voulait garder au saint-père un seul fragment de ses états, la prévoyance et la logique commandaient de s'opposer à l'invasion des Piémontais dans les provinces de l'église, surtout le prétexte de cette invasion étant la conquête du royaume de Naples. Le jour où le gouvernement français a toléré que le général Cialdini écrasât la petite troupe du pape presque sous les yeux de notre garnison de Rome, le jour où le gouvernement français a supporté que le général Cialdini, après avoir conquis les provinces pontificales, allât donner la main à Garibaldi dans le royaume de Naples, le jour où le gouvernement français a souffert que le Piémont, non-seulement agit de la sorte, mais couvrit sa conduite d'une calomnie contre l'empereur, dont il prétendait avoir l'approbation, ce jour-là il parut évi-

Digitized by Google

dent que le gouvernement français avait pris son parti de la fin du pouvoir temporel. On n'avait pas fait ce que la logique et la plus simple prévoyance commandaient, si l'on voulait conserver le pouvoir pontifical et ajourner les problèmes redoutables de l'unité italienne et de l'abolition du principat des papes. Aujourd'hui, par notre obstination à demeurer à Rome, nous agissons comme si nous voulions empêcher l'unité italienne de s'asseoir et de se régulariser; nous montrons, dans un sens opposé, un égal oubli de la logique et de la nature des faits.

A ne considérer que Rome, nous ne savons rien de plus exceptionnel que l'état de la population de cette ville. Que l'immense majorité de cette population soit hostile au gouvernement pontifical, les partisans mêmes de ce gouvernement l'avouent. Or, nous le demandons, jamais population a-t-elle été soumise dans un temps de surexcitation politique à une telle épreuve? Que n'a-t-on pas tenté pour la faire sortir du calme qu'elle s'impose avec un esprit de discipline singulier, pour la compromettre envers les troupes françaises! Il y a certes dans son sein des têtes ardentes; avec quel art la sagesse de la masse les contient! Cependant toute patience a un terme. Réussira-t-on toujours à prévenir des témérités? Dans le camp san-fédiste, on ne se fait pas faute de démarches publiques, de manifestations qui provoquent et irritent les opinions contraires. Il y a eu une manifestation de ce genre le 12 avril; on en annonce une nouvelle pour le 5 mai. On a réussi à prévenir tout désordre sérieux le 12 avril; sera-t-on aussi heureux le 5 mai? Si cette journée se passe bien, on le devra à l'influence piémontaise. Les esprits avisés de Rome écrivent en effet à Turin qu'il est difficile cette fois de répondre de la tranquillité, si l'on ne peut montrer aux hommes influens du peuple, de la bourgeoisie, du corps universitaire, un ordre écrit du premier ministre italien qui prescrive le silence et l'abstention. Ainsi c'est le gouvernement de Turin qui déjà exerce à Rome la première fonction de la souveraineté, la conservation de l'ordre. Des troubles, des malheurs que ne pourraient prévenir ni le caractère vénérable du saint-père, ni les forces françaises, ni la finesse politique de la population, un mot de Turin suffirait pour les conjurer! Mais de tels mots peuvent-ils se dire, se signer? Peut-on affronter les responsabilités auxquelles ils engagent? peut-on gouverner de la sorte un pays où l'on n'a ni organe ni représentant? Ce tour de force peut-il être renouvelé chaque jour? Indépendamment des anomalies intérieures de Rome, quels obstacles la situation de cette ville ne suscite-t-elle point au dehors à la pacification de l'Italie! Voilà par exemple le roi de Naples qui y prolonge indéfiniment son séjour. Certes il est loin de notre pensée de vouloir rien dire de défavorable sur le compte de ce jeune prince dont nous n'avons point appelé la chute; rien de plus naturel, de plus légitime à son point de vue que de demeurer le plus longtemps qu'il pourra sur le sol de la patrie italienne, à la frontière des états qu'il a perdus. Que l'on se place au contraire au point de vue des nouvelles conditions faites à

l'Italie; la présence d'un tel prétendant à la porte même de son royaume, les intelligences qu'il peut entretenir parmi ses anciens sujets, l'argent, les armes qu'il peut envoyer à ses partisans, ce foyer si rapproché de menées, d'insurrections, tout cela est-il compatible avec l'établissement d'un ordre quelconque dans la péninsule? Et toutes ces difficultés, tous ces périls ne naissent-ils pas de notre intervention prolongée à Rome d'une façon qui ne se concilie avec aucun système politique qui se puisse expliquer et définir?

Ainsi, tout en estimant à son vrai prix l'accord qui s'est établi au sein du parlement piémontais, tout en prenant acte de la signification immédiatement pacifique que l'opinion a donnée justement à cet accord, nous ne pouvons avoir aucune illusion sur ce qui est le danger profond de la situation de l'Europe; ce danger, on le voit par l'Italie, est dans l'indécision apparente et les contradictions passives de la politique française. Attendrons-nous que les événemens nous dispensent de logique et nous apportent les solutions dont nous hésitons à prendre l'initiative? Mais c'est cette politique au jour le jour, perpétuellement expectante, qui n'ose point se formuler en système, prendre en quelque sorte conscience d'elle-même et se rendre manifeste à tous les yeux, c'est cette politique qui est pour nous une cause d'inquiétude. Lord Palmerston dit en plaisantant qu'il y aurait en ce moment en Europe assez de motifs pour une demi-douzaine de guerres respectables; M. de Cavour, d'un ton plus sérieux, parle de l'étincelle qui suffirait à embraser l'Europe. Si par hasard l'une de ces guerres hypothétiques que le ministre anglais montre en ricanant venait à éclater, si une de ces mille étincelles que le ministre piémontais voit voltiger au-dessus de l'Europe minée rencontrait la traînée de poudre, ne serait-il pas fâcheux pour nous d'être surpris par la conflagration générale avec des responsabilités passivement encourues et des engagemens subis plutôt qu'acceptés? Ne serait-ce point au contraire éteindre une des causes de guerre les plus prochaines et les plus redoutables que de trancher la question romaine tandis que la paix dure encore? Un système, nous le répéterons à satiété, un système quelconque serait préférable à notre incertitude chronique. M. de Cavour a proposé une transaction grandiose, l'église libre dans l'état libre, transaction qui forcerait l'église en tout pays à devenir un des agens les plus vivaces de la liberté. Cette solution est trop philosophique suivant les uns; d'autres, comme M. de Montalembert vient de le faire dans sa *seconde lettre au comte de Cavour,* repoussent cette solution, non par le raisonnement, mais avec la frémissante colère qu'inspire la lutte et qui éteint la raison dans les ressentimens personnels. M. de Montalembert, qui a demandé toute sa vie cette liberté de l'église, ne veut pas l'accepter des mains de M. de Cavour et comme le couronnement des injustices que le Piémont a, suivant lui, commises contre la papauté. M. de Montalembert cède en ceci à la passion oratoire : lui qui a toujours rêvé la gloire d'être le Burke de la France, il est trop heureux de rencontrer devant lui une révolution à

Digitized by Google

foudroyer de son éloquence ; mais quelle erreur est la sienne lorsqu'il a l'air de croire que les réformes d'institutions n'ont de valeur que par ceux qui les proposent et suivant les moyens employés pour les accomplir! Combien de choses qu'il défend et qu'il aime, combien de choses grandes et belles ont été fondées par des hommes qu'il eût combattus et par des moyens qu'il eût réprouvés! Certes ce pouvoir temporel des papes qui lui paraît sacré eût-il offert le même caractère à ses yeux au temps où le fils d'Alexandre VI et où Jules II le constituaient dans sa forme moderne? M. de Montalembert aime la liberté en France : il n'eût pas voulu sans doute la recevoir des mains d'un Mirabeau! L'éloquent écrivain, repoussant aveuglément le don de la liberté de l'église, demande au contraire le rétablissement intégral du pouvoir pontifical, c'est-à-dire rien moins qu'une révolution véritable. Après tout, c'est encore un système. Des esprits plus modérés, tenant compte de la pression des faits consommés, proposeraient un moyen terme : Rome conservée au pape et neutralisée. Cet expédient arriverait bien tard et n'a pas plus de chance d'être accueilli par la cour de Rome qu'accepté par l'Italie. Là du moins il y a encore une pensée définie, capable de fixer les esprits, d'inspirer quelque confiance et quelque sécurité. Qu'est-ce au contraire que le refus de toute solution, l'absence de tout système, sinon la voie ouverte en permanence aux accidens de force, à la guerre?

La petite embellie italienne a promptement rejailli sur les autres difficultés européennes. Les perspectives semblent être devenues moins sombres en Hongrie. Les ultra-Magyars sentent qu'il ne leur est pas possible de compter cette année sur une diversion du côté de l'Italie. L'on approche cependant du moment où le conflit doit naturellement éclater entre les prétentions hongroises et les nécessités du gouvernement impérial. Le parlement de l'empire va se réunir. Il est certain que les Hongrois n'y veulent pas être représentés. Le primat de Hongrie, qui s'est entremis avec une loyauté zélée pour amener une conciliation entre l'empereur d'Autriche et ses compatriotes, ne cache point le découragement que lui inspire l'inutilité de ses efforts. L'élément modéré reprenant un peu le dessus dans la diète hongroise, l'opposition à la cour de Vienne se renfermera dans les voies légales et dans le système de la résistance passive. La lutte traînera en longueur. Il faudra s'en féliciter, si, pendant ces délais, les Hongrois finissent par comprendre, nous ne dirons pas seulement leurs intérêts, mais leurs devoirs. C'est à dessein que nous nous servons de cette expression. Les Hongrois ont devant eux une occasion unique de faire pénétrer et d'établir définitivement l'esprit libéral dans le vaste empire autrichien. Ayant à leur tête une aristocratie riche et éclairée, fournissant à l'empire la fleur de son armée, imbus d'un attachement séculaire pour les garanties du système représentatif, il dépend d'eux de faire tourner au profit des idées libérales dans tout l'empire l'ascendant qu'ils y posséderont dès qu'ils voudront entrer dans le parlement central. Les Hongrois peuvent libéraliser l'Autriche. Or libéraliser l'Autriche, ce sera rendre à la cause de la

liberté dans toute l'Europe un service éminent. C'en serait fait du système autocratique dans le monde, si l'Autriche devenait un gouvernement libéral. Si, dans des vues égoïstes et étroites, par inquiétude ou par chimère, les Hongrois laissent perdre cette occasion, ils contracteront vis-à-vis de l'opinion libérale en Europe une grave responsabilité, et devront renoncer aux sympathies occidentales qui allaient au-devant d'eux.

L'idée des nationalités serait en effet un fléau, si dans l'Europe orientale, au lieu d'unir les peuples autour de la cause libérale, elle les divisait, les paralysait, les atrophiait en des antagonismes mesquins et rétrogrades. Quelle vertu au contraire n'aurait pas la généreuse et brillante initiative de la Hongrie réussissant à faire de l'empire autrichien un état libre! N'est-il pas sensible aujourd'hui que chaque conquête faite par la liberté en Autriche tournerait au profit de la noble et malheureuse Pologne? Certes personne n'oserait en ce moment donner à la Pologne le conseil de renouveler contre la Russie une lutte impossible. Nous n'aurions rien à reprendre à la note publiée récemment par *le Moniteur* sur les affaires de Pologne, si elle se fût bornée à prévenir cette nation infortunée, à laquelle la France est unie par tant de liens, que ce serait pour elle une illusion funeste de compter en un moment comme celui-ci sur le concours de nos armes; mais après les lamentables événemens de Varsovie, l'Europe libérale se doit à elle-même de réserver ses témoignages de confiance au tsar jusqu'au moment du moins où la douloureuse impression des massacres aura été effacée par des actes vraiment libéraux et réparateurs. Nous disions en parlant de l'émancipation des serfs, à propos de laquelle nous donnions si volontiers nos applaudissemens à l'empereur Alexandre, que le tsar devait une indemnité à la noblesse russe, et que cette indemnité serait l'avénement de cette noblesse à la liberté politique. C'est dans cette liberté, impatiemment attendue par tous les Russes qui ont le juste orgueil des destinées de leur pays, que l'empereur trouverait aussi la solution honorable de ses difficultés avec la Pologne.

Les craintes inspirées par l'état de la Turquie sont liées de près aux inquiétudes partout soulevées par le mouvement des nationalités. Il n'est guère douteux que dès que le signal de la lutte aura été donné quelque part, ces petites insurrections locales de la Turquie d'Europe qu'Omer-Pacha est maintenant chargé d'aller combattre s'étendront et se propageront au sein de l'empire ottoman. Un rôle actif est assigné à la Grèce dans cette levée de boucliers contre la Turquie. Il y a longtemps que la Grèce ne fait point parler d'elle; elle nous réserve peut-être quelque surprise plus prochaine qu'on ne l'imagine. Le gouvernement du roi Othon paraît être tombé au dernier degré du discrédit. Ce gouvernement s'est servi de son influence aux dernières élections pour produire une chambre frappée du mépris public. Au point où les choses en sont venues, une insurrection, qui pourrait bien devenir une révolution, n'est pas en dehors de toute probabilité. Un parti hellène hardi et puissant ne parle de rien moins que de déposer le roi et la dynastie. Si un mouvement populaire emportait cette frêle royauté

Digitized by Google

grecque, le contre-coup immédiat pourrait bien être une violente agression des Hellènes contre la Turquie, et alors on verrait commencer plus tôt qu'on ne le suppose une immense anarchie d'insurrection dans la Turquie d'Europe, qui imposerait aux cabinets européens le plus difficile des problèmes, la question d'Orient dans sa forme finale.

Nous ne savons s'il faut compter aussi, parmi les aspects plus rassurans et devenus plus pacifiques de l'état de l'Europe, la rupture des négociations militaires entre la Prusse et l'Autriche. Nous avons à diverses reprises indiqué les principaux traits de ce projet de constitution militaire auquel l'Allemagne travaille depuis une année. C'était ce grand intérêt de l'organisation de l'armée fédérale et du partage des commandemens qui fut l'été dernier le prétexte de tant d'excursions de souverains et de voyages de princes. La Prusse avait son projet, les états secondaires avaient concerté leur plan; on espérait que l'accord sortirait d'une négociation engagée à Berlin entre les représentans militaires de la Prusse et de l'Autriche. C'est ce travail long et compliqué qui vient d'aboutir à une rupture. Les motifs allégués de cet échec sont diversement présentés. Le tort se trouve tantôt du côté de l'Autriche, tantôt du côté de la Prusse, selon le parti auquel appartiennent les informateurs. Les premières nouvelles sont venues du camp autrichien. On a prétendu de ce côté que la Prusse avait, à la dernière heure, élevé des prétentions auxquelles l'Autriche, au point de vue de ses propres intérêts comme au nom de ses confédérés allemands, n'aurait jamais pu acquiescer. On disait par exemple que la Prusse aurait réclamé la présidence alternative de la diète germanique, ainsi que le retrait des troupes autrichiennes formant avec celles de la Prusse la garnison fédérale de la forteresse de Mayence. Cette version est peu vraisemblable. Comment croire que dans une conférence purement militaire, puisqu'il s'agissait exclusivement des changemens à apporter à l'organisation militaire de la confédération, on eût pu introduire des questions de haute politique qui se trouvent tout à fait en dehors du ressort des généraux et des officiers d'état-major réunis dans cette conférence? Malgré notre incompétence en pareille matière, il nous semble d'ailleurs qu'il eût été peu juste d'exiger de l'Autriche l'abandon de son droit de garnison à Mayence, après que, sur les instances du cabinet autrichien, la diète germanique a, il y a quelques années à peine, admis la Prusse à fournir une partie de la garnison de Rastadt, sans qu'elle eût le moindre droit à réclamer un tel partage. Les prétentions du genre de celles dont nous venons de parler seraient en outre impolitiques. L'Autriche eût-elle voulu y consentir, c'eût toujours été en dernière instance la diète germanique qui aurait dû en décider. Or les états secondaires repousseraient sans aucun doute des propositions de cette nature, et la Prusse aurait sans aucun profit pour elle augmenté seulement les défiances et les antipathies qu'elle rencontre. Aussi du côté de la Prusse donne-t-on une explication différente. Ce serait l'Autriche, d'après cette version, qui aurait donné lieu à la rupture des négociations en réclamant,

Digitized by Google

en échange de l'abandon à la Prusse du commandement en chef (en temps de guerre) des armées fédérales, des concessions telles que la garantie de la Vénétie.

Du reste, des voix officieuses du côté de l'Autriche comme de la Prusse se sont efforcées d'atténuer l'éclat produit par les nouvelles concernant la rupture des conférences de Berlin. Quoique les négociations soient momentanément suspendues, on assure qu'on n'a pas perdu l'espoir de réussir à s'entendre, et qu'en tout cas cet incident n'a point altéré les bonnes relations établies entre les deux cabinets et fondées sur la communauté de leurs intérêts politiques. En attendant, la diète a commencé, dans ses dernières séances, à voter sur les propositions de sa commission militaire par rapport aux changemens à introduire dans l'organisation de l'armée fédérale. Ce qui résulte déjà des votes émis, c'est le maintien de la force actuelle de cette armée avec augmentation de la réserve et le maintien de la division d'infanterie de réserve, dont le licenciement avait été proposé par la commission; mais toutes ces questions de détail s'effacent à côté de la question du commandement en chef, et celle-là ne saurait être résolue qu'à la suite d'une entente entre l'Autriche et la Prusse.

C'est dans l'une des dernières séances du mois d'avril que le Danemark a dû présenter des explications finales sur la question holsteinoise. Les dernières tentatives du Danemark auprès de la diète holsteinoise ont échoué, comme on sait. Le dernier mot de cette petite diète a été d'exiger l'union du Slesvig au Holstein dans l'établissement séparé que le Holstein réclame comme faisant partie de la confédération germanique. En maintenant sa constitution distincte, le Holstein veut entraîner avec lui le Slesvig, qui n'appartient pourtant pas à la confédération. Le Danemark persiste à s'opposer à cette prétention; il soutient que si le Holstein veut sortir de l'unité constitutionnelle de la monarchie danoise pour marquer plus nettement son union avec l'Allemagne, il faut qu'il consente à rompre les liens qui l'unissent au Slesvig. Quoi qu'il en soit, nous touchons probablement au terme de ce fastidieux débat.

Le génie de notre temps n'est point assurément favorable aux confédérations. La guerre civile est commencée à l'heure qu'il est au sein de la fédération qui faisait dans le monde la plus grande figure. L'attaque et la prise du fort Sumter par les Caroliniens du sud a enfin tiré le président Lincoln du système de temporisation qu'il suivait depuis son avénement. Le président Lincoln a eu au moins le mérite de ne point commencer lui-même la lutte fratricide. Le gouvernement fédéral a attendu l'attaque. Le droit, la justice, la prudence, ont été d son côté. Maintenant M. Lincoln appelle à lui soixante-quinze mille volontaires, tandis que les états du sud en enrôlent cent cinquante mille. Malgré l'excitation que ces armemens ne peuvent manquer de communiquer aux passions ennemies du nord et du sud de l'ancienne Union américaine, quelques personnes s'obstinent à croire encore que le conflit sera prévenu; elles pensent que des deux côtés on ré-

Digitized by Google

fléchira avant de commencer cette guerre d'extermination. Nous souhaitons que ces espérances optimistes soient confirmées; mais si cette fatale guerre s'engage, l'Europe libérale ne peut balancer entre les deux camps : ses vœux accompagneront la cause du nord, la cause de la liberté humaine et de l'émancipation contre le parti cynique et violent de l'esclavage. Parmi les encouragemens les plus éloquens que l'Europe libérale et chrétienne pourrait envoyer aux champions de la liberté américaine, nous signalerons un livre de M. Agénor de Gasparin. *Un grand Peuple qui se relève,* tel est le titre que le généreux écrivain donne à son ouvrage sur les États-Unis en 1861. C'est dire que cet honnête et vaillant esprit n'est point de ceux qui voient dans la crise morale dont elle est travaillée le déclin de la grandeur américaine. Cette crise au contraire purgera les États-Unis du vice de l'esclavage, elle les affranchira de la prépotence qu'y exerçaient depuis tant d'années les propriétaires d'esclaves. Justice ne peut mal faire, s'écrie M. de Gasparin; il voit donc dans cette guerre, sur le crime de l'esclavage vaincu, se relever un grand peuple.

Si en effet les hostilités s'engagent violemment aux États-Unis, lord Palmerston parlera sans doute de cette guerre avec moins d'agrément que de ces guerres européennes dont les perspectives fantastiques aiguisaient récemment sa gaieté. Un grand intérêt de l'Angleterre, l'intérêt du coton, sera là en jeu. Lord Palmerston est moins sensible sans doute au péril des conflits européens. La raison de sa sécurité pour ce qui regarde l'Europe se laisse aisément pénétrer. L'Angleterre a terminé ses immenses armemens; elle se sent assez forte pour se faire écouter dans les conseils des grandes puissances et pour empêcher les ennemis qui se dévisagent d'en venir aux mains. C'est moi, dirait volontiers lord Palmerston, qui suis le constable de l'Europe; celui qui troublera l'ordre aura de mes nouvelles. Cette confiance peut être justifiée pour le présent; elle suffit, nous le voulons bien, pour permettre au commerce et à l'industrie d'entreprendre avec une sécurité relative leurs campagnes d'été et d'automne. Nous croyons pourtant qu'elle manque de philosophie. Il est triste, même pour un pays comme l'Angleterre, de ne point trouver les motifs de sa sécurité dans les garanties d'un système européen libéral et rationnel, d'être réduit à les puiser uniquement dans ses moyens d'attaque et de défense. On s'aperçoit bien de cet inconvénient quand vient chaque année le jour où il faut compter ce que coûtent les armemens et les sacrifices que l'on impose à la nation pour y subvenir. C'est le petit embarras que lord Palmerston éprouve sans doute en ce moment. M. Gladstone a présenté son budget avec l'art, la lucidité, l'élégance qui n'appartiennent qu'à lui. Le jour de l'exposé financier est pour lui, tous les ans, une journée de triomphe; mais quand on n'est plus sous le charme de sa parole, la réflexion vient, on contemple les chiffres inexorables, et ce que M. Gladstone mêle d'esprit de système à ses combinaisons finit bientôt par ameuter des oppositions violentes. C'est ce

Digitized by Google

qui arriva l'année dernière, ce qui est bien près d'arriver cette année. Jeudi prochain probablement, la question de cabinet sera posée à propos du budget. Parmi les amis de lord Palmerston, plusieurs ne suivent qu'à contre-cœur M. Gladstone dans ses expériences économiques; cette fois ils seront bien forcés de s'y rallier en murmurant, car il y va de l'existence du ministère. Les tories ont accru leur nombre dans les élections partielles; ils auraient la majorité, s'ils le voulaient, et l'on n'attribue leur modération contre le cabinet qu'au peu de goût qu'ont leurs chefs à prendre le pouvoir dans l'état présent des affaires.

Le seul événement intérieur de la quinzaine est un fait que nous pouvons seulement mentionner et qu'il ne nous est point permis d'apprécier. Nous voulons parler de la publication d'un écrit de M. le duc d'Aumale répondant, au nom de la maison d'Orléans, aux jugemens que le prince Napoléon avait portés sur cette maison dans son discours au sénat. Cet écrit a été saisi et a été l'objet d'une lettre du prince Napoléon à l'empereur et d'une lettre du chef du cabinet de l'empereur à l'*editor* du *Times*. La presse politique a eu le bon goût de comprendre que la saisie et les poursuites lui interdisaient de discuter la brochure de M. le duc d'Aumale. Il paraît que les auteurs de brochures ne se croient point tenus à la même délicatesse, car nous ne savons combien de factums ont été publiés en réponse à l'écrit incriminé. Quant à nous, nous ne parlerons pas plus des réponses que de la lettre de M. le duc d'Aumale. Seulement nous avons remarqué dans plusieurs de ces brochures une allégation qui mérite d'être relevée. — Vous avez été saisi, se plaît-on à dire, et vous serez poursuivi conformément aux lois sur la presse de la restauration et du gouvernement de juillet. — On peut par là constater agréablement la jeunesse des auteurs de brochures. Évidemment ils n'étaient pas de ce monde sous la restauration et le gouvernement de juillet, et ils n'ont jamais entendu dire que dans ce temps les procès de presse étaient jugés par le jury, et pouvaient être publiés. — L'on a aussi remarqué la publication récente d'une brochure de M. le procureur-général Dupin : *Madame la Duchesse d'Orléans à la Chambre des Députés*. C'est un épisode que M. Dupin a détaché avec à-propos de ses mémoires. Tout le monde saura gré à M. Dupin des sentimens qu'il y exprime sur le rôle joué pendant la tragique journée du 24 février par celle qu'il appelle, avec une admiration pénétrée, « cette femme héroïque! »

E. FORCADE.

ESSAIS ET NOTICES.

LA CAMPAGNE DE SAIGON.

Saigon, 14 mars 1861.

Le 6 février 1861, par une belle et chaude soirée, l'*Impératrice Eugénie*, la frégate amirale de l'escadre des mers de Chine, venant de Hong-kong, jetait

Digitized by Google

l'ancre dans la baie de Congio, près du cap Saint-Jacques, à l'embouchure du fleuve de Saigon. Le commandant de la *Didon,* qui bloquait Saigon depuis un an, se rendit immédiatement à bord de la frégate, et l'amiral Charner fut exactement informé des derniers événemens dont le sud de la Cochinchine venait d'être le théâtre. Plusieurs bâtimens de guerre français, après une heureuse traversée, se trouvaient dans la baie, dans la rivière, ou devant la ville de Saigon; d'autres étaient attendus à chaque moment. Un seul désastre était à déplorer : le *Weser,* magnifique transport de 2,500 tonneaux, qui venait de Suez, chargé de provisions et de munitions pour le corps expéditionnaire, avait fait naufrage sur les bancs du Cambodje, à vingt-sept milles sud-ouest du cap Saint-Jacques. L'équipage avait été sauvé, mais le chargement presque entier, d'une valeur de plusieurs millions, était perdu. Les Annamites continuaient à se fortifier dans les positions qu'ils occupaient aux alentours de Saigon.

Le 7 février, l'*Impératrice Eugénie,* habilement pilotée par l'enseigne de vaisseau Narac, remontait à toute vapeur le profond, mais étroit fleuve de Saigon, et à midi, après quatre heures et demie de navigation, elle mouillait devant le quai de l'ancienne capitale de la vice-royauté du Cambodje. La distance entre le cap Saint-Jacques et Saigon est de cinquante milles. Depuis l'embouchure du fleuve Saigon jusqu'à la ville on compte trente-cinq milles à peu près. La navigation n'offre pas de dangers sérieux, mais elle est difficile et exige une grande attention. Les bords de ce cours d'eau sont entièrement plats et couverts d'épaisses forêts de rhizophorées, d'aréquiers, de cocotiers, de bambous, de palétuviers, etc. Dans le voisinage de la ville, on trouve de belles rizières.

Saigon occupe, sur une longueur de 2,000 mètres environ, le bord du fleuve. La ville est enfermée de trois côtés par des cours d'eau. A l'est coule le grand fleuve de Saigon; au nord et au sud se trouvent l'*arroyo* de l'Avalanche et l'*arroyo* chinois. A l'ouest s'étend une vaste plaine couverte de petites collines tumulaires. C'est dans cette plaine que s'élevait l'ancien fort de Ki-oa et qu'on devait rencontrer les nouvelles lignes des Annamites. Saigon ne répond point à son pompeux titre de capitale de la vice-royauté du Cambodje. C'est un misérable village, composé de pauvres cabanes en feuilles de palmier, où aucun grand édifice public ou privé n'attire l'attention du voyageur. Une sale et laide population en haillons parcourt ses rues. Pour expliquer comment une telle ville peut être le centre d'un gouvernement quelconque et d'un commerce très florissant, il faut se souvenir que le commerce de riz qui se fait encore dans cette partie de la Cochinchine est exploité presque exclusivement par les colons chinois, qui demeurent dans une ville à part, la *cité chinoise,* à 6 kilomètres de Saigon.

Dans la semaine qui suivit l'arrivée de la frégate amirale, les autres navires de guerre et de transport de l'escadre vinrent la rejoindre à Saigon. Le 12 février, la flotte entière, à l'exception de la *Garonne* et de la *Saône,* y était réunie. Elle se composait de deux frégates : l'*Impératrice Eugénie* et la *Renommée;* de quatre corvettes : le *Monge,* le *Forbin,* le *Laplace,* le *Primauguet;* de quatre grandes canonnières : la *Mitraille,* l'*Alarme,* l'*Avalanche,* la *Dragonne;* de sept chaloupes canonnières à vapeur, de dix grands transports à vapeur, et d'une douzaine d'avisos et autres navires, tels que l'*Écho,*

Digitized by Google

le *Norzagaray,* le *Jacaréo,* l'*Amphitrite,* la *Didon,* etc. Une fois la réunion de ses forces navales opérée, l'amiral Charner s'occupa de faire débarquer tous les hommes qui devaient composer l'armée de terre (1).

Malgré les accablantes chaleurs dont souffraient surtout les compagnies de marins, moins habitués à la marche que les troupes de terre, les opérations de débarquement et de campement furent conduites avec une telle rapidité, qu'à partir du 16 février l'armée entière, arrivée à Saigon, se trouvait prête à être lancée contre les Annamites. L'amiral Charner n'attendait plus que les soldats qui devaient arriver avec la *Garonne* pour commencer l'attaque. Le 23 février, toutes les troupes purent être portées sur le lieu du prochain combat. Le lendemain dimanche 24, on commençait l'action en attaquant les forts avancés des Annamites; mais avant d'entrer dans le récit du combat il est nécessaire de donner quelques indications sur le champ de bataille. Qu'on se figure une vaste plaine; dans cette plaine, trois principaux cours d'eau, le fleuve de Saigon courant du nord au sud, et les *arroyos* chinois et de l'Avalanche, se dirigeant tous les deux de l'ouest à l'est et se jetant, au nord et au sud de Saigon, dans le fleuve du même nom. Voilà donc un espace enfermé de trois côtés par des cours d'eau, et dont le quatrième côté seul, le côté ouest, reste libre. C'est ce quatrième côté qui est ou plutôt qui était occupé par les lignes annamites. Au moment de l'attaque, les Français étaient maîtres d'une partie du quadrilatère. A l'est, là où coule le fleuve de Saigon, mouillait la flotte; au sud, le long de l'*arroyo* chinois et à une faible distance de ce cours d'eau se trouvaient quatre positions fortifiées appelées la pagode *Barbé* (du nom du capitaine qui l'avait fortifiée et qui y avait été assassiné par les Annamites), les pagodes des *Mares,* des *Clochetons* et du *Caï-haï.* Dans l'*arroyo* chinois même, il y avait deux *lorchas* armées, l'*Amphitrite* et le *Jacaréo.* Au nord, les Français commandaient sur une longueur de 3 kilomètres la rive droite de l'*arroyo* de l'Avalanche; mais plus loin et sur la rive gauche se trouvaient les Annamites. Le gros de l'armée de ces derniers occupait les lignes formant le côté ouest du quadrilatère. Ces lignes, venant du nord et du sud, aboutissaient à un point central, au fort de Ki-oa. Pour plus de clarté, j'essaie de résumer en quelques mots cette description. Le champ de bataille est un carré imparfait. Les Français sont maîtres à l'est et au sud; les Annamites se trouvent à l'ouest et en partie au nord. Leurs principaux ouvrages forment une longue ligne qui s'étend du nord au sud, et dont les positions les plus avancées se rapprochent de l'*arroyo* chinois et des pagodes des Clochetons et du Caï-haï. La grande plaine dans laquelle se trouvent ces pagodes, et qui s'étend jusqu'au-delà des lignes annamites, est appelée la *plaine des*

(1) Cette armée, commandée en sous-ordre par le général de Vassoigne, se composait de 1,200 hommes d'infanterie de marine (lieutenant-colonel Fabre); — 1,000 marins-fusiliers (capitaine de vaisseau de Lapelin); — 600 chasseurs (chef de bataillon Comte); — 200 artilleurs (chef d'escadron Crouza); — 100 sapeurs du génie (chef de bataillon Alizet); — 70 cavaliers, — tagals de Manille, chasseurs d'Afrique, spahis (capitaine Hocquard); — 200 Espagnols (colonel Palanca y Guttures). — Les forces navales furent placées sous le commandement du contre-amiral Page, à bord de la *Renommée,* qui restait en rade de Saigon, mais qui devait, au moment de l'attaque, remonter le fleuve et bombarder les forts au nord des lignes annamites.

Digitized by Google

Tombeaux à cause des innombrables collines tumulaires qui la couvrent.

Le soleil du 24 février n'apparaissait pas encore à l'horizon, lorsque la petite armée française défilait devant la pagode du Caï-haï et entrait dans la plaine des Tombeaux. Au même moment, les gros canons placés dans les diverses pagodes commencèrent à lancer leurs énormes boulets contre les forts qui les premiers devaient être attaqués; mais bientôt les pagodes durent changer la direction de leur tir. Les troupes, sentant la bataille, avaient marché vite, et peu de temps après leur entrée dans la plaine des Tombeaux, on avait pu les voir se déployer en ordre de combat devant le premier fort ennemi. Bientôt les clairons sonnaient la charge; au même instant, toute la ligne des troupes s'ébranlait et se portait d'un élan vigoureux en avant.

Il y avait devant les forts des Annamites une estacade en bambous haute de cinq pieds. Les branches de bambou, aux lignes tourmentées, auraient suffi pour former, en s'entrelaçant, des haies presque impénétrables; mais les Annamites ne s'étaient pas contentés d'opposer de simples haies à l'attaque de leurs ennemis : chaque extrémité de branche de bambou avait été effilée et présentait à celui qui aurait voulu s'en servir comme d'un appui une pointe dure et aiguisée comme celle d'une lance. Derrière l'estacade s'étendait une surface en apparence parfaitement plane, mais qui en réalité était criblée de trous de loup garnis de bambous taillés en pointe; puis venaient une seconde estacade semblable à la première, derrière celle-là un fossé profond de cinq pieds, et dont le fond et les parois étaient revêtus de bambous travaillés comme ceux des estacades et des trous de loup. En sortant de ce fossé, on était encore séparé de la muraille du fort par une haute ligne d'excellens chevaux de frise; enfin, pour monter sur la muraille et pour en atteindre la crête, il fallait se frayer un chemin dans une véritable forêt de lames de bambou dont les pointes étaient dirigées dans toutes les directions.

Les estacades, les trous de loup, le fossé, les chevaux de frise, la muraille, et derrière cette muraille une troupe ennemie très bien armée, tout cela ensemble présentait des obstacles difficiles à franchir, à renverser et à repousser; mais la fièvre du combat donne des forces surhumaines. Comment les Français et leurs valeureux alliés les Espagnols s'y prirent-ils pour briser les estacades, franchir la plaine aux trous de loup, passer le fossé, écarter les chevaux de frise et escalader la muraille? C'est ce que je ne saurais dire; ce qui est certain, c'est que la charge avait été sonnée à peine depuis quelques minutes, quand on vit le drapeau français flotter sur le fort ennemi, et les fuyards annamites s'en éloigner avec une rapidité qui rendait vain tout espoir de les atteindre. Ce premier et brillant succès n'avait cependant été obtenu qu'au prix de sérieux sacrifices. Quarante morts et blessés, tant Français qu'Espagnols, étaient restés sur le champ de bataille, et parmi eux le général Vassoigne et le colonel Palanca y Guttures, deux chefs qui jouissaient de toute la confiance des hommes placés sous leur commandement et qui auraient été d'un grand secours à l'amiral Charner pour mener l'expédition à bonne et prompte fin.

De neuf à trois heures, les troupes se reposèrent pendant que les quatre pagodes occupées par les Français ne cessaient de bombarder les nombreux

Digitized by Google

forts qui restaient encore au pouvoir des Annamites. Le tir fut excellent et causa de grands dommages à l'ennemi. Le lieutenant de vaisseau Turin, commandant la batterie du Caï-haï, fut particulièrement heureux et parvint en peu de temps à faire taire une batterie annamite qui s'était avisée de vouloir troubler le repos de l'armée française. A trois heures, les troupes se remirent en marche, et à six heures et demie deux autres forts annamites, les derniers qui défendaient au sud les abords de la citadelle de Ki-oa, étaient occupés à leur tour.

La journée du 24 février, quoique chaude et sanglante, n'avait cependant été que le prélude de la véritable action. Tout le monde savait que c'était à la citadelle de Ki-oa que les Annamites avaient concentré leurs principales forces, et que c'était là que ces ennemis sauvages avaient réuni tous les moyens de défense dont ils pouvaient disposer. Quoique n'ignorant pas l'importance attachée par les Annamites à la forteresse de Ki-oa, l'amiral Charner n'avait fait pousser de ce côté que des reconnaissances fort incomplètes, et ni lui ni son état-major ne pouvaient savoir exactement comment et où il fallait attaquer, ni de quelle nature seraient les obstacles qu'ils trouveraient à vaincre. Était-ce une faute? J'en doute fort, et je me range au contraire entièrement du côté des partisans de la tactique suivie par l'amiral. Avec les peuples d'Orient, il ne faut pas vouloir lutter de ruse et de finesse; ils seront sur ce terrain toujours nos égaux, et très souvent nos supérieurs. Ce qui leur manque, c'est le courage personnel, ou plutôt le courage discipliné des troupes européennes. On ne surprendra que tout à fait exceptionnellement un corps de soldats annamites : ils ont la vigilance de la bête fauve; mais ce qui les a toujours effrayés et culbutés, c'est l'impétuosité d'une franche attaque au grand jour. Ils ne comprennent pas l'esprit qui fait mouvoir une armée comme un seul homme, et cette force qui ne recule devant aucun obstacle les remplit d'une épouvante qui va jusqu'au vertige. L'amiral Charner aurait certainement pu réussir à connaître le fort de Ki-oa plus exactement qu'il ne le connut au moment de l'attaque, et, en donnant alors l'assaut avec pleine connaissance des lieux, il aurait peut-être pu économiser la vie ou la santé d'une cinquantaine d'hommes; mais, pour arriver à ce résultat, il aurait fallu accomplir plusieurs fortes reconnaissances, et on ne peut guère admettre que les Annamites eussent permis aux Français de se rapprocher de leurs positions sans en tuer et sans en blesser un certain nombre. Puis, en Cochinchine, le soleil est plus redoutable encore que l'ennemi, et chaque jour que les Européens passent en campagne amène pour quelques-uns la fièvre, l'affaiblissement pour tous. Enfin il n'eût pas été habile de donner aux Cochinchinois l'habitude de combattre des Français. Si, pendant cinq ou six jours, les Annamites avaient échangé des coups de feu avec des colonnes envoyées en reconnaissance, il est évident que l'attaque réelle ne les aurait pas effrayés et surpris comme elle le fit. Quoi qu'il en soit, et que ce fussent là ou non les considérations qui guidèrent l'amiral Charner dans sa manière d'agir, ce qui est certain, c'est qu'il ne laissa passer qu'une nuit entre la journée du 24 février et l'attaque des forts de Ki-oa. Le 25 février au matin, avant le lever du soleil, toute l'armée française fut sur pied, et dès cinq heures les canons commençaient à tonner contre les murailles de Ki-oa. Les Annamites ripostaient

Digitized by Google

vivement. Ils se trouvaient parfaitement à l'abri, et ils tiraient sur des colonnes à découvert. Cela ne devait pas durer longtemps. Comprenant la difficulté, sinon l'impossibilité, de faire brèche par le canon, l'amiral demanda résolûment à l'assaut ce qui semblait refusé à son artillerie. Il divisa l'armée en deux colonnes, et ordonna d'attaquer de deux côtés à la fois, pour contraindre les Annamites à partager leur attention et leurs forces entre deux points.

On sonne donc l'assaut, et les troupes s'élancent. Elles rencontrent les mêmes obstacles que la veille; mais ces obstacles sont en ligne double et triple. Il s'agit de franchir trois estacades, trois lignes de trous de loup, deux fossés et une rangée de chevaux de frise avant d'arriver à la haute muraille, hérissée de lances de bambou, et derrière laquelle se trouve une armée dix fois supérieure en nombre au corps qui donne l'assaut. C'est un travail pénible et qui coûte la vie à plus d'un brave soldat, mais il est bientôt accompli. Les assiégeans ont franchi la muraille et se trouvent dans le fort; seulement ils n'ont renversé qu'une première enceinte, et ils voient les Annamites se réfugier et se renfermer derrière une seconde muraille, plus haute et plus forte que celle qu'ils viennent de franchir avec tant de peine. On se découragerait à moins; mais personne n'est découragé. Les premiers entrés, les compagnies et débris de compagnies de Prouhette, Pallu, Senez et Brosset s'élancent au pas de course. Ils sont reçus par une grêle de balles. Le capitaine Senez appelle alors son lieutenant Laregnère, et le charge de rassembler le reste de la compagnie de l'*Impératrice Eugénie*, qui n'a pas encore pu joindre son commandant. Laregnère part en courant; mais après avoir fait quelques pas, un boulet l'atteint et le renverse cruellement mutilé. L'enseigne de vaisseau Pouzzol, son camarade de promotion, passe en ce moment. — Mon pauvre ami, que puis-je pour toi? demande-t-il. — Écris à mon frère que je suis bien mort, et va à ton affaire. — Puis il lègue son sabre à l'aspirant Maréchal, qui vient de briser le sien, et s'éteint silencieusement dans une douloureuse agonie.

Cependant les marins-fusiliers (car ce sont eux qui se trouvent dans cette espèce de cour où le lieutenant Laregnère vient de tomber et où cent mourans et blessés exhalent leur douleur), les marins-fusiliers, commandés par M. de Lapelin, se voient pris entre deux murailles. Ils viennent d'en franchir une et ne veulent certainement pas repasser par-là; ils ont l'autre devant eux, à quelques centaines de pieds seulement, et derrière cette seconde muraille une armée ennemie qui les accable d'un feu meurtrier et incessant. Les marins-fusiliers avancent néanmoins; mais, arrêtés par des difficultés plus grandes encore que celles que je viens de signaler, ils n'avancent que lentement. Le lieutenant de vaisseau Jaurès, l'aide-de-camp de l'amiral, à la tête de quelques braves, essaie de se frayer un chemin jusqu'à la porte par laquelle les Annamites ont opéré leur retraite. On lui crie de s'arrêter : c'est aux portes en effet que les Annamites ont accumulé le plus de moyens de défense et de destruction; mais Jaurès répond qu'il se trouve en trop beau chemin pour s'en aller et avance toujours. Les hommes qui le suivent et l'accompagnent tombent en grand nombre, son chapeau est percé d'une balle; mais il est arrivé au pied de la muraille, et c'est là l'essentiel. Ses camarades d'ailleurs ne sont pas restés en arrière. En arrivant dans le der-

Digitized by Google

nier fossé, celui derrière lequel s'élève la muraille, il peut voir à sa droite le capitaine Pallu, accompagné et soutenu par plusieurs de ses hommes, et en première ligne par ses lieutenans Berger, Lugeol et Noël; plus loin, mais dans le même fossé, se trouvent Prouhette, Senez et Brosset, qui ont toujours chargé à la tête de leurs compagnies, et enfin beaucoup d'autres dont le nom m'échappe et au courage desquels je ne puis rendre qu'un tacite hommage.

Un dernier, un vigoureux effort, et le drapeau français va flotter sur les murailles de Ki-oa. Les marins arrachent les bambous qui leur déchirent le corps et la figure, ils franchissent la crête de la muraille, et ils se trouvent dans le fort. L'infanterie de marine, solide et brillante comme d'habitude, y entrait au même moment. Dès lors les Annamites ne trouvèrent plus de salut que dans la rapidité d'une fuite désordonnée; on en tua cependant un grand nombre, mais le gros de l'armée réussit à s'échapper.

Le fort de Ki-oa avait été pris à neuf heures du matin. Deux mille hommes environ avaient assisté à l'action, et plus de deux cents avaient été tués et blessés. La journée qui suivait le combat fut consacrée au repos; le lendemain on procéda à l'enterrement des morts; les blessés avaient été évacués sur les ambulances dès la veille. On comptait parmi eux un grand nombre d'officiers, entre autres le lieutenant-colonel Testard, qui avait reçu une blessure à la tête dont il mourut le lendemain. Les Espagnols, qui n'avaient pu envoyer que cent quatre-vingts hommes à l'assaut, s'étaient montrés dignes de la place d'honneur que l'amiral leur avait assignée. Ils comptaient quarante morts et blessés, et parmi ces derniers leur commandant, le même qui venait de remplacer le colonel Palanca.

Le fort de Ki-oa fut consciencieusement exploré; mais l'attente de ceux qui avaient espéré y trouver des trésors fut complétement trompée. On ramassa pour quelques milliers de francs de misérable monnaie de zinc, et ce fut tout. Les soldats dédaignèrent de s'en charger, et la trouvaille ne profita guère qu'aux *coolies* chinois qui suivaient l'armée. Les armes que les Annamites avaient laissées dans le fort étaient assez bonnes, quoique très inférieures aux armes françaises. On prit possession d'une soixantaine de petits canons en bronze, de quelques grosses pièces, la plupart en fonte, d'un grand nombre de fusils à pierre de la fabrique de Saint-Étienne, et de beaucoup de ces armes à feu, appelées *gingols*, qui pourraient lancer des boulets de 40 à 100 grammes, et qui, chargées jusqu'à la gueule de lingots de fer coupés et hachés, avaient causé beaucoup de mal aux Français. En fait d'armes blanches, on ne trouva qu'un grand nombre de très longues et très lourdes lances. Les Annamites avaient dû abandonner en outre des quantités considérables de poudre et d'autres munitions de guerre; mais elles furent reconnues trop mauvaises pour pouvoir être utilisées, et il fallut les jeter à l'eau.

Ce qu'il y avait de plus curieux parmi les objets trouvés à Ki-oa, ce furent quelques plans annamites des fortifications autour de Saigon, et la correspondance de la cité chinoise de Saigon avec le mandarin commandant les forces annamites. Les Chinois, prévoyant que l'arrivée des Européens leur arracherait le monopole du commerce des riz dans le Cambodje, priaient le général annamite de compter sur leur entier dévouement pour exterminer les barbares, qui venaient d'être chassés depuis Pékin jusqu'à

Digitized by Google

Canton, et qui seraient certainement et facilement expulsés de la Cochinchine, si les Annamites le voulaient bien. Les Annamites avaient écouté les conseils des Chinois, et mal leur en avait pris, comme on le voit. On peut dès ce moment prévoir les conséquences des glorieux faits d'armes que je viens de raconter. Les Annamites ne se croient plus invincibles, et quand même ils garderaient cette erreur, les Français ne la leur laisseraient pas longtemps. En attendant que se présente l'occasion de les détromper, l'amiral Charner donne quelque repos à ses soldats. Aucun soldat annamite ne se montre plus devant Saigon, et c'est sur un nouveau champ de bataille qu'il faudra chercher l'ennemi. RODOLPHE LINDAU.

REVUE DES THÉATRES.

Nous nous plaignions tout récemment de la stérile fécondité du roman contemporain; on ne peut adresser le même reproche à la littérature dramatique. L'indigence de notre théâtre est complète, et ne laisse plus rien à désirer. Naguère la quantité suppléait au moins à la qualité; aujourd'hui cette triste compensation n'existe même pas. Les méchantes pièces ellesmêmes deviennent rares, et quant aux pièces médiocres, on n'en trouve plus. Vous croyez peut-être que cette pénurie de la littérature dramatique fait tort aux théâtres? Ils ne s'en portent que mieux au contraire. Cette indigence dispense les directeurs de théâtres de soins, de recherches, de démarches, qui leur prendraient du temps et leur coûteraient des efforts; elle les débarrasse des anxiétés, des incertitudes, des luttes, des concurrences, qui assaillent inévitablement celui qui cherche la fortune et le succès dans des entreprises nouvelles. Nos modernes directeurs de théâtres semblent connaître les faiblesses du cœur et de l'esprit humains, et vraiment on ne peut que les féliciter de leur expérience de moralistes. Ils savent que, contrairement au préjugé reçu, le public se laisse difficilement allécher par l'attrait du nouveau, même en France, où il passe pourtant pour avoir le goût du changement et de la nouveauté. Le public non-seulement aime à revoir ce qu'il a déjà vu, mais il ne se fie qu'à ce qu'il connaît de longue date; toute œuvre nouvelle le trouve disposé sinon à la malveillance, au moins au doute et à l'incrédulité. Avec les œuvres dès longtemps connues, on n'a pas à craindre ce premier mouvement de surprise, qui nuit au succès, ou qui du moins l'ajourne et le retarde; on n'a pas à craindre les luttes, les discussions, les controverses. Nos directeurs de théâtre, qui ont appris, quelquefois à leurs dépens, à connaître le cœur humain et qui savent que des deux grands mobiles qui le poussent, la curiosité et l'habitude, c'est le dernier qui lui est le plus cher, ont enfin renoncé à cette pratique dangereuse de l'innovation par laquelle ont échoué tant de leurs devanciers moins versés qu'ils ne le sont dans la connaissance psychologique du public. La curiosité est un grand mobile, se sont-ils dit; mais c'est un mobile capricieux, orageux, sur lequel il ne faut pas compter : il est bien plus sage de se fier à l'habitude, qui n'aime rien tant que l'inertie, et qui hait le changement et la lutte. En spéculant sur l'habitude, on spécule à coup sûr, car avec elle tout est prévu d'avance, et l'on n'a pas à courir les chances aléa-

Digitized by Google

toires de la fortune. D'ailleurs, le public qui fréquente les théâtres ayant plus que triplé dans ces dernières années, ils n'ont plus besoin de renouveler leur affiche aussi fréquemment que par le passé. Une pièce dont le succès aurait été épuisé naguère au bout de trente représentations atteint facilement aujourd'hui le chiffre de cent et de cent vingt représentations. Ce nouveau public, moins exigeant que l'ancien, parce qu'il est plus mélangé, se montre assez disposé à se contenter du premier spectacle venu. Une seule pièce nouvelle suffit à défrayer toute une saison dramatique. L'an passé, le Théâtre-Français a vécu huit mois sur douze avec l'unique pièce du *Duc Job;* cette année, la comédie des *Effrontés* lui rendra le même service. Les autres théâtres vivent de reprises qui ont tout l'attrait de la nouveauté pour un public encore novice. On exhume des vieux répertoires de vieilles pièces oubliées et qu'on pouvait croire à jamais enterrées, on secoue de leur léthargie les drames qu'on laissait dormir depuis vingt ans, on remet à neuf de vieilles féeries. Si l'art du poète dramatique est en décadence, le métier de réparateur et de vernisseur dramatique est au contraire en pleine prospérité.

Qu'importe après tout que la littérature dramatique soit en décadence, puisque les théâtres s'enrichissent? Pourquoi les directeurs de théâtres se gêneraient-ils, puisque avec la reprise d'une vieille pièce ils obtiennent de plus grosses recettes qu'ils n'en obtiendraient en montant, à force de labeurs et de dépenses, dix pièces nouvelles? Les recettes sont un argument sans réplique, auquel ne songent peut-être pas assez ceux qui s'élèvent contre l'état présent du théâtre, et qui entreprennent dans de bonnes intentions, je le crois, mais un peu témérairement, une croisade contre les directeurs actuels de nos principales scènes. Au théâtre, les recettes répondent à toutes les objections et à toutes les accusations possibles; toutes les libertés dramatiques ne changeraient rien à ce fait brutal. Dans d'autres entreprises littéraires, on peut attendre plus aisément le succès; au théâtre, il faut un succès immédiat et lucratif. Un succès tardif, fût-il même assuré, serait encore une mauvaise affaire, car il ne serait jamais qu'une compensation insuffisante des dépenses qu'il aurait fallu risquer pour l'attendre. Ainsi les recettes sont excellentes, les directions actuelles prospèrent, il n'y a rien à dire à cela, et les considérations esthétiques les plus élevées sur le passé, le présent et l'avenir de l'art dramatique n'y changeraient rien. Tout est donc pour le mieux dans la plus détestable littérature dramatique qui ait jamais été connue.

On ne remarque pas assez la transformation singulière que subit le théâtre sous la pression de ces influences nouvelles, et cependant elle mériterait d'être notée, ne fût-ce que pour fixer une date et faciliter ainsi la tâche de l'historien futur qui écrira l'histoire des révolutions survenues dans nos mœurs au XIX[e] siècle. Il s'agit bien aujourd'hui d'art et de littérature dramatique au théâtre; ce n'est plus que par un reste d'habitude que nous prononçons encore ces grands mots, qui avant peu seront surannés. Ayons l'audace d'expliquer crûment la révolution qui est en train de s'accomplir. Le théâtre, qui a tenu une si grande place dans la vie intellectuelle de la France, devient de jour en jour davantage un lieu de plaisir banal. Il devient ce qu'étaient les thermes et le cirque pour les populations de la Rome

Digitized by Google

impériale, ce que sont les cafés et les jardins publics pour les populations de notre moderne Paris. Jadis le spectateur français allait chercher au théâtre un plaisir exceptionnel, une volupté d'un ordre supérieur qu'il savourait d'avance, et à laquelle il se préparait pour ainsi dire comme le fidèle se prépare, — *si profana licet componere sacris*, — à goûter les joies austères de l'eucharistie. Quel joli sujet d'essai à la manière de Charles Lamb on pourrait faire sous ce titre : *le Spectateur d'aujourd'hui, le Spectateur d'autrefois!* Un tel essai serait facilement un des plus piquans chapitres de l'histoire de nos mœurs. Quel contraste entre ces deux types du spectateur! Autant le spectateur d'autrefois était curieux, naïf et ardent, autant le spectateur contemporain est dégoûté, nonchalant et blasé par l'habitude. Autrefois le spectacle était un plaisir qu'on s'accordait rarement. Pour les plus pauvres, c'était une fête qu'on arrangeait d'avance; pour les plus riches, c'était le couronnement d'une journée de travail ou le complément d'une journée heureuse. On choisissait son spectacle, on ne prenait pas le premier venu, car on allait chercher une volupté exceptionnelle, d'un ordre rare et exquis, et on n'aurait pas voulu éprouver de désappointement. On était heureux même de l'espérance du plaisir qu'on se promettait d'éprouver, et la journée qui séparait le soir si désiré était troublée délicieusement par l'attente de ce plaisir. Et lorsqu'une fois on était entré dans la salle, comme on se sentait séparé du monde vulgaire! Ce spectateur d'autrefois n'est plus, il s'en est allé où s'en vont les vieilles lunes et les débris des honnêtes et douces mœurs de la vieille France. Il a été remplacé par le spectateur moderne, qui est à la fois beaucoup moins naïf et beaucoup moins exigeant. Aujourd'hui le spectacle n'est plus pour personne un plaisir rare et exceptionnel. On ne se prépare plus d'avance à cette fête de l'esprit; on ne sait pas la plupart du temps, après le dîner, si on doit aller au théâtre ou si on ne doit pas y aller. Le caprice, l'occasion et le hasard en décident. On ne se donne pas la peine de choisir son spectacle, le premier venu sera toujours excellent pour l'espèce de service qu'on réclame de lui. Un théâtre, n'importe lequel, se trouve sur votre passage; vous y entrez comme on entre dans un café pour lire un journal du soir. Vous ne savez pas si les pièces qu'on va représenter sont bonnes ou mauvaises; que vous importe, puisque le boulevard n'est qu'à deux pas de vous, et que vous êtes libre d'aller reprendre votre promenade capricieusement interrompue?

Il faut des spectacles assortis aux dispositions morales d'un pareil spectateur, et les directeurs de théâtres n'ont pas tardé à le comprendre. Ce que demande ce spectateur, ce n'est pas un plaisir rare et exquis, c'est un plaisir facile et vulgaire qui laisse librement s'opérer le travail de la digestion, qui n'exige aucun effort ni aucune préparation de l'intelligence, qui se compose de décors, de costumes, et surtout d'exhibitions d'actrices et de danseuses. Point n'est besoin de renouveler l'affiche du spectacle pour attirer de nouveau ce spectateur blasé : un simple détail suffira, par exemple un nouveau décor ou l'addition d'une nouvelle danseuse. C'est ce que nous semble avoir admirablement compris le directeur de la Porte-Saint-Martin, qui a fait courir tout Paris à son théâtre, pendant six mois, avec la reprise du *Pied de Mouton*. La vieille féerie de Martainville était devenue un cadre élastique dans lequel on faisait entrer toute sorte d'exhibitions amusantes.

Digitized by Google

La curiosité du public commençait-elle à se lasser, vite on la réveillait par l'intercalation d'un corps de ballet composé de danseuses anglaises ou d'un pas de danse espagnole. Les mêmes spectateurs revenaient ainsi à plusieurs reprises, toujours avec la même curiosité banale, et s'en retournaient chaque fois avec la même satisfaction. Le succès de l'*Orphée aux Enfers* de M. Offenbach, qui a atteint le chiffre fabuleux de trois cents représentations, est un autre exemple mémorable des dispositions de ce nouveau public. Les acteurs s'étant avisés de transformer le *libretto* de cet opéra en une sorte de *commedia dell' arte,* et de se livrer à tous les hasards d'une improvisation saugrenue, les mêmes spectateurs sont revenus infatigablement dix ou douze fois, pour voir ce que la pièce était devenue depuis le dernier soir où ils l'avaient entendue, et goûter les facéties nouvelles intercalées entre deux quinzaines par la verve bouffonne des interprètes. Le mot de cette situation dramatique a été dit par un riche oisif qui avait assisté à soixante-seize représentations de l'*Orphée aux Enfers :* « On va bien dans tel jardin public tous les soirs, et cependant le spectacle est toujours le même. On est sûr d'avance d'y rencontrer les mêmes figures, d'y voir les mêmes scènes, à quelques différences près. Ces différences, si légères qu'elles soient, nous suffisent; un bon mot nouveau est dit, un visage inconnu passe devant nous, et nous n'en demandons pas davantage. Pourquoi serions-nous plus exigeans pour les spectacles? » Voilà la vérité sur la situation dramatique actuelle; vous voyez qu'il ne peut être question ni d'art ni de littérature. C'est un de ces faits accomplis que l'on constate, mais que l'on ne discute plus, un de ces faits qui sont intéressans pour l'histoire des mœurs, mais qui échappent à la compétence de la critique littéraire.

L'événement le plus intéressant qu'il y ait eu au théâtre depuis deux ans est certainement le début de M. Victorien Sardou. Sa comédie des *Femmes fortes* a renouvelé le succès qu'il avait obtenu l'été dernier au Gymnase avec *les Pattes de mouche.* Ce n'est pas un événement d'une importance capitale; M. Sardou ne se propose pas de faire une révolution dans l'art dramatique, il se propose d'être amusant. Il n'apporte pas avec lui un genre nouveau, il arrive avec un vieux genre très connu, mais modifié ingénieusement selon les goûts du jour. Ce genre, c'est l'ancien vaudeville, élargi et agrandi de manière à créer l'illusion de la comédie d'intrigue. Le vaudeville avait subi une déchéance dans ces dernières années, et flottait entre deux conditions également désastreuses pour le bon goût et les mœurs; gardait-il sa bienséance et sa gaieté légère d'autrefois, il paraissait artificiel et suranné et donnait l'impression déplaisante que donnerait un espiègle septuagénaire; était-il franchement joyeux et vivant au contraire, c'était aux dépens de la pudeur et de la bienséance : décent, il déplaisait; amusant, il rebutait. M. Sardou l'a pris flottant entre ces deux conditions désavantageuses, et lui a créé une condition mixte également éloignée de la grossièreté et de la bienséance factice. La comédie de M. Sardou est un compromis, une transaction, non-seulement entre l'ancien et le nouveau vaudeville, mais entre les genres dramatiques les plus divers. Nous avons déjà dit une fois, à propos de *Rédemption* et de M. Octave Feuillet, que tous les systèmes dramatiques exclusifs étant épuisés et ayant à peu près donné tout ce qu'ils pouvaient donner, notre théâtre allait traverser probablement une période

Digitized by Google

d'éclectisme où les genres successivement en honneur depuis trente ans essaieraient de se combiner. M. Sardou est à sa manière un des ouvriers de cette œuvre de pacification. Si vous soumettez à l'analyse les pièces de M. Feuillet, vous trouverez qu'elles se composent pour moitié d'élémens romantiques, et pour l'autre moitié d'élémens fournis par l'école du bon sens, la comédie de Marivaux, plus quelques très légers atomes d'élémens réalistes. Soumises à l'analyse, les pièces de M. Sardou vous donneront un résultat analogue. Vous découvrirez qu'elles sont un amalgame de la comédie d'intrigue de Beaumarchais, de l'ancien vaudeville et de la moderne comédie réaliste. Il a pris à la comédie de Beaumarchais, qu'il semble avoir beaucoup étudiée, le mouvement, l'intrigue, le cliquetis des mots, les arabesques du dialogue. Il a pris son cadre bourgeois à l'ancien vaudeville, et dans ce cadre il a placé, non des portraits exprimant des caractères, mais des photographies heureusement venues, représentant des physionomies de la dernière *actualité,* des physionomies de 1860 et 1861. Il reproduit tous ces types passagers, produits de mœurs éphémères, qui n'existaient pas hier, qui n'existeront pas demain, toute cette partie de la nature humaine qui tient à la mode, au hasard, au caprice des événemens, car la mode et le hasard existent aussi dans l'ordre moral, et il y a toute une partie de l'âme humaine qui est soumise à leur empire. C'est cette partie éphémère de la nature humaine que reproduit M. Sardou, ces formes de sentimens qui passeront comme les formes des chapeaux du printemps, ces tournures de langage qui passeront comme la dernière coupe de nos vêtemens, ces plis de caractère et ces allures d'esprit qui ne tiennent à rien d'essentiel, et qui seront perdus aussi facilement qu'ils ont été contractés. Plus tard l'historien de mœurs trouvera dans les comédies de M. Sardou, — si, comme nous l'espérons, le jeune auteur continue avec autant de succès qu'il l'a commencée sa galerie de photographies, — les lions du Paris de 1861 et tous ces personnages enfantés par les circonstances du jour qui passe, — le cosmopolite par exemple sous toutes ses formes, — le cosmopolite sceptique et qui a renoncé à la suprématie des belles manières françaises depuis qu'il a vu les sauvages des îles Marquises et qu'il a causé avec des mandarins, — le cosmopolite énergumène et radoteur qui revient des États-Unis infatué d'américanisme et qui ne parle des choses les plus simples de ce pays qu'avec des superlatifs. Nous avons tous rencontré ces personnages amusans sur lesquels le hasard d'un voyage, d'une expédition, a enté un homme artificiel, qui n'existait pas la veille et qui se détachera demain de l'homme véritable, Prosper Block, qui revient de la Chine, ou le bourgeois Quentin, qui revient d'Amérique.

C'est à ce système d'éclectisme dramatique que le théâtre a appartenu cet hiver, si on peut dire sans exagération qu'il a appartenu à un système quelconque. Les représentans du réalisme se sont abstenus et ont laissé représenter l'honneur de leur système par l'heureux M. Émile Augier, qui, après avoir confisqué les meilleurs succès de l'école du bon sens, semble vouloir confisquer l'héritage de la comédie réaliste. Encore la comédie des *Effrontés* rentre-t-elle beaucoup dans ce genre mixte que nous avons signalé comme devant régner pendant un temps. Le romantisme lui-même, dans la personne de M. Bouilhet, a cédé aux exigences de la situation et a

Digitized by Google

sacrifié à cet éclectisme par une comédie qui n'a pas eu un heureux sort. Tout récemment cependant il a fait une tentative qui est restée infructueuse. Le champion le plus résolu de l'école, le disciple le plus dévoué du maître, M. Vacquerie, est venu livrer, à la Porte-Saint-Martin, une bataille qui n'a pas été sans éclat, avec une intrépidité et un parti-pris systématique qui honorent son caractère et son talent plus que sa clairvoyance. M. Vacquerie représente bien le puritain du romantisme ; ce n'est pas lui qui fera jamais de concession, comme ces indifférens *Gallios,* sans foi résolue, que l'on a vus flottans, selon le cours des événemens, entre plusieurs religions littéraires, et qui ont laissé amortir leur ardeur au point d'applaudir à la restauration de la tragédie détestée et de pactiser avec la race impie et prédestinée des bourgeois. Ce puritanisme si honorable a porté malheur à son drame *les Funérailles de l'Honneur,* qui se recommande par des qualités sérieuses, et où brillent çà et là des beautés réelles. Ce drame méritait d'être écouté avec plus d'attention qu'il ne l'a été, et je crois que M. Vacquerie aurait obtenu sans peine cette attention, si par avance il s'était mieux rendu compte des dispositions bonnes et mauvaises du public. L'atmosphère morale a singulièrement changé depuis le jour où Hernani mit en fuite, au bruit de son cor espagnol, les milices de la tragédie. De 1830 à 1840, ce drame aurait eu tout le succès qu'il méritait d'avoir ; on n'aurait aperçu que ses beautés, et on aurait été aveugle pour ses défauts. Aujourd'hui le public n'a vu que ses défauts. Ce drame tombant sur notre théâtre contemporain, au milieu de nos préoccupations, a eu le sort de ce chevalier croisé qui, revenant trente ans après son départ à la porte de son château, ne fut pas reconnu par les siens, et fut traité comme un mendiant et un imposteur. L'atmosphère morale et littéraire a changé, voilà tout le secret de l'insuccès de M. Vacquerie. L'auteur s'est trompé d'époque. Cela une fois bien constaté, disons qu'on a été injuste envers le drame et envers l'auteur. Nous connaissions les œuvres précédentes de M. Vacquerie, et nous redoutions pour le nouveau drame ces affectations d'excentricités et ce pastiche maladroit du style de Victor Hugo dans lesquels l'auteur semblait se complaire et ne vouloir jamais sortir. Nous nous trompions, et ceux qui lui ont reproché les excentricités de langage de son drame ont laissé influencer, je le crains, leur jugement par leurs souvenirs; ils n'ont pas assez écouté le drame nouveau et se sont trop rappelé *Tragaldabas* et le fameux volume des *Demi-teintes*. Je me suis donné la peine de compter les expressions baroques ou monstrueuses qui se rencontrent dans le drame, et je n'en ai pas trouvé plus d'une dizaine, et encore de ces expressions une seule nous a-t-elle rappelé pleinement le Vacquerie d'autrefois : *Moi, fils ténébreux de pères flamboyans*. L'accusation de pastiche est mieux fondée, mais elle a été fort exagérée aussi. Sans doute la coupe hachée des phrases, les expressions antithétiques, la disposition des scènes et, si l'on peut parler ainsi, l'aménagement entier du drame rappellent trop le théâtre de M. Hugo, sans doute don Jorge est proche parent d'Hernani et de Ruy-Gomez, et le spadassin Zorzo du fameux Saltabadil du *Roi s'amuse;* mais ce n'est là que le corps et l'enveloppe du drame. L'âme de la pièce n'a pas été empruntée à M. Hugo, mais à Shakspeare, à Calderon et à Corneille. Telle qu'elle est, elle m'a touché pour des raisons qu'apprécieront tous les *dilettanti,* car elle trahit un com-

Digitized by Google

merce familier avec une très grande littérature dramatique, une littérature où les sentimens chevaleresques abondent, qui fut écrite pour des hommes dont l'héroïsme était l'âme, et dans un temps où l'air était si rempli, semblerait-il, de grandes pensées qu'elles arrivaient sur les lèvres des poètes à tort et à travers. J'ai retrouvé à la lecture de ce drame quelque chose des émotions qu'on éprouve à la lecture de ces vieux poètes qui, sans crier gare, vous font tressaillir par quelques éclats de cette trompette héroïque que le monde n'entend plus, et qui dort dans le vestiaire poétique depuis le grand Corneille comme un instrument hors d'usage. Il y a telle tirade qui fait penser aux monologues des jaloux de leur honneur si fièrement peints par Calderon, tel sentiment qui nous semblerait beau, si nous le trouvions dans Corneille, tel mot qui reporte l'imagination vers les drames de Shakspeare. C'est beaucoup que de reporter l'imagination vers de grandes œuvres, c'est beaucoup même que de trahir seulement un goût enthousiaste des belles choses et un commerce familier avec une grande littérature.

L'Odéon ne jouait pas de bonheur cette année; toutes les pièces nouvelles qu'il donnait tombaient l'une après l'autre au bout de quelques représentations. Il vient enfin de mettre la main sur un succès fructueux qui lui permettra d'arriver heureusement au terme de sa saison dramatique. Je ne voudrais rien dire de désobligeant pour M. Legouvé; mais en vérité je crains que les applaudissemens qui éclatent chaque soir à l'Odéon ne s'adressent moins à sa comédie qu'à l'actrice célèbre qui l'interprète. Cette pièce, *Béatrix ou la Madone de l'art*, que M. Legouvé a tirée d'un roman qui porte le même titre, est destinée à la glorification, mieux encore, à la canonisation des interprètes de l'art dramatique. La donnée, comme on voit, est un peu vieillotte, et si M. Vacquerie s'est trompé d'une trentaine d'années en mettant sur le théâtre, en l'an 1861, un drame romantique pur, M. Legouvé s'est bien trompé d'une vingtaine d'années pour le moins en écrivant *Béatrix*. C'est en 1838, au lendemain de *Consuelo*, que M. Legouvé aurait eu bonne grâce à présenter au public cette apothéose de la comédienne. Les hyperboles sont bonnes quelquefois, ne fût-ce que pour faire entrer dans l'esprit du public une vérité qu'il n'accepterait pas si elle n'était point exagérée, car il faut souvent que l'écrivain aille au-delà de la vérité, s'il ne veut pas que le lecteur ou le spectateur reste en-deçà. Il est possible qu'à un moment donné il ait été nécessaire de déifier la profession de comédienne, pour dissiper un préjugé ridicule et faire comprendre au public qu'une comédienne pouvait être une honnête femme; mais une fois le combat gagné et le préjugé dissipé, ces exagérations ne sont plus que des machines de guerre rouillées et hors d'usage, et doivent être déposées dans les greniers de la littérature pour n'en jamais sortir. Qui donc aujourd'hui doute qu'une comédienne puisse avoir, s'il lui plaît, toutes les vertus d'une honnête femme? Ajoutons que le règne de ce préjugé ne s'est jamais étendu aux pays où M. Legouvé a placé l'action de sa comédie. C'est un préjugé assez restreint, exclusivement propre aux pays catholiques, et spécialement à la France. Ni l'Angleterre ni l'Allemagne ne l'ont jamais connu, et si quelque princesse régnante d'Allemagne assistait à la représentation de la pièce de M. Legouvé, elle trouverait peut-être qu'on calomnie sa caste, et s'étonnerait de l'admiration qu'inspire à la grande-duchesse cette nouvelle fort ordinaire, qu'on

Digitized by Google

a rencontré une comédienne qui n'est pas un monstre d'iniquités, et qui connaît la réserve et la prudence de la femme. Mais l'intérêt de la pièce n'est pas dans la pièce elle-même, il est dans le jeu de l'actrice qui est chargée d'interpréter le principal rôle. Hélas! j'ai regret de le dire, le succès de *Béatrix* rentre un peu dans la classe de ces succès dramatiques aujourd'hui à la mode, et que nous appelons un succès d'exhibition. Non-seulement la pièce n'existe que pour l'actrice, mais l'actrice ne joue le rôle que pour exécuter une sorte de tour de force sous les yeux d'un public à demi sceptique, à demi curieux. Le véritable intérêt du spectacle, ce n'est pas de voir et d'entendre Mme Ristori, — le public parisien la connaît depuis longtemps, — c'est de voir et d'entendre Mme Ristori jouer en français un rôle composé exprès pour elle. On veut savoir comment elle se tire de ce pas périlleux. A-t-elle ou n'a-t-elle pas de l'accent? Oui, elle en a, et beaucoup; elle en a à ce point que non-seulement sa prononciation en est désagréable, ce qui ne serait qu'un faible inconvénient, mais que son jeu en est embarrassé, et pour ainsi dire dénaturé. Cet accent exotique fait détonner la voix à chaque instant, détruit l'accord qui doit régner entre les intonations de l'organe et la nature des sentimens qu'il s'agit d'exprimer, en sorte que l'actrice, grâce à cette lutte ingrate et stérile contre une prononciation qui n'est pas celle de sa langue maternelle, se trouve, malgré elle et à son insu, exprimer d'une manière fausse des sentimens qu'elle comprend d'une manière vraie. Toutes les nuances sont ainsi détruites, et ce qu'on pourrait appeler, dans l'art du comédien, l'*orthographe* de la voix, bouleversé de fond en comble. Les phrases qui devraient être dites d'un ton sentimental, sur lesquelles l'actrice devrait traîner avec une voix douce et aimante, produisent un effet comique, rien que par l'insistance avec laquelle la voix appuie sur les dernières syllabes de chaque mot, après avoir à peine marqué les syllabes antérieures. D'autres fois, lorsque la phrase doit exprimer une nuance de légère raillerie, un accent grave intempestif vient donner à l'ironie un air de colère. Et puis Mme Ristori est une tragédienne, et une tragédienne à la manière italienne : involontairement elle obéit à ses instincts dramatiques, et tombe sans le savoir dans la déclamation tragique. La comédie bourgeoise et larmoyante à la française n'est point son fait, et l'on peut dire que pendant toute cette pièce elle est encore plus déclassée que la pauvre comédienne dont elle joue le personnage n'était déclassée à la cour de la grande-duchesse. Elle est comme une âme en peine qui cherche son élément, comme une lionne qui cherche sa proie. Mais lorsqu'enfin elle a trouvé cette proie dans la scène où elle déclame les adieux de Jeanne d'Arc à sa chaumière, les adieux dans le tombeau de Roméo et Juliette, elle triomphe et redevient la tragédienne pathétique que nous connaissons. L'accent exotique disparaît, les gestes gauches et raides font place à une pantomime passionnée et émouvante. Cette scène sauve la pièce à elle seule, et il vaudrait la peine d'aller à l'Odéon rien que pour le plaisir de voir l'étreinte pleine de tendresse avec laquelle la tragédienne embrasse Roméo mourant.

ÉMILE MONTÉGUT.

V. DE MARS.

VALVÈDRE

CINQUIÈME PARTIE.[1]

VII.

J'avais résolu de ne plus épier les secrets du voisinage, et j'avais parlé si sévèrement à Mme de Valvèdre qu'elle-même avait renoncé à écouter; mais, en marchant sous la treille, je m'arrêtais involontairement à la voix d'Adélaïde ou de Rosa, et je restais quelquefois enchaîné, non par leurs paroles, que je ne voulais plus saisir en m'arrêtant sous la tonnelle ou en m'approchant trop de la muraille, mais par la musique de leur douce causerie. Elles venaient à des heures régulières, de huit à neuf heures du matin, et de cinq à six heures du soir. C'étaient probablement les heures de récréation de la petite. Un matin, je restai charmé par un air que chantait l'aînée. Elle le chantait à voix basse cependant, comme pour n'être entendue que de Rosa, à qui elle paraissait vouloir l'apprendre. C'était en italien; des paroles fraîches, un peu singulières, sur un air d'une exquise suavité qui m'est resté dans la mémoire comme un souffle de printemps. Voici le sens des paroles qu'elles répétèrent alternativement plusieurs fois :

« Rose des roses, ma belle patronne, tu n'as ni trône dans le ciel, ni robe étoilée; mais tu es reine sur la terre, reine sans égale dans mon jardin, reine dans l'air et le soleil, dans le paradis de ma gaieté.

(1) Voyez les livraisons du 15 mars, 1er et 15 avril, 1er mai.

Digitized by Google

« Rose des buissons, ma petite marraine, tu n'es pas bien fière; mais tu es si jolie! Rien ne te gêne, tu étends tes guirlandes comme des bras pour bénir la liberté, pour bénir le paradis de ma force.

« Rose des eaux, nymphéa blanc de la fontaine, chère sœur, tu ne demandes que de la fraîcheur et de l'ombre; mais tu sens bon et tu parais si heureuse! Je m'assoirai près de toi pour penser à la modestie, le paradis de ma sagesse. »

— Encore une fois! dit Rosa; je ne peux pas retenir le dernier vers.

— C'est le mot de sagesse qui te fait mal à dire, n'est-ce pas, fille terrible? reprit Adélaïde en riant.

— Peut-être! Je comprends mieux la gaieté, la liberté,... la force! Veux-tu que je grimpe sur le vieux if?

— Non pas! C'est très mal appris de regarder chez les voisins.

— Bah! les voisins! On n'entend jamais par là que des animaux qui bêlent!

— Et tu as envie de faire la conversation avec eux?

— Méchante! Voyons, encore ton dernier couplet! Il est joli aussi, et c'est bien à toi d'avoir mis le nénuphar dans les roses,... quoique la botanique le défende absolument! Mais la poésie, c'est le droit de mentir!

— Si je me suis permis cela, c'est toi qui l'as voulu! Tu m'as demandé hier soir en t'endormant de te faire pour ce matin trois couplets, un à la rose mousseuse, un à l'églantine et un à ton nymphéa qui venait de fleurir. Voilà tout ce que j'ai trouvé en m'endormant aussi, moi!

— Le sommeil t'a prise juste sur le mot de sagesse? N'importe, voilà que je le sais, ton mot, et ton air aussi. Écoute!

Elle chanta l'air, et tout aussitôt elle voulut le dire en duo avec sa sœur.

— Je le veux bien, répondit Adélaïde; mais tu vas faire la seconde partie, là, tout de suite, d'instinct!

— Oh! d'instinct, ça me va; mais gare les fausses notes!

— Oui, certes, gare! et chante tout bas, comme moi; il ne faut pas réveiller Alida, qui se couche si tard!

— Et puis tu as bien peur qu'on n'entende tes chansons! Dis donc, est-ce que maman gronderait si elle savait que tu fais des vers et de la musique pour moi?

— Non, mais elle gronderait si nous le disions.

— Pourquoi?

— Parce qu'elle trouverait qu'il n'y a pas de quoi se vanter, et elle aurait bien raison!

— Moi, je trouve pourtant cela très beau, ce que tu fais!

Digitized by Google

— Parce que tu es un enfant.

— C'est-à-dire un oison! Eh bien! j'ai envie de consulter... voyons, personne de chez nous, puisque les parens disent toujours que leurs enfans sont bêtes, mais... mon ami Valvèdre!

— Si tu dis et si tu chantes à qui que ce soit les niaiseries que tu me fais faire, tu sais notre marché? je ne t'en ferai plus.

— Oh! alors *motus!* Chantons!

L'enfant fit sa partie avec beaucoup de justesse; Adélaïde trouva l'harmonie correcte, mais vulgaire, et lui indiqua des changemens que l'autre discuta, comprit et exécuta tout de suite. Cette courte et gaie leçon suffisait pour prouver à des oreilles exercées que la petite était admirablement douée, et l'autre déjà grande musicienne, éclairée du vrai rayon créateur. Elle était poète aussi, car j'entendis le lendemain d'autres vers en diverses langues qu'elle récita ou chanta avec sa sœur, à qui elle faisait faire ainsi, en jouant, un résumé de plusieurs de ses connaissances acquises, et en dépit du soin qu'elle avait pris, en composant, d'être toujours à la portée et même au goût de l'enfant, je fus frappé d'une pureté de forme et d'une élévation d'intelligence extraordinaires. D'abord je crus être sous le charme de ces deux voix juvéniles, dont le chuchotement mystérieux caressait l'oreille comme celui de l'eau et de la brise dans l'herbe et les feuillages; mais quand elles furent parties, je me mis à écrire tout ce que ma mémoire avait pu garder, et je fus bientôt surpris, inquiet, presque accablé. Cette vierge de dix-huit ans, à qui le mot d'amour semblait n'offrir qu'un sens de métaphysique sublime, était plus inspirée que moi, le roi des orages, le futur poète de la passion! Je relus ce que j'avais écrit depuis trois jours, et je le détruisis avec colère. Et pourtant, me disais-je en essayant de me consoler de ma défaite, j'ai un *sujet,* j'ai un foyer, et cette innocence contemplative n'en a pas. Elle chante la nature vide, les astres, les plantes, les rochers; l'homme est absent de cette création morne qu'elle symbolise d'une manière originale, il est vrai, mais qu'elle ne saurait embraser... Me laisserai-je détourner de ma voie par des rimailleries de pensionnaire? Je voulus brûler les élucubrations d'Adélaïde sur les cendres des miennes. Je les relus auparavant, et je m'en épris malgré moi. Je m'en épris sérieusement. Cela me parut plus neuf que tout ce que faisaient les poètes en renom, et le grand charme de ces monologues d'une jeune âme en face de Dieu et de la nature venait précisément de la complète absence de toute personnalité active. Rien là ne trahissait la fille qui se sent belle et qui cherche, uniquement pour s'y mirer, le miroir des eaux et des nuages. La jeune muse n'était pas une forme visible, c'était un esprit de lumière qui planait sur le monde, une

Digitized by Google

voix qui chantait dans les cieux, et quand elle disait *moi*, c'est Rosa, c'est l'enfance qu'elle faisait parler. Il semblait que ce chérubin aux yeux d'azur eût seul le droit de se faire entendre dans le grand concert de la création. C'était une inconcevable limpidité d'expressions, une grandeur étonnante d'appréciation et de sentiment avec un oubli entier de soi-même,... oubli naturel ou volontaire effacement? — Cette flamme tranquille avait-elle déjà consumé la vitalité de la jeunesse? ou bien la tenait-elle assoupie, contenue, et cette adoration d'ange envers l'*auteur du beau*, — c'est ainsi qu'elle appelait Dieu, — donnait-elle le change à une passion de femme qui s'ignorait encore?

Je me perdais dans cette analyse, et certains élans religieux, certains vers exprimant le ravissement de la contemplation intelligente s'attachaient à ma mémoire jusqu'à l'obséder. J'essayais d'en changer les expressions pour qu'ils m'appartinssent. Je ne trouvais pas mieux, je ne trouvais même pas autre chose pour rendre une émotion si profonde et si pure. Ah! virginité! m'écriais-je avec effroi, es-tu donc l'apogée de la puissance intellectuelle, comme tu es celle de la beauté physique?

Le cœur du poète est jaloux. Cette admiration, qui me saisissait impérieusement, me rendit morose et m'inspira pour Adélaïde une estime mêlée d'aversion. En vain je voulus combattre ce mauvais instinct; je me surpris, le soir même, écoutant ses enseignemens à sa sœur, avec le besoin de découvrir qu'elle était vaine ou pédante. J'aurais pu avoir beau jeu, si sa modestie n'eût été réelle et entière. L'entretien fut comme une répétition de nomenclature qu'elle fit faire à Rosa. En marchant avec elle à travers tout le jardin, elle lui faisait nommer toutes les plantes du parterre, tous les cailloux des allées, tous les insectes qui passaient devant leurs yeux. Je les entendais revenir vers le mur et continuer avec rapidité, toujours très gaies toutes deux, l'une, qui, déjà très instruite à force de facilité naturelle, essayait de se révolter contre l'attention réclamée en substituant des noms plaisamment ingénieux de son invention aux noms scientifiques qu'elle avait oubliés; l'autre, qui, avec la force d'une volonté dévouée, conservait l'inaltérable patience et l'enjouement persuasif. Je fus émerveillé de la suite, de l'enchaînement et de l'ordonnance de son enseignement. Elle n'était plus poète ni musicienne en ce moment-là; elle était la véritable fille, l'éminente élève du savant Obernay, le plus clair et le plus agréable des professeurs, au dire de mon père, au dire de tous ceux qui l'avaient entendu et qui étaient faits pour l'apprécier. Adélaïde lui ressemblait par l'esprit et par le caractère autant que par le visage. Elle n'était pas seulement la plus belle créature qui existât peut-être à cette épo-

Digitized by Google

que; elle était la plus docte et la plus aimable, comme la plus sage et la plus heureuse.

Aimait-elle Valvèdre? Non, elle ne connaissait pas l'amour malheureux et impossible, cette sereine et studieuse fille! Pour s'en convaincre, il suffisait de voir avec quelle liberté d'esprit, avec quelle maternelle sollicitude elle instruisait sa jeune sœur. C'était une lutte charmante entre cette précoce maturité et cette turbulence enfantine. Rosa voulait toujours échapper à la méthode, et se faisait un jeu d'interrompre et d'embrouiller tout par des lazzis ou des questions intempestives, mêlant les règnes de la nature, parlant du papillon qui passait à propos du fucus de la fontaine, et du grain de sable à propos de la guêpe. Adélaïde répondait au lazzi par une moquerie plus forte et décrivait toutes choses sans se laisser distraire. Elle s'amusait aussi à embarrasser la mémoire ou la sagacité de l'enfant, quand celle-ci, se croyant sûre d'elle-même, débitait sa leçon avec une volubilité dédaigneuse. Enfin, aux questions imprévues et hors de propos, elle avait de soudaines réponses d'une étonnante simplicité dans une étonnante profondeur de vues, et l'enfant, éblouie, convaincue, parce qu'elle était admirablement intelligente aussi, oubliait son espièglerie et son besoin de révolte pour l'écouter et la faire expliquer davantage.

La victoire restait donc à l'institutrice, et la petite rentrait au logis ferrée tout à neuf sur ses études antérieures, l'esprit ouvert à de nobles curiosités, embrassant sa sœur et la remerciant après avoir mis sa patience à l'épreuve, se réjouissant de pouvoir prendre une bonne leçon avec son père, qui était le docteur suprême de l'une et de l'autre, ou avec Henri, le répétiteur bien-aimé; enfin disant pour conclure : « J'espère que tu m'as assez tourmentée aujourd'hui, belle Adélaïde! Il faut que je sois une petite merveille d'esprit et de raison pour avoir souffert tout cela. Si tu ne me fais pas une romance ce soir, il faut que tu n'aies ni cœur ni tête! »

Ainsi Adélaïde faisait à ses momens perdus, le soir en s'endormant, ces vers qui m'avaient bouleversé l'esprit, ces mélodies qui chantaient dans mon âme, et qui me donnaient comme une rage de déballer mon hautbois, condamné au silence! Elle était artiste *pardessus le marché*, lorsqu'elle avait un instant pour l'être, et sans vouloir d'autre public que Rosa, d'autre confident que son oreiller! Et certes elle ne le tourmentait pas longtemps, cet oreiller virginal, car elle avait sur les joues la fraîcheur veloutée que donnent le sommeil pur et la joie de vivre en plein épanouissement. Et moi, je rejetais toute étude technique, tant je craignais d'attiédir mon souffle et de ralentir mon inspiration! Je ne croyais pas que la vie pût être scindée par une série de préoccupations diverses; j'avais toujours trouvé

Digitized by Google

mauvais que les poètes fissent du raisonnement ou de la philosophie, et que les femmes eussent d'autre souci que celui d'être belles. J'étais soigneux pour mon compte de laisser inactives les facultés variées que ma première éducation avait développées en moi jusqu'à un certain point; j'étais jaloux de n'avoir qu'une lyre pour manifestation et une seule corde à cette lyre retentissante qui devait ébranler le monde... et qui n'avait encore rien dit!

— Soit! pensais-je, Adélaïde est une femme supérieure, c'est-à-dire une espèce d'homme. Elle ne sera pas longtemps belle, il lui poussera de la barbe. Si elle se marie, ce sera avec un imbécile qui, ne se doutant pas de sa propre infériorité, n'aura pas peur d'elle. On peut admirer, estimer, considérer de telles exceptions; mais ne mettent-elles pas les amours en fuite?

Et je me retraçais les grâces voluptueuses d'Alida, sa préoccupation d'amour exclusive, l'art féminin grâce auquel sa beauté pâlie et fatiguée rivalisait avec les plus luxuriantes jeunesses, son idolâtrie caressante pour l'objet de sa prédilection, ses ingénieuses et enivrantes flatteries, enfin ce culte qu'elle avait pour moi dans ses bons momens, et dont l'encens m'était si délicieux qu'il me faisait oublier le malheur de notre situation et l'amertume de nos découragemens. — Oui, me disais-je, celle-là se connaît bien! Elle se proclame une vraie femme, et c'est la femme type. L'autre n'est qu'un hybride dénaturé par l'éducation, un écolier qui sait bien sa leçon et qui mourra de vieillesse en la répétant, sans avoir aimé, sans avoir inspiré l'amour, sans avoir vécu. Aimons donc et ne chantons que l'amour et la femme! Alida sera la prêtresse; c'est elle qui allumera le feu sacré; mon génie encore captif brisera sa prison quand j'aurai encore plus aimé, encore plus souffert! Le vrai poète est fait pour l'agitation comme l'oiseau des tempêtes, pour la douleur comme le martyr de l'inspiration. Il ne commande pas à l'expression et ne souffre pas les lisières de la logique vulgaire. Il ne trouve pas une strophe tous les soirs en mettant son bonnet de nuit; il est condamné à des stérilités effrayantes comme à des enfantemens miraculeux. Encore quelque temps, et nous verrons bien si Adélaïde est un maître et si je dois aller à son école comme la petite Rosa!

Et puis je me rappelais confusément mon jeune âge et les soins que j'avais eus pour Adélaïde enfant. Il me semblait la revoir avec ses cheveux bruns et ses grands yeux tranquilles, nature active et douce, jamais bruyante, déjà polie et facile à égayer, sans être importune quand on ne s'occupait pas d'elle. Je croyais, dans ce mirage du passé, entendre ma mère s'écrier : « Quelle sage et belle fille! Je voudrais qu'elle fût à moi! » Et Mme Obernay lui répondre : « Qui sait? Cela pourrait bien se faire un jour! »

Digitized by Google

Et le jour où cela aurait pu être en effet, le jour où j'aurais pu conduire dans les bras de ma mère cette créature accomplie, orgueil d'une ville et joie d'une famille, idéal d'un poëte à coup sûr, le poëte indécis et chagrin, stérile et mécontent de lui-même, s'efforçait de la rabaisser et se défendait mal de l'envie!

Ces étrangetés un peu monstrueuses de ma situation morale n'étaient que trop motivées par l'oisiveté de ma raison et l'activité maladive de ma fantaisie. Quand j'eus brûlé mon manuscrit, je crus pouvoir le recommencer à ma satisfaction nouvelle, et il n'en fut rien. J'étais attiré sans cesse vers ce jardin où le secret de ma vie s'agitait peut-être à deux pas de moi sans que je voulusse le connaître. Quand je sentais approcher Valvèdre ou l'une de ses sœurs avec M. Obernay ou avec Henri, je croyais toujours entendre prononcer mon nom. Je prêtais l'oreille malgré moi, et quand je m'étais assuré qu'il n'était nullement question de moi, je m'éloignais sans m'apercevoir de l'inconséquence de ma conduite.

Tout semblait paisible chez eux; Alida ne s'approchait jamais du mur, tant elle craignait une imprudence de ma part ou d'attirer les soupçons en se réconciliant avec cet endroit qu'elle avait proscrit comme trop exposé au soleil. J'entendais souvent les jeux bruyans de ses fils et la voix posée des vieux parens qui encourageait ou modérait leur impétuosité. Alida caressait tendrement l'aîné, mais ne causait jamais ni avec l'un ni avec l'autre.

Sans pouvoir la suivre des yeux, car le devant de la maison était masqué par des massifs d'arbustes, je sentais l'isolement de sa vie dans cet intérieur assidûment et saintement occupé. Je l'apercevais quelquefois, lisant un roman ou un poëme entre deux caisses de myrte, ou bien, de ma fenêtre, je la voyais à la sienne, regardant de mon côté et pliant une lettre qu'elle avait écrite pour moi. Elle était étrangère, il est vrai, au bonheur des autres, elle dédaignait et méconnaissait leurs profondes et durables satisfactions; mais c'est de moi seul, ou d'elle-même en vue de moi seul, qu'elle était incessamment préoccupée. Toutes ses pensées étaient à moi, elle oubliait d'être amie et sœur, et même presque d'être mère, tout cela pour moi, son tourment, son dieu, son ennemi, son idole! Pouvais-je trouver le blâme dans mon cœur? Et cet amour exclusif n'avait-il pas été mon rêve?

Tous les matins, un peu avant l'aube, nous échangions nos lettres au moyen d'un caillou que Bianca venait lancer par-dessus le mur et que je lui renvoyais avec mon message. L'impunité nous avait rendus téméraires. Un matin, réveillé comme d'habitude avec les alouettes, je reçus mon trésor accoutumé, et je lançai ma réponse anticipée; mais tout aussitôt je reconnus qu'on marchait dans l'al-

Digitized by Google

lée, et que ce n'était plus le pas furtif et léger de la jeune confidente : c'était une démarche ferme et régulière, le pas d'un homme. J'allai regarder à la fente du mur; je crus, dans le crépuscule, reconnaître Valvèdre. C'était lui en effet. Que venait-il faire chez les Obernay à pareille heure, lui qui avait auprès d'eux son domicile solitaire? Une jalousie effroyable s'empara de moi, à ce point que je m'éloignai instinctivement de la muraille, comme s'il eût pu entendre les battemens de mon cœur.

J'y revins aussitôt. J'épiai, j'écoutai avec acharnement. Il semblait qu'il eût disparu. Avait-il entendu tomber le caillou? Avait-il aperçu Bianca? S'était-il emparé de ma lettre? Baigné d'une sueur froide, j'attendis. Il reparut au bout de dix minutes avec Henri Obernay. Ils marchèrent en silence, jusqu'à ce qu'Obernay lui dit :
— Eh bien! mon ami, qu'y a-t-il donc? Je suis à vos ordres.

— Ne penses-tu pas, lui répondit Valvèdre à voix haute, qu'on pourrait entendre de l'autre côté du mur ce qui se dit ici?

— Je n'en répondrais pas, si l'endroit était habité, mais il ne l'est pas.

— Cela appartient toujours au juif Manassé?

— Qui, par parenthèse, n'a jamais voulu le vendre à mon père; mais il demeure beaucoup plus loin. Pourtant, si vous craignez d'être entendu, sortons d'ici; allons chez vous.

— Non, restons là, dit Valvèdre avec une certaine fermeté, et comme si, maître de mon secret et certain de ma présence, il eût voulu me condamner à l'entendre, il ajouta : — Asseyons-nous là sous la tonnelle. J'ai un long récit à te faire, et je sens que je dois te le faire. Si je prenais le temps de la réflexion, peut-être que ma patience et ma résignation habituelles m'entraîneraient encore au silence, et peut-être faut-il parler sous le coup de l'émotion.

— Prenez garde! dit Obernay en s'asseyant auprès de lui. Si vous regrettiez ce que vous allez faire? Si, après m'avoir pris pour confident, vous aviez moins d'amitié pour moi?

— Je ne suis pas fantasque, et je ne crains pas cela, répondit Valvèdre en parlant avec une netteté de prononciation qui semblait destinée à ne me laisser rien perdre de son discours. Tu es mon fils et mon frère, Henri Obernay! l'enfant dont j'ai chéri et cultivé le développement, l'homme à qui j'ai confié et donné ma sœur bien-aimée. Ce que j'ai à te dire après des années de mutisme te sera utile à présent, car c'est l'histoire de mon mariage que je te veux confier; tu pourras comparer nos existences et conclure sur le mariage et sur l'amour en connaissance de cause. Paule sera plus heureuse encore par toi quand tu sauras combien une femme sans direction intellectuelle et sans frein moral peut être à plaindre et

Digitized by Google

rendre malheureux l'homme qui s'est dévoué à elle. D'ailleurs j'ai besoin de parler de moi une fois en ma vie! J'ai pour principe, il est vrai, que l'émotion refoulée est plus digne d'un homme de courage; mais tu sais que je ne suis pas pour les décisions sans appel, pour les règles sans exception. Je crois qu'à un jour donné il faut ouvrir la porte à la douleur, afin qu'elle vienne plaider sa cause devant le tribunal de la conscience. J'ai fini mon préambule. Écoute.

— J'écoute, dit Obernay, j'écoute avec mon cœur, qui vous appartient.

Valvèdre parla ainsi :

« Alida était belle et intelligente, mais absolument privée de direction sérieuse et de convictions acquises. Cela eût dû m'effrayer. J'étais déjà un homme mûr à vingt-huit ans, et si j'ai cru à la douceur ineffable de son regard, si j'ai eu l'orgueil de me persuader qu'elle accepterait mes idées, mes croyances, ma religion philosophique, c'est qu'à un jour donné j'ai été téméraire, enivré par l'amour, dominé à mon insu par cette force terrible qui a été mise dans la nature pour tout créer ou tout briser en vue de l'équilibre universel.

« Il a su ce qu'il faisait, lui, l'*auteur du bien*, quand il a jeté sur les principes engourdis de la vie ce feu dévorant qui l'exalte pour la rendre féconde; mais comme le caractère de la puissance infinie est l'effusion sans bornes, cette force admirable de l'amour n'est pas toujours en proportion avec celle de la raison humaine. Nous en sommes éblouis, enivrés, nous buvons avec trop d'ardeur et de délices à l'intarissable source, et plus nos facultés de compréhension et de comparaison sont exercées, plus l'enthousiasme nous entraîne au-delà de toute prudence et de toute réflexion. Ce n'est pas la faute de l'amour, ce n'est pas lui qui est trop vaste et trop brûlant, c'est nous qui lui sommes un sanctuaire trop fragile et trop étroit.

« Je ne cherche donc pas à m'excuser. C'est moi qui ai commis la faute en cherchant l'infini dans les yeux décevans d'une femme qui ne le comprenait pas. J'oubliai que si l'amour immense peut ouvrir ses ailes et soutenir son vol sans péril, c'est à la condition de chercher Dieu, son foyer rénovateur, et d'aller à chaque élan se retremper et se purifier en lui. Oui, le grand amour, l'amour qui ne se repose pas d'adorer et de brûler est possible; mais il faut croire, et il faut être deux croyans, deux âmes confondues dans une seule pensée, dans une même flamme. Si l'une des deux retombe dans les ténèbres, l'autre, partagée entre le devoir de la sauver et le désir de ne pas se perdre, flotte à jamais dans une aube froide et pâle, comme ces fantômes que Dante a vus aux limites du ciel et de l'enfer : telle est ma vie!

Digitized by Google

« Alida était pure et sincère, elle m'aimait. Elle connut aussi l'enthousiasme, mais une sorte d'enthousiasme athée, si je peux m'exprimer ainsi. J'étais son dieu, disait-elle. Il n'y en avait pas d'autre que moi.

« Cette sorte de folie m'enivra un instant et m'effraya vite. Si j'étais capable de sourire en ce moment, je te demanderais si tu te fais une idée de ce rôle pour un homme sérieux, la divinité! J'en ai pourtant souri un jour, une heure peut-être! et tout aussitôt j'ai compris que le moment où je ne serais plus dieu, je ne serais plus rien. Et ce moment-là, n'était-il pas déjà venu? Pouvais-je concevoir la possibilité d'être pris au sérieux, si j'acceptais la moindre bouffée de cet encens idolâtre?

« Je ne sais pas s'il est des hommes assez vains, assez sots ou assez enfans pour s'asseoir ainsi sur un autel et pour poser la perfection devant la femme exaltée qui les en a revêtus. Quels atroces mécomptes, quelles sanglantes humiliations ils se préparent! Combien l'amante déçue à la première faiblesse du faux dieu doit le mépriser et lui reprocher d'avoir souffert un culte dont il n'était pas digne!

« Ma femme n'a du moins pas ce ridicule à m'attribuer. Après l'avoir doucement raillée, je lui parlai sérieusement. Je voulais mieux que son engouement, je voulais son estime. J'étais fier de lui paraître le plus aimant et le meilleur des hommes, et je comptais consacrer ma vie à mériter sa préférence; mais je n'étais ni le premier génie de mon siècle, ni un être au-dessus de l'humanité. Elle devait se bien persuader que j'avais besoin d'elle, de son amour, de ses encouragemens et de son indulgence dans l'occasion, pour rester digne d'elle. Elle était ma compagne, ma vie, ma joie, mon appui et ma récompense; donc je n'étais pas Dieu, mais un pauvre serviteur de Dieu qui se donnait à elle.

« Ce mot, je m'en souviens, parut la combler de joie, et lui fit dire des choses étranges que je veux te redire, parce qu'elles résument toute sa manière de voir et de comprendre.

« — Puisque tu te donnes à moi, s'écria-t-elle, tu n'es plus qu'à moi et tu n'appartiens plus à cet admirable architecte de l'univers, dont il me semblait que tu faisais trop un être saisissable et propre à inspirer l'amour. Tiens! il faut que je te le dise à présent, je le détestais, ton Dieu de savant! J'en étais jalouse. Ne me crois pas impie. Je sais bien qu'il y a une grande âme, un principe, une loi qui a présidé à la création; mais c'est si vague que je ne veux pas m'en inquiéter. Quant au Dieu personnel, parlant et écrivant des traditions, je ne le trouve pas assez grand pour moi. Je ne peux pas le renfermer dans un buisson ardent, encore moins dans une coupe

Digitized by Google

de sang. Je me dis donc que le vrai Dieu est trop loin pour nous et tout à fait inaccessible à mon examen comme à ma prière. Juge si je souffre quand, pour t'excuser d'admirer si longtemps la cassure d'une pierre ou l'aile d'une mouche, tu me dis que c'est aimer Dieu que d'aimer les bêtes et les rochers! Je vois là une idée systématique, une sorte de manie qui me trouble et qui m'offense. L'homme qui est à moi peut bien s'amuser des curiosités de la nature, mais il ne doit pas plus se passionner pour une autre idée que mon amour que pour une créature qui n'est pas moi.

« Je ne pus pas lui faire comprendre que ce genre de passion pour la nature était le plus puissant auxiliaire de ma foi, de mon amour, de ma santé morale, que se plonger dans l'étude, c'était se rapprocher autant qu'il nous est possible de la source vivifiante nécessaire à l'activité de l'âme, et se rendre plus digne d'apprécier la beauté, la tendresse, les sublimes voluptés de l'amour, les plus précieux dons de la Divinité.

« Ce mot de Divinité n'avait pas de sens pour elle, bien qu'elle me l'eût appliqué dans son délire. Elle s'offensa de mon obstination. Elle s'alarma de ne pouvoir me détacher de ce qu'elle appelait une religion de rêveurs. Elle essaya de discuter en m'opposant des livres qu'elle n'avait pas lus, des questions d'école qu'elle ne comprenait pas; puis, irritée de son insuffisance, elle pleura, et je restai stupéfait de son enfantillage, incapable de deviner ce qui se passait en elle, malheureux de l'avoir fait souffrir, moi, qui aurais donné ma vie pour elle.

« Je cherchai en vain : quel mystère découvrir dans le vide? Son âme ne contenait que des vertiges et des aspirations vers je ne sais quel idéal de fantaisie que je n'ai jamais pu me représenter.

« Ceci se passait bien peu de temps après notre mariage. Je ne m'en inquiétai pas assez. Je crus à l'excitation nerveuse qui suit les grandes crises de la vie. Bientôt je vis qu'elle était grosse et un peu faible de complexion pour traverser sans défaillance le redoutable et divin drame de la maternité. Je m'attachai à ménager une sensibilité excessive, à ne la contredire sur rien, à prévenir tous ses caprices. Je me fis son esclave, je me fis enfant avec elle, je cachai mes livres, je renonçai presque à l'étude. J'admis toutes ses hérésies en quelque sorte, puisque je lui laissai toutes ses erreurs. Je remis à un temps plus favorable cette éducation de l'âme dont elle avait tant besoin. Je me flattai aussi que la vue de son enfant lui révélerait Dieu et la vérité beaucoup mieux que mes leçons.

« Ai-je eu tort de ne pas chercher plus vite à l'éclairer? J'éprouvais de grandes perplexités; je voyais bien qu'elle se consumait dans le rêve d'un bonheur puéril et d'impossible durée, tout d'ex-

Digitized by Google

tase et de *parlage*, de caresses et d'exclamations, sans rien pour la vie de l'esprit et pour l'intimité véritable du cœur. J'étais jeune et je l'aimais : je partageais donc tous ses enivremens et me laissais emporter par son exaltation; mais après, sentant que je l'aimais davantage, j'étais effrayé de voir qu'elle m'aimait moins, que chaque accès de cet enthousiasme la rendait ensuite plus soupçonneuse, plus jalouse de ce qu'elle appelait mon idée fixe, plus amère devant mon silence, plus railleuse de mes définitions.

« J'étais assez médecin pour savoir que la grossesse est quelquefois accompagnée d'une sorte d'insanité d'esprit. Je redoublai de soumission, d'effacement, de soins. Son mal me la rendait plus chère, et mon cœur débordait d'une pitié aussi tendre que celle d'une mère pour l'enfant qui souffre. J'adorais aussi en elle cet enfant de mes entrailles qu'elle allait me donner; il me semblait entendre sa petite âme me parler déjà dans mes rêves et me dire : Ne fais jamais de peine à ma mère!

« Elle fut en effet ravie pendant les premiers jours : elle voulut nourrir notre cher petit Edmond; mais elle était trop faible, trop insoumise aux prescriptions de l'hygiène, trop exaspérée par la moindre inquiétude; elle dut bien vite confier l'enfant à une nourrice dont aussitôt elle fut jalouse au point de se rendre plus souffrante encore. Elle faisait de la vie un drame continuel; elle sophistiquait sur l'instinct filial qui se portait avec ardeur vers le sein de la première femme venue. Et pourquoi Dieu, ce Dieu intelligent et bon auquel je feignais de croire, disait-elle, n'avait-il pas donné à l'homme dès le berceau un instinct supérieur à celui des animaux? En d'autres momens, elle voulait que la préférence de son enfant pour la nourrice fût un symptôme d'ingratitude future, l'annonce de malheurs effroyables pour elle.

« Elle guérit pourtant, elle se calma, elle prit confiance en moi en me voyant renoncer à toutes mes habitudes et à tous mes projets pour lui complaire. Elle eut deux ans de ce triomphe, et son exaltation parut se dissiper avec les résistances qu'elle avait prévues de ma part. Elle voulait faire de moi un *artiste homme du monde*, disait-elle, et me dépouiller de ma gravité de savant qui lui faisait peur. Elle voulait voyager en princesse, s'arrêter où bon lui semblerait, voir le monde, changer et reprendre sans cesse. Je cédai. Et pourquoi n'aurais-je pas cédé? Je ne suis pas misanthrope, le commerce de mes semblables ne pouvait me blesser ni me nuire. Je ne m'élevais pas au-dessus d'eux dans mon appréciation. Si j'avais approfondi certaines questions spéciales plus que certains d'entre eux, je pouvais recevoir d'eux tous, et même des plus frivoles en apparence, une foule de notions que j'avais laissées incom-

Digitized by Google

plètes, ne fût-ce que la connaissance du cœur humain dont j'avais peut-être fait une abstraction trop facile à résoudre. Je n'en veux donc point à ma femme de m'avoir forcé à étendre le cercle de mes relations et à secouer la poussière du cabinet. Au contraire, je lui en ai toujours su gré. Les savans sont des instrumens tranchans dont il est bon d'émousser un peu la lame. J'ignore si je ne serais pas devenu sociable par goût avec le temps; mais Alida hâta mon expérience de la vie et le développement de ma bienveillance.

« Ce ne pouvait pourtant pas être là mon unique soin et mon unique but, pas plus que son avenir à elle ne pouvait être d'avoir à ses ordres un parfait *gentleman* pour l'accompagner au bal, à la chasse, aux eaux, au théâtre ou au sermon. Il me semblait porter en moi un homme plus sérieux, plus digne d'être aimé, plus capable de lui donner, ainsi qu'à son fils, une considération mieux fondée. Je ne prétendais pas à la renommée, mais j'avais aspiré à être un serviteur utile, apportant son contingent de recherches patientes et courageuses à cet édifice des sciences, qui est pour lui l'autel de la vérité. Je comptais bien qu'Alida arriverait à comprendre mon devoir, et que, la première ivresse de domination assouvie, elle rendrait à sa véritable vocation celui qui avait prouvé une tendresse sans bornes par une docilité sans réserve.

« Dans cet espoir, je me risquais de temps en temps à lui faire pressentir le néant de notre prétendue vie d'artistes. Nous aimions et nous goûtions les arts; mais, n'étant artistes créateurs ni l'un ni l'autre, nous ne devions pas prétendre à cette suite éternelle de jugemens et de comparaisons qui fait du rôle de *dilettante*, quand il est exclusif, une vie blasée, hargneuse ou sceptique. Les créations de l'art sont stimulantes; c'est là leur magnifique bienfait. En élevant l'âme, elles lui communiquent une sainte émulation, et je ne crois pas beaucoup aux véritables ravissemens des admirateurs systématiquement improductifs. Je ne parlais pas encore de me soustraire au doux *far niente* où ma femme se délectait, mais je tentais d'amener en elle-même une conclusion à son usage.

« Elle était assez bien douée, et d'ailleurs assez frottée de musique, de peinture et de poésie, depuis son enfance, pour avoir le désir et le besoin de consacrer ses loisirs à quelque étude. Si elle était idolâtre de mélodies, de couleurs ou d'images, n'était-elle pas assez jeune, assez libre, assez encouragée par ma tendresse, pour vouloir sinon créer, du moins pratiquer à son tour? Qu'elle eût un goût déterminé, ne fût-ce qu'un seul, une occupation favorite, et je la voyais sauvée de ses chimères. Je comprenais le but de son besoin de vivre dans une atmosphère échauffée et comme parfumée d'art et de littérature; elle y devenait l'abeille qui fait son miel

Digitized by Google

après avoir couru de fleur en fleur : autrement elle n'était ni satisfaite ni émue réellement, sa vie n'étant ni active ni reposée. Elle voulait voir et toucher les alimens nutritifs par pure convoitise d'enfant malade; mais, privée de force et d'appétit, elle ne se nourrissait pas.

« Elle fit d'abord la sourde oreille, et me présenta enfin un jour des raisonnemens assez spécieux, et qui paraissaient désintéressés. — Il ne s'agit pas de moi, disait-elle, ne vous en inquiétez pas. Je suis une nature engourdie, peu pressée d'éclore à la vie comme vous l'entendez. Je ressemble à ces bancs de corail dont vous m'avez parlé, qui adhèrent tranquillement à leur rocher. Mon rocher, à moi, mon abri, mon port, c'est vous! Mais hélas! voilà que vous voulez changer toutes les conditions de notre commune existence! Eh bien! soit, mais ne vous pressez pas tant; vous avez encore beaucoup à gagner dans la prétendue oisiveté où je vous retiens. Vous êtes destiné certainement à écrire sur les sciences, ne fût-ce que pour rendre compte de vos découvertes au jour le jour; vous aurez le fond, mais aurez-vous la forme, et croyez-vous que la science ne serait pas plus répandue, si une démonstration facile, une expression agréable et colorée, la rendaient plus accessible aux artistes? Je vois bien votre entêtement : vous voulez être positif et ne travailler que pour vos pareils. Vous prétendez, je m'en souviens, qu'un véritable savant doit aller au fait, écrire en latin, afin d'être à la portée de tous les érudits de l'Europe, et laisser à des esprits d'un ordre moins élevé, à des traducteurs, à des vulgarisateurs, le soin d'éclaircir et de répandre ses majestueuses énigmes? Cela est d'un paresseux et d'un égoïste, permettez-moi de vous le dire. Vous qui prétendez qu'il y a du temps pour tout, et qu'il ne s'agit que de savoir l'employer avec méthode, vous devriez vous perfectionner comme orateur ou comme écrivain, ne pas tant dédaigner les succès de salon, étudier, dans la vie que nous menons, l'art de bien dire et d'embellir la science par le sentiment de toutes les beautés. Alors vous seriez le génie complet, le dieu que je rêve en vous malgré vous-même, et moi, pauvre femme, je pourrais ne pas vivre à sept mille mètres au-dessous de votre niveau, comprendre vos travaux, en jouir, et en profiter par conséquent. Voyons, devons-nous rester isolés en nous tenant la main? Votre amour veut-il faire une part pour vous et une pour moi dans cette vie que nous devons traverser ensemble?

« — Ma chère bien-aimée, lui disais-je, votre thèse est excellente et porte sa réponse avec elle. Je vous donne mille fois raison. Il me faut un bon instrument pour célébrer la nature; mais voici l'instrument prêt et accordé, il ne peut pas rester plus longtemps muet.

Digitized by Google

Tout ce que vous me dites de tendre et de charmant sur le plaisir que vous aurez à l'entendre me donne une impatience généreuse de le faire parler; mais les sujets ne s'improvisent pas dans la science : s'ils éclatent parfois comme la lumière dans les découvertes, c'est par des faits qu'il faut bien posément et bien consciencieusement constater avant de s'y fier, ou par des idées résultats d'une logique méditative devant laquelle les faits ne plient pas toujours spontanément. Tout cela demande, non pas des heures et des jours, comme pour faire un roman, mais des mois et des années; encore n'est-on jamais sûr de ne pas être amené à reconnaître qu'on s'est trompé, et qu'on aurait perdu son temps et sa vie sans cette compensation, presque infaillible dans les études naturelles, d'avoir fait d'autres découvertes à côté et parfois en travers de celle que l'on poursuivait. Le temps suffit à tout, me faites-vous dire. Peut-être, mais à la condition de n'en plus perdre, et ce n'est pas dans notre vie errante, entrecoupée de mille distractions imprévues, que je peux mettre les heures à profit.

« — Ah! nous y voilà! s'écria ma femme avec impétuosité. Vous voulez me quitter, voyager seul dans des pays impossibles!

« — Non, certes, je travaillerai près de vous, je renoncerai à de certaines constatations qu'il faudrait aller chercher trop loin; mais vous me ferez aussi quelques sacrifices : nous verrons moins d'oisifs, nous nous fixerons quelque part pour un temps donné. Ce sera où vous voudrez, et si vous vous y déplaisez, nous essaierons un autre milieu; mais de temps en temps vous me permettrez une phase de travail sédentaire...

« — Oui, oui! reprit-elle, vous voulez vivre pour vous seul, vous avez assez vécu pour moi. Je comprends : l'amour est assouvi, fini par conséquent!

« Rien ne put la faire revenir de cette prévention que l'étude était sa rivale, et que l'amour n'était possible qu'avec l'oisiveté. — Aimer est tout, disait-elle, et celui qui aime n'a pas le temps de s'occuper d'autre chose. Pendant que l'époux s'enivre des merveilles de la science, l'épouse languit et meurt. C'est le sort qui m'attend, et puisque je vous suis un fardeau, je ferais aussi bien de mourir tout de suite.

« Mes réponses ne servirent qu'à l'exaspérer. J'essayai d'invoquer le dévouement à mon avenir dont elle avait parlé d'abord. Elle jeta ce léger masque dont elle avait essayé de couvrir son ardente personnalité. — Je mentais, oui, je mentais! s'écria-t-elle. Votre avenir existe-t-il donc en dehors du mien? Pouvez-vous et devez-vous oublier qu'en prenant ma vie tout entière, vous m'avez donné la vôtre? Est-ce tenir parole que de me condamner à l'intolérable ennui de la solitude?

Digitized by Google

« L'ennui! c'était là sa plaie et son effroi. C'est là ce que j'aurais voulu guérir en lui persuadant de devenir artiste, puisqu'elle avait un si vif éloignement pour les sciences. Elle prétendit que je méprisais les arts et les artistes, et que je voulais la reléguer au plus bas étage dans mon opinion. C'était me faire injure et me reléguer moi-même au rang des idiots. Je voulus lui prouver que la recherche du beau ne se divise pas en études rivales et en manifestations d'antagonisme, que Rossini et Newton, Mozart et Shakspeare, Rubens et Leibnitz, et Michel-Ange et Molière, et tous les vrais génies, avaient marché aussi droit les uns que les autres vers l'éternelle lumière où se complète l'harmonie des sublimes inspirations. Elle me railla et proclama la haine du travail comme un droit sacré de sa nature et de sa position. — On ne m'a pas appris à travailler, dit-elle, et je ne me suis pas mariée en promettant de me remettre à l'*a b c* des choses. Ce que je sais, je l'ai appris par intuition, par des lectures sans ordre et sans but. Je suis une femme : ma destinée est d'aimer mon mari et d'élever des enfans. Il est fort étrange que ce soit mon mari qui me conseille de songer à quelque chose de mieux.

« — Alors, lui répondis-je avec un peu d'impatience, aimez votre mari en lui permettant de conserver sa propre estime; élevez votre fils et ne compromettez pas votre santé, l'avenir d'une maternité nouvelle, en vivant sans règle, sans but, sans repos, sans domicile, et sans vouloir connaître cet *a b c* des choses que votre devoir sera d'enseigner à vos enfans. Si vous ne pouvez vous résoudre à la vie des femmes ordinaires sans périr d'ennui, vous n'êtes donc pas une femme ordinaire, et je vous conseillais une étude quelconque pour vous rattacher à votre intérieur, que le caprice et l'imprévu de votre existence actuelle ne sont pas faits pour rendre digne de vous et de moi.

« Et comme elle s'emportait, je crus devoir lui dire encore : — Tenez, ma pauvre chère enfant, vous êtes dévorée par votre imagination, et vous dévorez tout autour de vous. Si vous continuez ainsi, vous arriverez à absorber en vous toute la vie des autres sans leur rien donner en échange, pas une lumière, pas une douceur vraie, pas une consolation durable. On vous a appris le métier d'idole, et vous auriez voulu me l'enseigner aussi; mais les idoles ne sont bonnes à rien. On a beau les parer et les implorer, elles ne fécondent rien et ne sauvent personne. Ouvrez les yeux, voyez le néant où vous laissez flotter une intelligence exquise, l'orage continuel par lequel vous laissez flétrir même votre incomparable beauté, la souffrance que vous imposez sans remords à toutes mes aspirations d'homme honnête et laborieux, l'abandon de toutes choses autour de nous,... à commencer par notre plus cher trésor, par notre enfant que vous dévorez de caresses, et dont vous étouffez d'avance

Digitized by Google

les instincts généreux et forts en vous soumettant à ses plus nuisibles fantaisies. Vous êtes une femme charmante que le monde admire et entraîne; mais jusqu'ici vous n'êtes ni une épouse dévouée, ni une mère intelligente. Prenez-y garde et réfléchissez!

« Au lieu de réfléchir, elle voulut se tuer. Des heures et des jours se passèrent en misérables discussions où toute ma patience, toute ma tendresse, toute ma raison et toute ma pitié vinrent se briser devant une invincible vanité blessée et à jamais saignante.

« Oui, voilà le vice de cette organisation si séduisante. L'orgueil est immense et jette comme une paralysie de stupidité sur le raisonnement. Il est aussi impossible à ma femme de suivre une déduction élémentaire, même dans la logique de ses propres sentimens, qu'il le serait à un oiseau de soulever une montagne. Et cela, j'en avais deviné, j'en ai constaté la cause : c'est cette sorte d'athéisme qui la dessèche. Elle vit aujourd'hui dans les églises, elle essaie de croire aux miracles, elle ne croit réellement à rien. Pour croire, il faut réfléchir, elle ne pense même pas. Elle invente et divague, elle s'admire et se déteste, elle construit dans son cerveau des édifices bizarres qu'elle se hâte de détruire : elle parle sans cesse du beau, elle n'en a pas la moindre notion, elle ne le sent pas, elle ne sait pas seulement qu'il existe. Elle babille admirablement sur l'amour, elle ne l'a jamais connu et ne le connaîtra jamais. Elle ne se dévouera à personne, et elle pourra cependant se donner la mort pour faire croire qu'elle aime, car il lui faut ce jeu, ce drame, cette tragi-comédie de la passion qui l'émeut sur la scène et qu'elle voudrait réaliser dans son boudoir. Despote blasé, elle s'ennuie de la soumission, et la résistance l'exaspère. Froide de cœur et ardente d'imagination, elle ne trouve jamais d'expression assez forte pour peindre ses délires et ses extases d'amour, et quand elle accorde un baiser, c'est en détournant sa tête épuisée, et en pensant déjà à autre chose.

« Tu la connais maintenant. Ne la prends pas en dédain, mais plains-la. C'était une fleur du ciel qu'une détestable éducation a fait avorter en serre chaude. On a développé la vanité et fait naître la sensibilité maladive. On ne lui a pas montré une seule fois le soleil. On ne lui a pas appris à admirer quelque chose à travers la cloche de verre de sa plate-bande. Elle s'est persuadée qu'elle était l'objet admirable par excellence, et qu'une femme ne devait contempler l'univers que dans son propre miroir. Ne cherchant jamais son idéal hors d'elle, ne voyant au-dessus d'elle-même ni Dieu, ni les idées, ni les arts, ni les hommes, ni les choses, elle s'est dit qu'elle était belle, et que sa destinée était d'être servie à genoux, que tout lui devait tout, et qu'à rien elle ne devait rien. Elle n'est jamais sor-

Digitized by Google

tie de là, bien qu'elle ait des paroles qui pourraient énerver la volonté la mieux trempée. Elle a vécu repliée sur elle-même, ne croyant qu'à sa beauté, dédaignant son âme, la niant à l'occasion, doutant de son propre cœur, l'interrogeant et le déchirant avec ses ongles pour le ranimer et le sentir battre, faisant passer le monde devant elle pour qu'il s'efforçât de la distraire, mais ne s'amusant de rien, et murant sa coquille plutôt que de respirer l'air que respirent les autres.

« Avec cela, elle est bonne, en ce sens qu'elle est désintéressée, libérale, et qu'elle plaint les malheureux en leur jetant sa bourse par la fenêtre. Elle est loyale d'intentions et croit ne jamais mentir, parce qu'à force de se mentir à elle-même elle a perdu la notion du vrai. Elle est chaste et digne dans sa conduite, du moins elle l'a été longtemps; douce dans le fait, trop molle et trop fière pour la vengeance préméditée, elle ne tue qu'avec ses paroles, sauf à les oublier ou à les retirer le lendemain.

« Il m'a fallu bien des jours passés à me débattre contre son prestige pour la connaître ainsi. Elle a été longtemps un problème que je ne pouvais résoudre, parce que je ne pouvais me résigner à voir le côté infirme et incurable de son âme. Je crois avoir tout tenté pour la guérir ou la modifier : j'ai échoué, et j'ai demandé à Dieu la force d'accepter sans colère et sans blasphème la plus affreuse, la plus amère de toutes les déceptions.

« Une seconde grossesse m'avait rendu de nouveau son esclave. Sa délivrance fut la mienne, car il se passa alors dans notre intérieur des choses véritablement douloureuses et intolérables pour moi. Notre second fils était chétif et sans beauté. Elle m'en fit un reproche; elle prétendit que celui-ci était né de mon mépris et de mon aversion pour elle, qu'il lui ressemblait en laid, qu'il était sa caricature, et que c'est ainsi que je l'avais vue en la rendant mère pour la seconde fois.

« Les excentricités d'Alida ne sont pas de celles qu'on peut reprendre avec gaieté et traiter d'enfantillages. Toute contradiction de ce genre l'offense au dernier point. Je lui répondis que, si l'enfant avait souffert dans son sein, c'est parce qu'elle avait douté de moi et de tout : il était le fruit de son scepticisme; mais il y avait encore du remède. La beauté d'un homme, c'est la santé, et il fallait fortifier le pauvre petit être par des soins assidus et intelligens. Il fallait suivre aussi d'un œil attentif le développement de son âme, et ne jamais la froisser par la pensée qu'il pût être moins aimé et moins agréable à voir que son frère.

« Hélas! je prononçais l'arrêt de cet enfant en essayant de le sauver. Alida a l'esprit très faible; elle se crut coupable envers son fils

Digitized by Google

avant de l'être, elle le devint par la peur de ne pouvoir échapper à la fatalité. Ainsi tous mes efforts aggravaient son mal, et de toutes mes paroles elle tirait un sens funeste. Elle s'acharnait à constater qu'elle n'aimait pas le pauvre Paul, que je le lui avais prédit, qu'elle ne pouvait conjurer cette destinée, qu'elle frissonnait en voulant caresser cette horrible créature, sa malédiction, son châtiment et le mien. Que sais-je! Je la crus folle, je la promenai encore et j'éloignai l'enfant; mais elle se fit des reproches, l'instinct maternel parla plus haut que les préventions, ou bien l'orgueil de la femme se révolta. Elle voulut en finir avec l'espérance, ce fut son mot. Cela signifiait que, n'étant plus aimée de moi, elle renonçait à me retenir à ses côtés. Elle me demanda de lui faire arranger Valvèdre, qu'elle avait vu un jour en passant, et qu'elle avait déclaré triste et vulgaire. Elle voulait vivre maintenant là avec mes sœurs, qui s'y étaient fixées. Je l'y conduisis, je fis du petit manoir une riche résidence, et je m'y établis avec elle.

« Mon ami, tu le comprends maintenant, il n'y avait plus d'enthousiasme, plus d'espoir, plus d'illusions, plus de flamme dans mon affection pour elle; mais l'amitié fidèle, un dévouement toujours entier, un grand respect de ma parole et de ma dignité, une compassion paternelle pour cette faible et violente nature, un amour immense pour mes enfans avec une tendresse plus raffinée peut-être pour celui que ma femme n'aimait pas, c'en était bien assez pour me retenir à Valvèdre. J'y passai une année qui ne fut pas perdue pour ma jeune sœur et pour mes fils. Je donnai à Paule une direction d'idées et de goûts qu'elle a religieusement suivie. J'enseignai à ma sœur aînée la science des mères, que ma femme n'avait pas et ne voulait pas acquérir. Je travaillai aussi pour mon compte, et, triste comme un homme qui a perdu la moitié de son âme, je m'attachai à sauver le reste, à ne pas souffrir en égoïste, à servir l'humanité dans la mesure de mes forces en me dévouant au progrès des connaissances humaines, et ma famille, en l'abritant sous la tendresse profonde et sous l'apparente sérénité du père de famille.

« Tout alla bien autour de moi, excepté ma femme, que l'ennui consumait, et qui, se refusant à mon affection toujours loyale, se plaisait à se proclamer veuve et déshéritée de tout bonheur. Un jour, je m'aperçus qu'elle me haïssait, et je me renfermai dans le rôle d'ami sans rancune et sans susceptibilité, le seul rôle qui pût dès lors me convenir. Un autre jour, je découvris qu'elle aimait ou croyait aimer un homme indigne d'elle. Je l'éclairai sans lui laisser soupçonner que j'eusse constaté son déplorable engouement. Elle fut effrayée, humiliée; elle rompit brusquement avec sa chimère, mais elle ne me sut aucun gré de ma délicatesse. Loin de là, elle fut offensée de mon apparente confiance en elle. Elle eût été con-

Digitized by Google

solée de son mécompte en me voyant jaloux. Indignée de ne pouvoir plus me faire souffrir ou de ne pas réussir à me le faire avouer, elle chercha d'autres distractions d'esprit. Elle s'éprit tour à tour de plusieurs hommes à qui elle ne s'abandonna pas plus qu'au premier, mais dont les soins, même à distance, chatouillaient sa vanité. Elle entretint beaucoup de correspondances avec des adorateurs plus ou moins avouables, elle se plut à enflammer leur imagination et la sienne propre en de feintes amitiés, où elle porta une immense coquetterie. Je sus tout. On peut me trahir, mais il est plus difficile de me tromper. Je constatai qu'elle respectait nos liens à sa manière, et que mon intervention dans cette manière d'entendre le devoir et le sentiment ne servirait qu'à lui faire prendre quelque parti fâcheux et contracter des liens plus compromettans qu'elle ne le souhaitait elle-même. J'étudiai et je pratiquai systématiquement la prudence. Je fis le sourd et l'aveugle. Elle me traita de *savant* dans toute l'acception du mot, elle me méprisa presque,... et je me laissai mépriser! N'avais-je pas juré à mon premier enfant, dès le sein de sa mère, que cette mère ne souffrirait jamais par ma faute?

« Tu sais, mon cher Henri, comme j'ai vécu depuis six ans que nous sommes intimement liés. Je n'avais qu'un refuge, l'étude, et, devinant le vide de mon intérieur, tu t'es étonné quelquefois de me voir sacrifier la pensée des longs voyages à la crainte de paraître abandonner ma femme. Tu comprends aujourd'hui que ce qui m'a retenu ou ramené près d'elle après de médiocres absences, c'est le besoin de m'assurer d'abord que ma sœur gouvernait mes enfans selon mon cœur et selon mon esprit, ensuite la volonté d'ôter tout prétexte à quelque scandale dans ma maison. Je ne pouvais plus espérer ni désirer l'amour, l'amitié même m'était refusée; mais je voulais que cette terrible imagination de femme connût ou pressentît un frein, tant que mes enfans et ma jeune sœur vivraient auprès d'elle. Je n'ai jamais entravé sa liberté au dehors, et je dois dire qu'elle n'en a point abusé ostensiblement. Elle m'a haï pour cette froide pression exercée sur elle, et que son orgueil ne pouvait attribuer à la jalousie; mais elle a fini par m'estimer un peu... dans ses heures de lucidité!

« A présent, mes enfans sont ici, ma jeune sœur t'appartient, ma sœur aînée est heureuse et vit près de vous, ma femme est libre! »

Valvèdre s'arrêta. J'ignore ce qu'Obernay lui répondit. Arraché un instant à l'attention violente avec laquelle j'avais écouté, je m'aperçus de la présence d'Alida. Elle était derrière moi, tenant ma lettre ouverte, que son mari avait lue. Elle venait m'annoncer l'événement et m'engager à fuir; mais, enchaînée par ce que nous venions d'entendre, elle ne songeait plus qu'à écouter son arrêt.

Je voulus l'emmener. Elle me fit signe qu'elle resterait jusqu'au

Digitized by Google

bout. J'étais si accablé de tout ce qui venait d'être dit, que je ne me sentis pas la force de prendre sa main et de la rassurer par une muette caresse. Nous restâmes donc à écouter, mornes comme deux coupables qui attendent leur condamnation.

Quand les paroles qui se disaient de l'autre côté du mur et qui échappèrent un instant à ma préoccupation reprirent un sens pour moi, j'entendis Obernay plaider jusqu'à un certain point la cause de Mme de Valvèdre.

— Elle ne me paraît, disait-il, que très à plaindre. Elle ne vous a jamais compris et ne se comprend pas davantage elle-même. C'est bien assez pour que vous ne puissiez plus vous donner du bonheur l'un à l'autre; mais puisqu'au milieu des égaremens de son cerveau elle est restée chaste, je trouverais trop sévère de restreindre ou de contraindre ses relations avec ses enfans. Mon père, j'en suis certain, aurait une extrême répugnance à jouer ce rôle vis-à-vis d'elle, et je ne répondrais même pas qu'il y consentît, quel que soit son dévouement pour vous.

— Il me suffira de m'expliquer, répondit Valvèdre, pour que tu comprennes mes craintes. La personne dont nous parlons est en ce moment violemment éprise d'un jeune homme qui n'a pas plus de caractère et de raison qu'elle. En proie à mille agitations et à mille projets qui se contredisent, il lui écrivait... *dernièrement*,... dans une lettre que j'ai trouvée sous mes pieds et qui n'était même pas cachetée, tant on se raille de ma confiance : « Si tu le veux, nous enlèverons tes fils, je travaillerai pour eux, je me ferai leur précepteur,... tout ce que tu voudras, pourvu que tu sois à moi et que rien ne nous sépare, etc. » Je sais que ce sont là des paroles, *des mots, des mots!* Je suis bien tranquille sur le désir sincère que cet amant enthousiaste, enfant lui-même, peut avoir de se charger des enfans d'un autre; mais leur mère peut, dans un jour de folie, prendre l'offre au sérieux, ne fût-ce que pour éprouver son dévouement! Cela se réduirait probablement à une partie de campagne. Las des marmots, on les ramènerait le soir même; mais crois-tu que ces pauvres innocens doivent être exposés à entendre, ne fût-ce qu'un jour, ces étranges dithyrambes?

— Alors, répondit Obernay, nous ferons bonne garde; mais le mieux serait que vous ne partissiez pas encore.

— Je ne partirai pas sans avoir réglé toutes choses pour le présent et l'avenir.

— L'avenir, ne vous en tourmentez pas trop! Le caprice qui menace sera bientôt passé.

— Cela n'est pas sûr, reprit Valvèdre. Jusqu'ici, elle n'avait encouragé que des hommages peu inquiétans, des gens du monde trop bien élevés pour s'exposer à des esclandres. Aujourd'hui elle a ren-

Digitized by Google

contré un homme intelligent et honnête, mais très exalté, sans expérience, et, je le crains, sans principes suffisans pour faire triompher les bons instincts, son pareil, son idéal en un mot. Si elle cache soigneusement cette intrigue, je feindrai d'y être indifférent; mais si elle prend les partis extrêmes auxquels cet imprudent la convie, il faudra qu'il s'attende à une répression de ma part, ou qu'elle cesse de porter mon nom. Je ne veux pas qu'elle m'avilisse; mais tant qu'elle sera ma femme, je ne souffrirai pas non plus qu'elle soit avilie par un autre homme. Voilà ma conclusion.

VIII.

Quand Valvèdre et Obernay se furent éloignés et que je ne les entendis plus, je me retournai vers Alida, qui s'était toujours tenue derrière moi; je la vis à genoux sur le gazon, livide, les yeux fixes, les bras raides, évanouie, presque morte, comme le jour où je l'avais trouvée dans l'église. Les dernières paroles de Valvèdre, que dix fois j'avais été sur le point d'interrompre, m'avaient rendu mon énergie. Je portai Alida dans le casino, et en dépit des révélations qui m'avaient brisé un instant, je la secourus et la consolai avec tendresse. — Eh bien! le gant est jeté, lui dis-je quand elle fut en état de m'entendre, c'est à nous de le ramasser! Ce grand philosophe nous a tracé notre devoir, il me sera doux de le remplir. Écrivons-lui tout de suite nos intentions.

— Quelles intentions? quoi? répondit-elle d'un air égaré.

— N'as-tu pas compris, n'as-tu pas entendu M. de Valvèdre? Il t'a mise au défi d'être sincère, et moi, il m'a refusé la force d'être dévoué : montrons-lui que nous nous aimons plus sérieusement qu'il ne pense. Permets-moi de lui prouver que je me crois plus capable que lui de te rendre heureuse et de te garder fidèle. Voilà toute la vengeance que je veux tirer de son dédain!

— Et mes enfans! s'écria-t-elle, mes enfans! qui donc les aura?

— Vous vous les partagerez.

— Ah! oui, il me donnera Paolino!

— Non, puisque c'est celui qu'il préfère.

— Cela n'est pas! Valvèdre les aime également, jamais il ne donnera ses enfans!

— Tu as pourtant des droits sur eux. Tu n'as commis aucune faute que la loi puisse atteindre?

— Non! Je le jure par mes enfans et par toi; mais ce sera un procès, un scandale, au lieu d'être une formalité que le consentement mutuel rendrait très facile. D'ailleurs je ne sais pas si leur loi protestante n'attribue pas les fils au mari. Je ne sais rien, je ne me suis

Digitized by Google

jamais informée. Mes principes me défendent d'accepter le divorce, et je n'ai jamais cru que Valvèdre en viendrait là!

— Mais que veux-tu donc faire de tes enfans? lui dis-je, impatienté de cette exaltation maternelle qui ne se réveillait devant moi que pour me blesser; sois donc sincère vis-à-vis de toi-même, tu n'en aimes qu'un, l'aîné, et c'est justement celui qui, sous toutes les législations, appartient au père, à moins qu'il n'y ait danger moral à le lui confier, et ce n'est point ici le cas. D'ailleurs de quoi te tourmentes-tu, puisqu'en restant la femme de Valvèdre, tu n'en as pas moins perdu à ses yeux le droit de les élever... et même de les promener? Le divorce ne changera donc rien à ta situation, car aucune loi humaine ne t'ôtera le droit de les voir.

— C'est vrai, dit Alida en se levant, pâle, les cheveux épars, les yeux brillans et secs. Eh bien! alors que faisons-nous?

— Tu écris à ton mari que tu demandes le divorce, et nous partons; nous attendons le temps légal après la dissolution du mariage, et tu consens à être ma femme.

— Ta femme! mais non, c'est un crime! Je suis mariée et je suis catholique!

— Tu as cessé de l'être le jour où tu as fait un mariage protestant. D'ailleurs tu ne crois pas en Dieu, ma belle, et ce point-là doit lever bien des scrupules d'orthodoxie.

— Ah! vous me raillez! s'écria-t-elle, vous ne parlez pas sérieusement?

— Je raille ta dévotion, c'est vrai; mais, pour le reste, je parle si sérieusement qu'à l'instant même je t'engage ma parole d'honnête homme...

— Non! ne jure pas! C'est par orgueil ce que tu veux faire, ce n'est pas par amour! Tu hais mon mari au point de vouloir m'épouser, voilà tout.

— Injuste cœur! Est-ce donc la première fois que je t'offre ma vie?

— Si j'acceptais, dit-elle en me regardant d'un air de doute, ce serait à une condition.

— Dis! dis vite!

— Je ne veux rien accepter de M. de Valvèdre. Il est généreux, il va m'offrir la moitié de son revenu; je ne veux même pas de la pension alimentaire à laquelle j'ai droit. Il me répudie, il me dédaigne, je ne veux rien de lui! rien, rien!

— C'était justement la condition que j'allais poser aussi, m'écriai-je. Ah! ma chère Alida! combien je te bénis de m'avoir deviné!

Il y avait plus d'esprit que de sincérité dans ces derniers mots. J'avais bien vu qu'Alida avait douté de mon désintéressement: c'é-

Digitized by Google

tait horrible qu'à chaque instant elle doutât ainsi de tout; mais en ce moment-là, comme il y avait aussi en moi plus de fierté blessée par le mari que d'élan véritable vers la femme, j'étais résolu à ne m'offenser de rien, à la convaincre, à l'obtenir à tout prix.

— Ainsi, dit-elle, non pas vaincue encore, mais étourdie de ma résolution, tu me prendrais telle que je suis, avec mes trente ans, mon cœur déjà dépensé en partie, mon nom flétri probablement par le divorce, mes regrets du passé, mes continuelles aspirations vers mes enfans, et la misère par-dessus tout cela? Dis, tu le veux, tu le demandes?... Tu ne me trompes pas? tu ne te trompes pas toi-même?...

— Alida, lui dis-je en me mettant à ses pieds, je suis pauvre, et mes parens seront peut-être effrayés de ma résolution; mais je les connais, je suis leur unique enfant, ils n'aiment que moi au monde, et je te réponds de te faire aimer d'eux. Ils sont aussi respectables que tendres; ils sont intelligens, instruits, honorés. Je t'offre donc un nom moins aristocratique et moins célèbre que celui de Valvèdre, mais aussi pur que les plus purs... Le peu que ces chers parens possèdent, ils le partageront dès à présent avec nous, et quant à l'avenir, je mourrai à la peine ou tu auras une existence digne de toi. Si je ne suis pas doué comme poète, je me ferai administrateur, financier, industriel, fonctionnaire, tout ce que tu voudras que je sois. Voilà tout ce que je peux te dire de la vie positive qui nous attend et qui est la chose dont jusqu'ici tu t'es le moins préoccupée.

— Oui, certes! s'écria-t-elle; l'obscurité, la retraite, la pauvreté, la misère même, tout plutôt que la pitié de Valvèdre!... L'homme que j'ai vu si longtemps à mes pieds ne me verra jamais aux siens, pas plus pour le remercier que pour l'implorer! Mais ce n'est pas de moi, mon pauvre enfant, c'est de toi qu'il s'agit! Seras-tu heureux par moi? M'aimeras-tu à ce point de m'accepter avec l'horrible caractère et l'absurde conduite que l'on m'attribue?

— Cette conduite,... quelle qu'elle soit, je veux l'ignorer, n'en parlons jamais! Quant à ce caractère terrible,... je le connais, et je ne crois pas être en reste avec toi, puisque je suis *ton pareil*, comme dit M. de Valvèdre. Eh bien! nous sommes deux êtres emportés, passionnés, impossibles pour les autres, mais nécessaires l'un à l'autre comme l'éclair à la foudre. Nous nous dévorerons sur le même brasier, c'est notre vie! Séparés, nous ne serions ni plus tranquilles ni plus sages. Va! nous sommes de la race des poètes, c'est-à-dire nés pour souffrir et pour nous consumer dans la soif d'un idéal qui n'est pas de ce monde. Nous ne le saisirons donc pas à toute heure, mais nous ne cesserons pas d'y aspirer; nous le rêverons sans cesse et nous l'étreindrons quelquefois. Que veux-tu de mieux ailleurs, âme tourmentée? Préfères-tu le néant de la désillu-

Digitized by Google

sion ou les faciles amours de la vie mondaine, la retraite à Valvèdre ou l'équivoque existence de la femme sans mari et sans amant? Sache que je me soucie fort peu des jugemens de M. de Valvèdre sur ton compte! C'est peut-être un grand homme que tu n'as pas compris; mais il ne t'a pas mieux comprise, lui qui n'a rien su faire de ton individualité, et qui a prononcé l'arrêt de son impuissance morale le jour où il a cessé de t'aimer. Que n'étais-je en face de lui et seul avec lui tout à l'heure! sais-tu ce que je lui aurais dit? — Vous ne savez rien de la femme, vous qui voulez lui tracer un rôle conforme à vos systèmes, à vos goûts et à vos habitudes. Vous ne vous faites aucune idée de la mission d'une créature exquise, et en cela vous êtes un pitoyable naturaliste. Vous êtes leibnitzien, je le vois de reste, et vous prétendez que la vertu consiste à concourir au perfectionnement des choses humaines par la connaissance des choses divines. Soit! vous prenez Dieu pour type absolu, et, de même qu'il produit et règle l'éternelle activité, vous voulez que l'homme crée ou ordonne sans cesse la prospérité de son milieu par un travail sans relâche. Vous vous émerveillez devant l'abeille qui fait le miel, devant la fleur qui travaille pour l'abeille; mais vous oubliez le rôle des élémens, qui, sans rien faire de logique en apparence, donnent à toutes choses la vie et l'échange de la vie. Soyez un peu moins pédant et un peu plus ingénieux! Comparez, la logique le veut, les âmes passionnées à la mer qui se soulève et au vent qui se déchaîne pour balayer l'atmosphère et maintenir l'équilibre de la planète. Comparez la femme charmante, qui ne sait que rêver et parler d'amour, à la brise qui promène, insouciante, d'un horizon à l'autre, les parfums et les effluves de la vie! Oui, cette femme, selon vous si frivole, est, selon moi, plus active et plus bienfaisante que vous. Elle porte en elle la grâce et la lumière; sa seule présence est un charme, son regard est le soleil de la poésie, son sourire est l'inspiration ou la récompense du poète. Elle se contente d'être, et l'on vit, l'on aime autour d'elle! Tant pis pour vous si vous n'avez pas senti ce rayon pénétrer en vous et donner à votre être une puissance et des joies nouvelles!

Je parlais sous l'inspiration du dépit. Je croyais parler à Valvèdre, et je me consolais de ma blessure en bravant la raison et la vérité. Alida fut saisie par ce qu'elle prenait pour de l'éloquence véritable. Elle se jeta dans mes bras; sensible à la louange, avide de réhabilitation, elle versa des larmes qui la soulagèrent.

— Ah! tu l'emportes, s'écria-t-elle, et de ce moment je suis à toi. Jusqu'à ce moment, — oh! pardonne-moi, plains-moi, tu vois bien que je suis sincère! — j'ai conservé pour Valvèdre une affection dépitée, mêlée de haine et de regret; mais, à partir d'aujourd'hui, oui, je le jure à Dieu et à toi, c'est toi seul que j'aime et à qui je

Digitized by Google

veux appartenir à jamais. C'est toi le cœur généreux, l'époux sublime, l'homme de génie! Qu'est-ce que Valvèdre auprès de toi? Ah! je l'avais toujours dit, toujours cru, que les poètes seuls savent aimer, et que seuls ils ont le sens des grandes choses! Mon mari me repousse et m'abandonne pour une faute légère après dix ans de fidélité réelle, et toi qui me connais à peine, toi à qui je n'ai donné aucun bonheur, aucune garantie, tu me devines, tu me relèves et tu me sauves! Tiens, partons! va m'attendre à la frontière; moi, je cours embrasser mes enfans et signifier à M. de Valvèdre que j'accepte ses conditions.

Transportés de joie et d'orgueil, allégés pour le moment de toute souffrance et de toute appréhension, nous nous séparâmes après nous être entendus sur les moyens de hâter notre fuite.

Alida alla rejoindre M. de Valvèdre chez les Obernay, où, en présence d'Henri, elle devait lui parler, pendant que je quitterais le casino pour n'y jamais rentrer. Moi aussi, je voulais parler à Henri, mais non dans une auberge, car je ne devais pas laisser savoir à sa famille que je fusse resté ou revenu à Genève, et le jour de la noce j'avais été vu de trop de personnes de l'intimité des Obernay pour ne pas risquer d'être rencontré par quelqu'une d'entre elles. Je fis venir une voiture où je m'enfermai, et j'allai demander asile à Moserwald, qui me cacha dans son propre appartement. De là j'écrivis un mot à Henri, qui vint me trouver presque aussitôt.

Ma soudaine présence à Genève et le ton mystérieux de mon billet étaient des indices assez frappans pour qu'il n'hésitât plus à reconnaître en moi le rival dont Valvèdre, par délicatesse, lui avait caché le nom. Aussi l'explication des faits fut-elle comme sous-entendue. Il contint du mieux qu'il put son chagrin et son blâme, et, me parlant avec une brusquerie froide : — Tu sais sans doute, me dit-il, ce qui vient de se passer entre M. de Valvèdre et sa femme?

— Je crois le savoir, répondis-je; mais il est très important pour moi d'en connaître les détails, et je te prie de me les dire.

— Il n'y a pas de détails, reprit-il; Mme de Valvèdre a quitté notre maison, il y a une demi-heure, en nous disant qu'une de ses amies mourante, je ne sais quelle Polonaise en voyage, la faisait demander à Vevay, et qu'elle reviendrait le plus tôt possible. Son mari n'était plus là. Elle a paru désirer le voir; mais au moment où j'allais le chercher, elle m'a arrêté en me disant qu'elle aimait mieux écrire. Elle a écrit rapidement quelques lignes et me les a remises. Je les ai portées à Valvèdre, qui sur-le-champ est accouru pour lui parler. Elle était déjà partie seule et à pied, laissant probablement ses instructions à la Bianca, qui a été impénétrable; mais Valvèdre n'entend pas que sa femme parte ainsi sans qu'il ait eu une explication avec elle. Il la cherche. J'allais l'accompagner quand j'ai reçu ton billet.

Digitized by Google

J'ai compris, j'ai pensé, je pense encore que Mme de Valvèdre est ici...

— Sur l'honneur, répondis-je à Obernay en l'interrompant, elle n'y est pas!

— Oh! sois tranquille, je ne chercherai pas à la découvrir, maintenant que je te vois en possession du principal rôle dans cette triste affaire! Vous y allez si vite que je craindrais une rencontre fâcheuse entre M. de Valvèdre et toi. Quelque sage et patient que soit un homme de sa trempe, on peut être surpris par un accès de colère. Tu as donc bien fait de ne pas te montrer. J'ai caché ta lettre à Valvèdre, et il ne s'avisera guère de te découvrir ici.

— Ah! m'écriai-je en bondissant de rage, tu crois que je me cache!

— Si tu n'avais pas cette prudence et cette dignité, reprit Henri avec autorité, tu serais conduit par un mauvais sentiment à commettre une mauvaise action!

— Oui, je le sais! Je ne veux pas inaugurer ma prise de possession par un éclat. C'est pour te parler de ces choses que j'ai voulu te voir; mais je dois te prier, quelle que soit ton opinion, de me ménager. Je ne suis pas aussi maître de moi-même que s'il s'agissait de faire une analyse botanique!

— Ni moi non plus, reprit Obernay; mais je tâcherai pourtant de ne pas perdre la tête. Pourquoi m'as-tu appelé? Parle, je t'écoute.

— Oui, je vais parler; mais je veux savoir ce que contenait le billet que Mme de Valvèdre t'a fait porter à son mari. Il a dû te le montrer.

— Oui. Il contenait ceci en propres termes : « J'accepte l'*ultimatum*. Je pars! D'accord avec vous, je demande le divorce, et, selon vos désirs, je compte me remarier. »

— C'est bien, c'est très bien! m'écriai-je, soulagé d'une vive anxiété : j'avais craint un instant qu'Alida n'eût déjà changé d'intention et trahi les sermens de l'enthousiasme. — A présent, repris-je, tu le vois, tout est consommé! Je vais enlever cette femme, et aussitôt qu'elle sera libre devant la loi, elle sera ma femme. Tu vois que la question est nettement tranchée.

— La chose ne peut pas se passer ainsi, dit Henri froidement. Tant que le divorce n'est pas prononcé, M. de Valvèdre ne veut pas qu'elle soit compromise. Il faut qu'elle retourne à Valvèdre, ou que tu t'éloignes. C'est un peu de patience à avoir, puisque la réalisation de votre fantaisie ne peut souffrir d'empêchement. Craignez-vous déjà de vous raviser l'un ou l'autre, si vous ne brûlez pas vos vaisseaux par un coup de tête?

— Point d'épigrammes, je te prie. L'avis de M. de Valvèdre est

Digitized by Google

fort raisonnable à coup sûr; mais il m'est impossible de le suivre. Il a lui-même créé l'empêchement en me gratifiant de ses dédains, de ses railleries et de ses menaces.

— Où cela? quand cela donc?

— Sous la tonnelle de ton jardin, il y a une heure.

— Ah! tu étais là? tu écoutais?

— M. de Valvèdre n'avait aucun doute à cet égard.

— Au fait... oui, je me rappelle! Il tenait à parler là. J'aurais dû deviner pourquoi. Eh bien! après? Il a parlé de son rival, non pas comme d'un homme raisonnable, ce qui eût été bien impossible, mais comme d'un honnête homme, et ma foi...

— C'est plus que je ne mérite selon toi?

— Selon moi? Peut-être! nous verrons! Si tu te conduis en écervelé, je dirai que tu es encore trop enfant pour avoir bien compris ce que c'est que l'honneur. Que comptes-tu faire? Voyons! Te venger de ta propre folie en bravant Valvèdre? Lui donner raison par conséquent?

— Je veux le braver, m'écriai-je. J'ai juré le mariage à sa femme et à ma propre conscience, donc je tiendrai parole; mais jusque-là je serai son unique protecteur, parce que M. de Valvèdre a prédit que je serais dupe et que je veux le faire mentir, parce qu'il a promis de me tuer, si je ne faisais pas sa volonté, et que je l'attends de pied ferme pour savoir qui des deux tuera l'autre, parce qu'enfin il ne me plaît pas qu'il pense m'avoir intimidé, et que je sois homme à subir les conditions d'un mari qui abdique et qui veut jouer pourtant le beau rôle.

— Tu parles comme un fou! dit Obernay en levant les épaules. Si Valvèdre voulait avoir l'opinion pour lui, il laisserait sa femme chercher le scandale.

— Valvèdre ne craint peut-être pas tant le blâme que le ridicule!

— Et toi donc?

— C'est mon droit encore plus que le sien. Il a provoqué mon ressentiment, il devait en prévoir les conséquences.

— Alors c'est décidé? Tu enlèves?

— Oui, et avec tout le mystère possible, parce que je ne veux pas qu'Alida soit témoin d'une tragédie dont elle ne soupçonne pas l'imminence; et ce mystère, tu ne le trahiras pas, parce que tu n'as pas envie d'être le témoin de Valvèdre contre moi, ton meilleur ami.

— Mon meilleur ami? Non! tu ne le serais plus; tu peux donner ta démission, si tu persistes!

— Au prix de l'amitié, comme au prix de la vie, je persisterai; mais aussitôt que j'aurai mis Alida en sûreté, je reviendrai ici, et je

Digitized by Google

me présenterai à M. de Valvèdre pour lui répéter tout ce que je viens et tout ce que je te charge de lui dire aussitôt que je serai parti, c'est-à-dire dans une heure.

Obernay vit que ma volonté était exaspérée, et que ses remontrances ne servaient qu'à m'irriter davantage. Il prit tout à coup son parti. — C'est bien, dit-il. Quand tu reviendras, tu trouveras Valvèdre disposé à soutenir ta remarquable conversation, et jusqu'à demain il ignorera que je t'ai vu. Pars le plus tôt possible; je vais tâcher de l'aider à ne pas trouver sa femme. Adieu. Je ne te souhaite pas beaucoup de bonheur, car, si tu en pouvais goûter au milieu d'un pareil triomphe, je te mépriserais. Je compte encore sur tes réflexions et tes remords pour te ramener au respect des convenances sociales. Adieu, mon pauvre Francis. Je te laisse au bord de l'abîme. Dieu seul peut t'empêcher d'y rouler.

Il sortit. Sa voix était étouffée par des larmes qui me brisèrent le cœur. Il revint sur ses pas. Je voulus me jeter à son cou. Il me repoussa en me demandant si je persistais, et sur ma réponse affirmative il reprit froidement : — Je revenais pour te dire que si tu as besoin d'argent, j'en ai à ton service. Ce n'est pas que je ne me reproche de t'offrir les moyens de te perdre, mais j'aime mieux cela que de te laisser recourir à ce Moserwald,... qui est ton rival, tu ne l'ignores pas, je pense?

Je ne pouvais plus parler. Le sang m'étouffait d'une toux convulsive. Je lui fis signe que je n'avais besoin de rien, et il se retira sans avoir voulu me serrer la main.

Quelques instans après, j'étais en conférence avec mon hôte. — Nephtali, lui dis-je, j'ai besoin de vingt mille francs, je vous les demande.

— Ah! enfin, s'écria-t-il avec une joie sincère; vous êtes donc mon véritable ami!

— Oui, mais écoutez. Mes parens possèdent en tout le double de cette somme, placée sous mon nom. Je n'ai pas de dette et je suis fils unique. Tant que mes parens vivront, je ne veux pas aliéner ce capital, dont ils touchent la rente. Vous me donnerez du temps, et je vais vous faire une reconnaissance de la somme et des intérêts.

Il ne voulait pas de cette garantie. Je le forçai d'accepter, le menaçant, s'il la refusait, de m'adresser à Obernay, qui m'avait ouvert sa bourse. — Ne suis-je donc pas assez votre obligé, lui dis-je, vous qui, pour croire à ma solvabilité, acceptez la seule preuve que je puisse vous en donner ici, ma parole?

Au bout d'un quart d'heure, j'étais avec lui dans sa voiture fermée. Nous sortions de Genève, et il me conduisait à une de ses maisons de campagne, d'où je sortis en chaise de poste pour gagner la frontière française.

J'étais fort inquiet d'Alida, qui devait m'y rejoindre dans la soirée et qui me semblait avoir quitté la maison Obernay trop précipitamment pour ne pas risquer de rencontrer quelque obstacle; mais en arrivant au lieu du rendez-vous, je trouvai qu'elle m'avait devancé. Elle s'élança de sa voiture dans la mienne, et nous continuâmes notre route avec rapidité. Il n'y avait pas de chemins de fer en ce temps-là, et il n'était pas facile de nous atteindre. Cela n'eût pourtant pas été impossible à Valvèdre. On verra bientôt ce qui nous préserva de sa poursuite.

Paris était encore, à cette époque, l'endroit du monde civilisé où il était le plus facile de se tenir caché. C'est là que j'installai ma compagne dans un appartement mystérieux et comfortable, en attendant les événemens. Je placerai ici plusieurs lettres qui me furent adressées par Moserwald poste restante. La première était de lui.

« Mon enfant, j'ai fait ce qui était convenu entre nous. J'ai écrit à M. Henri Obernay pour lui dire que je savais où vous étiez, que je vous avais donné ma parole de ne le confier à personne, mais que j'étais en mesure de vous faire parvenir n'importe quelle lettre il jugerait à propos de confier à mes soins. Dès le jour même, il a envoyé chez moi le paquet ci-inclus que je vous transmets fidèlement.

« Vous avez passé le Rubicon comme feu César. Je ne reviendrai pas sur la dose de satisfaction, de douleur et d'inquiétude que cela me met sur l'estomac... L'estomac, c'est bien vulgaire, et *on* en rira sans pitié; mais il faut que j'en prenne mon parti. Le temps de la poésie est passé pour moi avec celui de l'espérance. Je m'étais pourtant senti des dispositions pendant quelques jours... Le dieu m'abandonne, et je ne vais plus songer qu'à ma santé. L'événement auquel je m'attendais et auquel je ne voulais pas croire, votre départ précipité avec *elle*, m'a bouleversé, et j'ai ressenti encore quelques mouvemens de bile; mais cela passera, et la position de don Quichotte que vous me faites me donnera du courage. J'entends d'ici qu'*on* rit encore; *on* me compare peut-être à Sancho! N'importe, je suis à *vous* (au singulier et au pluriel), à votre service, à votre discrétion à la vie et à la mort.

« NEPHTALI. »

La lettre incluse dans celle-ci en contenait une troisième. Les voici toutes deux, celle d'Henri d'abord.

« J'espère qu'en lisant la lettre que je t'envoie, tu ouvriras les yeux sur ta véritable situation. Pour que tu la comprennes, il faut que tu saches comment j'ai agi à ton égard.

« Tu es bien simple si tu m'as cru disposé à transmettre à M. de V... tes offres provocatrices. Je me suis contenté de lui dire, pour

Digitized by Google

sauvegarder ton honneur, qu'une tierce personne était chargée de te faire tenir tout genre de communications, et que le jour où il jugerait à propos d'avoir une explication avec toi, j'étais chargé personnellement de t'en prévenir, enfin que dans ce cas tu accepterais n'importe quel rendez-vous.

« Ceci établi, je me suis permis de supposer que tu allais à Bruxelles pour t'entretenir avec tes parens sur tes projets ultérieurs. Quant à *madame*, j'ai fait, sans beaucoup de scrupule, un énorme mensonge. J'ai prétendu savoir qu'elle s'en allait à Valvèdre et de là en Italie, pour s'enfermer dans un couvent jusqu'au jour où son mari formerait le premier la demande du divorce, que jusque-là la tierce personne pouvait également lui faire connaître toute résolution prise à son égard.

« Il résulte de mon action que M. de V..., qui désirait parler à *madame*, s'est rendu sur-le-champ à Valvèdre, où j'aimais mieux le voir, pour sa dignité et pour ma sécurité morale, que sur les traces des *aimables* fugitifs.

« De Valvèdre, il vient donc de m'écrire, et si, quand *madame* et toi aurez lu, vous persistez à méconnaître un tel caractère, je vous plains et n'envie pas votre manière de voir.

« Je ne me ferai pas ici l'avocat de la bonne cause; je regarde comme un très grand bonheur pour mon ami de ne plus avoir dans sa vie ce lien qui lui confère *la responsabilité sans la répression possible:* problème insoluble où son âme se consume sans profit pour la science. Moins moral et plus positif que lui en ce qui le concerne, je fais des vœux pour que le calme et la liberté des voyages lui soient définitivement rendus. Ceci n'est pas galant, et tu vas peut-être m'en demander raison. Je n'accepterai pas la partie; mais je dois t'avertir d'une chose : c'est que si tu persistais par hasard à demander réparation à M. de V... *de l'injure qu'il t'a faite en ne te disputant pas sa femme* (car c'était là ton thème), tu aurais en moi, non plus l'ami qui te plaint, mais le vengeur de l'ami que tu m'aurais fait perdre. Valvèdre est brave comme un lion, mais peut-être ne sait-il pas se battre. Moi, j'apprends, — au grand étonnement de ma femme et de ma famille, qui t'envoient mille amitiés. Braves cœurs, ils ne savent rien! »

DE M. DE V... A HENRI OBERNAY.

« Je ne l'ai pas trouvée ici; elle n'y est pas venue, et même, d'après les informations que j'ai prises le long du chemin, elle a dû suivre, pour se rendre en Italie, une tout autre direction. Mais est-elle réellement par là et a-t-elle jamais résolu sérieusement de s'enfermer dans un couvent, fût-ce pour quelques semaines?

« Quoi qu'il en soit, il ne me convient pas de la chercher davan-

Digitized by Google

tage : j'aurais l'air de la poursuivre, et ce n'est nullement mon intention. Je souhaitais lui parler : une conversation est toujours plus concluante que des paroles écrites; mais le soin qu'elle a pris de l'éviter et de me cacher son refuge décèle des résolutions plus complètes que je ne croyais devoir lui en attribuer.

« D'après les trois mots par lesquels elle a cru suffisant de clore une existence de devoirs réciproques, je vois qu'elle craignait un éclat de ma part. C'était mal me connaître. Il me suffisait, à moi, qu'elle sût mon jugement sur son compte, ma compassion pour ses souffrances, les limites de mon indulgence pour ses fautes; mais, puisqu'elle n'en a pas jugé ainsi, il me paraît nécessaire qu'elle réfléchisse de nouveau sur ma conduite et sur celle qu'il lui convient d'adopter. Tu lui communiqueras donc ma lettre. J'ignore si, en te parlant, j'ai prononcé le mot de divorce, dont elle m'attribue la préméditation. Je suis certain de n'avoir envisagé cette éventualité que dans le cas où, foulant aux pieds l'opinion, elle me mettrait dans l'alternative ou de contraindre sa liberté, ou de la lui rendre entière. Je ne peux pas hésiter entre ces deux partis. L'esprit de la législation que j'ai reconnue en l'épousant prononce dans le sens d'une liberté réciproque, quand une incompatibilité éprouvée et constatée de part et d'autre est arrivée à compromettre la dignité du lien conjugal et l'avenir des enfans. Jamais, quoi qu'il arrive, je n'invoquerai contre celle que j'avais choisie, et que j'ai beaucoup aimée, le prétexte de son infidélité. Grâce à l'esprit de la réforme, nous ne sommes pas condamnés à nous nuire mutuellement pour nous dégager. D'autres motifs suffiraient; mais nous n'en sommes pas là, et je n'ai point encore de motifs assez évidens pour exiger qu'*elle* se prête à une rupture légale.

« Elle a cru pourtant, dans un moment d'irritation, me donner ce motif en m'écrivant qu'elle comptait se remarier. Je ne suis pas homme à profiter d'une heure de dépit : j'attendrai une insistance calme et réfléchie.

« Mais probablement elle tient à savoir si je désire le résultat qu'elle provoque, et si j'ai aspiré pour mon compte à la liberté de contracter un nouveau lien. Elle tient à le savoir pour rassurer sa conscience ou satisfaire sa fierté. Je lui dois donc la vérité. Je n'ai jamais eu la pensée d'un second mariage, et si je l'avais eue, je regarderais comme une lâcheté de ne l'avoir pas sacrifiée au devoir de respecter, dans toute la limite du possible, la sincérité de mon premier serment.

« Cette limite du possible, c'est le cas où Mme de V... afficherait ses nouvelles relations. C'est aussi le cas où elle me réclamerait de sang-froid, et après mûre délibération, le droit de contracter de nouveaux engagemens.

Digitized by Google

« Je ne ferai donc rien pour agiter son existence actuelle et pour porter à l'extrême des résolutions que je n'ai pas le droit de croire sans appel. Je ne rechercherai et n'accepterai aucun pourparler avec la personne qui m'a offert de se présenter devant moi. Je ne prévois pas de ce côté-là plus que de l'autre des garanties d'association bien durable, mais je n'en serai juge qu'après un temps d'épreuve et d'attente.

« Si on ne m'appelle pas, d'ici à un mois, devant un tribunal compétent à prononcer le divorce, je m'absenterai pour un temps dont je n'ai pas à fixer le terme. A mon retour, je serai moi-même le juge de cette question délicate et grave qui nous occupe, et j'aviserai, mais sans sortir des principes de conduite que je viens d'exposer.

« Fais savoir aussi à Mme de V... qu'elle pourra faire toucher à la banque Moserwald et compagnie la rente de cinquante mille francs qui lui était précédemment servie, et dont elle-même avait fixé le chiffre. S'il lui convient d'habiter Valvèdre ou ma maison de Genève en l'absence de toute relation compromettante pour elle, dis-lui que je n'y vois aucun inconvénient; dis-lui même que mon désir serait de la voir arriver ici pendant le peu de jours que j'ai encore à y passer. Je n'ai pas d'orgueil ou du moins je n'en mets pas dans mes rapports avec elle. J'ai dû longtemps éviter des explications qui n'auraient servi qu'à l'irriter et à la faire souffrir. A présent que la glace est rompue, je ne me crois susceptible d'être atteint par aucun ridicule, si elle veut entendre ce que j'ai désormais à lui dire. Il ne sera pas question du passé, je lui parlerai comme un père qui n'espère pas convaincre, mais qui désire attendrir. Complétement désintéressé dans ma propre cause, puisque par le fait, et sans qu'il soit besoin de solennité, nous nous séparons, je sens que j'ai encore besoin, moi, de laisser sa vie non pas heureuse, elle ne le peut être, mais aussi acceptable que possible pour elle-même. Elle pourrait encore goûter quelque joie intime dans la gloire de sacrifier la fantaisie et ses redoutables conséquences à l'avenir de ses enfans et à sa propre considération, à l'affection de ta famille, au fidèle dévouement de Paule, au respect de tous les gens sérieux... Si elle veut m'entendre, elle retrouvera l'ami toujours indulgent et jamais importun qu'elle connaît bien malgré ses habitudes de méprise... Si elle ne le veut pas, mon devoir est rempli, et je m'éloignerai, sinon rassuré sur son compte, du moins en paix avec moi-même. »

La bonté comique de Moserwald m'avait fait sourire, la rudesse chagrine et railleuse d'Obernay m'avait courroucé, la généreuse douceur de Valvèdre m'écrasa. Je me sentis si petit devant lui, que j'éprouvai un moment de terreur et de honte avant de faire lire à sa

Digitized by Google

femme cette requête à la fois humble et digne; mais je n'avais pas le droit de m'y refuser, et je la lui envoyai par Bianca, qui était venue nous rejoindre à Paris.

Je ne voulais pas être témoin de l'effet de cette lecture sur Alida. J'avais appris à redouter l'imprévu de ses émotions et à en ménager le contre-coup sur moi-même. Depuis huit jours de tête à tête, nous avions, par un miracle de la volonté la plus tendue qui fut jamais, réussi à nous maintenir au diapason de la confiance héroïque. Nous voulions croire l'un à l'autre, nous voulions vaincre la destinée, être plus forts que nous-mêmes, donner un démenti aux sombres prévisions de ceux qui nous avaient jugés si défavorablement. Comme deux oiseaux blessés, nous nous pressions l'un contre l'autre pour cacher le sang qui eût révélé nos traces.

Alida fut grande en ce moment. Elle vint me trouver. Elle souriait, elle était belle comme l'ange du naufrage qui soutient et dirige le navire en détresse. — Tu n'as pas tout lu, me dit-elle, voici des lettres qu'on avait remises à Bianca pour moi au moment où elle a quitté Genève. Je te les avais cachées; je veux que tu les connaisses.

La première de ces lettres était de Juste de Valvèdre. « Ma sœur, disait-elle, où êtes-vous donc? Cette amie polonaise a quitté Vevay; elle est donc guérie? Elle va en Italie et vous l'y suivez précipitamment, sans dire adieu à personne! Il s'agit donc d'un grand service à lui rendre, d'un grand secours à lui porter? Ceci ne me regarde pas, direz-vous; mais me permettrez-vous de vous dire que je suis inquiète de vous, de votre santé altérée depuis quelque temps, de l'air agité d'Obernay, de l'air abattu de mon frère, de l'air mystérieux de Bianca? Elle n'a pas du tout l'air d'aller en Italie... Chère, je ne vous fais pas de questions, vous m'en avez dénié le droit, prenant ma sollicitude pour une vaine curiosité. Ah! ma sœur, vous ne m'avez jamais comprise; vous n'avez pas voulu lire dans mon cœur, et je n'ai pas su vous le révéler. Je suis une vieille fille gauche, tantôt brusque et tantôt craintive. Vous aviez raison de ne pas me trouver aimable, mais vous avez eu tort de croire que je n'étais pas aimante et que je ne vous aimais pas!

« Alida, revenez, ou si vous êtes encore près de nous, ne partez pas! Mille dangers environnent une femme séduisante. Il n'y a de force et de sécurité qu'au sein de la famille. La vôtre vous semble quelquefois trop grave, nous le savons, nous essaierons de nous corriger... Et puis c'est peut-être moi qui vous déplais le plus... Eh bien! je m'éloignerai, s'il le faut. Vous m'avez reproché de me placer entre vous et vos enfans et d'accaparer leur affection. Ah! prenez ma place, ne les quittez pas, et vous ne me reverrez plus; mais non, vous avez du cœur, et de tels dépits ne sont pas dignes de vous. Vous n'avez jamais pu croire que je vous haïssais, moi qui donne-

Digitized by Google

rais ma vie pour votre bonheur et qui vous demande pardon à genoux, si j'ai eu envers vous quelques momens d'injustice ou d'impatience. Revenez, revenez! Edmond a beaucoup pleuré après votre départ, si peu prévu. Paolino a une idée fantasque, c'est que vous êtes dans le jardin qui est auprès du leur : il prétend qu'il vous y a vue un jour, et on ne peut l'empêcher de grimper au treillage pour regarder derrière le mur où il vous a rêvée, où il vous attend encore. Paule, qui vous aime tant, a beaucoup de chagrin; son mari en est jaloux. Adélaïde, qui me voit vous écrire, veut vous dire quelques mots. Elle vous dit, comme moi, qu'il faut croire en nous et ne pas nous abandonner. »

La lettre d'Adélaïde, plus timide et moins tendre, était plus touchante encore dans sa candeur.

« Chère madame,

« Vous êtes partie si vite que je n'ai pas pu vous adresser une grave question. Faut-il garnir les chemises de *ces messieurs* (Edmond et Paul) avec de la dentelle, avec de la broderie ou avec un ourlet? Moi, j'étais pour les cols et manchettes bien fermes, bien blancs et tout unis; mais je crois vous avoir entendu dire que cela ressemblait trop à du papier et encadrait trop sèchement ces aimables et chères petites figures rondes. Rosa, qui donne toujours son avis, surtout quand on ne le lui demande pas, veut de la dentelle. Paule est pour la broderie; mais moi, remarquez, je vous en prie, comme je suis judicieuse, je prétends que c'est avant tout à leur petite maman que ces minois doivent plaire, et qu'elle a d'ailleurs mille fois plus de goût que de simples Genevoises de notre espèce. Donc répondez vite, chère madame. On est d'accord pour désirer de vous complaire et de vous obéir en tout. Vous avez emporté un morceau de notre cœur, et cela sans crier gare. C'est mal à vous de ne pas nous avoir donné le temps de baiser vos belles mains et de vous dire ce que je vous dis ici : guérissez votre amie, ne vous fatiguez pas trop et revenez vite, car je suis au bout de mes histoires pour faire prendre patience à Edmond et pour endormir Paolino. Paule vous écrit. Mon père et ma mère vous offrent leurs plus affectueux complimens, et Rosa veut que je vous dise qu'elle a bien soin du gros myrte que vous aimez, et dont elle veut mettre une fleur dans ma lettre avec un baiser pour vous. »

— Quelle confiance en mon retour! dit Alida quand j'eus fini de lire, et quel contraste entre les préoccupations de cette heureuse enfant et les éclairs de notre Sinaï! Eh bien! qu'as-tu, toi? manques-tu de courage? Ne vois-tu pas que plus il m'en faut, plus il m'en vient? Tu dois trouver que j'ai été bien injuste envers mon

Digitized by Google

mari, envers la sœur aînée et envers cette innocente Adélaïde? Trouve, va! tu ne me feras pas plus de reproches que je ne m'en fais! J'ai douté de ces cœurs excellens et purs, je les ai niés pour m'étourdir sur le crime de mon amour! Eh bien! à présent que j'ouvre les yeux et que je vois quels amis je t'ai sacrifiés, je me réconcilie avec ma faute, et je me relève de mon humiliation. Je suis contente de me dire que tu ne m'as pas ramassée comme un oiseau chassé du nid et jugé indigne d'y reprendre sa place. Tu n'en as pas moins eu tout le mérite de la pitié, et tu as trouvé dans ton cœur généreux la force de me recueillir, un jour que je me croyais avilie et que tu m'avais vu fouler aux pieds. Mais aujourd'hui voilà Valvèdre qui se rétracte et qui m'appelle, voilà Juste qui me tend les bras en s'agenouillant devant moi, et la douce Adélaïde qui me montre mes enfans en me disant qu'ils m'attendent et me pleurent! Je puis retourner auprès d'eux et y vivre indépendante, servie, caressée, remerciée, pardonnée, bénie! A présent tu es libre, cher ange; tu peux me quitter sans remords et sans inquiétude; tu n'as rien gâté, rien détruit dans ma vie. Au contraire, ce mari très sage, ces amis très craintifs du *qu'en dira-t-on* me ménageront d'autant plus qu'ils m'ont vue prête à tout rompre. Tu le vois, nous pouvons nous quitter sans qu'on raille nos éphémères amours. Henri lui-même, ce Genevois mal appris, me fera amende honorable s'il me voit renoncer volontairement à ce qu'il appelle mon caprice... Eh bien! que veux-tu faire? réponds! réponds donc! à quoi songes-tu?

Il est des momens dans les plus fatales destinées où la Providence nous tend la planche de salut et semble nous dire : Prends-la, ou tu es perdu. J'entendais cette voix mystérieuse au-dessus de l'abîme; mais le vertige de l'abîme fut plus fort et m'entraîna.

— Alida, m'écriai-je, tu ne me fais pas cette offre-là pour que je l'accepte? Tu ne le désires pas, tu n'y comptes pas, n'est-il pas vrai?

— Tu m'as compris, répondit-elle en se mettant à genoux devant moi, les mains dans mes mains et comme dans l'attitude du serment. Je t'appartiens, et le reste du monde ne m'est rien! Tu es tout pour moi : mon père et ma mère qui m'ont quittée, mon mari que je quitte, et mes amis qui vont me maudire, et mes enfans qui vont m'oublier. « Tu es mes frères et mes sœurs, comme dit le poète, et Ilion ma patrie que j'ai perdue! » Non! je ne reviendrai plus sur mes pas, et puisqu'il est dans ma destinée de mal comprendre les devoirs de la famille et de la société, au moins j'aurai consacré ma destinée à l'amour! N'est-ce donc rien, et celui qui me l'inspire ne s'en contentera-t-il pas? Si cela est, si pour toi je suis la première des femmes, que m'importe d'être la dernière aux yeux de tous les autres? Si mes torts envers eux me sont des mérites auprès de toi, de quoi aurais-je à me plaindre? Si l'on souffre là-bas et si je souffre

Digitized by Google

de faire souffrir, j'en suis fière, c'est une expiation de ces fautes passées que tu me reprochais, c'est ma palme de martyre que je dépose à tes pieds...

Une seule chose peut m'excuser d'avoir accepté le sacrifice de cette femme passionnée, c'est la passion qu'elle m'inspira dès ce moment, et qui ne fut plus ébranlée un seul jour. Certes je suis bien assez coupable sans ajouter au fardeau de ma conscience. Ma fuite avec elle fut une mauvaise inspiration, une lâche audace, une vengeance, ou du moins une réaction aveugle de mon orgueil froissé. Meilleure que moi, Alida avait pris mon dévouement au sérieux, et si sa foi en moi fut un accès de fièvre, la fièvre dura et consuma le reste de sa vie. En moi, la flamme fut souvent agitée et comme battue du vent; mais elle ne s'éteignit plus. Et ce ne fut plus la vanité seule qui me soutint, ce fut aussi la reconnaissance et l'affection.

Dès lors il se fit une sorte de calme dans notre vie, calme trompeur et qui cachait bien des angoisses toujours renaissantes; mais l'idée de nous raviser et de nous séparer ne fut jamais remise en question.

Nous prîmes aussi ce jour-là de bonnes résolutions, eu égard à notre position désespérée. Nous fîmes de la prudence avec notre témérité, de la sagesse avec notre délire. Je renonçai à mon hostilité contre Valvèdre, Alida à ses plaintes contre lui. Elle n'en parla plus qu'à de rares intervalles, d'un ton doux et triste, comme elle parlait de ses enfans. Nous renonçâmes aux rêves de libre triomphe qui nous avaient souri, et nous prîmes de grands soins pour cacher notre résidence à Paris et notre intimité. Alida prit la peine de s'expliquer avec son mari dans une lettre qu'elle écrivit à Juste, comme Valvèdre s'était expliqué avec elle dans sa lettre à Obernay. Elle persista dans son projet de divorce; mais elle promit de mener une existence si mystérieuse, que nul ne pourrait se porter son accusateur devant Valvèdre. — Je sais bien, disait-elle, que mon absence prolongée, mon domicile inconnu, ma disparition inexpliquée pourront faire naître des soupçons, et qu'il vaudrait mieux que la femme de César ne fût pas soupçonnée; mais puisque César ne veut pas répudier brutalement sa femme, et qu'il s'agit pour tous deux de se quitter sans reproche amer, celle-ci ménagera les apparences et n'affichera pas son futur changement de nom. Elle le cachera au contraire; elle ne verra aucune personne qui pourrait le deviner et le trahir; elle sera morte pour le monde pendant plusieurs années, s'il le faut, et il ne tiendra qu'à vous de dire qu'elle est réellement dans un couvent, car elle vivra sous un voile et derrière d'épais rideaux. Si ce n'est pas là tout ce que souhaite et conseille César, c'est du moins tout ce qu'il peut exiger, lui qui ne s'est jamais couronné despote, et qui n'a pas plus tué la liberté dans l'hyménée

Digitized by Google

qu'il ne veut la tuer dans le monde. « Qu'il me permette, ajoutait-elle, de me refuser à l'entretien qu'il me demande. Je ne suis pas assez forte pour que le chagrin de résister à son influence ne me fît pas beaucoup de mal; mais je le suis trop pour qu'aucune considération humaine pût ébranler ma résolution. »

Elle finissait, après avoir, à son tour, demandé pardon à sa belle-sœur de ses injustices et de ses préventions, en lui signifiant qu'elle ne voulait accepter aucun secours d'argent, quelque minime qu'il pût être.

Quand elle écrivit à ses enfans, à Paule et à Adélaïde, elle pleura au point qu'elle trempa de larmes un billet à cette dernière où elle réglait, avec une gravité enjouée, la grande question des cols de chemise. Elle fut forcée de le recommencer, faisant de généreux et naïfs efforts pour me cacher le déchirement de ses entrailles. Je me jetai à ses genoux, je la suppliai de partir avec moi pour Genève. Je t'accompagnerai jusqu'à la frontière, lui dis-je, ou je me cacherai dans la maison de campagne de Moserwald. Tu passeras trois jours, huit jours si tu veux avec tes enfans, et nous nous sauverons de nouveau; puis, quand tu sentiras le besoin de les embrasser encore, nous repartirons pour Genève. C'est absolument la vie que tu aurais menée, si tu étais retournée à Valvèdre. Tu aurais été les voir deux ou trois fois par an. Ne pleure donc plus, ou ne me cache pas tes larmes. J'avoue que je suis content de te voir pleurer, parce que chaque jour je découvre que tu ne mérites pas les reproches qu'on t'adressait, et que tu es une aussi tendre mère qu'une amante loyale; mais je ne veux pas que tu pleures trop longtemps quand je peux d'un mot sécher tes beaux yeux. Viens, viens! partons! Ne recommence pas tes lettres. Tu vas revoir tes amis, tes fils, tes sœurs, et *Ilion* que tu m'as sacrifiée, mais que tu n'as pas perdue!

Elle refusa, sans vouloir s'expliquer sur la cause de son refus. Enfin, pressée de questions, elle me dit :

— Mon pauvre enfant, je ne t'ai pas demandé avec quoi nous vivions et où tu trouvais de l'argent. Tu as dû engager ton avenir, escompter le produit de tes futurs succès... Ne me le dis pas, va, je sais bien que tu as fait pour moi quelque grand sacrifice ou quelque grande imprudence, et je trouve cela tout simple venant de toi; mais je ne dois pas, pour mes satisfactions personnelles, abuser de ton dévouement. Non, je ne le veux pas, n'insiste pas, ne m'ôte pas le seul mérite que j'aie pour m'acquitter envers toi. Il faut que je souffre, vois-tu; cela m'est bon, c'est là ce qui me purifie. L'amour serait vraiment trop facile, si on pouvait se donner à lui sans briser avec ses autres devoirs. Il n'en est pas ainsi, et Valvèdre, s'il m'écoutait, dirait que je proclame un blasphème ou un sophisme, lui qui ne comprenait pas que ce qu'il appelait une oisiveté coupable

Digitized by Google

pût être l'idéal dévouement que j'exigeais de lui ; mais, selon moi, le sophisme est de croire que la passion ne soit pas l'immolation des choses les plus chères et les plus sacrées, et voilà pourquoi je veux que tu me laisses venir à toi, dépouillée de tout autre bonheur que toi-même...

Oui, je le crois aujourd'hui, moi aussi, que l'infortunée Alida proclamait un effrayant sophisme, que Valvèdre avait raison contre elle, que le devoir accompli rend l'amour plus fervent, et que lui seul le rend durable, tandis que le remords dessèche ou tue ; mais dans le triomphe de la passion, dans l'ivresse de la reconnaissance, j'écoutais Alida comme l'oracle des divins mystères, comme la prêtresse du dieu véritable, et je partageais son rêve immense, son aspiration vers l'impossible. Je me disais aussi qu'il n'y a pas qu'une seule route pour s'élever vers le vrai ; que si la perfection semble être dans la religion du droit et dans les sanctifiantes vertus de la famille, il y a un lieu de refuge, une oasis, un temple nouveau pour ceux dont la fatalité a renversé les autels et les foyers ; que ce droit d'asile sur les hauteurs, ce n'était pas la froide abstinence, la mort volontaire, mais le vivifiant amour. Transfuges de la société, nous pouvions encore bâtir un tabernacle dans le désert et servir la cause sublime de l'idéal. N'étions-nous pas des anges en comparaison de ces viveurs grossiers qui se dépravent dans l'abus de la vie positive ? Alida, brisant toute son existence pour me suivre, n'était-elle point digne d'une tendre et respectueuse pitié ? Moi-même, acceptant avec énergie son passé douteux et le déshonneur qu'elle bravait, n'étais-je pas un homme plus délicat et plus noble que celui qui cherche dans la débauche ou dans la cupidité l'oubli de son rêve et le débarras de son orgueil ?

Mais l'opinion, jalouse de maintenir l'ordre établi, ne veut pas qu'on s'isole d'elle, et elle se montre plus tolérante pour ceux qui se donnent au vice facile, au travers répandu, que pour ceux qui se recueillent et cherchent des mérites qu'elle n'a pas consacrés. Elle est inexorable pour qui ne lui demande rien, pour les amans qui ne veulent pas de son pardon, pour les penseurs qui, dans leur entretien avec Dieu, ne veulent pas la consulter.

Nous entrions donc, Alida et moi, non pas seulement dans la solitude du fait, mais dans celle du sentiment et de l'idée. Restait à savoir si nous étions assez forts pour cette lutte effroyable.

Nous nous fîmes cette illusion, et tant qu'elle dura, elle nous soutint ; mais il faut, ou une grande valeur intellectuelle, ou une grande expérience de la vie pour demeurer ainsi, sans ennui et sans effroi, dans une île déserte. L'effroi fut mon tourment, l'ennui fut le ver rongeur de ma compagne infortunée. Elle avait fait les démarches nécessaires pour obtenir la dissolution de son mariage. Valvèdre n'y

Digitized by Google

avait pas fait opposition; mais il était parti pour un long voyage, disait-on, sans présenter sa propre demande au tribunal compétent. Évidemment il voulait forcer sa femme à réfléchir longtemps avant de se lier à moi, et son absence pouvant se prolonger indéfiniment, l'épreuve du temps exigé par la législation étrangère menaçait ma passion d'une attente au-dessus de mes forces. Est-ce là ce que voulait cet homme étrange, ce mystérieux philosophe? Comptait-il sur la chasteté de sa femme au point de lui laisser courir les dangers de mon impatience, ou préférait-il la savoir complétement infidèle, et par là préservée de la durée de ma passion? Évidemment il me dédaignait fort, et j'étais forcé de le lui pardonner, en reconnaissant qu'il n'avait d'autre préoccupation que celle d'adoucir la mauvaise destinée d'Alida.

Cette pauvre femme, voyant des retards infinis à notre union, vainquit tous ses scrupules et se montra magnanime. Elle m'offrit son amour sans restrictions, et, vaincu par mes transports, je faillis l'accepter; mais je vis quel sacrifice elle s'imposait et avec quelle terreur elle bravait ce qu'elle croyait être le dernier mot de l'amour. Je savais les fantômes que pouvaient lui créer sa sombre imagination et la pensée de sa déchéance, car elle était fière de n'avoir jamais trahi la *lettre de ses sermens*; c'est ainsi qu'elle s'exprimait quand mon inquiète et jalouse curiosité l'interrogeait sur le passé. Elle croyait aussi que le désir est chez l'homme le seul aliment de l'amour, et par le fait elle craignait le mariage autant que l'adultère. — Si Valvèdre n'eût pas été mon mari, disait-elle souvent, il n'eût pas songé à me négliger pour la science : il serait encore à mes pieds !

Cette fausse notion, aussi fausse à l'égard de Valvèdre qu'au mien, était difficile à détruire chez une femme de trente ans, indocile à toute modification, et je ne voulus pas d'un bonheur trempé de ses larmes. Je la connaissais assez désormais pour savoir qu'elle ne subissait aucune influence, qu'aucune persuasion n'avait prise sur elle, et que, pour la trouver toujours enthousiaste, il fallait la laisser à sa propre initiative. Il était en son pouvoir de se sacrifier, mais non de ne pas regretter le sacrifice, peut-être, hélas! à toutes les heures de sa vie.

J'étais là dans le vrai, et quand je repoussai le bonheur, fier de pouvoir dire que j'avais une force surhumaine, je vis, au redoublement de son affection, que je l'avais bien comprise. J'ignore si j'eusse remporté longtemps cette victoire sur moi-même; des circonstances alarmantes me forcèrent à changer de préoccupations.

GEORGE SAND.

(La dernière partie au prochain numéro.)

Digitized by Google

LA RUSSIE

DANS LE CAUCASE

III.

SCHAMYL, SA MISSION RELIGIEUSE ET POLITIQUE, SA CHUTE ET SA CAPTIVITÉ.

I. *Paiédzka ke volnouyou Svanetiiou* (*Voyage dans le Souanéth indépendant*), par M. le général de Bartholomeï, attaché à l'état-major de l'armée du Caucase; Tiflis 1854. — II. *Materialy dlia opiçaniia nagornavo Daghestana* (*Matériaux pour une description du Daghestan montagneux*), par M. A. Bergé; Tiflis 1859. — III. *O Muridakh i o Muridizmé* (*Sur les Murides et le Muridisme*), par M. N. de Khanikof; Tiflis 1847. — IV. *Schest déciat lét Kavkazskoï voïny* (*Soixante Années de guerre dans le Caucase*), par M. R. Fadeïef; Tiflis 1860. — V. Extrait du rapport du commissaire du gouvernement auprès de Schamyl, prisonnier à Kalouga, par M. A. Rounovskii, dans le *Voïennyi Sbornik* (*Revue Militaire*), 1859. — VI. *Schamyl, biographitcheskii otcherk* (*Schamyl, esquisse biographique*), par le même, dans le *Kavkazskii kalendar* (*Annuaire du Caucase*); Tiflis 1861.

I. — LE MURIDISME ET SES APÔTRES, MOLLAH-MOHAMMED, GAZY-MOLLAH, HAMZAT-BEK ET SCHAMYL.

L'islamisme, importé dans le Caucase oriental par les conquérans arabes des premiers temps de l'hégire, c'est-à-dire au VIIe siècle, y a jeté des racines plus profondes que partout ailleurs dans ces montagnes; il s'y est conservé pur de tout alliage avec d'autres croyances. Dans le Daghestan surtout, on l'a vu produire de savans oulémas et de célèbres écoles de théologie : son influence politique a été immense, puisqu'il a réuni sous un même drapeau un essaim de tribus que tout contribuait à séparer, et qu'il a soutenu si longtemps leur faiblesse contre les plus formidables agressions.

Ce principe de cohésion et de résistance est dû à l'introduction parmi ces tribus, il y a une quarantaine d'années, de la réforme re-

Digitized by Google

ligieuse connue sous le nom de *muridisme* (1). Auparavant, la rivalité du dogme orthodoxe ou sunnite, professé par les Osmanlis, et de l'hérésie schyyte, à laquelle les Persans ont adhéré, divisait aussi les montagnards. Les Tchetchenses, convertis par les Turks et les Tartares du voisinage, étaient pour la plupart sunnites, tandis que les peuples du Daghestan avaient été en très grande partie entraînés, par leur proximité de la Perse, vers les doctrines de ce dernier pays. Le muridisme était destiné à rallier ces dissidences dans une vaste et forte unité.

L'islamisme, tel que son fondateur l'a conçu et l'a enseigné, est une doctrine réaliste et pratique, réfractaire aux spéculations métaphysiques comme aux entraînemens du mysticisme et aux caprices de l'allégorie. Mahomet, témoin de l'ascétisme contemplatif des moines chrétiens de l'Orient, l'avait proscrit, dès le commencement de sa carrière, par une négation absolue, exprimée par la parole suivante, qu'a consacrée la tradition écrite (*hadits*): « Pas de monachisme dans l'islam » (*la rèhbanié fi'l islâm*)! Néanmoins, comme toutes les religions, celle de Mahomet a été pénétrée dans la suite des âges par différens courans d'idées; elle a été livrée aux interprétations les plus diverses, les plus opposées, suivant le caractère des nations qui l'ont adoptée. Malgré la défense formelle du prophète, elle s'est laissé dominer par le penchant à la rêverie vague et abstraite qui est dans la nature des Orientaux, et par ces tendances spéculatives qui représentent la réaction du génie de la race aryenne contre le génie sémitique. Ce penchant, qui dès la plus haute antiquité nous apparaît comme ayant son foyer dans l'Inde et la Perse, et qui tenta d'envahir le christianisme par le gnosticisme et le système dualiste de Manès, s'est fait jour aussi dans la doctrine du Koran; il a créé cette sorte d'islamisme mystique qui, suivant les lieux et les temps, a revêtu les formes que nous lui voyons chez les soufis, les ismaéliens ou assassins, les Druses, etc. En même temps les ordres religieux (derviches) naquirent et se multiplièrent parmi les nations musulmanes autres que celles d'origine arabe.

Le muridisme procède du même mouvement d'idées. Il se fonde, il est vrai, comme l'islamisme pur, sur la révélation contenue dans le Koran; sa profession de foi est la même que celle des orthodoxes : il n'y a de Dieu qu'Allah, et Mahomet est son prophète; mais il distingue dans l'explication du texte sacré deux sens, l'un littéral, l'autre allégorique; deux doctrines, l'une exotérique, pour le commun des fidèles, l'autre ésotérique, pour ceux qui aspirent à une

(1) Voyez, sur les temps qui ont précédé cette réforme, la *Revue* du 15 avril 1861. — Voyez aussi la première partie de cette étude dans la *Revue* du 15 juin 1860.

Digitized by Google

haute perfection, pour les initiés. Il admet dans l'éducation religieuse de l'homme quatre degrés qui conduisent des préceptes de la morale simple et usuelle jusqu'à l'extase, la contemplation de la Divinité, et l'absorption en elle : — le *scharyat* (la loi extérieure), — le *tharikat* (la voie), — le *hakikat* (la vérité), — le *marifat* (la science).

Le premier degré est celui où le croyant acquiert le simple mérite que procure l'observation stricte des préceptes renfermés dans le Koran ou dans les paroles traditionnelles du prophète, et des pratiques extérieures, la prière, les ablutions, le jeûne, l'aumône, etc. Dans le second degré, le néophyte s'étudie à devenir aussi vertueux que Mahomet en imitant en tout sa manière d'agir. Il y parvient par une suite d'exercices enseignés aux disciples (murides) par le professeur ou le guide (*mourschid*); il s'élève peu à peu, par une force et une vertu spirituelles, jusqu'à l'adoration intellectuelle de Dieu, au lieu de s'astreindre simplement aux observances légales. Le troisième degré est celui où l'âme se purifie au point de devenir semblable à l'âme pure du prophète, et par suite capable de penser et de sentir comme lui. Une méditation constante de la nature, la connaissance, acquise par l'étude et la réflexion, de la substance des choses, prêtent à l'homme des notions surnaturelles, et le plongent dans une vision extatique (*hâl*) où il entrevoit la vérité (*hakikat*). Cet état d'exaltation s'accuse de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin l'initié entre en communication directe et immédiate avec Dieu. Il touche alors au plus haut terme de la science. Dans ce dernier état, l'âme rompt les liens qui l'attachent à la terre : elle est suspendue entre l'être et le non-être; la paupière charnelle est close, mais le regard intérieur vient donner à l'homme l'intuition sans voile et complète de la Divinité.

La partie essentielle de cet ensemble de préceptes est, à proprement parler, le *tharikat*, qui indique la direction vers la perfection. Pour atteindre à ce point culminant, il y a dans cette voie, suivant les théologiens musulmans, cinq stations correspondant à cinq périodes de l'histoire de l'humanité, en marche vers sa perfectibilité morale. Ces cinq périodes ont eu chacune pour législateur un prophète marqué du sceau divin et élu parmi leurs contemporains les mieux doués des grâces d'en haut : Adam, Abraham, Moïse, Jésus et Mahomet. Ce dernier est le type d'une perfection telle qu'au-delà il ne reste plus qu'à s'identifier à l'essence de Dieu. Ces indications tracent dans l'instruction des murides cinq divisions. Au sortir de la première, ils sont ce que les musulmans appellent « revêtus du caractère d'Adam. » Successivement ils passent par le caractère d'Abraham, de Moïse, de Jésus et de Mahomet. Les exer-

Digitized by Google

cices spirituels ont pour base la formule sacramentelle de l'islamisme : *La ilahi illa Allah* (il n'y a de Dieu qu'Allah), et consistent à prononcer les quatre mots de cette profession de foi par le cœur, le cerveau, l'épaule droite et la rate ou les poumons. Un savant voyageur russe, M. Nicolas de Khanikof, qui nous fournit ce résumé de la doctrine du muridisme, raconte que cette récitation bizarre se pratique de la manière suivante. L'adepte doit d'abord, en retenant son haleine, chasser de son cœur, organe de la pensée chez les musulmans, toute idée autre que celle de Dieu, et faire en sorte qu'il entende distinctement retentir dans son cœur le son *la*. Par un second effort d'imagination, il fera prononcer à son cerveau le mot *ilahi*, puis à l'épaule droite le mot *illa*, et à la rate ou aux poumons *Allah*. Il doit répéter le même acte de dévotion sans reprendre haleine, aussi souvent qu'il le peut. M. de Khanikof raconte qu'il a eu l'occasion de voir à Bokhara des gens qui prétendaient exécuter ce tour de force soixante-dix fois de suite en retenant leur respiration. Il ajoute qu'il ignore si ce temps était suffisant pour répéter ainsi mentalement soixante-dix fois le symbole musulman; mais personne ne devait être tenté d'en faire autant sans une très grande habitude : il arrive en effet que des dévots, emportés au-delà des bornes du possible, paient cet excès de ferveur par une congestion qui les étouffe.

Du muridisme découlent dans l'ordre social et politique le dogme de l'égalité absolue de tous les hommes entrés dans la voie du salut, et par suite le néant de toute distinction ou prérogative entre eux. L'esprit républicain de ce dogme se prêtait trop bien aux habitudes démocratiques des clans montagnards pour ne pas gagner rapidement parmi eux de nombreux prosélytes. En quelques années, il les rallia tous dans la même pensée religieuse et dans un même sentiment de haine contre les *giaours* russes. A la classification des rangs, déterminée par la naissance, le pouvoir ou la richesse, il substitua une hiérarchie purement théocratique, dont les degrés correspondaient à ceux de l'avancement dans l'initiation : le *scharyat* était réservé au peuple, qui a besoin du frein de l'autorité extérieure, le *tharikat* aux disciples ou murides, qui, pour accomplir des actes méritoires, peuvent se passer de la sanction de la loi, le *hakikat* aux *naïbs* ou vicaires de l'imâm, et enfin le *marifat* à l'imâm ou pontife suprême.

C'est par un Boukharien appelé Gazi-Mahoma, homme d'une rare énergie, que le muridisme pénétra dans le Daghestan. Un mollah de Kurdomir, village du Schirvan, appelé Hadji-Effendi-Ismayl, le communiqua, sous la forme d'une révélation céleste, à un savant et vertueux kadhi, Mollah-Mohammed, de l'*aoûl* (village) de Yarakh.

Digitized by Google

Mollah-Mohammed annonça la nouvelle doctrine avec un enthousiasme et un zèle entraînans. Il prêcha la réforme des mœurs, l'oubli des dissensions et des rancunes particulières, l'union de tous, l'observation rigoureuse des préceptes de Dieu et du prophète, l'affranchissement obligatoire pour le musulman du joug honteux et impur des chrétiens, et, comme conséquence, le *gazavat* ou la guerre sainte, la guerre à outrance. Les murides de l'aoûl de Yarakh prirent pour signe de ralliement des *schaschkas* (sabres) de bois, et, se répandant dans les rues et sur les places publiques, firent retentir ces cris à chaque instant du jour : « Musulmans, guerre aux infidèles! mort aux *giaours!* » Cette ardente provocation se répandit, un peu avant 1828, comme une traînée de poudre enflammée, d'aoûl en aoûl, et bientôt tout le district de Kurin fut en feu. Cet appel des murides pénétra jusque dans le nord du Daghestan, où se trouvait alors le général Yermolof, gouverneur du Caucase, avec un corps de troupes. Aussi fin politique qu'habile capitaine, il avait profité des anciennes dissensions des montagnards pour soumettre une grande partie du Daghestan et la Tchetchenia. A la nouvelle inattendue de cette insurrection, il manda auprès de lui à Kouba, sa résidence momentanée, Arslan, khan du Khazi-Koumoukh, province où la première explosion avait éclaté. Chargé de s'enquérir des causes qui l'avaient produite, Arslan-Khan, allié des Russes, avec le grade de colonel et plus tard de général-major, se rendit par ordre d'Yermolof à l'aoûl de Tchacin-Kent, dans le district de Kurin. Il convoqua le kadhi Mollah-Mohammed et les principaux murides. Dans cette conférence, le kadhi ayant reproché en termes assez vifs à Arslan-Khan de s'être fait l'esclave des Russes, celui-ci s'emporta si violemment qu'il le frappa à la figure. Mollah-Mohammed resta impassible à cet outrage et pardonna. C'était en effet un saint homme; son aspect imposant, sa parole vive et éloquente, sa science profonde, sa vie austère, son habitude de dormir sur un cercueil en guise de couche, lui avaient attiré la vénération de tous. Arslan-Khan lui-même ne put résister à son ascendant, le repentir toucha son âme et lui fit trahir les devoirs de sa mission. Il revint auprès du général russe et l'endormit dans une fausse sécurité en lui donnant l'assurance que les désordres du Khazi-Koumoukh étaient apaisés, tandis que lui-même entretenait de secrètes connivences avec les chefs de la secte.

Sur ces entrefaites, Yermolof, rappelé à Saint-Pétersbourg, eut pour successeur Paskievitch, et l'attention du gouvernement russe fut détournée du Caucase par la guerre qu'il eut à soutenir contre la Perse en 1828 et l'année suivante contre la Turquie. Cette circonstance fut favorable au développement du muridisme. Dès 1829,

Digitized by Google

Gazy-Mollah comptait ses adhérens par milliers. C'était un des disciples les plus fervens de Mollah-Mohammed. Celui-ci, que son grand âge rendait peu propre à l'action, le désigna comme chef des montagnards et en même temps lui conféra le caractère sacré d'imâm; il fut le premier pontife du muridisme. Intrépide guerrier, ardent prédicateur, il s'annonça à tous comme l'envoyé de Dieu, chargé de les affranchir du joug odieux des Russes. Son activité tenait du prodige, elle éclatait par les coups les plus hardis, les plus soudains, aux extrémités opposées de la chaîne du Caucase. L'habileté, la prudence avec lesquelles il les dirigeait, lui étaient inspirées par les conseils et l'expérience prématurée d'un jeune muride qui s'était déjà fait connaître par sa vie studieuse et austère, par sa supériorité dans le maniement des armes et les exercices gymnastiques, son intrépidité dans les combats et sa haute intelligence, et qui par ces qualités avait gagné l'entière confiance de l'imâm. Ce jeune muride était Schamyl. Né, comme Gazy-Mollah au village de Himry, dans le nord du Daghestan, il comptait seulement trois ou quatre ans de moins que lui. Le voisinage de leurs habitations les avait réunis pour les jeux de l'enfance et avait développé entre eux une amitié que les mêmes convictions religieuses et patriotiques rendirent de plus en plus étroite à mesure qu'ils avancèrent tous les deux vers l'âge viril. Dans sa jeunesse, Gazy-Mollah, était entré si avant dans la vie contemplative qu'il lui arrivait souvent de passer plusieurs jours de suite dans une silencieuse méditation, les oreilles bouchées avec de la cire pour rester complétement étranger au monde extérieur, *immobile et muet comme une pierre*, suivant l'expression de Schamyl. La voix publique désignait celui-ci comme le bras droit de l'imâm, comme le seul digne de le remplacer. Les éventualités de cette succession pouvaient se réaliser à chaque instant au milieu des périls que Gazy-Mollah se faisait un jeu d'affronter. En effet, au bout de deux ans d'apostolat, il périt dans Himry, assiégé par les Russes sous les ordres du général Véliaminof. M. Bodensted a tracé, dans un récit empreint d'une sombre et magnifique poésie, la fin du héros montagnard. Suivant la version qui l'a guidé, lorsque l'aoûl où s'était retranché Gazy-Mollah, et où il se défendit avec un courage désespéré contre des forces écrasantes, foudroyé par l'artillerie, ne présenta plus qu'un monceau de ruines fumantes et ensanglantées, lorsque les murides qui étaient autour de lui eurent tous succombé, il se prosterna pour faire sa dernière prière, et c'est dans cette attitude, les yeux levés au ciel, la main droite tendue vers l'orient comme vers la source de la lumière et de la liberté, qu'il reçut la balle qui lui donna la mort.

Mais nous savons aujourd'hui, par le seul témoin oculaire qui ait

Digitized by Google

survécu au drame de Himry, que cette version n'est qu'un roman, imaginé sans doute après coup pour rehausser la gloire de Gazy-Mollah, mort martyr de sa foi. La scène suprême de ce drame, telle que l'a racontée Schamyl, est peut-être encore plus extraordinaire et plus émouvante dans la vérité de ses détails. Un officier de l'armée du Caucase, M. Rounovskii, qui s'est imposé la tâche d'étudier de près l'intéressant prisonnier de Kalouga et qui a obtenu de son gouvernement la permission de se mettre en communication journalière avec lui, a publié dans son *Esquisse biographique de Schamyl* les confidences qu'il a reçues, et il les a écrites, ainsi qu'il nous l'apprend dans son introduction, sous sa dictée. On peut considérer cette esquisse comme les mémoires de l'imâm déchu et son testament politique. Naturellement Schamyl s'est attaché à se disculper de tous les actes violens et odieux qui pouvaient lui être imputés, et à présenter son apologie. Son biographe a reproduit ces conversations avec une fidélité tellement scrupuleuse, que l'on serait porté à soupçonner en lui un désir involontaire de trouver son héros irréprochable et de nous le montrer réhabilité. Quoique le témoignage de Schamyl soit très discutable, lorsqu'il raconte à son point de vue particulier ou qu'il explique en sa faveur des faits qui lui sont personnels, on peut l'accepter avec confiance pour ceux où sa responsabilité n'est pas directement en jeu. Le récit de la mort de son ami est surtout curieux, parce qu'il nous fait connaître un incident important dans la carrière politique de Schamyl, et la cause qui retarda pour quelque temps son avénement à la dignité d'imâm et la fit échoir à un autre disciple de Mollah-Mohammed, le vaillant et ambitieux Hamzat-Bek (1).

Cerné de tous côtés dans Himry par les Russes, et après avoir perdu dans des combats longs et acharnés ou par la désertion et la fuite les six cents hommes qui s'y étaient renfermés avec lui, Gazy-Mollah se retira avec Schamyl et quinze murides dans une *saklia*

(1) Un autre fait de la vie de Schamyl qui appelle notre attention, et sur lequel ses révélations récentes ont porté la lumière, est son attitude pendant la guerre de Crimée. Il était resté, disait-on, dans une inexplicable inaction malgré des invitations réitérées de seconder les alliés contre l'ennemi commun. A cet égard, il s'est parfaitement justifié, et voici ce qu'il nous apprend. Dans les commencemens de cette guerre, les généraux commandant les forces turques à Kars et sur le littoral de la Mer-Noire lui firent proposer de venir les rejoindre dans l'Iméreth, à l'ouest de la Géorgie, et de combiner ensemble leurs opérations, tout en conservant pour lui son action principale dans le Caucase oriental. On faisait briller à ses yeux l'espoir de délivrer à ce prix son pays de la domination russe. Aussitôt l'imâm fit un appel général dans la montagne et convoqua tous les hommes en état de porter les armes. Il en réunit 12,000 environ (7,000 de cavalerie et 5,000 d'infanterie). Au printemps de 1854, il se mit en campagne, et, traversant le Daghestan dans une direction sud-ouest, il s'avança vers le cordon militaire qui forme la ligne lezghine des Russes, avec l'intention de surprendre Tiflis. Son plan était d'opérer

Digitized by Google

(maison) en forme de tour fortifiée, qui s'élevait en dehors de l'enceinte du village. Les Russes, postés derrière d'énormes blocs de rochers entassés pour protéger la maison, commencèrent une vive fusillade, pendant qu'une partie d'entre eux, escaladant la toiture, s'efforçaient de la démolir. Gazy-Mollah ne comptait plus que sept ou huit de ses murides encore debout : il leur proposa de sortir résolûment contre les assiégeans et de mourir en vendant leur vie aussi chèrement que possible. Il se précipite le premier; en même temps une pierre, lancée du haut de la toiture, l'atteint à la nuque et le renverse; à l'instant il est achevé à coups de baïonnettes. Schamyl, qui se tenait immédiatement derrière lui, inspiré par sa merveilleuse présence d'esprit et son génie fertile en expédiens, jette d'abord un regard furtif à travers la porte, et aperçoit à dix pas de distance de la maison deux soldats qui couchaient en joue le premier qui apparaîtrait. Il se glisse jusqu'auprès du seuil en se dissimulant, et, rapide comme l'éclair, d'un bond, passant par-dessus la tête des soldats ébahis, va retomber derrière eux. Profitant de leur surprise, il les attaque et les tue : un troisième, qui cherchait à fuir, a le même sort; mais, pendant qu'il était aux prises avec ce dernier, un quatrième survient, et avec sa baïonnette lui traverse la poitrine et le dos de part en part. Saisissant fortement le fusil que tenait son adversaire, il attire celui-ci à lui et l'abat à ses pieds; puis, arrachant le fer qui était demeuré fixé dans sa poitrine et bouchant d'une main sa blessure, il continue de l'autre à combattre contre un groupe qui s'était formé. Dans l'intervalle, une piérre de la grosseur de la tête d'un homme le frappe au flanc droit et lui brise les côtes et l'omoplate. Les Russes le tenaient serré de si près qu'ils ne purent faire usage de leurs fusils contre lui; remarquant dans leurs mouvemens quelque hésitation et du désordre, il redouble d'efforts, les repousse avec son schaschka, et, les forçant à reculer, se fait jour et se sauve par un des sentiers dérobés de la montagne.

une diversion en attirant les Russes du Caucase oriental vers les frontières de la Turquie d'Asie; mais préalablement il crut devoir donner avis du mouvement qu'il projetait au pacha de l'Abkhazie (Omer-Pacha très probablement, quoique Schamyl ne se rappelle plus au juste le nom du général turk avec lequel il fut en rapport dans cette occasion). La réponse du pacha ne se fit pas attendre; mais, à la très grande surprise de Schamyl, au lieu des remercîmens auxquels il croyait avoir droit, elle ne contenait que des reproches, conçus en termes tolérables à peine vis-à-vis d'un simple subordonné, sur son zèle, qui était qualifié d'intempestif. L'imâm fut vivement froissé; mais, concentrant son dépit en lui-même, il jura que, dans toutes les occurrences possibles, il resterait spectateur passif de la lutte. Il envoya l'ordre à son fils Gazy-Mahomet, qu'il avait envoyé en avant avec sa cavalerie, de rentrer immédiatement et de venir le retrouver à Véden, pendant que lui-même se dirigeait vers cette résidence en congédiant en route les troupes qui l'avaient accompagné.

Digitized by Google

Là un nouvel ennemi l'attendait : un montagnard du parti des Russes, embusqué, tira sur lui, et sa balle siffla aux oreilles de Schamyl. Pendant qu'il s'acharnait contre cet agresseur imprévu, garanti contre ses coups par les plis d'un épais *bourka* (manteau), il entend retentir derrière lui les pas précipités d'un fuyard et une voix saccadée murmurer le nom d'Allah ; il se retourne et reconnaît Mahomet-Aly, un de ses compagnons de défense dans la tour, échappé, comme lui, par miracle au massacre. Il s'attache à son bras, s'en fait un appui ; mais à peine a-t-il fait quarante pas, qu'épuisé par la perte de son sang et à bout de forces, il se laisse aller contre un rocher et s'évanouit. La bise, dont le souffle âpre et pénétrant est dans ces montagnes l'avant-coureur du crépuscule, la bise vint, au bout de quelque temps, ranimer ses sens éteints ; il rouvrit les yeux : les hautes cimes du Caucase, sous leur dôme de neige et de glace éternelles, resplendissaient des derniers rayons du soleil en se détachant, dans l'azur du ciel, sur les teintes sombres que la nuit commençait à répandre dans le fond des vallées : c'était l'heure où la voix sonore et cadencée du muezzin appelle du haut des minarets les fidèles à la prière du soir. Le pieux musulman essaya, par un pénible effort, de se soulever pour faire son *namaz* (1) ; mais, vaincu par la douleur, il retomba lourdement en vomissant des flots de sang. Mahomet-Aly, blotti tout auprès et qui ne le perdait pas de vue, jugeant par le silence qui régnait à l'entour que les Russes s'étaient éloignés, sortit de sa cachette pour venir à son aide ; il banda ses plaies comme il put et le transporta à Ountsoukoul, où vivait le beau-père de Schamyl, Abdoul-Aziz, réputé comme le plus habile chirurgien du Daghestan. Par malheur, Abdoul-Aziz était absent. A l'approche des Russes, il avait cherché, comme tous les habitans des environs, un asile dans les bois. Schamyl resta vingt-cinq jours sans secours, dans les angoisses de la souffrance, suspendu entre la vie et la mort. Enfin son beau-père rentra : un premier pansement, fait avec un onguent de sa composition, rendit au pauvre blessé un peu de repos. Vingt-quatre heures d'un sommeil réparateur produisirent un mieux sensible ; en trois semaines, il fut hors de danger, mais il fallut trois mois pour achever sa convalescence. Il se disposait à partir, lorsqu'arriva d'Aschilta sa sœur Fathime, qui avait sauvé dans le désastre de Himry les bijoux et les objets précieux de Schamyl ; elle venait les lui rendre. Ayant appris à son frère qu'elle portait ces objets sur elle, Fathime le vit se troubler, pâlir et devenir sombre. Schamyl s'était rappelé un préjugé populaire qui fait

(1) C'est la prière canonique obligatoire avec les ablutions, pour tous les musulmans, cinq fois par jour, à l'aurore, vers midi et trois heures du soir, au coucher du soleil et dans la nuit.

Digitized by Google

considérer comme un présage funeste la présence dans la maison qu'habite un malade de matières d'or ou d'argent. A ce souvenir évoqué subitement, Fathime éperdue court dans une pièce voisine pour se débarrasser du fatal talisman; mais il était trop tard, la vertu magique du pernicieux métal avait agi sur Schamyl : la fièvre se ralluma plus ardente que jamais, sa blessure de la poitrine se rouvrit, et il fut encore deux mois gravement malade. Enfin sa bonne constitution prit le dessus, peu à peu les forces lui revinrent, et les soins affectueux et habiles d'Abdoul-Aziz lui rendirent la plénitude de la santé.

Pendant qu'il gisait inactif sur son lit de douleur, les événemens avaient marché dans le Daghestan. Harcelés et pressés par des attaques continuelles, les montagnards n'avaient pu se passer d'un chef, et le vieux Mollah-Mohammed avait consacré Hamzat-Bek comme imâm à la place de Gazy-Mollah. La cérémonie se fit avec une pompe solennelle à Irgana. En apprenant le choix de celui dans lequel il aurait pu voir avec envie un rival heureux, Schamyl montra combien son âme était peu accessible à ces sentimens d'ambition qu'on lui a si souvent reprochés, combien ses intérêts personnels avaient peu de prix à ses yeux, pourvu qu'il lui fût permis de contribuer au succès de la pensée de toute sa vie, l'affranchissement de son pays et le triomphe de l'islamisme. Il fit éclater une joie vive et sincère de ce choix, qu'il regardait comme excellent. Aussitôt il se mit en route pour Himry, et, après avoir consacré quelques jours à ses affections de famille, il alla présenter ses félicitations au nouvel imâm et mettre ses services, sans réserve, à sa disposition. Hamzat-Bek, appréciant toute la valeur de Schamyl et son immense influence sur les montagnards, certain en outre de sa loyauté et de son aversion pour toute intrigue tendant à le supplanter, Hamzat-Bek l'accueillit à bras ouverts, le nomma son lieutenant et le prit auprès de lui. Au dire de Schamyl, Hamzat-Bek l'emportait par sa bravoure sur tous les guerriers du Caucase; mais, tel que nous le peint M. Rounovskii, c'était un homme d'une portée d'esprit médiocre, peu propre à la direction suprême des affaires, ignorant tout à fait l'art des combinaisons stratégiques, et incapable d'agir seul sans les conseils de Schamyl. Les escarmouches qu'il dirigea lui-même contre les Russes pendant les quelques mois qu'il fut au pouvoir étaient si mal concertées qu'il ne rencontrait jamais l'ennemi. Il avait résolu avant tout de se fortifier en s'emparant de l'Avarie, l'un des états du Daghestan, dont les khans avaient toujours repoussé le muridisme et inclinaient vers la Russie. Il marcha contre Khounzakh, capitale de ce pays, défendue par l'intrépide Bakou-Bika, veuve du dernier souverain, et ses trois fils. La ville fut prise d'assaut, et Bakou-

Digitized by Google

Bika, alors sexagénaire, ainsi que les jeunes princes, furent impitoyablement égorgés.

Toute l'Avarie se courba sous la volonté du vainqueur; mais les habitans de Khounzakh n'avaient pu contempler sans douleur l'extermination de la famille de leurs souverains bien-aimés. Deux frères de lait d'Omar-Khan, l'un des princes immolés, — Osman et Hadji-Mourad,— l'un âgé de vingt-deux ans et l'autre de vingt, jurèrent sur le Koran de venger la mort des victimes. A l'heure où l'imâm venait d'entrer dans la mosquée de Kounzakh, édifice massif, à la toiture écrasée, au jour sombre et douteux, pour faire la prière publique du vendredi et s'avançait vers la chaire (*minbar*), les deux frères tirèrent sur lui leurs pistolets à bout portant. Hamzat-Bek, atteint en pleine poitrine, s'affaissa sur lui-même et expira à l'instant (1). Un tumulte effroyable s'éleva; les murides firent une décharge générale de leurs armes sur les meurtriers, et Osman tomba criblé de balles. Hadji-Mourad, conservant son sang-froid au milieu du désordre, se jeta la face contre terre et esquiva la mort. Aussitôt les habitans de Khounzakh, fondant sur les murides, les massacrèrent; les murs de la maison de Dieu furent rougis de sang. Ceux qui échappèrent coururent chercher un asile dans le palais en bois des khans; le feu y fut mis aussitôt, et tous périrent dans les flammes ou sous les coups de la fusillade dirigée contre les fuyards qui tentaient de se précipiter par les fenêtres. D'après un renseignement inexact, recueilli par M. Bodensted, Schamyl aurait été du nombre des murides qui s'étaient renfermés dans le palais des khans et se serait enfui inaperçu et sain et sauf; mais il était trop fin, trop prévoyant pour se laisser envelopper dans le désastre de Khounzakh, qu'il avait entrevu depuis longtemps. Il se trouvait alors chez lui, à Himry. Vainement il avait averti à plusieurs reprises Hamzat-Bek de quitter Khounzakh pour aller s'établir en sûreté dans l'aoûl de Gotsatl, vainement il lui avait prédit que tôt ou tard il serait la victime de la sourde et implacable rancune des gens de Khounzakh : Hamzat-Bek n'avait rien voulu écouter. Il répondait à toutes les observations de son lieutenant par ce proverbe du Daghestan : « A présent ma herse laboure dans la bonne terre, à présent elle ne s'accroche plus à des pierres. » Une pensée de vanité le retenait à Khounzakh; il s'imaginait qu'en fixant le siége de son pouvoir dans cette ville il obtiendrait le prestige de passer pour le successeur d'une antique et illustre famille de souverains dont il avait été jadis le sujet et le serviteur. Un jour Schamyl lui envoya un message; d'après son calcul, son envoyé,

(1) Suivant une autre version, ce fut à coups de *kindjals* (poignards) que les deux frères frappèrent Hamzat-Bek.

Digitized by Google

Houceïn, devait mettre trois jours à remplir sa mission. Vers le milieu de la nuit suivante, s'étant réveillé pour faire sa prière, il entendit heurter à la porte de sa maison : il alla ouvrir et reconnut la femme de Houceïn qui venait lui annoncer que son mari était déjà de retour, mais que la fatigue de la marche l'empêchait de venir se présenter lui-même. A ces paroles, Schamyl comprit qu'un grave événement s'était passé : « Hamzat-Bek a été tué! » s'écria-t-il. Le rapport de Houceïn, le lendemain matin, confirma son pressentiment. Cette mort laissait l'autorité tout entière entre les mains de Schamyl. Avant de savoir comment il l'exerça, nous avons à retourner un peu en arrière. Quels avaient été les commencemens du jeune disciple de Gazy-Mollah, du successeur de Hamzat-Bek? C'est ce qu'il faut dire pour mieux faire connaître l'homme dont le combat de Himry a pu déjà nous révéler la valeur.

Les commencemens de Schamyl ne furent point infimes et obscurs, comme on l'a cru pendant longtemps (1). Un officier de l'armée russe, M. Daragan (2), auteur d'un travail sur la guerre du Caucase, prétend que l'on se souvient encore de lui dans la ville de Temir-Khan-Schoura comme d'un petit marchand de raisins et d'un intrépide danseur de la *lezghinka*. D'autres ont affirmé qu'il avait été dans sa jeunesse danseur de corde, d'après une opinion accréditée par son extrême agilité et son habileté sans pareille dans les exercices gymnastiques (3). Tous ces bruits sont faux, et Schamyl, qui en a eu

(1) Je n'entends nullement faire ici allusion aux biographies apocryphes de Schamyl publiées à Paris à l'époque de l'expédition de Crimée, accompagnées de son portrait, le plus fantastique et le plus à contre-sens que l'on puisse imaginer. Les auteurs de ces singuliers écrits auraient de quoi être amplement satisfaits et d'eux-mêmes et de leur travail, si jamais ils ouvraient la brochure de M. le comte W. Sollohub, *le Caucase dans la question d'Orient*, Saint-Pétersbourg 1855, ou s'il leur était possible de lire une autre brochure qui a paru à la même époque, en russe, sous le titre de *Schamyl vu du Caucase et Schamyl vu de Paris!*

(2) *Borba se muridizmom i Schamilem* (*Lutte avec le muridisme et Schamyl*).

(3) Cette agilité fut mise à l'épreuve dans une circonstance qui m'a été racontée par un ancien officier de l'armée du Caucase, et qui mérite d'être connue. C'était au siége d'Akhoulgo en 1839. Après des combats affreux et des pertes considérables, les Russes, commandés par le général Grabbe, étaient parvenus au sommet de la montagne au pied des murailles de l'aoûl; ils le cernaient de tous côtés, excepté sur un point où la roche surplombe à une hauteur immense le cours du Koïçou. Schamyl, réduit aux abois, proposa, pour gagner du temps, des pourparlers. Le général Pullo fut chargé de s'aboucher avec lui; l'imâm promit de se soumettre et remit son fils en otage (*amanat*). Comme les conférences traînaient en longueur, une attaque définitive fut résolue. Pour le coup, on tenait enfin cet ennemi qui déjouait depuis si longtemps toutes les poursuites. En entrant dans Akhoulgo, le premier soin des Russes fut de fouiller toutes les maisons, toutes les anfractuosités du rocher, de sonder toutes les cachettes. Vaines recherches! Schamyl avait disparu. Les soldats crurent décidément qu'il avait fait un pacte avec le diable, ou qu'il était le diable lui-même. La vérité est qu'il s'était sauvé par un prodige

Digitized by Google

connaissance depuis sa captivité, les a démentis formellement, en donnant des détails précis sur sa famille et sa naissance. Il vit le jour à Himry, vers le commencement de moharrem, premier mois de l'année musulmane, en 1212 de l'hégyre, date qui correspond à la fin de juin 1797. Par conséquent il est maintenant dans sa soixante-quatrième année, ou dans sa soixante-septième, comme il le dit lui-même, en comptant par années lunaires. Son père, Dengau-Mohammed, avait le rang d'*ouzden* (homme libre ou noble) et une assez grande aisance qui lui venait de ses jardins ou vergers. Sa mère, Bakhou-Mécédou, était la fille d'un *bek* (prince) appelé Pir-Boudakh. Ils n'eurent, outre Schamyl, d'autre enfant qu'une fille, Fathime, qui fut mariée deux fois, et laissa du premier lit une fille, nommée aussi Mécédou; deux enfans de cette dernière, un garçon, Mahomet, et une fille, Moumina, petits-neveux par conséquent de Schamyl, habitent encore en ce moment Himry. Fathime mourut tragiquement en 1839. Assiégé dans l'aoûl d'Akhoulgo, Schamyl avait alors sa sœur auprès de lui; il lui remit, ainsi qu'à chacune des femmes de son harem, un *kindjal* (poignard), en leur ordonnant de se donner la mort, ou, si elles n'en avaient pas le temps, de se précipiter dans le Koïçou, qui coule au pied d'Akhoulgo, plutôt que de tomber entre les mains des Russes. Fathime, fidèle aux injonctions de son frère, se jeta dans la rivière et périt engloutie dans la profondeur de ses eaux.

Les souvenirs de Schamyl sur son enfance ne remontent pas au-delà de sa quinzième année; tout ce qu'il sait d'antérieur lui a été raconté par ses parens. Faible et maladif, ils n'épargnèrent aucun soin, aucun remède pour lui rendre la santé. Comme rien ne réussissait, ils eurent recours à un moyen que la médecine cabalistique des montagnards indique comme souverain, un changement de nom; ils lui avaient donné à sa naissance celui d'Aly, ils l'appelèrent Schamyl (1), en souvenir du frère de sa mère. Dès lors il porta les deux noms de Schamyl-Aly; mais le premier a prévalu et lui resta seul. Le hasard voulut que cette pratique superstitieuse eût un plein succès : peu à peu l'enfant acquit de la vigueur, et son tempérament devint sain et robuste. Les actes de sa vie de jeune homme qu'il se rappelle sont peu nombreux, mais le caractérisent

d'audace et d'adresse. Pendant la nuit qui précéda l'assaut, il avait fait réunir et ajuster bout à bout les sangles et les brides des chevaux, les bretelles des fusils et les ceinturons des sabres, et, glissant par cette corde improvisée, suspendu sur l'abîme, il avait pris pied sur une barque, et s'était dérobé à la faveur des ténèbres de la nuit.

(1) Schamyl est la prononciation vulgaire du mot *Schamouyl*, qui n'est autre que le nom de Samuel, sous une forme arabe. Le titre qu'il prenait lorsqu'il était à la tête des montagnards est *émir-el mouménin we-imâm el-mouttakin*, « le commandeur des croyans et l'imâm de ceux qui craignent Dieu. »

Digitized by Google

suffisamment. Il dit qu'il était d'une vivacité et d'une pétulance extrêmes, mais qui n'avaient rien d'agressif et d'importun, et qu'il concentrait tout entières sur lui-même. Son ami Gazy-Mollah était au contraire sérieux et taciturne. Remplissant les fonctions de kadhi à Akouscha, il passait à juste titre pour un des hommes les plus savans : il possédait à fond la science du Koran et la connaissance de la langue arabe. Schamyl se mit en premier lieu sous sa discipline, et il dit aujourd'hui que c'est le maître duquel il a le plus appris; ensuite il étudia, et toujours avec ardeur, sous les oulémas du Daghestan les plus en renom pour leur savoir théologique et leur piété, jusqu'à l'âge de trente-trois ans, époque où il sortit de sa retraite pour aller rejoindre les drapeaux de Gazy-Mollah, qui avait pris l'initiative de la guerre sainte.

Les exercices gymnastiques et l'escrime occupaient, avec la prière et l'étude, tous ses instans. Il était sans rival pour le maniement du sabre et du poignard. Sauter au-dessus d'une corde que deux hommes tenaient de leurs mains tendues en l'air, franchir des fossés de douze archines (8 mètres et demi) de large, ce n'était qu'un jeu pour lui. Nul ne pouvait lui résister à la lutte corps à corps ou l'atteindre à la course. Pour fortifier sa constitution, il s'exposait à toutes les intempéries des saisons, nu-pieds, la poitrine découverte. C'est là peut-être la cause, fait observer M. Rounovskii, pour laquelle l'imâm, plus que sexagénaire, ne ressent en rien dans ses anciennes blessures l'action des vicissitudes atmosphériques, ordinairement si douloureuses pour ceux qui portent sur leur corps les honorables cicatrices des combats, à moins qu'il ne faille attribuer cette cause à la méthode curative employée par les montagnards.

Sa quinzième année était à peine révolue, il n'avait pas encore quitté le toit paternel, que la fermeté de son caractère et son ascendant moral s'étaient déjà révélés par un triomphe éclatant. Son père, Dengau-Mahomet, comme tous les autres habitans du Daghestan, était adonné à l'ivrognerie. La vigne croît presque partout dans ce pays, et le vin y est abondant. Le précepte du Koran qui interdit sévèrement toute boisson fermentée était complétement oublié. Les grandes propriétés de Dengau-Mahomet lui fournissaient amplement de quoi satisfaire sa passion. Le jeune Schamyl ne cessait de faire des remontrances à ce sujet à son père; il épiait le moment où son ivresse était dissipée pour paraître devant lui, le livre sacré à la main, et placer sous ses yeux les passages qui prononcent la damnation éternelle contre les infracteurs de ce précepte. Sept fois de suite, Dengau-Mahomet jura de se corriger, mais les sermens d'ivrogne ont apparemment au Daghestan la même valeur que dans notre Europe. Il revenait toujours avec le même entrain à son habi-

Digitized by Google

tude invétérée, et ses voisins ne lui épargnaient ni les railleries ni les rires moqueurs. Schamyl, blessé dans son amour-propre filial et dans sa foi religieuse, déclara au vieillard qu'au premier excès d'intempérance dont il serait témoin, il se donnerait la mort sous ses yeux. La tendresse excessive de Dengau-Mahomet pour son fils, alarmée d'une résolution devant laquelle il savait qu'il ne reculerait pas, lui donna la force de se vaincre; il jura de ne plus boire désormais une goutte de vin, et cette fois il tint parole jusqu'à sa mort, qui arriva vingt ans plus tard.

II. — SCHAMYL BEN-MOHAMMED, TROISIÈME IMAM, CHEF POLITIQUE ET LÉGISLATEUR.

Au début de la vie de Schamyl comme chef politique et législateur doit trouver place un épisode relatif aux événemens qui suivirent la mort inopinée de Hamzat-Bek et au choix de son successeur, parce qu'en nous présentant ces événemens d'une manière différente de tout ce que l'on savait jusqu'ici, cet épisode jette aussi un jour nouveau sur le caractère de celui qui s'y trouva mêlé en sa qualité de vicaire de l'imâm. L'ambitieux aux allures violentes ou hypocrites, prêt à tout pour saisir un pouvoir convoité, s'efface pour ne nous laisser apercevoir que le patriote honnête et désintéressé, acceptant la première place de la libre volonté de ses concitoyens légalement exprimée, et après une résistance modeste qui ne céda qu'à l'amour de la patrie. En ceci, comme le fait observer l'auteur russe, Schamyl est d'autant plus croyable que, dans sa situation nouvelle, il n'a aucun intérêt à déguiser la vérité, et qu'il n'ignore pas qu'il existe encore nombre de personnes qui pourraient le démentir. Le jour même où il apprit de Houceïn que Hamzat-Bek venait d'être assassiné, il fit partir des courriers dans toutes les directions pour convoquer les anciens des tribus, les kadhis et tous les hommes marquans par leurs talens militaires ou leur savoir. Le rendez-vous fut fixé à Gotlokatl, au milieu de la chaîne des monts Araktau. Le surlendemain, tous ces chefs, suivis d'une nombreuse population, se trouvèrent réunis.

Dans le conseil, tenu immédiatement, Schamyl fut proclamé imâm à l'unanimité. Il refusa formellement en déclarant que la gestion des affaires publiques, dans les circonstances présentes, était un fardeau trop lourd et trop difficile à porter pour qu'il pût s'en charger, qu'il était prêt néanmoins à seconder de toutes ses forces l'élu de la nation. Il proposa donc de choisir Saghid d'Igala, personnage recommandable par l'étendue de ses connaissances. Saghid avoua franchement que la faiblesse de son caractère le rendait inhabile à des fonctions qui exigeaient surtout une volonté active et inflexible.

Digitized by Google

Schamyl prononça alors le nom de Gazio de Karata. Le candidat proposé répondit qu'il fallait un homme d'une expérience consommée, d'un courage éprouvé, et ayant mérité déjà par des services éminens la confiance et la sympathie générales, et que Schamyl seul réunissait ces conditions. Il le conjura au nom de tous de se décider. Schamyl resta inébranlable et proposa tour à tour chacun des assistans, puis chacun des chefs influens du pays. Gazio, fatigué de ses refus, l'interpella directement : « Les Russes, lui dit-il, nous entourent de tous côtés; c'en est fait de nous, si nous n'avons personne pour nous commander; le peuple a hâte de se retirer; une fois dispersé, il sera impossible de le réunir de nouveau, et il ne va plus savoir à qui obéir. Es-tu donc, toi aussi, notre ennemi? »

La réponse de Schamyl fut une autre variation du thème qu'il avait mis en avant. Il objecta qu'il lui paraissait impossible de gouverner des tribus indisciplinées et de soutenir en même temps la guerre contre un ennemi terrible. Lui ou tout autre échouerait inévitablement dans cette double tâche. Si elle pouvait être entreprise et menée à bien, il fallait qu'elle fût accompagnée d'une réforme radicale des institutions et des mœurs, opérée d'après les bases du Koran. Il ajouta que si lui-même était jamais imâm, il se croirait obligé en conscience de faire observer la loi de Dieu dans toute sa rigueur, et que ce zèle ne manquerait pas de lui attirer une foule d'ennemis. — Tous lui répondirent qu'ils étaient disposés à obéir aveuglément à ses ordres, et qu'ils répondaient de la docilité de la nation. Sur ces assurances réitérées, Schamyl donna enfin son adhésion. A l'instant, les membres du conseil lui offrirent leurs remercîmens et leurs hommages, et, après s'être prosternés tous ensemble pour faire la prière, ils allèrent annoncer cette nomination au peuple rassemblé et impatient : elle fut saluée et ratifiée par un immense *hourra* et des transports de joie. C'était le 20 septembre (2 octobre) 1834.

Une fois investi de l'autorité, Schamyl apparut à tous, non point en partisan aventureux comme Gazy-Mollah, ni en vengeur de sa cause personnelle comme Hamzat-Bek, mais comme un profond politique, un guerrier expérimenté et un habile administrateur. Les tribus éparses dans le Caucase oriental n'avaient d'autre lien entre elles que le principe religieux enseigné par le muridisme; leurs associations momentanées ne duraient que le temps pendant lequel elles étaient sous les armes. Les réunir sous une même forme de gouvernement, sous une même loi acceptée et respectée par tous, faire enfin de ces membres épars un corps entier, doué d'une vie collective, une nationalité, tel est le plan qu'il se proposa. Il fallait d'abord confirmer sa mission par un gage visible, éclatant; ce gage,

Digitized by Google

ses premiers succès militaires le lui donnèrent, et lui valurent la confiance et le dévouement des populations; la victoire le consacra comme l'élu du ciel. Prêtre avant tout, il dut appuyer son pouvoir sur une base théocratique; c'est au nom de Dieu et du prophète qu'il dictait ses ordres et prescrivait une obéissance absolue. Son premier devoir était d'organiser la guerre sainte; il en fit le but direct ou indirect de toutes ses institutions. Au milieu des périls et des occupations sans nombre que la direction de cette guerre lui attirait, son activité et son génie pourvurent à tout. Il abolit les injonctions brutales et sanguinaires de l'*adat* pour y substituer un code régulier; il transforma des bandes indisciplinées en une armée permanente, docile et aguerrie; du sein du chaos, il fit surgir un système de gouvernement civil et d'administration. Son œuvre avorta par la catastrophe qui livra l'imâm à ses ennemis; mais la grandeur du résultat, une résistance soutenue pendant vingt-cinq ans, avec les plus faibles moyens, contre des ressources inépuisables, atteste la puissance du génie qui l'avait conçue et en partie réalisée. Nous voudrions essayer de décrire ses principales réformes, en consultant les communications directes et verbales qu'il a faites à l'auteur de sa biographie.

Pour l'assister dans la décision des affaires, Schamyl avait créé auprès de lui un conseil suprême (*divan*), dont il avait la présidence, et composé de ses murides les plus éclairés et les plus dévoués, des principaux chefs de la montagne et de ses secrétaires (*mirzas*). En 1840, ce conseil siégeait à Dargo, dans la Grande-Tchetchenia. Plus tard, en 1845, il le transporta dans sa résidence de Véden. Nous connaissons plusieurs de ses membres les plus considérables : Akhverdi-Mahoma, Hadji-Mourad, le meurtrier de Hamzat-Bek, et ancien régent de l'Avarie, Kibit-Mahoma et Daniel-Bek, sultan d'Yeliçoui (1). Le savant Taschav-Hadji, un des hommes les plus influens

(1) Kibit-Mahoma, comme Daniel-Bey, a fait sa soumission en 1859. Akhverdi-Mahoma était l'un des soldats les plus intrépides de Schamyl. On l'a vu souvent se précipiter seul, le *schaschka* en main, sur les bataillons russes, bravant la mort, qui a fini par l'atteindre à Schatyl, aoûl du pays des Khevsours, il y a une quinzaine d'années. La fin de Hadji-Mourad, l'un des chefs de la cavalerie de l'imâm, est encore plus dramatique. Il s'était soumis et avait été distingué par le prince Vorontzof, qui l'admettait à sa table. En 1852, près de Noukha, dans la Transcaucasie, Hadji-Mourad se promenait avec trois des siens, sous l'escorte de deux Cosaques de la suite du prince et appartenant au régiment de Mozdok. On passe devant un tombeau. Le montagnard s'informe; on lui dit que là repose un chef mort les armes à la main en refusant de se rendre. A ce souvenir, qui réveille en lui le caractère indomptable de sa race, il s'arrête comme si un vertige l'avait saisi. On le voit descendre de cheval, se promener devant le tombeau, puis s'arrêter en murmurant une sorte de prière. Soudain il saute en selle, décharge ses pistolets sur les deux Cosaques et prend la fuite. Bientôt cerné, il se défendit longtemps avec ses compagnons. Seul survivant, criblé de blessures, il tire son poignard, et, se dressant par un suprême effort, il crie : « Coupez ma tête maintenant! » (M. de Gilles, *Lettres sur le*

de la Tchetchenia, avait la direction de la justice et le jugement définitif des procès.

La personne sacrée de l'imâm était sous la garde d'une troupe d'élite qui ne le quittait jamais, et recrutée parmi les murides les mieux éprouvés et convaincus de la sainteté de sa mission; ils étaient au nombre de cent vingt, dont une partie continuellement en vigie autour de sa demeure, et l'escortant lorsqu'il se rendait à la mosquée pour présider à la prière. Chacun de ces hommes devait renoncer à tous les liens qui attachent à l'existence : garçons, rester dans le célibat; mariés, s'interdire toute relation avec leur famille pendant la durée de leur service. Leur organisation était la même que celle du reste de l'armée, d'après la division décimale en usage chez la plupart des nations asiatiques : dix soldats pour un chef, dix chefs pour un officier supérieur, et ainsi de suite jusqu'à mille. Outre ses devoirs militaires, chaque soldat de cette troupe privilégiée était tenu de donner à ses frères d'armes l'exemple de l'accomplissement rigoureux des préceptes de la religion et du zèle à propager le muridisme. Ils étaient chargés aussi de la police secrète de l'imâm, police rendue vigilante et soupçonneuse par un état permanent de troubles et la crainte des défections, pénétrant dans l'intérieur de la vie privée, et surveillant même les kadhis et les mollahs.

Le territoire était divisé en circonscriptions, dont le nombre a varié suivant les vicissitudes de la fortune de l'imâm; au moment de son apogée, vers 1844 et 1845, ce nombre était de vingt-quatre à vingt-cinq. A la tête de chacune était un lieutenant (*naïb*) (1) investi de fonctions à la fois religieuses, politiques, militaires et administratives, chargé de percevoir l'impôt, de recruter des soldats, de faire observer strictement le *scharyat* (la loi extérieure), de vider les différends et d'arrêter le cours des vengeances personnelles. Chaque *naïbat* était subdivisé en cercles sous la juridiction d'un chef (*debir*), et les cercles en communes sous la direction d'un *mollah*, magistrat politique et judiciaire. Le nombre des aoûls compris dans un *naïbat* et l'étendue plus ou moins grande de cette lieutenance variaient de deux mille à sept mille familles, suivant le plus ou moins de pouvoir que l'imâm voulait confier à son représentant. Il

Caucase, p. 133-134.) — Dans ces derniers temps, le conseil de Schamyl comptait six membres effectifs, Mohammed-Effendi de Kazy-Koumoukh, Radjabil-Mahoma de Tcherkei, Yahia-Khadjio, chef de l'artillerie, Djemâl-Eddin, beau-père de l'imâm, Khadjio-Debir de Karana, et Mittlik-Mourtazali, commandant des murides gardes du corps; — de plus, deux secrétaires, Mohammed-Khadi et Amir-Khan.

(1) Les Russes ont maintenu ce système de circonscriptions et de gouvernement local par des *naïbs*, que nomme l'empereur, avec un officier russe pour adjoint, relevant du commandat militaire du district. Ils ont laissé autant que possible aux montagnards leurs institutions démocratiques, leurs *mekkémé* (assemblées populaires) et leurs *anciens* pour chefs.

Digitized by Google

s'était réservé la décision des affaires les plus importantes et de la peine à prononcer contre les grands criminels. Au-dessous du tribunal du naïb, il y avait la justice des *kadhis*, en même temps officiers de police, chargés d'avertir régulièrement le naïb de tous les événemens de quelque gravité, et de donner aux proclamations et aux ordres de Schamyl la plus grande et la plus prompte publicité.

Les naïbs entretenaient un corps de cent à trois cents cavaliers (*mourtaries*) pour leur garde et leur police particulière. Le corps des *mourtaries* se recrutait ainsi : chaque dizaine de maisons d'un aoûl fournissait un homme, et, tant qu'il vivait, sa famille était exempte d'impositions. Son équipement et son entretien incombaient aux neuf autres familles. En cas de rassemblement pour une expédition, le naïb était obligé de se trouver prêt, au lieu et au temps indiqués, avec un contingent pris parmi les habitans, et dont le chiffre était déterminé à l'avance. Ceux-ci pouvaient être appelés sous les drapeaux depuis l'âge de quinze ans jusqu'à soixante; ils devaient savoir à fond le maniement des armes et l'exercice du cheval, et en tout temps être pourvus de cent cartouches au moins. Chacun était tenu de s'équiper à ses frais, et, à l'entrée en campagne, de s'approvisionner de vivres. Il n'y avait d'exception que pour ceux qui prouvaient qu'ils avaient été ruinés par une invasion de l'ennemi; ils recevaient alors tout ce qui leur manquait, armes ou chevaux, aux frais du trésor public (*beït-el-mâl*).

Les invalides, les vieillards, les femmes et les enfans étaient envoyés avec les bestiaux et les meubles au fond des forêts, dans des retraites ignorées et sûres, tandis que les habitations, les réserves de grains et les moissons étaient incendiées. Le pays entier, livré à la destruction, ne présentait plus à l'ennemi en marche que des ruines et la solitude.

Quelques détachemens organisés en colonnes volantes furent un des moyens stratégiques les plus efficaces qu'employa Schamyl dans les commencemens de la guerre. Ces colonnes, menaçantes et rapides comme la foudre prête à éclater sur la tête des montagnards douteux ou rebelles, lui servaient à les contenir dans le devoir. Dans leurs mouvemens insaisissables, elles harcelaient les bataillons russes s'avançant péniblement à travers des lieux impraticables, et traînant le lourd fardeau de leurs convois et de l'artillerie. En 1843, Schamyl avait une cavalerie de cinq mille hommes, soldés comme sa garde et constituant le fonds et la force principale de son armée.

D'après un renseignement fourni par lui-même, dans une soirée qu'il passa chez M. l'aide-de-camp-général de G..., pendant son séjour à Pétersbourg en 1859, l'imâm a eu jusqu'à cinquante mille hommes à la fois sous les armes. Dans la conversation, le nom d'Abd-el-Kader ayant été mis en avant, Schamyl demanda combien d'an-

Digitized by Google

nées l'émir avait résisté et le chiffre de ses troupes : on lui dit seize ans et seize mille hommes. Il sourit, comme s'il eût cherché à établir une comparaison à son avantage, et pour le temps pendant lequel il avait combattu (vingt-cinq ans), et pour le nombre de ses soldats.

Afin de régulariser ses rapports avec les naïbs et de leur transmettre ses ordres, il avait établi des préposés ou officiers-généraux (*moudirs*). Ces fonctions, qui ont été remplies successivement par les hommes en qui il avait le plus de confiance, étaient en dernier lieu entre les mains de son fils, Gazy-Mahomet. Ce n'est pas tout : voulant protéger les populations contre les exactions des naïbs et empêcher les concussions, il avait des surveillans (*mouhtécibs*) qui remplissaient leur mission secrètement. Leur nombre était indéterminé; ils n'avaient pas de résidence fixe, et se transportaient d'un aoûl à l'autre, partout où ils soupçonnaient l'existence de quelque prévarication. L'institution des moudirs et des mouhtécibs est un emprunt qu'il avait fait à l'administration turque, d'après les conseils d'un Tchetchense, nommé Youçouf-Hadji, qui avait longtemps résidé à Constantinople.

La création de son artillerie, qui remonte à 1841, prouve seule combien il était supérieur à tout ce qui l'entourait, car il eut à vaincre alors l'opposition et les préjugés superstitieux des membres de son conseil suprême. Il fit d'abord mettre en état une vieille pièce du calibre de six qui était restée dans les montagnes. Les événemens de 1843 dans le Daghestan mirent en sa possession un nombre assez considérable de pièces de campagne ou de position. Il en garnit tous les points importans, qu'il fortifia avec le plus grand soin. Enfin en 1845 il établit une fonderie à Véden, où furent coulés, pendant les vingt-cinq années de son administration, une cinquantaine de canons. Les procédés de fabrication que lui-même a décrits dans une de ses conversations avec le commissaire du gouvernement placé auprès de lui à Kalouga sont tout ce que l'on peut imaginer de plus primitif; aussi ces canons étaient-ils bientôt hors de service. Quatre seulement ont paru répondre à toutes les conditions qu'exige l'art de la balistique. Chaque canon portait le sceau de l'imâm avec cette inscription : « fondu par ordre de Schamyl. » Il avait trois poudrières en activité : à Ountsoukoul, Gounib et Véden, cette dernière mise en mouvement par un appareil hydraulique. A Véden, on fondait les boulets et on fabriquait les fusées de guerre. Les boulets portaient d'un côté le nom de Schamyl, et de l'autre ces mots : « que Dieu augmente et exalte sa gloire! » Les fusées étaient si mal faites et produisirent si peu d'effet, qu'il ne tarda pas à y renoncer. La poudre était remise aux murides seulement. Lorsqu'il y avait un déploiement de forces extraordinaire et urgent, Schamyl en envoyait une certaine quantité aux naïbs, pour la distribuer aux

Digitized by Google

habitans. En temps ordinaire, ceux-ci la fabriquaient eux-mêmes. Il n'y avait pas de village dans le Daghestan où ils ne produisissent celle qui était nécessaire à leur consommation usuelle; ils en fournissaient aux Tchetchenses, qui ignoraient l'art de la fabriquer, et qui l'achetaient en donnant deux balles pour une cartouche.

Une autre réforme qui date de 1842 fut celle de l'ancienne hiérarchie militaire, que Schamyl essaya de remplacer par le *nizâm* (troupes régulières) sur le modèle de l'infanterie russe. Il conféra le grade de général à ses trois principaux naïbs, Akhverdi-Mahoma, Schwaïb-Mollah et Ouloug-Bey, avec le droit de porter sur chaque côté de la poitrine, comme insigne, deux demi-étoiles en argent. Les autres naïbs et plusieurs chefs de sa cavalerie reçurent le titre de capitaine que faisait reconnaître une plaque ovale; une plaque plus petite caractérisait les substituts des naïbs, les kadhis et les anciens des aoûls. Cette tentative d'organisation militaire n'eut aucun succès; son nizâm fut écrasé et détruit en 1851 par le prince Bariatinskii, alors général-major, auprès de Schalty, sur la rivière Bassa, et Schamyl abandonna l'idée d'avoir des troupes régulières. Il ordonna même à ses naïbs de ne marcher jamais contre les Russes par masses compactes, mais de les harceler continuellement, sachant que les montagnards sont incapables de soutenir pendant longtemps le feu, particulièrement celui de l'artillerie, et d'affronter en ligne des colonnes serrées.

La discipline était des plus sévères et l'obéissance devait être aveugle; ses ordres, transmis hiérarchiquement, parvenaient de lui jusqu'au dernier officier. Suivant les circonstances, la plus légère infraction pouvait être punie de mort. Un morceau de feutre gris attaché autour du bras droit était le signe d'infamie pour la lâcheté dans un combat; une pièce de la même étoffe cousue dans le dos indiquait celui qui avait pris la fuite. Tout homme qui portait le feutre accusateur était exclu du commerce avec les femmes, et il fallait une suite d'actions d'éclat pour qu'il fût réhabilité.

Comme contre-partie des punitions, il y avait un ordre gradué de récompenses et de gratifications; dans l'origine, elles consistaient en dons en nature, armes, vêtemens, chevaux, bœufs et moutons, quelquefois en sommes d'argent. En 1840, il institua des décorations: une médaille ronde en argent pour les *youz-baschis* (chefs de cent hommes), avec une inscription attestant que c'était le prix de la bravoure, une plaque triangulaire pour les *utsch-youz-baschis* (chefs de trois cents), et enfin pour les *besch-youz-baschis* (chefs de cinq cents) des épaulettes en argent, avec un porte-épée du même métal. Chacune de ces distinctions conférait des honneurs en proportion de sa rareté et de sa valeur. La troisième donnait le rang de *bek* et de grands avantages pécuniaires.

Digitized by Google

En ce qui touche la législation civile, réglée par le Koran et suivie dans tous les pays musulmans, à part de légères variations de jurisprudence, il n'y avait rien à innover. Schamyl ne pouvait se proposer d'autre mission que de faire prévaloir le *scharyat* sur la loi traditionnelle (*adat*), et cette mission, il l'accomplit avec zèle par la proscription de l'*adat* comme offensant la volonté de Dieu et du prophète. Les Russes, en se substituant à lui vis-à-vis des montagnards, ont pris à tâche de remettre en vigueur ces antiques coutumes toujours chères au peuple, et en cela il faut voir un trait de politique habile, puisque l'*adat* est contraire à l'influence de l'islamisme, le plus énergique ressort de la résistance qu'ils ont rencontrée. La législation pénale seule reçut quelques modifications, mais d'un caractère purement réglementaire. Une amende en argent, — à défaut d'argent, en produits du sol, — proportionnée d'ailleurs à la nature du délit, punissait la violation des préceptes du *scharyat* et des ordres de l'imâm. Elle était double lorsque le voleur était pris en flagrant délit; une moitié était attribuée à la personne lésée, l'autre moitié au trésor public. Contre les fautes plus graves, il y avait l'emprisonnement et la séquestration dans un souterrain; l'adultère, le meurtre, la trahison ou l'espionnage étaient passibles de la peine de mort par la décollation, ou quelquefois, pour les murides, par la fusillade ou le poignard. Afin d'empêcher les relations secrètes avec l'ennemi, la population de la Tchetchenia avait été divisée en dizaines, chacune solidairement responsable pour tous ses membres; en cas de trahison ou de fuite de l'un d'eux, une amende de 50 roubles était infligée à la dizaine dont il faisait partie, sans préjudice de la peine de mort pour le coupable, s'il était arrêté.

Les revenus publics provenaient de diverses sources : 1° la dîme du produit de chaque propriété foncière (*zekat*), 2° la capitation sur les familles, 3° la cinquième partie (*khoums*) du butin fait sur l'ennemi, 4° les amendes et les confiscations. La comptabilité était tenue par le trésorier de Schamyl, Khadjio; elle n'était pas, comme on peut facilement le supposer, des plus compliquées: Khadjio se bornait à enregistrer les recettes et les dépenses sur des morceaux de papier qu'il serrait dans un coffre et qui servaient ensuite à établir les comptes définitifs. De cette manière les dépenses étaient faites assez régulièrement, et la caisse publique, comme la caisse particulière de l'imâm, suffisamment garantie contre toute tentative de soustractions.

La seule monnaie qui ait cours au Caucase oriental est la monnaie russe, principalement celle d'argent. Les pièces d'or, comme les demi-impériales et les ducats dits de Hollande, sont mises en réserve pour la parure des femmes. Quant aux pièces de billon ou aux roubles-assignats, les montagnards cassent les premières, lorsqu'elles

Digitized by Google

tombent entre leurs mains, ou déchirent les autres. Un des projets auxquels Schamyl tenait le plus était celui de faire battre monnaie à son effigie, mais il était arrêté par la crainte d'éveiller des idées de luxe parmi des populations auxquelles il voulait conserver leur antique simplicité, et c'est dans cette prévision qu'il avait interdit l'exploitation des mines dont le Daghestan est si richement pourvu (1). Cette défense était si absolue, qu'elle s'étendait même aux mines qui auraient pu fournir le plomb, indispensable aux besoins de la guerre. Les montagnards devaient y suppléer en ramassant, comme ils l'ont fait du reste de tout temps, les projectiles russes égarés de côté ou d'autre.

Les ressources publiques étaient affectées aux frais de la guerre sainte, à la solde de la cavalerie et de la garde de l'imâm, à l'entretien des mosquées, des veuves et des orphelins. Le trésor de l'état fut transporté successivement dans les résidences qu'occupa Schamyl : à Dargo en 1840, depuis 1845 à Véden.

Le bruit courait qu'il avait accumulé d'immenses richesses, enfouies dans des cachettes, au milieu des forêts de l'Itschkéry, à Andi et à Véden; mais, si l'on songe aux dépenses énormes qu'entraînait une guerre continuelle, on jugera sans peine de l'état peu florissant de ses finances par ce qui lui restait au moment de sa chute. Au mois d'août 1859, lorsqu'il courait se réfugier dans son dernier asile, à Gounib, son escorte fut attaquée dans les forêts de Karakh par les habitans de Tilitl, qui lui enlevèrent 15,000 roubles argent (60,000 francs), des effets précieux, ainsi que cinquante bêtes de somme, butin que les assaillans se partagèrent entre eux. En dernier lieu, quand il fut fait prisonnier, on ne trouva en sa possession qu'un petit sac contenant à peu près 7,000 roubles en monnaies d'or et d'argent; lui et les siens manquaient de vêtemens, au point qu'il fallut les habiller à leur arrivée à Temir-Khan-Schoura. D'ailleurs, si dans son intérieur, tel que nous l'a dépeint une curieuse relation publiée il y a cinq ans (2), l'imâm était d'une simplicité patriarcale, s'il rivalisait par sa tenue modeste, par sa vie frugale, avec le dernier de ses soldats, il n'hésitait point à se montrer généreux jusqu'à la prodigalité lorsqu'il s'agissait de récompenser une noble action, de gagner à son parti une tribu puissante ou de faire l'aumône.

(1) Ayant découvert l'existence d'ateliers de faux monnayeurs, il se contenta d'abord de confisquer leurs ustensiles de fabrication et de leur infliger une amende, faisant réflexion que les montagnards ne devaient pas regarder comme un crime énorme de contrefaire la monnaie de l'ennemi; mais, comme cette mesure fut inefficace et que cette industrie prenait des développemens, il menaça les coupables de la peine de mort.

(2) *Souvenirs d'une Française captive de Schamyl* (M[me] Anne Drancey), par Édouard Merlieux; Paris 1857.

Digitized by Google

Rigoureux à rendre la justice, toute plainte contre l'oppression était accueillie et obtenait satisfaction. Nul ne trouvait grâce devant lui, et il n'a pas hésité devant le sacrifice même de quelques-uns de ses plus proches parens. Pour contenir des tribus rivales ou jalouses l'une de l'autre, accoutumées à une liberté sans frein, et celles aussi que la considération de leurs intérêts froissés ou ruinés par la guerre ou la crainte des Russes inclinait vers eux, il employait les moyens les plus terribles d'intimidation : l'incendie, l'extermination de la population virile, la captivité des femmes et des enfans. Celles dont la fidélité lui paraissait chancelante ou douteuse étaient forcées d'émigrer et reléguées au loin dans des lieux qu'il leur assignait pour demeure. Les défections accomplies ou projetées lui étaient aussitôt révélées par sa police, et prévenues ou châtiées immédiatement; aussi son nom était-il devenu l'objet d'une crainte en quelque sorte superstitieuse. Ce régime de terreur organisée devait provoquer des réactions secrètes et lui susciter des ennemis : aussi ne lui ont-ils pas manqué; mais la plus grande prudence veillait au choix de ceux qui entouraient sa personne ou qui étaient admis à l'approcher. Jamais il ne se montrait à la foule qu'escorté de ses murides; il n'était que très difficilement accessible, et seulement pour ses intimes. Dans sa maison, il y avait une chambre réservée qui lui servait à la fois d'oratoire et de cabinet de travail et où il prenait seul ses repas; c'est là qu'il se retirait quand il voulait consacrer la nuit à la prière ou à la lecture des livres saints. Son fils Gazy-Mahomet et son trésorier Khadjio avaient seuls le droit d'y pénétrer; son beau-père, le docte mollah Djemâl-Eddin, son maître vénéré, l'oracle de tout le Daghestan, n'y était admis que rarement (1).

Depuis son avénement, les Tchetchenses, autrefois la nation prédominante et les instigateurs de tous les mouvemens contre les Russes, avaient cédé le pas aux Lezghis, compatriotes de Schamyl. Les premiers, légers par caractère, moins enclins à croire à son infaillibilité, supportaient avec moins de docilité leur subordination. Aussi, tout en demeurant habituellement parmi eux, l'imâm ne se séparait point de ses fidèles Lezghis. Lorsqu'il méditait avec leur concours une entreprise de quelque importance, il s'enfermait dans sa chambre particulière, et l'entrée en était gardée à vue. Pendant quinze jours ou trois semaines de suite, il passait les jours et les nuits dans le jeûne, la prière et la lecture du Koran, atten-

(1) Cette habitude de manger toujours en *a parté* date de l'époque où il habitait Dargo (1840-1845). Sa famille lui ayant fait remarquer alors que sa présence intimidait ses convives et les empêchait de s'abandonner à leur appétit, il s'abstint désormais de paraître parmi eux. Même lorsqu'il allait passer la nuit avec l'une de ses femmes, et que le lendemain matin il prenait le thé chez elle, l'étiquette voulait que celle-ci n'eût d'autre rôle que de le servir, en se tenant devant lui dans une attitude respectueuse.

Digitized by Google

dant une révélation d'Allah et un entretien face à face avec le prophète, et, après l'avoir obtenu, il apparaissait à ses murides, aux naïbs, aux kadhis, aux mollahs convoqués, pour leur annoncer la décision du ciel. S'il rencontrait chez une tribu de la résistance à ses volontés, ou s'il remarquait un refroidissement de zèle, il se vouait pareillement à une retraite de cinq ou six jours dans la mosquée, après quoi il en sortait, et en présence du peuple assemblé il prêchait l'amour de Dieu, la haine des Russes avec tant de force et d'enthousiasme, que l'attachement pour lui et sa doctrine se rallumait avec plus d'ardeur. Au milieu de sa péroraison, il apostrophait ses naïbs, leur reprochant leurs injustices et leurs oppressions, menaçant le peuple de la colère céleste, s'il accueillait les Russes, et lui annonçant que les mosquées seraient changées en églises, les femmes déshonorées, et les plus vaillans hommes faits soldats ou serfs.

Pour propager sa doctrine, il avait fondé auprès de chaque mosquée une école où les enfans étaient élevés dans les principes du muridisme. L'indépendance sauvage dans laquelle vivaient les tribus du Daghestan avait réagi d'une manière fâcheuse sur les mœurs publiques, qui étaient très relâchées; Schamyl entreprit de les réformer et de les ramener à la pureté qu'enseigne la loi religieuse. Il prescrivit à ses naïbs de favoriser les mariages précoces, mais en intervenant dans ces négociations délicates avec les égards dus aux familles. Malheureusement cette mesure, dictée par les meilleures intentions, devint, malgré lui, une source d'abus par la cupidité de ceux à qui il en avait remis l'exécution. Les naïbs dépêchaient de divers côtés des matrones chargées de s'informer des filles nubiles, et ils forçaient les parens à les marier à des jeunes gens qui obtenaient leur connivence moyennant une somme préalablement stipulée. Schamyl était intraitable dans la répression de ces manœuvres coupables; le naïb était destitué à l'instant, sans préjudice de peines plus rigoureuses. C'est dans le même esprit qu'il menaça d'une amende toute femme qui serait surprise sans porter le *schalvar* (pantalon), insigne de la pudeur féminine dans l'Orient, et il flétrit publiquement celles de l'aoûl d'Inkhoulu qui, allant à la rivière chercher de l'eau, se baignaient en déposant leur schalvar sur le bord. Avant lui, il y avait quelques tribus (Akoual, Kalalal, Kidatl et autres) dont les femmes étaient notées d'infamie dans tout le Caucase, précisément parce qu'elles s'étaient déshabituées de revêtir le schalvar. La volonté ferme et persévérante de l'apôtre fit cesser au moins publiquement ces désordres.

Tous ses efforts tendaient à faire prévaloir dans la vie domestique des montagnes les règles du *scharyat*. Ces règles difficiles et austères

condamnent le luxe sous toutes les formes possibles : les parures mondaines, les vêtemens de soie, les bijoux, la danse, la musique, etc.; l'emploi des pierres précieuses n'est toléré que pour l'ornementation des armes et des livres traitant de sujets de théologie ou de dévotion. Elles tendent à faire de l'homme une sorte d'ascète et de moine au milieu de la vie de famille. Il semble que par ces réformes il aspirait à réaliser un idéal impossible; mais la meilleure preuve qu'elles étaient opérées avec un admirable bon sens pratique, et qu'elles répondaient à un besoin réel, c'est qu'il s'est maintenu pendant vingt-cinq ans à la tête des populations auxquelles il les avait fait accepter, et qu'elles l'ont vu s'éloigner avec un profond regret.

La durée de la domination de Schamyl, trop courte pour lui permettre d'achever son œuvre de régénération, a été suffisante néanmoins pour laisser dans le Caucase une trace profonde et ineffaçable. Les germes d'organisation et de civilisation qu'il y a déposés ne sont pas perdus et profiteront à ceux qui sont appelés à lui succéder. La dictature dont il était armé a été violente, mais nécessitée par les exigences de sa position vis-à-vis des tribus indomptables qu'il avait à tenir sous le frein, par un état de guerre et de défense à outrance, par le besoin de se prémunir sans cesse contre la trahison et les rancunes particulières. Elle a été bienfaisante aussi pour ces tribus, en leur apprenant la discipline du commandement et de la loi, en faisant taire leurs haines particulières, en les forçant au respect de la vie et de la propriété d'autrui, et en leur enseignant à chercher la sanction de la justice, non dans l'usage de la force brutale, mais dans le recours à une autorité supérieure, impartiale et tutélaire pour tous. Si sa sévérité fut inexorable, on ne saurait lui reprocher aucun acte de cruauté inutile (1). Les Russes ont proclamé eux-mêmes son humanité envers ses prisonniers; plus ils étaient près de sa personne, plus leur sort était doux. Ceux qui étaient échus à ses naïbs et qui avaient à se plaindre leur

(1) Je n'entends nullement affirmer que Schamyl n'a pas été quelquefois cruel et impitoyable de sang-froid dans des circonstances où il croyait que sa politique lui en faisait une nécessité; d'ailleurs les Orientaux, placés en dehors du christianisme et des principes d'humanité qu'il inspire, ont sur ce point des idées toutes différentes des nôtres. Depuis qu'il est à Kalouga, il a cherché à expliquer sa conduite et à se disculper; mais malgré tout ce qu'il a pu dire à son biographe, on est porté à le soupçonner d'avoir pris une part active, avec son prédécesseur Hamzat-Bek, au massacre de la famille des khans d'Avarie. Les raisons qu'il a données aussi pour justifier le meurtre de trente-quatre officiers russes, ses prisonniers, parmi lesquels était le lieutenant-colonel Veсlitskii, paraissent non-seulement insuffisantes, mais encore misérables. C'était à l'époque de l'expédition contre Dargo, en 1845. Des pourparlers avaient été entamés pour l'échange des prisonniers, et on avait promis à l'imâm de lui envoyer dans un très court délai la liste des siens que l'on se proposait de lui rendre; mais dans l'intervalle les officiers captifs reçurent un billet dissimulé dans une motte de beurre et où on leur disait de prendre courage et d'avoir de la patience, parce que les troupes russes étaient sur le point de

Digitized by Google

étaient retirés aussitôt qu'il apprenait leurs griefs, et il les tenait désormais sous ses yeux.

En recherchant quels services le gouvernement de Schamyl a pu rendre aux montagnards, nous avons à constater aussi sa funeste influence sur leur indépendance extérieure, influence qui ne s'est trahie qu'à la longue et telle que l'imâm n'avait pu la prévoir; en les courbant sous une autorité absolue, unique, il a affaibli leur ressort le plus puissant, l'initiative individuelle et la résistance spontanée. Cette force immense que la concentration du pouvoir entre ses mains lui avait donnée d'abord recélait une cause d'affaiblissement. En poursuivant le vol, le brigandage et la *vendetta*, en comprimant les dissensions et les rivalités, Schamyl a détruit les habitudes qui entretenaient l'esprit guerrier des Tchetchenses et des Lezghis et formaient des chefs de parti braves, rusés et entreprenans. Ses meilleurs naïbs, Akhverdi-Mahoma, Schwaïb-Mollah, Mohammed-Mouça-Kaï, etc., avaient été dans leur jeunesse des brigands avérés. Morts les armes à la main, ils n'avaient point laissé de successeurs élevés à la même école, et les nouveaux chefs, qui n'avaient pas reçu l'éducation aventureuse de la razzia, se sont trouvés hors d'état de lutter contre les Cosaques de la ligne et les masses compactes des bataillons russes. La décadence de Schamyl était sensible depuis quelques années, et lui-même, qui en prévoyait la triste et inévitable issue, avait pris en dégoût, à ce qu'il a dit depuis lors, sa dignité d'imâm; il ne la conservait que par le sentiment d'un devoir impérieux. Soit fatigue physique ou morale, soit toute autre raison, il est certain qu'en dernier lieu il donnait beaucoup moins de sa personne dans les combats; ce n'est que dans les grandes occasions qu'il chargeait lui-même, comme autrefois, à la tête des siens. Il avait pris l'habitude de se faire remplacer par ses *naïbs*, qu'il dirigeait du fond de sa retraite, toujours, il est vrai, avec une parfaite sûreté de coup d'œil et d'après les combinaisons

marcher contre Dargo et de venir les délivrer. Schamyl, qui avait intercepté ce billet, n'en témoigna aucun mécontentement, considérant comme naturelles toutes les tentatives de la part des prisonniers pour obtenir la liberté, et de la part de leurs compatriotes pour la leur procurer. Seulement il leur déclara qu'il allait les faire transférer dans un lieu sûr, avec la promesse de les laisser partir plus tard, mais que si l'armée russe, en survenant immédiatement, ne lui en laissait pas le temps, il leur faudrait se préparer à mourir. Cependant les troupes russes se mirent en marche, et, arrivées auprès de Dargo, elles reçurent la soumission de toutes les tribus des environs. Dans les conférences qui eurent lieu avec les anciens de ces tribus, quelques personnes du côté des Russes traitèrent Schamyl de brigand en disant que l'on venait le châtier comme un criminel vulgaire. Ces paroles imprudentes furent rapportées par l'un de ces anciens à Schamyl en présence des membres de son conseil suprême. Son amour-propre en fut profondément blessé, et ses conseillers insistèrent pour que les prisonniers fussent immédiatement mis à mort. Il assure aujourd'hui que ce ne fut qu'à regret et malgré lui qu'il céda à leurs instances. Les trente-quatre officiers furent aussitôt décapités.

Digitized by Google

qu'il avait méditées. On ne peut dire de lui qu'il ait été un profond stratégiste, un grand capitaine. L'éducation lui avait manqué, et la nature des lieux ne comportait pas de vastes et savantes évolutions : d'ailleurs je crois que cette gloire profane aurait peu touché l'apôtre qui n'avait d'autre ambition que d'assurer, par n'importe quel moyen, le triomphe de la cause sacrée dont il s'était fait le vengeur ; mais on ne saurait lui contester d'avoir été, les armes à la main, un admirable chef de partisans, un *guerrillero* d'une habileté et d'une expérience consommées : nul ne savait mieux que lui éventer et déconcerter les plans de l'ennemi, le harceler et l'inquiéter sans relâche, se montrer et disparaître avec une soudaineté inattendue, discipliner et électriser les bandes dont il était le chef. Quoique le relief de ces montagnes, avec ses mille accidens de terrain, ait été pour lui un puissant auxiliaire, il n'est pas douteux que jamais il n'aurait prolongé sa défense comme il l'a fait sans des talens militaires supérieurs.

Le héros du Caucase succomba enfin dans un effort suprême et désespéré, abandonné de tous et resté seul avec une poignée de murides, trahi par la fortune, victime d'une surprise qui rendit les Russes maîtres du plateau sur lequel il s'était retranché. Des quatre cents hommes renfermés avec lui à Gounib, quarante-sept seulement survivaient à ce désastre ; les cadavres des montagnards et ceux des Russes encombraient le sommet du rocher. Schamyl, acculé dans une *saklia* (maison) taillée dans le roc, résistait encore, lorsque le commandant en chef, prince Bariatinskii, arrivant sur le terrain et ayant fait cesser le feu, le somma de se rendre. Il ne restait plus à l'imâm d'autre parti que d'obéir, et, sortant de sa retraite, il s'avança avec dignité.

« Es-tu Schamyl ? lui dit le prince. — Oui, je le suis, répondit-il. — Eh bien ! tu as la vie sauve ; tu garderas tes femmes et tes richesses. Demain je t'enverrai à Pétersbourg. C'est de l'empereur qu'il dépend de régler définitivement ton sort. » Le prisonnier baissa la tête sans proférer une parole. Il se regardait comme destiné à une mort immédiate, et lorsqu'il fut emmené au camp russe, il s'arrêta deux fois en chemin pour faire sa prière. Ce ne fut qu'en entrant dans la tente qui lui était réservée, et en voyant le thé préparé dans un service d'argent, qu'il commença à se tranquilliser.

C'est ainsi qu'il tomba, mais sans rien perdre du prestige de la grandeur que lui avait imprimée une lutte héroïque d'un quart de siècle, en conservant le respect et l'estime de ceux qui l'avaient combattu. La générosité avec laquelle il a été traité n'est pas moins honorable pour le vainqueur qui la lui a témoignée que pour le vaincu qui a su l'inspirer. Accueilli partout en Russie avec une curiosité respectueuse et un empressement sympathique, il n'a paru ni emprunté ni gêné au milieu d'une société raffinée, si étrange pour lui. On

Digitized by Google

l'y a vu déployer un tact et un à-propos parfaits dans la situation nouvelle où il avait été jeté si brusquement, et cette dignité calme et aisée de l'homme habitué à exercer le commandement et à recevoir publiquement des hommages.

III. — SCHAMYL PRISONNIER A KALOUGA.

Présenté à l'empereur Alexandre II, qui parcourait alors la Russie méridionale, à Tchougouïev, ville du gouvernement de Kharkov, Schamyl reçut un accueil qui dut le rassurer entièrement sur son sort et qui le toucha profondément. Le monarque avait voulu que, dans cette entrevue, l'imâm conservât sur lui toutes ses armes, respectant le point d'honneur, plus cher que la vie au montagnard, qui l'oblige à ne les déposer jamais. Il lui assigna une pension annuelle de 10,000 roubles, et pour résidence Kalouga, de toutes les villes russes, la plus attrayante peut-être pour un enfant du Caucase. La campagne aux environs, couverte de forêts, de buissons et de broussailles, coupée par des ravins et sillonnée par de petites rivières, imite à s'y méprendre les sites verdoyans et sauvages de la Tchetchenia. Plus d'une fois, en contemplant de sa fenêtre le panorama qui lui rappelle de si doux souvenirs, Schamyl s'est écrié, dans les transports de son illusion : *Tchatchen! vallah Tchatchen! khop Tchatchen* (1)!

La maison qui lui a été donnée pour habitation a été disposée, sous la direction de M. le prince Vadborskii, de manière à recevoir avec toutes les convenances possibles le harem de l'imâm et les jeunes ménages de ses deux fils, Gazy-Mahomet et Mohammed-Scheffi : trois familles, trois étages. Elle a été décorée et meublée suivant le désir et les indications de Schamyl, qui en a exclu tout ce qui pouvait choquer ses habitudes d'extrême simplicité ou ses préjugés religieux, glaces, tableaux, soieries, tentures à représentations humaines ou d'animaux, qu'interdit la loi musulmane. Une seule pièce au premier étage, le salon de réception, a été décoré dans le goût européen, mais du reste assez simplement. Par une condescendance qui a dû coûter au vieil imâm bien des soupirs arrachés par l'idée de la décadence des mœurs et de la foi antiques, une exception a été autorisée pour le local réservé à la femme de son fils Gazy-Mahomet, la belle Kerima, fille de Daniel-Bek, *la rose du Caucase*, comme l'a surnommée Khadjio, l'ancien trésorier de Schamyl à Véden et investi aujourd'hui des mêmes fonctions à Kalouga. Cet appartement a été approprié aux instincts élégans et aristocratiques d'une jeune femme d'une illustre naissance : ameublement euro-

(1) « Par Dieu, c'est la Tchetchenia! oui, c'est bien la Tchetchenia! »

Digitized by Google

péen, mêlé d'une façon pittoresque à des divans bas, à la mode asiatique, tapis fins et veloutés, draperies de soie, glaces disposées avec art, papiers de tenture au goût oriental, rien n'a été négligé, et s'il faut en croire Khadjio, véritable dandy, à l'esprit tant soit peu frondeur, aux idées très jeunes et très avancées, jamais la charmante Kerima n'aura été servie plus à souhait.

Au commencement de son séjour à Kalouga, Schamyl aimait à se rendre le soir dans des réunions intimes où il était sûr d'être reçu avec bonhomie. Comme la musique, pour laquelle il est passionné, l'attirait principalement, il s'informait toujours d'avance si on jouerait du piano; mais bientôt, et dès le second bal auquel il assista, il s'aperçut qu'une veillée prolongée le fatiguait : il déclara qu'il voulait reprendre sa vie du Caucase, cette vie qu'il menait depuis soixante-quatre ans, s'endormir au coucher du soleil et se lever dès l'aube. Une autre raison le retenait chez lui : inflexible sur l'étiquette musulmane, qui séquestre les femmes et leur défend de sortir sans voile et de les regarder dans cet état, le pudique imâm déclarait que l'usage pour les hommes de porter des fracs, et pour les dames d'avoir la figure découverte et les épaules nues, était une indécence révoltante. On rapporte que, dans son trajet du Caucase à Pétersbourg, étant arrivé à Kharkov, il fut invité chez le gouverneur de cette ville. En y entrant, le spectacle des toilettes de bal alarma sa conscience timorée : il recula de quelques pas et se mit à prier. Comme quelqu'un lui demandait l'impression que cette fête avait produite sur lui, il fit une réponse où il sut donner à l'expression franche de ses scrupules religieux la tournure de la plus aimable galanterie : « Vous autres Russes, dit-il, vous n'irez pas en paradis, car vous en avez un sur la terre, plus beau que celui que Mahomet nous a promis dans le ciel. » Rendu à lui-même et vu de près dans l'intérieur de la vie privée, loin du théâtre des agitations et des combats où s'écoula sa périlleuse existence, et qui lui dictèrent tant de sévérités terribles, tel enfin que nous le montre M. Rounovskii (1), Schamyl a paru métamorphosé : c'est le lion dans un calme majestueux. Le chef dont le nom seul répandait l'effroi n'est plus qu'un simple et

(1) Dans son extrait du rapport du commissaire du gouvernement auprès de Schamyl. Cet opuscule, publié en russe dans le *Voiennyi Sbornik* (*Revue militaire*), a été traduit en français par M. F. Bonnet et inséré en feuilleton dans le *Journal* (français) *de Saint-Pétersbourg* (n^{os} du 3-15 mars 1860). Un autre travail sur Schamyl par M. Zûssermann a paru dans la livraison de juillet 1860 du *Contemporain* (*Sovremennik*). Lu en traduction à Schamyl et à ses fils, il obtint leur approbation sans réserve pour la plus grande partie des faits dont il contient le récit. Nous aurions consulté volontiers les ouvrages de M. le général Milutine, de MM. Nevèrovski et Ogolnitchi sur la guerre du Caucase; mais nous n'avons pu encore les recevoir, et en disant cela nous n'étonnerons probablement aucune des personnes qui connaissent les difficultés et l'extrême lenteur des communications avec la Russie.

Digitized by Google

naïf enfant de la nature. Il s'est résigné avec cette force d'âme qu'il puise dans son intelligence supérieure, dans ses sentimens religieux, et avec cette facilité que le dogme du fatalisme prête aux Orientaux. Il est gai et souriant d'habitude, à moins que le réveil soudain de quelque souvenir ne vienne répandre un nuage de tristesse sur sa physionomie ordinairement sereine. Pour éviter ces douloureux retours, il a recours à la prière et à un redoublement de ferveur. Il a porté de cinq, qui est le chiffre canonique et obligatoire, jusqu'à neuf le nombre de ses *namaz* journaliers. Ame droite et honnête, cœur chaud et généreux, il gagne l'affection de tous ceux qui l'approchent, et lui-même se montre très sensible aux témoignages de sympathie qui lui sont adressés. Il s'était attaché si vivement à M. le colonel Bogouslavski, qui pendant deux mois avait été chargé de veiller sur lui, que, lorsque le colonel dut partir pour aller reprendre ses fonctions à Pétersbourg et céda sa place à son successeur, cette séparation fut aussi pénible à l'imâm que celle d'un frère, et le plongea pendant plusieurs jours dans un profond chagrin. Dans son intérieur, il est constamment doux et tranquille; jamais il ne gronde ou n'élève la voix; il fait si peu de bruit et cause si peu d'embarras que l'on n'y soupçonnerait pas même sa présence. Lorsqu'il éprouve quelque contrariété domestique, aucune parole de mécontentement ne sort de sa bouche, seulement une ride profonde qui sépare ses deux sourcils se contracte légèrement; mais au bout de quelques minutes sa figure reprend son aspect de calme habituel. Pour les siens, il est réservé et assez peu expansif; cependant il les aime tendrement. Un jour où il déplorait avec un profond chagrin et les paupières humides la perte des parens et des amis qu'il avait vus tomber à ses côtés, et l'ingratitude de tant de gens qu'il avait comblés de bienfaits : « Mon fils, ajouta-t-il, mon Gazy-Mahomet, que je préfère à tout dans ce monde, mon fils lui-même a abandonné son vieux père pour vouer son cœur tout entier à une femme. » Comme les montagnards du Caucase, il a une prédilection instinctive pour les petits enfans et leur témoigne avec effusion une bonté paternelle. Lorsqu'il va dans une famille russe, il les appelle à lui, les prend sur ses genoux, les caresse, leur distribue les friandises qu'on lui offre, comme le ferait un bon vieux grand-père, et, bientôt familiarisés avec sa longue barbe, son turban et ses armes effrayantes, ces petits êtres s'aventurent à jouer avec lui.

Combien de fois n'a-t-il pas été taxé de fanatisme par les écrivains qui ont eu à parler de lui à l'époque de la guerre! Cette épithète semblait l'accompagnement obligé de son nom. Un trait cité par son biographe prouve que, s'il a été un rigide et fervent apôtre du muridisme, comme chef politique il entendait et pratiquait largement la tolérance religieuse. Dans l'opinion de M. Rounovskii, c'est

Digitized by Google

plutôt un *starovère* (vieux croyant), expression qui dans la pensée de l'auteur répond à l'idée que suggère pour nous le mot de puritain. Un grand nombre de sectaires (*raskolniki*) russes s'étaient réfugiés dans les montagnes, et vivaient en colonies, auprès de Véden et dans le Daghestan, sous la protection de l'imâm. Ils avaient la permission de construire de nouvelles églises, de réparer les anciennes et de pratiquer les cérémonies de leur culte en toute liberté, sans être astreints envers Schamyl à aucune redevance ou à aucun acte de soumission. Les troupes russes étant arrivées auprès de Véden, Schamyl fit transporter les *raskolniki* plus loin, à Schoubouty, où il leur assura un asile.

Sa charité pour les pauvres va jusqu'à la prodigalité. Maintes fois il a fallu prémunir son inexpérience contre les stratagèmes d'une pauvreté simulée et les obsessions du vice qui tend la main. Son trésorier, le fidèle Khadjio, en parcourant la ville, répandait l'argent en charités à tort et à travers; souvent même ces largesses tombaient sur des drôles qui, après les avoir reçues, en faisaient sous ses yeux l'usage le moins édifiant et allaient les porter immédiatement au cabaret. Schamyl, étant allé faire une visite à l'archimandrite, recteur du séminaire de Kalouga, vit dans la bibliothèque de cet ecclésiastique un Évangile en langue arabe. S'étant fait prêter ce livre, il s'enferma chez lui et se mit à le lire avidement. « *Khop yaktchi* (bien! très bien!), dit-il, il y a là de très belles choses, mais beaucoup aussi que vous ne mettez pas en pratique. Il est écrit là dedans qu'il faut faire l'aumône de la main droite avec tant de discrétion que la gauche ne s'en doute point. Ce doit être très bien! » Et il donna ses ordres en conséquence à Khadjio. Sur le soir, le commissaire du gouvernement, étant sorti pour faire un tour de promenade, aperçut le muride sur le trottoir, en tête-à-tête avec un homme qui lui prodiguait les salamaleks en présentant la main. C'était un vieillard couvert d'un manteau gris de laine grossière, sentant l'oignon et l'eau-de-vie. Khadjio, debout devant lui, la main gauche soigneusement cachée derrière le dos, tenait à la main droite un porte-monnaie d'où il retirait un rouble avec ses dents. Il fallut l'intervention du nouvel arrivant pour faire retirer l'effronté mendiant, qui se hâta d'empocher la pièce de monnaie et s'éloigna en grommelant. « Veux-tu savoir où va ton argent maintenant? dit à Khadjio son interlocuteur. Eh bien! regarde! » Et il lui montrait le manteau gris disparaissant à l'entrée d'une maison dont la porte était surmontée de cette enseigne : *débit d'eau-de-vie.* « Donner ainsi de quoi aller au cabaret, n'est-ce pas comme si tu y allais toi-même? — En vérité tu as raison, s'écria le trésorier de Schamyl, stupéfait et frappé de la logique de ce raisonnement; sois tranquille, je lui raconterai sans faute ce que j'ai vu aujourd'hui. » Cette petite leçon aura-t-elle pro-

Digitized by Google

fité à l'imâm? C'est ce dont il est permis de douter; il a sur la charité sa théorie bien arrêtée, qui n'admet ni distinctions, ni restrictions, et qui ne se préoccupe nullement de l'indignité de celui qui reçoit l'aumône ou de l'emploi qu'il en fait. D'ailleurs, suivant son éternelle réponse et l'argument par lequel il tranche en dernière analyse toutes les discussions : « Rien de tout cela n'est écrit dans ses livres. »

Par un de ces contrastes qu'offre le caractère tout primitif de Schamyl, cette extrême naïveté s'allie à une instruction théologique et littéraire assez étendue. Il connaît très bien l'arabe, l'idiome sacré de l'islamisme. Sa langue maternelle, celle qu'il parle en famille, paraît être le dialecte de la province où il est né, l'Avarie: mais il se sert aussi facilement du tartare-koumoukh, qui est très répandu dans le nord du Caucase. Dans une visite qu'il fit le 3 (15) octobre 1859 à M. Kazem-Beg, professeur à l'école des langues orientales de Saint-Pétersbourg, il montra qu'il connaissait les bons ouvrages de la littérature arabe, et en examinant la bibliothèque du savant professeur, il raconta tristement que ce qu'il regrettait le plus dans son désastre était sa belle collection de manuscrits, pillée complétement par ses propres murides.

Nous ne craindrons pas de multiplier ces détails intimes. Ce n'est pas un homme seulement que nous ferons ainsi connaître, c'est le peuple même dont Schamyl est à la fois le chef et comme la personnification. Après avoir montré sous son vrai jour le caractère de l'imâm, on nous permettra donc de décrire de plus près encore sa physionomie. Quoiqu'il soit aujourd'hui plus que sexagénaire, il paraît encore robuste; très haut de taille, il a les épaules carrées, la ceinture mince. On avise tout de suite en lui un de ces types si caractéristiques du Caucase : tête ovale, traits réguliers, yeux gris, nez long, extrémités du corps fines, surtout les pieds. Sa démarche est posée et ne manque pas de dignité; elle est un peu alourdie par l'âge, les fatigues de la guerre et par les dix-neuf blessures qu'il a reçues, et dont la plus grave est le coup de baïonnette qui lui transperça la poitrine et entama le poumon (1). La méditation, les austérités et les agitations de son existence ont sillonné sa figure de rides profondes. Si on l'étudie dans l'excellente photographie due à un artiste habile de Tiflis, M. Moritz, lors du passage de Schamyl dans cette ville, et qui est entre nos mains, il est impossible de ne pas être frappé de l'air calme et austère dont elle est empreinte, sans exclure cependant une nuance de bonté. L'œil caché sous d'épais sourcils annonce l'alliance de la résolution et de l'audace; levé vers

(1) Pas une de ces dix-neuf blessure ne provient d'une arme à feu. Ce sont des coups de baionnette, de sabre ou de toute autre arme blanche, et le meilleur certificat de la bravoure de celui qui les a reçus face à face avec l'ennemi, et en le serrant de près.

le ciel, il semble appeler et attendre l'inspiration. Le caractère de cette physionomie est, si je puis m'exprimer ainsi, tout spiritualiste; on croirait voir un de ces ascètes chrétiens transfigurés par la prière et la contemplation, ou, si l'on aime mieux, un de nos anciens chevaliers de la milice du Temple au beau temps de cet ordre; le vêtement blanc de l'imâm prête encore à l'illusion. Ce caractère ressort encore mieux, par son contraste, avec celui de la figure de Mohammed-Amyn, l'agent de Schamyl dans le Caucase occidental : type montagnard magnifiquement accentué, au profil d'aigle, mais où le bas de la figure lourd et massif trahit des penchans bas et vulgaires, et a quelque chose de bestial.

M. Rounovskii a soulevé un coin du voile qui cachait l'intérieur du harem de l'imâm, et nous allons l'y suivre en profitant d'une indiscrétion qui nous permet de compléter les détails que l'on doit à Mme Anna Drancey dans le récit de sa captivité à Véden, et à l'auteur d'une intéressante relation écrite en russe, M. Verderevski (1). Il a eu huit femmes, dont voici les noms dans l'ordre suivant lequel il les a épousées : Khoria de Himry; Fathime, fille d'Abdoul-Aziz, chirurgien d'Ountsoukoul, et mère des cinq premiers enfans de Schamyl; Djavgarad; Schouanat, de Mozdok; Zaghidat ou Zeïdat, de Kazy-Koumoukh, fille du mollah Djemâl-Eddin; une autre Fathime de Himry, déjà vieille quand il la prit; Aminat, de la tribu kiste, et Zaïnab, la Tchetchense. Avec la première de ses femmes, Khoria, Schamyl vécut trois jours; avec la dernière, Zaïnab, trois heures. Il épousa la vieille Fathime parce qu'il la savait bonne ménagère et capable de mettre de l'ordre dans sa maison, livrée à l'inexpérience et à l'incurie de ses jeunes femmes. Au bout de quelques années, et il y a déjà longtemps, il perdit la première Fathime, celle qu'il a le plus tendrement aimée. Dans une circonstance où il avait les Russes sur les bras, il apprit que Fathime, qui était alors dans la Tchetchenia, à l'aoûl Alistandji, était gravement malade; aussitôt il partit pour se rendre auprès d'elle, quittant tout et laissant le commandement de ses troupes à un de ses naïbs, le Tchetchense Eldor. La fille de Djemâl-Eddin, Zeïdat, qui est la plus âgée, tient aujourd'hui le premier rang. Par son caractère difficile et acariâtre, c'est une véritable peste domestique, insupportable à tous ceux qui l'approchent. Schamyl la souffre, quoique vieille et maussade, comme un mal nécessaire, par une ancienne habitude qui date de dix-sept à dix-huit ans, et parce qu'elle est la source de la prospérité de sa maison. Elle a d'ailleurs pour père un homme auquel il a voué un respect sans bornes, et qui jouit du plus grand crédit dans la montagne. Schouanat est Arménienne et chrétienne de naissance; elle

(1) Voyez cette relation dans la *Revue* du 1er mai 1856.

Digitized by Google

fut enlevée à sa famille à Mozdok, lors de la prise de cette ville par Schamyl en 1838. En entrant dans le harem, elle est devenue musulmane, de gré ou de force, c'est ce qu'elle n'a jamais avoué, un vrai croyant ne pouvant épouser une infidèle. Elle est d'un caractère doux et inoffensif, bonne personne, sans autre prétention que de complaire au maître, bien différente d'Aminat, la plus jeune, encore jolie et sémillante, véritable enfant gâtée par le sentiment qu'elle a de sa beauté. Ses malices et ses désobéissances réitérées envers l'épouse en titre, Zeïdat, ont forcé Schamyl à la répudier. S'il fallait s'en rapporter à cette mauvaise langue de Khadjio, le vieil imâm au fond du cœur serait enchanté que quelqu'un eût la bonne idée de convertir Zeïdat au christianisme, et lui fournît un prétexte légitime de s'en débarrasser en la renvoyant au Caucase et de rappeler la pétulante Aminat, contre laquelle il témoigne en apparence tant d'irritation.

Il a eu de Fathime, la fille d'Abdoul-Aziz, cinq enfans; l'aîné était Djemâl-Eddin, qu'il donna en otage aux Russes à l'âge de neuf ans, et qui reçut à Pétersbourg une excellente éducation. Rendu à son père en 1854, comme appoint de la rançon des princesses géorgiennes Tchatchavadzé et Orbélian, enlevées au château de Tsinondal, dans la Kakhétie, ensuite marié à la fille du naïb Talkhik, Djemâl-Eddin est mort il y a deux ans. Du sein d'une société chrétienne et polie transporté dans les âpres rochers du Caucase, étranger désormais aux habitudes d'une vie simple et grossière, il contracta la maladie de langueur à laquelle il a succombé. Son frère Gazy-Mahomet, âgé aujourd'hui de vingt-huit ans, le favori de son père et son compagnon d'armes, partagea son sort à la prise de Gounib. L'époux de la belle Kerima est loin, sous le rapport physique, d'être en harmonie avec la *rose du Caucase*. Son visage est criblé de marques de petite vérole; ses yeux gris, qui brillent sous la fourrure de son bonnet noir, n'ont rien d'attrayant, ils expriment plutôt la ruse que l'intelligence. Il est, comme son père, de haute taille, bien découplé, et le type du cavalier parfait. — Mohammed-Scheffi, le troisième fils, est âgé de vingt et un ans; il est aussi marié. — Ses deux sœurs, Napizat et Fathime, sont plus jeunes que lui, l'une d'un an, l'autre de trois. — Le dernier enfant de Schamyl, la petite Zeïdat, qu'il a eue de Schouanat, vint au monde en 1854, lors du séjour des princesses géorgiennes à Véden.

Au commencement de l'année 1860, la famille de l'imâm était encore dans le Caucase, à Temir-Khan-Schoura, et Gazy-Mahomet avait été envoyé pour la faire revenir. A cette époque, l'absence de nouvelles de la mission dont il avait chargé son fils tenait l'imâm dans une impatiente anxiété et une vive inquiétude. Il craignait quelque obstacle à la réunion d'une famille composée d'élémens si

Digitized by Google

hétérogènes : Schouanat pouvait être tentée de revenir au christianisme, et dès lors elle était perdue pour lui. Il était encore dominé par l'impression pénible que lui avait laissée la scène qui s'était passée au camp russe lorsque les prisonniers y furent amenés de Gounib. Kerima, sa belle-fille, étant allée prendre congé de son père Daniel-Bek, celui-ci fit dire qu'il retenait la jeune princesse, et qu'il ne voulait plus la rendre. A cette nouvelle, Schamyl entra en fureur et proféra des menaces de mort contre Daniel-Bek. Celui-ci, de son côté, jurait que, malgré son respect pour l'imâm, son chef, il poignarderait sa fille de sa propre main plutôt que de la laisser à Gazy-Mahomet. Le colonel Trampovskii, chef de la chancellerie de campagne du commandant en chef, eut toutes les peines du monde à calmer l'un et l'autre; enfin sa conciliante intervention mit fin à cette altercation de famille, et le fils de Schamyl conserva sa femme. L'imâm a réuni maintenant tous les siens auprès de lui, et il mène avec eux une existence tranquille et très retirée.

Un jour, le commissaire du gouvernement lui ayant apporté les trois premiers mois d'avance de sa pension, Schamyl s'assit sur le tapis pour écrire le reçu et signa : « Schamyl, serviteur de Dieu. » sans autre qualification. « Quel imâm suis-je maintenant? ajouta-t-il en courbant la tête; je ne puis plus être utile en rien à ceux dont le choix m'avait décerné ce titre. Quel imâm suis-je? » Dans une autre circonstance, il disait : « Il ne me reste plus maintenant qu'à prier pour l'empereur et la prompte pacification du Caucase. » Touchantes et mélancoliques paroles, aveu d'une âme résignée avec fermeté, révélation d'un esprit net et sensé et qui a l'intuition de l'avenir! Avec sa profonde et lucide perspicacité, Schamyl a compris que tout rôle politique est fini non-seulement pour lui, mais encore pour toute ambition qui aurait la prétention de le remplacer et de continuer sa mission. Si, comme doctrine religieuse, le muridisme compte encore des adhérens au Caucase, s'il inspire à des âmes inflexibles ou passionnées un amour indomptable de l'indépendance et une haine inextinguible du nom chrétien, — comme dogme agressif et militant, il a cessé de régner. Il a fallu des hommes profondément convaincus de la sainteté de leur apostolat, capables de tout sacrifier et de tout braver, doués du talent de commander, de se faire craindre à la fois et aimer, apparaissant avec la double auréole du pontife vénéré et du guerrier victorieux, pour grouper autour d'eux une poignée de pâtres pauvres et grossiers et les retremper dans cet unanime élan qui les a poussés à de si grandes choses. Or les hommes de la valeur de Gazy-Mollah, cet intrépide et habile partisan, ou de Schamyl, génie militaire et politique, ne se produisent que rarement, et pour que leur activité puisse se déployer et réussir, il faut le concours favorable des circonstances et l'aide de

Digitized by Google

la fortune. Ces circonstances ont cessé d'exister. L'état des esprits tend chaque jour à changer au Caucase, et l'aigle à deux têtes a saisi dans ses serres la proie qu'elle ne laissera plus échapper. Le cœur des montagnards tressaille encore sans doute au souvenir d'un chef dont ils étaient fiers; les populations n'ont encore peut-être rien perdu de ces sentimens de respect et d'amour qu'elles firent éclater, lorsque, sur la route de Gounib à Temir-Khan-Schoura, elles se précipitaient à la rencontre de Schamyl prisonnier, — les femmes poussant des clameurs et pleurant leur imâm, les hommes empressés de baiser le pan de ses vêtemens. Comment ce souvenir subsisterait-il longtemps, vivace et actif, chez une jeunesse qui a tous les instincts que fait éclore le printemps de la vie? Le devoir dicté par une bouche impérieuse et sacrée, l'émulation militaire, l'enthousiasme de la liberté, habilement développés et entretenus, pliaient cette jeunesse à un ascétisme exagéré et la rendaient docile à de dures prescriptions; fumer, danser, jeter un regard même furtif sur une femme, étaient des péchés graves aux yeux de l'apôtre. Tout en convenant que c'est par cette austère et mâle discipline que Schamyl l'avait élevée jusqu'à l'héroïsme, elle ne pouvait s'empêcher de regimber intérieurement contre le frein mis aux séductions de l'âge, aux penchans les plus doux du cœur. Des compagnons enjoués, esprits fins et sceptiques, comme le trésorier Khadjio, quelle que soit leur bravoure personnelle, ne sont point taillés pour devenir de puissans agitateurs, des chefs entraînans et obéis.

Ce n'est pas tout: une partie des populations du Daghestan est livrée à l'industrie. Ruinées par la guerre ou troublées dans l'exercice de leur pacifique activité, elles se taisaient sous un joug de fer; elles s'arrangeront d'un autre régime, favorable à leurs intérêts matériels, avec cette facilité égoïste que le culte de ces intérêts suscite et entretient. Au Caucase, comme partout ailleurs, le montagnard est âpre au gain. L'appât de l'or, distribué sous forme de pensions ou de gratifications, l'attrait des distinctions honorifiques, la perspective d'une carrière ouverte et d'un avancement dans les rangs de l'armée russe ou dans le service civil, sont des séductions d'un effet non moins puissant. Habilement employées et répandues avec profusion, elles ont déjà déterminé plus d'une abjuration. Schamyl lui-même a préparé à son insu ce travail d'asservissement en détruisant les chefs et les clans indépendans ou opposés à ses volontés, et la Russie, triomphant par la chute d'un seul homme, n'a plus maintenant qu'à se substituer à lui.

Avant 1845, les expéditions ne consistaient qu'en de grandes razzias, dirigées sans un plan d'ensemble, contre une tribu ou un aoûl rebelle; elles se bornaient à l'invasion d'un point déterminé; mais

Digitized by Google

ce point, sur lequel le détachement en campagne était parvenu à grand'peine à s'établir, isolé de toute communication et de tout secours, ne tardait pas à être abandonné, et le résultat obtenu se bornait à une gloire stérile et coûteuse. Le prince Vorontzof, à partir de 1845, donna à cette guerre de montagnes une direction savamment conçue, et qui a été suivie par son successeur avec une habileté justifiée par le succès. Vorontzof inaugura la colonisation des lieux occupés par les troupes, la création des lignes stratégiques dont le réseau enveloppe maintenant presque tout l'isthme caucasien. Des percées ont été pratiquées dans ces forêts séculaires sur une largeur de deux portées de canon, des ponts jetés sur les principales rivières; des routes d'un parcours facile aux convois militaires, à l'artillerie, aux mouvemens des troupes, s'ouvrent dans toutes les directions. Ces travaux de défense, la présence d'une armée nombreuse et aguerrie, la vigilance infatigable des Cosaques et de la police militaire, sont comme une menace permanente suspendue sur la tête des montagnards, un avertissement que toute tentative d'insurrection serait promptement étouffée. Dans peu, ils seront partout sous la main de leurs dominateurs. Sans doute, malgré ce luxe de précautions, quelques étincelles s'échapperont des entrailles encore incandescentes de ce volcan violemment comprimé. Le muridisme relèvera encore la tête quelquefois tant que la vieille et énergique génération des fidèles croyans ne sera pas descendue au tombeau. Le mouvement qui a éclaté naguère dans la partie nord de la Grande-Tchetchenia met ce fait hors de doute. Néanmoins un soulèvement général est désormais impossible, et le Caucase peut être considéré comme acquis à la Russie.

Dans le cours du long et pénible enfantement qui a produit un tel résultat, on a entendu souvent demander dans quel dessein une puissance dont le territoire est déjà si vaste s'acharnait ainsi à la conquête de quelques lieues de rochers stériles et contre de misérables populations. Cette question suppose, ou de singulières préoccupations, ou une absence complète de vues sur l'état de l'Orient tel que l'ont fait les événemens accomplis depuis un siècle, et qu'ont provoqués l'invasion et la domination européennes. Partagée entre la Russie et l'Angleterre, la majeure partie de l'Asie est entrée dans la sphère de leurs intérêts actifs et réels, et la solidarité entre la métropole et son empire colonial est devenue si étroite et si complexe, que ces intérêts ne sauraient être en souffrance ou prospères de part ou d'autre sans qu'une commotion réciproque et profonde ne se produise à l'instant. Le contre-coup qu'a ressenti l'Angleterre de l'insurrection de l'Inde et ses efforts énergiques pour la combattre en sont la plus évidente démonstration. C'est en ce sens que l'on

Digitized by Google

peut dire avec vérité aujourd'hui que toute question d'Orient est une question européenne.

Et d'ailleurs est-ce un médiocre accroissement de forces pour la Russie que d'être allégée du fardeau d'une guerre comme celle du Caucase, des préoccupations et des dépenses que cette guerre entraînait, et de pouvoir tourner ailleurs sans obstacle une partie de l'armée considérable qu'elle y entretient? Placé entre sa frontière méridionale et ses vastes provinces formées des anciens royaumes de Géorgie et d'Arménie, le Caucase, devenu une position intérieure, s'élevait comme un mur de séparation infranchissable, comme un obstacle à des communications journalières. Cette position ne pouvait rester à découvert et hostile sans compromettre la sécurité de l'un des points les plus importans de l'empire. La Russie a donc été conduite à cette conquête par les mêmes motifs qui ont porté la France dans l'Algérie jusqu'aux limites de la Kabylie, l'Angleterre dans l'Inde jusqu'au Népâl et au Pendjab. Au lieu d'admettre avec des adversaires de parti-pris une ambition démesurée et sans raison, ou avec de plats et niais apologistes des vues sentimentales et philanthropiques, on doit reconnaître que chaque état est subordonné à une loi d'expansion et de développement externe que lui imposent et sa situation géographique ou politique, et les besoins de son commerce ou de sa défense, ou bien encore des instincts de race. Si l'on veut chercher dans l'histoire la raison des progrès territoriaux de la Russie, on trouvera qu'elle a obéi à cette même loi dans le Caucase, comme l'Angleterre, la France et tous les grands états l'ont fait ailleurs. La libre navigation de la Mer-Caspienne, le maintien de la ligne du Volga, cette grande et magnifique voie fluviale qui relie Saint-Pétersbourg et la Baltique avec l'Asie, sollicitaient, comme un complément nécessaire, la possession du flanc gauche du Caucase, véritable tête de pont qui rattache le continent asiatique à la Russie d'Europe. On conçoit ainsi comment le tsar Ivan Vasiliévitch, après avoir détruit les royaumes de Kasan et d'Astrakan, et avoir vu l'autorité de son nom s'étendre jusque dans les profondeurs de la Sibérie, fut appelé à tourner ses armes vers le Caucase oriental, et comment ses successeurs ont constamment suivi la même direction. Après trois siècles d'efforts, la pensée d'Ivan a eu sa réalisation, et il nous a été donné d'en être les témoins. Lors même que le Caucase conquis ne serait point un beau fleuron ajouté au diadème des tsars, il serait, comme prix et couronnement d'une politique éternelle dans sa persévérance, un grave enseignement pour l'Europe, et l'un des plus remarquables événemens contemporains.

ÉD. DULAURIER.

Digitized by Google

ÉCONOMISTES

CONTEMPORAINS

LÉON FAUCHER.

Œuvres de Léon Faucher. — Études sur l'Angleterre. — Mélanges d'Économie politique et de Finances, 4 vol. in-18; Guillaumin.

Les hommes dont j'ai entrepris, dans cette série d'études, de résumer les titres et de classer les travaux ont été élevés à une rude école. Pendant de longues années, ils ont lutté sans la certitude, sans l'espoir du succès. Peu nombreux, ils étaient constamment aux prises avec une légion compacte qui, appuyée sur des intérêts ombrageux et mêlant à propos l'action à l'inertie, dominait l'opinion, les corps constitués et le gouvernement lui-même. Cet isolement n'a ni ébranlé, ni découragé les défenseurs de la doctrine économique; ils aimaient leur cause et se croyaient assez payés de leurs efforts, pourvu qu'ils y fussent fidèles. La défaite ne les humiliait pas plus que la victoire ne devait les enorgueillir. A une conviction profonde s'unissait chez eux le respect dû aux arrêts des majorités. Ils comprenaient que l'objet de leur poursuite est de ceux qu'on atteint lentement, quand on doit les atteindre, que les matières dont ils s'occupaient, délicates de leur nature et tenant beaucoup de susceptibilités en éveil, rencontreraient, dans des préventions enracinées, dans les habitudes prises, un obstacle que le temps seul et l'expérience pourraient vaincre. C'est sur l'expérience et le temps qu'ils comptaient; ils voulaient persuader et non s'imposer. De là cette constance qui ne s'est point démentie et ce soin de rappeler sans relâche des prin-

Digitized by Google

cipes trop méconnus. Ils espéraient qu'à la longue et à la lumière des faits, des notions plus saines se répandraient dans les esprits, et qu'arrivées à leur pleine maturité, les réformes trouveraient dans l'acquiescement général la sanction qui les justifie et les consacre.

Ce sentiment, personne ne l'a eu avec plus d'évidence que l'économiste dont je m'occupe. Léon Faucher était un de ces esprits droits, résolus, tout d'une pièce, pour employer une expression familière, qui placent au-dessus des chances heureuses ou malheureuses qu'elles peuvent courir leurs convictions laborieusement formées; il vérifiait les siennes par une étude constante et y tenait en raison de ce qu'elles lui avaient coûté. Par l'ardeur qu'il mettait à les défendre, on peut juger de quel prix le triomphe eût été pour lui : ce triomphe, il ne l'attendait que de la discussion et ne s'y épargnait pas. Quelque part que l'on rompît une lance en faveur de ses doctrines, dans la presse, dans les réunions spéciales, dans les chambres, on était sûr de le voir accourir. Il appartenait à cette phalange d'hommes éprouvés qu'avaient formée vingt-cinq années de libre débat, et dont il est plus aisé de médire que d'effacer le souvenir. Son goût était vif pour ces joutes publiques où les grandes questions de l'état passaient comme dans un creuset, et qui, empruntant leur autorité aux institutions, élevaient à la fois les talens et les caractères. On pourra voir, dans le cours de cette étude, en combien d'occasions et avec quel esprit de suite il se mêla aux affaires et à la politique du temps, choisissant de préférence les sujets qui lui étaient familiers, les finances, l'administration, les problèmes du travail manuel, et y apportant une fermeté de vues et une variété de connaissances auxquelles ses adversaires les plus décidés étaient obligés de rendre justice. Peut-être lui manquait-il un peu de défiance de lui-même et l'habitude de ces formes conciliantes qui, sans faire déroger la vérité, en assurent mieux l'empire; mais il avait en revanche et à un haut degré deux qualités rares en tout temps et qui s'effacent de plus en plus de la vie publique, le courage et la sincérité.

I.

C'est à Limoges, le 8 septembre 1803, que naquit Léon Faucher, et sa triste et laborieuse enfance commença par le spectacle d'un ménage désuni. Son père, qui était dans le commerce, changea plus d'une fois de résidence, et au milieu de chances diverses passa de Limoges à Toulouse et à Bordeaux, pour revenir à Toulouse vers le milieu de 1815. Là, des scènes pénibles, sur lesquelles il convient de jeter l'oubli, ne tardèrent pas à rendre la vie commune intolérable,

Digitized by Google

et une séparation volontaire eut lieu. Quoique bien jeune, Léon Faucher avait pu juger de quel côté étaient les torts; il prit résolûment le parti de sa mère, laissée dans le dénûment et l'abandon. Point de ressources, point d'autres moyens d'existence que quelques travaux d'aiguille poursuivis dans de longues veillées. L'enfant comprit qu'en sa qualité d'aîné les devoirs de chef de famille retombaient en partie sur lui; il avait quatorze ans quand il accepta cette charge pour la remplir du mieux qu'il put. Tout était précoce chez lui, l'intelligence, la raison et une sorte d'austérité qui de sa physionomie passait dans ses actes. Déjà aussi il était animé de cette passion du travail qui ne devait l'abandonner à aucune époque de sa vie. Comment venir au secours de cette mère qui s'épuisait, pour elle et pour les siens, en efforts presque désespérés? A son âge, les moyens de se suffire étaient bien bornés; Léon Faucher en trouva pourtant. Les cours gratuits du collége employaient une partie de son temps; il disposa du reste et prit sur ses nuits ce que ses jours lui refusaient. Il dessinait avec quelque facilité; dans ses heures libres, il traça des festons pour les brodeuses et parvint à gagner ainsi jusqu'à 3 francs par jour. Voilà par quel apprentissage il dut passer. La destinée ne lui souriait guère; il ne connut de l'enfance ni les joies, ni les caresses; son adolescence allait être un duel opiniâtre contre le besoin. Dans de telles épreuves, les caractères montrent jusqu'où va leur ressort : ou ils fléchissent, ou ils se trempent fortement. Léon Faucher s'en tira à son honneur; l'impression de ses premières années fut aussi saine que profonde : il y puisa en grande partie le sens moral, la dignité personnelle, l'application soutenue et la vigueur de volonté qui devaient l'élever par degrés de la condition la plus modeste aux positions les plus honorées et les plus enviées.

Malgré ces troubles domestiques et ces déplacemens répétés, l'éducation du jeune Faucher avait suivi son cours, et non sans succès. Le légitime orgueil de bien faire l'animait plus que les remontrances et les conseils; il sentait d'ailleurs que dans la pénurie commune c'était de là que viendrait le salut. Il prit au collége de Toulouse, et dès le début, un rang qu'il sut maintenir durant toute la période scolaire; un seul travers s'y mêla, travers singulier pour le futur économiste : à onze ans, il avait la passion des vers. Son père lui rendit au moins le service de l'en guérir en brûlant ses premiers essais. Les humanités furent si solides et si brillantes qu'élève de seconde, Faucher fut admis dans une institution comme répétiteur, et le peu qu'il y gagnait devint une précieuse ressource pour la famille. Ses frères grandissaient; il fallut être leur directeur et leur soutien, achever leur éducation, leur ouvrir des carrières : embarras successifs auxquels s'ajoutaient les siens propres, et qui souvent le prenaient au dépourvu. C'étaient autant de défis que le sort lui

Digitized by Google

jetait; il n'en laissa tomber aucun, et fit face à tout à force de courage.

La province avait jusque-là suffi à son ambition; il s'y était fait un nom par ses succès de collége, et ses professeurs s'accordaient à dire qu'un talent comme le sien serait mieux à sa place sur un théâtre plus élevé. On lui désignait Paris comme point de perspective. Il céda bientôt à ces conseils, peut-être aussi au sentiment de sa force; cette foi qu'on avait en lui, il la partageait. En 1824, il quitta Toulouse; il avait alors vingt et un ans. C'était beaucoup oser que de se jeter dans le tourbillon parisien sans appui, sans protecteur, et avec une très petite épargne. Il donna d'abord quelques leçons, s'instruisit en instruisant les autres, se mit en rapport avec les hommes distingués du temps. Des éducations particulières lui ouvrirent des maisons où il put se faire connaître et où on sut l'apprécier. Il ne parlait jamais sans émotion de cette période de sa vie où, au prix d'un travail sans trêve, il assurait le pain de sa mère en se trouvant lui-même transporté au sein d'une aisance à laquelle il n'était point accoutumé. Ce qu'il y avait d'assujettissant dans ses fonctions était tempéré par la dignité et la bonne grâce des procédés. En même temps il se recueillait et cherchait sa voie. Il y avait alors dans l'opinion quelque chose de sain et de vigoureux dont la génération nouvelle pouvait utilement s'inspirer. La France, volontiers changeante, était emportée du côté des idées libérales, et ne craignait pas de les défendre au prix de son repos. Derrière quelques noms illustres ou célèbres se rangeait le gros de la nation avec un sentiment de déférence et un esprit de discipline dont la tradition est désormais perdue. On avait un drapeau et des chefs; les rôles se distribuaient selon les aptitudes : aux uns l'action, aux autres la parole et la plume. Faucher se rangea parmi ces derniers; ses relations, ses études prirent cette direction, et comme il n'était pas de ceux qui s'engagent à demi, jusqu'à son dernier jour il y resta fidèle. Il n'ignorait pas que l'exercice de la liberté a ses périls, mais il savait aussi que sans elle il n'y a pour un peuple ni grandeur ni sécurité durables, que l'ordre où elle fait défaut est le pire des désordres, et qu'une décomposition lente atteint tôt ou tard les communautés qu'elle n'anime pas.

Dès qu'une occasion se présenta de faire publiquement ses preuves, Léon Faucher la saisit. L'académie de Lyon avait en 1827 mis au concours la cause des Grecs, qui luttaient héroïquement pour leur indépendance. Il envoya un mémoire et remporta le prix. D'autres travaux classiques suivirent cet heureux début. Quoique enchaîné par des éducations privées, il trouva le temps de traduire en grec une partie du *Télémaque* et de commencer une traduction d'Aristote. L'œuvre était avancée quand la révolution de 1830 condamna ces

Digitized by Google

projets à un ajournement indéfini. Par l'avénement d'un nouveau régime, la presse politique allait être privée de ses meilleurs soutiens; les uns entraient dans le gouvernement, les autres, désarmant après la victoire, ne se sentaient pas le goût de combattre ce qu'ils avaient contribué à fonder. Il fallait combler ces vides; c'était un coup de fortune pour les aspirans, qui abondent en pareil cas. Des ouvertures furent faites à Léon Faucher : il entra dans le journal *le Temps,* et y eut bientôt marqué sa place. Ses premiers travaux embrassèrent une grande variété de sujets, l'histoire, les beaux-arts, la philosophie; il y montra un jugement exercé, une érudition choisie, unis à un style ferme, précis et sobre. Quelques excursions dans le domaine de la politique ne furent pas moins goûtées; il avait le ton, la mesure, la promptitude de coup d'œil qui conviennent. La vocation l'emporta de ce côté; pendant douze ans, il resta attaché à divers journaux, soit comme rédacteur principal, soit comme rédacteur en chef : fonctions enviées et à un certain degré dignes d'envie, surtout à l'époque où elles échurent à Faucher, mais en même temps bien délicates pour un caractère comme le sien. Il était et voulait rester l'homme de son journal, responsable devant l'opinion, répugnant à s'infliger ces démentis qui sont la monnaie courante de la polémique quotidienne. Si de tels scrupules honorent un homme, ils lui sont en même temps un embarras. Aussi le publiciste eut-il souvent à se défendre contre ses amis et à soutenir ces luttes intestines où l'indépendance d'un organe politique est aux prises avec les influences et les intérêts qui en sont l'appui.

Dans le cours d'une de ces épreuves, il eut une inspiration malheureuse, trop liée au récit de sa vie pour qu'il soit possible de l'en séparer. On y verra ce que c'est qu'une spéculation de presse, même pour un talent aussi avéré que le sien. Il répugnait à Faucher d'être au service et à la merci d'autrui : d'un côté, il ne se sentait pas assez libre; de l'autre, il ne lui était pas indifférent de faire de sa plume l'instrument de sa propre fortune. Ce calcul le conduisit à fonder une feuille qui fût bien à lui. Ses prétentions ne pouvaient, avec les moyens dont il disposait, s'élever bien haut; il se contenta d'une périodicité hebdomadaire, dans l'espoir qu'un prix très réduit et un enseignement approprié lui vaudraient la clientèle des classes moyennes. Pour les premiers fonds, il fit un appel à ses amis de Paris et de Toulouse, et malgré l'insuffisance de ces ressources il passa outre : c'était pour lui, comme il le disait dans l'exaltation d'une vanité un peu naïve (1), ce qu'avait été pour César la conquête du Pont; il s'agissait de vaincre à première vue. L'événement

(1) Correspondance avec M. Beaufer de Toulouse, dont l'affection dévouée ne se démentit pas.

Digitized by Google

prouva bientôt que des abonnés ne se gagnent pas aussi facilement que des provinces, et que contre leurs résistances passives une campagne ne suffirait pas. De toutes les entreprises, aucune n'est exposée à autant de mécomptes que la création d'un journal; plus d'un empire a coûté moins de temps et moins d'efforts. Que de bourses se refusent à une dépense purement facultative! Pour combien c'est un caprice qui ne va pas au-delà d'un essai très limité! A un mérite soutenu, il faut joindre la variété de plumes et surtout la vertu de la durée. Faucher n'avait pour son œuvre que le premier de ces élémens; il portait seul ou presque seul le poids de la rédaction, et il ne pouvait pas attendre. Sa combinaison le condamnait, sous peine d'échouer, à un succès immédiat. Il échoua après six mois de lutte et de sacrifices: une liquidation eut lieu, et aux désappointemens d'auteur il ajouta de son plein gré des blessures d'argent. Par une délicatesse rare, il ne voulut pas que ses amis portassent la peine de son illusion, et s'infligea le devoir de rembourser sur le produit de son travail le montant des actions qui avaient été souscrites. Cette libération ne s'acheva qu'à la longue, et Dieu sait au prix de quelle gêne! On en suit les traces dans sa correspondance avec ses amis : « Plusieurs fois, écrit-il à M. Beaufer, je me suis vu réduit aux dernières extrémités; montre, meubles, j'ai tout vendu. » Et ailleurs : « Il m'arrive de temps à autre d'être obligé d'aller demander à dîner à un ami, de me coucher faute d'huile dans ma lampe, et de jeter mon manteau sur mes épaules pour me tenir lieu pendant mon travail du feu qui ne brûle pas dans ma cheminée. Il a fallu, croyez-le, plus que du courage, avec ma santé délicate et souvent ébranlée, pour persévérer. Je n'ai à me reprocher ni un moment perdu, ni un plaisir pris. Ma vie est austère. » Ces peines ne sont rien auprès de celles qu'éprouve ce cœur fier et loyal à la pensée des délais qu'il est obligé de demander; il s'en excuse, il veut supporter les intérêts qui courent; il oublie ses privations pour ne songer qu'à celles dont sa mésaventure est la cause : « Si je m'étais laissé incarcérer à Clichy, s'écrie-t-il avec angoisse, tout serait perdu pour ma mère et pour moi! » Cet état de crise ne fut pas le tourment d'un jour, ni de quelques mois, il dura plusieurs années; les affaires de Faucher ne se remirent pas sans peine de cette fâcheuse spéculation.

A dessein j'ai insisté sur cet épisode; on peut en tirer plus d'une leçon. Dans un temps où l'on dispose de l'argent d'autrui avec une conscience si aguerrie, il est bon de présenter comme contraste la manière dont un homme d'honneur envisageait ses obligations vis-à-vis des personnes qu'il avait engagées à sa suite. Peut-être Faucher poussait-il les choses jusqu'à l'exagération : en prenant toutes les pertes à son compte, il reculait les limites de sa responsabilité;

Digitized by Google

mais cet excès, si c'en est un, montre de quels sentimens il était animé. Il voulait marcher le front levé et ne se faisait pas à l'idée que ses erreurs de calcul retombassent sur d'autres que lui. De tels exemples n'ont qu'un tort, c'est de n'être pas contagieux. L'autre leçon qui se dégage de ce fait touche à la vie de l'écrivain. Voici un homme qui a un talent réel : il a montré ce qu'il vaut, il le montrera mieux encore; mais avant d'être publiciste, député, ministre, membre de l'Institut de France, par quelles épreuves lui aura-t-il fallu passer! Quelle lutte opiniâtre contre le besoin! quelles longues années de tribulation et de gêne! Que son courage eût faibli un seul jour, et cette carrière qui devait être bien remplie aurait été brisée dès le début. Faucher dut à la trempe de son caractère, à des principes solides et droits, de sortir entier et de plus en plus affermi de cette période des commencemens qui est l'écueil de tant de vocations et où s'abîment tant d'espérances. Volontiers la jeunesse jette un regard d'envie sur les hommes qui sont arrivés, il est est bon qu'elle sache par quels chemins ils ont passé. Cette vie d'écrivain qui en apparence mène à tout est plus qu'une autre pleine d'avortemens. Le don naturel ne suffit pas, si l'esprit de conduite ne le fortifie et ne le relève. Nulle part l'individu n'est davantage livré à ses inspirations; pas de cadre, pas de point d'appui, il ne trouve de règle qu'en lui-même. Il est libre de choisir, à la condition de ne pas se tromper dans son choix et de porter seul le poids de ses méprises. Tout est danger pour lui, le succès aussi bien que l'échec : le succès l'enivre, l'échec le décourage; il a autant à se défendre des défaillances que des éblouissemens, et doit rester maître de lui dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Comment s'étonner que sur tant d'essais il y ait si peu de réussites, et que dans cette route où l'on s'engage par milliers, quelques-uns à peine échappent aux piéges dont elle est semée?

Pour Léon Faucher, la crise qu'il venait de traverser ne fut que salutaire; il vit plus clair dans sa position, et jugea mieux l'instrument qu'il avait entre les mains. Désormais il s'en tint à fournir son concours aux organes qui jouissaient de quelque crédit. Il n'avait fait que passer au *Constitutionnel*, où, comme rédacteur en chef, il courut la chance d'un duel avec Armand Carrel, qui, à l'appui de ses argumens de journaliste, montrait volontiers son ancienne épée de lieutenant. Sa collaboration au *Courrier Français* fut plus durable et plus assidue; en 1839, à la mort de Châtelain, il en prit la direction politique. Pour d'autres, cette responsabilité n'était qu'un jeu; il s'en fit un tourment. Toutes les feuilles obéissaient alors à l'influence d'un nom considérable; elles attendaient le mot d'ordre et faisaient volontiers l'office d'échos. La prétention de Faucher fut de s'affranchir de cette servitude; il lui répugnait de revêtir la livrée

Digitized by Google

d'un homme ou d'un parti. Des combats qu'il eut à soutenir, celui-là ne fut ni le moins rude, ni le moins douloureux. Que d'assauts il essuya dans son propre camp tout en tenant tête à ses adversaires! Un esprit moins opiniâtre y eût succombé; il résista pourtant, et plutôt que de souffrir un empiétement, il laissa le vide se faire autour de lui. A aucun prix, il n'eût supporté de patronage apparent. Au fond, cette disposition avait quelque chose de louable; chez Faucher, elle était si naturelle que vainement on eût essayé de l'ébranler. Il est des hommes, même éminens, qui doutent de leur force, réclament les conseils, aiment à vérifier leurs idées par l'expérience d'autrui, ont besoin d'un assentiment pour se confirmer dans leurs opinions, et les modifient de bonne grâce quand un nouveau jour s'y répand. Faucher ne ressentait rien de pareil; sa conviction n'avait rien de flottant ni d'indécis; une fois formée, il n'en revenait plus. C'était une confiance absolue qui éclatait jusque dans l'expression. Ces schismes intérieurs aboutirent à un délaissement qu'aggravait une révolution survenue dans la presse périodique. Depuis quelques années, de nouvelles feuilles à prix réduits minaient l'existence des anciens journaux. *Le Courrier Français* était au nombre de ces derniers; sa clientèle allait diminuant; l'un de ses principaux actionnaires, M. Aguado, venait de mourir. Une vente publique eut lieu, dans laquelle Faucher se porta acquéreur avec la pensée d'introduire dans la feuille, s'il en restait maître, des améliorations et des réformes. Son offre fut dépassée et n'aboutit pas; quelques instances qu'on y mît, il se retira devant ce changement de propriété.

Ce fut pour lui un grand soulagement, et il s'en ouvrait à ses amis en 1842 en leur annonçant sa retraite. « Il valait mieux pour moi, leur dit-il, ressaisir ma liberté entière; je l'ai fait. Je ne rentrerai plus dans la politique active que par la chambre. En attendant, j'écrirai des livres et des articles de *revue*. » Aucun parti n'était plus judicieux. Entre l'improvisation quotidienne et le recueillement qu'exigent des travaux de longue haleine, il y a, quoi qu'on fasse, une sorte d'incompatibilité. Sollicité par le temps et assiégé d'impressions éphémères, l'esprit est rarement libre; les vues sont courtes, le style n'est plus suffisamment châtié. Faucher le comprenait, et au milieu de ses engagemens il avait trouvé la force de poursuivre des études plus sérieuses et plus approfondies, où sa pensée se retrouvait dans son élément naturel. Les principales trouvèrent place dans ce recueil; il y traita divers sujets de finances, d'économie sociale, d'administration et de politique (1). Ces morceaux furent re-

(1) *La Colonie des Savoyards*, 1834; — *De la Propriété en France*, 1836; — *De la Presse en Angleterre*, 1836; — *Organisation financière de la Grande-Bretagne*, 1837; — *De la Souscription dans les entreprises des travaux publics*, 1838; — *Question d'Orient*, 1841; — *Union du Midi*, 1837 et 1842.

Digitized by Google

marqués pour la clarté des aperçus, la patience des recherches, le ton ferme de l'écrivain. Des emprunts heureux faits aux sources étrangères en augmentaient l'intérêt et donnaient lieu à des rapprochemens où l'à-propos se mêlait à l'érudition. Çà et là des défauts de jeunesse peuvent se relever; sur divers points, le jugement de l'auteur est excessif, et n'a pas rencontré la vraie mesure. Ainsi, dans un parallèle entre la presse anglaise et la nôtre, il nous place bien haut et nos voisins bien bas; il eût été de bon goût de se montrer plus juste. Même alors les nuances que signalait Faucher étaient forcées; elles le paraissent encore plus aujourd'hui. Peut-être faut-il expliquer cette exagération par les circonstances où il écrivait. Il voyait commencer parmi nous le règne de l'annonce, et, pénétré de ses devoirs d'état, il essayait d'arrêter le journal sur cette pente, qui lui paraissait aboutir au trafic des opinions. De là un tableau de fantaisie qui rendait mieux ses propres impressions que la réalité des faits : pour empêcher la profession de déchoir, il l'entourait d'une auréole et y traçait un modèle.

Des ouvrages plus considérables avaient encore marqué cette période des débuts. L'un d'eux traitait de la *Réforme des Prisons;* un autre, sous le titre d'*Union du Midi*, se rattachait à un plan général de réformes dans notre tarif des douanes. Sans insister sur le premier, on peut dire qu'il résume en quelques pages tout ce que la question pénitentiaire offrait et offre encore de problèmes, d'embarras et de difficultés. Faucher y propose plus d'expédiens que de doctrines, des idées plus ingénieuses que vérifiées, des classemens qui auraient besoin de la sanction de l'expérience, et dont les dépenses d'exécution sont plus manifestes que l'efficacité. Une idée pourtant y est en germe, c'est celle des pénitenciers agricoles, qui ont pris récemment quelque crédit. Si dans tout cela l'homme de bien est toujours en évidence, le criminaliste laisse parfois à désirer. Le second ouvrage est de beaucoup supérieur. L'auteur entre dans un sujet qui allait lui devenir familier, et par des titres solides lui ouvrir les portes de l'Institut. Déjà, par les articles qu'il livrait au courant de la presse, on avait pu juger que la science économique avait peu de secrets pour lui; il y suivait les voies ouvertes par les maîtres, en connaissait la langue, en professait les principes. *L'Union du Midi* prouva mieux que cette érudition n'avait rien de superficiel, et qu'au besoin elle irait jusqu'au fond des choses. Faucher ne se résignait pas à voir dans l'économie politique une arme de luxe, destinée à ne pas sortir du fourreau; il éprouvait quelque impatience à la sentir renfermée dans les écoles; il lui semblait que, sans cesser d'être spéculative, comme il convient à une science, elle avait tout à gagner à devenir plus expérimentale. Le champ était si vaste et le bienfait si grand pour les peuples qui les

Digitized by Google

premiers s'affranchiraient des entraves d'une législation surannée! Comment en venir là? En cherchant des solutions pratiques au lieu de s'enfermer dans les théories. La solution que proposait Faucher ne manquait pas d'originalité. Dans la disposition des esprits, la forteresse des tarifs ne pouvait pas être emportée de front; il s'ingénia pour la tourner. Justement alors l'Allemagne offrait un curieux spectacle. La plupart de ses petits états, renonçant à une fiscalité hétérogène qui nuisait à l'activité commune, venaient de s'unir à la Prusse dans une confédération des douanes qui est connue sous le nom de *Zollverein*. C'est de cet exemple que l'économiste s'inspira. Il conseillait à la France de former, avec la Belgique, l'Espagne et la Suisse, une confédération analogue sous l'empire d'un tarif uniforme. Plusieurs avantages étaient attachés à cette combinaison, et l'auteur les faisait valoir : un marché plus étendu, des frais de perception moindres, enfin, et c'est ce qui le touchait le plus, un retour à des droits plus modérés amené par des convenances réciproques. Des tableaux à l'appui éclairaient et complétaient ce travail. L'effet en fut bon sur les meilleurs juges, bon également sur cette portion du public qui, dégagée de préventions, cherche un enseignement dans des lectures sérieuses; mais l'accueil fut tout autre de la part de ceux dont les intérêts s'accommodaient mal d'un changement de régime. Ils étaient les maîtres, et ne se laissaient entamer ni en bloc ni par le détail. Aussi le plan de Faucher fut-il emporté par le flot d'opinion qui en avait emporté tant d'autres. Au fond, même pour un esprit libre, ce plan soulevait plus d'une objection. Il s'agissait d'établir un concert là où régnaient de profondes incompatibilités, par exemple entre l'Espagne et la Suisse, l'une livrée au monopole, l'autre en possession d'une complète franchise. A l'exécution, un échec certain eût attendu les négociateurs. L'auteur sentit ce point faible, et plus tard, en s'amendant à propos, il limitait à la Belgique son projet d'alliance de douanes.

Ces diverses publications, prises sur les heures disponibles que lui laissait le soin de son journal, indiquaient ce que Faucher pourrait faire avec plus de loisir et d'indépendance. Sa position était désormais assurée. Il avait épousé en 1837 Mlle Alexandrine Wolowska, fille d'un ancien député à la diète de Pologne, et sœur de M. Wolowski, qui devint pour lui un frère d'armes, un compagnon et un émule dans les mêmes travaux. Sa mère venait de s'éteindre, entourée de soins, son frère était hors d'embarras. Il avait trouvé dans son mariage, avec une certaine aisance, les joies et les consolations du foyer, et dans la compagne de sa vie les dons de l'esprit unis aux qualités du cœur. Ce fut donc sans trouble qu'il renonça au revenu régulier et important qu'il tirait de sa position dans la presse quotidienne. Il savait qu'il n'en retrouverait pas l'équivalent dans

Digitized by Google

des travaux plus achevés, dont le temps est l'auxiliaire; il y était résigné : il était de ceux qui préfèrent la considération à la fortune. Fallût-il pour cela souscrire à quelques sacrifices, il y était résolu. Sa correspondance en témoigne. « Nous allons encore faire des réformes, écrivait-il (1), diminuer notre loyer, notre état de maison, nos dépenses extérieures, et nous réduire au plus strict nécessaire. Nous n'en serons pas plus malheureux. » Son parti une fois arrêté, il se mit à l'œuvre, et commença dans cette *Revue* la série de ses *Études sur l'Angleterre*, qui prirent les proportions d'un ouvrage auquel il consacra deux années de recherches et de travaux. Ce n'est pas uniquement dans les livres ni dans les documens officiels qu'il en puisa les élémens; il voulut s'éclairer par ses yeux, vérifier lui-même jusqu'à quel point étaient fondées les lamentables enquêtes qui se succédaient devant le parlement. Il vit donc avec soin l'Angleterre et l'Écosse, séjourna dans les grandes villes, parcourut les districts manufacturiers, les ports de commerce, recueillant partout des informations sur les mœurs, les habitudes, les intérêts des diverses classes, surtout de celles qui vivent du salaire et pèsent sur l'économie d'une société par le nombre autant que par les besoins. Cette inspection achevée, il en dégagea pour ainsi dire la substance, classa les témoignages, résuma ses impressions, et les livra à la publicité. Ces *Études* eurent un succès réel et légitime; le talent de Faucher s'y montrait dans toute sa maturité, plus contenu dans ses appréciations, moins impétueux dans la forme. La réputation de l'auteur en fut mieux assise, et ce livre est resté le titre le plus saillant, le plus durable auquel il ait attaché son nom.

Aujourd'hui que les *Études sur l'Angleterre* sont classées et qu'elles ont résisté à l'épreuve du temps, on peut avec une entière liberté d'esprit en signaler les imperfections. L'ouvrage a une date et en porte trop fortement l'empreinte; il se ressent d'influences accidentelles. Lorque Faucher visita l'Angleterre en 1843 et 1844, elle était livrée au trouble intérieur qui précède les grandes réformes. Ce trouble avait quelque chose d'artificiel dont un jugement comme le sien aurait dû mieux se défendre. De parti-pris on empirait les faits pour trouver dans l'émotion publique un point d'appui contre les résistances des corps constitués. Ces mises en scène sont fréquentes chez nos voisins, et ils n'épargnent rien pour en grossir l'effet. N'a-t-on pas vu récemment, à propos de la défense des côtes, éclater une panique dont l'imagination faisait les frais, et qui a couru sur tous les comtés, accompagnée d'un long bruissement d'armes? Il s'agissait de disposer l'opinion à une forte demande d'argent : une fois les millions votés, l'effervescence s'est calmée toute seule, et peut-

(1) Lettres à M. Beaufer.

Digitized by Google

être en rougit-on maintenant. Le cas était le même quand Faucher débarqua sur le rivage anglais; l'objet en litige était l'abolition des lois sur les céréales, avec deux camps en présence, celui des propriétaires du sol, celui des grands manufacturiers. De part et d'autre on employait les armes accoutumées, l'exagération des faits et du langage. L'accord existait sur un point, la détresse des ouvriers; seulement on en tirait des conséquences opposées. Les manufacturiers l'attribuaient au prix des denrées et demandaient la franchise à l'entrée pour tous les produits alimentaires; les propriétaires l'imputaient à l'abus que les manufacturiers faisaient de leur position et ne voyaient de remède au mal que dans une surveillance plus grande exercée sur le régime des industries et un développement généreux des institutions charitables. La devise des uns était l'aisance dans la liberté, celle des autres l'aumône dans le privilége. On comprend dès lors quel esprit anima les enquêtes qui se multiplièrent pendant les huit années où la question resta en suspens. Les deux partis avaient un intérêt à les rembrunir, soit pour exciter les libéralités volontaires, soit pour arracher au parlement des mesures auxquelles la majorité de ses membres répugnait. Dans tout cela, il y avait un but à emporter, un effet à produire, et en de telles mêlées le regard se trouble, la tête s'enivre, soit qu'on s'y engage comme champion, soit qu'on y assiste comme témoin.

Pour un observateur étranger, ce spectacle, en même temps qu'il éveillait sa curiosité, devait être un motif de réserve. Il fallait juger l'idée fixe du moment, la dominer et ne pas se mettre à sa suite. La ligne de conduite, il est vrai, était difficile à tenir. Comment se garder des piéges? Même dans les observations personnelles, à quelles mains un étranger était-il livré? Naturellement aux mains des hommes qui avaient acquis une certaine notoriété au sujet de ces matières. Ils étaient des moniteurs pour ainsi dire désignés et ne pouvaient diriger les recherches que dans le sens de leurs déclarations publiques. Une enquête réduite à ces termes n'était guère que le reflet de leurs opinions. A quel contrôle recourir? Tous les partis trempaient par calcul dans un système de dénigrement; tous s'accordaient à présenter les choses sous les couleurs les plus sombres. Faucher vit l'Angleterre comme on la lui montrait, et le tableau qu'il en a tracé n'a rien de flatteur. La civilisation anglaise y est accompagnée d'un tel cortége de misères, qu'en quittant le livre on se prend à plaindre plutôt qu'à envier un peuple qui se résigne à un pareil sort. Çà et là, l'auteur fait bien quelques retours; à côté de tant d'ombres, il place un peu de lumière, rencontre des peintures vraies, rendues avec un grand bonheur d'expressions, dégage ses lecteurs de cette atmosphère malsaine pour leur faire respirer un air plus pur; mais l'ensemble n'en est pas moins triste et morose. On

Digitized by Google

va jusqu'au bout, car le récit est attachant et l'intérêt n'y faiblit pas : on en sort le cœur oppressé. On se demande si c'est là qu'aboutissent fatalement les nations qui disposent d'elles-mêmes, et si ces dégradations sont inséparables de l'exercice de la liberté. Tel est l'écueil et peut-être aussi l'attrait de ces deux volumes. Il y a tant de gens dans le monde qui font profession de croire que l'homme est né pour la dépendance et que les plus heureux sont ceux qui, aliénant leurs droits de bonne grâce, s'affranchissent du souci de chercher leur propre destinée dans des voies laborieuses! Faucher a ainsi, sans le vouloir, fourni des armes à nos adversaires communs, et c'est un motif de plus pour restituer aux choses leur véritable caractère.

Sans doute la civilisation anglaise, quand l'auteur des *Études* l'observa, avait des plaies nombreuses, les unes provenant de mauvaises lois, les autres des emportemens et des vicissitudes de l'activité individuelle. Les premières étaient susceptibles de guérison, et devant les réformes récentes beaucoup ont disparu. Les secondes sont malheureusement inhérentes au régime des industries comme à toutes les autres formes du travail humain; un traitement judicieux peut les atténuer : elles n'en persistent pas moins avec des symptômes divers. Partout où l'homme use librement de ses aptitudes et de ses forces, les inégalités naturelles se réfléchissent mieux dans la différence des conditions. Le classement se fait en raison de l'énergie et de l'habileté; ceux-ci prennent les devans, ceux-là restent en arrière. Des premiers rangs aux derniers, les distances sont plus grandes. C'est ce qui a lieu en Angleterre. Il y a là plus qu'ailleurs comme un sédiment qu'abandonne dans sa course le flot du travail, et qui se compose de ce qu'il contient de plus impur. Qu'on y porte la loupe et qu'on en fasse l'analyse, soit, mais à la condition que cet examen ne sera pas exagéré au point d'affecter la valeur de l'ensemble. Pour beaucoup d'observateurs, c'est une pierre d'achoppement. La passion du détail les emporte jusqu'à nuire à la rectitude du coup d'œil, et dans la recherche des accidens particuliers ils oublient ou méconnaissent les phénomènes généraux. Ces erreurs sont d'autant plus graves qu'elles sont sincères et empreintes d'une émotion contagieuse. On est touché comme l'auteur, saisi comme lui de cette pitié qui s'attache au spectacle de la misère et de la souffrance. L'impression est produite, peu y résistent, beaucoup n'en reviendront pas; d'autres s'en serviront comme d'un moyen à leur convenance et y ajouteront leurs commentaires. Il s'ensuit que des faits même vrais se dénaturent à raison du relief qu'on leur donne et du cadre dans lequel on les place. Tôt ou tard l'autorité d'un ouvrage s'en ressent; le temps par exemple n'a pas épargné les démentis au livre dont nous parlons. L'Angleterre in-

Digitized by Google

dustrielle d'aujourd'hui n'est plus celle que Faucher a décrite; ces troubles passagers ont en grande partie cédé à la force vitale qui réside dans ses institutions. Qu'a-t-il fallu pour opérer ce changement? Que le travail d'enfantement dont l'auteur des *Études* n'a vu que les douleurs arrivât à son terme, et aboutît à une heureuse délivrance. Depuis les réformes introduites dans la législation économique, un soulagement manifeste a eu lieu dans le domaine du travail populaire. Les salaires se sont élevés, l'activité s'est soutenue, les crises ont été moins fréquentes et moins graves; les révoltes, les coalitions, les animosités de classes ont désarmé en partie devant les satisfactions données à l'intérêt; les mœurs enfin, qui répondent à l'état des besoins, ont gagné tout le terrain que laissait libre l'amélioration des moyens d'existence. Il a donc fallu peu d'années pour que les peintures de Faucher aient vieilli, et qu'elles soient reléguées dans l'histoire du passé. Ce n'est pas qu'il n'y ait encore, pour quelques détails, l'équivalent de ce qu'il a vu et observé; on pourrait, en les isolant, reproduire les teintes trop sombres dont il a souvent chargé sa palette. Ainsi il existait naguère, à Coventry, dans l'industrie des rubans de soie, une détresse aussi profonde qu'aucune de celles dont l'Angleterre ait jamais eu à souffrir. Le traité de commerce, dont une partie est pour nous à longue échéance, a causé chez nos voisins, par une brusque et immédiate application, des dommages partiels auxquels ils ont souscrit pour mettre un grand principe à l'abri et au-dessus de toutes les exceptions. Plus récemment encore, parmi les ouvriers des ports, la misère a sévi à Londres, quand la rivière, prise par les glaces, a laissé les bras sans occupation et les familles sans salaires. Quoi de plus aisé que de prendre à part ces accidens de la vie laborieuse, d'en forcer les termes, d'en charger les couleurs, et de présenter ces tableaux sous un tel jour, que tout le reste s'y absorbe pour ainsi dire et s'y confonde?

Ce n'est pas ainsi qu'on se fait d'un peuple une idée juste et saine, qu'on lui assigne son véritable rang. L'objet essentiel est de bien faire sentir ce que vaut la race, ce que valent les institutions qu'elle s'est données. Aucun titre n'est l'équivalent de celui-là, il doit rester présent à l'esprit et dominer les autres. Tant qu'un peuple garde en ses mains l'instrument de guérison, le mal n'est que secondaire; tout s'amende et se répare grâce au travail constant de l'opinion, que fortifie le combat, qu'éclaire l'expérience. Il n'est plus question en ce cas d'octrois gracieux que peut retirer la main d'où ils sortent, mais de conquêtes raisonnées, d'autant plus durables qu'elles ont plus coûté à obtenir. Ainsi procèdent les états où les citoyens considèrent comme le premier des biens la faculté de se gouverner eux-mêmes, avec l'assurance que les autres biens leur

Digitized by Google

arriveront par surcroît. Libres d'agir, ils ne peuvent ni faillir ni s'abstenir sans engager leur responsabilité; ils sont incessamment mis en demeure de modifier ce qui gêne, de secourir ce qui souffre, de relever ce qui se dégrade, de préserver et de rehausser la dignité commune. Ces obligations n'ont rien d'arbitraire, elles font partie du droit qu'on exerce, et ne sauraient s'en séparer. Une liberté sérieuse ne se fonde et ne se maintient qu'à la charge de s'étendre et de profiter à tous. Telle est la vue supérieure qui devrait prévaloir quand on parle de la Grande-Bretagne et de la condition de ses habitans. Cette vue n'est pas dans le livre de Faucher suffisamment accusée, et quand elle se montre, elle est submergée dans les détails. Nul plus que l'auteur n'en connaissait le prix; son caractère en est le garant, et sa vie le prouve. Le temps où il écrivait explique seul cette réticence volontaire. Entre l'Angleterre et nous il n'existait alors que des analogies, et l'on pouvait regarder de moins près à ce que les deux pays empruntent de force et de vertu aux institutions. Depuis que les contrastes ont commencé, il est bon de rappeler, quand l'occasion s'en présente, que dans l'ordre des influences les principes sont seuls déterminans, et que tôt ou tard les faits s'y subordonnent. Les faits passent, les principes persistent, à l'honneur et à l'avantage des peuples qui y sont restés fidèles.

II.

On a vu qu'en renonçant à la direction d'un journal, Léon Faucher s'était promis de ne rentrer dans la politique active que par la chambre. Cette ambition n'avait rien d'excessif, soutenu qu'il était par la conscience des services qu'il pourrait rendre; elle pouvait passer pour prématurée sous le rapport des chances à courir. On n'entrait pas alors de plain-pied dans le monde parlementaire. Il fallait pour en forcer les portes, ou un grand nom que se disputaient tous les colléges, ou une position bien établie dans un collége déterminé. L'appui du gouvernement n'avait qu'une médiocre valeur; l'appui d'un parti ne se donnait pas à l'aventure et sans conditions. Pour les candidats qui n'avaient ni une autorité acquise, ni une position locale, ni un patronage influent, l'entreprise était pleine de difficultés. Chaque élection demandait à être traitée à part, étudiée dans ses élémens, conduite par des moyens particuliers. Rien n'y ressemblait aux surprises que nous donne le suffrage universel, ce curieux instrument qui, en changeant de mains, passe des mouvemens les plus désordonnés à une précision presque mécanique. On était en présence de censitaires moins nombreux et plus susceptibles qui, dans un mélange d'opinions et de calculs, ne négligeaient pas, il est vrai, ce qu'un député pourrait leur valoir, mais cher-

Digitized by Google

chaient surtout et en première ligne à s'assurer de ce qu'il valait par lui-même.

Avec son intrépidité et sa confiance ordinaires, Faucher ne songea point aux risques et ne vit que le but. Dès 1840, il entra en campagne. Le mandat était d'autant plus couru qu'il était plus sérieux; il menait aux honneurs et à la puissance: aussi ne l'obtenait-on qu'au prix de beaucoup d'efforts. Le candidat en fit l'expérience. Pour ses débuts, il avait accepté, sur les instances de ses amis, une partie presque désespérée. C'était à Corbeil, dans un arrondissement qui envoyait régulièrement à la chambre un des plus riches et des plus honorables propriétaires du ressort, M. Darblay aîné. Certain d'être battu, Faucher n'en fit pas moins bonne contenance. Il avait en face un zélé et habile défenseur des tarifs, un auditoire d'agriculteurs qui n'entendaient pas raillerie sur ce chapitre; pour un économiste, le cas était embarrassant. Un champion moins résolu eût caché son drapeau; Faucher tint le sien d'une main ferme, il voulait garder l'estime de ceux dont il n'aurait pas les suffrages. L'échec était prévu, il ne s'en découragea pas et n'en eut que plus de goût pour les émotions de la lutte. Partout où il y avait un vide à remplir, un essai à faire, il n'épargnait pas ses efforts. A Saint-Valery, en 1842, il arrive trop tard, les voix sont engagées. A Reims, en 1844, la chance est meilleure sans aboutir à un succès. Cette fois ce sont les électeurs de l'opposition qui, d'eux-mêmes, jettent les yeux sur lui, l'envoient chercher en poste et offrent de le porter au siége que la mort de M. Houzeau-Muiron laissait vacant. Il se décide, monte en voiture et trouve sur les lieux un compétiteur redoutable, M. Chaix-d'Est-Ange, qui comptait dans le pays cinq victoires contre une défaite. Les inégalités de ce duel n'ébranlent pas Faucher; il croise le fer, et s'il tombe, c'est pour se relever dans une revanche. A deux ans de là, en 1846, cette revanche a lieu; elle a laissé une date dans les éphémérides électorales. Les concurrens se serraient de si près que trois scrutins furent nécessaires pour former une majorité définitive. Faucher l'emporta, mais au prix de quels assauts! Huit jours entiers il resta sur la brèche pour attaquer ou se défendre. Reims était partagé en deux camps, et une telle agitation y régnait que les premiers transports de la victoire n'eurent pas un caractère moins rude que les fatigues du combat.

Entré à la chambre, le député se montra digne de l'honneur qu'on lui avait fait; il marqua sur-le-champ parmi les membres les plus laborieux. Ses forces ne le servaient pas toujours au gré de son zèle; il y suppléa par une énergie vraiment infatigable. Les questions de finances, de douanes, de liberté commerciale, lui appartenaient à plus d'un titre; il s'en empara dès qu'elles se présentèrent, les agita dans les bureaux avec tact, avec justesse, avec mesure, et trouva

Digitized by Google

ainsi accès dans un grand nombre de commissions. Au besoin, il joignait à la réserve une hardiesse qui devançait les temps. En avril 1847, un projet de loi proposait d'abaisser à 250 francs la coupure du billet de la banque de France; Faucher demanda par un amendement que cette coupure descendît à 100 francs. Aujourd'hui ces billets nous sont devenus familiers; c'était alors une grande nouveauté. L'orateur prouva, dans un fort bon discours, que sa limite pouvait être adoptée avec avantage; il cita l'Angleterre, la Russie, l'Autriche, nos propres banques de départemens, comme des exemples à l'appui. L'amendement fut rejeté, les esprits n'étaient pas mûrs; il fallut la violente secousse que les événemens allaient imprimer aux institutions de crédit pour emporter un résultat que Faucher voulait obtenir d'un libre consentement. On a pu voir à l'essai combien ses vues étaient justes et quels bénéfices devait recueillir la circulation d'une combinaison aussi commode que profitable, qui a promptement pénétré dans les habitudes. Dans une autre circonstance, il ne montra ni moins de décision ni moins de bon sens. L'insuffisance des récoltes avait renchéri le prix des denrées; on cherchait des expédiens pour y remédier. Faucher profita de l'occasion pour parler le langage des principes à une chambre qui les tenait pour suspects et poussait les préventions jusqu'à l'intolérance. De concert avec un petit nombre de collègues que n'effrayait pas leur isolement, il demanda que la franchise des droits fût étendue à tous les produits alimentaires. En temps de disette, la prétention n'avait rien d'excessif; il semblait que pour le soulagement des classes nécessiteuses tous les partis devaient s'y rallier. Elle avorta pourtant devant la coalition permanente des intérêts agricoles et manufacturiers; la majorité de la chambre n'entendait pas qu'on lui forçât la main; elle ne cédait aux circonstances, si impérieuses qu'elles fussent, que ce qu'elle n'aurait pu défendre sans danger pour la paix publique; elle avait cette faiblesse commune à tous les pouvoirs qui ne voient d'autre horizon que le leur, et ne savent ni s'abstenir de ce qui leur convient, ni aller au-devant de ce qui les menace.

Ces travaux parlementaires ne suffisaient pas à l'activité de Faucher; il était mêlé au dehors à tout ce qui s'agitait dans l'ordre de ses idées. L'association qui s'était formée à Paris pour répandre les notions de la liberté commerciale n'avait pas de plus infatigable athlète ni de défenseur plus dévoué. Dès le début, il entra dans le comité d'exécution, et s'il en sortit pour quelques dissidences de détail, son concours n'en fut pas moins actif pour propager les idées de l'association. On le trouvait toujours prêt à payer de sa personne dès qu'il s'agissait d'un engagement décisif. A diverses reprises, il parut sur l'estrade des réunions publiques qui se tenaient dans la salle

Digitized by Google

Montesquieu, et y aborda avec autant de bonheur que de solidité une grande variété de sujets appropriés à un auditoire qu'il fallait instruire en le captivant. La tâche n'était point aisée. L'économie politique, — c'est un reproche qu'on lui a fait, — n'est pas une science amusante; on ne lui donne de l'intérêt qu'avec une certaine dextérité dans la parole. Faucher mit cet art au service de la vérité. Il sut écarter les considérations abstraites pour s'en tenir à ce que la doctrine a d'élémentaire, ménagea l'attention des assistans, ne les conduisit pas dans les labyrinthes où l'obscurité commence, ne leur débita, en fait d'argumens et de chiffres, que ce qu'ils pouvaient raisonnablement supporter. Il fut très écouté, très applaudi. Cette chaire pour lui était une sorte de préparation; il s'y formait pour la tribune. Dès lors on put voir qu'il avait les qualités essentielles de l'orateur. Il se possédait, restait maître de ses émotions, classait bien ses idées, les faisait manœuvrer avec méthode, les revêtait d'une expression concise, régulière et vigoureuse. Une verve soutenue, un tour belliqueux animaient ses discours au point de leur donner, même dans les matières qui le comportaient le moins, les apparences d'un défi. Un peu plus de liant n'en eût que mieux assuré l'effet. Le jeu de la physionomie, le geste même participaient de ces formes rigides; on eût dit une sorte de violence exercée sur les convictions rebelles. En revanche, ces improvisations ont un mérite qui n'appartient qu'à un petit nombre d'orateurs; elles soutiennent la lecture. Même à la distance où nous sommes des circonstances qui les ont inspirées, on y retrouve une clarté d'exposition, une abondance de renseignemens qui conservent une partie de leur prix et resteront, pour plusieurs sujets, comme une date à recueillir ou un mémoire à consulter.

Sur ces questions de doctrine, Faucher était libre ou à peu près; ses électeurs, en le nommant, s'étaient presque désistés. Il est à présumer néanmoins que cette indépendance ne fut pas conquise sans quelques tiraillemens, quelques résistances de l'industrie locale. Le respect des principes ne va jamais, chez les fabricans, jusqu'à l'oubli de leurs intérêts, et, en faisant bon marché d'autrui, ils s'exécutent difficilement pour leur propre compte; mais les soucis de ce genre n'étaient que secondaires pour le député de Reims : il en eut d'autres beaucoup plus graves. Sa nomination avait surtout un caractère politique, on le lui fit sentir plus d'une fois. Comme d'habitude, ceux qui avaient mené la campagne appartenaient à la partie la plus ardente de l'opposition; ils avaient été à la peine, ils voulurent être à l'honneur. Leur prétention était que le député de leur choix ne demeurât étranger à rien de ce qui se faisait pour agiter le pays et exciter les passions populaires. Dans leurs correspondances, ils ne ménageaient

Digitized by Google

pas les conseils, penchaient vers les moyens extrêmes, y poussaient à coups d'aiguillon. Au fond, Faucher était un esprit modéré : il avait un goût sincère pour le régime établi; il entendait le raffermir par des améliorations opportunes et non l'ébranler par des imprudences. Il sentait dans l'air comme un vertige dont il essayait de se défendre, et, s'appuyant sur la liberté de son mandat, il cherchait sa voie entre ceux qui voulaient tout conserver et ceux qui voulaient tout détruire. Aussi résista-t-il souvent à ses amis de la Marne, et dans la chambre il ne suivit pas sans trouble le parti auquel il tenait par une communion d'origine et de sentimens. Deux actes importans entretenaient dans le pays un état de crise, la réforme électorale et les banquets : il se prononça nettement pour la réforme, dans laquelle il voyait un instrument de salut; il ne s'associa qu'avec répugnance aux banquets, qui lui semblaient être une arme de guerre. S'il en présida un à Reims, il en atténua le caractère hostile en portant lui-même et en première ligne la santé du roi. Cette modération qui tranchait sur les passions du moment ne l'abandonna pas durant toute la période qui précéda l'écroulement de la monarchie. Dans les réunions particulières de l'opposition, il repoussait ce qui pouvait fournir un aliment aux agitations du dehors. Les résolutions une fois prises, il cédait par une faiblesse assez singulière chez un tel caractère; c'est ainsi qu'il mit sa signature au bas de la demande d'accusation contre le ministère. Malgré eux, sous l'influence extérieure, les esprits s'emportaient, même dans la chambre. Les fautes étaient diverses, le châtiment allait être commun; les uns furent frappés pour avoir trop résisté, les autres pour avoir trop agi. Pour tous, hors un bien petit nombre, le tocsin de la révolution de février n'eut que des sons lugubres. Léon Faucher assista avec douleur à la séance où le gouvernement représentatif, abandonné par la force armée, succomba devant une poignée de factieux. L'un des derniers, il quitta cette enceinte envahie et rentra chez lui le désespoir et l'humiliation dans l'âme. Il prévoyait où aboutirait le coup sacrilége que la nation s'était porté à elle-même. Ni sa position, ni ses chances personnelles ne le touchaient autant que les destinées publiques, livrées désormais à toutes les expériences. Tomber sans avoir combattu lui était une douleur intolérable.

Dès le lendemain, il se remit en mouvement, courut chez plusieurs de ses collègues, leur proposa de se retirer dans un des forts environnans, d'y rallier les troupes restées fidèles, et d'y créer, avec les débris de la représentation légale, un point d'appui pour la véritable opinion du pays, violentée et surprise. Ce plan reposait sur une illusion, mais c'était une illusion généreuse; il en coûta beaucoup à Faucher d'y renoncer. Ses devoirs de député

Digitized by Google

avaient cessé, il ne se tint pas pour quitte de ceux de citoyen. Les rues de Paris étaient le siége de désordres menaçans; il y descendit le fusil à la main sous l'habit de garde national. Le gouvernement provisoire songeait à la revendication des chemins de fer moyennant indemnité; comme administrateur du chemin de l'Est et comme délégué des autres compagnies, il prit en main la cause du respect des contrats, et vint en aide aux ministres du gouvernement provisoire qui, au milieu de tant de vertiges, avaient conservé l'usage de leur raison. Quand l'empirisme eut ouvert ses chaires au Luxembourg et dans les clubs, entraînant à sa suite des légions d'ouvriers mal conseillés par la misère, il s'attaqua dans la *Revue* (1) aux systèmes insensés qui, substituant l'état à l'individu dans le domaine du travail, partaient d'une violence pour aboutir à un préjudice et à une injure. Il rappela à cette foule égarée que, partout où s'exerce l'activité de l'homme, la meilleure garantie de la justice est la liberté, qu'il n'y a de contrats sérieux que ceux dont les parties peuvent discuter les termes et qui reposent sur un mutuel consentement, que toutes les combinaisons jetées en pâture à la crédulité populaire promettaient ce qu'elles ne pouvaient tenir, blessaient la dignité des ouvriers autant que leurs intérêts, et, odieuses au plus haut point, avaient encore le tort d'être radicalement impuissantes. A l'appui des principes, il citait des faits, entrait dans la réfutation de systèmes qui n'avaient d'autre consistance que l'émotion dont ils étaient cause et les noms significatifs qui s'y attachaient. Faucher n'y usait pas de ménagemens, il disait avec vigueur et avec courage ce qui était alors dans la conscience de tous les gens de bien.

Ces publications répondaient à un besoin si urgent que l'assentiment du public prit la forme la plus immédiate et la plus naturelle. Au mois d'avril 1848, le département de la Marne eut à envoyer des représentans à l'assemblée constituante. Léon Faucher passa en tête de la liste avec 84,000 voix : le mandat dont la force l'avait dépouillé lui était rendu par un libre et presque unanime suffrage. Si l'honneur était grand, les risques ne l'étaient pas moins : jamais assemblée ne se réunit sous l'empire de circonstances plus critiques. Les classes que, par le droit du vote, on avait appelées à participer à l'exercice du pouvoir n'avaient de ce pouvoir ni la notion ni le respect; elles étaient plus disposées à l'insulter qu'à s'y soumettre. De là ces journées du 15 mai, du 24 juin, qui laisseront des dates ineffaçables dans l'histoire des égaremens populaires. Faucher s'y montra à la hauteur de ses devoirs, ardent pour la lutte et ferme devant le danger; il s'associa aux efforts de M. de Falloux pour

(1) *De l'Organisation du travail,* livraisons du 1er et du 15 avril 1848.

Digitized by Google

amener le licenciement de cette armée de l'émeute dont sciemment ou involontairement on avait laissé se former les cadres dans les ateliers nationaux. Quand la guerre civile se fut éteinte dans le sang, il fallut reconstituer sur des débris un gouvernement qui donnât aux hommes paisibles quelques garanties, et à l'activité du pays quelque espérance de renaître. Le représentant de la Marne eut sa part dans cette œuvre de réparation, plus lente et plus laborieuse que les revanches de la force. Il s'agissait de reprendre pied à pied le terrain que le désordre avait envahi, de ramener dans un lit nouveau les institutions débordées et d'en assurer le cours par quelques digues. Neuf mois de session permanente, mêlés d'incidens orageux, suffirent à peine à une portion de cette tâche. Faucher ne s'y ménagea point; il défendit vaillamment nos finances, et contribua à faire écarter tout ce qui leur eût porté une atteinte irréparable, comme l'emprunt forcé et le papier-monnaie. Une chaire d'économie politique, dignement occupée par M. Michel Chevalier, avait été supprimée au Collége de France; de concert avec MM. Barthélemy Saint-Hilaire et Wolowski, le représentant de la Marne parvint à la faire rétablir. Parmi ses combats de tribune, celui-ci ne fut ni le moins vif, ni le moins hardi; l'acte d'ostracisme avait, dans la majorité même, des complices et des instigateurs.

Un singulier épisode se rattache à cette période de sa vie. Les membres de la famille Bonaparte, relevés par un vote de la constituante de l'exil qui frappait les autres dynasties, venaient s'asseoir un à un et en vertu de mandats réguliers sur les bancs de l'assemblée. Un jour que Faucher était à sa place absorbé par quelques travaux, une certaine émotion se répand dans l'enceinte, et il entend un nom qui circule de bouche en bouche. — « Ah! c'est le prince Louis? dit-il au collègue assis à sa droite. Où est-il donc? Montrez-le moi. » En même temps il relève la tête, et du banc placé au-dessus du sien il reçoit comme réponse un salut et un sourire. C'était le prince qui allait devenir son voisin. Des relations de politesse naquirent de ce rapprochement fortuit, et peut-être entra-t-il pour quelque part dans un événement qui, peu de mois après, devait mettre l'ambition de Faucher à l'épreuve. Une constitution avait été promulguée et instituait un président de la république, avec des attributions définies; la nation consultée se prononça pour le prince. A peine nommé, il forma son premier ministère en réservant un portefeuille à son voisin sur les bancs de l'assemblée. Faucher hésita d'abord; il ne se sentait point préparé à une telle responsabilité, et des motifs personnels lui conseillaient un refus. Ses fonctions d'administrateur du chemin de l'Est étaient incompatibles avec celles de ministre; il s'agissait de quitter une position sûre pour une po-

Digitized by Google

sition précaire. Il y avait d'ailleurs bien des tempêtes dans l'air; les pavés tremblaient encore, et rien n'était moins sûr qu'une assemblée ombrageuse qui sentait le pouvoir lui échapper. Peut-être est-ce à ces risques mêmes que Faucher fit le sacrifice de ses intérêts particuliers; il était belliqueux par tempérament, se jetait volontiers dans la mêlée et cherchait la gloire, fût-ce au prix de quelques blessures. Ce fut d'abord le portefeuille des travaux publics qui lui échut, l'un des moins exposés et en même temps des plus laborieux : ces attributions l'auraient tenu presque à l'écart de la politique militante; mais la démission de M. de Malleville, causée par quelques scrupules, ayant laissé vacant le portefeuille de l'intérieur, Faucher dut l'accepter sur les instances qu'on lui fit. C'était, en l'état des choses, une charge redoutable. Le trop court passage de M. Dufaure dans ce département n'avait pas suffi pour en épurer les cadres; la voie était pourtant ouverte, et Faucher n'eut qu'à continuer les traditions d'un ministre intègre, aujourd'hui l'honneur de notre barreau. Les difficultés étaient grandes; il y avait eu dans les personnes tant de choix malheureux et tant d'abandon dans les affaires. Le nouveau ministre pensa qu'un changement de régime comportait l'emploi de moyens prompts et directs. Il s'inspira d'une idée qui résumait toutes les exigences de la situation, l'apaisement des esprits, et pour l'obtenir il employa l'arme qui lui était familière, la vigueur. On parlait toujours de surprises violentes qui se tramaient dans l'ombre et auxquelles on assignait des dates; il résolut d'en finir par un coup d'éclat. Le 29 janvier 1849, Paris se réveilla au bruit d'un certain appareil militaire; les canons roulaient dans les rues, les baïonnettes brillaient le long des boulevards. Le général Changarnier était à la tête des troupes avec ce calme résolu qui sied si bien au commandement. L'objet de ces préparatifs était de contenir une descente des faubourgs mêlés aux débris de la garde mobile; une loi sur les clubs servait de ralliement et de prétexte aux mécontens. Devant ces mesures prises à propos et avec une fermeté prévoyante, le mouvement avorta sans effusion de sang. L'arrestation de l'un des chefs rendit la leçon complète; les rassemblemens se dispersèrent, et la loi des clubs fut votée à l'abri de toute émotion extérieure.

Les trois mois qui suivirent furent pour Faucher une suite d'escarmouches qui ne lui laissèrent ni trêve ni repos. Le cabinet dont il était membre essayait de mener à bien la plus rude et la plus délicate des entreprises : c'était de déterminer une assemblée souveraine à se congédier de ses propres mains. Pour beaucoup de membres, ce congé équivalait à une condamnation sans appel; on les renvoyait devant des électeurs décidés à les exclure. De là bien

des chicanes, des piéges tendus et des complots enveloppés de mystère. Aux attaques ouvertes se mêlaient des plans d'usurpation agités dans les conciliabules. La majorité s'était prononcée dans une résolution qui prêtait à l'équivoque; il s'agissait de donner à cette résolution la valeur d'un acte, d'en fixer les termes, la date, les modes d'exécution, de préparer et d'assurer le périlleux passage d'une constituante à une législative, qui du jour au lendemain devaient se succéder sur les mêmes bancs. L'honneur du cabinet y était attaché, et la tâche fut dignement remplie. Pendant une semaine, l'homme éminent qui présidait ce cabinet, M. Odilon Barrot, occupa la tribune pour ainsi dire en permanence, disputant à force d'éloquence les heures, les minutes aux tronçons de cette assemblée déjà dessaisie et dont l'agonie était menaçante. Faucher eut moins de bonheur; il resta enseveli dans le triomphe commun. Il avait conduit les élections, et pour combattre le déchaînement des partis, il avait usé d'un moyen d'influence qui aujourd'hui n'amènerait sur les lèvres que le sourire. La veille et le jour du scrutin, il avait, par le télégraphe, communiqué à quelques départemens les résultats d'un vote récemment émis en citant les noms qui avaient pris couleur pour ou contre. Rien de plus légitime et de plus inoffensif; il en sortit pourtant un orage. La partie ardente de l'assemblée s'empara de ce grief; la partie modérée déserta le champ de bataille. De telles passions régnaient sur les bancs de la gauche qu'un sacrifice parut nécessaire pour y faire diversion; Faucher s'était engagé un peu à l'aventure, on l'abandonna comme une victime désignée par la fatalité; on acheta le salut public par une injustice. L'homme politique soutint cet isolement avec sa fierté ordinaire; il fit face à l'ennemi et ne rendit pas les armes sans combat. Au scrutin, 519 voix se prononcèrent contre lui, 5 voix l'appuyèrent, près de 400 s'abstinrent. Il subit tranquillement cet arrêt, et donna sa démission. Cependant le département de la Marne venait de renouveler son mandat et de lui ouvrir les portes de l'assemblée législative. Dès les premiers jours de la session, il voulut que le procès qu'il venait de perdre fût porté devant les seuls juges qui auraient dû en connaître. C'était dans l'Yonne que sa dépêche télégraphique avait causé le plus d'émotion : les 5 et 6 juin 1849, il monta à la tribune pour soutenir la validité des élections de l'Yonne, restitua aux faits leur caractère et présenta sa conduite sous son véritable jour. La réparation fut complète : aux deux tiers de ses voix, la nouvelle assemblée déclara que les mandats étaient réguliers, mettant ainsi à néant et le blâme passé et les conséquences qu'en voulaient tirer les casuistes de la montagne contre l'ensemble des pouvoirs de la législature. Dans ce débat, un fait fut mis en évidence, à la louange

Digitized by Google

du ministre attaqué : c'était la manière discrète dont il avait usé des fonds secrets. Là où M. Ledru-Rollin avait cru pouvoir employer 10,933 fr. par jour, Léon Faucher s'était contenté de 1,637 fr. Ces chiffres, apportés à la tribune, causèrent, même parmi les membres les plus exaltés, un étonnement mêlé d'un certain retour, et l'un d'eux, dans un accès de franchise, ne put s'empêcher de s'écrier : « Le coquin était bien honnête! » Dans sa forme brutale et familière, le compliment est bon à recueillir : il renferme un hommage dans une insulte; il dit bien ce qu'était Faucher, un cœur loyal, ennemi des mauvais moyens, aimant à convaincre plus qu'à corrompre, et ne cherchant pas d'autre appui à la fermeté de ses actes que la pureté de ses intentions.

Cette longue lutte avait brisé ses forces; à peine avait-il pu, avec une voix éteinte, arriver au bout de la discussion. Bon gré, mal gré, il fallait user de ménagemens. Le vaste vaisseau de l'assemblée, que les plus puissans organes n'affrontaient pas impunément, était funeste à cette poitrine délicate. De l'avis des médecins, il demanda et obtint un congé; on l'envoyait aux Eaux-Bonnes. On lui conseillait en outre d'éviter toutes les occasions de se produire, afin d'arriver à un plus prompt rétablissement. Il n'obéit pas toujours, et de passage à Bordeaux, il accepta un banquet où une médaille d'or lui fut votée. Même au pied des Pyrénées et tout en suivant un traitement, il ne pouvait se détacher des grands intérêts qui tenaient l'attention publique en haleine. Des travaux pour la *Revue*, des lettres aux journaux de province prouvaient que le soin de sa santé ne l'absorbait pas tout entier, et qu'absent ou présent, il entendait garder sa part d'influence sur les affaires. De retour des eaux, il traversa Limoges et rompit en faveur de sa ville natale un silence qui commençait à lui peser. Elle était sous l'influence d'opinions avancées, et avait envoyé à l'assemblée des représentans d'une nuance très vive; les corps d'état, les ouvriers des fabriques y vivaient dans la dépendance de quelques chefs de sectes aussi habiles qu'audacieux. Comment se faire écouter d'un semblable auditoire? Faucher n'en désespéra pas, et deux sentimens le poussaient à l'essayer : ramener au bien des compatriotes, infliger un échec de plus à d'implacables adversaires. Il eut donc une réunion, et y garda longtemps la parole avec des effets que ni ses amis ni lui n'avaient prévus. Il s'attendait à des murmures, il ne recueillit que des applaudissemens. Pourtant il n'avait pas épargné les vérités, même les plus dures, à une foule habituée à l'adulation et au mensonge; il lui avait montré par quels chemins les conseillers de son choix la conduisaient de la révolte à la ruine, et par suite à la plus triste des égalités, l'égalité dans la misère. Ce langage fut non-seulement supporté, mais accueilli avec chaleur, tant est mobile

Digitized by Google

l'impression de la multitude. En quittant Limoges, Faucher y était presque populaire; cette popularité, il est vrai, ne survécut guère à son passage, mais il ne l'avait pas achetée du moins en flattant les mauvais instincts ni en déguisant ses opinions.

Rentré à Paris vers le commencement de l'automne, il reprit ses travaux à l'assemblée législative et en fut plusieurs fois nommé l'un des vice-présidens. Le repos lui avait rendu ses impatiences d'activité; il avait hâte de s'engager avec quelqu'un et sur quelque chose. Justement le budget de 1850 venait d'être présenté par M. Hippolyte Passy; il était ce que comportait le temps et se mettait péniblement en équilibre. Faucher trouva l'occasion à son gré; il n'imagina rien de mieux que d'opposer au budget du ministre son propre budget. Donner des leçons était dans ses goûts; celle-ci s'adressait à un homme pour lequel il aurait dû montrer plus de déférence, ne fût-ce qu'en raison de la communauté des doctrines. Nulle part l'humeur de Faucher ne se montre mieux que dans ce travail (1). Il n'admet pas que le ministre puisse faire un premier et discret essai de l'impôt sur le revenu, familier à nos voisins, et en même temps il introduit dans son œuvre toute une catégorie de taxes nouvelles, soit temporaires, soit permanentes. C'est ainsi, en supprimant d'une part 145 millions de dépenses et en ajoutant d'autre part 131 millions aux recettes, qu'il arrive non-seulement à rétablir la balance, mais à obtenir un excédant. Il n'a pas d'ailleurs de termes assez délibérés pour parler du budget officiel, ni d'expressions de confiance trop fortes pour le budget qu'il y substitue : on sent un homme pénétré de l'efficacité de ses combinaisons. Il est douteux cependant que ces taxes qui devaient atteindre le sel, le transport des lettres, les journaux, l'enregistrement, le mobilier, les domestiques, les officiers ministériels, les employés, les pensionnaires de l'état, il est douteux, dis-je, que ces taxes eussent rencontré dans une assemblée l'accueil dont se flattait l'auteur. Quoi qu'il en soit, sur un point Faucher eut cause gagnée; l'impôt du revenu avait été si nettement attaqué et de tant de côtés que le cabinet aima mieux en faire le sacrifice que courir au-devant d'un échec certain.

En combattant cette forme d'impôt, Faucher était l'interprète d'un sentiment presque général. Il avait pour lui de grandes autorités et s'appuyait de motifs dont la solidité ne saurait être méconnue. D'abord ce serait pour nous un impôt nouveau, et en cette matière il faut tant qu'on le peut se garder contre les nouveautés; puis cet impôt est inséparable de procédés d'inquisition et déchire le voile qui couvre les fortunes privées; enfin il se prête à la fraude et compte sur une

(1) *Revue des Deux Mondes* du 1er novembre 1849.

Digitized by Google

vertu qui est absente de nos mœurs, la sincérité vis-à-vis du fisc. Il a en outre l'inconvénient plus grave d'être ostensible : c'est ce que les administrateurs lui pardonnent le moins. Il s'adresse à la bourse des contribuables ouvertement, nominativement, sans dissimuler ce qu'il est, ni ce qu'il veut. Combien l'impôt indirect est plus habile, et avec quel art il sait se déguiser! Il ne frappe pas la personne, mais les besoins; il procède par petites fractions en portant sur de grandes masses, s'incorpore dans les choses et entre sur le marché comme un élément accessoire du prix, s'acquitte insensiblement sans que les contribuables aient la conscience du moment et de la manière dont il se paie. On sait bien ce qu'en tire un état ou une ville, on ignore dans quelle proportion chaque citoyen y contribue. Ces formes tempérées, ce mode presque imperceptible de recouvrement ont mis l'impôt indirect en crédit auprès des hommes versés dans les finances; il semble être le meilleur, parce qu'il est le moins apparent. Aussi en a-t-on largement usé dans l'assiette des contributions. Tout ce qu'on pouvait y assujettir y a été assujetti, même les denrées les plus nécessaires, par conséquent les moins imposables. N'est-ce pas ainsi que nous voyons la caisse de la boulangerie de Paris, de temporaire qu'elle était, devenir peu à peu permanente? Le procédé est commode et productif; avec des centimes on fabrique des millions, et quand on a ainsi battu monnaie, il est difficile de renoncer à une telle pratique sans regret ni sans résistance.

Il y a pourtant, dans cette préférence pour l'impôt indirect, des dangers qu'il est bon de signaler et des préjudices qui, pour n'être pas visibles, n'en sont pas moins réels. L'aisance avec laquelle cet impôt se supporte est précisément ce qui entraîne à en abuser; on ne se défie pas d'un instrument si léger, si maniable; on l'applique à toute chose et sans mesure. Nulle forme d'impôt ne se concilie mieux avec des habitudes d'imprévoyance et de prodigalité, nulle ne laisse plus de champ aux aventures, de quelque nom qu'on les couvre, en rendant moins appréciable ce qu'elles doivent coûter. L'impôt direct, s'il est brutal, a du moins le mérite de la franchise; il réclame une somme, il éveille dans l'esprit de celui qui la paie le désir de savoir ce que cette somme représente. Si c'est une guerre, on la discute; un embellissement municipal, on en agite l'urgence. L'impôt direct est ainsi une école d'opinion. Chacun sait ou cherche à savoir à quel prix il est citoyen d'un état ou d'une ville. Un contrôle plus général naît de cette disposition des esprits. En outre, quand on compare les deux impôts, on est entraîné à une autre recherche : c'est de savoir à quelles conditions on les perçoit. Telle de nos contributions, les douanes par exemple, n'entre au

Digitized by Google

trésor qu'après avoir laissé, pour frais de recouvrement, le sixième de la recette brute; les autres, quoique moins chargées, sont dans le même cas, et nos budgets élèvent à 200 millions environ les frais généraux de perception et de régie. C'est, pour l'impôt indirect, une moyenne de 11 à 12 pour 100, tandis que l'impôt direct ne coûte à recouvrer que 3 pour 100. L'écart, on le voit, est considérable, et si, par voie d'hypothèse, on confondait tous les impôts pour les ramener au type des moins coûteux à recueillir, 3 pour 100 par exemple au lieu de 12, on aurait par an 50 millions d'épargnés, et depuis soixante ans qu'existe le grand mécanisme des contributions indirectes, près de 4 milliards avec les intérêts accumulés, c'est-à-dire la moitié environ de notre dette inscrite. Ce sont là, il est vrai, des jeux de chiffres qui n'ont rien de rigoureux: l'unité de l'impôt sera toujours une chimère; mais il n'en est pas moins constant que, dans bien des cas, les charges de la perception sont hors de proportion avec le revenu net. Le trésor n'est pas seul à en souffrir; les intérêts et les mœurs s'en ressentent. On tient ainsi sur pied une multitude d'agens armés d'un droit de recherche et qui traitent la population comme une vaste collection de suspects. Ces corps organisés, avec les attributs qui les distinguent et les pouvoirs dont ils disposent, non-seulement entretiennent dans leur sein, mais propagent au dehors des idées de dépendance. Que de gens se trouvent ainsi directement ou indirectement dans les mains de l'état, vivant de services qu'il rétribue! L'impôt joue un grand rôle dans cet assujettissement. Quand on dit que le meilleur est celui dont on parle le moins, que toute forme est bonne, pourvu qu'elle rende, on oublie l'action morale de l'impôt, son influence politique, la manière dont il agit sur les opinions, les caractères, les habitudes, la disposition des esprits.

Tel est le sentiment auquel ont obéi les hommes d'état qui, en Angleterre, ont attaché leurs noms à un remaniement général de l'impôt. Ils n'y ont pas procédé arbitrairement; leur méthode se dégage de l'examen des faits. Comme point de départ, ils ont supprimé les taxes qui pesaient sur les matières destinées à recevoir des façons; c'était ouvrir par le dégrèvement des débouchés nouveaux aux fruits du travail. Ils ont ensuite regardé de près aux taxes de consommation, et, malgré les clameurs, supprimé celles qui affectaient la subsistance du peuple. Ils ont également émondé les tarifs, en n'y laissant que les articles de grand produit, et en leur appliquant des droits si légers, que ces droits ne pouvaient se concilier qu'avec un accroissement notable et probable de la consommation. Ainsi ils diminuaient les frais en simplifiant les formes, écartaient les paperasses, les rigueurs inutiles, la défiance érigée en

Digitized by Google

devoir, détournaient la main du fisc des existences qui en auraient trop souffert pour la diriger vers celles qui pouvaient la supporter avec plus d'aisance. De tout cela il résultait des vides; il a fallu les combler. C'est alors qu'ils ont donné à l'impôt indirect un rival et un égal dans l'impôt ostensible, où la volonté du redevable se manifeste dans la liberté des déclarations. Il se pouvait que cette expérience fût chanceuse; elle était digne du moins de ceux qui la tentaient et de ceux auxquels elle s'appliquait. Malgré quelques plaintes, on peut dire qu'elle a réussi. Nous n'en aurons probablement jamais l'équivalent; nos préjugés sont trop vifs là-dessus. L'impôt est pour nous un ennemi; plus il se déguise, mieux il est accepté. Il ne faut pas cependant se montrer injuste envers les peuples qui savent le regarder en face; ils sont marqués du signe auquel se reconnaissent les civilisations vraiment supérieures, la conscience et la responsabilité des actes.

III.

Mais nous touchons à un moment où les événemens nous emporteront avec plus de rapidité. Les questions de détail avaient détourné Faucher de la politique générale; il y rentra par la loi du 31 mai 1850, dont il fut le rapporteur. On sait quel était le but de cette loi : renfermer le suffrage universel dans certaines limites, définir d'une manière précise les indignités et les incapacités qui fermaient l'accès des listes à ceux qui en étaient frappés. Cette mesure réunissait dans une même entente toutes les fractions du parti modéré; elle avait l'appui du gouvernement. Le rapporteur la défendit avec courage contre les partisans exaltés du suffrage universel, qui n'entendaient pas qu'on touchât à leur arche sainte. La loi fut votée à une très grande majorité. Les circonstances allaient en faire une lettre morte. Un autre embarras restait à vaincre, et il était plus grave, puisqu'il touchait à un article de la constitution. Par une disposition formelle, le président n'était pas rééligible. Tous les hommes prévoyans sentaient quels périls étaient attachés à cette exclusion; ils concertèrent leurs efforts pour la faire tomber devant l'expression de l'opinion publique. On peut dire, sans forcer la vérité, que les notabilités de l'assemblée n'avaient là-dessus qu'un sentiment. Des conférences eurent lieu, et il fut arrêté qu'un appel serait adressé au pays pour qu'il se prononçât sur une révision de cette partie de la constitution. Des pétitions circulèrent dans les provinces, et des représentans se chargèrent de les apporter à la tribune, couvertes de signatures. L'intention manifeste de cet acte était de confirmer et d'affermir les pouvoirs dans les mains qui en

Digitized by Google

étaient investies. Faucher ne fut pas l'un des moins ardens à répandre cette idée salutaire; il y voyait la garantie des institutions; il y apportait l'intention sincère de donner quelque repos à une nation qui, fatiguée de longs troubles, semblait disposée à s'en affranchir à tout prix. Les pétitions affluèrent : mieux servies par les circonstances, elles auraient pu aboutir à un concert; dans l'état des esprits, et au milieu du partage des opinions, il n'en sortit que des débats orageux. Pour les uns c'était trop, pour les autres ce n'était point assez. Le temps marchait toujours, montrant en perspective une date et une crise.

A diverses reprises, des propositions avaient été faites à Faucher pour qu'il rentrât dans le cabinet. Il hésitait, éprouvait des scrupules, résistait aux instances, ou se retranchait dans quelques conditions. Le 10 avril 1851, il se décida et accepta de nouveau le portefeuille de l'intérieur. Ce ne fut pas sans émotion qu'il expliqua à l'assemblée les motifs de ce retour; il ne se dissimulait pas combien sa mission était délicate, et quelle responsabilité y était attachée. « En montant à la tribune, dit-il, et pendant que je parlais, mon front ruisselait; chaque mot devait être pesé, mesuré. » L'accueil qu'il reçut lui rendit la confiance et le courage; il se mit à l'œuvre comme si sa présence et son nom eussent suffi pour dissiper ce que les événemens avaient de sombre et de menaçant. Il avait le sentiment de ses devoirs, et savait qu'aucune force humaine ne l'amènerait à les enfreindre. L'influence qu'on lui rendait, il ne voulait l'employer que pour le bien. Ce fut alors qu'il essaya d'une diversion qui, dans une période plus calme, eût certainement réussi. Cette activité exubérante qui, faute d'aliment, se jetait dans les exagérations politiques, ne pouvait-on pas l'appliquer à de grands et utiles travaux? A l'instant, et sans tenir compte des empêchemens financiers, le ministre de l'intérienr en traça le programme. Il lui donna des proportions de nature à éblouir et à entraîner les esprits. Une reconstruction des halles centrales et le prolongement de la rue de Rivoli jusqu'à l'Hôtel-de-Ville furent mis à l'étude et présentés avec des plans à l'appui. Une somme de 50 millions y était affectée. Ces hardiesses ont été bien dépassées depuis lors. Quand le ministre les soumit à l'épreuve du scrutin, elles étaient une nouveauté et une surprise. Pour trouver un projet analogue, il fallait remonter aux 100 millions que M. Thiers arracha aux chambres après les événemens de 1840. Faucher ne montra pas moins de décision. Dans les préoccupations qui l'assiégeaient, l'assemblée ressentait pour ce qui y était étranger plus que de l'indifférence; il triompha de ce sentiment, et amena, à travers les épreuves des bureaux et de la tribune, le projet de loi à une sanction définitive. Il fit plus encore, il en com-

Digitized by Google

mença l'exécution, et, à quelques mois de là, il reçut des mains du président, sur les premières assises des halles nouvelles, la croix de commandeur de la Légion d'honneur.

Toutefois, bien que le ministre de l'intérieur se rejetât à dessein vers la partie tranquille de ses fonctions, qu'il songeât aux fouilles de Ninive, aux tableaux de Géricault et à des fondations de prix pour des œuvres morales, il n'était pas sans comprendre qu'il y avait dans l'air autre chose que ces satisfactions à donner aux arts et aux embellissemens de Paris. Il ne se regardait pas comme parfaitement affermi sur ce terrain qu'ébranlaient de fréquentes secousses. A diverses reprises, il s'était vu interpellé au sujet d'incidens qui relevaient de sa responsabilité. Constamment il avait répondu de la manière la plus catégorique et la plus ferme : « Je ne suis rien, dit-il un jour, que par la tribune et par la presse, et si jamais cette tribune doit être renversée, je resterai enseveli sous ses ruines. » Ces déclarations étaient sincères, et l'assemblée y ajoutait foi; le ministre répondait de lui-même, il ne pouvait aller au-delà. Dans le cercle où son action s'exerçait, il restait maître de ses mouvemens, ne souffrait rien qui ne fût régulier, et portait la main sur ce qu'il lui était permis d'atteindre. Des problèmes pourtant s'agitaient en dehors de lui, à son insu, et pour ainsi dire par-dessus sa tête. Une guerre d'embûches servait de prélude à la solution d'un grand débat; l'impatience d'en finir se montrait dans les camps en présence. Le ministre de l'intérieur n'y voyait qu'une agitation artificielle dont l'esprit de conduite triompherait; il persistait à croire qu'une transaction était possible, et qu'elle s'imposerait d'elle-même. Un acte inattendu lui arracha cette illusion. Le président de la république, ne déguisant plus ses desseins, demanda tout à coup à son ministère de proposer à l'assemblée législative l'abrogation de la loi du 31 mai. Pour Faucher surtout, c'était un point délicat. Il avait été le rapporteur de cette loi; se prêter à l'abrogation que demandait le président, c'était s'infliger un désaveu. Il donna sa démission, et entraîna celle de tous ses collègues. Il assista dès lors plus qu'il ne se mêla aux incidens qui survinrent, garda la réserve que commandait sa situation, avec plus de résignation que d'espoir, plus de douleur que d'alarme, et le 2 décembre 1851 il se réveilla, comme tous ses collègues, au milieu des surprises d'un coup d'état.

Il était du nombre des hommes publics qui avaient jusqu'au bout usé de ménagemens et pensé que la modération des formes n'était pas incompatible avec la fermeté des principes. Le gouvernement nouveau vit des amis dans ceux qui ne s'étaient pas déclarés ses adversaires; Faucher fut, à ce titre et à son insu, compris parmi les membres qui composaient la commission consultative instituée après

Digitized by Google

le coup d'état. Il ne voulut point d'équivoque et répondit par un refus. Son intention était de rester désormais étranger aux affaires publiques; il avait pour les institutions qui venaient de succomber un attachement raisonné et profond; elles étaient pour ainsi dire la trame de sa vie; il leur devait ce qu'il était, son nom, sa notoriété; tous ses travaux, toutes ses études s'y rattachaient; les renier, c'eût été se renier lui-même; les sacrifier à ses intérêts lui eût semblé une tache ineffaçable. Là-dessus il n'avait besoin ni de conseils ni d'exemples; il agissait comme il sentait. Quelle fatalité pourtant que celle dont il était le jouet! En 1848, il arrivait à peine aux honneurs de la vie publique qu'une révolution éclatait pour la briser. C'était une première épreuve, il en avait triomphé. A l'aide de longs efforts et par une lutte soutenue, il avait pu refaire, affermir, agrandir sa position, et voici qu'elle s'écroulait de nouveau sous le poids d'événemens qu'il n'avait pu ni prévoir ni empêcher. Cette fois il comprenait qu'il ne s'agissait pas d'un éloignement passager, mais d'une retraite définitive. Il s'y résigna néanmoins sans hésitation, si ce n'est sans douleur. Sa vie fut dès ce moment une vie de recueillement et d'étude. Il revint à ses travaux favoris, y chercha l'oubli ou le soulagement de ses regrets. Les témoignages de l'estime publique ne lui manquèrent pas d'ailleurs; on s'empressait chez lui, il était recherché partout; on lui demandait des conseils, des règles de conduite. Un instant il eut la pensée de se remettre sur les rangs pour la députation; quelques électeurs de la Marne l'y invitaient, il avait dans ce département une situation que le courant nouveau des opinions avait affaiblie plutôt que détruite. Quelques chances lui restaient, et les risques ne l'effrayaient pas. La réflexion le guérit de ce retour vers d'anciennes habitudes. Un échec l'eût diminué, et il eût été bien embarrassé d'un triomphe. Quel usage faire d'un mandat mutilé? Mieux valait se renfermer dans cette protestation silencieuse, qui est la revanche et la dignité des vaincus.

Son activité trouva bientôt d'autres issues. Son beau-frère, M. Wolowski, avait entrepris de donner à une idée dont il était préoccupé la consistance d'une institution; il voulait introduire en France, en l'appropriant à nos habitudes, une de ces compagnies de crédit foncier qui rendaient de grands services en Allemagne; il y apportait une notion approfondie des faits, une science et une droiture éprouvées. Faucher s'associa à cet enfantement, y consacra son expérience. L'établissement qui en est issu est inséparable des deux noms qui ont présidé à son origine. Le concours de Faucher ne fut ni moins actif ni moins utile pour l'achèvement du chemin de fer du Midi, qui en était encore à cette période pénible qui précède les exploitations. Il était membre du conseil d'administration; on songeait

Digitized by Google

à lui en donner la présidence. Ce choix causait quelques ombrages et donna lieu à des négociations délicates. Faucher sentit que son nom était un embarras pour la compagnie : il l'en affranchit en envoyant sa démission. Son indépendance lui était plus chère que ses intérêts : quand elle était en jeu, il ne calculait pas ce qu'il pouvait y gagner ou y perdre. Des études de cabinet remplirent dès lors sa vie. On a vu quel était son goût pour les questions d'économie politique et de finances. Il avait passé en revue les difficultés qu'elles présentent à mesure que l'attention publique en était saisie : les associations, les coalitions d'ouvriers, les règlemens pour les heures de travail, les origines et les fondemens du droit de propriété, l'impôt sur les boissons. Dans les temps de crise, la Banque de France n'avait pas eu de défenseur plus énergique ni plus heureux; il s'était mêlé à tous les débats où elle était en cause, pour l'émission graduelle de ses billets, les proportions de l'encaisse, le cours forcé, et dans ces difficiles sujets il n'avait commis qu'une erreur, en jugeant comme prématurée la reprise des paiemens en espèces. On a vu que nos lois de finances ne l'avaient jamais trouvé indifférent; il avait feuilleté tous les budgets, même le budget socialiste, pour en tirer des enseignemens ou en signaler les périls et les vices. Il avait écrit sur le prêt à intérêts un des meilleurs chapitres que ce sujet ait inspirés, et sur la production de l'or des pages sensées et abondantes en recherches. Il avait enfin éclairé le procès de la liberté commerciale par une pièce importante où tous les argumens de ses adversaires étaient passés au crible d'une discussion solide et qui mettait à découvert tout ce que ces argumens avaient d'inexact, de superficiel et d'inconsistant.

Ce fut à ce cadre de travaux qu'il remit la main pour occuper les loisirs que lui laissait la politique. L'Académie des Sciences morales, dont il était membre depuis 1849, reçut plusieurs de ses communications, et les lecteurs de la *Revue* n'ont pas perdu le souvenir des études qu'il y a publiées. Les finances de l'Angleterre, de la France et de la Russie y étaient examinées avec une sûreté de détails, une vigueur de raisonnement qui témoignaient que cet esprit laborieux se mûrissait par la réflexion et par une surveillance constante sur lui-même. Mais pendant que l'intelligence se fortifiait d'une manière visible, les forces physiques allaient en déclinant. Faucher ne s'était jamais bien remis de cette affection du larynx dont il était allé chercher la guérison aux eaux des Pyrénées. Pour en détruire le germe ou en combattre la marche, il eût fallu plus de repos que n'en comportaient une imagination ardente et un besoin d'agir toujours éveillé; il eût fallu garder un régime de silence et par-dessus tout une indifférence morale qui étaient incompatibles avec la viva-

Digitized by Google

cité de ses impressions. Il vivait par la pensée et pour la pensée; il devait finir comme il avait vécu. Les vicissitudes de sa destinée ne se séparaient pas dans son esprit de celles de la patrie; il voyait les choses sous les plus sombres couleurs et s'en affligeait profondément. Qu'on appelle ce mal du nom que l'on voudra, le mal de l'ambition, le mal du pouvoir; ce mal est de ceux qui peuvent s'avouer. Il lui était cruel de penser qu'après avoir mis au service public toutes les forces de son corps et toutes les facultés de son âme, il n'avait en réalité poursuivi qu'une chimère, et qu'au lieu d'une lumière il n'avait eu devant lui qu'un feu follet pour l'égarer dans son chemin. Il ne s'accoutumait point à l'idée qu'après avoir joué un rôle, rempli de grandes fonctions, servi son pays avec une honnêteté exemplaire, fait quelque bruit et quelque bien, il en fût réduit à voir ces titres frappés de nullité, ce bruit s'éteindre, ce bien rester méconnu, cette position acquise s'en aller en fumée, comme si tous ces accidens de sa carrière n'eussent été qu'une ironie du sort. Il lui en coûtait enfin de parler une langue qu'on ne paraissait plus comprendre, de se sentir étranger au milieu des siens, de garder parmi ses contemporains des sentimens qui semblaient appartenir à un autre âge. Voilà son mal; qu'on le blâme, si on en a le courage, de l'avoir éprouvé. Ces regrets ne sont pas d'une âme vulgaire, et, dût-on en mourir, ils parent mieux une tombe qu'une résignation servie par la sécheresse du cœur.

Ébranlée à ce point, la santé de Faucher ne pouvait plus se remettre; trois années suffirent pour ruiner ce qui lui restait de forces. Les voyages n'avaient plus pour lui les vertus d'autrefois; une tristesse incurable l'accompagnait partout et ne lui laissait pas de relâche. Son seul soulagement était d'exhaler ses plaintes : « Vous faites des livres et des gouvernemens, écrivait-il à M. Grote, tandis que nous démolissons nos illusions. » En avril 1854, sa maladie prit un caractère plus alarmant et dégénéra en pleurésie. Il en réchappa avec peine et alla à Viroflay, chez M. Dailly, dont il avait été le précepteur et dont il restait l'ami, passer le temps de sa convalescence. Une amélioration sensible se déclara; on lui conseilla une nouvelle saison aux Eaux-Bonnes. Le traitement réussit, l'espoir renaissait dans sa famille; il parlait de reprendre sa plume et formait des plans; ce n'était qu'une lueur trompeuse. A peine de retour à Paris et sous l'influence de la saison, il éprouva une rechute; il lutta d'abord et se remit au travail; à peine put-il corriger, d'une main affaiblie, les épreuves du dernier article qu'il donna à la *Revue* sur les *ressources financières de la Russie* (1). Ce fut son adieu à la

(1) Livraison du 15 novembre 1854.

Digitized by Google

science qu'il avait cultivée. Un voyage en Italie était nécessaire; l'idée lui en sourit, bientôt il s'en fit une fête. C'était un projet caressé depuis longtemps; il y apportait les sentimens et les joies d'un artiste. Quand il partit, aucun de ses amis ne s'attendait à une séparation prochaine; ses médecins mêmes comptaient sur les effets d'un meilleur climat. Une complication qui survint trompa ces espérances; les fatigues de la route, les rigueurs du temps lui avaient porté le dernier coup. A son arrivée à Marseille, une fièvre typhoïde se déclara; malgré les soins dont il fut entouré, il s'y éteignit le 14 décembre 1854.

On voit ce qu'était Léon Faucher : il y avait en lui une grande résolution, une généreuse activité d'esprit, unies à une certaine rigidité. Dans l'intimité, cette expression s'effaçait devant une affabilité naturelle. Sur ses traits fatigués, on pouvait lire les labeurs de sa vie, les tristesses de l'enfance, les combats de l'âge mûr. Deux qualités le distinguaient surtout, le sens moral, la fidélité aux croyances; on peut dire de lui qu'il n'a jamais failli ni à ses devoirs ni à son drapeau. Comme homme politique, il avait, à défaut des grandes inspirations, les facultés sérieuses de l'orateur; c'était un esprit ordonné, connaissant les affaires, en maniant la langue, soutenu par la conscience et l'amour du travail, qui seuls font le bon administrateur. Comme économiste, ses titres sont nombreux et très réels, quoique disséminés : il n'a pas, à proprement parler, d'œuvre dogmatique formant un corps de doctrines; en revanche, il se montre en toute occasion le défenseur zélé des principes sur lesquels la science se fonde, la possédant à fond et prompt à la servir, portant dans la controverse une foi raisonnée unie à la notion des faits, à la patience des recherches et à un rare talent d'exposition. Un sentiment domine cet ensemble de facultés, les anime et les inspire : c'est le goût et la passion de la liberté. Faucher appartenait à cette génération qui en a été nourrie et qui s'éteint peu à peu en laissant de rares et généreux élèves. Qu'en des jours d'orage la pépinière ait disparu, ce n'est pas un motif pour désespérer; les germes en restent, cela suffit. La liberté a deux manières de faire sentir son prix, par les bienfaits qu'elle répand ou par les vides qu'elle laisse. De ces influences, la seconde n'est ni la moins active, ni la moins sûre. Il peut paraître commode, salutaire si l'on veut, dans un moment donné de la vie des peuples, de supprimer la liberté ou d'en restreindre l'exercice au point de la rendre illusoire. Elle n'a rien à redouter de ces épreuves. Le temps la venge, agit pour elle, et la conscience de ce qu'elle vaut se réveille avec d'autant plus de vivacité qu'elle a été plus longtemps et plus manifestement absente.

LOUIS REYBAUD, de l'Institut.

Digitized by Google

LE JAPON

DEPUIS L'OUVERTURE DE SES PORTS

I. *La Chine et le Japon,* mission du comte d'Elgin de 1857 à 1859, par M. Laurence Oliphant, 2 vol.; Paris 1860. — II. *Die Expedition in die Seen von China, Japan und Ochotsk,* von Wilhelm Heine, 3 vol.; Leipzig 1858. — III. *Personal narrative of a Voyage to Japan, Kamtschatka, etc., in H. M. S. Barracouta,* by J. M. Tronson; London 1859. — IV. *Correspondence with Her Majesty's envoy extraordinary in Japan,* 1860. — V. *Introduction à l'étude de la langue japonaise,* par M. L. de Rosny. — VI. *Mémoire sur la Chronologie japonaise,* par le même. — VII. Correspondance inédite de M. Casimir Leconte.

Lorsqu'on étudie la Chine et le Japon, ce n'est pas sans un vif étonnement que l'on mesure toute la distance qui sépare dans leurs habitudes et dans leur génie ces deux peuples géographiquement voisins. D'une part règne un esprit mesquin et chétif, sans curiosité intelligente, plein de dédain pour tout ce qui n'est pas sanctionné par ses lointaines traditions, enfantin et misérable dans les œuvres les plus vantées de sa littérature, étranger à la marche et aux progrès du monde, tout à ses petites épargnes, isolé, toujours semblable à lui-même dans les milieux bruyans où le transporte aujourd'hui son besoin d'acquérir, et qui certes semblerait condamné à s'effacer et à disparaître dans le tumulte et le choc des sociétés contemporaines, s'il n'avait pour lui deux armes qui lui promettent une large participation à l'histoire de l'avenir : son invincible patience et l'excessive supériorité du nombre. — A côté de ce peuple, séparée par un simple bras de mer et rattachée à de communes origines par plus d'un trait physique, vit une nation fière, active, intelligente. Si les bruits de son existence se sont éteints à la limite de ses rivages, si elle s'est avec tant d'opiniâtreté préservée de tout contact, ce n'était

Digitized by Google

de sa part ni mépris des étrangers, ni impuissance de s'élever jusqu'à eux. Elle a donné jadis un touchant spectacle : la première fois qu'elle vit venir ces Européens qu'elle devait tant repousser depuis, elle admira la supériorité de leurs armes, de leurs vaisseaux, des instrumens de leur industrie; elle les accueillit avec une curiosité bienveillante, se prêta avec docilité à leurs enseignemens. Bientôt même elle sembla prête à donner un exemple à peu près unique dans l'histoire, celui de la soumission à des croyances nouvelles, sans conquête, sans luttes, par la seule autorité de la tolérance, de la conviction, par l'intelligence facile et vraiment surprenante d'une morale et d'une loi supérieures. Malheureusement, à la suite des apôtres de paix et de charité qui avaient su éveiller tant de généreux instincts dans les esprits et dans les cœurs, se présentèrent des prêtres avides et turbulens, venant prendre possession des riches évêchés au nom de bulles datées de Rome, s'efforçant de faire entrer la société japonaise dans les liens dont Loyola prétendait enserrer le monde. Qu'y a-t-il d'étonnant dès lors à ce qu'une terrible réaction se soit produite au Japon? Ce pauvre peuple se voyait trompé dans sa bonne foi et dans ses espérances; la piété, la charité, la vertu, toutes les promesses du ciel pouvaient ne plus lui sembler que des fourberies au moyen desquelles des étrangers ambitieux et hautains venaient s'arroger les profits de sa terre. Il exerça des représailles dans lesquelles périt un million d'hommes. Le Papenberg, d'où fut précipitée une partie des victimes, premier sommet qui se présente aux bâtimens abordant l'archipel par le sud, rappelle le souvenir de cette terrible histoire.

Dès lors le Japon s'est comme replié sur lui-même, se suffisant, n'empruntant et n'échangeant avec personne les élémens de sa vie et de son bien-être. Il a poursuivi ses destinées, en dehors de toute action étrangère, sans que l'énergie et la prospérité de ses habitans semblent avoir souffert de cet isolement. S'il paraît aujourd'hui faire un pas vers une voie nouvelle, ce n'est pas qu'il ait secoué sa défiance deux fois séculaire: il ne fait que céder difficilement, et de mauvaise grâce, à la pression des forces américaines, anglaises, russes, françaises, et l'on va voir qu'il n'est pas du tout certain encore que le grand mouvement qui rapproche et mêle aujourd'hui tant d'hommes de races et de mœurs diverses réussisse à l'entraîner hors de ce petit coin du Pacifique où il s'obstine à vivre seul. Cependant, depuis que les vaisseaux européens ont fait tonner leur artillerie jusque dans la rade même de la capitale du Japon, tous les esprits se sont mis en éveil; curieux et marchands ont conçu d'égales espérances, ceux-ci de s'ouvrir des débouchés nouveaux et de faire de larges profits, ceux-là de récolter une ample moisson d'observations scientifiques et de notions intéressantes. Des relations de

Digitized by Google

voyage ont été publiées dans presque toutes les langues de l'Europe par de simples officiers qui ont eu la fortune, naguère si rare, d'entrer dans Yédo. Un fait qui ressort du témoignage unanime de ces visiteurs, c'est la bienveillance constante de leurs hôtes, la dignité et la finesse de leur esprit, leur obéissance envers leurs chefs, l'inaltérable respect qu'ils portent à la loi. Cela ne veut pas dire que le Japon soit un pays parfait; on verra que, sous le rapport du gouvernement et des mœurs, il présente d'étranges contradictions. Il est encore très semblable au portrait qu'en ont tracé Kaempfer et Charlevoix. Il faut d'ailleurs reconnaître que beaucoup des notions récemment acquises sur le Japon restent superficielles, parce que les renseignemens sont puisés à des sources extérieures et peu complètes, aucun Européen n'ayant jamais pénétré dans l'intimité japonaise. Toutefois le point d'observation n'est plus concentré à cet îlot étroit où quelques marchands hollandais ont, durant deux siècles et demi, traîné leur misérable existence; il y a aujourd'hui trois principales stations, au midi, au centre, au nord, par lesquelles on peut entrevoir le Japon. Le spectacle est attrayant, et ce n'est pas non plus une petite satisfaction, par-delà les populations avilies ou arriérées de l'extrême Asie, que de pouvoir enfin, dans cet archipel retiré du Grand-Océan, saluer des hommes.

I.

Les points de la côte où les Européens et les Américains sont autorisés par les derniers traités à se mettre en communication avec les Japonais se trouvent répartis le long du vaste archipel dans trois îles différentes. Ce sont d'abord, comme par le passé, Nagasaki à la pointe ouest de Kiou-siou, l'île la plus méridionale du groupe principal; puis Kanagawa, récemment ouvert en remplacement de Simoda, accordé lors des premières négociations. Ce port est situé au fond même de la baie de Yédo, à très peu de distance de cette capitale, sur la côte est de la grande île de Nippon, longue de trois cents lieues, large de soixante à quatre-vingts, dont le nom défiguré est devenu, dans notre langue, Japon. On dit qu'il signifie *soleil levant.* Au nord, nous a été ouvert Hakodadi sur le rivage méridional de l'île Yéso. A partir de janvier 1860 a dû s'ouvrir Néé-é-gata sur la côte ouest de Nippon; mais nous n'avons encore aucun renseignement sur ce point. Enfin, le 1er janvier 1863, un nouveau port d'une extrême importance sera accessible aux étrangers : c'est Hiogo, près de la grande ville d'Osaka, à la pointe sud de Nippon, situé à vingt lieues de Miako ou Kioto, résidence du souverain spirituel.

Les ports rendus accessibles aux Européens s'étendent environ du 32e au 42e degré de latitude nord : c'est à peu près la hauteur

Digitized by Google

des régions comprises, de notre côté, entre Rome et Tripoli; mais il s'en faut que cette partie de l'hémisphère boréal soit aussi favorisée que la nôtre, et le froid y descend à une latitude beaucoup plus méridionale. La température du Japon, assez rude en hiver, surtout à cause des montagnes, est chaude en été, mais tempérée alors par les brises rafraîchissantes de la mer. Les îles sur lesquelles sont situés les nouveaux comptoirs sont de beaucoup les plus importantes de l'archipel japonais; mais elles ne sont pas les seules qui le composent : il y a encore l'île de Sikokf, à l'est de Nippon et de Kiou-siou, longue de cinquante lieues, large de vingt-cinq, et que jamais Européen n'a visitée. Entre ces trois îles s'étend la mer orageuse de Suwonada, parsemée d'écueils et d'îlots qui ne figurent pas sur nos cartes. Elle baigne Osaka, et une tradition du pays nous montre les Japonais s'efforçant, mais en vain, d'établir un brise-lame pour protéger le port de cette ville importante : la mer en furie renversait chaque nouvel ouvrage; enfin on reconnut que le génie terrible de Suwonada réclamait une victime et ne s'apaiserait que lorsqu'un homme aurait éte muré vivant dans la digue. On dit que le Curtius japonais ne se fit pas attendre. A ces quatre grandes îles s'en rattachent de moins considérables : Sado, sur la côte ouest de Nippon, fameuse par ses mines d'or; la noble Firado, lieu d'exil pour les princes disgraciés; les groupes Oki, Goto; enfin, plus au sud, les Lou-tchou, composant, avec deux autres petits archipels, un royaume qui semble dépendre à la fois de la Chine et du Japon. Tout ce chaînon d'îles forme un long arc de cercle qui se développe, sur environ huit cents lieues, de la riche Formose à la froide Sakhalian, voisine elle-même du Kamtchatka, c'est-à-dire des ardeurs du tropique presque aux glaces du pôle.

Depuis les derniers traités, beaucoup des petites vexations imposées aux étrangers lorsqu'ils entraient dans le port de Nagasaki ont disparu : ainsi on n'exige plus la remise des bibles et autres livres de piété qui étaient soigneusement cloués dans des caisses pour n'être restitués aux équipages qu'à leur départ. On a aussi supprimé la ligne de bateaux qui coupait le passage et l'estacade de pieux qui empêchait les barques japonaises d'approcher de Decima. Ordinairement une jonque amène à bord du vaisseau nouveau-venu des employés japonais parlant fort bien le hollandais et quelquefois même l'anglais; ils sont vêtus d'une robe de gaze, de larges pantalons, chaussés de guêtres, et munis des deux épées que porte tout fonctionnaire au Japon. Sur le port et dans les jonques, les hommes du peuple ne sont couverts que d'un étroit morceau d'étoffe autour des reins et quelquefois d'un autre au milieu de la figure, afin, disent-ils, de se protéger le nez. Cette habitude de la nudité est tout à fait générale pour les hommes dans les basses classes du Japon méri-

Digitized by Google

dional. Le sentiment de la pudeur, si naturel aux Européens, semble échapper complétement à ce peuple, et c'est un sujet unanime d'étonnement pour les voyageurs que l'aspect des bains publics, où les sexes et les âges sont confondus pêle-mêle dans une nudité absolue.

Les employés qui montent à bord ont mission de savoir des étrangers le motif de leur visite, mais ils ne s'opposent plus à ce que ceux-ci descendent à terre et circulent librement. On prétend que le gouvernement veut adopter dans le port de Nagasaki des mesures plus libérales que dans les autres pour y attirer de préférence les étrangers. Decima, tout près de Nagasaki, n'a plus autant qu'autrefois l'aspect d'une prison; on y trouve plus d'activité et de mouvement. L'îlot dans lequel les Hollandais ont si longtemps végété, à la porte du Japon, est traversé par une rue unique, longue de deux cents mètres, propre et bien soignée; les maisons ont deux étages et sont ornées de volets verts. Le poste des *ottonas*, espions chargés de surveiller les moindres mouvemens des employés de la factorerie, a été supprimé; mais le soir on ferme encore les grilles, et il est toujours interdit aux femmes autres que les prostituées de les franchir. Les enfans nés de ces femmes à Decima étaient considérés comme Japonais; l'agent hollandais a récemment obtenu qu'il fût permis de les élever en Hollande, à la condition toutefois que s'ils revenaient au Japon, ils seraient traités en étrangers. A une extrémité de l'îlot se dresse un large bazar bien approvisionné, mais dont les marchandises, fabriquées pour l'exportation et en vue des Européens qui visitent ce port, sont de qualité fort inférieure à celles que l'on se procure dans les autres parties de l'archipel. Si les Hollandais de Decima sont moins durement traités aujourd'hui que naguère, en revanche ils ont le déplaisir de n'être plus seuls; ils ont vu les Russes obtenir la concession d'un emplacement vis-à-vis d'eux, de l'autre côté de la rade, où s'élèvent déjà de nombreux travaux d'installation. Des hauts-fourneaux y ont été construits, et un colonel du génie y réside à poste fixe avec quelques officiers. Le général Montauban, dans une rapide excursion qu'il a faite à Nagasaki et à Osaka après l'expédition de Chine, a personnellement vu cet établissement naissant, où les Russes paraissent se proposer d'établir un dépôt de houille et d'exploiter quelques-unes des richesses métallurgiques du pays. Quant à notre commerce, il n'est pas complétement nul sur ce point du Japon; il y est représenté par deux négocians français (1).

(1) Dans le compte-rendu de sa courte visite, le général Montauban représente la mer de Suwonada comme un bassin calme, assez semblable au lac de Genève. Entre cette appréciation et les précédens récits, il y a une contradiction que de prochains visiteurs ne tarderont sans doute pas à éclaircir.

Digitized by Google

Nagasaki est une ville bien tenue, avec des rues alignées et spacieuses, bordées de jolies maisons généralement à deux étages, recouvertes de toits en tuiles ou en bois; le milieu des rues est pavé, les côtés sont sablés, et deux larges ruisseaux d'eau courante coulent à droite et à gauche. Il y a très loin de la physionomie d'une ville japonaise à celle d'une ville chinoise : pas de ruelles, de détours tortueux ni d'immondices; les boutiques ont un aspect engageant; on y vend tous les produits de l'industrie indigène, des parasols, des éventails, de la vannerie, des bronzes dont les dessins et le travail sont de beaucoup supérieurs à ceux des Chinois, des ornemens et des jouets en verre; cependant c'est surtout dans les bazars hollandais et russes qu'il faut aller chercher les laques et les fines porcelaines appelées coquilles d'œuf; là aussi on trouve de beaux télescopes, des microscopes fabriqués dans le pays, des pendules, des imitations d'étoffes européennes. Les maisons sont généralement entourées de vérandahs; de légers paravens en bois, recouverts du fort papier qui est fabriqué avec la deuxième écorce du mûrier, et glissant dans des coulisses, en protègent l'entrée; souvent ils sont repliés dans le jour, et l'on peut alors jeter un coup d'œil sur l'intérieur japonais. Derrière une ou deux chambres légèrement exhaussées au-dessus du sol et recouvertes de nattes parfaitement propres se trouve une sorte de cour ou de jardin animée par le feuillage des arbres et rafraîchie par une fontaine; quelque femme japonaise vaque aux soins de son ménage pendant que des enfans nus jouent autour d'elle. On ne voit guère dans les rues de véhicules ni de bêtes de somme; les piétons sont nombreux et actifs, excepté durant la chaleur des jours d'été; toute cette population porte un cachet général de contentement et de bienveillance; la présence des étrangers n'attire plus son attention, c'est un spectacle auquel elle semble faite aujourd'hui. La ville compte environ 80,000 âmes; ses rues se coupent à angles droits, et elle est traversée par une rivière sur laquelle sont jetés de trente à quarante ponts, la moitié en pierre. Soixante-deux temples, grands et petits, sont consacrés tant au culte des ancêtres appelé *synsin* qu'à celui du Bouddha. Le long des pentes des montagnes qui enveloppent la ville sont répandus en nombre considérable de ces lieux de plaisir appelés maisons à thé; on s'y rend par de larges escaliers qui dans tous les faubourgs facilitent l'ascension des pentes, et de là on jouit d'une vue admirable sur la ville et ses vastes alentours. Les maisons à thé sont de légères constructions en bois, très élégantes, semées dans les plis de la montagne ou sur des pointes de rochers, entourées de bosquets touffus, de jardins en terrasses admirablement dessinés, arrosés par des eaux jaillissantes et des sources limpides. Des individus isolés, plus souvent des familles, se rendent dans ces lieux

Digitized by Google

de plaisance pour prendre le thé ou faire un repas. Quelques membres de l'expédition de lord Elgin visitèrent ces maisons et se firent servir, dans l'une d'elles, un dîner sur lequel M. Oliphant donne d'assez curieux détails. « Le dîner est servi par terre, dans des bols de laque, et occupe une grande partie de la chambre. Il a été promptement et adroitement arrangé par des jeunes filles proprement vêtues, qui s'assoient à l'entour et nous invitent à en faire autant. Il y a longtemps que nous avons ôté nos souliers (les Japonais ont l'usage de les laisser à la porte d'entrée), et maintenant nous nous accroupissons en rond sur le plancher, et nous regardons avec une curiosité mêlée d'effroi le repas étalé devant nous. Voilà du poisson cru en boulettes minces, du gingembre salé; voici des crevettes, des œufs conservés, des sangsues de rocher, des grillades provenant d'un animal inconnu qu'on mange avec de la sauce, et des ignames et des poires, et diverses espèces de fruits et de légumes arrangés parfois d'une manière assez appétissante; mais l'expérience est hasardeuse, et nous sommes soulagés en voyant un plat de riz comme pièce de résistance. » Survient ensuite une autre troupe de jeunes filles avec des luths et des tambourins; mais il paraît que les oreilles européennes ne sont pas faites pour goûter la musique japonaise : M. Oliphant ne semble pas la trouver supérieure à la musique chinoise. La boisson consiste, outre le thé, en une liqueur faite avec le riz fermenté que l'on appelle *saki;* elle est agréable, et la couleur rappelle celle du vin de Xérès. On la boit froide et chaude; en ce dernier état, elle porte assez promptement à la tête.

C'est au bazar russe, sorte de vaste caravansérail situé dans la ville même et bien approvisionné de toute sorte de marchandises, que sont installés les fonctionnaires chargés de régler le paiement des objets achetés par les étrangers. Il ne faut pas croire qu'il suffise dans les villes japonaises, comme chez nous, de donner aux marchands le prix convenu en échange des objets qu'ils fournissent; un ordre supérieur leur interdit d'accepter des espèces étrangères, et nul n'oserait y contrevenir. Lorsque l'acheteur a choisi un objet, le marchand lui tend un carré de papier et un pinceau très fin imbibé d'encre; l'acheteur écrit son nom et le prix, puis il prononce son nom au Japonais, qui reproduit dans sa langue ce que son oreille lui fournit de plus semblable aux sons étranges qu'il a entendus. A la fin de la journée, on se retrouve dans une espèce de bureau où tous les objets sont réunis, soigneusement étiquetés, avec l'indication du prix; les employés font l'addition et prennent au poids l'argent étranger. La plus grosse monnaie d'or japonaise est l'obang, qui, de même que le talent dans l'antiquité grecque et latine, est de trop de prix et de poids pour avoir plus qu'une existence nominale; chaque pièce est longue de six pouces, large de trois et demi, et ce

Digitized by Google

lingot vaut 20 livres sterling. Ensuite vient le cobang, plus maniable, qui représente 1 livre 10 shillings, puis les itzibus de différente valeur en or et en argent, petites pièces ovales et rondes, valant de 7 shillings 6 pence à 1 shilling 10 pence ; ensuite il n'y a plus que la menue monnaie de cuivre et de fer. Tout cela porte l'empreinte du coin de la monnaie : une fleur et des caractères japonais. Il est interdit de céder des pièces du pays aux étrangers. Durant son excursion au Japon à travers Nagasaki, Simoda et Yédo, M. Oliphant ne put se procurer qu'un seul itzibu. La mission française régla assez facilement ses comptes avec des piastres mexicaines admises au prix de 5 fr. 35 cent. et répondant à trois itzibus de 1 fr. 78 cent. D'après le traité, l'or européen est admis pour l'équivalent de son poids en or japonais ; mais celui-ci est beaucoup plus pur, et c'est en ne tenant pas compte de cette différence que les négocians européens ont réalisé sur le change des profits illicites qui les ont fait justement accuser de mauvaise foi par les Japonais. Les piastres, les dollars et autres monnaies de l'Europe ou des États-Unis ne conservent pas longtemps leur physionomie étrangère : on les fond pour en faire non des pièces japonaises courantes, mais une monnaie particulière, appelée *nichon*, de la valeur environ d'un demi-dollar, et dont les Japonais prétendent limiter l'emploi aux échanges avec les Européens. Ceux-ci protestent et soutiennent que ce procédé n'est pas conforme aux stipulations des récens traités qui portent : « Les sujets de telle ou telle nation et les sujets japonais pourront faire librement usage de l'argent étranger ou de l'argent japonais dans leurs paiemens. » De là des différends qui, dans ces derniers temps, ont beaucoup aigri les relations.

L'agent chef du comptoir hollandais, M. Donker Curtius, a obtenu, il y a deux ans, la permission d'accomplir par terre le trajet qui sépare Nagasaki de Yédo, et s'il écrit la relation de son voyage de deux mois à travers le Japon, il pourra nous donner sur l'intérieur de ce pays, et particulièrement sur la grande ville d'Osaka, des renseignemens que l'on attendrait vainement d'ailleurs. Un tel voyage est un fait encore exceptionnel ; il faut toujours, pour se rendre de Nagasaki à la capitale, reprendre la mer, doubler la pointe méridionale de Kiou-siou et prolonger la côte de Sikokf. Les rares bâtimens qui ont accompli ce parcours s'arrêtent à deux étapes voisines du but de leur voyage, Simoda et Kanagawa.

L'approche de la côte de Nippon, où sont situées Simoda et la capitale, est annoncée de loin en mer par le Fusi-yama, pic volcanique haut de plus de 4,000 mètres, dont le sommet, couvert de neiges éternelles, se perd dans les nuages. Ce pic gigantesque, baignant ses dernières pentes dans la mer, et prolongeant au loin sa masse et ses ramifications à travers l'île, forme, à ce que disent les

Digitized by Google

voyageurs qui l'ont contemplé, un spectacle d'une étonnante magnificence. Il est entouré de pics moins élevés, dont plusieurs sont en ébullition. L'archipel japonais est, comme les groupes d'îles des mers de la Sonde, couvert de volcans. Kiou-siou seule en compte cinq en état de permanente éruption. L'un d'eux, le Wunsen-take, grande montagne connue par ses sources chaudes, causa en 1793 une catastrophe dont le souvenir est demeuré profondément gravé dans l'esprit des insulaires : le sommet de la montagne s'éboula, des torrens de lave et d'eau bouillante jaillirent de sa large crevasse, surmontée des flots d'une immense vapeur; la ville de Simabarra fut engloutie, et l'on dit que trente-cinq mille personnes périrent. Des sources d'eau chaude et sulfureuse bouillonnent dans presque toutes les provinces, et le Japon peut fournir une production de soufre inépuisable. Des terreurs superstitieuses s'attachent naturellement dans l'esprit des indigènes à ces terribles manifestations d'un sol en travail. Le Fusi-yama surtout leur inspire une crainte pieuse. Les pentes du volcan sont habitées par une secte de prêtres mendians, et de tous les points de l'archipel on y vient en pèlerinage.

Le ministre plénipotentiaire anglais au Japon, M. Rutherford Alcock, a fait l'ascension de cette haute montagne au mois de septembre 1860, en compagnie du vice-consul, M. Eusden, de quelques officiers et d'un botaniste, en tout huit Anglais. Ils avaient avec eux un des vice-gouverneurs de la capitale, l'interprète de la légation et quelques employés japonais. La petite expédition se dirigea, en quittant Yédo, le long de la mer, sur une route large et magnifique, bordée de cèdres dont plusieurs étaient hauts de cent cinquante à cent quatre-vingts pieds, et de ceps de vigne gigantesques. Après avoir suivi pendant une cinquantaine de milles cette voie qui mène à Nagasaki, elle fit un détour, s'enfonça dans l'intérieur et parvint après huit heures d'ascension au sommet du Nahoni, chaîne de montagnes qui se dresse comme une avant-garde entre la mer et le Fusi-yama. Là, à une hauteur de 2,000 mètres, s'étend un lac hanté, dit-on, par de mauvais esprits, et dont jamais on n'a pu mesurer la profondeur. On redescend le Nahoni, et l'on parvient au village de Muri-yama, situé à cent milles de Yédo. A partir de ce point, l'autorité séculière fait place à celle des prêtres, qui ont la montagne sainte sous leur juridiction; deux de ces sortes de moines se détachèrent pour guider l'expédition. On gravit les pentes à pied, armé d'un bâton. Le sentier est rapide et rocailleux; de demi-mille en demi-mille se dressent des huttes où les pèlerins peuvent se reposer et boire du thé servi dans des tasses lilliputiennes. A la neuvième de ces stations, les difficultés de l'ascension redoublent, tant les pentes, de plus en plus escarpées, sont jonchées de débris de lave, de scories et de cendres. En même temps la raréfaction de l'air commence

Digitized by Google

à oppresser les poitrines. La neige ne se présente qu'à une grande hauteur, et s'étend alors en nappes considérables. Enfin, dans la seconde journée de cette ascension, on arrive au sommet. Les bassins d'eau autour du temple sont profondément gelés; toutefois les voyageurs ne trouvèrent pas le froid aussi intense qu'on pouvait s'y attendre : le thermomètre, à midi, à l'ombre, marquait 58 Fahrenheit.

Le temple de Fusi-yama est une simple hutte renfermant des dieux en lave et des ornemens de métal brillant. Le cratère éteint, qui s'ouvre près du temple, a une lieue de tour et dix-huit cents pieds de profondeur. La hauteur du sommet a été fixée par les observations de M. Robinson à quatorze mille pieds anglais (4,270 mètres). « Le temps était radieux, dit le narrateur de cette importante excursion (1), et la pureté de l'atmosphère nous permit de jouir pleinement de la vue magnifique qui se déroulait à nos yeux : de nombreux promontoires s'avançant dans la mer, des chaînes de montagnes traversant l'île dans toute sa longueur, des rivières serpentant au fond de vallées couvertes de la plus riche verdure... Nulle part on ne saurait voir de paysages plus variés, plus enchanteurs que ceux que l'on rencontre entre Yédo et le Fusi-yama. On passe d'une avenue d'arbres majestueux à des champs de blé, à des buissons couverts de fleurs, d'une épaisse forêt à un chemin bordé de haies de chèvrefeuille, derrière lesquelles de jolis cottages blancs apparaissent dans les touffes de verdure. Le pays est bien cultivé; on voit des champs nombreux de blé et de millet, quelques plantations de coton, de tabac et de thé; les légumes et les fruits abondent. Une chose cependant nous frappa : c'est l'absence presque complète d'animaux. Nous ne vîmes ni bétail, ni oiseaux, ni gibier, seulement des chiens, des poules et quelques chevaux servant de bêtes de somme. On nous assura néanmoins que les montagnes au-delà du Fusi-yama abondent en petits chevaux sauvages, en daims et en sangliers. » L'autorité japonaise avait préparé des relais, des rafraîchissemens, des bains; partout la petite expédition était reçue par les autorités, qui l'escortaient jusqu'à la limite de leurs gouvernemens respectifs. Les populations étaient affables, curieuses sans importunité, pleines d'empressement et de respect. C'est une remarque faite par tous les voyageurs que la bienveillance et la gaieté semblent le caractère général des physionomies japonaises.

Ce n'est que de loin en loin que le Fusi-yama témoigne sa colère dans de grandes éruptions. La dernière méritant d'être signalée se produisit en 1707 : le volcan lança des débris à plusieurs lieues de distance; d'énormes masses de rocher, de la lave, du sable, se ré-

(1) M. de Fonblanque, attaché au consulat anglais; — lettre du 20 septembre 1860 dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Genève*, décembre 1860.

Digitized by Google

pandirent sur ses pentes, et Yédo fut couverte d'une couche de cendres. Depuis ce temps, le sol a plusieurs fois tremblé au pied de la montagne; c'est dans une de ces convulsions que la ville de Simoda a été détruite en décembre 1854 et que la frégate russe la *Diane* a été brisée (1). Ce terrible tremblement de terre ne limita pas ses ravages à la côte orientale de Nippon; il se fit sentir dans toute l'île : trente-quatre heures après la destruction de Simoda, une vague immense, semblable à celles qui avaient submergé cette ville, se précipita sur le port et sur la partie inférieure de la riche cité d'Osaka; Yédo et toutes les villes bâties sur le littoral de sa baie éprouvèrent de grands dommages. Enfin, quelques semaines plus tard, le palais du *micado*, à Miako, fut consumé dans un incendie avec toutes ses richesses sacrées. Dans ce même moment, Russes, Anglais, Américains, Français se montraient à la fois du sud au nord, de Nagasaki à Hakodadi. Les Japonais s'écriaient avec une profonde terreur que c'était le châtiment d'une terre profanée par l'invasion étrangère.

II.

Simoda a été rebâtie, cependant elle ne s'est pas relevée de sa ruine. L'expédition anglaise qui la visita cinq ans après son désastre était frappée de son aspect de misère et de solitude. Elle n'a conservé d'autres habitans que de pauvres pêcheurs. Les maisons n'ont été rebâties qu'en bois, en prévision de quelque nouveau désastre. De plus, la baie n'est pas sûre; aussi cette ville a-t-elle cédé sa place de port franc à Kanagawa, beaucoup plus importante et munie d'un bon port. De ce point à Yédo il n'y a que dix-huit milles.

La capitale du Japon s'élève au fond de la baie à laquelle elle a donné son nom, et sur les bords du Togadawa, au point où ce fleuve débouche dans la mer. Un riche paysage que domine majestueusement le Fusi-yama lui sert de cadre. C'est, au dire de tous ceux qui l'ont visitée, une ville magnifique, dont la population paraît pouvoir être évaluée, en dehors de toute exagération, à deux millions d'habitans. Elle est fameuse par son luxe, par l'activité de son commerce, par ses temples et par le palais du *syôgoun*, souverain temporel, qui y réside. L'archipel japonais compte un très grand nombre de villes riches et florissantes, les cités de cent mille âmes, dit-on, n'y sont pas rares; mais il en est deux surtout qui partagent avec Yédo l'admiration publique : ce sont Osaka et Miako. On les a rapprochées des plus grandes cités de l'Europe. La première, à cause de la puissance de son mouvement commercial, est comparée à Londres; la

(1) Voyez sur le naufrage de la *Diane* la *Revue* du 1er septembre 1858.

Digitized by Google

seconde, riche en théâtres, en palais, en institutions littéraires, est le Paris du Japon, et la troisième, où réside le *micado*, souverain spirituel, en est la Rome.

Cinq forts, bâtis sur des îlots de la baie, protégent les approches de Yédo, et dans ces derniers temps de nouvelles batteries ont été construites tout le long de la côte entre la capitale et sa succursale Kanagawa. Les rues de Yédo sont larges, droites et parfaitement propres, mais sans prétentions architecturales. Beaucoup de maisons sont construites en bois, à deux étages, entourées de vérandahs soutenues par des colonnes en bois garnies de cuivre et recouvertes en tuiles; les Japonais sont de très habiles maçons et charpentiers. Çà et là, un bâtiment plus élevé, en briques à peine cuites, muni de volets en fer, interrompt l'uniformité de la rue; ce sont des sortes d'entrepôts à l'épreuve du feu, où l'on peut déposer les meubles au premier bruit de la cloche à incendie. Les rues sont coupées par des barrières qui, dans les grandes fêtes et cérémonies, servent à contenir la foule. Lorsque les ambassades anglaise et russe parcouraient les rues de la ville, la population sortait de ses demeures pour s'attacher aux pas des étrangers, sans malveillance, sans cris, mais en quantité considérable. Arrivés aux extrémités des rues, les agens chargés d'escorter les étrangers fermaient les barrières, et le peuple qui avait suivi jusque-là le cortége s'arrêtait à la limite imposée, laissant se former derrière les visiteurs une foule nouvelle. Divers modes de locomotion sont en usage pour parcourir la ville. Les gens riches montent des chevaux généralement petits et vifs, dont on enveloppe la queue dans des espèces de sacs tombant à terre, et qui, au lieu de ferremens, ont des brodequins de paille qu'il faut souvent renouveler. On se fait aussi transporter dans une espèce de palanquin particulière au Japon, et que l'on appelle *norimon*. Ces véhicules diffèrent des palanquins ordinaires, oblongs, par une forme carrée qui les rend fort incommodes aux étrangers, parce qu'il est impossible de s'y étendre; on s'y accroupit, les jambes croisées. Il paraît que les gens des classes inférieures n'ont pas le droit de monter à cheval et de faire usage des norimons. Quand ils ne veulent pas aller à pied, ils se font porter par deux hommes dans une espèce de cage des plus incommodes, qui les oblige à s'accroupir les genoux sous le menton. On ne voit qu'en très petit nombre des charrettes traînées par des bêtes de somme. Des chiens sans maîtres errent librement à travers les rues. Ces animaux, sortes d'épagneuls *king-charles*, semblent jouir d'une immunité particulière : on ne les maltraite pas, on les nourrit à frais communs. M. Oliphant assure même qu'ils ont des gardiens spéciaux et des hôpitaux où on les traite dans leurs maladies. Le soir, de jolies lanternes peintes, aux dessins bizarres, aux couleurs éclatantes,

Digitized by Google

sont disposées en grappes au-dessus des boutiques et à la façade des maisons, ou se balancent à des cordes suspendues en travers des rues. Des promeneurs se font aussi escorter par des hommes portant de ces lanternes fixées à l'extrémité d'une perche. L'effet de ces lumières est fort original. La ville est bien éclairée et très vivante dans les quartiers commerçans. On y voit un grand nombre de boutiques bien approvisionnées d'objets supérieurs en qualité à ceux qui se débitent à Nagasaki et à Simoda. Ces boutiques ont leurs enseignes inscrites en caractères chinois sur un poteau ou s'étalant sur une pièce d'étoffe. Des bandes de coton noires ou bleues désignent les maisons de bains. A Yédo, les deux sexes ne sont pas aussi complétement mêlés qu'à Simoda ou à Hakodadi; il y a quelquefois un paravent dressé entre les hommes et les femmes. Cette séparation n'a cependant rien d'obligatoire, et il n'y a pas plus de pudeur dans la capitale que dans les autres villes. Pendant que lord Elgin et son cortége défilaient à travers les rues, hommes et femmes sortaient des nombreux établissemens de bain, sans le moindre vêtement, pour se mêler à la foule des curieux. Les indigènes ne semblent attacher aucune importance à cette nudité, dont ils ont pris l'habitude dès l'enfance, et des Européens qui ont assisté à leur toilette dans le bain, où ils s'entassent pêle-mêle, assurent que c'est avec la plus complète innocence que rangés en cercle, dans la vaste cuve commune, ils se frottent mutuellement, voisins et voisines, jeunes et vieux, et se rendent de bons offices de propreté. Beaucoup fréquentent les bains deux et trois fois par jour; d'ailleurs rien de plus minime que le prix : il est évalué à moins d'un centime.

Le quartier opulent, celui où logent les princes, a un aspect beaucoup plus froid que la ville commerçante : il se compose de rues élégantes, mais tristes, larges d'une trentaine de mètres. De chaque côté coule un ruisseau profond de quatre pieds. Les demeures somptueuses que protégent ces sortes de petits fossés sont enfermées par des murailles dont la partie inférieure est faite de gros blocs de pierre brute et de maçonnerie blanchie et ornée de moulures. Au centre s'ouvre une porte peinte en rouge ou en quelque autre couleur voyante, avec un auvent et des ornemens de laque. Ces palais n'ont d'ailleurs rien de remarquable que leur vaste étendue. L'intérieur n'en saurait être décrit, aucun étranger n'ayant encore pénétré dans l'intimité de l'aristocratie japonaise. Le château qu'habite le syôgoun forme à lui seul comme une ville dans la capitale à l'extrémité du grand quartier. Il est situé sur une terrasse qui domine la capitale, et d'où la vue s'étend sur un vaste et magnifique horizon. Un fossé artificiel, large de plus de 50 mètres, l'entoure, et il est enfermé par un mur énorme de blocs de pierre de dimensions presque cyclopéennes, surmonté lui-même d'une palissade en bois

Digitized by Google

au-dessus de laquelle des cèdres gigantesques projettent leur sombre feuillage. C'est à peu près tout ce que l'on en peut voir, car il va sans dire que la présence d'un étranger ne saurait profaner la demeure du souverain. Le circuit de l'enceinte du château a, dit-on, 8,000 mètres de circonférence; il abrite quarante mille personnes, et renferme des palais, d'immenses jardins et des demeures champêtres.

Un quartier tout entier est réservé aux mœurs libres des Japonais. On sait que l'immoralité est générale au Japon, bien que, par une contradiction assez étrange, les liens de la famille semblent aussi y être serrés avec beaucoup de vigueur. En effet, les lois punissent l'adultère par la mort des deux coupables. Il est notoire que les pères aiment beaucoup leurs enfans, et les femmes, qui sont dans l'usage de se déformer en s'arrachant les sourcils et en se noircissant les dents aussitôt après le mariage, passent pour manquer très rarement à la fidélité conjugale. Malgré cela, les Japonais, ne sachant sans doute pas se créer dans leur intérieur un attachement et des distractions suffisantes, le quittent fréquemment pour aller s'installer dans des maisons de plaisir, où les rafraîchissemens leur sont servis par des filles qui ne se sont pas mutilé la figure. La prostitution a pris dans toutes les grandes villes des proportions considérables : on dit qu'à Nagasaki elle embrasse près d'un quart de la population féminine; il est à remarquer que les femmes qui s'y adonnent sont musiciennes, et que souvent elles ont reçu une éducation distinguée. Les maîtres de la plupart des grands établissemens ouverts à la débauche s'appliquent, assure-t-on, à former des sujets dès l'enfance; on cultive l'esprit en même temps que l'on développe les charmes physiques de jeunes filles recueillies parmi les pauvres et les orphelins; elles sont instruites dans la poésie, dans les arts de la danse, du chant, et il en est qui savent se faire rechercher, comme les courtisanes de l'ancienne Grèce, pour l'agrément de leur entretien. Ce métier est loin d'être réputé aussi infâme au Japon que chez nous, et il n'empêche pas un certain nombre de ces femmes d'entrer par le mariage dans la vie régulière. Les hommes de toute condition et de tout âge qui fréquentent les lieux dits de plaisir n'y mettent d'ailleurs ni discrétion ni respect humain; ils vont à l'administration chercher un billet, qui leur est délivré bleu, jaune ou rouge, suivant qu'ils ont l'intention de passer dans l'établissement un ou plusieurs jours, ou seulement quelques heures. A Yédo, le faubourg de Sunagawa est tout entier consacré à ces établissemens, organisés pour la plupart sur une vaste échelle, et offrant les raffinemens les plus recherchés du luxe et de la débauche. Il semble même qu'au Japon, comme chez plusieurs peuples de l'antiquité, le libertinage se soit introduit jusqu'au sein des rites

Digitized by Google

du culte et des mystères de la religion. A Hakodadi, des marins français, violateurs d'un tabernacle, en ont extrait, non sans étonnement, l'antique phallus, et au fameux temple du dieu Quanon les compagnons de lord Elgin ont pu voir étalée dans le sanctuaire même une galerie d'images obscènes.

Ce temple Quanon, qui a la réputation d'être une des merveilles de Yédo, est situé dans la partie de la ville qui se trouve sur la rive gauche du Togadawa, et l'on passe pour s'y rendre le pont célèbre de Nippon-bas, qui est jeté entre les deux parties inégales de la ville, presque à l'embouchure du fleuve. Il est soutenu par des piliers, et occupe un espace considérable; c'est de ce point que l'on compte les numéros des bornes milliaires qui marquent les distances sur tous les chemins de l'empire. Aux abords du temple et dans ses jardins se tient en permanence une foire où d'innombrables petites boutiques, fréquentées par une foule qui ne tarit pas, offrent à leurs visiteurs des laques, des ornemens, des figurines, des jouets ingénieux et bizarres, des fleurs, des oiseaux, des chiens. Il y a des théâtres, des exercices d'adresse, des tirs à l'arc, des échoppes à thé et à rafraîchissemens, tout cela animé par le bruit continu des flûtes et des tam-tams. Le dieu aux cent bras du temple semble être joyeusement fêté. Il est d'origine bouddhique. Le bouddhisme ne s'est introduit qu'assez tardivement au Japon, vers le milieu du VIe siècle de notre ère; mais, grâce à l'admirable tolérance de ce pays, il y a fait de nombreux prosélytes, dans ses pratiques au moins, sinon dans ses doctrines; car ce sont les cérémonies, bien plus que l'esprit et la morale de la religion de Çâkyamouni, qui ont pénétré dans l'archipel. Il n'a pas tardé à se scinder en sectes, qui sont aujourd'hui très nombreuses. Les temples bouddhiques, que l'on appelle *yasiros* et *miyas*, sont répandus dans les jolies campagnes et sur le penchant des montagnes ou des collines auxquelles s'adossent les villes. La porte d'entrée consiste ordinairement en deux monolithes supportant un long bloc. De là une avenue conduit à un perron au sommet duquel se trouve le sanctuaire de la divinité. De nombreux bosquets offrent aux visiteurs de frais ombrages. Le bouddhisme japonais a donné naissance à quelques corporations qui vivent d'aumônes; mais il n'a pas engendré ces myriades de mendians qui contribuent tant à la dégradation de Ceylan, de la Chine et du Thibet.

A côté de la religion de Bouddha, et en bonne intelligence avec elle, subsiste le culte primitif, appelé la religion de *synsin*, la foi aux dieux, le culte des ancêtres. Les fidèles s'appellent *sintos*, et c'est de cette religion que le *micado* est le chef suprême. Les honneurs que ce souverain spirituel continue de recevoir nous montrent bien que le bouddhisme ne s'est pas introduit violemment et n'a pas amené de révolution religieuse au Japon. Les deux religions semblent

Digitized by Google

même, en certains points, s'être fondues ensemble et avoir modifié mutuellement leurs pratiques extérieures. La mythologie des sintos remonte à une époque très reculée. Elle raconte qu'à l'origine une dynastie de génies célestes régna sur les îles pendant un nombre d'années considérable. Les deux derniers d'entre eux, mâle et femelle, s'étant aimés d'un amour terrestre, une fille sortit de leur péché, appelée *Ama-pérasou-oho-kami*, ce qui signifie le grand génie qui brille au ciel. Elle-même inaugura une dynastie de génies terrestres ou demi-dieux qui régnèrent, dit la tradition, durant plus de deux millions d'années. Le dernier d'entre eux eut quatre fils; un d'eux prit le titre de *micado*, chef suprême, empereur. Il est connu sous le nom de *Sin-mou*, et c'est en effet lui qui, le premier, revêt une physionomie vraiment historique, 660 ans avant Jésus-Christ.

La religion des sintos est donc essentiellement nationale, puisqu'elle se lie intimement aux origines de l'histoire japonaise, et c'est l'antique aïeule de Sin-mou, Ama-pérasou, appelée aussi Ten-syô-dai-sin, qui est la divinité protectrice du Japon et le principal objet du culte des sintos. D'elle prétend descendre, par Sin-mou, la longue série des micados. Ces souverains, qui furent longtemps puissans, ont fini par être dépossédés de toute autorité réelle par les *syôgouns* ou *tycouns*; il ne leur reste aujourd'hui que de vains honneurs, une suprématie purement nominale et l'exercice de quelques pouvoirs religieux; par exemple ils décernent le titre de *kami*, c'est-à-dire de saint, qui donne le privilége, en dehors de ce monde, d'intercéder pour autrui auprès de la déesse protectrice. L'avantage que les kamis tirent dans ce bas monde de leurs fonctions futures, c'est d'être adoptés comme patrons par les Japonais sintos, qui placent leur image à leur foyer, comme les anciens y plaçaient celle des dieux lares.

Les temples sintos contiennent beaucoup de ces images de kamis, ainsi qu'un grand nombre d'*ex-voto* offerts dans les momens de péril et de foi. Ils diffèrent par leur simplicité des pagodes et des temples somptueux du bouddhisme; leur principal ornement est un miroir représentant, dit-on, la pureté de l'âme; à droite, en entrant, se trouvent une fontaine, à gauche une cloche et une boîte où les fidèles déposent leurs aumônes. Ils font des ablutions à la fontaine, et prient ensuite devant le miroir. Cette religion, autant qu'on en peut juger avec le peu de renseignemens que nous possédons sur elle, semble être une sorte de déisme élevé dans ses préceptes et pur dans sa morale.

Les environs de Yédo sont d'une grande beauté; au-delà des faubourgs s'étendent dans toutes les directions des champs admirablement cultivés, des bosquets, des allées de cèdres, de chênes, de pla-

Digitized by Google

tanes, des collines semées de maisons à thé. Le magnolia avec ses larges fleurs blanches et pourpres, le paulownia aux branches couvertes de bouquets, des pêchers dont la fleur au printemps égale le volume de la rose, tous nos arbres fruitiers, des plantes grimpantes, des arbustes en fleur, prêtent leur parfum et leur ombrage à ces maisons de plaisir, toujours situées, comme à Nagasaki, dans des positions d'où la vue embrasse les plus charmantes perspectives, quelquefois au-dessus d'un torrent ou au bord d'un ruisseau.

La ville septentrionale du Japon dont le port nous est ouvert, Hakodadi, commence aussi à être assez bien connue par les relations anglaises, américaines, et par la visite qu'y fit en 1855 le capitaine de vaisseau français Tardy de Montravel; elle n'offre en réalité qu'un intérêt secondaire. Cette ville est située sur le détroit de Sangar, qui sépare l'île de Yeso de Nippon. La presqu'île sur laquelle elle est bâtie est reliée à la grande terre par un isthme sablonneux et bas où s'élèvent quelques dunes recouvertes de broussailles. C'est un massif de mornes ardus, à crêtes tourmentées, descendant au rivage en pentes rapides. On voit de loin, en mer, les mâtures des navires et des jonques à l'ancre dans le port, et Hakodadi apparaît comme une île. Son mouillage est bon et sûr; ses rues, comme dans toutes les villes japonaises, sont droites et régulières; les maisons y sont construites en bois, et la plupart à un seul étage, avec des espèces de greniers qui servent de magasins; de larges baquets d'eau sont placés sur les toits en cas d'incendie, et ceux-ci s'étendent au-delà de la muraille, offrant une double protection contre la pluie et le soleil. La plupart des maisons ont des boutiques où l'on vend du charbon, toute sorte de poteries, des sandales, des ombrelles, des pièces de calicot, des livres d'images, des jouets, des pipes, du tabac, de la coutellerie, des laques, des vêtemens de soie commune et de papier huilé. Le marchand est accroupi au milieu de tous ces objets, fumant ces petites pipes japonaises qui ne tiennent qu'une ou deux bouffées, et prenant du thé. Quelquefois une demi-douzaine d'enfans se pressent autour de lui; si un acheteur se présente, ils l'assaillent de leur petit vocabulaire anglais : *Good day, English! how you do, English!* Derrière la boutique sont confinées la chambre à coucher et la cuisine où l'on prépare le riz et le thé. Les amateurs ne s'accordent pas bien sur la qualité du thé japonais : les uns le vantent comme bien supérieur au thé chinois, tandis que d'autres le déclarent inférieur à celui-ci. La culture est cependant la même dans les deux pays; le thé japonais provient de semences et pousse sur les flancs des collines. Les feuilles sont arrachées trois fois l'an : au printemps, encore en bouton (le thé provenant de cette première cueillette répond au *poudre*

Digitized by Google

à canon chinois); au mois de mai, quand les feuilles sont encore tendres; enfin en juillet, quand elles ont acquis tout leur développement. Cette dernière récolte est la plus abondante de l'année; ses produits répondent aux thés noirs de Chine. Le thé japonais ne suffit pas à la consommation de l'archipel; aussi cette denrée est-elle un des rares objets de l'importation chinoise. On prépare ce breuvage de plusieurs manières : par la simple décoction, en faisant une espèce de purée de poudre de feuilles (c'est ce que l'on appelle *koïtscha*, ce mode de préparation est réservé pour les gens des classes supérieures); enfin dans les auberges, sur les routes, on met dans un vase une quantité de thé suffisante pour la journée, et qu'on laisse constamment bouillir.

Les magasins de soieries, moins importans qu'à Yédo, sont cependant bien approvisionnés. Leurs propriétaires appartiennent à la classe la plus riche et la plus élevée des marchands; aussi leurs maisons sont-elles tenues avec un luxe particulier : des peintures ornent la salle publique, et derrière le magasin se trouve habituellement un petit jardin où des plantes naines croissent autour de laques en miniature, sur des terrasses et dans des grottes; les sentiers sont couverts de sable fin. Les soieries japonaises passent pour être inférieures en qualité, mais supérieures par le travail à celles de la Chine; chacun de ces magasins présente le plus riche assortiment de nuances, depuis le franc écarlate jusqu'au bleu pâle le plus délicat. Il y a des soies blanches ornées de dessins brodés, des soies crues, des soies affinées, filées, tissées. A Yédo, les magasins de soieries peuvent être comparés en importance et en étendue aux établissemens du même genre de Londres et de Paris. M. Oliphant en visita un dont le rez-de-chaussée, ouvert sur la rue, avait 60 mètres de long sur vingt de profondeur; il était traversé par des comptoirs couverts de nattes et entourés d'étagères et de tiroirs contenant des marchandises. Les salles de vente occupaient tout le premier étage. Les acheteurs, assis sur des divans rouges, recevaient du thé, des pipes, des rafraîchissemens, puis le sol autour d'eux était jonché de soieries, de châles de crêpe, de gazes, de broderies de toutes nuances et de tous dessins. Les broderies sont faites sur satin et très supérieures à celles de la Chine; elles témoignent, aussi bien que l'agencement des couleurs, de beaucoup de goût; on évite les dessins éclatans, les tons criards, et toutes ces étoffes présentent à la fois beaucoup d'élégance et de simplicité. Les Japonais sont de très fins marchands; ils possèdent au plus haut degré l'art d'exciter la convoitise de leurs acheteurs par l'habileté avec laquelle ils disposent leurs marchandises. Ce qui est de choix est soigneusement empaqueté dans de petites caisses; le reste est

Digitized by Google

simplement enveloppé dans de grandes feuilles de papier de bambou ou de mûrier.

A Hakodadi, il n'est pas permis d'acheter directement les marchandises dans les boutiques; il faut les faire transporter au bazar, qui a été institué comme entrepôt entre les marchands et les étrangers; c'est là que se tiennent les changeurs chargés de percevoir le prix des objets achetés. Ce bazar est lui-même abondamment approvisionné. On y trouve un choix remarquable de ces porcelaines coquille d'œuf, si fameuses par leur légèreté et par la variété de leurs formes et de leurs dessins. On y vend aussi, comme à Yédo et à Nagasaki, de curieux vêtemens de papier d'écorce de mûrier. On taille sur patrons de grandes feuilles que l'on coud et que l'on gomme pour les réunir; on les met en double, la partie supérieure est huilée et peinte en noir ou en vert, la doublure est également huilée. Les par-dessus ainsi fabriqués font un très long usage et sont imperméables.

Avant qu'Hakodadi ne vît augmenter son importance par l'ouverture de son port, la capitale de l'île de Yeso était Matsmaï, aussi appelée Matzumae, située plus à l'ouest, à l'entrée même du détroit de Sangar. Les Européens n'ont pas visité Matsmaï; ils ont pu seulement entrevoir de la mer ses maisons, ses temples et son palais, bâtis en amphithéâtre sur des hauteurs qui bordent la côte. On dit que c'est une ville importante, qui a des princes pour gouverneurs. L'île de Yeso n'est pas tout entière occupée par les Japonais; ceux-ci se sont bornés à jeter des établissemens sur les côtes et dans la partie méridionale; les froides régions du nord sont abandonnées aux Ghiliacks et aux Aïnos, populations de pêcheurs qui se rattachent à la grande famille des races sibériennes et boréales.

III.

Après avoir examiné ce que le Japon nous laisse entrevoir aujourd'hui de son territoire et de ses villes, il nous reste à étudier, d'après les renseignemens que nous possédons, son organisation politique, quelques-unes de ses habitudes, ses origines, sa langue et ses nouvelles relations extérieures. Le gouvernement japonais est à la fois despotique, oligarchique et féodal. On sait qu'il a deux chefs nominalement suprêmes, le *micado*, appelé quelquefois aussi *dairi*, et le *tycoun* ou *syôgoun*. Nous avons déjà vu les origines du micado et la nullité complète dans laquelle il est tombé. De fait, son pouvoir n'existe plus, et l'on ne conserve dans son titre et dans sa personne que les souvenirs de l'ancienne histoire et de la religion. Voici bientôt sept siècles que s'est accomplie la révolution qui a

Digitized by Google

forcé le micado d'échanger l'activité du commandement contre l'existence passive et misérable d'une idole. De Sin-mou (660 avant Jésus-Christ), le premier micado, jusqu'à Gotoba (1186 de notre ère), le quatre-vingt-deuxième, qui fut réduit à subir le joug du syôgoun, ces chefs ont régné seuls durant une période de dix-huit siècles et demi. Ils étaient à la fois suprêmes pontifes et chefs des armées; mais il semble que peu à peu le caractère guerrier se soit effacé chez eux devant celui du prêtre. A la suite de révolutions et de discordes sur lesquelles il ne nous est encore parvenu que des notions incomplètes et confuses, on voit la puissance militaire passer aux mains des grands officiers appelés syôgouns. Ceux-ci s'arrogent ensuite tout le pouvoir politique, au milieu de luttes intestines qui paraissent s'être longtemps prolongées, jusqu'à l'époque où le général Mina-monoto-yori-tomo réduit le micado à quelques simples prérogatives spirituelles. Il le confine dans son palais, et devient de fait empereur, tout en conservant son titre modeste de syôgoun (général), auquel s'est ajouté celui de tycoun (grand prince). Ainsi se trouve inauguré, en l'an 1186 de notre ère, le régime qui prévaut encore au Japon.

Le micado vit donc, isolé de tous les intérêts terrestres, dans son palais de Miako, avec une douzaine de femmes et un nombre considérable de serviteurs. De loin en loin, il reçoit la visite et les hommages du syôgoun. On sait que le syôgoun a sa principale résidence à Yédo, et qu'il n'est, suivant les conventions de l'étiquette japonaise, accessible qu'à un très petit nombre de grands personnages. Sa dignité est héréditaire; à défaut de descendans directs, son successeur est choisi dans certaines familles princières très limitées. Il ne lui reste aujourd'hui que peu de chose de ce pouvoir que ses prédécesseurs ont enlevé au micado; la plus grande part en est passée aux mains d'un conseil d'état qui est le véritable moteur de l'empire. Ce conseil est composé de cinq membres de l'aristocratie, choisis par le tycoun lui-même parmi les *damios*, c'est-à-dire les princes du plus haut rang. Chacun d'eux préside à un département particulier, et ils ont la direction des affaires intérieures et extérieures. Huit autres princes forment un second conseil, inférieur au premier et chargé des objets de moindre importance. Suivant le mode japonais, tous ces dignitaires, depuis le micado et le tycoun, sont, comme tous les sujets, même les moindres, soumis à la stricte surveillance d'espions. Les divers corps exercent donc les uns sur les autres un contrôle réciproque, et tout ce qui se passe dans l'empire parvient promptement à la connaissance du gouvernement. Les espions officiels adressent leurs rapports au conseil. C'est lui qui nomme les gouverneurs et secrétaires pour l'administration des provinces; il exerce une certaine influence sur les princes, sans doute

Digitized by Google

surtout en entretenant leurs discordes. Toutefois ceux-ci réussissent aussi à peser sur lui. Les dissensions entre le conseil et l'aristocratie sont fréquentes; on en signale en ce moment même de très vives au sujet de l'introduction des étrangers, à laquelle les princes se montrent plus obstinément hostiles que le gouvernement. Un autre corps jouit aussi d'une grande autorité, c'est celui des princes du sang. Trois de ces hauts personnages servent d'arbitres entre le tycoun et son conseil en cas de désaccord. S'ils donnent tort au tycoun, celui-ci doit abdiquer; s'ils ont blâmé le conseil, ses cinq membres sont invités à se donner la mort.

Le mépris de la vie est commun aux Japonais. A la guerre, leur bravoure ne recule devant aucun péril. Leur pénalité est des plus sévères : elle porte pour la plupart des cas la mort, et les Européens ont appris jadis, avec un étonnement qui subsiste encore, que ces hommes, sur un simple ordre, à la suite d'une querelle, dans le regret d'une faute, ou pour éviter une disgrâce, n'hésitent pas à s'ouvrir le ventre. Tout Japonais attaché à des fonctions publiques porte à son côté deux sabres, dont l'un n'est employé qu'à ce sanglant sacrifice, qui s'appelle le *kara-kiri*. C'est avec cette arme tranchante, de l'acier le plus fin, et longue environ de dix pouces, que le Japonais s'ouvre le ventre, et il est toujours préparé, pour des causes qui nous sembleraient le plus souvent bien futiles, à ce sacrifice de son existence. Cependant on dit que les cas de ce genre de suicide deviennent de plus en plus rares, et qu'une sorte d'adoucissement y a été apportée : la victime ne se fait qu'une légère incision; au moment où le terrible fer entame le ventre, un ami dévoué qui se tient près du blessé lui abat la tête. S'il en est ainsi, si le Japonais a commencé à reculer devant l'horreur de porter le couteau dans ses entrailles, il est probable que le kara-kiri, même sous sa seconde forme, ne tardera pas à disparaître.

Les nobles de la première classe portent généralement ce titre de kami que nous avons vu décerné par le micado aux futurs élus du ciel, et qui, suivant M. Oliphant, n'a plus guère au Japon qu'une valeur analogue à celle du titre de lord en Angleterre. On appelle *saimios* la seconde classe de la noblesse; ensuite viennent les prêtres, puis les classes de soldats et de fonctionnaires qui ont droit à porter les deux épées. Les industriels, les marchands, les paysans forment des classes inférieures, derrière lesquelles se trouvent encore les malheureux qui exercent des métiers réputés méprisables, par exemple les tanneurs.

Les princes ou *damios* ont été autrefois beaucoup plus puissans qu'ils ne le sont aujourd'hui. Leur importance territoriale et leur autorité ont été successivement amoindries par plusieurs syôgouns; cependant ils sont encore possesseurs de territoires considérables.

Digitized by Google

On trouve plus d'une analogie entre ces puissans seigneurs et les grands vassaux de notre moyen âge. Il y eut primitivement au Japon soixante-huit principautés, et plus d'un prince put rivaliser avec les syôgouns en force et en richesse; mais ceux-ci saisirent toutes les occasions d'augmenter le nombre de leurs feudataires et de diminuer en même temps leur puissance; peu à peu le chiffre des princes s'est élevé à trois cent soixante. Outre les principautés, il y a encore trois cents divisions territoriales moins importantes, en sorte que l'empire embrasse une totalité de près de sept cents fiefs. On ne connaît pas la nature précise des obligations réciproques du gouvernement avec ses vassaux : certains princes, tels que ceux de Stasuma, de Fizen, de Tskiuzen, sont tellement riches et puissans qu'ils ne permettent peut-être pas au conseil d'état lui-même de se mêler de leurs affaires; mais ce n'est pas la condition générale, et la plupart sont contraints de subir la surintendance de deux secrétaires du gouvernement qui surveillent alternativement l'administration de leurs territoires.

L'impôt au Japon est essentiellement territorial et foncier : les cultivateurs tiennent leurs terres directement de la couronne ou des princes et des nobles qui ont été investis par le gouvernement des droits territoriaux et qui, en retour, doivent une redevance et observent certains devoirs féodaux. Les tenanciers relevant directement de la couronne paient aux intendans impériaux quatre dixièmes du produit du sol en nature, et peuvent garder le reste pour leur usage; ceux qui relèvent d'un prince paient six dixièmes et n'en conservent que quatre. L'inégalité de ces partages doit faire beaucoup préférer la condition de serviteur de la couronne à celle de tenancier féodal. Dans les villes, un impôt est perçu sur les maisons qui ont plus de quatre-vingt-dix pieds de longueur. Les anciens auteurs qui ont décrit les mœurs du Japon au temps où il était encore permis d'y séjourner vantent beaucoup l'équité des jugemens, et s'accordent à reconnaître dans les Japonais un peuple fier, honnête, rempli d'aversion pour le vol et la fourberie. L'administration municipale dans les villes semble fort bien réglée : elles ont un gouverneur, sorte de maire, assisté de lieutenans; une classe particulière d'employés sert d'intermédiaire entre la population et les autorités, avec charge de présenter et de soutenir les réclamations. Chaque rue a un magistrat pour régler les querelles et tenir un registre exact des naissances, des morts et des mariages; ce fonctionnaire est, à ce qu'il paraît, élu par tous les habitans de sa rue : c'est un essai rudimentaire du suffrage universel. Les hommes sont divisés en petites compagnies dont le chef répond de la conduite de ses subordonnés. La nuit, un certain nombre de ces citoyens, ainsi que les agens chargés de la police, se promènent par les rues pour prévenir ou

Digitized by Google

réprimer le désordre. Qu'on joigne à tout cela l'espionnage réciproque, et l'on verra combien profondément l'autorité japonaise pénètre au cœur des populations. L'individu est par tous les côtés surveillé, contenu, dirigé, et il faut vraiment que les Japonais aient une énergie bien virtuelle pour qu'un tel système ne les ait pas absorbés et qu'il ait laissé subsister en eux une si vivante personnalité.

Les princes fournissent un contingent qui s'ajoute aux troupes impériales. La condition militaire est estimée, et nous avons vu que les soldats appartiennent à une des classes supérieures. Ils ont des terres données à titre de fiefs, en récompense de leurs services, par le gouvernement ou par les seigneurs dont ils dépendent. On évalue l'armée impériale, sans les forces des princes, à 100,000 fantassins et 20,000 cavaliers. Bien que depuis des siècles il n'y ait point eu de guerres extérieures, l'armée passe pour être animée d'un bon esprit; depuis plusieurs années elle est exercée avec soin, et le gouvernement a pris des mesures pour l'armer à l'européenne. Des corps entiers sont munis de fusils à percussion et à baïonnettes; on a récemment fabriqué un grand nombre de canons et de revolvers, et on écrit de Kanagawa que dans ces derniers mois on a dépensé en exercices autant de poudre qu'il en faudrait pour une campagne. Dans l'automne de 1859, un envoyé français remettait au gouvernement japonais des présens parmi lesquels se trouvait un canon; on lui fit demander si cette pièce était rayée, ce qui indique que les Japonais s'étaient tenus au courant des événemens survenus en Europe, car cette invention était alors récente.

Ils ont aussi construit une escadre à vapeur. Lorsque lord Elgin pénétra avec *Furious* et *Retribution* dans la baie de Yédo, il ancra à côté de quatre vaisseaux de guerre japonais. Tout récemment un de leurs *steamers*, fait sans précédent, a traversé le Pacifique; leurs ingénieurs l'ont manœuvré eux-mêmes, sans assistance étrangère, et ils ont accompli le trajet dans le court espace de trente jours, avec une relâche à Honolulu. On sait combien ces Japonais ont étonné les États-Unis par leur intelligence, leur curiosité, leur fierté et leur supériorité manifeste sur tout ce que l'on a jamais vu de Chinois de San-Francisco à Washington. L'école des ingénieurs instituée à Nagasaki a été transportée à Yédo, où elle se passe maintenant du secours de ses maîtres européens. Enfin depuis le commodore Perry, qui apporta le premier dans l'archipel un télégraphe électrique, les Japonais ont très bien appris à se servir de cet instrument. Les jonques indigènes sont massives, munies de mâts trop longs, de lourdes vergues, de gouvernails incommodes; mais ces modèles, difficiles à manier et qui leur furent imposés, dit-on, lors de l'expulsion des étrangers, dans le XVII[e] siècle, pour leur interdire les longs voyages et les relations lointaines, sont aujourd'hui

Digitized by Google

délaissés; les Japonais, familiarisés avec la mer par l'immense développement de leurs côtes, sont d'excellens marins; on les rencontre par de gros temps, à une distance considérable en mer, maniant avec beaucoup de dextérité leurs jonques grossières.

Nous avons pu juger déjà, par les objets exposés sur les marchés des villes, des développemens que l'industrie a acquis au Japon. On y travaille aussi les métaux avec un art supérieur. Les seuls ornemens que portent les hommes s'appliquent à leurs pipes et à leurs épées; les pipes, attachées au vêtement sur la poitrine, sont garnies, comme chez nous les chaînes de montres, de petits objets ingénieux et délicats. Quant aux épées, elles ont de riches poignées d'or ou d'un très beau métal appelé *syakfdo*, qui est un composé d'or, de cuivre et d'autres métaux. Ces poignées représentent soit un oiseau, soit un autre animal, toujours exécuté avec un art parfait. Les fourreaux sont en cuir ou en bois recouvert d'une laque très fine, et l'acier des lames est, à ce qu'il paraît, d'une qualité sans rivale. On dit qu'une épée japonaise, de la plus fine trempe, coupe en deux, sans s'émousser, une épée européenne. Le baron Gros a dû rapporter en France une collection de ces armes excellentes; mais le prix en est très élevé. C'est également d'acier que sont faits les miroirs. Les Japonais travaillent le verre avec une légèreté et une adresse étonnantes; cependant ils n'ont pas eu l'idée d'en fabriquer des glaces, mais leurs miroirs d'acier sont parfaitement polis et souvent encadrés dans des sculptures très délicates.

L'agriculture n'est pas dans une moindre prospérité que le commerce intérieur et l'industrie. Les visiteurs s'accordent à dire que, dans les endroits où la côte ne descend pas brusquement à la mer en rochers et en falaises, l'œil est enchanté du riche déploiement des cultures; les plantations s'allongent en bandes égales qui de loin zèbrent le dos et les pentes des collines, tandis que des bois aménagés savamment, les uns en vue de la construction, les autres pour le chauffage, couronnent ces riantes campagnes. Dans l'intérieur du pays, il en est de même; une loi veut que toute terre produise, et, comme en Chine, on voit se succéder, les unes près des autres, à de courts intervalles, les cultures les plus variées. Il y a de riches propriétaires; mais le terrain est morcelé et affermé par étendues peu considérables, depuis un demi-arpent, dit-on, jusqu'à deux ou trois au plus. Il en résulte que la moisson n'excite pas un grand mouvement dans les campagnes : chaque propriétaire ou fermier, armé d'une lame attachée à un manche en bois long d'un pied, car ils ne se servent pas de faux et de faucilles, vient aisément à bout de sa besogne. Ces petites pièces de terre sont fumées, arrosées ou drainées avec un soin minutieux. On y sème alternativement du blé, du seigle et de l'orge; plusieurs espèces de ces céréales viennent éga-

Digitized by Google

lement bien : le blé barbu et non barbu, l'orge à longs et à courts épis. Le procédé pour battre le blé est très simple : on se contente de frapper les gerbes sur une poutre pour dégager le grain de la paille. Le procédé de vannage n'est guère plus compliqué : les marins européens ont pu voir, du haut de leurs vaisseaux qui longeaient la côte, des femmes s'aligner en longues files sur le rivage et secouer dans des corbeilles, au-dessus de leur tête, le blé, dont le vent de la mer entraîne la légère écorce. Pour moudre les grains, on se sert quelquefois de mortiers et de pilons à main, mais plus souvent de meules mues par l'eau. La principale production du pays est le riz; il y en a de toutes les espèces et de toutes les couleurs, depuis le jaune clair jusqu'au brun foncé, au rouge et au pourpre éclatant. Les Japonais font un très grand usage des irrigations; ils arrosent leurs terres de façon à les rendre humides pour les ensemencer. Leur charrue consiste en une large pièce de bois attachée obliquement à un timon, et creusée à l'extrémité de façon à recevoir un morceau de fer qui sert de soc. Un bœuf ou un cheval est attelé au timon; un homme mène l'animal, tandis qu'un autre manie la charrue. Cet instrument manœuvre assez bien dans les terrains légers et humides; il fouille convenablement le sol, mais ne fait pas un sillon profond. Dans les terrains gras et argileux, où l'irrigation est difficile, on se sert de houes en bois dur dont le tranchant et les côtés sont garnis de fer. Après ce labourage fait à la main, on arrose la terre jusqu'à ce qu'elle soit saturée d'eau; puis une herse munie d'une longue rangée de dents est promenée par un bœuf tenu à la corde, de façon à dessiner des sillons croisés et transversaux. Sur les hauteurs, on cultive des roseaux d'une grande espèce qui servent à faire aux maisons des toits légers et solides; on y récolte aussi de mauvaises herbes qui servent d'engrais, et le long de la côte, surtout dans l'île de Yeso, on ramasse une algue, le *fucus saccharinus*, qui trouve un emploi utile dans l'alimentation des classes inférieures. Toutes les espèces de fèves, de haricots, de lentilles, les pommes de terre abondent dans l'archipel; on y voit aussi des plantations de maïs. Du Fusi-yama à la mer et dans beaucoup d'autres parties des îles s'étendent de magnifiques plants de vignes donnant des raisins d'excellent goût, mais dont le vin serait, dit-on, inférieur à celui des raisins d'Europe. La plupart de nos fruits se retrouvent là en compagnie de la vigne : prunes, abricots, pêches, poires, pommes, figues, oranges, framboises, cerises; mais la canne à sucre manque à l'archipel japonais, il faut aller plus au sud, jusqu'au petit groupe des Lou-tchou, pour trouver un climat convenable à cette production. On a déjà vu à quels usages sert l'écorce intérieure du mûrier : on en fabrique ce papier fort et léger qui sert à faire des paravens, des vêtemens,

Digitized by Google

des mouchoirs, des éventails, des abat-jour et bien d'autres objets; on en forme parfois des tissus fins découpés comme la dentelle et couverts d'images coloriées. On sait que le mûrier n'est pas le seul arbre au Japon qui nourrisse le ver à soie : l'ailante ou vernis entretient sous toute cette latitude une espèce de ver facile à élever, qui fournit aux Japonais la ouate ou bourre de soie dont ils doublent leurs vêtemens d'hiver. A ces nombreux produits il faut encore ajouter le camphre, la cire végétale provenant du *rhus succedanea*, et le *rhus verinx,* qui donne, au moyen d'incisions pratiquées sur son tronc, la séve précieuse dont on fait le vernis du Japon. Enfin les richesses minérales de l'archipel sont immenses, et les dépôts de houille paraissent y être abondans et étendus.

On conçoit qu'avec les ressources que nous venons d'énumérer en fleurs et en fruits, les Japonais soient d'habiles jardiniers : ils excellent en effet dans l'horticulture; mais ils ont un tort grave et un goût qui semble plus chinois que japonais : celui de déformer la nature pour créer des arbres avortons et des arbrisseaux nains. Ils mutilent le tronc et les branches, leur donnent les formes les plus capricieuses, ou les réduisent aux proportions les plus exiguës. On cite des poiriers de douze à dix-huit pouces chargés de fruits, et une caisse longue de trois pouces et large de deux qui fut vendue 1,200 dollars à Decima; elle contenait un sapin, un bambou et un prunier en fleur.

Il est assez singulier que les animaux soient peu nombreux au Japon; peut-être est-ce la grande extension de la culture qui a fait exclure les pâturages : il n'y a que très peu de bêtes de somme et pas de moutons. Les Japonais étaient bien étonnés, lorsqu'en leur montrant leurs vêtemens de drap les Européens leur disaient qu'ils étaient fabriqués avec de la laine. Les porcs sont aussi en très petit nombre; ce n'est pas que leur chair répugne aux Japonais, car ils mangeaient très volontiers de toute espèce de viande à bord des vaisseaux étrangers. Le fond de leur nourriture consiste, avec le riz, les céréales et les légumes, en volaille et surtout en poisson. Les prescriptions qui interdisent aux sintos et à plusieurs sectes bouddhiques de recourir à une nourriture animale ont pu aussi contribuer à cette rareté du bétail. Quant au poisson, il abonde, et une grande partie de la population demande les ressources de son existence à la mer, près de laquelle elle est née. On raconte qu'il est d'usage encore parmi les plus hauts et les plus riches personnages, lorsqu'ils s'envoient des billets, d'y joindre un morceau de poisson salé, ce qui veut dire : « Si nous voulons rester sages et puissans, rappelons-nous la vie et la sobriété de nos pères, qui n'étaient que de pauvres pêcheurs! »

Digitized by Google

IV.

D'où donc est-elle venue, cette race intelligente, fière et laborieuse, plus civilisée qu'aucune de celles qui se sont formées en dehors du contact de l'Europe, isolée dans son archipel, satisfaite d'elle-même, ne demandant rien au reste du monde et ne voulant rien lui donner? De quelque côté que l'on regarde auprès d'elle, aucune des familles humaines qui l'entourent ne semble digne de sa parenté. Ce ne sont pas ces pêcheurs aïnos, errans et pauvres, qui s'en vont de rivière en rivière à la poursuite du phoque et du saumon, ce ne sont pas les Chinois à l'esprit rapace et mesquin, au dos servile, aux idées puériles et attardées, ce ne sont pas non plus les Malais fourbes, farouches et si peu sociables, qui ont pu communiquer à cette nation vivante et pleine d'intérêt son mélange original de qualités et de défauts. La physionomie des Japonais s'écarte du type chinois : le nez est moins large et moins plat, les yeux moins obliques et plus proéminens; les hommes ont plus de vigueur et de santé; leurs cheveux noirs sont rasés sur le devant et ramenés en touffe sur le sommet des côtés et de derrière. Ils ne portent pas de barbe, mais seulement de petites moustaches. Malgré les différences très sensibles que l'on saisit entre les Chinois et les Japonais, on ne peut cependant nier que ceux-ci, avec leurs pommettes saillantes et les caractères généraux de leur physionomie, offrent aussi les traits caractéristiques du type mongol. Les femmes sont d'une stature en général inférieure à celle des Européennes et supérieure à celle des Chinoises; elles n'ont pas les pieds et les hanches mutilés comme celles-ci; leurs cheveux noirs et longs sont rejetés en arrière sur les tempes et sur le front, et ramenés en nœud; leur peau est blanche et légèrement colorée à la face; elles ont de belles dents et un visage fort gracieux tant qu'elles ne sont pas mariées. Les jeunes femmes, dont il est très facile d'observer les formes dans les bains, ont la poitrine et les hanches bien faites, beaucoup de prestance et de facilité dans la démarche. Toutes ont un air affable, gracieux, et on vante beaucoup leurs qualités d'épouses, de mères et de femmes de ménage. Elles ne portent pas, du moins dans les classes inférieures de la société, un costume avantageux; elles sont vêtues d'une espèce de fourreau étroit de coton bleu, de la même largeur aux hanches qu'à la cheville. La partie supérieure du corps est couverte d'une jaquette de même étoffe, lâche à la poitrine, mais serrée à la taille par une ceinture, avec de larges manches descendant sur les poignets. Des sandales de paille ou des sabots leur servent de chaussures. Il est vraisemblable que les femmes des classes supérieures sont autrement vêtues et qu'elles participent au luxe qui

Digitized by Google

les entoure; mais elles sortent peu, et aucun étranger n'a pénétré assez avant dans l'intimité japonaise pour nous décrire leur toilette. Toutefois il ressort de l'examen des magasins que les bijoux d'or sont très rares, et que les femmes même se contentent d'ornemens de verre auxquels on donne, il est vrai, les formes les plus gracieuses et les plus légères. Les Japonaises les remplissent d'un liquide coloré et en ornent surtout leurs cheveux. Elles savent aussi se parer très agréablement de fleurs. Il existe au Japon un code de lois somptuaires, sévèrement observé, qui interdit certains objets de luxe et définit minutieusement le genre de costume que doit porter chaque classe sociale. Pour les hommes, ce costume varie, suivant les circonstances : leur tenue habituelle consiste dans une espèce de tunique en gaze fine rayée, de couleur sombre et couverte, dit M. Casimir Leconte, d'inscriptions indiquant au premier coup d'œil le nom, la famille et la qualité du porteur. L'étiquette exige d'ailleurs que le vêtement varie suivant les circonstances. Pour rendre visite à des supérieurs, on porte des pantalons plus ou moins longs, et en signe de respect on laisse pendre de longues jambes, de manière à ce qu'en marchant sur les pieds on soit censé se traîner sur les genoux. Le haut du corps est vêtu d'une espèce de robe recouverte d'une bande de gaze formant des ailes sur les épaules et retombant sur le devant. Dans les saluts de cérémonie, il est d'usage de se baisser jusqu'à ce que le bout de cette écharpe touche la terre, et la longueur en est proportionnée à la condition de celui qui la porte. En hiver, les Japonais se couvrent de robes de soie doubles. Hommes et femmes ne portent de chapeaux que quand il pleut; ils regardent l'éventail comme une protection suffisante contre les ardeurs du soleil. Cet éventail se voit à la main ou à la ceinture de tout le monde sans exception. Les hommes chargent l'éventail d'écriture et s'en servent pour prendre des notes, les femmes pour s'offrir mutuellement des sucreries. A cheval, les hommes portent un petit chapeau plat, bizarrement fixé par des lanières de cuir qui passent sur la figure. On a déjà vu que, malgré l'immoralité reprochée aux hommes, les femmes ne sont pas vis-à-vis d'eux dans la même infériorité que les femmes de la plupart des autres nations de l'Orient. La polygamie n'existe pas; elles ne sont pas soumises à la réclusion; elles vont au théâtre, et souvent même accompagnent leurs maris dans les maisons à thé; elles jouent de la guitare et dansent agréablement; leurs enfans héritent des titres et des biens communs, sans que les fils des concubines puissent être admis au partage. Enfin, avec beaucoup d'autres contradictions, les Japonais présentent encore celle-ci, non moins singulière que les autres : absence de moralité et, malgré cela, solide constitution de la famille.

Plus que les indications de type et d'usages, c'est l'étude de la

Digitized by Google

langue d'un peuple qui peut servir à pénétrer le secret de ses origines. La langue japonaise présente des difficultés d'une nature particulière et qui n'ont été abordées que par un nombre encore très restreint de savans. Là, comme sur plusieurs autres points, les premières apparences ont cru pouvoir signaler un rapport intime entre les Chinois et les Japonais : en effet, comme leurs voisins, les Japonais possèdent une langue idéographique, et usent familièrement d'un chinois prononcé à la japonaise et appelé sinico-japonais. Toutefois la science n'a point tardé à reconnaître que sous cette apparence de relation étroite n'existait aucun fond solide. Il en a été de la langue comme de la religion : avec leur étonnante facilité d'assimilation et leur tolérance sans exemple, les Japonais ont accepté de leurs voisins une langue ; mais ils en avaient une, fort supérieure, et, de même que le bouddhisme a vécu à côté de la religion des sintos, de même la langue monosyllabique, idéographique des Chinois a trouvé bon accueil auprès de la langue syllabique et phonétique des Japonais. Il ne faut donc, suivant toute vraisemblance, voir dans cette introduction du chinois au Japon, qui eut lieu vers la fin du IIIe siècle de notre ère, que l'indice de relations commerciales entre les deux peuples. Un Anglais qui séjourne en ce moment même au Japon, M. Alcock, fait judicieusement observer que cette nation est la seule qu'on ait jamais vu accepter volontiers, sans y être forcée par la conquête ou par quelque autre pression extérieure, la langue et les croyances d'un peuple étranger fort différent, tout en possédant elle-même une nationalité et un esprit d'indépendance très développés.

La langue japonaise, par ce fait qu'elle est polysyllabique et phonétique, est donc radicalement différente de la langue chinoise, et il est à peine utile de faire remarquer combien, par l'existence seule de ces caractères, elle lui est supérieure. Où se retrouvent les affinités de cette langue? M. A. Maury, résumant les opinions de la science, dit qu'elle appartient à la famille des langues altaïques ou ougro-japonaises, d'où procèdent, entre autres, les idiomes mongol, turc, magyar, mandchou, et qu'à côté du japonais le *coria* ou coréen apparaît comme un autre rameau de la même branche (1). M. L. de Rosny, un des savans qui s'attachent spécialement à l'étude de cette langue, confirme la parenté du coréen et du japonais dans leurs grammaires, sinon dans leurs vocabulaires. Donc, s'il n'est pas encore possible de déterminer avec certitude la provenance des Japonais, du moins cependant entrevoit-on leur parenté avec les races qui sont sorties des plateaux féconds de l'Asie supérieure. Seulement, plus favorisés que les Mandchoux ou les Mongols, ils se sont

(1) *La Terre et l'Homme*, pages 412-416.

Digitized by Google

élevés à une civilisation et à un développement intellectuel bien supérieurs.

Longtemps après avoir accepté l'écriture idéographique des Chinois et sans pour cela l'abandonner, les Japonais se sont composé un alphabet ou plutôt un syllabaire, car leur système graphique est essentiellement syllabique, composé de quarante-sept signes. C'est ce qu'ils appellent l'*irofa*. Les signes de l'irofa peuvent être exprimés par des formes très différentes; ainsi il y a le *kata-kana*, composé de quarante-sept élémens ou débris de caractères chinois, le *man-yô-kana*, le *fira-kana*, le *yamato-kana*, le *zyak-seô*, et d'autres encore. Ces signes différens ont généralement des applications distinctes. Ainsi le fira-kana est l'écriture employée pour l'histoire, les romans, la poésie; d'autres écritures doivent être appliquées à la philosophie, aux sciences, à la religion; cependant il n'y a pas de règle formelle à ce sujet, et il arrive souvent que l'écrivain japonais mêle plusieurs de ces caractères, ce qui rend plus difficile encore l'étude de la langue. Les Japonais écrivent de haut en bas, par colonnes verticales qui se suivent parallèlement de droite à gauche. Comme les Chinois, ils se servent d'un pinceau qu'ils tiennent tout droit, de façon à ce que l'extrémité seule de la pointe soit en contact avec le papier. Les grands changemens que le japonais a subis dans le cours des siècles constituent en réalité deux langues : la vieille langue conservée par les poètes, qui s'est maintenue très pure à la cour du micado, à Miako, et qui est désignée sous le nom de *yamato-kotoba*, « langue de la province de Yamato. » On assure qu'elle est régulière, savante et bien ordonnée. L'idiome actuellement parlé s'est scindé en plusieurs dialectes dont les plus dissemblables sont ceux du nord et du midi. Kiou-siou, et surtout Nagasaki, ont subi, par le contact des étrangers, des influences chinoises et même hollandaises et portugaises. « A l'époque actuelle, dit M. L. de Rosny, la langue japonaise présente encore un ensemble varié de lettres simples et de composés euphoniques. Elle possède cinq voyelles (a, e, i, o, ou) qui se combinent entre elles pour former des sortes de diphthongues. L'*u*, dont on rencontre le son chez les Chinois, manque chez ces insulaires. Quant aux consonnes, la presque totalité de celles qui existent dans l'alphabet latin se retrouvent également dans le syllabaire japonais : l'*l* et l'*r* s'y confondent fréquemment. » Les substantifs ne possèdent pas de genres; mais on y ajoute deux particules, *o* et *me*, pour désigner les sexes : *o-ousi*, taureau, *me-ousi*, vache. Des noms de nombre, les dix premiers seulement appartiennent au japonais; le reste a fait place, dans l'usage journalier, aux noms chinois. Les pronoms personnels sont le plus souvent remplacés par des expressions humbles pour la première personne et élogieuses pour les autres; par exemple, au lieu de :

Digitized by Google

je, *nous*, on dira : *être sans talent*, *corps grossier*, *vil bonze*, *vieillard insensé*, *celui qui est à votre discrétion*, *votre serviteur*, etc. Pour la seconde personne, on dit l'*homme noble*, la *noble place*, l'*illustre vieillard*, etc. La ponctuation consiste en des petits cercles blancs et noirs et en une espèce de virgule retournée. Il faut ajouter que les Japonais disposent leurs livres en sens contraire des nôtres, c'est-à-dire que leur première page serait la dernière dans les ouvrages européens. Leurs pages, au lieu d'être comme chez nous pliées au dos du livre et rognées à la marge, sont pliées du côté de la tranche et rognées vers le dos, de façon à former chacune un paravent de deux feuilles; elles ne sont imprimées que d'un côté. On les relie en cahiers plus ou moins épais au moyen d'un fil de soie que l'on pique à l'extrémité opposée de la pliure, en sorte que le côté non imprimé se trouve renfermé dans les plis opérés à chaque page. Le titre est inscrit en haut des pages, la pagination en bas. Les noms de l'auteur, de l'éditeur, du lieu de l'impression, sont en caractères chinois. Les dates se marquent à l'aide des noms donnés par les empereurs aux années de leur règne et par les caractères cycliques de l'ère sexagénale.

En effet, les Japonais ont plusieurs façons de compter le temps. Ils font usage de l'ère de Sin-mou, le premier micado, 660 avant notre ère; puis ils se servent des ères impériales dites *nengo*. Le trente-deuxième micado eut l'idée d'attacher certaines épithètes à l'année commençant son règne : la *paix céleste*, la *vertu éternelle*. Ses successeurs suivirent son exemple, et ces phrases servent à désigner des époques. C'est ainsi que le traité du baron Gros a été signé le troisième jour du neuvième mois de la cinquième année du *nengo Anchei*, « l'année du cheval » (9 octobre 1858). Quant au cycle sexagénal, également employé en Chine et au Siam, il date de l'année 2637 avant Jésus-Christ; par conséquent Sin-mou appartient au trente-troisième cycle. Depuis ce temps, il y en a eu soixante-quinze, et le soixante-seizième commencera en 1864 pour finir en 1923 (1). Chacune des années de ce cycle a un nom particulier. La littérature japonaise comprend, au dire des Hollandais, des ouvrages historiques, géographiques, des descriptions de l'archipel, des poésies, des pièces de théâtre, des encyclopédies, des biographies, des traités de morale et de religion. Il y a aussi des romans illustrés avec des gravures sur bois, et des livres ne contenant que des gravures. Une sorte de lithochromographie, où les pierres sont remplacées par des bois, est depuis longtemps connue au Japon, et on y pratique l'imprimerie depuis les premières an-

(1) Ces renseignemens sont dus aux indications de M. L. de Rosny, qui a débrouillé avec beaucoup de soin le chaos de cette chronologie. Voyez *Mémoire sur la chronologie japonaise*.

Digitized by Google

nées de notre XIIIe siècle. L'instruction est très générale; on affirme que les enfans des deux sexes, de toutes les conditions, apprennent, dans des écoles publiques, la lecture, l'écriture et les élémens de l'histoire nationale. Les Japonais ont généralement un vif désir de s'instruire. Tous les visiteurs européens témoignent de cette intelligente curiosité : leurs hôtes les interrogeaient, inscrivaient les mots anglais sur leur éventail, et les retenaient assez aisément. On enseigne le hollandais à Yédo et à Nagasaki. Les élèves qui ont étudié dans ce dernier port les récentes inventions de la mécanique et des sciences vont à leur tour enseigner ces notions nouvelles à la capitale. Les Japonais sont fiers de leur facilité à apprendre et très persévérans. M. Oliphant rapporte qu'à Tien-tsin on eut la plus grande difficulté pour amener les Chinois à accepter l'anglais comme langue diplomatique. Au contraire, les Japonais allèrent au-devant de cette demande. « Combien de temps ne vous faudrait-il pas, dit un des commissaires, pour apprendre à rédiger une correspondance en japonais! Donnez-nous au contraire cinq ans, et nous serons bien en état de correspondre en anglais. »

C'est depuis six années seulement que le Japon a commencé à renouer quelques relations avec les peuples étrangers après plus de deux siècles d'interruption. On sait que ce sont les États-Unis qui ont eu l'initiative des nouvelles négociations. En 1854, le commodore Perry a pénétré dans le port de Simoda. De 1853 à 1856, une escadre américaine a parcouru les mers d'Okhotsk, de la Chine et du Japon, visitant les ports qui venaient d'être ouverts. En 1858, le comte russe Poutiatine et lord Elgin se rencontrèrent à Yédo pour traiter au nom de la Russie et de l'Angleterre. La même année, au mois de septembre, le baron Gros, envoyé avec le *Laplace*, le *Prégent* et le *Rémi*, ouvrit, au nom de la France, des négociations semblables. Enfin le Portugal a aussi obtenu son traité, et la Prusse a en ce moment même deux bâtimens dans la rade de Yédo. Naturellement la Hollande est entrée dans le partage des droits nouveaux (1). Quelle sera l'influence de ces conditions nouvelles sur ce pays vraiment

(1) Tous ces traités ont la même teneur et portent les mêmes conditions. En voici les dispositions essentielles : faculté d'entretenir un agent diplomatique à Yédo et des consuls dans les ports ouverts, autorisation à l'agent étranger de voyager dans toutes les provinces de l'empire. Par réciprocité, l'empereur japonais doit envoyer un ambassadeur dans la capitale du souverain avec lequel il traite. Les Français, Anglais, Russes, etc., pourront librement s'établir dans les ports ouverts, et les limites qu'ils ne peuvent dépasser sont : dix ris autour de Hakodadi (le ri vaut 3,910 mètres); du côté de Kanagawa, la rivière Locoo, qui se jette dans la baie de Yédo; pour Hiogo, dix ris dans toutes les directions, excepté du côté de la ville sainte de Kioto ou Miako, dont il est interdit de s'approcher à plus de dix ris. Quant à Nagasaki, on a la faculté de s'étendre sur tout le domaine impérial des environs. A partir de janvier 1862, les étrangers pour-

Digitized by Google

unique et qui s'est fait une place à part dans le monde? Il serait difficile de le préjuger. Ce qui est certain, c'est que le Japon ne doit qu'à lui-même son éducation et son existence, sans que l'isolement l'ait affaibli ou rendu dédaigneux de ce qu'il ne connaissait pas. Son peuple intelligent, laborieux, brave, honnête, garde, par une étrange contradiction, à côté de ces qualités, des vices qui chez nous ruineraient la plus ferme société : l'absence de toute pudeur, l'extrême dissolution des mœurs et le gouvernement le plus despotique, enfermant les individus dans un cadre étroit où il ne leur reste ni action personnelle ni liberté. Le Japon s'est développé dans ce mélange singulier de défauts et de qualités; il se montre à nous sans aucun signe de décrépitude, et il a l'honneur, seul entre toutes les nations qui se sont formées en dehors de la civilisation blanche, de pouvoir lui faire ses conditions et de traiter sur un pied d'égalité avec elle. Toutefois le Japon ne s'offre pas à nous seulement comme un curieux sujet d'études; on a vu aussi quelles vastes ressources l'abondance et la richesse de ses productions offrent à notre commerce et à notre industrie. Dans ces derniers temps, les bonnes relations ont été menacées; une partie de la nation, les princes et les nobles, se montre hostile aux étrangers. Ceux-ci ont eu le tort de s'attirer des reproches mérités par la mauvaise foi qu'on a vue reparaître dans certaines transactions; des rixes ont eu lieu, le sang même a coulé, et toutes les récentes nouvelles nous présentent les Japonais comme préparant activement la guerre. C'est un malheur qu'il importe par-dessus tout d'éviter : un grand esprit de conciliation, une probité sévère doivent régler nos rapports avec le Japon. Il importe de ne pas oublier que nous sommes en présence d'une crise qui va décider si ce pays justement défiant ne se refermera pas encore, ou si les traités conclus pourront enfin inaugurer une ère de relations durables.

ALFRED JACOBS.

ront s'établir à Yédo, et, à partir de janvier 1863, à Osaka, mais seulement pour y commercer. — Les étrangers auront le libre exercice de leur religion, et pourront élever dans des lieux désignés des églises, chapelles, cimetières. — Dans les cas de culpabilité, ils seront traduits devant leurs consuls respectifs, et les Japonais devant leurs tribunaux ordinaires. — Libre usage des monnaies étrangères et japonaises; celles-ci, à l'exception du cuivre, pourront être exportées. — Tout bâtiment, à son entrée, paiera à la douane japonaise un droit de 81 francs. — Tous les articles japonais exportés paieront 5 pour 100, à l'exception de l'or, de l'argent monnayés, et du cuivre en barres. — Défense expresse d'importer de l'opium; forte amende et confiscation pour les contrevenans. Le traité avec la France est valable jusqu'au 15 août 1872, à laquelle date il pourra, sur la proposition de l'une des parties contractantes, être révisé.

Digitized by Google

LA

CRISE DU PROTESTANTISME

Essays and Reviews, 8th edition, London 1861.

Savez-vous ce qui préoccupe et passionne l'Angleterre en ce moment ? Ce ne sont ni les canons Armstrong, ni les frégates blindées, ni les affaires de la Chine, ni celles du Liban; ce n'est ni le budget, ni la famine de l'Inde; ce n'est pas même Garibaldi, pas même la question du coton : c'est un volume dont le titre anodin, *Essais et Revues*, ne faisait guère présager les tempêtes qu'il a soulevées. Il est vrai qu'il s'agissait de théologie et que les questions de cet ordre ont le privilége d'enflammer nos flegmatiques voisins.

Il y a un an à peine que le livre a paru, et il en a été vendu plus de quinze mille exemplaires. Une édition entière s'est trouvée placée avant d'avoir été mise en vente. Les États-Unis se sont empressés de réimprimer l'ouvrage. On publie, on annonce une foule de réfutations; partout se signent des adresses pour dénoncer l'écrit coupable aux autorités ecclésiastiques et leur demander vengeance. Ce n'est pas tout cependant; l'Angleterre a son parlement religieux, et ce parlement vient à son tour de se prononcer. Tous nos lecteurs ne savent peut-être pas ce que c'est que les *convocations;* on appelle ainsi les assemblées des deux provinces ecclésiastiques d'York et de Cantorbéry. Les pouvoirs de ces corps, de tout temps fort limités, sont devenus à peu près nuls depuis que le clergé a renoncé au droit de s'imposer lui-même. Il en a été là comme partout : celui qui tient la bourse tient l'autorité. Les convocations ne s'en réunissent pas

Digitized by Google

moins tous les ans pendant la session du parlement, et elles peuvent encore servir au besoin à organiser une manifestation. C'est ce qui vient d'avoir lieu. La convocation de la province de Cantorbéry s'est à peine réunie cette année qu'il y a été question des *Essais et Revues*. Tout le monde a crié haro, et si les auteurs du volume inculpé n'ont pas été sur-le-champ poursuivis, c'est que l'église, désarmée comme elle l'est aujourd'hui, a dû reconnaître son impuissance. Je voudrais faire connaître l'ouvrage qui a si profondément ému les esprits, et indiquer l'origine et la signification du mouvement auquel cette publication se rattache. Commençons par jeter un regard en arrière.

La réformation a eu un caractère particulier en Angleterre. Les changemens opérés par Henri VIII ne ressemblaient en rien aux bouleversemens qui s'étaient accomplis dans le reste de l'Europe. L'église, telle que l'avaient constituée les caprices du despote sanguinaire, n'était guère, comme on l'a dit, qu'une sorte de catholicisme décapité. C'est du règne d'Édouard VI que date la véritable réformation, celle qui modifia plus profondément les institutions religieuses du pays, et qui, des institutions, s'étendit aux doctrines. Cependant alors même les innovateurs se montrèrent moins empressés à faire table rase que ne l'avaient été les réformateurs du continent. Il y eut à cet égard comme un compromis entre deux tendances. Les uns conservaient le respect et l'amour des anciennes formes : ils consentaient à les modifier, mais non à les détruire ; ils rompaient avec la papauté sous prétexte que celle-ci était devenue infidèle à la tradition primitive, mais ils n'entendaient point pour cela rompre avec la tradition même. A côté de ce parti conservateur s'en dessinait un autre aux instincts plus révolutionnaires. S'inquiétant peu de l'œuvre des siècles, ramenant tout à l'idéal de constitution et de doctrine qu'ils s'imaginaient trouver dans l'Écriture sainte, ces radicaux de la réforme ne croyaient jamais pouvoir rendre assez large, ni assez profond, l'abîme qui devait séparer la nouvelle société chrétienne de celle dont ils se détachaient. Tels étaient ces partis, dont le premier peut s'appeler celui des anglicans proprement dits, et l'autre celui des puritains. L'église épiscopale, telle que nous la connaissons, fut le produit d'une transaction entre ces tendances. La tendance traditionnelle, sacerdotale, catholique, y est représentée par l'institution de l'épiscopat, les formes du culte, la liturgie; la tendance novatrice, inspirée du calvinisme suisse et français, s'exprima dans les trente-neuf articles qui forment la confession de foi de l'église d'Angleterre. On peut dire hardiment que ce manque d'homogénéité et de logique, ainsi qu'il arrive souvent, a été la force de l'anglicanisme ; c'est ce qui l'a préservé des extrêmes, et ce qui a permis à des besoins très-divers d'y trouver une égale

Digitized by Google

satisfaction. Toutefois la coexistence d'élémens contraires a aussi été une cause permanente d'agitation. Les deux partis ont constamment essayé de s'expulser réciproquement, et l'histoire de ces luttes est toute l'histoire de l'église anglicane. Élisabeth et les premiers Stuarts cherchèrent à établir l'unité en intimidant ou en exterminant les puritains. Ce furent les puritains qui l'emportèrent, et qui, à la révolution, chassèrent le clergé et envahirent l'église. Charles II, à son tour, ne fut pas plus tôt remonté sur le trône, qu'il entreprit de rétablir l'orthodoxie; l'acte d'uniformité, en exigeant de tous les membres du clergé un assentiment explicite aux liturgies officielles, força deux mille pasteurs de quitter leurs troupeaux: mesure funeste qui affaiblit l'église en la purifiant, et qui donna à la dissidence une force et une importance qu'elle n'avait pas eues jusque-là.

Les anciens partis d'ailleurs ne tardèrent pas à reparaître. On vit naître, sous le règne de Guillaume, les dénominations de *haute* et de *basse église*. La première désignait les vues les plus exagérées sur l'importance des institutions anglicanes, les hommes qui attribuaient à ces institutions une origine apostolique, une valeur absolue, et qui, sans se prononcer ouvertement sur le salut des dissidens, voyaient dans le régime épiscopal la forme authentique sous laquelle Dieu avait donné le christianisme au monde. Le parti de la basse église au contraire, tout en exprimant sa préférence pour la forme, la discipline et les croyances anglicanes, ne leur attribuait qu'une supériorité relative, une valeur de convenance ou de circonstance, et se trouvait par conséquent beaucoup moins éloigné des dissidens, et plus disposé à les tolérer. Ce parti au reste se subdivisait en deux fractions, les calvinistes et les latitudinaires. Ceux-ci, très relâchés dans leurs croyances, très indifférens aux dogmes caractéristiques de la réformation, ne pouvaient éprouver pour le droit divin de l'épiscopat ou l'efficace régénératrice du baptême une ferveur qu'ils n'éprouvaient pas pour les mystères de la grâce ou pour la justification par la foi. Quant aux calvinistes, les héritiers et les représentans du puritanisme, leur nombre et leur importance avaient singulièrement diminué au commencement du XVIIIe siècle; mais ils étaient à la veille de reprendre un rôle important dans l'église. En effet, l'histoire des cent dernières années a ceci de particulier qu'elle nous montre l'ascendant successif de chacun des partis que l'anglicanisme renferme dans son sein. Le puritanisme est le premier qui soit ainsi sorti de ses cendres.

On considère ordinairement l'intervalle qui s'écoula entre la restauration et l'avénement de la maison de Hanovre comme la plus brillante époque de l'église anglicane. Ce jugement semble assez mal fondé. La théologie en ce temps-là n'était pas très profonde,

Digitized by Google

ni la piété très vive. Les prédicateurs ne connaissaient que trois thèmes de discours : les vérités de la religion naturelle, les preuves de la révélation, les lieux-communs de la morale. — La masse de la population se distinguait par ces mœurs rudes, ces amusemens cruels et ces habitudes d'intempérance qui sont restés pendant si longtemps comme identifiés avec le caractère national. Le scepticisme et la licence régnaient dans les classes supérieures, tandis que le peuple restait plongé dans une espèce de barbarie.

C'est alors que prit naissance un mouvement religieux qui a changé la face de l'Angleterre. Oui, l'Angleterre, telle que nous la connaissons aujourd'hui, avec sa littérature pudique et grave, avec son langage biblique, avec sa piété nationale, avec ces classes moyennes dont la moralité exemplaire fait la force du pays, l'Angleterre est l'œuvre du méthodisme. Le sobriquet de *méthodiste* fut attaché pour la première fois, vers 1720, à quelques étudians d'Oxford qui s'adonnaient à des lectures religieuses, pratiquaient des austérités, visitaient les malades et les prisonniers, et qui portaient dans leurs études et leur conduite une régularité plus « méthodique » que les autres. Parmi ces jeunes gens, il en était deux qui devinrent plus tard les chefs du mouvement, Jean Wesley et George Whitefield. Le zèle qui les dévorait en fit des apôtres. Ils entreprirent de parcourir le pays. On les vit aller de lieu en lieu, prêchant en plein air, honnis de tous, affrontant des masses irritées, essuyant des injures et des coups, en continuel péril de la vie, mais réunissant parfois jusqu'à vingt et trente mille auditeurs, triomphant des obstacles à force de dévouement et d'enthousiasme, enchaînant l'attention par leur éloquence. Ils furent bientôt secondés par une foule de prédicateurs laïques, simples artisans pour la plupart, ignorans, mais pleins de zèle, et qui portèrent partout le feu dont ils étaient eux-mêmes consumés. Whitefield était plus bouillant que Wesley; il semblait trouver le monde trop étroit, et partageait ses travaux entre l'Angleterre et les colonies anglaises de l'Amérique. L'effet de sa parole passionnée tenait du prodige. Hume lui-même, le froid sceptique, en fut une fois ému, et Franklin nous a raconté comment, venu pour écouter un sermon de charité, mais venu avec la ferme intention de ne rien donner, il sentit peu à peu ses résolutions s'évanouir, et finit par vider sa bourse tout entière dans le chapeau qui lui était présenté. Wesley, génie plus organisateur, a fondé la société religieuse à laquelle son nom est resté attaché, secte puissante, qui tient de l'église et de la confrérie, et qui atteint mieux que ne le ferait un clergé lettré le pauvre et l'ignorant, le paysan du Dorsetshire ou le mineur de Cornouaille. Cependant le méthodisme a fait plus que d'établir une secte, il a vivifié toutes les autres,

Digitized by Google

il a étendu son influence jusqu'à l'église établie, il y a remis en honneur les doctrines de la réformation, il en a réveillé le clergé, il lui a communiqué l'esprit missionnaire, il a suscité dans ses rangs une foule d'hommes, les Newton, les Scott, les Romaine, qui ne le cédaient pas aux prédicateurs méthodistes eux-mêmes en piété et en dévouement. Telle est l'origine de la grande rénovation qui s'est accomplie dans l'église anglicane, telle est aussi l'origine du parti dit *évangélique*, qui sans partage y a régné jusque vers 1830, qui aujourd'hui encore y est le plus nombreux, et à la puissance duquel lord Palmerston rend hommage en lui demandant des évêques pour tous les siéges qui viennent à vaquer.

Une action appelle toujours une réaction. Le mouvement méthodiste, fidèle au génie du puritanisme, dont il était une recrudescence, avait donné une importance exclusive à la doctrine; il avait fini par faire dépendre le salut de la pureté des croyances, de l'exactitude des opinions théologiques; la foi, au lieu d'être une émotion et une vie de l'âme, était réduite à un *credo* dont il s'agissait de bien posséder le mécanisme et de bien répéter la formule. L'enseignement dogmatique avait tout envahi. L'âme humaine a besoin d'infini, et, quand elle se tournait de la terre vers le ciel, demandant qu'on étanchât sa soif éternelle, on lui répondait par d'arides recettes ou de stériles syllogismes. Regarder avec amour vers le passé, c'était se rendre suspect d'hérésie; chercher un appui dans les formes, une joie dans le culte, c'était une superstition; céder aux instincts de l'adoration, de la pénitence, du sacrifice, c'était une infidélité. Tout ce qu'il y a de vague et d'insaisissable, tout ce qu'il y a de tendre, tout ce qu'il y a de religieux dans la religion, était négligé ou ravalé. Plus de contemplation, plus d'idéal, plus de poésie. Le sermon à la place de la prière, la chaire au lieu de l'autel, le prosélytisme pour premier devoir, le raisonnement pour seule nourriture spirituelle, cela ne pouvait durer. Les puissances méconnues devaient prendre leur revanche. Une immense réaction éclata, et en quelques années changea complétement la face des choses.

C'est d'Oxford qu'était parti le méthodisme, c'est à Oxford que le puseyisme prit naissance. Jamais mouvement ne fut plus légitime que celui-ci dans ses instincts, jamais mouvement aussi ne s'égara plus rapidement et plus complétement. L'homme est toujours le même, commençant par l'esprit et finissant par la chair, cherchant une satisfaction à des besoins sacrés et s'arrêtant à de mortes traditions et à des formes vides. Quelques membres de l'université d'Oxford, nourris de la lecture des pères et des théologiens anglais du XVII[e] siècle, poussés à la fois par l'amour de l'antiquité et le dégoût pour la doctrine régnante, entreprirent de renouer le fil de la tradi-

Digitized by Google

tion anglicane. Ils se sentaient unis dans la vénération pour le système catholique, dont ils regardaient la papauté comme une simple superfétation, dans le mépris de la réformation, dont ils détestaient le caractère révolutionnaire, dans le zèle pour les principes qui séparent l'anglicanisme du reste du protestantisme, tels que la succession épiscopale, la dignité du sacerdoce, la vertu des sacremens. Les chefs du parti étaient M. Pusey, professeur d'hébreu, homme médiocre, qui a donné son nom à la nouvelle école; M. Keble, auteur d'un volume de poésies religieuses très goûté et très répandu; M. Newman enfin, qui depuis est entré dans l'église romaine, et qui exerçait une grande autorité par son caractère personnel, sa science, ses austérités, et surtout par la gravité de son éloquence. Du sein de ce petit cénacle partirent, en 1833, les fameux *Traités pour le temps présent* (*Tracts for the times*), qui, pendant plusieurs années, servirent à battre en brèche la théologie courante et à rappeler l'Angleterre à des croyances à la fois plus larges et plus anciennes. L'effet de ces brochures fut immense. Les doctrines qui y étaient exposées ne pénétrèrent pas, il est vrai, dans la masse d'une population peu portée aux raffinemens religieux, mais elles agirent sur le public lettré et sur le clergé par le double attrait de la nouveauté et du paradoxe, par la double puissance des passions flattées et des besoins satisfaits. Il était difficile que les ministres de l'église n'accueillissent pas avec faveur des idées qui agrandissaient leur rôle, et il était naturel que l'onction mystique des nouveaux docteurs séduisît des esprits fatigués du stérile jargon des « évangéliques. » Quelque jugement d'ailleurs que l'on porte sur le fond des choses, il faut reconnaître que l'influence du puseyisme sur le clergé a été bienfaisante. On vit refleurir, avec le respect de l'antiquité, les études sérieuses, les recherches historiques, l'intelligence du passé, le goût de l'art religieux, le zèle pastoral, l'ardeur pour les œuvres de piété et de charité. Le *clergyman* mondain, le chasseur de renards clérical, ce type d'une race déjà dégénérée, acheva de disparaître entièrement. Le puseyisme en dix ans fit perdre au calvinisme la moitié du terrain que celui-ci avait conquis dans les quatre-vingts années précédentes.

Il arriva enfin à la nouvelle école ce qui était arrivé au mouvement méthodiste. Tout périt en ce monde, parce que tout s'exagère et se corrompt en s'exagérant. Les auteurs des *Traités* se laissèrent entraîner par leur propre théorie, et finirent par arriver à un point où il leur devenait impossible de rester dans l'église nationale. Ils avaient été dans leur droit aussi longtemps qu'ils s'étaient contentés de remettre en lumière des principes plus ou moins explicitement contenus dans les institutions de l'anglicanisme, aussi longtemps

Digitized by Google

qu'ils s'étaient bornés à combattre une conception religieuse qui s'appuie exclusivement sur tel ou tel élément du système; mais ils ne tardèrent pas à tomber eux-mêmes dans un travers semblable. Il y a plus : dans l'impossibilité de trouver le moment précis où la tradition a cessé de se développer d'une manière organique, ils se virent insensiblement amenés à admettre toutes les doctrines et les institutions du catholicisme. Les reliques, les prières pour les morts, la confession, les sacremens, la messe, rien ne les arrêta. D'un autre côté, ils hésitaient à abandonner l'église dans laquelle ils avaient été élevés, sur laquelle ils exerçaient alors même une action si extraordinaire, et qu'ils avaient déjà réussi à pousser dans des voies si inattendues. C'est alors que parut le fameux traité 90, dans lequel M. Newman (le voile de l'anonyme a été levé), au moyen d'une argumentation qui rappelle beaucoup les subtilités flétries par les *Provinciales*, cherchait à concilier la foi anglicane avec la foi romaine. Il ne s'agissait de rien moins que d'accorder le oui et le non, de trouver l'autorité de l'église dans un article qui proclame l'autorité exclusive de l'Écriture, de maintenir l'infaillibilité des conciles en présence d'un texte qui les accuse de s'être trompés, de réhabiliter la messe en dépit d'un passage qui la condamne. Pour le coup, le scandale était au comble. L'épiscopat s'alarma. Le traité en question fut censuré. Les plus avancés ou les plus compromis du parti franchirent alors la faible barrière qui les séparait encore de l'église romaine, tandis que les autres, devenus plus timides, restaient dans l'établissement comme les représentans légitimes d'une partie de ses principes et de ses traditions.

Cependant le puseyisme n'a pas disparu de la scène sans susciter, lui aussi, une réaction. Nous venons de voir deux théologies aux prises, — celle de la tradition ou du catholicisme, celle de l'Écriture ou du puritanisme. On reconnaît les deux grandes doctrines religieuses qui depuis des siècles se partagent l'Europe; mais il est une troisième puissance avec laquelle l'une et l'autre ont déjà été plus d'une fois forcées de compter, une puissance qui, au XVIe siècle, est entrée en ligue avec le principe biblique contre l'église romaine, et qui depuis lors s'est attaquée à son tour au protestantisme et a su déjà lui arracher bien des concessions douloureuses, — je veux parler de la critique. Voilà l'ennemi que le puseyisme a évoqué à sa suite, et qui jette aujourd'hui la terreur dans les anciens partis.

Ce n'est pas la première fois, à vrai dire, que l'orthodoxie anglaise se voit aux prises avec la discussion. Le XVIIIe siècle tout entier, pendant que le flot du méthodisme montait, et avant qu'il eût tout débordé et tout recouvert, le XVIIIe siècle fut rempli de longues discussions dans lesquelles toutes les ressources intellectuelles de l'é-

Digitized by Google

poque étaient employées à l'attaque et à la défense de la révélation. La controverse fut d'abord purement philosophique, les uns attaquant le christianisme comme contraire, les autres le défendant comme conforme à la raison, et les uns comme les autres, au milieu de ces débats, le réduisant de plus en plus aux proportions de la simple religion naturelle. La question était ramenée à un seul point, le miracle. C'est l'époque du déisme anglais, de cette école qui finit avec Hume et Bolingbroke. Après les argumens rationnels vinrent les argumens historiques. L'attaque avait cessé, le déisme avait fait son temps; mais la théologie, faute de mieux, avait conservé le besoin de défendre, de prouver, de s'escrimer, et elle se mit à rassembler toutes les considérations propres à établir la thèse favorite de ce temps-là, le dilemme d'après lequel les apôtres ne peuvent avoir été ni trompeurs ni trompés. Paley, l'un des écrivains les plus purs et les plus élégans de l'Angleterre, est resté le modèle de cette apologie à la fois ingénieuse et insuffisante.

Toutes ces controverses du XVIIIe siècle nous paraissent bien vaines aujourd'hui, et elles le sont en effet, si l'on regarde à la valeur intrinsèque des argumens; d'un autre côté, elles ont servi à montrer cela même qu'elles avaient d'insuffisant, et à poser les questions d'une manière plus nette, à les porter sur un terrain plus large. En voyant l'esprit humain se débattre sans résultat dans des discussions sur le miracle, sa possibilité, sa nécessité, sa réalité, sa valeur probante, on a fini par reconnaître qu'il y avait là en présence deux conceptions différentes du monde et de Dieu. De même les travaux si peu satisfaisans des Lardner, des Paley, sur le témoignage que les apôtres rendent aux faits évangéliques, ont appris à rassembler les documens d'une manière plus complète, à les étudier avec plus d'impartialité, à en fixer le sens avec plus d'exactitude.

Les sciences historiques ont fait un grand progrès lorsqu'elles ont appris à négliger les récits de seconde main pour puiser directement aux sources; elles ont fait un pas non moins important lorsqu'elles ont compris que ce n'était point encore assez, et que, à l'érudition qui réunit les témoignages, il faut ajouter la méthode qui les classe, la sagacité qui les interroge, la rigueur qui en précise la portée et en détermine la valeur. C'est en cela que consiste la critique. Tout le monde sait aujourd'hui quelle révolution elle a opérée dans la science. Nous avions une histoire traditionnelle qui, au toucher de l'examen, s'est évanouie comme un rêve pour faire place, non pas toujours à une histoire mieux établie, mais quelquefois à des résultats simplement approximatifs, à des conjectures plausibles, quelquefois même à une ignorance dont le seul avantage est de se connaître. Il est inutile de rappeler ce que les cinq premiers siècles

Digitized by Google

de l'histoire romaine sont devenus entre les mains des Niebuhr et des Mommsen. Des époques moins éloignées n'ont pas mieux supporté l'épreuve. Il suffit de comparer l'ouvrage classique de Michaud avec les recherches de M. Sybel pour s'assurer que l'histoire généralement reçue de la première croisade est un roman, et l'on a vu les héroïques aventures de Guillaume Tell rentrer dans le domaine de la fable du moment qu'on a voulu en suivre les traces au-delà des chroniqueurs du XVIe siècle ou les concilier avec des faits mieux constatés.

La critique ne pouvait s'exercer ainsi sur les traditions des peuples sans finir par aborder l'histoire sacrée. Puisque le christianisme est une religion historique, puisque les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament ne sont pas tombés du ciel, mais ont eu une origine humaine, des destinées terrestres, une histoire en un mot, il n'y avait aucune raison valable pour ne pas les étudier avec la même liberté, disons mieux, avec la même rigueur que toute autre histoire ou tout autre livre. Telle est la tâche à laquelle l'Allemagne s'est appliquée, depuis Lessing et Semler, avec une sagacité, une patience, une exactitude, une érudition incroyables. Le résultat de tous ces travaux n'a pas été seulement de rectifier certaines vues ou de renverser certaines opinions, mais surtout de renouveler le fond même de la théologie, de changer le point de vue général, de déplacer toutes les questions. Telle est en effet la puissance de l'histoire qu'un seul fait retrouvé ou rétabli modifie toute la masse des connaissances entre lesquelles il prend place : un fait est une lumière pour tous les autres faits, un fait suffit pour changer la face d'une science. La critique a su accomplir pour la théologie ce qu'elle avait accompli pour l'histoire, ce que l'histoire elle-même, en particulier l'étude comparée des langues et des mythologies, avait accompli pour la philosophie. Les vieux partis, les vieilles écoles s'imaginent qu'il s'agit toujours des vieilles controverses : ils s'escriment encore contre le déisme, le panthéisme, le rationalisme ; ils continuent à parler des prophéties, des miracles, sans se douter que ces termes et les discussions qu'ils représentent n'ont absolument plus de sens aujourd'hui. C'est bien de cela, en vérité, qu'il s'agit à cette heure !

Les Anglais n'ont pas le tempérament critique, mais ils ont une raison vigoureuse et une certaine probité intellectuelle qui les aide à triompher des préjugés, auxquels ils sont naturellement plus enclins que d'autres. Les travaux de la théologie allemande n'excitèrent d'abord chez eux que l'indignation et l'effroi. Peu à peu cependant quelque esprit plus aventureux s'enhardit jusqu'à regarder le monstre en face; la confiance revint lorsqu'on vit des hommes comme

Digitized by Google

Coleridge, Hare, Arnold, concilier une piété non douteuse avec une sincérité de recherche qui les menait parfois assez loin. L'exemple d'Arnold surtout rassura bien des esprits timorés. Les lecteurs de la *Revue* connaissent déjà cet homme remarquable, dont le talent n'égalait peut-être point le caractère, mais dont le caractère inspirait le talent, esprit élevé, sincère, trop droit pour sacrifier jamais aucune vérité à aucun système (1). Éditeur de Thucydide et auteur d'une histoire des premiers temps de Rome, ses études avaient éveillé en lui le sens critique, et il n'avait pas tardé à trouver dans la Bible des difficultés que sa droiture n'hésitait pas à reconnaître et que son bon sens ne lui permettait pas de trancher à la manière des apologistes ordinaires. Il était d'ailleurs un croyant trop convaincu pour admettre que la religion pût recevoir aucun dommage de la science. Il passa sa vie dans des luttes avec les deux partis qui divisaient l'église, mais qui se réunissaient dans leur aversion pour toute libre recherche. Chez les puseyistes, il stigmatisait les tendances rétrogrades, le respect superstitieux de l'antiquité, les prétentions sacerdotales, l'intolérance; aux évangéliques il reprochait leur ignorance et leur dogmatisme. Arnold représentait l'alliance des sciences historiques et de la foi. Pour trouver l'expression authentique du christianisme, il n'hésitait point à remonter jusqu'au Christ, qu'il s'efforçait de contempler, de saisir dans toute la réalité de sa personne humaine. Jésus de Nazareth n'était pas pour lui un dogme ni même proprement une croyance, mais plutôt, et sans qu'il s'en rendît peut-être tout à fait compte, un ami et un frère, un être de notre race, bien qu'unique et incomparable, le plus grand d'entre les fils des hommes et celui dont l'exemple reste à jamais notre idéal, dont la parole demeure l'éternelle nourriture des âmes affamées. Arnold, pour arriver plus sûrement à lui, ne craignait pas d'écarter tous les voiles; les formules de la réformation ne lui étaient pas moins importunes que celles des conciles; il ne se dissimulait pas que des altérations avaient pu s'introduire dans la tradition chrétienne la plus reculée, et sa foi trouvait ainsi un auxiliaire jusque dans la critique qui biffe un miracle du récit évangélique, ou qui retranche un livre du recueil consacré.

Arnold dirigeait l'un des grands établissemens d'instruction publique de l'Angleterre. Il exerçait par son caractère un ascendant extraordinaire sur les jeunes gens qui faisaient leurs études à Rugby. Ceux-ci allaient ensuite à l'université, et y portaient un esprit de recherche et d'audace peu conciliable avec les tendances que

(1) Voyez une étude de M. de Rémusat, *Des Controverses religieuses en Angleterre*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er août 1856.

Digitized by Google

MM. Pusey et Newman y avaient fait prévaloir. Ce fut le point de départ de la réaction à laquelle nous assistons aujourd'hui. Quelques années après la mort d'Arnold, M. Stanley, son disciple et son biographe, fut nommé professeur d'histoire ecclésiastique à Oxford, où il introduisit une théologie libérale, et où il a trouvé dans M. Jowett un collègue plus hardi et plus indépendant encore. Ainsi s'est formé peu à peu un troisième parti à côté de ceux qui l'avaient précédé. On avait la *haute église*, représentée de nos jours par le puseyisme, et la *basse église*, représentée par les évangéliques; on a donné le nom d'*église large* (*broad church*) à ceux qui reconnaissent les droits de la raison et qui cherchent à mettre les croyances religieuses en harmonie avec les résultats constatés du savoir humain. Le volume des *Essais et Revues* est comme l'expression de cette tendance, le manifeste avancé de ce parti. Cela suffirait déjà pour attirer l'attention sur ce livre; mais les idées qui y sont exposées ont par elles-mêmes une gravité incontestable, et si l'on ne peut s'associer aux cris de malédiction et d'effroi qui se sont élevés au sujet de cette publication, on ne peut méconnaître que le protestantisme a bien quelque sujet de s'en émouvoir.

Le volume dont je viens de raconter l'origine se compose de sept morceaux, écrits, à l'exception d'un seul, par des ministres de l'église anglicane. Les auteurs ont travaillé sans concert préalable, et ils déclinent expressément toute responsabilité collective. Les dissertations qu'ils ont fournies ne se rattachent pas même à un plan commun et ne forment point un ensemble. On y trouve un aperçu sur l'éducation de l'humanité à côté d'un compte-rendu des travaux de M. de Bunsen, un travail sur la cosmogonie mosaïque auprès d'un article sur les caractères et les conditions d'une église nationale. En y regardant bien néanmoins, on reconnaît dans toutes ces pages, sous toutes ces plumes, une même préoccupation. C'est par là que le volume prend une espèce d'unité, et c'est par là aussi qu'il devient un symptôme de la crise qui ébranle aujourd'hui le protestantisme. Si on laisse de côté ce qu'il y a d'individuel dans les *Essais* et d'accidentel dans la forme qu'ils ont revêtue, on arrive à en dégager plusieurs idées dont la parenté n'est pas douteuse. Voici à peu près comment on peut résumer ces idées.

Quel est le principe fondamental du protestantisme, et en quoi diffèrent les conceptions religieuses que représentent les deux grands partis chrétiens? La réponse est aisée. Le catholicisme, c'est le christianisme tel qu'il s'est modifié à travers les siècles; le protestantisme de son côté a la prétention de remonter directement à la source et d'atteindre le christianisme dans son expression primitive et authentique. Le protestantisme à cet effet puise dans l'Écriture

Digitized by Google

sainte. L'Écriture est à ses yeux la source exclusive de la connaissance religieuse, l'unique règle de la foi, et par une conclusion, sinon rigoureuse, au moins naturelle et sans doute inévitable, l'Écriture est devenue pour le protestant, non pas seulement le document de la révélation, mais une révélation, non pas seulement l'aliment de la religion, mais la religion même, si bien que le protestantisme vulgaire se résume tout entier dans un article, croire à la Bible. Les deux églises ont fait de même; elles ont l'une et l'autre poussé leur principe à ses dernières conséquences, et elles en sont enfin arrivées à ce point que la foi, dans les deux systèmes, n'est plus qu'une adhésion implicite donnée à une proposition générale et abstraite, ici à l'infaillibité de l'Écriture, là à l'infaillibilité du saint-siége.

La difficulté n'est pas d'élever sur l'un ou l'autre de ces principes tout un ensemble de dogmes et d'institutions; la difficulté commence lorsque l'esprit de critique s'éveille et se hasarde à demander sur quoi repose le principe même qui sert de fondement, car de deux choses l'une : ou ce principe est évident, et alors on ne s'explique guère qu'il n'obtienne pas une adhésion universelle, ou il n'est pas évident, et alors il faut bien qu'il s'appuie sur des preuves, et dès lors ce sont ces preuves qui forment la véritable et dernière raison de la croyance. L'embarras de la théologie catholique est de prouver l'infaillibilité de l'autorité ecclésiastique; l'embarras de la théologie protestante n'est pas moins grand lorsqu'elle est mise en demeure de justifier le rang qu'elle attribue à l'Écriture sainte. C'est de part et d'autre l'histoire du système hindou : la terre repose sur l'éléphant, l'éléphant repose sur la tortue; mais la tortue elle-même, sur quoi repose-t-elle?

Il ne suffit pas au reste que l'Écriture établisse son caractère surnaturel par des considérations plus ou moins plausibles, il faut en outre que le contenu de l'Écriture ne renferme rien qui soit en contradiction avec une pareille origine; en d'autres termes, l'infaillibilité du recueil sacré doit se prouver positivement d'abord, et par des preuves directes, — négativement ensuite, par l'absence de toute erreur. Telle est la position que fait à la Bible la théorie du protestantisme. On va voir comment, s'il faut en croire les auteurs des *Essais et Revues*, les livres saints remplissent les conditions que les théologiens ont cherché à leur imposer.

Je l'ai dit, le christianisme pour le protestant se confond avec la Bible, et les preuves du christianisme se confondent aussi avec les preuves de l'inspiration de la Bible. Ces preuves sont de deux espèces, les preuves historiques, qui pendant longtemps ont seules été en faveur, et les preuves morales, qui ont pris la place des premières depuis que la caducité de celles-ci s'est fait sentir davantage.

Digitized by Google

Les preuves morales sont celles qui résultent de la beauté, de l'onction, de la force pénétrante du livre, celles qui concluent que ce livre est divin parce qu'il parle avec des accens qui ne sont pas de l'homme, — preuves excellentes en ce qu'elles s'adressent directement au sentiment religieux, mais faibles en ce qu'elles supposent que ce qui est excellent ne saurait être humain, et insuffisantes en ce qu'elles n'enveloppent pas toute la Bible, mais ne s'appliquent qu'à quelques livres de ce recueil, à quelques morceaux de ces livres. Quant aux preuves historiques, elles se réduisent à une seule, le miracle.

Rien ne montre mieux quelles sont les variations de l'opinion que cette question du miracle. Jusqu'au siècle dernier, le monde croyait au surnaturel, et le surnaturel répondait à toutes les objections. Aujourd'hui les argumens de cet ordre ne sont pas seulement devenus moins forts, ils sont devenus compromettans, et tandis que le miracle servait jadis à prouver, c'est lui qui a maintenant besoin de preuves. A quoi faut-il attribuer ce changement? Bien moins aux discussions des rationalistes qu'à l'influence insensible des faits. Les considérations générales sur l'impossibilité ou l'inutilité d'une intervention extraordinaire de la Divinité, les raisonnemens de Hume sur l'insuffisance du témoignage pour établir un fait surnaturel, tout cela n'aurait probablement pas suffi pour produire cette incurable défiance qui s'est glissée dans l'esprit moderne au sujet du merveilleux, et qui nous rend insensibles à toutes les démonstrations de l'ancienne apologétique. L'incrédulité dont je parle est un résultat de l'expérience. Nous avons trop souvent vu la tradition s'évanouir devant l'examen, la légende se dissoudre au contact d'une méthode un peu rigoureuse, le merveilleux disparaître sous les procédés de la critique, pour ne pas nous tenir en garde contre les récits de ce genre. L'étude de la nature a agi d'une manière plus efficace encore, quoique plus indirecte. L'idée des lois de la nature, l'ordre de l'univers, le rapport étroit de la cause et de l'effet, ont pris possession de notre intelligence, et y sont devenus comme la base même et la règle de la certitude.

Avec la foi au miracle sont tombés les principaux argumens des protestans en faveur de la divinité de l'Écriture; mais ces argumens seraient plus solides qu'ils ne convaincraient plus personne aujourd'hui. Il suffit en effet d'ouvrir le volume sacré pour s'apercevoir qu'il ne répond en rien au caractère dont on avait voulu le revêtir. Un livre divin, un livre inspiré est un livre infaillible. Il ne peut se trouver en contradiction avec aucun fait avéré. Eh bien! — encore une fois, je ne fais que reproduire le langage des *Essais et Revues*, — la Bible, envisagée comme écrit religieux, est sans doute ce qu'il y a

Digitized by Google

de plus grand, de plus divin au monde; mais on chercherait vainement à la mettre en harmonie avec les découvertes de la science : elle représente les vues d'un peuple, les idées de l'antiquité, voilà tout.

Le premier conflit de la science avec la Bible eut lieu au XVI[e] siècle, lorsque Copernic renversa la cosmologie des anciens, et au XVII[e], lorsque Galilée fut obligé de rétracter à genoux l'hérésie du mouvement de la terre « comme expressément contraire à l'Écriture. » Depuis lors il a bien fallu se rendre à l'évidence. La lutte, de nos jours, a été renouvelée par la géologie. L'étude des terrains et des débris organiques qu'ils renferment est doublement en désaccord avec le premier chapitre de la Genèse; elle nous montre que l'ordre suivi par la nature dans la formation des êtres n'est point celui qu'indique le récit sacré, et l'on est forcé d'admettre pour chacune des périodes créatrices, non plus des jours de vingt-quatre heures, mais des espaces de temps qui ne peuvent s'évaluer que par milliers d'années. Ces faits n'étant plus contestés, la théologie en est réduite à équivoquer sur les textes. Le monde puisait jadis sa science dans la Bible; c'est la Bible aujourd'hui qui tâche de suivre la science et de s'y accommoder.

Après la géologie vient la chronologie. Les étroites limites dans lesquelles l'Ancien Testament renfermait l'histoire de l'humanité ont été brisées par des recherches récentes. M. de Bunsen, homme pieux, chrétien convaincu, mais qui ne pensait pas devoir faire à la religion le sacrifice de la vérité, M. de Bunsen a été conduit par ses études à placer les commencemens de la civilisation égyptienne quatre mille ans avant notre ère, et à réclamer pour l'humanité une durée d'au moins vingt mille années.

Passons de la chronologie à l'histoire proprement dite. La critique est venue nous apprendre, dans les traditions des Hébreux comme dans celles des autres peuples, à distinguer l'âge fabuleux de l'âge historique. De même que l'histoire certaine de Rome date aujourd'hui pour nous de la seconde guerre punique ou de la prise de la ville par les Gaulois, de même M. de Bunsen regarde comme mythique la portion de nos récits sacrés qui précède la vie d'Abraham, et M. Wilson, l'un des auteurs du recueil que j'analyse, va bien plus loin encore; il ne trouve de certitude entière que mille ans plus tard, à partir de la séparation des deux royaumes et de la prise de Jérusalem par Sisak. Le sacerdoce juif n'aurait point été établi par Moïse, mais par les rois, et il n'aurait revêtu que vers la fin du royaume de Juda l'importance et les attributions dont nous le voyons entouré dans des livres rédigés fort tard et sous l'influence du sacerdoce lui-même.

Digitized by Google

Il n'est pas jusqu'à la propagation des connaissances géographiques, jusqu'aux relations des voyageurs, jusqu'aux rapports établis par le commerce entre les peuples les plus éloignés, jusqu'aux nouvelles apportées chaque matin de l'Inde ou de la Chine, qui ne contribuent à briser le cercle des notions dans lesquelles se meuvent les idées religieuses du judaïsme et du christianisme. Il y a trente ans, nous ne connaissions encore la terre que d'une manière vague et générale. La seule partie qui nous en fût familière était celle que nous occupons. Aujourd'hui nous sommes entrés en relation avec les nations les plus éloignées, et ces milliers d'hommes semblables à nous, et dont nos systèmes ne daignaient pas s'occuper, sont devenus pour nous un fait et une réalité. Dès lors une foule de questions se sont posées. Qu'a de commun l'Évangile avec des peuples dont l'existence n'était pas même soupçonnée lorsque l'Évangile a été donné au monde? Est-il possible d'espérer, est-il raisonnable d'attendre que notre religion finira par trouver accès parmi des hommes de races si différentes de la nôtre? Faut-il, en attendant, regarder toutes ces créatures humaines comme vouées à la perdition, et, si elles peuvent se passer du christianisme, l'aspect sous lequel le christianisme se présente au monde n'en est-il pas changé? les menaces dont il poursuit l'inconverti n'en sont-elles pas affaiblies? Autant de difficultés pour lesquelles l'Écriture sainte n'offre point de solution et ne saurait en offrir, puisque les données mêmes du problème n'existaient pas dans l'antiquité.

Ainsi les doutes religieux qui de nos jours s'élèvent dans tous les esprits ne sont pas le résultat d'une aversion naturelle pour des doctrines dont le joug pèse à nos passions et humilie notre orgueil; le scepticisme moderne n'est pas davantage le fruit d'un rationalisme frivole ou d'une métaphysique entichée de ses conceptions: non, il est l'effet de la transformation insensible que la propagation des connaissances, l'observation, la réflexion, ont opérée dans les intelligences. La religion biblique repose sur une foule de notions, elle est comme liée à un nombre infini de manières de voir et de façons de raisonner qui nous sont devenues étrangères. Nous pouvons sans doute retrouver dans l'Écriture un élément de beauté et de vérité éternelles, mais à la condition d'y dégager l'esprit de la lettre; la Bible, prise dans son texte, appartient au monde ancien; c'est une œuvre magnifique, mais une œuvre du passé, et il nous serait aussi difficile de l'adopter pour la règle de nos connaissances que d'accepter la topographie infernale de *la Divine Comédie*.

Nous avons parlé jusqu'ici de la Bible et du christianisme. Ce n'est là toutefois qu'une partie de la question. L'étude des religions a fait des progrès, et ici encore on est arrivé à reconnaître que les

Digitized by Google

anciennes catégories étaient trop étroites. De même que les hérésies ne sont plus pour nous que des conceptions diverses d'une même vérité, les religions ne sont plus à nos yeux que des manières diverses d'adorer un même Dieu. Quelle que soit la supériorité du monothéisme sur le polythéisme, c'est une supériorité qui n'exclut pas tout rapport. L'Évangile lui-même ne peut être opposé au paganisme comme le culte du vrai Dieu au culte des démons. Le christianisme est une religion entre plusieurs, la meilleure assurément, mais non la seule qui ait droit à ce nom auguste; il a une valeur non pas absolue et unique, mais relative. Toutes les croyances religieuses de l'antiquité ont joué un rôle dans l'éducation spirituelle de l'humanité; elles ont, aussi bien que le judaïsme, quoique moins directement, préparé le genre humain à la foi de l'Évangile.

Mais le christianisme à son tour n'est-il pas susceptible de développemens? Oui sans doute, et c'est pour cela même qu'il est impérissable. Ce qui se développe est seul vivant, seul immortel. Le judaïsme représente la loi et caractérise l'enfance de l'humanité. L'enfant devenu adolescent n'est plus conduit par des ordres, mais par des exemples; c'est à cette période du progrès des sociétés que correspond la venue du Fils de l'homme et le grand modèle qu'il nous a proposé. Plus tard l'adolescent devient homme fait, il obéit à une impulsion tout intérieure, à des principes, à sa conscience. Tel est le régime actuel, celui de l'Esprit et de la liberté. Nous n'avons plus besoin d'une règle extérieure, et la Bible ne peut conserver sa place dans notre vie religieuse qu'à une condition, celle de ne plus exercer comme jadis une espèce de despotisme sur l'esprit humain, mais de s'identifier avec la voix de la conscience en nous.

En présence de la crise où se trouvent maintenant les idées religieuses, on ne peut s'empêcher de demander quel sera le christianisme de l'avenir, de quelle manière les églises existantes se plieront à des conditions nouvelles, quelle fonction elles pourront encore remplir, quelle action exercer au milieu d'une société comme la nôtre. Les *Essais* n'ont pas reculé devant cette dernière question. M. Wilson, qui l'a traitée, estime qu'il n'y a point de vie nationale complète sans une église nationale; mais une église qui aspire à ce caractère doit aider au développement spirituel tout entier de la nation. Il faut qu'elle soit assez large pour ne point provoquer de dissidence légitime. Il faut qu'elle soit libre, non-seulement dans ses formes, qui ne sauraient rester sacerdotales, mais dans ses doctrines, qui ne doivent pas être en contradiction avec l'esprit général du siècle. L'église s'affranchira donc de ces confessions de foi auxquelles nul ne peut plus adhérer sans quelque réserve mentale. Et ce n'est pas assez encore : l'église de l'avenir renoncera également à un usage

Digitized by Google

exclusif et superstitieux de l'Écriture sainte; c'est là, en effet, l'article de foi qu'il importe surtout de réviser : aussi bien on ne peut plus, de nos jours, combattre l'irréligion ni le fanatisme sans reconnaître franchement les droits de la critique et l'autorité de la raison.

On le voit, ces dernières pensées nous ramènent aux premières. A quelque page que l'on ouvre le livre sur lequel j'ai voulu attirer l'attention du lecteur, on y trouve une même préoccupation. C'est le principe du protestantisme qui partout y est en cause. « Terrible question! écrivait Arnold, dès 1835, en parlant de l'inspiration des Écritures, question qui doit porter atteinte à toutes les notions reçues et leur porter un coup tel qu'on n'a rien vu de semblable depuis l'ébranlement de l'infaillibilité papale; mais il faut que la crise ait lieu, et en dépit des craintes du faible et des clameurs du fanatique cette crise aura pour résultat d'établir plus solidement la vérité chrétienne. »

Il est remarquable que le moment où le protestantisme est ainsi ébranlé jusque dans ses fondemens soit aussi celui où le catholicisme voit se poser autour de lui des questions qui n'affectent pas moins sérieusement son existence. En y regardant de près, on reconnaît que la cause de ces périls est la même. De part et d'autre nous voyons la confirmation d'une vérité que j'ai déjà rappelée : toute institution s'affaiblit par l'exagération de son principe, ou, comme on l'a non moins bien exprimé, partout, dans l'histoire, ce qui a d'abord été un principe de vie devient plus tard un principe de dissolution.

Le catholicisme, depuis soixante ans, a subi une révolution qui a peu attiré l'attention parce qu'elle s'est accomplie tout entière dans le domaine des idées, mais qui n'en est pas moins grave. A force de se simplifier, de ramener tous ses dogmes à un seul, celui de l'autorité, de concentrer cette autorité dans la personne du souverain pontife, le catholicisme a étendu l'infaillibilité du saint-siége bien au-delà des limites reconnues par l'ancienne orthodoxie. La fiction constitutionnelle d'après laquelle le chef de l'état ne peut mal faire est devenue un dogme, et le pape a fini par être tenu pour un homme inspiré et, en quelque sorte, pour un être supérieur. Les écrivains qui ont travaillé à établir ce paradoxe croyaient servir les intérêts de l'église en poussant tout à l'extrême. C'est le contraire qui est arrivé. La base de l'église ne s'est plus trouvée assez large; la pyramide renversée sur sa pointe a commencé de s'ébranler, et aujourd'hui que la position du pape est menacée à quelques égards, que les conditions de sa souveraineté paraissent sur le point de subir une modification, la conscience des catholiques se trouble; éper-

Digitized by Google

dus, ils lèvent les yeux au ciel comme si la foi chrétienne allait disparaître de la terre.

Il en est à peu près de même du protestantisme. La réformation a donné à l'Écriture la place que l'église et la tradition occupaient auparavant. Le nouveau principe depuis lors n'a cessé de s'étendre. La théologie protestante du XVII[e] siècle fut infiniment plus servile dans son respect de la lettre que ne l'avaient été Luther et Calvin. On ne crut pouvoir jamais aller assez loin dans le culte de la Bible. On en fit un code, un pape, un oracle, un Dieu écrit. On revendiqua l'inspiration pour chaque mot du livre, pour les points-voyelles mêmes du texte hébreu. On chercha dans l'Écriture non-seulement ce qui est nécessaire au salut, mais toutes les vérités, toutes les sciences. On y puisa des directions pour toutes les occasions, des règles pour tous les actes de la vie privée ou publique. On y voulut trouver la loi de tout développement et de toute vie, le dernier mot de l'homme sur Dieu et de Dieu à l'homme. On érigea ce livre ou, pour mieux dire, ces livres, écrits dans des temps si éloignés, pour des besoins si différens des nôtres, par des hommes d'une autre race et d'une autre civilisation, on les érigea en mesure absolue du bien et du beau, du vrai et du juste. Il faut, pour se rendre compte des conséquences à la fois logiques et monstrueuses de ce principe, il faut lire l'histoire du puritanisme anglais, celle du presbytérianisme écossais, celle de quelques sectes récentes, les écrits des hommes qui défendent aujourd'hui encore l'orthodoxie protestante et qui s'imaginent entendre la voix de la Divinité dans le Cantique des Cantiques et lire les destinées du monde dans l'Apocalypse.

On sait déjà comment la science est entrée en lutte avec l'Écriture. Les connaissances physiques et historiques, en se répandant de proche en proche, ont envahi les pasteurs et les troupeaux; la croyance à l'inspiration a été comme minée dans les esprits, et, à l'heure qu'il est, le protestantisme, pour avoir exagéré l'autorité dont il avait revêtu le saint livre, se voit livré à une crise qui menace son existence. Cette crise vient d'éclater en Angleterre. L'Allemagne en souffre depuis longtemps, et n'en est pas encore sortie. Les protestans français sont tout aussi agités, aussi surpris et aussi impuissans que ceux des autres pays. Il s'agit partout, pour le protestantisme, de défendre un dogme vieilli contre des attaques irrésistibles, ou, entreprise non moins difficile, de se renouveler en se donnant une base plus large, en adoptant un principe plus solide.

Il me semble parfois que le protestant, dans de pareilles circonstances, doit jeter un regard de regret vers l'église telle qu'elle existait avant le XVI[e] siècle. La réformation a fait beaucoup de bien

Digitized by Google

et beaucoup de mal au catholicisme: elle l'a servi en le contraignant de corriger des abus contre lesquels les plus fidèles de ses enfans protestaient depuis deux siècles; elle lui a nui, moins encore en détachant de sa communion la moitié de l'Europe qu'en le contraignant de se prononcer sur une multitude de questions restées ouvertes jusque-là, et en le forçant ainsi à devenir plus exclusif. Beaucoup de gens ne sont plus catholiques aujourd'hui qui auraient pu l'être avant le concile de Trente. L'autorité de l'église, entendue dans le sens un peu flottant où on la prenait avant Luther, laissait aux manifestations de la vie religieuse une liberté dont on ne saurait assez déplorer la perte. L'église catholique d'autrefois avait un esprit plus libéral et, si j'ose me servir de cette expression, une plus grande force plastique que les sociétés religieuses issues de la réformation. Il y a quelque chose de plus humain et de plus divin tout à la fois, quelque chose de plus grand et de plus vivant, quelque chose de plus acceptable pour la pensée et de plus séduisant pour l'imagination, dans l'idée d'une vaste institution animée de l'esprit d'en haut, et, sous l'action de cet esprit, se développant selon les circonstances, se prêtant aux mouvemens et aux besoins de l'humanité, — il y a là, dis-je, quelque chose de plus grand et de plus vrai qu'une doctrine d'après laquelle l'esprit de Dieu est comme relégué et captif dans une lettre morte.

D'un autre côté, et précisément parce qu'elle a l'inflexibilité de la lettre, l'Écriture provoque plus vivement la révolte de l'individu, et par là réveille davantage le besoin de l'affranchissement. Tandis que le catholique n'entre guère en contact personnel avec les croyances et les lois de son église, le protestant, dont le devoir religieux est de lire et relire sans cesse la Bible, ne peut s'empêcher, pour peu qu'il ait quelque instruction et quelque intelligence, d'y trouver des choses qui l'étonnent, l'embarrassent, quelquefois même le scandalisent. Il relit, il compare, il s'enquiert, et s'il ne parvient pas à imposer silence aux réclamations de son esprit et de son cœur, il éprouve ce trouble dont j'ai signalé les symptômes, et qui, comme un frisson mortel, parcourt aujourd'hui tout le corps du protestantisme.

Le protestantisme est-il condamné à périr dans la crise où il se débat? Cette question revient à une autre : le protestantisme a-t-il la faculté de se modifier? Le catholicisme ne peut changer beaucoup : nous l'avons vu, de nos jours même, ajouter un dogme à son *credo;* mais il ne saurait toucher à son principe sans périr. Le catholicisme sans l'infaillibilité ne serait plus le catholicisme. Il n'en est pas tout à fait ainsi du protestantisme. A proprement parler, le protestantisme est une abstraction. Ce n'est pas une église en effet,

Digitized by Google

mais une désignation générale qui embrasse des églises, des sectes, des croyances fort diverses. Cependant ces églises ont quelque chose de commun : elles sont d'accord pour chercher l'Évangile à sa source primitive et authentique, et aucune d'elles ne se vante d'avoir si bien trouvé qu'il ne lui reste plus rien à apprendre. Il n'est pas d'église protestante qui songe à se donner pour infaillible. Il en résulte qu'aucune ne peut offrir son interprétation de l'Évangile comme définitive. De là pour les protestans la faculté de se poser les questions les plus graves, d'ouvrir l'enquête sur leurs croyances traditionnelles, de revenir sur des doctrines admises, de tout examiner et de tout discuter, sans entrer en contradiction avec le principe même de leur foi. Le christianisme, pris dans son sens abstrait, est seul en dehors de leurs discussions; la manière de le comprendre reste toujours pour eux ce qu'on peut appeler une question ouverte.

D'ailleurs, il ne faut pas l'oublier, ce qui est ébranlé en ce moment dans le protestantisme, ce n'est pas la Bible, mais la superstition de la Bible; ce n'est pas l'Écriture comme document historique du christianisme, mais l'Écriture comme autorité infaillible; ce ne sont pas les livres saints comme source de grandes pensées et de saintes résolutions, mais ces livres considérés comme règle absolue de ce qu'il faut penser et de ce qu'il faut faire. On le voit donc : si le mouvement dans lequel le protestantisme est emporté est une crise sérieuse, cette crise n'est peut-être pas sans issue. Il y a de quoi s'effrayer sans doute, car, lorsque les oracles se taisent tout à coup, le silence est grand qui se fait dans le monde. On ne peut se dissimuler non plus qu'avec l'infaillibilité du texte disparaîtront bien d'autres choses. Et toutefois il ne semblerait nullement impossible que les habitudes religieuses des protestans se continuassent en se modifiant, si derrière les questions présentes on ne voyait s'en former rapidement de nouvelles.

Pourquoi se le dissimuler? Ce qui est en péril au fond, ce n'est pas le protestantisme, c'est le christianisme, c'est la religion même. La religion naturelle n'existe que dans les livres. Les religions qui vivent et qui agissent sont des religions positives, c'est-à-dire des religions qui ont une église, des rites, des dogmes particuliers. Que sont ces dogmes? Pris dans leur sens intime, ce sont autant de solutions des grands problèmes qui ont toujours inquiété l'esprit de l'homme : l'origine du monde, celle du mal, l'expiation des fautes, l'avenir de l'humanité. Les doctrines d'une religion sont une métaphysique révélée.

Considéré dans sa forme, le dogme c'est le surnaturel, — non-seulement parce que les religions sont nées dans un temps où l'imagination, avide de merveilles, se mêlait naïvement à tout; mais, on le

Digitized by Google

comprend assez, une religion positive n'a pas d'autre origine possible qu'une révélation : elle est nécessairement une histoire de l'intervention de Dieu dans les destinées humaines, le récit des actes par lesquels Dieu a créé et sauvé le monde ; elle est cela, ou elle n'est rien. On voit déjà que tout dans la religion n'est pas religieux. Il y a dans toute religion une foule d'élémens historiques, physiques et métaphysiques, au sujet desquels le dogme pourra entrer en conflit avec la science. Toutefois ce n'est plus de cet antagonisme que je veux parler ici. Le sentiment religieux a aussi une action critique ; lui aussi, il peut entrer en lutte avec la religion.

Tant que l'autorité du prêtre ou du livre conserve son prestige, le fidèle reçoit sa religion toute faite et sans distinguer; mais une fois que l'autorité a été ébranlée, l'homme, s'il ne rejette entièrement ses premières croyances, ne veut plus du moins les accepter que sous bénéfice d'inventaire. Il ne conserve que celles qui l'éclairent ou le touchent, celles qui se recommandent à son esprit ou à son cœur, celles en un mot qui donnent une satisfaction à ses besoins religieux.

Le sentiment religieux devient ainsi la mesure de la vérité religieuse. Il accueille tout ce qui dans la religion s'adresse à l'âme, tout ce qui la nourrit et la fortifie, tout ce qui l'enlève vers l'infini et l'idéal, tout ce qui l'unit à Dieu. Il s'approprie tout cela, mais cela seulement. Ce qui le laisse indifférent lui devient importun. Il y voit un élément étranger, inutile, arbitraire. Il rejette, à ce titre, les doctrines purement spéculatives aussi bien que les faits purement merveilleux. L'homme religieux veut que sa religion soit tout entière religieuse, c'est-à-dire qu'elle se trouve tout entière en rapport direct avec la piété, et, pour ainsi parler, qu'elle porte à plomb sur la conscience. Plus sa foi va se purifiant, plus aussi il élimine de sa croyance les dogmes qui, n'ayant de racine ni dans la nature divine, ni dans la nature humaine, semblent par cela même n'avoir pas de raison d'être.

A première vue, cette émancipation graduelle de la foi et ce progrès correspondant de la religion dans les voies du spiritualisme paraissent constituer un procédé naturel, au moyen duquel les croyances et l'esprit humain pourraient se maintenir dans un constant équilibre. On s'imagine que toutes les difficultés sont résolues et l'on croit entrevoir l'avenir religieux de l'humanité dans une espèce de rationalisme chrétien ou de christianisme rationnel, qui, sans exclure la ferveur, laisserait à la pensée toute sa liberté.

Je ne demande pas mieux pour ma part, mais je ne puis m'empêcher de demander avec quelque inquiétude si le rationalisme chrétien est bien une religion. Ce qui reste dans le creuset après l'opé-

Digitized by Google

ration que l'on sait, est-ce bien l'essence des dogmes positifs, ou n'en serait-ce que le *caput mortuum?* Le christianisme rendu transparent pour l'esprit, conforme à la raison et à la conscience, possède-t-il encore une grande vertu? Ne ressemble-t-il pas beaucoup au déisme et n'en a-t-il point la maigreur et la stérilité? La puissance que les croyances exercent ne réside-t-elle pas dans les formules dogmatiques et les légendes merveilleuses tout autant que dans leur contenu proprement religieux? N'y a-t-il pas toujours un peu de superstition dans la vraie piété, et celle-ci peut-elle se passer de cette métaphysique populaire, de cette brillante mythologie qu'il s'agit d'en éliminer? Les élémens dont vous prétendez dégager la religion ne sont-ils pas l'alliage sans lequel le métal précieux devient impropre aux rudes usages de la vie? Enfin, quand la critique aura renversé le surnaturel comme inutile et les dogmes comme irrationnels, quand le sentiment religieux d'une part et de l'autre une raison exigeante auront pénétré la croyance et l'auront transformée en se l'assimilant, quand il n'y aura plus d'autorité debout si ce n'est la conscience personnelle de chacun, quand l'homme en un mot, ayant déchiré tous les voiles et pénétré tous les mystères, contemplera face à face le Dieu auquel il aspire, ne se trouvera-t-il pas que ce Dieu n'est autre chose que l'homme lui-même, la conscience et la raison de l'humanité personnifiées, et la religion, sous prétexte de devenir plus religieuse, n'aura-t-elle pas cessé d'exister?

Tel est, si je ne me trompe, le redoutable problème qui s'élève par-delà toutes les questions d'église et de rivalité ecclésiastique, et qui prête un si tragique intérêt aux controverses actuelles du protestantisme. Il semble qu'une religion ne puisse aspirer à être, je ne dis pas plus rationnelle, mais plus religieuse même, sans cesser pour autant d'être une religion; il semble qu'en se perfectionnant elle se détruit, et qu'il lui soit également impossible de résister au mouvement et d'y céder, de se laisser dépasser et de se laisser emporter par les progrès de l'humanité. Qu'on y prenne garde: l'avenir du christianisme est tout entier dans la solution de cette difficulté.

EDMOND SCHERER.

Digitized by Google

HESTER LYNCH PIOZZI

Autobiography, Letters, and literary Remains of mistress Piozzi (Thrale), edited with notes, etc., by A. Hayward, esq. Q. C.; two vols. London, Longman, 1861.

Quand on plaça la statue de George Canning auprès de Westminster-Hall, un respectable magistrat, présent à la cérémonie, remarqua judicieusement que Canning n'était pas en réalité « aussi grand » que ce bronze gigantesque destiné à éterniser sa mémoire... — Non certes, *ni aussi vert*, lui répondit du plus grand sérieux un mauvais plaisant, alors simple avocat, mais qui siége présentement à la chambre des lords, et à qui, pour cette excellente raison, nous accordons les bénéfices de l'anonyme. Nous serions tenté de retourner le mot à l'usage de cette petite pléiade de beaux-esprits qui se groupèrent un moment autour de mistress Hester Lynch Piozzi, et, après avoir pu se croire quelque chose, après avoir manifesté la velléité de briguer les honneurs et les ridicules d'une académie, virent s'évanouir un matin ce rêve doré, cette brume aux brillans reflets. Le soleil se levait. Burns, Crabbe, les *lakistes* allaient frayer la voie à Byron et à Walter Scott. Nos *della Cruscans* (on leur décerna ce sobriquet ironique) s'éclipsèrent et furent à l'instant même oubliés. Il ne resta debout que l'idole aux pieds de laquelle ils avaient grandi, le chêne qui avait alimenté ces végétations parasites : — le grand docteur Johnson, ce *quarantième* article du symbole anglican, ce Behemoth, ce Léviathan littéraire dont la perruque olympienne, toujours de travers, et le regard fulminant, quoique myope, inspirent encore aux plus hardis ce respect traditionnel, inébranlable, qui est à la fois le vice et la vertu des races vouées à la domination aristocratique. — Eh bien! de ce groupe, de cette coterie éphémère,

Digitized by Google

nous dirions volontiers (parodiant la plaisanterie de lord ***) que ses membres n'étaient ni aussi *grands*, ni aussi *bleus*, c'est-à-dire aussi ridicules que tour à tour on les a faits. D'un excès d'honneur passés tout à coup à un excès d'indignité, leur véritable place serait, selon nous, à mi-chemin de l'un et de l'autre. Examinez-les de près, vous trouverez qu'ils eurent, comme tant d'autres, leur dose de bon sens, de savoir, d'esprit même et de goût... relatif, mêlée, en proportions peut-être un peu insuffisantes, à une vanité risible, à des prétentions excessives, à une subtilité, une délicatesse outrées.

Dans ce groupe, immédiatement au-dessous de l'idole énorme, farouche, imposante et grotesque, se dessinent le profil accentué, la taille naine, les grands yeux expressifs de mistress Thrale (en secondes noces mistress Piozzi), l'amie de Johnson, la protectrice de miss Burney, la rivale de lady Montague. Encensée, adulée en Angleterre presque autant que l'était Corinne à Paris, chantée par tous les poétereaux de l'époque, gâtée, malgré une mésalliance notable, par une portion de l'aristocratie, elle joua pendant quinze ans le rôle si difficile et si périlleux de bel-esprit à la mode; puis l'expiation suivit le triomphe, et, pour avoir voulu affronter les préjugés de ce monde élégant dont, mieux que personne, elle avait pu apprécier la faiblesse, elle se vit en butte au plus formidable *crescendo* de calomnies et d'injures dont on ait jamais accablé une tête innocente. Elle y opposa cette obstination stoïque, cette résignation sereine que toute femme d'un certain âge puise sans peine dans son dévouement à quelque tardif amour : elle vainquit, elle dompta l'opinion déchaînée, et vécut heureuse, quoique déchue. Enfin, veuve une seconde fois, elle sut encore se rattacher à la vie par le besoin même qu'elle avait de vivre et l'énergie propre d'une riche nature.

Telle fut en résumé l'existence que nous voudrions esquisser rapidement. Elle n'a guère été appréciée jusqu'ici que sous deux aspects tout à fait différens et qu'on semble avoir jugés inconciliables : l'éloge immodéré, le ridicule extrême. Lord Macaulay lui-même, cet historien si volontiers équitable, ce biographe si fréquemment impartial, ne nous semble pas avoir pesé mistress Thrale, — cette ombre impalpable et légère, — dans ses balances les mieux équilibrées; il l'a sacrifiée sans pitié à la mémoire de Samuel Johnson (1), qui n'eût pas accepté volontiers ce sanglant hommage. En lisant les pages amères de lord Macaulay, il nous semblait à chaque instant entendre les réclamations irritées du magnanime et pompeux docteur, ce misanthrope cynique tant et tant de fois amoureux. Il nous

(1) Relire, dans ses *OEuvres diverses* (première série, traduction de M. Amédée Pichot), la biographie du célèbre moraliste.

Digitized by Google

semblait le voir, l'œil torve, les poings fermés, ajoutant l'emphase du geste à l'emphase de la parole, réclamer pour les ridicules véniels et les inoffensives aberrations de celle qu'il appelait « sa maîtresse » (et, en tout bien tout honneur, cela va sans le dire) l'indulgence que l'historien de l'Angleterre moderne a prodiguée aux crimes et aux rapines des Hastings et des Clive. Tel a été notre point de départ. Nous révisons un arrêt qui nous semble injuste. A une mémoire trop insultée, nous accordons mieux que l'oubli pur et simple, et tout en la réhabilitant dans la mesure du possible, nous aurons entrevu l'époque, assez curieuse, où cette réhabilitation eût été ce qu'on appelle maintenant une « actualité. »

Hester Lynch Salusbury était de noble race. Sa généalogie remonte jusqu'à un certain Adam de Saltzbourg (fils d'Alexandre, duc et prince de Bavière), lequel vint s'établir en Angleterre avec Guillaume le Conquérant. Elle appelle agréablement cet ancêtre « le père Adam, » et ne se fit pas faute, passant à Saltzbourg au retour d'un voyage en Italie, de montrer ses parchemins au collége héraldique de cette ville, qui les reconnut pour bons et valables. Venait ensuite, à quatre ou cinq générations de là, un Salusbury (Henri le Noir), fait chevalier sur le champ de bataille par Richard Cœur de Lion, et qui, en mémoire des trois émirs prisonniers dont la capture lui avait valu cet honneur, avait placé trois croissans sur ses armoiries. Ce fut lui qui, revenu des croisades, s'établit dans le pays de Galles et y construisit le manoir de famille, Llewenney-Hall (1). Un lion de bronze décorait la principale tour du château. Le fils de Henri le Noir plaça également sur son écu cet animal symbolique, et durant la guerre d'York et Lancastre, à la grande bataille de Barnet, un de ses ennemis, auquel il venait d'accorder la vie après l'avoir renversé à ses pieds, levant les yeux sur ce blason bien connu : *Sat est prostrâsse leoni*, s'écria-t-il avec un merveilleux à-propos classique. Vraie ou non, la chronique fut acceptée, et ces mots latins devinrent la devise des Salusbury.

Après des fortunes diverses, compliquées d'alliances illustres et de grands revers, cette antique famille se trouvait, au premier tiers du XVIII[e] siècle, représentée par un cousin et une cousine qui se marièrent l'un à l'autre. Le cousin était bon vivant et dépensier. La dot de la cousine (10,000 livres sterling, belle dot pour ce temps-là) suffit à peine à éteindre les dettes que son mari avait contractées avant de l'épouser; ceci fait, les jeunes époux, complétement appauvris, et réduits pour vivre, en attendant certains héritages, à une

(1) *Llew*, en gallois, signifie *lion*.

Digitized by Google

annuité viagère de 125 livres constituée sur la tête de la femme, allèrent s'enfermer dans un *cottage* du Caernarvonshire. Là naquit d'eux, au mois de janvier 1741 (cette date a été terriblement controversée), la future amie de Samuel Johnson. Le docteur était alors déjà dans sa trente-deuxième année, et frayait péniblement sa voie dans les plus obscurs bas-fonds de la littérature marchande.

Fille unique, objet de soins assidus que l'oisiveté des champs explique surabondamment, Hester Salusbury devint, nous dit-elle, un « demi-prodige. » A dix ou douze ans, elle traduisait le français, et pareil mérite dans le Caernarvonshire pouvait effectivement être assez rare. Il fut décidé en conseil de famille que de pareilles lumières ne devaient point rester sous le boisseau. Hester avait un oncle maternel assez riche, et tout récemment devenu veuf. Elle lui écrivit une lettre pour laquelle toute sa rhétorique enfantine avait été mise en réquisition. Sir Robert Salusbury Cotton (l'oncle en question) répondit qu'il serait enchanté d'embrasser sa sœur et sa nièce. La mère et la fille ne se firent pas répéter deux fois cette invitation prévue, et elles arrivèrent à Llewenney, dont la grande tournure gothique, les salles tapissées d'armures, etc., frappèrent vivement l'imagination de la petite Hester. Ainsi qu'on l'avait présumé, le vieil oncle, sans enfans lui-même, se prit à aimer l'enfant de sa sœur, et la petite « Fiddle, » — il l'avait ainsi rebaptisée, — fut bientôt couchée pour 10,000 livres sterling sur un testament en projet que devait régulariser sir Robert. Par malheur, il n'aimait pas autant son beau-frère, dont l'orgueil rébarbatif ne s'accommodait qu'à demi du rôle de *patroné*, auquel ses folles prodigalités l'avaient réduit. Afin de rester en pleine possession de la gentille Hester, son oncle ne demandait qu'à obtenir pour le beau-frère incommode une commission dans l'armée; mais l'autre n'entendait pas se laisser exporter si facilement. — Non, disait-il, non, sir Robert, si je me fais soldat, *votre* sœur portera le havresac, et la petite aura pour vivre ce que je pourrai gagner. — Ces débats s'aigrirent si bien qu'il fallut quitter Llewenney-Hall, et presque aussitôt on apprit la mort de l'oncle Robert, enlevé par une apoplexie. Le testament projeté n'existait pas encore, et un acte de même nature, antérieurement rédigé par provision, fit passer toute la fortune, sans aucune réserve, sur la tête de sir Lynch Salusbury-Cotton, un autre frère de la mère d'Hester.

Celle-ci continuait à Londres sa carrière d'enfant prodige chez les amis de la famille, apparentée aux plus grands personnages. L'acteur Quin lui apprenait, pour qu'elle le récitât chez la duchesse de Leeds, « le discours de Satan au soleil » dans le *Paradise lost.* Aux feux d'artifice tirés à l'occasion de la paix d'Aix-la-Chapelle,

Digitized by Google

assise sur les genoux de David Garrick, elle lui expliquait le mot français *gerbes*, écrit sur le programme de la fête, et dont il ne se rendait pas bien compte. Puis un beau jour son père partit pour la Nouvelle-Écosse, dont la colonisation absorbait les soins de lord Halifax, alors à la tête du *Board of trade;* la mère et la fille demeurèrent à Londres, sinon sans pain, du moins sans aucunes ressources pécuniaires. Heureusement la parenté vint à leur aide; on les invitait de tous côtés, et jamais elles n'avaient mené une existence plus splendide que depuis le départ du père d'Hester, qui, toujours aventureux, toujours mauvaise tête, leur donnait à chaque instant de nouvelles inquiétudes. Hester cependant aimait l'étude avec passion. Chez une de ses tantes, qui s'était éprise d'elle et soignait son éducation, elle apprit le latin, l'italien et même l'espagnol, ce qui, avec le français, dont elle était déjà pourvue, lui faisait une érudition assez exceptionnelle, même à notre époque, et qui devait l'être encore bien plus il y a cent ans.

Cette précieuse tante (Anna-Maria Salusbury) avait une écurie aussi bien montée que sa bibliothèque. On venait de vingt lieues à la ronde y admirer des *racers*, des *hunters* de premier mérite et de prix énorme. En même temps qu'elle les faisait valoir aux yeux des amateurs éblouis, — presque tous *gentlemen* de bonne race et bien pourvus de fortune, — la tante ne négligeait pas de leur montrer Hester et de vanter ses talens fort divers. A ceux qu'on en jugeait dignes, on lisait ses poésies; devant les autres, on la faisait galoper, on lui faisait franchir maint et maint « obstacle. » La petite folle, riant intérieurement de ces exhibitions, s'y prêtait de son mieux, quitte à se moquer ensuite de tous ces admirateurs en compagnie d'un vieux professeur qui lui enseignait le latin, la logique, la rhétorique, et à qui, dans des conditions analogues, elle portait un peu plus que l'amitié de Mme de Sévigné pour l'illustre Ménage. La spirituelle marquise ne nous apprend en effet nulle part que Ménage eût pu empêcher, s'il avait voulu l'en détourner, le mariage de sa belle écolière, et la mère d'Hester, quand il fut question de l'unir à M. Thrale, jugea bon d'écarter ce professeur sexagénaire, dont elle était littéralement jalouse, et qui avait su acquérir sur l'esprit de son élève un ascendant presque absolu (1). Le fait est qu'après un laps de quarante années, la jeune Hester de 1763, devenue en 1815 l'inconsolable veuve de son second mari, se rappelait avec délices ses correspondances et ses conversations avec « l'admirable docteur Col-

(1) Le docteur Collier, — c'est de lui qu'il s'agit, — inspira un attachement presque aussi vif à une autre jeune fille dont il sera question plus loin. La belle et coquette Sophia Streatfield, bien des années après avoir perdu ce précepteur adoré, prenait encore le deuil le jour anniversaire de sa mort.

Digitized by Google

lier, » et l'épitaphe (en grec) que le « grand James Harris » avait composée pour consoler le docteur de la perte d'un chien trop aimé. L'épitaphe fut traduite en vers anglais et précieusement conservée par la jeune élève devant qui ces deux hommes éminens discutaient les bases d'une « grammaire philosophique. » *Oh! what conversations! what correspondences were these!* s'écrie-t-elle naïvement émue, à quarante ans de distance, par ces réminiscences philologiques.

Enfin, après force coquetteries bien peu dangereuses entre cet Adonis de soixante-quatre ans et cette *doctoresse,* qui, lorsqu'elle le connut, venait d'en avoir seize, — après force petits vers commis, sous le voile de l'anonyme, dans les *magazines* de l'époque, — apparut sur la scène un personnage nouveau, qui allait, de par la toute-puissance de l'or, changer complétement la face des choses.

Après la mort de sa tante Anna-Maria, Hester et sa mère étaient naturellement restées chez le mari qu'elle laissait veuf, — l'oncle Thomas, le docteur Thomas, un savant jurisconsulte. C'était le cas de lui rendre agréable le nouvel intérieur où elles étaient appelées à régner; mais, soit qu'elles s'y prissent mal ou que le savant docteur fût particulièrement sensible au voisinage de la beauté, une charmante veuve, dont les domaines *jouxtaient* le sien, fit naître en lui certaines idées dont le mariage d'Hester devait être la conséquence naturelle. Un beau jour en effet, il revint de Londres, vantant le singulier mérite d'un jeune homme avec lequel il s'était récemment lié, et qu'il déclarait être le type du vrai *sportsman.* Hester, à cet éloge, voulut sourire; elle reçut une bonne semonce, et dès le lendemain M. Thrale se présenta, muet aspirant à la main de la jeune savante. Ce *sportsman* modèle était tout simplement le fils d'un des plus riches brasseurs de Londres. L'oncle Thomas l'avait rencontré dans un de ces joyeux intérieurs légèrement équivoques où la bonne et la mauvaise compagnie se donnent volontiers rendez-vous, et il l'amenait pieds et poings liés à cette nièce pauvre qu'il voulait richement établir, pour se marier ensuite lui-même tout à son aise et sans remords de conscience.

Fils de parvenu, Thrale avait été élevé avec cette recherche particulière que mettent en Angleterre les plébéiens enrichis à placer leurs enfans sur le même pied que ceux des plus fiers représentans de la haute caste. Ses prétentions n'en parurent pas moins tout d'abord très extraordinaires à la noble Hester et même à son père, qui ne voulait pas, disait-il, *échanger sa fille contre un baril de porter...* L'oncle s'entêtant de son côté, une brouille s'ensuivit entre les deux beaux-frères. Hester fut ramenée à Londres, et le docteur Thomas épousa l'aimable voisine dont il s'était épris. Nouveau dé-

Digitized by Google

boire, nouveau désespoir, querelles de famille, et sur ces entrefaites le père d'Hester trépasse subitement. M. Thrale n'avait point discontinué ses visites, adressées tout spécialement à la mère d'Hester, et durant lesquelles il avait grand soin de ne point offrir à la fille un hommage trop direct, qu'elle eût peut-être définitivement repoussé. Grâce à cette tactique habile, lorsqu'elle se trouva subitement privée de son protecteur naturel et pourvue d'une dot médiocre (5,000 livres données par l'oncle Thomas, et pareille somme hypothéquée sur le domaine patrimonial laissé à mistress Salusbury), il put se présenter à peu près à coup sûr, et fut effectivement accepté (1763).

Thrale n'avait pour sa femme aucune sorte d'affection. Elle remplaçait à son compte la *coat-of-arms* qu'il eût voulu pouvoir mettre sur la façade de son hôtel et les panonceaux de ses carrosses. Pour répondre à ses espérances, il fallait qu'elle attirât chez lui les gens titrés parmi lesquels elle avait beaucoup de parens et de relations. Il exigeait qu'elle ne se mêlât jamais ni de ses affaires de commerce ni même de son ménage. Mise à la dernière mode, au courant de tous les plaisirs *fashionables*, attrayante pour les célébrités de tout genre qui viendraient à se produire en ce Londres badaud, la terre des *lions* et des *étoiles* (1), elle avait rempli toutes les conditions de son programme. Beaucoup de nos belles contemporaines auraient trouvé ce programme fort de leur goût et n'eussent pas demandé autre chose à un brasseur, assez bel homme d'ailleurs, parfaitement élevé, très silencieux, très digne, et des mains duquel l'or s'écoulait comme les flots de bière émis par ses énormes cuves. Mistress Thrale était un peu moins facile à satisfaire, et nous pensons qu'il faut lui en savoir gré. Ce rôle de « poupée » la fatigua bientôt, et dans les souvenirs de sa vie (trop compendieusement enregistrés, hélas!), elle revient sans cesse avec amertume sur l'insignifiance à laquelle la condamna longtemps le silencieux despotisme de son opulent époux. Plus tard, l'ambition du brasseur, et plus tard encore les embarras pécuniaires où le jetèrent des spéculations mal conçues, remirent les choses sur un meilleur pied. Quand mistress Thrale vit son mari se présenter aux suffrages des électeurs de Southwark, elle s'estima généreusement solidaire de ses succès et de ses revers. C'était le temps où les belles dames regardaient encore le *canvassing* (la brigue des votes) comme une des attributions de leur sexe, le temps où la belle duchesse de Devonshire achetait d'un baiser un bulletin au nom de Fox. Mistress Thrale suivit cet exemple et courut d'usine en usine électriser la plèbe votante. Elle se souvint plus tard avec une juste fierté

(1) Nous n'avons pas à expliquer le sens figuré de ces mots *lion, étoile* : ils sont devenus français.

de sa participation bien désintéressée à coup sûr dans ces luttes autour des *hustings*. Elle n'approuvait pas, elle redoutait les visées ambitieuses de M. Thrale : elle voyait, dans son succès même, des conditions nuisibles à sa prospérité commerciale, peut-être à son bonheur privé; mais avec un désintéressement qui l'honore, avec un admirable sentiment de ce que doit être pour une âme vraiment élevée le lien étroit de la solidarité conjugale, elle allait passionnément à cette lutte, dont sa volonté l'eût éloignée. De même se sent-on ému en lisant les billets rapides et comme haletans qu'elle traçait plus tard (1773), au sortir de chez les hommes d'argent près de qui elle allait solliciter quelque appui pour son mari, placé sous le coup d'une faillite imminente. Voilà ce qu'il ne faut point perdre de vue lorsqu'on est tenté de s'égayer trop lestement aux dépens de cette bonne vieille figure d'autrefois, qu'on aperçoit vaguement perchée sur l'épaule du monstrueux docteur, comme une perruche bavarde sur le dos d'un éléphant, ou, — comparaison plus respectueuse, — comme ces petites divinités de cinquième ordre dont Fo et Bouddha, dans leurs plus grossières images, semblent pourvus à titre de casse-noisettes.

Une fois cette image entrée dans notre esprit, force nous est de faire sa place au docteur. Ce fut en 1764, un an après le mariage d'Hester Salusbury, que Murphy, auteur dramatique, un des amis particuliers de Thrale, demanda la permission de lui présenter Samuel Johnson. Johnson était alors à la tête de la littérature. Renonçant à ses préjugés jacobites, il avait récemment accepté les bienfaits de la maison de Hanovre, et une pension de 300 livres sterling l'avait enfin arraché au joug toujours détesté, parfois insupportable, de ces éditeurs insolens, dont l'un fut si vertement bâtonné par l'irascible poète. En même temps que la fortune lui souriait, comme si l'aiguillon de la misère lui eût été indispensable, ce vieil athlète, usé par trente années du plus rude travail, se sentait envahi par une insurmontable torpeur. « Une sorte d'étrange oubli, écrivait-il justement à cette époque (1), m'enveloppe de toutes parts, et je ne sais plus ce qu'est devenue l'année dernière. » Il fallut le fouet du satirique Churchill pour l'arracher, l'année suivante, à cet engourdissement de ses facultés qui le menaçait du déshonneur (2). Johnson était donc un personnage, lorsque avec mille précautions diplomatiques Murphy parvint à l'attirer chez les Thrale, émerveillés et

(1) La lettre est datée du jour de Pâques 1764. Macaulay la cite textuellement.

(2) Le *Shakspeare* commenté par Johnson était annoncé depuis neuf ans, et une bonne partie des souscriptions, soldées d'avance, avait été absorbée par les besoins du critique nécessiteux. Churchill partit de là pour l'accuser de vouloir *escroquer* (*cheat*) l'argent reçu. Honnête homme par excellence, Johnson bondit sous ce mot sanglant, et l'année d'après parut le *Shakspeare* promis au public.

Digitized by Google

reconnaissans de l'honneur qui leur était ainsi départi. Ils étaient prévenus qu'il ne fallait s'étonner ni de l'étrange figure, ni du costume délabré, ni des gestes bizarres, ni des capricieuses boutades de leur hôte illustre. Il est à croire cependant que la surprise d'Hester Salusbury dut être grande quand elle vit débarquer chez elle cette espèce d'ours mal léché, qui, victime de mille susceptibilités nerveuses, tantôt n'osait mettre un pied devant l'autre, tantôt semblait prêt à s'évanouir comme une femme à vapeurs, tantôt s'emportait et « battait du sourcil, » comme disent les Anglais, quiconque osait élever la voix pour le contredire en quoi que ce fût. Professant une horreur méthodique pour le linge propre, dont il n'avait jamais contracté la vicieuse habitude, et avec ses habits râpés, ses chaussures grossières, sa perruque invariablement roussie par devant, son débraillé d'érudit, son appétit de bête fauve, ses boutades imprévues, ses colères tonnantes, ce devait être là un singulier meuble de salon ou de boudoir. N'importe : la célébrité couvre tout, et devant le célèbre lexicographe, devant l'auteur d'*Irène*, de la *Vie de Savage* et de *Rasselas*, le riche brasseur et son intelligente moitié s'agenouillèrent dévotement. A partir de cette première rencontre, Johnson dîna chez eux très régulièrement tous les jeudis, et la saison finie, il se crut autorisé à les aller rejoindre à Brighthelmstone, où il les croyait établis. Ne les y trouvant point par suite d'un malentendu, il leur écrivit une lettre pleine d'amers reproches. Il fallut le pacifier, le ramener par toute sorte de prévenances, et l'ami Murphy s'y employa de son mieux. La paix une fois faite, le terrible docteur reprit possession de son trône, et « Floretta, » — c'était le nom poétique de mistress Thrale, — redevenue « sa maîtresse, » comme il l'appelait, tomba vis-à-vis de lui dans le plus dur servage.

M[me] d'Arblay (miss Burney), qui se lia plus tard avec mistress Thrale, nous a conservé de cet établissement de Streatham-Park, où Johnson passait la belle saison chez ses amis, des scènes du plus haut comique, et qu'elle a su mettre en relief avec la courtoisie un peu maligne, l'ironie timide et adroitement ménagée d'une jeune personne appelée à faire son chemin dans le monde. C'est dans son *Journal*, non dans la *Biographie de Johnson* par Boswell (1) (un ouvrage tenu pour classique chez nos voisins), qu'il faut étudier

(1) « ... James Boswell, avocat écossais, l'héritier d'un nom honorable et d'un beau domaine... C'était incontestablement un fat ennuyeux... Ses écrits démontrent qu'il manquait de raison, de tact, de gaieté, d'éloquence, et cependant ses écrits sont lus au-delà du Mississipi et sous la Croix du Sud. Ses écrits seront probablement lus tant que la langue anglaise existera, soit comme langue vivante, soit comme langue morte. » — Lord Macaulay, *OEuvres diverses*, traduction Pichot, t. I[er], p. 184.

Digitized by Google

ces deux personnages. Boswell était jaloux de mistress Thrale, qui lui disputait son héros et le menaçait, comme biographe, de la plus redoutable concurrence. Ce sentiment l'aveugle fréquemment, et se complique d'ailleurs de l'adoration servile dont il entourait le docteur. Miss Burney au contraire, chez qui l'*esprit de corps* est doublé d'une certaine subtilité d'observation tout à fait étrangère à Boswell, ne subit qu'à demi l'influence du colosse dominant; elle s'étonne de la patience avec laquelle sont supportées ses habitudes bohémiennes, — sucer ses doigts en mangeant, inonder ses *puddings* de sauce au homard, abuser des liqueurs fortes, etc., — contractées au temps où il hantait les tavernes et couchait dans les fours à briques, en compagnie de Richard Savage; elle ne comprend rien à l'extrême liberté de ses censures, portant indistinctement sur tout ce qui le choque chez ses amis, depuis la qualité du mouton servi à leur table jusqu'à l'éducation qu'ils donnent à leurs enfans. De temps en temps, il est vrai, Johnson rachetait ces censures volontiers âpres et même brutales par quelque coup d'encensoir plus ou moins adroit, plus ou moins bien appliqué. Mistress Thrale, heureuse alors et plus fière qu'on ne pourrait le croire, oubliait les flots d'absinthe qui avaient précédé cette gorgée de miel. Sa mère, moins éblouie, avait essayé, dès le début, de lutter contre la malfaisante obsession de ce hideux lutin. Sans trop craindre de mécontenter son gendre, elle rompait en visière au farouche docteur en mettant de préférence sur le tapis les sujets d'entretien qu'il redoutait le plus, à savoir la politique et les nouvelles de l'étranger. Las de ces petites taquineries, Johnson se vengea par des tours d'écolier. Il fabriqua de fausses nouvelles, qu'il trouva moyen de faire insérer dans les feuilles que la vieille dame lisait de préférence, et quand elle avait donné dans le piége, il se moquait d'elle à plaisir. Finalement, ces deux ennemis intimes finirent par se réconcilier, et quand mistress Salusbury vint à décéder, Johnson ne se crut pas quitte envers elle à moins d'une magnifique épitaphe latine, inscrite encore aujourd'hui sur la tombe de la mère d'Hester.

Celle-ci se pliait au joug, un peu pour elle, — car elle était flattée d'avoir apprivoisé un *lion* pareil, — beaucoup au nom de son mari, qui avait pris pour Johnson un goût très vif, plus concevable chez un homme que chez une femme. Il appréciait en lui des qualités vraiment viriles, une grande indépendance de pensée, une générosité vraie, une charité qui, formée à l'école du malheur, passait de beaucoup la mesure ordinaire. Lorsque Thrale, — grâce au dévouement de sa femme, que Johnson accompagnait dans ses tournées électorales, — fut arrivé au parlement, il rêva de faire entrer son illustre ami dans la carrière politique. Il eut même à ce sujet

Digitized by Google

deux entrevues avec le premier ministre (lord North), qui d'abord sembla prendre à cœur la réussite de cette combinaison : elle échoua cependant, le ministre s'étant avisé qu'il aurait dans l'ex-jacobite rallié un auxiliaire incommode et peut-être compromettant. Burke pensait que Johnson aurait été un *debater* de premier ordre. D'autres juges, tout aussi experts, croyaient au contraire que les mérites d'un causeur, parlant à ses heures, s'arrêtant à son gré, jamais contredit, jamais interrompu, n'impliquaient en aucune façon le don de l'improvisation publique et de l'argumentation longuement et savamment présentée. « J'aurais voulu essayer, » dit Johnson quand on lui parla de cette controverse sur ses talens hypothétiques. — « Plût à Dieu, ajouta Boswell, qu'on vous en eût donné la chance! » Et mistress Thrale remarque là-dessus avec un rare bon sens : « Boswell pouvait se passer cette fantaisie de curiosité; les ministres ne le pouvaient point. Succès ou chute eût également amusé Boswell; mais lord North, l'affaire venant à mal tourner, n'aurait pas trouvé la plaisanterie très piquante. »

Peu à peu, tout en conservant à Londres et son logement, et l'étrange *ménagerie* d'êtres humains qui s'y étaient successivement installés (1), Johnson fit partie intégrante de la riche famille où il venait de s'impatroniser ainsi. On le soignait malade, on le supportait bien portant; la maison tout entière se pliait à ses mœurs bizarres, et le riche brasseur tenait compagnie jusque bien avant dans la nuit à ce terrible veilleur, « qui ne se couchait, disait-il, que pour laisser dormir les autres. » Quant à mistress Thrale, elle discutait, elle argumentait, elle forçait le docteur à se réveiller, à s'animer; elle provoquait ses facultés engourdies par la bonne chère, et quand elle avait tiré quelque étincelle de cet esprit vigoureux, — paradoxe ou vérité, saillie joviale ou triste, maxime pompeuse ou aveu cynique, peu lui importait, — elle exhibait un de ses petits portefeuilles et notait la chose. De ces *memoranda* de poche, elle remplissait un cahier par semaine, et cet exercice dura vingt ans. Ceci seul caractérise et l'époque et la femme.

En leurs voyages, les Thrale emmenaient avec eux leur ours familier. Or il n'aimait, à vrai dire, que la vie de Londres, le brouillard de Londres, la fumée de Londres. Du voyage au contraire, il ne goûtait que le mouvement de la voiture : « La vie n'a pas beaucoup de choses meilleures que celle-ci, » s'écriait-il quand les chevaux de poste prenaient le galop. Et dans une autre occasion, avec cette pompe d'expression qui caractérisait et ses écrits et sa causerie : « Si je n'avais aucuns devoirs et ne tenais aucun compte de l'ave-

(1) Lord Macaulay l'a décrite avec beaucoup d'esprit et de verve.

Digitized by Google

nir (*futurity*), je voudrais passer ma vie dans un équipage lancé à fond de train, et en tête à tête avec une jolie femme; mais je la voudrais capable de me comprendre, et aussi qu'elle mît du sien dans la conversation. » Ceci nous remet en mémoire son apostrophe solennelle à David Garrick, qui l'avait conduit un soir dans le foyer des acteurs. On nous permettra pourtant de ne la citer qu'en anglais, et cela pour bien des raisons, mais principalement parce qu'elle perd trop à être traduite : — *I'll come no more behind your scenes, Davy, for the silk stockings and white bosoms of your actresses excite my amorous propensities.*

Ces « propensions amoureuses » du docteur, si fort en désaccord avec son étrange tournure, demeurent un fait acquis à l'histoire. Non-seulement il aima les femmes en général, mais il eut pour quelques-unes d'entre elles un sentiment de préférence très marqué, moins mal accueilli qu'on ne pourrait le croire. Elles devinaient en lui l'homme capable, à vingt-sept ans, d'épouser par amour une femme de quarante-huit et de confesser hautement la passion qu'elle lui avait inspirée. Dans l'indulgence singulière que lui témoignèrent des femmes comme miss Hill Boothby et Molly Aston, cette reconnaissance du sexe entrait pour le moins autant que le désir d'être remarquées par un homme célèbre : *laudari à laudato*. Et puisque nous avons risqué du latin, citons le charmant distique adressé par Johnson à cette Molly Aston, qui était à la fois une savante, une coquette et une whig. — Répondant à ses perpétuels éloges de la liberté, le poète lui disait :

Liber ne esse velim, suasisti, pulchra Maria :
Ut maneam liber, pulchra Maria, vale (1)!

Mistress Thrale lui inspira aussi force madrigaux anglais ou latins (et grecs peut-être), mais on ne voit pas que le docteur ait jamais été en coquetterie réglée avec elle, ni qu'elle ait eu la moindre prétention sur ce cœur si aisément accessible. En somme, Floretta semble être restée, autant qu'on puisse le démêler, une femme sans peur et sans reproche. Nous devons lui en savoir d'autant plus de gré, qu'elle eût pu, comme tant d'autres, s'autoriser, et de l'in-

(1) Quand on se permet une citation latine, il faut savoir l'expier. Aussi risquerons-nous la paraphrase du distique de Johnson :

A quoi donc sert, Molly, de prêcher avec feu
La liberté que tes yeux nous ravissent?
Il est bien temps que ces luttes finissent,
Et si tu veux que je sois libre,... adieu!

Properce, avant Johnson, avait dit :

Nullus liber erit, si quis amare volet.
(XXIII. — *De Amoris servitute.*)

Digitized by Google

différence, et même de l'inconstance de son mari. M. Thrale, même quand elle l'eut forcé de lui accorder son estime et sa confiance, garda pour d'autres qu'elle tout un ordre de sentimens beaucoup plus affectueux et passionnés. Dans les dernières années de sa vie surtout, il se laissa complétement subjuguer par une de ces belles sirènes que leur invincible chasteté, jointe au goût pervers des dominations illégitimes, rend si dangereuses pour l'honneur et le bonheur des familles.

Nous l'avons déjà nommée, car c'était cette même Sophia Streatfield que nous avons vue s'amusant à tourner la tête d'un précepteur sexagénaire. « Le docteur Collier était tombé dans ses mains en sortant des miennes, — dit quelque part mistress Thrale, — et ce fut longtemps ma consolation secrète de penser qu'il avait plutôt gagné que perdu au change. » Alors âgée de quatorze ou quinze ans, la belle Sophia prenait des leçons de grec. Elle se passionna pour ce vieil Abélard, au point de disputer à ses domestiques le bonheur de le servir. Il mourut dans ses bras, et, devenue majeure, elle fit les frais de ses funérailles. Elle voulut ensuite, nous l'avons dit, porter son deuil une fois l'an. Admise chez mistress Thrale et remarquée par le maître de la maison, cette *charmeresse* ne se refusa pas le criminel plaisir de l'enlever à son amie. Thrale venait de perdre un fils chéri; sa tristesse cherchait des consolations. Sophia lui prodigua les marques de la plus tendre sympathie. Ce n'étaient que longs regards attendris, serremens de main affectueux, et venant d'une jeune personne admirablement belle, d'une amabilité, d'une douceur auxquelles sa rivale même rend humblement témoignage. Sophia eut bientôt achevé cette conquête, qui lui demeura jusqu'au bout. Ce n'était pas la seule de ce genre qu'elle eût menée à bien, au grand scandale de mainte épouse désolée. Mistress Thrale le constate dans son *journal* en 1779 et 1780, — elle approchait alors de la quarantaine, — avec un singulier mélange de patience et d'amertume. On y lit par exemple :

« Janvier 1779. — M. Thrale est décidément et pour tout de bon amoureux de Sophy Streatfield, et il ne faut pas s'en étonner : elle est très jolie, très douce, très insinuante. Elle rôde sans cesse près de lui, danse autour de son fauteuil, pleure en le quittant, lui serre la main à la dérobée, et de ses doux yeux mouillés de larmes le dévisage si tendrement, — tout cela, dit-elle, pour l'amour de *moi*, — que par momens je puis à peine m'empêcher de lui rire au nez. Pour résister à pareille artillerie, il faudrait être beaucoup plus ou beaucoup moins qu'un homme... Murphy voit cet amour et m'approuve de supporter, de tolérer patiemment ce que je n'aurais certainement pas empêché par des scènes ou des reproches.

« Janvier 1780. — Sophy Streatfield est venue en ville. On l'a mise, elle

Digitized by Google

aussi, dans le *Morning Post* (ce qui, par parenthèse, n'est pas bon signe). Elle a dérobé à lady Wedderburne le cœur de son mari, et peu de femmes mariées seront, je le crains, disposées à lui passer *ceci* aussi patiemment que moi. Elle y joue sa réputation, qu'elles lui enlèveront pour jamais, je le crains bien. Déjà hier lady Erskine m'a fait sur son compte une foule de questions bizarres, et, tandis que je répondais, clignait de l'œil du côté de sa sœur en prenant des airs avisés. La chère S. S. fera bien d'être sur ses gardes : rien n'est plus dangereux qu'une femme à qui l'on a fait un tort de ce genre... Moi-même, je ne vois pas avec plaisir, ce me semble, mon mari me préférer miss Streatfield, bien que je la reconnaisse plus jeune, plus jolie que moi et plus érudite (*better scholar*). Sur sa chasteté, je n'ai pas le plus léger doute... Elle a été élevée par le docteur Collier dans les principes de la piété, de la vertu les plus strictes. Non-seulement elle sait qu'elle restera toujours pure, mais aussi *pourquoi* elle doit rester ainsi. »

Remarquez ce dernier trait, qui est à la fois une observation des plus fines et une épigramme sanglante. Le coup porté, elle reprend avec plus de modération :

« ... M. Thrale, de par son état de maladie, est à présent hors de question : je suis donc spectatrice désintéressée; mais la coquetterie de cette mijaurée est vraiment très périlleuse, et je voudrais qu'un bon mariage vînt y mettre fin. Du reste, bien portant ou malade, M. Thrale l'aime cent mille fois mieux que moi, et même aujourd'hui ne désire rien tant sur la terre qu'un regard de sa chère Sophia. »

Ce genre de consolation, Sophy ne le refusait guère à ses amis, et Thrale ne mourut pas sans avoir été assisté jusqu'au bout par cette espèce d'ange équivoque, qui avait des larmes à volonté, des sourires à profusion, et se baignait avec volupté, sans en ressentir l'atteinte, dans les flammes dont elle se plaisait à redoubler l'ardeur. Thrale mourut cependant pour n'avoir pas su modérer ses penchans gastronomiques, et presque à l'agonie demandant « s'il y avait déjà des lamproies. » Il mourut rêvant un hôtel qui devait lui coûter un million, des élections qui auraient achevé sa ruine, des voyages auxquels ses forces n'auraient pas suffi. Il mourut, et presque tous ceux qui l'entouraient bénirent la mort de ce tyran domestique, froid, poli, inflexible, qui jusqu'à sa dernière heure voulut être obéi sans réserve et sans observations. Il avait exigé qu'on envoyât, pour le jour même où la mort allait venir le prendre, des invitations à « toute la ville de Londres. » Il fallut, pour vaquer à ses funérailles, contremander les invités et renvoyer les violons.

Dix-huit années d'esclavage sans amour laissaient mistress Thrale altérée d'indépendance et d'affection. Son âge lui donnait droit au premier de ces biens, mais semblait lui interdire le second. Néanmoins, quand les affaires d'intérêt eurent été réglées par les quatre

Digitized by Google

exécuteurs testamentaires de son mari (Johnson était l'un d'eux et s'en enorgueillissait), quand la grande brasserie eut été vendue au fameux quaker Barclay, — *Barclay and Perkins!* — moyennant quelque chose comme 3 millions de francs (135,000 livres sterling), mistress Thrale se sentit incapable de jouir seule de la situation libre et riche qui lui était faite. Elle restait avec trois filles, dont l'aînée (depuis mariée à l'amiral Keith) n'avait jamais accordé une bien vive sympathie à sa mère. On ne voit pas que les deux autres aient tenu jamais grande place dans l'affection de mistress Thrale. Tous les yeux d'ailleurs étaient tournés vers la veuve bel-esprit. Qu'allait-elle faire de sa précieuse personne et de son douaire opulent? Le fameux Whitbread, brasseur lui aussi, et homme politique beaucoup plus notable que M. Thrale, se crut des droits à cette partie de la succession, et vint s'offrir comme prétendant. Il fut éconduit sans trop de cérémonie. On se mit alors à répandre le bruit que le docteur Johnson était sur les rangs : fantaisie absurde, calomnie chimérique, nous assure mistress Thrale; ni elle, ni le vieux docteur ne songeaient à ce bizarre hyménée. Aux mauvaises plaisanteries les calomnies commençaient à se mêler. Les journaux de cette époque étaient bien autrement qu'ils ne le sont maintenant les échos des médisances du monde, et mistress Thrale, pour son malheur, était de ces femmes que leur renommée place en dehors des convenances ordinaires. Le public, à tort ou à raison, se croyait le droit de haute et basse justice sur les moindres démarches de sa vie privée. Ennuyée, excédée de tous ces méchans propos qui planaient sur elle, la riche et spirituelle veuve cherchait, paraît-il, à les oublier. Son amie, miss Burney, avec ce tact, ce pressentiment des choses du cœur qui n'appartiennent qu'à une femme et vis-à-vis d'une autre femme, lui avait indiqué dès le mois d'août 1780, comme devant faire diversion aux chagrins dont elle était accablée (car son mari déjà se mourait), un chanteur italien du nom de Piozzi (1). Piozzi vint faire de la musique chez le riche brasseur. On prétend qu'il sembla d'abord ridicule à mistress Thrale, et qu'elle s'amusait, derrière son dos, à parodier sa pantomime expressive; mais ce fut là une impression très fugitive. Au surplus, Sacchini, qui était alors à Londres, emmena peu après sur le continent ce brillant ténor dont il était l'ami intime. Avant de partir, ils passèrent ensemble leur dernière soirée chez mistress Thrale, et ce fut de là qu'ils allèrent s'embarquer à Margate. Miss Burney les y entendit

(1) La première mention du nom de Piozzi dans le *Thraliana* est ainsi conçue : « Brighton, juillet 1780. — J'ai ramassé ici le grand chanteur italien Piozzi. C'est étonnant comme il ressemble à mon père. Il donnera des leçons à Hester. » Hester était le nom de l'aînée des *misses* Thrale.

Digitized by Google

chanter le duettino de l'*Amore soldato*, et des airs de *Creso*, d'*Erifile*, de *Rinaldo*, etc.

Sacchini resta sur le continent. Piozzi revint en Angleterre. Johnson après la mort de Thrale avait conservé les mêmes rapports d'intimité avec sa veuve. Il habitait l'été Streatham-Park. La mère et les filles allaient-elles à Brighton, il les y accompagnait. Cependant Johnson vieillissait. Son humeur devenait de plus en plus âpre, ses caprices de plus en plus incommodes. Il forçait parfois les amis de la maison, révoltés de son despotisme, à lui céder la place. Piozzi au contraire se montrait doucement, affectueusement assidu, et sa voix, de plus en plus chère (*cara voce*, écrivait mistress Thrale dès les premiers jours de 1782), contrastait agréablement avec les rudes éclats, l'emphatique déclamation, le perpétuel grondement dont Johnson emplissait la maison. Le docteur ne s'inquiétait guère de ce rival obscur. Un Italien, un chanteur! Il en parle dans ses lettres, à cette époque, avec un laisser-aller dédaigneux. « Piozzi arrive... Nous allons être deux à vous aimer, » écrit-il. On parlait d'un voyage en Italie, Streatham-Park ayant été loué à lord Shelburne, et Johnson comptait bien partir avec son amie. A raison même de ceci peut-être, le voyage fut contremandé. On continua de vivre, comme par le passé, l'hiver à Londres, l'été à Brighton ou à Bath, et Piozzi, lentement, sûrement, gagnait du terrain. Enfin, au printemps de 1783, la trop sensible veuve, après avoir combattu de son mieux, et très sincèrement, le penchant vainqueur, finit par s'engager formellement à épouser Piozzi. A peine le secret de cette promesse fut-il deviné, qu'une véritable tempête s'éleva sur tous les points de l'horizon : articles de journaux, pamphlets, caricatures, épigrammes commencèrent à pleuvoir, et avec un si formidable ensemble, que la pauvre femme sur qui venait s'abattre l'orage ne se crut pas de force à y tenir tête. Ses filles l'accusaient de les déshonorer; Piozzi était représenté comme un de ces « chasseurs de dot, » qui, chez nos voisins, sont à peu près mis au niveau des coupeurs de bourse. Il recula, lui aussi. Il offrit de rendre lettres, billets, engagemens, tout ce qu'on voudrait. Mistress Thrale accepta ses offres. Sur sa demande (1), Piozzi quitta l'Angleterre, et tout semblait dit, quand un beau jour on s'aperçut que le chagrin minait, dévorait l'infortunée veuve. A quarante-deux ans, l'amour est une maladie fort périlleuse. Les médecins avertirent les filles de mistress Thrale qu'en laissant se consommer le sacrifice exigé par elles, elles engageaient

(1) Elle déclare expressément dans ses commentaires manuscrits sur sa *correspondance* qu'elle avait prié Piozzi de s'éloigner, afin d'apaiser les journaux (*to tame the newspapers*) : singulier témoignage des abus, et peut-être aussi de l'utilité d'une presse libre jusqu'à la licence!

Digitized by Google

leur responsabilité jusqu'au *matricide* inclusivement. Elles hésitèrent, elles reculèrent à leur tour. Piozzi, engagé vis-à-vis d'elles, fut relevé de ses promesses. Il revint à petit bruit, et le 25 juillet 1784 la noble Salusbury, la riche Thrale devint la femme d'un musicien lombard. Johnson, qui avait essayé de combattre, — un peu trop tard, — une résolution peut-être immuable; Johnson, qui disait brutalement à son amie, en lui parlant de Piozzi : « Madame, ce n'est pas seulement un chien laid, un chien stupide, mais c'est encore un vieux chien (1),... » lui écrivit, à l'occasion de cet hymen, qui le désobligeait personnellement au plus haut point, une lettre vraiment curieuse, en réponse à la *circulaire* qu'elle avait adressée aux quatre exécuteurs testamentaires de son défunt époux, afin de leur notifier ses nouveaux plans d'existence.

« Madame, lui disait-il, si j'ai bien compris votre lettre, vous êtes ignominieusement mariée. Si la chose est toujours à faire, causons-en, je vous prie, encore une fois. Si vous avez abandonné vos enfans et votre religion, Dieu vous pardonne ce grave méfait! Si vous avez abdiqué votre pays et votre réputation, puisse votre folie ne pas vous entraîner plus loin! Si l'acte définitif n'est pas accompli, moi qui vous aimais, qui vous estimais, qui vous respectais, qui vous ai longtemps servie, moi qui vous ai crue longtemps la première de votre sexe, je vous supplie, avant que votre destin soit irrévocablement fixé, de me recevoir encore une fois, moi qui fus, qui fus autrefois, madame, bien sincèrement à vous (2). »

La réponse fut plus polie, mais tout aussi catégorique. Mistress Thrale refusait nettement l'entrevue proposée, bien que « l'acte » fatal ne fût point accompli, et déclarait ne vouloir plus accepter une correspondance devenue injurieuse. « Mon second mari, ajoutait-elle, est par sa naissance l'égal du premier. Ses sentimens sont aussi élevés, sa profession n'est pas plus avilissante, et sa supériorité dans l'art qu'il exerce est connue du monde entier. C'est donc, à votre avis, son défaut de fortune qui rend cette union ignominieuse?... La religion dont il a toujours été un adhérent zélé lui enseignera, je l'espère, à pardonner des injures qu'il n'a point méritées; la mienne, je l'espère aussi, me les fera supporter à la fois avec patience et avec dignité. Entendre dire que j'ai « abdiqué ma réputation » est véritablement la plus cruelle insulte que j'aie jamais reçue. Ma réputation est pure comme la neige (*as unsullied as*

(1) Piozzi avait justement l'âge de mistress Thrale. Il n'était réputé ni pour sa beauté, ni pour sa laideur. Il n'était point pauvre et venait de prêter à son amie, toujours embarrassée d'argent, un millier de livres sterling. Sa fortune particulière, quand il mourut, montait à 200,000 fr. environ.

(2) Signée *Samuel Johnson* et datée du 2 juillet 1784. Il y a un *post-scriptum* : « Si vous le permettez, je descendrai vous voir. »

Digitized by Google

snow). Je me regarderais sans cela comme indigne de l'homme sous la protection duquel je vais la placer... »

La réplique de Johnson débute ainsi : « Je puis déplorer ce que vous avez fait, chère madame ; mais je n'ai aucun prétexte de vous en vouloir, puisque vous ne m'avez fait aucun tort personnel. Je me bornerai donc à pousser un dernier soupir de tendresse, peut-être inutile, sincère à coup sûr, etc. » Puis il engageait le nouveau ménage à ne point quitter l'Angleterre. Il y vivrait avec plus de dignité, plus de sécurité qu'en Italie. « Vous y serez classés plus haut, et votre fortune sera surveillée de plus près. » Enfin il se comparait à l'archevêque de Saint-André, tentant, mais en vain, d'arrêter Marie Stuart au moment où elle allait franchir l'*irrémeable* bras de mer qui séparait son royaume de celui d'Élisabeth. Ce dernier conseil en effet ne fut pas mieux écouté que l'autre ; mais avant de s'embarquer, mistress Piozzi adressa une bonne et affectueuse lettre à ce vieil ami qu'elle avait paru trahir.

Lord Macaulay connaissait-il à fond tous les détails de cette affaire quand, en écrivant la biographie de Johnson, il lançait un si terrible anathème à la mémoire de mistress Piozzi (1) ? Nous sommes presque tenté d'en douter. Cet historien si exact confond les dates et oublie des faits essentiels. Il se montre plus sévère que l'homme dont il prend en main la cause. Johnson effectivement, dans la lettre dont nous avons cité le début, rend hommage à « ces bontés qui ont adouci pour lui vingt années d'une existence vouée au malheur. » Maintenant il est matériellement faux qu'à la suite de son attaque d'apoplexie (1783), il fut confiné, isolé, abandonné dans son affreux logement de Bolt-Court. Rarement il y passa, durant les deux dernières années de sa vie, plus d'un mois de suite. Au moment du mariage de mistress Piozzi, il se mettait en route pour une excursion champêtre. On a des lettres de lui datées de Lichfield, au mois d'octobre 1784, c'est-à-dire pendant que mistress Piozzi jouissait en Italie du brillant accueil qu'y recevait son mari. Pour elle, chose bizarre, elle était considérée d'un peu haut par les nobles de Milan et de Brescia. La femme d'un brasseur, songez donc ! Et l'on craignait que Piozzi ne se fût mésallié. C'est elle qui, en riant, constate

(1) « ... Au moment où il s'affaissait sous une complication de maux (1783), Johnson apprit que la femme dont l'amitié avait fait seize ans le bonheur de sa vie épousait un *violoniste* italien, que tout Londres criait honte sur elle, et que les journaux étaient remplis d'allusions à la matrone d'Éphèse... Il déclara avec emphase qu'il chercherait à oublier qu'elle eût jamais existé ; il ne prononça plus son nom, et jeta au feu tout ce qui pouvait la lui rappeler... En attendant, elle fuyait les rires et les sifflets de ses compatriotes,... et apprenait à Milan, au milieu des collations, des concerts de Noël, que la mort venait de frapper l'homme remarquable au nom duquel son nom reste à jamais uni. » — *OEuvres diverses* de Macaulay.

Digitized by Google

cette autre face de la folie humaine. Ce fut seulement vers la mi-novembre qu'après un été passé à Oxford d'abord, puis à Lichfield, puis encore à Oxford, chez le docteur Adams, de Pembroke-College, Johnson revint à Londres, où il mourut vers le milieu de décembre, non point de désespoir, mais d'hydropisie, et presque sous les yeux de miss Burney. Dans une visite qu'elle lui fit vers la fin de novembre, elle lui parla de mistress Piozzi, et, s'il l'en faut croire, il témoigna « une telle sévérité de déplaisir » qu'elle se hâta de changer de sujet. Lui-même lui enjoignit de ne plus prononcer ce nom. Nous comprenons à merveille que, souffrant, attristé, il repoussât de lui tout ce qui pouvait l'agiter ou lui déplaire. Il est possible aussi qu'il eût pénétré le fond du caractère de miss Burney, et n'aimât guère à poser devant ce peintre de portraits, si terriblement, quoique si discrètement exact. Ce qui est certain, c'est qu'en n'immolant pas à ce vieil ami, si parfaitement désagréable, tout ce qui lui restait d'espérances en ce monde, mistress Piozzi n'avait point mérité la rude flagellation qui lui a été infligée.

Si elle l'eût prévue, elle en eût pris son parti. Une fois mariée à Piozzi et bien décidée à être heureuse coûte que coûte, elle le fut en effet; non qu'elle ne ressentît et l'abandon des amis sur lesquels elle avait compté le plus (les Burney plus particulièrement), et les dédains affectés du monde, et la froide rancune que ses filles paraissent lui avoir gardée; mais elle opposa un front serein à toutes ces attaques dont elle était l'objet. La plus pénible pour elle fut sans contredit l'interprétation toute brutale qu'on donnait à son aveugle affection pour son second époux. On s'en aperçoit à certaines tirades indignées qui lui échappent de temps en temps, et dans lesquelles elle exprime naïvement sa surprise de ce qu'on n'admet pas, de femme à homme, une amitié dévouée sans arrière-pensée d'un autre ordre : — « L'amour et l'amitié sont pourtant, s'écrie-t-elle, des sentimens fort distincts, et je me jetterais au feu pour plus d'un homme que la seule crainte du feu m'obligerait à recevoir dans mon lit (*whom nothing less than fire would force me to go to bed to*). » Cette rudesse de langage, chez une précieuse adonnée aux plus excessifs raffinemens du beau style, indique une exaspération peu ordinaire.

Mais n'importe, elle fut heureuse et le fut longtemps. Elle trouva dans Piozzi, par grand hasard, un homme d'ordre, rangé, bien appris, plein d'égards pour sa femme, et prenant en patience certaines boutades capricieuses dont elle avait contracté l'habitude. Quand ces boutades arrivaient, il les accueillait d'un sourire : *Ecco l'estro che viene!* disait-il, et il se contentait de fermer les fenêtres. Il avait d'ailleurs basé ses calculs d'avenir sur l'inévitable effet du temps.

Digitized by Google

Leur voyage conjugal dura trois ans (1784 à 1787). Durant ce laps de temps avaient paru (1786) les *Anecdotes sur le docteur Johnson*, écrites à bâtons rompus par mistress Piozzi dans les auberges de Rome, de Naples ou du Tyrol, et qui eurent un succès de vogue. Ce succès commença la réhabilitation. De belles soirées, de bons dîners la complétèrent, une fois que les *nouveaux* époux furent installés dans un bel appartement de Hanover-Square, et surtout quand ils eurent (1790) repris à Streatham-Park leurs traditions de riche et comfortable hospitalité. Du reste, ils furent clémens; miss Burney elle-même eut sa grâce. Quant aux *misses* Thrale, leur mère les revit, mais sans grand plaisir et sans aucune intimité.

Nous ne raconterons pas les vingt années de ce « rêve de bonheur » que mistress Piozzi se vantait de devoir à son second hymen. Nous dirons seulement que, n'ayant pas d'enfans de M. Piozzi, elle adopta un neveu à lui, en faveur duquel elle se dépouilla du plus clair de sa fortune, et dont elle finit par faire un *baronet* anglais, sir John Salusbury Piozzi Salusbury. Elle lui donna Brynbella, belle résidence du pays de Galles, où Piozzi était mort de la goutte en 1808 : elle fit cela dans des circonstances où, aux prises avec des embarras pécuniaires qui finirent par troubler sérieusement son vieil âge, elle accomplissait ainsi un très important sacrifice; mais elle n'avait jamais connu le prix de l'argent à aucune époque de sa vie.

Veuve pour la seconde fois à l'âge de soixante-sept ans, on eût pu croire éteinte à jamais cette chaleur de sentiment qui l'avait si terriblement compromise en 1783; mais il en est de certains cœurs comme de certaines terres fécondes, où jamais le travail de germination ne s'arrête. Nous sommes fâché de dire qu'en 1815, — notez la date, — un brillant jeune premier tragique, haut de six pieds, doué d'une figure charmante, et aussi sot, aussi méchant acteur que possible, monta quelque peu cette tête légère où le souvenir de Piozzi ne régna plus tout à fait seul. Cet étrange roman, dont l'héroïne avait bien près de quatre-vingts ans, ne doit pas nous arrêter plus que de raison. La calomnie s'en mêla, comme jadis : où diable ne va-t-elle pas se nicher? On prétendit que mistress Piozzi voulait racheter Brynbella, et donner à son favori cette terre dont elle avait si libéralement gratifié le neveu de son mari. Espérons qu'elle n'eût jamais affiché à ce point un penchant innocent, nous le croyons, mais à coup sûr très ridicule. Son testament d'ailleurs (en date du 29 mars 1816) ne renferme aucun indice d'une bienveillance poussée si loin. Seulement, par une lettre du 18 octobre 1819, elle prie ses héritiers d'envoyer à William Augustus Conway (l'acteur en question) une montre d'or à répétition qu'elle a achetée pour lui, et le 10 octobre 1820 elle leur demande de recevoir en dépôt une

Digitized by Google

caisse qu'elle-même a promis à M. Conway de garder chez elle, pour la lui rendre plus tard. Enfin (et voici le moins beau de l'histoire) Conway, le 7 mai 1821, renvoyait aux exécuteurs testamentaires de mistress Piozzi un billet à ordre de 100 livres sterling (2,500 fr.), que cette dame lui avait remis deux jours avant sa mort, survenue au commencement du même mois.

En 1828, Conway, alors en Amérique et passant de New-York à Charlestown, se laissa tomber à la mer, et périt victime d'un accident ou d'un suicide. Ses effets se vendirent à New-York. On y retrouva un exemplaire des *Nuits* d'Young, présent sinistre de sa vieille amie. On y retrouva aussi *sept* lettres qu'un spéculateur américain se hâta d'acheter, et qui ont été publiées à Londres, en 1842, sous ce titre alléchant : *Love letters of Mistress Piozzi, written when she was eighty!* Les lettres d'amour d'une octogénaire à un comédien, quelle trouvaille pour un éditeur!

Comme écrivain, mistress Piozzi n'existe pas. La vogue passagère dont elle a pleinement joui ne lui donne aucun titre à un examen sérieux. Elle entreprit d'introduire dans ses ouvrages écrits (1) le laisser-aller, le vagabondage de la causerie; elle courut après ces jeux de mots, ces *gongorismes* dont un salon peut s'égayer, mais qui feront toujours pauvre mine quand on les entourera de la solennelle enveloppe d'un livre. Elle compila beaucoup, traduisit beaucoup, rima des chansons, aiguisa des épigrammes, rédigea des souvenirs, se crut une Genlis anglaise, fut comparée à Mme de Staël, et put croire qu'elle avait conquis par elle-même une place dans les annales littéraires de son pays. En réalité, elle n'y figure que comme accessoire d'une imposante effigie, celle de Johnson. Elle n'est pas même une ombre, — elle n'est qu'un reflet. Lui jeter un regard en passant ne nous a point paru tout à fait inutile; mais il serait insensé de nous arrêter plus longtemps devant cet atome littéraire, sur lequel, par ricochet, vient tomber un rayon de cette lumière si étrangement répartie qu'on appelle la célébrité.

E.-D. FORGUES.

(1) *Anecdotes sur le docteur Johnson* (1786). — *Note sur un voyage en France, en Italie et en Allemagne* (1789). — *Synonymes anglais*, 2 vol. (1794), — plus un recueil de poésies de divers auteurs, imprimé à Florence, et une étrange compilation historique dont le titre est à lui seul une curiosité : *Retrospection, or a Review of the most striking and important Events, Characters, Situations, and their Consequences, which the last eighteen hundred years have presented to the view of mankind.* Ces deux volumes in-4° de plus de mille pages, et qui attestent un travail énorme, furent publiés en 1801.

Digitized by Google

ÉTUDES

D'ÉCONOMIE FORESTIÈRE

L'INDUSTRIE ET LE COMMERCE DES BOIS EN FRANCE.

I. *Dictionnaire universel du Commerce et de la Navigation*, Paris 1858-59-60. — II. *Enquête au sujet du Traité de Commerce avec l'Angleterre.* — III. *Enquête parlementaire sur l'organisation des services de la marine militaire*, 1851. — IV. *Annales du Commerce extérieur.*

Dans la série d'études que nous avons commencée sur l'*économie forestière* (1), nous avons jusqu'à présent fait connaître en quoi consiste la culture des forêts, étudié les moyens d'en accroître la production, recherché à quel système d'exploitation il faut les soumettre pour en tirer les plus grands profits, montré enfin comment les arbres, après avoir parcouru toutes les phases de leur développement, sont en définitive exploités et débités suivant les usages auxquels nous les destinons. De quelle façon les produits ainsi obtenus sont-ils mis à la portée du consommateur, et quels besoins doivent-ils satisfaire? C'est ce qu'il reste à examiner. Ces produits comprennent les bois de service, propres aux constructions civiles ou navales, les bois d'industrie, employés à la fente, au charronnage, à la menuiserie, enfin les bois de feu. Cette diversité d'usages montre assez combien il est important de connaître les circonstances qui peuvent agir sur l'approvisionnement des marchés, et les ressources que la France trouve sur son propre territoire comme celles que lui présentent les pays étrangers.

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier, 1er juin et 1er novembre 1860.

Digitized by Google

I. — LES BOIS D'INDUSTRIE ET LES BOIS DE FEU.

On sait que, dans toute forêt soumise à un système d'exploitation régulier, on peut couper chaque année une certaine quantité de bois sans craindre d'en compromettre l'avenir, puisque la végétation reproduit tous les ans une quantité de matière ligneuse équivalente. Ces coupes sont opérées, soit par les propriétaires eux-mêmes, qui en utilisent directement les produits ou qui les revendent en détail, soit par des entrepreneurs qui les achètent sur pied et les exploitent pour leur propre compte. Le choix entre ces deux systèmes dépend de circonstances économiques qu'il est difficile de spécifier d'une manière absolue. C'est le dernier qui est adopté pour l'exploitation des forêts de l'état et une partie de celles des communes.

Dans ces forêts, la vente des coupes a lieu tous les ans, vers les mois de septembre ou d'octobre, par voie d'adjudication publique et après publications préalables faites au moins quinze jours à l'avance. C'est au chef-lieu de l'arrondissement et sous la présidence du préfet ou du sous-préfet qu'on y procède. La présence du receveur-général du département, du conservateur, des agens forestiers et d'un certain nombre de gardes, tous en uniforme, donne à cette opération un certain caractère de solennité que justifie d'ailleurs l'importance des intérêts en jeu. Aussi, dans les contrées boisées, comme les Vosges ou la Haute-Marne, pour lesquelles la production forestière constitue la principale richesse, ces ventes sont-elles un événement capital. Les marchands de bois, les maîtres de forges, tous ceux dont l'industrie repose sur l'emploi de la matière ligneuse, savent qu'il y va quelquefois de leur fortune, puisque c'est du prix plus ou moins élevé des coupes achetées par eux que dépendra leur bénéfice de l'année. Pour les communes, il s'agit de l'équilibre du budget; les ventes suffiront-elles à couvrir les dépenses, ou laisseront-elles un reliquat qui permettra la construction d'une école ou la réparation de l'église? C'est, on le conçoit, un sujet de graves préoccupations. Pour les agens forestiers enfin, ce jour est en quelque sorte le résumé de leur gestion pendant l'année tout entière, puisqu'en définitive tous les travaux auxquels ils se sont livrés, constructions de routes, plantations, aménagemens, n'ont eu d'autre but que d'accroître la production du bois, d'en faciliter l'extraction et par suite d'en augmenter le prix. Il y a entre eux une certaine émulation; c'est à qui vendra le mieux ses coupes, à qui en aura le mieux déterminé la valeur. L'exactitude des estimations peut être considérée comme la pierre de touche du forestier praticien; il faut en

Digitized by Google

effet un très sûr coup d'œil pour apprécier les diverses marchandises qu'on peut obtenir après l'abatage et le façonnage des arbres qu'on vend sur pied. Le chêne satisfait à d'autres besoins que le bouleau, et le sapin est employé à d'autres usages que le hêtre; les uns donnent de la charpente ou du sciage, d'autres du merrain ou du charronnage, d'autres enfin ne peuvent être utilisés que comme bois de feu. Ce sont autant de produits distincts dont il faut apprécier exactement la quantité avant de leur appliquer les prix courans du marché voisin. Une condition indispensable pour le succès des ventes, c'est que les estimations des agens forestiers soient tenues secrètes. On évite par ce moyen les coalitions entre marchands de bois, et on les force, pour devenir adjudicataires d'une coupe, à la payer le prix qu'elle vaut pour eux, suivant leur propre estimation.

Les adjudications en effet se font au rabais, forêt par forêt, par l'intermédiaire d'un crieur public, qui, partant d'un chiffre de beaucoup supérieur à celui de la valeur réelle de la coupe, baisse successivement la mise à prix jusqu'à ce qu'un acquéreur prononce les mots : *Je prends*. Si la coupe n'a pas été vendue lorsque les criées sont descendues au prix estimatif des agens forestiers, elle est retirée de l'adjudication, et la vente en est renvoyée à l'année suivante. Dans ces conditions, on conçoit que souvent les amateurs ne s'en tiennent pas au chiffre qu'ils s'étaient fixé d'abord, et que, pour ne pas s'en aller les mains vides, ils soient obligés de dépasser de beaucoup leurs prévisions. S'ils ne le faisaient pas, ils verraient des concurrens plus hardis enlever les coupes sur lesquelles ils comptaient, et seraient exposés à des pertes parfois considérables. Les maîtres de forges par exemple ne peuvent, faute de bois, laisser chômer leurs usines, et ceux qui sont engagés dans certaines fournitures sont bien obligés coûte que coûte de remplir les conditions de leurs marchés; aussi, pour se procurer les bois qu'il leur faut, achètent-ils parfois à tout prix. Le trésor public ou la caisse communale se trouve ainsi bénéficier d'une situation exceptionnelle qu'on n'avait pas prévue et dont on n'avait pu tenir compte.

Le système des rabais, imaginé pour empêcher les coalitions auxquelles donnaient lieu les adjudications aux enchères, sauvegarde complétement les intérêts du vendeur. Les adjudicataires en effet se trouvent en face d'une double concurrence, celle qu'ils se font entre eux et celle de l'administration des forêts, dont ils ne connaissent pas les estimations, en sorte que lors même qu'ils s'entendraient pour laisser tomber les prix, ils n'y trouveraient aucun avantage, puisque les coupes sont retirées de la vente quand les criées sont descendues au chiffre fixé par les agens forestiers. Ce procédé est ex-

Digitized by Google

clusivement employé pour les ventes faites sur pied dans les forêts de l'état et dans celles des communes; quant aux particuliers, ils traitent le plus souvent à l'amiable.

Maître de sa coupe, l'adjudicataire la fait exploiter à son gré et de la manière qui lui paraît le plus profitable, en se conformant toutefois aux conditions imposées par un cahier des charges. Il en tire les produits dont il espère le plus d'avantage, et il façonne de la charpente, des bois d'industrie ou de chauffage, suivant l'état du marché et les conditions particulières où il se trouve lui-même. Le plus souvent les différens adjudicataires d'un même pays font entre eux des échanges par spécialités : le marchand de planches cède le bois de feu à son voisin et lui prend son sciage; le fabricant de merrain recherche les chênes bons pour la fente, et le fournisseur de la marine ceux qu'il croit propres aux constructions navales; le maître de forges convertit en charbon tout ce qui peut être utilisé sous cette forme, abandonnant la charpente et le bois d'industrie à ceux qui en font le commerce. C'est ainsi que les produits se classent naturellement, et qu'en allant toujours où ils sont le plus payés, ils finissent par aboutir chez celui qui en a le plus besoin et qui sait le mieux en tirer parti. Ce commerce n'en a pas moins, comme tout autre, ses parasites, qui ne vivent que de spéculation : on fait l'agiotage sur les bois comme sur les autres marchandises. Bien des gens en effet achètent des coupes sans avoir l'intention de les exploiter, mais seulement pour les revendre avec bénéfice; d'autres vendent des bois qu'ils ne possèdent point, et comptent sur une baisse éventuelle pour repasser leur marché à un autre, en profitant de la différence. C'est là un mal nécessaire, que compensent, et au-delà, les avantages de la liberté des transactions, et ce commerce après tout ne donne pas lieu à plus de fraudes que s'il se faisait par l'intermédiaire de courtiers patentés.

Il existe dans chaque région forestière un ou plusieurs points vers lesquels viennent converger tous les produits qui, n'étant pas consommés dans la localité, sont expédiés au loin. Ces centres commerciaux, qui sont en quelque sorte des marchés régulateurs, sont situés le plus souvent sur des rivières navigables et flottables. Les deux plus importans sont Clamecy, dans la Nièvre, et Saint-Dizier, dans la Haute-Marne. Le premier, placé au confluent du Beuvron et de l'Yonne, sert d'entrepôt pour les bois de chauffage du Morvan, qui sont de là dirigés sur Paris. Saint-Dizier au contraire est plus particulièrement un marché de bois de charpente, car les bois de feu que produisent les vastes forêts de la Haute-Marne sont employés sous forme de charbon dans les nombreux hauts-fourneaux de ce département.

Digitized by Google

A Paris, le commerce des bois de charpente et d'industrie n'est pas dans les mêmes mains que celui des bois de feu; mais, bien que complétement libres, ils sont l'un et l'autre constitués en syndicat, et les négocians pourvoient, à frais communs, aux dépenses qu'entraînent l'exercice du flottage et la surveillance des ports. L'un d'eux, M. Frédéric Moreau, a publié en 1847 le *Code de commerce des bois carrés*, renfermant tous les règlemens et arrêts qui y sont relatifs. Ce que M. Moreau a fait pour les bois carrés, M. Dupin l'avait fait en 1817 pour les bois à brûler. Ce n'était pas chose facile, car nulle industrie n'a subi plus de vicissitudes. L'approvisionnement de Paris fut toujours l'objet des préoccupations du pouvoir, qui ne négligea rien pour l'assurer, tandis qu'il demeurait assez indifférent aux besoins de la province. Dans l'origine, cet approvisionnement ne présenta aucune difficulté: les habitans de Paris étaient peu nombreux, et une vaste forêt, dont les bois de Boulogne, de Vincennes et de Bondy sont les seuls vestiges, entourait complétement la capitale. A mesure que les besoins augmentèrent, le rayon d'approvisionnement dut s'étendre. On mit successivement à contribution les forêts de Meudon, de Saint-Germain, de Montmorency, puis celles de Chantilly, de Compiègne, de Senart, de Fontainebleau. Néanmoins les difficultés de transport étaient telles que le manque de bois commençait à se faire sentir, lorsque la découverte du flottage, en permettant d'amener à Paris, à des frais minimes, les bois des forêts les plus éloignées, mit pour jamais cette ville à l'abri du besoin.

Il existait autrefois pour cet approvisionnement un service spécial, à la tête duquel se trouvait un commissaire général, qui fut remplacé en 1832 par deux inspecteurs principaux. La mission de ces fonctionnaires était de tenir la main à ce que le marché de la capitale fût toujours abondamment pourvu de bois de toute nature, de surveiller la confection et l'écoulement des trains, de faire la police des ports d'embarquement, etc.; mais on finit par reconnaître qu'avec le développement de l'esprit commercial et l'amélioration des voies navigables, l'intervention officielle devenait inutile. Ce service fut en conséquence supprimé par la loi des finances du 28 mars 1849. La police des rivières fut confiée à l'administration des ponts et chaussées, et celle des ports à des agens spéciaux qui relèvent du ministre du commerce, mais qui sont payés par les marchands de bois eux-mêmes, en raison des services qu'ils leur rendent.

A son entrée à Paris, le bois est soumis à un droit d'octroi; ce droit est, pour le bois dur, de 3 francs par stère, décime compris. C'est une taxe fort élevée, contre laquelle les propriétaires de forêts ne cessent de protester. Ils demandent instamment que le bois soit traité sur le même pied que la houille, c'est-à-dire que le droit à

Digitized by Google

payer soit réglé pour l'un et l'autre combustible sur la puissance calorifique. A poids égal, la houille, qui donne plus de chaleur que le bois, devrait par conséquent être plus imposée, tandis qu'elle l'est beaucoup moins. La consommation du bois de chauffage à Paris a du reste considérablement diminué; après s'être élevée à 1,200,000 stères en 1815, elle est tombée en 1859 à 501,805 stères. Celle de la houille a suivi une progression inverse, mais bien autrement puissante; elle a passé de 600,000 quintaux métriques à 432 millions. Paris consomme aussi une très grande quantité de charbon de bois, qui lui est expédié des ports de la Loire, de l'Allier, de la Marne, de la Seine et des canaux d'Orléans et de Briare. Il en a été introduit en 1859 3,220,000 hectolitres, non compris le *charbon de Paris*, qui n'est autre que du poussier de charbon comprimé et aggloméré avec du goudron. Le commerce des charbons est libre comme celui des bois; mais les magasins sont rangés parmi les établissemens insalubres ou dangereux et soumis aux règlemens qui les concernent.

Si Paris est un grand centre de consommation pour les bois de charpente et d'industrie, c'est dans nos départemens producteurs de fer qu'il faut étudier l'emploi des bois de feu sous une de ses formes les plus intéressantes. La quantité de bois annuellement consacrée à la fabrication du fer et de la fonte, et consommée à l'état de charbon dans les hauts-fourneaux, est très considérable. D'après une statistique officielle publiée en 1854 par le ministère du commerce et des travaux publics, elle s'est élevée en 1852 à 5,167,772 quintaux métriques de charbon, valant 30,682,624 francs; elle représente, en y ajoutant le bois brûlé en nature, environ 8 millions de stères, c'est-à-dire la production annuelle de 2 millions d'hectares de forêts, le quart de la superficie boisée de la France. Les forges sont donc pour les produits des forêts un débouché très important, toujours certain, qui contribue à maintenir le prix du bois à un chiffre rémunérateur pour les propriétaires. Aussi n'est-il pas étonnant que ceux-ci, considérant leur cause comme solidaire de celle des maîtres de forges, s'inquiètent vivement de tout ce qui peut porter atteinte à la prospérité de l'industrie métallurgique. C'est à ce titre qu'on les a toujours vus, marchant à la remorque de ces derniers, se montrer d'ardens protectionistes et protester avec vigueur contre tout remaniement libéral du tarif des fers. Ils furent pour les maîtres de forges de puissans auxiliaires qui leur permirent de défendre, au nom de l'intérêt général, le monopole dont ils jouissaient. — La loi, disaient-ils, nous interdit le défrichement de nos bois; en nous empêchant de les transformer en terres arables et d'en tirer le parti le plus convenable, elle nous impose, dans l'intérêt de tous, un sacrifice per-

Digitized by Google

sonnel : il est donc juste qu'elle nous indemnise d'une manière quelconque, ou tout au moins qu'elle nous assure le débouché de ces bois qu'elle nous force à produire. De tous les débouchés possibles, un des plus importans étant l'industrie métallurgique du fer, il faut, pour nous le garantir, empêcher l'introduction chez nous des fers étrangers, car, si les hauts-fourneaux français sont obligés d'éteindre leurs feux devant cette concurrence, ils ne nous achèteront plus de combustible, et nos propriétés resteront improductives entre nos mains.

Cet argument, très sérieux à une certaine époque, a aujourd'hui perdu beaucoup de sa valeur, puisque la prohibition du défrichement n'existe plus que comme exception et dans certains cas spéciaux déterminés par la loi. On doit néanmoins reconnaître que pour les forêts qui sont dans cette situation, il y a quelque chose de fondé dans les plaintes des propriétaires de bois. Pour que la loi fût équitable, il faudrait, ce semble, que tout propriétaire auquel l'autorisation de défricher sa forêt aurait été refusée pût mettre l'état en demeure de l'exproprier pour cause d'utilité publique, absolument comme la ville de Paris exproprie les particuliers qui refusent de se conformer aux conditions prescrites pour la construction des maisons dans certains quartiers. D'un autre côté, si le raisonnement des propriétaires de bois est fondé, c'est à tort que les maîtres de forges s'en sont servis comme d'un argument en faveur de la protection, car dans cette circonstance l'intérêt des premiers parlerait bien plutôt en faveur du libre échange.

Il y a peu de temps encore que, dans la double opération nécessaire pour transformer le minerai naturel en fer, c'est-à-dire la fabrication de la fonte et l'*affinage* du fer, on employait exclusivement le charbon de bois. Comme celui-ci constituait l'élément le plus onéreux de cette production, les forges s'établirent toujours à proximité des forêts, où on pouvait se le procurer à bas prix. Il arriva souvent aussi qu'au moyen âge les seigneurs, pour les attirer sur leurs domaines, constituèrent en faveur de ces usines des droits d'usage, et leur accordèrent gratuitement, ou moyennant une légère redevance, les bois dont elles avaient besoin. Depuis quarante ans environ, la houille, employée en Angleterre dès 1760, s'introduisit également en France dans cette fabrication, opérant ainsi une révolution industrielle dont les propriétaires de forêts pouvaient beaucoup souffrir. Pourquoi ne demandèrent-ils pas alors à la loi, au nom des principes qu'ils font valoir aujourd'hui, une protection efficace contre ce redoutable concurrent? S'ils n'y songèrent même pas, c'est parce qu'ils sentaient bien que leurs plaintes auraient été stériles, et qu'ils auraient eu contre eux les maîtres de forges, à qui

Digitized by Google

l'emploi d'un combustible plus économique promettait de grands bénéfices.

Cependant, malgré les prévisions contraires, la consommation du bois dans les hauts-fourneaux, si toutefois l'on en excepte la crise de 1848, n'a fait que s'accroître de jour en jour. Le phénomène s'explique par ce fait que les propriétés du métal varient beaucoup, suivant que pour l'obtenir on a fait usage de bois ou de houille. En général, le bois donne des fers tenaces, nerveux, au grain serré et homogène, à la fibre résistante; aussi y a-t-il avantage à s'en servir lorsqu'on opère sur des minerais riches et de bonne qualité, parce que la plus-value du produit fabriqué compense et au-delà le prix plus élevé du combustible. Avec des minerais moins purs, comme une partie de ceux de la Haute-Marne, de l'Allier ou du Cher, on fabrique la fonte au bois et l'on affine le fer à la houille, ou plutôt au coke. Le métal ainsi obtenu convient parfaitement pour les objets qui n'exigent pas des fers supérieurs. Lorsqu'on ne veut que des fers tout à fait communs, mais à bas prix, on emploie exclusivement le combustible minéral. Toutefois cette fabrication n'est réellement avantageuse que dans les localités voisines des mines de houille; elle exige de grands capitaux, des établissemens spacieux, des laminoirs, toute une organisation qui ne convient qu'à une production très abondante. Dans toute autre condition, l'emploi au moins partiel du charbon de bois est préférable. On comprend dès lors pourquoi, en présence de besoins toujours croissans, les propriétaires de forêts ont pu résister chez nous à la concurrence de la houille, et pourquoi ils n'ont pas à redouter l'introduction des fers anglais, qui ne sont fabriqués qu'avec ce combustible.

Les fers au bois et les fers à la houille ne sont pas pour ainsi dire des produits similaires; ils ont des qualités différentes, ils ne conviennent pas aux mêmes usages et n'ont pas la même valeur marchande (1). L'Angleterre, quoique abondamment pourvue des derniers, fait venir des pays étrangers une grande quantité de fers au bois pour certains usages spéciaux. C'est ainsi que les mines de Danemora, en Suède, actuellement exploitées par une compagnie anglo-américaine, lui fournissent les fers qui servent à fabriquer les fameux aciers de Sheffield. On les paie jusqu'à 800 francs la tonne, tandis que le prix courant des fers indigènes n'excède pas 140 francs.

(1) « La France, dit le rapport officiel de 1854, traite principalement ses minerais au charbon de bois. La fonte ainsi produite est plus chère, mais elle est de meilleure qualité : le fer qui en résulte est meilleur aussi, il se vend plus cher... En 1852, le prix moyen de la fonte au charbon de bois était de 14 fr. 70 cent. le quintal métrique, celui de la fonte au coke de 11 fr. 30 cent. Le prix du fer fabriqué au bois a été de 42 francs 30 cent., et celui du fer au coke de 27 fr. »

Digitized by Google

Les fers français au bois ne valent pas les fers de Suède, mais ils sont en général bien supérieurs aux fers anglais. On ne saurait en douter lorsqu'on lit l'*Enquête* officielle au sujet du traité de commerce avec l'Angleterre. Toutes les personnes entendues, maîtres de forges, constructeurs de machines, directeurs de chemins de fer, sont d'accord sur ce point. Il en est qui vont plus loin encore, et affirment que du traité de commerce datera une nouvelle ère de prospérité pour notre métallurgie, à la condition toutefois que nos industriels s'en tiendront exclusivement à la fabrication au bois des fers de qualité supérieure (1). Ainsi nos usines au bois, loin d'avoir à souffrir d'un remaniement libéral de nos tarifs, trouveront au contraire de nouveaux débouchés sur les marchés étrangers, et par conséquent les propriétaires de forêts n'auront qu'à y gagner.

Cette régénération des forges au bois devra s'opérer rapidement, à la condition que l'industrie métallurgique emploie toujours les procédés de fabrication les plus perfectionnés. Aussi sommes-nous très loin à cet égard de partager les idées qu'un homme fort compétent d'ailleurs, M. Leplay, a développées avec talent dans les *Annales des Mines* en 1853. Le savant ingénieur ne proposait rien moins que d'introduire en France le régime en vigueur en Russie, en Suède et sur quelques points de l'Allemagne, c'est-à-dire d'affecter à chaque forge une certaine étendue de forêts où elle pût s'approvisionner de combustible Quant à la rente à payer au propriétaire de ces forêts, elle devait être calculée d'après le prix de revient du produit fabriqué, et par conséquent dépendre de la valeur des fers dans la localité. Si cette constitution devait résulter de l'association volontaire des maîtres de forges avec les propriétaires de bois, nous n'y verrions aucun inconvénient; mais si ce système nécessitait l'intervention de l'état, il n'y aurait certes pas lieu de le recommander. En fait de progrès industriels, la France n'a rien à gagner à prendre ses modèles en Russie ou en Suède.

Quel que puisse être l'avenir des hauts-fourneaux qui fabriquent à la houille, il est incontestable que l'intérêt du pays est de se procurer le fer au plus bas prix possible, par conséquent de s'adresser à l'étranger, si l'étranger peut le fournir à de meilleures conditions

(1) Voici comment s'exprime à ce sujet M. Paulin Talabot, directeur du chemin de fer de Lyon à la Méditerranée : « Quand nous examinons l'industrie du fer en France, nous voyons d'abord qu'une grande partie de cette industrie, celle de la fabrication du fer au bois, est en dehors de la question; nous croyons, quant à nous, que cette industrie a un très grand avenir, et que tôt ou tard elle se mettra en position d'importer en Angleterre une grande quantité de ses produits. Il n'y a pas de fontes au bois en Angleterre; les fontes au bois françaises sont d'une qualité supérieure à tout ce qu'on fait dans ce pays. C'est une industrie qui n'existe pas en Angleterre, et qui prendra en France un grand développement dans l'avenir. J'insiste sur ce point, parce qu'il est d'un grand intérêt. »

Digitized by Google

que le producteur français. Quoi qu'on en dise, le plus sûr moyen d'arriver à l'abondance n'est pas de commencer par faire artificiellement la disette. Cet argument de coquette qui refuse ses faveurs pour mieux en faire sentir le prix n'a pas de valeur en matière industrielle. Quant à celui qu'on a tiré de la nécessité pour chaque pays de produire lui-même les objets nécessaires à la défense nationale, argument avec lequel on a si habilement réussi à effrayer les esprits, M. Wolowski en a fait bonne justice (1). Le savant économiste a prouvé que, pour armer un million d'hommes, 30,000 tonnes de métal, fer ou fonte, sont plus que suffisantes, et qu'en présence de notre production annuelle, qui s'élève aujourd'hui à 894,100 tonnes de fonte et 478,400 tonnes de fer, il n'est pas probable que nous soyons jamais pris au dépourvu. En admettant même que, par le libre échange, tous nos hauts-fourneaux dussent s'éteindre, rien n'empêcherait l'état d'en faire marcher quelques-uns pour son propre compte, afin d'avoir toujours disponible la quantité de métal jugée nécessaire à la défense nationale.

II. — LES BOIS DE MARINE.

Avant l'application de la vapeur à la navigation, les navires étaient construits en bois; mais lorsqu'on eut besoin d'un espace plus considérable pour loger le moteur et le combustible en même temps que d'une plus grande force de résistance dans la coque, on dut changer le système de construction jusqu'alors adopté. Le bois étant trop faible et ployant sous le poids de la machine, on lui substitua le fer. La coque en fer est plus légère que la coque en bois, elle fournit à égalité de déplacement un tonnage plus élevé, elle est moins sujette aux avaries, présente plus de sécurité, et résiste mieux aux efforts du moteur. Aussi dès 1843 se mit-on en France à imiter l'Angleterre,

(1) « Combien, dit-il, faut-il de fer pour armer un million de soldats et pour les armer jusqu'aux dents? Un fusil de munition avec sa baïonnette pèse 4 kilogrammes (bois non compris); un *revolver* à huit coups, solidement établi, ne demande pas un kilogramme de fer; les briquets, les sabres, les pistolets ne sont pas plus exigeans, et, en estimant en moyenne à 10 kilogrammes de fer l'armement du soldat, nous tenons compte des réserves nécessaires et ne courons qu'un danger, celui de gêner les mouvemens en faisant porter une charge trop lourde. Or 10 kilogrammes par homme donnent, pour une armée d'un million, 10 millions de kilogrammes, c'est-à-dire 10,000 tonnes. Ajoutez-y ce que demande l'artillerie, en comptant trois pièces par mille hommes et un approvisionnement de quatre cents projectiles par pièce; ajoutez-y le fer nécessaire pour les voitures et les chevaux, et avec la meilleure volonté du monde vous n'arriverez pas à doubler cette quotité. Portons le chiffre à 30,000 tonnes, ce sera énorme, invraisemblable : au moins nous aurons l'avantage d'être guéris du mal de la peur. » — Voyez *la Réforme douanière, Journal des Économistes*, mars 1860.

Digitized by Google

à construire des navires en fer, où le bois n'entrait plus que dans les aménagemens intérieurs. Toutefois ce système ne fut adopté d'une manière absolue que par l'industrie privée, car on ne tarda pas à reconnaître que pour les bâtimens de guerre l'emploi exclusif du fer présentait de graves inconvéniens. Les carènes en fer se couvrent facilement de coquillages et d'herbes marines qui ralentissent la marche du bâtiment; il faut les nettoyer fréquemment et les repeindre au moins une fois l'an, ce qui est une cause de dépenses assez considérables. Si le navire en fer est moins exposé aux avaries que le navire en bois, en revanche, lorsqu'il s'en produit, elles sont beaucoup plus dangereuses et plus difficiles à réparer; le boulet par exemple occasionne dans le fer des bavures et des déchirures qu'on ne peut fermer, tandis que dans le bois il fait un simple trou qu'on bouche facilement avec des tampons préparés à l'avance, et qu'on recouvre d'une plaque de plomb. Indépendamment de toute autre cause, la présence des *rivets*, c'est-à-dire des clous qui réunissent les plaques de fer contiguës, suffit pour occasionner des voies d'eau impossibles parfois à découvrir et par suite à étancher. Ces rivets sont chauffés au rouge avant d'être introduits dans des trous percés dans les plaques; la contraction qui se produit par le refroidissement provoque une tension telle dans le métal qu'elle suffit pour occasionner des fissures, et même pour faire tomber la tête du rivet (1).

Au point de vue hygiénique, les bâtimens en fer sont également inférieurs aux bâtimens en bois; le métal, bon conducteur du calorique, s'échauffant rapidement et se refroidissant de même, expose les équipages à des écarts alternatifs de température très nuisibles à leur santé. Enfin à tonnage égal les premiers coûtent à peu près le double des autres, et c'est une considération qui a son importance. Aussi la marine militaire ne fait-elle plus aujourd'hui construire en fer que les navires qui, avec un faible tirant d'eau, doivent avoir un grand déplacement relatif, comme ceux qui sont destinés à opérer sur des côtes et dans des rivières peu profondes. Elle a adopté pour les autres un système mixte dans lequel le bois et le fer sont employés concurremment, mais où celui-ci n'est plus qu'un auxiliaire destiné à renforcer et à protéger les parties faibles, le bois demeurant l'élément principal.

Parmi les bois qui entrent dans la construction d'un navire, on distingue les *membrures*, qui en forment la charpente, les *bordages*,

(1) Le *Newton*, navire en fer, était resté deux ans au port sans faire une goutte d'eau; une fois à la mer, à la suite d'un coup de vent, il fit eau de toutes parts, et dut, pour ne pas couler bas, se réfugier au plus vite dans un port voisin. C'est le guillotinage des rivets qui lui avait fait courir ce danger. Il est probable que le *President*, *steamer* américain, s'est perdu pour la même cause.

Digitized by Google

qui revêtent cette charpente et constituent la coque, et les *mâtures*, qui sont destinées à supporter les voiles et agrès. Tous les bois ne sont pas également propres à l'un ou à l'autre de ces usages; il faut au contraire pour chacun d'eux des qualités spéciales. Pour les membrures, ce qu'on demande avant tout, c'est la résistance. Un navire, qui, outre son armement, renferme parfois jusqu'à dix-huit cents ou deux mille hommes, avec des approvisionnemens pour plusieurs mois, et qui, dans cet état, est exposé aux chocs incessans des vagues, réclame pour sa charpente des pièces de bois d'une force tout exceptionnelle. Le chêne est de toutes les essences indigènes celle qui remplit le mieux ces conditions; mais il s'en faut de beaucoup qu'il les présente partout au même degré. Les chênes de l'Italie, de la Provence et du bassin de l'Adour sont surtout estimés. Grâce à une végétation plus rapide, ils ont un bois maigre et nerveux, préférable à celui dont les couches ligneuses, serrées les unes contre les autres, donnent ce qu'on appelle un *bois gras*. Toutes choses égales d'ailleurs, les arbres qui ont végété dans les terrains secs valent mieux que ceux des terrains humides, et ceux qui ont crû isolément ou sur les lisières des forêts sont supérieurs à ceux qui viennent de l'intérieur des massifs. On conçoit en effet que l'arbre exposé aux rayons du soleil et sans cesse agité par le vent acquière plus de force que celui qui végète à l'abri des influences atmosphériques.

Les différentes pièces qui forment la carcasse du navire ont toutes des noms particuliers, suivant la place qu'elles occupent et les fonctions qu'elles remplissent. La *quille* par exemple, qui se trouve à la partie inférieure du bâtiment, sert de base à tout l'édifice, puisque c'est sur elle que repose la charpente tout entière. Les *varangues*, s'appuyant sur la *quille*, forment, avec les *allonges*, les flancs du navire, etc. Parmi ces pièces, les unes sont droites et appelées *bois droits;* d'autres ont une courbure uniforme et régulière, et sont désignées sous le nom de *bois courbans;* d'autres enfin, les *courbes*, sont coudées et servent à relier les autres entre elles. Ces pièces sont donc toutes rigoureusement définies et ne sauraient être remplacées l'une par l'autre, puisque l'emploi qu'on en peut faire dépend à la fois de leur forme et de leur dimension. La forme caractérise le *signal* de la pièce, c'est-à-dire la partie du navire qu'elle sert à construire, tandis que la dimension caractérise l'*espèce* à laquelle elle appartient, c'est-à-dire la nature du bâtiment où elle peut être employée. Cette distinction est facile à comprendre. Toutes les pièces propres à faire des *quilles* portent ce même nom et appartiennent au même *signal*, qu'elles soient destinées à un vaisseau à trois ponts ou à une simple chaloupe; mais, comme elles n'ont pas toutes les mêmes dimensions, elles sont d'*espèces* différentes.

Digitized by Google

Les *bordages* sont les madriers qui, fixés sur les membrures, forment le revêtement intérieur et extérieur du navire. Il faut que les bois employés soient sains, peu sujets à se fendre et dépourvus de nœuds. La plupart des bordages sont en chêne, et c'est en grande partie des provinces de la Baltique qu'on les fait venir. Le pin, le mélèze, le sapin, le hêtre, servent aussi quelquefois à cet usage; mais ce dernier ne peut être utilisé que dans la partie de la coque qui est sous l'eau, parce qu'il se pique sous l'influence des alternatives de sécheresse et d'humidité.

Les *mâts*, qui supportent tous les agrès et qui, dans les navires à voiles, reçoivent tout l'effort de l'agent propulseur, doivent avoir à la fois une grande résistance et une grande élasticité. Les arbres résineux seuls sont propres à cet usage, surtout les pins des Florides, ceux de Norvége, de Suède et de Russie. Le département de l'Aude produit des sapins qui pourraient soutenir la comparaison; c'est du moins ce qu'a constaté une commission chargée en 1846 d'expériences comparatives sur les qualités des diverses espèces de bois. Le *pin laricio* de la Corse sera également employé avec avantage, lorsque la création de nouvelles routes en permettra le transport à des frais moins considérables.

Nous ne dirons rien des bois employés à l'aménagement intérieur des vaisseaux; ce ne sont pas, à proprement parler, des bois de marine, et ils n'exigent pas de qualités autres que celles des bois d'ébénisterie et de menuiserie ordinaires.

On ne connaît pas exactement la dépense de bois qu'exige chaque type de navire. Pour un vaisseau à trois ponts, par exemple, la quantité nécessaire pour la construction de la coque seulement, membrures et bordages, varie suivant les constructeurs de 4,500 à 8,000 mètres cubes de bois équarris. En adoptant le chiffre de 6,000, on doit être assez près de la vérité. Comme l'équarrissage a pour effet de diminuer de moitié environ le volume des arbres employés, ces 6,000 mètres cubes équarris représentent 12,000 mètres cubes en *grume*, c'est-à-dire de bois ronds; c'est la production annuelle d'une futaie de 2,400 hectares, à raison de 5 mètres cubes par hectare. La construction de notre flotte militaire, sur le pied fixé par l'ordonnance royale de 1846, exigerait à peu près 646,000 mètres cubes équarris, et son entretien une dépense annuelle de 40,000 mètres cubes, en supposant, comme on le fait d'ordinaire, que la durée moyenne d'un bâtiment soit de vingt années (1). Comme les bois ne peuvent être employés aussitôt après l'abatage et que d'un autre côté il faut être à l'abri de toute éventualité, la marine

(1) D'après la commission d'enquête parlementaire nommée en 1849 par l'assemblée législative pour étudier les divers services de la marine militaire, la quantité de bois

Digitized by Google

tient à être approvisionnée au moins pour dix années à l'avance. C'est donc une quantité de 400,000 mètres cubes de bois de chêne qu'en temps ordinaire doivent posséder nos chantiers de construction. A ce chiffre il faut ajouter 200,000 mètres cubes de bois résineux pour la mâture et les aménagemens intérieurs.

Pour qu'un pareil approvisionnement soit efficace, il faut qu'il soit composé de pièces assorties sous le rapport des *signaux* comme sous celui des *espèces*. Sans cette condition, il ne serait qu'illusoire. S'il n'existait en effet que des pièces d'un même *signal*, des *quilles* par exemple, on ne saurait, quelle qu'en soit d'ailleurs la quantité, construire le moindre navire, puisqu'on manquerait des bois nécessaires pour les autres parties du bâtiment. Il en serait de même si les différens *signaux* ne correspondaient pas aux mêmes *espèces*, c'est-à-dire si, avec des *mèches de gouvernail* propres à des vaisseaux à trois ponts, on ne possédait que des *quilles* de chaloupes. Cette condition de l'assortiment des pièces a parfois été très négligée; c'est du moins ce qu'a constaté la commission d'enquête parlementaire. Ainsi à Cherbourg, avec un approvisionnement d'ailleurs considérable et suffisant pour huit années, s'il eût été assorti, on possédait à peine de quoi construire deux vaisseaux et quelques bâtimens secondaires; les bois droits étaient en excès, tandis que les bois courbes faisaient presque complétement défaut. Des cinq

nécessaire pour les différens types de bâtimens pourrait être en moyenne évaluée ainsi qu'il suit :

Un vaisseau de 120 canons	....	6,132	mètres cubes.
Une frégate de 60 —	....	2,752	—
Une corvette de 30 —	....	1,336	—
Un brick de 20 —	....	723	—
Un brick de 10 —	....	498	—

En appliquant ces chiffres à la composition de la flotte fixée par l'ordonnance de 1846, on arriverait aux résultats suivans :

Bâtimens à voiles.		
40 vaisseaux......................	247,280	mètres cubes.
50 frégates......................	137,600	—
40 corvettes......................	53,440	—
100 bâtimens inférieurs..........	60,000	—
Bâtimens à vapeur.		
10 frégates......................	27,520	—
90 corvettes......................	120,240	—
Total................	646,080	mètres cubes.

L'entretien annuel, évalué au 20ᵉ, sera de 32,300 mèt. cubes, soit 40,000 mèt. cubes, pour tenir compte des déchets. Ces 40,000 mèt. cubes équarris en représentent 80,000 *en grume*.

Digitized by Google

ports militaires, celui de Toulon seul était convenablement pourvu de pièces assorties. Non compris les mâts, l'approvisionnement général se montait à cette époque, c'est-à-dire en 1850, à 207,653 mètres cubes; mais, au dire du rapporteur, le défaut d'assortiment était tel que cette quantité ne représentait pas la moitié de la puissance qu'elle aurait dû offrir (1). Outre l'inconvénient d'inspirer une confiance trompeuse, des approvisionnemens ainsi constitués ont encore celui d'encombrer les arsenaux de bois inutiles, qui se détériorent de jour en jour, et d'occasionner sans profit des dépenses considérables.

Ce serait peu de posséder les bois nécessaires à l'entretien de la flotte pendant dix années, si l'on n'en assurait la conservation jusqu'au moment où ils devront être employés. Ces bois en effet sont exposés à des causes de destruction si graves et si nombreuses que, si l'on n'y prenait garde, on risquerait de perdre le fruit de toute cette prévoyance. Laissés à l'air libre, ils se fendent, se tourmentent et ne tardent pas à pourrir sous l'influence des alternatives de sécheresse et d'humidité. Sous des hangars, la pourriture est moins fréquente, mais en revanche les insectes sont plus à craindre : un des plus redoutables, le *lymexylon*, est un petit ver qui, creusant des galeries dans le tissu ligneux, en coupe les fibres dans tous les sens et lui enlève toute résistance. A Rochefort, on a signalé, depuis soixante ans, la présence d'un ennemi peut-être plus dangereux encore : c'est le *termite*, espèce de fourmi ailée qui s'attaque non-seulement au bois, mais à toute matière organique, végétale ou animale. Jusqu'à présent, il n'a heureusement pas étendu ses ravages au-delà de ce port. Pour préserver les pièces de marine, on a imaginé de les immerger dans des bassins remplis d'eau de mer; mais là surgit un autre fléau, le *taret naval*, mollusque marin qui se loge dans le bois et y creuse, en se développant, des galeries de la grosseur d'un doigt. On ne savait comment s'en préserver, lorsque Duhamel eut l'idée d'enfouir les pièces dans une vase formée avec un mélange d'eau douce et d'eau de mer. Cette vase, en se déposant à la surface, intercepte la communication de la galerie avec l'extérieur, et, empêchant l'animal de respirer, le fait périr. On a aujourd'hui adopté ce moyen de conservation dans tous les ports militaires; les bois sont enfouis dans d'immenses bassins vaseux, partagés en un certain nombre de cases qui correspondent aux pièces des différentes catégories, de telle façon que l'on sache où pêcher celles dont on a besoin. Si ce système est favorable à la

(1) Rapport de M. Maissiat sur les *Bois de marine*. *Enquête parlementaire*, tome Ier, page 503.

Digitized by Google

conservation des approvisionnemens, il a l'inconvénient d'en rendre à peu près impossible l'inventaire périodique. L'extraction et la vérification fréquentes de ces masses énormes de bois occasionneraient en effet des frais trop considérables. Aussi faut-il que, par une comptabilité minutieuse, on tienne un compte exact de toutes les pièces qui entrent dans le bassin et de celles qui en sortent; c'est le seul moyen que l'on ait de connaître la situation réelle des ressources disponibles.

On a proposé différens autres procédés pour conserver les bois de marine. En Angleterre, on a essayé le silicate de soude, ou verre soluble, qui paraît avoir donné de bons résultats. M. Maissiat, l'un des rapporteurs de la commission d'enquête, a indiqué l'emploi de la chaux, qui, ayant la propriété d'absorber l'humidité et de détruire les insectes, préserve les bois des principales causes de destruction, ainsi que le prouvent les pièces de charpente encastrées dans les murs. Enfin on a pensé que le procédé d'injection du docteur Boucherie pourrait également être appliqué ici avec avantage; mais cette attente ne semble point encore confirmée.

De tout temps, les gouvernemens se sont préoccupés des moyens d'approvisionner la marine des bois dont elle avait besoin. Il s'agissait pour eux d'un intérêt si puissant qu'ils allèrent parfois jusqu'à lui sacrifier le droit de propriété lui-même. Avant l'ordonnance de 1669, provoquée par Colbert pour arrêter la ruine dont était menacé le domaine forestier de la France, les constructeurs de navires avaient la faculté de prendre dans les forêts royales, où bon leur semblait, les arbres nécessaires aux constructions. C'était une source d'abus faciles à comprendre. Ces exploitations faites au hasard, sans soin ni contrôle, étaient désastreuses pour les forêts, dont elles compromettaient l'avenir; de plus, les bois abattus étaient souvent détournés de leur destination, et donnaient lieu à des malversations continuelles. L'ordonnance de 1669 introduisit un peu d'ordre dans l'exercice de ce droit, en restreignant le choix des arbres à ceux qui étaient compris dans les coupes annuelles. Les arbres jugés propres à la marine étaient marqués d'un marteau spécial, et livrés, après abatage et façonnage, par les adjudicataires de la coupe aux fournisseurs de la marine, qui leur en payaient la valeur d'après une estimation faite par des experts. Ce droit de martelage n'était pas restreint aux forêts royales, il s'étendait aussi à toutes celles des communes ou corporations religieuses et à celles des particuliers situées à moins de dix lieues de la mer, ou de deux lieues des rivières navigables.

Ce système resta en vigueur jusqu'en 1792, époque à laquelle, pour compléter les approvisionnemens des arsenaux, on opéra dans

Digitized by Google

les forêts nationales des coupes extraordinaires auxquelles ne participa même pas l'administration des forêts, alors complétement désorganisée. En 1801, le premier consul reconstitua cette administration; mais il étendit aussi beaucoup les prérogatives de la marine. Un tarif uniforme pour toute la France fixa d'une manière invariable le prix des arbres choisis par elle, suivant les pièces qu'ils pouvaient fournir. Les adjudicataires des coupes transportaient ces arbres équarris jusqu'aux rivières navigables, où ils devaient être reçus par la marine. Ceux qui étaient rejetés comme impropres leur restaient pour compte, et devenaient parfois d'une défaite très difficile, puisque, façonnés pour la marine, ils n'étaient plus propres aux constructions civiles, et qu'ils avaient subi en pure perte des frais de transport considérables. Il y avait donc là pour les adjudicataires une cause de dommages qui nuisit beaucoup au succès des ventes de coupes dans les forêts domaniales. Aussi arriva-t-il souvent qu'ils cherchèrent à s'affranchir des charges qui leur étaient imposées, ou même à les faire tourner à leur profit. Voici comment. Le tarif du prix des pièces de marine étant uniforme pour toute la France, quoique les bois n'eussent pas partout la même valeur, il en résultait que sur certains points la marine les payait trop cher, tandis que sur d'autres elle n'en donnait pas un prix équitable. Les adjudicataires s'entendaient alors avec les contre-maîtres chargés de la réception pour leur faire rejeter les pièces dont ils trouvaient à se défaire plus avantageusement dans le commerce, et pour leur faire accepter au contraire celles dont ils n'auraient point trouvé ailleurs un prix plus élevé. Les fournitures ne se faisaient plus alors qu'en bois de qualité inférieure, et le trésor public subissait un double préjudice.

Si le martelage ainsi exercé était onéreux pour l'état, il l'était bien davantage encore pour les particuliers. Au lieu de le restreindre, comme l'avait fait l'ordonnance de 1669, aux forêts les plus voisines de la mer, la loi du 9 floréal an XI (1803) l'étendit à tous les arbres appartenant aux particuliers, sans distinction d'essences ni de dimensions, même à ceux des parcs et des avenues. D'après les dispositions de cette loi, les propriétaires étaient tenus de faire six mois à l'avance la déclaration des arbres qu'ils voulaient abattre; la marine faisait marteler ceux qu'elle jugeait propres à son service et avait une année entière pour en prendre livraison. Ce n'était qu'à l'expiration de ce délai, et après une mise en demeure préalable, que le propriétaire avait le droit d'en disposer pour son compte, si les ingénieurs n'en avaient pas voulu. Il était difficile d'imaginer rien de plus vexatoire et de plus arbitraire. Malgré l'omnipotence qu'elle exerçait sur tous les arbres de l'empire, la marine

Digitized by Google

ne parvint jamais à satisfaire ses besoins. A plusieurs époques, elle fut obligée de faire des coupes extraordinaires, dont la dernière, celle de 1812, s'éleva à 257,000 stères. On ne put atteindre ce chiffre qu'en exploitant des arbres en pleine croissance et en ruinant ainsi l'avenir au profit du présent.

Les abus auxquels le martelage de la marine avait donné lieu étaient trop flagrans pour qu'on ne cherchât pas à y porter remède aussitôt qu'on le put. Le code forestier de 1827 le supprima dans toutes les propriétés particulières et ne le maintint que dans les forêts domaniales et communales, mais en le soumettant à une réglementation minutieuse. La marine, qui avait vivement insisté pour le maintien de ses anciens priviléges, préféra, plutôt que de subir ces conditions nouvelles, ne pas user des priviléges qui lui étaient conservés, et se pourvut dans le commerce des bois dont elle avait besoin. Ce système ne lui réussit pas mieux que les précédens, et jusqu'en 1858, époque où un décret apporta de nouvelles modifications à ce mode d'approvisionnement, les difficultés ne firent qu'augmenter chaque année.

Peut-être faut-il moins attribuer ce nouvel échec au principe même de l'acquisition par la voie du commerce des bois de marine qu'à la manière dont il était appliqué. L'*enquête parlementaire* nous donne à ce sujet des détails fort curieux. Dans chacun des cinq ports militaires, on procédait sur soumissions cachetées à l'adjudication de la fourniture d'une quantité déterminée de bois de construction; mais, comme on ne spécifiait pas à l'avance les *signaux* et les *espèces* dont on avait besoin, les fournisseurs ne livraient jamais que les bois les plus faciles à se procurer, et cela sans aucune préoccupation d'assortiment (1). Aussi en 1850 était-on arrivé à avoir des arsenaux presque dégarnis de certaines pièces, tandis que d'autres s'y trouvaient en excès. Ce système offrait encore d'autres inconvéniens. Les adjudications, qui comprenaient la fourniture tout entière d'un même port, étaient trop importantes pour qu'une concurrence sérieuse pût s'établir. De plus, la réception des pièces se faisant dans les ports de destination, les fournisseurs avaient à payer des frais de transport considérables qui grevaient également les pièces rebutées, et ils haussaient leurs prix en prévision des pertes et des frais qu'ils auraient à supporter.

En présence de ces difficultés, la marine à plusieurs reprises sollicita le rétablissement de son ancien droit de martelage dans toutes les forêts du royaume; mais ses efforts ont toujours échoué

(1) Voyez les informations données à ce sujet par M. le contre-amiral Laplace à la commission d'enquête, t. II, p. 353.

Digitized by Google

devant cet argument : que si les bois de marine existent dans ces forêts, elle peut se les procurer dans le commerce en les payant ce qu'ils valent, et que s'ils n'existent pas, ce n'est pas l'exercice du martelage qui les y produira. Néanmoins un décret du 16 octobre 1858 lui donna sur ce point une demi-satisfaction en autorisant l'administration des forêts à lui délivrer directement les pièces propres aux constructions navales qui se trouveraient comprises dans les coupes annuelles des forêts domaniales. Sans rétablir le martelage, ce décret n'a d'autre but que de permettre à l'état d'employer pour ses besoins quelques-uns des produits de ses propres forêts; comme il supprime d'ailleurs les intermédiaires, intéressés à ne livrer que des bois de qualité inférieure, il prévient les abus et malversations dont on avait eu si souvent à se plaindre. Voici comment aujourd'hui les choses se passent. Les agens forestiers, en marquant les coupes de l'année, désignent parmi les arbres qui doivent tomber ceux qu'ils jugent propres à la marine. Ces arbres, frappés d'un marteau spécial, ne sont pas compris dans la vente de la coupe; mais l'adjudicataire n'en est pas moins tenu de les abattre, de les équarrir et de les transporter sur un point déterminé de la forêt. C'est là que la marine, à laquelle avis a été donné du nombre et de la qualité des pièces réservées, en fait effectuer la réception par ses agens. Celles qui sont acceptées sont transportées à ses frais jusqu'aux ports; quant à celles qui sont rebutées, elles sont vendues par les soins de l'administration des forêts; enfin un système de comptabilité porte en recette à cette administration et en dépense à la marine la valeur des bois délivrés.

Il est à peine permis de croire que le mode inauguré par le décret du 16 octobre 1858 puisse donner des résultats beaucoup plus satisfaisans que ceux qui l'ont précédé, et qu'il suffise à garantir l'approvisionnement de nos arsenaux. Les difficultés contre lesquelles la marine a dû lutter tiennent moins aux systèmes employés qu'à la pénurie de nos forêts en bois propres aux constructions navales. Ce n'est pas d'aujourd'hui du reste que cette pénurie commence à se faire sentir, et dès le siècle dernier Duhamel se plaignait de ne plus trouver de bois de fortes dimensions et d'être obligé d'employer des bois viciés. C'est pour remédier à ce que cette situation avait de fâcheux pour le présent et de dangereux pour l'avenir qu'il ne cessa de recommander l'emploi dans les forêts de procédés de culture plus perfectionnés, et qu'il insista pour la conversion en futaies de celles de l'état et d'une partie de celles des communes et des établissemens religieux. Malheureusement ses sages conseils ne furent pas suivis, car depuis cette époque nos ressources forestières n'ont fait que diminuer, soit par l'aliéna-

Digitized by Google

tion successive des forêts domaniales, soit par l'exploitation abusive des futaies communales et particulières. Dans la situation où se trouve aujourd'hui le domaine forestier de l'état, on estime qu'il peut fournir annuellement 10,000 mètres cubes équarris de bois propres à la marine; c'est, on l'a vu, le quart de la quantité nécessaire. Il reste donc 30,000 mètres cubes à demander aux forêts communales et aux forêts particulières, qui, beaucoup plus pauvres encore que celles de l'état, sont malgré leur plus grande étendue tout à fait incapables de fournir annuellement une pareille quantité de bois de construction. Une grande partie de ceux qu'elles produisent échappent d'ailleurs à la marine militaire, qui se trouve ici en concurrence avec la marine marchande et les autres industries. Voudrait-elle, pour se les réserver exclusivement, demander, comme elle l'a déjà fait, le rétablissement du martelage dans ces forêts? Ce serait revenir à un régime déjà condammé par l'expérience, et les mêmes motifs qui l'ont fait abandonner peuvent encore être invoqués pour en empêcher le retour. Les communes ainsi que les particuliers doivent être libres de disposer des produits de leurs forêts, de les consommer directement ou de les vendre à ceux qui leur en offrent le meilleur prix, sans que l'état soit en droit de leur imposer à son profit aucun sacrifice. Même en supposant qu'on le rétablît, le martelage ne serait qu'un expédient illusoire, puisqu'il ne saurait, quoi qu'on fasse, créer des arbres qui n'existent pas.

Si la marine militaire, malgré ses prérogatives, malgré son budget considérable, malgré le personnel dont elle dispose, ne trouve pas à se procurer tous les bois dont elle a besoin, quelles difficultés ne doit pas rencontrer la marine marchande abandonnée à ses propres forces! Ces difficultés sont, avec nos lois douanières, les principales causes qui la maintiennent dans un regrettable état d'infériorité. L'entretien annuel de nos navires marchands exige 60,000 mètres cubes de chêne, non compris les bois résineux (1); c'est moitié plus que la marine militaire, qui en réclame 40,000. Pour arriver à ce chiffre, il faut donc que la marine marchande se contente des rebuts de cette dernière et qu'elle fasse venir le surplus de l'étranger. Aussi paie-t-elle ses navires un quart plus cher que les Américains ne paient les leurs.

(1) En 1858, la marine marchande en France se composait de 15,187 navires, représentant un tonnage total de 1,049,844 tonneaux. En évaluant, suivant l'usage, à un mètre cube par tonneau la quantité de bois nécessaire à la construction d'un navire, la flotte marchande tout entière représenterait 1,049,844 mètres cubes équarris, et nécessiterait pour son entretien annuel 52,400 mètres cubes, qu'il faut porter à 60,000 à cause des déchets. On admet, comme pour la marine militaire, une durée moyenne de vingt années par navire.

Digitized by Google

L'insuffisance de nos ressources prouve d'abord la nécessité pour l'état de traiter en futaie toutes ses forêts, afin d'en augmenter les produits, en second lieu l'imprudence qu'il y aurait, ainsi qu'on le demande parfois, à défricher complétement toutes les forêts de plaine pour y substituer des prairies ou des terres arables. Sans doute les forêts doivent s'étendre principalement sur les montagnes, à cause de l'influence qu'elles exercent sur le régime des eaux, et parce que, végétant sur des sols rebelles d'ordinaire à toute autre culture, elles servent à mettre en valeur des terrains improductifs; mais ce n'est que dans les plaines et sur les sols fertiles qu'on peut obtenir des bois de marine de bonne qualité. Si ce motif ne suffit pas pour empêcher le défrichement des forêts particulières, du moins est-il assez puissant pour imposer à l'état l'obligation de conserver les siennes. Toutefois ces mesures seules seraient encore inefficaces, et le seul moyen de remédier à la pénurie actuelle, c'est d'adopter le système proposé en 1826 par M. Bonard, inspecteur-général du génie maritime. Ce système, qui consiste à consacrer 80,000 hectares environ du domaine forestier de la France à la production exclusive des bois de marine, a constamment été repoussé, grâce aux efforts de l'administration des forêts, qui craignait de voir la plus belle partie de son domaine soustraite à sa gestion. Telle n'était pas cependant la pensée de M. Bonard, qui savait très bien que les ingénieurs du génie maritime sont aussi étrangers aux questions de culture forestière que les agens forestiers peuvent l'être à l'art de construire des vaisseaux (1).

Si nos forêts sont presque dépourvues de bois propres à la marine, c'est, il n'en faut pas douter, parce qu'on n'a jamais rien fait pour en accroître la quantité. La production en est si complétement l'œuvre du hasard, que, pour un chêne propre aux constructions navales, il y en a cent qui ne le sont pas. Ces arbres, abandonnés à eux-mêmes, poussent comme ils peuvent, et c'est merveille si dans

(1) Voici en effet comment M. Bonard résume sa proposition :

« Choisissez sur l'étendue des forêts de l'état une superficie du sol de la meilleure qualité, répartie entre les quatre bassins de nos principaux fleuves, à une distance modérée de nos rivières flottables;

« Que cette superficie soit exclusivement consacrée à la production des futaies navales, et spécialement affectée à l'approvisionnement ordinaire et extraordinaire de la marine royale;

« Qu'elle soit en conséquence soumise, *entre les mains de l'administration forestière*, au mode d'aménagement dit *méthode allemande;*

« Que l'institution en soit placée sous la sauvegarde commune des ministères des finances et de la marine, pour garantir à la fois sa perpétuelle intégrité et réunir dans les détails de sa régie les convenances mixtes qui peuvent seules en réaliser l'objet. » — *Des Forêts de la France dans leurs rapports avec la marine militaire*, page 61.

Digitized by Google

le nombre il s'en trouve qui conviennent à certains usages spéciaux. Les courbes qu'on rencontre sont dues à des accidens de végétation auxquels l'homme est resté étranger; c'est le vent qui a infléchi la tige dans une certaine direction, ou quelque insecte qui, en détruisant le bourgeon terminal, a favorisé le développement d'une branche latérale. Quoi de plus facile cependant que d'obtenir, quand on le voudra, des courbes et des courbans de toute espèce? Liez ensemble les cimes de deux jeunes chênes, elles se souderont, continueront à végéter et formeront après quelques années une ogive qui pourra être employée comme *varangue*; infléchissez un arbre, il fournira des courbans; dirigez chez un autre les branches dans tel ou tel sens, vous aurez des pièces coudées de toutes les formes; espacez les arbres au lieu de les laisser en massif serré, et vous leur donnerez la force et l'élasticité de ceux qui ont végété en plein air. En un mot, donnez à vos forêts une culture déterminée, et vous en obtiendrez des produits que ne fournissent qu'accidentellement celles qui sont laissées à elles-mêmes.

Le système de M. Bonard fournit le moyen d'arriver à ce résultat, puisqu'en consacrant à la production exclusive des bois de marine une partie du sol de la France, on pourra donner à cette culture spéciale tous les soins nécessaires. L'étendue de 80,000 hectares, répartie sur différens points, est suffisante pour parer à toutes les éventualités. Le chêne ne végétant pas bien à l'état pur, il faut admettre qu'une essence étrangère, telle que le hêtre ou le pin, entrera pour moitié dans la composition des peuplemens : sur une production annuelle de 400,000 mètres cubes en grume, à raison de 5 mètres cubes par hectare, le chêne figurera donc pour 200,000 mètres cubes, dont 100,000 au moins seront propres à la marine. L'équarrissage, diminuant le volume de moitié, réduira ce volume à 50,000 mètres cubes de bois équarris, quantité plus que suffisante, puisque les besoins ne se montent qu'à 40,000. Avec un pareil système, il n'y aurait plus ni difficultés avec les fournisseurs, ni abus de pouvoir sur les propriétés particulières, ni complications administratives. L'administration forestière, chargée de la gestion de ces forêts, y effectuerait chaque année les coupes, livrerait directement dans les ports les bois propres aux constructions navales, et vendrait les autres par voie d'adjudication. Non-seulement la marine aurait ainsi ses approvisionnemens assurés, mais elle pourrait, suivant les circonstances, ou se procurer par des coupes anticipées des supplémens importans, ou laisser sur pied les bois dont elle n'aurait pas l'emploi immédiat, et éviter ainsi l'encombrement des arsenaux et les ravages des insectes. Les autres forêts de la France, affranchies de toute servitude, pourraient alors satisfaire aux besoins

Digitized by Google

de la marine marchande et des autres industries, aujourd'hui sacrifiées aux exigences de la marine militaire.

La principale objection que soulève ce projet, c'est le temps nécessaire pour créer ces forêts spéciales et pour en tirer parti. Comment en effet s'embarquer dans une entreprise dont on ne pourra recueillir les fruits que dans cent ou cent cinquante ans? Cet argument, qui aurait quelque valeur dans la bouche d'un particulier, tombe de lui-même dès qu'il s'agit de l'état. Dans un siècle, les besoins seront les mêmes qu'aujourd'hui, s'ils ne sont plus grands encore, et si l'état ne s'inquiète pas dès maintenant de savoir comment il pourra les satisfaire, il ne doit pas s'attendre à ce que d'autres s'en inquiètent pour lui. Les ressources dont il dispose sont insuffisantes pour ses besoins actuels; elles le seront bien plus encore dans l'avenir, s'il ne se préoccupe de s'en créer de nouvelles. Il y a cent ans que Buffon et Duhamel conseillaient précisément à leurs contemporains l'adoption de pareilles mesures : si on les eût écoutés alors, l'état ne serait pas aujourd'hui au dépourvu. Si en 1826 seulement on avait adopté le projet de M. Bonard, les effets s'en feraient déjà sentir. Il ne s'agit pas en effet de créer en bloc une forêt tout entière et d'attendre pendant tout un siècle les produits qu'elle peut fournir. La chose est beaucoup plus simple. Il suffit que l'état, devenu propriétaire d'un certain nombre de forêts dans les plaines du midi de la France et dans d'autres lieux propres à la production des bois de marine, s'occupe dès maintenant d'y introduire le système de culture dont nous avons parlé, et qu'au fur et à mesure des exploitations il repeuple en chêne les terres voisines jusqu'à concurrence de 80,000 hectares. En très peu d'années, on obtiendrait déjà des résultats sensibles qui ne feraient que s'accroître pendant toute la période de transition. Pendant ce temps, afin de ménager autant que possible les ressources nationales, il y aurait lieu de se pourvoir en grande partie à l'étranger.

Il existe en effet, en Afrique, en Guyane, dans l'Inde, de nombreuses forêts produisant d'excellens bois de construction qui, rendus en France, coûteraient moins cher peut-être que les bois indigènes, et dont on pourrait approvisionner nos arsenaux en attendant que nos propres forêts soient en état de le faire. L'Angleterre (1), où le domaine forestier de l'état est très restreint, fait venir presque tous ses bois de marine du dehors; elle emploie en grande quantité le chêne d'Afrique, le teck de l'Inde, l'acajou, le *greenheart* du

(1) En 1850 les forêts de l'Angleterre appartenant à l'état, sur un revenu total de 50,329 liv. sterl. (1,258,000 fr.) ont fourni pour 13,061 liv. sterl. (325,900 fr.) de bois de marine. — L'importation totale des bois communs s'est élevée au chiffre énorme de 187 millions de francs, dans lequel le teck entre à lui seul pour 11,700,000 fr.

Digitized by Google

Honduras, diverses essences du Canada et de l'Australie. Le prix de revient de ces bois est assez faible pour que la marine marchande trouve elle-même avantage à s'en servir. Or tous les marchés du monde sont ouverts à la France, et de plus un traité signé en 1856 avec le roi de Siam lui donne des facilités particulières pour l'exploitation des forêts de teck, si abondantes dans ce pays. Sur la demande de M. de Montigny, le frère du roi, en faveur de qui elles constituaient un monopole, s'est engagé à favoriser par tous les moyens possibles, aux ingénieurs ou agens français, l'abatage et le débit de ces bois. La main d'œuvre étant à très bas prix (de 1 à 2 fr. par jour), on pourrait se procurer dans le pays tous les ouvriers nécessaires, et il suffirait d'envoyer de France quelques contre-maîtres pour entreprendre un système complet d'exploitation. Le gouvernement aurait ainsi des navires qui, tout en lui coûtant moins cher, seraient de plus longue durée et moins sujets aux réparations que ceux qui sont construits avec des bois indigènes. Il laisserait s'accroître nos ressources nationales pour le moment où les marchés étrangers lui seraient interdits, et favoriserait l'établissement en France d'un marché de bois exotiques où viendrait à son tour, comme cela se pratique en Angleterre, s'approvisionner la marine marchande.

III. — LES VOIES DE TRANSPORT. — LA PRODUCTION INDIGÈNE ET LE COMMERCE EXTÉRIEUR.

Le fait qui, après la production forestière, agit le plus sur l'approvisionnement des marchés et sur le prix des bois est la facilité plus ou moins grande des transports. Le bois est une marchandise encombrante, pour laquelle les frais de voiturage croissent rapidement avec la distance à parcourir, au point qu'ils ne tardent pas à couvrir et à dépasser le prix originaire de la matière transportée. Ainsi, sur une route en bon état, une voiture contenant 5 stères, qu'on paie 10 fr. par jour, conducteur compris, peut faire 40 kilomètres environ, soit 20 kilomètres pour aller et autant pour revenir; ce qui porte le prix du transport par stère et par kilomètre à 10 centimes. A 100 kilomètres ou vingt-cinq lieues, le prix du stère se trouverait grevé d'une somme de 10 francs, qui suffirait probablement pour lui interdire les marchés de ce rayon. Si la route était mauvaise, le transport, devenant plus onéreux, ne pourrait s'effectuer qu'à une moindre distance encore. C'est ce qui explique pourquoi dans des localités souvent très voisines il y a dans le prix des bois des écarts dont d'autres marchandises n'offrent pas d'exem-

Digitized by Google

ple (1). La carbonisation en forêt a pour objet d'atténuer sensiblement les frais de transport; elle diminue le volume et le poids de la matière ligneuse, tout en conservant la valeur calorifique, et réussit de la sorte à rapprocher des lieux de consommation les forêts qui topographiquement en sont éloignées. Les bois de service, qui, sous un même volume, représentent une valeur plus grande que les bois de feu, peuvent supporter des frais plus considérables et se transporter beaucoup plus loin.

Ainsi c'est le prix des bois sur les lieux de consommation qui sert de règle au propriétaire de forêts, et qui détermine le bénéfice qu'il peut tirer de ses exploitations. Lorsque ce prix ne suffit pas à couvrir les frais de transport, le propriétaire a plus d'avantage à laisser les arbres périr sur pied, ou à les brûler pour en faire de la potasse, qu'à les abattre et les façonner pour n'en obtenir aucun profit. Si jusqu'en 1852 la plupart des forêts de la Corse furent inexploitées, ce n'était pas seulement par le défaut de sécurité, c'était surtout parce qu'il n'y existait aucune route. Pour se faire une idée de ce qu'étaient les voies de communication dans cette île, il faut savoir que des *pins laricios*, qui, rendus à Toulon, valaient jusqu'à 2,000 fr. pièce, ne se vendaient pas sur pied au-delà de 2 francs, et encore ne trouvait-on pas toujours des acheteurs à ce prix. Il n'y avait pour se rendre dans les forêts que d'étroits sentiers taillés dans le roc et suspendus au-dessus des torrens. C'étaient des femmes qui transportaient sur leur tête les planches et les pièces de bois nécessaires aux constructions; les bois de chauffage arrivaient à la ville empilés sur le dos d'un mulet, et ils étaient vendus à la charge par les paysans qui circulaient dans les rues en criant : *O legno!*

Il ne suffit pas, pour rendre possible le transport des bois jusqu'aux centres de consommation, d'avoir un réseau de routes impériales ou départementales complet, se reliant à des chemins vicinaux de grande et de petite communication, toujours en bon état de viabilité; il faut en outre un système spécial de routes forestières. Celles-ci, pénétrant dans toutes les profondeurs des massifs, viennent déverser sur les premières les produits des coupes qui arrivent des points les plus reculés. Ces routes ne sont elles-mêmes que des artères principales auxquelles viennent aboutir des chemins secondaires, ouverts seulement pendant une ou deux années pour

(1) On lit dans l'exposé des motifs du projet de loi présenté dans la session du corps législatif de 1860 pour l'exécution de routes forestières : « Les adjudications de l'administration des forêts font ressortir ces contrastes d'une manière frappante; on y voit varier suivant les départemens le prix des bois de construction de 60 francs à 8 francs, celui des bois d'industrie de 45 fr. à 2 fr. 35 cent., celui des bois de chauffage de 15 fr. à 1 fr. 46 cent. »

Digitized by Google

l'exploitation de certains cantons, et abandonnés ensuite quand les coupes se trouvent portées ailleurs.

Il est fort curieux de suivre les procédés employés pour amener les arbres qu'on vient d'abattre et de façonner jusqu'à l'endroit où les voitures viennent les prendre. Les bois de feu se transportent à dos d'homme, les bois de service se traînent sur le sol avec deux bœufs attelés à l'avant-train d'un chariot; tantôt on les fait glisser par leur propre poids sur le flanc des montagnes, tantôt on fait usage de *lançoirs* et de chemins de *schlitte*. Le *lançoir* est un canal demi-cylindrique d'un mètre de diamètre à peu près, fabriqué avec des perches droites et unies, et dirigé du haut en bas de la montagne; on y jette les bois, qui descendent jusque dans la vallée emportés par leur poids. Les chemins de schlitte ont quelque analogie avec les lançoirs. Suivant toutes les sinuosités de la montagne et quelquefois jetés comme des ponts à claire-voie au-dessus des ravins et des précipices, ils sont formés de bûches parallèles distantes les unes des autres de 40 centimètres, et maintenues en place par des piquets fichés en terre. Le transport se fait au moyen d'un traîneau plat (*schlitt*) pouvant recevoir 5 ou 6 mètres cubes de bois, et muni dans la partie antérieure de deux brancards recourbés qui servent au schlitteur à le diriger. Celui-ci se retient avec les pieds à chaque échelon de cette échelle gigantesque, et arrête en s'arc-boutant la marche de plus en plus précipitée du fardeau qui le pousse. Arrivé au bas de la montagne, le traîneau est déchargé et remonté à vide pour de nouveaux voyages. Malgré les dangers qu'il présente, ce mode de transport est fort économique, et mériterait d'être plus répandu. Depuis fort longtemps en usage dans les Vosges, il a été récemment introduit dans les Pyrénées.

Quoique l'importance d'un réseau complet et bien entretenu de routes forestières n'ait jamais été méconnue, il s'en faut de beaucoup qu'il soit en France assez développé pour permettre à nos bois de s'écouler facilement vers les centres de consommation. Ces routes font souvent défaut dans les forêts communales ou particulières, et même dans les forêts domaniales elles sont insuffisantes pour les besoins du service. Un crédit de 5 millions a été voté dans la session du corps législatif de 1860 pour compléter et améliorer le réseau. Du reste, l'administration forestière n'a pas toujours été maîtresse d'ouvrir des routes partout où le besoin s'en faisait sentir, et souvent elle a été arrêtée par des exigences d'un ordre supérieur. Nous voulons parler des servitudes imposées par le génie militaire, dans l'intérêt de la défense nationale, aux territoires compris dans la zone frontière. On sait que, dans les quarante-huit départemens qui, en tout ou en partie, forment cette zone, il est interdit d'ou-

Digitized by Google

vrir aucune route, de construire aucun pont, de défricher aucun bois, sans avoir obtenu d'abord l'assentiment de l'autorité militaire. Cette mesure a pour objet de fermer l'accès du pays aux armées ennemies et de multiplier sous leurs pas les obstacles naturels tels que ruisseaux, rivières, forêts. C'est une question de salut public qui, aux yeux du législateur, doit primer toutes les autres; ce n'en est pas moins une servitude fort onéreuse qui se traduit, pour les propriétaires de cette zone, en un sacrifice pécuniaire très important. Ainsi, pour ne parler que des forêts, on a calculé que l'impossibilité d'ouvrir certaines routes, l'obligation de faire passer les autres près des points de défense, l'interdiction de les empierrer, causent annuellement au pays une perte sèche de plus de 20 millions (1). C'est un impôt indirect qui n'est pas inscrit au budget et que la France paie sans le savoir, pour se préserver des invasions étrangères. Ne serait-ce pas le cas de dire que le remède est pire que le mal, puisque depuis 1815 seulement cette crainte nous a coûté, sans compter les intérêts, près d'un milliard, c'est-à-dire plus que l'invasion elle-même, si elle avait pu avoir lieu en présence de notre formidable armée? C'est d'ailleurs un remède de l'efficacité duquel on a malheureusement le droit de douter, puisqu'il n'est pas une seule de nos frontières qui, une fois nos armées détruites, ait jamais pu opposer la moindre résistance.

Pour en finir avec les routes de terre, il faut dire un mot d'une question qui soulève chaque année les réclamations des propriétaires de bois et dont les conseils-généraux sont périodiquement saisis par des mémoires et pétitions émanant de la Société forestière (2). C'est celle des impôts extraordinaires pour l'entretien des chemins vicinaux. La loi de 1836, à coup sûr l'une des plus utiles et des plus fécondes qui aient été faites depuis trente ans, impose aux communes l'obligation d'entretenir en bon état de viabilité les chemins vicinaux de grande et de petite communication, et les autorise à y affecter soit des journées de prestation, soit des centimes additionnels, payés au prorata du montant des contributions directes. Les forêts, comme les autres propriétés, sont soumises à cet

(1) Cette zone comprend en effet les départemens les plus boisés, les Ardennes, les Vosges, le Haut et le Bas-Rhin, la Moselle, la Meurthe, le Jura, le Doubs, les Hautes et Basses-Alpes, le Var, les Pyrénées et tout le littoral; elle renferme au moins 5 millions d'hectares de forêts sur les 8 que contient la France. En évaluant à 4 stères seulement la production moyenne par hectare, et à 1 fr. par stère l'augmentation du prix du transport, on arrive au total de 20 millions, que le pays paie tous les ans en sus de ce que lui coûte l'armée.

(2) Cette société, organisée depuis un certain nombre d'années et composée de propriétaires de bois, d'agens forestiers et d'autres personnes que ces questions préoccupent à bon droit, s'est donné pour tâche la défense des intérêts forestiers.

Digitized by Google

impôt spécial, et pourtant elles ne peuvent, au même titre, profiter de ces chemins pour l'écoulement de leurs produits. Par une étrange anomalie, la loi considère les exploitations de forêts comme occasionnant des dégradations extraordinaires, et les grève, pour cause de réparations, d'un impôt supplémentaire. Rien ne justifie en réalité cette mesure exceptionnelle, qui aggrave sensiblement les charges déjà si lourdes de la propriété forestière.

Les chemins de fer ont aussi contribué à étendre les débouchés des forêts; mais la cherté de ce moyen de transport n'a pas permis de les utiliser encore d'une manière générale, et en a jusqu'à ce jour limité l'emploi au charbon et aux bois d'œuvre. Le transport par canaux est préféré non-seulement parce qu'il est plus économique, mais encore parce que les bateaux qui contiennent les bois peuvent servir de magasins et stationner dans les ports jusqu'au moment où l'on trouve des acheteurs. Toutefois les canaux eux-mêmes doivent céder le pas au flottage pour peu qu'il soit praticable. Le flottage consiste à abandonner sur les cours d'eau, soit isolées, soit réunies en trains, les bûches de bois que le courant emporte vers leur destination. Il est d'un usage fort ancien, car, d'après l'histoire, c'est par ce moyen que Hiram, roi de Tyr, fit parvenir à Salomon les cèdres nécessaires à la construction du temple de Jérusalem. Pline rapporte également que les Troglodytes se servaient de radeaux pour le commerce des bois de cinname (bois d'odeur). On ne faisait du reste alors qu'imiter la nature, qui offre tous les jours des exemples de flottage spontané. Dans les contrées primitives et couvertes de forêts, comme il s'en trouve en Amérique, on voit incessamment les fleuves rouler dans leurs eaux de nombreux troncs d'arbres qu'ils arrachent aux rivages et les entraîner vers la mer en immenses radeaux. Le fleuve des Amazones, le Mississipi et tant d'autres sont souvent encombrés par ces masses d'arbres enchevêtrés les uns dans les autres au point que la navigation demeure impossible, jusqu'à ce qu'une inondation les charrie vers l'Océan. Ces arbres sont parfois emportés par le *gulf stream*, depuis le golfe du Mexique jusque sur les côtes du Groenland et de l'Islande, où ils servent au chauffage des habitans de ces contrées déshéritées.

Ce fut vers le milieu du XVIe siècle que le flottage fut introduit en France, et qu'il devint le mode de transport le plus usité pour l'approvisionnement de Paris en bois de chauffage ou de construction. Pendant longtemps, sur la foi de Saint-Yon, qui écrivait en 1610, on avait attribué à un bourgeois de Paris, nommé Jean Rouvet, l'honneur d'avoir le premier, en 1549, fait arriver dans cette ville des trains de bois flotté depuis le fond du Morvan. Con-

Digitized by Google

sidéré pour ce fait comme le bienfaiteur de cette contrée, on lui éleva en 1828, grâce à l'initiative de M. Dupin, sur le pont de Clamecy, un monument surmonté de son buste; mais M. Frédéric Moreau, l'auteur du *Code de commerce des bois carrés*, en remontant à l'origine de cette découverte, trouva dans les archives de la ville de Paris des pièces authentiques constatant que le premier train de bois y arriva non en 1549, mais en 1546, et qu'il y fut amené par Charles Lecomte. Ce fut, paraît-il, l'occasion de fêtes et de réjouissances publiques, et Charles Lecomte reçut du prévôt des marchands le titre de *premier expérimentateur du flottage*. Jean Rouvet eut du moins le mérite de vulgariser cette découverte et de faire sur d'autres cours d'eau ce que Lecomte avait déjà fait sur l'Yonne. Depuis ce moment, de nombreuses ordonnances n'ont cessé de faciliter la pratique du flottage. C'est par ce moyen que les cours d'eau qui débouchent dans la Seine au-dessus de Paris, l'Aisne, l'Ourcq, l'Yonne, la Marne, l'Aube, le Loing, le canal de Briare, celui d'Orléans, celui de Bourgogne, etc., viennent déverser dans ce fleuve les bois des contrées qu'ils traversent, et que réclame la prodigieuse consommation de la capitale.

Il y a deux espèces de flottage, le flottage à bûches perdues et le flottage en trains. Le premier, comme son nom l'indique, consiste à jeter pêle-mêle dans les cours d'eau les bois façonnés, qui sont entraînés tous ensemble jusqu'aux ports les plus voisins, où ils sont repêchés et rassemblés en trains. Pratiqué seulement sur les rivières non navigables, où il ne peut gêner la circulation des bateaux, ce système n'en exige pas moins quelquefois des travaux d'art assez importans. En France, le flottage est pratiqué sur un très grand nombre de rivières, mais c'est sur la Haute-Seine et les affluens de ce fleuve qu'il a surtout été l'objet de la sollicitude administrative. Depuis sa source jusqu'à son embouchure en Seine, l'Yonne reçoit cinquante-six cours d'eau annuellement flottables à bûches perdues. Entre Armes et Montereau, on rencontre cinquante-sept ports spacieux où l'on dépose les bois que l'on doit mettre en trains; enfin trente étangs peuvent à volonté se déverser dans la rivière et fournir les eaux nécessaires pour emporter les bois. Malheureusement les localités qui ne concourent pas à l'approvisionnement de Paris n'ont pas été aussi bien partagées, et on a dû en maint endroit abandonner le flottage, qui était précédemment exercé. Ne faudrait-il pas attribuer ce résultat à ce que la police des petits cours d'eau, qui rentrait autrefois dans les attributions de l'administration des *eaux et forêts*, dépend aujourd'hui de celle des *ponts et chaussées*, moins intéressée à les conserver flottables, et occupée de travaux qu'elle considère comme plus importans? En Allemagne, il n'est pas

Digitized by Google

un ruisseau qui n'ait un barrage fixe ou mobile et qui ne soit approprié au flottage. Le départ de la première éclusée de bois sur la Murg est un spectacle qu'on donne chaque année aux baigneurs de Bade, et la solennité de cette opération est une preuve de la haute importance qu'on y attache.

Lorsque les bois, jusqu'alors abandonnés à eux-mêmes, sont arrivés au point où la rivière commence à être navigable, ils sont retirés de l'eau et rassemblés en trains. Ces trains, conduits par un ou plusieurs hommes, sont, au début de la course, formés de quelques pièces seulement; ils augmentent à mesure qu'ils avancent et que la rivière devient plus profonde. Ceux qui sont apportés par les divers affluens se réunissent peu à peu et finissent par former ces radeaux qu'on voit arriver à Paris, et dont le passage sous les ponts est toujours pour les promeneurs un vif objet de curiosité. Sur le Rhin, les trains, formés de troncs de sapins, ont souvent 300 mètres de longueur et renferment jusqu'à 15,000 mètres cubes de bois. Ils sont dirigés par une vingtaine d'hommes en gilet rouge, en veste blanche, en bonnet de loutre, armés d'immenses gaffes, dont ils se servent avec une grande adresse pour éviter les tourbillons et les bancs de sable de ce fleuve capricieux. Ils conduisent ainsi jusque dans les chantiers de la Hollande, où ils seront transformés en navires marchands, les magnifiques arbres qui tapissaient les vallées ombreuses de la Forêt-Noire.

La production annuelle du domaine forestier de la France, dont l'étendue, d'après M. Maurice Block (1), est de 8,804,551 hectares, s'élève à 35 millions de stères environ, valant sur pied 206 millions de francs, et sur les lieux de consommation plus de 500 millions. Ce chiffre ne représente cependant qu'une partie de la production totale, car il ne comprend pas les bois fournis par les haies, parcs et jardins, qu'il est impossible d'évaluer, même approximativement. Quant à la consommation, elle ne fait que s'accroître d'année en année. Le prix des bois de service a doublé depuis 1814; dans le bassin de la Seine, le mètre cube de chêne s'est élevé de 32 à 60 fr.; le bois d'industrie a suivi la même progression et a passé de 15 à 28 francs. Le chauffage est resté, ou peu s'en faut, stationnaire. C'est aux constructions de toute nature, à l'accroissement de notre matériel naval, militaire et marchand, à l'exécution du réseau des chemins de fer, à toutes ces choses enfin qui se résument dans le seul mot de *progrès*, qu'il faut attribuer ce résultat. En même temps que les prix haussaient sur le marché intérieur, les importations de bois étrangers augmentaient dans une énorme proportion. Ces im-

(1) *Statistique de la France comparée avec les autres états de l'Europe.* Paris, 1860.

Digitized by Google

portations, qui en 1847 représentaient une valeur de 43 millions de francs, se sont élevées en 1859 au chiffre de 106 millions. Les exportations dans cette dernière année ayant été de 17 millions, il reste un excédant de 89 millions qui représente en quelque sorte le déficit de la production ligneuse de la France comparée aux besoins de sa consommation. Il ne s'agit ici, bien entendu, que des bois communs, c'est-à-dire du bois à brûler, bois de construction, merrains, perches, échalas, etc., et non des bois employés dans l'ébénisterie ou la teinture.

Lorsqu'on jette les yeux sur les tableaux du mouvement commercial des différens pays, on voit que le plus souvent les bois figurent à la fois à l'importation et à l'exportation, et souvent même pour des chiffres très élevés. Cette apparente anomalie s'explique par cette circonstance, que, le bois étant d'un transport difficile, il est parfois plus économique de le faire venir d'un pays voisin que d'une région plus reculée de l'intérieur, tandis que d'un autre côté on trouve du bénéfice à l'exporter sur les points où des forêts abondantes sont limitrophes de pays qui en sont dépourvus. Du reste, les bois des diverses contrées n'ont pas tous les mêmes qualités, en sorte qu'il s'établit entre elles des échanges constans. Ainsi ces importations ne nous procurent pas seulement l'appoint qui nous manque, elles nous fournissent encore des bois propres à des usages auxquels les nôtres ne conviendraient qu'imparfaitement. Pour les constructions navales, nous l'avons vu, on préfère de beaucoup les chênes de la Toscane et des États-Romains à ceux du nord de la France, qui étant moins sujets à se fendre, sont en revanche recherchés pour les ouvrages de menuiserie. Il en est de même des merrains, qui servent à fabriquer les barils et tonneaux, et dont la qualité dépend beaucoup des substances solubles contenues dans le tissu ligneux. L'acide gallique, la quercine, le tannin, ont en effet une grande influence sur la conservation des liquides et peuvent leur donner une saveur désagréable; aussi les meilleurs merrains sont-ils ceux de Russie et des États-Unis, qui renferment fort peu de pareilles substances.

Dans le chiffre de 106 millions, qui représente la valeur des bois importés en France, les bois de construction entrent à eux seuls pour 69 millions, les bois d'industrie pour 32 millions, les bois de feu pour 3 millions seulement, le liége, l'osier, etc., pour 2 millions. Les principaux pays de provenance sont la Russie, la Suède, la Norvége, les États-Unis, qui malheureusement s'appauvrissent sensiblement, et qui bientôt peut-être ne pourront plus satisfaire à des exigences toujours croissantes.

Les forêts de la Russie sont de jour en jour dévastées par les incen-

Digitized by Google

dies et les abus des exploitations (1). La superficie boisée de la Russie d'Europe, qui était en 1783 de plus de 150 millions d'hectares, c'est-à-dire du quart environ de la superficie totale, a bien diminué depuis cette époque. Les forêts d'ailleurs sont très inégalement réparties sur toute l'étendue de ce vaste empire. Dans le nord, elles forment des massifs immenses et couvrent des gouvernemens tout entiers, tandis que dans les provinces méridionales elles font si absolument défaut, que les habitans n'ont pas d'autre combustible que la paille, le fumier, les joncs et les bruyères. Dans la Finlande, la Lithuanie, la Russie-Blanche, la Petite-Russie, l'extrême abondance et la pénurie se touchent en quelque sorte. C'est ainsi qu'à Moscou le bois de chauffage se paie 30 pour 100 plus cher qu'à Paris, tandis qu'à quelques lieues de là il se vend à peine le dixième de ce prix. Les essences qui forment les forêts sont le pin, le sapin et le mélèze, qui s'y trouvent tantôt à l'état pur, tantôt mélangés de bouleaux, de chênes, de hêtres ou de tilleuls. Comme ceux de la Russie, les sapins de la Suède et de la Norvége sont très estimés. Ils ont dans ces contrées froides une croissance très lente, mais en même temps très régulière, qui leur donne une force et une élasticité très précieuses pour la mâture des vaisseaux. Malheureusement ces qualités exceptionnelles ont provoqué des exploitations imprévoyantes; les magnifiques forêts qui couvraient les flancs des Alpes scandinaves s'appauvrissent de jour en jour, quoique la contenance en soit encore très considérable, puisqu'on ne l'évalue pas à moins de 35 millions d'hectares pour la Suède seulement. Le déboisement serait pour ces pays une véritable calamité, car une fois que la vie végétale est détruite, elle ne se réveille plus sur ce sol glacé. L'Allemagne et l'Italie fournissent également une certaine quantité de bois à la France, mais dans une proportion relativement

(1) Dans un ouvrage publié en 1860, *les Forces productives, destructives et improductives de la Russie*, un agronome français, M. A. Jourdier, confirme de tout point les appréciations faites déjà en 1846 par M. de Haxthausen : « Au lieu de ce grand pays à bois immenses dans lequel on croit arriver, on ne voit partout que forêts rares et saccagées par le vent ou par la hache du *moujik*, on ne rencontre que bois coupés plus ou moins nouvellement défrichés. Il n'y a peut-être plus un seul endroit en Russie où il n'y ait à déplorer la dévastation de l'homme ou celle du feu, ces deux mortels ennemis de la sylviculture moscovite. Ce que nous disons est si vrai que les esprits clairvoyans en sont déjà à prévoir une crise qui pourrait bien être terrible, si la découverte d'un plus grand nombre de gisemens d'un nouveau combustible, comme la houille ou l'anthracite, ne venait bientôt en atténuer les futurs effets. S'il était possible d'élever quelques doutes sur ce que nous avançons ici, nous citerions le déboisement de toutes les rives du Volga, dont on paie aujourd'hui si cher les conséquences.... La Russie n'est donc pas, comme on le croit généralement en Occident, une sorte de vaste forêt vierge, recélant des arbres gigantesques pour la construction et du bois de chauffage en quantité incommensurable : il s'en faut du tout au tout. »

Digitized by Google

restreinte. Ce dernier pays aurait pu cependant, s'il avait conservé ses forêts, devenir le centre d'un marché important, surtout en bois de marine. L'amirauté anglaise a même entretenu à Livourne des agens spéciaux pour en fournir à ses arsenaux; mais ce commerce est bien tombé depuis quelques années, et c'est à peine si Livourne exporte maintenant 3,000 stères de bois de construction, dont les deux tiers en Angleterre, et le reste en France.

Il en serait de même de la Turquie, si l'on y trouvait quelque sécurité, car elle renferme une étendue de 8 millions d'hectares de forêts à peu près inexploitées. Le gouvernement turc a bien songé à tirer parti de ces richesses naturelles, lorsque, galvanisé par la guerre d'Orient, il secoua pendant un moment sa torpeur habituelle. Il demanda même à la France de mettre à sa disposition des agens pour étudier les ressources forestières du pays, pour y organiser des exploitations et y créer un personnel spécial. Deux fonctionnaires de l'administration des forêts, MM. Sthême et Tassy, furent envoyés en Turquie, et depuis quatre années ils se dévouent à former des élèves (1), à étudier les projets de travaux publics, à préciser les bases d'un code rural et forestier : tâche difficile et ingrate dans un pays où il n'y a ni organisation administrative, ni code civil, où l'on ignore comment peut s'acquérir et se transmettre la propriété foncière, où l'on ne sait même pas à qui elle appartient, mais tâche bien digne de tenter l'ambition de la France, et qui prouvera une fois de plus qu'après avoir versé son sang pour sauver la Turquie, elle n'a reculé devant aucun effort pour la régénérer.

Les États-Unis sont pour la France un centre d'approvisionnement des plus remarquables. Les forêts y sont, quant aux essences, à peu près semblables à celles de nos climats, mais elles ont un aspect grandiose que ne présentent pas les nôtres. Les arbres atteignent sur ce sol vierge des dimensions prodigieuses, et il n'est pas rare, surtout en Californie et dans l'Orégon, de trouver des pins de 100 mètres de hauteur sur 10 mètres de circonférence. Ces arbres gigantesques sont employés dans la marine, et servent de fret de retour aux bâtimens qui transportent des émigrans. Le territoire de l'Amérique du Nord n'était autrefois qu'une vaste forêt sillonnée d'immenses cours d'eau et entrecoupée de prairies et de savanes.

(1) Une école forestière a été créée à Constantinople et placée sous la direction spéciale de M. Tassy. Le *Journal de Constantinople* vient de nous apprendre que des examens de sortie ont eu lieu pour la première fois à la fin de l'année 1860, en présence du grand-vizir lui-même et de plusieurs autres grands dignitaires. Neuf élèves ont été reconnus aptes à être employés comme agens forestiers et vont être chargés de la gestion de 100,000 hectares de forêts, dont on espère un revenu annuel de 6 millions de francs.

Digitized by Google

La forêt a disparu en partie, mais ce qui en reste suffit pour alimenter un commerce considérable. Le transport se fait par les fleuves, au moyen de radeaux qui descendent jusqu'aux ports d'où ils sont expédiés en Europe. C'est des états de l'ouest, les moins peuplés encore, que vient la plus grande partie de ces bois, dont Chicago est l'entrepôt général. Située sur le lac Michigan, cette ville communique par des lacs et des canaux, d'un côté avec le Saint-Laurent, de l'autre avec l'Hudson, et peut envoyer sans transbordement les trains soit à Québec, soit à New-York.

Jusqu'à présent la France a tiré peu de bois du Canada. Cependant, plus encore que les États-Unis, le Canada est une contrée de forêts. Sur quarante mille lieues carrées qui en forment la superficie, le dixième à peine est livré à la culture, le surplus est complétement boisé. Un fleuve immense, le Saint-Laurent, traverse le pays dans toute sa largeur, formant une immense vallée, limitée par la chaîne des Laurentides et celle des Apalaches. Ce fleuve, qui sort du lac Ontario, peut être remonté par les plus forts bâtimens jusqu'à Québec, à cent cinquante lieues de son embouchure; il reçoit dans son cours de nombreuses rivières, presque toutes canalisées, qui amènent des bois des points les plus reculés. L'exploitation des forêts et les différentes industries qui en dépendent n'occupent pas moins de trois mille entrepreneurs et vingt mille ouvriers bûcherons et flotteurs. Les essences qu'on y trouve sont le chêne, l'érable, le noyer, le charme, l'orme, le frêne, le pin, le sapin et un arbre particulièrement propre aux constructions navales, connu sous le nom d'*épinette rouge* ou *tamarac*, dont le bois est à peu près incorruptible. Tous ces arbres, qui croissent en massifs serrés, atteignent de grandes dimensions, et il n'est pas rare de rencontrer des pins pouvant fournir des mâts d'une seule pièce pour des navires de 2,000 tonneaux. Grâce aux cours d'eau, les bois arrivent à Québec à très peu de frais, et donnent lieu à une exportation qui s'élève annuellement à plus de 50 millions de francs. Ce chiffre ne comprend que les bois bruts, et pour avoir une juste idée de ce commerce, il faut y ajouter ceux qui sont transformés en charbon ou en potasse et ceux qui sont devenus des navires, car Québec est déjà maintenant un des plus grands chantiers de constructions navales du monde. Le commerce des bois n'y est pas tout à fait abandonné à lui-même, et le gouvernement colonial exerce une certaine surveillance par l'intermédiaire d'inspecteurs spéciaux chargés de contrôler la qualité et les dimensions des pièces. Celles-ci sont classées par catégories et marquées d'une lettre particulière; celles qui ne sont pas jugées assez bonnes sont mises au rebut. Notre consul à Québec, M. Gauldrée-Boilleau, a récemment adressé au gouvernement

Digitized by Google

une collection d'échantillons de bois, avec l'indication des prix auxquels ils pourraient être livrés dans cette ville. Il a joint à cet envoi une lettre qui renferme de nombreux détails sur le commerce du Canada et sur l'avenir de cette contrée (1). Cette collection et les pièces à l'appui ont été mises à la disposition du public, au ministère du commerce.

Nous ne dirons rien des autres contrées, bien qu'il y en ait parmi elles qui dans l'avenir pourront offrir des ressources importantes : le peu de sécurité qu'on y rencontre, le défaut de routes, l'insalubrité du climat, y rendent jusqu'à présent l'exploitation des forêts fort difficile et le commerce des bois peu avantageux. Telle est la situation de l'Australie, de l'Amérique centrale, de l'Amérique du Sud, de la plus grande partie de l'Asie et de l'Afrique tout entière. On ne tire guère aujourd'hui de ces pays que des bois précieux, qui en raison de leur prix élevé peuvent supporter des frais d'extraction et de transport plus considérables que les bois communs, les seuls dont nous ayons cru devoir nous occuper ici.

Les produits forestiers ne sont soumis à l'entrée en France qu'à des droits de douane très modérés; mais jusqu'en 1860 la plupart d'entre eux étaient prohibés à la sortie. Aujourd'hui les bois de toute espèce, comme les écorces à tan, peuvent sortir librement. C'est ainsi que les forêts, affranchies du régime d'exception auquel si longtemps elles ont été soumises, rentrent peu à peu dans le droit commun qui régit les autres propriétés. On a déjà fait beaucoup en réduisant le nombre des cas où le défrichement doit être prohibé, en établissant la liberté du commerce des bois à l'intérieur et à l'extérieur, en supprimant le droit de martelage de la marine; mais il reste à dégrever la propriété forestière des charges exceptionnelles qui lui sont encore imposées. Espérons que cette réforme aura son tour, et que les nombreuses industries qui vivent des forêts y trouveront une source de prospérité nouvelle.

J. Clavé.

(1) « La rivière d'Ottawa, dit M. Gauldrée-Boilleau, sur les bords de laquelle est situé Bytown, la future capitale du Canada, est un des centres les plus considérables d'exploitation forestière. Un *meeting* vient d'y avoir lieu; on y a discuté une série de questions sur le commerce des bois; on a rejeté l'idée d'un droit d'exportation, invité les autorités locales à s'immiscer aussi peu que possible dans le commerce des bois, et à borner leur action d'une part à veiller à la conservation des forêts, de l'autre à améliorer les voies de navigation, notamment le cours de l'Ottawa, qu'il serait facile de relier au lac Huron par la Rivière-Française (*French River*), le lac Nipissing et la rivière Mattawan... Les plans auxquels cette idée se rattache ne sont du reste pas nouveaux; ils sont vastes et ne tendraient à rien moins qu'à déplacer, au profit du Canada, le mouvement commercial qui s'opère entre l'ouest des États-Unis et l'Europe, par l'intermédiaire de New-York et de Boston. » — Lettre du 9 janvier 1860.

Digitized by Google

RÉCITS ET PAYSAGES

I. — A LA LISIÈRE DU BOIS.

Le soleil s'est levé, la forêt tout entière,
Vermeille encor de son premier baiser,
Frissonne, et les oiseaux saluant la lumière,
Dans les arbres en fleur qui bordent la lisière,
Les gais oiseaux commencent à jaser.

Sur les ronces qui fleuronnent
De légers papillons bleus
Tourbillonnent;
A l'entour des saules creux,
Les mouches à miel bourdonnent
Comme des écoliers quand le maître est loin d'eux.

Jeunes rayons, jeune ramure,
La jeunesse est partout! O bois de mon pays,
O forêt, sombre mer aux vagues de verdure,
Sources en pleurs, ravins profonds, épais taillis,
Je vous retrouve enfin, ô mes amis d'enfance!
Dans vos rameaux épanouis,
J'entends encor cet air de fête et d'espérance
Dont vous m'avez bercé, grands bois de mon pays!

Sous la voûte des feuillées
De rosée encor mouillées,
Je crois voir à travers les vapeurs du matin
Ma première jeunesse en larmes, qui se lève
Et qui me crie en me tendant la main :
— Qu'as-tu fait de notre beau rêve?...

Oh! mes chers compagnons, mes rêves de vingt ans,
Sont dispersés à tous les vents.
Vous dirai-je leurs aventures?...
A quoi bon? Pourquoi revenir
Sur un amer souvenir?
Pourquoi rouvrir de saignantes blessures?

Non, mes amis, apprenez seulement
Que celle que j'aimais m'a trompé lâchement.
Son nom flétri reste dans ma mémoire,
Comme au fond d'un cercueil un cadavre hideux,
Et je veux oublier son odieuse histoire
Dans les détours de vos sentiers ombreux;

Car je reviens à vous, ô seuls amis fidèles,
Érables, noisetiers feuillus,
Sveltes bouleaux aux branches frêles,
Je ne veux plus vous quitter, jamais plus!

Vous me consolerez; l'ombre de la futaie
Calmera la douleur dont mon cœur est rempli,
Et les petits oiseaux qui nichent dans la haie
Me chanteront la chanson de l'oubli.

Errant dans les herbes baignées
Par l'humidité du matin,
Au fond des traînes imprégnées
De parfums de sauge et de thym,
J'écouterai le chant lointain
Des bûcherons et des cognées.

J'épierai les enfans épars dans les halliers
Et les taillis rouges de fraises,
J'irai causer le soir avec les charbonniers
Qui veillent accroupis auprès de leurs fournaises.

Et dans vos profondeurs, ô grands bois assoupis,
J'essaierai d'oublier qu'il est de faux amis,
Et qu'en ce monde plein de navrantes misères,
Il naît des lâchetés, comme il naît des vipères
Et de froids scorpions sous les pierres tapis.

Digitized by Google

II. — LA COMPLAINTE DU VENDREDI SAINT.

Voici le vendredi de la sainte semaine.
Les enfans des hameaux, quand l'aube luit à peine,
S'assemblent sur la place, et les voilà partis
Pour les bois, les aînés guidant les plus petits.
Ils suivent les détours des agrestes allées
Et vont devant le seuil des fermes isolées
Chanter selon l'usage et demander des œufs.
Silvain, le plus âgé, fier de ses sabots neufs,
Les fait gaîment sonner sur les cailloux, et Jacques
Répète la chanson et rêve aux œufs de Pâques.
Landry, l'enfant de chœur, porte le grand panier;
Le petit Jean-Louis, qui marche le dernier,
Tout aise et tout gaillard au sortir de l'école,
Se taille un vert sifflet dans un rameau de saule.
Avril dans les taillis pousse de fins bourgeons,
Et les fleurs qui déjà s'ouvrent dans les buissons, —
Narcisses, jolis-bois, primevères mielleuses, —
Paraissent agiter leurs têtes curieuses
Et saluer le groupe errant des écoliers.
Mais bientôt, par-dessus les branches des halliers,
On voit fumer les toits de la première ferme.
Pénétrant dans l'enclos qu'une barrière ferme,
La troupe des quêteurs se glisse sans parler
Jusqu'au seuil entr'ouvert d'où l'on peut contempler
Le bahut rebondi, le dressoir où tout brille
Et le chaudron fumant sur le feu qui pétille.
Aux aboiemens des chiens, la maisonnée accourt :
La mère, les enfans, les valets de labour.
Les écoliers, rangés en cercle, font silence
Et se prennent les mains; l'enfant de chœur commence,
Puis, sur un rhythme lent, mélancolique et doux,
Avec leurs jeunes voix ils l'accompagnent tous :

« Laissez dormir vos troupeaux dans l'enceinte,
Dans les sillons laissez souffler les bœufs,
Et venez tous entendre une complainte
Qui fait monter les larmes dans les yeux.

« Venez ouïr le chant de Notre-Dame,
La pauvre mère au cœur sept fois navré;

Sur le calvaire elle pleure et réclame
Son fils Jésus que Judas a livré.

« Tu l'as vendu, Judas, ô Juif immonde !
Trente deniers, traître, tu l'as vendu !
Ton nom, Judas, jusqu'à la fin du monde,
Sera maudit pour ce sang répandu !

« Tu le surpris au jardin des Olives;
Le blond Jésus, doux comme une brebis,
Laissa les fers meurtrir ses mains captives
Et les soldats déchirer ses habits.

« Avec des cris de mort, chez le grand prêtre
Ils l'ont traîné. Son corps brisé saignait,
Et sur le seuil, Pierre, oubliant son maître,
Au chant du coq trois fois le reniait...

« Enfans des bois, pâtres de la prairie,
Laissez vos yeux de larmes se remplir;
Pleurez le fils de la vierge Marie,
Qui sur la croix pour nous s'en va mourir.

« Un coup de lance a troué sa poitrine,
Son sang jaillit; — le maître bien-aimé,
Penchant son front tout couronné d'épine,
Pousse un soupir, et tout est consommé.

« Vous qui venez d'entendre la complainte,
Donnez, donnez des œufs blancs au chanteur,
Et vous irez, avec la Vierge sainte,
Droit vous asseoir près de Notre-Seigneur. »

Le chant monte, pareil aux rumeurs d'une ruche,
Puis se tait. La fermière alors ouvre la huche
Aux panneaux de noyer reluisans comme l'or;
Les œufs nouveaux pondus, les œufs tièdes encor
Glissent dans le panier tout tapissé de mousse.
La bande des chanteurs s'éloigne. Leur voix douce
S'affaiblit et s'éteint dans le sentier qui fuit.

Ainsi de ferme en ferme ils vont jusqu'à la nuit.
Quand la première étoile à travers le feuillage
Tremble comme une larme, ils rentrent au village.
Leur pas plus lent trahit la fatigue et l'effort,
Et d'œufs frais le panier est rempli jusqu'au bord.

Digitized by Google

III. — LE MAI.

Le chemin est tout parfumé
De muguets qui s'épanouissent;
Claire est la nuit, les bois verdissent,
Et c'est demain le premier mai.
Vers minuit, parmi les cépées,
Soudain résonnent à la fois
Un bruit sourd de branches coupées
Et de jeunes éclats de voix.

Ce sont les garçons du village
Qui se glissent dans les taillis,
Éveillant les oiseaux des nids
Et les chevreuils sur leur passage.
Dans le fond des gorges ombreuses
Ils vont, alertes maraudeurs,
Dérober aux arbres en fleurs
Un mai vert pour leurs amoureuses.

Sous la serpe au fil acéré
Tombez, frémissantes verdures!
Et vite, rubans et dorures...
Salut, joyeux mai chamarré!
Au vent matinal ta ramée,
Dès que le soleil paraîtra,
Sur le seuil de la bien-aimée
Fièrement se balancera.

Ensemble, la saison nouvelle
Et les frais bourgeons des *fayards* (1)
S'épanouiront aux regards
De l'amoureuse jeune et belle...
Mais l'aube blanchit, hâtez-vous.
Malheur à celui qui s'attarde!
Sur sa forêt, comme un jaloux,
Nuit et jour veille le vieux garde.

Travaillé par mille soupçons,
Il se lève quand tout repose;
Fusil au dos et l'œil morose,
Le voilà qui bat les buissons.

(1) Jeunes hêtres.

Il jure en découvrant la trace
De plus d'un hêtre frais coupé.
Vain dépit et vaine menace!
Les maraudeurs ont décampé.

Parmi les fougères mouillées,
Le garde revient au logis.
— Vers les cieux que l'aube a rougis
Les alouettes réveillées
Montent, montent. — Voici le jour,
Le soleil luit dans la clairière,
Les nids gazouillent à l'entour :
Tout est fête, joie et lumière.

Il arrive... et reste sans voix;
Svelte et pimpant, un brin de hêtre
S'étale devant la fenêtre
Et raille le garde aux abois.
Sa fille, à la croisée ouverte,
Sourit en tordant ses cheveux;
Derrière la ramure verte,
On voit briller ses grands yeux bleus.

Le vieux contemple avec tendresse
Ces yeux de véronique en fleur,
Et déjà chantent dans son cœur
Mille souvenirs de jeunesse;
Le voilà qui rit, désarmé,
Et tout ému, voilà qu'il pose
Un gros baiser sur le front rose,
A travers les branches du mai.

IV. — RENCONTRE.

C'était au fond d'un bois, au détour d'un chemin,
Dans le taillis épais disparaissant soudain.
Le bois était profond et le sentier rapide;
L'herbe y croissait menue, et, sur la berge humide,
Des menthes imprégnaient l'air de leur saine odeur.
La solitude était si grande et la fraîcheur
Du sommet des rameaux tombait si mollement,
Que mon cœur se taisait, pris d'assoupissement.
Mon corps s'était creusé dans la mousse une couche,
Et je croyais sentir se fondre dans ma bouche

Ce doux fruit du lotus qui fait tout oublier...
J'entendis tout à coup sur l'herbe du sentier
Un murmure léger, un frôlement de robe.
Les feuilles frémissaient comme au lever de l'aube,
Et je vis dans l'allée aux feuillages tremblans
Une enfant de seize ans s'avancer à pas lents.
C'était une mignonne et svelte jeune fille;
Les rameaux verdoyans des massifs de charmille
L'entouraient et formaient un cadre à sa beauté.
Son front doré, sa joue au tissu velouté
Avaient ces tons foncés et nuancés de rose
Que sur les fruits mûris le soleil d'août dépose.
Ses noirs cheveux, nattés en bandeaux, s'enroulaient
Sur les tempes; ses yeux, ses grands yeux bruns jetaient
A travers de longs cils des gerbes d'étincelles.
Comme un oiseau qui fait l'épreuve de ses ailes,
Ils s'ouvraient, se fermaient, puis se rouvraient encor.
Son sein, paisible et pur comme un enfant qui dort,
A peine soulevait l'étoffe noire et grise
Du corsage noué par des rubans cerise.
Sa taille était flexible, et ses deux petits pieds
Dans l'herbe du chemin disparaissaient noyés.
Avec ses beaux bras nus, sur sa jeune poitrine
Elle tenait serrés des rameaux d'aubépine,
De verts épis de seigle et de rouges pavots.
Elle avait tout pour elle, et les boutons éclos
En mai n'étalent pas de plus fraîches surprises,
Ni la rose en été de couleurs plus exquises;
La jeunesse, l'éclat, la grâce, elle avait tout.
Elle passa, mon cœur battit, et jusqu'au bout
Du sentier sinueux qui descend vers la plaine,
Mon regard la suivit...

Dans l'herbe, au pied d'un chêne,
Une humble véronique ouvrait ses épis bleus;
Des papillons volaient, tournoyant deux à deux.
— Aime! — disaient la fleur et l'insecte rapide :
— Aime! le ciel maudit ceux dont le cœur est vide. —
Et, tandis qu'un oiseau sur son nid gazouillait,
J'entendis en moi-même une voix qui chantait
Une chanson nouvelle, une chanson meilleure...
Quand de la floraison la séve a marqué l'heure,
L'aloès épineux pousse un bouton vermeil

Qui se gonfle et grandit, chauffé par le soleil;
Puis l'enveloppe éclate, et la fleur séculaire,
Comme un splendide écrin, s'ouvre en pleine lumière.
— Faisant explosion dans mon cœur réjoui,
Ainsi l'amour nouveau s'était épanoui.

V. — LA CHANSON DU BUCHERON.

Pour les grands bois ensemble
Partons au jour naissant,
Et choisissons un tremble,
Un tremble verdissant.
Qu'il soit svelte et superbe!
O ma brune aux yeux bleus,
Abattons-le dans l'herbe
A nous deux.

Il craque, il penche, il plie...
Victoire! il est tombé.
Vite, vite, une scie
De fin acier trempé!
De la racine aux branches,
Dans le tronc vigoureux,
Coupons de minces planches
A nous deux.

Avec les planches blondes
D'où la séve jaillit,
Pour nos noces fécondes
Construisons un doux lit.
La mousse fine pousse
Au pied des saules creux;
Emplissons-le de mousse
A nous deux.

Puis avec la ramure
Préparons un berceau
Tapissé de verdure,
Frais comme un nid d'oiseau.
Pour la couche légère,
Pour l'oreiller moelleux,
Tressons, tressons du lierre
A nous deux.

Digitized by Google

Voilà la couche prête,
Voilà l'enfant venu.
Dans la barcelonnette
Il s'endort demi-nu.
Berçons, berçons ensemble
Le mignon aux yeux bleus
Qui sourit et ressemble
A nous deux.

VI. — LA CHERCHEUSE DE FRAISES.

Dans les jeunes taillis et les coupes récentes
D'où s'exhale l'odeur des fraises mûrissantes,
Depuis le fin matin, la fille du vannier
Emplit de fruits pourprés sa corbeille d'osier.
Elle est mignonne et brune, elle a seize ans; sa taille
Est souple comme un jonc. De son chapeau de paille
S'échappent ses cheveux trop lourds et dénoués.
Les bords de son jupon que la ronce a troués
Trahissent les contours de ses deux jambes nues,
Deux jambes de chevrette aux attaches menues
Que le soleil de juin dore sans les hâler.
Déjà son sein naissant commence à se gonfler,
Et quand elle s'arrête afin de prendre haleine,
On voit frémir les plis du corset de futaine.
La course et le temps chaud ont mis sa joue en feu,
Et l'éclat de l'été brille dans son œil bleu.
Il est midi : glissant par maintes échappées,
Le soleil comme un plomb tombe sur les cépées,
Et jusqu'aux lézards verts sous les pierres tapis,
Tous les hôtes des bois reposent assoupis.

Lassée, elle descend jusqu'au fond d'une *combe*
Où, dans le creux formé par un roc qui surplombe,
Goutte à goutte, une source à travers le gravier
Se tamise; l'enfant recouvre son panier
D'un lit frais de fougère à la roche cueillie,
Puis le sommeil la prend; sur son bras qui se plie
Sa tête se renverse, — et voilà ses yeux clos.
Ainsi parmi les blés les grands coquelicots
Se penchent, quand les pleurs des nocturnes rosées
Ont trop rempli leurs fleurs de gouttes irisées.

Or, tandis qu'elle dort, trois bûcherons des bois,
Trois joyeux jouvenceaux, ayant vingt ans tous trois,
Passent dans le chemin. Le premier la regarde :
— Voyez cette innocente, endormie à la garde
Des oisillons des bois!... Amis, je la connais,
C'est la fille du vieux vannier du Val-des-Frais.
Quand elle aura vingt ans, j'engage la fillette
A ne point sommeiller au coin du bois seulette!
Mais ce n'est qu'une enfant, un fruit vert aigrelet,
Une noisette encor tendre et pleine de lait.
Vive ma Louison, ma grappe mûre et fraîche!
— Fruit vert? dit le second, non pas, mais blonde pêche
Dont le duvet se dore et commence à rougir.
Vois ces lèvres qui sont vermeilles à plaisir,
Ces flots de cheveux bruns, et sous l'étroit corsage
Cette poitrine pleine et ferme. C'est dommage
Qu'elle n'ait pas autant d'argent que de beauté!
La maison du vannier craque de pauvreté. —
Le troisième, ébloui, la contemple et soupire,
Puis, songeur, il poursuit sa route sans rien dire;
Mais, arrivés tous trois au détour du chemin,
Il demeure en arrière et disparaît soudain;
A travers la forêt muette il prend sa course,
Et revient vers l'enfant qui dort près de la source.
Alors, agenouillé dans l'herbe du talus,
Doucement, chastement, il baise ses pieds nus;
Il choisit une fraise au bord de la corbeille,
Et délicatement, sur la bouche vermeille
Et ronde, qui s'entr'ouvre et qui semble une fleur,
Il la pose. L'enfant, que la fraîche saveur
Réveille, ouvre les yeux, et tressaille, et s'effraie,
Comme un oiseau surpris dans son nid, sous la haie.
— Pourquoi cette frayeur? dit-il, que craignez-vous?
Ne me voyez-vous pas timide à vos genoux?
C'est moi qui dois trembler, car je n'ose pas même
Vous dire, ô belle enfant, combien mon cœur vous aime.
Je ne pense qu'à vous; depuis trois jours entiers,
Je vous cherche au village et dans tous les sentiers,
Comme la mouche à miel cherche les fleurs des saules... —
Elle se laisse prendre à ces douces paroles,
Et, la main dans la main, au fond du rocher creux,
Au bruit de l'eau qui chante, ils devisent tous deux,
Et les heures d'amour se succèdent, pareilles,

Digitized by Google

Dans leur fuite rapide, à de jeunes abeilles
Emportant au rucher leur récolte de miel.
Voici le soir, voici la nuit. La lune au ciel
Balance son croïssant au-dessus des grands chênes.
On entend résonner sous les voûtes des traînes
Des appels que l'écho répète longuement.
— Il faut partir, c'est l'heure. — Et tous deux lentement
S'en vont par les sentiers voilés de chèvrefeuilles,
Dont un rayon tremblant fait reluire les feuilles.

VII. — LA MAISON DU GARDE.

La forêt s'assombrit, ses masses de verdure
S'imprègnent de rosée et sommeillent sans voix,
La nuit tombe, on n'entend qu'un faible et lent murmure;
Là-bas une clarté, dans la feuillée obscure,
Tremble comme une étoile et luit au fond du bois.

C'est là, près de la mare, où parmi l'eau dormante
Croissent de grands roseaux et des touffes d'iris,
A l'abri des bouleaux dont l'ombre frémissante
Tamise les rayons de la lune naissante,
Que la maison du garde élève son toit gris.

La fraîcheur a verdi la muraille ébranlée,
La mousse a revêtu les tuiles tout au long.
Sur l'espalier séché la vigne échevelée
Court au hasard, de lierre et de ronces mêlée,
Et voile la fenêtre au fin treillis de plomb.

L'an passé, le vieux garde est mort. A la nuitée,
Des braconniers tapis dans le creux d'un sentier
L'ont pour toujours couché dans l'herbe ensanglantée.
Au prochain carrefour, une croix est plantée
Sur sa fosse, qu'abrite un large châtaignier.

Triste et pauvre maison, seuil morne!... Un vent d'automne
Soulève et fait voler les cendres du foyer.
Contre la vitre humide une mouche bourdonne;
Dans un coin, le grillon pousse un cri monotone
Et mêle sa voix grêle au bruit du balancier.

La veuve en habits noirs penche son blanc visage
Sur une sainte Bible au grand feuillet jauni.
Debout contre le mur, sifflant un air sauvage,

Digitized by Google

Le fils frotte un fusil, lourd et vieil héritage,
Par le sang et la rouille en maint endroit terni.

Blonde avec des yeux bruns, la jeune sœur arrose
Sur la fenêtre basse une touffe de fleurs.
Hier, dans son sein d'enfant la jeunesse est éclose,
Et son cœur s'est ouvert comme un bouton de rose
Plein d'agrestes parfums et de rosée en pleurs.

Seule, elle égaie encor la maison soucieuse;
De beaux songes dorés passent dans son sommeil;
Pour elle, du grillon la chanson est joyeuse,
L'horloge a la voix douce, et la lampe fumeuse
Sur les murs délabrés brille comme un soleil.

— Un étrange soupir passe à travers la porte;
Le vieux chien assoupi se dresse en gémissant.
Est-ce un souffle ou le bruit de quelque feuille morte?...
Dans la nuit, tout à coup le vent d'automne apporte
Les sons déjà lointains d'un cor retentissant.

Le fils laisse tomber son fusil contre terre,
La sœur en frissonnant fait un signe de croix,
Le grillon est muet. — « Écoutez, dit la mère,
On dirait tout là-bas l'esprit de votre père
Qui sonne un air de chasse au milieu du grand bois. »

VIII. — LE ROUGE-GORGE.

La forêt au front dégarni
   Effeuille au vent sa couronne,
Et le vent dans le bois jauni
   Soupire un chant monotone;
Les feuillages en tourbillons
Tournent et brillent aux rayons
   Du pâle soleil d'automne.

Un essaim d'oiseaux voyageurs
   Comme un ruban se déploie
A l'horizon, dans les vapeurs
   Où le bleu du ciel se noie.
Vers le midi, loin de l'hiver,
Ils s'en vont, bohémiens de l'air,
   Avec de longs cris de joie.

Digitized by Google

Fils de la Vierge, accrochez-vous
A la ramure brunie,
Couvrez d'un linceul frêle et doux
La nature à l'agonie.
Voici le déclin et la mort...
Pourtant là-bas j'entends encor
Un petit oiseau qui pépie.

Il part et revient, familier
Comme le grillon de l'âtre.
Sur sa gorge un rouge collier,
Marbrant la plume grisâtre,
Semble de loin un cœur saignant.
Salut, ô chanteur consolant,
Rouge-gorge, ami du pâtre !

Autour de toi, tout est débris,
Silence et morne tristesse ;
Enflant ton poitrail de rubis,
Seul, tu fredonnes sans cesse,
Et ta chanson parle aux rêveurs,
Au pauvre, à l'amoureux en pleurs,
A tous les cœurs en détresse.

Tu leur dis : — « La fleur pour germer
Veut un lit de feuilles sèches,
Et le cœur pour toujours aimer
A besoin de larmes fraîches.
Sous le foyer qui semble éteint,
Un souffle rallume soudain
De scintillantes flammèches.

« Dans la nature et dans les cœurs,
Tout se tient par une chaîne ;
Chaque joie, entre deux douleurs,
Pousse au fond de l'âme humaine.
Il n'est pas de morte saison,
L'hiver même a sa floraison,
Son heure tiède et sereine.

« En décembre et janvier, l'ajonc
Ouvre ses jaunes aigrettes,
Et par-dessus le sombre front
De mars fertile en tempêtes,
Février, tout blanc de grésil,

Tend une fleur au mois d'avril
   Couronné de violettes.

« Du premier bonheur disparu
   Le cher fantôme qui veille
Rit au bonheur nouveau-venu
   Dans notre cœur qui sommeille.
Ainsi la jeune mère, en deuil
D'un premier enfant, fait accueil
   Au nouveau-né qui s'éveille. »

IX. — LE CHARBONNIER.

Les jours d'hiver sont revenus,
   Plus de feuilles aux branches;
Le givre couvre les bois nus
   De ses aiguilles blanches.
Dans la coupe où sont empilés
   Les menus brins de hêtre,
Les charbonniers sont installés,
   Femme, apprentis et maître.

La femme allaite un nourrisson
   Dans la hutte de mousse,
Et lui murmure une chanson
   Mélancolique et douce;
Le maître et ses gens, à l'entour
   Des fournaises nouvelles,
Montent la garde tour à tour,
   Comme des sentinelles.

Le charbon qui cuit, abrité
   Sous une cendre épaisse,
Gronde comme un enfant gâté
   Qu'il faut veiller sans cesse.
Tout chôme avec un feu trop lent;
   Si la braise allumée
Flambe trop vite sous le vent,
   Tout s'envole en fumée.

Rude besogne, sans repos,
   Et de sueur baignée!
Le charbonnier sur ses fourneaux
   Ressemble à l'araignée :

Elle ourdit vingt fois son réseau,
  Et quand la toile frêle
Est finie à peine, un oiseau
  L'emporte d'un coup d'aile.

Mais il n'est si triste saison
  Qu'un rayon ne colore,
Et dans la plus pauvre maison
  Le bonheur entre encore.
Si les soucis au charbonnier
  Souvent troublent la tête,
Parfois aussi dans son métier
  Il est des jours de fête.

Un matin, le charbon paraît
  Sous la couche de terre :
Victoire! il est noir à souhait
  Et cassant comme verre;
Il sonne clair comme l'argent,
  A la forge on l'emmène,
Et dans les bois sourds on entend
  Rouler la banne pleine.

Le charbonnier n'a d'autre abri
  Que sa forêt natale,
Les muguets d'avril ont fleuri
  Sa couche nuptiale;
Pareils aux petits des oiseaux
  Nichés dans les bruyères,
Ses enfans n'ont eu pour berceaux
  Que l'herbe des clairières.

Né dans les bois, il veut mourir
  Dans le fond d'une combe.
Ses compagnons viendront bâtir
  Un fourneau sur sa tombe,
Un grand fourneau qu'on emplira
  De braise et de ramée,
Et son âme au ciel montera
  Avecque la fumée.

ANDRÉ THEURIET.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 mai 1861.

Nous sommes contraints de répéter une plainte que nous avons déjà exprimée depuis le commencement de la session des chambres françaises : nous ne comprenons point l'indolence avec laquelle se traîne chez nous cette année la vie parlementaire. Il nous avait semblé que la session qui suivait le décret du 24 novembre 1860 devait être marquée par une activité particulière. Ne s'agissait-il pas de l'inauguration d'un nouveau régime? N'y avait-il pas, dans les nouveaux développemens donnés ou promis à la vie constitutionnelle, de quoi stimuler l'émulation des membres de nos assemblées? Il y a un contraste pénible, et dont l'opinion en France est frappée chaque jour, entre le retentissement des délibérations des grandes assemblées de l'Europe et le silence singulier de notre corps législatif. Voilà le parlement d'Angleterre. On y parle à tout moment des grandes questions qui préoccupent le monde, de celles même qui nous intéressent au premier chef. Affaires d'Italie, d'Amérique, d'Autriche, d'Orient, de Syrie, les explications échangées à la chambre des lords et à la chambre des communes les parcourent tour à tour, et fournissent à la curiosité ou à l'anxiété du public européen la mesure d'éclaircissemens nécessaire. Nos chambres se taisant, c'est sur le marché anglais que nous sommes obligés d'aller chercher ces produits de la libre discussion dont les intérêts de nos sociétés industrielles ont besoin pour se conduire, et qui sont une des conditions essentielles de la sécurité des esprits.

Nous avons eu, depuis un mois, un singulier exemple de l'infériorité que nous subissons à cet égard. Pour nous faire croire à la durée de la paix, il a fallu que lord Palmerston nous garantît pour une année contre les périls de guerre. Nous ne voulions pas nous fier à notre propre jugement, nous ne voulions pas nous laisser rassurer par des déclarations semi-officielles sorties de notre propre terroir; mais aussitôt que le premier ministre anglais a eu prophétisé la paix, un prodigieux *fiat lux* s'est accompli, les intérêts financiers et commerciaux ont repris confiance sur le continent, et

Digitized by Google

de tous côtés les bourses d'Europe se sont mises à monter. Nos protectionistes et nos libre échangistes, qui affichent des prétentions si patriotiques dans leurs contestations mutuelles, feraient bien assurément de prendre garde à ce monopole moral et politique dont l'Angleterre a pu s'emparer depuis le déclin des institutions libres en France. Les partisans de la libre concurrence devraient aspirer à rendre à notre pays le moyen d'entrer en compétition pacifique avec nos rivaux dans l'élaboration de la pensée publique; les partisans de la production nationale devraient déplorer passionnément l'infériorité où nous sommes placés à un point de vue si important. Le gouvernement du monde moderne appartient à l'activité de l'esprit et à la diffusion de la parole. En abdiquant l'initiative qu'elle était autrefois si fière d'exercer dans les controverses européennes, en se fermant la bouche ou en se résignant à ne parler qu'après coup, la France perd volontairement une grande part de son influence naturelle. Il serait temps d'y aviser.

Parler après coup, tel est notre lot, quand l'occasion de parler nous est par hasard rendue, et quand, par un hasard plus rare, nous retrouvons assez d'énergie pour prendre la parole. Dans ces affaires d'Italie qui nous émeuvent diversement, et qui couvrent notre avenir d'incertitudes, qu'avons-nous fait, sinon de parler après le fait accompli, c'est-à-dire lorsque nos opinions ne pouvaient plus rien sur les événemens? Dans la question du traité de commerce avec l'Angleterre, qu'avons-nous fait encore? Tout était consommé, notre système commercial était irrévocablement changé, lorsqu'il nous a été donné de critiquer ou de justifier les nouveaux principes de notre politique commerciale. Hier encore, au sénat, à propos d'une pétition, un grand débat s'est engagé sur une des dispositions complémentaires de ce traité de commerce. Il s'agissait de l'abaissement du droit sur l'introduction des poissons provenant des pêcheries étrangères. Les amiraux qui font partie du sénat ont pris avec une conviction profonde et chaleureuse la défense des pétitionnaires. Ils nous ont donné, par la vigueur de leur argumentation et l'élévation de leurs sentimens, l'idée de ce que pourrait être dans nos assemblées la grande et noble discussion de nos intérêts et de nos affaires, si la discussion, surtout se produisant à temps, avait quelque chance d'influer sur les décisions du gouvernement. Le discours de l'amiral Cécille a été d'une solidité remarquable. Le rapport et les discours de M. Romain-Desfossés sont des modèles d'argumentation substantielle et lucide, et le brave et habile amiral s'est élevé par momens jusqu'à la véritable éloquence. L'amiral Rigault de Genouilly a ému le sénat par les accens les plus généreux. La thèse de nos illustres marins était simple. Nos pêcheurs, disent-ils, ceux de la Manche surtout, sont un des meilleurs élémens de notre inscription maritime. L'inscription, grâce à laquelle la France constitue sa réserve navale et peut aspirer à une puissance maritime efficace, place nos hommes de mer sous un rude régime d'exception; par justice et par politique, on leur doit une compensation aux rigueurs de ce régime, et cette compensa-

Digitized by Google

tion, c'est la protection de l'industrie de la pêche, d'une des industries qui les font vivre quand ils ne sont pas au service de l'état, d'une industrie où se forment des recrues si utiles, si nécessaires à la puissance navale de la France. La convention supplémentaire de novembre 1860 a substitué, sur l'entrée des poissons étrangers, à un droit presque prohibitif un droit qui, suivant nos amiraux, ne protégera plus nos pêcheurs de la Manche contre la concurrence des pêcheries anglaises. D'après eux, par conséquent, cette convention ne consacre pas seulement une injustice contre une portion notable et intéressante de nos inscrits maritimes; mais en décourageant nos pêcheurs, en détournant nos populations de la Manche d'une industrie de mer qui employait et recrutait un grand nombre de bras, elle compromettrait un intérêt politique de premier ordre, elle affaiblirait la réserve, déjà trop restreinte, où la marine de l'état prend ses matelots.

Nous le répétons, cette thèse est simple, plausible, spécieuse; elle prête à des développemens émouvans si l'on songe à l'intéressante et intrépide population maritime dont elle plaide la cause, à des considérations hautes et fortes si l'on prend garde aux grands intérêts politiques engagés dans la question du recrutement de nos flottes. Nous sommes d'autant moins suspects dans les hommages que nous rendons au talent et à la chaleur communicative déployés par nos braves amiraux dans la défense de cette cause qu'au fond nous ne partageons point leur opinion. Nous croyons leurs alarmes exagérées; nous pensons que le droit stipulé dans la convention de novembre est suffisamment protecteur. Les règlemens imposés à nos pêcheurs au nom des intérêts de l'inscription maritime nous paraissent oppressifs, et l'industrie de la pêche n'aura qu'à gagner à s'en voir affranchie en compensation de l'excès de protection qu'on lui retire. Enfin la condition même de l'inscription maritime, s'il fallait dire toute notre pensée, place nos hommes de mer sous un régime si contraire au droit commun et si rigoureusement exceptionnel, qu'il nous semble que les esprits prévoyans ne devraient plus croire à sa longue durée, et feraient bien d'aviser à trouver d'autres combinaisons pour assurer la puissance maritime de la France. Personnellement, nous nous rallierions donc volontiers aux argumens présentés par M. Rouher avec un remarquable talent; mais on nous traitera d'esprits chimériques, et nous le souffrirons avec résignation, car nous reconnaissons que notre avis est loin encore d'être celui de la majorité touchant cette importante et délicate matière. Quoi qu'il en soit, la seule conclusion que nous voulions, pour le moment, tirer de ce débat sur la pêcherie dont le sénat a été le théâtre, est celle-ci : la discussion a été très belle, elle a montré la profondeur et la hauteur avec lesquelles nous pouvons en France discuter les grands intérêts du pays, les exposer au public, et y associer l'opinion, sérieusement éclairée par une controverse contradictoire. Malheureusement tout ce travail d'information et d'argumentation, toute cette éloquence, tout ce talent ont été prodigués en pure perte, car, au lieu de précéder et de déterminer la solution de la question, ils ne viennent

Digitized by Google

qu'après cette solution et n'y peuvent plus rien changer. Pourquoi l'amiral Romain-Desfossés vient-il nous dire aujourd'hui qu'il n'est pas un marin dans notre pays qui, plutôt que de voir perdre une portion aussi considérable de notre personnel d'élite, ne préférât voir détruire par l'incendie tout notre matériel flottant, parce qu'avec de l'argent il ne faut qu'un peu de temps pour refaire un matériel, tandis que la plus haute sagesse humaine ne pourrait remplacer le personnel perdu? Pourquoi, dans un mouvement touchant parce qu'il était sincère, s'est-il écrié : « Si cette transaction devait demeurer un fait accompli, quant à moi, messieurs les sénateurs, défenseur insuffisant, mais profondément convaincu, d'une grande et juste cause, il ne me resterait qu'à me plaindre à Dieu d'avoir assez vécu pour voir frapper au cœur cette marine de France à laquelle j'ai consacré avec enthousiasme plus de cinquante années de ma vie! » Pourquoi, prêtant son organe à l'émotion du sénat, M. Dupin a-t-il accueilli ces paroles par une exclamation de gratitude? Le fait n'est-il pas consommé? Est-il maintenant possible de revenir sur un traité signé et ratifié? Le sénat a renvoyé la pétition si chaleureusement recommandée par les amiraux aux ministres des affaires étrangères, du commerce et de la marine. 95 voix ont voté ce renvoi : 12 voix seulement, parmi lesquelles étaient celles de 3 ministres, ont voté contre; mais quel est l'effet pratique de ce vote? En déclarant qu'il ne s'opposait point au renvoi aux ministres, M. Rouher a clairement laissé voir que ce renvoi n'aurait pas de suite. La question est de celles qui sont en permanence à l'ordre du jour, elle y restera jusqu'à ce que l'expérience ait prononcé; M. Rouher ne doute point que l'expérience ne lui donne raison, et il accueille la pétition qui lui est envoyée par le sénat pour la confronter avec le verdict de l'expérience, qui en sera, il se le promet, la réfutation éclatante.

Voilà donc le sort de ces discussions rétrospectives : elles sont frappées d'avance de stérilité; c'est en vain que l'on y porte les fruits de l'étude, l'ardeur des convictions, l'effort et l'éclair du talent; pour la vertu fécondante de la discussion, le moment utile est passé. Au lieu d'être un enseignement profitable à l'action, le débat rétrospectif n'est plus qu'un prétexte à doléances ou à justifications. Si la solution qui l'a précédé au lieu de le suivre est mauvaise, il faut se résigner à en attendre les fâcheux effets, au lieu d'avoir l'espérance courageuse de les prévenir. Même si elle est bonne, il reste toujours ce mécontentement, ce doute, cette amertume, que nourrissent les esprits et les cœurs blessés, lorsqu'au lieu d'obtenir leur libre assentiment par la persuasion, on les a courbés sous un acte de pouvoir et sous la force du fait accompli. C'est dans cette pensée que nous-mêmes nous répudions pour les causes que nous aimons le profit des solutions qui devancent le débat, au lieu d'en être la libre, naturelle et légitime conséquence. Ce n'est pas là qu'est le bon succès qu'il faut souhaiter aux bonnes causes. Nous avons toujours pensé que M. Cobden compromettait en France la liberté du commerce par le dédain qu'il affectait pour les formes libé-

Digitized by Google

rales et tutélaires qui doivent, dans un pays aussi avancé que la France, et qui, comme le nôtre, a pendant longtemps connu et pratiqué la liberté, présider à toutes les grandes mesures de réforme. Le dédain pour la liberté est un des vices de l'école de Manchester, elle en est punie en Angleterre même par la répugnance croissante qu'elle y inspire aux esprits élevés; elle en est punie en France par l'antipathie qu'elle y excite, en dépit des sentimens qu'elle professe pour notre alliance et pour la paix. Le beau triomphe pour M. Cobden! Il est l'apôtre de la paix, il prétend travailler à la réconciliation permanente de l'Angleterre et de la France : il est sincère, nous en sommes persuadés, dans ces aspirations généreuses; mais il n'a point eu de ménagement pour les susceptibilités du public français, il n'a pas voulu comprendre que la discussion libre et préalable était le seul moyen honorable d'amener une grande nation à changer son régime économique. Et aujourd'hui un des représentans les plus éminens de la France, un des chefs les plus distingués de notre savante et vaillante marine, l'amiral Romain-Desfossés, aux applaudissemens presque unanimes du sénat, marque sa place à côté de Nelson, le plus violent et le plus redoutable ennemi que la race française ait rencontré devant elle dans ses luttes contre l'Angleterre!

C'est au moment même où nous écrivons qu'a lieu au sénat la discussion de la pétition relative aux affaires de Syrie. Ce débat aussi, l'on en conviendra, arrive bien tard. S'il en est ainsi, ce n'est certes pas la faute de l'honorable président de l'association qui a présenté cette pétition, ce n'est pas la faute de M. Saint-Marc Girardin, qui a épousé avec une sollicitude généreuse la cause si sympathique à la France des chrétiens de Syrie. Déjà, depuis plusieurs jours, nous sommes prévenus, par les explications données au parlement anglais, des résolutions qui mettent fin à notre expédition de Syrie, et des arrangemens préparés pour l'administration future du Liban. Le droit d'initiative dont jouissent les chambres anglaises a été, dans cette question, manifestement utile à la politique du gouvernement britannique. Le ministère anglais a eu l'air d'être plus poussé encore que soutenu par les représentans naturels du pays, et aujourd'hui, en annonçant les solutions préparées pour les affaires de Syrie, lord John Russell et ses collègues paraissent donner satisfaction aux vœux qui ont été exprimés à diverses reprises par la chambre des lords et la chambre des communes. Est-il probable qu'un effet semblable résulte pour la France des explications qui seront présentées au sénat à propos de la pétition sur la Syrie? Nous craignons que non. Qu'on le remarque, chez nous le droit d'interpellation n'appartient point aux membres des assemblées. A vrai dire, le droit d'interpellation se confond avec le droit de pétition, et sous cette dernière forme il est réservé aux simples citoyens; mais il est difficile que les citoyens s'appliquent, en s'adressant souvent et avec opportunité au sénat, à faire sortir de l'exercice du droit de pétition les avantages que produirait pour la conduite des affaires et l'information de l'opinion publique le droit d'interpellation parlementaire. Il résulte de cet état de choses plusieurs inconvéniens qui se

Digitized by Google

révèlent à l'occasion de la pétition sur la Syrie dont le sénat s'occupe aujourd'hui. D'abord les pétitionnaires, faute de lumières ou par suite de l'organisation des travaux du sénat, sont exposés à manquer l'à-propos. En outre, n'étant pas bien au courant de l'état des questions qui les intéressent, ils peuvent exprimer des exigences qui gênent, au lieu de la seconder, la politique du gouvernement. Ce sont là justement les inconvéniens que nous appréhendons de la part de la pétition syrienne : arrivant à la discussion quand tout est à peu près fini et résolu, elle ne peut plus donner lieu à une manifestation d'opinion favorable à la politique du gouvernement; elle est intempestive. Puis elle émane de la portion de l'opinion qui en France a pris le plus vif intérêt aux affaires syriennes, elle exprime les réclamations absolues de cette opinion, qui aurait voulu prolonger indéfiniment l'occupation du Liban par la France. Ces prétentions, se présentant trois semaines avant la retraite décidée de nos troupes, produisent un contraste pénible. Il y a là une illusion d'optique : la France a l'air de renoncer, devant une influence étrangère, à la politique qui avait ses sympathies; elle a l'air d'avoir voulu une chose et d'en faire une autre; la satisfaction que cause à l'Angleterre son départ de Syrie devient pour elle en apparence une mortification. L'on eût échappé à cette fausse position, si l'on avait pu tenir officiellement par des explications parlementaires le public français au courant de l'état de la question syrienne. L'on eût dit, ce qui est vrai, que le corps français qui est en Syrie accomplit un mandat européen, que quand l'on remplit un mandat, il n'y a ni loyauté ni dignité à vouloir en dépasser les conditions et les termes sans l'aveu et contre le gré de ceux de qui on l'a reçu, que les puissances qui sont parties à la convention en vertu de laquelle nos troupes ont débarqué en Syrie trouvant que les causes qui ont motivé notre expédition ont cessé, nous n'avons plus qu'à nous retirer sans avoir par là rien à souffrir dans notre amour-propre. En même temps l'on eût appris au public que les choses prennent dans le Liban un aspect plus pacifique et plus rassurant, qu'il n'y a pas lieu d'appréhender le retour des affreux désordres qui nous avaient appelés au secours des chrétiens. Enfin l'on eût donné un aperçu des combinaisons au moyen desquelles on espère assurer la tranquillité du Liban. Le système des trois caïmacans qui avait été proposé pour placer chaque section religieuse sous un chef distinct ayant été abandonné, on est revenu à l'idée de placer toutes les populations sous un seul chef, qui sera chrétien. Quel sera ce chef? Faut-il le prendre dans la famille Chéab, au risque de provoquer les réactions dont les restaurations sont ordinairement accompagnées, surtout dans les pays barbares? C'est le point qui demeure encore indécis. On le voit, en tenant le public au courant, par quelques communications faites, sur leur demande, aux membres de nos assemblées, on l'eût éclairé sur la portée qu'il devait donner à ses exigences; on lui eût montré que la France ne devait ni ne pouvait songer à une prolongation indéfinie de son expédition, on eût enlevé aux interpellations des chambres anglaises leur caractère dé-

Digitized by Google

plaisant. Nous n'eussions eu l'apparence de faire que ce que nous voulions faire en réalité, nous n'eussions eu l'air de céder à aucune pression; nous aurions quitté la Syrie simplement et dignement, comme nous le ferons en effet, avec le sentiment et l'honneur d'avoir rempli un devoir d'humanité, sans avoir par conséquent à essuyer aucun échec d'influence.

Les représentans du pays étant rarement mis en mesure de parler avec opportunité sur les questions qui nous intéressent, on s'explique, tout en le regrettant, le peu d'activité des travaux parlementaires et les longs silences de notre chambre des députés. On s'explique aussi, puisque nous sommes condamnés aux choses rétrospectives, ce goût qui entraîne les esprits distingués et le public éclairé à leur suite vers les souvenirs du régime constitutionnel dont la France a fait l'essai pendant trente-cinq ans. Le travail politique du temps présent s'accomplit de la sorte avec une application soutenue dans les voies de l'histoire presque contemporaine. C'est ainsi que M. de Viel-Castel vient d'ajouter à son *Histoire de la Restauration* deux volumes nouveaux où l'on rencontre cette sûreté d'informations et cette droiture d'appréciations qui marqueront à son œuvre une place élevée parmi les livres où la France devra s'instruire à de nouveaux efforts vers la liberté : M. de Nouvion a aussi fait un pas de plus dans l'instructive et consciencieuse histoire qu'il a entreprise du règne de Louis-Philippe; mais parmi ces sérieuses publications il faut signaler surtout celle que M. de Barante a consacrée à la mémoire de Royer-Collard. Lorsque les institutions libérales auront enfin pris racine dans notre pays, Royer-Collard est un des grands noms que la France devra compter parmi les fondateurs de sa liberté. C'est entre nos maîtres un des plus robustes et des plus sains. M. de Barante nous donne de ce puissant esprit ce que nous devions avoir le plus à cœur de conserver : ses discours. M. Royer-Collard, en faisant allusion aux opinions recueillies de plusieurs orateurs de son temps, plaignait le sort de leurs discours, qui avaient, suivant lui, perdu le feu et la saveur qu'ils tenaient des circonstances au milieu desquelles ils avaient été prononcés; il semblait croire qu'ainsi se faneraient les restes de son éloquence. M. Royer-Collard se trompait : il n'était pas seulement orateur, il était écrivain; ses discours étaient assurés de vivre, non-seulement par la hauteur et la force des pensées, mais par la pure et mâle concision du style. M. de Barante n'en a pas moins rendu à ces belles harangues un service dont lui seront reconnaissans tous les amis des lettres libérales en les encadrant dans un intéressant récit qui les replace sous la lumière dont les éclairaient les événemens et le milieu politique d'où elles sortirent. Nous possédons désormais Royer-Collard, non-seulement l'un des maîtres vigoureux de l'éducation politique de la France, mais l'un des derniers classiques de notre littérature.

Malgré la torpeur politique où nous languissons, nous ne tarderons point, nous l'espérons, à voir s'ouvrir, à propos du vote du budget, la discussion la plus urgente et la plus nécessaire à notre instruction qui puisse être engagée cette année : nous voulons parler de la discussion de notre situation financière.

Digitized by Google

Nous souhaitons qu'enfin l'on puisse arriver à exposer clairement l'état des finances françaises. Le reproche d'obscurité que nous adressons à nos finances paraîtra peut-être injuste à quelques esprits que par représailles nous nous permettrons de trouver pédans. Nos finances sont obscures, bien que l'arrangement de nos budgets passe pour une merveille d'ordre et de régularité. La tenue des livres est assurément une belle chose et qui sert admirablement à l'élucidation des résultats des opérations commerciales; personne pourtant ne se contenterait de renvoyer purement aux livres d'une société industrielle le public inexpérimenté qui aurait besoin de se rendre compte de la situation complète et vraie des entreprises de cette société. Nous en dirons autant de nos budgets. Par les nécessités mêmes de la régularité des écritures, ils sont hérissés de détails et de complications qui les rendent inaccessibles. Il faut savoir les lire, et, ce qui est moins facile peut-être, il faudrait savoir les traduire; il faudrait en outre, dans cette traduction, débrouiller les enjambemens des règlemens de compte d'une année sur l'autre, et ramener dans l'unité des exercices les excroissances des crédits supplémentaires. Ce travail est moins difficile qu'on ne pense; cependant celui qui le tentera une fois d'une façon complète, et qui présentera au public en pleine lumière les articulations de notre système financier, aura beaucoup fait pour l'éducation politique du pays et pour le progrès de notre politique financière. Jusqu'à ce que cette tâche soit accomplie, on ne verra point clair dans ce mystérieux arcane de l'équilibre de nos budgets, qui donne lieu à des controverses si insipides et si stériles, parce qu'elles sont incertaines et partielles; on ne pourra pas d'une main autorisée et sûre refréner les dépenses ou exciter l'élasticité des ressources. Jusque-là, on laissera les dépenses se produire pour ainsi dire au hasard : on continuera à pourvoir aux dépenses ordinaires par des ressources extraordinaires; on laissera, avec une insouciance coupable envers les générations futures, croître la dette consolidée, ou, avec une témérité compromettante pour le présent, s'enfler la dette flottante. Au lieu de s'appliquer aux réductions de dépenses, aux dégrèvemens de taxe, qui sont, en temps de paix, l'œuvre non-seulement utile, mais glorieuse, d'une société qui sait se gouverner, on cherchera à grossir le revenu par des moyens empiriques; on s'ingéniera à inventer de nouveaux impôts : on songera, par exemple, à taxer les allumettes chimiques!

C'est un lieu-commun de s'étonner des dissemblances si profondes qui séparent deux pays aussi voisins que le sont la France et l'Angleterre. Le contraste que présentent en ce moment les deux gouvernemens dans leurs tendances financières est un nouvel exemple de ces nombreuses et surprenantes différences. Tandis que l'on s'occupe chez nous d'étendre ce que nos voisins appelleraient le domaine de l'excise, c'est-à-dire des taxes sur les produits intérieurs, en établissant un impôt sur les allumettes chimiques, le ministère anglais travaille à retrancher des ressources de l'excise un impôt qui ne produisait pas un revenu annuel de moins d'un million et demi

Digitized by Google

de livres sterling, l'impôt sur le papier. C'est le point le plus attaqué du budget de M. Gladstone. Le chancelier de l'échiquier a présenté son budget, on le sait, avec un excédant de plus de 2 millions de livres des recettes sur les dépenses, et il a appliqué cet excédant à dégrever d'un penny l'*income-tax* et à supprimer l'impôt du papier. M. Gladstone a en cette circonstance agi avec son audace accoutumée. Son plan soulevait plusieurs graves questions. D'abord le surplus de ressources qu'il annonçait était-il bien réel? Des financiers sérieux de la chambre des communes le contestent. Puis, en admettant la réalité du surplus, l'abolition de l'impôt sur le papier est-elle le meilleur emploi qu'on en puisse faire? Les adversaires de M. Gladstone disent que l'impôt du papier existe, que la nation, qui y est accoutumée, le supporte sans murmurer, qu'une fois aboli, il ne pourra plus être rétabli, que si les prévisions du ministre étaient trompées ou par une insuffisance de recettes ou par un accroissement extraordinaire de dépenses, le droit sur le papier étant supprimé, il faudrait chercher des ressources dans l'augmentation d'un autre impôt, dans la taxe aggravée et si odieuse du revenu. On voit là l'esprit du système que M. Gladstone a récemment adopté de concert avec MM. Bright, Milner Gibson et l'école de Manchester, système qui tend à l'abolition des impôts indirects, et se propose au contraire de rendre permanente la taxe directe du revenu. Par cette concession à l'école de Manchester, M. Gladstone attaque et irrite les intérêts représentés par le parti tory. La situation des tories dans cette circonstance était compliquée et bizarre. Leurs chefs sont sincères quand ils protestent qu'ils ne désirent point arriver en ce moment au pouvoir; mais ils forment déjà bien près de la moitié de la chambre des communes, et le coup porté à leur politique par M. Gladstone était trop direct pour qu'ils pussent renoncer à se défendre et refuser le combat. Cependant M. Gladstone passe pour avoir imposé son budget à ses collègues, à lord Palmerston surtout, qui ne l'approuvait point, par la menace de sa démission. Le ministère s'étant ainsi, bon gré, mal gré, rallié au plan de M. Gladstone, la retraite du cabinet tout entier devait être la conséquence du rejet de l'abolition du droit sur le papier. Une crise ministérielle dans les circonstances présentes ne convenait point à lord Derby et à M. Disraeli; la chute de lord Palmerston surtout eût été contraire au sentiment public, qui eût mal accueilli la formation d'un cabinet tory. La question ministérielle s'est donc engagée au milieu de circonstances singulières, et il semble que l'opposition, malgré le nombre imposant de ses membres, retenue par un secret embarras, n'ait point apporté dans la lutte cette ardeur qui entraîne la victoire. M. Disraeli, qui a eu à conduire cette difficile manœuvre, a cru devoir s'abstenir de contester le surplus de ressources qu'annonçait le budget de M. Gladstone. Ses amis et lui, admettant la réalité du surplus, n'ont porté le débat que sur l'usage qu'il en fallait faire. Au lieu de la suppression de la taxe du papier, ils ont proposé, par l'organe de M. Horsfall, le dégrèvement des droits qui frappent le thé. Assurément la proposition des tories était la plus conforme à

Digitized by Google

l'intérêt et au vœu populaires. Un dégrèvement de l'impôt du thé eût été bien plus profitable à la masse des consommateurs que l'abolition de l'impôt sur le papier. On pouvait d'ailleurs espérer que le trésor regagnerait par l'accroissement de la consommation une partie de la remise qui serait faite par l'abaissement du droit. Ce système était donc plus favorable à l'intérêt immédiat du trésor. Plusieurs membres dans le parti whig, indisposés par les prétentions de M. Bright, eussent préféré le système des tories au plan de M. Gladstone : celui-ci même, malgré la séduction d'un talent de parole qui grandit sans cesse, choque une section importante du parti ministériel autant par la témérité de sa politique financière que par la versatilité de ses opinions; mais la question ministérielle était posée. L'opinion a mieux aimé, comme on dit en Angleterre, Palmerston avec l'impôt du papier aboli que Disraeli avec le thé à bon marché. La majorité, mais une majorité de 18 voix sur une chambre de près de 600 membres, s'est prononcée en faveur du ministère. Cette majorité est bien faible assurément; elle présage, sinon la chute prochaine de lord Palmerston, du moins un déplacement probable du centre de gravité du ministère. Évidemment lord Palmerston doit, pour se maintenir, s'appuyer davantage sur les élémens conservateurs de la chambre. Il est douteux qu'il puisse sans danger faire des concessions nouvelles à M. Bright et à l'école de Manchester. Quelle que soit au surplus la portée de ces incidens au point de vue politique, le public anglais n'en obtient pas moins en ce moment une réduction considérable d'impôts. L'Angleterre, dans la situation tourmentée où est l'Europe, n'en donne pas moins au monde l'exemple d'un gouvernement qui diminue les charges des contribuables. C'est un honneur pour elle et pour son gouvernement. Plût à Dieu que cela piquât l'amour-propre de la France et nous décidât à remettre dans les cartons du ministère cette belle invention d'une taxe sur les allumettes chimiques, que l'on a, dit-on, soumise à l'examen du conseil d'état!

Le conflit qui déchire l'Amérique du Nord prend malheureusement les proportions d'une lutte qui ne peut finir que par la défaite violente de l'une des parties de l'ancienne Union américaine. La démence des états du sud, en forçant le président Lincoln à sortir de sa politique de temporisation, a provoqué de la part des états du nord un élan qui sera irrésistible. Déjà les états libres ont assuré la défense de Washington. La possession de cette ville ne présente point un intérêt stratégique; mais, voisine des états du sud, touchant à deux états douteux, le Maryland et la Virginie, elle pouvait être l'objet d'un coup de main, et c'eût été pour les états du nord, qui défendent la constitution américaine et s'abritent sous le glorieux drapeau étoilé, une humiliation trop douloureuse de laisser tomber aux mains des états à esclaves la capitale de la république. Des membres considérables du parti démocrate ont abandonné avec éclat la cause du sud et se rallient à la cause de l'union. On peut citer entre autres M. Douglas et l'ancien président, le général Pierce. L'initiative du nord ne s'arrêtera point aux me-

Digitized by Google

sures de défense prises à Washington; il faut s'attendre à voir le blocus mis prochainement devant les plus importantes villes maritimes du sud. Peut-être l'énergie du nord étonnera-t-elle les états à esclaves; peut-être aidera-t-elle, dans plusieurs de ces états, les classes éclairées et modérées à se soustraire à la tyrannie du *mob*, et à faire prévaloir leur sympathies pour le maintien de l'union.

Dans les relations de l'Autriche et de la Hongrie, les conseils de la modération et de la prudence semblent prévaloir des deux côtés. Sans doute le manifeste de M. Deak ne permet point d'espérer que les Hongrois consentent de longtemps à se confondre dans l'unité constitutionnelle de l'empire; il y a pourtant, dans la thèse soutenue avec une remarquable puissance d'argumentation par M. Deak, un esprit de véritable conservation qu'un souverain établi sur le principe de la légitimité tel que l'empereur d'Autriche ne pourrait méconnaître sans une inconséquence périlleuse. C'est un principe légitimiste que défend au fond M. Deak, le principe d'une constitution historique contre l'innovation d'une constitution octroyée. Heureux les peuples qui peuvent en effet appuyer leurs droits politiques sur la tradition de leur histoire! Ce ne sont pas ceux-là, l'exemple de l'Angleterre le prouve depuis deux cents ans, qui sont dangereux pour les souverains. La logique aussi, bien que la prudence, conseille donc à l'empereur d'Autriche de traiter avec les Hongrois sur le terrain où ils se placent avec M. Deak, au lieu de chercher à les en faire sortir par la violence. Que la transformation de l'empire d'Autriche et la renaissance de la Hongrie s'accomplissent pacifiquement! N'est-ce pas la leçon que semble donner la fin lamentable du comte Téléki? Le noble patriote, en se donnant la mort, ne semble-t-il pas avoir voulu s'offrir comme la seule victime de la rédemption de sa patrie?

E. FORCADE.

L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET LE PRIX DÉCENNAL.

Depuis plus d'un mois, l'Académie est le théâtre d'une lutte qui a vivement ému l'opinion publique, et qui soulève des controverses en sens très divers. D'ordinaire les querelles intérieures de l'Académie ne sortent pas de son enceinte; mais cette fois la dispute a trouvé de l'écho à l'extérieur. Le monde littéraire a compris dès le premier jour que c'était là un débat dans lequel il était nécessaire de prendre parti, car quelques-uns de ses intérêts et de ses droits les plus chers s'y trouvaient engagés.

L'enjeu décerné est un prix de 20,000 francs que l'Institut est chargé de décerner à l'auteur dont les œuvres honorent *le plus l'esprit humain, dans quelque genre que ce soit.* Ainsi s'exprime le programme impérial. Pour éviter les malentendus, les controverses, les jugemens, qui pourraient être soumis à cassation, il a été décidé que le prix, qui devait n'être distribué d'abord que tous les cinq ans, tantôt aux sciences, tantôt aux lettres, serait distribué

tous les deux ans, et par chacune des cinq classes de l'Institut successivement. Cette nouvelle décision a été dictée par l'impartialité et l'équité la plus louable, et nous ne pouvons qu'applaudir. En effet, il eût été bien difficile d'éviter les jalousies et les récriminations, si l'on s'était tenu aux premiers termes du décret. Je suppose que l'Institut, ayant à se prononcer sur l'œuvre qui honore le plus l'esprit humain, ait eu à choisir entre l'*Esprit des Lois*, les tragédies de Racine, les opéras de Mozart et les travaux de Du Cange, quel qu'eût été son choix, il eût toujours été injuste, car l'*Esprit des Lois* n'honore pas moins l'esprit humain que les opéras de Mozart, et les travaux de Du Cange sont presque un aussi grand service rendu aux lettres que les tragédies de Racine. Injuste, ce choix eût encore eu un tort plus grave, celui d'être parfaitement arbitraire, car il n'existe aucune raison sérieuse d'exclure Montesquieu au profit de Mozart ou Du Cange au profit de Racine. Entre des œuvres si diverses, il n'existe qu'un seul rapport, c'est qu'elles sont également des produits de l'activité intellectuelle, s'exerçant dans les diverses provinces du monde moral. Le décret a voulu que ces diverses manifestations de l'activité intellectuelle fussent également respectées, que Racine fût couronné sans humilier Du Cange, et Montesquieu sans nuire à Mozart. Pour atteindre ce but, il a été décidé que chacune des cinq classes de l'Institut proposerait à tour de rôle ce prix décennal de 20,000 fr. D'après cette combinaison, généreuse autant qu'équitable, l'Académie des Inscriptions pourra couronner Du Cange deux ans après que l'Académie des Sciences morales aura couronné Montesquieu. Cette année, c'est l'Académie française qui est appelée à couronner Racine.

Couronner Racine! J'insiste à dessein sur ce nom-là : c'est-à-dire qu'elle est appelée à couronner un auteur qui soit plus ou moins pour notre époque ce que Racine fut pour la sienne, un poète, un peintre des passions et des mœurs. La combinaison nouvelle lui en fait un devoir, car, à notre avis, cette combinaison a singulièrement restreint les œuvres soumises au choix de l'Académie française. Montesquieu lui a été enlevé ainsi que Du Cange : l'un a été rendu à l'Académie des Sciences morales et l'autre à l'Académie des Inscriptions. Si donc, sous le prétexte que Montesquieu appartient à la littérature aussi bien que Racine, elle couronne Montesquieu, elle commettra sciemment cette fois une injustice volontaire et qu'il ne lui sera pas permis de réparer, à moins que, par un renversement de toutes les lois du bon sens et de la logique, l'Académie des Sciences morales ne se décide, dans deux ans, à couronner Racine. Ou la nouvelle combinaison n'a aucun sens, ou elle a eu précisément pour but d'éviter que cette injustice pût être commise, même involontairement. Si l'Académie garde la liberté de couronner, comme par le passé, Montesquieu ou Du Cange, qu'y a-t-il de changé dans les termes du programme? Il était inutile de faire un nouveau décret, l'ancien suffisait. L'*Esprit des Lois* et les *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains* sont certainement de belles œuvres littéraires : eh bien! d'après les termes du nouveau décret, il nous semble que l'Académie française n'aurait pas plus le droit de les couronner, si elles lui étaient présentées aujourd'hui, que l'Académie des Sciences morales n'aurait, dans deux ans d'ici, le droit de couronner *Phèdre* ou *Athalie*. S'il en est autrement et si le choix de l'Académie peut se porter indifféremment sur des œu-

Digitized by Google

vres appartenant à tous les genres, à quoi sert-il d'avoir décidé que chaque classe de l'Institut aurait à tour de rôle le droit de présenter ses candidats?

Trois candidats ont été proposés : ce sont trois candidats diversement et inégalement célèbres. Je ne veux pas discuter leur mérite respectif; je ne veux chercher qu'à me rendre compte d'une seule chose, à savoir quel est de ces trois concurrens celui qui représente le mieux Racine, celui qui s'est montré le peintre le plus profond, le plus délicat et le plus vrai des mœurs et des passions humaines. Des trois candidats présentés, un seul remplit ces conditions : c'est Mme Sand. Ses romans sont nos *Bérénice*, nos *Phèdre* et nos *Andromaque*, à nous bourgeois du XIXe siècle; personne ne le contestera, j'espère, à l'Académie moins encore que partout ailleurs. Je m'en tiens à ce point unique, et, ne voulant rien dire de désobligeant pour les deux autres candidats, je ne chercherai pas quel est celui des trois concurrens qui mérite le titre d'*illustre*, et dont les œuvres honorent le plus la France et l'esprit humain, pour prendre les propres expressions du programme, quoique la question ait bien aussi son importance, si l'on tient à rester fidèle à la lettre du décret. Je ne blesserai personne, j'imagine, en disant que Mme Sand est le seul de ces trois candidats qui soit vraiment un écrivain de génie, et qu'il y a entre elle et ses rivaux la différence qui sépare la gloire de la notoriété. J'écarte à dessein cette question pour mieux faire ressortir ce point de droit, que, les trois candidats fussent-ils tous trois également doués de génie, c'est encore Mme Sand qui devrait l'emporter. Les deux autres concurrens pourraient être des publicistes aussi profonds que Montesquieu et des historiens aussi éminens que M. Guizot, que leur génie ne pourrait en bonne équité leur donner droit à la récompense que l'Académie est chargée de décerner. Ils devraient être exclus du concours à cause des genres mêmes dans lesquels leur génie se serait déployé, genres qu'une autre académie est *spécialement* chargée de couronner. Il nous semble aussi injuste pour le moment que les concurrens viennent disputer le prix à Mme Sand qu'il serait injuste que dans deux ans d'ici Mme Sand vînt réclamer à l'Académie des Sciences morales une récompense à laquelle ils ont droit. En vertu de quel privilége les historiens et les publicistes auraient-ils deux académies à leur service, lorsque les poètes et les romanciers n'en auraient qu'une? Je ne dis pas que les concurrens de Mme Sand n'aient pas droit à une récompense de 20,000 francs, je dis qu'ils n'ont pas droit aux mêmes 20,000 francs qu'elle. Des trois candidats entre lesquels hésite encore l'Académie, Mme Sand est le seul qui, en bonne logique, devrait être maintenu, et cela en vertu, non de son génie, qui est incontestable, mais des œuvres mêmes dans lesquelles ce génie s'est manifesté; cependant c'est elle qu'il s'agit d'exclure de la liste au bénéfice de rivaux que leurs œuvres recommandent à une autre académie que l'Académie française!

Si on veut disputer le prix à Mme Sand, on le peut aisément. Elle ne représente pas à elle seule la gloire littéraire de la France; il y a d'autres poètes illustres qui ont des titres à la récompense qu'il s'agit de décerner, des titres qui peut-être valent les siens. Oui, mais tous ces poètes font partie de l'Académie française, et, par un scrupule qui l'honore, l'Institut a exclu ses membres de tout droit à la récompense en question. C'est donc en dehors de son enceinte qu'il lui faut absolument trouver un écrivain lit-

Digitized by Google

téraire, — *littéraire,* retenons bien le mot, — dont les œuvres fassent *honneur à l'esprit humain.* Or il y a un grand écrivain auquel son sexe interdit l'entrée de l'Académie, c'est Mme Sand. Il n'y en a qu'un seul peut-être; mais il y en a un, voilà ce qui est incontestable, et ce que l'Académie elle-même a reconnu, dit-on, par l'organe d'un de ses plus illustres membres, M. Guizot. L'Académie se trouve donc enfermée dans ce dilemme, ou de décerner le prix au seul grand écrivain qui ne fasse pas partie de l'Institut, ou de ne pas le décerner du tout. Ne pas décerner le prix est une solution, j'en conviens, et cependant c'est une solution qui laisse beaucoup à désirer. Il ne lui est permis de ne pas décerner le prix qu'à une seule condition: c'est qu'il n'y aura en dehors d'elle aucun candidat qui réunisse les conditions exigées; s'il en existe un seul, elle est forcée de le couronner. Existe-t-il, oui ou non, un grand écrivain qui ne fasse pas partie de l'Institut? — Oui. — Eh bien! couronnez-le! — Mais la morale...

Avant de nous engager dans cette question, écartons de notre chemin un tout petit détail qui a bien pourtant son importance. L'Académie a été assez scrupuleuse pour exclure du concours ceux de ses membres qui avaient légitimement droit à la récompense impériale. Quand on est scrupuleux, il faut l'être jusqu'au bout. Elle a été un peu trop dure pour elle peut-être; ce n'est pas une raison pour être trop complaisante pour ceux qu'elle honore de son affection. Puisqu'elle a cru convenable de s'exclure du concours, pourquoi n'en aurait-elle pas exclu également ses lauréats ordinaires, ceux qu'elle a déjà récompensés une et plusieurs fois? Le cumul, tant de fois attaqué dans les chambres législatives, va-t-il fleurir à l'Institut sous une nouvelle forme? Y aura-t-il désormais une oligarchie de lauréats qui accaparera toutes les récompenses, et allons-nous voir dans le monde littéraire l'opposition de la race d'Abel et de la race de Caïn? L'Académie veut-elle faire dire qu'elle est une mère faible et trop indulgente, et qu'elle a ses enfans gâtés? Les deux concurrens de Mme Sand ont été déjà couronnés plusieurs fois. Je sais que ces récompenses antérieures ne les excluent pas légitimement de la récompense aujourd'hui en litige; cependant, en bonne équité, ne sont-ils pas exclus par cela même qu'ils ont déjà reçu ce qu'ils méritaient de recevoir? Pourquoi donc certains écrivains seraient-ils récompensés deux et dix fois, tandis que tant d'autres, et non des moins illustres, certes plus illustres que ceux-là, ne le sont pas même une fois? C'est un petit scrupule que je livre à la conscience des membres de l'Académie.

Il a été beaucoup parlé de morale à l'Académie à propos de Mme Sand. La question de la moralité dans les œuvres littéraires est une très grosse question, dans laquelle nous nous garderons bien d'entrer, car il nous serait impossible de la traiter convenablement dans les quelques pages qui nous sont accordées. Qu'est-ce qu'une œuvre morale? Qu'est-ce qu'une œuvre immorale? En quoi consiste précisément la moralité d'une œuvre littéraire? Autant de questions aussi difficiles que délicates. Pour nous, la moralité d'une œuvre consiste non dans le choix du sujet, dans les passions qu'elle exprime, mais dans la sincérité avec laquelle ce sujet a été traité, et dans le ton sur lequel s'expriment ces passions. Toute œuvre sincère est *nécessairement* morale; toute œuvre est relativement morale ou immorale en proportion du degré de sincérité de l'artiste qui l'a créée. Il n'y a dans les

Digitized by Google

œuvres d'art d'immoral que le mensonge, qu'il soit cynique ou décent, peu importe. Voilà, en deux mots, notre avis, que nous résumons faute de ne pouvoir le développer convenablement, en renvoyant ceux de nos lecteurs qui par hasard seraient curieux de le connaître à quelques pages insérées ici même, il y a un an, sur le roman contemporain. Mais, pour sortir des théories générales et pour nous en tenir à l'espèce en question, comme on dit au palais, je crains qu'il n'y ait beaucoup d'exagération dans tout le bruit qu'on a fait sur l'immoralité des romans de Mme Sand. Mme Sand, dit-on, a attaqué l'institution du mariage. Pour ma part, je n'ai jamais vu dans ses œuvres rien de pareil. Qu'est-ce donc que Mme Sand nous apprend sur le mariage que nous ne sachions tous aussi bien qu'elle, et qui ne fasse l'objet des conversations ordinaires du monde? Que nous apprend *Indiana* par exemple, un des romans les plus incriminés? Il nous apprend que l'union d'une jeune femme et d'un vieillard est presque toujours malheureuse, et que de ces sortes d'unions il ne sort que de détestables ménages. Qui niera le fait, et qui donc s'aviserait de trouver immoral l'homme qui dans le monde émettrait une pareille opinion? Ce qui serait immoral, ce serait, non pas de condamner de telles unions, mais de déclarer qu'elles sont nulles, une fois contractées, par cela seul qu'elles sont mauvaises, d'encourager Indiana à rompre son serment et de l'applaudir pour l'avoir rompu; or il n'y a que la mauvaise foi qui puisse trouver quelque chose de pareil dans le roman de Mme Sand. *Jacques* est considéré comme le plus direct des plaidoyers de Mme Sand contre le mariage, et pourtant qu'y a-t-il au fond de ce roman qui n'ait mille fois attiré dans le monde l'attention de ceux qui savent observer? Qui ne connaît quelqu'une de ces unions malheureuses, parce que les époux se sont laissé égarer par une illusion noble de l'âme, et qu'ils n'ont pas assez consulté les oracles de la nature, qui sont toujours si clairs et si précis? Jacques et Fernande ont cru qu'ils pouvaient s'aimer malgré l'âge et l'expérience qui les séparaient, et nul parmi ceux qui les entouraient n'a rien vu qui s'opposât à cette union; mais, comme cette alliance reposait sur une illusion de l'âme, la nature, qui n'a pas été consultée, se venge : il y a toujours entre les époux une distance que l'amour ne suffit pas à supprimer. Qui ne sent la vérité profonde de cette donnée, et qui donc est assez myope pour n'avoir pas mille fois observé de ses propres yeux un pareil spectacle? L'immoralité consisterait-elle par hasard à dire ce que tout le monde sait et même ce que tout le monde dit tout haut sans se gêner? Il serait singulier que les écrivains eussent moins de droits que le premier observateur ou le premier causeur venu. Tous les autres romans de Mme Sand, si on y regarde bien, nous enseignent des erreurs aussi monstrueuses que les précédentes! *Valentine* nous enseigne par exemple que souvent une femme résiste dans sa force et succombe dans sa faiblesse; je copie la pensée qui sert d'épigraphe au livre. Eh bien! après? Lélia, la froide Lélia, nous enseigne que l'exercice ardent des facultés intellectuelles suspend presque toujours la faculté d'aimer. Quelqu'un l'ignore-t-il? S'il l'ignore, peut-être qu'il l'apprendra un jour ou l'autre, et que l'occasion se présentera pour lui de combler cette lacune de son expérience. *Leone Leoni* nous révèle, il est vrai, une chose beaucoup plus grave que les précédentes, une chose vraiment immorale cette fois, immorale comme Manon Lescaut; mais qu'y faire? Ce n'est

Digitized by Google

pas Mme Sand qui a inventé Juliette et Leone, pas plus que l'abbé Prévost n'avait inventé Manon et Desgrieux; c'est la nature elle-même.

Au reste, je ne prétends pas faire des romans de Mme Sand un traité de morale pour faire suite aux *Essais* de Nicole et à la collection des sermonnaires français. Elle a bien ses péchés, ses sophismes, ses erreurs et ses paradoxes. Plus d'une fois, comme nous tous peut-être, elle a parlé lorsqu'elle aurait aussi bien fait de se taire, et elle s'est tue lorsqu'elle aurait dû parler. Plus d'une fois, dans le choix de ses sujets, dans sa manière de les traiter, dans la prédilection qu'elle a laissé percer pour certains personnages et certaines doctrines, elle a obéi à des curiosités équivoques et à des entraînemens fâcheux. Qui ne le sait? Eh bien! que ceux des membres de l'Académie qui savent vraiment ce que c'est qu'un artiste ou un poète lui jettent la première pierre!

Il y aurait bien des pierres, je le crains, à jeter dans le jardin de l'Académie, si ses membres devaient être jugés selon les principes que l'on a fait valoir pour écarter la candidature de Mme Sand. Sur les trente-neuf membres existans, j'en pourrais bien nommer une vingtaine qui ont commis les mêmes péchés que Mme Sand ou un des péchés analogues, et qui ont fait à la morale les mêmes accrocs qu'on lui reproche. Combien d'entre eux ont été, au moins une heure en leur vie, factieux et révoltés! combien se sont élevés contre un préjugé régnant! combien, dans leur désir de gloire, ont touché aux sujets défendus et fait résonner des cordes que personne n'avait osé faire résonner avant eux! Je crains que l'anathème lancé contre l'immoralité de Mme Sand ne retombe tout droit sur quelques-uns des membres les plus illustres de cet aréopage. Là a siégé M. de Chateaubriand, l'auteur de *René* et d'*Atala*, le chantre des passions dangereuses, le peintre immortel des âmes ardentes jusqu'à l'inceste, *exclusivement* il est vrai. Là siége M. de Lamartine, l'inventeur de la mélancolie poétique, le chantre de Jocelyn le lévite amoureux et de l'ange tombé du ciel. Là siégeait naguère le révolutionnaire poétique par excellence, M. Victor Hugo, l'auteur des hardiesses du *Roi s'amuse*, de *Ruy Blas* et de *Notre-Dame de Paris*. Là siégent M. Sainte-Beuve, auteur de *Joseph Delorme* et de *Volupté;* M. Prosper Mérimée, auteur de *la Double Méprise*, d'*Arsène Guillot* et de *l'Abbé Aubin*. Là siégea le grand poète Alfred de Musset, l'auteur des *Contes d'Espagne* et de *Namouna*. Je n'ai nommé que des poètes, mais ce ne sont pas les poètes seuls qui ont le privilége des doctrines immorales au sens où certains orateurs de l'Académie entendent, paraît-il, ce mot d'immoral. Parmi les écrivains politiques qui font partie de l'Académie, je trouve MM. Thiers et Mignet, les semi-apologistes de la terreur, de la montagne, du comité de salut public, de la fête de l'Être suprême et du décret par lequel la convention voulut bien consentir à reconnaître l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. J'y rencontre aussi le nom de M. de Falloux, qui a fait l'apologie de l'inquisition et qui a trouvé dans son esprit fertile en ressources des excuses pour la Saint-Barthélemy. Il y a dans l'histoire des événemens d'une moralité douteuse, et sur lesquels le monde discute encore : telles sont la terreur et la Saint-Barthélemy. Il est parfaitement permis, selon nous, de professer une opinion favorable à ces événemens; mais beaucoup de gens ne sont pas de notre avis. Demandez à certains légitimistes ce

Digitized by Google

qu'ils pensent de l'indulgence de M. Thiers pour la politique du comité de salut public, et à certains libéraux de quelle épithète ils décorent la tendresse de M. de Falloux pour l'inquisition. Je ne veux pas entrer dans ces discussions, j'ai voulu simplement faire remarquer que cette accusation d'immoralité pouvait être étendue à de bien autres matières que le mariage ou l'amour, et que la philosophie et la politique n'en garantissaient pas mieux que la poésie et l'art. Cependant ni leurs œuvres, ni leurs opinions n'ont empêché les hommes justement illustres que nous avons cités d'entrer à l'Académie. Ils ont été reçus dans son sein, non pas malgré ces œuvres et ces opinions, mais à cause de ces œuvres et de ces opinions mêmes. Il est donc bien permis de demander pourquoi l'Académie se montrerait plus scrupuleuse lorsqu'il s'agit de couronner un écrivain que lorsqu'il s'agit de se recruter et d'introduire un nouveau membre dans son sein.

Et puis, faut-il tout dire? je crains que l'Académie ne puisse jamais décerner dignement le prix promis aux lettres, si elle doit continuer à faire de cette question un peu vague de morale la condition de ses faveurs, car jamais elle ne trouvera un écrivain méritant ce nom, un écrivain de génie, qui n'ait pas attaqué quelqu'un ou quelque chose, un abus, un mensonge légal, une tyrannie politique, une hypocrisie sociale quelconque. Tout véritable écrivain est nécessairement agressif; c'est là son rôle dans le monde, c'est pour cela qu'il a été créé et sacré par Dieu. Un véritable écrivain, quel que soit son caractère, violent ou pacifique, doux ou ardent, vient toujours, selon le mot de l'Évangile, apporter non la paix, mais la guerre; il vient, non pour se conformer servilement aux opinions reçues, mais pour les contrôler, les éprouver à la pierre de touche de sa raison individuelle ou de son expérience, non pour répéter sous une forme plus ou moins fleurie et brillante ce que tout le monde dit, mais pour dire tout haut ce que d'autres que lui pensent tout bas, pour exprimer ce que les autres hommes ne sauraient, ne pourraient ou ne voudraient pas exprimer. Je n'apprendrai rien aux membres de l'aréopage académique en leur disant qu'ils ne trouveront jamais un écrivain digne de ce nom qui n'ait pas rempli plus ou moins le rôle que nous indiquons. Si ce rôle leur fait peur ou leur paraît un motif légitime d'exclusion, ils doivent dès aujourd'hui se résigner à ne couronner jamais que des comparses, car dans dix ans, comme aujourd'hui, la question se présentera toujours sous le même aspect. Si, dans dix ans, il se rencontre un véritable écrivain, et que ses titres soient discutés devant l'Académie comme ceux de Mme Sand le sont aujourd'hui, soyez sûr qu'on lui découvrira les mêmes péchés. Cela dit, il ne nous reste plus qu'à attendre le jugement de l'Académie; nous espérons trop de ses lumières pour croire qu'elle voudra faire un motif d'exclusion de ce qui est la raison d'être, la condition nécessaire de l'existence de tout véritable écrivain.

ÉMILE MONTÉGUT.

V. DE MARS.

Digitized by Google

VALVÈDRE

DERNIÈRE PARTIE.[1]

IX.

Depuis trois mois, nous vivions cachés dans une de ces rues aérées et silencieuses qui, à cette époque, avoisinaient le jardin du Luxembourg. Nous nous y promenions dans la journée, Alida toujours enveloppée et voilée avec le plus grand soin, moi ne la quittant jamais que pour m'occuper de son bien-être et de sa sûreté. Je n'avais renoué aucune des relations, assez rares d'ailleurs, que j'avais eues à Paris. Je n'avais fait aucune visite; quand il m'était arrivé d'apercevoir dans la rue une figure de connaissance, je l'avais évitée en changeant de trottoir et en détournant la tête; j'avais même acquis à cet égard la prévoyance et la présence d'esprit d'un sauvage dans les bois, ou d'un forçat évadé sous les yeux de la police.

Le soir, je la conduisais quelquefois aux divers théâtres, dans une de ces loges d'en bas où l'on n'est pas vu. Durant les beaux jours de l'automne, je la menai souvent à la campagne, cherchant avec elle ces endroits solitaires que, même aux environs de Paris, les amans savent toujours trouver.

Sa santé n'avait donc pas souffert du changement de ses habitudes, ni du manque de distractions; mais quand vint l'hiver, le noir et mortel hiver des grandes villes du nord, je vis sa figure s'altérer brusquement. Une toux sèche et fréquente, dont elle ne

(1) Voyez les livraisons du 15 mars, 1er et 15 avril, 1er et 15 mai.

Digitized by Google

voulait pas s'occuper, disant qu'elle y était sujette tous les ans à pareille époque, m'inquiéta cependant assez pour que je la fisse consentir à voir un médecin. Après l'avoir examinée, le médecin lui dit en souriant qu'elle n'avait rien, mais il ajouta pour moi seul en sortant : — Madame votre sœur (je m'étais donné pour son frère) n'a rien de bien grave jusqu'à présent; mais c'est une organisation fragile, je vous en avertis. Le système nerveux prédomine trop. Paris ne lui vaut rien. Il lui faudrait un climat égal, non pas Hyères ou Nice, mais la Sicile ou Alger.

Je n'eus plus dès lors qu'une pensée, celle d'arracher ma compagne à la pernicieuse influence d'un climat maudit. J'avais déjà dépensé, pour lui procurer une existence conforme à ses goûts et à ses besoins, la moitié de la somme empruntée à Moserwald. Celui-ci m'écrivait en vain qu'il avait en caisse des fonds déposés par l'ordre de M. de Valvèdre pour sa femme : ni elle ni moi ne voulions les recevoir.

Je m'informai des dépenses à faire pour un voyage dans les régions méridionales. Les *guides* imprimés promettaient merveille sous le rapport de l'économie; mais Moserwald m'écrivait : « Pour une femme délicate et habituée à toutes ses aises, n'espérez pas vivre dans ces pays-là, où tout ce qui n'est pas le strict nécessaire est rare et coûteux, à moins de trois mille francs par mois. Ce sera très peu, trop peu si vous manquez d'ordre; mais ne vous inquiétez de rien, et partez vite, si *elle* est malade. Cela doit lever tous vos scrupules, et si vous poussez la folie jusqu'à refuser la pension du mari, le pauvre Nephtali est toujours là avec tout ce qu'il possède, à votre service, et trop heureux si vous acceptez! »

J'étais décidé à prendre ce dernier parti aussitôt qu'il deviendrait nécessaire. J'avais encore un avenir de vingt mille francs à aliéner, et j'espérais travailler durant le voyage, quand je verrais Alida rétablie.

De l'Afrique, je ne vous dirai pas un mot dans ce récit tout personnel de ma vie intime. Je m'occupai de l'établissement de ma compagne dans une admirable retraite, non loin de laquelle je pris pour moi un local des plus humbles, comme j'avais fait à Paris, pour ôter tout prétexte à la malignité du voisinage. Je fus bientôt rassuré. La toux disparut; mais, peu après, je fus alarmé de nouveau. Alida n'était pas phthisique, elle était épuisée par une surexcitation d'esprit sans relâche. Le médecin français que je consultai n'avait pas d'opinion arrêtée sur son compte. Tous les organes de la vie étaient tour à tour menacés, tour à tour guéris, et tour à tour envahis de nouveau par une débilitation subite. Les nerfs jouaient en cela un si grand rôle que la science pouvait bien risquer de prendre souvent l'effet pour la cause. En de certains jours, elle se croyait et

Digitized by Google

se sentait guérie. Le lendemain, elle retombait accablée d'un mal vague et profond qui me désespérait.

La cause! elle était dans les profondeurs de l'âme. Cette âme-là ne pouvait pas se reposer une heure, un instant. Tout lui était sujet d'appréhension funeste ou d'espérance insensée. Le moindre souffle du vent la faisait tressaillir, et si je n'étais pas auprès d'elle à ce moment-là, elle croyait avoir entendu mes cris, le suprême appel de mon agonie. Elle haïssait la campagne, elle s'y était toujours déplu. Sous le ciel imposant de l'Afrique, en présence d'une nature peu soumise encore à la civilisation européenne, tout lui semblait sauvage et terrifiant. Le rugissement lointain des lions, qui, à cette époque, se faisait encore entendre autour des lieux habités, la faisait trembler comme une pauvre feuille, et aucune condition de sécurité ne pouvait lui procurer le sommeil. En d'autres momens, sous l'empire d'autres dispositions d'esprit, elle croyait entendre la voix de ses enfans venant la voir, et elle s'élançait ravie, folle, bientôt désespérée en regardant les petits Maures qui jouaient devant sa porte.

Je cite ces exemples d'hallucination entre mille. Voyant qu'elle se déplaisait à ***, je la ramenai à Alger, au risque de n'y pouvoir garder l'incognito. A Alger, elle fut écrasée par le climat. Le printemps, déjà un été dans ces régions chaudes, nous chassa vers la Sicile, où près de la mer, à mi-côte des montagnes, j'espérais trouver pour elle un air tiède et quelques brises. Elle s'amusa quelques instans de la nouveauté des choses, et bientôt je la vis dépérir encore plus rapidement.

— Tiens! me dit-elle, dans un accès d'abattement invincible, je vois bien que je me meurs! — Et, mettant ses mains pâles et amaigries sur ma bouche : — Ne te moque pas, ne ris pas! je sais ce que cette gaieté te coûte, et que la nuit, seul avec la certitude inévitable, tu pleures ton rire! Pauvre cher enfant, je suis un fléau dans ta vie et un fardeau pour moi-même. Tu ferais mieux, pour nous deux, de me laisser mourir bien vite.

— Ce n'est pas la maladie, lui répondis-je navré de sa clairvoyance, c'est le chagrin ou l'ennui qui te consume. Voilà pourquoi je ris de tes maux physiques prétendus incurables, tandis que je pleure de tes souffrances morales. Pauvre chère âme, que puis-je donc faire pour toi?

— Une seule et dernière chose, dit-elle, je voudrais embrasser mes enfans avant de mourir.

— Tu embrasseras tes enfans, et tu ne mourras pas! m'écriai-je. Et je feignis de tout préparer pour le départ; mais au milieu de ces préparatifs je tombais brisé de découragement. Avait-elle la force de retourner à Genève? n'allait-elle pas mourir en route? Une autre

Digitized by Google

terreur s'emparait de moi, je n'avais plus d'argent. J'avais écrit à Moserwald de m'en prêter encore, et je ne pouvais douter de sa confiance en moi. Il n'avait pas répondu : était-il malade ou absent, était-il mort ou ruiné? Et qu'allions-nous devenir, si cette ressource suprême nous manquait?

J'avais fait d'héroïques efforts pour travailler, mais je n'avais pu rien continuer, rien compléter. Alida, malade d'esprit autant que de corps, ne me laissait pas un moment de calme. Elle ne pouvait supporter la solitude. Elle me poussait au travail; mais quand j'étais sorti de sa chambre, elle divaguait, et Bianca venait me chercher bien vite.

J'avais essayé de travailler auprès d'elle, c'était tout aussi impossible. J'avais toujours les yeux sur les siens, tremblant quand je les voyais briller de fièvre ou se fixer, éteints, comme si la mort l'eût déjà saisie. D'ailleurs j'avais bien reconnu une terrible vérité : c'est que ma plume, au point de vue lucratif, était pour le moment, pour toujours peut-être, improductive. Elle eût pu me nourrir très humblement si j'eusse été seul; mais il me fallait trois mille francs par mois... Moserwald n'avait rien exagéré.

Après avoir épuisé tous les mensonges imaginables pour faire prendre patience à ma malheureuse amie, il me fallut lui avouer que j'attendais une lettre de crédit de Moserwald pour être à même de la conduire en France. Je lui cachai que j'attendais cette lettre depuis si longtemps déjà que je n'osais plus l'espérer. Je m'étais décidé à l'horrible humiliation d'écrire ma détresse à Obernay. Lui aussi était-il absent? Mais sans doute il allait répondre. Le temps de l'espoir n'était pas épuisé de ce côté-là. Dans le doute, je surmontai la douleur de demander à mes parens un sacrifice : quelques jours de patience, et une réponse quelconque allait arriver. Je suppliai Alida de ne prendre aucune inquiétude.

Elle eut, ce jour-là, son dernier courage. Elle sourit de ce sourire déchirant que je ne comprenais que trop. Elle me dit qu'elle était tranquille et qu'elle était d'ailleurs résignée à accepter les dons de son mari comme un prêt que je serais certainement à même de lui faire rembourser plus tard. Elle ménageait ainsi ma fierté; elle m'embrassa et s'endormit ou feignit de s'endormir.

Je me retirai dans la chambre voisine. Depuis que je la voyais s'éteindre, je ne quittais plus la maison qu'elle habitait. Au bout d'une heure, je l'entendis qui causait avec Bianca. Cette fille, peu scrupuleuse sur le chapitre de l'amour, mais d'un dévouement admirable pour sa maîtresse, qui la maltraitait et la gâtait tour à tour, s'efforçait en ce moment de la consoler et de lui persuader qu'elle reverrait bientôt ses enfans.

Digitized by Google

— Non, va! je ne les reverrai plus, répondit la pauvre malade: c'est là le châtiment le plus cruel que Dieu pût m'infliger, et je sens que je le mérite.

— Prenez garde, madame, dit Bianca, votre découragement fait tant de mal à ce pauvre jeune homme!

— Il est donc là?

— Mais je crois que oui, dit Bianca en s'approchant du seuil de l'autre chambre.

Je m'étais jeté par hasard sur un fauteuil à dossier fort élevé. Bianca, ne me voyant pas, crut que j'étais sorti, et retourna auprès de sa maîtresse en lui disant que j'allais certainement rentrer, et qu'il fallait être calme.

— Eh bien! quand tu l'entendras rentrer, dit Alida, tu me feras signe, et je feindrai de dormir. Il se console et se rassure encore un peu quand il s'imagine que j'ai dormi. Laisse-moi te parler, Bianchina, cela me soulage, nous sommes si peu seules! Ah! ma pauvre enfant, toi-même tu ne sais pas ce que je souffre et quels remords me tuent! Depuis que j'ai tout quitté pour ce bon Francis, mes yeux se sont ouverts, et je suis devenue une autre femme. J'ai commencé à croire en Dieu et à prendre peur; j'ai senti qu'il allait me punir et qu'il ne me permettrait pas de vivre dans le mal.

Bianca l'interrompit : — Vous ne faites point de mal, dit-elle, je n'ai jamais vu de femme aussi vertueuse que vous! Et vous auriez tous les droits possibles pourtant, avec un mari si égoïste et si indifférent!...

— Tais-toi, tais-toi! reprit Alida avec une force fébrile; tu ne le connais pas! tu n'es que depuis trois ans à mon service, tu ne l'as vu que longtemps déjà après ma première infidélité de cœur et quand il ne m'aimait plus. Je l'avais bien mérité!... Mais jusqu'à ces derniers temps j'ai cru qu'il ne savait rien, qu'il n'avait rien daigné savoir, et que, ne pouvant pas me juger indigne de lui, son cœur s'était retiré de moi par lassitude. Je lui en voulais donc, et, sans songer à mes torts, je m'irritais des siens. Mes torts! je n'y croyais pas; je disais comme toi : « Je suis si vertueuse au fond! et j'ai un mari si indifférent! » Sa douceur, sa politesse, sa libéralité, ses égards, je les attribuais à un autre motif que la générosité. Ah! pourquoi ne parlait-il pas? Un jour enfin... Tiens, c'est aujourd'hui le même jour de l'année!... il y a un an... Je l'ai entendu parler de moi et je n'ai pas compris, j'étais folle! Au lieu d'aller me jeter à ses pieds, je me suis jetée dans les bras d'un autre, et j'ai cru faire une grande chose. Ah! illusion, illusion! dans quels malheurs tu m'as précipitée!

— Mon Dieu! reprit Bianca, vous regrettez donc votre mari à présent? Vous n'aimez donc pas ce pauvre M. Francis?

— Je ne peux pas regretter mon mari, dont je n'ai plus l'amour,

Digitized by Google

et j'aime Francis de toute mon âme, c'est-à-dire de tout ce qui m'est resté de ma pauvre âme!... Mais vois-tu, Bianca, toi qui es femme, tu dois bien comprendre cela : on n'aime réellement qu'une fois! Tout ce qu'on rêve ensuite, c'est l'équivalent d'un passé qui ne revient jamais. On dit, on croit qu'on aime davantage, on voudrait tant se le persuader! On ne ment pas, mais on sent que le cœur contredit la volonté. Ah! si tu avais connu Valvèdre quand il m'aimait! Quelle vérité, quelle grandeur, quel génie dans l'amour! Mais tu n'aurais pas compris, pauvre petite, puisque je n'ai pas compris moi-même! Tout cela s'est éclairci pour moi à distance, quand j'ai pu comparer, quand j'ai rencontré ces beaux diseurs qui ne disent rien, ces cœurs enflammés qui ne sentent rien...

— Comment! Francis lui-même...

— Francis, c'est autre chose : c'est un poète, un vrai poète peut-être, un artiste à coup sûr. La raison lui manque, mais non le cœur ni l'intelligence. Il a même quelque chose de Valvèdre, il a le sentiment du devoir. Il y a manqué en m'enlevant au mien; il n'a pas les principes de Valvèdre, mais il a de lui les grands instincts, les sublimes dévouemens. Cependant, Bianchina, il a beau faire, il ne m'aime pas, lui, il ne peut pas m'aimer! Du moins il ne m'aime pas comme il pourra aimer un jour. Il avait rêvé une autre femme, plus jeune, plus douce, plus instruite, plus capable de le rendre heureux, une femme comme Adélaïde Obernay. Sais-tu qu'il devait, qu'il pouvait l'épouser, et que c'est moi qui fus l'empêchement? Ah! je lui ai fait bien du mal, et j'ai raison de mourir!... Mais il ne me le reproche pas, il voudrait me faire vivre... Tu vois bien qu'il est grand, que j'ai raison de l'aimer... Tu as l'air de croire que je me contredis... Non, non, je n'ai pas le délire, jamais je n'ai vu si clair. Nous nous sommes monté la tête, lui et moi; nous nous sommes brisés contre le sort, et à présent nous nous pardonnons l'un à l'autre, nous nous estimons. Nous avons fait notre possible pour nous aimer autant que nous le disions, autant que nous nous l'étions promis,... et moi, pleurant Valvèdre quand même, lui, regrettant Adélaïde malgré tout, nous allons nous donner le baiser d'adieu suprême... Tiens, cela vaut mieux que l'avenir qui nous attendait certainement, et je suis contente de mourir...

En parlant ainsi, elle fondait en larmes. Bianca pleurait aussi, sans rien trouver pour la consoler, et moi j'étais paralysé par l'épouvante et la douleur. Quoi! c'était là le dernier mot de cette passion funeste! Alida mourait en pleurant son mari, et en disant : *L'autre* ne m'aime pas! Certes, en voulant l'amour d'une femme dont l'époux était sans reproche, j'avais cédé à une mauvaise et coupable tentation, mais comme j'étais puni!

Je fis un suprême effort, le plus méritoire de ma vie peut-être :

Digitized by Google

je m'approchai de son lit, et, sans me plaindre de rien pour mon compte, je réussis à la calmer.

— Tout ce que tu viens de rêver, lui dis-je, c'est l'effet de la fièvre, et tu ne le penses pas. D'ailleurs, tu le penserais, que je n'y voudrais pas croire. Ne te contrains donc plus devant moi, dis tout ce que tu voudras, c'est la maladie qui parle. Je sais qu'à d'autres heures tu verras autrement mon cœur et le tien. Que tu croies en Dieu, que tu rendes justice à Valvèdre, que tu te reproches de n'avoir pas compris un mari qui n'avait que des vertus et qui savait peut-être aimer mieux que tout le monde, c'est bien, j'y consens, et je le savais. Ne m'as-tu pas dit cent fois que cette croyance et ce remords te faisaient du bien, et que tu m'en offrais la souffrance comme un mérite et une réconciliation avec toi-même? Oui, c'était bien, tu étais dans le vrai; mais pourquoi perdrais-tu le fruit de ces bonnes inspirations? Pourquoi exciter ton imagination pour t'ôter justement à toi-même le mérite du repentir et pour m'arracher l'espérance de ta guérison? Tout est consommé. Valvèdre a souffert, mais il est résigné depuis longtemps : il voyage, il oublie. Tes enfans sont heureux, et tu vas les revoir; tes amis te pardonnent, si tant est qu'ils aient quelque chose de personnel à te pardonner. Ta réputation, si tant est qu'elle soit compromise par ton absence, peut être réhabilitée, soit par ton retour, soit par notre union. Rends donc justice à ta destinée et à ceux qui t'aiment. Moi, soumis à tout, je serai pour toi ce que tu voudras, ton mari, ton amant ou ton frère. Pourvu que je te sauve, je serai assez récompensé. Tu peux même penser ce que tu as dit, ne pas croire au *second amour*, et ne m'accorder que le reste d'une âme épuisée par le premier, je m'en contenterai. Je vaincrai mon sot orgueil, je me dirai que c'est encore plus que je ne mérite, et si tu as envie de me parler du passé, nous en parlerons ensemble. Je ne te demande qu'une chose : c'est de n'avoir pas de secrets pour moi, ton enfant, ton ami, ton esclave; c'est de ne pas te combattre et t'épuiser en douleurs cachées. Tu crois donc que je n'ai pas de courage? Si, j'en ai, et pour toi j'en peux avoir jusqu'à l'héroïsme. Ne me ménage donc pas, si cela te soulage un peu, et dis-moi que tu ne m'aimes pas, pourvu que tu me dises ce qu'il faut faire et ce qu'il faut être pour que tu m'aimes!

Alida s'attendrit de ma résignation, mais elle n'avait plus la force de se relever par l'enthousiasme. Elle colla ses lèvres sur mon front en pleurant, comme un enfant, avec des cris et des sanglots; puis, écrasée de fatigue, elle s'endormit enfin.

Ces émotions la ranimèrent un instant; le lendemain, elle fut mieux, et je vis renaître l'impatience du départ. C'est ce que je redoutais le plus.

Digitized by Google

Nous demeurions près de Palerme. Tous les jours, j'y allais en courant pour voir s'il n'y avait rien pour moi à la poste. Ce jour-là fut un jour d'espoir, un dernier rayon de soleil. Comme j'approchais de la ville, je vis une voiture de louage qui en sortait et qui venait vers moi au galop. Un avertissement mystérieux me cria dans l'âme que c'était un secours qui m'arrivait. Je me jetai à tout hasard, comme un fou, à la tête des chevaux. Un homme se pencha hors de la portière : c'était lui, c'était Moserwald!

Il me fit monter près de lui et donna l'ordre de continuer, car c'est chez nous qu'il venait. Le trajet était si court que nous échangeâmes à la hâte les explications les plus pressées. Il avait reçu ma lettre, avec celle que je lui envoyais pour Henri, à deux mois de date, par suite d'un accident arrivé à son secrétaire, qui, blessé et gravement malade, avait oublié de la lui remettre. Aussitôt que cet excellent Moserwald avait connu ma situation, il avait jeté au feu ma demande d'argent à Obernay, il avait pris la poste, il accourait: argent, aide, affection, il m'apportait tout ce qui pouvait sauver Alida ou prolonger sa vie.

Je ne voulus pas qu'il la vît sans que j'eusse pris le temps de la prévenir d'une rencontre amenée, à mon dire, par le hasard. On craint toujours d'éclairer les malades sur l'inquiétude dont ils sont l'objet. Je craignais aussi que le féroce préjugé d'Alida contre les juifs ne lui fît accueillir froidement cet ami si sûr et si dévoué.

Elle sourit de son sourire étrange, et ne fut pas dupe du motif qui amenait Moserwald à Palerme; mais elle le reçut avec grâce, et je vis bientôt que la distraction de voir un nouveau visage et le plaisir d'entendre parler de sa famille lui faisaient quelque bien. Quand je pus être seul avec Nephtali, je lui demandai son impression sur l'état où il la trouvait.

— Elle est perdue! me répondit-il; ne vous faites pas d'illusion. Il ne s'agit plus que d'adoucir sa fin.

Je me jetai dans ses bras et je pleurai amèrement : il y avait si longtemps que je me contenais!

— Écoutez, reprit-il quand il eut essuyé ses propres larmes, il faut, je pense, avant tout, qu'elle ne voie pas son mari.

— Son mari? Où donc est-il?

— A Naples, il la cherche. Quelqu'un qui vous a aperçus quittant Alger lui a dit que sa femme semblait mourante, et qu'on avait été forcé de la porter pour la conduire au rivage. Il était alors à Rome, s'inquiétant d'elle et s'informant dans tous les couvens, car sa sœur aînée lui avait laissé croire qu'elle n'était pas avec vous et qu'elle s'était mise réellement en retraite.

— Mais vous avez donc vu Valvèdre à Naples? vous lui avez donc parlé?

Digitized by Google

— Oui, il m'a été impossible de l'éviter. J'ai gardé votre secret malgré ses douces prières et ses froides menaces. J'ai réussi ou j'ai cru avoir réussi à lui échapper : il n'a pu me suivre; mais il est très tenace et très fin, et malheureusement je suis très connu. Il s'informera, il découvrira aisément quelle direction j'ai prise. Il a certainement deviné que j'allais vous rejoindre. Je ne serais pas étonné de le voir arriver ici peu de jours après moi. Ne vous y trompez plus, il l'aime encore, cette pauvre femme; il est encore jaloux... Malgré son air tranquille, j'ai vu clair en lui. Il faut vous cacher, j'entends cacher Alida plus loin de la ville, ou dans le port, sur quelque navire. J'en ai là plus d'un à ma discrétion. J'ai beaucoup d'amis, c'est-à-dire beaucoup d'obligés partout.

— Eh bien! non, mon cher Nephtali, répondis-je; ce n'est pas là ce qu'il faut faire, c'est tout le contraire : il faut que vous guettiez l'arrivée de Valvèdre, et que vous me fassiez avertir dès qu'il abordera à Palerme, afin que j'aille au-devant de lui.

— Ah! vous voulez encore vous battre? Vous ne trouvez pas que la pauvre femme ait assez souffert?

— Je ne veux pas me battre, je veux conduire Valvèdre auprès de sa femme; lui seul peut la sauver.

— Comment? qu'est-ce à dire? elle le regrette donc? Elle a donc à se plaindre de vous?

— Elle n'a pas à se plaindre de moi, Dieu merci! mais elle regrette sa famille, voilà ce qui est certain. Valvèdre sera généreux, je le connais. Jaloux ou non, il consolera, il fortifiera la pauvre âme navrée!

Moserwald retourna à Palerme et mit en observation sur le port les plus affidés de ses gens; puis il revint occuper mon petit logement afin d'être à portée de nous servir à toute heure. Il fut admirable de bonté, de douceur et de prévenances. Je dois le dire et ne jamais l'oublier.

Alida voulut le revoir et le remercier de son amitié pour moi. Elle ne voulut pas avoir l'air un seul instant de soupçonner qu'il eût été ou qu'il fût encore amoureux d'elle; mais, chose étrange et qui peint bien cette femme puérile et charmante, elle eut avec lui un accès de coquetterie au bord de la tombe. Elle se fit peindre les sourcils et les joues par Bianca, et, couchée sur sa chaise longue, tout enveloppée de fins tissus d'Alger, elle trôna encore une fois dans la langueur de sa beauté expirante.

Cela était cruel sans doute, car si elle ne rallumait plus les désirs de l'amour, elle s'emparait encore de l'imagination, et je vis Moserwald frappé d'une douloureuse extase; mais Alida ne songeait point à cela : elle suivait machinalement l'habitude de sa vie. Elle fut coquette d'esprit autant que de visage. Elle encouragea notre hôte à lui raconter les bruits de Genève, et, pleurant lorsqu'elle revenait

Digitized by Google

à parler de ses enfans, elle eut des accès de rire nerveux quand, avec sa bonhomie railleuse, Moserwald lui retraça les ridicules de certains personnages de son ancien milieu.

En la voyant ainsi, Moserwald reprit de l'espérance. — La distraction lui est bonne, me disait-il au bout de deux jours : elle se mourait d'ennui. Vous vous êtes imaginé qu'une femme du monde, habituée à sa petite cour, pouvait s'épanouir dans le tête-à-tête, et vous voyez qu'elle s'y est flétrie comme une fleur privée d'air et de soleil. Vous êtes trop romanesque, mon enfant, je ne puis assez vous le répéter. Ah! si c'était moi qu'elle eût voulu suivre! Je l'aurais promenée de fête en fête, je lui aurais fait un milieu nouveau. Avec de l'argent, on fait tout ce qu'on veut! Elle a des goûts aristocratiques : l'hôtel du juif serait devenu si luxueux et si agréable que les plus gros bonnets y fussent venus saluer la beauté reine des cœurs et la richesse reine du monde! Et vous, vous n'avez pas voulu comprendre; vos fiertés, vos cas de conscience, ont fait de votre intérieur une prison cellulaire! Vous n'avez pas pu y travailler, et elle n'a pas pu y vivre. Et que vous fallait-il pour qu'elle fût enivrée, pour qu'elle n'eût pas le temps de se repentir et de regretter sa famille? De l'argent, rien que de l'argent! Or son mari lui en offrait à elle, et vous, vous en aviez, puisque j'en ai!

— Ah! Moserwald, lui répondis-je, vous me faites bien du mal en pure perte! Je ne pouvais pas agir comme vous pensez, et quand je l'aurais pu, ne voyez-vous pas qu'il est trop tard?

— Non, peut-être que non! Qui sait? je lui apporte peut-être la vie, moi, le gros juif si prosaïque! Avant-hier, je l'ai crue au moment d'expirer sous mes yeux; aujourd'hui, elle m'apparaît comme ressuscitée. Qu'elle se soutienne encore ainsi quelques jours, et nous l'emmenons, nous l'entourons de douceurs et d'amusemens. J'y dépenserai des millions s'il le faut, mais nous la sauverons!

En ce moment, Bianca vint m'appeler en criant que sa maîtresse était morte. Nous nous précipitâmes dans sa chambre. Elle respirait, mais elle était livide, immobile et sans connaissance.

J'avais pour elle le meilleur médecin du pays. Il l'avait abandonnée en ce sens qu'il n'ordonnait plus que des choses insignifiantes; mais il venait la voir tous les jours, et il arriva au moment où je l'envoyais chercher.

— Est-ce la fin? lui dit tout bas Moserwald.

— Eh! qui sait? répondit-il en levant les épaules avec chagrin.

— Quoi! m'écriai-je, vous ne pouvez pas la ranimer? Elle va mourir ainsi, sans nous voir, sans nous reconnaître, sans recevoir nos adieux?

— Parlez bas, reprit-il, elle vous entend peut-être. Il y a là, je crois, un état cataleptique.

Digitized by Google

— Mon Dieu! s'écria la Bianca en pâlissant et en nous montrant le fond de la galerie, dont les portes étaient grandes ouvertes pour laisser circuler l'air dans l'appartement; voyez donc *celui* qui vient là!...

Celui qui venait comme l'ange de la mort, c'était Valvèdre!

Il entra sans paraître voir aucun de nous, alla droit à sa femme, lui prit la main et la regarda attentivement pendant quelques secondes; puis il l'appela par son nom, et elle ouvrit les lèvres pour lui répondre, mais sans que la voix pût sortir.

Il se fit encore quelques instans d'un horrible silence, et Valvèdre dit de nouveau en se penchant vers elle, et avec un accent de douceur infinie : — Alida!

Elle s'agita et se leva comme un spectre, retomba, ouvrit les yeux, fit un cri déchirant, et jeta ses deux bras au cou de Valvèdre.

Quelques instans encore, et elle retrouva la parole et le regard; mais ce qu'elle disait, je ne l'entendis pas. J'étais cloué à ma place, foudroyé par un conflit d'émotions inexprimables. Valvèdre ne semblait, m'a-t-on dit, faire aucune attention à moi. Moserwald me prit vigoureusement le bras et m'entraîna hors de la chambre.

J'y fus en proie à un véritable égarement. Je ne savais plus où j'étais, ni ce qui venait de se passer. Le médecin vint me secourir à mon tour, et je l'aidai de tout l'effort de ma volonté, car je me sentais devenir fou, et je voulais être de force à accomplir jusqu'au bout mon affreuse destinée. Revenu à moi, j'appris qu'Alida était calme, et pouvait vivre encore quelques jours ou quelques heures. Son mari était seul avec elle.

Le médecin se retira, disant que le nouveau-venu paraissait en savoir autant que lui pour les soins à donner en pareille circonstance. Bianca écoutait à travers la porte. J'eus un accès d'humeur contre elle, et je la poussai brusquement dehors. Je ne voulais pas me permettre d'entendre ce que Valvèdre disait à sa femme en ce moment suprême; la curiosité de cette fille, quelque bien intentionnée qu'elle fût, me paraissait être une profanation.

Resté seul avec Moserwald dans le salon qui touchait à la chambre d'Alida, je demeurai morne et comme frappé d'une religieuse terreur. Nous devions nous tenir là, tout prêts à secourir au besoin. Moserwald voulait écouter, comme avait fait Bianca, et je savais qu'on pouvait entendre en approchant de la porte. Je le gardai d'autorité auprès de moi à l'autre bout du salon. La voix de Valvèdre nous arrivait douce et rassurante, mais sans qu'aucune parole distincte en pût confirmer pour nous les inflexions. La sueur me coulait du front, tant j'avais de peine à subir cette inaction, cette incertitude, cette soumission passive en face de la crise suprême.

Tout à coup la porte s'ouvrit doucement, et Valvèdre vint à nous.

Digitized by Google

Il salua Moserwald et lui demanda pardon de le laisser seul, en le priant de ne pas s'éloigner; puis il s'adressa à moi pour me dire que M[me] de Valvèdre désirait me voir. Il avait la politesse et la gravité d'un homme qui fait les honneurs de sa propre maison au milieu d'un malheur domestique.

Il rentra chez Alida avec moi, et, comme s'il m'eût présenté à elle : — Voici votre ami, lui dit-il, l'ami dévoué à qui vous voulez témoigner votre gratitude. Tout ce que vous m'avez dit de ses soins et de son affection absolue justifie votre désir de lui serrer la main, et je ne suis pas venu ici pour l'éloigner de vous dans un moment où toutes les personnes qui vous sont attachées veulent et doivent vous le prouver. C'est une consolation pour vos souffrances, et vous savez que je vous apporte tout ce que mon cœur vous doit de tendresse et de sollicitude. Ne craignez donc rien, et si vous avez quelques ordres à donner qui vous semblent devoir être mieux exécutés par d'autres que moi, je vais me retirer.

— Non, non, répondit Alida en le retenant d'une main pendant qu'elle s'attachait à moi de l'autre; ne me quittez pas encore!... Je voudrais mourir entre vous deux, lui qui a tout fait pour sauver ma vie, vous qui êtes venu pour sauver mon âme!

Puis, se soulevant sur nos bras et nous regardant tour à tour avec une expression de terreur désespérée, elle ajouta : — Vous êtes ainsi devant moi pour que je meure en paix; mais à peine serai-je sous le suaire, que vous vous battrez!

— Non! répondis-je avec force, cela ne sera pas, je le jure!

— Je vous entends, monsieur, dit Valvèdre, et je connais vos intentions. Vous m'offrirez votre vie, et vous ne la défendrez pas. Vous voyez bien, ajouta-t-il en s'adressant à sa femme, que nous ne pouvons pas nous battre. Rassurez-vous, *ma fille*, je ne ferai jamais rien de lâche. Je vous ai donné ma parole, ici, tout à l'heure, de ne pas me venger de celui qui s'est dévoué à vous corps et âme dans ces amères épreuves, et je n'ai pas deux paroles.

— Je suis tranquille, répondit Alida en portant à ses lèvres la main de son mari. Oh! mon Dieu! vous m'avez donc pardonnée!... Il n'y a que mes enfans,... mes enfans que j'ai négligés,... abandonnés,... mal aimés pendant que j'étais avec eux,... et qui ne recevront pas mon dernier baiser... Chers enfans! pauvre Paul! Ah! Valvèdre, n'est-ce pas que c'est une grande expiation et qu'à cause de cela tout me sera pardonné? Si vous saviez comme je les ai adorés, pleurés! comme mon pauvre cœur inconséquent s'est déchiré dans l'absence! comme j'ai compris que le sacrifice était au-dessus de mes forces, et comme Paul, celui qui me rendait triste, qui me faisait peur, que je n'osais pas embrasser, m'est apparu beau et bon et à jamais regrettable dans mes heures d'agonie! Il le sait, lui,

Digitized by Google

Francis, que je ne faisais plus de différence entre eux, et que j'aurais été une bonne mère, si... Mais je ne les reverrai pas!... Il faut rester ici sous cette terre étrangère, sous ce cruel soleil qui devait me guérir, et qui rit toujours pendant qu'on meurt!...

— Ma chère fille, reprit Valvèdre, vous m'avez promis de ne penser à la mort que comme à une chose dont l'accomplissement est aussi éventuel pour vous que pour nous tous. L'heure de ce passage est toujours inconnue, et celui qui croit la sentir arriver peut en être plus éloigné que celui qui n'y songe point. La mort est partout et toujours, comme la vie. Elles se donnent la main et travaillent ensemble pour les desseins de Dieu. Vous aviez l'air de me croire tout à l'heure, quand je vous disais que tout est bien, par la raison que tout renaît et recommence. Ne me croyez-vous plus? La vie est une aspiration à monter, et cet éternel effort vers l'état le meilleur, le plus épuré et le plus divin, conduit toujours à un jour de sommeil qu'on appelle mort, et qui est une régénération en Dieu.

— Oui, j'ai compris, répondit Alida... Oui, j'ai aperçu Dieu et l'éternité à travers tes paroles mystérieuses!... Ah! Francis, si vous l'aviez entendu tout à l'heure, et si je l'avais écouté plus tôt, moi!... Quel calme il a fait descendre, quelle confiance il sait donner! *Confiance*, oui, voilà ce qu'il disait, *avoir foi dans sa propre confiance!*... Dieu est le grand asile, rien ne peut être danger, après la vie, pour l'âme qui se fie et s'abandonne; rien ne peut être châtiment et dégradation pour celle qui comprend le bien et se désabuse du mal!... Oui, je suis tranquille!... Valvèdre, tu m'as guérie!

Elle ne parla plus, elle s'assoupit. Une molle sueur, de plus en plus froide, mouilla ses mains et son visage. Elle vécut ainsi, sans voix et presque sans souffle, jusqu'au lendemain. Un pâle et triste sourire effleurait ses lèvres quand nous lui parlions. Tendre et brisée, elle essayait de nous faire comprendre qu'elle était heureuse de nous voir. Elle appela Moserwald du regard, et du regard lui désigna sa main pour qu'il la pressât dans la sienne.

Le soleil se levait magnifique sur la mer. Valvèdre ouvrit les rideaux et le montra à sa femme. Elle sourit encore, comme pour lui dire que cela était beau. — Vous vous trouvez bien, n'est-ce pas? lui dit-il.

Elle fit signe que oui.

— Tranquille, guérie?

Oui encore, avec la tête.

— Heureuse, soulagée? Vous respirez bien?

Elle souleva sa poitrine sans effort, comme allégée délicieusement du poids de l'agonie.

C'était le dernier soupir. Valvèdre, qui l'avait senti approcher, et qui, par son air de conviction et de joie, en avait écarté la terrible

prévision, déposa un long baiser sur le front, puis sur la main droite de la morte. Il reprit à son doigt l'anneau nuptial qu'elle avait cessé longtemps de porter, mais qu'elle avait remis la veille; puis il sortit, il tira derrière lui les verroux du salon, et nous cacha le spectacle de sa douleur.

Je ne le revis plus. Il parla avec Moserwald, qui se chargea de remplir ses intentions. Il le priait de faire embaumer et transporter le corps de sa femme à Valvèdre. Il me demandait pardon de ne pas me dire adieu. Il s'éloigna aussitôt, sans qu'on pût savoir quelle route de terre ou de mer il avait prise. Sans doute il alla demander aux grands spectacles de la nature la force de supporter le coup qui venait de déchirer son cœur.

J'eus l'atroce courage d'aider Moserwald à remplir la tâche funèbre qui nous était imposée : cruelle amertume infligée par une âme forte à mon âme brisée! Valvèdre me laissait le cadavre de sa femme après m'avoir repris son cœur et sa foi au dernier moment!

J'accompagnai le dépôt sacré jusqu'à Valvèdre. Je voulus revoir cette maison vide à jamais pour moi, ce jardin toujours riant et magnifique devant le silence de la mort, ces ombrages solennels et ce lac argenté qui me rappelaient des pensées si ardentes et des rêves si funestes. Je revis tout cela la nuit, ne voulant être remarqué de personne, sentant que je n'avais pas le droit de m'agenouiller sur la tombe de celle que je n'avais pu sauver.

Je pris là congé de Moserwald, qui voulait me garder avec lui, me faire voyager, me distraire, m'enrichir, me marier, que sais-je?

Je n'avais plus le cœur à rien, mais j'avais une dette d'honneur à payer. Je devais plus de vingt mille francs que je n'avais pas, et c'est à Moserwald précisément que je les devais. Je me gardais bien de lui en parler; il se fût réellement offensé de ma préoccupation, ou il m'eût trouvé les moyens de m'acquitter en se trichant lui-même. Je devais songer à gagner par mon travail cette somme, minime pour lui, mais immense pour moi, qui n'avais pas d'état, et lourde sur ma conscience, sur ma fierté, comme une montagne.

J'étais tellement écrasé moralement, que je n'entrevoyais aucun travail d'imagination dont je fusse capable. Je sentais d'ailleurs qu'il fallait pour me réhabiliter une vie rude, cachée, austère; les rivalités comme les hasards de la vie littéraire n'étaient plus des émotions en rapport avec la pesanteur de mon chagrin. J'avais commis une faute immense en jetant dans le désespoir et dans la mort une pauvre créature faible et romanesque, que j'étais trop romanesque et trop faible moi-même pour savoir guérir. Je lui avais fait briser les liens de la famille, qu'elle ne respectait pas assez, il est vrai, mais auxquels, sans moi, elle ne se serait peut-être jamais ouvertement soustraite. Je l'avais aimée beaucoup, il est vrai, durant son

Digitized by Google

martyre, et je ne m'étais pas volontairement trouvé au-dessous de la terrible épreuve; mais je ne pouvais pas oublier que le jour où je l'avais enlevée, j'avais obéi à l'orgueil et à la vengeance plus qu'à l'amour. Ce retour sur moi-même consternait mon âme. Je n'étais plus orgueilleux, hélas! mais de quel prix j'avais payé ma guérison!

Avant de quitter le voisinage de Valvèdre, j'écrivis à Obernay. Je lui ouvris les replis les plus cachés de ma douleur et de mon repentir. Je lui racontai tous les détails de cette cruelle histoire. Je m'accusai sans me ménager. Je lui fis part de mes projets d'expiation. Je voulais reconquérir un jour son amitié perdue.

Je mis trente heures à écrire cette lettre; les larmes m'étouffaient à chaque instant. Moserwald, me croyant parti, avait repris la route de Genève.

Quand j'eus réussi à compléter et mon récit et ma pensée, je sortis pour prendre l'air, et insensiblement, machinalement, mes pas me portèrent vers le rocher où, l'année précédente, j'avais déjeuné avec Alida, active, résolue, levée avec le jour, et arrivée là sur un cheval fier et bondissant. Je voulus savourer l'horreur de ma souffrance. Je me retournai pour regarder encore la villa. J'avais marché deux heures par un chemin rapide et fatigant, mais en réalité j'étais encore si près de Valvèdre que je distinguais les moindres détails. Que je m'étais senti fier et heureux à cette place! quel avenir d'amour et de gloire j'y avais rêvé!

— Ah! misérable poète, pensé-je, tu ne chanteras plus ni la joie, ni l'amour, ni la douleur! Tu n'auras pas de rimes pour cette catastrophe de ta vie! Non, Dieu merci, tu n'es pas encore desséché à ce point. La honte tuera ta pauvre muse : elle a perdu le droit de vivre!

Un son lointain de cloches me fit tressaillir : c'était le glas des funérailles. Je montai sur la pointe la plus avancée du rocher, et je distinguai, spectacle navrant, une ligne noire qui se dirigeait vers le château. C'étaient les derniers honneurs rendus par les villageois des environs à la pauvre Alida; on la descendait dans la tombe, sous les ombrages de son parc. Quelques voitures annonçaient la présence des amis qui plaignaient son sort sans le connaître, car notre secret avait été scrupuleusement gardé. On la croyait morte dans un couvent d'Italie.

J'essayai pendant quelques instans de douter de ce que je voyais et entendais. Le chant des prêtres, les sanglots des serviteurs et même, il me sembla, des cris d'enfans montaient jusqu'à moi. Était-ce une illusion? Elle était horrible, et je ne pouvais m'y soustraire. Cela dura deux heures! Chaque coup de cette cloche tombait sur ma poitrine et la brisait. A la fin, j'étais insensible, j'étais évanoui. Je venais de sentir Alida mourir une seconde fois.

Digitized by Google

Je ne revins à moi qu'aux approches de la nuit. Je me traînai à la Rocca, où mes vieux hôtes n'étaient plus qu'un. La femme était morte. Le mari m'ouvrit ma chambre sans s'occuper autrement de moi. Il revenait de l'enterrement de *la dame*, et, veuf depuis quelques semaines, il avait senti se rouvrir devant ces funérailles la blessure de son propre cœur. Il était anéanti.

Je délirai toute la nuit. Au matin, ne sachant où j'étais, j'essayai de me lever. Je crus avoir une nouvelle vision après toutes celles qui venaient de m'assiéger. Obernay était assis près de la table d'où je lui avais écrit la veille; il lisait ma lettre. Sa figure assombrie témoignait d'une profonde pitié.

Il se retourna, vint à moi, me fit recoucher, m'ordonna de me taire, fit appeler un médecin, et me soigna pendant plusieurs jours avec une bonté extrême. Je fus très mal, sans avoir conscience de rien. J'étais épuisé par une année d'agitations dévorantes et par les atroces douleurs des derniers mois, douleurs sans épanchement, sans relâche et sans espoir.

Quand je fus hors de danger et qu'il me fut permis de parler et de comprendre, Obernay m'apprit que, prévenu par une lettre de Valvèdre, il était venu avec sa femme, sa belle-sœur et les deux enfans d'Alida assister aux funérailles. Toute la famille était repartie; lui seul était resté, devinant que je devais être là, me cherchant partout, et me découvrant enfin aux prises avec une maladie des plus graves.

— J'ai lu ta lettre, ajouta-t-il. Je suis aussi content de toi que je peux l'être après ce qui s'est passé, Il faut persévérer et reconquérir, non pas mon amitié, que tu n'as jamais perdue, mais l'estime de toi-même. Tiens! voilà de quoi t'encourager.

Il me montra un fragment de lettre de Valvèdre. « Aie l'œil sur ce jeune homme, disait-il; sache ce qu'il devient, et méfie-toi du premier désespoir. Lui aussi a reçu la foudre! Il l'avait attirée sur sa tête; mais, anéanti comme le voilà, il a droit à ta sollicitude. Il est le plus malheureux de tous, ne l'oublie pas, car il ne se fait plus d'illusions sur l'œuvre maudite qu'il a accomplie!

« Aux grandes fautes les grands secours avant tout, mon cher enfant! Ton jeune ami n'est pas un être lâche ni pervers, tant s'en faut, et je n'ai pas à rougir pour *elle* du dernier choix qu'elle avait fait. Je suis certain qu'il l'eût épousée si j'eusse consenti au divorce, et j'y eusse consenti si elle eût longtemps insisté. Il faut donc remettre ce jeune homme dans le droit chemin. Nous devons cela à la mémoire de celle qui voulait, qui eût pu porter son nom.

« S'il demandait un jour à voir les enfans, ne t'y oppose pas. Il sentira profondément devant les orphelins son devoir d'homme et l'aiguillon salutaire du remords.

Digitized by Google

« Enfin, sauve-le; que je ne le revoie jamais, mais qu'il soit sauvé! Moi, je le suis depuis longtemps, et ce n'est pas de moi, de mon plus ou moins de tristesse que tu dois t'occuper. S'oublier soi-même, voilà la grande question quand on n'est pas plus fort que son mal! »

X.

Sept ans me séparaient déjà de cette terrible époque de ma vie quand je revis Obernay. J'étais dans l'industrie. Employé par une compagnie, je surveillais d'importans travaux métallurgiques. J'avais appris mon état en commençant par le plus dur, l'état manuel. Henri me trouva près de Lyon, au milieu des ouvriers, noirci, comme eux, par les émanations de l'antre du travail. Il eut quelque peine à me reconnaître, mais je sentis à son étreinte que son cœur d'autrefois m'était rendu. Lui n'était pas changé. Il avait toujours ses fortes épaules, sa ceinture dégagée, son teint frais et son œil limpide.

— Mon ami, me dit-il quand nous fûmes seuls, tu sauras que c'est le hasard d'une excursion qui m'amène vers toi. Je voyage en famille depuis un mois, et maintenant je retourne à Genève; mais sans la circonstance du voyage je t'aurais rejoint, n'importe où, un peu plus tard, à l'automne. Je savais que tu étais au bout de ton expiation, et il me tardait de t'embrasser. J'ai reçu ta dernière lettre, qui m'a fait grand bien; mais je n'avais pas besoin de cela pour savoir tout ce qui te concerne. Je ne t'ai pas perdu de vue depuis sept ans. Tu n'as voulu recevoir de moi aucun service de fait, tu m'as demandé seulement de t'écrire quelquefois avec amitié, sans te parler du passé. J'ai cru d'abord que c'était encore de l'orgueil, que tu ne voulais même pas d'assistance morale, craignant surtout de vivre sous l'influence indirecte, sous la protection cachée de Valvèdre. A présent je te rends pleine justice. Tu as et tu auras toujours beaucoup d'orgueil, mais ton caractère s'est élevé à la hauteur de la fierté, et je ne me permettrai plus jamais d'en sourire. Ni moi ni personne ne te traitera plus d'enfant. Sois tranquille, tu as su faire respecter tes malheurs.

— Mon cher Henri, tu exagères! lui répondis-je. J'ai fait bien strictement mon devoir. J'ai obéi à ma nature, peut-être un peu ingrate, en me dérobant à la pitié. J'ai voulu me punir tout seul et de mes propres mains en m'assujettissant à des études qui m'étaient antipathiques, à des travaux où l'imagination me semblait condamnée à s'éteindre. J'ai été plus heureux que je ne le méritais, car l'acquisition d'un savoir quelconque porte avec elle sa récompense, et, au lieu de s'abrutir dans l'étude où l'on se sent le plus revêche,

on s'y assouplit, on s'y transforme, et la passion, qui ne meurt jamais en nous, se porte vers les objets de nos recherches. Je comprends à présent pourquoi certaines personnes,... et pourquoi ne nommerais-je pas M. de Valvèdre? — ont pu ne pas devenir matérialistes en étudiant les secrets de la matière. Et puis je me suis rappelé souvent ce que souvent tu me disais autrefois. Tu me trouvais trop ardent pour être un écrivain littéraire; tu me disais que je ferais de la poésie folle, de l'histoire fantastique ou de la critique emportée, partiale, nuisible par conséquent. Oh! je n'ai rien oublié, tu vois. Tu disais que les organisations très vivaces ont souvent en elles une fatalité qui les entraîne à l'exubérance, et qui hâte ainsi leur destruction prématurée, qu'un bon conseil à suivre serait celui qui me détournerait de ma propre excitation pour me jeter dans une sphère d'occupations sérieuses et calmantes, que les artistes meurent souvent ou s'étiolent par l'effet des émotions exclusivement cherchées et développées, que les spectacles, les drames, les opéras, les poèmes et les romans étaient pour les sensibilités trop aiguisées comme une huile sur l'incendie; enfin que, pour être un artiste ou un poète durable et sain, il fallait souvent retremper la logique, la raison et la volonté dans des études d'un ordre sévère, même s'astreindre aux commencemens arides des choses. J'ai suivi ton conseil sans m'apercevoir que je le suivais, et quand j'ai commencé à en recueillir le fruit, j'ai trouvé que tu ne m'avais pas assez dit combien ces études sont belles et attrayantes. Elles le sont tellement, mon ami, que j'ai pris les arts d'imagination en pitié pendant quelque temps... ferveur de novice que tu m'aurais pardonnée; mais aujourd'hui, tout en jouissant en artiste des rayons que la science projette sur moi, je sens que je ne me détacherai plus d'une branche de connaissances qui m'a rendu la faculté de raisonner et de réfléchir : bienfait inappréciable, qui m'a préservé également de l'abus et du dégoût de la vie! A présent, mon ami, tu sais que j'approche du terme de ma captivité...

— Oui, reprit-il, je sais qu'avec des appointemens qui ont été longtemps bien minimes, tu as réussi à t'acquitter peu à peu avec Moserwald, lequel déclare avec raison que c'est un tour de force, et que tu as dû t'imposer, pendant les premières années surtout, les plus dures privations. Je sais que tu as perdu ta mère, que tu as tout quitté pour elle, que tu l'as soignée avec un dévouement sans égal, et que, voyant ton père très âgé, très usé et très pauvre, tu t'es senti bien heureux de pouvoir doubler pour lui, par un placement en viager, à son insu, la petite somme qu'il te réservait, et qu'il t'avait confiée pour la faire valoir. Je sais aussi que tu as eu des mœurs austères, et que tu as su te faire apprécier pour ton sa-

Digitized by Google

voir, ton intelligence et ton activité au point de pouvoir prétendre maintenant à une très honorable et très heureuse existence. Enfin, mon ami, en approchant d'ici, j'ai su et j'ai vu que tu étais aimé à l'adoration par les ouvriers que tu diriges,... qu'on te craignait un peu,... il n'y a pas de mal à cela, mais que tu étais un ami et un frère pour ceux qui souffrent. Le pays est en ce moment plein de louanges sur une action récente...

— Louanges exagérées; j'ai eu le bonheur d'arracher à la mort toute une pauvre famille.

— Au péril de ta vie, péril des plus imminens! On t'a cru perdu.

— Aurais-tu hésité à ma place?

— Je ne crois pas! Aussi je ne te fais pas de complimens; je constate que tu suis sans défaillance la ligne de tes devoirs. Allons! c'est bien; embrasse-moi, on m'attend.

— Quoi! je ne verrai pas ta femme, et tes enfans, que je ne connais pas?

— Ma femme et mes enfans ne sont pas là. Les marmots ne quittent pas si longtemps l'école du grand-père, et leur mère ne les quitte pas d'une heure.

— Tu me disais être en famille.

— C'était une manière de dire. Des parens, des amis... Mais je ne te fais pas de longs adieux. Je reconduis mon monde à Genève, et dans six semaines je reviens te chercher.

— Me chercher?

— Oui. Tu seras libre?

— Libre! mais non, je ne le serai jamais.

— Tu ne seras jamais libre de ne rien faire, mais tu seras libre de travailler où tu voudras. Ton engagement avec ta compagnie finit à cette époque; je viendrai alors te soumettre un projet qui te sourira peut-être, et qui, en te créant de grandes occupations selon tes goûts actuels, te rapprochera de moi et de ma famille.

— Me rapprocher de vous autres!... Ah! mon ami, vous êtes trop heureux pour moi! Je n'ai jamais envisagé la possibilité de ce rapprochement qui me rappellerait à toute heure un passé affreux pour moi; cette ville, cette maison!...

— Tu n'habiteras pas la ville, et cette maison, tu ne la reverras plus. Nous l'avons vendue, elle est démolie. Mes vieux parens ont regretté leurs habitudes, mais ils ne regrettent plus rien aujourd'hui. Ils demeurent chez moi, en pleine campagne, dans un site magnifique, au bord du Léman. Nous ne sommes plus entassés dans un local devenu trop étroit pour l'augmentation de la famille. Mon père ne s'occupe plus que de nos enfans et de quelques élèves de choix qui viennent pieusement chercher ses leçons. Moi, je lui ai succédé

Digitized by Google

dans sa chaire. Tu vois en moi un grave professeur ès-sciences que la botanique ne possède plus exclusivement. Allons, allons, tu as assez vécu seul! Il faut quitter la Thébaïde; tu manques à mon bonheur complet, je t'en avertis.

— Tout cela est fait pour me tenter, mon ami; mais tu oublies que j'ai un vieux père infirme, qui vit encore plus seul et plus triste que moi. Tout l'effort de ma liberté reconquise doit tendre à me rapprocher de lui.

— Je n'oublie rien, mais je dis que tout peut s'arranger. Ne m'ôte pas l'espérance et laisse-moi faire.

Il me quitta en m'embrassant avec tant d'effusion que la source des douces larmes, depuis longtemps tarie, se rouvrit en moi. Je retournai au travail, et quelques heures après je vis dans un de mes ateliers un jeune garçon, un enfant de quatorze ou quinze ans, de mine résolue et intelligente, qui avait l'air de chercher quelqu'un, et dont je m'approchai pour savoir ce qu'il voulait.

— Rien! me répondit-il avec assurance, je regarde.

— Mais savez-vous, mon beau petit bourgeois, lui dit en raillant un vieux ouvrier, qu'il n'est pas permis de regarder comme ça ce qu'on ne comprend pas?

— Et si je comprends, reprit l'enfant, qu'avez-vous à dire?

— Et qu'est-ce que vous comprenez? lui demandai-je en souriant de son aplomb; racontez-nous cela.

Il me répondit par une démonstration chimico-physico-métallurgique si bien récitée et si bien rédigée que le vieux ouvrier laissa tomber ses bras contre son corps et resta comme une statue.

— Dans quel manuel avez-vous appris cela? demandai-je au petit, — car il était petit, fort et laid, mais d'une de ces laideurs singulières et charmantes qui sont tout à coup sympathiques. Je l'examinais avec une émotion qui arrivait à me faire trembler. Il avait de très beaux yeux, un peu divergens, et qui lui faisaient deux profils d'expression différente, l'un bienveillant, l'autre railleur. Le nez, délicatement découpé, était trop long et trop étroit, mais plein d'audace et de finesse; le teint sombre, la bouche saine, garnie de fortes dents bizarrement plantées, je ne sais quoi de caressant et de provocant dans le sourire, un mélange de disgrâce et de charme. Je sentis que je l'aimais, et si j'eus une terrible commotion de tout mon être, je ne fus presque pas surpris quand il me répondit :

— Je n'étudie pas les manuels, je récite la leçon de M. le professeur Obernay, mon maître. Le connaissez-vous par hasard, le père Obernay? Il n'est pas plus sot qu'un autre, hein?

— Oui, oui, je le connais, c'est un bon maître! Et vous, êtes-vous un bon élève, monsieur Paul de Valvèdre?

Digitized by Google

— Tiens! reprit-il sans que son visage montrât aucune surprise, voilà que vous savez mon nom, vous? Comment donc est-ce que vous vous appelez?

— Oh! moi, vous ne me connaissez pas; mais comment êtes-vous ici tout seul?

— Parce que je viens y passer six semaines pour étudier, pour voir comment on s'y prend et comment les métaux se comportent dans les expériences en grand. On ne peut pas se faire une idée de cela dans les laboratoires. Mon professeur a dit : Puisqu'il mord à cette chose-là, je voudrais qu'il pût voir fonctionner quelque grande usine spéciale. Et son fils Henri lui a répondu : C'est bien simple. Je vais du côté où il y en a, et je l'y conduirai. J'ai par là des amis qui lui montreront tout avec de bonnes explications, et me voilà.

— Et Henri est parti?... Il vous laisse avec moi?

— Avec vous? Ah! vous disiez que je ne vous connaissais pas! Vous êtes Francis! Je vous cherchais, et j'étais presque sûr de vous avoir reconnu tout de suite!

— Reconnu? Depuis...

— Oh! je ne me souvenais guère de vous; mais votre portrait est dans la chambre d'Henri, et vous n'êtes pas bien différent!

— Ah! mon portrait est toujours chez vous?

— Toujours! Pourquoi est-ce qu'il n'y serait pas? Mais à propos j'ai une lettre pour vous, je vais vous la donner.

La lettre était d'Henri.

« Je n'ai pas voulu te dire ce qui m'amenait. J'ai voulu t'en laisser la surprise. Et puis tu m'aurais peut-être fait des observations. Il t'aurait fallu peut-être une heure pour *te ravoir* de cette émotion-là, et je n'ai pas une heure à perdre. J'ai laissé ma femme sur le point de me donner un quatrième enfant, et j'ai peur que son zèle ne devance mon retour. Je ne te dis pas d'avoir soin de notre Paolino comme de la prunelle de tes yeux. Tu l'aimeras, c'est un démon adorable. Dans six semaines, jour pour jour, tu me le ramèneras à Blanville, près des bords du Léman. »

J'embrassai Paul en frémissant et en pleurant. Il s'étonna de mon trouble et me regarda avec son air chercheur et pénétrant. Je me remis bien vite et l'emmenai chez moi, où son petit bagage avait été déposé par Henri.

J'étais bien agité, mais en somme ivre de bonheur d'avoir à soigner et à servir cet enfant, qui me rappelait sa mère comme une image confuse à travers un rayon brisé. Par momens, c'était elle dans ses heures si rares de gaieté confiante. D'autres fois, c'était elle encore dans sa rêverie profonde; mais, dès que l'enfant ouvrait la bouche, c'était autre chose : il avait, non pas rêvé, mais cherché et

Digitized by Google

médité sur un fait. Il était aussi positif qu'elle avait été romanesque, passionné comme elle, mais pour l'étude, et ardent à la découverte.

Je le promenai partout. Je le présentai aux ouvriers comme un fils de l'atelier, et sur l'heure il fut pris en grande tendresse par ces braves gens. Je le fis manger avec moi. Je le fis coucher dans mon lit. C'était mon enfant, mon maître, mon bien, ma consolation, mon pardon!

Mais il se passa deux jours avant que j'eusse la force de lui parler de ses parens. Il n'avait presque rien oublié de sa mère. Il se rappelait surtout avoir vu revenir un cercueil après un an d'absence. Il était retourné tous les ans à Valvèdre depuis ce temps, avec son frère et sa tante Juste; mais il n'y avait jamais revu son père. — Mon papa n'aime plus cet endroit-là, disait-il; il n'y va plus du tout.

— Et ton père,... lui dis-je avec une timidité pleine d'angoisse, il sait que tu es avec moi?

— Mon père? Il est bien loin encore! Il a été voir l'Himalaya. Tu sais où c'est? Mais il est en route pour revenir. Dans deux mois, nous le reverrons. Ah! quel bonheur! Nous l'aimons tant! Est-ce que tu le connais, toi, mon père?

— Oui! vous avez tous raison de l'aimer. Est-ce qu'il est absent depuis?...

— Depuis dix-huit mois; cette fois-ci, c'est bien long! Les autres années, il revenait toujours au printemps. Enfin voilà bientôt l'automne! Mais dis donc, Francis, si nous allions un peu *piocher*, au lieu de bavarder si longtemps?

« Qu'as-tu fait? écrivais-je à Henri. Tu m'as confié cet enfant que j'adore déjà, et son père n'en sait rien! Et il nous blâmera peut-être, toi de me l'avoir fait connaître, moi d'avoir accepté un si grand bonheur. Il commandera peut-être à Paul d'oublier jusqu'à mon nom. Et dans six semaines je me séparerai de mon trésor pour ne le revoir jamais!... Avais-je besoin de cette nouvelle blessure?... Mais non, Valvèdre pardonnera à notre imprudence; seulement il souffrira de voir que son fils a de l'affection pour moi. Et pourquoi le faire souffrir, lui qui n'a rien à se reprocher! »

Peu de jours après, je recevais la réponse d'Henri. « Ma femme vient de me donner une ravissante petite fille. Je suis le plus heureux des pères. Ne t'inquiète pas de Valvèdre. Ne te souviens-tu pas qu'aux plus tristes jours du passé, il m'écrivait : « Laissez-lui voir les enfans, s'il le désire. Avant tout, qu'il soit sauvé, qu'il fasse honneur à la mémoire de celle qui a failli porter son nom! » Tu vois bien que, sans oser le dire, tu avais besoin de cela, puisque tu

Digitized by Google

es si heureux d'avoir Paolino! tu verras l'autre aussi. Tu nous verras tous. Le temps est le grand guérisseur. Dieu l'a voulu ainsi, lui dont l'œuvre éternelle est d'effacer pour reconstruire. »

Les six semaines passèrent vite. — J'avais pris pour mon élève une affection si vive que j'étais disposé à tout pour ne pas me séparer de lui irrévocablement. Je refusai le renouvellement de mon emploi, j'acceptai les offres d'Obernay sans les connaître, à la seule condition de pouvoir décider mon vieux père à venir se fixer près de moi. Ne devant plus rien à personne, je n'étais pas en peine de l'établir convenablement et de lui consacrer mes soins.

Blanville était un lieu admirable, avec une habitation simple, mais vaste et riante. Les belles ondes du Léman venaient doucement mourir au pied des grands chênes du parc. Quand nous approchâmes, Obernay arrivait au-devant de nous dans une barque avec Edmond Valvèdre, grand, beau et fort, ramant lui-même avec *maestria*. Les deux frères s'adoraient et s'étreignirent avec une ardeur touchante. Obernay m'embrassa en toute hâte et pressa le retour. Je vis bien qu'il me ménageait quelque surprise et qu'il était impatient de me voir heureux; mais le héros de la fête fit manquer le coup de théâtre qu'on me préparait. Plus impatient que tous les autres, mon vieux père goutteux, courant et se traînant moitié sur sa béquille, moitié sur le bras jeune et solide de Rosa, vint à ma rencontre sur la grève.

— Oh! mon Dieu, mon Dieu, c'est trop de bonheur! m'écriai-je. Vous trouver là, vous!

— C'est-à-dire m'y retrouver définitivement, répondit-il, car je ne m'en vais plus d'ici, moi! On s'est arrangé comme je l'exigeais; je paie ma petite pension, et je ne regrette pas tant qu'on le croirait mes brouillards de Belgique. Je ne serai pas fâché de mourir en pleine lumière au bord des flots bleus. Tout cela, tu comprends? c'est pour te dire tout de suite que tu restes et que nous ne nous quittons plus!

Paule arriva aussi en courant avec Moserwald, à qui elle reprochait d'être moins agile qu'une nourrice portant son poupon. Je vis du premier coup d'œil qu'on s'était intimement lié avec lui et qu'il en était fier. L'excellent homme fut bien ému en me voyant. Il m'aimait toujours et mieux que jamais, car il était forcé de m'estimer. Il était marié, il avait épousé des millions israélites, une bonne femme vulgaire qu'il aimait parce qu'elle était sa femme et qu'elle lui avait donné un héritier. Il avait fini le roman de sa vie, disait-il, sur une page trempée de larmes, et la page n'avait jamais séché.

Le père et la mère d'Obernay n'avaient presque pas vieilli, la sécurité du bonheur domestique leur faisait un automne majestueux et

Digitized by Google

pur. Ils m'accueillirent comme autrefois. Connaissaient-ils mon histoire? Ils ne me l'ont jamais laissé deviner.

Deux personnes l'ignoraient à coup sûr, Adélaïde et Rosa. Adélaïde était toujours admirablement belle, et même plus belle encore à vingt-cinq ans qu'à dix-huit; mais elle n'était plus, sans contestation, la plus belle des Genevoises : Rosa pouvait, sinon l'emporter, du moins tenir la balance en équilibre. Ni l'une ni l'autre n'étaient mariées, elles étaient toujours les inséparables d'autrefois, toujours gaies, studieuses, se taquinant et s'adorant.

Au milieu de l'affectueux accueil de tous, je m'inquiétais de celui qui m'attendait de la part de Mlle Juste. Je savais qu'elle demeurait à Blanville, et ne m'étonnais pas qu'elle ne vînt pas à ma rencontre. Je demandai de ses nouvelles. Henri me répondit qu'elle était un peu souffrante et qu'il me conduirait la saluer.

Elle me reçut gravement, mais sans antipathie, et Henri nous ayant laissés seuls, elle me parla du passé sans amertume. Nous avons beaucoup souffert, me dit-elle, — et quand elle disait *nous*, elle sous-entendait toujours son frère; — mais nous savons que vous ne vous êtes ni épargné, ni étourdi depuis ce temps-là. Nous savons qu'il faut, je ne dis point oublier, cela n'est pas possible, mais pardonner. Une grande force est nécessaire pour accepter le pardon, plus grande que pour l'offrir, je sais cela aussi, moi qui ai de l'orgueil! Donc je vous estime beaucoup d'avoir le courage d'être ici. Restez-y. Attendez mon frère. Affrontez le premier abord, quel qu'il soit, et s'il prononce ce mot terrible et sublime, *je pardonne*, courbez la tête et acceptez! — Alors, seulement alors, vous serez absous à mes yeux... et aux vôtres, mon cher monsieur Francis!

Valvèdre arriva huit jours après. Il vit ses enfans d'abord, puis sa sœur aînée et Henri. Sans doute celui-ci plaida ma cause; mais il ne me convenait pas d'en attendre le jugement. Je le provoquai. Je me présentai à Valvèdre avant peut-être qu'il eût pris une résolution à mon égard. Je lui parlai avec effusion et loyauté, hardiment et humblement, comme il me convenait de le faire.

Je mis à nu sous ses yeux tout mon cœur, toute ma vie, mes fautes et mes mérites, mes défaillances et mes retours de force. Vous avez voulu que je fusse sauvé, lui dis-je; vous avez été si grand et si vraiment supérieur à moi dans votre conduite, que j'ai fini par comprendre le peu que j'étais. Comprendre cela, c'est déjà valoir mieux. Je l'ai compris chaque jour davantage depuis sept ans que je me châtie sans ménagement. Donc, si je suis sauvé, ce n'est pas à ma douleur et à la bonté très grande, il est vrai, des autres que je le dois; cette bonté ne venait pas encore d'assez haut pour réduire un orgueil comme le mien. Venant de vous, elle m'a dompté, et c'est à vous que je dois tout. Éprouvez-moi, connaissez-moi tel

Digitized by Google

que je suis aujourd'hui, et permettez-moi d'être l'ami dévoué de Paul. Par lui, on m'a amené ici malgré moi ; on y a installé mon père, sans que j'en fusse averti ; on m'offre un emploi important et intéressant dans la partie que j'ai étudiée et que je crois connaître. On m'a dit que Paul avait une vocation déterminée pour les sciences auxquelles ce genre de travail se rattache essentiellement, et que vous approuviez cette vocation. On m'a dit encore que vous consentiriez peut-être à ce qu'il fît auprès de moi, et sous ma direction, son premier apprentissage... Mais cela, on a eu de la peine à me le faire croire! Ce que je sais, ce que je viens vous dire, c'est que si ma présence devait vous éloigner de Blanville, ou seulement vous en faire franchir le seuil avec moins de plaisir, si le bien qu'on veut me faire vous semblait trop près de ma faute, et que, me jugeant indigne de me consacrer à votre enfant, vous désapprouviez la confiance que m'accorde Obernay, je me retirerais aussitôt, sachant très bien que ma vie entière vous est subordonnée, et que vous avez sur moi des droits auxquels je ne puis poser aucune limite.

Valvèdre me prit la main, la garda longtemps dans la sienne, et me répondit enfin : — Vous avez tout réparé, et vous avez tant expié qu'on vous doit un grand soulagement. Sachez que Mme de Valvèdre était frappée à mort avant de vous connaître. Obernay vient de me révéler ce que j'ignorais, ce qu'il ignorait lui-même, et ce qu'un homme de la science, un homme sérieux lui a appris dernièrement. Vous ne l'avez donc pas tuée... C'est peut-être moi! Peut-être aussi l'eussé-je fait vivre plus longtemps, si elle ne se fût pas détachée de moi. Ce mystère de notre action sur la destinée, personne ne peut le sonder. Soumettons-nous au fait accompli et ne parlons pas du reste. Vous voilà. On vous aime, et vous pouvez encore être heureux ; il est de votre devoir de chercher à l'être. Les malheureux volontaires ne sont pas longtemps utiles. Dieu les abandonne ; il veut que la vie soit une floraison et une fructification. Mariez-vous. Je sais qu'Obernay, dans le secret de sa pensée, vous destine une de ses sœurs ; laquelle, je n'en sais rien, je ne le lui ai pas demandé. Je sais que ces enfans n'ont aucune notion de son projet. Cette famille-là est trop religieuse pour qu'il s'y commette des imprudences ou seulement des légèretés. Henri, dans la crainte de vous créer un trouble en cas de répulsion de la part de la jeune fille ou de la vôtre, ne vous en parlera jamais ; mais il espère que l'affection viendra d'elle-même, et il sait que vous aurez cette fois confiance en lui. Essayez donc de reprendre à la vie, il en est temps ; vous êtes dans votre meilleur âge pour fonder votre avenir. Vous me consultez avec une déférence filiale, voilà mon conseil. Quant à Paul, je vous le confie avec d'autant moins de mérite que je compte rester au moins un an à Genève et que je pourrai voir si vous con-

Digitized by Google

tinuez à faire bon ménage ensemble. J'irai souvent à Blanville. L'établissement que vous allez faire valoir est bien près de là. Nous nous verrons, et si vous avez d'autres avis à me demander, je vous donnerai non pas ceux d'un sage, mais ceux d'un ami.

Pendant trois mois, je ne fus occupé que de mon installation industrielle. J'avais tout à créer, tout à diriger; c'était une besogne énorme. Paul, toujours à mes côtés, toujours enjoué et attentif, s'initiait à tous les détails de la pratique, charmant par sa présence et son enjouement l'exercice terrible de mon activité. Quand je fus au courant, le chef principal de l'entreprise, qui n'était autre que Moserwald, m'assigna une jolie habitation et un traitement plus qu'honorable.

Je revenais à la vie, à l'amitié, à l'épanouissement de l'âme. Chaque jour éclaircissait le sombre nuage qui avait si longtemps pesé sur moi, chaque parole amie y faisait percer un rayon de soleil. J'en vins à songer avec une émotion d'espérance et de terreur au projet d'Henri, que m'avait révélé Valvèdre. Valvèdre lui-même y faisait souvent allusion, et un jour que, rêveur, je regardais de loin les deux sœurs marcher, radieuses et pures comme deux cygnes, sur les herbes du rivage, il me surprit, me frappa doucement sur l'épaule et me dit en souriant : — Eh bien, laquelle?

— Jamais Adélaïde! lui répondis-je avec une spontanéité qui était devenue l'habitude de mon cœur avec lui, tant il s'était emparé de ma foi, de ma confiance et de mon respect filial.

— Et pourquoi jamais Adélaïde? Je veux savoir pourquoi! Allons, Francis, dites!

— Ah! cela... je ne puis.

— Eh bien! moi, je vais vous le dire, car elle me l'a dit, *celle qui ne souffre plus!* Elle en était jalouse, et vous craignez que son fantôme ne vienne pleurer et menacer à votre chevet! Rassurez-vous, ce sont là des croyances impies. Les morts sont purs! Ils remplissent ailleurs une mission nouvelle, et, s'ils se souviennent de nous, c'est pour bénir, et pour demander à Dieu de réparer leurs erreurs et leurs méprises en nous rendant heureux.

— Êtes-vous bien certain de cela? lui dis-je, est-ce là votre foi?

— Oui, inébranlable!

— Eh bien!... tenez! Adélaïde, cette splendeur d'intelligence et de beauté, cette sérénité divine, cette modestie adorable... tout cela ne s'abaissera jamais jusqu'à moi! Que suis-je auprès d'elle? Elle sait toutes choses mieux que moi : la poésie, la musique, les langues, les sciences naturelles,... peut-être la métallurgie, qui sait? Elle verrait trop en moi son inférieur.

— Encore de l'orgueil! dit Valvèdre. Souffre-t-on de la supériorité de ce qu'on aime?

Digitized by Google

— Mais... je ne l'aime pas, moi! je la vénère, je l'admire, mais je ne puis l'aimer d'amour!...

— Pourquoi?

— Parce qu'elle en aime un autre.

— Un autre? Vous croyez?...

Valvèdre resta pensif et comme plongé dans la solution d'un problème. Je le regardai attentivement. Il avait quarante-sept ans, mais il eût pu en cacher dix ou douze. Sa beauté mâle et douce, d'une expression si haute et si sereine, était encore la seule qui pût fixer les regards d'une femme de génie; mais son âme était-elle restée aussi jeune que son visage? N'avait-il pas trop aimé, trop souffert? Pauvre Adélaïde! pensai-je, tu vieilliras peut-être seule comme Juste, qui a été belle aussi, femme supérieure aussi, et qui, peut-être comme toi, avait placé trop haut son rêve de bonheur!

Valvèdre marchait en silence auprès de moi. Il reprit la conversation où nous l'avions laissée.

— Alors, dit-il, c'est Rosa qui vous plaît?

— C'est à elle seule que j'oserais songer, si j'espérais lui plaire.

— Eh bien! vous avez raison; Rosa vous ressemble davantage. Il y a toujours un peu de fougue dans son caractère, et ce ne sera pas un défaut à vos yeux. Avec cela, elle est douce dans la pratique de la vie, non pas résignée, non pas dominée par des convictions aussi arrêtées et aussi raisonnées que celles de sa sœur, mais persuadée et entraînée par la tendresse qu'elle ressent et qu'elle inspire. Moins instruite, elle l'est assez pour une femme qui a les goûts du ménage et les instincts de la famille. Oui, Rosa est aussi un rare trésor, je vous l'ai déjà dit, il y a longtemps. Je ne sais si vous lui plairez. Il y a tant de calme dans la chasteté de ces deux filles! Mais il y a un grand moyen pour être aimé, vous le savez? c'est d'aimer soi-même, d'aimer avec le cœur, avec la foi, avec la conscience, avec tout son être, et vous n'avez pas encore aimé ainsi, je le sais!

Il me quitta, et je me sentis vivifié et comme béni par ses paroles. Cet homme tenait mon âme dans ses mains, et je ne vivais plus, pour ainsi dire, que de son souffle bienfaisant. En même temps que chaque aperçu de son lumineux esprit m'ouvrait les horizons du monde naturel et céleste, chaque élan de son cœur généreux et pur fermait une plaie ou ranimait une faculté du mien.

Je l'ouvris bientôt, ce cœur renouvelé, à mon cher Henri. Je lui dis que j'aimais Rose, mais que jamais je ne le laisserais soupçonner à celle-ci sans l'autorisation de sa famille. — Allons donc! dit Obernay en m'embrassant, voilà ce que j'attendais! Eh bien! la famille consent et désire. L'enfant t'aimera quand elle saura que tu l'aimes. C'est ainsi chez nous, vois-tu! On ne se jette pas dans les rêves ro-

Digitized by Google

manesques, même quand on est disposé à se laisser convaincre; on attend la certitude, et on ne pâlit ni ne maigrit en attendant. Et pourtant on s'aime longtemps, toujours! Vois mon père et ma mère, vois Paule et moi. Ah! que Valvèdre eût été heureux!...

— S'il eût épousé Adélaïde? Je me le suis dit cent fois!

— Tais-toi! dit Obernay en me serrant le bras avec force. Jamais un mot là-dessus...

Je m'étonnais, il m'imposa encore silence avec autorité.

J'y revins pourtant; le lendemain de mon mariage avec ma bien-aimée Rose, j'insistai. J'étais si heureux! J'aimais enfin, et je combattais presque la passion, tant son frère aîné, l'amour, me paraissait plus beau et plus vrai. Aussi, loin d'être porté à l'égoïsme du bonheur, je sentais l'ardent besoin de voir heureux tous ceux que j'aimais, surtout Valvèdre, celui à qui je devais tout, celui qui m'avait sauvé du naufrage, celui qui, par moi blessé au cœur, m'avait tendu sa main libératrice.

Obernay, vaincu par mon affection, me répondit enfin : — Tu as cru deviner que depuis longtemps, bien longtemps déjà, dix ans peut-être, Valvèdre et Adélaïde s'aimaient d'un grand amour; tu ne t'es peut-être pas trompé. Et moi aussi j'ai eu cent fois, mille fois cette pensée, qui, en de certains momens, devenait une presque certitude. Valvèdre a présidé à l'éducation de mes sœurs autant qu'à celle de ses propres enfans. Il les a vues naître; il a paru les aimer d'une égale tendresse. Si Adélaïde a reçu de mon père l'éducation la plus brillante et de ma mère l'exemple de toutes les vertus, c'est à Valvèdre qu'elle doit le feu sacré, cette flamme intérieure qui brûle sans éclat, cachée au fond du sanctuaire, gardée par une modestie un peu sauvage, le grain de génie qui lui fait idéaliser et poétiser saintement les études les plus arides. Elle n'est donc pas seulement son élève reconnaissante, elle est son fervent disciple; il est, lui, sa religion, son révélateur, l'intermédiaire entre elle et Dieu. Cette foi date de l'enfance, et ne périra qu'avec elle. Valvèdre ne peut pas l'ignorer; mais Valvèdre ne se croit pas aimé autrement que comme un père, et, quoiqu'il ait été plus d'une fois, dans ces derniers temps surtout, très ému, plus que paternellement ému en la regardant, il se juge trop âgé pour lui plaire. Il a combattu sans relâche son inclination et l'a si vaillamment refoulée qu'on eût pu la croire vaincue...

— Ami, dis-je en interrompant Obernay, puisque nous avons entamé un sujet aussi délicat, dis-moi tout... Déjà j'ai été allégé d'un remords affreux en apprenant, grâce à tes investigations, que Mme de Valvèdre était mortellement atteinte avant de me connaître. Dis-moi maintenant, — ce que je n'ai jamais su, ce que je n'ai jamais

Digitized by Google

osé chercher à savoir, — ce que Moserwald croyait avoir deviné : dis-moi si Valvèdre avait encore de l'amour pour sa femme quand je l'ai enlevée.

— Non, répondit Obernay ; je sais que non, j'en suis certain.

— Il te l'a dit, je le sais, il t'a parlé d'elle avec le plus profond détachement, il se croyait bien guéri; mais l'amour a des inconséquences mystérieuses...

— La *passion*, oui ! l'*amour*, non ! La passion est illogique et incompréhensible; c'est là son caractère, et je te dirai ici un mot de Valvèdre : « La passion est un amour malade qui est devenu fou ! »

— On pourrait tout aussi bien dire que l'amour est une passion qui se porte bien.

— On peut jouer sur tous les mots; mais Valvèdre ne joue avec rien, lui ! Il était trop grand logicien pour se mentir à lui-même. L'âme d'un vrai savant est la droiture même, parce qu'elle suit la méthode d'un esprit adonné à la scrupuleuse clairvoyance. Valvèdre est très ardent et même impétueux par nature. Son mariage irréfléchi prouve la spontanéité de sa jeunesse, et, dans son âge mûr, je l'ai vu aux prises avec la fureur des élémens, emporté lui-même au-delà de toute prudence par la fureur des découvertes. S'il eût eu de l'amour pour sa femme, il eût brisé ses rivaux et toi-même. Il l'eût poursuivie, il l'eût ramenée et passionnée de nouveau. Ce n'était pas difficile avec une âme aussi flottante que celle de cette pauvre femme; mais une pareille lutte n'était pas digne d'un homme détrompé, et il savait qu'Alida, rendue pour quelque temps à ses devoirs, ne pouvait pas être sauvée. Il craignait d'ailleurs de la briser elle-même en la domptant, et avant tout, par instinct et par principe, il a horreur de faire souffrir. N'exagère donc rien, calme l'excès de tes remords, et d'êtres humains ne fais pas des héros fantastiques. Certes Valvèdre, amoureux de sa femme et te ramenant auprès de son lit de mort pour te pardonner devant elle, serait plus poétique; mais il ne serait pas vrai, et je l'aime mieux vrai, parce que je ne puis aimer ce qui est contraire aux lois de la nature. Valvèdre n'est pas un dieu, c'est un homme de bien. Je me méfierais beaucoup d'un homme qui ne pourrait pas dire : *Homo sum!...*

— Je te remercie de me dire tout cela, d'autant plus que cela n'ôte rien pour moi à la grandeur de Valvèdre. Amoureux et jaloux, il eût pu, dans sa générosité, ne céder qu'aux faiblesses, qui sont, tout aussi bien que les violences, du domaine de la passion. Cette grande amitié compatissante qui, en lui, survivait à l'amour, ce besoin d'adoucir les plaies des autres en respectant leur liberté morale, ce soin religieux de conduire doucement à la tombe la mère de ses enfans, de sauver au moins son âme, tout cela est au-dessus de la nature humaine ordinaire, tu auras beau dire !

Digitized by Google

— Rien de ce qui est beau n'est au-dessus d'elle dans l'ordre des sentimens vrais et de la part d'une âme d'élite. Aussi tu penses bien que je ne fais plus la guerre à ton enthousiasme quand c'est Valvèdre qui en est l'objet. Te voilà rassuré sur certains points; mais il ne faut pas aller d'un excès à l'autre. Si tu n'as pas infligé les tortures de la jalousie, tu as profondément contristé et inquiété le cœur de l'époux, toujours ami, et du père, soucieux de la dignité de sa famille. Les grands caractères souffrent dans toutes leurs affections, parce que toutes sont grandes, de quelque nature qu'elles soient. A la mort de sa femme, Valvèdre a donc cruellement souffert de la pensée qu'elle avait vécu sans bonheur, et qu'il n'avait pu, par aucun dévouement, par aucun sacrifice, lui donner autre chose qu'un instant de calme et d'espoir à sa dernière heure. Voilà Valvèdre tout entier; mais Valvèdre amoureux d'un plus pur idéal redevient mystérieux pour moi. Le respect de cet idéal va chez lui jusqu'à la peur. Moi, au refroidissement graduel de sa familiarité avec Adélaïde, qu'il tutoie encore, mais qu'il n'embrasse plus au front comme il embrasse Rose, j'ai vu qu'elle n'était plus pour lui comme les autres enfans de la maison. J'ai cru voir aussi, à chaque voyage qu'il a entrepris, au dernier surtout, un effort suprême, comme un devoir accompli, mais plus pénible de jour en jour. Enfin il l'aime, je le crois; mais je ne le sais pas, et ma position m'empêche de le lui demander. Il est fort riche, d'un nom célèbre dans la science, très au-dessus, selon le monde, de cette petite bourgeoise qui cache avec un soin farouche ses talens et sa beauté. Je ne crains pas que lui m'accuse jamais d'ambition; pourtant il est des convenances d'éducation au-dessus desquelles je ne suis pas encore assez philosophe pour me placer, et si Valvèdre me cache depuis si longtemps son secret, c'est qu'il a des raisons que j'ignore, et qui rendraient mes avances pénibles pour lui, humiliantes pour moi.

— Ces raisons, je les saurai, m'écriai-je, je veux les savoir.

— Ah! prends garde, prends garde, mon ami! Si nous nous trompions sur le compte d'Adélaïde! Si au moment où, encouragé et renaissant à l'espérance, Valvèdre s'apercevait qu'il n'est pas aimé comme il aime! Adélaïde est un bien autre mythe que lui! Cette fille qui a l'air si heureux, l'œil si pur, le caractère si égal, l'esprit si studieux, la joue si fraîche, que ni le désir, ni l'espérance, ni la crainte ne semblent pouvoir atteindre; cette Andromède souriante au milieu des monstres et des chimères, sur son rocher d'albâtre inaccessible aux souillures comme aux tempêtes... pourquoi à vingt-six ans n'est-elle pas mariée? Elle a été demandée par des hommes de mérite placés dans les conditions les plus honorables, et malgré les désirs de sa mère, malgré mes instances, malgré les conseils de

Digitized by Google

Juste et de ma femme, elle a souri en disant : Je ne veux pas me marier ! — Jamais ? lui a dit un jour Valvèdre. — Jamais !

— Dis-moi, Henri, Alida vivait-elle alors ?

— Oui.

— Et depuis qu'elle n'est plus, Adélaïde a-t-elle répété *jamais?*

— Maintes fois.

— Valvèdre présent ?

— Je ne sais plus. Tu m'y fais songer ! il était peut-être loin, elle avait peut-être reperdu l'espérance.

— Allons, allons ! tu n'as pas encore assez bien observé. C'est à moi de travailler à déchiffrer la grande énigme. La philosophie stoïcienne, acquise par l'étude de la sagesse, est une sainte et belle chose, puisqu'elle peut alimenter des flammes si pures, si constantes et si paisibles; mais toute vertu a son excès et son péril. N'en est-ce pas un très grand que de condamner au célibat et à un éternel combat intérieur deux êtres dont l'union semble être écrite à la plus belle page des lois divines ?

— Juste Valvèdre a vécu très calme, très digne, très forte, très féconde en bienfaits et en dévouemens,... et pourtant elle a aimé sans bonheur et sans espoir.

— Qui donc ?

— Tu ne l'as jamais su ?

— Et je ne le sais pas.

— Elle a aimé le frère de ta mère, l'oncle qui te chérissait, l'ami et le maître de Valvèdre, Antonin Valigny. Malheureusement il était marié, et Adélaïde a beaucoup réfléchi sur cette histoire.

— Ah ! voilà donc pourquoi Juste m'a pardonné d'avoir tant offensé et affligé Valvèdre ! Mais mon oncle est mort, et la mort ne laisse pas d'agitation. Sois sûr, Henri, qu'Adélaïde souffre plus que Juste. Elle est plus forte que sa souffrance, voilà tout; mais son bonheur, si elle en a, est l'œuvre de sa volonté, et j'ai cru, moi aussi, pendant sept ans, qu'on pouvait vivre sur son propre fonds de sagesse et de résignation. Aujourd'hui que je vis à deux, je sais bien qu'hier je ne vivais pas !...

Henri m'embrassa et me laissa agir. Ce fut une œuvre de patience, de ruse innocente et d'obstination dévouée. Il me fallut surprendre des quarts de mots et des ombres de regard ; mais ma chère Rose, plus hardie et plus confiante, m'aida et vit clair avant moi.

Ils s'aimaient et ne se croyaient pas aimés l'un de l'autre. Le jour où, par mes soins et mes encouragemens, ils s'entendirent fut le plus beau de leur vie et de la mienne.

GEORGE SAND.

Digitized by Google

LOUVOIS

ET

SAINT-CYR

1689-1692

I.

Si le XVIIe siècle, riche en choses usées et brillantes, n'a pas la fécondité d'avenir du XVIe et du XVIIIe, en revanche il a cela d'attachant, que tout l'extérieur, politique, guerre, y tient à l'intime intérieur, au mystérieux secret de la vie morale et cachée. La chute de Louvois par exemple, ce moment fort critique du règne de Louis XIV, ne sera pas comprise si l'on ne tient compte des circonstances religieuses qui influèrent sur ce fait politique, si l'on ne sait la part qu'y eut Mme de Maintenon, celle qu'eut, à son insu, dans cette tragédie l'innocente maison de Saint-Cyr.

La révolution d'Angleterre n'avait fait nulle peine en France. La cour pensait, à la ruine de Jacques, gagner la ruine de Louvois (1).

(1) Cette histoire, qu'on croit si connue, est fort peu éclairée par les contemporains. Mme de La Fayette, Dangeau, Caylus, la Palatine, Berwick, etc., en donnent des traits épars. Un grand peintre qui n'est pas toujours un grand historien, Saint-Simon, donne à chaque instant des portraits admirables, parfois des lueurs vives sur les événemens, mais plus vives peut-être qu'exactes. Il ne comprend rien à la chute de Louvois, rien à la cour de Saint-Germain ni à Saint-Cyr, double foyer de la conspiration contre Louvois. Il ignore qu'*Esther* et *Athalie* sont deux machines de guerre qui agissent en cadence avec les tentatives contre Guillaume. Pas un auteur français ne mentionne celles de Grandval, de Barclay, etc. Pour reconstruire ce fil complexe, il faut patiemment prendre de tous côtés les menus fils, qui la plupart ne se connaissent pas les uns les autres, mais n'en

Digitized by Google

C'était un roi depuis Colbert. Il entraînait, emportait tout. Il fut parfaitement averti de l'expédition de Guillaume, et il pouvait le retenir en lui lançant une armée en Hollande. Il soutint qu'on en voulait aux côtes de France, qu'on y ferait une descente. Quoi qu'on pût dire, il s'obstina jusqu'à faire démolir les travaux récens de Cherbourg, de peur que l'ennemi ne s'y fortifiât. Donc Guillaume passa à son aise. Ce terrible Louvois, avec toute sa capacité, en resta ridicule et n'en releva point. Dès lors on le croyait perdu. Ce fut bien pis quand la triste procession arriva d'Angleterre : la reine d'abord, bientôt le roi, tous les naufragés, lords et évêques, prêtres, jésuites, qui arrivaient à la file, c'étaient autant d'accusations. Saint-Germain enhardit Versailles. La cour osa parler, et c'était la voix du royaume, celle du roi, qui détestait Louvois.

Personne, pas même le maître, ne l'accusait en face. Tout était dans sa main. On n'eût pas affronté ce redoutable personnage, dont le travail immense faisait la vie de l'état, dont la violence et l'insolence, la permanente colère, étaient l'effroi de tous; mais déjà on osait murmurer, parler bas. — Que ne parlait-on haut? Il aurait pu répondre. Sa dernière, sa très-grande faute, d'où venait-elle? Pourquoi avait-il eu le tort de porter toutes nos forces sur le Rhin? Précisément parce que déjà il se sentait haï du roi, près de sa perte. Il avait cru se raffermir en arrangeant pour le dauphin une belle campagne; il avait cru, en faisant briller là le fils du cœur, le petit duc du Maine, neutraliser le travail sourd qu'une certaine personne faisait contre lui dans les profondeurs de Versailles. Cette lutte intérieure avait été pour lui une fatalité. Pour qui avait-il fait les dragonnades, lui si peu religieux? Pour expier son alliance avec la Montespan, trouver grâce auprès du parti dévot; mais en même temps il en avait perdu tout le mérite en s'opposant violemment au mariage du roi, en l'empêchant du moins de couronner M[me] Scarron, et il continuait d'empêcher la déclaration du mariage. Le roi ne l'osait pas Louvois vivant, et, Louvois mort, il ne l'osa point encore, recula devant sa mémoire, devant le mépris, la risée dont Louvois l'avait menacé, — de sorte que la fée survivante, assise près du roi dans un fauteuil égal, ne put jamais du fauteuil faire un trône, et trouva dans Louvois, même mort, son empêchement définitif. Rien d'étonnant qu'on cherche à le perdre; mais, lui perdu, tout ira à la dérive. Seul encore de sa forte main, il garde un certain ordre.

concourent pas moins au mouvement total. Les uns ignorent, les autres n'osent dire. C'est le siècle des réticences. Même dans les lettres intimes qui enfin ont été publiées, on trouve un étonnant excès de prudence. Pour lire celles de Fénelon, de M[me] de Maintenon, il faut l'attention la plus forte, la plus fine interprétation. Chaque mot doit être pesé d'après la date de la lettre et tous les faits qui se passaient alors.

Digitized by Google

Le grand ministère de la guerre, sous un tel homme, pèse d'un si grand poids, que les autres même, on peut le dire, n'osent se désorganiser. Qui le remplacera? Le roi seul.

En 1689, la France, attaquée par l'Europe, se regarde, et voit qu'au bout de dix années de paix elle est ruinée. Qui a fait cette ruine? Deux choses qui arrivent au déclin des empires : le découragement général et la diminution du travail, la complication progressive de l'administration et des dépenses. Telle la fin de l'empire romain. Ajoutez-y l'amputation énorme que la France vient de faire sur elle-même, la révocation de l'édit de Nantes.

En 1661, à l'avénement de Colbert, il n'y avait qu'une cour, toute petite, et qui tenait dans Saint-Germain. Depuis 1670, Colbert fut condamné à faire ce monstrueux Versailles. Lorsque Louvois le remplace comme surintendant des bâtimens, c'est bien pis. On bâtit partout. Au lieu d'une cour, il y en a dix, et Versailles a fait des petits.

Sans parler de Monsieur, qui réside à Saint-Cloud, ni du Chantilly des Condés, tout le gracieux amphithéâtre qui couronne la Seine se couvre de maisons royales. Le dauphin maintenant est devenu un homme, et il a sa cour à Meudon. Les enfans naturels du roi, de La Vallière, de Montespan, fils et filles, reconnus, mariés, tiennent un grand état. Les Condés et les Orléans épousent ces filles de l'amour, les petites reines *légitimées de France*. Chacune devient un centre, a sa cour et ses courtisans. De Villers-Cotterets à Chantilly ou à Anet, de Fontainebleau ou de Choisy à Sceaux, à Meudon, à Saint-Cloud, de Rueil à Marly, à Saint-Germain, tout est palais, tout est Versailles.

Ainsi de plus en plus, dans l'amaigrissement de la France, le centre monarchique va grossissant, se compliquant. Ce n'est plus un soleil, c'est tout un système solaire, où des astres nombreux gravitent autour de l'astre dominant. Celui-ci pâlirait, si de nouveaux rayons ne lui venaient toujours. Versailles, que l'on croyait fini, va s'accroissant, s'augmentant, comme par une végétation naturelle. Il pousse vers Paris des appendices énormes, vers la campagne l'élégant Trianon, les jardins de Clagny, l'intéressant asile de Saint-Cyr, enfin ce qui est le plus grand dans cette grandeur, le Versailles souterrain, les prodigieux réservoirs, l'ensemble des canaux, des tuyaux, qui les alimentent, le mystérieux labyrinthe de la cité des eaux.

Louvois, par son système d'employer le soldat, de le faire terrassier, maçon, put dépasser Colbert. Il gagea d'effacer le pont du Gard et les œuvres de Rome, promit d'amener à Versailles toute une rivière, celle de l'Eure. Des régimens entiers périrent à ce travail

Digitized by Google

malsain. On venait de bâtir pour eux les Invalides. Ils n'en eurent pas besoin. Un aqueduc de deux cents pieds de haut, l'aqueduc de Maintenon, inachevé et inutile, fut le monument funéraire des pauvres soldats immolés; mais rien n'exprima mieux cette terrible administration que la merveille de Marly, merveille en opposition violente avec le paysage, un démenti à la nature. L'aimable caractère de la Seine autour de Paris, c'est son indécision, son allure molle et paresseuse de libre voyageuse qui se soucie peu d'arriver. D'autant plus dur semblait son arrêt à Marly. Là la main tyrannique de Colbert, de Louvois, de par le roi, la faisait prisonnière d'état, condamnée aux travaux forcés. Nulles galères de Toulon, avec leur geindre de forçats, n'étaient si fatigantes à voir et à entendre que l'appareil terrible où la pauvre rivière était contrainte de monter. Barrée par une digue, dans sa chute forcée, elle devait tourner quatorze roues immenses de soixante-douze pieds de haut. Ces grossières roues de bois avec des frottemens étranges et des pertes de forces énormes, mettaient en jeu soixante-quatorze pompes, qui buvaient la rivière, la montaient et la dégorgeaient à cent cinquante pieds de hauteur. De ce réservoir à mi-côte, par soixante-dix-neuf autres pompes, l'eau montait encore à cent soixante-quatorze pieds. Est-ce tout? Non, soixante-dix-huit pompes, par un dernier effort, la poussaient au haut d'une tour d'où un aqueduc de trente-six arcades, haut de soixante-neuf pieds, la menait enfin à Marly. Un appareil si compliqué, d'aspect énigmatique, qui couvrait la montagne sur une étendue de deux mille pieds, embarrassait l'esprit. Les grincemens, les sifflemens de ces rouages difficiles et souvent mal d'accord, c'était un sabbat, un supplice. L'ensemble, si on le saisissait, était celui d'un monstre, mais d'un monstre asthmatique qui n'aspire et respire qu'avec le plus cruel effort. Quel résultat? — Petit, un simple amusement, une cascade médiocre.

Le roi, au moment de Fontanges, quand la paix le relança dans les amusemens, avait choisi ce lieu sans vue, obscur et dans les bois, pour s'y faire un libre ermitage, échapper à Versailles; mais *sa gloire* l'y suivit. Il remplit tout de lui, et plus qu'à Versailles même. C'est l'avantage de ce lieu concentré. Marly n'est pas distrait, il ne voit que Marly. Le roi n'y voyait que le roi. Le pavillon central (ou du Soleil) présidait les petits pavillons des douze mois. Maussadement rangés, six à droite, six à gauche, ils avaient l'air d'une classe d'écoliers qui, sous la main du maître, lorgnent de côté la férule et s'ennuient décemment. Dispensé d'étiquette, on n'en était pas moins contraint. Le roi exigeait que devant lui on fût couvert; eût-on mal à la tête, il fallait garder son chapeau. Il ne plaisantait pas; il voulait qu'*on fût libre*, qu'on s'amusât et qu'on jouât. Grâce à ces pa-

Digitized by Google

villons divisés, chacun était chez soi; mais on ne pouvait faire un pas sans être remarqué.

Colbert, Louvois, dans cet étroit espace, avaient entassé, étouffé je ne sais combien de merveilles, les beaux fleuves de marbre qu'on voit aux Tuileries, les renommées équestres qui en décorent la grille, les chevaux de Coustou (aujourd'hui aux Champs-Élysées). Dans le pavillon du Soleil, les simples contemplaient avec un silence religieux un bizarre ornement qui avait un grand air d'astrologie : je parle des globes énormes de Coronelli (maintenant à la Bibliothèque). Le roi avait dans l'un la terre et dans l'autre le ciel; il tournait à son gré la machine ronde. Ses magiciens, pour lui, avaient fait l'incroyable. Dans les viviers de marbre, on voyait les carpes royales se promener à travers les fresques et nager entre les peintures des grands maîtres. Des arbres de Hollande, tout venus, gigantesques, sur l'ordre de Louvois, avaient fait le voyage; ils mouraient, d'autres revenaient. Plusieurs, qui cependant avaient subi cette tyrannie, esclaves résignés, verdoyaient tristement.

Avec ces terribles efforts, ces laborieux enfantemens, on serait mort d'ennui à Marly sans le jeu. On n'avait pas la ressource de la dévotion et des longs offices. Les filles du roi, désordonnées, rieuses, mais contenues sous l'œil de Mme de Maintenon, s'étaient jetées sur la roulette, le grand jeu à la mode. La dame aux coiffes noires tâchait de détourner de ce païen Marly vers les pieux amusemens de Saint-Cyr. Il fallut cependant le grand coup d'Angleterre, la dévote cour de Saint-Germain, pour changer le roi tout à fait, et décidément le tourner du profane au *santissimo*.

Qu'était-ce que cette cour? Un martyre, un miracle (1). Jacques était un peu ridicule; mais enfin, quel qu'il fût, il avait sacrifié son trône à sa foi. C'était lui et c'était sa femme qui dès 1675, plus que la France et plus que Rome, avaient avidement accueilli la légende du sacré cœur. Deux ans entiers dans leur hôtel, le directeur de Marie Alacoque, le père La Colombière, recevant ses lettres brûlantes et ses révélations, les avait exploitées pour la conversion des lords qu'on lui amenait à grand mystère.

Un miracle ne va guère seul. Une fois dans le surnaturel, on ne

(1) Mon agréable compagnon que je côtoie partout ici, M. Macaulay, intelligent et pénétrant, mais malheureusement hérétique, ne peut pas, comme nous, comprendre cette cour de Saint-Germain. Il s'étonne de la voir maltraiter les jacobites protestans et dédaigner leurs sacrifices. Mais les habiletés humaines étaient indignes d'une telle cour. Tout son art était le miracle, son espoir un événement merveilleux, comme le coup d'en haut frappé par la main de Judith. La cour de Versailles était moins conséquente. D'une part elle voulait le miracle, et d'autre part d'indignes ménagemens politiques. En caressant les protestans, Jacques eût perdu l'appui de l'Irlande, et n'eût pas gagné l'Angleterre.

Digitized by Google

s'arrête pas en chemin. Celui du sacré cœur prépara celui de la naissance du prince de Galles. Le roi Jacques assurait que dans ce grave événement il n'était rien, que la Vierge était tout, que c'était un don de sa grâce. La mère de la reine, Laura Martinozzi, duchesse de Modène, retirée à Rome et près de mourir, lui avait fait, à Lorette, un vœu et des offrandes pour qu'elle sauvât par cet événement l'Angleterre catholique. Elle avait envoyé à Londres des reliques. Dès que la reine les eut au cou, elle conçut.

Quoi qu'il en soit, cette reine réfugiée ne déplut pas. Elle avait été mariée par le roi. Elle était très Française, tout autant qu'Italienne. Reçue par lui, elle parla à ravir, ne disputa pas sur l'étiquette, lui dit qu'elle ferait tout ce qu'il voudrait. Elle était jeune encore relativement à Mme de Maintenon; elle intéressait par cet enfant à qui l'Europe faisait la guerre. Elle arrivait touchante comme une princesse de roman persécutée. Elle n'était que trop romanesque. Elle avait de l'esprit, mais pas plus de bon sens que son mari. Elle le montra par l'accueil excessif qu'elle fit à Lauzun, galant des temps antiques. Ce fat suranné l'éblouit. Elle le prit pour son chevalier. Jacques partagea son engouement. Bégayant, barbouillant, il paraissait comique. Il le devint encore plus quand on sut que sa première visite à Paris avait été pour les jésuites de la rue Saint-Antoine, à qui il dit : « Je suis jésuite. » Puis il alla dîner chez *son ami* Lauzun.

Donner à cet homme-là une armée pour retourner en Angleterre, cela semblait un acte fou. Louvois posa la chose ainsi et résista. C'était bien le moment de s'affaiblir quand on allait avoir toute l'Europe sur les bras! Le frère de Louvois, archevêque de Reims, se moquait hardiment de Jacques. « Voilà un bon homme, dit-il, qui a sacrifié trois royaumes pour une messe! » Tant que Louvois serait au gouvernail, les jacobites devaient espérer peu. La reine le sentit, et se remit entièrement à l'ennemie de Louvois, à Mme de Maintenon. Elle reçut chez elle deux personnes qui lui appartenaient. Elle accepta pour gouverneur de Saint-Germain un M. de Montchevreuil, le plus ancien ami de Mme de Maintenon. Sa femme, longue et sèche, lui servait de police; elle surveillait les dames, les princesses, épiait leur conduite, l'avertissait de tout. Elle put lui répondre de la reine d'Angleterre (1).

(1) Le badin Hamilton, dans sa futilité brillante, donne à peine l'extérieur de la cour de Saint-Germain. Plus il tâche de rire, plus on s'attriste. C'est pitié de le voir, au prologue de sa *Zénéide*, s'efforcer d'égayer la belle terrasse en amenant des nymphes, des déesses mythologiques, les songes des *Mille et Une Nuits*. Les nymphes qui passaient et repassaient, c'étaient les robes noires des quarantes prêtres et jésuites que logeait le château. Les lords et autres réfugiés, plus tristement encore, campaient, comme ils pouvaient, aux greniers de la ville.

Digitized by Google

Cela créa l'alliance parfaite des dames unies contre Louvois. Une machine (dirai-je infernale ou céleste?) pour le faire sauter fut dressée... dans un lieu pacifique, d'où on l'eût attendue le moins, dans ce doux, dans cet aimable Saint-Cyr. On fit porter le coup par la main innocente, d'autant plus dangereuse, des demoiselles et des enfans.

II.

Esther se comprend par Saint-Cyr, et Saint-Cyr même ne se comprendrait pas, si l'on n'en retrouvait l'occasion, l'idée, le germe primitif dans la vie antérieure de Mme de Maintenon. Peu agréable au roi dans l'origine, elle réussit auprès de lui précisément parce que ses très réels mérites faisaient un contraste parfait avec les défauts de la Montespan. Elle plut par ses pieux discours; elle plut par les soins attentifs, soutenus, qu'elle avait des enfans que la mère négligeait. Dans la retraite mystérieuse où le roi venait les voir en bonne fortune, elle était parée des gentillesses de l'aîné, le maladif duc du Maine, qui, sans elle, n'aurait pas vécu. Malgré son sérieux, sa tenue un peu sèche, elle était aimée des enfans, même de Mlle de Nantes (Mme la duchesse), mauvaise et malicieuse. Tous deux, d'espèce féline, jolis, dangereux petits chats, la caressaient, se jouaient autour d'elle avec une grâce infinie, faisaient groupe et tableau. Le roi admira et aima.

Là fut la vraie puissance de la dame, et plus qu'en ses sermons peut-être; mais cette puissance lui fut retirée après le fameux jubilé de 1676, l'édifiante pénitence dont la Montespan fut enceinte. Mme de Maintenon n'eut pas l'éducation de l'enfant si cher du péché; on aima mieux lui donner une charge de cour. Est-ce à dire qu'elle ait refusé cet enfant par scrupule, pour la honte de la naissance? Nullement, car ce fut chez elle-même, à Maintenon, que la Montespan accoucha; mais Louvois se chargea de tout, comme Colbert avait fait pour les enfans de La Vallière.

En 1681, quand la mort de Fontanges avertit fortement le roi et le refit dévot, quand la persécution reprit avec les enlèvemens d'enfans, Mme de Maintenon suivit cette mode, et dans sa famille même enleva, adopta une petite fille, sa nièce. Elle rentra dans l'éducation, son élément naturel, entreprit celle d'une nouvelle catholique. Rien de plus agréable au roi. L'enfant fut bien choisi pour plaire. Il n'y eut jamais rien de si joli, de si gai, de si amusant que la petite de Villette (plus tard Mme de Caylus). C'était le plus parlant visage, dit Saint-Simon; l'ennui était impossible où elle était; on souriait dès qu'elle apparaissait. Mme de Maintenon, sa tante, prit le

Digitized by Google

temps où le père, officier de marine, était en mer; elle demanda l'enfant à Mme de Villette « seulement pour la voir, » et elle refusa de la rendre. Le père cria, puis réfléchit, calcula, se convertit lui-même. La petite, qui avait huit ans, légère comme un oiseau, prit son parti fort vite. Elle fut ravie de la messe du roi. On lui promit deux choses, qu'elle verrait tous les jours ce beau spectacle, et qu'elle n'aurait plus jamais le fouet (1).

Ce fut un rajeunissement pour la dame d'avoir, voltigeant autour d'elle, ce charmant papillon. Elle en avait besoin. Outre son âge, que de choses avaient marqué sur elle! Des passions? Non, mais des misères et des fatalités. La pauvreté jadis l'avait mariée, l'avait faite la complaisante des grandes dames, même de tel ami qui, dit-on, la fit vivre; puis vint cette honnête servitude de gouvernante chez Mme de Montespan. Elle eut à cinquante ans cette étrange nécessité (1683) de remplacer la reine, Montespan et Fontanges, celle-ci si fraîche et si jeune, à vrai dire, un enfant. On fut d'autant plus étonné de voir le roi prendre une personne si mûre. Il aimait beaucoup la jeunesse. Il se prévenait volontiers pour les belles personnes. Mme de Maintenon se rendit justice, et crut judicieusement qu'il trouverait plaisir à protéger, soigner une maison de jeunes demoiselles. Elle en créa une à Rueil, où sa propre nièce acheva son éducation. Elle n'aimait pas, dit cette nièce, le mélange des conditions. Elle ne prit que des demoiselles nobles, au moins du côté paternel; elles devaient prouver quatre quartiers, cent quarante ans de noblesse. Cela entrait dans les idées du roi, qui alors, pour relever la pauvre noblesse, lui ouvrait pour ses fils des écoles de cadets. Les demoiselles devaient faire preuve aussi de pauvreté, et de beauté encore, si l'on peut dire. Du moins elles devaient être bien faites. Elles passaient pour cela la visite d'un médecin qui leur en donnait certificat.

Cette maison, transportée chez le roi même, dans son parc (à Noisy, puis à Saint-Cyr), richement dotée par lui des biens de Saint-Denis, devait attirer les filles de la noblesse, car *le roi les mariait.* Celles qui restaient jusqu'à vingt ans recevaient une dot, tirée de l'excédant des revenus, sinon du trésor même (2). Là on faisait venir les plus jolies, les plus dociles des nouvelles catholiques domptées

(1) Cette rude éducation durait dans les familles de vieille roche. Le dauphin même (élève de Montausier et de Bossuet), dans sa première enfance, était fouetté par ses femmes et nourrices; plus tard, son gouverneur lui donnait des férules, et si durement qu'une fois il crut avoir le bras cassé.

(2) Ce fut d'abord une faveur, puis en 1698 la règle générale (Hélyot, IV, 427). Je ne trouve point ce détail important dans les très bons ouvrages de M. Lavallée et de M. de Noailles. Ils ont donné les grands traits de cette histoire. Je l'ai complétée, expliquée par les lettres de Mme de Maintenon, de Fénelon, de Bossuet, par Mme de Caylus, Phelippeaux, Ledieu, Legendre, etc.

Digitized by Google

par la rigueur dans les couvens de province, ou gagnées par Fénelon dans la maison de Paris. Elles arrivaient un peu calmées, ayant versé leurs dernières larmes, émues et fort touchantes encore. Le roi voulut les voir avant même que tout ne fût organisé (à Noisy, 1684), et cette première impression lui fut singulièrement agréable. Il alla seul et les surprit. Lorsqu'on annonça : *le roi!* ce fut un coup de foudre. Les dames dirigeantes, toutes jeunes et très belles, le furent encore plus du saisissement. Les petites eurent tant peur que, si curieuses qu'elles fussent, pas une n'osa regarder. Ces tremblantes colombes le touchèrent fort. Il les avait faites orphelines, et la plupart n'avaient de père que lui. La grande obéissance qu'elles rendaient à ses volontés ayant soumis leur foi, donné le cœur du cœur, immolé jusqu'aux souvenirs, quel triomphe absolu!... Nul plaisir plus exquis n'eût pu flatter le roi et l'homme.

Tout était calculé, le costume agréable. Les dames, dans un noir élégant, avaient la coiffure à la mode, le visage encadré d'une sorte d'écharpe nouée sous le menton, mais quelque peu flottante et chiffonnée à volonté, dont on tirait les plus charmans effets. C'était un demi-voile mondain avant le voile de religieuse qu'elles étaient destinées à porter. Le roi ne tint pas d'abord à leur imposer ce sacrifice, et dit « qu'il y avait déjà trop de couvens. » On n'exigea que des vœux simples. Le costume des petites, de modeste étoffe brune, se relevait et par le linge et par la bordure de couleur, diverse selon la classe. Un peu de dentelle au cou montrait la demoiselle. On laissait passer de jolis cheveux. Le bonnet seul déplut; il était trop serré, et il en faisait des béguines; le roi y fit ajouter un ruban.

Il fit venir Louvois, et il l'envoya, maugréant, pour Mme de Maintenon, chercher, choisir, bâtir une maison digne d'une telle fondation. Ce fut Saint-Cyr. Le lieu n'était pas gai. Cependant, quand les demoiselles virent ce que le roi avait fait pour elles, quand elles entrèrent dans ces bâtimens vastes, ces jardins sérieux, mais non sans quelques fleurs, elles furent reconnaissantes. Il relevait de maladie (1687). Elles le reçurent, à sa première visite, par un beau chant qu'avait composé Mme Brinon, leur supérieure, et que Lulli avait orné de sa mélodie grave et tendre. C'était le chant célèbre : « Dieu sauve le roi! » que les Anglais nous ont pris sans façon.

Quelle était cette éducation? Bien moins sérieuse alors que ne le feraient croire les lettres de Mme de Maintenon sur ce sujet. La véritable fondatrice, Mme Brinon, une ursuline, éloquente et brillante, née pour la cour, entrait tout à fait dans les vues mondaines du roi; mais Mme de Maintenon, qui plus tard rejeta tout sur elle, ne fut nullement innocente. Elle leur fit très bien apprendre et chanter les prologues d'opéra, l'énervante poésie de Quinault, de ridicule ido-

Digitized by Google

lâtrie, où l'adulation a toutes les formes de l'amour. Entraînée, ou par le désir de plaire au roi, de l'amuser, ou par ses propres engouemens, le plaisir de faire des poupées, elle mettait aux plus jolies des nœuds de rubans, des perles à ces demoiselles pauvres! Les innocentes ne rêvaient plus que la cour et de grands établissemens, pour retomber bientôt à la réalité amère. Le roi croyait, beaucoup croient et répètent que Mme de Maintenon était fort judicieuse. Dans les grandes affaires, en conseil, il s'arrêtait parfois, lui disait : « Qu'en pense *votre solidité?* » Cette solidité ici ne paraît guère. Une éducation contradictoire de dévotion et de cour ne pouvait porter fruit. Elle était extérieure, n'allait pas au cœur même; elle imposait surtout la *convenance*. L'élève personnelle de Mme de Maintenon, Mme la duchesse (de Bourbon), fut une des personnes les plus mauvaises du siècle.

A Saint-Cyr, les grandes filles, surtout de quinze à vingt ans, devenaient très embarrassantes. Nobles de père, mais bourgeoises de mère, elles avaient, ce semble, la chaleur du sang plébéien. Plusieurs nous sont connues par leur destinée romanesque. Leur cruelle crise d'enfance, ce violent passé de conversion et l'ébranlement qui en restait les faisaient passionnées d'avance. Elles n'étaient qu'orage et langueur. On les voyait si tristes, qu'on ne savait comment les consoler. On s'avisa de les faire déclamer, jouer la tragédie. Elles ne l'avaient que trop au cœur.

Nulle n'échappa plus vite à Mme de Maintenon que sa nièce, la petite Villette, et même avant treize ans. Elle était gaie, rieuse, peu capable de feindre, crédule, damnablement jolie. Tout tournait autour d'elle, des fats ou des amies trop tendres. Mme de Maintenon craignit quelque éclat qu'on ne pût cacher, et la maria brusquement. M. de Boufflers, si estimé, se présentait. La tante dit durement : « Elle n'est pas digne d'un si honnête homme, » et elle eut la cruauté de la donner à un Caylus, grossier, ivre toujours : admirable moyen de la précipiter sur la pente de l'étourderie! Elle fit bientôt une autre exécution sur la supérieure de Saint-Cyr. Mme Brinon avait commencé et fait cette maison. Elle y était chez elle, on peut le dire. On venait de la nommer directrice à vie, et on la chassa brusquement. Elle plaisait au roi; ce fut son crime réel. On l'accusa de cette tendance mondaine et théâtrale de Saint-Cyr; mais Mme de Maintenon avait rejeté les pièces pieuses que Mme Brinon faisait pour ses élèves, et leur avait fait jouer Racine, *Andromaque* même : haute imprudence, qui révéla Saint-Cyr et tout ce qu'il contenait sous son calme apparent. Elles ne jouaient qu'entre elles, et n'en furent pas moins surprenantes d'ardeur et de passion. Ce n'était pas un jeu, c'était la nature même à son premier élan. Il

Digitized by Google

n'en fut guère autrement dans une pièce biblique, la molle et tendre *Esther*.

Le vrai titre serait : *le Triomphe d'Esther et la chute d'Aman.* C'est le caractère de cette pièce que toutes ses tendresses servent à enfoncer le plus terrible coup. Un an durant, le génie laborieux de Racine fit et refit, polit cette œuvre unique. Il fallait qu'on sentît déjà Louvois perdu pour qu'on osât cela. La violence de Mme de Maintenon y parut jusqu'à permettre au poète d'insérer un mot de Louvois, celui qu'il avait eu l'imprudence de prononcer, et qui dut tant blesser le roi : « Il sait qu'il me doit tout. »

La pièce fut jouée le 25 janvier 1689. Le roi y était seul, on peut le dire, car il n'avait avec lui que le peu d'officiers qui le suivaient à la chasse. L'effet fut délicieux, mais le coup trop peu appuyé. Il paraît que le roi s'obstinait à ne pas comprendre. Louvois était trop nécessaire. Le 5 février, on appela au secours les grands moyens de succès, d'abord la cour d'Angleterre. C'est pour elle que Racine avait fait le beau chant de l'exil, le chœur tout plein de larmes :

J'irai pleurer au tombeau de mes pères.

Ces hôtes de la France, martyrs de la foi catholique, étaient là comme supplians. Leur présence muette sollicitait la chute de ce cruel Aman qui défendait de leur porter secours. Les jeunes actrices n'ignoraient pas qu'*Esther* était un plaidoyer pour cette sainte cause. Mme de Maintenon les tenait au courant de la politique du temps et les faisait prier pour les succès du roi. Plusieurs, avant de paraître en scène, se jetèrent à genoux, et, pour obtenir la grâce de parler dignement, elles dirent un *Veni, Creator*.

Un moyen plus mondain avait été employé par Racine. Les deux rôles de femmes et d'amies si charmantes, d'Esther et d'Élise, furent joués par deux personnes irrésistibles. La toute jeune mariée Caylus joua Esther malgré les répugnances de sa tante; mais Racine insista et l'obtint. Élise était représentée par l'Élise de Mme de Maintenon, son bijou du moment, la Maisonfort, jeune chanoinesse de grâce touchante, qu'on ne voyait pas sans l'aimer. Elle était si émue que Racine en tremblait, ne savait comment la calmer. En vain, paternellement, il lui essuyait ses beaux yeux, comme on fait aux enfans. Cela parut en scène; le roi le dit : « La petite chanoinesse a pleuré. »

Le succès dépassa tout ce qu'on attendait. Ce fut un entraînement prodigieux, et d'abord des actrices, d'Esther-Caylus, qui, se sentant aimée, gâtée, se livra sans réserve. Les cœurs furent emportés. Un vertige gagna tout le monde, les femmes même. La singularité du costume y contribua. L'habit persan confondait tout. Assuérus et

Digitized by Google

Mardochée (deux belles grandes demoiselles) différaient peu de la petite Esther. J'ai sous les yeux la collection des modes de ce temps-là (1). J'y vois que peu après *Esther* elles changent tout à coup. Les modes de Ninon et de la Montespan avaient duré jusqu'à l'année du fameux jubilé 1676. Dans la douteuse aurore crépusculaire de Mme de Maintenon, surtout dans les années équivoques qui précèdent le mariage, elle avait adopté une coiffure coquette et dévote, qui cachait et montrait, l'écharpe qu'elle donna aux dames de Saint-Cyr et que toutes imitèrent. Après *Esther*, l'écharpe est écartée. La face hardiment se révèle. La coiffure est haussée, surexhaussée par différens moyens; elle semble imiter la mitre ou la tiare persane qu'on avait admirée sur ces têtes angéliques. Tantôt c'est un peigne gigantesque, une tour, une flèche de dentelles, et plus tard un échafaudage de cheveux; tantôt le bonnet-diadème que prit Mme de Maintenon, le bonnet-casque, ou crête de dragon, dont les audacieuses (Mme la duchesse) décorèrent leur beauté hardie. Ses portraits et ceux de Caylus, les plus jolis du temps, semblent donner la mode. La première gouvernait et menait la seconde. Elle s'était emparée de la trop faible Esther, l'avait associée à ses jeux satiriques et la compromit fort de son équivoque amitié.

Un effet si mondain dans un tel lieu paraît avoir embarrassé Mme de Maintenon. La ville, la plus grande partie de la cour, ne pouvaient assister à pareille fête, et murmuraient sans doute. Elle résolut de les faire taire en faisant jouer la pièce devant le confesseur du roi, devant Bourdaloue et quelques jésuites. On fit même venir, pour imposer à la bourgeoisie médisante, Mme de Miramion, la sainte, la charitable. On joua une autre fois devant Bossuet. On était bien sûr que les saints ne verraient rien que de pieux dans une pièce qui lançait la croisade d'Angleterre.

Qui résistait? Louvois, le bon sens, la nécessité. Le roi, qui avait mis 100,000 fr. aux costumes d'*Esther*, en était à envoyer sa vaisselle à la monnaie. A grand'peine on vendait des charges, on pressurait des financiers par une petite terreur. Pouvait-on donner une armée à Jacques quand les nôtres, affaiblies, quittaient le Rhin en brûlant tout et perdaient Cologne et Mayence? Mme de Maintenon et son ministre Seignelay obtinrent qu'il aurait au moins une flotte et quelques officiers. Jacques part pour Brest. Là, rien de prêt. Seignelay, qui avait tout promis, n'était pas en mesure. Jacques crie. Enfin tout arrive, mais du ministère de la guerre, et tout arrive par Louvois.

(1) Cette précieuse collection de la Bibliothèque (*Bonnard, Arnoult, Saint-Jean*, etc.) n'a pas moins de trente volumes in-folio. Les gravures, plus soignées que nos gravures de modes, donnent le costume et sont en même temps des portraits presque toujours ébauchés de personnages connus, des grandes dames du temps, etc.

Digitized by Google

Lui seul était en règle, seul agit efficacement. *Esther* fut inutile, et il n'en resta rien qu'un chef-d'œuvre et une mode. Et le départ de Jacques fut un triomphe de Louvois.

III.

Beaucoup de gens blâmaient Mme de Maintenon de ne pas se mêler assez des affaires. Reproche injuste : elle influait infiniment, et de la vraie manière, seule efficace auprès du roi. Elle ne faisait rien, mais peu à peu elle mit au conseil ceux qui faisaient tout, les ministres. Pontchartrain, aux finances, se fit son homme, et Seignelay, à la marine, ne se soutenait que par elle dans sa rivalité contre Louvois. D'autre part, son concert avec un certain groupe de grands seigneurs honnêtes et pieux que le roi estimait devait avoir, ce semble, un effet plus profond, celui de modifier à la longue le caractère même du roi. « Obsédez-le de gens de bien, lui écrit Fénelon; qu'on le gouverne, puisqu'il veut être gouverné. » Par ce moyen réellement on fit le roi dévot, pour dix années surtout. Au-delà, la vieillesse, le malheur, je ne sais quel endurcissement, le jetèrent dans l'indifférence.

Regardons cette petite société comme un couvent au milieu de la cour, couvent conspirateur pour l'amélioration du roi. En général, c'est la cour convertie. Les fils et filles de la génération violente qui précéda sont tout humanisés et régularisés, amendés; ils semblent expier l'énergie que leurs pères déployèrent en mal ou en bien, leurs fortunes souvent mal acquises. Les trois filles de Colbert, les sœurs de Seignelay, duchesses de Chevreuse, de Beauvilliers, de Mortemart, semblent autant de saintes. Le duc de Chevreuse, petit-fils du favori Luynes, n'intrigue qu'en affaires dévotes; il est l'agent, le colporteur de la pieuse coterie. Le duc de Beauvilliers (fils de ce Saint-Aignan qui fournit au roi La Vallière) fait ses filles religieuses. Ce qui est beau, très beau dans ce parti, ce qui en fait l'honorable lien, c'est l'édifiante réconciliation des mortels ennemis, les Fouquet, les Colbert. La fille de Fouquet, que Colbert enferma vingt ans, la duchesse de Béthune-Charost, par un effort chrétien, devient l'amie, presque la sœur des trois filles du persécuteur de son père. Cette duchesse est la pierre de l'angle dans la petite église, « la grande âme, » admirée et respectée de Fénelon.

Ce tableau a des ombres. Les personnages accessoires qui y entrent ne sont pas sans reproche. Le fils par exemple de la grande sainte, Charost, dévot et *pratiquant*, n'en est pas moins l'intime ami des *libertins* de l'époque. Seignelay, qui devient dévot sous l'influence de ses sœurs et de Mme de Maintenon, entre Fénelon et

Digitized by Google

Racine, n'en reste pas moins Seignelay, je veux dire l'orgueilleux, le cruel bombardeur de Gênes, le tyran de nos amiraux. Même sa conversion est tristement datée par un acte d'indélicatesse : il empêche Jean Bart et Forbin de faire la grande guerre; il se réserve ces vaillans, ces preneurs infaillibles, pour faire la course à son profit. Pour ne compter dans ce parti que les hommes vraiment pieux en qui la foi était le fond du cœur, les Beauvilliers, Chevreuse, etc., on est frappé de voir combien cette foi sincère est timide et de peu d'effet, pauvre de résultats. Ce sont des courtisans honnêtes et médiocres, qui, pour influer quelque peu, sont obligés de s'observer beaucoup, de s'amoindrir encore, de s'accommoder à la médiocrité sèche du roi et de Mme de Maintenon.

Il faut le dire, il y avait un amoindrissement général, et dans la chose même qui faisait la couleur du temps, la dévotion. Le jansénisme avait pâli. Il languissait avec Nicole octogénaire en son désert du faubourg Saint-Marceau. Le jésuitisme même avait pâli. Quoique le père La Chaise, récemment, en 1687, pendant la maladie du roi, lui eût surpris la feuille des bénéfices, très faible était son influence morale. Les jésuites du Canada, riches et paresseux, avaient interrompu leurs relations romanesques, qui pendant cinquante ans avaient été le vrai journal du temps, le pieux amusement du monde catholique. L'insipide juste-milieu de Saint-Sulpice, la simplicité fausse des lazaristes, pauvres, sales d'extérieur (et très riches en dessous), c'est ce qui réussissait en cour. Ennui profond, nullité, platitude.

Ce qui peint Mme de Maintenon, c'est qu'en 1689 et la veille d'*Esther*, elle a pour idéal dans la haute spiritualité un Godet-Desmarais, de la plus sèche étoffe qu'ait fournie Saint-Sulpice. Elle estimait en lui sa littéralité serrée de prêtre exact, une certaine médiocrité judicieuse, qui n'est nullement la solidité forte. Il lui plut par sa figure basse, qui disait vrai sur le dedans : il détestait le grand et haïssait le génie. Sa dévotion pauvre, décharnée, sans substance, pour aliment à la vieille âme ne pouvait donner que des os.

Le jeune homme, dans ce monde de vieillards, est un abbé de qualité qui n'a pas quarante ans, l'aimable Fénelon. Il est déjà mystique et quiétiste en 1686 (lettre du 10 mars), mais avec des ménagemens extrêmes et des contradictions (*d'activité passive*) qui tombent dans le galimatias. Son *Éducation des filles*, livre admirable de prudence et d'esprit positif, est visiblement fait pour être de Mme de Beauvilliers transmis à Mme de Maintenon. Ses amis conspiraient pour le faire précepteur de l'enfant royal, et il devait ménager tout. Élevé tour à tour par Saint-Sulpice et les jésuites, il conservait un pied ici et un pied là. Il rendait des respects infinis à Bossuet, il l'avait enlacé, et par lui avait prise dans un troisième parti, celui des

gallicans. Seulement il est bien entendu qu'un homme si agréable à trois partis n'y parvenait qu'en restant pâle, effacé, un peu faible. De sa longue direction de filles (*les nouvelles catholiques*), il lui restait, ce semble, une certaine douceur féminine qu'on appellerait énervation, si on la comparait au génie mâle, robuste, de Bossuet.

Je le répète, avant 1689, par où que je regarde, je ne vois que faiblesse dans cette cour. La molle Esther n'y mit pas l'étincelle; l'effet fut, on vient de le voir, mondain, sensuel, et plus propre à augmenter l'énervation. Tranchons le mot, ils attendaient leur âme. Une âme jeune devait venir qui réchauffât un moment cette vieillesse commune. Que cette âme fût romanesque, aventureuse et quasi folle, un don Quichotte religieux, on aurait cru que c'était un obstacle dans un monde de sèche convenance. Oui, mais ce fut son charme. Elle eût fait sourire la mort même. Elle donna un moment l'oubli à tous ces cœurs fanés; ils se crurent jeunes encore. Ce moment dura trois années (1689-1692).

Mme Guyon avait eu une enfance d'élue, accomplie de malheur. Maltraitée de sa mère, qui n'aimait que son frère, battue par une de ses sœurs, elle passe au couvent. Mal soignée, laissée seule, dans ses fréquentes maladies elle se met à lire la Bible et des romans. On la donne à quinze ans à un ancien entrepreneur anobli, un M. Guyon, malade, maussade et brutal. Une aigre belle-mère la garde à vue, et si durement, qu'elle n'osait lever les yeux. Loin de la soutenir, sa propre mère aggrave, encourage ces duretés. Une servante-maîtresse, ancienne dans la maison, et qu'on croyait une sainte, l'insulte impunément, jusqu'à lui tirer les cheveux. Le comble, c'est que ses enfans, dès qu'elle en a, sont élevés contre elle, dressés à l'espionner et à se moquer de leur mère. Nul refuge pour elle dans sa propre maison, nul que la prière et le rêve.

Elle eut des maladies terribles, où sa belle-mère faillit la faire mourir. Une cruelle petite vérole la marqua, menaça sa vue; elle eut souvent mal à un œil, et avec tout cela très jolie, mais de bonté surtout. Je ne sais quoi d'enfantin, de comique, mais d'amoureux aussi, faisait sourire, touchait, la rendait délicieuse. Sa douceur d'ange était sur son visage, et le cœur fondait à la regarder. Dans un petit séjour qu'elle fit aux carmélites de Paris, Mme de Longueville, qui y demeurait, la rencontra au jardin; elle qui y avait vu tant de choses, vieille et blasée, séchée de jansénisme, elle n'en fut pas moins saisie : elle ne se lassait pas de contempler cette personne attendrissante, n'en pouvait détacher les yeux. Pauvre souffre-douleur, moquée de sa famille, traitée comme une enfant, elle vivait, dit-elle, comme ne vivant pas, et dans une sorte d'enfance qui lui resta toute sa vie. Elle en sortait par des réveils lucides; elle montra une grande capacité d'affaires dans un moment où l'intérêt

Digitized by Google

de son mari le commandait; elle déploya plus tard une vive éloquence, une vraie force théologique. Avec cela, toujours enfant.

Un jour qu'elle alla consulter un vieux franciscain très austère qui vivait enfermé, et, disait-on, n'avait pas vu de femme depuis longues années, il lui dit ce mot seul : « Vous cherchez au dehors ce que vous avez au dedans. Cherchez Dieu en vous; il y est. » Puis il lui tourna le dos. « Ce fut un coup de flèche, dit-elle; je me sentis une plaie d'amour délicieuse, avec le vœu de n'en jamais guérir. » Elle prit sur elle d'y retourner encore, et il lui apprit une étrange nouvelle : « Qu'une voix d'en haut lui avait dit : *C'est mon épouse.* » Sur quoi, elle s'écrie dans une adorable innocence : « Moi! si indigne, votre épouse!... Pardonnez-moi, Seigneur, mais vous n'y pensiez pas! »

Bien d'autres ont eu cette révélation. La visitandine Marie Alacoque, dans sa vision du sacré cœur, qui est à peu près du même temps, sut aussi qu'elle était l'épouse de Jésus. Son abbesse dressa le contrat, célébra les noces. Et néanmoins la différence est grande. La forte visitandine de Bourgogne que l'on saignait sans cesse, ivre de vie, eut le délire physique et voyait le sang par torrens. Mme Guyon n'était qu'une âme; dans le mariage même, elle ne sut pas ce que c'était, mère n'en fut pas moins demoiselle. Délicate et souvent malade, elle resta infiniment pure, éthérée d'imagination. Elle aima vraiment un esprit, n'eut besoin de donner nulle figure à celui qu'elle cherchait, n'eut de l'amour que la souffrance, l'aspiration et le soupir, puis une étonnante paix.

A travers sa crédulité souvent puérile, elle a deux choses très hautes pour l'émancipation de l'âme. Elle se défie des visions, croit que Dieu ne s'y montre point. Elle se défie des directeurs et pense qu'on est bien fou de croire l'homme infaillible. Elle s'exposa souvent pour sauver de belles filles de leur confesseur. N'était-elle pas dangereuse elle-même à son insu? Si faible et maladive, elle n'en avait pas moins, on le voit, une singulière plénitude magnétique. Les plus purs, les plus saints, hommes ou femmes, en sentaient les effluves toutes puissantes. Le pieux M. de Chevreuse le disait à Bossuet : « N'avez-vous pas senti qu'on ne peut être assis près d'elle sans éprouver d'étranges mouvemens? »

Bien loin d'abuser de cette puissance pour s'asservir des volontés, elle s'était imposé le supplice de vivre avec une âme réfractaire à la sienne, une femme de chambre de rude dévotion, dont la parole et le contact lui étaient un martyre. Cette femme la crucifiait tout le jour. Cependant, si elle était malade, elle subissait l'ascendant de sa douce maîtresse; il suffisait que Mme Guyon lui défendît de l'être : elle guérissait à l'instant. Nombre de gens la suivaient malgré eux. Tel fut le père Lacombe, par qui elle se crut dirigée et qu'elle dirigeait

Digitized by Google

elle-même. Tant qu'il était près d'elle, c'était un saint. Loin d'elle, il s'évanouissait pour ainsi dire, n'était plus rien. La prison, qu'elle supporta très bien de longues années, fut mortelle à Lacombe. Il se mourait de mélancolie. Sa tête faiblissant, il finit par écrire (ce qui avait peut-être été le vrai secret de sa vie) qu'il était éperdu, désespéré d'amour. Elle sourit, et dit : « Il est devenu fou. » C'était vrai, et il mourut tel.

Cette attraction était universelle. Ses ennemis et ses persécuteurs y cédaient à la fin. Même sa belle-mère y céda, et se mit à l'aimer. Même la vieille fille insolente qui l'avait tant persécutée, elle l'aima avec emportement, et quand Mme Guyon quitta la France, elle mourut, dit-on, de regret.

Une pieuse ligue de dévots l'envoyait à Genève, comptant sur sa séduction. Elle donna en partant son bien à sa famille, se réservant une petite pension, n'emportant rien que son dernier enfant, sa toute petite fille, et quelques livres, entre autres *Griselidis* et *Don Quichotte*. Elle avait été bien longtemps elle-même l'infortunée Griselidis, martyre du mariage, et elle continuait de l'être en savourant « l'amère douceur des rigueurs du céleste époux. » Pendant six ans, elle courut la France, la Suisse et l'Italie, les nuages surtout et le pays de l'imagination, comme le chevalier de Cervantes ou ses touchantes Dorothées, réchauffant tous les cœurs, les amusant, les consolant, jetant partout son âme. Ce qui est très curieux, c'est qu'elle se croit très soumise au clergé, elle veut l'être; mais les libertés de l'amour divin l'émancipent malgré elle. Elle fait créer deux hôpitaux, pas un couvent, pas une église. L'église et le couvent, ce sont les Alpes, qui ont inspiré ses *Torrens*. Elle aime étonnamment le peuple et les petits, les paysans, les bergers, les troupeaux. Ses amis sont en toute condition. Ses tendresses, son admiration sont pour trois femmes de Thonon, marchande, serrurière, lavandière, humbles personnes unies en Dieu d'une sainte et suave amitié.

Ce qu'on tolérait le moins en elle, c'est qu'avec sa douce innocence elle voyait tout cependant, voyait les mœurs du clergé et les hontes intérieures du cloître. Sans critiquer ni censurer, elle encourage les pauvres religieuses à s'affranchir, à ne plus être le jouet du vice, à rompre telle habitude immonde que sa tyrannie imposait. De là des ennemis terribles, dont la rage la suit partout. Elle ne peut rester ni à Gex, ni à Annecy, ni à Grenoble, ni en Italie. On la disait sorcière. On éprouvait pour elle les sentimens les plus contradictoires. Une fille de Grenoble la détestait absente, présente l'adorait. Une autre, de la même ville, de bourgeoisie aisée, pleine d'esprit et d'une âme orageuse, tourna le dos aux amoureux, s'éprit de virginité et de Mme Guyon, et ne voulut plus la quitter. Elle partait pour l'Italie, où on l'avait souvent priée de venir. C'était alors

Digitized by Google

un grand et dangereux voyage. Elle était chargée déjà d'un enfant, sa petite fille, et n'avait de suite que sa femme de chambre et un ecclésiastique inférieur (un quasi-domestique). Cette fille à garder n'était pas un petit embarras, étant de plus fort belle. Il n'y eut pas moyen de l'empêcher de suivre. Mme Guyon en prit la charge comme imposée de Dieu; elle la tenait au plus près d'elle, ne la couchant que dans sa chambre et avec elle. Elles faillirent périr ensemble sur le Rhône, souffrirent beaucoup en mer. Nul moyen d'aller que par Gênes; mais Gênes, nouvellement bombardée par les Français, pouvait leur faire un très mauvais parti. A grand'peine trouva-t-elle un muletier pour passer l'Apennin. Elle avait envoyé en avant son ecclésiastique pour préparer l'établissement en Italie. Le muletier, un Génois très suspect, avait en main cette pauvre caravane de femmes; il les mène droit dans un bois de voleurs. Mme Guyon ne s'étonne pas, reste calme et sourit. Voilà des gens interdits, en déroute, qui ne savent que dire. Ces incidens la troublaient si peu, que, le long du chemin, elle versait son cœur, ses rêveries, épanchait son livre sublime, et fort dangereux, des *Torrens;* tout cela plus passionné dans l'âpreté de l'Apennin. La pauvre fille en fut enivrée et comme anéantie. A l'arrivée, elle tomba malade; âme et corps, tout lui échappait.

On dut avertir les parens, et ils crurent sottement que Mme Guyon voulait la faire tester en sa faveur. Ils envoyèrent son frère en hâte pour la ramener. Elle se remettait, mais refusait, disant qu'elle aimait mieux mourir. Quelle fut sa surprise quand Mme Guyon elle-même se mit du côté du frère et lui conseilla de retourner! Le déchirement fut si cruel qu'elle changea tout à coup, jeta là sa dévotion, montra le fond du fond, la passion, l'attache personnelle et la furie de la douleur. Son frère l'arracha, l'emporta, mais si ulcérée, si haineuse qu'elle dit tout ce que lui firent dire les ennemis de Mme Guyon. Elle vomit mille calomnies contre elle, tourna en hontes ses bontés, ses tendresses. Tout cela dit, épuisée de fureur, elle pleura, eut horreur d'elle-même, et de remords perdit l'esprit (1).

C'était un terrible danger avec Mme Guyon. Elle semble ne pas l'avoir compris. Elle vous prenait votre âme innocemment, sans rien mettre à la place, sans rien communiquer de sa sérénité. Elle supposait convertis ceux qui se donnaient à elle, elle s'en séparait sans peine, ne leur laissant que le vide, la plus terrible aridité. Aucune âme vivante ne lui fut nécessaire. Sa plénitude et sa puissance ne furent jamais si grandes qu'en parfaite solitude. Elle monta alors

(1) Mme Guyon, dans sa vie, écrite par elle-même, parle deux fois de cette fille (nommée Cateau Barbe), mais très brièvement. Il y a plus de détails dans les lettres de dom Richebraque. — Voyez *OEuvres de Bossuet,* édition de 1836, t. XII, p. 35, 36.

très haut, écrivit son seul livre vraiment original, le livre des *Torrens*. Là elle est supérieure aux vieux mystiques, supérieure au *Château de l'âme* de sainte Thérèse. La comparaison des eaux, des torrens, des rivières, est bien autrement riche, vive, variée à l'infini. L'épreuve terrible de l'amour, le tableau de la mort mystique, est sans rival dans les romans passionnés. Les Eucharis sont bien fades à côté.

Les gens qui la menaient et voulaient s'en servir la tentèrent en lui promettant qu'elle trouverait ici des *croix plus cruelles*, et en effet, à peine revenue à Paris, elle fut arrêtée sous prétexte de molinosisme par l'archevêque de Paris, Harlay de Chanvallon. Ce prélat, noté pour ses mœurs, enferma cette sainte. Elle ne sortit qu'en 1688, à la prière de sa cousine, la Maisonfort, et de la bonne Mme de Miramion, qui était la charité même, et n'ignorait pas que Mme Guyon, en Suisse, avait créé deux hôpitaux.

C'était au printemps de 1689, après *Esther*. Mme Guyon allait souvent à la campagne chez ses amies la duchesse de Charost et la duchesse de Chevreuse. Elle voyait en passant sa parente à Saint-Cyr. Ces visites étaient une fête pour les pauvres captives. Dans la triste maison, de solennel ennui, elle arrivait, comme la vie elle-même, les mains pleines de fruits et de fleurs; mais ce qu'on désirait le plus, c'était de la lier avec celui qui était le centre du petit groupe des duchesses. La grande sainte (Mme de Charost) arrangea le rendez-vous, l'invita, et avec elle Fénelon. Elle les renvoya ensemble à Paris dans le même carrosse, avec une de ses dames en tiers. Mme Guyon dit que Fénelon s'ouvrit peu et la laissait dire. Il n'était pas précepteur encore; on travaillait à cette grande chose. Il devinait très bien qu'une spiritualité si hardie, si naïve, pouvait le compromettre. Enfin elle lui dit : « Mais, monsieur, me comprenez-vous? cela vous entre-t-il? » Alors, se réveillant, et par un mot vulgaire (chose très inusitée chez lui), il dit : « Comme par une porte cochère. » Dès lors il parla un peu plus.

Il fallait être quiétiste pour complaire aux duchesses qui devaient travailler Mme de Maintenon. Il ne fallait pas l'être pour garder Saint-Sulpice et ne pas perdre la protection de Bossuet. Ce fut autre chose à Saint-Cyr. Mme Guyon y eut plus qu'un triomphe. Ce fut un enchantement. Ces jeunes cœurs s'épanouirent et se versaient tous à ses pieds. Les dames pour la première fois se sentirent libres, et les demoiselles même se trouvaient extraordinairement attendries d'une telle mère, toujours jeune, qui plus que les jeunes avait gardé le don d'enfance.

Il est bien entendu que l'on n'en parlait pas. Tous s'étaient ranimés; mais cet état nouveau était si étonnant, visiblement si dange-

Digitized by Google

reux, que je ne sais quel accord tacite dissimulait le tout au roi. Seulement la température de la cour avait changé autour de lui, et l'on sentait un souffle tiède. Il était comme un homme qui a un foyer invisible sous le plancher. Malgré les dangers, l'embarras, la détresse du moment, il y avait chez ses meilleurs courtisans je ne sais quelle douceur de pieuse gaieté. D'autant moins pouvait-il tolérer le visage haïssable, la face apoplectique de ce païen Louvois, toujours furieux, tandis qu'autour de lui il ne voyait qu'un certain paradis et l'aimable sourire des saints.

IV.

Jusqu'où Mme de Maintenon irait-elle dans les voies mystiques où l'entraînaient le parti des duchesses, la cour de Saint-Germain et, pour le dire en général, la dévote cabale des ennemis de Louvois? C'était une grande question. Son influence, timide, réservée, d'autant plus profonde, devait, si elle se donnait à eux, agir peu à peu sur le roi, changer la politique d'intérêts en politique pieuse de sentimens et de passion, c'est-à-dire lancer le roi à l'aveugle dans la grande affaire d'Angleterre. Voilà pourquoi il faut bien s'arrêter derrière la coulisse, chez Mme de Maintenon et surtout à Saint-Cyr, où se fait (entre des personnes innocentes, ignorantes de tout) le violent combat des deux esprits qui se disputent le monde.

Mme de Maintenon, malgré sa dévotion de forme et même sa bonne intention d'être dévote, n'avait aucune tendance à l'amour du surnaturel. Elle était trop sensée pour se prendre à la grossière légende de Saint-Germain, au cœur sanglant, religion matérielle, qui fut bientôt si populaire, et d'autre part elle était trop froide, trop sèche pour être bien sensible aux suaves douceurs de Mme Guyon. Notons en passant qu'en cela elle était comme tout le monde. Peu, très peu de gens en France goûtèrent le quiétisme. Le grand bruit qu'ont fait là-dessus les glorieux champions, Fénelon et Bossuet, ne doit pas faire illusion. C'étaient de vieilles choses, surannées, dépassées. Le mysticisme pur, rajeuni par le charmant génie de Mme Guyon, voulait des âmes tendres, rêveuses, comme on n'en trouvait guère chez un peuple rieur. Le mysticisme impur de Molinos, qui dès longtemps et avant Molinos fut un art subtil de corrompre, était trop sinueux, trop lent, trop patient pour les derniers temps où nous sommes. On allait bien plus droit au but par la transparente équivoque du sacré cœur et le culte du précieux sang.

Mme de Maintenon n'apportait au quiétisme nulle vocation qu'un très profond ennui, un grand besoin de nouveauté. Avec sa vie renfermée, solitaire même à certaines heures, on eût dit qu'elle avait un pied dans la vie religieuse. Elle manquait de ce qui en est le

Digitized by Google

fond, une certaine *intériorité*, un calme d'innocence. Sa solitude était fort agitée, tout occupée d'affaires d'église, de cour, de son Saint-Cyr et surtout de sa petite police.

Mme Guyon l'amusa. C'était une fête de l'entendre. Elle était touchante et comique; c'était sainte Thérèse, et c'était don Quichotte. Ses amies les duchesses, bonnes et caressantes personnes, étaient un monde de velours, où l'on sentait une infinie douceur. Elles serraient, flattaient Mme de Maintenon, se trompant, la trompant sur ce qu'elle sentait elle-même. Elle se crut attendrie, imagina que son aridité cesserait. Elle était, si on peut dire, en coquetterie pieuse avec Fénelon qui, devenu précepteur (août 1689), de plus en plus entra dans ces doctrines. Elle trouvait piquant d'aller le dimanche incognito chez les duchesses à de petits dîners mystérieux où il présidait. Point d'écouteurs. On se servait soi-même pour n'avoir pas de domestiques.

Dans tout cela, les idées étaient peu, les personnes étaient tout, et c'étaient elles qui donnaient attrait aux idées. Mme de Maintenon, pour s'y engager fortement, avait besoin d'y être intéressée par ce qui seul l'intéressait, un gouvernement d'âme, par une amitié (non d'égales, de grandes dames, comme étaient les duchesses), mais une amitié protectrice pour une jeune âme dépendante qui marcherait sous elle et avec elle dans ces sentiers de la haute dévotion, car elle était née *directeur* (bien plus encore qu'éducatrice). Il lui fallait quelqu'un à diriger, aimer et *tourmenter*.

Sous son extérieur calculé de tenue, de convenance, son âme était très âpre, comme on l'est volontiers lorsque l'on a beaucoup pâti. Elle avait eu des amans sans aimer. Elle avait été recherchée très vivement de certaines dames qui raffolaient de la créole, *la belle Indienne*, comme on l'appelait; mais ces dames étaient trop au-dessus d'ailleurs des ennuyeuses, elle ne fit que les supporter. Cette froideur l'avait conservée. Dans cet âge déjà avancé, dans ce terrible ennui, elle avait une certaine flamme. La Palatine, à qui rien n'échappe, note ce trait, la lueur singulière qui, sous ses coiffes noires, brillait aux yeux de la sinistre fée et faisait quelque peur dans la personne toute-puissante.

Elle eût pu s'attacher à ses élèves; mais pas une ne tourna bien, ni Mme la duchesse, ni sa nièce Caylus, ni (disons-le d'avance) la duchesse de Bourgogne, qu'elle eut petite, qu'elle soigna, et qui pourtant lui échappa comme les autres. Aurait-elle plus de succès chez les dames et demoiselles de Saint-Cyr, pauvres et dépendantes, plusieurs même orphelines, nouvelles catholiques qui n'avaient plus aucune racine sur la terre, et d'autant plus auraient pu se donner?

Plusieurs ont laissé souvenir. Quelques-unes mondaines et de des-

Digitized by Google

tin étrange, comme Mlle de Marsilly, que le père de Caylus, M. de Villette, épousa; elle fit son chemin de mari en mari, et devint lady Bolingbroke. Moins habile fut Mlle Osmane, une vive Provençale, qui se perdit dans le roman, mais qui finit par mourir sainte. Parmi les dames, il y eut des personnes accomplies : la plus dévouée, Glapian, aimable, toujours gaie, parfaite, et désolée de n'être pas meilleure; elle avait pris le rôle dont on voulait le moins, celui du vieux Mardochée, et sa touchante voix émut tout le monde. Mlle La Loubère fut la raison autant que la beauté; on la fit à vingt ans supérieure de Saint-Cyr. Mais la perle entre toutes incontestablement fut Élise, La Maisonfort, pour qui cette âme plus que mûre, peu aimante, s'ouvrit, la première fois peut-être, dans une âpre amitié. Elle eut le douloureux honneur d'occuper, de troubler pendant six années Mme de Maintenon et le roi, Fénelon et Bossuet : tragédie palpitante où Versailles s'intéressa plus qu'au spectacle de l'Europe. L'intérêt fut si vif qu'on n'en finit qu'en exterminant la victime. Tous, amis, ennemis, ils concoururent à la briser.

En 1686, au moment où Mme de Maintenon partait pour le voyage annuel de Fontainebleau, son confesseur, Gobelin, lui présenta une demoiselle; on l'appelait dame, elle était chanoinesse. Elle amenait sa petite sœur et demandait qu'on la reçût à Saint-Cyr. L'enfant était jolie. Mme de Maintenon l'accepta; mais en faisant causer la grande sœur, elle lui trouva tant de raison, de douceur et de grâce, qu'elle la pria de rester, la garda pour elle-même et l'emmena à Fontainebleau. La jeune dame était du Berry, ce pays central de la France, où certains ordres religieux prenaient leurs sujets de préférence, comme mieux équilibrés, plus complets, propres à tout. Ce fut cet équilibre justement, la belle harmonie, sereine, aimable et souriante qui charma dans celle-ci Mme de Maintenon. Elle était judicieuse, et son bon sens plus tard embarrassa fort les théologiens. Sous tout cela se cachait un cœur tendre, capable de vive amitié. Elle n'avait pas été gâtée. Dès l'âge de douze ans, son père, un pauvre gentilhomme, l'avait donnée aux dames de Poussay, qui lui assuraient une place de chanoinesse; mais cette petite prébende ne pouvait la faire vivre. Revenue à Paris, trouvant son père remarié, elle était fort embarrassée et allait être obligée de se mettre en servitude, sous titre de demoiselle, dans la sombre maison des Condés. Se voir à ce moment, par un accueil si imprévu, adoptée, comme enlevée par la plus grande dame de France, portée par enchantement en pleine cour de Fontainebleau, trouver là l'insigne faveur de vivre au sanctuaire près de cette haute personne, cela semblait un conte des *Mille et Une Nuits*. La Maisonfort, surprise, mais encore plus touchée, se dévoua sans réserve.

Les amitiés de femmes étaient fortes en ce siècle. Les hommes en

Digitized by Google

étaient cause, n'étant que des poupées, comme Monsieur et autres, avec des mœurs honteuses, ou des fats insolens et très cruellement indiscrets. Le mari n'était point, et l'amant, c'était l'ennemi. La méchanceté d'un Vardes ou d'un Lauzun, le plaisir qu'ils avaient à payer par le ridicule l'amour et l'abandon, devaient mettre les femmes en garde. De là une grande froideur. Mme de Sévigné n'eut d'amant que sa fille. Mme d'Aiguillon, la prudente nièce de Richelieu, n'eut de liaison forte qu'avec une dame qui laissa tout pour elle et lui sacrifia son mari. Marie de Médicis fut comme ensorcelée de la Galigaï, sa sœur de lait, et Marie-Thérèse d'une sœur bâtarde qui lui rendait tous les soins d'intérieur. Pour la même raison, les dames préféraient à tout la personne indispensable, leur femme de chambre. Au siècle suivant, celle-ci est souvent un homme de lettres, et ne diffère presque en rien de la demoiselle de compagnie la plus distinguée.

Mme de Maintenon avait une femme de chambre ancienne et très capable, Mlle Balbien, fille d'un architecte de Paris, qui l'avait servie dans sa pauvreté, et fut dans sa grandeur une sorte de factotum. Elle lui fit organiser tout le matériel de Saint-Cyr, acheter le mobilier et aménager tout. Pour le spirituel, elle comptait sur l'excellent esprit de la Maisonfort, qui s'y dévoua. Chaque jour, Mme de Maintenon y allait passer ses meilleures heures dans cette aimable société. Quand Mme Brinon partit, la Maisonfort l'eût remplacée comme supérieure; mais elle demanda à ne faire jamais qu'obéir. Son cœur répugnait au manége, aux petites nécessités de dureté de police, qu'implique le gouvernement.

Du reste, elle donna à Mme de Maintenon le gage le plus sûr d'un abandon illimité : elle lui demanda un confesseur, signe extrême de confiance. Les religieuses faisaient tout le contraire; rien ne les désolait plus que d'avoir un confesseur de leur abbesse. Elles savaient que le prêtre le plus discret, sans préciser le détail ni dire les choses par leur nom, peut fort bien faire entendre l'essentiel, le plus délicat. Quand elles pouvaient, elles se confessaient à un jésuite, à un moine qui passait et qui emportait leur secret. Mme de Maintenon lui donna son Godet-Desmarais, cette figure malpropre et décharnée, un homme de mérite, mais sec, dur, répulsif. Grande peine de se desserrer devant quelqu'un qui vous contracte! La Maisonfort ne l'accepta pas moins comme l'homme de sa protectrice, voulant se donner toute, mettre son cœur dans la main de Mme de Maintenon.

Celle-ci avait de grandes vues sur Saint-Cyr. Dans un portrait gravé du temps et certainement autorisé, on lui donne ce titre : La marquise de Maintenon, *supérieure de l'abbaye* royale de Saint-Cyr. Elle fait de la main un geste de commandement, vif, dur, impérieux. C'était sa pensée d'avenir. Si elle fût devenue veuve de bonne heure,

Digitized by Google

elle aurait sans nul doute aimé à être abbesse, à satisfaire dans la plénitude absolue son goût unique de gouvernement et de règlement, de surveillance minutieuse. Elle l'exerçait déjà sur les dames de Saint-Cyr, leur vie captive et remplie heure par heure, toute à jour, cachait peu leurs actes, d'autant plus qu'elle voulait atteindre leurs pensées, pénétrer leurs petits mystères, leurs innocens secrets. Or elle n'y arrivait pas tant qu'elle ne les avait pas amenées à la soumission absolue de la religieuse qui ne s'appartient plus, ne peut garder une pensée à elle, et doit tout dire, jusqu'au rêve oublié.

Beaucoup mollissaient tout de suite, se rendaient sans être assiégées, n'en valaient pas la peine; mais une âme riche et vivante comme la Maisonfort, quelque soumise qu'elle voulût être, avait toujours en elle de libres élans de nature. Il y avait de quoi opprimer, toujours un infini à acquérir et conquérir. Devant cette amitié si exigeante qui toujours avançait, pénétrait, elle reculait timidement pour garder un peu d'intérieur. Ce travail la troublait. En trois ans, elle avait perdu la belle et sereine harmonie qui avait plu en 1686. Au contact des épines s'était dégagé d'elle ce qu'elle avait au fond, une grande susceptibilité de douleur.

Racine en fut frappé, comme on a vu, et elle aussi vit bien sa sensibilité : elle pencha un moment vers lui et vers son jansénisme, si austère, si persécuté; mais à ce moment même M[me] Guyon parut, enleva tout, la Maisonfort, Saint-Cyr, jusqu'à M[me] de Maintenon. Le laisser-faire et le laisser-aller du quiétisme, cet amoureux suicide, convenaient à merveille aux captives, si dépendantes, qui ne pouvaient rien faire pour leur propre sort. La Maisonfort ne voulait rien de plus que cette paix en Dieu. Elle n'avait jamais été mondaine. Si accomplie, et dans cette haute faveur, elle eût pu faire un bel établissement, mais n'y avait nullement songé. Elle avait trouvé son amour, et n'en voulait nul autre. Elle ne rêvait rien que son rêve de captivité volontaire. Ce fut M[me] de Maintenon qui, poussant ses empiétemens, lui imposant le voile, la réveilla. De cette paix mystique qu'on eût crue une mort ressuscita la volonté.

M[me] de Maintenon, arrêtée court, se montra fort habile. Elle tourna l'obstacle. Elle sentit qu'avec une telle nature, qui n'avait jamais résisté, mais qui était très libre au fond, il n'y avait de prise que le cœur. Godet-Desmarais, inspiré d'elle, se retira un peu. Il prétextait son évêché de Chartres, qui rendait plus rares ses visites à Saint-Cyr, conseilla à la Maisonfort de consulter Fénelon, le nouveau précepteur du duc de Bourgogne, nouvellement établi à Versailles : conseil fort hasardeux, et je dirais presque machiavélique, d'adresser une âme inflammable à cet homme jeune encore et de grande séduction. Véritable énigme vivante pour les contemporains, et sur

Digitized by Google

laquelle nos modernes, Rousseau et autres, se trompent ridiculement, il faut l'expliquer par sa vie, qui ne fut jamais nette et simple, qui fut impénétrable à ses intimes même et les surprit toujours par des reviremens imprévus. Il avait enfin pris pied à la cour. Il le devait à sa mission de Saintonge, où il mérita l'appui des jésuites, du père La Chaise, du ministre Seignelay et de ses sœurs, les pieuses duchesses. Il n'est pas plus tolérant que Bossuet. Dans ses lettres à Seignelay, sans approuver les rigueurs irritantes, il demande main-forte pour fermer la frontière, retenir les protestans fugitifs. Dans le livre célèbre qu'il écrit en 1689 pour instruire son élève des principes du gouvernement, il ressasse la vieille et si fausse assimilation de la souveraineté et de la propriété, ne voyant point de différence entre le républicain et le voleur. En pleine cour, il vécut très caché. Ni Bossuet, ni les sulpiciens, n'avaient prévu son quiétisme. Les jésuites, Mme de Maintenon, qui le protégèrent ensuite, étaient loin de prévoir le *Télémaque*. Même le petit troupeau mystique des ducs et des duchesses aurait-il deviné qu'entre l'éducation et la direction il écrivait Calypso, Eucharis, ces pages romanesques moins propres à contenir qu'à troubler un jeune cœur?

Fénelon était-il un prêtre dur et sans pitié? Était-il spécialement sans intérêt pour la victime qu'on lui demandait d'immoler? N'avait-il du moins le scrupule de faire une mauvaise religieuse? En réalité, il n'était pas libre, il n'était pas un homme, mais l'homme d'un parti. La lutte était très vive alors entre Louvois et Seignelay, le frère des trois duchesses, le ministre du parti dévot. Que fût-il arrivé si Mme de Maintenon leur eût retiré son appui? Seignelay faisait alors le dernier effort pour la croisade catholique.

Effort trop impuissant. Un brillant combat de Tourville, une petite descente en Angleterre et l'incendie d'une bourgade rallièrent les Anglais au roi Guillaume. La victoire fut encore cette année pour Louvois et le ministère de la guerre. Pressé et poussé par Louvois, Luxembourg vainquit à Fleurus. Seignelay mourut de chagrin dans les bras de Fénelon.

On avait trop compté sur les moyens humains. Il ne fallait qu'un coup de Dieu. Guillaume avait été blessé; il pouvait l'être encore, frappé d'en haut. C'est cet espoir que manifesta *Athalie* dans l'hiver de 1691. Le parti des saints espérait, attendait le miracle, et Louvois tâchait de le faire; il organisait une campagne étonnante, qui fut son chef-d'œuvre, ne repoussant nullement du reste les moyens plus directs que Saint-Germain cherchait dans quelque trahison d'Abner ou le couteau sacré de Samuel.

La sombre pièce d'*Athalie* fut jouée le 5 janvier 1691 à huis clos, devant les rois tout seuls, et, on peut le dire, pour le roi d'Angleterre. Elle répondait à merveille à l'irritation des deux cours de

Digitized by Google

Versailles et de Saint-Germain. Elle était faite visiblement pour celle-ci. Dans l'absence de Jacques où la reine avait tant pleuré, le roi ému la comblait de présens dévots, chapelets ou reliques, et de fêtes données pour elle. Il ordonna expressément qu'on achevât *Athalie*. Cette pièce terrible où l'on jouait la mort de Guillaume, comme dans *Esther* celle de Louvois, venait à point pour consoler la triste cour du retour ridicule et trop pressé de Jacques. Humiliée sous la main de Dieu, elle voyait du moins dans la tragédie prophétique que cette main vengeresse allait frapper son ennemi.

L'inspiration de la nature, la pitié d'un enfant soutint Racine, et préparait les cœurs au dénoûment dénaturé. Un enfant au berceau dépossédé, persécuté, voilà tout ce qu'on y sentait. Cet attendrissement acceptait volontiers la trahison d'Abner et l'égorgement d'Athalie. Le noir Paris d'alors, tout prosaïque qu'on le suppose, concentrant, refoulant en lui le grand poète, avait fortifié ses tristesses dévotes, jansénistes et bibliques. Élevé au maussade désert de Port-Royal et transplanté sous Saint-Séverin, il écrivit *Andromaque*, *Iphigénie* et *Phèdre* dans l'humide rue Saint-André-des-Arcs. On sait sa pénitence, son mariage, autre pénitence. Au-dessus du bruit, du brouillard, il monta quelque peu, se posa à mi-côte rue des Maçons. Douze ans durant, il y languit stérilisé dans l'ombre froide de la Sorbonne. Un doux jeune rayon lui revint de Saint-Cyr, comme une aurore en plein couchant. Les délicates harmonies de couvent, ces innocentes amours de jeunes sœurs, lui inspirèrent la mélodie d'*Esther*. Enfin, montant plus haut, dans l'austérité pure, il trouva le sublime : c'est la tragédie d'un enfant. Si l'enfant eût rempli la pièce de son péril, l'intérêt eût été très vif : on n'eût pas respiré, les femmes auraient pleuré d'un bout à l'autre; mais cela ne se pouvait pas. On eût taxé l'auteur d'impiété s'il eût laissé douter longtemps que la main divine est présente. Racine ne put faire autrement. Du premier mot, on sent que rien ne périclite, qu'un miracle tranchera tout, — donc que l'enfant ne risque guère. *Esther* avait été lue d'avance à Mme de Maintenon, de scène en scène, et il dut en être ainsi d'*Athalie*. Elle craignait; elle ne voulait plus y être prise. On resserra à l'excès le seul rôle qui intéressât. On craignit de faire de la gentillesse des petites une sensualité de cour, et, dans ce beau sujet du péril de l'enfant, l'enfant ne parut presque pas.

Cependant le démon Louvois, en plein janvier, forgeait déjà la foudre. En grand secret, il arrangeait une campagne de surprise, où le roi, cette fois encore, tout comme aux jours de sa jeunesse, n'aurait qu'à paraître pour vaincre. Il avait obtenu que, pour cette courte apparition, on ne ferait pas la dépense d'emmener la cour.

Digitized by Google

Donc pour la première fois le roi se décidait à laisser Mme de Maintenon. Quel renversement d'habitudes! et quel danger! Dans un amour de cinquante ans, l'habitude, on pouvait le croire, c'était le meilleur de l'amour. Mortelle fut l'inquiétude de la dame, mortelle sa haine de Louvois.

C'est la dernière campagne de Louvois, son chef-d'œuvre, un suprême coup de désespoir. Du fond de la détresse publique, tout s'enfonçant sous lui (comme nos trois cents forteresses en ruine), l'homme qui faisait face à l'Europe l'effraya, la fit reculer. On vit cette fois encore ce que la France était sous sa violente main. La centralisation est une bien grande puissance. Tandis que Guillaume à La Haye négocie, sollicite des forces dans son concile interminable de princes allemands, Louvois de toutes parts a réuni les siennes avec une artillerie, des vivres, un matériel immense. Tout converge sur Mons. La coalition est surprise. Guillaume presse et supplie, s'agite. On lui promet deux cent mille hommes et on lui en donne trente-cinq. Louvois en a cent mille effectifs pour le siége et pour l'armée de Luxembourg. Vauban enserre la ville, et Guillaume ne vient pas encore. Le roi, avec les princes et sa maison, arrive le 21 mars pour cette guerre à coup sûr. Le 26, on ouvre le feu; soixante-six canons, vingt-quatre mortiers, écrasent la petite ville, l'incendient. Les flammes éclatent partout. Avant le jour prévu, les bourgeois forcent les soldats de capituler et se rendent le 8 avril. Le 12, le roi part; il laisse Guillaume humilié, ayant perdu devant l'Europe le prestige dont sa victoire d'Irlande l'avait entouré.

Les habiles, frappés du coup de Mons, commencèrent à se dire que les chances de Jacques valaient au moins celles de Guillaume. Les grands amis de celui-ci, les whigs, se trouvaient mal payés de leurs votes et de la bataille, qui avaient transféré le trône. Guillaume, quoi qu'il fît, ne pouvait pas les satisfaire, assouvir leur cupidité furieuse. Ils recevaient, n'en trahissaient pas moins, s'adressaient à Jacques en dessous. Lequel d'entre eux serait Abner dans la tragédie que l'on préparait? Russell sur mer, sur terre Marlborough, semblaient propres à ce rôle; mais on avait en France une telle estime de Guillaume, que l'on croyait encore que, lui vivant, nulle trahison ne suffirait. Lui mort, tout devenait facile. Un acteur inférieur devenait nécessaire pour que le cinquième acte d'*Athalie* s'accomplît, que Joas fût vengé et que l'arrêt du ciel devînt la leçon de la terre.

Nous possédons un livre intitulé : *Récit véritable de l'horrible conspiration tramée contre la vie de sa sacrée majesté Guillaume III.* Ce livre nous apprend qu'en 1691, sous le ministère de Louvois, un capitaine, nommé Grandval, offrit aux cours de Saint-Germain et de

Digitized by Google

Versailles d'assassiner Guillaume, que ses offres furent agréées, que la tentative fut faite en 1692, que le procès fut public, conduit avec douceur et sans torture, que l'accusé avoua tout. Publié en anglais, traduit en toute langue, le livre ne reçut aucun démenti. Macaulay, si modéré et si judicieux, établit solidement qu'il n'y a pas l'ombre d'un doute.

Ce fut avant la mort de Louvois, et sans doute après Mons, en mai ou juin 1691, que le capitaine Grandval fit ses offres à Saint-Germain. Elles sourirent à l'imagination italienne de la reine. Jacques n'avait aucun doute sur son droit royal de punir, de quelque façon que ce fût. Il dit brutalement : « Si vous me rendez ce service, vous ne manquerez jamais de moyens d'existence. » S'il avait eu le moindre scrupule, ses jésuites certainement lui auraient rassuré l'esprit.

Il fallait de l'argent, un peu d'aide. Grandval, envoyé à Versailles, ne put s'adresser qu'à Louvois, factotum des choses secrètes, l'homme d'exécution et qui réussissait toujours. C'était pour lui une heureuse occasion de relever son crédit et de se rendre nécessaire. Son beau succès de Mons lui avait été funeste. Pour que rien ne manquât, il avait voulu être au siége, et là son importance, son insolence impérieuse avaient encore blessé le roi. Il enfonçait. L'affaire Grandval semblait être une branche où le noyé pouvait se raccrocher.

Quelle dut être l'impression du roi et de Mme de Maintenon (elle sut tout, on le voit au procès)? Très pénible sans doute. La vie privée où elle était restée n'habitue pas à de telles choses. La nature dut pâtir. Là doit se placer un fait que donne Phelippeaux à cette date. Elle fut un jour si troublée, dans une telle angoisse d'esprit, qu'elle envoya vite à Paris chercher partout Mme Guyon, pour l'avoir avec elle, se distraire, se calmer à sa sainte parole et par sa sereine innocence. Le père La Chaise, sans nul doute, fut consulté. C'était un homme doux, de petite portée, et peu prisé de ses confrères. Il n'eût point osé ne pas approuver. Pour trouver la chose mauvaise, il lui aurait fallu condamner son ordre même, qui n'a guère varié là-dessus, condamner Rome, la majorité du monde catholique, pour qui Jacques Clément fut un saint, un martyr. Le roi se résigna... à faire? Non, mais à laisser faire. Louvois, avec Grandval, suffisait pour arranger tout. Et pourtant, remarquable contradiction pour ce service de Louvois, il le détesta d'autant plus. Il le voyait avec l'antipathie la plus profonde. C'est ce que raconte Saint-Simon sans le comprendre. Il se contenait, ne disait rien, mais il avait le front toujours plissé. Enfin un échec de Louvois, une reculade ridicule que fit un officier qu'il protégeait en Italie, permirent au roi de se sou-

Digitized by Google

lager et de le traiter brutalement. Il comprit que c'était la dernière goutte qui, sur un vase comble, déborde et finit tout. Il jeta ses papiers et sortit. Cette violente colère rentrée le frappa à mort. L'apoplexie était chose ordinaire dans sa famille; il fut foudroyé à la lettre. On crut (sans vraisemblance) qu'il était mort empoisonné.

Le roi fut allégé et respira. Il se promena dans ses jardins, et un officier de Jacques et de la reine étant venu le complimenter, il prononça ce mot très très significatif : « Que leurs affaires n'en iraient pas moins bien. » Que voulait dire ce mot? Que la descente en Angleterre, toujours refusée par Louvois, devenait une chose possible, et sans doute aussi que l'affaire Grandval ne serait pas abandonnée. C'est très probablement ce dernier point qui décida le roi à prendre pour successeur d'un homme de tant d'expérience un garçon de vingt-cinq ans, le fils de Louvois, Barbezieux, qui avait ce grave secret et continua l'affaire. Il en est posé comme le chef et l'organisateur dans l'interrogatoire de l'assassin; mais sérieusement Barbezieux, jeune et sans consistance, remplaçait-il ici Louvois? Pouvait-il, comme eût fait son père, prendre sur lui le crime, se contenter d'un vague *laisser-faire,* frapper seul, avertir *après*, de sorte que le roi n'eût de la chose que le profit et non le trouble? Nullement. Un tel choix n'épargnait rien au roi, et il fallait dès lors qu'il eût le terrible déboire d'avaler les médecines que Louvois avalait pour lui, je veux dire les affaires secrètes et répugnantes, la manipulation des trahisons anglaises qui lui venaient par Saint-Germain, enfin l'affaire Grandval, cette horrible couleuvre. La cour le vit avec étonnement changer dès lors de vie. Avec sa goutte et ses cinquante-quatre ans, il se plongea dans le travail, un travail solitaire, où, dit Dangeau, « il écrivait quatre heures par jour, *et de sa main.* »

Dans ces sombres préoccupations, la bile, nous dit son *journal médical* (1), travaillait fort le roi. Huit jours après la catastrophe, il fallut le purger énergiquement, et depuis coup sur coup. Daquin, son médecin, n'était plus à la hauteur des circonstances. De là une autre révolution d'intérieur qui ne tarda pas : l'avénement de Fagon, donné au roi par M[me] de Maintenon, la disgrâce, la mort de Daquin.

(1) Ce journal (Ms. de la Bibliothèque), écrit par Vallot, Daquin et Fagon, est plein de choses curieuses qui dépassent de beaucoup Molière. Fagon reproche à son prédécesseur d'avoir dit que le roi a le tempérament *bilieux;* non, il a celui *des héros*. Il ne faut pas dire qu'il a l'humeur *bilieuse*, mais *mélancolique*, et c'est l'acide de cette humeur mélancolique qui produit la bile en lui. Donc il ne doit pas boire du champagne, mais du bourgogne. Il lui donne aussi souvent du *cavé* (sic) et du *kinkina*, etc.

Digitized by Google

V.

L'année suivante, 1692, marquée par le succès trop chanté de Namur, l'ode ridicule de Boileau, par la bataille de Steinkerque, brillante et sans effet, n'en fut pas moins très sombre. La soumission du roi au pape, le grand désastre de La Hogue, la détresse publique, devaient changer Versailles, et ne pouvaient manquer d'influer sur Saint-Cyr. Les contre-coups des grands événemens viennent tous aboutir à la chambre de Mme de Maintenon. De cette chambre secrète et muette transpire pourtant l'effet moral de tout cela, les aigreurs, les tristesses; on les entrevoit dans ses lettres, et on les voit en plein dans ses exécutions sur la maison d'épreuve où elle manifestait son âme. De 1690 à 1693, pendant ces trois années de guerres, de siéges et de batailles, sa guerre qu'elle poursuit, c'est la réduction de Saint-Cyr et de la Maisonfort à la vie religieuse.

D'accord avec Godet, elle y employait Fénelon. Elle allait jusqu'à dire ces paroles imprudentes, peu mesurées : « Voyez l'abbé de Fénelon. *Accoutumez-vous à vivre avec lui.* » Pour faire de celui-ci un instrument docile, elle lui présenta un leurre, l'espoir de la diriger elle-même (et par elle le roi et la France). Elle lui fit la prière flatteuse de *lui dire ses défauts.* S'il eût pris cela au sérieux, il empiétait sur Godet et se perdait. Godet eût éclaté, dénoncé ses doctrines. Il ne tomba pas dans le piége. Dans sa réponse prudente, admirable de diplomatie, il recule, il pose en principe *qu'il ne faut qu'un seul directeur.* Rien de plus sévère, rien de plus flatteur que cette lettre. Il lui accorde généreusement toutes *les vertus mondaines* (sauf de jolis petits défauts); puis il voudrait que ces vertus disparussent dans une plus pure, la haute spiritualité, l'amour de Dieu. Elle est née modeste et timide; elle se défie trop d'elle-même. Là une stratégie merveilleuse de préceptes contradictoires : ne pas se mêler des affaires, cependant faire faire de bons choix, soutenir les honnêtes gens qui sont en place, faire donner du pouvoir à MM. de Beauvilliers et de Chevreuse. Il faut ouvrir le cœur du roi par une conduite *ingénue, enfantine.* Ce sont les mots qu'on aurait adressés à une femme de vingt ans. Il n'est pas dupe d'elle, et pourtant il la sert. Il conduit peu à peu la Maisonfort où elle veut. Sous l'ascendant de ce doux conseiller, de douceur impérieuse, la pauvre personne, éperdue et désorientée, promet de faire ce que voudront les plus honnêtes gens, Fénelon et Godet (celui-ci assisté de deux lazaristes, MM. Tiberge et Brisacier), et elle abandonne son sort. Combien il lui en coûte! « Elle m'a raconté, dit Phelippeaux, qu'elle s'était retirée devant le saint-sacrement dans une étrange angoisse. Quand

elle sut la décision de ces messieurs, elle pensa mourir de douleur, et versa dans sa chambre toute la nuit un torrent de larmes.

La vive joie de Mme de Maintenon est très frappante dans ses lettres : « Vous voilà donc dans le fond de *cet abîme où l'on commence à prendre pied*. Vous savez de qui je tiens cette phrase. Je le verrai demain. Laissez-vous conduire les yeux bandés. Que vous êtes heureuse! etc. » Dans ce bonheur, la Maisonfort fit pourtant quelques plaintes à ce peu fidèle défenseur qui l'avait si peu défendue. Rien de plus sec que sa réponse, et je dirai de plus cruel. « Quand Dieu ne donne rien au dedans pour attirer, il donne au dehors une autorité qui décide, etc. » Pas un mot de compassion. Où est ce mouvement de Racine, qui, la voyant pleurer, au moins lui essuyait les yeux? Fénelon avait sa leçon apprise, et l'intérêt de son parti l'obligeait de ménager sa fortune incertaine. Sa petite église visait pour lui de loin à un grand siége, à l'archevêché de Paris. Alors sans doute il eût repris Saint-Cyr, repris la Maisonfort, qui, travaillant sous lui, fût devenue près de sa protectrice le grand appui du quiétisme.

Malgré cette prudence excessive, il n'inquiétait pas moins Godet. Celui-ci, fort habile sous son sec et plat extérieur, attendait et laissait passer le goût éphémère que Mme de Maintenon avait (croyait avoir) pour le quiétisme. Il patientait, ne disait rien, et suivait tout de l'œil. Seulement, comme évêque de Chartres, il prit en août 1691 une position forte à Saint-Cyr. Il y mit ses lazaristes, Tiberge et Brisacier, directeurs officiels. Il fit mieux. Devinant qu'à ce rude contact les cœurs se fermeraient et qu'on ne saurait rien, il introduisit deux dames à Saint-Cyr, personnes sûres et intelligentes, qui jouèrent à merveille leur personnage. Elles surent écouter; elles obtinrent confiance. Elles firent parler la Maisonfort, parurent charmées, touchées de ces nouvelles dévotions. Elle ne fit nulle difficulté de livrer à ces chères amies ses sentimens les plus secrets; tout cela, jour par jour, rapporté, dénoncé. Quand Godet eut de bonnes preuves écrites et qu'il pouvait montrer, il éclata. Il déclara à Mme de Maintenon qu'une hérésie existait dans Saint-Cyr.

Saint-Simon dit qu'elle fut étonnée; mais dès longtemps elle savait tout, et même participait à tout. Ce qui est vrai, c'est qu'elle fut effrayée. Qu'eût-ce été, si tout droit il eût porté cela au roi, si la sage personne que le roi croyait la prudence même eût été convaincue d'avoir suivi une folle, d'avoir eu à cet âge une échappée de cœur? Elle ne sut nullement gré à la Maisonfort d'avoir été si expansive pour *ses amies*. Et pourquoi avait-elle *des amies?* Cela la refroidit pour elle. Elle la gronde dans une lettre. Sans oser trop se mettre encore en flagrante contradiction avec elle-même, ni tourner brusquement contre Mme Guyon, elle dit que cette haute

Digitized by Google

doctrine ne convient pas à tous, et que Saint-Cyr doit se mener par les voies simples (par les lazaristes et Godet).

Godet fut très adroit. Il avait inquiété Mme de Maintenon sur les doctrines, mais savait bien qu'elle y était peu engagée, qu'elle ne tenait qu'aux personnes, à celle qu'elle voulait décidément s'approprier. Sans délai ni ménagement, courtisan sous sa forme rude, il fit ce qu'il fallait pour sceller, murer sur la Maisonfort les portes de cette maison. Le 2 février 1692, assisté de ses lazaristes, il lui fit déclaration qu'elle devait *sortir* ou se faire religieuse. Nous l'apprenons par la lettre où sa protectrice la félicite de ne pas vouloir sortir.

Sortir? mais où aller? Elle était restée là sept années, les plus belles de la jeunesse, sans récompense ni salaire, et au bout de ce temps on la mettait nue dans la rue. Pâlie de travail et de larmes, retournerait-elle vers le monde, qu'elle ne connaissait plus, le vaste monde, froid, étranger. Plus de famille : la maison paternelle est fermée par la belle-mère et une sœur à marier. Un couvent? et lequel osera la recevoir? Mme Brinon, à sa sortie, n'en trouva pas un qui s'ouvrît; elle fût restée sur le pavé sans la bonté courageuse d'une princesse allemande. « Mais, dira-t-on, si elle restait seule? » Comment eût-elle vécu? Eût-elle travaillé de ses mains? Les dames de Saint-Cyr étaient, il est vrai, grandes tapissières. Il eût paru étrange pourtant qu'une demoiselle noble gagnât sa vie ainsi. On n'eût pas voulu y croire, et on l'eût dite *entretenue* (ce mot entre alors dans la langue). La calomnie, dont on accable si aisément une femme sans défense, eût mis en interdit sa pauvre petite industrie.

L'ordre cruel de sortir ou de se faire religieuse lui fut donné en plein hiver. La dure exécution se fit entre deux fêtes, lorsqu'on célébrait le mariage de deux bâtards du roi, celui du duc du Maine avec la fille du prince de Condé, celui de Mlle de Blois avec le duc de Chartres. Le roi se donnait le bonheur de glorifier son vieux péché, d'égaler, de mêler aux vrais princes du sang ces enfans du scandale. Des dots monstrueuses furent données. Tout était à Versailles pompe et lumières, banquets, tables de jeu; tout à Saint-Cyr douleur et deuil.

Un petit fait que nous fournissent les lettres de Mme de Maintenon ne contribua pas peu, je crois, à la rendre cruelle, à l'éloigner des voies d'indulgence et de liberté où Mme Guyon l'avait un moment engagée. Dans une des instructions éternelles dont elle fatiguait les demoiselles de Saint-Cyr, une étourdie eut l'imprudence de rire. Une autre, qui jouait très bien dans *Athalie*, se montra orgueilleuse et un peu indisciplinée. Ces choses durent l'aigrir et la sécher encore. Elle s'en prit moins aux enfans qu'aux jeunes dames qui les

Digitized by Google

formaient. C'est depuis ce moment surtout qu'elle voulut les dompter, briser les humbles et timides résistances qu'elles laissaient voir encore, et réduire la maison à l'absolue dépendance d'un couvent. Supérieure réelle de Saint-Cyr et sa future abbesse (si elle avait perdu le roi), elle pouvait exercer là le plus complet pouvoir qui peut-être fût sur la terre.

Qu'était réellement ce pouvoir des abbesses? Plusieurs prêchaient; mais leur grande prétention (on le voit dans sainte Thérèse et ailleurs) était de confesser. Dans nombre d'abbayes, le confesseur n'était qu'un valet principal, et l'abbesse était tout. Ce pouvoir d'homme, elle l'exerçait comme femme dans un détail impitoyable où tout homme aurait épargné les répugnances féminines. La religieuse devait ou mentir devant Dieu, ou faire des aveux humilians, parfois irritans. Si elle éludait ou cachait, ou seulement en était soupçonnée, on la domptait par cent moyens. *Au nom de l'obéissance,* on pouvait lui imposer tout. Le pouvoir médical, autant que pénitentiaire, était dans les mains de l'abbesse, qui exigeait les saignées canoniques, faisait jeûner, ou, pis encore, mettait sa victime au régime mortel des froids poisons. Elle pouvait sans cause infliger de dures pénitences, flagellations, humiliations publiques, la fatigue cruelle de rester des jours entiers à genoux. On la forçait de dénoncer ses sœurs, de se faire haïr, éviter, sinon de noirs cachots, à rendre folle une femme peureuse, comme celle qu'on faisait coucher dans un vieil ossuaire et sur les os des morts (à Aix, 1610). Même sans employer ces rigueurs corporelles, par la torture morale d'une incessante inquisition, une femme acharnée à réduire une femme pouvait bien la désespérer. Parfois c'était la jalousie qui la poussait, souvent l'orgueil et l'instinct tyrannique, cette curiosité perverse (la maladie des cloîtres) qui veut savoir et voir de part en part : redoutable exigence, lorsque l'abbesse était un bel esprit, comme celle de Fontevrault, la sœur de Montespan, ou bien un esprit de police, une femme née directeur, comme eût été à Saint-Cyr Mme de Maintenon!

Quelle que fût cette perspective, la Maisonfort céda et se livra. Mme de Maintenon, qui la caressait fort, l'appelait « sa fille, » et se disait de plus en plus « sa mère, » avait rompu pourtant avec les douces doctrines qui un moment les avaient tant liées, et qui seules pouvaient la mener à accepter le sacrifice. Elle ne s'y résigne que pour le quiétisme, pour Fénelon, qu'elle croit garder comme directeur. Elle déclara qu'elle ne ferait de vœux que dans ses mains, ne recevrait le coup que de lui. Elle le reçoit le 1er mars. Dans quel état, grand Dieu! Elle avoua avec désespoir, avec honte, que son esprit troublé croyait de moins en moins, *qu'elle doutait.* Un tel mot

Digitized by Google

aurait dû arrêter court ces hommes, s'ils eussent eu le respect de Dieu, celui du sacrement. L'homme de bois, Godet, passa outre, et Fénelon n'osa rien objecter. Elle dit ce qu'on voulait; elle le dit et s'évanouit. Elle se réveilla sous le froid de la mort, et prit cela pour une paix; mais il y eut bientôt une terrible réaction de la vie et de la nature. Dans tout ce mois de mars 1692, elle passa par d'affreux combats, des mouvemens contraires, tantôt des efforts d'abandon religieux, tantôt des retours de jeunesse, de douloureuse humanité. Ses barbares médecins, par leur affreux remède, avaient fait dans cette personne, née si raisonnable, un volcan. Fénelon avait exécuté ce qu'on voulait de lui; il s'éloigna. Sa lettre du 7 juin est curieuse. Il est très occupé : il ne renonce pas à l'aller voir de loin en loin; mais n'a-t-elle pas son supérieur? Bref, il s'en va. Il l'a amenée là, et il l'y laisse. A qui? A la personne qu'il n'ose même nommer, le vrai directeur et l'unique, M[me] de Maintenon.

L'infortunée tomba dans une grande solitude. Toutes ces faibles femmes se tenaient à l'écart. Elles se sentaient observées, épiées. Ni dames, ni demoiselles n'osaient même penser. Une dame en fit compliment à M[me] de Maintenon : « Consolez-vous, madame, nos filles n'ont plus le sens commun. » Elle était loin de se consoler. Elle avait cru tenir cette victime; mais dans l'état terrible où on l'avait mise, on ne tenait rien du tout : la Maisonfort flottait, battue du plus cruel orage. Une autre eût eu le cœur percé. M[me] de Maintenon n'est qu'aigrie, irritée, et c'est à ce moment qu'elle lui écrit ce mot cruel et ironique : « Vous faites consister la piété en mouvemens, abandons, renoncemens; mais quel est le renoncement de celle qui veut avoir *le corps à son aise* et l'esprit en liberté. » (31 mars 1692). Flèche aiguë et empoisonnée, basse insulte! *Avoir le corps à l'aise,* cela signifie-t-il manger le pain amer qu'elle gagne à Saint-Cyr? ou bien voudrait-on dire que ce cœur pur, ailé, et qui vola si haut, ne pleure que de laisser les sensuelles joies de la terre?

On voit ici la vérité de ce que dit la Palatine. Cette femme de calcul, de décence, de convenance, en perdait le sens par momens dans de vrais accès de fureur. Elle se décida à frapper le grand coup. Le 27 août 1692, elle n'alla pas à Saint-Cyr; mais elle y envoya le roi. Jamais il n'avait désiré que Saint-Cyr fût un monastère, et il avait quelque pitié de ces jeunes dames. Il y alla à regret. Il les fit appeler, et leur dit *qu'il voulait* qu'elles fussent religieuses. Elles y étaient si tremblantes, si interdites, qu'elles ne purent même pleurer. De vingt-sept qu'elles étaient, une seule osa parler. C'était M[lle] La Loubère, qui avait vingt-quatre ans, vierge sage, s'il en fut, qu'on avait faite, pour sa beauté et sa sagesse, supérieure (nominale).

Digitized by Google

Elle pria le roi de trouver bon qu'elle ne prît pas le voile. Elle se retira dans un couvent d'Ursulines, où elle enseigna les enfans jusqu'à sa mort.

La sentence fut exécutée sur-le-champ en ce qu'elle avait de plus dur. M[me] de Maintenon fit venir d'un couvent de Chaillot, que protégeait la cour de Saint-Germain, des sœurs augustines, rudes, grossières, pour plier à la vie monacale les dames de Saint-Cyr, des personnes tellement affinées, lettrées, qu'elle avait tant gâtées, et qui durent souffrir d'autant plus. Ces augustines avaient si peu de cœur, que dans les longs offices, aux grandes chaleurs de l'été, elles exigeaient qu'on restât toujours à genoux. Les petites filles n'en avaient pas la force et s'évanouissaient. M[me] de Maintenon elle-même trouva que c'était trop.

Elle trônait alors comme mère de l'église, absolue, mais ayant perdu cette dernière grâce de femme qu'elle avait eue encore à ce moment de quiétisme et d'amitié. Ce qu'elle fut alors, insipide, ennuyeuse, regardez-le au Louvre, sous le royal brocart bleu mêlé d'or dont elle est affublée dans le plat portrait de Mignard.

Dans cette révolution, le sage Fénelon, contre Godet, s'était mis à couvert en se donnant un confesseur jésuite; ayant baisé la griffe, il se croyait en sûreté. La Maisonfort n'imite pas cette prudence; comme elle a tout perdu, elle n'a guère à ménager. Quand la mère de l'église donne à Saint-Cyr ses règlemens minutieux, impérieux, elle s'en moque, éclate contre ces petitesses. Les dames firent leurs vœux, la plupart en 1693. En 1694, la Maisonfort franchit le dernier pas, passa sous le drap mortuaire. Fénelon prêchait ce jour-là le bonheur de la mort religieuse; elle ne la subit que pour lui. L'archevêché de Paris était alors vacant. La Maisonfort, pour reprendre crédit et soutenir Fénelon près de la dame toute-puissante, revint à elle, fit sa volonté et s'abandonna sans retour.

On dit que ces exécutions étaient peu agréables au roi, et qu'il en était triste. La succession de ces prises d'habit était comme un convoi perpétuel. En 1698, une seule restait à voiler, M[lle] de Lastic, belle personne qui, pour sa taille royale et son noble visage, avait joué Assuérus. Racine était présent à sa prise d'habit; il se troubla, versa des larmes, dont rit M[me] de Maintenon.

Triste temps, désormais stérile et déjà loin du temps d'*Esther!* Le génie fut glacé. Un grand silence commença.

J. MICHELET.

Digitized by Google

ELPIS MELENA

ET

LE GÉNÉRAL GARIBALDI

Garibaldi's Denkwürdigkeiten nach handschriftlichen Aufzeichnungen desselben, und nach authentischen Quellen bearbeitet und herausgegeben von Elpis Melena; 2 vol. Hambourg 1861.

« *I manoscritti da me remissi a Elpis Melena sono scritti di mio pugno* (les manuscrits remis par moi à Elpis Melena sont tracés de ma main) : » tel est le texte d'une note qui accompagne les souvenirs dont nous voulons nous occuper. Cette note est datée de Bologne 26 septembre 1859 et signée par Giuseppe Garibaldi.

Quelle est cette Elpis Melena à qui le hardi chef des corps francs, au lendemain de la paix de Villafranca, confiait ainsi ses manuscrits? D'où vient-elle? Que représente-t-elle? Ces manuscrits, tracés de la propre main de l'illustre aventurier, contiennent les souvenirs de son enfance, le tableau de sa jeunesse, les commentaires de sa vie de soldat dans l'Amérique du Sud; pourquoi est-ce à une femme que Garibaldi livre ces curieuses pages avant de les avoir données au public? Elpis Melena se prépare à les traduire en allemand; pourquoi les mémoires de Garibaldi doivent-ils paraître en allemand avant d'être publiés en italien ou en français? Il est vrai que le général, après avoir confié ses *souvenirs* à Elpis Melena, les lui redemande un peu brusquement, il est vrai aussi qu'une imitation française en est publiée avant la traduction allemande; mais il n'en est pas moins certain que le défenseur de Montevideo a voulu com-

Digitized by Google

mencer par Elpis Melena la divulgation européenne des premiers secrets de sa vie. Tout est mystère dans ce singulier épisode. Efforçons-nous pourtant de découvrir une part de la vérité, et si elle renferme une signification politique ou morale, essayons de la mettre en lumière.

Nous savons en réalité par avance que tout ne sera pas obscur et incertain dans l'étude que nous allons faire; quelles que soient les conjectures fort diverses auxquelles a donné lieu cette étrange apparition d'Elpis Melena, il ne saurait y avoir de doutes sur l'authenticité des pièces qu'elle a eues entre les mains. Assurément l'heure n'est pas venue de porter un jugement définitif sur le général Garibaldi. Cette généreuse et loyale figure est mêlée à trop de passions contraires, il y a un enthousiasme trop naturel chez ses partisans et des fureurs trop faciles à comprendre chez ses ennemis pour que la vérité complète puisse être finement saisie au milieu des flatteries et des imprécations. Et puis son rôle n'est pas terminé; sur la mer tumultueuse de l'action, qui peut être sûr des vents et des flots? Tant qu'un homme né pour agir n'a pas achevé son œuvre, l'histoire est obligée d'attendre, même pour juger les choses qu'il a déjà su accomplir. Soyons donc à la fois très ferme dans le maintien des principes et discret sur le compte des personnes. En attendant qu'un homme tel que Garibaldi puisse être équitablement jugé par le tribunal de l'avenir, la seule chose convenable à mon avis, c'est de recueillir les documens qui pourront servir à cette appréciation définitive. Les témoignages apportés par tous ceux que la destinée a placés sur les pas du hardi général doivent donc être rassemblés avec soin; de cette vaste et scrupuleuse enquête se dégagera un jour la vérité de l'histoire.

I.

Les ouvrages d'Elpis Melena ont paru en langue allemande, et cependant Elpis Melena n'est pas une compatriote de Schiller. Ce nom, qui est évidemment un nom de fantaisie, était tout à fait inconnu l'année dernière, quand on le vit à la première page d'un livre fort singulier, intitulé hardiment *Cent et Un Jours sur mon cheval.* « S'il est vrai, comme on l'affirme, que le succès d'un livre dépende souvent d'un titre heureusement choisi, je crains bien, — c'est Elpis Melena qui parle, — je crains bien d'avoir fait grand tort à ces feuilles. Le passeport que je leur donne est manifestement suspect, et pourrait bien leur attirer un accueil comme il n'en est réservé qu'aux révolutionnaires et aux proscrits sur le seuil des états despotiques. Je vois déjà, au seul aspect de mon livre, s'assombrir

Digitized by Google

le front de maint honnête philistin; je vois plus d'une mère alarmée l'éloigner pudiquement des yeux de sa fille... O mes juges rigides, je vous dédie cette préface; si je l'écris, c'est uniquement pour dissiper vos scrupules, non par des argumens, — car, dans ces délicates questions de la vie pratique et morale, nul argument, je pense, n'aurait d'autorité pour vous, — mais par des exemples, plaidoirie plus facile à comprendre et plus sûrement persuasive. » Et l'auteur cite les hardies voyageuses qui, sans renoncer aux qualités de leur sexe, ont parcouru à cheval de périlleuses contrées. « Avez-vous lu les *Briefe aus Süden?* La personne charmante qui a écrit ces lettres est assurément un type de grâce féminine, et comme elle est fière pourtant d'avoir traversé l'Asie-Mineure à cheval! Avez-vous lu *A ride through France and Italy?* L'auteur n'est pas un officier de cavalerie, c'est une fille d'Albion, une délicate lady aux blonds cheveux. J'ai cherché, mais en vain, d'un bout de son livre à l'autre, la moindre trace d'embarras ou de regret au sujet des inconvenances de ce voyage. Et lady Sale! et lady Erroll! et mistress Ford! et mistress Duberly! et tant d'autres Anglaises intrépides qui ont supporté tous les inconvéniens de la vie à cheval et de la vie militaire, sans que les priviléges de la femme en reçussent chez elles la plus légère atteinte! » Elpis Melena continue son plaidoyer sur ce ton, et, rassurée elle-même par tous les exemples qu'elle vient d'invoquer, elle inscrit bravement à la première page de son livre cette pittoresque épigraphe, qu'elle emprunte à la poésie populaire des Arabes : *Djennet el ard âla dohor el kreïl, — ala montalat el ketoube* (le paradis de la terre est sur le dos des chevaux et dans le cœur des livres).

Courir le monde à cheval et se plonger dans les livres, visiter tour à tour cette terre que le soleil illumine et les sublimes domaines de l'esprit, vivre à la fois par l'action et par la pensée, quelle existence complète, et comme le poète arabe, en ces deux vers, en exprime bien la joie virile! C'est l'existence que rêve Elpis Melena, car si elle ne craint pas de rester cent et un jours sur son cheval pour mieux voir les pays qu'elle aime, c'est aussi une savante, et l'on s'aperçoit bien qu'elle ne quitte le paradis du mouvement que pour le paradis de l'étude. Elle a passé plus de cent et un jours, nous l'affirmons, à étudier les littératures de tous les peuples. Elle sait le grec et le latin, elle cite l'arabe sans sourciller, elle connaît presque toutes les langues modernes. Mais quel est son pays? La spirituelle voyageuse a mis une coquetterie singulière à piquer sur ce point notre curiosité. On peut lire les deux tiers de son ouvrage sans deviner à quelle contrée de l'Europe elle appartient. En voyant son intrépidité, ses bizarreries et son enthousiasme

Digitized by Google

pour les personnages qui attirent l'attention de la foule, je disais : C'est une Anglaise! et je lui marquais sa place dans ce gracieux bataillon d'amazones qu'elle-même tout à l'heure rangeait si bien en ordre de bataille. En pensant à son respect de l'étude, je la prenais pour une Allemande; mais les Allemandes sont plus attachées au foyer, et les plus savantes ne savent pas si bien le grec. Serait-ce une Grecque, une de ces femmes d'Orient dont Mme Dora d'Istria nous a tracé le portrait? Arrive-t-elle des Iles-Ioniennes? Est-ce une muse de Corfou? Bien que Corfou ait cessé d'appartenir à Venise, depuis que Venise, hélas! ne s'appartient plus à elle-même, il y a toujours des relations entre les Sept-Iles et la société de la péninsule. Ne sont-ce pas les Iles-Ioniennes qui ont donné à l'Italie un de ses poètes les plus aimés, un poète populaire encore aujourd'hui malgré toutes les palinodies de sa carrière, le fougueux auteur des *Lettres de Jacopo Ortis?* Elpis Melena, qui a demandé son nom de guerre à la langue des Hellènes, est sans doute une de ces Corfiotes enthousiates qui appartiennent à la fois à l'Orient et à l'Occident, à la Grèce et à l'Italie, et qui, dans les circonstances présentes, ont tout naturellement les yeux tournés vers la métropole de leurs pères.

C'est ainsi que de conjecture en conjecture je m'imaginais avoir deviné juste, lorsque je fus averti enfin de mon erreur. Après avoir pris un plaisir d'enfant espiègle à dépister toutes les recherches, Elpis Melena déclare tout à coup qu'elle est Anglaise. Il ne reste donc plus qu'une question à se faire : pourquoi une fille de l'Angleterre écrit-elle en langue allemande les études qu'elle consacre à l'Italie? A cette question Elpis Melena n'oublie pas non plus de répondre. C'est en 1853 qu'Elpis Melena conçut pour la première fois la pensée d'écrire la biographie de Garibaldi et de la faire connaître à l'Allemagne. Dans ses voyages à Vienne ou à Berlin, elle avait entendu bien des récits inexacts, bien des opinions exagérées ou fausses sur les hommes qui défendent la cause de l'indépendance italienne; voyageuse cosmopolite, dès qu'elle sut la vérité sur Garibaldi, elle résolut de la dire aux Allemands, et peut-être Garibaldi lui-même, au moment de combiner ses plans contre l'Autriche, n'était-il pas fâché d'avoir un interprète et un défenseur au sein de la confédération germanique. Tenons-nous-en à cette explication, et laissons de côté toutes les énigmes. Ce qui est certain et ce qu'il suffit de mettre en lumière, c'est qu'Elpis Melena est une femme d'esprit, savante, généreuse, enthousiaste, admiratrice passionnée de Garibaldi, et que, plus d'une fois admise dans l'intimité du général, elle a considéré comme un devoir de communiquer ses impressions au public des contrées du Nord. Un pareil témoignage mérite d'être entendu.

Digitized by Google

« Pendant l'automne de 1853, j'étais en villégiature à Sorrente, et la saison déjà fort avancée, les soirées devenues bien longues rendaient doublement précieuse l'arrivée des visiteurs chéris. Mon vieil ami, le capitaine D..., venait donc me voir dans ma villa toutes les fois que son navire *il Lombardo* le conduisait à Naples. Assis sur la terrasse poétiquement ombragée, abrités sous les pampres anacréontiques, nous laissions errer nos regards sur les spectacles magnifiques du golfe, ou bien nous prêtions l'oreille aux sons lointains d'une guitare ou d'une mandoline.

« *Beatus ille qui procul negotiis,...* de tels momens sont délicieux! Au milieu de cette quiétude charmante, je ne demandais pas mieux que d'écouter bien avant dans la nuit les récits du vieux marin, d'autant plus qu'il prenait lui-même un grand plaisir à feuilleter les pages de son aventureuse existence.

La conversation tomba un jour sur Garibaldi, le champion de la liberté, déjà célèbre alors par ses guerres de partisans dans l'Amérique du Sud et son héroïque défense de Rome. Mon ami, il y a bien des années, l'avait connu intimement à Constantinople; tout ce qu'il me raconta du glorieux enfant de Nice m'inspira un tel enthousiasme et formait un si frappant contraste avec les fabuleuses histoires que j'avais entendu débiter sur son compte en divers pays, et principalement en Allemagne, que j'arrachai au capitaine D... la promesse d'obtenir de Garibaldi la communication de ses mémoires, afin que je pusse raconter sa biographie aux Allemands.

« La promesse était hardie, et je ne pouvais guère espérer qu'elle se réaliserait; qui savait alors dans quelles eaux de la mer de Chine ou de l'Océan austral errait le patriote si cruellement éprouvé? Deux ans plus tard cependant, je me trouvai en possession du manuscrit si désiré. Hélas! il s'en fallait bien que mon attente fût satisfaite : le manuscrit s'arrêtait à l'année 1848, juste au moment où le rôle de Garibaldi en Europe commençait à devenir intéressant. Pendant les deux années qui suivirent, je ne négligeai aucun moyen, soit direct, soit indirect, pour déterminer le général à compléter sa biographie. Tout fut inutile. Or le général, en vrai Cincinnatus, venait de s'établir provisoirement dans l'île déserte de Caprera, sur la côte septentrionale de la Sardaigne, et, comme j'avais toujours un ardent désir de lui faire rendre en Allemagne les hommages qui lui sont dus, comme je sentais bien que l'abandon de ce projet serait une coupable infidélité à mon amour de la vérité et de la justice, je profitai du voisinage, et je partis pour l'île de Caprera pendant l'automne de 1857, bien résolue à faire tout mon possible pour gagner à mes projets l'inflexible héros. »

Le premier ouvrage publié par Elpis Melena est précisément le récit de cette visite à Garibaldi dans son île solitaire. En voici le titre complet : *Cent et Un Jours sur mon cheval et une excursion dans l'île Maddalena.* L'île Maddalena est le centre du petit archipel qui s'épanouit au soleil sur les côtes nord-ouest de la Sardaigne; entre tous ces îlots, Maddalena seule est en rapport avec le continent par les bateaux à vapeur qui font une fois par mois le service de Gênes à Cagliari. Quand les habitans de Santa-Maria, de Caprera, des îles

Digitized by Google

Razzoli, Budelli, Barettini, veulent avoir des nouvelles de la terre ferme, ils montent dans leur barque et vont attendre à Maddalena le passage du bateau à vapeur. C'est donc vers Maddalena que se dirigeait notre voyageuse, c'est de là qu'elle devait aller voir au fond de sa retraite celui qu'elle appelle le Cincinnatus de la révolution italienne.

Faut-il raconter ici tout le voyage d'Elpis Melena? Ce serait nous écarter beaucoup du sujet particulier de cette étude, car si la fantasque amazone est sincèrement impatiente d'aller demander à Garibaldi la suite de son manuscrit, d'un autre côté elle est si heureuse d'être à cheval qu'elle profite de l'occasion pour faire l'école buissonnière. La voilà partie de Rome, en 1857, par une radieuse matinée, le jour de l'Ascension. Un seul domestique l'accompagne, le brave et fidèle Giuseppe, ancien dragon du pape, qui ne saura jamais porter la livrée, servir à table, annoncer dans un salon, mais qui, pour soigner les chevaux, est bien certainement le plus habile des enfans de l'Apennin. Deux lévriers complètent la caravane. Où va donc Elpis Melena? à Civita-Vecchia, à Livourne ou à Gênes? Cherche-t-elle un port où elle pourra s'embarquer pour l'île Maddalena? Non; elle va prendre les eaux d'Aix en Savoie. De Rome à Aix, elle parcourt à cheval toute l'Italie du centre et du nord; elle traverse les Romagnes, l'Ombrie, l'Émilie, la Toscane, les duchés de Parme et de Modène, le Piémont, et, comme elle se soucie fort peu de la ligne droite, comme elle cherche partout les curiosités les plus secrètes de ce merveilleux pays, on oublie sans cesse avec elle que le but véritable de son voyage est une visite au solitaire de Caprera. Il y aurait sans doute plaisir et profit à la suivre, car son récit est vif, spirituel et plein de détails inattendus. Les jolis paysages qu'elle dessine en courant, les scènes de mœurs qu'elle décrit attestent une main facile et légère. Son érudition, très étendue, très curieuse et armée de citations empruntées à toutes les langues, n'a rien de pédantesque; je lui reprocherais plutôt le pédantisme contraire, le pédantisme de la frivolité, l'affectation de la désinvolture, et çà et là certains enthousiasmes trop peu sérieux qui donneraient une fâcheuse idée de son goût; mais je ne veux ni refaire ni critiquer toute cette partie de son expédition : j'ai hâte d'aborder avec elle dans l'île de Garibaldi.

Il faut cependant connaître notre compagne de voyage. De ces *cent et un jours à cheval*, j'en raconterai seulement un ou deux. A la fin d'une journée de marche le long des côtes de l'Adriatique, elle arrive à Sinigaglia. Sinigaglia est un joli petit port, très calme, très silencieux pendant la plus grande partie de l'année, mais fort animé du 15 août au 15 septembre, au moment de cette foire célèbre qui

Digitized by Google

attire là des marchands de tous les pays que baigne l'Adriatique. Ce qu'a été longtemps notre foire de Beaucaire pour le midi de la France, la foire de Sinigaglia l'est encore aujourd'hui pour toute l'Italie du centre. De Venise, de Genève, de Trieste, de tous les ports du Levant, les négocians viennent chaque année y déballer leurs marchandises; chaque maison devient un magasin, et la ville entière ne forme qu'un bazar. On y entend à la fois toutes les langues de l'Europe, et, ce qu'il n'est pas moins rare de trouver dans le même lieu, tous les dialectes de l'Italie. Le soir où Elpis Melena arriva aux portes de Sinigaglia, elle eût dû trouver la ville dans les douceurs habituelles de son *far niente*, car on n'était pas encore au mois de juillet; non, un spectacle plus curieux que la foire l'y attendait, des fêtes plus touchantes animaient la petite cité qui a vu naître Pie IX, et que le vénérable pontife était venu visiter.

C'est à Sinigaglia en effet que naquit, le 13 mai 1792, le comte Jean-Marie de Mastaï-Ferretti, élu pape, sous le nom de Pie IX, le 16 juin 1846. Il y avait bien des années que le jeune comte avait quitté sa ville natale pour aller faire ses études à Volterra, il y avait bien des années que les événemens de sa vie l'avaient tenu éloigné des lieux où s'était écoulée son enfance; missionnaire au Chili en 1823, évêque d'Imola en 1832, cardinal en 1839, souverain pontife sept années plus tard, il avait dû se consacrer tout entier à ses fonctions, et Sinigaglia depuis bien longtemps n'avait pas reçu sa visite, quand il se décida enfin, pendant l'été de 1857, à venir revoir sa maison paternelle et bénir ses concitoyens. Que d'épreuves avait déjà traversées ce pontificat, salué en 1846 par les acclamations de l'Europe libérale! Que de contradictions douloureuses, tragiques même, avaient éclaté entre le généreux esprit du pontife et les difficultés de son pouvoir temporel! Telle était pourtant la sereine majesté de cette âme qu'au milieu de tant de difficultés, au milieu de tant de haines, au lendemain d'une révolution mal apaisée, à la veille d'une seconde explosion bien autrement redoutable, Pie IX n'avait qu'à se montrer pour gagner tous les cœurs. Je ne saurais dire en vérité si l'auteur a volontairement amené ou s'il n'a fait que rencontrer par hasard le contraste que je veux mettre en lumière; mais cherché ou rencontré, produit d'une combinaison d'artiste ou résultat du hasard, le contraste n'en est pas moins l'un des traits les plus caractéristiques de la situation présente de l'Italie. Ce peuple qui n'aura bientôt que des ovations pour le chef des corps francs, c'est le même qui en 1857, pendant le voyage du pape, accourait partout sur ses pas avec des cris de joie et d'amour. Quand les journaux italiens nous racontaient ces détails, nous faisions la sourde oreille; comment en douter aujourd'hui? C'est une Anglaise anti-papiste, c'est une amie,

Digitized by Google

une admiratrice passionnée du patriote de Caprera, qui dessine elle-même avec tant de soin la touchante et vénérable figure de Pie IX dans un livre dont Garibaldi sera le héros.

Elpis Melena était arrivée à Sinigaglia le soir même du jour où Pie IX venait d'y faire son entrée au milieu d'une foule immense et des plus naïfs témoignages d'une affection sans bornes. Un prélat romain, Mgr B..., lui avait donné des lettres de recommandation pour ses deux frères, dont l'un était gonfalonier et l'autre syndic du port; mais comment trouver ce soir-là deux notables, deux dignitaires de la cité? Ils faisaient partie, sans nul doute, du cortége de Pie IX; or tandis que le fidèle Giuseppe, frappant de porte en porte, finit par découvrir un misérable gîte où sa maîtresse pourra passer la nuit, Elpis Melena se mêle à la foule et prend sa part des joies populaires. Il faut que ce spectacle l'ait frappée, car elle en raconte les plus petits détails d'une plume alerte et gracieuse :

« On ne peut contester aux Italiens le goût et l'habileté qu'ils déploient dans l'organisation des fêtes. Pendant mon long séjour dans le midi, j'ai eu souvent l'occasion d'admirer ce sens plastique vraiment inné chez eux; mais Sinigaglia surpassait ce soir-là tout ce que j'avais vu, soit en Toscane, soit dans les états du pape, soit dans le royaume de Naples, et si je dis que la petite ville tout entière était transformée en une salle de bal éblouissante, je ne donnerai au lecteur qu'une faible idée du magique tableau qu'elle présentait.

« Les feuilles de myrte et de laurier répandues de tous côtés embaumaient l'air de leurs parfums, en même temps qu'elles formaient comme un beau tapis sur le sable des rues. D'une ligne de maisons à l'autre s'étendaient des baldaquins en forme de tentes. De petites lampes rouges, vertes, blanches, bleues, jaunes, rivalisaient par l'éclat varié de leurs couleurs avec les fleurs à demi cachées dans les guirlandes de feuillage qui enveloppaient les piliers. Des femmes jeunes et vieilles, parées de leurs plus riches atours, de rieuses jeunes filles, de joyeux bambins remplissaient les siéges étroitement pressés l'un contre l'autre, tandis que ceux qui les accompagnaient, debout derrière les spectatrices, échangeaient des plaisanteries avec leurs amis passant au sein de la foule, et paraissaient tout heureux du succès de la fête. Ici un chœur de voix d'hommes chantait *la Bandiera bianca,* là un orchestre jouait les morceaux favoris des opéras à la mode. Ici on prenait des glaces et des sorbets; là des groupes de curieux regardaient partir un ballon lumineux; ici c'était une troupe de paysans, là une bande de joyeux matelots qui attiraient tous les yeux en dansant les danses nationales. De rue en rue j'apercevais toujours des arcs de triomphe plus richement ornés, et ma surprise allait sans cesse croissant à la vue de ce luxe de draperies suspendues à toutes les fenêtres. Le coucher du soleil n'enleva rien à l'éclat de la fête; dès que ses rayons mourans enflammèrent l'horizon et que l'Occident ferma ses portes, des milliers et des milliers de lampes étincelèrent tout à coup d'un bout de la ville à l'autre; partout des feux, partout des

Digitized by Google

lampes, lampes de toute couleur, de toute forme, de toute dimension, avec des devises, des allégories, des armes, et les ornemens les plus variés. La façade du palais destiné à recevoir le pape ressemblait à un océan de lumière qui menaçait d'engloutir dans ses flammes toutes les maisons voisines. La petite marine de Sinigaglia contribuait aussi à la fête : dans le port, qui pénètre jusqu'au sein de la ville, navires, felouques et barques se pressaient l'un contre l'autre, et il n'y avait si petite chaloupe au mât de laquelle on ne vît s'enrouler les bannières et étinceler les lampes, tandis que la flottille prenait part aux manifestations de la joie publique par les salves de ses canons.

« Sans pouvoir sonder le fond des cœurs, sans pouvoir mesurer dans cette ovation quelle part revenait à la dignité du souverain pontife, quelle part à la personne même du pape, à Mastaï-Ferretti, bourgeois de Sinigaglia, ignorant enfin si le principal mobile de cet enthousiasme était l'amour-propre flatté de ses concitoyens ou l'espoir qu'ils concevaient encore pour l'avenir dans le libéralisme de Pie IX, je parcourus les galeries de ce temple de la joie, si brillamment improvisé, jusqu'au moment où je commençai à sentir que j'avais fait dans la journée quarante et quelques milles à cheval. Comme j'avais une course égale à fournir le lendemain, je pensai qu'il était sage de regagner mon gîte. Aussi bien la fête commençait à prendre le caractère d'une bacchanale, et je fus heureuse d'atteindre enfin le seuil de la rustique habitation où je devais passer la nuit.

« Ma surprise fut grande d'y être reçue par le gonfalonier et le syndic... Ces messieurs, après la cérémonie, avaient trouvé chez eux mes lettres de recommandation, et avec l'obligeance la plus aimable ils s'étaient empressés de se rendre à ma modeste demeure, où ils m'attendaient depuis quelque temps. Je reconnus bien chez eux la gracieuse et chevaleresque courtoisie de leur frère, mon vieil et bien cher ami, monseigneur B... Quel malheur, me disaient-ils, que vous ne soyez pas arrivée hier soir à Sinigaglia et que vous n'ayez pas assisté à l'entrée du pape, — non pas pour voir la splendide décoration de la ville, ce qui en reste encore peut vous en donner une idée, — mais pour observer l'âme si humble, si sensible, si reconnaissante de Pie IX au milieu de ces solennelles acclamations du peuple! A la vue de sa ville natale, qu'il avait quittée depuis tant d'années, son émotion fut si profonde, si violente, qu'il essaya en vain de la vaincre, et qu'il lui fut impossible de répondre à l'impétueux enthousiasme de ses concitoyens autrement que par ses bénédictions et ses larmes. Au moment où les notables désignés par la ville l'introduisirent dans le palais royalement disposé pour le recevoir, il refusa d'y établir sa demeure, et voulut absolument passer la première nuit dans l'humble maison où il a reçu le jour. Tout le temps qui ne fut pas consacré à sa haute mission, il l'employa auprès des amis de sa jeunesse, auprès des personnes de toute classe qu'il avait familièrement connues dans la vie privée, leur prodiguant à tous les marques d'une affection inaltérable, s'informant surtout des pauvres, des malheureux, et avisant aux moyens d'adoucir leur misère.

« Il est tout naturel que les habitans de Sinigaglia aient témoigné une vénération si enthousiaste à leur compatriote devenu souverain. Quel que

Digitized by Google

soit en effet le rôle politique joué par Pie IX, et bien qu'il y ait autour de son trône tout un cimetière d'espérances détruites, bien qu'il ait attiré sur lui la haine irréconciliable des hommes qui l'exaltaient autrefois comme un libérateur, nul ne peut méconnaître chez lui la grâce, la bonté et surtout cette mémoire du cœur qui, environnée de l'éclat du rang suprême, est semblable à un diamant dont une monture précieuse centuple la beauté. »

Elpis Melena cite alors des exemples touchans de cette mémoire du cœur chez le doux pontife romain, car elle paraît fort initiée aux secrets de la société italienne, elle connaît bien des prélats, bien des cardinaux, elle connaît surtout ce cardinal Gaude, ancien moine piémontais, que le comte Mastaï avait si tendrement aimé dans sa jeunesse, et que Pie IX a été si heureux d'arracher à son obscurité pour l'élever aux premiers honneurs de l'église.

A Rimini, à Cesena, aux bords du Rubicon, à Santa-Maria-del-Monte, à Forli, à Rocca-San-Casciano, à Pontassieve, dans toutes ces villes, dans tous ces bourgs si peu connus, mais auxquels se rattachent toujours quelques souvenirs du passé ou quelques traits des mœurs d'aujourd'hui, l'aimable et savante amazone ne perd ni son temps ni sa peine. Ses tableaux de la Toscane ont aussi un charme original. Je la suivrais volontiers jusqu'en Savoie, volontiers j'écouterais ces vers de Virgile, d'Horace, de Perse, si promptement évoqués dans son esprit par l'aspect des lieux où elle passe, et ces citations de Boccace ou d'Arioste, et ces réminiscences de lord Byron ou du comte Platen, et toutes ces anecdotes du monde, tous ces propos de *high life*, tout ce babil confiant d'une grande dame enthousiaste; volontiers, dis-je, je la suivrais pendant ces cent et un jours à cheval. Je ne puis oublier pourtant le but de cette expédition excentrique, et j'aime mieux arriver tout de suite au cent et unième jour du voyage. Ce jour-là, le 29 août 1857, Baffone, le noble animal, meurt des suites de ses fatigues en arrivant à Lucerne.

« Les trois jours qui suivirent mon arrivée dans la villa Bellerive, près de Lucerne, furent bien douloureux et bien sombres. Ceux qui ne partagent point mon amour pour les chevaux, ceux qui ne comprennent pas quelle reconnaissance est due à des serviteurs si fidèles, si loyaux, et que rien ne peut remplacer, ceux-là ne s'intéresseraient guère à l'histoire de ces trois jours. Quant à ceux qui partagent mes sympathies, ils ne me reprocheront pas d'avoir passé sous silence une période si cruellement pénible...

« Les derniers bruits venaient de s'éteindre dans les salles élégantes de la villa Bellerive. Les domestiques, marchant d'un pas furtif sur un parquet aussi poli que la glace, avaient emporté les lampes du salon. Une seule brûlait encore. Dans cette demi-ombre fantastique, les figures des merveilleuses toiles qui couvraient la muraille semblaient vouloir descendre de leurs cadres. Le dernier coup de minuit venait de sonner à la pendule richement ornée dans le style rococo, et le balancier continuait son tic tac mono-

Digitized by Google

tone... Le silence est revenu. Écoutez! c'est l'aboiement d'un chien, c'est le hennissement bien connu d'un cheval. Pourquoi donc ce cri d'angoisse, mon pauvre Ballerino? Je me mets à la fenêtre. Une paix majestueuse est répandue sur la nature endormie. La lueur de la lune se joue sur les ondes classiques du lac des Quatre-Cantons, tandis que le mont Pilate, dressant sa cime superbe environnée de ténèbres, rêve à l'antique grandeur des enfans de l'Helvétie.

« Un léger frémissement agite l'allée des Châtaigniers. Qu'est-ce que ce groupe d'hommes qui s'avancent dans l'ombre? Pour qui ce convoi sans appareil au milieu de la nuit? C'était l'enterrement de Baffone. Une fosse qu'un frère dévoué a fait creuser dans un endroit écarté de son beau domaine va recevoir mon serviteur fidèle. Lecteur, que me reste-t-il à te dire? Ce 29 août fut le dernier des cent et un jours sur mon cheval, et dans le même tombeau où reposent les restes de Baffone sont ensevelies maintes belles espérances dont je te destinais la fleur. Mon rêve d'un voyage en Espagne, ce rêve caressé par moi depuis tant d'années, était anéanti pour jamais. Il fallut bien me consoler avec une excursion dans l'île Maddalena. »

Malgré notre désir de ne pas manquer à la courtoisie, nous sommes obligé d'avouer que cette âme si sensible est singulièrement fantasque, et que, dans la mobilité de ses impressions, elle traite parfois d'une façon bien cavalière les plus chers objets de son culte. C'est pour aller rendre visite au général Garibaldi, c'est pour obtenir de lui le manuscrit de ses mémoires qu'elle se décide subitement à quitter Rome, tant elle est impatiente de révéler à l'Allemagne les vertus du héros; mais, au lieu d'aller droit à son but, elle passe trois mois à *flâner* sur son cheval, elle fait un voyage en zigzag, elle cherche les routes désertes, puis elle va se reposer à Aix-les-Bains, elle entre en Suisse, elle s'arrête à Lucerne, et finalement elle prend un goût si vif à cette capricieuse odyssée que l'idée lui vient de faire brusquement volte-face pour se diriger vers l'Espagne. Si son cheval Baffone n'était pas mort à Lucerne, Elpis Melena, toujours escortée par son dragon, rentrait en Savoie, traversait la France du midi et pénétrait en Espagne par les Pyrénées. Adieu Garibaldi! Mais le cheval Baffone est mort; Garibaldi la consolera de la mort de son cheval. Tout cela est fort étrange. Il paraît toutefois que le héros de Caprera a pardonné ces irrévérences à sa fantasque admiratrice, puisqu'il lui a confié si libéralement ses manuscrits et ses notes; ne soyons pas plus sévère que le héros.

Toutes les îles de la Méditerranée sont connues par les récits de voyageurs habiles (je résume en quelques mots plusieurs pages d'Elpis Melena); la Corse a été peinte, et de main de maître, par M. Gregorovius, la Sardaigne par M. de La Marmora, l'île d'Elbe par M. Valery, la Sicile par lady Power; Capraja, Ischia, Procida, Capri, Stromboli, toutes enfin ont eu leurs peintres ou leurs poètes...

Digitized by Google

Qui jamais a parlé de l'*isola Maddalena?* Et pourtant ce n'est pas l'attrait des souvenirs qui lui manque. L'île Maddalena, la *Phintonis* des anciens, a joué son rôle au moyen âge comme dans l'antiquité. Ces forts détruits qui couronnent si pittoresquement ses hauteurs, ces forts dont les murailles renversées semblent se confondre avec les masses de granit qui les portent, ne disent-ils pas quelle était l'importance de ce lieu de refuge contre les attaques des navires ottomans et les pirateries des corsaires barbaresques? Plus tard, n'est-ce pas dans ce paisible archipel que Nelson le héros de la marine anglaise, Nelson dont le nom est encore populaire sur ces plages, avait établi son quartier-général? Aujourd'hui même l'île Maddalena n'est-elle pas depuis longues années le séjour d'un vieillard, aussi richement doué par l'esprit que par le cœur, et qui est peut-être le seul ami survivant du grand Byron et du malheureux Shelley? « Enfin n'est-ce pas sur les rivages de sa voisine, de sa cœur Caprera, que le Cincinnatus de nos jours s'est retiré, disant adieu au monde et à ses trompeuses espérances jusqu'à l'heure où, ses concitoyens devenant dignes et capables d'être libres dans ce pays que tant de divisions déchirent, l'annonce de cette bonne nouvelle lui fera quitter sa charrue? » Elle part donc; elle a donné rendez-vous à Gênes à son vieil ami, le capitaine D..., et tous deux vers la fin de septembre, par une triste et pluvieuse journée, s'embarquent sur un assez pauvre paquebot à vapeur, le *Virgilio*, qui fait tous les mois le service de Gênes à Maddalena.

Le lendemain, au point du jour, le ciel avait repris sa splendeur. Pas un nuage ne faisait tache sur l'immensité bleue. Une brise tiède et pure se jouait à la surface des flots, et l'on apercevait à l'ouest les rivages de la Corse avec leurs belles forêts entrecoupées de champs de vignes et de plantations d'oliviers. Quand le navire arriva dans ces terribles *Bocche di Bonifacio* si redoutées des marins, la mer, calme et souriante, semblait un lac enchanté. Que d'îles et d'îlots épanouis au soleil! Voici l'île de granit appelée *il Cavallo*; voici le groupe des îles Lavezzi, où périt si tragiquement notre frégate la *Sémillante*. C'était pendant l'hiver de 1855. La *Sémillante* portait en Crimée plus d'un millier de soldats et un matériel d'artillerie considérable, quand elle vint se briser sur ces rochers. Pas un homme n'échappa, et les cadavres que les vagues rejetèrent sur la côte furent les seuls messagers du sinistre. « Ils allaient à la mort, dit Elpis Melena, ils avaient fait le sacrifice de leur vie en allant détruire les murs de Sébastopol; mais la mort du soldat est douce, et quand on marche à ce but illustre, il est dur de rencontrer une tombe sans gloire au fond des flots. » Autour de ce lieu funèbre s'aperçoivent d'autres îles, d'autres groupes appelés d'un nom sem-

Digitized by Google

blable, les Razzoli, les Budelli, puis on entre dans une espèce de bassin qui est comme le centre de ce petit archipel. A droite apparaissent San-Stefano avec les forts qui le couronnent, en face Caprera et son mur de granit que dominent les montagnes de la Sardaigne; à gauche enfin les poétiques rivages de l'île Maddalena, ainsi que la petite ville du même nom doucement assise aux bords de sa paisible baie. Encore quelques minutes, et le *Virgilio* entre dans le port. Aussitôt, et de tous côtés, des barques se dirigent vers le paquebot. De Maddalena, de Caprera, de San-Stefano, de toutes les îles de l'archipel, on accourt vers le navire qui apporte les nouvelles du continent. On voit bien, par l'impatience des insulaires, que cette communication avec la terre-ferme est un événement assez rare.

« Le capitaine m'avait préparé à ce tumulte et au retard qu'il nous causerait. Pour échapper à la bagarre et tâcher d'abréger le temps, je cherchais sur l'arrière du navire une place d'où je pusse apercevoir le port et sa modeste marine, lorsque mon compagnon de voyage s'en vint à moi tout joyeux, et me signalant une des barques : « Voyez, dit-il, c'est Garibaldi qui s'approche. Dans un instant, il va être à bord. Quelle joie de serrer la main à mon héroïque ami ! »

« Au milieu des nombreuses barques qui se croisaient en tous sens, je n'eus pas de peine à reconnaître la figure du général. Tenant de sa main droite un câble fixé au mât, il était debout, immobile et grave, près du beaupré de son canot, que faisaient marcher deux rameurs, un matelot et un beau jeune homme au teint bronzé par le soleil. Les traits de l'illustre personnage m'étaient déjà connus. A l'époque où les regards de l'Italie tout entière étaient dirigés vers lui, je l'avais vu accourir à Rome en champion de l'indépendance nationale... Sa physionomie en ces jours d'ivresse m'avait enflammée d'enthousiasme; cette fois je me sentais émue jusqu'au fond de l'âme, car depuis cette fatale année 1849, initiée par maintes circonstances à la vie de cet homme extraordinaire, je pouvais lire sur les lignes austères et nobles de son visage la grande tragédie de sa rude et orageuse destinée. Oh! ce n'était pas une idéale rêverie qui absorbait ma pensée; je me disais avec une émotion profonde que c'était bien là le héros dont j'admirais tant la grandeur d'âme, le dévouement, le courage intrépide, et mes yeux restèrent attachés à sa personne jusqu'au moment où il disparut dans le tumulte qui enveloppait le *Virgilio*.

« J'avais prié mon compagnon de voyage de ne pas annoncer trop tôt notre arrivée; ce serait une indiscrétion, lui avais-je dit, de déranger le général au moment du débarquement, et lorsque peut-être d'importantes affaires l'amènent à bord; j'aime mieux attendre à demain pour faire connaissance avec lui. Inutile précaution : un quart d'heure ne s'était pas encore écoulé, et déjà mon trop serviable ami venait me dire en toute hâte que Garibaldi demandait à m'être présenté.

« Je suivis le capitaine D... dans la cajute des dames, et c'est là, au milieu du tumulte des matelots occupés à décharger le navire, que j'échangeai

Digitized by Google

les premières paroles avec le noble soldat. Dès ces premiers mots,—était-ce la magie de cette personnalité si cordialement sympathique? était-ce simplement le bénéfice des circonstances qui m'avaient fait connaître les détails de sa vie?—je ne sais, mais je me sentis immédiatement à l'aise avec le général comme on l'est avec un vieil ami. Je ne tardai pas à lui révéler le but de mon voyage dans l'île Maddalena, ce but que lui seul pouvait me faire atteindre; je ne réussis pas, il est vrai, car le général me répondit que ces documens, l'objet de mes ardens désirs, n'étaient plus en sa possession; malgré cette déconvenue, l'avantage de connaître personnellement le général était pour moi un dédommagement si précieux que je ne songeai pas un seul instant à regretter l'insuccès de mon entreprise. J'éprouvai une vive jouissance à recueillir ses vues si justes, si nettes, sur la présente situation politique de l'Italie, et quand il fit connaître son opinion sur les embarras actuels de l'Angleterre, ce me fut une agréable surprise de lui entendre exprimer son respect et sa sympathie pour notre grande nation, car la justice politique ne se trouve guère, comme on sait, chez les peuples opprimés, et une appréciation impartiale des vertus et des avantages de l'Angleterre est certainement une rareté dans tous les pays du monde; mais c'est surtout en parlant des espérances et des souvenirs de l'Italie que son éloquence se déploya tout entière. Le feu de l'enthousiasme jaillissait alors de ses profondes prunelles, et son visage classique, sur lequel les qualités les plus différentes, la fermeté du caractère et la douceur, l'austérité et la courtoisie, la dignité et la modestie, s'unissaient dans la plus harmonieuse perfection, ce classique visage était comme illuminé de cette belle fierté de l'âme que connaissent seulement les êtres privilégiés. Je compris l'ascendant de cette personnalité puissante, je compris l'espèce de culte que devaient lui rendre ses soldats, et quels actes de courage, quels prodiges d'héroïsme elle pouvait leur inspirer.

« — Mais où comptez-vous descendre? me demanda le général, lorsque l'arrivée du capitaine D... l'avertit que rien ne s'opposait plus à notre débarquement.

« — Mon ami, répondis-je en invoquant le témoignage du capitaine, mon ami assure qu'il y a ici une maison où l'on héberge les étrangers.

« — Oui, sans doute, dit le capitaine, chez Baffo, sur la place, nous trouverons bien deux chambres.

« — Il vous sera impossible d'y rester, reprit Garibaldi. Le plus sage est d'accepter l'hospitalité sous mon toit. Je regrette de ne pouvoir vous faire un accueil plus digne, mais je vous offre de bon cœur tout ce que je possède. Disposez absolument de ma maison et de ses modestes ressources. Venez, montez dans mon canot; au coucher du soleil, nous aurons atteint Caprera. »

« Cette invitation était faite d'une façon si hospitalière, avec une sincérité si cordiale, que j'eus vraiment beaucoup de peine à ne pas m'y rendre. Cependant le désir de visiter d'abord l'île Maddalena, et surtout la crainte de causer quelque gêne indiscrète dans la maison du général, m'empêchèrent d'accepter. Nous dûmes seulement nous engager à passer chez lui la journée du lendemain.

Digitized by Google

« — Vous pouvez voir d'ici mon habitation, dit le général en me signalant un point de l'île Caprera qui semblait fermer l'extrémité orientale du bras de mer où nous nous trouvions.— Avec l'aide de mon lorgnon, j'aperçus distinctement une maison blanche qui s'élevait dans une majestueuse solitude à quelque distance de la côte, et qui, adossée à une muraille de granit, entourée de rochers dont les pointes s'élançaient vers les cieux, offrait un aspect imposant; mais trois heures avaient sonné, et il était bien temps de songer à gagner le rivage. Je fis signe à mon compagnon, lorsque le général me présenta en ces termes le jeune matelot qui avait attiré déjà mon attention.

« — Il faut aussi que vous fassiez connaissance avec mon Menotti. On lui reproche d'être trop rude, trop marin. Pour moi, j'estime trop une vigoureuse santé pour ne pas accoutumer mes enfans à tous les exercices qui développent les forces du corps, fût-ce aux dépens de certaines délicatesses extérieures.

« — Il me semble, répondis-je, que vous avez atteint le but avec votre fils, et sans faire tort à aucune délicatesse. — Et je tendis la main au jeune et robuste marin bronzé par le soleil, car son visage franc et ouvert, son attitude simple et noble, excitaient mon admiration au plus haut degré. Quelques coups de rame de son bras vigoureux nous eurent bientôt conduits au rivage de l'île, où nous prîmes congé de lui et de son père, avec la promesse de nous trouver le lendemain à la *Punta della Moneta,* c'est-à-dire à la pointe sud-est de Maddalena, qui n'est séparée de l'île Caprera que par un étroit canal. »

Elpis Melena et son compagnon, le capitaine D..., vont donc chercher un gîte dans l'île Maddalena. Les personnages les plus intéressans de l'île sont trois Anglais, M. et Mme C..., ermites bizarres, dont la vie, assure l'auteur, doit cacher quelque drame mystérieux, et le vieux capitaine R..., un des plus braves officiers de la marine anglaise, qui, sa carrière achevée, s'amusa encore pendant quelques années à courir les mers sur son yacht, puis, attiré par le magnifique climat de ce petit archipel, séduit aussi par la chasse et la pêche si abondantes sur ces côtes, s'établit définitivement dans cette solitude, où il offre un parfait modèle de l'excentricité britannique.

Le lendemain matin, le général Garibaldi, monté dans un canot dont il tient lui-même le gouvernail, vient chercher ses hôtes à la *Punta della Moneta*. Nos voyageurs s'embarquent, le vent se lève, la mer étincelle au soleil, et voici devant nous les rochers de Caprera.

« Le canot, dont le vent enflait la voile, entra bientôt dans une petite baie, espèce de port formé par la nature. Nous abordâmes; après avoir fait quelques pas sur les galets du rivage, nous foulions enfin le sol maigre et nu de l'île de Caprera... Quelle différence avec Maddalena, sa voisine! Point de barques, point de pittoresques bateaux de pêcheurs pour animer la côte, pas un seul poétique abri sur les bords, aucune forteresse en ruine cou-

Digitized by Google

ronnant les hauteurs, rien autre chose que de rudes masses de granit formant comme une chaîne de montagnes, et se dressant en amphithéâtre devant le voyageur étonné. Tout ce qui entoure ici Garibaldi est grandiose et sévère, comme si la nature avait voulu préparer un *retiro* approprié au Cincinnatus de notre siècle.

« Des lentisques, des myrtes, des bruyères, avec des milliers de plantes odoriférantes, interrompues çà et là par des blocs de granit d'une forme capricieuse, couvraient le terrain qui va s'élevant, tantôt par une pente insensible, tantôt par des escarpemens subits, du rivage de la mer à la maison du général. Après une marche d'une demi-heure environ, nous atteignîmes un mur de clôture qui enferme le jardin de la maison, et toute une meute de chiens s'élança au-devant du maître avec de joyeux aboiemens.

« — Voici sans doute les ruines de votre première habitation? dis-je au général en lui montrant les débris d'une cabane de planches.

« — De la seconde, répondit-il. La première n'était qu'une simple tente; mais, si vous le permettez, je vous conduirai dans la maison que j'habite aujourd'hui, et qui est solidement bâtie en granit. Elle n'a qu'un seul étage, comme vous voyez, et, d'après le style de l'Amérique méridionale, elle est couverte d'un toit plat couronné d'une coupole.

« L'extérieur comfortable de cette maison fit sur moi une agréable impression, et l'intérieur, je pus m'en assurer bientôt, ne restait pas au-dessous de ce qu'on devait en attendre : toutes les façades dans les choses de ce monde ne méritent pas un pareil éloge. Partout ici les dimensions étaient grandes et belles; on voyait que l'auteur du plan avait songé à faire circuler l'air et la fraîcheur bien plutôt qu'à remplir les autres conditions architectoniques.

« Dans la chambre de l'un des deux amis qui partagent depuis plusieurs mois la rustique solitude de Garibaldi à Caprera, une petite collection d'armes, entourée de drapeaux et de bannières, attira mon attention. Je demandai au général quelques explications à ce sujet, mais il trouva aussitôt un prétexte pour s'éloigner, ne voulant pas, je le sus plus tard, être le cicerone de ses propres trophées. C'étaient des souvenirs de bataille qui rappelaient les plus brillans épisodes de son héroïque carrière. Parmi ces trophées se trouve la bannière dont la ville de Montevideo fit présent à son brave défenseur après le combat de Sant'-Antonio. Ce jour-là, un grand et mémorable jour, le 8 février 1846, Garibaldi, à la tête de deux cents Italiens, se vit tout à coup entouré par douze cents hommes de l'armée de Rosas, sous le commandement du général Servando Gomez. Au lieu de se contenter d'une attitude défensive, ce que le plus brave général pouvait faire sans honte dans une situation si critique, il attaqua l'ennemi avec ses deux cents hommes, et, après une lutte sanglante qui ne dura pas moins de cinq heures, Gomez fut obligé de se retirer avec son infanterie rompue et sa cavalerie en déroute, abandonnant le champ de bataille au vainqueur...

« Quand nous eûmes fait le tour de la maison, le général nous obligea d'entrer dans sa chambre pour nous réchauffer au feu pétillant de son foyer; mais nous n'avions pas de temps à perdre, le ciel devenait orageux

Digitized by Google

et menaçant. Je proposai de ne pas différer davantage la visite du domaine.

« — Laissez-moi vous présenter ma Teresa, nous sortirons ensuite. — En disant ces mots, le général s'élança hors de la chambre... Bientôt parut la jeune Teresa. Avec quel intérêt je contemplai cette radieuse enfant! Les traits classiques de sa figure étaient la fidèle image de son père, tandis que sa robuste constitution et la souplesse hardie de ses mouvemens trahissaient le type brésilien de sa mère. Jamais je n'ai vu un teint brun et coloré au soleil faire si peu tort à des cheveux blonds, ou bien était-ce le bel émail de ses yeux, était-ce le mélange d'impressions si diverses sur sa physionomie, tantôt la timidité d'une jeune fille, tantôt l'espièglerie d'un enfant de la nature, était-ce tout cela qui donnait au visage de Teresa un charme si puissant? Pour faire honneur à ses hôtes, la chère enfant s'était soumise à la gêne d'une toilette inaccoutumée. Combien j'eusse été heureuse de la délivrer de son joug, de lui rendre à la place de sa jolie veste de piqué, de sa fine robe de mousseline, ses rustiques vêtemens de tous les jours, et de nouer autour de sa taille la *fionda* sarde qu'elle manie si bien!

« Nous sortîmes enfin pour examiner le domaine assez vaste du général. La visite dura bien quelques heures, mais nous fûmes amplement dédommagés de notre peine. Rien de plus intéressant que l'aspect de cette plantation en son premier et vigoureux essor, rien de plus instructif que les explications toujours si riches, si substantielles, de notre complaisant cicerone. C'est au mois de mai 1855 que Garibaldi mit le pied pour la première fois sur le sol de l'île Caprera. Il y trouva une masse de granit complétement inhabitée, et recouverte çà et là seulement d'une mince couche de terre. Encore cette couche de terre était-elle en maints endroits tellement chargée de pierres et de cailloux qu'elle pouvait à peine fournir une maigre nourriture à des bruyères sauvages et à des plantes aromatiques. Aujourd'hui, après deux ans et demi d'exploitation, nous y voyons une demeure comfortable, et autour de cette demeure un enclos entouré d'un mur qui a bien deux milles de long, un vaste enclos tout entier créé par le général, où poussent et prospèrent, sans parler d'une multitude de légumes, amandiers, pommiers, poiriers, châtaigniers, et la vigne, et même la canne à sucre. On voit courir à travers l'enclos plusieurs ruisseaux distribués avec art, dont l'eau, abondante et limpide, préserve le sol des brûlantes atteintes du soleil. Des fours à charbon, en pleine activité, où l'on jette les racines arrachées à la terre, attestent la vigilance et l'aptitude économique du maître. C'est une chose admise et passée en proverbe que le premier colon qui défriche une terre s'expose à des désastres; le colon de Caprera semble avoir conjuré ce péril. Ces coteaux fraîchement labourés, où naguère encore on ne voyait que des pierres et des broussailles, ne promettent-ils pas une riche moisson? Écoutez ces aboiemens des chiens, écoutez ces coups de fusil qui éclatent par intervalles; tout ce bruit vous apprend que la petite colonie sait défendre son travail. Les innombrables volées d'oiseaux qui venaient savourer autrefois les fruits des buissons ne s'aventureront plus sans danger dans les plantations de l'île...

« Si notre visite à ce jeune domaine en si bonne voie de développement m'avait causé une vive jouissance, ce me fut aussi une grande joie de m'as-

Digitized by Google

seoir à la table de mon hôte et de m'entretenir familièrement avec lui. La conversation eut lieu en italien; de temps à autre cependant, le général s'exprimait en français, et il le faisait avec une facilité, avec une sûreté magistrale que je n'ai jamais rencontrée chez aucun homme de son pays. Sa voix, pleine, harmonieuse, où la douceur se mariait à la force, semblait l'expression même de son caractère; chacune de ses paroles était relevée, non par le sel attique, mais par le sel plus noble du savoir et de l'enthousiasme; il déployait enfin dans ces causeries familières une éloquence bien rare chez les hommes d'action.

« Lorsque je lisais, il y a quelques années, les *Souvenirs d'Italie* du major Hoffstetter, qui contiennent un excellent tableau des événemens de 1849, et qui m'intéressèrent surtout par maints détails sur la vie de Garibaldi, je ne soupçonnais pas que j'aurais si tôt cette bonne fortune de voir en face le vaillant capitaine et de m'asseoir à la table hospitalière du défenseur de Montevideo et de Rome. L'entretien tout naturellement nous amena bientôt à la première période de sa vie d'aventures, et il était bien difficile qu'il n'y fût pas question de sa femme, morte aujourd'hui, qui joua dans ces événemens un rôle si héroïque. Parfaitement initiée aux douloureuses circonstances qui accompagnèrent et même, il faut bien le dire, qui causèrent la mort prématurée de cette noble créature, j'aurais hésité pourtant à rappeler un tel nom, si Garibaldi lui-même ne m'eût prévenue. Il parut touché de voir que je gardais un souvenir si fidèle, si vivant, de tous les épisodes dans lesquels l'amazone brésilienne déploya surtout son courage et sa présence d'esprit. Le même enthousiasme qui enflammait son visage chaque fois qu'il était question de sa chère patrie animait sa voix et ses yeux (sa voix plus émue seulement et ses yeux mouillés de larmes), quand il parlait de l'héroïne d'Imbituba, de Lagès, de Caquari et de Morso da Barra!

« Mais ce n'étaient pas seulement les qualités héroïques, c'étaient aussi les vertus féminines de son *inoubliable* Anita, qu'il était fier de glorifier. Il ne se lassait pas de vanter son dévouement d'épouse et de mère, sa cordialité, sa courtoisie charmante, et, se tournant vers sa fille, il lui recommandait avec une paternelle affection de se proposer toujours l'imitation d'un si beau modèle.

« J'avais été témoin en 1849 de l'enthousiasme excité par Garibaldi, lorsqu'il s'était empressé d'accourir dans la ville éternelle pour la délivrer du joug. Si à cette époque déjà ces acclamations, ces tonnerres de *vivat* avaient trouvé un écho dans mon cœur, le respect que m'inspirait désormais le héros de la liberté était bien autrement profond et cordial. Sans doute ce n'est plus le personnage que j'avais vu à Rome; il ne porte plus sur ses épaules l'élégant manteau de l'Amérique espagnole; il n'a plus à son chapeau la plume d'autruche flottant au vent, plus de Maure au costume pittoresque pour lui servir d'écuyer, plus de partisans dévoués se pressant autour de lui et obéissant à un signe de sa main... Simplement et modestement vêtu, ayant pour seul entourage deux vieux amis qui habitent avec lui, il vit paisible sur son rocher désert. L'exploitation d'une terre inculte est l'objet de son activité; l'éducation de ses deux chers enfans est la joie de sa vie. Ce n'est pas toutefois, sachez-le bien, ce n'est pas l'inertie du dés-

Digitized by Google

espoir, ce n'est pas un misérable sentiment de rancune qui le retient dans un exil volontaire et semble le condamner à l'oubli. Il a encore devant lui les plus belles, les plus florissantes années de son existence, et quand il se retira dans cette île, le même patriotisme, le même enthousiasme enflammaient son âme héroïque. Mais précisément parce que les sentimens les plus désintéressés animent son cœur, parce que les desseins les plus nobles occupent sa pensée dans l'avenir, il aime mieux s'enfermer au fond de sa retraite, il aime mieux se sacrifier lui-même que de consacrer ses facultés, comme font les faux apôtres, à la satisfaction d'un vain désir de gloire et d'un insatiable amour-propre. »

Caprera, on le sait, n'est qu'un rocher de granit. Ce rocher, recouvert d'un terrain que peut féconder la sueur, présente encore une surface assez étendue, puisqu'il a environ cinq milles de long et quinze milles de circonférence. Eh bien! la population de l'île se compose de quatre propriétaires seulement, ou du moins de quatre familles. C'est presque l'île de Robinson. Notre voyageuse n'a pas eu de peine à en dresser la statistique : le général, un Anglais et deux pauvres bergers, voilà les habitans de Caprera. On n'y voit qu'une seule habitation régulière, celle de Garibaldi; le voisin du général, l'Anglais dont nous parlions tout à l'heure, est précisément ce M. C...., qui habite une maison mauresque à la pointe de l'île Maddalena; les deux bergers qui partagent avec l'Anglais et le général la propriété de l'île ont pour demeures des espèces de salles ou de grottes formées par les anfractuosités des rochers.

Avant de quitter avec Elpis Melena le petit archipel des îles sardes, je veux noter en passant certaines révélations fort curieuses que lui fit le vieux marin dont il a été question plus haut, le hardi capitaine R..., l'ami de lord Byron et de Shelley. Il ne s'agit plus de Garibaldi, et nous voici à cent lieues de la révolution italienne. Qu'importe? ces distractions d'Elpis Melena au milieu de son pèlerinage assignent à son récit un caractère qui ne manque pas d'intérêt, et l'intérêt est double ici, puisque les confidences du capitaine R... se rapportent à un épisode assez obscur de l'histoire de la poésie anglaise au dix-neuvième siècle. On sait que Shelley, au mois de juillet 1822, périt dans un naufrage sur les côtes d'Italie; on ajoute, et c'est là aujourd'hui une tradition consacrée, que l'audacieux poète de *la Reine Mab*, des *Cenci*, de *Prométhée délivré*, fut victime d'une tempête qu'il avait volontairement bravée. Le dernier témoin de cette aventure est un des solitaires de l'île Maddalena, et il a fallu qu'une voyageuse enthousiaste allât visiter Garibaldi sur son rocher pour que la mort du malheureux poète fût connue enfin dans tous ses détails. « La veille au soir du fatal événement, disait le capitaine, Shelley était venu assister avec moi à une fête donnée

Digitized by Google

en son honneur et en l'honneur de Byron sur un vaisseau de guerre anglais en station devant Livourne. Après la fête, il monta dans un bateau à voile, accompagné d'un seul ami nommé Williams, et se dirigea vers Lerisi; c'est un petit village situé sur la côte orientale de la baie de la Spezzia, et non loin duquel s'élevait la villa du poète. Nous n'apprîmes que trop tôt le naufrage de nos deux compatriotes. Immédiatement je me rendis avec quelques amis à Viareggio, où le corps des deux victimes avait été rejeté par les vagues. Nous ne pouvions plus que nous acquitter envers eux des derniers devoirs de l'amitié. Les préjugés des Italiens contre la religion protestante, préjugés si grossiers encore à cette époque, ne nous permirent pas de donner une sépulture aux deux naufragés, et nous n'eûmes d'autre ressource que de brûler les cadavres. Je n'oublierai jamais le spectacle vraiment sublime de cette cérémonie, ajoutait le capitaine avec une visible émotion; trente-cinq ans se sont écoulés depuis ce jour, et l'image qu'en a conservée ma mémoire est toujours aussi nette, aussi vivante à mes yeux. Un point du rivage où s'élevait une grande croix fut le lieu choisi pour l'accomplissement du rite funèbre. Devant nous s'étendait la mer avec ses belles îles; derrière, la chaîne des Apennins fermait majestueusement l'horizon; à droite et à gauche se prolongeait à perte de vue une véritable forêt de buissons, de taillis, tordus par le vent de mer en formes fantastiques. La Méditerranée était parfaitement calme; les flots limpides se jouaient en murmurant sur le sable jaune du rivage, et le contraste de ce sable d'or avec le bleu profond du ciel offrait une magnificence tout orientale. C'est dans ce cadre splendide que je vois encore s'accomplir notre douloureux ministère. Les flammes qui consumaient les restes de nos amis atteignirent bientôt la croix au pied de laquelle était placé le bûcher, si bien que le symbole chrétien, enveloppé à sa base par le feu, apparut quelque temps comme séparé de la terre et suspendu dans le ciel. Nous réussîmes à soustraire le cœur du poète aux flammes qui dévoraient son corps, et ce cœur fut déposé plus tard, ainsi que les cendres, dans le cimetière protestant de Rome. On a dit et répété qu'une tempête soulevait la mer pendant cette fatale nuit du mois de juillet 1822, que Shelley avait voulu jeter une sorte de défi aux élémens, et plusieurs même ont donné à entendre que le poète du désespoir avait bien pu chercher la mort au fond des flots; j'affirme que tout cela est inexact, ajoutait le vieux marin, pas un souffle n'agitait les vagues. Mon avis est que le bateau se sera jeté sur quelque roc, ou bien, ce qui est plus vraisemblable encore, que, violemment heurté dans l'ombre par quelque gros navire, il aura été coulé à fond... »

Digitized by Google

II.

Quand Elpis Melena, son pèlerinage terminé, se rembarqua sur le *Virgilio* pour retourner à Gênes et à Rome, elle n'emportait pas encore avec elle les notes biographiques qu'elle avait demandées au solitaire de Caprera. Elle possédait, il est vrai, depuis 1853, grâce à l'entremise du capitaine D..., la partie des mémoires où Garibaldi raconte son enfance, sa jeunesse, et surtout ses aventures guerrières dans l'Amérique du Sud; mais ce qu'elle était allée chercher à Caprera, le récit des destinées du général pendant la période qui s'ouvre en 1848, surtout le tableau de sa vie errante après la prise de Rome, elle n'avait pas réussi à l'obtenir. Garibaldi, tout occupé du défrichement de son domaine, s'était déclaré incapable de reprendre la plume. Elpis Melena ne se découragea point; l'été suivant, en 1858, elle fit de nouveau le voyage de Caprera, et, ne trouvant pas le général plus disposé que l'année précédente à écrire ses commentaires, elle le pria de vouloir bien au moins lui raconter en détail toute cette période récente de sa vie. Garibaldi se mit donc à rassembler ses souvenirs, Elpis Melena prenait des notes. Pour compléter certaines parties de sa narration, le général poussa la complaisance jusqu'à indiquer à Elpis Melena les mémoires et chroniques où elle pouvait puiser à pleines mains. Ainsi, sur la défense de Rome en 1849, on a le *Journal d'Italie* du major Hoffstetter (1), et, pour ce qui concerne la retraite des garibaldiens après la victoire des Français, la *Narrazione* de Ruggieri. Il lui signalait aussi la *Storia della Rivoluzione romana* par le Calabrais Biagio da Strongoli. C'est ainsi que, traduisant d'abord l'autobiographie du héros, puis complétant ces pages par toutes les indications qu'elle avait recueillies elle-même, elle se mit à rédiger en allemand les deux volumes intitulés *Mémoires de Garibaldi*.

Nous n'avons pas la prétention de reproduire ce prodigieux roman d'aventures. Elpis Melena nous donne l'assurance qu'elle n'a rien changé au texte, qu'elle n'a pas songé un seul instant, comme on a pu le faire ailleurs, à des embellissemens, à des combinaisons plus ou moins littéraires et dramatiques; partout où Garibaldi prend la parole, on peut être sûr que personne n'a corrigé son style. Telle qu'elle est pourtant, cette traduction fidèle renferme tant de choses incroyables qu'on est tenté d'y voir à chaque page ces exagérations naïves d'où sortent les légendes populaires. En attendant que le

(1) *Garibaldi in Rom. Tagebuch aus Italien, 1849*, von Gustav von Hoffstetter, damaligen Major in rœmischen Diensten; 1 vol. in-8°, 2e édition, Zurich 1860.

Digitized by Google

héros de Caprera ait publié lui-même en italien cette autobiographie qu'il a si complaisamment abandonnée à des plumes étrangères, ouvrez les *Mémoires* traduits par Elpis Melena, et vous y verrez la plus étonnante préface aux événemens qui passionnent aujourd'hui la vieille Europe. On n'en marquera ici que les traits principaux.

Le général des corps francs est né à Nice le 4 juillet 1807. Son père, Dominique Garibaldi, né à Chiavari, était fils de marin et marin lui-même depuis l'enfance. Il désirait cependant une profession plus calme pour le jeune Giuseppe, il voulait en faire un avocat, un prêtre ou un médecin; mais l'enfant était né pour une vie d'aventures, et sa vocation l'emporta. Il ne rêvait que voyages; tout jeune encore, il s'était enfui de la maison paternelle avec un de ses compagnons, et, montant dans un bateau qu'il dirigeait tant bien que mal, il s'en allait tout droit à Gênes, si on ne l'eût rattrapé à la hauteur de Monaco. Son premier voyage le conduit à Odessa; il va ensuite à Rome, à Cagliari, à Gênes, à Constantinople, où le retient une maladie de quelques mois; à peine guéri, il veut repartir, mais la guerre vient d'éclater entre le sultan et le tsar, le port est bloqué, et le jeune marin, privé de ressources, est obligé, pour gagner sa vie, d'entrer comme précepteur dans une famille italienne. Il repart dès que l'occasion se présente, et cette fois il commande lui-même un navire de Constantinople à Gibraltar et de Gibraltar à Constantinople. Il était dès cette époque tourmenté du désir de voir l'Italie indépendante et libre; mais n'était-ce pas le plus insensé de tous les rêves? Sa joie fut bien vive le jour où, ayant rencontré dans ses voyages un membre de la *jeune Italie*, il apprit que ce rêve agitait plusieurs milliers de ses semblables. « Quelle révélation! s'écrie-t-il. En vérité Christophe Colomb ne fut pas plus profondément ému en découvrant les rivages de l'Amérique. A partir de ce moment, ma vie avait un but. »

En 1833, Garibaldi, pendant un séjour à Marseille, est présenté à Mazzini comme un homme sur qui l'on peut compter, et le tribun lui assigne immédiatement un rôle dans une conjuration qui se prépare. Tandis que les mazziniens, réunis et enrégimentés en Suisse, devaient attaquer le Piémont par la Savoie, Garibaldi prenait du service dans la marine piémontaise; engagé comme matelot de première classe sur la frégate l'*Eurydice*, il devait faire de la propagande parmi ses camarades, soulever une émeute à bord, s'emparer du bâtiment et le mettre à la disposition des républicains. Le succès de cette propagande avait été complet, et l'on n'attendait plus que le signal de Mazzini. Un jour que la frégate était à l'ancre dans le port de Gênes, le bruit se répand qu'une

émeute vient d'éclater dans la ville, et que la caserne de gendarmerie sur la place Sarzana est au pouvoir des insurgés. Impatient de connaître les événemens et de devancer les ordres de ses chefs, le matelot de l'*Eurydice* monte dans un canot, aborde à la douane et court à la place Sarzana; mais rien n'a troublé l'ordre de la ville: il apprend que le coup est manqué, que la police a déjoué le complot, que de nombreuses arrestations sont faites, et que les républicains sont en fuite. « Comme je n'étais entré dans la marine piémontaise, dit-il ingénument, que pour mieux seconder l'insurrection républicaine, je ne crus pas nécessaire de retourner à bord de l'*Eurydice.* » Le soir même, déguisé en paysan, il parvient à s'échapper de Gênes.

Voilà comment l'ami de Victor-Emmanuel et l'adversaire du comte de Cavour est entré dans la vie politique. Après dix nuits de marche dans les montagnes, il arrive à Nice et s'y repose tout un jour auprès de sa mère; mais déjà sans doute il est signalé à la police: il n'a pas de temps à perdre s'il veut échapper aux agens du Piémont; il continue donc sa course, et après avoir traversé à la nage les ondes grossies du Var, qui lui barraient le chemin, il arrive à la frontière française. Là, comme il n'a pas de passeports, il dit son nom et raconte son aventure avec cette magnifique ingénuité qui demeurera un des traits de son caractère. La chose paraît suspecte; le proscrit est arrêté, on le conduit à Grasse, puis à Draguignan, où il est enfermé provisoirement dans quelque dépôt de gendarmerie. Il saute par la fenêtre, traverse la ville, gagne les montagnes voisines, et arrive bientôt à Marseille, où, ne sachant que faire, il attend, sous un faux nom, une occasion propice pour recommencer sa vie de marin. Un certain Francesco Gazan, capitaine d'un petit navire de commerce appelé l'*Unione*, le prend comme lieutenant à son bord, et le voilà de nouveau qui continue sa virile gymnastique sur mer en attendant mieux. Il fait un voyage dans la Mer-Noire, il conduit à Tunis une frégate de guerre que le bey a fait construire à Marseille; il est envoyé à Rio-Janeiro, il revient à Tunis, et retourne encore à Marseille au moment où le choléra y faisait d'effroyables ravages. On y avait établi des ambulances, et tous les hommes de bonne volonté étaient appelés à secourir les malades. A des appels comme celui-là Garibaldi n'est jamais sourd : pendant plusieurs semaines, le futur libérateur de la péninsule remplit les fonctions d'infirmier dans les hôpitaux de Marseille, veillant la nuit auprès des cholériques comme une sœur de Saint-Vincent-de-Paul.

Quelques mois plus tard, il était à Rio-Janeiro, et ses belliqueuses aventures allaient commencer. Le sixième chapitre des *Mémoires* s'ouvre par ces mots : « Sous la bannière de l'indépendance, sur le

Digitized by Google

vaste et libre Océan, accompagné de seize hardis compagnons, je jetai le défi à un empire, et, seul représentant de la république de Rio-Grande, j'arborai son drapeau sur le mât de mon navire. » Quelle était cette république de Rio-Grande, et de quel empire s'agit-il ici? Il s'agit du Brésil et de ses luttes intestines. Essayer de raconter cette guerre de partisans, ce serait se perdre en des détails sans fin. Garibaldi lui-même, qui a pris une part si considérable à ces événemens tumultueux et bizarres, n'a pas réussi à en donner un tableau très intelligible. Ce qu'il y a de plus clair au milieu de ces sanglans imbroglios, c'est l'activité fiévreuse de l'aventurier. Il a beau dire qu'il est le champion des droits des peuples, on voit bien dans cette période de sa vie qu'il est entraîné avant tout par le besoin d'aventures. Il se bat pour se battre, pour dépenser son ardeur, pour apaiser, s'il est possible, la furie qui le dévore. Parfois aussi on dirait une gymnastique prodigieuse; il semble vouloir essayer ses forces, et ce que peut supporter le démon de son âme et de son corps. Les épreuves qu'il endure sont terribles, et pourtant le courage et l'espérance ne l'abandonnent jamais. Tantôt sans ressources, sans argent, mourant de faim, malade, blessé, à deux doigts de la tombe, tantôt ravitaillé par la fortune et tout fier de commander son escadron de cavalerie, il conserve toujours à travers ces alternatives la même sérénité invincible.

Un jour, le mariage, qui avait toujours répugné à sa fougueuse nature, lui apparaît comme une consolation et un refuge. L'image d'une femme entourée d'enfans sourit à sa pensée; bien loin d'y voir une source d'embarras dans cette vie de privations et de périls, il croit qu'alors seulement il jouira d'une existence complète. Il aperçoit une belle fille dont la physionomie ingénue et fière répond aux visions de ses rêves; il la reconnaît, il va droit à elle, il se nomme : « Sois à moi, » lui dit-il, et la jeune fille le suit. La jeune femme qui va s'appeler Anita Garibaldi était-elle promise à un autre, était-elle libre encore, lorsqu'elle se laissa séduire au nom déjà illustre du *condottiere?* On ne sait pas toute la vérité sur ce point; on voit seulement que Garibaldi n'a pu parler sans trouble, j'allais dire sans remords, de cette singulière aventure. « S'il y a eu là une faute, s'écrie-t-il, j'en suis seul responsable, et sans nul doute il y a eu là une faute, car l'amour qui unit alors nos cœurs brisa le cœur d'un pauvre innocent qui avait des droits plus grands que les miens! Mais Anita est morte, il est vengé! Ah! lorsqu'à l'endroit où l'Éridan se jette dans l'Adriatique je pressais dans mes bras la chère malade pour la disputer à la mort, je sentis bien ce jour-là toute la grandeur de ma faute. Je versai des larmes de désespoir; puis je m'en allai seul et abandonné, errant à

Digitized by Google

travers le monde. O Dieu, protecteur de l'innocence, pardonne-moi et protége mes enfans, les enfans de la femme martyre et du proscrit! Et vous, enfans, si l'on vous demande un jour où sont votre père et votre mère, répondez : « Nous sommes orphelins à cause de l'Italie. » Mais aimez toujours l'Italie, car elle est aussi malheureuse que vous. »

Anita est une amazone comme Garibaldi est un soldat. Elle suit son mari en tout lieu, elle partage tous ses périls, aucune épreuve n'est au-dessus de son courage. Elle devient mère entre deux batailles, et l'enfant qu'elle met au monde porte au front une cicatrice, car peu de jours avant sa délivrance elle s'est blessée en tombant de cheval. Au milieu de cette guerre d'embuscades, où peut être le foyer de la jeune mère? où reposera le berceau de l'enfant? On ne sait pas le matin quel sera l'abri du soir. Souffrante encore, elle est obligée de remonter en selle, et la voilà qui s'élance au galop, son nouveau-né dans les bras. Elle est prise, elle s'échappe, elle est prise encore; on la croit morte... quand elle reparaît tout à coup, souriante et fière, avec le *bambino.* Bientôt aux épreuves des combats succèdent des embarras d'un autre genre. Les affaires de la république de Rio-Grande sont à peu près arrangées, la guerre est finie avec le Brésil, le *condottiere* va s'établir à Montevideo, et il est obligé de faire les métiers les plus divers pour soutenir sa famille. Le voilà conducteur de bœufs, puis professeur de mathématiques, puis courtier de commerce et colporteur d'échantillons. On comprend bien qu'un tel homme ne se résignera pas longtemps à une vie si paisible. Montevideo est en lutte avec Buenos-Ayres. Le général Manuel Oribe, ancien président de Montevideo, a été exilé par la république, et comme Coriolan chez les Volsques (la comparaison est de Garibaldi), il est allé demander aide et protection à l'ennemi de sa patrie, au dictateur de Buenos-Ayres. Soutenu par Rosas, Oribe marche sur Montevideo; c'est à ce moment que Garibaldi reparaît sur la scène et que son rôle grandit avec les circonstances. D'abord il commande une flottille sur la Plata; il commandera ensuite une légion italienne, et désormais ce ne sera plus seulement un chef de bandes sauvages comme dans les luttes de Rio-Grande, ce sera vraiment un capitaine qui inscrira son nom sur le livre de la guerre. Le *condottiere* de la veille devient décidément un personnage. En lutte avec M. Vidal, premier ministre de la république de Montevideo, comme il l'est aujourd'hui avec M. de Cavour, il est presque un homme politique en même temps qu'il fait son métier de soldat. Ses expéditions, ses victoires, sa défense de Montevideo, attirent sur lui l'attention, non pas seulement de l'Amérique espagnole, mais d'une partie de l'Europe. A une époque où le nom de Garibaldi était profondément inconnu chez nous, il était déjà

Digitized by Google

l'espérance de l'Italie. On voit que cette pensée le soutient et l'enflamme; on sent qu'un homme nouveau a pris la place du *condottiere*, un homme plus grave, quoique toujours impétueux, plus maître de lui, plus assuré de ses principes et tout prêt à répondre aux appels du destin.

Après la fin du siége de Montevideo, Garibaldi vivait comme le plus humble et le plus pauvre des citoyens dans cette ville qu'il avait si vaillamment défendue, lorsque, l'année suivante, en 1847, le bruit des réformes libérales accomplies par Pie IX arrive jusqu'en Amérique. Le cœur de l'exilé bondit de joie; il prend la plume et adresse au pape, par l'entremise du nonce, une lettre de remercîmens respectueux, de félicitations ardentes, en lui offrant le secours de son bras pour l'accomplissement de ses desseins. Un de ses plus vaillans compagnons d'armes, Anzani, avait signé avec lui cette missive enthousiaste :

« Ceux qui vous écrivent, disaient-ils, sont les mêmes hommes, très honoré seigneur, qui ont pris les armes à Montevideo pour une cause dont vous avez reconnu la justice. Pendant les cinq années que dura le siége de cette ville, chacun de nous a donné plus d'une fois des preuves de résignation et de courage. Grâce à la Providence, grâce à l'antique esprit qui anime encore notre sang italien, notre légion a eu maintes occasions de se distinguer, et chaque fois que ces occasions se sont offertes, je puis le dire sans vanité, elle a laissé bien loin derrière elle sur le chemin de l'honneur tous les autres corps qui rivalisaient avec elle. Aujourd'hui donc, si des bras qui ont quelque expérience dans le maniement des armes sont accueillis par sa sainteté, il est inutile de dire que nous nous consacrerons avec plus de joie que jamais à celui qui a déjà tant fait pour la patrie et pour l'église. Nous nous estimerons heureux de prêter un viril appui à l'œuvre de libération commencée par Pie IX, nous et nos camarades au nom desquels nous parlons, et nous ne croirons pas que cette œuvre soit payée trop cher de tout notre sang. Si vous pensez, très honoré seigneur, que notre requête puisse être agréable au souverain pontife, veuillez la déposer au pied de son trône... »

Cette lettre, qui paraîtra si extraordinaire aujourd'hui, est datée de Montevideo 20 octobre 1847. Il est à peine nécessaire de dire qu'elle resta sans réponse. Quelques mois après, on apprenait à Montevideo la révolution de 1848. Garibaldi se décide aussitôt à partir pour l'Europe. Une souscription pourvoit aux frais du voyage, et le chef de la légion italienne s'embarque avec cinquante-six de ses compagnons. Sa femme et ses enfans l'accompagnaient. Un nègre nommé Aguyar, qui l'avait suivi dans toutes ses expéditions, ne voulut pas se séparer de son chef. C'est celui-là même qui servait d'écuyer au général au moment de son entrée dans Rome en 1849, et dont le singulier costume excita un si vif étonnement parmi

Digitized by Google

la foule, comme on peut le voir dans le curieux récit du major Hoffstetter. Le sauvage enfant de la Plata devait mourir le 30 juin 1849, frappé d'une balle à la tempe, à côté même de Garibaldi, dans un des rudes combats qui précédèrent la prise de Rome.

Le navire aborde à Nice au mois de juin. On raconte que le frère d'armes du général, Anzani, fut saisi d'une émotion si violente à la vue du rivage natal, qu'il mourut en arrivant d'un transport au cerveau. Au moment de rendre le dernier soupir, il fit appeler un prêtre et reçut les sacremens. Il n'avait eu jusque-là d'autre religion que le patriotisme, et c'était encore à cette religion qu'il obéissait à l'heure suprême. Comme ses amis paraissaient étonnés de cette ferveur inattendue : « Il y a deux hommes, leur dit-il, de qui notre Italie attend la délivrance, Pie IX et Garibaldi. Il ne faut pas qu'on puisse dire que l'ami de Garibaldi est mort séparé de l'église. » Il s'associa pieusement à la cérémonie sainte et rendit l'âme en priant pour le succès de ses compagnons. N'est-ce pas là une scène bien italienne? Après avoir rendu les derniers devoirs à ce camarade si tendrement aimé, Garibaldi laisse sa femme à Nice avec ses trois enfans, Menotti, Teresa, Ricciotti, et se dirige sans perdre une heure vers le théâtre des événemens. Il arrive à Gênes le 29 juin; le même jour, il est au camp de Charles-Albert et lui offre ses services. Le roi l'accueille avec une politesse glaciale. « Je ne puis rien faire, dit-il, sans l'avis de mon ministre de la guerre; allez à Turin attendre sa décision. » Garibaldi court à Turin et se présente au ministère, occupé alors par M. Ricci; mais déjà le *condottiere* de Rio-Grande et de la Plata était signalé comme un républicain dangereux : M. Ricci écarte froidement sa demande et lui conseille d'aller à Venise, où il trouvera sans nul doute quelque navire à commander. « Voilà le poste, ajoutait-il, qui convient au héros de la Plata. » C'est alors que Garibaldi, voyant qu'il ne doit compter que sur lui-même, organise des corps francs en Lombardie et entreprend une expédition à sa manière, sans s'inquiéter de ce que fait l'armée piémontaise. Charles-Albert était déjà vaincu à Novare que Garibaldi tenait encore la campagne avec une poignée d'hommes, ardent, infatigable, se portant d'un point à un autre avec une fougue impétueuse, harcelant et divisant l'ennemi, plus d'une fois heureux dans cette lutte inégale, mais condamné d'avance à une défaite certaine, et obligé enfin de se réfugier en Suisse après avoir licencié ses corps francs.

On sait ce qui se passa l'année suivante. L'histoire de Garibaldi en 1849 se confond avec l'histoire du siége de Rome, que nous n'avons pas à raconter ici. Cette histoire a été écrite par un des officiers de Garibaldi, le major Hoffstetter. Il suffit d'emprunter à ce livre quelques traits de caractère qui peignent non pas le chef de parti,

Digitized by Google

mais l'homme. Le 1er juillet 1849, au moment où Rome venait de se rendre, au moment où Garibaldi, rassemblant ses volontaires, se disposait à continuer la guerre dans l'Italie centrale, Anita était accourue de Nice auprès de son mari, décidée à le suivre au milieu des hasards. « C'est le soir de ce jour-là, dit M. Gustave d'Hoffstetter, que je vis pour la première fois la compagne si célèbre de Garibaldi. Le général voulut bien me présenter à elle dans le palais Corsini. C'était une femme d'environ vingt-huit ans, avec un teint bronzé, des traits intéressans, et d'une complexion délicate. A première vue cependant, on retrouvait en elle l'amazone. Au souper où m'invita le général, je pus voir combien il avait pour elle de soins empressés et d'attentions exquises. » Hélas! nul ne se doutait alors que l'intrépide amazone allait expier si tôt son audace! La retraite de Garibaldi après la prise de Rome est assurément un des drames les plus extraordinaires que présente l'histoire, et pour que nulle émotion n'y manque, le cinquième acte se ferme tragiquement sur la mort d'Anita.

Trois écrivains très diversement inspirés, un Italien et deux Allemands, ont raconté cette incroyable entreprise des corps francs. J'ai déjà nommé M. Gustave d'Hoffstetter; les deux autres sont M. Oreste Brizi, qui a publié un récit historique assez complet sous ce titre : *le Bande garibaldiane a San-Marino* (1), et un diplomate allemand bien connu, M. le baron Alfred de Reumont, qui, dans ses *Notes pour l'Histoire d'Italie*, a donné quelques pages intéressantes intitulées *les Garibaldiens à Saint-Marin* (2). M. de Reumont est le plus grave et le plus circonspect des diplomates; pour contrôler et compléter la narration d'Elpis Melena, c'est au chargé d'affaires prussien que j'emprunte un jugement sur les incroyables événemens du mois de juillet 1849. « L'expédition de Garibaldi à Saint-Marin tient véritablement du miracle. On ferait grand tort à un tel homme en le confondant avec les hommes ordinaires. Qu'on juge comme on voudra ses principes politiques et sa moralité, il a montré un talent rare comme chef de corps francs, et sa conduite à Rome, avant comme pendant le siége, l'a placé dans un jour bien plus favorable qu'on ne pouvait s'y attendre. Il a maintenu la discipline parmi des aventuriers de la pire espèce... Quant à ce qui a suivi la prise de Rome, c'est une série de faits à peine croyables, et qui pourtant sont des faits. Il s'agit ici d'un événement extraordinaire dans l'histoire des guerres modernes, oui, extraordinaire et prodigieux même dans les conditions si étrangement irrégulières qui s'étaient pro-

(1) Arezzo, 1850.

(2) *Beiträge zur italienischen Geschichte*, 6 vol., Berlin 1853-1857. Voyez le troisième volume, page 205.

Digitized by Google

duites soit pendant le siége, soit après la prise de Rome : il s'agit d'un corps franc de deux mille hommes qui, de la Méditerranée à l'Adriatique, traverse l'Italie, tantôt parcourant les États-Romains, tantôt franchissant la frontière toscane, poursuivi par les armées de deux puissans états, bravant ces deux armées pendant quatre semaines et menaçant de grandes villes comme Arezzo... » Ce sont de telles aventures et de tels périls que l'ardente Brésilienne n'avait pas craint de partager avec l'homme dont elle portait le nom. Il faut ajouter qu'elle était enceinte alors de son quatrième enfant; mais laissons parler ici Garibaldi lui-même, en traduisant Elpis Melena.

« Tous mes avertissemens, toutes mes prières furent inutiles; en vain la suppliais-je de considérer l'état où elle se trouvait. — Tu ne veux pas m'avoir auprès de toi, disait-elle, et tu cherches des prétextes pour m'éloigner. — Elle me demandait ensuite si je doutais de son courage. N'avait-elle pas bien supporté maintes épreuves? n'aimait-elle pas cette belle vie de soldat, cette vie à cheval? Est-ce que les combats n'étaient pas pour elle un plaisir? Que lui importaient les privations et les fatigues, lorsque, associée à mes travaux, elle vivait si énergiquement de la vie du cœur?... A Saint-Marin, pendant notre mouvement de retraite, des symptômes d'une maladie mortelle se déclarèrent chez Anita; j'insistai pour qu'elle s'arrêtât dans cette ville, mais ce fut en vain. Plus s'accroissaient nos dangers, plus sa résolution était inébranlable.

« A Cesanatico, toute une nuit fut employée à préparer le départ des bateaux qui devaient nous conduire à Venise. Appuyée contre un rocher, Anita suivait des yeux notre travail avec une sympathie douloureuse. On s'embarqua; hélas! les secousses des flots aggravèrent l'état de la malade, et, pendant tout le temps qu'elle dut rester à bord, ses souffrances ne lui laissèrent pas un instant de relâche. Elle était à demi morte et incapable de se tenir debout quand je débarquai avec elle sur les bords de la Mesola. Elle espérait que le séjour à terre allait lui rendre ses forces... Hélas! la terre n'avait plus à lui donner qu'un tombeau! »

Les six années qui suivirent la mort d'Anita ne sont pas la période la moins agitée de cette vie extraordinaire. Personne encore ne l'a racontée en détail; Elpis Melena en trace seulement le programme, pour ainsi dire, d'après les conversations du général. Le premier acte de ce nouveau drame, c'est la fuite de Garibaldi, traqué par les Autrichiens dans la forêt de Ravenne. Pendant trente-cinq jours, il erra de buisson en buisson, de rocher en rocher, tandis que sa tête était mise à prix, et que les Croates, le sachant aux environs, battaient la forêt de tous côtés. Avec l'audace du partisan et la finesse du sauvage, le proscrit, admirablement secondé d'ailleurs par le dévouement des Romagnols, finit par dépister l'ennemi. Il traverse de nouveau l'Italie, on devine au milieu de quelles aven-

Digitized by Google

tures, et arrive enfin au petit port de Fullonica, où il s'embarque pour l'île d'Elbe. Là sa sûreté personnelle est menacée, et à peine arrivé, il faut qu'il reparte au plus vite sur un canot dont il manie lui-même les rames. A la hauteur de Livourne, il rencontre un navire anglais dont le capitaine le prend à son bord et le débarque à Porto-Venere. Enfin le voilà dans son pays, il va gagner bientôt sa ville natale et y trouver un refuge; non, il est arrêté à Chiavari et conduit à Gênes comme prisonnier d'état. Après l'avoir tenu enfermé quelque temps dans le palais des gouverneurs, le général La Marmora le fait conduire à bord du *Carlo-Felice*, une frégate de guerre à l'ancre dans la rade, et lui ordonne de désigner lui-même le lieu de son exil, sa présence dans le royaume étant désormais impossible. Il fallait bien se soumettre : le proscrit demande au moins la grâce d'aller voir ses enfans dans sa ville natale et de passer vingt-quatre heures avec eux. Il est conduit à Nice sur un bateau à vapeur, le *San-Giorgio*, qui le ramène un jour après dans le port de Gênes. Maintenant où ira-t-il? Dans quel pays fixera-t-il sa retraite? Il se décide pour Tunis; mais le bey de Tunis, dominé, assure-t-on, par l'influence française, ne veut pas de cet hôte compromettant : le proscrit ne peut même pas débarquer, et le capitaine du navire, en attendant des ordres, va le déposer dans l'île Maddalena.

Garibaldi vivait là depuis un mois dans la cabane d'un pêcheur nommé Pietro Susini, lorsque M. Falchi, gouverneur de l'île, écrivit au gouvernement piémontais qu'il était dangereux de laisser un tel homme aussi près de la Sardaigne. Quelques jours après, un brick de guerre, le *Colombo*, venait prendre le général et le conduisait à Gibraltar. Le gouverneur de Gibraltar lui permet de débarquer; mais à peine est-il descendu à terre, qu'il reçoit l'ordre de quitter la ville avant six jours. Il la quitte immédiatement, et s'en va seul, dans une barque, cherchant un port moins inhospitalier sur les côtes barbaresques. Il arrive à Tanger, se rend chez le consul sarde, se nomme et demande un asile. Le consul, M. Carpeneto, le reçoit avec bonheur, et pendant six mois, c'est-à-dire jusqu'au mois d'avril 1850, l'exilé piémontais reste l'hôte et le commensal du représentant de la Sardaigne.

Aux premiers jours du printemps, il va de Tanger à Liverpool, et s'embarque au mois de juin pour New-York, où il reste toute une année. Là, pour gagner sa vie, il travaille dans une fabrique de bougies que dirige son ami et compatriote M. Meucci. Le soir, fatigué d'une besogne insipide, et pour retrouver au moins dans ses souvenirs la vie d'émotions qui lui manquait, il écrivait ces *Mémoires* dont Elpis Melena vient de publier la traduction allemande.

Digitized by Google

Bientôt une société américaine lui offre le commandement d'un navire de commerce, et le voilà qui reprend la mer, heureux de pouvoir donner le change à son activité inquiète. Il fait voile vers Nicaragua, vers la Nouvelle-Grenade, vers Panama; mais une fièvre ardente, qui le met aux portes du tombeau, l'oblige à résigner sa mission. A peine guéri, il monte sur un paquebot anglais qui le conduit à Lima vers la fin de l'année 1851. Au mois de janvier 1852, il trouve une nouvelle occasion de s'embarquer : un négociant génois établi au Pérou lui confie un navire de transport sur lequel le hardi marin va d'Amérique en Australie, d'Australie à Canton, et de Canton à New-York. Au commencement de l'année 1854, de nouveaux engagemens conduisent Garibaldi en Angleterre; il séjourne quelque temps à New-Castle et à Londres, puis il regagne la Méditerranée et arrive à Gênes au mois de mai. Le gouvernement piémontais n'avait plus de raisons pour repousser l'homme en qui se personnifiaient encore tant d'espérances; il valait mieux le gagner et se servir à l'occasion de son candide héroïsme. Garibaldi reçut l'autorisation de rentrer librement dans sa patrie. Il resta toute une année à Nice, enfermé dans la retraite la plus profonde et uniquement occupé de ses enfans. Enfin, cherchant une solitude plus profonde encore, cherchant aussi l'occasion de vivre au grand air et au soleil comme dans les steppes de l'Amérique du Sud, il acheta un morceau de terre inculte dans l'île à peu près déserte de Caprera, et s'y établit l'année suivante.

C'est là que nous a conduits Elpis Melena pendant l'automne de 1857; c'est là aussi que, dans l'été de 1858, la spirituelle voyageuse a recueilli de la bouche du général une grande part de l'histoire que nous venons de résumer. Elpis Melena était décidément la confidente et l'amie du héros. Garibaldi avait formé le projet de faire un voyage en Amérique, au printemps de 1859, avec ses enfans et son ami Bixio; Elpis Melena avait demandé à se joindre à eux, et tout était réglé pour le départ. On sait quelles circonstances vinrent déranger tous ces plans. Au lieu d'aller trouver le général à Gènes ou à Marseille, elle le vit à Turin, où le roi Victor-Emmanuel l'avait fait appeler. Son visage rayonnait de joie et d'espérance; sans le feu intérieur qui l'animait, sa santé, fort ébranlée alors, n'eût sans doute pas suffi à la tâche dont il était chargé. Il souffrait horriblement d'un rhumatisme aigu. « Le jour même de son départ, dit Elpis Melena, l'ayant accompagné à la gare du chemin de fer avec la marquise Pallavicini Trivulzio et quelques autres grandes dames transportées comme nous d'enthousiasme, je fus témoin de ses souffrances. Il éprouvait une si cuisante douleur au genou gauche qu'il fut obligé de s'étendre sur une banquette de la salle d'attente. » La guerre le

Digitized by Google

débarrassa de son mal. Cette même année 1859, pendant l'automne, Garibaldi, se trouvant à Ravenne et devant y rester quelque temps, fit venir auprès de lui sa fille Teresa ainsi qu'une famille de Nice aux soins de laquelle il l'avait confiée. Invitée par le général à se joindre aux voyageurs, Elpis Melena se garda bien de manquer au rendez-vous, et le récit un peu enthousiaste de cette excursion, intitulé *la Pineta dix ans plus tard*, est une des intéressantes parties du livre :

« Dix années s'étaient écoulées depuis le jour où Garibaldi, traqué comme une bête fauve, errait aux environs de Ravenne, lorsque je me trouvai sur la route de cette ville en compagnie de M. et M[me] D... (de Nice), de Menotti et de Teresa Garibaldi. On attendait *la famiglia del prode general,* et le bruit de notre arrivée prochaine semblait nous avoir précédés, car dès l'entrée du faubourg nous vîmes accourir des centaines de curieux, les uns aux portes, les autres aux fenêtres, tous espérant voir au passage la belle Teresa et le jeune Hercule, son frère. Enfin, lorsque les pauvres coursiers de notre *vetturino* eurent ranimé la dernière étincelle de leur flamme épuisée pour faire une entrée brillante sur la place du *palazzo,* lorsque la voiture à grand bruit roula sous les arceaux du noble édifice, une foule immense se pressait sur nos pas.

« Le général vint à notre rencontre sur l'escalier, et après un cordial accueil il nous conduisit dans nos chambres. Je me réjouissais de le voir si bien portant. Les traces de sa dernière et cruelle maladie avaient complétement disparu de son noble visage; la joie de ses victoires récentes, l'aurore des destinées heureuses qu'il semblait pressentir pour son cher pays, répandaient sur ses traits une lumière qui les embellissait encore, et le soldat si rudement éprouvé me semblait rajeuni de dix ans depuis le jour où, quelques mois plus tôt, je l'avais rencontré à Turin.

« Une fois débarrassés de la poussière de la route, on vint nous chercher pour le repas. Pendant que nous traversions une suite de salles richement décorées, le général nous présenta plusieurs des notables de Ravenne et son excellence le marquis Rora, que le gouvernement piémontais avait envoyé de Turin à Ravenne avec le titre d'intendant et de délégué politique. Il n'y avait pas une demi-heure que nous étions à table lorsque les vivat de la foule rassemblée sous les fenêtres éclatèrent avec plus de force que jamais : l'enthousiasme était si grand que le marquis pressait Garibaldi de paraître au balcon pour répondre à l'appel populaire. « Ces cris de joie, disait-il, sortent bien du fond des cœurs. C'est un brave peuple que ces gens des Romagnes; ils sont incapables de rien feindre, et ce qu'ils expriment, croyez-bien qu'ils le sentent. » Il fallut pourtant que le marquis revînt plus d'un fois à la charge pour vaincre la modestie du général. Enfin il parut au balcon et prononça un de ces discours mâles et concis qui vont tout droit au fond du cœur. On n'entendait pas le plus léger bruit lorsque sa voix harmonieuse et pleine retentit sur la place, et qu'il remercia le peuple de Ravenne pour tous ces témoignages de sympathie et de dévouement.

« ..... La nuit était venue; toute la place étincelait du feu des illumina-

Digitized by Google

tions; ces jeux de lumière sans cesse renouvelés, ces reflets des torches de résine sur les bannières tricolores qui se frayaient passage à travers la foule, les joyeux concerts des bandes de musiciens qui couvraient les vivat, enfin et par-dessus tout le ciel d'un bleu sombre, avec ses myriades d'étoiles dont le scintillement amical semblait consacrer l'hommage offert au héros de l'Italie, tout cela ne formait-il pas un spectacle sublime, et la pensée que ce tribut était payé à la vertu, au courage, à la magnanimité, cette pensée seule n'eût-elle pas touché le spectateur le plus indifférent?

« Ravenne, qui après avoir été la capitale de l'empire d'Occident, est devenue la résidence des rois lombards et la métropole des exarques de Constantinople, Ravenne est aujourd'hui encore riche en monumens qui illustrent son histoire. Il y a peu de villes, si l'on excepte Rome, qui se puissent enorgueillir d'églises, de palais, de musées, de mausolées, comparables aux siens. C'est dans ses murs que reposent les restes des fils de Théodose; c'est là aussi que dorment les cendres de Dante, parmi les riches tombeaux des exarques et des patriarches; mais cette vénérable cité, cette reine découronnée de l'Adriatique, n'aurait plus qu'à pleurer maintenant sa grandeur évanouie, si la nature ne lui avait fait présent d'un joyau dont la splendide beauté survivra à tous les monumens des hommes. Qui n'a entendu parler de la fameuse *Pineta* de Ravenne? C'est la plus antique, la plus belle, la plus intéressante forêt de l'Italie. Dante et Boccace l'ont chantée, et l'éloge de ses merveilles a retenti de nouveau dans les vers de Dryden et de Byron. C'est la *Pineta* de Ravenne qui fournissait du bois à la vieille Rome pour la construction de ses navires, c'est sur des mâts coupés dans la *Pineta* que flottait autrefois la bannière de la puissante Venise; eh bien! la *Pineta* peut ajouter à ses classiques annales le plus touchant drame de notre temps, car c'est ici qu'en 1849, après la prise de Rome, Giuseppe Garibaldi chercha un refuge contre les Autrichiens; c'est dans ce labyrinthe de broussailles que le héros proscrit erra, pendant des journées entières, de cabane en cabane, de buisson en buisson, et qu'il lui arriva d'être protégé seulement par l'abri de quelques broussailles contre la rage des soldats croates. Enfin, hélas! c'est ici qu'eut lieu le plus tragique événement de sa vie, la mort de son adorée Anita; mais c'est aussi dans la *Pineta* de Ravenne qu'il apprit de quels sacrifices héroïques, de quel profond dévouement sont capables les incorruptibles enfans des Romagnes.

« Une excursion dans la *Pineta* faisait partie du programme que le général avait tracé pour l'amusement de ses hôtes, et par une belle matinée, à huit heures, nous nous mîmes en route. Garibaldi, la signora D..., Teresa et moi, nous occupions la première voiture; les autres personnes de la société nous suivaient dans la seconde, et trois légers phaétons, qui devaient remplacer nos équipages aux endroits moins accessibles de la forêt, fermaient la marche. Le temps était magnifique; une fraîche brise d'automne tempérait l'ardeur du soleil; nos chevaux partirent au grand trot, et nous arrivâmes en un quart d'heure à la lisière de la forêt des pins. La forêt s'étend à trente-cinq milles au nord de Ravenne et se déploie le long de la côte de l'Adriatique sur un terrain plat et sablonneux d'un à trois milles de large. Des allées, des clairières sans nombre viennent interrompre à chaque in-

Digitized by Google

stant la monotonie que présente la demi-obscurité de ce bois gigantesque, et l'on voit s'élancer le long de ses vertes murailles des plantes et des arbrisseaux de toute espèce, avec leurs fruits mûrs ou leurs fleurs bariolées. Ici ce sont des arbustes sauvages, cerisiers, pommiers, poiriers, tout chargés de leurs fruits, là des guirlandes de vigne vierge pliant sous le poids des grappes, plus loin des baies de ronces, des roses sauvages, en un mot toute une riche végétation naturelle qui semble rendre hommage au souverain de la forêt, au pin majestueux et fier, qui s'élève royalement vers le ciel, et, déployant ses rameaux avec grâce, offre l'abri le plus sûr aux habitans ailés de cette magnifique solitude, en même temps qu'il fournit aux Italiens une abondante moisson de *pignoli*.

« Malgré les violentes émotions que devait lui causer la vue de la *Pineta*, le général était parfaitement disposé ce jour-là et d'une humeur très communicative. Il commença par nous donner quelques détails sur sa dernière expédition, qu'il appelait *una campagna magnifica*, non-seulement parce que les dangers auxquels il s'exposa, lui et les siens, étaient peu de chose, comparés aux succès de la campagne, mais surtout parce que dans tout le cours de la guerre il n'avait pas été obligé d'adresser un seul reproche, d'infliger une seule punition à ses soldats. Il donnait des louanges sans bornes aux Romagnols, et disait qu'entre toutes les villes de la Romagne Ravenne s'était toujours fait remarquer par l'absence complète de l'esprit de caste, comme par la loyauté et la concorde de ses habitans. Il nous signala plusieurs personnes qui, en 1849, à l'heure du péril, lui avaient prêté l'assistance la plus dévouée. Il s'étendit longuement et avec une complaisance visible sur le dévouement d'un certain Bonnet de Comacchio, qui l'avait sauvé, au péril de sa vie, des griffes des Autrichiens.

« Si le cœur du général était rempli de ces sentimens de reconnaissance pour les braves Romagnols, les Romagnols de leur côté n'avaient pas oublié l'homme pour lequel ils s'étaient exposés si généreusement, et l'annonce de son excursion dans la *Pineta* avait animé tout à coup d'un singulier mouvement les sentiers déserts de la forêt. A mesure que nous avancions, c'étaient à chaque instant des ovations et des hommages. Quels magnifiques types de beauté virile que ces Romagnols! La force, l'énergie, la loyauté rayonnent de tous les traits de leur visage. Quelques-uns d'entre eux, à la vue du héros, semblaient muets d'émotion. Ils lui serraient convulsivement les mains et tenaient attachés sur lui leurs grands yeux noirs, dont le langage était plus éloquent que les plus belles paroles.

« Nous avions parcouru environ treize milles quand les ombres de la forêt commencèrent tout à coup à s'éclaircir. La voiture, faisant un brusque détour, s'arrêta devant une métairie; je sus bientôt que nous nous trouvions dans la *fattoria* du marquis Guiccioli, et que la modeste chambre où nous étions rassemblés était précisément l'asile où Anita Garibaldi, victime de son amour conjugal et de son invincible héroïsme, avait rendu le dernier soupir entre les bras de son mari consterné... Je n'en finirais pas, si je voulais dire toutes les marques de joie que le métayer et sa famille prodiguèrent au héros après ces dix années de séparation, et quelles années, quelles longues années d'épreuves! Je dirai seulement que dans cette maison solitaire,

Digitized by Google

à l'extrémité de la *Pineta*, nous trouvâmes une table richement chargée de toutes les délicatesses imaginables, un véritable festin, rendu excellent surtout par la franche et joyeuse cordialité de nos hôtes. Nous étions dix-huit à table, mais de minute en minute on voyait entrer quelque brave Romagnol; chacun voulait trinquer avec le général, chacun avait à lui rappeler une aventure de 1849, un danger qu'ils avaient couru ensemble, si bien que la salle fut en peu d'instans pleine à se briser, et que le seuil était comme obstrué par une muraille de têtes. Le vestibule aussi était rempli d'une foule bruyante et enthousiaste. Auprès, au loin, on n'entendait retentir que des *vivat*, car des centaines et des milliers d'hommes étaient venus de tous côtés pour assister à la fête.

« ..... Il fallut se séparer; nous prîmes congé de nos hôtes, et remontâmes en voiture. Il y eut jusqu'à cinquante équipages qui se joignirent aux nôtres pour accompagner le général. Au bout d'un mille, nous nous arrêtâmes près d'une petite chapelle solitaire, au seuil de laquelle était un prêtre qui nous pria d'entrer. Nous le suivîmes; auprès de l'autel se dressait un cercueil recouvert de draperies noires et tout chargé de couronnes, tout embaumé de fleurs fraîchement cueillies. C'est dans ce cercueil que reposaient les cendres d'Anita Garibaldi... Nous déposâmes aussi, non sans larmes, des guirlandes de fleurs sur ce cercueil dont la vue éveillait en nous des souvenirs à la fois si glorieux et si déchirans... Il se fit un silence dont l'impression ne s'effacera jamais de ma mémoire, un silence solennel, interrompu seulement par des sanglots; puis la messe des morts fut célébrée. »

Après cette excursion dans la forêt de Ravenne, Elpis Melena dut prendre congé du général; mais elle le retrouva le mois suivant à Bologne. C'est alors qu'il lui remit un nouveau chapitre de ses mémoires, celui qui est spécialement consacré à l'histoire d'Anita, et auquel se rapporte l'attestation dont nous avons parlé en commençant : *I manoscritti da me rimessi a Elpis Melena sono scritti di mio pugno.* « Jamais, dit-elle, je ne l'avais vu animé d'inspirations plus sereines. Il passait de longues heures à me lire des vers d'Ugo Foscolo, son poète favori; il me fit transcrire une pièce de quelques strophes qu'il avait composée, il y a bien des années déjà, dans l'Amérique du Sud, et quand je le quittai pour retourner à Rome, il me promit de terminer pour moi sa biographie. »

Cette espèce d'idylle héroïque, je veux dire l'admiration d'Elpis Melena pour le général et la condescendance du général pour Elpis Melena, ne se termine pas, hélas! aussi bien qu'elle a commencé. Elpis Melena venait de retourner à Rome, car il paraît bien que c'est à Rome qu'elle habite, lorsque le général lui écrivit en toute hâte pour lui demander son manuscrit italien. Il était décidé à se retirer du service militaire, et il voulait consacrer son temps à l'achèvement de son autobiographie; bientôt du reste, ajoutait-il, Elpis

Digitized by Google

Melena recevrait en échange quelque chose de plus complet. Elpis Melena s'empresse de renvoyer le manuscrit, trop heureuse de pouvoir en espérer la suite et la fin; mais quel désappointement au bout de quelques semaines! Si le général lui avait redemandé ses notes, elle ne tarda pas à le savoir, c'était pour les livrer à un romancier français bien connu. Croyait-elle donc que le général avait fait un pacte avec elle, et que les mémoires du héros étaient devenus sa chose? Pensait-elle au moins qu'avant la publication de son livre en allemand, personne ne devait toucher à ce sujet, même dans une autre langue? Telles étaient apparemment ses prétentions, car elle qualifie avec une vivacité extrême le procédé de son célèbre ami. A l'entendre, c'est un acte déloyal (*eine Untreue*), un acte qu'elle ne veut pas juger, qu'elle ne peut pas expliquer (*welche ich weder richten noch erklæren kann*) : elle le juge pourtant et l'explique avec toute l'amertume d'une colère féminine. Sans doute, — c'est elle qui parle, — on peut pardonner un excès de gloriole à un homme qui va se mettre en campagne pour affranchir la Sicile et qui s'est donné pour mission de fonder l'unité de l'Italie; mais enfin il est bien évident que Garibaldi a eu la faiblesse, le mauvais goût de préférer *les flagorneries ampoulées du plus habile des romanciers français* (*die bombastische Lobhudelei des geschicktesten französischen Romanschreibers*) à la simple et fidèle narration d'Elpis Melena. Bien que nous n'ayons pas à nous mêler de ces querelles, nous ne devons pas non plus, entre toutes les singularités de ce livre, omettre la scène étrange qui en marque brusquement la fin. La vérité nous oblige d'ajouter qu'Elpis Melena veut bien adresser au général des offres de réconciliation. « J'espère encore, dit-elle avec une certaine solennité, que Garibaldi me fournira tôt ou tard les moyens d'ajouter un troisième volume à ces *Mémoires*. »

Le vœu d'Elpis Melena ne s'est pas encore réalisé : en attendant, les détails qu'on vient de lire sont assez complets; si quelque chose peut nuire à l'intérêt de ces récits, c'est une certaine frivolité, un dilettantisme superficiel, unis aux ardeurs de l'admiration et de l'enthousiasme. Avez-vous remarqué avec quelle légèreté insouciante cette femme, si sensible pourtant à tout ce qui est généreux, se résigne sans peine à ne voir et à ne peindre qu'un seul côté des choses? C'est bien là un trait de notre temps. Un héros paraît; on le suit, on l'acclame, on l'adore, et telle est l'ivresse de cette exaltation qu'on ne s'inquiète pas des intérêts si complexes engagés dans de prodigieuses aventures. L'entreprise dont il s'agit touche aux questions les plus graves; d'immenses changemens dans l'ordre religieux et moral peuvent être amenés par ce soldat aventureux. Qu'importe? l'énergie, le dévouement, le patriotisme inébranlable de l'homme

d'action imposent silence à toutes les préoccupations de la pensée. Elpis Melena n'est pas seule à éprouver cette ivresse, et quand elle se peint elle-même sous le toit de Garibaldi, adorant Garibaldi, voyant Garibaldi partout et n'ayant des vœux que pour son triomphe, on peut dire qu'elle exprime assez fidèlement un certain état de l'Europe en face des transformations qui se préparent.

Me pardonnera-t-on de terminer par des réflexions graves l'étude d'un livre où j'ai cherché avant tout le charme des révélations familières? Si ma conclusion ne faisait que reproduire le ton dominant de ces aimables pages, il me semble que je manquerais à ma tâche. La critique ne doit pas se borner à mettre en relief les apparitions originales du temps où nous vivons; elle est tenue de juger les œuvres où ces signes se manifestent et de les compléter en les jugeant. Or, sans prétendre blâmer avec trop de rigueur l'espèce d'indifférence que révèle le dilettantisme d'Elpis Melena, il est permis de ne pas oublier ce qu'ont de délicat les questions auxquelles nous ramène nécessairement le sujet qu'elle a traité. Pour ne citer qu'une seule de ces questions, il ne faut pas oublier que les intérêts politiques se compliquent ici des intérêts religieux, et que la régénération de l'Italie suppose par exemple une régénération intérieure de l'église catholique. Or, si l'on en juge par les polémiques dont nous sommes témoins, combien peu de cœurs sont préparés à ces épreuves! combien peu d'âmes sont capables d'apprécier les avantages d'une vie plus spirituelle et d'une liberté plus virile! La foi de nos jours, même la plus vive, est pusillanime et peureuse. Fénelon en 1711, dans le plan de gouvernement qu'il traçait pour le duc de Bourgogne, affirmait des principes et exprimait des vœux qui scandaliseraient aujourd'hui une grande partie des catholiques. Ses curieuses notes sur l'église renferment tout un programme libéral. Après avoir défini la puissance temporelle et la puissance spirituelle, il soutient qu'une église simplement *permise et autorisée dans un pays* y est plus libre qu'une église d'état. Il va jusqu'à souhaiter cette situation à la France, et il en attend pour l'église maintes libertés qui lui manquent. Il comprenait bien que les avantages temporels pouvaient devenir une servitude, celui qui s'écriait dans son *Discours pour le sacre de l'électeur de Cologne :* « Plutôt que de subir le joug des puissances du siècle et de perdre la liberté évangélique, l'église rendrait tous les biens temporels qu'elle a reçus des princes. » C'est aussi dans le même esprit qu'il citait ces fières paroles de saint Ambroise : « Qu'on ne nous rende point odieux par la possession où nous sommes de ces terres; qu'ils les prennent, si l'empereur le veut : je ne les donne point, mais je ne les refuse pas. » Cet affranchissement qui paraissait désirable à Fénelon, cette église

Digitized by Google

sans pouvoir temporel, ou plutôt sans servitudes terrestres, n'est-ce pas ce que M. de Cavour offrait dernièrement à la cour de Rome? N'est-ce pas cette conception hardie dont notre collaborateur, M. Eugène Forcade, indiquait avec tant de vigueur les résultats grandioses? Mais, encore une fois, que de nouveauté dans une telle situation pour des esprits de race latine! Combien de consciences se troublent, s'alarment, s'imaginent que tout est perdu, lorsqu'il faut rompre sur un point avec la tradition, fût-ce une tradition tout humaine, inconnue et même contraire à l'Évangile!

Quand on songe d'un côté à tant de difficultés épineuses, à tant de douleurs respectables, à tant d'âmes qui se croiront atteintes en ce qu'elles ont de plus cher; quand on pense, d'autre part, à la cause, si sacrée aussi, d'une grande nation, à ses souffrances séculaires, à ses efforts incessans, à son espérance invincible, à son besoin de vivre qu'on ne peut lui contester, à ce but si longtemps désiré qu'elle va toucher enfin de ses mains victorieuses; quand on embrasse en un mot les aspects multiples de la question et qu'on essaie de faire justice à tous, on ne comprend pas que le dilettantisme en de telles matières, même le dilettantisme de l'enthousiasme, puisse remplacer l'exercice viril de la raison. Un esprit vraiment libéral craint de se tromper au milieu de ces complications tragiques; il admire le dévouement du soldat de l'indépendance sans refuser ses sympathies aux douleurs des âmes pieuses; il se recueille, il médite, il s'élève à l'idée de la Providence gouvernant l'histoire; il se garde bien d'ailleurs de ne penser qu'au présent, il songe à l'avenir, il songe au lendemain des catastrophes prochaines, il veut savoir si l'humanité en tirera parti pour le bien ou pour le mal. Enfin, pour rappeler l'éloquente parole de Mme de Sévigné sur la révolution d'Angleterre, il se demande avec émotion et curiosité « ce que Dieu voudra représenter après cette tragédie. »

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

Digitized by Google

ÉCONOMIE RURALE

DE LA BELGIQUE

II.

LA CAMPINE ET LA HESBAYE.

I.

Nulle part peut-être mieux que dans les deux régions de la Belgique connues sous les noms de Campine et de Hesbaye, on ne voit la culture belge habile à varier ses procédés sous l'influence de conditions naturelles différentes, maintenant ainsi son caractère original en dépit de la tendance vers l'uniformité qui se manifeste de plus en plus dans les pratiques agricoles de l'Europe. En visitant les Flandres (1), nous avons déjà indiqué le contraste que présentent la culture des terres fortes qui bordent la Mer du Nord et celle des terres légères de l'intérieur. Aujourd'hui, en parcourant une autre partie de la Belgique, nous verrons cette opposition se reproduire sur une plus grande échelle et en traits plus prononcés. Dans les deux régions de la Campine et de la Hesbaye, la constitution physique est très différente, et les modes de culture, très différens aussi, s'expliquent surtout par la diversité des terrains où s'exerce le travail agricole. La première est une contrée sablonneuse, la seconde un pays de terres argileuses.

(1) Voyez la *Revue* du 1er décembre 1860.

Digitized by Google

Au nord des plaines fertiles de la Belgique centrale s'étend une vaste lande qui, dépassant les limites mêmes du royaume, se prolonge au loin dans les Pays-Bas. Bornée à l'ouest par les eaux des embouchures multiples de l'Escaut et à l'est par la Meuse, elle comprend à peu près tout le territoire des provinces belges d'Anvers et du Limbourg. Cette région s'appelle la Campine, nom dont l'origine vient du mot *kämpen*, qui, dans toute l'antique Germanie, désignait les terres vagues et communes où l'on menait paître les troupeaux de la tribu, les *marches* inhabitées qui servaient de frontière entre des peuplades toujours en guerre quand elles n'étaient pas séparées par un désert. Ici en effet était la marche, le *border*, qui séparait la confédération des Bataves, des Frisons et des Chauques, fixés aux bords de la Sala et du lac Flevo, du groupe des Nerviens, des Éburons et des Aduatiques, — les hommes de la mer et des côtes des habitans des collines et des bois.

La Campine présente encore de nos jours l'aspect que devait offrir dans les temps reculés la plus grande partie des Flandres. C'est une bruyère à perte de vue au milieu de laquelle s'élèvent de loin en loin de rians villages entourés de champs cultivés qui fournissent aux habitans leurs moyens de subsistance, et qui forment comme autant d'oasis verdoyantes. Dans les espaces très étendus que la charrue n'a pas effleurés, on reconnaît aussitôt la stérilité de la grande plaine de l'Europe du nord, dont les extrémités occidentales pénètrent jusque dans les Flandres. On voit que les élémens de la vie organique existent à peine : aucun arbre ne croît spontanément, pas même le genévrier ou le pin, qui se contentent pourtant des terrains les plus médiocres. Les sucs nourriciers que renferme le sol semblent presque insuffisans pour le développement des plus humbles arbrisseaux : quelques ajoncs, des genêts, des myricées sont les plus grands représentans du règne végétal. Toutes les feuilles ont quelque chose de fin, de léger et de ligneux qui leur donne souvent l'apparence d'aiguilles minces et pointues. Même les graminées ne balancent pas ici comme ailleurs, au souffle de la brise, leurs tiges souples et gracieuses; celles qu'on trouve se dressent raides et dures. Les plantes les plus sobres et les plus rustiques parviennent seules à vivre dans le sable aride, et encore, pour résister à la sécheresse des étés et à la fureur des vents, se groupent-elles par familles. Les bruyères dominent et caractérisent le paysage, auquel elles prêtent tour à tour une teinte rosée quand le mois de juillet vient ouvrir leurs corolles où butine l'abeille, et une couleur sombre et noirâtre quand l'automne a séché leurs graines et roussi leurs petites feuilles persistantes. Au premier coup d'œil, on découvre que, dans le sol, la maigre silice est en excès, et qu'il y man-

Digitized by Google

que la quantité d'argile nécessaire pour communiquer à la végétation la grâce, l'ampleur et la force. Rien ne s'épanouit et ne se développe pleinement; tout est sec, petit ou malingre; c'est la nature affamée sous son vêtement d'indigence.

Le pays est tout à fait plat et s'élève à peine, dans ses parties les plus hautes, à une cinquantaine de mètres au-dessus du niveau de la mer; mais il est traversé dans toute sa longueur, depuis la Meuse jusqu'à Anvers, par une file de dunes complétement dénudées dont le sable blanc et fin se meut sous l'action du vent, au point de couvrir souvent les routes et les terres cultivées qui se trouvent dans le voisinage. Dans toutes les dépressions de terrain, les eaux de pluie, retenues par la nature imperméable du sous-sol, forment des marais qui attirent de loin le regard par la fraîche verdure de leurs plantes aquatiques; mais malheur au voyageur égaré au milieu de ces fondrières, qui en certains endroits, comme au nord de Hasselt, couvrent d'immenses étendues! Peu à peu, comblé par les détritus végétaux, le marais présente à sa surface l'aspect d'une belle prairie; le sol paraît ferme, on croit pouvoir s'y avancer sans danger : tout à coup le lacis spongieux des mousses et des racines qui forment le tapis élastique sur lequel on marche se déchire, et on disparaît dans la fange tourbeuse qu'il recouvrait. Partout à peu près où le niveau du terrain permet de dessécher ces marécages, on en extrait de la tourbe. Une société s'est même formée pour mettre à sec une grande partie de l'immense marais de Peel, qui comprend plusieurs milliers d'hectares. Comme il est situé sur un plateau relativement assez élevé, l'opération peut se faire sans trop de difficultés, et, par le canal qui sert à l'écoulement des eaux, on transporte déjà des quantités considérables de combustible.

On conçoit que les vastes bruyères coupées de dunes et de marais dont nous venons d'indiquer les principaux caractères fassent le désespoir de l'agronome qui ne songe qu'à les transformer en champs productifs; mais elles exercent un grand attrait sur les âmes poétiques, qui aiment l'aspect sauvage et primitif de cette contrée malgré sa tristesse calme et ses monotones solitudes. Elle a fourni plus d'une inspiration heureuse à la littérature nationale, et les lecteurs de la *Revue* (1) se rappelleront sans doute que c'est dans la Campine qu'un romancier flamand, M. Hendrik Conscience, a placé le théâtre de ses récits simples et touchans, où il a su rendre mieux que personne le caractère particulier de ce pays. Les peintres aussi se plaisent à reproduire sur leurs toiles ces grands horizons mélan-

(1) Voyez *le Romancier de la Flandre*, par M. Saint-René Taillandier, dans la livraison du 15 mars 1849, et deux nouvelles d'Hendrik Conscience dans les livraisons du 15 janvier et du 15 mars 1854.

Digitized by Google

coliques, surtout aux heures du soir, quand le soleil, se couchant derrière un groupe de pins, éclaire vaguement la plaine vide de ses rayons obliques qui empourprent encore les nuages, et que reflètent les eaux de quelque mare déjà ensevelie dans l'ombre.

Les documens nous manquent pour suivre les vicissitudes de l'agriculture campinoise pendant les premiers temps du moyen âge. Après avoir quitté les bords de la Sala, les Francs, comme on sait, occupèrent la Campine jusqu'à la lisière de la grande forêt charbonnière qu'ils devaient traverser pour entrer dans la Gaule, et des observateurs non prévenus ont noté chez les populations de la Campine orientale des nuances dans le caractère, dans les habitudes et dans la constitution physique qui sembleraient marquer encore la trace du passage des Saliens. Quand le christianisme eut mis fin aux luttes incessantes des tribus, la lande presque inhabitée se peupla peu à peu, et dans le XIe et le XIIe siècle de puissantes abbayes établies dans la contrée étendirent de proche en proche les défrichemens autour d'elles. Celles d'Averbode, de Postel, de Tongerloo, les prieurés de Korssendonck, de Troon et d'Achel employèrent sans relâche une partie de leurs revenus à mettre en culture des terres vagues et à planter des forêts, dont plusieurs existent encore. Les religieux faisaient préparer et labourer les terres nouvelles pendant quelques années, et quand ils les avaient portées à un degré suffisant de fertilité, ils y bâtissaient des fermes qu'ils confiaient avec le cheptel à des métayers moyennant des conditions point trop dures et assez fixes. Peu à peu on voit ces métayers devenir fermiers, puis des redevances en argent s'ajouter à celles en nature, et enfin remplacer à peu près complétement celles-ci. A en juger par les proportions des églises qui élèvent encore aujourd'hui leurs nefs gothiques au milieu de plus d'un village dont la population ne suffit plus à les remplir, il semble que la Campine ait atteint, vers la fin du moyen âge, un remarquable degré de prospérité agricole. Au XVIe siècle, pendant les longues luttes de l'émancipation des Provinces-Unies, elle fut le théâtre de combats continuels, toujours disputée et toujours ravagée, tantôt par les troupes hollandaises, tantôt par les bandes espagnoles. Dans les momens de trève et surtout après la paix conclue, la population revint, mais décimée; les habitations se relevèrent, mais moins nombreuses; les champs furent rendus à la culture, mais la bruyère avait repris et a conservé jusqu'à nos jours son empire naturel en bien des lieux jadis fertiles en moissons. Depuis une vingtaine d'années enfin, l'attention du gouvernement et des particuliers s'est fixée sur la Campine; des routes ont été ouvertes, des voies navigables complétées, étendues, d'autres créées, des eaux d'irrigation mises à la disposition des ri-

Digitized by Google

verains. Des biens communaux exposés en vente ont été acquis par des propriétaires aisés qui, ajoutant au prix d'achat un capital dix ou douze fois plus considérable, ont bâti des fermes, semé et planté des bois, fertilisé des terres. De vastes domaines parfaitement exploités se sont ainsi formés aux mains de personnes opulentes, et rien n'a été négligé pour en augmenter la valeur. Ces efforts intelligens et soutenus ont été en général couronnés de succès. Néanmoins, pour faire entrevoir les mérites de l'œuvre accomplie, il faut signaler les obstacles qu'on a dû vaincre et les échecs mêmes qui ont précédé des tentatives plus heureuses. La fertilisation des landes de la Campine présente des difficultés dont l'agronome seul peut bien se rendre compte, qu'il importe de faire ressortir, afin qu'on puisse mieux apprécier le mode de culture adopté par les habitans de cette contrée ingrate et les procédés qu'ils ont mis en œuvre pour lui arracher leurs moyens de subsistance.

Quand l'homme se trouve en présence d'une terre qui spontanément se couvre de grandes herbes ou d'arbres vigoureux, comme par exemple, en Amérique, le bassin du Mississipi, il n'a nulle peine à lui faire produire ce que réclament ses besoins. Le sol renferme tous les élémens de la végétation : le cultivateur n'a donc qu'à lui confier les semences des plantes nécessaires à son alimentation ou à celle de ses animaux domestiques, puis à entretenir la fertilité naturelle, et il récoltera indéfiniment d'abondantes moissons. La force existe dans le sein de la terre, il suffit de la diriger. Mais si l'homme se transporte au milieu de landes stériles, les conditions sont bien différentes. Les plantes que le sol produit naturellement sont trop sèches, trop peu succulentes pour la nourriture du gros bétail; on aura beau labourer le sable et lui confier la semence des grains dont on doit vivre, c'est à peine si l'on récoltera celle qu'on a jetée dans le sillon, quand par bonheur elle n'aura pas été noyée par les eaux ou brûlée par les feux du soleil. La force indispensable pour que la terre donne naissance à une ample production végétale lui manque : il faut donc la lui communiquer. Suffira-t-il de la retourner sans cesse, de l'imprégner, pour ainsi dire, de ses sueurs, pour lui donner les qualités qu'elle n'a pas? Quel sera le point de départ de la rotation successive des récoltes et des fumures, le premier acte de cet enchaînement de productions et de restitutions que présente toute culture bien conduite? Sous un climat plus propice, dans un terrain meilleur, un repos d'une ou de plusieurs années suffit pour rendre au sol la propriété de produire une récolte nouvelle; mais ici ce qui fait défaut, ce qu'il faut créer tout d'abord, ce sont les élémens mêmes de la fécondité. On sait déjà comment le problème a été résolu en Flandre, grâce à l'association de l'industrie et de l'a-

Digitized by Google

griculture, grâce aussi aux capitaux de villes considérables répandues sur tout le territoire et aux voies de communication de bonne heure ouvertes par le commerce; mais la Campine n'a eu aucun de ces avantages. Le commerce avec les pays voisins était impossible, on n'avait rien à leur envoyer. Le travail de fabrication se réduisait à quelques industries locales qui répondaient aux besoins très simples des habitans. De gros villages et quelques bourgs constituaient les centres de consommation les plus notables. Il régnait une sorte d'aisance rustique, mais les capitaux disponibles étaient extrêmement rares. La difficulté des relations avec le reste du pays était si grande que les denrées agricoles restaient à peu près au même prix qu'au moyen âge, et que jusque vers 1830 le seigle se vendait à 5 et 6 francs l'hectolitre dans des localités relativement importantes. Le problème de la mise en culture des landes a donc été résolu ici dans des conditions tout autres qu'en Flandre : c'est l'agriculture abandonnée à elle-même qui a tout fait.

Une preuve sans réplique de la difficulté d'une semblable conquête, ce sont les échecs répétés qu'ont essuyés tous ceux qui ont voulu la brusquer, et qui, se confiant dans la puissance du capital, ont prétendu mettre en rapport en peu de temps une grande étendue de bruyères. Au nord d'Anvers, entre les villages de Braschaet et de Wustwesel, les paysans vous montreront une terre en friche dont le nom de mauvais augure, *Mishagen*, rappelle l'insuccès éclatant d'un grand seigneur du siècle passé, le baron de Proli, commandant de l'Escaut au service de l'Autriche. Près de Kalmpthoudt, on vous parlera de la compagnie Follet, qui, après des dépenses considérables, fut obligée de revendre ses propriétés à un prix cinquante fois inférieur aux sommes avancées. On vous citera un exemple plus mémorable encore, celui de la société de bienfaisance fondée en 1818 avec le concours du gouvernement hollandais. Elle acheta 1,000 hectares dans les communes de Wortel, Merxplas et Ryckevorsel, et après avoir dépensé en quatorze ans plus de 5 millions de francs, elle ne parvint à conquérir à la culture, d'une manière définitive, que 125 hectares. Cette société avait voulu créer de grandes fermes peuplées avec le personnel des dépôts de mendicité. En 1847, sous les auspices du gouvernement belge, une nouvelle tentative de colonisation fut faite, cette fois au moyen de petites fermes de 5 hectares, dont 1 hectare déjà fumé et emblavé, 1 hectare de prairie irriguée, et 3 hectares de bruyères. Ces petites fermes, situées dans la commune de Lommel, étaient louées à des familles de cultivateurs pour un terme de trente ans, avec des conditions si favorables, qu'en payant un léger amortissement, les fermiers demeuraient propriétaires à l'expiration du bail. Ces combinaisons semblaient par-

Digitized by Google

faites, et pourtant jusqu'à présent le succès n'a point tout à fait répondu aux espérances qu'on avait conçues. D'autres sociétés qui avaient en vue non une œuvre de bienfaisance à accomplir, mais une spéculation à faire, n'ont pas été plus heureuses, à en juger du moins par les résultats acquis.

Ces tentatives répétées et les échecs auxquels elles ont abouti ne surprendront pas celui qui a visité la Campine avec quelque attention. Après avoir marché longtemps dans une lande nue et désolée, on rencontre tout à coup, à l'approche des villages, des champs couverts de moissons magnifiques. A côté du sable aride que cache à peine la bruyère, on voit des seigles pliant sous le poids de l'épi dont le grain gonflé déborde, des pommes de terre à la fane luxuriante et d'un vert tout noir de vigueur, des trèfles aux tiges drues et aux larges feuilles qui couvrent le sol d'un épais manteau de verdure. D'une stérilité à peu près absolue, on passe presque sans transition à une fécondité qui étonne. Le contraste est si frappant que l'on se demande tout d'abord par quel miracle s'est accomplie la transformation; puis, quand on s'est convaincu que le sol de la lande et celui des champs cultivés sont exactement de même qualité, pour peu qu'on ait le goût des conquêtes agronomiques, on sera tenté d'essayer à son tour d'accomplir ce miracle et de fertiliser la bruyère; mais qu'il y prenne garde, celui qui n'a pas les connaissances, les ressources et surtout la persistance nécessaires pour dompter la nature rebelle! La lande engloutira son avoir aussi sûrement que les tourbières engloutissent le voyageur imprudent qui s'y est engagé sans les connaître. Pline dit à ce sujet un mot plein de cette sagesse pratique familière aux Romains : *res agrestis insidiosissima cunctanti*; rien de plus perfide que l'agriculture pour celui qui s'y livre sans l'énergie qu'elle exige. Quand on récapitule ces insuccès si fréquens et les difficultés que présentent les défrichemens, on voudrait connaître quels sont les procédés qu'emploient les cultivateurs du pays pour réussir là où souvent d'autres échouent. Qu'on nous permette d'entrer dans quelques détails à cet égard.

Parmi les causes spéciales qui expliquent la prospérité et les progrès de l'économie rurale de la Campine, il faut en citer deux qui la distinguent de celle des provinces flamandes : en premier lieu, la combinaison de la culture *extensive* et de la culture *intensive*, en second lieu les dispositions particulières de l'étable.

D'après la définition que propose un économiste allemand distingué, M. Roscher, dans un ouvrage publié récemment (1), il faut entendre par culture *extensive* celle qui relativement applique un petit

(1) *Nationalökonomik des Ackerbaues*, von Wilhelm Roscher. Stuttgart, 1860.

Digitized by Google

capital à l'exploitation d'une vaste étendue de terre, par culture *intensive* au contraire celle qui applique un grand capital à l'exploitation d'une petite étendue. La première est le procédé des populations disséminées et de l'art agricole dans l'enfance; la seconde est celui des populations denses et d'un art déjà perfectionné. L'une domine en Russie, en Hongrie, dans la campagne romaine, l'autre en Angleterre, en Belgique, en Lombardie, mais on les trouve rarement associées d'une manière aussi intime et aussi heureuse que dans la Campine. Voici en quelques mots la base du système : quand une terre est stérile et maigre, la végétation spontanée qu'elle produit ne suffit pas, ainsi que nous l'avons fait remarquer, à nourrir le bétail dont l'engrais serait indispensable pour communiquer au sol et y entretenir la puissance de donner des récoltes successives; mais si on rassemble d'une manière ou d'autre les élémens organiques qui croissent sur plusieurs hectares de terrain vague, et si, après les avoir convertis en matières fertilisantes, on les applique sur un seul hectare maintenu en culture permanente, la force initiale est trouvée, la difficulté est vaincue. Or telle est précisément la pratique généralement suivie par les paysans campinois. A chaque exploitation sont attachés soit un certain nombre d'arpens en friche appartenant au propriétaire de la ferme, soit l'usage d'une partie indivise des landes communales. A défaut d'engrais étrangers, dont jusqu'en ces dernières années la difficulté des transports lui interdisait l'emploi, c'est à la vaste étendue des bruyères que le cultivateur emprunte le moyen de donner à ses champs labourés une fumure aussi abondante et d'y récolter des moissons non moins belles qu'en Flandre. C'est dans la bruyère qu'il envoie paître le jeune bétail et les moutons, qui, rentrant la nuit, transforment leur litière en fumier sans demander toute leur nourriture aux terres en culture. C'est dans la bruyère qu'il va chercher son combustible ou qu'il recueille les végétaux qui, décomposés, viennent augmenter la masse d'engrais dont il dispose. Ainsi donc, soit par la consommation des troupeaux, soit par l'incinération, soit par la fermentation, toute la végétation de la lande vient se concentrer sur l'étendue de la terre cultivée, qui est portée de cette façon à un haut degré de fécondité malgré sa stérilité naturelle. On obtient donc ainsi, par suite d'une telle méthode, une culture vraiment *intensive*, grâce au véritable capital agricole, l'engrais, qu'on peut largement appliquer à l'exploitation.

Après avoir vu comment les procédés des cultures primitives s'associent dans la Campine à ceux d'un art agricole très perfectionné, examinons les dispositions particulières que présente la ferme, et surtout ne dédaignons pas de visiter l'étable. En effet, si l'on peut comparer une exploitation rurale à une sorte de manufacture qui

Digitized by Google

produit les denrées qui font vivre la société entière, il faut reconnaître que l'étable est le foyer où se développe la force qui communique à tout le mouvement et la vie. C'est là que s'opèrent les mystérieuses décompositions de la chimie organique, c'est là que s'élaborent les principes de chaleur qui vont donner le branle à la rotation successive des récoltes. De même que dans une fabrique la production dépend de la puissance de la machine à vapeur, ainsi dans une ferme les forces productives sont généralement en rapport avec l'importance de l'étable. L'étable campinoise ressemble à ces écuries des maîtres hollandais, aux grosses charpentes brunies, tout encombrées de fourrages, aux profondeurs chaudes et lumineuses, où l'on entrevoit une vache paisible qui rumine, des poules qui se secouent et s'étirent sous un rayon de soleil, à côté d'un vieux cheval blanc à moitié endormi devant sa mangeoire. Les dimensions de l'étable sont relativement très vastes, parce qu'elle contient à la fois tout le gros bétail et le fumier qu'il produit pendant plusieurs mois. Le long du mur mitoyen de l'habitation et de l'une des parois latérales est établie une espèce de plate-forme élevée au-dessus du sol de deux ou trois pieds; c'est sur ce trottoir, toujours tenu très propre, que circule la fermière pour donner leur nourriture et leur boisson aux vaches placées en contre-bas, la tête attachée entre deux montans de bois. De l'autre côté sont les chevaux et les jeunes bêtes. Le fond de l'étable est creusé au-dessous du niveau du sol, et dans cette excavation s'accumule le fumier en couches successives. On y place d'abord de la terre, des genêts, des gazons, des aiguilles de sapins et des mottes de bruyères destinés à s'imbiber de l'engrais liquide, qui n'est pas recueilli ici dans des fosses à purin. Au-dessus de ce premier dépôt se superpose la litière des animaux, qui peu à peu exhausse la masse sur laquelle ils séjournent. De temps à autre, pour arrêter l'émanation des gaz ammoniacaux, on ajoute une nouvelle couche de végétaux et de gazons que le cultivateur recueille avec le plus grand soin partout où il en peut trouver : à cet effet, il pèle la lande, il approfondit les fossés, il coupe les mottes d'herbe qui croissent le long des chemins et entre les arbres; de tous côtés il fait ramasser les feuilles mortes, souvent même il enlève des tranches de terre dans ses prairies et jusque dans ses champs cultivés. A vrai dire, c'est la superficie du sol qu'il transporte dans l'étable pour la mêler aux pailles décomposées, pour l'imbiber de sucs fertilisans, pour la pénétrer de vie et de chaleur animales, et qu'il reporte ensuite en plein air, préparée ainsi à se couvrir de riches moissons. Le fumier fabriqué à couvert par cette méthode, et contenant à la fois la litière des chevaux et celle des vaches, est bien supérieur, on le comprend, à celui qu'on accumule dans les cours ouvertes des

Digitized by Google

fermes ordinaires, où il est lavé par les pluies et détrempé par les eaux de la mare. Le système est excellent; il permet de compter sur cinquante ou soixante voitures de fumier, soit de 35 à 40,000 kilos d'engrais dans l'année par bête à corne nourrie à l'étable, et il a reçu les éloges motivés d'autorités agronomiques telles que Schwerz et Mathieu de Dombasle. Ce dernier fit même imiter les dispositions des fermes campinoises dans l'établissement de Roville, et il en constate avec détail les résultats avantageux dans ses *Annales*.

Trois grandes portes s'ouvrent dans l'étable que nous venons de décrire. Les deux premières servent d'issue aux voitures qui emportent le fumier; la troisième fait communiquer la plate-forme avec la pièce principale de la maison du fermier. Là, dans une cheminée énorme, dont l'âtre mesure au moins douze ou quinze pieds, est suspendue une gigantesque chaudière où cuit le mélange de navets, de pommes de terre et de tourteaux destiné aux vaches. Comme il serait impossible de transporter à bras d'homme cette marmite cyclopéenne, elle est soutenue par une sorte de grue faite grossièrement en madriers de chêne fixés dans le foyer et tout couverts d'une couche épaisse de suie et de fumée. A l'heure des repas, cette machine informe, mais ingénieuse, tourne sur ses tourillons, la porte de l'étable s'ouvre, la poutre horizontale y pénètre, et, semblable au bras de fer d'un géant, transporte la pâture jusqu'auprès des auges des animaux, qui mugissent de satisfaction quand ils entendent les grincemens accoutumés de la manœuvre quotidienne. La grande pièce dont l'immense cheminée occupe toute une paroi sert à la fois de salle de réunion, de réfectoire pour les ouvriers et d'atelier pour toutes les préparations de l'exploitation. C'est même là qu'on bat le beurre, et dans un coin on remarque la baratte, mise en mouvement d'ordinaire par une énorme roue placée hors de la maison, et que fait tourner le chien de garde.

Les fermes de la Campine n'ont point l'aspect coquet et soigné que présentent souvent celles des Flandres. Les vergers sont plus rares, les pelouses et les clôtures moins bien entretenues; les fleurs exotiques ne résistent guère aux rudes coups des rafales d'hiver, et les vives peintures des portes et des volets n'attirent point ici l'œil du passant. C'est que le passant est rare, et qu'avant de songer à le charmer il faut penser avant tout à soutenir une lutte incessante contre une nature hostile. De grands toits de chaume, qui descendent presque jusqu'à terre, semblent envelopper toute la demeure d'un manteau épais et sombre. Souvent même les murs des étables et le côté de la maison qui est exposé aux vents les plus violens sont garnis extérieurement d'une sorte de rempart en gazon de bruyère qui repousse le froid et l'humidité. L'ensemble a quelque chose de

Digitized by Google

triste et de sévère qui indique un état de guerre permanent contre l'aridité du sol et contre l'âpreté des élémens. Les villages cependant n'ont rien de l'aspect un peu sombre des fermes. Avec leurs maisons bien entretenues, leur vaste place ombragée de noyers ou de tilleuls, leur haute église, et d'ordinaire avec quelques jardins qui embellissent leurs approches, ils ne sont inférieurs sous aucun rapport à ceux des Flandres. Comme la population est moins dense, il y a moins de pauvres, et, quoique la richesse soit moindre, il règne ici autant d'aisance, parce que les denrées sont à bas prix. Les salaires sont peu élevés, 95 centimes ou 1 franc par jour, et néanmoins l'ouvrier a moins de privations à subir, parce que la lande communale lui permet d'entretenir des chèvres ou même une vache. Les produits agricoles sont d'excellente qualité, la vie matérielle ne laisse rien à désirer, et le voyageur trouve partout, jusque dans le plus petit village, bon accueil et relativement bon gîte, bonne chère et lit propre. L'auteur d'une récente étude agronomique sur la Campine (1) compare avec raison cette contrée à ces pauvres souvent cités, qui, vieux et décharnés, inspirent la pitié, quoiqu'à leur mort on trouve leur lit garni de sacs d'écus. La lande porte la livrée de la misère et du dénûment; mais les champs cultivés sont riches, et le bien-être est réel : « triste enseigne, mais en fin de compte meilleur logis qu'on ne le prévoit. » Les populations de la Campine sont simples, laborieuses, et, comme toutes celles qui vivent isolées, extrêmement attachées à leurs anciens usages et à leurs vieilles traditions. Adonnées avec passion à tous les travaux de la campagne, elles se plaisent dans leur lutte avec la nature qui les entoure et dans leurs conquêtes sur la bruyère. Sous un extérieur patient et doux, elles cachent un cœur fier et indépendant, et plus d'une fois, jusqu'en des temps assez rapprochés de nous, elles ont donné des preuves de leur résolution et de leur valeur. C'est ainsi que pendant la révolution brabançonne les habitans de Turnhout et des environs défirent une division autrichienne qui venait soumettre le pays, et que lors de l'invasion des armées françaises, ces Vendéens de la Belgique, soulevés à la voix de leurs prêtres, organisèrent la guerre des paysans, et se battirent en désespérés contre les bataillons républicains.

Mais pour bien connaître le paysan campinois, pour se renfermer aussi dans le sujet de ces études, c'est la lutte de l'homme contre la nature qu'il faut observer. Comme le cultivateur ici n'a pas à

(1) M. P. Joigneaux, ancien membre des assemblées de France, qui par ses écrits et ses exemples a rendu à la province du Luxembourg, où il s'est fixé, des services sérieux, que les agriculteurs de ce pays viennent de reconnaître par un témoignage public de leur gratitude.

Digitized by Google

sa disposition les engrais liquides pour stimuler les récoltes au printemps ou pendant les chaleurs de l'été, il faut qu'il prépare des mélanges de diverses matières et qu'il fasse ainsi des *composts* dont les propriétés sont variées avec art selon les produits auxquels on les destine, les uns actifs et frais pour les pommes de terre, les autres d'une action lente et durable pour le regain des prairies, d'autres encore bien décomposés, chauds et énergiques, pour les seigles. La fabrication des engrais, conduite avec une science toute pratique, mais qu'un chimiste ne désavouerait pas, est l'occupation journalière du paysan campinois, qui sous ce rapport l'emporte même sur celui des Flandres, car il connaît mieux par expérience les phénomènes de ce laboratoire mystérieux où fermente la vie végétale et où s'organisent les élémens des moissons. Ici également on demande au même champ deux récoltes dans la même année, et le tiers à peu près de la superficie emblavée donne ainsi des plantes fourragères après les céréales. Les plantes fourragères sont comme en Flandre des carottes semées dans le seigle, des choux, des blés coupés en vert, des navets, mais surtout de la spergule (1). Depuis quelques années, on sème aussi avec avantage une légumineuse d'une espèce particulière, la séradelle, l'*ornithopus perpusillus* des botanistes, qui, moins épuisante que le trèfle ordinaire, peut alterner avec celui-ci. Parmi les céréales domine le seigle, dont on fait le pain noir que consomment uniquement les populations rurales; mais c'est à peine s'il faut citer le froment, qu'on ne récolte que comme une denrée de luxe : l'avoine et le sarrasin occupent au contraire une place importante. En fait de plantes industrielles, le colza seul est généralement cultivé. Le lin est de médiocre qualité. Malgré quelques essais qui ont attiré l'attention, il semble constaté que le houblon ne peut donner dans un sol aussi stérile de résultats rémunérateurs, et l'on ne voit guère le tabac que dans les petits jardins où l'ouvrier obtient à force de soins quelques légumes pour sa consommation personnelle.

Parmi les produits spéciaux de la Campine, on compte les asperges, le miel, le beurre, la volaille, et même, le croirait-on? le vin. L'asperge trouve ici tout ce qui lui convient, le sable qui la rend blanche et l'engrais qui la rend juteuse et grosse. Aussi ce lé-

(1) La spergule livre peu de poids, de 6 à 8,000 kilos par hectare; mais c'est le fourrage de prédilection de la fermière, parce qu'il donne aux vaches un lait crémeux et abondant, facile à convertir en beurre délicieux. En outre elle acquiert son entier développement en deux mois, ce qui permet au cultivateur prévoyant d'en semer successivement, de manière à toujours avoir une coupe fraiche pour son étable. Elle vient plus facilement dans les sables que le navet, qui a besoin pour grossir d'être stimulé par le fumier ou par l'engrais liquide; aussi met-on de préférence la spergule après les grains d'hiver.

Digitized by Google

gume pourrait-il donner lieu à une exportation sérieuse vers les grandes villes du pays et de l'étranger. Le miel est excellent et l'éducation des abeilles très bien entendue. Ces insectes trouvent à butiner dans les fleurs du sarrasin et de la bruyère, et vers la fin de l'été des colonies entières de ruches passent successivement d'une lande dans une autre. Les volailles de la Campine sont recherchées sur les marchés de Bruxelles et d'Anvers. C'est là qu'on élève ces poulets du printemps, primeurs de la basse-cour, qu'on appelle *poulets de grains*, parce que, forcés pour ainsi dire en serre-chaude, ils sont nourris uniquement de céréales. Le beurre est le principal objet d'exportation de la Campine. Il est renommé depuis des siècles. « Puisses-tu, s'écriait un ancien poète flamand, conserver toujours ta prospérité, ô terre bénie de la Campine, toi dont le maigre sable nous donne en abondance et du lait gras et du beurre savoureux! » Loué ainsi par la poésie nationale, et, ce qui vaut peut-être mieux encore, recherché sur le marché de Londres, ce produit permet au cultivateur de réaliser des écus sonnans et de payer son bail. Dans beaucoup de localités, le beurre est vendu publiquement à la criée, fréquemment sous l'abri d'un tilleul séculaire et au milieu du concours des paysans des environs, réunis pour le jour du marché hebdomadaire. Comme le remarque avec raison M. Joigneaux, ce mode de vente est un encouragement naturel et très efficace pour la bonne fabrication, car les fermières dont le beurre atteint le plus haut prix tirent vanité de cette distinction accordée par les suffrages intéressés des acheteurs, tandis que celles dont les produits sont délaissés, punies en même temps dans leur bourse et dans leur amour-propre, s'efforcent de réparer leur échec en redoublant de soins pour nourrir le bétail et pour entretenir la propreté de la baratte.

Si nous avons cité le vin parmi les productions de la Campine, c'est surtout parce que l'on ne s'attend guère à trouver ce fruit du midi à une latitude aussi élevée et sous un climat aussi rude. Au moyen âge, la vigne était cultivée dans la Belgique entière, et dans beaucoup de villages les anciens documens font mention de vignobles. Aujourd'hui on n'en rencontre plus que sur les coteaux des bords de la Meuse et dans les sables de la Campine. Ce sont surtout les abbayes de Westmalle, Averbode, Tongerloo, qui ont conservé ou repris cette culture, parce qu'elles trouvent un débouché spécial dans le clergé, qui achète de préférence pour le service des autels un vin dont la pureté lui est garantie. Dans ces derniers temps, quelques propriétaires ont aussi planté des vignes; mais il est encore douteux que la valeur de la récolte puisse en couvrir les frais.

Les fermes sont bien garnies de bétail, car on trouve plus d'une tête de bête à cornes par hectare. Les vaches originaires du pays

Digitized by Google

sont petites et légères, elles se ressentent de la maigre chère qu'elles font, lorsqu'étant jeunes elles doivent chercher leur pâture dans la bruyère; mais la plupart des fermiers remontent en partie leurs étables en achetant des génisses hollandaises. Les chevaux sont de qualité médiocre, mal faits et peu vigoureux. Le nombre en est relativement moins élevé que dans toutes les autres parties de la Belgique, parce qu'on emploie souvent comme bêtes de trait les jeunes bœufs, dont le pied fourchu et les lentes allures conviennent aux labours et aux charrois à exécuter dans le sable. C'est dans les contrées à moitié cultivées que d'ordinaire, on le sait, les moutons sont relativement le plus nombreux. On a donc lieu de s'étonner que dans la Campine le chiffre des bêtes à laine n'atteigne que la moitié de celui qui représente la race bovine, et encore ce chiffre va-t-il en décroissant à mesure que les défrichemens s'étendent. Vers 1830, on comptait encore 1 mouton par 6 hectares de superficie; aujourd'hui on n'en trouve plus que 1 par 8 hectares. La rareté relative des bêtes à laine tient à ce que la lande, qui leur donne bien l'été un médiocre pâturage, ne peut leur fournir de fourrage pour l'hiver; on les remplace d'ailleurs par des vaches aussitôt que le progrès de la culture le permet.

Si les cultivateurs campinois l'emportent sur les flamands pour la préparation des engrais, ils leur sont inférieurs pour les assolemens. En effet, tandis que ces derniers ont soin d'intercaler presque toujours entre deux récoltes de céréales une récolte de plantes sarclées, les premiers n'observent pas cette règle essentielle et font souvent porter à leur terre plusieurs produits épuisans sans interruption (1). Cette faute agronomique est d'autant plus fâcheuse, que le sol, étant peu fertile, a besoin d'être plus ménagé. Les labours et les façons donnés à la terre, les travaux des semailles et de la moisson, les instrumens aratoires sont d'ailleurs semblables à ceux qu'on observe dans les Flandres. On remarque surtout un procédé particulier qui frappe bien vite l'observateur étranger et qui paraît propre aux populations de langue flamande, car aussitôt qu'on franchit la frontière qui sépare les deux races et qu'on pénètre dans le pays wallon, soit aux environs de Tirlemont, soit au sud de Bruxelles, on cesse de le rencontrer. Voici en quoi ce procédé consiste : les champs emblavés, au lieu de présenter une surface unie comme à peu près partout ailleurs, sont divisés en lits ou billons, comme dans un jardin potager. Après qu'on a jeté la semence sur la terre fraîchement

(1) C'est ainsi qu'on rencontre assez fréquemment des rotations qui reviennent à peu près au type suivant : première année, pommes de terre; deuxième, seigle, puis spergule; troisième, seigle; quatrième, avoine avec trèfle; cinquième, trèfle; sixième, seigle et spergule ou sarrasin.

Digitized by Google

labourée et hersée, un ouvrier creuse à la bêche de petites rigoles tirées au cordeau à une distance de deux ou trois mètres, et il éparpille avec soin, en l'émiettant sur les semailles, la terre qui en provient. Ces petits canaux d'écoulement débarrassent rapidement le sol des eaux surabondantes, et les planches qu'ils laissent entre eux, semblables à celles qu'exigent certains légumes, ont l'avantage de permettre à l'air et à la chaleur de pénétrer jusqu'aux racines des blés et d'en favoriser ainsi le développement. Chaque année, les rigoles de l'année précédente sont comblées, et de nouvelles ouvertes à côté, de telle façon qu'au bout d'une certaine période le champ entier a reçu peu à peu un labour profond d'un pied au moins; le sous-sol a été fertilisé par l'action de l'atmosphère et de la gelée, sans réclamer une grande augmentation de fumier. Certes cette méthode nécessite un surcroît de travail, mais on reconnaît généralement que l'augmentation des frais est couverte par celle du produit.

Nous venons d'indiquer les particularités qui caractérisent l'agriculture de la Campine, restée fidèle jusqu'à ce jour aux traditions anciennes. Les seuls progrès qu'on puisse signaler sont des conquêtes nouvelles faites sur la lande grâce au prix élevé des produits agricoles, du beurre surtout, grâce aussi à l'emploi du guano, l'unique engrais à peu près dont le poids n'empêche pas le transport à de grandes distances. Toutefois, à côté des exploitations dirigées par les habitans de la contrée, le capital du reste du pays, attiré par la vente des biens communaux, est venu, depuis une quinzaine d'années, en établir de nouvelles, où sont appliqués tous les perfectionnemens les plus récens de l'art agricole. C'est ainsi qu'on rencontre aux environs d'Achel de grandes métairies semblables à celles de la Hollande, dans chacune desquelles on nourrit un troupeau de quarante vaches à lait en vue de la fabrication en grand du fromage; non loin de Postel, une ferme où l'on a introduit tous les procédés du *high-farming* à l'anglaise, entre autres la machine à vapeur qui fait mouvoir la batteuse, le tarare, le coupe-racines, le hache-paille, le moulin, et qui sert en même temps à cuire la nourriture du bétail et à distribuer l'eau; à la Schoorsche-Heide, une exploitation où les engrais liquides sont distribués sur les terres d'après le système Kennedy, c'est-à-dire au moyen d'une pompe foulante, qui, envoyant au loin le purin dans des tuyaux souterrains, arrose à volonté les récoltes d'une pluie fertilisante; au Zwart-Goor, un magnifique établissement agricole qui s'élève à l'endroit même où croupissaient, il y a quelques années à peine, les eaux stagnantes d'un marais; à Neer-Pelt et à Over-Pelt, des prairies qui offrent les combinaisons les plus variées et les plus scientifiques de l'irrigation; dans maintes localités enfin, des fermes dirigées d'après la méthode flamande

Digitized by Google

combinée avec l'emploi des machines nouvelles. La Campine est devenue ainsi une sorte d'arène agronomique où luttent les champions des différens systèmes de culture, un vaste champ d'expériences où toutes les inventions nouvelles sont appliquées en même temps et soumises, comme en un concours, à l'épreuve de la pratique.

Cette activité est d'un heureux augure pour l'avenir. Avec le temps, il est à croire que toutes les terres vagues seront mises en rapport, mais à une condition : c'est qu'on se garde des espérances trop flatteuses et qu'on s'arme contre de trop probables déceptions. L'irrigation même, dont les résultats semblaient infaillibles, n'a pas répondu entièrement aux brillantes promesses qu'on avait faites à ce sujet. On avait remarqué que presque tous les villages étaient situés près des ruisseaux et des lieux humides, parce que les prairies naturelles des bas-fonds, nourrissant le bétail de leur végétation spontanée, servaient ainsi de base pour la conquête de la lande. On se proposa donc de suivre la marche indiquée par la nature. Une partie des eaux de la Meuse fut détournée et jetée dans l'Escaut après avoir traversé toute la Campine de l'est à l'ouest. Avec les irrigations ainsi obtenues, on estimait que 25,000 hectares de bruyères pourraient être convertis en prairies fertiles. Le projet était excellent : seulement quelques esprits enthousiastes en exagérèrent la portée. Une formule précise résuma leur système. Avec de l'eau, disaient-ils, on a de l'herbe, avec de l'herbe du bétail, avec du bétail de l'engrais, et avec de l'engrais tout ce que l'on désire. La déduction semblait très juste, et pourtant la nature ne s'empressa point de la réaliser. Au lieu de graminées succulentes, l'eau ne développa presque toujours que les plantes âcres et malsaines qui composent la flore des sables humides. Une végétation verdoyante succédait bien à la bruyère, mais la qualité n'était guère meilleure. Il fallut en revenir à l'ancienne méthode et communiquer au sol la force qui lui manque, c'est-à-dire amender et fumer largement, puis irriguer après. Même sous l'influence du soleil du midi, et sur les bonnes terres de l'Aragon et de la Lombardie, on engraisse les prés irrigués : combien cela n'était-il pas plus nécessaire pour une terre sablonneuse située sous un climat humide et froid? Aussi ceux qui ont voulu avoir de bonnes prairies ont-ils commencé par appliquer à chaque hectare pour 3 ou 500 francs de boues de rue ou de limon de la Meuse amenés par bateaux; puis ils ont continué à fumer leurs herbages, surtout pendant les premières années. En définitive, le creusement du canal de la Campine et la distribution de ses eaux ont eu des résultats très favorables, mais qui n'ont été atteints qu'au prix d'efforts soutenus et de grandes avances. On peut dire qu'en général les prai-

Digitized by Google

ries irriguées, malgré le prix d'achat peu élevé du sol, n'ont pas été obtenues à moins de 1,800 ou 2,000 francs par hectare, et quant aux terres soumises à la charrue, si l'on compte le coût des bâtimens et des amendemens de toute espèce, on arrivera à une somme peu inférieure à celle qui vient d'être indiquée. Le seul moyen économique de mettre ici la terre en rapport, c'est d'y semer ou d'y planter des arbres résineux d'après la méthode que nous avons observée dans les Flandres. Des plantations de ce genre ont été faites dans différentes parties de la Campine (1), et souvent sur une très grande échelle. Le bois d'élagage est vendu soit dans le pays même pour chauffer les fours fermés où l'on cuit les briques, soit pour la consommation des boulangeries dans les villes. Depuis l'amélioration des voies de communication, les sapinières, quand le sol a été convenablement préparé, donnent un revenu considérable.

On voit que, malgré les grands travaux exécutés par l'état et par l'initiative intelligente et persévérante des particuliers, le défrichement de la Campine n'a pu avancer que très lentement. En 1849, on y comptait encore 140,000 hectares de terres vagues, dont 80,000 hectares de bruyères communales. Depuis lors, une loi nouvelle est venue permettre au gouvernement d'obliger les communes soit à tirer parti de leurs biens, soit à les vendre. On estime que sous l'empire de cette loi 8,000 hectares de terres vagues appartenant aux communes et soumises à un nouveau mode de jouissance ont été définitivement mis en rapport de 1850 à 1859. Si l'on admet le même chiffre pour les propriétés privées, on arrive à constater qu'on a rendu productifs à peu près 1,600 hectares par an. Ce résultat paraîtra peut-être minime quand on songe aux vastes espaces qui restent à conquérir, mais on ne songera pas à le dédaigner si l'on se rappelle tous les obstacles qu'il faut surmonter à force de sacrifices, d'énergie et de constance.

Quoique la Campine s'étende sur la plus grande partie des deux provinces d'Anvers et du Limbourg, elle n'en occupe point tout le territoire : les cantons méridionaux de ces provinces appartiennent à une zone plus fertile, et pour la culture ils se rapprochent de ceux du centre de la Belgique. Aux environs d'Anvers, la terre est très maigre; mais le voisinage de cette grande cité commerciale a per-

(1) Le pin a été à peu près partout en Belgique semé par la main de l'homme. C'est dans le cours du siècle dernier que l'on a surtout commencé à y créer des sapinières, et l'on cite un certain Coster d'Anvers parmi ceux qui ont introduit les plus grandes améliorations dans ce genre de plantations, comme l'indiquait naguère encore le nom de *costerboschen* donné aux bois de bonne venue. Anciennement les abbayes plantaient des forêts de chênes et de hêtres. On en voit encore des restes près de Tongerloo et d'Everboden; mais les plus beaux arbres ont été abattus du temps de la domination française pour les chantiers de la marine militaire.

Digitized by Google

mis de communiquer au sol une extrême fertilité et de lui appliquer à peu près les procédés de la culture maraîchère. Près de Malines, on rencontre des prairies magnifiques arrosées par les eaux de la Senne et de la Dyle, et des terres cultivées comme celles des Flandres, mais qui se vendent à des prix encore plus élevés, c'est-à-dire au-delà de 5,000 fr. l'hectare. Enfin dans le Limbourg, du côté de Hasselt, Tongres et de Saint-Trond, sur un terrain argileux et profond s'élèvent de grandes fermes où l'on engraisse des bœufs et où l'on cultive la betterave pour les fabriques de sucre, assez nombreuses dans cette partie du pays. On arrive ainsi par des transitions insensibles à la région centrale, qu'il faut maintenant visiter.

II.

La Campine nous a montré l'agriculture belge luttant contre la nature. Dans la zone favorisée que nous voudrions décrire, on voit partout au contraire la nature venir en aide au travail de l'homme. Cette région comprend à peu près toute la partie naturellement fertile du territoire belge. Quoique les terrains qui s'y succèdent appartiennent à des époques géologiques différentes et à des formations de plus en plus anciennes à mesure qu'on avance vers l'est, le sol est néanmoins composé presque partout d'une argile plus ou moins mêlée de sable, qui est singulièrement favorable à la culture du froment. Ce qui domine, c'est ce que les géologues nationaux ont appelé le limon hesbayen, parce qu'on le trouve surtout dans la Hesbaye, district très riche et abondant en grains, situé à l'occident de la Meuse, dans la province de Liége. C'est dans ce même district qu'on doit chercher également le type de la culture qu'on rencontre dans le Brabant et dans le Hainaut, de sorte que tant pour la constitution du sol que pour les méthodes agricoles on pourrait donner le nom de *région hesbayenne* à toute la contrée comprise entre la Campine au nord, la frontière française au midi, les Flandres à l'ouest, la Sambre et la Meuse à l'est. Remarquable pour ses forces productives, cette région est en général la moins pittoresque du royaume, caractère qui lui est commun avec la plupart des terres à froment. La superficie, plissée en larges et insensibles ondulations, offre de vastes plaines nues, légèrement inclinées, aussi favorables à la croissance des moissons qu'au choc des armées. Trop souvent en effet ces champs couverts d'épis ont été arrosés de sang humain, et on traverse ici plus d'un village qui a eu le fatal honneur de donner son nom à l'une de ces rencontres fameuses où se sont joués les destins des empires. Tout le pays dans les temps primitifs était couvert

Digitized by Google

d'épaisses forêts dont il ne reste presque plus rien aujourd'hui. Les bois ne disparurent que fort lentement, et les conquêtes de la charrue ne s'étendirent rapidement que vers la fin du siècle dernier. A cette époque, plus de 100,000 hectares, c'est-à-dire le tiers de la province, furent défrichés et convertis en terre arable. Par suite du prix croissant des denrées alimentaires, ce mouvement a continué de nos jours, et maintenant le pays est à peu près déboisé.

Naguère encore, dans toute la région hesbayenne, habitée par la population wallonne, dominaient l'assolement triennal et la grande culture. Un savant ecclésiastique du XVIII[e] siècle, qui s'était occupé avec succès des sciences naturelles et de l'agriculture en Belgique, l'abbé Mann, nous a laissé une peinture naïve de la vie patriarcale des cultivateurs aisés du Brabant wallon et du Hainaut à cette époque. « Dans ce pays, dit-il, les fermiers sont riches, bien logés, bien nourris, mangeant comme des patriarches à une longue table, le père de famille et sa femme au haut bout avec leur bouteille de vin, les enfans et les domestiques au bas bout. Le fermier se promène à cheval dans ses terres, donnant de l'ouvrage aux manans à sa volonté et les tenant dans sa dépendance, au point que l'ouvrier qui lui aurait déplu serait obligé d'abandonner le canton faute d'ouvrage. Ces gros fermiers sont heureux, mais les manans qui en dépendent sont dans la servitude. » Ces traits de mœurs, qui portent encore l'empreinte de l'époque féodale et qui rappellent les conditions de la vie rurale dans certains comtés anglais, se sont grandement modifiés de nos jours. Le type du *gentleman farmer* est devenu plus rare, mais les ouvriers agricoles, les manans, comme dit l'abbé agronome dans la langue de son temps, se sont émancipés, et grâce aux nombreux emplois que leur offre le développement de l'industrie, ils ont cessé d'être dans la dépendance de leurs maîtres. Leur salaire s'est élevé, car le nombre de ceux qui consacrent leurs bras à l'agriculture est souvent si restreint qu'il a fallu renoncer à presque toutes les cultures qui exigent beaucoup de soins et de main-d'œuvre.

Tandis que l'antique bannière du pays de Waes, « d'azur à la rape (navet) d'argent en naturel, » portait dès le moyen âge l'image de la racine fourragère qui avait fait la richesse de la contrée, tandis que dans le Brabant flamand la jachère avait disparu depuis longtemps, le repos trisannuel de la terre était encore une coutume générale dans tout le Brabant wallon, le Hainaut et le Namurois, vers la fin du siècle dernier. Humiliés du contraste que présentait la culture de leur province avec celle de la Flandre, les états du Hainaut, qui attribuaient cette infériorité si marquée à la trop grande étendue des exploitations, obtinrent en 1755 de l'impératrice Marie-Thérèse une ordonnance qui limitait la grandeur des fermes à soixante-dix bon-

Digitized by Google

niers (1). Ce règlement, d'une application très difficile, comme on le pense bien, ne paraît pas avoir eu d'effet très sensible. Le progrès s'accomplit sous d'autres influences. D'après l'abbé Mann, autorité irrécusable en cette matière, la culture se perfectionna par l'exemple des fermiers flamands que les propriétaires attiraient sur leurs terres, parce que ces habiles laboureurs en tiraient de plus grands produits et qu'ils étaient ainsi disposés à payer un fermage plus élevé. A partir de la paix de 1748, qui termina la guerre entre la France et l'Autriche, la population augmenta rapidement, des maisons se bâtirent de tous côtés, et l'agriculture prit un essor remarquable dont tous les contemporains furent frappés. Nous possédons des détails précis sur la manière dont s'est opérée l'abolition de la jachère dans l'une des parties jadis les plus délaissées de la contrée et qui en est devenue l'une des plus riches, la belle plaine de Fleurus et les districts environnans. On nous pardonnera d'insister sur un cas particulier qui, mieux que des indications générales, fera comprendre la marche et le caractère de cet important progrès agricole.

L'agronome anglais sir John Sinclair visitait la Belgique en 1815 afin de rechercher pourquoi le prix des grains était moins élevé dans ce pays qu'en Angleterre. On lui parla d'un cultivateur appelé Mondez, qui occupait la ferme de Baulet, non loin de Charleroi, et qui, par son exemple, avait grandement contribué à la suppression de la jachère dans cette partie de la Belgique. Sinclair se décida à l'aller visiter. Le moment était mal choisi. C'était pendant les cent-jours. Le pays était traversé par les troupes alliées, et les Prussiens occupaient même la ferme de Baulet. On était à la veille de ces luttes suprêmes qui allaient ensanglanter, dans les champs de Fleurus, les moissons dont l'intrépide agronome admirait, au soleil de juin, la beauté et la vigueur. Il parvint néanmoins à arracher son esprit aux préoccupations de la guerre, dont les formidables préparatifs l'entouraient de toutes parts, et dans l'ouvrage où il consigne les résultats de son voyage (2), il constate les progrès remarquables obtenus par la persévérance intelligente de Mondez. Celui-ci avait déjà exposé, dans un mémoire honoré d'une médaille d'or par la Société d'agriculture de Paris, la marche qu'il avait suivie et les améliorations qu'il avait introduites dans la culture. D'après le rapport officiel du maire de Fleurus, en 1774, quand l'habile cultivateur prit la ferme de Baulet, l'agriculture était très arriérée. L'assolement triennal primitif régnait sans partage, doublement respecté comme une tradition des aïeux et comme une nécessité absolue. Un

(1) C'est-à-dire à 80 hectares environ.

(2) *Hints regarding the agricultural state of the Netherlands*, 1815.

Digitized by Google

tiers des terres était en jachère, le second tiers en blé d'hiver, le troisième en avoine. On semait peu de froment, mais du seigle et de l'épeautre. Mondez avait eu occasion d'étudier les procédés de la culture flamande aux environs de la ville d'Ath, où elle avait été introduite par des fermiers venus des Flandres pour remplacer ceux du pays, ruinés par suite des guerres de la succession d'Espagne. En entrant dans la ferme de Baulet, il se hâta de suivre leurs exemples. Les engrais étaient à vil prix : on avait pour 1 fr. 26 cent. une voiture de fumier à cinq chevaux, et les boues de rue, les plâtras, les vidanges, se donnaient plutôt qu'ils ne se vendaient. Mondez acheta des quantités considérables de toutes ces matières fertilisantes; il fit construire des citernes pour recueillir les engrais liquides, et du coup il supprima les jachères, qu'il remplaça par du lin et du colza, ainsi que l'épeautre et le seigle, auxquels il fit succéder le froment. Au bout de trente ans, il avait fait fortune, et tout le canton avait changé de face. Il avait pris, en entrant dans la ferme, toutes les récoltes qui couvraient les 98 hectares dont elle se composait pour 11,454 francs, ce qui faisait un produit moyen par hectare de 126 francs. Il porta cette moyenne à 318 francs, c'est-à-dire à plus du double. Les cultivateurs des environs se moquèrent d'abord de lui, puis prédirent sa ruine; leur prédiction ne s'accomplissant point, ils le calomnièrent, et finirent en somme par où ils auraient dû commencer : ils l'imitèrent, si bien que, vers 1810, le prix des engrais avait décuplé. La jachère était définitivement supprimée, et aujourd'hui la plaine de Fleurus forme l'une des plus belles régions agricoles de la Belgique. Les prix de location dépassent 125 francs, et les prix de vente 5,000 francs à l'hectare. La contagion du succès et l'augmentation des besoins aidant, les bonnes méthodes se répandirent de proche en proche, et le progrès se généralisa. Maintenant, dans le Hainaut, l'antique assolement triennal est remplacé par une succession de récoltes plus variées, et le froment a partout éliminé les céréales alimentaires de qualité inférieure. Nous avons insisté sur les améliorations introduites par Mondez pour deux motifs : d'abord parce qu'il nous semble qu'on ne peut trop rendre hommage à ces hommes utiles dont les travaux modestes, quoique bornés dans l'humble sphère des occupations rustiques, contribuent cependant d'une manière si notable à augmenter la richesse permanente de leur pays, ensuite parce que l'abolition complète de la jachère marque dans l'histoire agricole d'un peuple une révolution d'une importance capitale, et dont il est ordinairement très difficile de connaître les détails.

La base de la culture dans la région hesbayenne est complétement différente de celle de la région sablonneuse. Dans les sables,

Digitized by Google

il s'agit d'accumuler, par le moyen de l'étable, une masse énorme de matières fertilisantes, afin de communiquer à la terre les forces productives qui lui font défaut. Aussi la vache à lait soumise à la stabulation permanente est-elle l'animal de prédilection. Dans l'argile du Hainaut, les élémens de la végétation ne manquant pas, pour développer la fécondité du sol il suffit à peu près de l'exposer à l'action bienfaisante de l'atmosphère par d'énergiques labours. Aussi est-ce ici le cheval qui dans la ferme remplit le rôle le plus important. L'inspection du bétail qui garnit les fermes ne laisse point de doute à ce sujet. Tandis qu'en Flandre on trouve de 8 à 10 bêtes à cornes pour une bête de trait, dans le Hainaut on compte ordinairement, sur une ferme de 100 hectares, 18 chevaux et une dizaine de poulains, de 10 à 12 vaches, et autant d'élèves, plus 200 moutons et des porcs pour la consommation domestique, c'est-à-dire que le nombre des chevaux égale, s'il ne surpasse, celui des bêtes à cornes. Les chiffres de la statistique confirment ces données. Ainsi dans l'arrondissement de Charleroi, où domine la culture hesbayenne, on trouvait en 1846 22 chevaux et 58 bêtes à cornes par 100 hectares de superficie (1), tandis que, dans l'arrondissement de Termonde (Flandre orientale), la race chevaline était représentée par le nombre 9, et la race bovine par le nombre 73.

La fertilité du sol, qui explique la prédominance des chevaux et la rareté relative des vaches, rend aussi le fermier moins diligent pour conserver les engrais, ou pour en augmenter la quantité et l'efficacité. Les fumiers réunis dans les cours présentent fréquemment un aspect pailleux qui indique une fermentation incomplète, et ils sont très inférieurs à ceux de la Campine et même de la Flandre. Quoiqu'on commence à apprécier généralement les bons effets des engrais liquides, bien des étables manquent encore de fosses à purin. Les cultivateurs n'achètent point d'engrais. L'emploi des vidanges est rare, celui du guano inconnu, ou considéré comme beaucoup trop coûteux, même par des fermiers riches, qui reculent devant une dépense que le dernier des journaliers flamands fait chaque année sans hésiter. Le seul amendement partout en usage est la chaux, qui est indispensable pour vivifier un sol compacte, et qu'on obtient à bas prix par suite de la proximité des terrains de formation calcaire. Au lieu d'être engraissés une ou deux fois par an, comme dans la zone sablonneuse, les champs ne sont fumés que tous les cinq ou six ans. La quantité d'engrais dont disposent

(1) Quoique dans les grandes exploitations le nombre des chevaux égale celui des bêtes à cornes, les chiffres de la statistique générale ne peuvent indiquer la même proportion, parce que beaucoup de petits cultivateurs travaillant leur terre sans chevaux tiennent néanmoins une vache.

Digitized by Google

les cultivateurs est évidemment insuffisante. La terre est, il est vrai, d'assez bonne qualité pour donner jusqu'à six ou même sept récoltes de suite sans repos et sans fumure; mais il est certain que ses produits seraient beaucoup plus considérables, si elle était plus largement traitée.

Le bétail étant relativement peu nombreux, les récoltes de plantes fourragères n'occupent pas une très grande place dans l'assolement. Les seules de ces plantes qu'on cultive sont, en fait de légumineuses, les féveroles, la lupuline (*medicago lupulina*), le trèfle blanc, et principalement le trèfle ordinaire, en fait de racines la betterave, mais en proportion trop restreinte. Dans les Flandres, nous avons vu qu'on consacrait à la nourriture du bétail de 50 à 55 pour 100 de la superficie arable; dans la région hesbayenne, on ne destine aux récoltes vertes, y compris les prairies naturelles, que de 30 à 35 pour 100. Quoique la jachère soit supprimée, l'assolement dans le Hainaut et le Brabant wallon rappelle encore fréquemment l'ancienne rotation, à cela près que le trèfle et les féveroles occupent l'année du repos. Au lieu de la succession alternante de céréales et de plantes sarclées que conseille avec tant de raison la science agronomique, trop souvent on fait succéder les unes aux autres deux et même trois récoltes épuisantes : froment, seigle et avoine; puis, après avoir fait deux coupes du trèfle semé dans l'avoine, on recommence la même succession de céréales, suivie d'une récolte de féveroles. Heureusement ces méthodes mal entendues commencent à se modifier, et des assolemens plus rationnels s'introduisent. La culture de la betterave à sucre y a surtout beaucoup contribué en donnant à l'art agricole une impulsion comparable à celle qu'imprima le colza vers la fin du siècle dernier. C'est la seule des cultures industrielles qui ait une importance réelle. Par suite de l'élévation du prix des journées, qui pour les hommes ne tombe guère au-dessous de 2 francs, et qui va souvent au-delà, on cultive de moins en moins le colza et le lin, si ce n'est aux environs de Tournai, où les procédés de culture ressemblent beaucoup à ceux des Flandres, et où l'on récolte le lin ramé (1), si recherché pour les fines batistes. Néanmoins, si les plantes oléagineuses et textiles ont perdu du terrain dans toute la région hesbayenne, la betterave, qui les a remplacées, a produit une révolution semblable à celle qui a été signalée en France dans le département du Nord. La production du sucre a pris

(1) Quand on sème le lin très dru dans une terre fertile et bien fumée, les tiges de la plante croissent si fines, si déliées, qu'abattues par le vent et la pluie, elles pourriraient immanquablement, si on ne les soutenait par des perches et de menus *rameaux* placés horizontalement à peu de distance de la terre. Le lin traité ainsi s'appelle du lin *ramé* et donne un produit considérable, qui dépasse souvent 2,000 fr. à l'hectare.

Digitized by Google

un développement considérable en Belgique : elle s'élève aujourd'hui à plus de 16 millions de kilos.

L'engraissement du bétail de boucherie et l'augmentation de la quantité d'engrais disponible ont suivi ces progrès. Le prix de location des terres s'en est ressenti, et a haussé dans des proportions considérables. En moyenne, on peut le porter à 100 ou 110 fr. par hectare, et en bien des localités il monte à 125 et 150 fr., non pour des parcelles, mais pour de grandes fermes. Le prix de vente doit être calculé d'après le revenu, qui ne s'élève pas à plus de 2 1/2 pour 100. La terre arable ordinaire vaut donc de 4 à 6,000 fr. l'hectare; mais aussitôt qu'elle est à proximité des centres industriels, où on peut la louer en parcelles pour les ménages d'ouvriers, elle atteint une valeur de 8 à 10,000 fr. l'hectare. Comme les fabricans de sucre n'ont pas généralement une exploitation assez étendue pour récolter toutes les betteraves dont ils ont besoin, et comme d'autre part leur consommation en exige une quantité à peu près fixe, ils donnent jusqu'à 4 et 500 fr. par an pour un hectare de terre convenablement fumé et préparé, où ils sèment la betterave à leurs risques et périls.

Nulle part en Belgique la valeur de la propriété foncière ne s'est accrue aussi rapidement que dans cette région : depuis trente ans, elle a presque doublé. C'est dans le développement de l'industrie qu'il faut chercher la cause principale de ce phénomène économique. Assise en partie sur un bassin houiller extrêmement riche, cette région privilégiée livre en effet à la consommation non-seulement les produits de la superficie du sol, mais aussi ceux que la terre recèle dans ses profondeurs. On en extrait le charbon exploité dans une multitude de fosses groupées surtout autour de Charleroi et de Mons, le fer fondu dans les hauts-fourneaux qui la nuit éclairent tout le pays comme autant de cratères en éruption, la chaux si nécessaire à ces terrains argileux, le porphyre de Quenast, qui, transformé en pavés, s'exporte jusqu'en Amérique, le kaolin, dont on fait de la porcelaine, et le sable à vitre, coulé en glaces expédiées au loin. Des quantités d'usines de toute espèce, disséminées dans toute la contrée, favorisent ainsi l'essor du travail et l'accroissement de la population; elles multiplient les sources de prospérité et tendent à donner au sol une valeur que n'aurait pu créer seul le progrès agricole, quelque réel qu'il ait été d'ailleurs.

On voit que le principal produit n'est pas ici, comme dans la zone sablonneuse, celui de l'étable, le lait et le beurre, mais celui des champs, les céréales et le froment surtout, dont le rendement s'est élevé à 22 hectolitres par hectare. Le capital d'exploitation est moins considérable que dans les Flandres, d'abord parce que la quantité de bétail est moins grande, ensuite parce que le fermier

Digitized by Google

entrant ne paie point à son prédécesseur les fumiers qui se trouvent en terre ou dans les citernes, et qu'il ne lui faut point de fonds de roulement pour l'achat d'engrais livrés par le commerce. On estime ce capital à 35 ou 40,000 francs pour une ferme de 100 hectares. Malheureusement les différends entre le cultivateur qui prend une exploitation et celui qui la quitte sont fréquens, et aboutissent souvent à des procès. Cela provient de ce que les innovations introduites dans la culture ont rendu inapplicables beaucoup d'anciens usages qui réglaient les points en litige; mais cette transformation, due à l'influence croissante du développement de l'industrie, a été accompagnée d'incontestables progrès. Le drainage, pratiqué en grand, a fait un bien immense dans ces terres fortes où le labour se fait avec trois chevaux, même quand la charrue est de la meilleure construction. Les cultivateurs comprennent de plus en plus l'importance des engrais, et ils s'efforcent d'en accroître la quantité en donnant plus de place aux récoltes vertes, et par suite en augmentant leur bétail, tenu plus longtemps à l'étable l'été et plus largement fourni l'hiver de racines hachées mêlées au fourrage sec. Les comices agricoles et de nombreux concours stimulent l'amour-propre des agriculteurs, qui s'occupent de l'amélioration des races indigènes par le croisement avec des races étrangères, ou simplement par le choix des reproducteurs. Les bêtes à cornes sont en général d'origine flamande ou hollandaise, parfois croisées avec des durham. Les chevaux du Hainaut ou du Borinage, comme on les appelle, sont de qualité supérieure. Plus courts de reins que les chevaux flamands, la tête petite et l'œil plein de feu, le cou ramassé et cambré, ils peuvent compter au nombre des meilleures bêtes de trait qui existent, et ils ne le cèdent peut-être qu'aux chevaux du Perche et du Boulonnais de la grande espèce. Les instrumens aratoires perfectionnés sont adoptés aussi de proche en proche. L'extirpateur, si utile et d'un emploi si économique, se trouve maintenant dans toutes les exploitations. Les batteuses mécaniques à manége pour deux et trois chevaux s'introduisent également dans les grandes fermes. On ne peut méconnaître à tous ces signes la preuve d'un grand progrès de l'agriculture. Toutefois il reste encore beaucoup à faire, car la production moyenne par hectare est inférieure à celle de la Flandre, tandis qu'avec les avantages que cette région a reçus de la nature, celle-ci devrait être l'un des premiers districts agricoles de l'Europe.

Le Hainaut et le Brabant méridional sont considérés en Belgique comme pays de grande culture. Cependant les grandes fermes n'y sont pas très nombreuses. Ainsi, sur les 328,323 hectares du Brabant, on ne comptait, en 1846, que 147 fermes de plus de 100 hec-

Digitized by Google

tares et 446 de 50 à 100, et sur les 372,205 du Hainaut, 122 fermes de plus de 100 et 588 de 50 à 100 hectares. Les exploitations inférieures à 1 hectare se rencontrent tout aussi fréquemment ici que dans les Flandres mêmes. C'est que non-seulement les ouvriers agricoles, mais même la plupart des travailleurs employés dans les mines ou dans l'industrie, veulent avoir leur lopin de terre pour y récolter une grande partie des alimens nécessaires à la consommation de leur ménage.

Dans la région hesbayenne, les grandes fermes n'ont pas ce charme de l'idylle, cette coquetterie rustique que donnent aux habitations rurales des Flandres leurs pelouses vertes et leurs haies où fleurissent l'aubépine et le chèvrefeuille : ce sont d'énormes bâtimens en briques, couverts d'ardoises, élevés autour d'une vaste cour qu'ils enferment de toutes parts. Les fenêtres, qui s'ouvrent en dehors, sont rares et protégées par des barreaux de fer; une porte solide clôt l'unique entrée. Tout semble disposé pour repousser une attaque, et l'on croirait voir une petite forteresse plutôt que la demeure d'un cultivateur. Les fermes de Goumont, de Papelote et de la Haie-Sainte, si rudement disputées par les Français et les Anglais sur le champ de bataille de Waterloo, donnent l'idée de la résistance qu'elles peuvent offrir. La solidité de ces hautes granges en pierres de taille, de ces étables voûtées, de ces murs d'enceinte, tout cet ensemble de constructions coûteuses, tout cet appareil de défense rappelle l'époque déjà lointaine où le pays était exposé aux coups de main des maraudeurs. Aujourd'hui on renonce généralement à ces bâtimens massifs qui chargent la propriété d'un fort capital improductif, et qui exigent de grands frais d'entretien.

Jadis, avant l'invasion de l'industrie métallurgique, cette région, avec ses grands bois de haute futaie et ses belles chasses, était le séjour de prédilection de l'aristocratie. C'est là qu'on rencontre encore les résidences de la plupart des grandes familles du royaume, entre autres le château et les jardins de Bel-OEil, que le prince de Ligne se plaisait à embellir et à décrire quelques années à peine avant la révolution de 1789. Dans ces descriptions, dédiées à l'abbé Delille, qu'il nomme, en abusant un peu trop de la mythologie,

> Apôtre de Cérès, archidiacre de Flore,
> Favori de Pomone et d'autres dieux encore,
> Archevêque du Pinde, abbé de l'Hélicon,

il nous montre « ses bassins de marbre, ses charmilles, hautes, fraîches et superbes, ni fatigantes, ni fatiguées, des forêts de roses en quinconces, du gazon partout, dont les moutons font un tapis de velours vert, et partout aussi les plus belles eaux du monde, vives,

Digitized by Google

pures, limpides, communiquant toutes entre elles. » Cette peinture est encore vraie de nos jours, car les jardins qu'aimait le prince de Ligne ont été respectés; mais maintenant que de toutes parts on entend le rugissement des machines à vapeur, et que les longs panaches noirs des cheminées assombrissent le paysage, ce n'est plus dans le Hainaut que se créent les parcs et les domaines nouveaux : on ne les voit plus naître que dans les régions plus pittoresques et plus sauvages de l'est, au-delà de la Meuse, dans le Luxembourg, où la terre est moins chère et moins convoitée par l'industrie, où il y a encore de grands bois à conserver et des bruyères à conquérir.

La région que nous venons de décrire se rattache, par des transitions graduées, d'un côté aux Flandres, de l'autre à ces contrées d'outre-Meuse. Pour bien connaître les districts qui marquent ces transitions, il faudrait surtout visiter les riches et grasses campagnes qui entourent Tournay, ou bien, plus au nord, non loin de Malines, le canton que l'on désigne sous le nom de Petit-Brabant. Le Petit-Brabant est un pays délicieux, tout entrecoupé d'eaux vives et de beaux ombrages. Il est compris entre l'Escaut et le Rupel, dont les flots, obéissant au flux et au reflux, apportent les marchandises d'Anvers et emportent les produits de l'agriculture et des industries locales, parmi lesquels les briques de Boom, transportées au loin, occupent une place très importante. Le sol est naturellement assez fertile, et, labouré, fumé, ensemencé avec les soins les plus minutieux de la culture flamande, il se couvre de récoltes magnifiques de froment, de colza et même de chanvre. Les cultivateurs jouissent d'une aisance réelle, parce que beaucoup sont propriétaires d'une partie au moins des terres qu'ils exploitent. Il s'ensuit que les fonds ruraux se vendent à des prix extrêmement élevés, — de 5 à 6,000 fr. l'hectare, — qui laissent à peine un revenu de 2 pour 100 au capital foncier. A l'autre extrémité de la région des terres à froment, vers le sud-est, le canton de Thuin forme la transition vers les Ardennes et la Haute-Belgique. Le sol, reposant sur le calcaire, y est encore de très bonne qualité; mais, privé de communications faciles avec le reste du pays et borné du côté de la France par la Thiérache, ce district était resté jusqu'en ces dernières années médiocrement peuplé et couvert de grands bois, qui aujourd'hui disparaissent rapidement sous la hache des défricheurs. En 1846, à l'époque du recensement général, ces forêts, sur 100 hectares de superficie totale, en occupaient encore 40, proportion tout à fait exceptionnelle en Belgique. Les céréales étant absorbées par la consommation locale, les seuls produits échangés au dehors étaient les arbres de haute futaie, destinés à la marine et à la charpente des grandes constructions, et les jeunes baliveaux, achetés à haut prix pour soutenir les galeries des houillères. Main-

Digitized by Google

tenant, d'année en année, l'aspect de ce canton change et se rapproche de celui que présentent les autres parties du Hainaut. Par suite d'un ensemble de circonstances favorables qui toutes tiennent de plus ou moins près au développement de l'industrie, il se produit dans l'économie rurale une transformation dont nous aurons à indiquer les caractères en parlant de la région voisine, le pays d'entre Sambre-et-Meuse.

On connaît maintenant les caractères généraux qui distinguent l'agriculture de la région hesbayenne. Si l'on veut se rappeler les traits qui caractérisent l'économie rurale dans les terres sablonneuses de la Campine, on sera frappé à bon droit du contraste que présentent ces deux districts agricoles. Dans la Campine, où le cultivateur avait à faire valoir un terrain maigre dépourvu des principes mêmes de la végétation, il lui a fallu accumuler sur les champs en exploitation tous les élémens organiques recueillis sur une grande étendue de bruyères, et entretenir de nombreux troupeaux de bêtes à cornes, afin de rassembler de grandes quantités d'engrais indispensables à la croissance des plantes qu'il cultive. Dans la région hesbayenne au contraire, où une argile féconde est disposée à produire de riches moissons, de forts attelages garnissent les fermes, et le labour est l'opération principale. Tandis que là une charrue légère, traînée par un seul bœuf, trace avec facilité un sillon profond dans le sable mobile, ici trois chevaux vigoureux ont peine à faire pénétrer un soc puissant dans une terre grasse, qui résiste à leurs efforts. Dans la Campine, le seigle est à peu près le seul grain qu'on récolte pour la subsistance de l'homme, et les secondes récoltes de fourrages occupent partout une place importante. Dans la Hesbaye, le froment domine, et les secondes récoltes sont inconnues. Il s'ensuit que d'un côté la principale denrée que l'agriculture livre au commerce est le beurre, et que de l'autre ce sont les céréales, les produits étant ainsi non moins divers que les méthodes mises en œuvre pour les obtenir. Nous ne pousserons pas plus loin ce parallèle. Il nous a suffi de montrer, par deux exemples significatifs, l'influence qu'exerce la constitution physique du sol sur les procédés de la culture. Sans doute, et nous n'avons eu garde de l'oublier, ces différences tendent à disparaître devant les perfectionnemens qui s'imposent partout au nom de la science, et qui tiennent peu de compte des diversités naturelles; mais il est d'autant plus intéressant de les décrire pendant qu'elles subsistent, et de reproduire ainsi l'aspect général de l'économie rurale dans les différentes régions de la Belgique avant que celles-ci n'aient perdu les caractères particuliers qui les distinguent encore.

ÉMILE DE LAVELEYE.

Digitized by Google

SAINT-DOMINGUE

ET

LES NOUVEAUX INTÉRÊTS MARITIMES DE L'ESPAGNE

Aucune terre lointaine n'a peut-être le privilége d'occuper plus souvent l'attention de l'Europe que la belle île de la mer des Antilles qui dresse ses cimes verdoyantes entre Cuba et Porto-Rico, l'ancienne Hispaniola de Colomb, que nous ne pouvons nous déshabituer encore de nommer Saint-Domingue. Si confus et parfois si étranges que soient les événemens qui s'y accomplissent, jamais ils ne manquent d'exciter vivement notre sollicitude. C'est qu'indépendamment des souvenirs qui se rattachent à ce pays et qui vibrent encore dans les cœurs, indépendamment de cette curieuse tentative de civilisation africaine dont il est depuis longtemps le théâtre infécond, Saint-Domingue constitue un point maritime du premier ordre, que les nouvelles évolutions de la politique de l'Europe peuvent, dans un temps donné, replacer à son rang. Chacun en a le sentiment, et voilà pourquoi toute révolution haïtienne ou dominicaine a pour nous un degré particulier d'intérêt au milieu des crises relativement plus graves qu'on voit se succéder dans les républiques hispano-américaines. Ce sentiment est encore bien peu raisonné toutefois, s'il faut en juger par les impressions qui se manifestent au sujet du retour à son ancienne métropole de la partie espagnole de l'île, connue depuis ces dix-huit dernières années sous le nom de *République-Dominicaine* (1). N'avons-nous pas entendu invoquer le droit international de l'Europe aussi bien que la doc-

(1) Le manifeste de l'indépendance porte la date du 16 janvier 1844.

Digitized by Google

trine de Monroë contre cet acte si simple et si simplement accompli, hautement comparé aux attentats de Walker contre le Nicaragua et de Lopez contre Cuba! L'Espagne n'a-t-elle pas été dûment avertie de s'arrêter à ce premier pas, qui semble la ramener vers l'Amérique du Sud, sous peine de rappeler à la concorde et de coaliser contre elle les deux fractions aujourd'hui divisées de l'Union américaine? Quant aux appréciations de la partie qui se croit le plus directement intéressée dans la question, c'est-à-dire de l'ancienne colonie française devenue république haïtienne, elles ne pouvaient certes moins faire que de se tenir à cette hauteur. Les plus vieilles dynasties de l'Europe succombant sous les coups de l'usurpation n'emploient pas une phraséologie plus solennelle et plus véhémente pour réserver leurs droits devant Dieu et devant les hommes que ne le fait le président Geffrard en cette circonstance. Après avoir exposé à sa manière l'annexion de la partie espagnole à la république haïtienne sous le gouvernement de Boyer et la scission de 1844 « qui n'a jamais été au fond qu'une querelle sur la forme du gouvernement, » la chancellerie de Port-au-Prince pose la question de la souveraineté du but avec une assurance qui révèle au moins une certaine étude de l'histoire contemporaine. Pour elle, « nul ne saurait contester qu'Haïti n'ait un intérêt majeur à ce qu'aucune puissance étrangère ne s'établisse dans la partie de l'est. Du moment que deux peuples habitent une même île, leurs destinées par rapport aux tentatives de l'étranger sont solidaires. L'existence politique de l'un est intimement liée à celle de l'autre, et ils sont tenus de se garantir l'un à l'autre leur mutuelle sûreté... » A cette déclaration de principes se joint une sorte de déclaration d'hostilités, car le gouvernement haïtien proclame que cette annexion, « trahison envers la patrie, œuvre du général Santana et de ses conseillers, rompt par le fait la trêve de cinq ans par laquelle la république de l'ouest venait de se lier à l'égard de celle de l'est, que le gouvernement haïtien se trouve affranchi par là de tout engagement et recouvre son ancienne liberté d'action, se réservant l'emploi de tous les moyens qui, suivant les circonstances, pourront être propres à sauvegarder et à garantir son plus précieux intérêt...» Cette protestation, qui conserve une certaine dignité dans son exagération, est accompagnée d'une adresse aux habitans de l'est conçue dans le langage le plus violent, et renfermant les imputations les plus injurieuses contre le président Pedro Santana, qui a dirigé ses compatriotes dans leur mouvement de retour vers l'ancienne métropole.

Une étude constamment suivie des faits qui se sont produits depuis ces dix-huit dernières années, tant à Saint-Domingue que dans les *états du golfe*, comme on dit de plus en plus depuis la scission

Digitized by Google

anglo-américaine, nous autorisera peut-être à envisager la question sous un tout autre jour que celui qui vient d'être indiqué. A nos yeux, ce n'est pas seulement au point de vue du droit international que le retour à l'Espagne de son ancienne colonie peut être défendu, c'est encore dans l'intérêt des populations qui l'ont accompli aussi bien que dans celui de l'ancienne partie française, qui pour le moment proteste officiellement contre cet acte. Enfin, à qui voudra sortir de la sphère purement locale et rattacher à la politique générale de l'Europe le fait d'histoire contemporaine dont nous venons d'être témoins, nous espérons faire comprendre que ce fait doit être accueilli avec satisfaction, et maintenu précisément parce qu'il est en harmonie avec les véritables tendances de cette politique.

Personne n'ignore, mais tout le monde a peut-être oublié que le célèbre établissement français de la seconde des Antilles s'est formé tout seul, et constitue ainsi la plus belle manifestation de l'initiative individuelle des temps modernes. Lorsqu'on jette les yeux sur une carte de l'ancienne Hispaniola, on suit pour ainsi dire de l'œil le travail d'envahissemens successifs des aventuriers français qui, descendant de la petite île de la Tortue, placée au nord-ouest, sur une terre occupée par la plus puissante nation du temps, ne purent se développer que sur une zone relativement étroite. N'avançant que la dague au poing et par voie de refoulement, pour employer une expression longtemps usitée dans notre Afrique française, ils aimaient mieux suivre le littoral que pénétrer trop avant dans l'intérieur. C'est ce qui explique la configuration topographique si particulière de l'ancienne colonie française : un long ruban maritime s'étendant du nord-ouest au sud-ouest et n'embrassant certainement pas le tiers du territoire total de l'île. Cette marche usurpatrice dura de 1630 à 1697, date du traité de Ryswick, qui reconnut enfin les droits de la France, et la rendit souveraine régulière de sa colonie de Saint-Domingue. Jusqu'alors, à chaque changement de gouverneur, les colons espagnols montaient à cheval et interrompaient la prescription en faisant une charge à fond sur les établissemens français les plus voisins de la frontière. Sans la reconnaissance accomplie par le traité de Ryswick, qui délimita l'occupation française en la légitimant, il est bien probable que, se trouvant trop à l'étroit sur le littoral, elle se fût peu à peu étendue en profondeur, et aurait fini par arriver jusqu'à Santo-Domingo.

On peut dire que les deux colonies, désormais amies, marchèrent d'un pas égal, l'une vers la prospérité, l'autre vers la déchéance. Il serait trop long d'énumérer les causes de cette diversité de fortune. Il suffira d'indiquer la principale, qui n'est autre que la fascination exercée sur tout Espagnol par la conquête du continent voisin. Cortez avait été greffier de la municipalité d'Azua, petite

Digitized by Google

ville voisine de Santo-Domingo. La merveilleuse fortune du grand *conquistador* fut un irrésistible aiguillon pour ceux qu'il avait laissés derrière lui, et l'immense empire continental aspira en quelque sorte les habitans de la colonie, comme il aspirait d'ailleurs ceux de la mère-patrie elle-même. L'atonie et la décadence succédèrent rapidement à une vitalité qui, moins de quatorze ans après l'occupation de Colomb, avait fondé quinze villes toutes peuplées de Castillans, ayant leurs priviléges et leurs armoiries, que l'historien Herrera nous a précieusement conservés.

Ce contraste si frappant dut naturellement faire naître l'idée de fusionner les deux colonies, dont l'une se fût ranimée au contact vivifiant de l'autre. Dès 1698, des ouvertures furent faites en ce sens à l'Espagne et reprises plusieurs fois à différentes époques; mais, dit un document qui en présente l'historique, « c'était la première conquête de l'Espagne dans le Nouveau-Monde : les cendres de Colomb y reposaient. Ferdinand s'était formellement engagé pour lui et ses successeurs à ne jamais la détacher de la couronne de Castille. L'amour-propre national attachait un grand prix à sa conservation, et la faisait regarder comme la pierre fondamentale de l'immense édifice de la puissance espagnole en Amérique... » Aussi ce ne fut qu'en 1795 que la république française, reprenant la pensée de Louis XIV, fit comprendre la cession de ce territoire dans le traité de Bâle, dont l'article 9 dispose qu'en échange des places prises par la France en Europe, et qu'elle restitue à l'Espagne, « le roi d'Espagne, pour lui et ses successeurs, cède et abandonne en toute propriété à la république française toute la partie espagnole de l'île de Saint-Domingue aux Antilles. » La clause relative à l'exécution de cette disposition du traité de Bâle disait que les généraux et commandans respectifs des deux territoires auraient à prendre les mesures nécessaires pour l'accomplissement de l'occupation française.

Cette dernière stipulation recélait, dans la simplicité de sa forme, l'épisode le plus curieux et le plus dramatique de cette période de notre histoire coloniale. Ce fut en effet le terrain où se livra la dernière lutte entre la légalité expirante du pouvoir métropolitain et la dictature envahissante de Toussaint-Louverture. Ce noir audacieux, qui, n'ayant pas encore levé ostensiblement l'étendard de la révolte, prétendait exercer son pouvoir au nom de la France, entreprit de mettre immédiatement à exécution la clause de cession et de prendre possession *pour la république française*... L'agent politique du directoire, qui comprit le but de cette comédie, voulut, d'accord avec l'Espagne, en prévenir le dénoûment. Il y dépensa les derniers restes de son pouvoir expirant, et ne put que prolonger un provisoire dont la France ne sut pas profiter. En 1801, Toussaint prit possession de

Digitized by Google

Santo-Domingo au milieu d'une consternation et d'une panique que quelques Français fidèles à la mère-patrie et dirigés par l'héroïque mulâtre Chanlatte s'efforcèrent en vain de dominer. Ce fut le 22 février que le représentant du roi d'Espagne, don Joachim Garcia, dernier gouverneur de la colonie, quitta cette terre que la politique de deux grands peuples n'avait pas su défendre contre les ruses d'un vieil Africain. Déjà précédemment une vague appréhension avait fait transférer le siége de l'*audience* royale à La Havane, et le peuple avait remarqué avec un certain effroi que le jour même où la justice, ce premier attribut de la domination européenne, s'exilait de cette terre, la charpente du vieux palais de Colomb s'écroulait avec fracas (1).

Lors de l'expédition du général Leclerc, en 1803, l'ancienne partie espagnole fut reprise sur Toussaint comme la partie française. Quand survinrent les désastres de cette expédition, dont les débuts avaient été si brillans, l'adjudant-général Ferrand, qui commandait la circonscription du nord, en apprenant la capitulation de Rochambeau dans Port-au-Prince, leva ses postes, encloua ses canons, et, par une marche rapide, se porta sur Santo-Domingo, où il s'enferma, après avoir dépossédé le général Kerverseau, qui y commandait. L'administration du général Ferrand, habile et paternelle, a laissé des souvenirs durables dans l'ancienne possession espagnole. Il eût certainement rallié tous les esprits à la domination française, si les deux nationalités coloniales eussent pu demeurer indifférentes aux grands démêlés qui divisaient leurs métropoles. En 1808, la junte de Séville, qui avait pris la direction du mouvement contre la France, fit signifier au gouverneur de Porto-Rico la déclaration de guerre qu'elle venait de lancer audacieusement à Napoléon, et lui ordonna d'agir en conséquence. L'ardente nationalité du peuple espagnol, sa haine vigoureuse de l'étranger, éclatèrent à Saint-Domingue comme dans les *sierras* de la Péninsule. L'insurrection, dirigée par un créole de vieille race espagnole, don Juan-Sanchez Ramirez, se répandit promptement. Vaincu par ce chef, au-devant duquel il s'était porté avec une poignée d'hommes, Ferrand se donna la mort, et laissa le commandement au général de brigade Barquier.

Alors commença, sous cet officier obscur et demeuré ignoré, cet héroïque siége de Santo-Domingo, qui serait certainement devenu mémorable s'il avait eu pour théâtre une ville de l'Europe. Bloquée

(1) Les colonies espagnoles du Nouveau-Monde étaient partagées en grandes circonscriptions judiciaires qui constituaient chacune une *audiencia*. — Le château de Colomb, qui s'élevait à quelques lieues de Santo-Domingo, et dont les murs subsistent encore, était une vigoureuse construction du XV[e] siècle. Le fait que nous venons de mentionner est confirmé par le témoignage de plusieurs écrivains et par le rapport du général Kerverseau au gouvernement français.

Digitized by Google

par les populations insurgées et par la flotte anglaise, qui vint leur prêter assistance, la ville succomba à la famine après des prodiges de courage. C'est par les nobles paroles du général anglais qui en prit possession que la France, absorbée dans sa grande lutte continentale, connut pour la première fois cet héroïsme lointain de ses enfans. Ce fut en 1809 que s'accomplit cet événement militaire, qui, grâce au concours de l'Angleterre son alliée d'alors, remit l'Espagne en possession de son ancienne colonie.

L'occupation espagnole à l'état de conquête dura jusqu'en 1814, époque où elle se trouva légalisée par l'article 8 du traité de Paris, dont la clause finale dispose que « sa majesté très chrétienne rétrocède en toute propriété et souveraineté à sa majesté très catholique la partie de Saint-Domingue cédée à la France par le traité de Bâle.» Cette reprise de possession n'entraîna aucun changement, aucune modification, qui fussent de nature à modifier l'état du pays : la mutuelle léthargie de la métropole et de la colonie (on sait ce qu'était alors l'Espagne) dura jusqu'à la plus prochaine révolution. Commencée en 1821, à l'exemple de ce qui se passait sur le continent voisin, où s'écroulait de toutes parts l'empire colonial de l'Espagne, elle se termina par l'annexion qu'accomplit l'année suivante le président Boyer, qui avait succédé à Pétion dans le gouvernement de l'ancienne partie française. Les écrivains haïtiens ont appelé cette prise de possession une *conquête des cœurs*, et la protestation du président Geffrard parle de « la libre et propre volonté des populations de l'est, qui ont, pendant vingt-deux ans, vécu de la même vie politique et sociale que celles de l'est... » Ce n'est là qu'une phraséologie de convention. La vérité est que l'occupation de la partie orientale s'accomplit alors par des procédés d'intimidation et de corruption qui ne différaient guère de ceux de Toussaint.

L'élite de la population émigra, dépouillée de ses biens par cette simple et commode mesure de la vérification des titres de propriété exigée de personnes qui n'en avaient jamais eu. L'Espagne en prit occasion de faire une démonstration conservatrice de ses droits. En 1830, un envoyé du roi Ferdinand, don Felipe de Castro, vint réclamer du gouvernement de Boyer une indemnité pour les colons expropriés, offrant de reconnaître à cette condition l'indépendance du territoire de l'est, comme la France avait reconnu, cinq années auparavant, celle du territoire de l'ouest; mais la mission que le cabinet de Madrid avait confiée à don Felipe de Castro n'était pas appuyée de toute une escadre comme celle dont le cabinet des Tuileries avait chargé le baron de Mackau : elle échoua. On s'y attendait certainement, et elle n'était évidemment qu'un prétexte et une occasion de protester diplomatiquement contre cette prise de pos-

Digitized by Google

session, vainement déguisée sous l'apparence d'un acte d'initiative nationale.

Pendant les vingt-deux ans que dura l'administration du général Boyer, la fusion put paraître réelle entre les deux anciennes colonies européennes de Saint-Domingue; mais elles ne faisaient que dormir de la même léthargie. On en eut la preuve lorsqu'en 1843 éclatèrent dans l'ouest contre le gouvernement présidentiel du successeur de Pétion les premiers mouvemens insurrectionnels qui déterminèrent sa chute. On vit alors en effet les habitans de l'ancienne audience espagnole se mettre en révolution pour leur propre compte sous la direction de l'un des grands propriétaires du pays, le même Pedro Santana qui achève aujourd'hui son œuvre intelligente et patriotique. C'est au cri caractéristique de *viva la virgen Maria!* que se levèrent les populations, et c'est dans leur langue reconquise (car elle avait fini par être proscrite) que fut publié le manifeste constitutif de la République-Dominicaine (1). Il faut lire ce document, longue énumération des violences commises, des spoliations subies, pour apprécier quel fut le caractère de la lutte où l'on ne veut voir aujourd'hui qu'une simple « querelle sur la forme du gouvernement. »

Nous ne retracerons pas l'historique des efforts incessans que firent les successeurs de Boyer pour reconquérir le territoire de l'est. Son éphémère vainqueur, le mulâtre Hérard Rivière, y devait succomber après quelques jours de gouvernement, comme vient d'y succomber l'Africain Soulouque après un véritable règne (2), et malgré l'intelligence et les sentimens de modération du titulaire actuel la concession d'une trêve de cinq ans est tout ce que « les conseils des puissances médiatrices » ont pu obtenir de son gouvernement en faveur de l'état voisin. C'est lui-même qui prend la peine de nous le dire dans sa protestation. Cet antagonisme se dessina comme spontanément dès l'origine, et dès l'origine, ce qu'on ne sait pas généralement, la faible population de l'est dut reconnaître son impuissance à constituer une nationalité véritablement indépendante. Il est d'abord constant qu'aussitôt après la révolution accomplie, des ouvertures furent portées à Cuba, et plus tard jusqu'à Madrid, et nous ne croyons pas nous tromper en avançant que celui que l'on appelle un peu naïvement aujourd'hui le chef du parti français, l'ancien président Baëz, fut, con-

(1) L'origine du mot *dominicaine* est la même que celle de Santo-Domingo. Cette ville, bâtie en 1494, s'appela d'abord *Nouvelle-Isabelle;* puis, en mémoire de Dominique Colomb (en espagnol *Domingo*), père du grand Christophe, elle fut appelée Santo-Domingo, et finit par donner son nom à l'île entière.

(2) Voyez, sur cette période de l'histoire haïtienne, la *Revue* du 15 novembre 1844, et sur l'invasion de Soulouque dans la République-Dominicaine, les études de M. d'Alaux, *Revue* du 15 avril et du 1er mai 1851.

Digitized by Google

jointement avec Santana, chargé de cette négociation. Personne n'a oublié quel était alors l'affaiblissement de l'Espagne : absorbée dans les luttes intestines, elle ne pouvait songer à se créer de lointaines affaires. Éconduits de ce côté, les Dominicains se tournèrent vers la France, représentée dans ces parages par deux hommes entreprenans et énergiques, l'amiral de Mosges et le consul-général Levasseur, dont l'intervention n'avait jamais fait défaut dans les momens critiques. Alors se produisit un épisode assez curieux de notre histoire diplomatique. De véritables négociations, toujours conduites par Santana et Baëz, s'ouvrirent avec le consulat français de Port-au-Prince. Non-seulement elles furent accueillies par notre agent, mais, avec une intelligence qui l'honore, il comprit que la plus saine condition de succès était l'accession du président haïtien. Le vieux noir Guerrier venait d'être proclamé. Notre consul parvint à obtenir sa secrète adhésion sous la seule condition que l'esclavage ne serait jamais rétabli dans la partie qu'il s'agissait d'annexer. Il est certain que l'initiative prise par le consul-général de France fut approuvée par son gouvernement, que des ordres furent donnés à l'amiral de Mosges de rallier Saint-Domingue avec toute la station navale du golfe du Mexique, et de proclamer l'annexion de la partie espagnole à la France. Ce qui est non moins certain, c'est que ce mouvement fut effectué, et que nos deux agens arrêtaient entre eux les dernières dispositions d'exécution lorsque des contre-ordres leur arrivèrent. L'affaire s'était ébruitée, et avait pris aussitôt un caractère international qui n'avait pas permis d'aller plus avant sans compromettre de plus graves intérêts. Plusieurs fois depuis lors cette idée fut reprise, et notamment, croyons-nous, en 1848, par l'ex-président Baëz, qui se trouvait à Paris et se mit en rapport avec le gouvernement français; mais les préoccupations intérieures étaient évidemment trop grandes. La France se contenta de reconnaître la nouvelle république et de donner l'*exequatur* à son consul.

Désespérant de l'Espagne et de la France, la population de l'est finit par songer aux États-Unis. Son antipathie de race latine pour l'Anglo-Saxon se trouvait comme tempérée par le voisinage, les relations de chaque jour. C'était au moment où la politique de la Maison-Blanche proclamait ses étranges doctrines sur l'utilité et la convenance de l'annexion de Cuba. L'heure était propice. Il y eut des menées vivement conduites par un agent habile. Abandonnées, reprises, poussées même jusqu'à la signature d'un traité heureusement non ratifié, le tout au milieu de luttes, de compétitions personnelles, elles eussent infailliblement abouti sans la mémorable diversion que vint créer la rupture de l'union américaine.

On assure que Santana fut lui-même le promoteur originaire de ce mouvement nouveau, et on lui reproche en termes injurieux la

Digitized by Google

versatilité que ce revirement semble révéler. Il suffit de soumettre à un examen impartial les faits aujourd'hui connus pour sainement juger sa conduite et comprendre que, toute la pensée politique du *libertador* de 1843 se résumant dans la résolution bien arrêtée de soustraire son pays au joug haïtien, il a dû chercher à faire non pas le mieux, mais le moins mal possible dans cette voie. Repoussé par l'Espagne et la France, il se tourne vers l'Union américaine; mais à peine a-t-il la révélation qu'un changement dans les circonstances politiques a rendu l'ancienne métropole accessible, qu'il fait une volte subite et revient à elle. Cette prétendue versatilité est donc au contraire la manifestation d'une volonté des plus persistantes. Il faut d'ailleurs constater un fait significatif qui a dû donner à penser au président Santana. En 1856 (nous aurons à revenir sur ce point), l'Espagne avait reconnu à certaines conditions l'indépendance de son ancienne colonie. L'une de ces conditions était ce qu'on a nommé la clause de l'*immatriculation*, qui permettait aux natifs d'origine espagnole de recouvrer leur nationalité castillane moyennant certaine déclaration à faire sur des registres spéciaux. L'élite de la population s'empressa de se faire immatriculer, manifestant ainsi hautement sa sympathie pour son ancienne métropole. Cette sorte de rapatriement alla si loin que le gouvernement se vit un moment obligé de choisir pour ministres de la république ces *matriculados* qui avaient perdu leur nationalité dominicaine. Il paraît hors de doute que c'est ce mouvement qui, après avoir vivement froissé d'abord Santana, a fini par le convaincre et l'entraîner. Est-il rien de plus légitime dans nos idées actuelles qu'un revirement ainsi motivé? Malgré la mobilité trop habituelle à cette population, elle nous montre par sa conduite actuelle qu'elle est du moins restée fidèle à l'esprit de cette première manifestation. Jamais en effet révolution n'a été plus pacifiquement accomplie que celle qui vient de réincorporer la colonie à sa métropole. Une simple proclamation a suffi pour faire arborer partout le drapeau de Castille (1), et les forces mili-

(1) Il n'est pas sans intérêt de reproduire cette proclamation, dont le langage élevé prouve qu'il y a encore du pur sang castillan chez ces descendans des premiers colonisateurs du Nouveau-Monde :

« Dans la très noble et très loyale cité de Santo-Domingo, le dix-huitième jour du mois de mars 1861, nous, soussignés, réunis dans la salle du palais de justice de cette capitale, déclarons que, par notre libre et spontanée volonté, en notre propre nom comme en celui de ceux qui nous ont conféré le pouvoir de le faire, nous proclamons solennellement pour notre reine et souveraine la très haute princesse doña Isabelle II, déposant entre ses mains la souveraineté que nous avons exercée jusqu'à ce jour en qualité de membres de la République-Dominicaine.

« Nous déclarons en outre que c'est par notre libre et spontanée volonté, comme par celle du peuple dont nous sommes ici les représentans, que nous voulons que tout le territoire de la république soit annexé à la couronne de Castille, à laquelle il appartenait avant le traité du 18 février 1856, en vertu duquel sa majesté catholique reconnais-

Digitized by Google

taires ultérieurement arrivées de La Havane n'ont eu jusqu'ici à le défendre contre aucune agression.

En présence d'une pareille unanimité, le gouvernement espagnol n'avait évidemment pas deux partis à prendre : il a fait diplomatiquement connaître qu'il acceptait cette demande générale d'annexion, et la *Gazette officielle* de Madrid vient de publier, précédé d'un rapport étendu signé du président du conseil, le décret qui proclame la prise de possession. On peut relever dans ce rapport plus d'une témérité de langage, — par exemple *une île espagnole* venant déposer aux pieds du trône la souveraineté que la reine lui a reconnue il y a quelques années, puis la plaie de l'esclavage présentée « comme indispensable aux autres colonies, etc.; » mais on ne saurait lui contester ces deux qualités : qu'il présente un exact exposé des faits, et qu'il est par cet exposé même un éclatant hommage rendu aux principes de droit international que l'on reproche à l'Espagne de violer en cette circonstance.

Tels sont les faits qui ont précédé la situation actuelle dans la partie espagnole de l'île. C'est cette situation même qu'il faut maintenant examiner de plus près, en complétant notre résumé par le tableau de l'ancienne partie française.

En Haïti, *le noir règne et ne gouverne pas*... Pour qui sait la comprendre, cette saillie de l'un de nos consuls renferme toute la situation : c'est l'antagonisme des Africains et des sang-mêlé, antagonisme qui, dès les premiers jours de l'expulsion des blancs, s'est personnifié dans le noir Toussaint et dans le mulâtre Rigaud, lutte parfois terrible et sanglante, parfois dissimulée et latente, mais toujours réelle, toujours vivace. « Le noir règne et ne gouverne pas, » cela signifie que l'oligarchie mulâtre, qui comprend qu'elle ne peut monter au pouvoir sans être brisée par la démocratie noire, s'épuise en combinaisons pour gouverner par elle et derrière elle. Dès que le mulâtre se révèle, dès qu'il donne signe de vie politique, les prisons s'ouvrent, les hécatombes commencent. On ne saurait croire tout ce que le président Boyer, homme d'une véritable intelligence, déploya de talent, de ruse, nous dirions presque de génie, pour se faire oublier, en un mot pour *ne pas gouverner*. C'est là le secret de cette léthargie de vingt-cinq ans que nous avons constatée.

Son vainqueur et successeur, Hérard-Rivière, ne put supporter le rôle au-delà de quelques mois. C'est surtout à partir de ce dernier

sait comme indépendant l'état qui aujourd'hui, de sa propre volonté et spontanément, la reconnaît de nouveau comme sa souveraine légitime. En foi de quoi nous avons signé en due forme de nos propres mains.

« Pedro Santana, Antonio A. Alfau, Jacinto de Castro,
Felipe Fernandez D. de Castro. »

Digitized by Google

et éclatant échec que se dessine plus nettement la politique d'effacement spirituellement résumée dans le mot de notre consul. Guerrier, Pierrot, Riché, vieux noirs abrutis, furent des choix excellens dans l'esprit de cette politique. Le dernier inspira sans doute un moment quelques inquiétudes ; mais il s'éteignit bientôt au milieu des sensuelles jouissances dont on avait pris soin d'enguirlander sa vie. Soulouque, son successeur, donna durant quelque temps les plus belles espérances : d'une ignorance enfantine, aimant la parade et les futilités du pouvoir, il semblait fait tout exprès pour le rôle qui lui était destiné. On sait comment ce Néron africain, répudiant tout à coup cette première partie de son règne, révéla au monde le terrible Faustin I[er] en envoyant à la mort ses Sénèque et ses Burrhus mulâtres. La caste entière y eût passé, si l'un de ses derniers survivans n'eût renversé le tyran juste au moment où il venait de prononcer son arrêt de mort. La présidence de Geffrard est donc, par le fait, une nouvelle tentative de gouvernement direct que font les sang-mêlé, tentative évidemment imposée par des circonstances de force majeure, par un suprême effort du sentiment de conservation.

Comme toujours, ce gouvernement nouveau s'est inauguré par une foule de lois et de proclamations plus libérales les unes que les autres, et comme toujours l'Europe a battu des mains à ces manifestations qui promettent de « faire entrer Haïti dans une voie nouvelle. » Le président Geffrard paraît être un homme intelligent ; il serait difficile de ne pas admirer l'énergie morale dont il a fait preuve dès son avénement au milieu des plus douloureuses circonstances ; enfin nous le croyons doué des meilleures intentions. Néanmoins, et plus de deux ans d'exercice du pouvoir ne le prouvent déjà que trop, Geffrard ne fera pas plus que ses prédécesseurs. On peut comparer son gouvernement à celui du sultan et dire de ses prescriptions libérales ce qu'on a dit ici même avec tant de justesse des réformes financières de la Turquie : le président mulâtre *tapisse sur l'Europe*. Il n'a rien fait et ne peut rien faire. Il est destiné à tourner dans ce cercle énervant et fatal où Pétion s'est éteint de consomption et de dégoût, où Boyer n'a pu se maintenir qu'à force d'effacement, et qu'Hérard a dû franchir au péril de sa vie après quelques mois d'étouffement et de lutte. — Oppression et impuissance, tel est le rôle de la démocratie noire à Haïti ; libéralisme et impuissance, tel est celui de l'oligarchie mulâtre. Il faut avoir le courage de le reconnaître aujourd'hui qu'on n'a plus aucune raison philanthropique pour essayer de se le dissimuler, ce peuple n'a tenu aucune des promesses dont la France libérale s'était plu à entourer son berceau. Jamais nationalité naissante ne fut plus favorisée que la sienne. « Tout existait, dit un écrivain contemporain de sa première éman-

Digitized by Google

cipation; il n'y avait rien à créer, il ne s'agissait que de prendre... » Tout existait en effet, jusqu'au crédit extérieur, qui, au moment de la reconnaissance officielle de 1825, présenta cette singularité d'être coté à la Bourse de Paris au-dessus de celui de la France elle-même. Longtemps l'on prétendit que cette reconnaissance diplomatique manquait seule au développement de ces magnifiques élémens de prospérité. Plus tard, lorsque vinrent les premières déceptions, on les attribua à la compression morale qu'exerçait le caractère conditionnel que l'ordonnance de 1825 mettait à cette reconnaissance. La France, toujours faible ou toujours dupe, fit disparaître cette clause résolutoire par le traité de 1838, l'un des actes les moins heureux de la politique du dernier règne. Qu'est-il enfin sorti de cette autonomie définitive si ardemment et si habilement poursuivie? On peut dire qu'il y a unanimité chez tous les écrivains qui se sont posé cette question, à quelque opinion qu'ils appartiennent : « Les campagnes d'Haïti sont mortes, lisons-nous dans un écrit publié en 1842. Là où l'esclavage faisait des tonnes de sucre par milliers, on ne fait plus que quelques vivres et du sirop pour en fabriquer du tafia. Le vivace bois de bayaonde couvre de ses épines les carrés de cannes, les prés, les pâturages, désertés par la main de l'homme; il envahit les bourgs et vient jusqu'au sein des villes croître au milieu des décombres comme pour insulter les citadins... » Une publication qui ne remonte qu'à l'année dernière, et qui sous une forme souvent bizarre présente un excellent aperçu de la situation politique et économique de la république, s'exprime absolument dans le même sens sur cet envahissement de la luxuriante végétation des tropiques, qui semble « un concert ironique de la nature célébrant l'absence du travail. » Mais les voyageurs européens ne sont pas les seuls à constater cette situation. « Qu'on observe bien les faits qui se passent chez nous, disait naguère un journal de Port-au-Prince dans un accès de franchise, et que l'on se demande si en raison de nos premiers pas dans la carrière notre marche ne s'est pas constamment ralentie; que l'on se demande s'il ne ressort pas de l'état des choses les plus vitales de notre civilisation que le pays est frappé d'immobilité et même de déchéance. »

Si de l'ancienne colonie française on revient à la partie espagnole pour essayer de l'étudier au point de vue économique, on est également frappé de la grande tâche qui s'offre à l'activité humaine et qui attend encore qu'un pouvoir vigoureux sache la remplir. L'*audiencia* de Saint-Domingue, l'un des plus beaux territoires du Nouveau-Monde, présente une étendue de 3,200 lieues carrées, dont 2,700 de surface plane et 400 de montagnes. Tandis que, plus heureusement douées que celles de l'ouest, les montagnes de la partie orientale offrent presque partout un sol propre à la culture, ses plai-

Digitized by Google

nes sont comme un magnifique appel jeté par la nature aux forces productives de l'homme. Depuis Colomb, qui, allant visiter les mines de Cibao, laissa dans son enthousiasme le nom de *Vega real* à l'immense nappe de verdure qu'il découvrit des hauteurs de Monte-Christo, il n'est pas un voyageur, pas un écrivain qui, en parlant de l'ancienne *audience*, ne se soit exprimé avec admiration sur l'étendue et la splendide fécondité de ses plaines. Autour du Cibao, dont le sombre groupe domine le pays, rayonnent jusqu'à quatorze chaînes distinctes qui courent dans toutes les directions. C'est entre ces montagnes, qui les abritent de leurs cimes et les fécondent de leurs eaux, que les *vegas* de l'est descendent en s'élargissant vers la mer, comme ces grands fleuves dont l'embouchure ressemble à un océan. Parmi ces plaines, les principales sont : celle que Colomb a si justement appelée *royale*, celle de Neybo, que traverse une rivière navigable, et qui, au dire de Moreau de Saint-Méry, pourrait contenir cent cinquante sucreries; celle d'Azua, qui offre une superficie de près de quatre-vingts lieues carrées; celle de San-Raphael, dont les gras pâturages, élevés à cinq cents toises au-dessus du niveau de la mer, approvisionnaient de bestiaux presque toute la partie française; celle de Santo-Domingo, qui entoure la capitale; celle de la Zayna, qui, aux temps prospères de la première colonisation, rapportait plus à la métropole que la province entière n'a depuis rapporté, et tant d'autres dont l'étendue égale la fécondité.

Ce sol est propre à toutes ces riches cultures qui rendent les colonies intertropicales si précieuses à leur métropole. L'étendue de sa surface et la variété de ses zones permettent d'offrir les ressources de l'assolement à ces plantes délicates qui, après avoir précédé la canne dans les petites Antilles, ont été comme étouffées par elle dans les limites trop resserrées de leur territoire. Tandis que dans les îles du Vent les arbres à épices ne sont plus que l'ornement de quelques jardins, que l'indigotier végète çà et là à l'état sauvage, que le cacaoyer suffit à peine à la consommation locale; enfin tandis que le cotonnier y a presque entièrement disparu et que le cafier disparaît chaque jour, le voyageur qui traverse la partie orientale de Saint-Domingue est arrêté dans sa marche par les pousses vigoureuses et désordonnées de ces arbustes, qui se dressent comme des futaies sous l'action puissante d'une terre redevenue vierge. Nous avons à peine besoin de parler de ces bois d'ébénisterie dont les essences, si nombreuses et si belles, défraient depuis près d'un siècle le luxe du monde entier, en suffisant à toutes les fantaisies de la mode. Disons cependant que c'est de la partie espagnole que sortent les coupes les plus riches et les plus recherchées de l'ouvrier européen. Aucun canton de l'île ne fournit un bois égal aux billes

Digitized by Google

striées de l'acajou d'Azua, pas plus qu'aucune forêt n'égale celle d'Yuna pour la magnificence de ses cèdres et de ses ébéniers. Ce n'est pas seulement par les espèces propres aux fins ouvrages d'ameublement que se recommande cette terre privilégiée: on y trouve en abondance celles qu'exige la grande construction navale. C'est ce que constate, d'une manière aujourd'hui fort intéressante pour l'Espagne, une exploration exécutée par un ingénieur français au moment de la cession de 1795, et dont le récit se trouve dans les papiers du département de la marine.

Ce qui, au même point de vue, présente un intérêt encore supérieur pour l'Espagne, c'est l'importance maritime de certaines parties du littoral. Les ports sont à la vérité moins nombreux dans la colonie espagnole que dans l'ancienne province française, et ceux de la côte septentrionale, parmi lesquels sont Santiago et Puerto-Plate, n'offrent en général que des abris peu sûrs et des fonds de mauvaise tenue. C'est à l'est et au sud, c'est à Santo-Domingo et à Samana qu'il faut descendre pour trouver des ports véritablement dignes de ce nom. La capitale espagnole est assise au pied du delta que dessinent, en se joignant à une lieue de la mer, les deux grandes rivières Isabelle et Ozama. Ces deux courans principaux, que de nombreux affluens ont grossis dans leur cours, forment, en mêlant leurs eaux, une nappe immense qu'encaissent de chaque côté des roches perpendiculaires qui s'élèvent parfois jusqu'à une hauteur de vingt pieds. Lorsque seront faits certains travaux que réclame l'embouchure de l'Ozama, ce bassin naturel aura pris toute l'importance qu'il peut avoir dans le mouvement maritime de ces parages. C'est là que fut le secret de la splendeur de cette métropole espagnole du Nouveau-Monde, au temps où Fernandez Oviedo disait à Charles-Quint « qu'il n'y avait pas une ville en Espagne qui méritât de lui être préférée, soit pour le sol, soit pour l'agrément de sa situation, soit pour la beauté de ses rues et de ses places, soit enfin pour le charme de ses environs, et que sa majesté impériale logeait quelquefois dans des palais moins commodes, moins vastes et moins riches que plusieurs de ses édifices. »

La presqu'île de Samana, dont la côte sud forme, avec celle de Samana-la-Mare, la vaste baie qui porte son nom, s'étend de l'ouest à l'est sur une longueur de quinze lieues et une largeur qui varie de deux à cinq. Sa configuration est telle qu'elle fut longtemps prise pour une île. Aussi le bassin qu'elle forme est-il l'un des plus magnifiquement circonscrits qui existent dans le monde entier, et il suffit d'étudier un peu la carte pour comprendre comment et pourquoi Samana a été de tout temps l'objet de la convoitise de tous les hommes de mer qui ont navigué dans ces parages. Située à l'extrémité orientale de l'île et placée ainsi sous le souffle de l'est, qui est

Digitized by Google

la brise régulière de ces latitudes, elle est au vent de Cuba, de la Jamaïque et de tout le golfe du Mexique. Ce qui est de plus infiniment remarquable et achève de déterminer en quelque sorte la prédestination maritime de ce beau centre, c'est la richesse de son territoire en matériaux propres à la construction navale. Non-seulement la presqu'île est dans toute son étendue splendidement boisée, mais l'Yuna, grande artère qui vient aboutir à la baie, et dont les eaux sont navigables à plus de vingt lieues dans les terres, offre son courant au transport des pins, des cèdres et des bois de toute sorte qui ombragent ses bords. Le gayac, les résines, le fer, dont cette partie de l'île abonde, le cuivre de la mine de Maymon, le charbon de terre, dont des gisemens ont été découverts, peuvent également arriver par cette voie.

Ce beau et vaste pays n'est occupé que par une population de cent ou cent vingt mille âmes. C'est le résultat, non pas seulement de la cause originaire indiquée plus haut, mais encore des nombreuses perturbations subies depuis l'acte de cession à la France. La partie la plus saine de cette population, celle que le machiavélisme du gouvernement de Boyer ne poussa pas dans les colonies voisines lors de l'occupation de 1822, se retira dans l'intérieur des terres, surtout vers le nord-est, où s'étend le beau pays de Cibao. C'est dans ce noyau, d'environ cinquante mille individus, que se sont principalement concentrés l'énergie vitale du pays, le sentiment de la race, enfin la pureté de la race elle-même. Il ne faut d'ailleurs rien exagérer de ce côté : cette pureté est loin d'être générale, et c'est le sang métis qui domine, mais avec ce caractère particulier que dans la partie espagnole de Saint-Domingue, où l'élément aborigène se maintint assez longtemps et où l'élément africain fut toujours très faible, c'est entre Européens et Caraïbes que les croisemens eurent lieu. Or, le principe de la liberté originelle du Caraïbe se trouvant écrit et proclamé dans tous les actes de la colonisation, les familles qui descendent de ces unions, que la loi ne défendait pas de légitimer, sont très fières de leur double consanguinité. Pedro Santana se vante d'appartenir à cette descendance, dont le rôle est d'ailleurs aujourd'hui si marqué dans les républiques de l'Amérique du Sud. Il serait difficile de se faire une juste idée du degré de misère matérielle où est tombée une population si intéressante, sans cesse détournée de ses travaux pour courir à la frontière. Pas un mot n'est à retrancher de la partie du rapport du maréchal O'Donnell qui en fait le tableau. Abîmée dans les luttes intestines, dévorée par la plaie du papier-monnaie, on n'a lieu de s'étonner que d'une chose : c'est qu'elle n'ait pas succombé avant d'être à même d'exécuter la résolution qui vient de la sauver.

Que diraient les publicistes qui attaquent si vivement aujourd'hui

Digitized by Google

la pupulation dominicaine pour avoir pris cette résolution, si un jour la partie française s'avisait de suivre son exemple? Et pourquoi ne pas avouer que cette éventualité est une de celles qui frappent le plus particulièrement dans cette question? Oui, nous sommes convaincu que la France recueillera un jour de ce côté ce que son généreux libéralisme a depuis longtemps semé. Ce n'est pas en vain qu'elle se montre de tous les pays le moins exempt du préjugé de la couleur; ce n'est pas en vain que, l'esclavage une fois aboli dans ses colonies, elle s'est empressée d'appeler à la dignité des fonctions publiques tous ceux de la race naguère avilie qui s'étaient d'avance émancipés par l'éducation. Il n'y a, croyons-nous, aucune témérité à prévoir qu'il arrivera un jour où, sans secousse, sans violence, l'ancienne colonie française de Saint-Domingue fera reparaître les couleurs de la mère-patrie sur le sommet de ses édifices et appellera dans ses rades la station navale des Antilles françaises. Supposons que ce double mouvement s'accomplisse: voilà les ressources financières et administratives de deux grands peuples rendues dans des conditions nouvelles à l'un des plus beaux pays du monde; voilà la civilisation de l'Europe qui, amendée par la longue, mais juste expiation des fautes commises, reprend possession d'une terre que seule elle peut aujourd'hui féconder. Que l'on se place à ce point de vue, et on trouvera un double intérêt dans les dernières considérations qu'il reste à dégager de ce rapide exposé.

En quoi le retour du territoire oriental de Saint-Domingue à l'Espagne porte-t-il atteinte au droit international résultant des faits historiques qui viennent d'être résumés? Nous comprendrions jusqu'à un certain point les protestations du gouvernement de Port-au-Prince, si ce retour à la mère-patrie s'était opéré durant la période d'annexion de vingt-deux ans dont nous avons parlé. Et encore, puisque cette annexion n'avait été qu'une « conquête des cœurs, » comme on l'a si heureusement dit, il y aurait lieu de se demander si elle constituait une union indissoluble, une union fédérale dans le sens que les déclarations de M. Lincoln précisent aujourd'hui pour le besoin de sa lutte avec les séparatistes du sud. Certes il serait possible d'établir dans les formes une différence bien sensible entre les deux situations : d'un côté un lien de droit formulé dans une constitution célèbre, connue du monde entier, de l'autre un fait moitié violent, moitié dolosif, sourdement subi plutôt que constitutionnellement accepté; mais cette discussion conduirait trop loin. Mieux vaut s'en tenir aux actes mêmes de la chancellerie de Port-au-Prince et lui dire que c'est précisément parce que les états de l'Europe ont reconnu l'indépendance de l'état dominicain qu'ils ne peuvent donner efficacement acte au président haïtien de sa protestation solennelle. Cette reconnaissance, faite en dépit des revendications armées de Soulouque, en dépit des réserves écrites de Geffrard, que prouve-t-elle

Digitized by Google

sinon qu'aucun cabinet digne de ce nom n'a jamais admis la légitimité indissoluble du lien créé en 1822? Si, pour repousser les ouvertures faites par le cabinet de Madrid en 1830, on a excipé de l'indépendance de fait seulement qui existait depuis huit ans, comment ne comprend-on pas que l'indépendance de droit dont on prétend exciper aujourd'hui crée une situation diamétralement opposée et infiniment plus favorable? Voilà une province qui a été libre de se donner à vous, qui s'en est ensuite séparée pour s'ériger en état indépendant. Elle s'est maintenue telle pendant dix-huit ans et a fait admettre son autonomie par les autres nations. En vertu de cette autonomie, elle se fond dans un autre état. Qui peut y trouver à redire? Certes les règles du juste et de l'injuste sont les mêmes pour tous, pour les faibles comme pour les forts; mais le droit international n'est pas un formulaire de juge de paix : il se compose de principes généraux dont la saine application ne peut se dégager que de la pondération des droits, des intérêts et des convenances du plus grand nombre. A quel esprit impartial fera-t-on jamais accepter cette exagération, que « la prise de possession de l'est par l'Espagne est un fait aussi énorme que si elle eût été effectuée par la France ou par l'Angleterre? » N'est-ce donc rien que les liens d'une commune origine, que cette filiation qui se maintient peut-être plus vivace et plus marquée dans les populations que chez les individus, héroïque sentimentalité contre laquelle, Dieu merci! ne prévaudront jamais tout à fait ni les roueries de la politique ni les violences de la conquête? Vous dites que le fait est aussi énorme venant de l'Espagne que venant de la France ou de l'Angleterre : que les registres d'immatriculation s'ouvrent pour revendiquer la nationalité française ou anglaise, et vous verrez quel sera comparativement le nombre des inscrits!... Le fait auquel nous faisons allusion et les aspirations qu'il révèle seront certainement la vraie réponse de l'Europe en cette affaire, car enfin, il faut bien le dire puisqu'on paraît ne pas en avoir le sentiment à Port-au-Prince, les chancelleries européennes ne peuvent considérer l'unité de la république haïtienne comme indispensable à l'équilibre politique du monde. Toute cette doctrine de la solidarité des intérêts de deux peuples habitant la même île ne saurait sincèrement les toucher, lorsqu'elles n'ont qu'à se reporter vers le passé pour se rappeler que, la possession de la France une fois régularisée par le traité de Ryswick, les deux nationalités espagnole et française ont parfaitement vécu côte à côte sur cette même terre jusqu'aux grandes commotions de 93.

Quant aux chancelleries des deux républiques anglo-américaines, aujourd'hui armées l'une contre l'autre, il n'est que trop clair qu'elles ne peuvent guère envisager les choses ainsi. En effet, d'accord avec les publicistes qui le rappellent à la doctrine de Monroë, le cabinet

Digitized by Google

de M. Lincoln a déjà protesté contre l'acte important qui vient de s'accomplir; celui de M. Jefferson Davis, le président du sud, ne saurait manquer de l'imiter. Cette attitude des républiques anglo-américaines est l'un des côtés les plus intéressans de l'affaire, et cela précisément parce qu'elle met en relief le premier échec que va subir ce que l'on est convenu d'appeler la *doctrine de Monroë*. Ce prétendu droit international, qui n'a jamais été proclamé que par ceux qui l'ont inventé, se résume, comme on sait, dans cette pensée que l'Amérique doit être aux Américains. Tout donne à supposer que l'homme d'état qui la formula entendait seulement parler de l'agglomération anglo-américaine envisagée au point de vue de certaines éventualités; mais l'esprit moderne n'a pas tardé à lui donner une tout autre portée. Or, quoi qu'on puisse penser de l'intervention de M. Lincoln, qui n'a sans doute pas voulu avoir l'air de déserter dès son avénement les traditions de la Maison-Blanche, cette portée se résume surtout dans l'extension de l'esclavage. Oui, M. A. de Gasparin vient de le démontrer clairement dans le généreux écrit qui jette une si triste lumière sur la situation et les tendances de la nouvelle fédération du sud, *l'Amérique aux Américains* n'a jamais signifié dans ces derniers temps que l'Amérique aux esclavagistes. C'est pour la doctrine de Monroë qu'on a fait la première guerre du Mexique, et indigné l'Europe en convertissant le libre Texas en état à esclaves; c'est pour elle qu'on a lancé Lopez sur Cuba jusqu'à ce que mort s'ensuivît, Cuba pouvant faire un magnifique état à esclaves; c'est pour elle et pour son plus grand honneur qu'on tient à ce que le Mexique soit laissé dans cette sanglante agonie, qui est la honte de notre époque, le Mexique pouvant former à un moment donné quatre magnifiques états à esclaves. C'est pour elle enfin, il n'en faut pas douter, que se sont nouées à Santo-Domingo les menées qui ont failli aboutir. Or il n'est pas démontré (et ici nous différons d'avis avec M. de Gasparin) que la fédération esclavagiste du sud soit mort-née. Il n'est pas démontré qu'une résipiscence plus ou moins prochaine doive être pour elle la seule issue de la crise où elle s'est si aveuglément précipitée. L'audace de ses résolutions, l'habileté de sa conduite, ses premiers avantages, les ressources dont elle dispose, bien des causes enfin peuvent concourir à lui constituer au moins pour un temps une existence nationale. Eh bien! que cette existence s'établisse, et la doctrine de Monroë va commencer avant longtemps son œuvre de propagande et de conquête. Pourrait-on admettre qu'une pareille éventualité ne dût pas préoccuper sérieusement l'Europe? « Pour Dieu! ne nous mêlons pas à tout cela! » a dit lord John Russell. C'est là un conseil qui a pu être bon dans un moment donné; mais qu'il nous soit permis de croire que lord John, en parlant ainsi, n'exprimait pas la

Digitized by Google

véritable politique du peuple qui a offert au monde le mémorable exemple de l'abolition de l'esclavage africain. Il y a une grande lutte à engager maintenant contre l'esclavage. Dans cette lutte, l'Espagne ne peut-elle être opposée à la nouvelle fédération du sud? L'Amérique espagnole même ne peut-elle être rouverte à son ancienne métropole? Un jour ou l'autre, ces questions peuvent se poser, et il n'est plus permis d'en écarter la discussion comme inopportune.

Que l'on compare les situations, et, avec un léger effort de libre examen, on comprendra facilement que la séparation dont Bolivar s'est fait le héros n'a plus véritablement désormais raison d'être. A une Espagne absolutiste, affaiblie, croupissant dans les plus vieilles traditions de son passé colonial, a succédé une Espagne jeune, libérale, se fortifiant chaque jour dans la pratique généreuse des libertés constitutionnelles, une Espagne enfin qui se prépare à reprendre sa place parmi les grandes puissances européennes. Rappelons à la modestie nationale les écrivains français qui parlent du « joug colonial de l'Espagne » en leur disant que les colonies espagnoles sont depuis longtemps, sous le rapport économique, presque aussi libres que celles de la libre Angleterre, tandis que la France en est encore à dégager les siennes du cruel monopole imaginé par Colbert. Sincèrement, croit-on qu'il n'y aurait pas plus de dignité et de profit pour le Mexique à redevenir librement une province de l'Espagne constitutionnelle que d'achever de s'épuiser dans des luttes fratricides, le jouet des ambitions les plus subalternes, la proie des aventuriers les plus obscurs?... Ce que nous disons pour le Mexique, pourquoi ne le dirait-on pas pour la Colombie, pour le Pérou, enfin pour toutes les républiques indépendantes d'Amérique, d'origine espagnole, dont prétend arguer le manifeste de Port-au-Prince?... Qui peut dire s'il n'arrivera pas un temps, — et ce serait là une des belles œuvres de la liberté, — où ces filles prématurément émancipées d'une métropole alors impuissante rougiront de leur dépravante atonie, et, suivant l'exemple que vient de donner la plus chétive d'entre elles, réclameront spontanément les priviléges de leur vieille nationalité, redevenue forte et glorieuse?

Sans doute, qui pourrait le méconnaître? le temps de cette reconstitution nationale n'est pas arrivé. L'Espagne doit se préparer à la grande tâche qui paraît lui être dévolue, en se fortifiant chez elle par le développement de ses institutions, par la fécondation de son sol, par la solide constitution de son crédit. Elle doit s'y préparer à l'extérieur en améliorant le régime politique et social de ses colonies. Ce n'est pas assez de les avoir affranchies commercialement des traditions laissées par l'ancienne monarchie, il faut les faire sortir d'un ilotisme politique qui fait disparate avec le régime de leur métropole, en les dotant d'institutions analogues au moins à celles

Digitized by Google

des colonies françaises. Il faut enfin que l'Espagne comprenne que l'esclavage ne saurait éternellement durer à Cuba et à Porto-Rico, et qu'éclairée par l'exemple menaçant des États-Unis, elle se dise qu'un ajournement systématique est la pire de toutes les tactiques en cette redoutable matière. Mais puisque ce grand intérêt d'humanité tient avec juste raison sa place dans la politique générale de l'Europe, le meilleur moyen d'amener l'Espagne à composition quant à l'esclavage ne serait-il pas de lui montrer la perspective qui peut s'ouvrir pour elle comme puissance anti-esclavagiste? On en a chaque jour la preuve, tout se fait par transaction dans les hautes sphères de la politique. Certes, ce serait une bien belle et bien avouable transaction que celle qui laisserait les coudées franches à l'expansion coloniale de l'Espagne, moyennant l'adoption par elle de sérieuses mesures abolitionistes. En acceptant la réincorporation de l'ancienne colonie de Saint-Domingue, le cabinet de Madrid n'a-t-il pas été amené à déclarer que l'esclavage, qui a cessé d'y exister à peu près en même temps que dans la partie occidentale, n'y serait jamais rétabli? Tout acte engage, et celui-ci est un acte implicite d'abolitionisme. Ils en ont eu le sentiment instinctif, les hommes d'état d'un cabinet européen qui, dans un document gouvernemental, n'ont pas reculé devant cette malheureuse alliance de mots qui qualifie l'esclavage « une plaie indispensable... » L'expérience nous l'a en effet révélé dans cette triste question : ces exagérations de langage sont les indices révélateurs d'une foi qui chancelle. C'est depuis la formation d'un puissant parti abolitioniste dans les états du nord de l'Union américaine que l'esclavage est devenu « l'institution patriarcale » pour les états du sud : il n'était auparavant que « l'institution particulière... » Gardons-nous d'en douter : il y a une opinion abolitioniste dans la Péninsule, il y en a même une à Cuba; on en a comme la preuve vivante dans les quarante mille travailleurs libres introduits dans cette colonie durant ces dernières années.

L'Espagne est donc dans la voie beaucoup plus qu'on ne pourrait le supposer à première vue. Qu'on la laisse marcher sous l'impulsion de son intérêt, sous la pression bienfaisante des idées libérales, et nul ne peut dire quel glorieux rôle peut lui être rendu de l'autre côté des mers.

Le vieil esprit anglais, celui qui cherche aujourd'hui à faire échec au percement de l'isthme de Suez, se montrera sans doute hostile à ce mouvement; mais cet antagonisme étroit faiblira au moment voulu devant l'idée de l'abolition de l'esclavage, qui tient une si grande et si belle place dans la politique générale de l'Angleterre. Pour la France, il n'y a point sans doute de témérité à soutenir qu'elle n'aura que sympathie pour ces aspirations nouvelles. Elle restera ainsi fidèle à la politique même qu'elle a fait triompher en

Digitized by Google

Italie. Il est bon que l'Espagne redevienne puissance de premier ordre en même temps que l'Italie; il est bon que les deux péninsules possèdent des marines assez fortes pour s'équilibrer au besoin, et au besoin équilibrer les autres. On semble ne l'avoir pas encore remarqué, la rupture de la fédération américaine peut jeter la perturbation la plus profonde dans ce que l'on appellerait volontiers l'assiette maritime du monde. Il s'était insensiblement créé un droit maritime nouveau à l'abri de ce tiers pavillon américain, toujours si fièrement jaloux de son indépendance. Pour la sauvegarde des neutres, aucun protocole ne vaudra jamais l'existence d'une grande puissance navale placée en dehors des belligérans. L'Europe n'eût point été affamée durant les luttes gigantesques entre la France et l'Angleterre, si l'Union américaine se fût dès lors trouvée dans la pleine expansion de sa force maritime. Or il est bien permis de se demander aujourd'hui si le développement de la marine américaine n'est pas pour longtemps compromis, si son existence même n'est pas menacée. Il y a donc un intérêt de premier ordre, non pas seulement pour la politique générale de la France, mais encore pour la politique générale du monde, à encourager l'essor de l'Espagne comme puissance maritime, et ce qui servira le mieux cet essor, c'est son extension comme puissance coloniale.

Ce sont là des rêves, on le dira peut-être, et nous l'accordons; mais ne vaut-il pas mieux, au risque de passer pour aventureux, diriger ses regards vers un avenir un peu lointain que de se retourner toujours vers le passé? Il fut un temps où tout déchirement entre colonie et métropole obtenait les applaudissemens du libéralisme européen. Aujourd'hui une politique plus vraiment libérale tend à prévaloir. Pour tout esprit qui veut être de son temps, la meilleure émancipation coloniale est celle du Canada et de l'Australie, jouissant d'une véritable autonomie à l'ombre du pavillon glorieux de leur métropole. Peut-être viendra-t-il un moment où, arrivés à la pleine virilité sociale, ces grands feudataires trouveront encore trop lourd le dernier lien de suzeraineté qui les retient à la mère-patrie; mais alors, soyons-en sûrs, c'est que les temps seront venus où la séparation pourra s'opérer sans déchiremens et sans violences, les temps prévus par l'un des hommes d'état les plus éminens de la Grande-Bretagne, lorsque, dans un exposé de politique coloniale resté célèbre, il a prononcé ces nobles et sages paroles : « Que nos colonies augmentent en richesses et en population, et quoi qu'il arrive de ce grand empire, nous aurons la consolation de dire que nous avons contribué à la civilisation et au bonheur du monde. »

R. Le Pelletier de Saint-Remy.

UN

SCULPTEUR CONTEMPORAIN

ET

LE PRINCIPE DU CONCOURS

Il y a quelques mois (1), nous demandions ici même que le principe du concours fût appliqué aux arts avec toute sa rigueur, c'est-à-dire avec tous ses bienfaits. Après avoir montré dans quelle voie fâcheuse était engagée l'administration des beaux-arts, nous lui disions : « Les ministres changent, et avec eux les systèmes de direction, tandis qu'une académie qui se renouvelle et s'assimile successivement tous ceux qu'elle élit ne change pas... Désarmez-vous donc sans crainte, transmettez au jury une part bien faible de vos prérogatives, et en même temps une part bien lourde de votre responsabilité. Par là, loin de perdre de votre puissance, vous l'accroîtrez en lui ménageant des garanties, la sécurité d'action et les avantages d'une concession encore plus habile que nécessaire. »

Les événemens marchent si vite en France qu'on est toujours exposé à être prophète. Quelques semaines plus tard, les ministres étaient changés, et le principe que nous invoquions était appliqué : la construction du nouvel Opéra était mise au concours. Ce premier pas nous encourage, — au moment où vient de s'ouvrir l'exposition de peinture et de sculpture, — à insister de nouveau pour qu'un large système de concours soit mis à l'essai, car les arts d'imitation ne doivent pas être moins bien traités que l'architecture. Le système que nous proposions l'année dernière atteindrait peut-être, s'il en

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er novembre 1860, une étude sur le *Principe des Expositions.*

est temps encore, un but qui s'éloigne tous les jours davantage. Ce but, c'est de relever l'art, c'est de combattre une confusion vraiment démocratique, qui n'est que le triomphe de la médiocrité, c'est d'assurer au talent sa place, des encouragemens non sollicités, l'indépendance pour le travail du lendemain. Tant qu'il n'y aura pas un concours, c'est-à-dire une comparaison rigoureuse, l'exposition ne sera qu'un marché où régnera le hasard, dieu du commerce. Sous aucun régime, l'administration n'a pu résister à la faveur, ni la presse à l'esprit de camaraderie. Quant au public, il n'aime aujourd'hui que ceux qui l'amusent, il répète les noms que les journaux lui enseignent, et paraît moins décerner la gloire que la subir. Dans une société aussi compliquée que la nôtre, la loi la plus juste, la plus humaine, malgré ses apparences, c'est que la liberté ne serve qu'à constituer l'aristocratie du talent. Or le concours est-il autre chose qu'une comparaison, sans cesse renouvelée, qui aide le talent à surgir?

S'il est une branche de l'art qui soit surtout exposée à cette indifférence regrettable, c'est la sculpture. Chaque époque a ses préférences. La nôtre aime avec passion la musique, elle goûte assez vivement la peinture; mais la sculpture ne lui plaît guère. Les tendances positives de notre société, le développement de l'industrie, le besoin du plaisir facile, la mode des *réductions* qui nous accoutument à tout voir en petit, le succès même qu'obtient une certaine école voluptueuse, dont Pradier a été le représentant le plus aimable, tout contribue à éloigner la foule d'un art abstrait, difficile à comprendre, idéal par excellence. Nous achetons beaucoup de statuettes, mais nous passons froidement devant les statues. Les œuvres d'un caractère élevé obtiennent-elles même un regard? Le gouvernement, qui suit nécessairement l'opinion, n'a pas combattu le dédain dont la grande sculpture est l'objet, et, quand il a voulu décorer le nouveau Louvre, il a sans distinction appelé tous ceux qui pouvaient manier un ciseau : nous voyons les résultats de cette étrange impartialité. Le concours serait un remède qui ne changerait pas le goût de la foule, mais qui empêcherait qu'il n'exerçât sur l'art une action dangereuse. Dans les expositions surtout, l'Académie des Beaux-Arts, constituée en jury, rehausserait singulièrement l'importance de la sculpture, si ses décisions étaient suivies d'effet, si l'acquisition des œuvres qu'elle signale devenait un droit. Quand la sculpture déchoit dans un pays, les autres arts s'abaissent. Ce n'était pas sans raison que David, un peintre, lui subordonnait la peinture.

Il est vrai que la foule a ses engouemens comme elle a ses dédains. Les engouemens passent vite, et la critique n'a pas toujours besoin de combattre des erreurs dont le temps fait prompte justice. Par malheur l'indifférence va croissant. C'est contre l'indifférence

Digitized by Google

qu'il faut lutter surtout, et ici commence pour les critiques un devoir qu'il est doux de remplir, et qui demande plutôt de la réflexion que du courage, car ce n'est pas braver la foule que de lui signaler, pour qu'elle en jouisse, de belles choses qu'elle méconnaît : ce serait la tromper que de lui vanter, sans une conviction sagement mûrie, des choses qui ne mériteraient pas le nom de belles. Je n'éprouverai donc aucun embarras à louer un sculpteur qui n'occupe pas encore dans l'opinion la place qui lui appartient. Si, à propos de ce sculpteur, je reviens à la question générale des concours, que l'on ne croie pas que j'aie besoin d'un prétexte; il me fournit à lui seul tout un sujet que j'ai à cœur de traiter avec quelque développement. Seulement ce sujet s'encadre si bien dans la thèse que je soutiens, qu'il prend, à mes yeux du moins, l'importance d'une démonstration. Je ne crains pas de dire sans détour à ceux qui m'auront lu : « Vous êtes avertis, regardez et jugez. » Je suis heureux en même temps de trouver un fait qui confirme merveilleusement les critiques qui s'adressent aux expositions et justifie le principe qu'il serait utile d'y introduire. Aucun exemple ne montre d'une manière plus sensible que nos expositions sont bien peu efficaces quand le concours ne les féconde pas, et qu'elles n'empêchent pas toujours le public d'être aveugle devant des œuvres que les connaisseurs classent parmi les productions contemporaines de l'ordre le plus élevé. Je m'attends à ce que beaucoup de personnes (sans cela une telle étude n'aurait plus d'objet) n'aient point retenu le nom de M. Perraud, bien qu'il figure depuis sept ans sur les livrets d'exposition. Pourtant ce nom est celui d'un homme que les anciens pensionnaires de l'école de Rome comptent avec orgueil parmi leurs futures gloires; il est bien connu des membres de l'Académie des Beaux-Arts, qui, non contens de décerner à M. Perraud des distinctions répétées, l'ont inscrit d'office sur leur liste de candidats, le déclarant par-là digne de devenir leur collègue. Le contraste même entre l'attitude du public et celle de juges si compétens m'invite à exposer les titres d'un artiste qui n'a encore rencontré ni l'attention, ni les encouragemens que son pays lui doit. N'aurais-je pas satisfait à un intérêt général, si je réussissais à montrer que, par une large application du principe des concours, on éviterait d'aussi tristes erreurs?

En 1847, le sujet proposé pour le grand prix de Rome était emprunté à Fénelon. Les concurrens devaient représenter en bas-relief *Télémaque rapportant à Phalante les cendres d'Hippias*. Le prix fut donné à une œuvre qu'admirèrent d'abord les juges du concours, puis le public choisi qui visite le palais des Beaux-Arts. Le succès qu'elle obtint n'est point encore oublié; elle est restée dans l'école comme une œuvre classique devant laquelle les jeunes

Digitized by Google

gens s'arrêtent en hochant la tête d'un air significatif, de même qu'on cherche volontiers du regard le tableau de M. Cabanel ou celui de Léon Benouville, ravi dans la fleur de son talent, car il y a un véritable charme à se reporter aux débuts d'un artiste, à surprendre dans leur fraîcheur ses premières inspirations, à interroger ses essais déjà décisifs et riches de promesses.

L'auteur du bas-relief couronné était M. Perraud, né en 1819, à Monay, dans le Jura. Sa vie avait été jusque-là ce qu'est celle des artistes convaincus qui sont fils de leur travail et luttent contre des obstacles dont le plus cruel n'est pas la pauvreté. Les romans et le théâtre représentent les ateliers comme le séjour éternel du rire et de la folie. Il en était peut-être ainsi du temps où toute la France chantait, où la gaieté n'était point proscrite, où les caractères avaient encore de la bonhomie, les mœurs de la simplicité. Aujourd'hui notre société est triste, somptueuse, guindée comme le bourgeois-gentilhomme dans ses habits dorés; on ne rit plus, parce que les fronts sont courbés vers les intérêts matériels. Quand on voit de près les artistes, on sait combien sont sérieux ceux qui arrivent. La foule des concurrens devient tous les jours si épaisse, qu'il faut, pour la percer, se dépouiller de sa jeunesse et renoncer aux sentiers fleuris : le plaisir en effet prend un temps qui serait perdu pour la lutte. Les biographes peuvent s'épargner désormais la peine de raconter les débuts difficiles des artistes célèbres : s'ils sont parvenus, c'est qu'ils ont souffert.

Le trait caractéristique de la première œuvre de M. Perraud est la sensibilité. Cette qualité ne s'y montre pas seulement en germe, elle y apparaît pleinement épanouie, elle nous explique à l'avance le sculpteur, elle donne la clef de son originalité. Autant que la sculpture le comporte, un sentiment vrai et pénétrant est répandu sur l'ensemble de la composition. Les personnages secondaires en ont leur part, mais l'expression est concentrée avec un rare bonheur sur les deux héros. Phalante, assis, reçoit l'urne funéraire que Télémaque tient encore; il se penche sur elle et mouille en même temps de ses larmes la main homicide et généreuse qui a conservé les cendres d'un ennemi. Télémaque debout, dans une attitude héroïque, mais naïve, ne peut s'empêcher d'être touché d'un tel spectacle; il détourne la tête en portant la main à ses yeux.

Le séjour de Rome et l'impression produite par les chefs-d'œuvre si divers au milieu desquels on y vit fortifièrent le talent de M. Perraud sans en modifier le tempérament ni les préférences. Il sera encore entraîné vers les sujets pathétiques, où se peuvent épancher librement toute la chaleur et toute la délicatesse d'une âme tendre. Le bas-relief des *Adieux,* que l'on a pu revoir à l'exposition universelle de 1855, prouve que ni les graves leçons de l'antiquité, ni

Digitized by Google

les séductions de la renaissance n'ont détourné l'artiste de la voie où son instinct le poussait. Or l'étude prolongée des grands maîtres est l'écueil où se brisent les personnalités qui ne sont pas fortement constituées : les esprits indécis reviennent de Rome plus savans, mais énervés. Les figures du bas-relief sont un peu plus grandes que la nature. Un jeune guerrier grec, tenant d'une main son bouclier et deux javelots, de l'autre son casque, dit adieu à son père aveugle. Il part pour des combats où il succombera peut-être. Le père, assis dans un fauteuil semblable à ceux que représentent les vases peints, veut garder un souvenir plus vif et comme une empreinte des traits chéris qu'il ne peut plus voir. Il promène sa main gauche sur le visage de son fils, tandis que la main droite tâte sa poitrine et cherche si le cœur bat comme il convient à un brave. Pendant ce temps, la femme du guerrier, placée derrière lui, la main enlacée à sa main, succombe à sa douleur et laisse tomber sa tête sur l'épaule de son mari. Le mouvement est si expressif, les lignes sont si charmantes, le cou et le galbe de la joue sont si suaves qu'on sent la beauté du visage qui est caché et qu'on en devine l'émotion. Ce trait, loin d'affaiblir l'impression pathétique, l'accroît, parce que l'imagination du spectateur suppose bien plus que l'artiste ne lui dérobe.

Le groupe est d'un effet agréable, la silhouette pleine de grâce. On peut dire que le style général a quelque chose d'antique. Les poses, les profils, le choix des ajustemens, la petite tunique du jeune homme avec sa double ceinture et ses plis coquets, les draperies de la femme, souples, étoffées, abondantes, pleines d'harmonie, sans cesser d'être simples et d'accuser les formes, tout est d'un bon goût qui rappelle les frises d'Athènes et les bas-reliefs funéraires qu'on y découvre fréquemment, et qui représentent des adieux plus tristes encore. Si l'on ne considère que l'ensemble de la scène, on est charmé, on reconnaît que le sculpteur a puisé aux meilleures sources, tout en restant original. Si au contraire on étudie les détails, il faut suspendre ses éloges, parce que l'exécution n'est pas sans sécheresse et offre des parties plus faibles. Le nu n'est pas rendu avec assez de liberté, la facture est incertaine et ressemble à celle qu'on apprend dans l'atelier des professeurs. Le vieillard, bien que ses mains soient d'une intention si heureuse, n'est pas à la hauteur des autres figures, il sent encore l'écolier. Ces critiques ont d'autant plus de portée que le bas-relief n'est qu'un modèle en plâtre. Lorsque M. Perraud l'exécutera en marbre, il lui sera facile de faire disparaître ces défauts et de montrer l'indépendance qu'a depuis acquise son ciseau.

Au même ordre d'études appartient une esquisse qui fut également composée à Rome. Le sujet est tiré de Pausanias, qui raconte

Digitized by Google

qu'Icare, roi de Lacédémone, après avoir donné à Ulysse sa fille Pénélope, essaya vainement de la retenir auprès de lui. Les époux étaient partis : il monte en char, les rejoint et supplie sa fille de ne pas l'abandonner. Ulysse, vaincu par ses instances, dit à Pénélope qu'il la laissait libre ou de le suivre à Ithaque, ou de retourner à Lacédémone avec son père. Pénélope ne répondit rien, mais se voila. Icare comprit, se retira et consacra plus tard au même endroit une statue de la Pudeur. M. Perraud, comme cela était naturel, a choisi le moment où Ulysse consulte Pénélope et lui tient la main en lui montrant son père, qui, enveloppé dans son manteau, appuyé sur un long sceptre, fait un geste d'anxiété. Pénélope a pris son voile, et commence à le ramener sur son visage. Derrière le groupe principal, les deux chars sont arrêtés, les écuyers et les serviteurs contiennent les chevaux impatiens. Un arbre et un cippe avec une inscription indiquent les frontières de la Laconie.

Le mérite principal d'une frise, c'est la composition, la valeur des plans, et surtout la beauté des silhouettes. Les Grecs ont laissé dans ce genre des modèles accomplis. Je ne parle pas seulement des frises qui décoraient le Parthénon et les autres temples, mais des bas-reliefs d'un ordre moins élevé sculptés par des artistes sans nom et destinés à des édifices particuliers ou à des tombeaux. Avec une exécution toujours simple et quelquefois imparfaite, les contours sont charmans, décoratifs, harmonieux, soit que la tradition soutînt ces mains peu habiles, soit qu'elles fussent conduites par l'instinct merveilleux qui était le privilége de la race grecque jusque dans les dernières classes d'artisans. M. Perraud, dans son esquisse d'Ulysse et d'Icare, montre qu'il a pénétré le secret de cette beauté. Sa frise plaît sans effort; les groupes sont disposés avec un art qui remplit à souhait tout le cadre; ils se détachent sur le fond par les profils les plus propres à charmer. La scène est animée, pittoresque, malgré le petit nombre de plans que permet le bas-relief. Derrière les personnages principaux, qui occupent le centre, mais sans former de masse ni d'épaisseur, paraissent et disparaissent tour à tour les chars, les timons, les roues, les chevaux qui se cabrent, et les écuyers qui les calment. Tout est vivant, découpé, plein de variété, et cependant la simplicité des figures et la sobriété du mouvement attestent le respect des données antiques. Les belles choses en effet, de quelque époque qu'elles soient, ont une affinité plus grande qu'on ne le pense. Dès qu'on évite l'emphase, les poses de convention, et qu'au contraire, sans renoncer à la noblesse, on atteint le naturel et la naïveté, on approche des Grecs.

C'est une idée trop répandue que la sculpture n'est plus à la mesure de notre vie privée, et qu'elle ne convient qu'aux édifices publics. La frise d'Ulysse et d'Icare, par sa dimension et son charme

Digitized by Google

tout intime, répond à ce préjugé. Sa place est marquée dans un vestibule, au-dessus d'une porte ou d'une cheminée, de même que le bas-relief des *Adieux* serait l'ornement d'un portique ou du palier d'un grand escalier. On saurait bien vite le parti qu'on peut tirer de la sculpture, si on l'aimait, et cet art se prêterait à embellir les habitations les plus exiguës, si on l'appelait à les décorer. Je me souviens à ce propos que la duchesse de Plaisance, qui avait une maison sur les bords de l'Ilissus, battit des mains lorsqu'elle apprit l'arrivée de David d'Angers à Athènes. C'était en 1852; le célèbre sculpteur cherchait partout une consolation aux douleurs de l'exil, et il avait espéré que les heures lui paraîtraient moins amères dans la patrie de Phidias. La duchesse lui demanda aussitôt s'il consentirait à sculpter un bas-relief pour orner l'entrée de sa demeure; elle désignait pour sujet *Thémistocle accueilli par Admète*, emblème de l'hospitalité qu'elle prétendait offrir aux visiteurs. David ne resta que peu de temps à Athènes : il préféra faire le buste de Canaris, afin de compléter sa galerie d'hommes illustres; mais la fille de Barbé-Marbois n'en prouva pas moins qu'elle appartenait à une génération qui tenait les sculpteurs en estime singulière et se réjouissait d'obtenir leurs œuvres.

Il y a un moment critique dans la vie d'un artiste, lorsque, rassasié d'études et animé d'une ambition légitime, il veut prendre son essor. Tous ceux qui n'ont que des qualités acquises et brûlent d'un feu tranquille retombent aussitôt, se résignent au lieu-commun et jettent leurs figures dans le même moule. C'est pourquoi, aux diverses époques, tant de statues ont un air de famille qui permettrait de les signer du même nom : chaque siècle, à un degré inégal, présente un style courant qui s'appelle la médiocrité. Mais l'homme qui a des instincts plus hardis et le sentiment de sa puissance se jette hors des sentiers battus; il a besoin de commander l'attention, il a surtout besoin de se satisfaire lui-même. On dit de certaines poses qu'elles sont athlétiques, parce que ceux-là seuls peuvent les prendre qui sont des athlètes. Je crois aussi qu'il n'y a que les sculpteurs doués par la nature d'un tempérament dont ils ont conscience qui osent concevoir certains sujets. L'esprit d'indépendance règne dans la sculpture moderne, qui, depuis Michel-Ange, tend toujours à substituer le sentiment personnel à la tradition. Les sculpteurs qui aiment la force et ne redoutent pas une grandeur où l'emphase prend quelquefois la place du goût sont surtout attirés vers Michel-Ange. L'audace est contagieuse pour les âmes fières, comme l'amour de la liberté pour les peuples et l'héroïsme pour les soldats. On regrette amèrement une telle contagion, lorsqu'on sait où elle a conduit la renaissance; l'école française du XVII[e] siècle a moins à s'en plaindre, puisqu'elle lui doit le grand Puget. Il semble que

Digitized by Google

M. Perraud, à son tour, ait été atteint d'une impression profonde devant les œuvres du Florentin. Les peintures de la chapelle Sixtine, autant que les figures du tombeau des Médicis, ont dû troubler ses rêves. La statue d'*Adam*, qu'il exécuta pendant les deux dernières années de son séjour à Rome, et qui a sept pieds et demi de proportion, trahit ce trouble et l'aspiration vers des formes gigantesques.

Adam, si je comprends bien l'idée de l'artiste, n'est pas seulement le père des hommes, c'est le type de la force, c'est l'homme aux prises avec la destinée du travail. L'inscription tracée sur la base de la statue reproduit l'arrêt de la Genèse : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » Adam vient de tracer son premier sillon. Assis sur la peau d'un lion qu'il a tué, le soc de sa charrue entre les jambes, les bras appuyés sur le manche, il se repose, non pas comme un laboureur fatigué, mais dans l'attitude d'un athlète victorieux. Il ne se révolte pas contre sa condamnation, il l'accepte; il n'est pas écrasé par le travail, il s'y retrempe; il n'est pas humilié, car il redresse noblement la tête, et sa charrue lui sert de piédestal. Le travail n'est-il pas en effet la plus belle condition que Dieu ait faite à l'homme, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique? N'est-ce pas le principe de sa puissance et de sa beauté? Tirer du sujet une aussi haute moralité est le propre d'un penseur, et la pensée n'a jamais nui à la forme.

L'aspect de la statue a quelque chose d'imposant et de magistral. La partie supérieure est habilement rassemblée et prête à la grande sculpture. La tête qui se retourne par un mouvement à la fois fier et tranquille, la chevelure qui rayonne autour de la tête, les bras qui se relèvent et se disposent avec une tournure héroïque, le torse dont ils découvrent l'ampleur majestueuse, tout le haut de la statue est d'un jet saisissant. Je voyais un jour, en tête d'un livre sur l'agriculture, une gravure de l'*Adam* de M. Perraud : l'auteur ne pouvait choisir son frontispice avec plus d'à-propos. Or l'on sait ce que perd à être gravée toute figure qui n'a pas un mérite solide, car elle ne peut plus nous faire illusion ni par sa grandeur matérielle, ni par l'éclat du marbre. L'*Adam* résiste à cette épreuve, et le dessin laisse une impression qui rappelle les maîtres. Voilà ce qui frappe au premier abord. Si l'on examine les détails, on découvre aussitôt et des défauts, ce qui est naturel dans un sujet aussi difficile, et des beautés d'un ordre très élevé. Je commencerai par signaler les défauts. Par exemple, il est certain que le tronc d'arbre qui forme le manche de la charrue est placé entre les jambes de façon à masquer une partie du torse et à contrarier plusieurs points de vue. Le goût condamne cet arrangement, de même

qu'il cherche en vain dans l'ensemble de la statue les satisfactions délicates et le parfum qu'il trouvait dans le bas-relief des *Adieux*. Cela tient au parti qu'a pris l'auteur, plein de véhémence, de tension, de hardiesse, qualités qui alarment presque toujours le goût. La tête elle-même laisse à désirer, non que j'admette les critiques qu'on en a faites jadis, en la comparant à celle de Jupiter Olympien. La tête d'Adam ne ressemble point à la tête du roi de l'Olympe, elle rappelle bien plutôt les grandes chevelures des mosaïques de Saint-Jean-de-Latran et les efforts primitifs de l'art chrétien. Là les têtes ont quelque chose de sauvage qui ne répugne point aux sujets bibliques. Cependant, soit fatigue, soit impuissance, M. Perraud est resté au-dessous de sa tâche.

Mais, ces réserves faites, il faut proclamer bien haut le talent que dénote le reste de la statue. Les bras principalement et tout le torse sont des morceaux magnifiques. On y sent une verve, une vigueur, une chaleur d'exécution qui sont rares à notre époque, et je ne crains pas d'ajouter à toutes les époques. Les formes sont énergiques et n'ont rien de vulgaire; les muscles vibrent et ressortent avec tous leurs développemens, les chairs surtout sont palpitantes. Il y a longtemps que la sculpture n'a été attaquée par un ciseau aussi puissant et aussi fougueux. Les difficultés ne sont pas évitées, elles sont abordées de face, multipliées à plaisir. Le dos est entièrement découvert; le muscle dorsal, l'épaisseur du flanc avec sa ligne dentelée, les côtes et leurs accidens, les bras contournés et reployés, le coude et ses attaches, le cou qui s'agence dans des clavicules étonnantes, tout annonce le désir de la lutte, la volonté d'accumuler les obstacles pour les vaincre, de compliquer la matière pour la mieux saisir. L'artiste s'est plongé avec délices dans les labeurs de l'exécution, moins parce qu'il souhaitait de montrer sa science que parce qu'il trouvait à satisfaire son généreux appétit et l'ardeur qui bouillonnait en lui. Il cédait à son tempérament, car dans la sculpture il ne suffit pas d'une idée puissante, il faut la puissance de la rendre.

L'*Adam* fut d'abord exposé à Rome en 1853, et il émut les artistes de tous pays qui habitent ce sanctuaire de l'art. Tenerani, le sculpteur le plus vanté de l'Italie, ne cachait point son admiration et promettait l'avenir à l'auteur d'une œuvre aussi remarquable. A Paris, les artistes ne s'y trompèrent pas non plus, lorsqu'ils virent l'*Adam* au palais des Beaux-Arts (1). En 1855, cette statue parais-

(1) Il suffit de transcrire les conclusions du rapport de l'académie, lu en séance solonnelle : « Après ces observations, qui nous sont dictées par l'importance même de l'ouvrage, nous dirons avec plaisir que cette statue est empreinte d'un cachet remarquable et qu'elle offre une somme d'originalité digne d'éloges. Nous pourrons en outre y signaler de belles parties d'exécution et remarquer la puissance de vie et de modelé

Digitized by Google

sait à l'exposition universelle et remportait une première médaille. Il n'y en avait que *huit* pour les sculpteurs de toute l'Europe, et les membres du jury étaient tirés de chaque nation. A quoi servirent tant de suffrages illustres? Il ne s'agissait ni d'une statuette de genre, ni d'un chien guettant une perdrix, ni d'une femme nue. L'*Adam* revint dans l'atelier et se couvrit encore de poussière pendant quatre années. Il fallut le généreux acharnement de l'Académie des Beaux-Arts, qui à plusieurs reprises intervint auprès du ministre, pour que la statue fût enfin achetée en 1859 : encore n'oserais-je dire pour quel prix!

L'homme convaincu ne se décourage point. Le travail n'est pas seulement sa consolation, c'est sa vengeance. Deux ans après, M. Perraud envoyait à l'exposition de 1857 une nouvelle statue, *un Faune jouant avec le petit Bacchus.* Le sujet est pastoral, plus encore que celui d'Adam; il laisse à l'artiste toute liberté pour se livrer aux caprices de la nature, pour en poursuivre les aspects originaux, variés, qui se multiplient autant que les modèles, car la nature est inépuisable, non-seulement par sa propre richesse, mais surtout par la façon dont on la voit et dont on l'interprète. Supposons un site champêtre, à l'ombre d'une forêt chère aux satyres et aux nymphes, non loin d'une source qui murmure, devant la grotte où Bacchus est élevé. Voici un banc rustique, formé de trois pierres et recouvert d'une peau de chèvre. Sur le sol sont épars les cymbales, le chalumeau, la flûte, qui ont calmé les cris du petit enfant. Le faune est assis, dans une attitude générale de gaieté, de grâce pétulante, la jambe droite croisée sur la gauche. Il faisait sauter le jeune dieu, à la façon des laboureurs qui le soir, au retour des champs, jouent avec leur dernier-né; mais il a eu l'imprudence de le poser sur son épaule, et l'enfant l'a saisi par son oreille pointue. Le Faune paraît enchanté et rit à gorge déployée; mais, comme Bacchus tire trop fort, il détourne la tête d'un air bénin, lui retient la main et le soulève avec précaution. Le dieu se mutine, lève son petit thyrse et s'apprête à frapper son père nourricier. — Telle est à peu près la disposition du groupe, qui, pour être si élégamment rustique, n'en est pas moins sculptural. Le bas de la figure se masse comme un piédestal, puis les lignes partent de la base, montent, se font équilibre, diminuent, forment un sommet, et se composent à la façon d'une pyramide, qui est l'apparence la plus satisfaisante de la stabilité. Tout est mouvement, tout est gaieté, tout agit, tout palpite.

que l'artiste a su y répandre. C'est en présence de ces qualités et en considération d'un marbre exécuté avec ce nerf et avec cette chaleur que nous croyons pouvoir exprimer le vœu que le gouvernement fasse l'acquisition de cette statue, qui complète si dignement la série très variée des études de M. Perraud. » Voyez le compte rendu de la séance annuelle de l'Académie des Beaux-Arts (année 1853).

Les formes sont animées, les gestes pittoresques. La force ne nuit point au charme, ni la pétulance à l'harmonie. L'empreinte que ce groupe laisse dans l'esprit est subite, nette, durable, ce qui est le propre des œuvres bien conçues et dont le jet est franc. Il éveille en nous, sans que nous nous en rendions compte, un frais sourire et des réminiscences qui sont la poésie du sujet. Nous songeons aux idylles de Théocrite ou aux bucoliques de Virgile; nous entrevoyons la vie champêtre dans le cercle idéal tracé par les anciens. Le faune était pour les Grecs l'expression générale de la nature; ils ont traduit ce thème de bien des façons, de même qu'ils avaient bien des façons d'exprimer la poésie de la mer, depuis Vénus sortant de l'onde jusqu'aux néréides et aux tritons. Entre le faune de Praxitèle et le satyre aux pieds de bouc, il y avait une série graduée de types pour rendre la nature vivante.

Quelque ravi que l'on soit de l'ensemble du groupe, on reconnaît que l'exécution concourt à compléter le sujet. On ne sait s'il faut louer de préférence la partie supérieure ou la partie inférieure de la statue, la tête ou le torse, les jambes ou les bras, les modelés ou les attaches. Tout est rendu avec une vérité, une chaleur qui donnent à la figure un relief extraordinaire, la vie et les charmes les plus persuasifs de l'illusion. Les détails sont multipliés avec une rare délicatesse, et cependant, malgré leur abondance, ils ne nuisent point aux masses, qui sont constituées avec un si juste équilibre qu'elles ne font que s'animer davantage. Les bras par exemple, qui se relèvent au-dessus de la tête, sont d'un dessin nerveux et accentué, et pourtant les chairs sont souples; les muscles, pour être vivement accusés, ne manquent ni de largeur ni de moelleux. Les épaules, les coudes, les poignets, sont pleins de finesse, et la construction générale s'ennoblit par les articulations, ce qui, dans la sculpture, caractérise les œuvres empreintes d'une forte individualité. Les jambes sont très bien dessinées : la façon dont elles s'ajustent l'une sur l'autre, leurs rotules, qui se présentent de face, leur facture énergique et précise, défient l'examen le plus malveillant. Le torse, qui est dans une pose si développée, qui s'offre tout entier à la sculpture, puisque les bras sont relevés et le découvrent, le torse est, à mon avis, le morceau capital, celui où l'artiste s'est complu avec amour, où il s'est mis tout entier. Le ventre, légèrement replié sur lui-même, respire comme dans la nature. Les clavicules, les muscles du dos, les pectoraux, les flancs, toutes les surfaces et même tous les accidens d'un type généreux sont rendus avec un talent que j'admire. Ce n'est point, je le sais, un de ces torses divinisés où la forme est simplifiée par une enveloppe idéale; c'est au contraire une lutte corps à corps avec la nature, avec tous ses caprices, ses complications, ses bizarreries, c'est-à-dire sa richesse, car telle est la

Digitized by Google

définition du faune. La tête est expressive; elle excite le sourire, tant la joie et la bonhomie y brillent. L'enfant me plaît moins. Je conviens qu'il fallait l'idéaliser, puisque c'est un dieu; mais pourquoi ce corps rond, ces formes qui paraissent gonflées? L'idéal a-t-il besoin que le modelé soit aussi tendu? Ne peut-on s'éloigner de la nature vivante sans tomber dans la dureté? Le petit Bacchus n'est qu'un accessoire, mais il a son importance : je regrette qu'il ne soit pas traité avec autant de perfection que le reste. Il faut se hâter d'ajouter que l'ensemble du groupe ne perd rien pour cela de son effet. Cette œuvre est donc une de ces rares créations où l'originalité s'allie à la science dans cette heureuse mesure qui constitue les œuvres durables. Le Faune restera comme un type, ceux qui l'ont étudié en ont emporté une impression qui ne s'effacera pas. Il ne faut pas s'étonner que, peu de temps après l'exposition, l'Académie des Beaux-Arts ait inscrit l'auteur du *Faune* sur la liste des candidats qu'elle veut appeler dans son sein. En effet, l'œuvre est d'un maître, et M. Perraud a dès lors marqué sa place au premier rang parmi les sculpteurs contemporains.

La puissance d'exécution est telle dans le *Faune* que les réalistes ont pu s'y méprendre; ils ont espéré que M. Perraud passerait un jour dans leur camp. Leur illusion, qui n'a jamais eu rien de fondé, a dû être dissipée par la statue que M. Perraud expose cette année, car elle marque un pas décisif vers l'idéal. Les formes y sont asservies à l'âme, dont elles doivent exprimer les passions. Par là le sculpteur revient à la sensibilité que dénotaient ses premiers travaux, et au pathétique dont il trouve le secret dans son propre cœur. Le sujet qu'il a choisi n'a pas de nom, il l'indique seulement par un vers de Pétrarque :

Ahi! null'altro che pianto al mondo dura (1).

Il s'agit de donner un corps à cette abstraction qui s'appelle le désespoir. Les Grecs aimaient ces sortes de personnifications morales. Scopas avait fait une statue du *Désir*, une autre de *la Passion*. Praxitèle avait représenté *la Persuasion*, *la Consolation*, *l'Ivresse*. Il y a là pour la sculpture des périls, mais aussi de singulières ressources, parce qu'elle est jetée complétement dans le monde idéal.

Au bord de la mer, un jeune homme est assis. Quelques cailloux et de petites vagues indiqués sur la plinthe annoncent la plage. Il est assis très bas, sur une draperie qui a glissé le long de son corps et le découvre. Ses jambes sont presque au niveau du sol, l'une ramenée, l'autre portée en avant. Les deux bras sont étendus entre les genoux avec l'abandon du désespoir, tandis que les mains croi-

(1) « Hélas! il n'y a de durable ici-bas que la douleur. »

sées se renversent par un mouvement d'angoisse. La tête est penchée; elle dénote non-seulement l'accablement, mais la concentration intense et navrée d'une grande douleur. Une chevelure épaisse projette son ombre sur le front et sur les parties de la tête les plus voisines. Le visage, quoique inspiré par la nature, a une teinte d'idéal, quelque chose de la beauté des masques tragiques. Le corps lui-même est agrandi, transfiguré. Ce n'est ni un type délicat que l'artiste a représenté, ni un malade; c'est un jeune héros. La force physique fait avec l'abattement de l'âme un contraste qui était nécessaire.

La pensée de l'auteur est bien rendue, elle frappe. Ce corps presque affaissé à terre, cette attitude qui résume un drame ignoré, cette tête qui regarde sans voir, ces bras qui s'allongent dans un état de prostration, ces mains à demi tordues, ce poids général de tristesse dont le jeune homme est accablé, tout imprime au passant l'idée du désespoir. Si l'on s'arrête, si l'on contemple, si l'on se laisse pénétrer par l'éloquence muette qui rayonne d'une belle statue, on rêvera aux héros de la douleur que les poètes ont immortalisés; on nommera Orphée pleurant Eurydice, Gallus que Virgile ne peut consoler, Chactas sur la tombe d'Atala; peut-être même entreverra-t-on René dans les forêts du Nouveau-Monde; peut-être murmurera-t-on quelques vers du *Lac* de Lamartine. Le sujet a ses dangers parce que la sculpture a ses limites. Le peintre peut tout exprimer : si les passions déforment les traits de ses personnages, il sauve les apparences, dissimule ou supprime, jette des ombres ou de la lumière, en un mot il a mille artifices; d'ailleurs, le pittoresque lui est permis. Le sculpteur au contraire doit respecter des convenances sans nombre et n'a aucun refuge. La douleur ne doit jamais altérer ses formes, ni déranger ses lignes, ni surtout tracer sur le visage de ses statues une empreinte grimaçante. La beauté suppose le calme, c'est-à-dire le contraire de l'expression. L'expression pathétique, au lieu de se concentrer sur le visage, se répandra donc sur l'ensemble du corps. Il faudra qu'elle ressorte de la pose, de la tension ou de l'abandon des muscles, de l'attitude générale de la statue. Les exigences d'un art qui ne peut rien sous-entendre et qui doit tout ennoblir restreignent la puissance du sculpteur. Il est esclave de la ligne et doit repousser la sensibilité dès qu'elle cesse d'être sculpturale. On citera des artistes qui, par un don divin, ont su traduire la douleur la plus profonde sans que les formes perdissent rien de leur pureté : ainsi André de Pise parmi les sculpteurs, Fra Beato Angelico parmi les peintres, sans oublier Raphaël dans son *Spasimo*, ni Lesueur dans son *Ensevelissement du Christ*. Les anciens se défiaient de l'expression, même lorsqu'ils retraçaient les drames les plus émouvans : je ne parle pas du Laocoon, qui accuse déjà la dé-

Digitized by Google

cadence de l'art grec, mais des Niobides, que l'on hésitait à attribuer à Scopas ou à Praxitèle. Les Niobides sont tragiques, mais par le geste plus que par l'expression du visage, et sans sortir de la beauté des lignes. Il serait injuste d'enfermer nos sculpteurs dans des limites aussi étroites, surtout lorsqu'ils ne peuvent lutter avec la perfection des marbres antiques, et lorsque la sensibilité est le trait principal du génie moderne. Qu'ils osent donc, mais qu'ils sachent bien que l'exécution seule peut consacrer leur effort ou le condamner.

Si nous considérons la statue du *Désespoir* sous le rapport esthétique, elle est à la fois un type de force et d'élégance. Je ne voudrais point nommer Michel-Ange, fût-ce avec toutes les réserves imaginables, ni même indiquer son *Captif*, parce que le rapprochement ne serait pas vrai. Et toutefois, dans l'œuvre de M. Perraud, il y a un certain jet qui fait passer devant mes yeux une apparition vague et fugitive de ce maître, ou plutôt de sa manière de concevoir un sujet. L'artiste néanmoins a cherché son inspiration à des sources plus limpides. On reconnaît qu'il s'est souvenu des marbres grecs dont l'étude avait nourri sa jeunesse, et qu'il a essayé de retenir quelque chose de leur parfum. Aussi le goût qui a présidé à la composition de cette statue me paraît-il bien supérieur au goût de l'*Adam*, et les formes s'y révèlent avec plus de tranquillité.

La tête est un morceau remarquable, qui obtiendra des éloges unanimes. Tous ceux qui ont réfléchi sur l'art savent combien est rare en sculpture une tête significative, éloquente, propre à nous toucher. D'ordinaire la tête ne sert qu'à terminer une statue, elle en est le couronnement et ne compte que par ses proportions. Ici au contraire elle a sa part d'expression, et une part considérable, sans que le pathétique altère son caractère sculptural. Il n'est pas un trait qui ne concoure au drame; la chevelure elle-même, en projetant son ombre sur le visage, fait paraître la douleur plus profonde. Le buste et les bras sont d'une facture particulièrement belle; ils ont quelque chose de souple, de l'ampleur, une forme suave, une grâce qui cherche à s'approcher de cette beauté que les Grecs ont adorée. Autant le *Faune* est sec, musculeux, agreste, trop vrai peut-être dans certaines parties, autant *le Désespoir* s'éloigne de la nature. Tout se simplifie, s'agrandit, s'idéalise; il semble que l'épiderme ait effacé les veines et les muscles, pour s'envelopper d'un éclat doux et se diviniser. Les poètes anciens s'inspiraient assurément de la sculpture, quand ils faisaient perdre à Hercule admis dans le ciel les marques de ses fatigues et de sa force pour le revêtir d'une fleur d'immortalité. Ce caractère, qu'on remarque dans la partie supérieure de la statue de M. Perraud, on voudrait également le rencontrer dans la partie inférieure. Les jambes sont d'un

faire moins large, elles ont un peu de sécheresse, et sont d'un moins beau style que les bras. Il n'est pas inutile de considérer la statue de profil; c'est sous cet aspect qu'elle se pare de tout son charme, qu'elle montre la variété de ses lignes, l'énergie de son expression. Elle n'offre pas autant d'unité que le *Faune*, qui restera comme un type; mais elle appartient à un principe de sculpture qu'il faut placer au premier rang, et l'exécution, sans être moins savante, est plus idéale. Le talent de M. Perraud tend donc à s'élever toujours, et chacune de ses trois figures dénote un progrès nouveau.

Conclurai-je? Est-il besoin de faire ressortir un fait qui n'est que trop évident? Quelle est la portée de nos expositions? Quelle est l'efficacité des distinctions décernées par le jury, puisqu'en 1855, l'*Adam* n'a point été acheté, puisqu'en 1857, le *Faune* n'a point été commandé, puisqu'en 1859 le nom de M. Perraud était absent du livret par la faute du gouvernement, qui, en dédaignant ses œuvres terminées, ne lui donnait pas les moyens d'en entreprendre de nouvelles, et condamnait un artiste éminent à perdre quatre années de sa vie? Qu'arrivera-t-il à l'exposition de 1861? *Le Désespoir* (combien je souhaite de me tromper!) aura sans doute le sort des statues qui l'ont précédé, car c'est aussi de la grande sculpture, où la sensibilité éclate à travers la science, où la chaleur d'exécution n'affaiblit point la puissante impression du sujet, où l'idéal tempère et purifie une connaissance admirable de la nature. Cela surprendra fort les étrangers qui étaient membres du jury international, et qui dès 1855 plaçaient M. Perraud parmi les premiers sculpteurs de l'époque, à côté de Rude, de David d'Angers, de Rauch, de Rietschel, de Simart, qui sont déjà morts et ne sont pas remplacés. Je n'accuse que M. Perraud, qui ne sait point faire valoir ses droits, travaille en silence et se laisse oublier. Cependant un tel oubli n'eût point été possible, si chaque exposition eût abouti à un concours, et s'il eût été établi que le jury, en désignant toutes les productions qu'il jugeait bonnes, dressait, par ce seul fait, la liste des acquisitions de l'état. « On consulte toujours le jury, » me répondra-t-on. Je n'en doute pas; mais l'exemple de M. Perraud parmi tant d'autres nous apprend comment on use de ces consultations. En matière d'administration, la bonne volonté ne suffit point, il faut une règle; le droit est mal assuré, s'il n'est garanti par des lois. Donnez-nous donc des garanties, donnez-vous à vous-même la sécurité. Le concours n'honorera pas seulement le ministre qui l'aura institué, il le déchargera d'une responsabilité lourde. Les magistrats ne sont-ils pas heureux qu'un tribunal composé de citoyens dispose à leur place de la vie et de la mort? Vos arrêts sont moins terribles, mais ils peuvent avoir sur la carrière des artistes et sur les tendances générales de l'art une influence qui vous doit effrayer. Et puis le règne

Digitized by Google

du bon plaisir, quelque impartial qu'il se fasse, ne vaut jamais une institution; l'initiative personnelle, si éclairée qu'on la suppose, ne produit pas autant de bien qu'un principe, ni un bien aussi durable. Or le seul principe fécond, parce qu'il est le seul juste, c'est le concours.

On a pu constater récemment combien l'idée du concours appliqué aux arts est populaire, combien elle répond aux besoins de notre société. La nouvelle que la construction de l'Opéra était soumise à ce principe a été accueillie par une approbation unanime. Le gouvernement n'a pas promulgué beaucoup de décrets qui aient rencontré autant de faveur, parce que celui-ci donnait satisfaction aux exigences de l'opinion. Or ce que l'opinion demande, c'est que des règlemens équitables aident le talent à percer sans obstacle, c'est que les monumens qui sont destinés à être la parure de notre pays soient confiés, non pas à l'artiste le plus courtisan, mais au plus habile. Notre époque aime trop l'égalité pour que tout le monde ne désire pas être jugé par ses pairs; l'égalité encombre trop les portes pour qu'un jugement ne soit pas nécessaire afin de déterminer les choix. On s'est plaint de la hâte qui a été imposée aux concurrens : ils ont dû, en quelques semaines, improviser plutôt qu'étudier les projets d'un édifice qui coûtera 10 ou 12 millions. Il est vrai qu'on se précipite aujourd'hui comme si l'on n'avait pas de lendemain, et telle est l'impatience de jouir que les artistes deviennent autant d'émules de ce peintre que les Italiens surnommaient *Fa presto*. On s'est plaint encore de l'abstention des architectes éminens, qui n'ont pas voulu se mesurer avec des rivaux plus jeunes, peut-être même avec leurs élèves. Il y avait plusieurs moyens de les attirer dans la lice; mais le meilleur moyen, c'est le temps. Un essai agite les esprits; il faut des épreuves répétées et régulières pour que le concours entre dans nos mœurs. La Madeleine et le tombeau de l'empereur aux Invalides sont déjà loin des souvenirs. D'ailleurs, lorsque le concours se représentera partout comme une condition rigoureuse, la question d'intérêt réduira bientôt la question d'amour-propre à sa juste importance, car, dans ces combats pacifiques, la part d'honneur est encore belle pour les vaincus.

Il convient de ne point juger trop sévèrement une tentative, et d'en considérer surtout l'effet et la moralité. La moralité, c'est l'empressement de cent soixante-douze architectes qui ont répondu à l'appel de l'administration, apportant en commun leur tribut de science et d'idées. La moralité, c'est l'émotion de la foule qui est accourue à l'exposition des projets d'Opéra, et qui se pressait devant des plans et des coupes avec autant d'ardeur que s'il se fût agi d'un tableau de M. Ingres. La moralité, c'est la fermeté du jury, écartant des noms célèbres qui pensaient lui faire violence pour

Digitized by Google

choisir les travaux les plus dignes d'être couronnés. La moralité encore, c'est le succès obtenu par notre école de Rome, car tous ceux qui croient aux traditions dans l'art et à la vertu des fortes études ont applaudi quand ils ont vu que les anciens pensionnaires de l'Académie tenaient les premiers rangs. La moralité enfin, c'est la constance de l'administration, qui a résisté à toutes les intrigues et déclaré, selon le vœu exprimé par le jury, qu'une nouvelle épreuve était proposée aux cinq lauréats. Le concours s'est donc poursuivi jusqu'au bout, de telle sorte que, s'il ne produit pas les résultats qu'on a le droit d'en attendre, les architectes ne devront accuser qu'eux-mêmes ou la fatale décadence de notre époque.

Si le même principe était appliqué à l'exposition de peinture et de sculpture, l'opinion ne serait pas moins favorable, les avantages qu'on obtiendrait seraient plus certains. On m'opposera qu'il est bien tard, que depuis un mois déjà le Palais de l'Industrie est ouvert; mais c'est pour cela précisément que j'insiste. L'esprit de système recule devant l'exécution, les faiseurs de projets se déconcertent quand il faut passer brusquement du rêve à l'action. Le propre d'une idée utile, c'est d'être toujours applicable; la marque d'une réforme nécessaire, c'est de pouvoir s'accomplir sans secousse comme sans retard. Ce que je propose peut se réaliser demain, ce soir, à l'instant même. Que faut-il pour cela? Un arrêté du ministre d'état, quelques lignes conçues à peu près dans ces termes : « Jusqu'au 15 juin 1861, l'exposition sera fermée, selon l'usage. Le jury s'assemblera aussitôt. Il désignera les œuvres les meilleures, dans chaque genre et en nombre déterminé. Cette liste règlera d'une manière absolue les récompenses qui seront décernées et les acquisitions qui seront faites par l'état. Après le concours, toutes les œuvres qui auront été choisies seront exposées de nouveau jusqu'à la fin du mois; les autres seront rendues aux artistes. »

Quelques explications feront mieux sentir la portée pratique d'une telle mesure. D'abord nous voulons en France que l'on respecte nos habitudes et surtout nos routines. Toute réforme radicale sera repoussée, avec raison peut-être, parce qu'elle serait dangereuse. Entre les mœurs d'un peuple et ses besoins, entre les goûts d'une société et sa constitution, il existe une relation secrète qui échappe à la sagesse humaine et qu'on ne méprise pas impunément. Les médecins arrivent aux mêmes conclusions, lorsqu'ils comparent les appétits de l'estomac avec ses maladies. Les expositions sont pour notre siècle un besoin impérieux. Sont-elles bonnes, sont-elles mauvaises? Abaissent-elles le niveau de l'art ou ne font-elles que rendre manifeste un abaissement qui tient à d'autres causes? Il n'est plus temps d'agiter cette question. En admettant même qu'elles soient un mal, les expositions paraissent un mal nécessaire. Si elles nuisent

Digitized by Google

à l'art, elles sont utiles aux artistes; elles protégent leurs intérêts, les mettent en communication avec un immense public, qui n'aurait jamais visité leurs ateliers, qui ne peut même plus les visiter, aujourd'hui que les ateliers se comptent par milliers. Il ne faut pas s'y tromper, la foule qui se presse au Palais de l'Industrie ne vient pas seulement admirer, mais acheter. C'est pourquoi, loin de restreindre le droit d'exposer, il est plus juste de l'étendre. Comment interdire aux uns ce qui sera accordé aux autres? Si vous prononcez les exclusions au nom de la beauté, alors soyez plus sévères, n'admettez pas tant d'œuvres pitoyables, ayez même le courage d'être inhumains, et vous aboutissez par le fait à un concours; mais avant ce concours il faut que tout le monde vive : il faut que les sculpteurs et les peintres obtiennent des particuliers ce qu'ils n'obtiendront pas de l'état, qui ne peut suffire à d'aussi nombreuses exigences. Laissez-les tenter le public. Le tableau que vous repoussez, peut-être un amateur l'eût-il acheté. La statue qui choque votre goût eût séduit peut-être un nouvel enrichi. Dans un marché, la concurrence doit être libre et les chances égales. Quand vous ouvrez le Palais de Cristal aux animaux, aux fleurs, aux produits de l'industrie, vous ne chassez point des moutons parce qu'ils sont trop laids, vous n'écartez point une rose parce qu'elle est monstrueuse, vous ne faites point remporter une machine parce qu'elle est trop bruyante. En vain vous protestez contre mes comparaisons, en vain vous revendiquez pour les expositions d'art un but plus désintéressé, vous ne pouvez échapper aux tendances inexorables de notre civilisation. Dans ce Paris qui développe chaque jour ses proportions gigantesques, l'individu disparaît; des centaines d'artistes sont menacés, je ne dis pas de vivre inconnus, mais de ne pas vivre. Pendant deux ans, ils se privent, travaillent, espèrent, parce que l'exposition leur promet, sinon un triomphe, du moins du pain pour leur famille. De tels besoins ne sont-ils pas sacrés, et n'avais-je pas raison de dire que toute réforme radicale serait révoltante?

La fête qui a commencé le 1er mai me paraît une nécessité. Je ne la supprimerais pas, je la compléterais. On a reçu quatre mille tableaux ou statues, j'en aurais reçu six mille. Dès qu'on descend au-dessous d'une certaine médiocrité, pourquoi chercher des limites? Il suffit qu'on écarte les œuvres qui blessent la pudeur ou qui outragent le bon sens jusqu'au ridicule. Comme un grand nombre d'étrangers accourent à notre exposition, il convient qu'elle ne soit pas déshonorée à leurs yeux. A part cette sorte de police, laissons se constituer un marché de peinture et de sculpture digne de rivaliser avec les foires de Francfort ou de Leipzig. Seulement, après que toutes les exigences comme toutes les vanités auront été satisfaites, après que la foule, pendant un mois entier, aura contemplé, admiré,

Digitized by Google

raillé, acheté, après qu'on se sera rassasié de débauches esthétiques, l'exposition restera close pour quelques jours. La clôture n'aura rien d'insolite : on en profite d'ordinaire pour changer de place les tableaux. Cette fois on en profiterait pour organiser le concours. Pour toutes les œuvres médiocres l'exposition finirait, elle commencerait véritablement pour les bonnes.

L'Académie des Beaux-Arts, qui forme actuellement le jury le plus excellent et le plus impartial qui se puisse désirer, jugerait d'abord du mérite général de l'exposition et du mérite relatif de chaque genre. En vertu de cette comparaison, elle réglerait, pour chaque genre, le nombre de places qui seront mises au concours. En même temps, elle tiendrait compte des difficultés inégales et de la faveur plus inégale encore que rencontrent les diverses branches de la peinture ou de la sculpture. Elle montrerait l'importance qu'elle attache à telle ou telle branche, et trouverait un moyen naturel de pousser ou de retenir les artistes dans la voie où ils se sont jetés. Par exemple, il est évident qu'elle donnerait moins de places à la peinture de genre, qui envahit tout et que les acheteurs se disputent au poids de l'or, pour en donner davantage à la peinture d'histoire, que l'état seul soutient, et à la peinture religieuse, qu'il laisse périr. Le portrait serait moins bien traité que le paysage, les bustes seraient en moins grand nombre que les figures d'étude. La sculpture de genre, qui est attendue derrière les vitrines des marchands, ne rivaliserait plus avec la grande sculpture, que l'on vengerait du dédain des ignorans. En un mot, le jury constituerait la moralité de l'exposition, et s'assurerait l'influence la plus efficace sur la direction des esprits et le maintien des traditions. Les listes ainsi préparées, il resterait à les remplir par des élections attentives et méthodiques, que l'administration accepterait comme obligatoires. Les décorations, les acquisitions, les médailles seraient toutes réparties entre les premiers rangs de chaque liste, en tenant compte des distinctions antérieurement accordées ou des commandes faites avant l'exposition. Bien des noms, malgré cela, ne seront point atteints par les récompenses, car il y a des années (et l'année 1861 est du nombre) où les fonds que le ministère d'état peut consacrer à l'art ne sont pas considérables; mais l'honneur d'être choisi par le jury et de voir ses œuvres parmi quelques centaines de toiles ou de statues proposées au suffrage public serait une consolation éclatante, un titre à la célébrité et une source d'avantages réels.

On me dit que le jury sera dans une situation délicate, et qu'il excitera bien des plaintes. Je n'en crois rien. Les plaintes ont leur raison, lorsque sur sept mille tableaux on en reçoit quatre mille. Il est évident que dans ce nombre il y en a des milliers de médiocres, qui ne diffèrent de ceux qu'on a refusés que par des nuances. Com-

Digitized by Google

ment juger entre ce qui est mal et ce qui est mauvais? Comment établir des limites équitables entre la laideur, la platitude, l'ignorance et tant d'autres négations de l'art? Par pitié, quelquefois par lassitude, le jury laisse passer plus qu'il ne doit. Il sent qu'il est cruel d'empêcher un artiste d'offrir ses productions, si faibles qu'elles soient, au public, qui les achèterait peut-être. Aussi serait-il convenable d'épargner au jury une tâche aussi ingrate et de ne point compromettre inutilement son autorité. Les éliminations préalables, qui ne seraient plus faites qu'au nom du bon sens et de la pudeur, pourraient être confiées à une simple commission, et l'on réserverait pour le grand concours toutes les forces du jury. Aujourd'hui on conçoit que les artistes maltraités, quand ils voient à l'exposition tant d'œuvres qui ne diffèrent des leurs que par le degré de médiocrité, les critiquent avec amertume. Il n'en sera plus de même lorsque tout ce qui est douteux, également admis pendant un mois, sera ensuite également écarté, et lorsqu'il ne restera qu'un petit nombre d'élus, capables de supporter l'examen le plus malveillant. D'ailleurs, l'Académie saura quel compte elle devra tenir de l'opinion publique, qui se sera déjà manifestée, de même que ses décisions seront aussitôt soumises au contrôle de l'opinion. Les vainqueurs du concours seront l'objet d'une seconde exposition, d'autant plus facile à juger qu'elle sera plus restreinte. Il y aura là pour la foule non-seulement un plaisir et un repos d'esprit parmi des œuvres qui seront toutes bonnes, sinon belles; il y aura une éducation.

De la sorte, sans heurter nos habitudes, sans amoindrir les priviléges des artistes, que nous devons souhaiter d'étendre encore, nous avons deux expositions, deux jugemens, deux publics. Pendant le mois de mai, le Palais de l'Industrie est un marché de sculpture et de peinture; une commission spéciale a fait la police de ce marché et l'a purifié; les acheteurs sont introduits, ils font leur choix, la liberté de commerce est sans limites. Pendant le mois suivant, le Palais de l'Industrie devient un musée où le concours n'admet que les plus dignes; l'Académie des Beaux-Arts préside en souveraine ce concours, dont l'administration déduit rigoureusement les conséquences: le public, rappelé de nouveau, n'est plus qu'un contemplateur, qu'un juge, et les jouissances sans mélange qu'on lui propose affermissent son respect pour l'art autant que son goût. En même temps les artistes sérieux sont assurés d'obtenir l'attention et les encouragemens qu'ils méritent, car la réforme que nous réclamons, nécessaire au maintien de l'art, utile au public, profiterait surtout à ceux pour qui le succès n'est pas seulement un but, mais un moyen, et qui ne trouvent la gloire vraiment féconde que si elle enfante le travail du lendemain.

BEULÉ.

Digitized by Google

LES

CRISES FINANCIÈRES

ET

L'ORGANISATION DU CRÉDIT EN FRANCE

Compte-rendu des opérations de la Banque de France et de ses succursales, — 1860.

Le retour périodique des crises financières depuis quelques années appelle l'attention sur les causes qui produisent ces grandes perturbations dans l'économie générale des affaires. Les accidens politiques et les appréhensions qu'ils font naître ne paraissent pas suffisans pour expliquer ces troubles profonds, qui apparaissent d'une façon presque normale, ainsi qu'un phénomène naturel que rien ne saurait conjurer. La politique peut en effet diminuer le travail par les inquiétudes qu'elle occasionne, déprécier les valeurs mobilières, dont les revenus sont atteints par les temps d'arrêt imposés à l'activité publique et par le malaise qui pèse sur tous les esprits; mais la situation financière de l'état et l'action qu'exerce sur les affaires commerciales et industrielles du pays l'organisation du crédit peuvent déterminer le retour de ces crises redoutables au milieu même du calme le plus complet. De ces deux graves influences, la situation financière de l'état et l'organisation du crédit, c'est la seconde qui réclame surtout notre examen; la première a été l'objet dans la *Revue* même d'études trop complètes pour qu'il

Digitized by Google

soit besoin d'y revenir (1). Il y a au contraire quelque opportunité, en présence du rapport publié par la Banque de France sur ses opérations de 1860 et des difficultés financières toujours renaissantes, à rechercher quels sont les effets généraux produits par la concentration de tous nos moyens de crédit dans une seule institution, devenue en même temps le régulateur et le préservateur des crises. Peut-être ressortira-t-il du contraste d'une concentration si étroitement maintenue et du développement considérable de notre activité industrielle la conclusion que le meilleur moyen d'éviter de nouvelles perturbations financières serait dans une plus large organisation du crédit.

I.

La découverte des mines d'or de la Californie et de l'Australie, en jetant dans le monde une quantité formidable de numéraire, a entraîné tous les peuples dans la voie des améliorations matérielles. Cette invasion de l'or avait paru un moment si menaçante que de petits états, comme la Hollande et la Belgique, se hâtèrent de le démonétiser pour éviter une crise dans la valeur des métaux d'échange. Il lui fallait donc offrir un exutoire puissant, si l'on voulait empêcher une révolution très grave dans le prix des choses mobilières et immobilières. C'est ainsi que depuis dix ans on a entrepris et exécuté en France les travaux publics de deux générations; mais en même temps cette richesse métallique, incessamment accrue, a provoqué la création d'une quantité extraordinaire de valeurs mobilières dont la circulation et le prix étaient maintenus par l'augmentation constante des métaux précieux, auxquels se joignaient les économies qu'avait faites le pays tout entier pendant trente ans de sagesse et de repos. Cependant ces gigantesques entreprises, formées partout à la fois, nous ont peut-être conduits à ce moment critique où il faut se demander si nous n'avons point abusé de nos forces, car il semble qu'il n'y a plus maintenant équilibre entre la somme de nos titres fiduciaires et le capital monnayé resté au service de la circulation, et si l'on n'introduit pas une organisation nouvelle pour régulariser un état de choses nouveau, nous pouvons être condamnés aux inquiétudes financières.

Le succès qu'ont eu les appels faits à l'avidité universelle, sous la forme de ces souscriptions publiques qui procuraient un bénéfice certain à ceux qui y participaient, ont donné l'habitude de penser et de dire que la fortune de la France était inépuisable, et il n'est si

(1) Voyez les travaux de M. Bonnet et de M. Casimir Perier dans la *Revue* du 1er janvier et du 1er février 1861.

Digitized by Google

grosse aventure que l'on ne soit disposé à lui faire courir sous prétexte de la développer. En y comprenant les emprunts de l'état, des départemens, des communes et des villes, on ne peut cependant estimer à moins d'un milliard par an le chiffre des émissions de titres qui ont eu lieu sur le marché français depuis 1852, tant au compte de la France qu'à celui de l'extérieur. On sait par exemple qu'en 1860, malgré la difficulté des circonstances, il a été émis à la Bourse de Paris 2,178,618 titres, représentant à peu près 800 millions de francs. Or, comme ces émissions donnent en moyenne un emploi de plus d'un milliard par an, et que les économies du pays sont estimées au maximum à 6 ou 700 millions, il en résulte que nous avons été pendant huit ans en déficit de 3 ou 400 millions par an, et que nous avons à solder un arriéré de 2 ou 3 milliards qui ne sont pas encore entièrement payés, et qu'il faut prendre, non plus sur les économies, mais sur le capital du pays. C'est là qu'est la véritable cause de l'encombrement des valeurs fiduciaires qui maintient les crises; mais outre l'état flottant dans lequel se trouve une partie considérable de la fortune mobilisée du pays, cette situation a encore occasionné dans la vente et l'achat des propriétés immobilières un mouvement inusité qui a augmenté les revenus de l'enregistrement, et cet accroissement extraordinaire dans les recettes du fisc a pu faire croire à une sorte de prospérité, lorsqu'en réalité ce n'était qu'une liquidation que tout le monde était contraint de subir pour satisfaire à des engagemens qui dépassaient les forces de chacun (1).

Les grands travaux publics, les grands établissemens propres à la fabrication des engins pacifiques et belliqueux ont constitué pour la France un impérieux besoin d'associations puissantes qui ont eu, pour représentation de leur capital, ces titres mobiliers dont le nombre entrave maintenant la marche des autres élémens du travail. Outre le changement radical que ces associations ont apporté dans l'emploi et la manière d'obtenir des revenus des capitaux, elles ont produit un immense accroissement de la main-d'œuvre. Pour se procurer les ouvriers nécessaires aux grands travaux d'utilité publique, on en a détourné beaucoup de leurs aptitudes naturelles et

(1) « Les droits d'enregistrement, de greffe et d'hypothèque procurent au trésor des recouvremens qui varient selon le mouvement des affaires, le nombre et l'importance des transactions. Les résultats comparatifs de ces recouvremens permettent d'apprécier chaque année le développement de la prospérité générale du pays. En 1859, l'ensemble des droits d'enregistrement avait produit une somme de 271 millions de francs. En 1860, ces droits ont produit 301 millions de francs. L'augmentation d'une année sur l'autre a dépassé 29 millions de francs, qui s'appliquent pour 7,500,000 francs à la ville de Paris et pour 22 millions de francs au reste de la France. » (Exposé de la situation de l'empire présenté au sénat et au corps législatif.)

Digitized by Google

de la place qu'ils devaient occuper et remplir dans l'équilibre de notre économie générale. Ce déclassement de la main-d'œuvre ne pouvait s'opérer qu'à la condition d'une augmentation de prix. Dès lors les métaux précieux rassemblés par quelques mains pour un but collectif ont dû, en principe, être employés au paiement surélevé de cette main-d'œuvre dont on réclamait de toutes parts le concours. On ne paie les ouvriers qu'avec de l'argent; il a donc fallu avoir une grande quantité de monnaie métallique affectée au paiement de la main-d'œuvre, et en ne s'inquiétant pas de combler le vide qu'elle laissait dans les fonctions où elle est indispensable, on a détruit au détriment de tous l'harmonie qui doit exister dans la répartition du numéraire.

Il y a quelques années, un honorable président du tribunal de commerce de la Seine disait : « Le capital tend tous les jours à être absorbé par la main-d'œuvre. » Avant que le numéraire dépensé pour satisfaire à l'exécution des grands travaux d'utilité publique reconstitue au moyen de l'épargne un capital de placement, il se passe en effet un temps assez long pendant lequel l'émission et la circulation des valeurs sont privées de ce mode indispensable d'échange. Ce phénomène économique doit encore s'ajouter aux causes qui troublent la situation financière, et il faut d'autant plus y prendre garde que l'opinion publique s'accoutume à voir dans l'activité des travaux publics la source de toutes les prospérités (1).

Les chemins de fer, en provoquant la création de la plus grande somme de valeurs mobilières qui ait jamais existé, ont été la cause première de cette grande faveur dont jouissent les travaux publics et des excès où le pays tout entier s'est laissé entraîner. Partout en effet où ils ont été entrepris ils ont élevé la valeur des choses, le prix du sol, et, par la concentration sur certains points d'une masse énorme d'ouvriers, le prix des objets de consommation que fournit l'agriculture. On a donc pu croire qu'ils étaient un germe absolu de prospérité, tandis qu'ils ne faisaient en réalité que donner à la richesse du pays une valeur qu'elle n'avait pas et aux élémens de sa production des débouchés qui auraient sans doute concouru au bien-être général, si en même temps la concurrence que se faisaient entre eux les consommateurs agglomérés n'avait détruit le bienfait de la circulation plus facile et plus économique des denrées alimentaires, en établissant *l'égalité du prix de ces denrées* sur tous les points du territoire. Cependant, comme les voies ferrées donnaient à une grande quantité d'industries une activité inconnue, et qu'elles en

(1) Cette opinion paraît si bien établie que l'un des fonctionnaires les plus importans du nouveau gouvernement de l'Algérie a pu dire que « pour lui la colonisation était surtout une question de travaux publics. »

Digitized by Google

faisaient naître de nouvelles, on a pu ne pas s'inquiéter des effets qu'en ressentait l'économie générale du pays. Lorsqu'on a vu la propriété territoriale d'un département qui, par exemple, représentait une valeur de deux milliards s'augmenter tout à coup de 500 millions par la construction d'un chemin de fer, il a été bien permis de dire que cet agent de circulation accroissait la fortune de cette contrée. En réalité, le pays augmentait de valeur sur certains points favorisés par cette amélioration, mais cette plus-value ne donnait à la masse de la nation ni un nouveau moyen pour changer ou améliorer les conditions de son existence matérielle, ni une nouvelle organisation pour utiliser l'universalité de ses forces. C'est l'histoire d'un homme qui achète pour 250,000 francs, dans une circonstance favorable, un immeuble qu'il revend 1,500,000 francs; cet homme gagne 1,250,000 francs; mais le public, les locataires sont obligés d'augmenter leurs revenus et leurs moyens de produire pour servir à cet acquéreur d'un immeuble dont la valeur est quintuplée des intérêts proportionnels à l'élévation de ce prix : c'est cette tâche que les chemins de fer n'ont pu accomplir. Ils ont pu donner satisfaction à une grande quantité d'intérêts, ils n'ont pas créé l'abondance, ils n'ont pas accru le bien-être général, car ce bien-être ne se reconnaît que dans de plus grandes facilités données au travail dans toutes les branches et dans une plus grande aisance apportée parmi ceux qui vivent de peu. Au contraire, l'augmentation de valeur que les voies ferrées ont procurée au pays a nécessité de plus grands efforts individuels pour obtenir un revenu qui justifiât cet accroissement de capital. Puis, lorsqu'il a été bien évident pour tout le monde et pour le gouvernement lui-même que les travaux publics, qui ne sont ordinairement que les auxiliaires de la prospérité agricole, commerciale et industrielle, étaient devenus la source de toutes les prospérités, on a vu les départemens, les communes et les villes entrer simultanément et avec furie dans la voie de ces travaux, dits d'utilité générale, et les emprunts départementaux, communaux et urbains faire appel à leur tour aux capitaux et accroître la quantité des valeurs fiduciaires qui absorbaient au fur et à mesure qu'elles se formaient les petites épargnes, employées autrefois à créer ou à développer l'industrie des particuliers.

Dès que l'état s'aperçut du danger qu'on courait à laisser se prolonger un pareil abus des ressources du pays, il se hâta de prendre des mesures restrictives contre la Bourse et le marché libre, agens de l'émission incessante et de la négociation de cette prodigieuse quantité de titres mobiliers éclos au milieu d'une effervescence que rien ne pouvait calmer. Qu'ont produit ces mesures restrictives? En détruisant le marché libre qui servait aux transactions d'une mul-

Digitized by Google

titude de valeurs que cette disparition a rendues désormais irréalisables ou a données en proie aux usuriers, en imposant des règlemens à la Bourse, dont les franchises auraient dû être étendues en raison du besoin tous les jours plus impérieux qu'on avait de son intermédiaire, en se servant à cet effet de lois caduques et inapplicables à la situation nouvelle des affaires, on a porté un grand trouble dans les fortunes sans atteindre au but que l'on poursuivait. La loi sur les commandites, qui rend désormais impossible la formation de sociétés sous cette forme, les droits imposés sur les valeurs mobilières témoignent d'une sollicitude de préservation et de précautions tout à fait opposée à l'expansion indéfinie que l'on voulait donner à l'esprit d'association; mais toutes ces mesures, qui, si elles étaient justifiées, étaient néanmoins tardives, ne pouvaient empêcher les effets de l'exportation de l'argent dans l'Inde et dans la Chine, ne pouvaient pas lui faire repasser la frontière et nous le ramener de la Belgique et de la Hollande, où il avait servi à combler le déficit occasionné par la démonétisation de l'or.

Les mesures restrictives ont donc créé des embarras nouveaux sans obvier à aucun de ceux qu'elles devaient prévenir. Il ne faut pas se dissimuler cependant que le régime économique qui existe en France depuis dix ans a changé complétement les habitudes du pays quant à l'emploi de ses économies. La diffusion de la rente, les spéculations et le placement sur les valeurs mobilières ont donné aux épargnes une direction dont il est d'autant plus difficile de les détourner qu'un tel emploi ne demande aux détenteurs aucun effort ni aucune sollicitude. Les emprunts de l'état, des villes, des départemens, des communes, des grandes sociétés anonymes, donnent des revenus qui offrent des garanties surabondantes. On peut dire sans témérité qu'il n'est plus besoin du travail individuel pour faire prospérer son argent. Les êtres collectifs, état, villes, départemens, sociétés anonymes, absorbent toutes les économies du pays, et quand l'individu a besoin de capitaux sur un marché où des preneurs aussi sérieux, aussi responsables, se font une concurrence acharnée pour les obtenir, l'individu ne peut rien trouver, et les droits privés sont ainsi sacrifiés aux accaparemens collectifs. En d'autres termes, la collectivité absorbe sans cesse ce que l'individu recueille; d'un tel régime à l'idée socialiste de la possession et de l'administration de toutes choses par l'état, le département et la commune, il n'y a peut-être pas très loin. Cependant la prospérité d'un pays se compose du faisceau formé par toutes les prospérités individuelles, et, si le capital vient à manquer à l'individu, que deviendront les êtres collectifs qui vivent de sa prospérité?

Il est incontestable que les agens individuels de la prospérité du pays ont besoin d'être alimentés par le développement de tout ce

Digitized by Google

qu'ils peuvent produire : les villes que l'on démolit réclameront un plus grand revenu lorsqu'elles seront reconstruites; l'état, qui voit tous les jours accroître ses charges et les intérêts de sa dette, aura besoin de trouver dans les efforts du pays tout entier, pris dans la personne de tous les êtres virils et actifs qui le composent, de plus grandes et de plus sûres ressources. Comment ce résultat pourra-t-il être atteint? Sera-ce, en ce qui concerne l'état, par un remaniement de l'impôt, impôt sur le revenu, impôt progressif, augmentation de droits à percevoir sur les successions? Ces idées que l'on sème ne seraient-elles point la preuve du besoin extrême que nous avons d'augmenter nos moyens de produire et de tirer parti de toutes nos forces matérielles et intellectuelles? — Or, si les êtres collectifs et anonymes, si les grosses entreprises, si les emprunts continuent à absorber toutes les épargnes du pays, si les individus restent sans ressources, si tout se concentre sur une seule branche de travail, si le ralentissement des productions individuelles vient à diminuer le revenu des impôts, des octrois, des entreprises de transport qui sont les instrumens de notre activité industrielle, commerciale et agricole, où arrivera-t-on? On cherche les causes des crises financières et on les met presque toujours au compte de la politique; ne voit-on pas dans les faits que nous venons d'exposer des causes permanentes de désordre dans le crédit?

Ce n'est pas tout. L'abus qu'on a fait de la création ininterrompue des valeurs mobilières a eu encore d'autres conséquences. Les grands travaux publics, en concentrant dans les villes les plus importantes une foule d'ouvriers, en réclamant par conséquent une quantité plus considérable de denrées de consommation, ont augmenté le prix de ces denrées, qui se sont raréfiées aux lieux mêmes de leur production, ce qui a établi, ainsi que nous l'avons dit plus haut, par toute la France, l'égalité dans l'élévation de la valeur de tout ce qui sert à la nourriture des hommes; mais on n'a pas en même temps créé de nouveaux moyens de produire, et il n'y a que les salaires, lesquels sont le résultat des travaux exceptionnels que l'on a entrepris, qui se soient accrus en proportion du prix de tous les objets de consommation. Cependant l'on en est arrivé à conclure de cette augmentation du prix des salaires et du renchérissement de toutes choses que le numéraire avait diminué de valeur. En même temps, par une contradiction étrange, le besoin incessant qu'on a de ce numéraire a fait élever le loyer de l'argent à un taux qu'il n'avait jamais atteint.

La capitalisation des revenus mobiliers tend à s'accroître tous les jours. Déjà le revenu des actions de chemins de fer est capitalisé entre 7 et 7 1/2 pour 100, les obligations des compagnies à 6 pour 100, la rente de l'état aux environs de 5 pour 100. Le capital industriel suit la même progression, et les chances aléatoires des entreprises

Digitized by Google

commerciales et industrielles doivent s'accroître en proportion de l'élévation des revenus fixes, pendant que la concurrence et le besoin universel de travail diminuent les chances de succès. Le capital, réclamé de toutes parts, ne se donne pourtant qu'au plus offrant et dernier enchérisseur, et les valeurs qui le représentent, ne pouvant librement circuler par suite des restrictions apportées aux transactions et à une bonne répartition du numéraire, dépérissent ou s'immobilisent entre les mains du détenteur.

On a vu plus haut que la France avait été entraînée dans des engagemens qui n'étaient pas en rapport avec ses forces, et que les émissions de valeurs fiduciaires de toute nature ont dépassé de 3 ou 400 millions par an le chiffre de ses économies. Le pays a donc à liquider cette situation avant de rentrer dans une position normale; mais, au lieu de lui laisser le temps de mettre ordre à ses affaires, les compagnies de chemins de fer vont lui réclamer encore 250 ou 300 millions par an, sans compter les appels qui lui seront faits par toutes les administrations municipales de la France, et les sommes que le public français doit fournir dans les entreprises étrangères en cours d'exécution, chemins russes, espagnols, portugais, italiens, etc. Il nous paraît évident que tant que l'on restera dans cette situation, il y aura un trouble permanent dans notre économie financière. Néanmoins il faut marcher. Les grands travaux d'utilité publique ne peuvent pas s'arrêter, les entreprises urbaines surtout doivent suivre leur cours, car si elles venaient à chômer, que ferait-on de cette main-d'œuvre déclassée, déshabituée des champs et des petites villes, accoutumée à une rémunération qui s'accroît sans cesse et a fait naître une multitude de besoins, de dépenses auxquelles on serait obligé de pourvoir? Quelles sont les industries, les exploitations privées qui pourraient remplacer le luxe de travail des villes et la nature de ce travail (1)?

Où donc est le remède à cette situation? Quand un homme aux

(1) Oserons-nous dire que le temps paraît être venu d'apporter un tempérament à l'effervescence des dépenses municipales? Lorsque nous avons tant et de si grands progrès agricoles et industriels à accomplir, il ne paraît pas indispensable que ces travaux extraordinaires soient continués au prix de la perturbation qu'ils concourent à produire dans notre situation financière, car ils ne peuvent se justifier que par une exubérance de richesse, et n'apportent ni dans l'alimentation, ni dans les besoins généraux du plus grand nombre aucune économie, aucun élément de bien-être matériel, puisque au contraire ils rendent les conditions de la vie plus onéreuses. Outre le trouble qu'ils causent, ils détruisent l'équilibre dans la répartition et les conditions du travail, en sorte qu'en concentrant les capitaux et les bras sur certains points, ils y concentrent aussi les intelligences et les ambitions. Il n'échappera au jugement de personne que cette concentration appauvrit une partie du pays, forme des obstacles à la libre expansion de toutes les facultés qu'il renferme, détruit l'ordre naturel des vocations et des destinées, en sorte que l'harmonie générale de la société et la distribution utile de toutes ses forces partout où elles ont à s'employer ne peuvent plus exister.

Digitized by Google

prises avec les difficultés des affaires s'aperçoit qu'il a été plus loin que la prudence ne le comportait, il s'ingénie à trouver dans le capital représenté par son intelligence et la bonne gestion de son industrie des ressources pour ainsi dire transitoires, qui l'aident à surmonter les obstacles. Ces ressources, il les rencontre dans la confiance qu'il inspire, dans le crédit qu'on lui accorde, c'est-à-dire dans le temps qu'il obtient pour atermoyer ses engagemens. Le pays doit agir de même; mais à la différence des efforts privés qui ne peuvent être que des expédiens transitoires, il peut et doit saisir l'occasion qui lui est offerte de mettre ses institutions en harmonie avec les besoins permanens qui sont devenus l'essence même de son bien-être. Or, puisque les troubles apportés dans la répartition de notre richesse monétaire et la concurrence que se font entre eux les êtres collectifs pour l'accaparer au détriment des individus doivent être comptés parmi les grands maux de cette situation, puisque les engagemens pris par le public sont supérieurs aux ressources dont il dispose, il semble démontré que la conséquence à tirer de tous ces faits, c'est qu'il faut augmenter les signes de la circulation monétaire et fournir aux individus de nouvelles ressources pour produire. Sans doute ceux qui prétendent que la fortune de la France est inépuisable répondront à ceci que toute modification à ce qui existe est inutile, et que la circulation du signe monétaire, qui varie entre 700 et 800 millions, suffit parfaitement aux besoins de notre commerce et de notre industrie, aux transactions d'un capital de plus de 20 milliards de valeurs mobilières. Pourquoi alors ces brusques variations dans le taux de l'escompte de la Banque de France? Ne sont-elles pas provoquées par l'inégale répartition des capitaux monnayés, nous répétons le mot, et par les restrictions apportées dans l'émission du signe monétaire appelé à les remplacer? Et si on n'avait pas d'autant plus besoin de la monnaie et du billet de banque que la somme qu'ils représentent n'est pas en proportion des services qu'ils sont destinés à rendre, pourquoi une diminution d'une centaine de millions dans cette circulation paralyserait-elle toutes les affaires? N'est-ce pas parce qu'elle est insuffisante?

La centralisation dans une seule caisse des dépôts en numéraire empêche l'élévation du chiffre de ces dépôts, car il n'est pas permis de croire qu'il n'existe pas en France une quantité d'or ou d'argent supérieure à celle que possède habituellement la Banque. Personne ne contestera que notre pays possède toujours en numéraire une somme supérieure aux 4 ou 500 millions qui composent ordinairement l'encaisse de la Banque de France. Cependant cet encaisse de 4 ou 500 millions est le thermomètre du loyer de l'argent, et suivant qu'il augmente ou diminue, la marche régulière des affaires est troublée. Est-ce là une situation qui doive se perpétuer et devenir

Digitized by Google

normale? Une organisation de crédit qui a de pareils résultats est-elle parfaite? Ces 4 ou 500 millions de numéraire représentés par 7 ou 800 millions de billets n'ont-ils pas une mission impossible à remplir, puisque seuls ils sont obligés de suffire à toute la circulation des valeurs commerciales, industrielles et financières de la France?

Tout a été changé depuis dix ans dans la constitution et les élémens de la fortune publique, et les agens de cette fortune non-seulement ne sont pas devenus plus nombreux, non-seulement n'ont pas été organisés pour cette situation nouvelle, mais ils ont disséminé leur action et leurs forces dans tous les sens, en vue d'obtenir des résultats et de donner des satisfactions pour lesquelles ils n'avaient pas été créés. Je veux dire entre autres choses que la circulation de 7 ou 800 millions de signes monétaires dont nous jouissons a été employée, pour la plus grande partie, à venir en aide à l'état, aux détenteurs de rentes et de valeurs financières, et qu'il n'est resté à la disposition du commerce et de l'industrie, c'est-à-dire des travailleurs, qu'on nous permette le mot, que 3 ou 400 millions, somme tout à fait inférieure à leurs besoins, et qui va le devenir bien davantage par suite de la situation de lutte où les place la réforme douanière vis-à-vis de rivaux dès longtemps en possession du nerf de la guerre. Les établissemens formés pour combler cette lacune, n'étant pas des instrumens de crédit, ne pouvant pas augmenter le capital flottant du pays, sont incapables de remédier à cet état de choses et de combler le déficit produit par toutes les causes que nous avons énoncées.

Ces établissemens de crédit, les modifications et les extensions qui leur ont été accordées ont donné satisfaction à des idées qui en provoquaient depuis longtemps l'avénement, mais la base sur laquelle repose tout cet édifice assez hétérogène ne s'est pas élargie proportionnellement à ce qu'elle est obligée de supporter. L'augmentation du capital de la Banque de France, autour de laquelle pivotent toutes ces institutions, n'a pas pourvu à l'organisation véritable du crédit, car la Banque supporte tout le poids des innovations qui ont été faites, et elle ne peut étendre sa circulation de billets au-delà d'une certaine limite. En créant le crédit mobilier, le crédit foncier et ses embranchemens, la *société commerciale et industrielle*, en étendant les attributions du comptoir d'escompte de Paris, on a fait naître simplement de nouveaux élémens de clientèle et de nouveaux cliens à la Banque de France au détriment des anciens (1). Cette surabondance de clientèle est un des grands embarras de la Banque,

(1) Et d'ailleurs, si ces établissemens de crédit sont vraiment utiles, pourquoi la France est-elle privée des bienfaits qu'ils ne peuvent répandre que sur la ville de Paris?

Digitized by Google

et elle doit passer son temps non pas, comme c'est l'ordinaire, à rechercher les occasions de faire des affaires pour donner de beaux dividendes, mais à se défendre contre les sollicitations qui lui viennent de toutes parts. Aussi la voyons-nous, à la première émotion qui se manifeste dans le monde commercial, à la moindre atteinte portée à sa réserve métallique, restreindre toutes ses opérations.

Cette réserve métallique est devenue le point de mire de tous ceux qui s'occupent du commerce des métaux d'échange tant à l'intérieur qu'à l'extérieur; elle est le côté sans cesse vulnérable de notre prospérité financière, car il est permis de dire sans exagération qu'exposée sans cesse aux coups, elle est constamment à la merci de quatre ou cinq mains puissantes et des spéculateurs d'argent (1). Cette réserve métallique, qui est l'origine de toutes nos alarmes, joue dans notre économie générale un rôle d'autant plus redoutable que rien ne peut la défendre contre les atteintes qui lui sont portées. Et cependant son influence n'est pas légitime, le rôle même qu'elle remplit est faux. Si le gouvernement constituait demain une réserve de grains qui devînt, par ses variations, le régulateur du prix du blé, comme la réserve métallique de la Banque est le régulateur du prix du numéraire, croit-on que la spéculation ne pourrait pas à chaque instant faire artificiellement varier la taxe du pain? Et si l'on accorde que ce privilége d'un magasinage qui ne représenterait en réalité qu'une minime partie des céréales contenues dans les greniers particuliers serait un véritable danger public, pourquoi ne remarque-t-on pas qu'au point de vue du numéraire ce danger est permanent avec la constitution de la Banque de France (2)? N'a-t-on pas vu en effet, il y a trois ans, par suite de la diminution de cette réserve fatidique, l'escompte de la Banque s'élever au taux inconnu de 10 pour 100 et retomber trois mois après à 3 pour 100? Il n'y avait donc pas de vérité dans la panique qui avait provoqué une si extraordinaire manifestation de crainte, mais elle a révélé les dangers que présente la centralisation du crédit. C'était sous l'émotion d'une crise parisienne

(1) « Je ne conçois clairement dans les opérations de la Banque que l'escompte, et j'attribue la dernière crise de cet établissement, la plus forte qu'on ait éprouvée depuis Law, à ce que l'escompte a été mal fait. Un même banquier a eu la faculté de se faire escompter jusqu'à 7 ou 8 millions, tandis qu'aucune maison ne devrait avoir un crédit plus fort que 900,000 francs ou 1 million. On devrait surtout s'interdire l'escompte des billets de circulation... » (L'empereur Napoléon Ier au conseil d'état, séance du 27 mars 1806, discussion du projet de loi sur la Banque de France).

(2) D'après les statistiques officielles, le mouvement des exportations et des importations d'or depuis dix ans se solde en faveur de la France par un accroissement final de *un milliard sept cent quarante et un millions en or.* Les perturbations causées par la diminution apparente de nos métaux d'échange ne sont donc pas justifiées; mais comme la puissance du numéraire n'a pas de contre-poids dans une organisation de crédit assez large pour lutter avec lui, il fait la loi au travail et met tout sous sa dépendance.

Digitized by Google

et de la Bourse de Paris que ces brusques mesures de préservation avaient été prises; le reste de la France, qui en ressentait le funeste contre-coup, ne les avait en rien provoquées, car aucun sinistre commercial ou industriel ne vint heureusement les justifier. Que conclure de cette histoire d'hier? C'est que le privilége exclusif de la Banque de France n'est plus en rapport ni avec la situation, ni avec les besoins du pays.

S'il fallait de cette vérité une preuve plus récente, les dernières déterminations prises par cette institution pour amortir le contre-coup de la crise anglaise et américaine ne démontrent-elles pas qu'elle est dans une situation fausse, et qu'il faut, *dans son propre intérêt*, qu'elle soit désormais préservée autrement que par les restrictions qu'elle apporte à son œuvre? Les circonstances ont changé sa mission; on a créé entre la France et les autres pays, par cette concentration de nos ressources en une seule main, une solidarité qui réjouit certains économistes, mais qui en réalité n'a pas sa raison d'être. Nous tendons à devenir, mais nous ne sommes pas encore un pays de grand commerce. La meilleure preuve que nous puissions en donner, c'est que nous exportons peu de numéraire. Notre fortune monétaire s'est accrue de près d'un milliard huit cent millions d'or depuis dix ans; mais cette exubérance de richesse en métaux précieux a été et est journellement absorbée, ainsi que nous l'avons déjà dit, par les immenses travaux que nous avons entrepris. Si nous souffrons des crises monétaires, c'est que le métal monnayé n'a pas de concurrens dans les emplois nombreux où il nous est nécessaire; son importance lui vient de l'effervescence de nos transformations matérielles à l'intérieur et pas du tout des besoins de notre commerce, qui, par suite de la constitution et du fonctionnement même de la Banque, est obligé de s'accoutumer tous les jours de plus en plus à ne pas compter sur son aide. Cependant notre organisation de crédit nous expose sans raison, sans profit et sans but, à partager les désastres des contrées essentiellement commerçantes. Ainsi je crois pouvoir dire par exemple que la question du coton, née des dissensions intestines des États-Unis, n'est pas une question de premier ordre pour la France comme elle l'est pour l'Angleterre (1). Il

(1) La France est au troisième rang dans la consommation du coton, ainsi que le prouve le tableau suivant de la distribution de la récolte de 1860 :

Grande-Bretagne	2,669,432	balles.
États-Unis	978,048	—
France	589,587	—
Nord de l'Europe	295,072	—
Autres ports de l'Europe	220,082	—
	4,752,221	balles.

Digitized by Google

n'en est pas moins vrai que la force des choses nous fait vivement souffrir des embarras industriels et commerciaux de cette grande usine, de cette grande maison de commerce qu'on appelle l'Angleterre. Est-ce là un progrès? Ne serait-ce pas plutôt un mauvais système? Dans la crise présente, l'Angleterre achetant par an de 2,500,000 à 2,600,000 balles de coton aux États-Unis et étant presque constamment leur débitrice, il est arrivé que, le crédit s'ébranlant dans le Nouveau-Monde, les banques de l'Union se sont hâtées de pourvoir à l'approvisionnement de leur réserve métallique, et ont fait, par tous les moyens en leur pouvoir, puiser dans les caisses de la Banque d'Angleterre, qui représentent presque tout le numéraire existant dans un pays où les habitudes et la pratique des affaires ont si bien appris depuis longtemps à n'en presque pas faire usage. Mais, comme la Banque d'Angleterre a d'autant plus besoin de l'or déposé dans ses caves qu'il n'en existe pour ainsi dire pas ailleurs dans les trois royaumes, aussitôt que les banques américaines ont menacé de lui enlever ses précieux trésors, elle s'est mise en état de défense pour en empêcher l'exportation et a élevé le taux de son escompte. Alors les intermédiaires, les banquiers, au moyen de combinaisons dont ils ont l'habitude entre eux, sont parvenus jusqu'à la Banque de France et lui ont enlevé à leur tour, pour le revendre à haut prix aux Anglais et aux Américains, le métal monnayé nécessaire au commerce et à l'industrie française, qui ne savent ou ne peuvent pas le remplacer par les pratiques habituelles aux contrées essentiellement commerçantes. C'est là l'explication du trouble qui règne en ce moment même dans nos affaires, c'est ainsi que nous sommes atteints par des événemens extérieurs et que la prospérité de la France est liée par la centralisation de ses moyens de crédit à la fortune de contrées qui ont des élémens de production et de travail absolument différens de ceux qu'elle possède.

Obligée de suffire aux besoins généraux de toute la France, au mouvement de ses importations et de ses exportations, à toutes les éventualités de nos relations internationales, à toutes les fluctuations du commerce des métaux monnayés, étant par la force des choses une institution qui nulle part n'a d'égale dans les fonctions qu'elle remplit, la Banque de France ne rencontre et ne peut rencontrer autour d'elle aucune aide dans les temps difficiles, et ne peut pas en donner aux autres. Devenue le générateur du mouvement financier de toute la France, il faut qu'elle songe avant tout à sa sécurité et à sa conservation propre : la prudence la plus scrupuleuse lui est commandée au nom de l'universalité des intérêts, et on ne peut que louer cet établissement de la façon modérée avec laquelle il préserve sa lourde responsabilité; mais, si on ne doit pas blâmer les actes qui lui

Digitized by Google

sont inspirés par sa position, il faut bien dire que les services que rend la Banque ne sont plus en rapport avec le privilége qu'elle possède et la mission qui lui est dévolue. Cette mission redoutable, cette mission politique que remplit la Banque de France est aux affaires nationales ce que sont la conduite et l'action du gouvernement lui-même; mais, si la conduite et l'action du gouvernement à l'extérieur inquiètent ou rassurent le pays, du moins son administration intérieure, son administration départementale et communale, qui lui donne la sécurité de l'ordre et l'application des lois, n'est jamais troublée. Serait-il téméraire de conclure du spectacle offert par le fonctionnement régulier de notre administration intérieure que, si on procédait par des moyens semblables dans l'ordre économique, on aurait réalisé un très grand et très heureux progrès? Et si on m'accorde que la concentration en un seul établissement de tous nos moyens de crédit est préjudiciable au bien général et doit être regardée comme une des principales causes des perturbations financières, ne pourrais-je pas ajouter que le pays trouverait dans une organisation de crédit intérieure, si je peux m'exprimer ainsi, la certitude que le paisible et régulier mouvement de sa fortune et de son activité ne subira pas constamment les secousses auxquelles l'exposent les destinées internationales d'une institution unique forcée de distribuer ses ressources à une infinité de besoins publics?

Le seul avantage que l'on fasse valoir en faveur de la Banque de France, avantage que nous achetons vraiment trop cher, c'est l'unité, l'uniformité du signe monétaire. Ce bienfait serait-il détruit si on organisait d'autres banques? A-t-on déjà oublié qu'il y avait avant 1848 neuf banques indépendantes qui émettaient des billets et jouissaient d'un immense crédit (1)? L'initiative d'une pareille réforme ne semble pas malheureusement pouvoir partir de ceux mêmes qui seraient en position de la provoquer, et quant au public, son influence ne se fait pas assez sentir jusqu'à présent dans la question. Nous avons en France la plus grande répugnance à toucher à ce qui

(1) Voici quelles étaient ces banques : nous indiquons aussi le chiffre de leur capital et celui de la valeur de leurs actions en 1846 :

NOMS DES BANQUES.	Capital.	Dividende et réserve de l'année.	Intérêt sur le capital primitif.	Cours des actions.
	fr.	fr. c.	fr. c.	fr.
Bordeaux	3,150,000	132 »	13 20 pr 100	2,360
Rouen	3,000,000	120 33	12 03	2,585
Nantes	3,000,000	82 86	8 28	1,730
Lyon	2,000,000	244 »	24 40	3,690
Marseille	4,000,000	120 »	12 »	1,925
Le Havre	4,000,000	63 56	6 35	1,310
Lille	2,000,000	87 »	8 70	1,800
Toulouse	1,200,000	50 »	10 »	»
Orléans	1,000,000	100 01	10 »	1,810

Digitized by Google

existe, et nous préférons peut-être une facile inertie à la lutte, lors même qu'en la provoquant elle éviterait des dangers. La voix et les vœux du pays n'aiment pas à se faire entendre dans ces matières d'où la passion est absente, et la coutume que nous avions autrefois d'introduire cet élément de la passion en toutes choses nous a fait enlever, comme à des enfans qui auraient abusé de leur émancipation, le droit d'intervenir, au moyen de notre représentation nationale, dans l'étude et la discussion de tous les progrès qu'il s'agit encore d'accomplir. Le gouvernement prend donc seul le soin, au milieu de notre apathie, d'apporter *proprio motu* des changemens dans l'état des choses. Aussi a-t-on vu les mesures les plus graves en matière de finances et les expédiens les plus imprévus se produire sans que personne s'en fût occupé en dehors de l'administration gouvernementale qui les avait élaborés (1). Ne pourrait-on pas trouver dans cette façon d'agir le germe d'une certaine inquiétude pour les opinions qui aiment la tranquillité et le *statu quo*, et ce germe ne se joindrait-il pas aux autres causes qui nourrissent d'une façon latente, pour ainsi parler, les élémens des crises financières?

Les décrets du 24 novembre amèneront-ils une plus grande participation des représentans du pays dans les questions de finances? On est en droit de l'espérer. La discussion du budget, les projets de loi pour la concession de nouvelles lignes de chemins de fer fourniront une occasion naturelle de traiter tous les problèmes qui sont posés, d'un côté par les besoins impérieux de travail et d'améliorations qu'a le pays, d'un autre côté par les embarras qu'entraîne la pénurie de nos ressources et de nos moyens d'agir. Quelle serait donc la base de la réforme qu'on pourrait accomplir? quelles en seraient les conséquences?

II.

En nous ramenant à la situation qui a précédé la révolution de février, c'est-à-dire en reconstituant les banques départementales que le gouvernement de cette époque avait annexées à la Banque de France pour établir le cours forcé de ses billets (2), on n'aurait pas à notre avis réalisé un progrès suffisant. Ces banques, qui avaient un capital très faible, puisqu'il ne s'élevait en totalité qu'à 23,350,000 fr., devraient maintenant fonctionner avec un capital beaucoup plus

(1) Les mesures contre la Bourse, les modifications apportées à la constitution du crédit foncier et du comptoir d'escompte, la création de la caisse des travaux publics et de la boulangerie, les lois sur les chemins de fer, etc.

(2) Le cours forcé a existé pendant deux années. On a appris qu'il subsistait encore le jour où, pour des raisons qui n'ont pas été expliquées, M. Fould l'a aboli.

Digitized by Google

élevé, par suite de la quantité considérable de valeurs qui ont été créées depuis qu'elles n'existent plus et des nécessités de travail qui se sont révélées dans toutes les parties de la France. Elles auraient aussi à pourvoir à des besoins nouveaux et à intervenir, comme à l'origine de leur établissement, dans la création d'associations particulières aux départemens où elles agiraient. Dans leur courte carrière, les banques provinciales d'avant 1848 avaient aidé, par leur coopération et par les groupes qu'elles avaient formés autour d'elles, presque toutes les grandes entreprises locales, en favorisant la mobilisation de leurs titres et faisant sur ces valeurs des avances comme la Banque de France en fait actuellement sur la rente et sur les actions et obligations des chemins de fer et du crédit foncier. De ce chef seul, leur réorganisation mettrait immédiatement à la disposition du commerce et de l'industrie une somme d'au moins 5 ou 600 millions, représentés par plus d'un milliard de titres d'emprunts départementaux, communaux, municipaux, d'actions de mines, ponts, gaz, etc., qui existent en province et dont il est actuellement impossible de tirer aucune ressource. Cet avantage n'est pas à dédaigner (1), puisque nous avons démontré que le capital flottant du pays n'est pas suffisant; mais les nouvelles banques auraient encore d'autres effets. On doit se rappeler qu'avant 1848 ces banques fixaient leur escompte suivant la situation financière des villes où elles fonctionnaient, et que par exemple celles de Lyon et de Marseille, en le maintenant pendant une période de dix ans à une moyenne de 2 1/2 à 3 pour 100, avaient néanmoins vu leurs actions tripler de valeur. Elles se trouvaient vis-à-vis de la Banque de France dans la position où se trouve maintenant la Banque de Belgique vis-à-vis des places de Londres et de Paris. La Banque de Belgique offre en ce moment un singulier spectacle : elle abaisse à 4 pour 100, pour les valeurs acceptées, et à 4 1/2 pour 100, pour les valeurs non acceptées, le taux de l'escompte, pendant qu'il est en France et en Angleterre de 7 et 8 pour 100. Ce fait n'est-il pas instructif, et les banques départementales ne pourraient-elles pas avoir un rôle analogue à celui que joue la Banque de Belgique entre ses deux puissantes voisines? Il est certain que l'uniformité dans le taux de l'intérêt que le privilége exclusif de la Banque de France entraîne après lui est un des plus puissans obstacles à la libre répartition du capital; mais si l'on reconstituait des banques départementales, elles auraient des encaisses métalliques indépendans qui ne laisseraient plus la France livrée aux

(1) La difficulté de mobiliser les titres des emprunts départementaux et municipaux en élève le prix, on le conçoit. N'est-ce pas un des meilleurs élémens du crédit de la ville de Paris que la faculté qu'a, par exception, la Banque de France de prêter sur ses obligations municipales?

Digitized by Google

oscillations de la seule réserve officielle de numéraire qu'elle possède. L'émission d'une plus grande quantité de billets de banque *rendrait disponible une partie du numéraire* qui sert maintenant presque exclusivement aux échanges. Ces dépôts d'or ou d'argent ne pourraient pas être atteints par la solidarité qui existe entre les grands établissemens qui siégent dans les capitales, car les besoins auxquels les banques départementales auraient à pourvoir seraient limités et concentrés dans la région même où elles seraient établies. Bien loin de nuire à la Banque centrale, elles pourraient au contraire remplir auprès d'elle un office analogue à celui que les receveurs-généraux remplissent auprès du trésor. Dans cet ordre d'idées, elles devraient être indépendantes les unes des autres, mais toutes concourir, dans les momens de crise, au maintien de l'équilibre dans le loyer des capitaux et la circulation des valeurs fiduciaires, dont il est indispensable dans ces occurrences de faire des ressources sans en avilir le prix par des ventes forcées.

Que l'on veuille bien réfléchir à ce que serait notre situation financière, si les banques départementales existaient encore, avaient augmenté leur capital dans la proportion du double ou du triple, et si l'on avait donné à toutes les villes qui l'ont réclamé inutilement le privilége d'en établir, de telle façon qu'il y eût maintenant en France trente ou quarante banques! — Nous aurions une réserve métallique du double, et presque toutes les grandes villes auraient vu éclore dans leur sein des sociétés qui auraient augmenté la production du pays, et qui n'ont pu se former parce que la centralisation du crédit a en même temps réuni toutes les affaires dans les mains des financiers et de la Bourse de Paris. En proposant de rétablir et d'étendre les banques départementales, nous voulons donc surtout pousser à réclamer, pour sortir du régime périlleux où nous sommes, une décentralisation du crédit, parce que nous sommes profondément convaincu que cette décentralisation est le seul moyen efficace à employer pour rétablir l'ordre et la régularité dans nos affaires financières.

En matière économique comme dans l'ordre physique, ce n'est qu'avec plusieurs points d'appui qu'on obtient un équilibre de quelque durée. La Banque de France est aujourd'hui dans une telle situation que son isolement, au lieu de la consolider, l'ébranle, et qu'étant sans cesse préoccupée de veiller au bien-être de son existence, les précautions qu'elle est constamment sur le point de prendre pour se protéger elle-même sont devenues des causes permanentes d'appréhensions. C'est dans la *multiplicité*, nous ne disons pas la *liberté* des banques, que se trouvent les élémens d'une sérieuse réforme financière. « Tout se fait et doit se faire par une sorte

Digitized by Google

de transaction dans les nouveautés politiques, » a dit Joubert. Des banques départementales, par leurs émissions, non-seulement combleraient les vides laissés par l'abstention des détenteurs de capitaux, mais elles aideraient encore à remplir les lourds engagemens que nous avons contractés, et prémuniraient le pays contre cet engorgement périodique des valeurs mobilières, qui est, nous l'avons dit, la source principale de nos embarras. Cependant cet encombrement des valeurs publiques ne peut que s'accroître, car nous sommes contraints d'en créer tous les jours de nouvelles. Leur libre et facile circulation va devenir, nous croyons l'avoir fait comprendre, une des plus grosses questions de notre économie intérieure. Déjà nous avons vu la Banque de France, en venant plusieurs fois au secours des compagnies de chemins de fer pour le placement de leurs obligations, être entraînée à prêter son patronage et son concours à la diffusion de cette sorte de titres mobiliers, et dénaturer ainsi complétement sa mission de banque industrielle et commerciale. Il n'est pas douteux que toutes les forces de cette institution auront désormais une destination autre que celle que l'opinion générale leur donne; mais la place qu'occupait la Banque de France comme banque d'escompte au service presque exclusif du commerce et de l'industrie, cette place ne peut pas rester plus longtemps vide sans qu'il en résulte un dépérissement dans l'exploitation ou l'accroissement de notre richesse et dans le chiffre des bénéfices annuels qui augmentent notre fortune. Or on a vu que ces bénéfices n'avaient pas suffi à tous les engagemens pris depuis dix ans, et la diminution de ces revenus serait une véritable calamité.

Il n'est donc pas seulement urgent que la France ne voie pas décroître sa prospérité, il est utile qu'on lui donne les moyens de mettre en œuvre tous les germes de fécondité qu'elle renferme. C'est en multipliant les instrumens de crédit qu'on obtiendra ces résultats. Lorsque l'on discutait au conseil d'état l'organisation de la Banque de France, l'empereur Napoléon disait : « Il n'y a pas en ce moment de banque en France, il n'y en aura pas de quelques années, parce que la France manque d'hommes qui sachent ce que c'est qu'une banque. C'est une race d'hommes à créer (1). » Cette race d'hommes est créée, et tout le monde sait maintenant en France ce que c'est qu'une banque. C'est une éducation faite, et dont on doit chercher à recueillir les fruits. La multiplicité des banques amènerait l'émancipation de l'individu, maintenant entravé dans sa marche par la pénurie des ressources mises à sa disposition, ou effacé par les êtres collectifs; elle donnerait en outre naissance, dans les chefs-

(1) Séance du 2 avril 1806.

Digitized by Google

lieux de département, d'arrondissement et même de canton, à une infinité de sociétés particulières d'escompte qui, en répandant les facilités et les bienfaits du crédit, maintiendraient, là même où elles trouveraient désormais la satisfaction de leurs besoins et de leurs ambitions, une masse considérable d'existences qui encombrent actuellement les grandes villes au détriment dès autres parties du pays, où l'application de leur intelligence et de leur travail serait nécessaire.

L'exemple tant décrié des États-Unis d'Amérique et des colonies anglaises, où l'on a tout fait pour mettre à la disposition des individus et non des êtres collectifs les élémens nécessaires au développement de leurs facultés, n'est peut-être pas inutile à rappeler. On ne voit dans l'organisation financière des États-Unis que les désordres qu'elle a souvent produits, et lorsqu'on apprend que, sur les quinze cent trente (1) banques qui fonctionnent dans l'Union, il y en a une vingtaine qui suspendent leurs paiemens, on condamne de nouveau tout l'ensemble de ces institutions financières de l'Amérique, qui ont servi à former, dans l'espace de quatre-vingts ans, une des nations les plus nombreuses et les plus prospères du monde. On ne tient nul compte en effet, dans les jugemens sans appel que l'on porte, ni de la dissemblance des mœurs et des élémens divers qui composent ce peuple, ni de la différence essentielle et fondamentale qui existe entre la liberté des banques aux États-Unis et la manière dont pourrait et devrait s'opérer en France une organisation équivalente. En France, pays homogène, fortement administré, l'autonomie des provinces qui ont formé la nation a complétement disparu; aucune des témérités, aucune des excentricités qu'on remarque dans un pays où l'administration particulière de chaque état est souveraine ne serait possible parmi nous. Ainsi ce que nous condamnerions comme un crime de lèse-nation, comme une trahison, la séparation possible du nord et du midi par exemple, peut se produire

(1) Au 1er janvier 1859, il existait dans les États-Unis d'Amérique 1,530 banques émettant du papier de circulation. La seule ville de New-York en possède 54, *dont le capital s'élève à 338,670,000 francs*. A la Nouvelle-Orléans, pour une population de 150,000 âmes et un état qui ne compte pas plus de 1 million d'habitans, il existe 11 banques ayant des chartes octroyées par l'état, et 10 banques librement organisées. Entre cette exagération qui conduit à des catastrophes, — car, à l'encontre des banques du continent, qui restreignent leurs crédits dans les momens de crise, les banques américaines les étendent au-delà de toute proportion dans ces circonstances, — entre cette exagération, disons-nous, et une manière d'être qui n'offre à un pays comme la France, dont la population est supérieure à celle des États-Unis, d'autres ressources que l'encaisse et la circulation dont dispose une banque unique, n'y a-t-il donc aucun moyen terme à trouver? M. Gautier, sous-gouverneur de la Banque de France, disait en 1837 que « les États-Unis en étaient à l'abus du crédit, et que *la France n'en était pas encore à l'usage.* »

Digitized by Google

aux États-Unis, parce que chaque état a conservé le droit de défendre ses intérêts contre ses voisins et de s'administrer selon ces intérêts. Par suite donc des droits dont ils sont disposés à faire un si déplorable abus, les états de l'Union américaine ont pu diversement organiser leurs systèmes de banques, et c'est dans cette licence même que réside le danger. L'état social de la France au contraire, s'il permet et s'il réclame actuellement la multiplicité des banques, entraînerait l'homogénéité et l'uniformité de la constitution de ces établissemens sous la forme d'une loi générale de l'état. L'exemple de l'Amérique en cette question ne peut donc pas remplir ce rôle d'épouvantail auquel il sert constamment.

Pourquoi les adversaires de la multiplicité des banques, au lieu de chercher toujours leurs exemples aux États-Unis, ne se tournent-ils pas vers l'Angleterre? Bien qu'il ne soit pas en harmonie avec l'ensemble de toutes les libertés dont jouit le peuple anglais, le régime appliqué aux banques n'en mérite pas moins une sérieuse étude. Le monopole de la Banque d'Angleterre est après tout limité à 65 milles dans le rayon de Londres, et en 1854 il existait, en Angleterre et dans le pays de Galles, 165 banques particulières et 65 banques par actions qui émettaient des billets. En 1855, on comptait en Irlande sept banques outre la Banque d'Irlande (1). — On voit combien nous sommes loin de cette organisation, que beaucoup d'économistes anglais trouvent insuffisante. — En Écosse, les bases du crédit sont bien plus larges. Il est bon de rappeler que dans ce pays la pratique des banques a commencé en 1659 par le monopole, mais que vingt ans après son avénement le monopole a été détruit. Depuis lors, la constitution économique de l'Écosse s'est développée dans la voie de la multiplicité des banques. Personne n'ignore cependant qu'outre les opérations courantes, ces institutions font des crédits à découvert sous caution solvable, des prêts hypothécaires, et qu'elles bonifient un intérêt sur les dépôts qui leur sont confiés. Et pourtant, malgré leurs fonctions multiples et leurs charges, les banques d'Écosse passent à juste titre pour être les plus parfaites, et, ayant été les plus éprouvées, pour les plus solides qui existent (2). C'est grâce à ces instrumens de crédit que le sol ingrat de l'Écosse a été fécondé sur tous les points. C'est à l'aide de 18 banques de circulation, ayant 382 comptoirs ou suc-

(1) La Banque d'Irlande a 23 succursales. La circulation moyenne des banques d'Irlande, pour une population de 6,561,970 habitans, est de 5,594,562 livres sterling, soit 139,814,050 francs.

(2) Ces banques ont subi les grandes crises de 1793 et 1797, celles de 1810, 1818, 1825, 1839, 1847, et dans l'espace de plus d'un siècle elles n'ont fait perdre au public que 36,000 livres.

Digitized by Google

cursales, que s'est développée la prospérité industrielle et agricole d'un pays que la nature semblait avoir condamné à vivre dans la pauvreté (1). Ne profiterons-nous pas enfin de cette leçon sans cesse remise sous nos yeux? On nous trouverait sans nul doute hardi de proposer l'adoption de ce système, quoique tout le monde puisse en constater les bienfaisans effets. Nos vœux sont plus modestes. Nous ne demandons que le rétablissement et la multiplicité des banques départementales pour satisfaire à toutes les exigences et parer à tous les dangers dont nous sommes entourés.

Nous sommes arrivés en effet à une situation critique qui nous commande de prendre sans retard des mesures de prévoyance. Les clameurs de l'opinion publique contre certains procédés employés pour inaugurer l'ère de l'association des capitaux, les excès et les désastres qui en ont été la conséquence, en provoquant les crises qui détruisent les fortunes privées, menacent de compromettre tous les progrès dans lesquels nous sommes engagés. Il serait imprudent d'attendre que l'heure des liquidations ait sonné pour combattre les défaillances de la confiance générale et songer à faire entrer les affaires dans une nouvelle voie lorsque tous les chemins auront été obstrués par des débris. Il faut se mettre résolûment et immédiatement à la tâche. Ce que nous avons dit, ce que nous avons proposé dans cette étude, à savoir la décentralisation du crédit, la création de centres divers pour servir, sur tous les points du pays, à l'expansion du travail, n'a pas seulement pour but de prévenir les crises financières, mais *de préparer et d'assurer le nouvel avenir des affaires*. Les moyens dont on a usé et abusé depuis dix ans ont fait leur temps; il faut en créer d'autres. Si on voulait une preuve de cette nécessité, nous la trouverions dans les embarras que cause au gouvernement l'établissement du troisième réseau des chemins de fer. On peut dire qu'il ne sait comment l'entreprendre. Il a une tendance à le constituer dans les conditions de la loi de 1842; mais dans ce cas il a besoin d'un emprunt, et il ne peut pas le faire dans les circonstances où nous sommes. Les lois qui ont été décrétées pour ce troisième réseau sont insuffisantes, parce qu'elles reposent sur des procédés qui ne peuvent plus réussir vis-à-vis du public; il est donc indispensable d'organiser quelque chose de nouveau (2).

(1) La circulation moyenne des banques d'Écosse, dont la moitié à peu près est composée de billets de 1 livre sterling, est approximativement de 4 millions de livres sterling, soit 100 millions de francs pour une population de 2,890,000 habitans.

(2) L'emprunt de 104 millions en bons trentenaires soumis au corps législatif n'a rien à faire, on le sait, avec la construction du troisième réseau des chemins de fer; il est réclamé pour permettre au gouvernement de tenir les engagemens qu'il a pris en 1859 pour l'achèvement du second réseau, lesquels engagemens sont évalués à plus de 200 millions.

Digitized by Google

Nous avons entrepris des œuvres de Romains sans les dépouilles des conquêtes, sans les bras gratuits des vaincus et des esclaves. Les efforts constans que nous sommes condamnés à faire amènent de temps en temps l'épuisement de nos forces. Nous devrions donc rencontrer partout, parce que c'est partout que nous déployons ces forces, les moyens nécessaires pour les rétablir ou les accroître. Dans les choses indépendantes de l'action individuelle, les faits politiques par exemple, on trouve bien des sujets d'inquiétude qui peuvent imposer des tempéramens nuisibles à notre activité; mais rien ne doit contrarier l'expansion du travail, car les exigences de la vie matérielle deviennent tous les jours plus grandes, et il faut absolument produire en raison de ce que l'on consomme. Les crises financières sont pour la prospérité publique des calamités qui ne doivent pas lui être inhérentes, et qu'il est possible d'atténuer et même de prévenir en provoquant une répartition plus générale et mieux ordonnée des capitaux.

Nous le savons, une tentative en dehors du système des priviléges centralisés rencontrera en face d'elle bien des préjugés. On a détruit les maîtrises, les corporations et les jurandes au nom de la dignité des droits du citoyen; mais nous sommes encore régis, dans les affaires commerciales, industrielles et financières, par une infinité d'entraves dont les inconvéniens apparaissent chaque jour. Le retour vers les règlemens surannés de la Bourse est un signe de l'époque et des principes qui la gouvernent. Nous avons démontré les dangers du privilége exclusif et centralisateur en ce qui concerne la Banque de France, et nous n'en parlerons pas à l'occasion d'autres établissemens dont l'action, s'ils pouvaient l'étendre, serait bornée par ce système lui-même; mais nous croyons qu'il est urgent de changer ces habitudes de tutelle qui tiennent nos finances, notre commerce et notre industrie sous une dépendance qui leur est contraire. Des associations colossales se sont emparées de toutes les ressources du pays, et les épreuves qu'elles subissent frappent indistinctement toutes les fortunes. Ce principe de l'association, en attirant tout à lui, en s'appliquant à tout, en envahissant le domaine où la personnalité seule peut agir, en lui dérobant sa place au soleil, a compromis son existence même, car il ne peut vivre et prospérer qu'à la condition d'être alimenté par les efforts individuels dont il doit être le serviteur et non le maître. Le jour est venu où il faut faire leur part à ces deux forces de l'économie sociale, l'être collectif et l'individu. Les inquiétudes permanentes attachées aux œuvres désormais très laborieuses confiées aux grandes sociétés font naître ces crises monétaires, qui paraissent factices quand on les étudie, mais qui se reproduiront inévitablement tant que nos moyens de crédit ne seront pas proportionnés à nos besoins.

Un mot encore sur cette question monétaire. Le métal étant devenu indispensable dans un état de choses où la dispensation du crédit est bornée et centralisée, le commerce et l'industrie ont dû prendre l'habitude d'avoir presque constamment recours à l'argent et à l'or pour leurs transactions. Cependant les billets de banque, en se multipliant, procureraient une économie notable dans l'emploi du numéraire et abaisseraient le taux normal de son loyer, outre la facilité admirable qu'ils donneraient pour le maniement des fonds et les transports. Les perplexités continuelles auxquelles nous sommes livrés par l'autocratie du capital monnayé commandent donc qu'on établisse à côté de lui une puissance qui lui fasse contre-poids.

En résumé, pour prévenir et combattre les crises financières, pour éviter les dangers du présent et assurer le travail de l'avenir, il faut une organisation de crédit puissante, répandue sur toute la surface de la France, et qui soit en même temps l'organisation de ses diverses forces. Il faut que l'individu puisse développer toutes les facultés qu'il possède pour créer et accroître la richesse nationale. C'est dans cette émancipation virile de l'individu que nous rencontrerons de nouveaux élémens de fécondité. On dit que la supériorité de l'armée française sur toutes les autres armées réside dans la confiance que chaque soldat possède en lui-même, dans l'initiative que cette confiance lui inspire, dans la certitude qu'il a de la supériorité de ses armes et de son éducation militaire, dans la sécurité où il est que lui et tous ses camarades sont abondamment pourvus de ressources de toute nature et remplis de la même confiance. Ainsi, sûr de lui-même et des autres, sachant que tout est organisé pour venir en aide à son courage, le soldat ne comprend pas la défaite et ne croit qu'à la victoire. Eh bien! dans la mêlée de la vie active, dans les affaires, dans les luttes tant intérieures qu'extérieures, il est utile que le soldat du commerce et de l'industrie, que le serviteur des œuvres nouvelles soit animé du même esprit, qu'il soit pourvu d'armes à sa taille et à sa main, qui lui donnent la foi dans sa force en même temps que la sécurité dans l'exercice de ses facultés. C'est en s'appliquant à réaliser ce progrès qu'on pourra établir dans notre régime financier et industriel un ordre désormais absolument indispensable au développement de toutes les ressources qui doivent maintenir et accroître la fortune de la France.

G. POUJARD'HIEU.

LES

CHEMINS DE FER ESPAGNOLS

ET

LA TRAVERSÉE DES PYRÉNÉES

Au milieu des luttes qui ont agité l'Europe dans ces dernières années et qui la menacent encore dans l'avenir, l'Espagne a procédé avec une rare énergie au développement de ses intérêts matériels. De la Catalogne à l'Andalousie, de la Galice à Valence, dans les Asturies, les Castilles, l'Estramadure, partout se manifeste depuis quelques années une activité singulière. Chaque province, chaque ville même a voulu avoir son chemin de fer; mais la réunion des capitaux, l'exécution de travaux gigantesques, la nécessité d'aller chercher au dehors un immense matériel imposent des délais inévitables. Quatorze années se sont écoulées à peine depuis l'époque où s'inauguraient (le 4 mai 1846) les travaux de la première grande ligne espagnole, et déjà la locomotive parcourt plus de 1,900 kilomètres sur près de 5,000 qui ont été concédés. Sans doute c'est encore peu. Que l'on se souvienne pourtant de la crise terrible qui venait de remuer ce peuple; lorsque toutes les passions l'agitaient encore, est-il étonnant que le mouvement n'ait pas été plus rapide? C'est aux conditions économiques et topographiques de la Péninsule que les chemins de fer durent leurs premiers retards : il faut bien le dire, ces conditions n'avaient rien de séduisant à l'époque où les voies ferrées commençaient à s'établir et où les montagnes semblaient opposer un obstacle insurmontable à de pareils moyens de transport. Lorsque l'on considère la carte de la péninsule ibérique, on dirait que la nature s'est plu à la morceler en diverses régions offrant entre

Digitized by Google

elles les caractères et les contrastes les plus variés. Comment l'Espagne a-t-elle lutté contre des conditions si défavorables, compliquées trop souvent par les rivalités locales? que fait-elle encore aujourd'hui pour s'y soustraire? Ce sont des questions qui empruntent à des faits récens un sérieux intérêt.

I.

L'Espagne et le Portugal forment la plus importante des presqu'îles de l'Europe. La péninsule ibérique n'est reliée au continent que par sa frontière du nord, les Pyrénées, qui de la Méditerranée à l'Océan n'offrent pas moins de 550 kilomètres de développement. Cette chaîne de montagnes l'isole de la France et semble lui fermer toute autre issue que la mer. Presque toute la Péninsule est divisée en bandes transversales par ses montagnes, qui se dirigent généralement de l'est à l'ouest, de la Méditerranée à l'Océan. Au nord, on trouve les Pyrénées et les Asturies, dont les escarpemens viennent se perdre en France et dans le golfe de Gascogne, découpant une zone étroite dont toute la vie est commerçante et maritime. Plus bas, on rencontre une chaîne qui, partant de Lisbonne, traverse le Portugal sous divers noms, vient se souder en Espagne à la grande chaîne du Guadarrama et se perdre vers les sources de l'Èbre, près desquelles s'élèvent les monts de Castille, qui vont eux-mêmes rejoindre les Asturies, fermant ainsi d'un côté le bassin arrosé par le Douro et ouvrant de l'autre vers la Méditerranée celui de l'Èbre. Cette vaste région est agricole et industrielle, agricole dans le royaume de Léon, la Vieille-Castille et l'Aragon, industrielle en Catalogne. Au-dessous, prenant encore naissance en Portugal, les monts de Tolède viennent se terminer à la source du Tage, dont ils délimitent ainsi le bassin, qui comprend en Espagne la Nouvelle-Castille avec la capitale de la monarchie et une partie de l'Estramadure. La Sierra-Morena, naissant sur le bord de l'Océan et se prolongeant jusqu'à la Méditerranée, laisse entre elle et les monts de Tolède cette immense vallée du Guadiana, une des régions les plus riches et les moins connues de l'Espagne. Enfin la Sierra-Nevada vient encore découper la vallée du Guadalquivir d'un côté, de l'autre la zone maritime qui de Carthagène s'étend jusqu'à Cadix. Si, en accompagnant les grands fleuves de la Péninsule vers l'Océan, où ils se déversent, ces chaînes ont des allures bien marquées et délimitent bien les vallées, il n'en est pas de même à mesure qu'elles se rapprochent de la Méditerranée. On dirait qu'elles se réunissent en faisceaux vers l'est pour intercepter la communication entre le bassin méditerranéen et la partie occidentale. C'est dans ce dédale de montagnes que prennent naissance les petits fleuves de Segura

Digitized by Google

et de Xucar, dont l'un arrose la splendide *huerta* de Valence, tandis que l'autre parcourt et fertilise le royaume de Murcie.

Il faut se rappeler la disposition de ce sol tourmenté et découpé en régions si différentes pour avoir une idée exacte de l'un des théâtres les plus riches et les plus difficiles offerts au génie industriel. Vaincre des difficultés si multipliées, ouvrir des communications rapides et sûres entre des contrées séparées autrefois par les rivalités politiques autant que par les obstacles naturels, faire de Madrid, la vieille capitale créée par Charles-Quint, le centre nouveau de tous les intérêts matériels du pays, rattacher enfin ce pays transformé à la France et à l'Europe en abaissant en quelque sorte les Pyrénées, c'était là une œuvre propre à l'esprit de notre temps, œuvre que les chemins de fer seuls pouvaient accomplir, et qui est à demi réalisée déjà, non toutefois sans avoir eu à surmonter tantôt des passions politiques, tantôt des préjugés locaux, souvent des habitudes invétérées d'inertie et d'ajournement. Retracer rapidement ces luttes, montrer comment l'ensemble des voies ferrées espagnoles est arrivé peu à peu à se dessiner en préparant la transformation matérielle de la Péninsule par tout un système nouveau de communications intérieures, n'est-ce pas comme un préliminaire naturel de cette question si vivement débattue de la traversée des Pyrénées, qui complète toutes les autres au point de vue des relations de l'Espagne avec le reste du continent européen?

Lorsque la Péninsule se mettait à l'œuvre il y a quinze ans à peu près, elle commençait, comme bien d'autres pays l'ont fait, par une petite ligne, le chemin d'Aranjuez, qui était pour ainsi dire un objet de luxe ou plutôt un essai. Ce n'était rien encore : il fallait à l'Espagne un véritable réseau partant de Madrid et se dirigeant dans tous les sens. Ce grand ensemble de voies de communication est en partie créé. Carthagène, Alicante et Valence notamment sont aujourd'hui réunies à Madrid; mais que de luttes et de jalousies lorsqu'il s'agit à l'origine de fixer le point où une ligne unique toucherait à la Méditerranée! On concéda d'abord la ligne de la Méditerranée jusqu'à Aranjuez, nous l'avons dit, puis jusqu'à Albacete, enfin jusqu'à Alicante, et ce n'est qu'en juin 1858 qu'une ligne de moins de 500 kilomètres, commencée en 1846, était définitivement livrée à un public avide.

Veut-on observer ce qu'ont été ces luttes sur un autre point de l'Espagne, en Andalousie? Cadix, comme port commercial et militaire, est sans doute une des meilleures positions du littoral espagnol. Situé sur l'Océan, à l'entrée de la Méditerranée, dans l'une des plus belles rades du monde, Cadix est le centre des relations commerciales soit avec l'Afrique, qui est en face, soit avec l'Amérique du Sud. Malgré ces avantages, ce n'est guère qu'en novembre 1860

Digitized by Google

que les diverses concessions qui relient ce port à Madrid se sont complétées après une suite de péripéties des plus bizarres. En 1851, le gouvernement, admettant des propositions qui lui furent faites, concédait la ligne de Séville à Cordoue telle qu'elle est à peu près exécutée aujourd'hui.

A vrai dire, les concessionnaires semblaient s'être beaucoup plus préoccupés de donner une raison sociale sonore à la compagnie que de l'affaire en elle-même. Il est certain que Séville et Cordoue sonnaient bien pour le public européen : ces deux noms dominèrent toute la situation. L'essentiel était de présenter des budgets de dépenses séduisans, par conséquent d'éviter les grands travaux; aussi laissait-on de côté La Carlota, Écija, Carmona, Mayrena et Alcala de Guadaïra, toutes villes des plus importantes de l'Andalousie intérieure, pour aboutir à un tracé qui ne touche qu'à Lora del Rio et à quelques pauvres villages souvent dévorés par la fièvre. Le gouvernement laissa faire, et personne ne songea à protester, si bien que lorsque le Crédit mobilier rachetait plus tard une concession qui avait déjà subi de nombreuses vicissitudes, il se trouvait en face d'un fait accompli, et il ne lui restait qu'à exploiter convenablement la zone concédée, zone riche, il est vrai, mais bien moins intéressante que celle dont nous parlions.

Ce n'est qu'en 1856 que se forma la compagnie des chemins de fer de Séville à Cadix par Jerez. Rien ne semblait plus simple et plus logique que de prolonger la ligne de Cordoue vers Cadix, et c'est à cela que l'on tendait. Séville crut voir en cette concession presque un attentat à ses droits de navigation, car elle craignait de ne plus servir d'entrepôt et de voir son commerce décliner. Le Guadalquivir, que les navires remontent tous les jours plus difficilement, se verrait abandonné, disait-on, et dès lors plus de commerce. La députation sévillane obtint du moins que les deux stations resteraient séparées, que l'une serait établie à la Place d'armes, l'autre au Campo de Feria; encore la concession de ces deux emplacemens fut-elle entourée de difficultés de tout genre. Ce n'est qu'en 1859 que la société du Crédit général espagnol, concessionnaire de la ligne de Cadix, put obtenir un emplacement qui l'éloignait de 3 kilomètres de la station du chemin de fer de Cordoue à Séville. Enfin on songea à relier les deux lignes : nouvelles jalousies et difficultés renaissantes! On pouvait, en longeant le Guadalquivir et d'anciens fossés infects, qui eussent ainsi disparu avec un lambeau de murailles inutiles, aller s'embrancher directement. Cette idée fut repoussée; Séville a toujours été jalouse de ses fossés et de ses murailles : c'est un vieil oripeau auquel elle tient. Après force discussions, en août 1860, on obtenait de contourner les murs pour aller se relier à quelques kilomètres de la ville. Voilà donc Cor-

Digitized by Google

doue reliée à Cadix; une concession de novembre 1860 est venue la relier à Madrid. Il a fallu neuf ans pour mettre d'accord toutes les rivalités, et pendant ce temps les intérêts du pays étaient en souffrance.

Aujourd'hui de riches et puissans capitalistes ont régularisé le mouvement industriel, et de tant de luttes le gouvernement ne conserve que les avantages, puisque les subventions qu'il accorde diminuent tous les jours. Il n'y a guère, il est vrai, que des capitaux étrangers, français surtout, qui se soient trouvés en présence. Les capitaux indigènes ont pris une assez petite part dans ce mouvement; mais ils existent, et il n'y a pas lieu de s'étonner ni de s'inquiéter de leur réserve. Ils ont trouvé jusqu'ici des placemens avantageux, souvent exorbitans, sans avoir à rompre avec des habitudes qui tiennent à tout un passé et à une certaine apathie naturelle. L'état lui-même d'ailleurs offrait des placemens d'une sécurité incontestable, et dont les avantages étaient frappans. Un jour viendra, prochainement sans doute, où le crédit, se développant, mettra un terme à une pareille situation; l'équilibre s'établira, et, les placemens industriels devenant plus lucratifs que les placemens offerts par l'agriculture ou le commerce, il en résultera un mouvement peut-être sans précédens. Les capitaux de la Péninsule abandonneront les retraites cachées où les avait relégués l'absence de confiance; l'habitant de l'Estramadure videra ses urnes remplies de quadruples et de doublons pour jouir des bienfaits que procure le crédit.

Quoi qu'il en soit, le réseau espagnol se développe en silence. Quelques chiffres pourront donner une idée du travail effectué dans les diverses directions et de celui qui reste encore à faire :

	Chemins concédés.	Exploités.
Est et nord-est	1,697 kilom.	799 kilom.
Sud	956	308
Ligne du Portugal	461	72
Nord et nord-ouest	1,341	466
Réseau catalan	582	275
Total	4,937 kilom.	1,920 kilom.

Ainsi donc voilà 1,920 kilomètres dont le public est en pleine jouissance, et tous les jours ce chiffre augmente. Le gouvernement n'est point resté étranger à ce mouvement, car la somme des subventions qu'il a accordées ne s'élève pas à moins de 1,200,000,000 de réaux de vellon, ou 315 millions de francs environ, soit en moyenne 70,000 francs par kilomètre, payables à mesure de l'avancement des travaux. Il a permis de plus d'introduire en franchise tout le matériel que les compagnies jugeraient convenable de faire venir de l'extérieur.

Dans cet état de choses, les chemins de fer espagnols ont fait des

Digitized by Google

recettes variables de 12,000 à 30,000 francs le kilomètre, quelques-uns même ont dépassé ces chiffres. Cependant rien n'est encore préparé pour favoriser le trafic. Les chemins ordinaires n'existent pas, ou sont dans un état déplorable, à l'exception de quelques grandes routes. Nous avons vu des villages entiers renoncer au bénéfice des voies ferrées parce qu'il leur manquait quelques kilomètres de chaussée. Parfois une ville de plus de 20,000 habitans reste plusieurs jours sans pouvoir communiquer avec la ligne la plus rapprochée, parce que le tracé s'éloigne un peu de la route qui existait précédemment, ou bien pendant des semaines entières il est impossible d'arriver aux stations. Il est certain que ces inconvéniens disparaîtront; les chemins se feront, les habitudes de voyage se créeront, la production augmentera. Nous ne parlons pas seulement de la production agricole; nul pays peut-être n'est mieux disposé que l'Espagne à voir se développer l'industrie métallurgique. Tous les jours on exploite de nouvelles mines, et néanmoins, si l'on faisait le relevé des transports qu'elles ont donnés jusqu'ici aux chemins de fer, on trouverait qu'ils sont relativement minimes. Certes ce ne sont ni les plombs argentifères, ni le mercure, ni les blindes, ni les pyrites cuivreuses, ni les charbons, ni le fer qui manquent dans la Péninsule; mais avant tout il fallait pouvoir exploiter. Aujourd'hui la possibilité existe, et de cette possibilité même naît la certitude d'un accroissement progressif des produits des chemins de fer.

Un mouvement pareil à celui dont nous venons de parler devait évidemment exciter la spéculation industrielle. Et voilà qu'à un moment donné arrivent de tous les côtés, de la France en particulier, d'immenses capitaux pour vivifier cette impulsion. Est-il aujourd'hui une seule de nos institutions de crédit, un seul de nos capitalistes qui ne soient intéressés dans l'industrie espagnole? Dernièrement le gouvernement mettait en adjudication la ligne de Manzanarès à Cordoue : douze concurrens au moins entraient en lutte, presque tous représentaient des capitaux étrangers; enfin la compagnie de Madrid à Alicante, Saragosse et Tolède restait concessionnaire au prix de 27,300,000 réaux d'une ligne qui avait été mise en adjudication au prix de 95 millions de réaux. Des faits analogues se sont produits plus récemment dans les adjudications des chemins de fer de Medina del Campo à Zamora, de Palencia à Ponferrada (ligne de la Corogne), et de Tarragone à Valence. Partout la même concurrence empressée et les mêmes rabais. L'Espagne n'a pas à se plaindre de cette affluence qui lui a valu de voir en peu d'années sa capitale reliée à la Méditerranée et prête à se trouver en communication avec la France, le Portugal et l'Andalousie. Madrid va recevoir directement tous les produits de l'est et de l'ouest, du nord et du sud. Il faut

Digitized by Google

bien le dire, et ce fait ne pourrait être démenti, les capitaux de la Péninsule seule eussent été impuissans pour produire de pareils résultats.

Un double caractère se révèle donc dans cet ensemble d'affaires industrielles. On peut y voir le désir violent que nourrit l'Espagne de marcher dans la voie qui lui a été ouverte par d'autres pays, une sorte d'empressement à tout entreprendre, l'affluence incohérente, mais réelle, des capitaux étrangers, d'un autre côté des hésitations, des tâtonnemens, des rivalités qui embarrassent par instans cet essor si nouveau au-delà des Pyrénées. Ces divers caractères viennent se concentrer en quelque sorte dans un épisode qui est l'un des derniers de cet enfantement industriel, et qui met en contact les intérêts de la France et de l'Espagne. C'est la question de la traversée des Pyrénées, ou, pour l'appeler d'un nom plus *actuel* et plus précis, la question du chemin de fer des Alduides, question plus brûlante qu'on ne peut le croire, qui a soulevé des tempêtes en Espagne, agitant les passions politiques elles-mêmes et provoquant des rivalités de toute sorte. De quoi s'agit-il donc? Les chemins de fer espagnols destinés à parcourir le nord de la Péninsule auront-ils un seul aboutissant ou deux points de jonction avec notre frontière des Pyrénées occidentales? Voilà de quoi il s'agit.

La question des Alduides n'est pas nouvelle; depuis bientôt trois ans, elle n'a cessé d'être agitée avec passion. Il existe une ligne ferrée qui, partant de Madrid, suit le cours de l'Hénarès vers l'Aragon, traverse la sierra de Mistra, touche à Calatayud, parcourt une partie de la vallée du Jalon, pour aller à Saragosse se présenter à la vieille porte *Quemada*, près de laquelle l'inquisition exécutait jadis ses victimes, — vieux débris sanglant qui s'affaisse devant la civilisation moderne. De Saragosse, cette ligne se dirige vers Tudela par la vallée de l'Èbre, qu'elle traverse sur un aqueduc gigantesque, suit la rivière de l'Arga, et arrive à Pampelune, la jolie capitale navarraise. Cette ligne partira-t-elle de là pour aller joindre directement la France, traversant les Pyrénées aux monts Alduides?

Si l'empire voisin, comme l'on nous désigne généralement en Espagne, tient à ne laisser échapper aucune des occasions favorables au développement de sa richesse, il est cependant plus désintéressé dans ce débat qu'on n'a voulu le dire; mais il est vrai aussi que la grande expérience que nous avons acquise de ces sortes de solutions nous permet de dégager plus sûrement les intérêts du pays des rivalités auxquelles ils se trouvent parfois mêlés. Malgré de nombreuses et anciennes concessions, il n'y a pas longtemps que les chemins de fer espagnols ont du crédit en Europe : la timidité des capitaux indigènes étant connue, il n'est pas étonnant que la construction du réseau ait éprouvé des retards. Le chemin

Digitized by Google

de fer du nord de la Péninsule, qui par sa nature est le mieux fait pour exciter l'intérêt de la France, est aussi peut-être celui qui a le plus souffert de ces embarras dont s'est trouvée assaillie à un certain moment l'industrie des voies ferrées en Espagne. Dès 1853, M. J. Salamanca était concessionnaire d'une ligne qui, partant de Madrid, devait aller aboutir à Irun. Cette concession longtemps douteuse, après avoir eu à lutter contre des difficultés de toute nature, resta sans résultat; elle fut annulée. La révolution qui survint en 1854 non-seulement retarda l'exécution de cette ligne, mais encore, par la solution qu'elle lui donna, fit naître tous les incidens de la traversée des Pyrénées.

Lorsqu'en 1856 la société du Crédit mobilier espagnol fit ses premières propositions pour la construction de la grande artère du nord, à peine osait-on regarder en face l'idée de pousser la ligne jusqu'à la frontière française; il semblait impossible d'embrasser d'un seul coup d'œil un ensemble de 700 kilomètres. On procéda par concessions successives, décrétant un jour le tronçon de Valladolid à Burgos, qui était le plus facile, un autre jour celui de Burgos à Santander par San-Isidro et Alar del Rey, un peu plus tard enfin les deux sections extrêmes de Madrid à Valladolid et de Burgos à Irun (1). Le réseau se trouvait ainsi complet, au moins dans ses directions essentielles, et Madrid était en communication avec Santander d'un côté par le chemin d'Alar del Rey, et de l'autre avec la frontière française à Irun par la section de Vittoria. Par là se trouvaient desservies les provinces de l'ouest de l'Espagne et toutes ces villes, Madrid, Avila, Medina, Valladolid, Palencia, Santander, Burgos, Vittoria, Tolosa, Saint-Sébastien, qui devaient offrir de brillans élémens de trafic, formant à travers les Castilles et les provinces basques une ligne ininterrompue jusqu'à la frontière de France. En même temps le gouvernement, qui voulait voir toutes les provinces dotées du nouvel élément de prospérité, concédait la ligne de Madrid à Saragosse et ordonnait une étude sérieuse du chemin de fer de Saragosse à Pampelune, espérant ainsi satisfaire les provinces de l'est. Malheureusement cette ligne sans issue propre était loin de répondre à tous les besoins. L'Aragon et la Navarre, se voyant ou croyant se voir sacrifiés, se jetèrent hardiment dans la lutte, opposant la traversée des Pyrénées par les Alduides à celle du Guipuzcoa. Battus à plusieurs reprises, leurs députés tournaient la question en tous les

(1) Voici les époques et l'importance de ces concessions :

1856	23 février,	Valladolid à Burgos	121 kilom.
—	18 juin,	San-Isidro à Alar del Rey	100
—	21 octobre,	Madrid à Valladolid	239
—	—	Burgos à Irun	262
		Total	722 kilom.

Digitized by Google

sens et n'obtenaient d'autres résultats que de provoquer dans les cortès constituantes, alors réunies à Madrid, des discussions où se manifestait la sympathie pour le chemin de fer du nord de l'Espagne. Le maréchal duc de la Victoire allait inaugurer les travaux à Valladolid, et dans un moment d'enthousiasme il promettait au chemin de fer du nord le monopole des relations internationales : parole de banquet, il est vrai, dont le souvenir est peu durable. Le capitaine-général Espartero, qui ouvrait aussi les travaux de Saragosse à quelque temps de là, eût été assez embarrassé, si on lui eût rappelé ses paroles adressées aux Castillans. Les Aragonais, ceux de Saragosse surtout, eussent-ils pardonné à leur enfant gâté, à ce héros populaire, à celui auquel on avait fait dans le temps une entrée triomphale, d'avoir déserté leurs intérêts?

Le Crédit mobilier vit dans cette faveur momentanée de l'opinion une garantie suffisante pour l'avenir; mais de nos jours les hommes et les choses durent peu. Si les peuples ne sont pas toujours arrêtés par les lois, un discours, un mot les gêne encore moins. L'avenir resta donc un peu vague, et la question ne fut pas légalement résolue. Néanmoins le Crédit mobilier se mit à l'œuvre pour exécuter ses engagemens, et pour l'instant la communication entre la France et l'Espagne par Irun l'emportait dans les cortès de préférence à toute autre. Le projet d'une seconde communication par les Alduides, qui avait été étudié dès 1853 par M. Daguenet, ingénieur des ponts et chaussées de France, sur la demande de la députation provinciale de Navarre, ce projet disparaissait momentanément. Il renaissait en quelque sorte par la force des choses en 1858, à l'occasion de la discussion de la loi du chemin de fer de Saragosse à Pampelune, qui devait aller s'embrancher sur la ligne du nord.

Le gouvernement avait d'abord décidé que le point de jonction des deux lignes serait Irurzun, petite ville près de Pampelune. Par des considérations diverses, le tracé du chemin de fer du nord s'était modifié, et la ville d'Alsasua devenait le nouveau point de jonction. Cette solution ne pouvait évidemment satisfaire qu'une partie des intéressés, le Crédit mobilier, dont la voie était empruntée sur un assez long parcours par tout le trafic de l'est. Aussitôt Navarre et Aragon élevèrent la voix par l'intermédiaire de leur députation locale. Ces provinces ne disputaient plus au Guipuzcoa la traversée des Pyrénées; elles demandaient un débouché propre dont elles seules feraient tous les frais, la traversée directe par les Alduides en un mot. La question entrait ainsi dans une nouvelle phase, la polémique s'en empara, et de tous côtés on épuisa les argumens et les prétextes. Il fallut se décider à faire un pas en face d'une pareille situation : le ministère présenta donc une loi en mai 1858. Laisser une question d'intérêt général à la libre décision de

Digitized by Google

la représentation nationale, c'était en définitive ce qu'il y avait de plus naturel. Cette mesure exalta cependant l'irritation au lieu de la calmer. Plusieurs journaux, de diverses couleurs politiques il est vrai, mirent une vivacité sans exemple dans leurs discussions, et, remuant habilement les passions de la foule, lui donnèrent un caractère d'impopularité nationale. Le Crédit mobilier présentait en même temps une supplique aux cortès, dans laquelle il faisait valoir tous ses argumens contre un projet attentatoire, selon lui, à des droits acquis, c'est-à-dire au *monopole du transit international*, monopole que, par une singulière coïncidence, défendait vivement le parti libéral espagnol. Ce projet était considéré comme une calamité; il tuait le crédit au moment où il était le plus nécessaire; déjà les chantiers étaient sur le point de rester déserts, et la province de Guipuzcoa voyait son triomphe compromis. Si l'Espagne approuvait un pareil projet, elle mériterait d'être rayée de la liste des nations indépendantes; le Crédit mobilier allait renvoyer ses douze mille ouvriers, etc. C'est en général sur ce ton que se discutait la question du chemin des Alduides.

Il faut en convenir, la compagnie du chemin de fer du nord avait raison de se défendre : le moment était critique; les Basques, voyant aussi leurs intérêts compromis, n'avaient pas tort de se faire entendre. L'exposé adressé aux cortès par le président du conseil d'administration, M. Osma, ne manquait pas d'habileté; il renfermait néanmoins quelques phrases dangereuses pour les intérêts qu'il défendait. Il disait notamment : « Si l'esprit industriel se révèle avec tant de force, pourquoi ne pas le diriger vers les lignes d'Andalousie et d'Estramadure, qui attendent encore, au lieu de le laisser se perdre dans un pareil projet, dont l'utilité est douteuse? Si plus tard un besoin irrésistible se manifeste, on pourra le satisfaire sans nuire à des droits respectables et aux intérêts sacrés de la nation. » D'abord l'esprit industriel ne se manœuvre pas comme un régiment; il suit la voie la plus avantageuse : il fait des chemins de fer parce qu'il y trouve des bénéfices, et demain il les abandonnerait pour exploiter des mines, si les avantages étaient plus grands; ensuite M. Osma ne faisait évidemment qu'ajourner la discussion. Les lignes d'Estramadure, d'Andalousie, de Carthagène, sont concédées et en voie d'exécution; celle de la Corogne vient d'avoir une solution, et les travaux vont commencer : il n'est donc plus nécessaire de concentrer sur ces divers points l'esprit industriel. A l'argument le plus important, à celui du *droit au monopole*, les partisans de la traversée des Alduides répondaient : « Montrez-nous votre loi de concession, les droits qu'elle vous confère, et nous nous retirons. Dans des circonstances aussi graves, aurait-on oublié de faire constater que la locomotive du chemin de fer du nord avait seule le

Digitized by Google

droit de franchir les Pyrénées? Cet oubli devrait-il aujourd'hui lier les mains à des provinces entières?... »

Le côté de la question touchant à la défense nationale était celui qui avait le plus agité les passions : c'était évidemment le plus faible; mais il n'y avait rien à faire, l'effet était produit, et jamais les masses n'avaient été plus habilement mises en émoi. Toutes ces discussions avaient jeté le désaccord le plus profond dans la société espagnole, et le ministère chercha un moyen de salut en présentant une loi qui proposait de mettre la ligne en adjudication sans subvention aucune. Chose singulière, les cortès s'irritèrent encore plus que le public; elles n'auraient pas voulu avoir à se prononcer sur une question qui pouvait engloutir les popularités locales. On vit alors se heurter entre elles ces natures énergiques et violentes d'Aragon, Navarre et Biscaye. Dans les sept sections du congrès, trois commissaires opposans furent nommés, trois étaient favorables, et un demandait de plus amples informations. Cette loi désorganisa le ministère, et, la situation devenant impossible, le cabinet de M. Isturitz disparut avec les cortès, laissant le pouvoir au cabinet actuel, que les députés de 1858 n'appelaient cependant pas de leurs vœux. On donna un *carpetazo* à la loi : c'est ainsi que l'on nomme en Espagne l'acte qui consiste à enfouir les affaires en portefeuille, et il est malaisé de les arracher à la poussière qui les couvre. Que l'on juge encore s'il a été facile en Espagne d'adopter un réseau systématique et de le développer.

La question n'est point morte cependant; elle revient périodiquement à la lumière. Les intérêts persistent à la soulever. De nombreuses pétitions décidaient, en janvier 1861, le gouvernement à publier tous les documens relatifs à cette affaire, qui se trouve aujourd'hui assez éclairée pour recevoir une solution convenable, si les leçons du passé servent en Espagne.

II.

A quoi tient l'importance de cette question? Elle est tout entière dans la nécessité, chaque jour mieux sentie, d'étendre, de stimuler les relations de toute sorte entre deux pays comme l'Espagne et la France, que la nature met en contact permanent, qui sont faits pour s'aider mutuellement, et qui sont néanmoins séparés par un de ces puissans obstacles où vient se briser parfois le courant le plus naturel des choses. La chaîne des Pyrénées semble jetée à cette frontière comme pour défier l'esprit moderne; l'isthme se trouve hermétiquement fermé par ces rochers inaccessibles qui s'élèvent entre deux nations de même origine. D'Irun à la Junquera, est-il, à proprement parler, un seul passage que la nature ait ménagé? L'homme

Digitized by Google

a tout fait, et malgré des efforts inouis il n'a pu créer que des chemins qui, serpentant au flanc des montagnes, étonnent le voyageur le plus aguerri. Est-il une seule personne qui ait franchi sans émotion les hauteurs de Vergara, que l'on gravit à l'aide de bœufs, car les mules elles-mêmes deviennent insuffisantes? Dans les replis qui se déroulent sur le flanc de la montagne, on tremble à chaque instant de choir au fond du précipice qui borde le chemin.

L'homme en ces lieux semble avoir reçu une organisation spéciale : vigoureux et petit, il se balance sur des jarrets d'acier qui font de lui le meilleur piéton du monde. C'est cette race de coureurs basques, si connus par leur agilité, qui a pu fournir autrefois les meilleurs soldats de l'armée de don Carlos. Rien ne ressemble dans ce pays au reste de l'Espagne : on dirait même que le repos est l'ennemi de l'homme, qui jusque dans ses jeux cherche à exercer sa vigueur et son agilité. Dans les villes, les promenades prennent un aspect tout particulier : de tous côtés se forment des groupes où la paume et le ballon remplacent les doux propos de l'Andalousie. Et cependant c'est encore la contrée la plus gaie de l'Espagne; nulle part le peuple n'improvise de plus folles chansons, nulle part il ne cultive davantage les castagnettes et la guitare; jamais armée n'a eu de plus joyeuses fanfares que celles qu'ont trouvées les carlistes dans ces airs nationaux. Les mœurs ont conservé dans ces contrées plus de pureté que partout ailleurs. Le peuple s'y marie sans abandonner la maison paternelle : aussi n'est-il pas rare d'y trouver des *caserias* composées de plus de vingt-quatre membres, et chacun par son travail cherche à augmenter le bien-être de la chaumière, suspendue au coteau et entourée d'un jardin pittoresque. Si parfois le Basque s'éloigne, il ne tarde pas à revenir au milieu des siens avec quelques économies qu'il n'a dues qu'à un rude labeur. Dans tous les cas, il lui faut le travail libre, au grand air, qui lui permette de respirer à pleins poumons. Le Galicien y met moins de scrupule : il lui est indifférent de servir comme porteur d'eau, domestique ou manœuvre. Il lui faut un petit pécule qui lui permette de se retirer en Galice. Cet ensemble de conditions, joint aux lois sages et patriarcales qui régissent le pays, ont fait des trois provinces basques le joyau de l'Espagne, et c'est avec un orgueil légitime que les habitans montrent leur drapeau national orné des trois mains réunies.

Ce pays d'un accès si difficile va bientôt néanmoins entendre siffler la locomotive, qui parcourra l'espace compris entre les trois capitales, Vittoria, Bilbao et Saint-Sébastien. Le chemin de fer du nord de l'Espagne, dirigé avec une énergie qui a su vaincre bien des obstacles, a ouvert sa ligne sur un parcours de 310 kilomètres, aujourd'hui en plein rapport. Il voit tous les jours augmenter ses produits et les voyageurs arriver : peut-être le résultat a-t-il dépassé les es-

Digitized by Google

pérances. Tant bien que mal le public s'est résigné aux difficultés d'une exploitation à peine ébauchée; faute d'abri dans les stations, il a bravement attendu à la pluie un avenir meilleur, riant du *provisoire* proverbial de la Péninsule; les marchandises ont encombré les quais, et néanmoins les vins et les charbons n'ont presque pas contribué à ce trafic naissant. On peut donc considérer aujourd'hui comme certains les résultats que la nature des choses promettait au chemin de fer du nord.

Reste à savoir si pendant que le chemin de fer du nord pénétrera en France par Irun, celui de Saragosse à Pampelune s'ouvrira une issue à travers les monts Alduides pour arriver directement à Bayonne. On a parlé des inconvéniens que présente le tracé; on a contesté au gouvernement le droit de faire de nouvelles concessions, qui nuiraient, disait-on, à des intérêts créés, et retarderaient la construction du réseau espagnol; enfin le chemin des Alduides a été mis en suspicion comme devant porter atteinte aux intérêts généraux du pays. Ces accusations si graves ont eu de l'importance à diverses époques; mais cette importance a dû se modifier considérablement sous l'influence des changemens qu'a subis la situation même du pays. Néanmoins elles servent encore de base à toutes les objections qu'on oppose à ce projet. Essayons de les discuter.

Il ne s'agit plus aujourd'hui pour l'Espagne de choisir entre deux tracés et de les comparer. Le chemin de fer du nord allant à Irun est tracé, et il est en voie d'exécution, ainsi que la portion d'Irun à Bayonne. Le chemin de Pampelune à Alsasua est concédé, c'est-à-dire que la ligne de Saragosse à Pampelune viendra, d'après le dernier mémoire de la compagnie concessionnaire, s'embrancher à Alsasua et relier ainsi la Méditerranée à l'Océan. Chacune de ces lignes a sa société constituée et fonctionne régulièrement. Ces deux voies, partant de Madrid, viennent ensemble aboutir à Bayonne, c'est-à-dire au marché français. Eh bien! d'un côté la ligne du nord offre un développement de 673 kilomètres (1) jusqu'à Bayonne; d'un autre côté, la grande ligne de Saragosse, Pampelune et Alsasua met Madrid à une distance de 715 kilomètres (2) de Bayonne : c'est donc une

(1)	De Madrid à Valladolid	248 kilom.
	De Valladolid à Burgos	121
	De Burgos à Irun	270
	D'Irun à Bayonne	34
	Total	673 kilom.
(2)	De Madrid à Saragosse	360 kilom.
	De Saragosse à Pampelune	167
	De Pampelune à Bayonne (par Alsasua)	188
	Total	715 kilom.

Digitized by Google

différence de 42 kilomètres en faveur de la ligne du nord, c'est-à-dire que tous les produits voyageant par la ligne d'Alsasua auront 42 kilomètres de plus à parcourir que ceux qui prendront le chemin de fer du nord, et par conséquent plus de frais de transport à supporter. Envisagée d'un autre point de vue, la question change d'aspect: on remarque en effet que si de Pampelune le chemin, au lieu de s'infléchir vers Alsasua, se dirigeait par Zubiri et Saint-Étienne de Baïgorri, traversant les Pyrénées aux Alduides, on aurait alors un parcours qui ne serait plus que de 637 kilomètres (1). Avec ce parcours, Madrid gagnerait 36 kilomètres dans ses rapports avec Bayonne, et l'avantage serait encore plus marqué, à ne considérer que le trajet de Pampelune au port français, puisque la traversée directe des Pyrénées abrégerait la distance de 78 kilomètres. Un avantage de cette nature n'était point à dédaigner; il a donc fallu de puissans motifs pour que cette combinaison fût repoussée en Espagne par des ingénieurs de mérite comme MM. Arnao et Estibaus, qui ont été appelés successivement à émettre leur avis. L'étude technique fut complète, mais timide; c'est ce qui paraît ressortir des documens. Le chemin de fer des Alduides se trouvait sans nul doute placé dans la catégorie de ceux qui offrent les conditions de rampes les plus défavorables. Il a 12 kilomètres dont l'inclinaison atteint 2 et 3 pour 100, limites qu'il n'eût pas été possible d'atteindre il y a quelques années. Aujourd'hui on trouve des pentes semblables dans les chemins allemands, suisses et français, et enfin dans le chemin de Turin à Gênes, dont les pentes atteignent jusqu'à 3,5 pour 100, en même temps qu'il offre un tunnel dans lequel règne une pente de 2,9 pour 100. Presque toutes les traversées de montagnes ont offert des difficultés analogues, si ce n'est plus grandes, sans arrêter les ingénieurs.

Pour relier les deux territoires, un tunnel international serait l'œuvre d'art la plus importante, la seule présentant quelque difficulté; mais si le développement de ce tunnel doit atteindre une longueur de 5,350 mètres, ne sait-on pas que le percement du Mont-Cenis aura 14,000 mètres de long? Le travail a été entrepris par un pays qui était loin de posséder les ressources financières de l'Espagne. Si l'on trouve qu'une rampe générale de 2,7 pour 100 est dangereuse, il suffit de montrer le tunnel des Apennins, dont l'exploitation se fait sans péril sur une rampe de 2,9 pour 100. Les difficultés d'exécution se présenteront nombreuses à la vérité, puisque l'on s'attaque aux Pyrénées; mais il n'en est pas une qui soit assez

(1)

De Madrid à Saragosse	360 kilom.
De Saragosse à Pampelune	167
De Pampelune à Bayonne (par les Alduides)	110
Total	637 kilom.

Digitized by Google

importante pour laisser fermé à jamais tout passage à travers cette immense chaîne de montagnes qui s'étend entre l'Océan et la Méditerranée. On craint aussi d'être obligé d'avoir recours à un matériel spécial pour ce trajet; mais dans les conditions de trafic prévues, un choix convenable de machines suffira, puisque les exemples d'exploitations analogues existent partout.

Les prix de revient résument, comme nous l'avons dit, toutes ces difficultés. On pourrait ne pas en parler, puisque le gouvernement n'aurait pas de subvention à payer; mais ces chiffres ont assez d'intérêt pour n'être pas passés sous silence. En raisonnant par analogie, on voit que la partie espagnole du tracé ne coûterait pas plus de 15 millions de francs; encore même la valeur modique des terrains, les faibles dépenses nécessaires à l'établissement des stations permettraient-elles de considérer ce chiffre comme un maximum. L'exploitation ne se ferait pas sans doute dans des conditions économiques; cependant, si l'on compare les tarifs espagnols, généralement élevés, au prix de revient des transports sur la ligne de Turin à Gênes dans une des dernières années, les bénéfices seraient encore considérables. Le temps gagné serait de peu d'importance, une heure peut-être sur le trajet total; mais les prix de transport pour arriver à Bayonne se trouveraient notablement améliorés, puisque la tonne de marchandise à petite vitesse se déchargerait environ de 12 francs et à la grande vitesse de 24 francs, par suite de la différence de parcours.

On s'est plaint de l'absence de renseignemens sur la partie française du tracé; cela n'a rien qui doive étonner. Dès le début, on n'a cessé de présenter ce projet comme ayant la préférence du gouvernement français, qui, disait-on, ne voulait pas concéder la ligne de Bayonne à Irun. La marche suivie a été au contraire celle qui devait laisser le plus de liberté à l'Espagne et inspirer le plus de confiance. Le gouvernement français a concédé le chemin de Bayonne à Irun, évitant de faire connaître son avis officiellement sur la ligne rivale, ne donnant pas même à celle-ci les encouragemens qu'il a l'habitude de donner à toute idée dont le pays peut retirer un avantage. Dans aucune circonstance, il n'a pu être accusé plus injustement d'exercer une pression, et, au milieu de toutes les discussions soulevées par ce projet, nul ne pouvait réellement lui faire un crime de la réserve dans laquelle il se maintenait. Quoique les documens fissent défaut, les ingénieurs espagnols, jetant un coup d'œil sur la topographie du versant septentrional, déclarèrent presque impossible la construction du chemin des Aldudes sur le territoire français. En effet, ce versant des Pyrénées offre plus de difficultés que le versant sud; néanmoins l'œuvre n'est pas de celles qui peuvent arrêter la science aujourd'hui. Sans doute la Nive est une rivière

Digitized by Google

bien capricieuse, les gorges qu'elle traverse sont abruptes, les viaducs y seraient nombreux ainsi que les tunnels; mais il y aura bien d'autres difficultés vaincues, si l'on relie Toulon à Gênes par le chemin de la Corniche.

La traversée des Pyrénées par les Alduides n'a donc rien qui puisse étonner par sa hardiesse, puisque à chaque pas on lui trouve des points de comparaison. Si maintenant on jette un coup d'œil sur des projets qui ne sont encore qu'à l'état d'étude, on en trouvera de bien autrement hardis dont les esprits les plus sérieux ne se sont pas effrayés. On peut bien affirmer que la réputation de M. E. Flachat n'est pas seulement française, elle appartient au monde industriel tout entier. Depuis trente ans, M. Flachat se trouve mêlé à toutes les grandes entreprises, tantôt comme ingénieur et constructeur de machines, tantôt comme artiste, lorsqu'il arrache la cathédrale de Bayeux aux mains des démolisseurs; c'est à lui qu'on doit l'introduction des ponts métalliques en France. Non content de la traversée des Alpes par le Mont-Cenis, il propose un second tracé où les pentes s'élèveront à 6 pour 100, afin d'éviter des dépenses considérables. Ce n'est pas la conception d'un commençant, c'est le fruit de trente années d'expérience mis au service d'une des idées les plus hardies qu'ait enfantées l'art de l'ingénieur. De pareilles tentatives ne sont pas toujours couronnées de succès, mais elles restent comme de lumineux jalons, et elles montrent dans ce cas particulier que le chemin des Alduides n'a en lui-même rien qui puisse effrayer.

Dans tous les pays où la dépense eût été trop forte pour que l'industrie privée se chargeât à elle seule de la construction des chemins de fer, par le fait même qu'ils intervenaient pécuniairement, les gouvernemens ont dû se préoccuper des conditions vitales des compagnies qui assumaient une aussi lourde charge et engageaient leurs capitaux dans une spéculation dont le pays devait retirer le fruit. Suivant en cela les règles adoptées en bien d'autres matières, ils créaient un véritable monopole en empêchant la construction de lignes parallèles au moins jusqu'après avoir assuré le succès des intéressés. Toutefois si on devait entendre par lignes parallèles celles dont les points de départ et d'arrivée sont communs, bien peu de contrées eussent été appelées à jouir des chemins de fer. Le parallélisme n'existerait, à proprement parler, entre deux lignes que si elles parcouraient la même région en s'en disputant le trafic. Telle n'est pas la situation entre le chemin de fer du nord de l'Espagne et celui qui relierait Madrid, par Saragosse, Pampelune et les Alduides, à Bayonne. Séparés par quelques centaines de kilomètres et des chaînes de montagnes à un certain moment, ils desservent des régions bien distinctes; l'un sert au commerce de l'est, l'autre à celui

Digitized by Google

de l'ouest. S'ils s'éloignent peu à leur arrivée sur le territoire français, cela n'a certes rien d'étonnant, puisque la frontière vient les couper si près de leur point de rencontre.

Dans des circonstances difficiles, le gouvernement aurait pu, voulant s'assurer une traversée, prendre des engagemens qui lui lieraient aujourd'hui les mains. Ces engagemens n'existent pas dans la loi générale des chemins de fer en Espagne. Existent-ils davantage dans les conditions spéciales imposées? Les discussions ont-elles pu donner lieu à une méprise? On n'a encore rien cité de concluant. Lorsque la commission des cortès présentait son rapport au sujet de la loi de concession du chemin de fer du nord en 1856, elle énumérait comme ligne d'intérêt général, devant communiquer avec la France, le chemin de fer du nord d'un côté, celui de Saragosse à Alsasua de l'autre, écartant la ligne directe des Alduides. Les cortès supprimèrent cette énumération, refusant ainsi d'engager l'avenir; mais l'eussent-elles acceptée, le chemin devenait alors une question d'intérêt local, et la discussion restait libre. On voit bien qu'il y a eu des essais dans le sens restrictif, mais des essais timides et inavoués. Ainsi, le 11 juin 1856, le gouvernement était autorisé en ces termes à mettre en adjudication « le chemin de fer qui, partant de Saragosse, passant par Tudela, allait *s'embrancher à Alsasua sur le nord.* » Le 25 août 1857, une ordonnance royale disait : « Pour éviter que, dans aucun cas, deux lignes, surtout *si elles sont subventionnées par l'état*, aient le même parcours, sa majesté a daigné disposer que ledit chemin de fer (de Saragosse à Pampelune) aura son embranchement sur le chemin de fer du nord, entre Irurzun et Alsasua, au point que les études désigneront comme le plus avantageux, laissant la subvention proportionnée au parcours. » Il s'agit donc de deux lignes *subventionnées*, et le chemin des Alduides n'est pas dans ce cas. L'ordonnance ne faisait que reproduire, en les commentant, les termes de la loi.

Une préoccupation qui se distingue aisément dans tout ceci est celle de relier l'est à l'ouest par Alsasua. Cette préoccupation a fait naître un malentendu. La ligne d'Alsasua ne satisfait pas les intérêts qui réclament celle des Alduides; ces lignes sont indispensables toutes les deux, l'une n'exclut pas l'autre. Rien ne justifierait légalement les prétentions d'une ligne unique au monopole des relations internationales, et ces prétentions sont même si peu acceptées que déjà il s'élève des réclamations demandant d'autres traversées des Pyrénées. Une discussion complète fera peut-être repousser définitivement le projet des Alduides; mais le rejet sera certainement basé sur un autre argument que celui de l'illégalité.

Pourrait-on, d'un autre côté, voir dans la traversée des Pyrénées par les Alduides une atteinte à des droits ou à des intérêts créés?

Digitized by Google

On l'a vu, les chemins de fer espagnols, depuis leur début, ont rencontré des difficultés qui devaient leur conseiller la prudence. Par le fait qu'une concession a lieu, il se crée immédiatement des intérêts auxquels on doit aide et protection. Or ce serait un singulier moyen de protection que de permettre immédiatement une concurrence. Le Crédit mobilier prenait le chemin de fer du nord au moment où une crise financière paralysait tous les marchés, et lorsque l'Europe, à peine remise de la guerre d'Orient, semblait déjà menacée de nouveaux conflits. Que fût-il arrivé si, cédant alors à des sollicitations imprudentes, on eût concédé la ligne des Alduides? Probablement le chemin de fer du nord serait encore en question, et personne n'eût voulu se charger de la construction de la ligne de Pampelune à Alsasua, qui cependant était indispensable. Il est très vrai que lorsqu'une grande institution de crédit prend sur elle la lourde responsabilité qu'accepta le Crédit mobilier à cette époque, puisqu'il se mettait vigoureusement au travail avant même d'avoir pu émettre les actions du chemin de fer du nord, on ne saurait trop l'encourager. Aussi, pour le laisser libre dans ses mouvemens, le gouvernement a-t-il sagement agi en concédant la jonction de l'Océan à la Méditerranée par le chemin d'Alsasua, assurant ainsi un trafic considérable à la grande artère du nord, qui put alors respirer, libre pour le moment de toute concurrence.

Les circonstances ont changé. Le chemin de Madrid à Irun, dont l'existence eût été précaire sans une prolongation sur le territoire français, a vu concéder la ligne d'Irun à Bayonne. Le chemin de fer du midi, ce parent du nord espagnol, ne voudra pas retarder le moment d'augmenter ses recettes. Les documens mis au jour par la compagnie du nord attestent des recettes de 20,000 francs et plus par kilomètre. On a même fait prévoir des produits bien autrement avantageux lorsque cette voie, aujourd'hui implantée dans les plaines de Castille, aurait ses aboutissans naturels, c'est-à-dire Madrid, Santander et Saint-Sébastien. Ces produits sont pourtant le résultat d'une exploitation encore naissante, manquant de matériel parfois et laissant à désirer pour le transport des voyageurs. Est-il une protection assez puissante pour se comparer à celle que donnent de pareils chiffres dans l'industrie? Dans quelle position se trouverait au contraire la voie de Saragosse à Pampelune, si on ne construisait pas le chemin des Alduides? Toute personne ou toute marchandise qui aurait suivi cette voie se verrait, à partir de Pampelune, forcée, pour pénétrer en France, de payer sur une autre ligne un parcours de 78 kilomètres de plus que si la voie avait été prolongée directement. Comme ce parcours n'aurait pas lieu sur la même ligne, il ne serait pas possible de procéder par une baisse de tarifs. Un pareil surcroît de frais ne constituerait plus la protection d'un droit ac-

Digitized by Google

quis; il y aurait simplement sacrifice de droits réels au bénéfice d'un monopole, sacrifice qui compromettrait singulièrement de graves intérêts.

Il est bien évident que toutes les fois qu'il existera une situation dans laquelle les circonstances mettront en présence des élémens opposés, il y aura lutte; cette lutte peut devenir funeste au pays. Seul, l'état, en usant habilement de son initiative, peut rétablir l'équilibre. C'est même le moyen le plus sage que lui donnent les lois pour intervenir avec fruit dans l'industrie. Que reste-t-il à livrer aujourd'hui en fait de chemins espagnols? L'industrie vient de s'emparer des lignes de Palencia à Ponferrada, de Medina à Zamora, de Grenade, de Tarragone à Valence; celle de Séville à Merida va trouver un constructeur naturel dans la compagnie du chemin de fer de Cordoue à Séville. Il est difficile d'apercevoir en quoi le réseau espagnol pourrait souffrir désormais de la concession du chemin de fer des Alduides. Cette dernière entreprise n'a pas toujours été opportune sans doute; mais dès l'origine on en sentait si bien l'importance qu'on se bornait à demander un ajournement.

Ce n'est pas, sous un autre rapport, l'avenir politique qui doit préoccuper, car l'Espagne, placée dans un coin de l'Europe, voit passer les événemens devant elle sans avoir à s'y mêler, et tous les jours disparaissent les élémens de luttes intérieures. Les Espagnols sont fiers à juste titre des résultats qu'ils obtiennent depuis quelques années; il n'y a donc pas lieu de douter de la confiance qu'ils peuvent inspirer et de l'avenir qui leur est réservé. La traversée des Pyrénées par les Alduides serait-elle de nature à mettre en péril quelques-uns des intérêts généraux du pays? Comment pourrait-elle nuire à ces intérêts? Serait-ce par hasard, comme on l'a dit, en compromettant la défense nationale? Ce fut cet argument qui passionna jadis les débats. Il n'est pas facile au premier abord de saisir la relation du chemin de fer des Alduides avec la *défense nationale* de l'Espagne. Énoncer le fait que des craintes à ce sujet aient été soulevées au-delà des Pyrénées ressemble à une mystification. Néanmoins lorsque certaines susceptibilités sont éveillées, il faut les respecter et tâcher de les détruire. Puisqu'il s'agit de guerre, il n'est pas sans intérêt de voir ce qui s'est passé dans la dernière campagne d'Italie : les chemins de fer ont sans contredit été d'un grand secours; mais dès que l'armée s'est trouvée engagée, les chemins lombards lui ont été inutiles, tandis qu'ils aidaient à la défense, et c'est encore là un des avantages des voies ferrées : elles servent beaucoup plus à la défense qu'à l'attaque. Cependant cet argument mis en jeu contre le chemin des Alduides produisit en Espagne, il y a deux ans, une véritable manifestation nationale qui couvrit le projet d'impopula-

Digitized by Google

rité; bon nombre de personnes le repoussèrent, mues par le patriotisme le plus consciencieux.

Voici donc, au dire de certaines gens, ce qui allait se passer dès que le chemin de fer des Alduides serait construit. L'empereur Napoléon III, faisant arriver rapidement une armée au pied des Pyrénées, devait l'embarquer en wagon, s'emparer en quelques heures de Pampelune, aller à Saragosse, s'établir sur l'Èbre pour de là menacer le reste de la monarchie, et l'armée espagnole, impuissante à s'opposer au torrent envahisseur, n'en aurait même pas eu le temps. Si peu sérieux que ce projet paraisse, on l'a pourtant annoncé, et on a cité en témoignage des pensées ambitieuses nourries par la France, les soins particuliers avec lesquels les fortifications de Bayonne sont entretenues. Quoi qu'il arrive, rien au monde ne pourrait empêcher de masser les armées françaises à la frontière espagnole, et pour cela les chemins de fer rendraient de grands services; mais, arrivés à ce point, nos généraux ont-ils tellement dégénéré qu'ils pussent concevoir la folie de livrer leurs soldats à une mort certaine qui les attendrait à chaque pas dans le *tunnel international*, sur les viaducs, partout, — mort terrible, puisqu'elle serait sans combat? Lancer un convoi de soldats dans de pareilles conditions serait véritablement la conception la plus originale du monde. Pour qu'un chemin de fer pût être d'un secours quelconque, il faudrait admettre une trahison unanime, et ce jour-là les Pyrénées seraient parfaitement impuissantes. Ainsi Pampelune n'a rien à craindre évidemment; mais en Espagne certaines cordes vibrent toujours, et ceux qui ont essayé d'évoquer des souvenirs irritans auraient dû remarquer que Saragosse et la Navarre furent les seuls points de résistance à certains momens qui, grâce à Dieu, ne reparaîtront pas. Les chemins de fer détruisent les guerres en créant des relations qui enseignent aux peuples à se connaître et à s'estimer.

Il est un côté de la question que peut-être le gouvernement espagnol et le pays ont trop négligé. Si l'on considère la nature des produits au-delà des Pyrénées, il est aisé de s'apercevoir qu'il n'est pas possible de leur faire supporter des frais de transport élevés : les blés, les vins, les laines, les minerais, etc., se présenteraient alors avec désavantage sur les marchés qui les consomment. Ces produits n'ont pas en Espagne la ressource des canaux et des rivières comme en France : il n'existe guère véritablement que le canal de Castille, dont la navigation est si mal organisée qu'il a vu tout son trafic passer au chemin de fer du nord. En dehors de ce moyen, il n'y a plus que le transport à dos de mulet et la galère, moyens imparfaits et coûteux. D'un autre côté, l'état a dû accepter des tarifs très élevés pour ses chemins de fer, tarifs que rien ne force à réduire

Digitized by Google

dans la situation des choses; il a donc tout intérêt à ce que les compagnies d'elles-mêmes opèrent cette réduction, et il est certain que chacune des deux sociétés qui traverseraient ainsi la frontière serait obligée d'offrir au commerce des avantages qu'il ne peut espérer avec le monopole du transit. La concurrence est un moyen élémentaire pour corriger ce que les concessions peuvent présenter de désavantageux.

Ce que nous venons de dire suffit pour qu'on puisse balancer les avantages et les inconvéniens qu'offrirait pour l'Espagne une seconde communication naturelle, relativement économique, et qui n'a certes rien d'impossible, entre sa capitale et le grand marché de la France, communication qui pourrait même à certains momens faire de Carthagène un des ports les plus fréquentés par le commerce de l'Algérie. Après tout, la Péninsule a un exemple bien frappant devant les yeux. Depuis longtemps déjà, il ne manque pas d'esprits portés à croire que l'existence distincte du Portugal est une anomalie; l'annexion a trouvé des partisans qui n'ont pas caché leurs désirs, et cependant, lorsqu'il s'est agi de relier Madrid à Lisbonne, la seule condition qu'ait imposée le gouvernement portugais, si menacé en paroles, a été de faire passer la voie ferrée devant la forteresse d'Elvas. Or qui ne connaît, de réputation au moins, cette forteresse, plus dangereuse pour ses défenseurs que pour des assiégeans, — dont les ouvrages n'existent pas même sur le papier, et qui est à peine une redoute? Ce n'est pas là de l'imprudence de la part du jeune roi dom Pedro, c'est de la confiance : il ne craint pas l'avenir.

Doit-on beaucoup espérer du gouvernement espagnol une solution favorable au chemin de fer des Alduides? En aucun pays du monde, l'imprévu ne joue un aussi grand rôle que de l'autre côté des Pyrénées. Doué d'une ardente imagination, le peuple s'enflamme, se passionne rapidement, et souvent les argumens les plus concluans viennent se briser contre une nature qui répugne à convenir qu'elle peut avoir eu tort; seulement, comme son intelligence est au niveau de toutes les situations, il s'aperçoit de ses fautes, et alors il préfère un changement radical à une modification. C'est ce qui vient d'arriver. — Le gouvernement, qui participe de toutes les qualités et de tous les défauts nationaux, s'aperçoit qu'il a fait fausse route; mais, au lieu de revenir sur ses pas, il se met à la recherche d'une nouvelle solution pour le deuxième passage des Pyrénées.

Ici commence une dernière phase de la question. Le gouvernement espagnol, voyant que la concession unique d'Alsasua eût été une injustice, chargea, il y a quelque temps, les deux ingénieurs qui s'étaient déjà occupés de cette affaire, MM. Estibaus et Arnao, de rechercher une solution plus conforme aux intérêts du pays. De

là sont nés deux tracés qui, laissant désormais Alsasua de côté, viendraient aboutir tous les deux près de Tolosa. Le second seul paraît devoir être pris en considération. M. Arnao, conservant le tracé de Pampelune à Irurzun, voudrait que le chemin de fer, suivant la rivière de Arajes, abordât la *sierra* de Aralar au port d'Albiazu et vînt déboucher dans la vallée de l'Amezqueta, pour de là aller s'embrancher à Alegria, près de Tolosa, sur le chemin de fer du nord. Cette ligne présente sans doute des avantages sur celle d'Alsasua, puisqu'elle abrége le parcours. La distance de Pampelune à Bayonne ne serait plus alors que de 140 kilomètres au lieu de 188; mais le parcours des Alduides n'est que de 110 kilomètres. Si M. Arnao a eu pour but de faire disparaître dans son tracé les inconvéniens qui se présentaient dans celui des Alduides, il est impossible de ne pas y voir de nombreuses courbes de 300 à 400 mètres de rayon et 23 kilomètres de parcours, dont les pentes approchent de 2 pour 100, sur une longueur qui d'Irurzun à Alegria est de 38 kilomètres; mais les chiffres du budget offrent ici de bien autres inconvéniens. L'auteur du projet n'élève pas à moins de 33,820,000 fr. le prix de ce tronçon, soit 821,000 francs le kilomètre. Si l'on tient compte du prix relativement assez faible auquel il taxe ses travaux et du fatal imprévu, on voit qu'il serait possible que ce chemin coûtât 900,000 francs le kilomètre. M. Arnao avoue même que les renseignemens qui lui ont été fournis par les ingénieurs du chemin de fer du nord ne lui permettent pas d'évaluer à moins de 1,300,000 fr. le kilomètre les travaux de cette ligne dans sa traversée des Pyrénées; or c'est presque sur le même terrain qu'il opère. Cependant il propose comme naturelle une subvention de 85,800 fr. par kilomètre, lorsque la ligne rivale a 104,000 fr., et cela sous prétexte que ce n'est, à proprement parler, qu'un prolongement de ligne subventionnée. Il ne faudrait pas des recettes kilométriques moindres de 60,000 francs sur la partie comprise entre Pampelune et Tolosa pour que ce tronçon ne fût pas ruineux.

Le chemin de Pampelune à Tolosa serait donc un moyen terme. Or, nous venons de le voir, au point de vue de l'exploitation, la construction de cette ligne ne manque pas d'inconvéniens, et comme mesure financière elle serait désastreuse. Quant aux provinces intéressées, elles resteraient encore grevées de 40 kilomètres de parcours; mais voici une difficulté d'une autre nature qui se présente. Elle apparaît dans un mémoire publié récemment par la compagnie du chemin de Saragosse à Pampelune : « Ce tracé, dit-on dans ce mémoire, paraît prévaloir pour le moment ; cependant la compagnie des chemins navarrais ne peut accepter de dépenser l'énorme capital qu'exigent de si grands travaux pour aller aboutir à Tolosa et non à la

Digitized by Google

frontière. Cette combinaison est si ruineuse et si extravagante au point de vue de nos intérêts que nous ne devons même pas y songer, et comme l'état ne peut nous forcer de mettre à exécution un tracé qui dénature et aggrave les conditions essentielles de notre concession, nous croyons inutile de le discuter. » Si la compagnie des chemins de fer navarrais a le droit de se refuser ainsi à cette solution et qu'elle ne veuille pas céder, la discussion est en effet inutile.

Pendant que M. Arnao étudiait le tracé dont on vient de parler, M. Salamanca, voulant éclairer cette question, demanda l'autorisation de faire exécuter les études d'un chemin qui, partant de Pampelune, irait rejoindre la voie du nord à Irun par la vallée de la Bidassoa. Dans ce projet, élaboré par un autre ingénieur espagnol, M. Retortillo, la direction par Irurzun est abandonnée; la ligne, suivant la rivière d'Ulzama et son affluent l'Orqui, vient aborder les Pyrénées après de nombreux détours, les traverse par un tunnel de près de 3,000 mètres, puis, suspendue au flanc des montagnes, elle descend dans la vallée de la Bidassoa, qu'elle suit jusqu'à Irun, où elle vient s'embrancher sur la grande artère du nord. De cette façon, elle atteint un développement de 103 kilomètres; bien que plus désavantageux que celui des Alduides, ce chemin est plus court que celui de Tolosa et que celui d'Alsasua; il est de 137 kilomètres jusqu'à Bayonne. Si les fortes pentes étaient le côté défectueux du projet des Alduides, ici ce seront les courbes à faible rayon. En effet, elles atteignent sur deux points 250 mètres de rayon, tandis que les rampes ne s'élèvent pas au-dessus de 1,5 pour 100; mais un examen plus approfondi de ce projet pourrait améliorer encore le tracé horizontal de M. Retortillo, dont les études de détail ont été faites avec la plus grande exactitude d'ailleurs. Que faudrait-il pour cela? Admettre des pentes plus fortes que les pentes adoptées, et allonger un peu les tunnels. Il est fort probable que l'on arriverait ainsi à un tracé de tous points acceptable au point de vue de l'exécution. Le budget d'un pareil tracé s'élèverait alors à 63 millions de fr., soit 611,600 fr. par kilomètre. Tel est le compromis proposé par la compagnie des chemins de fer navarrais.

Ce qu'il y a de curieux à remarquer ici, c'est que cette solution comporte immédiatement la création d'un centre commercial dans une des meilleures baies de la côte espagnole, celle au bord de laquelle est bâtie la petite ville du Passage. Lorsque l'on abandonne Irun pour se diriger vers Saint-Sébastien, la route, si pénible de Bayonne jusqu'à la frontière, devient ici plus riante et plus pittoresque; à chaque détour du chemin, à travers une échappée, on aperçoit l'Océan. Tout à coup on se trouve en face d'un lac immense ou plutôt d'une baie; dans le plus délicieux recoin, on découvre

Digitized by Google

la jolie petite ville du Passage, qui vient se reflèter dans les eaux au milieu d'un fond de verdure. Que le gouvernement veuille ouvrir la passe de la baie, aujourd'hui un peu encombrée, et il verra bientôt s'élever une ville fréquentée par le commerce et par les touristes, qui viendront y chercher des plaisirs et des spectacles que bien peu de plages peuvent offrir. Voilà la véritable rivale de Saint-Sébastien bien plutôt que Bayonne, et la province de Guipuzcoa se verra pendant l'été le rendez-vous de tous les voyageurs de l'Europe. Si cette offre de la compagnie navarraise est repoussée, elle paraît décidée à se renfermer strictement dans les limites primitives de sa concession, en se bornant à se relier au chemin de fer du nord à Alsasua.

Rien n'est plus propre que les luttes qu'on vient de raconter à faire connaître les difficultés sans nombre qu'ont eu à traverser ce que l'on est convenu d'appeler aujourd'hui les chemins espagnols. Désormais sans doute ces affaires, mieux connues, mieux étudiées, ayant plus de crédit, auront une marche plus régulière et plus ferme. On ne saurait plus d'ailleurs être arrêté par cette question vulgaire qui s'est élevée quelquefois : les chemins de fer espagnols ont-ils une valeur réelle? Les faits parlent d'eux-mêmes et détruisent un doute qui a été souvent un obstacle. Nous ne sommes plus à l'époque où la Péninsule apparaissait dans un panorama composé de *ventas* infectes, de *posadas* douteuses, de mendians déguenillés. Les Gil Blas et les Don Quichotte ne courent plus les grands chemins. Le banditisme n'existe plus, personne n'a pris la place de ce Jose Maria qui parvint à traiter de puissance à puissance avec le gouvernement, et qui signa une véritable capitulation. Enfin l'Espagne de la fantaisie disparaît rapidement; bientôt on ne rencontrera même plus l'ancienne race des muletiers, qui, l'escopette au poing, conduisaient leurs longs convois dans la montagne. Partout dans la Péninsule se créent des habitudes de travail; l'agriculture et l'industrie se développent, et le mouvement naît. L'Espagne doit cela au crédit et à la confiance qu'elle a su inspirer. Cette confiance, elle doit la maintenir, l'accroître en aidant les relations internationales. Les Pyrénées, en restant pour elle une frontière politique, ne doivent pas l'isoler; son commerce doit nécessairement s'étendre et chercher en France des débouchés qui, sans avoir assurément rien de périlleux pour son indépendance, ne peuvent être qu'un stimulant pour sa vitalité, pour ses forces productives, pour toutes les richesses d'un sol privilégié.

V. DE MAZADE.

Digitized by Google

REVUE MUSICALE

LES CONCERTS DE LA DERNIÈRE SAISON.

La saison des concerts est terminée. Il y en a eu cette année un nombre aussi considérable que les années précédentes. Les artistes, petits ou grands, ne se lassent pas de convier le public à ces fêtes passagères où ils dépensent souvent plus que du talent, et le public de son côté est toujours disposé à se rendre à l'appel d'un maître célèbre ou d'un professeur estimé qui lui promet une séance intéressante. Cependant on se plaint généralement du nombre toujours croissant de ces concerts éphémères, où le premier barbouilleur de notes venu s'accorde le privilége de vous ennuyer de ses prétentions; mais on peut répondre à ceux qui vont se lamentant ainsi de la surabondance de plaisirs qu'on leur offre : « Qui vous force à les écouter, ces artistes que vous jugez peu dignes de votre attention? Laissez faire, laissez passer le vrai talent à côté du bateleur, chacun trouvera sa juste récompense. Tôt ou tard le charlatan est jugé à sa valeur, et les portes mêmes de l'Institut ne sauraient prévaloir contre la vérité. » En toutes choses, je préfère les inconvéniens de la liberté aux douceurs que vous prépare la tutelle du pouvoir. J'aime mieux me tromper en agissant selon mes lumières que de ne pas faillir, conduit par la main de Minerve. D'ailleurs l'exhibition des œuvres musicales ne coûte rien à l'état. Les compositeurs et les artistes exécutans ne reçoivent d'encouragemens que du public, et lorsque par hasard le gouvernement se mêle de vouloir protéger la musique comme il protége la peinture, la sculpture et la littérature de son choix, il s'y prend si bien qu'on désire échapper le plus tôt possible aux effets de sa munificence. Il n'y a qu'à voir comment on choisit les hommes qui dirigent les théâtres subventionnés pour être édifié sur l'intelligence de l'administration qui dirige les beaux-arts en France.

Les concerts se divisent tout naturellement en deux grandes catégories : ceux qui se donnent avec le concours de l'orchestre, et les séances de qua-

Digitized by Google

tuor suivies de toutes celles qui sont défrayées par de simples virtuoses. De talens de premier ordre comme Paganini, Thalberg, Vieuxtemps ou Servais, il n'y en a plus guère dans aucune partie de l'art musical; mais on trouve beaucoup d'artistes distingués dont l'exemple suffit à maintenir le niveau des bonnes études. Nous citerons, parmi les artistes de cette catégorie qu'on a entendus cet hiver à Paris, les deux pianistes étrangers MM. Schuloff et Jaell, et M. Alard, le violoniste classique et fort aimé du Conservatoire de Paris.

Ce n'est pas une chose facile que de projeter un peu de lumière sur les nombreux concerts qui se donnent chaque année à Paris, et de parler avec mesure de tous les artistes qui s'y produisent. Les pianistes surtout, qui surabondent toujours, exigent une oreille bien exercée pour apprécier les nuances d'exécution qui les distinguent les uns des autres. Nous essaierons pourtant de classer ces nuances, et dans cette exposition tumultueuse de talens divers nous nous efforcerons d'établir un peu d'ordre et de justice.

La Société des Concerts, qui est toujours la meilleure institution musicale de la France, a inauguré le 13 janvier la trente-quatrième année de son existence, sous la direction de Tilmant. On a ouvert la séance par la symphonie en *ré* de Beethoven, qui a été exécutée avec fougue. L'ouverture de *la Grotte de Fingal,* qui remplissait le deuxième numéro du programme, est, comme toute la musique de Mendelssohn, plus remarquable par les détails que par la pensée première; elle n'offre que de jolies et piquantes combinaisons de sonorité, auxquelles manque un sujet qui en justifie l'à-propos. La scène de la bénédiction des drapeaux du *Siége de Corinthe* de Rossini, qui est venue après l'ouverture ingénieuse de Mendelssohn, est une page admirable de musique dramatique. La séance s'est terminée par l'*Alleluia* du *Messie* de Handel, que la Société redit sans cesse, sans pouvoir se décider à pénétrer plus avant dans l'œuvre considérable de ce grand musicien biblique. Le deuxième concert a commencé par un morceau de Mendelssohn fort connu en Allemagne sous le titre de *Symphonie-Cantate*. C'est une composition d'un caractère semi-religieux, dont l'exécution a duré une heure et demie. Le public n'a pas fait un accueil très favorable à ce morceau d'une longueur excessive, et dont le style a paru plus monotone que vraiment religieux. On n'y a vivement applaudi que l'*allegretto* de la partie symphonique. Ni les chœurs, ni les airs, ni les duos, qui ont été fort médiocrement chantés d'ailleurs, n'ont été appréciés, ce qui ne prouve pas du tout que la Société ait eu tort d'enrichir son répertoire d'une nouvelle œuvre de Mendelssohn. Il appartient à une société composée d'artistes d'élite comme celle du Conservatoire de faire l'éducation du public et de lui imposer des œuvres signées par des maîtres qui sont reconnus pour tels. Après des fragmens d'un concerto de violon de Viotti, exécutés avec talent par un élève de M. Alard, M. Sarrazate, après l'air des *Nozze di Figaro,* chanté maigrement avec des paroles françaises, ce qui ne devrait jamais être permis au Conservatoire, on a terminé par l'ouverture du *Freyschütz* de Weber. A la troisième séance,

Digitized by Google

qui a été l'une des plus intéressantes de l'année, on a exécuté la symphonie d'Haydn, dite *la Symphonie de la Reine,* une de ces œuvres exquises où l'art est à la hauteur de l'inspiration, où tout est simple, clair et beau comme le jour. Puis on a dit des fragmens du premier acte d'*Iphigénie en Tauride* de Gluck, la scène de Thoas, qui a été fort bien déclamée par M. Massol, l'air de danse et le chœur des Scythes. Quel prodige que cette musique! quel sentiment profond et religieux dans ce récitatif de Thoas :

De noirs pressentimens
Mon âme est obsédée!

Et le chœur des sauvages, et la marche, qui semble un précurseur de la marche turque des *Ruines d'Athènes* de Beethoven? Le grand concerto en *mi bémol* pour piano de Beethoven, qui occupait le troisième numéro du programme, a été exécuté par M. Planté avec plus d'élégance et de correction que de véritable sentiment. L'ouverture de l'opéra de *Zampa,* qu'on entendait pour la première fois au Conservatoire, y a été appréciée ce qu'elle vaut, comme l'une des meilleures ouvertures symphoniques de l'école française.

Au quatrième concert, qui a eu lieu le 24 février, on a d'abord exécuté la symphonie héroïque de Beethoven, dont la marche seule forme tout un drame. Un chœur et un air de *Paulus,* oratorio de Mendelssohn, a été chanté convenablement par M. Guglielmi, dont la belle voix de baryton pourrait être plus animée. Des fragmens du ballet de *Prométhée* de Beethoven, délicieuse imagination que le public a fait recommencer, le finale du premier acte d'*Oberon,* où Mmes Vandenheuvel et Rey n'ont fait preuve que de bonne volonté, et l'ouverture du *Jubilé* de Weber, qui semble être une esquisse de celle du *Freyschütz,* ont rempli la séance. Le cinquième concert a été, sans contredit, le plus important de l'année. Le programme, très varié, contenait d'abord la *Symphonie militaire* d'Haydn, ainsi nommée parce que le second morceau est une marche guerrière. Des fragmens de l'*Alceste* française et de l'*Alceste* italienne de Gluck ont été chantés ensuite avec succès par M. Cazeaux, de l'Opéra, et par Mme Viardot, qui s'y est élevée à la plus grande émotion dramatique que puisse produire une cantatrice. L'ouverture du *Jeune Henri* de Méhul et le chœur de *Judas Machabée* de Handel ont achevé de remplir cette belle fête, qui a produit sur le public une impression profonde. Le sixième concert n'a eu de remarquable que la symphonie en *si bémol* de Beethoven et l'introduction du *Siége de Corinthe* de Rossini, dont les *soli* ont été chantés par MM. Massol, Paulin et Cazeaux, de l'Opéra. Un fragment d'un concerto de violon de Viotti, exécuté par M. Ernest Altès, a paru peu digne de figurer sur les programmes de la Société. La séance s'est terminée par l'ouverture d'*Euryanthe* de Weber. Le concert extraordinaire qui a été donné le dimanche de Pâques, à huit heures du soir, a été on ne peut plus intéressant. La symphonie en *ut majeur* de Beethoven, qui ouvrait le programme, a été suivie du chœur à la *Palestrina*

de Lesring, *O filii*. Puis M[lle] Dorus est venue chanter d'une voix délicate, qui rappelle le timbre mat de la voix de M[me] Dorus, sa tante, un air d'*il Flauto magico* de Mozart. A ce morceau agréable a succédé l'air de danse d'*Iphigénie en Aulide* de Gluck, c'est-à-dire une merveille de coloris, d'art et d'invention, bien que le motif soit emprunté à une vieille chanson populaire de la Bohême, pays natal de ce grand maître. On ne s'étonne pas assez, à mon avis, de l'instrumentation puissante, colorée et pourtant si simple de Gluck. Des fragmens des *Saisons* d'Haydn, le chœur des *Chasseurs* et celui des *Vendangeurs*, d'un entrain si juvénile, ont précédé la symphonie en *sol* de Mozart, qui a clos la séance. Quel charmant finale, quel goût, quel art exquis de moduler! J'avoue que quand j'entends de la musique de Mozart, je deviens partial, comme si j'avais l'honneur d'appartenir à son immortelle lignée.

Le septième concert de l'abonnement, donné le 7 avril, a été curieux par une petite comédie qui s'est jouée entre le public et une minime partie des artistes exécutans. Le programme s'ouvrait par la symphonie en *si bémol* d'Haydn, qui a été rendue avec une rare perfection. Le second numéro était rempli par divers fragmens d'une composition de M. Berlioz intitulée *la Damnation de Faust*. Depuis que la Société des Concerts existe, M. Berlioz n'a pu réussir à y faire entendre de sa musique que trois fois. Le 14 avril 1834, on a exécuté de M. Berlioz au Conservatoire une ouverture de *Rob-Roy*. Quinze ans après, le 14 avril 1849, M. Girard, alors chef d'orchestre, s'est laissé forcer la main en admettant sur le programme les fragmens de *la Damnation de Faust* qu'on vient de répéter après un nouveau silence de dix ans. On voit par ces dates significatives que la Société des Concerts ne s'est jamais fait une grande illusion sur la valeur des œuvres musicales de M. Berlioz. Au dernier concert dont nous parlons, le public avait écouté dans un profond silence ces divers fragmens, composés d'un air de Méphistophélès, d'un chœur de *gnomes*, d'une partie symphonique intitulée *Ballet des Sylphes*, et d'un double chœur de soldats et d'étudians. A la fin, quelques applaudissemens se sont fait entendre dans la salle, lesquels, s'étant prolongés plus que ne le désirait la grande majorité des auditeurs, ont provoqué des manifestations contraires. Ces marques de mécontentement de la part du public ont excité la commisération de quelques musiciens de l'orchestre et d'une demi-douzaine de mauvais choristes qui, en rentrant dans leurs foyers, se sont mis à acclamer ce pauvre M. Berlioz. Cette comédie qui dure depuis si longtemps et qui ne trompe personne, pas même M. Berlioz, a produit sur une partie intelligente des auditeurs un très mauvais effet. A la fin de la séance, un grand nombre d'amateurs assuraient que si une pareille scène se renouvelait, on ferait entendre dans la salle du Conservatoire un vieil instrument délaissé dont on s'est si bien servi aux trois mémorables représentations du *Tannhäuser*. En effet, sans rien préjuger sur le mérite de la musique de M. Berlioz, que nous connaissons de reste, il n'est pas possible d'admettre que les membres de la

Digitized by Google

Société des Concerts prétendent intervenir dans un débat où ils sont juges et partie. Il y a de la bienséance de leur part à s'abstenir de toute marque d'approbation qui peut être mal interprétée du public. Après les fragmens de *la Damnation de Faust*, qu'on ne réentendra pas, j'ose l'affirmer, en pareil lieu, Mme Mattmann a exécuté avec beaucoup de talent le concerto en *ré mineur*, pour piano et orchestre, de Mozart, auquel a succédé un admirable chœur de *Paulus* de Mendelssohn, et la séance s'est terminée par la troisième ouverture du *Fidelio* de Beethoven. — Au huitième concert, après la symphonie en *fa* de Beethoven, M. Alard a exécuté le concerto de Mendelssohn, pour violon et orchestre, avec le style élevé et pur qui distingue cet artiste. On a fini par la bénédiction des drapeaux du *Siége de Corinthe* de Rossini, qu'on a exécutée deux fois cette année, ce qui est trop. La symphonie en *la majeur* de Mendelssohn, qui est la meilleure de ce maître et dont j'aime surtout la troisième partie, a ouvert le programme du neuvième et dernier concert; puis on a redit les fragmens d'*Alceste* de Gluck, avec Mme Viardot et M. Cazeaux, de l'Opéra. Les fragmens du ballet de *Prométhée* de Beethoven ont succédé à la scène d'*Alceste*, et, après un air d'*Idomeneo* de Mozart, chanté par Mme Viardot, la séance a été close avec éclat par l'ouverture de *Freyschütz*.

Conduite avec intelligence et une chaleur communicative par M. Tilmant, le chef d'orchestre, qui remplace avantageusement M. Girard, la Société des Concerts a parcouru assez heureusement la trente-quatrième année de son existence. Nous devons cependant lui faire deux recommandations importantes : l'une, de s'efforcer d'enrichir son répertoire de nouveaux morceaux empruntés surtout aux maîtres du passé, de ne pas redire incessamment le même psaume de Marcello, les mêmes chœurs de Handel, et d'oser aborder enfin la musique de Sébastien Bach, ses sonates pour toute sorte d'instrumens, ses cantates, ses oratorios, particulièrement celui de *la Passion*. Il y a dans l'œuvre immense de ce grand musicien, dont on ne connaît guère que le nom, de quoi exercer la sagacité, le goût et la patience de la Société des Concerts pendant des années. C'est une grande figure historique qu'il faut absolument dévoiler, car c'est dans la musique de Sébastien Bach que se trouvent les origines de toute l'école allemande. L'autre recommandation qu'il importe de faire à la commission qui fixe les programmes des concerts, c'est de se montrer extrêmement sévère sur l'admission des artistes et des œuvres contemporaines qui doivent être entendus aux séances de la Société. La mission de la Société des Concerts n'est pas d'aider à l'éclosion des talens inconnus ou contestés, mais d'exécuter les chefs-d'œuvre consacrés et de tenir haut le niveau du goût public. La Société des Concerts a commis cette année des fautes qui l'entraîneraient à sa perte si elles devaient se renouveler. Qu'elle y prenne garde!

C'est à la Société des Jeunes Artistes, dirigée avec tant de zèle par M. Pasdeloup, qu'il appartient d'être téméraire et de beaucoup oser. Cette institu-

Digitized by Google

tion adolescente a inauguré la neuvième année de sa carrière dans la salle de M. Herz le 20 janvier 1861. Après la symphonie en *ut majeur* de Mozart, on a exécuté pour la première fois l'ouverture d'*Ossian*, de M. Gade, compositeur suédois, qui a fait ses études en Allemagne, où il est très connu. Cette ouverture m'a paru longue, d'un style diffus et sans caractère. Au second concert, on a exécuté l'ouverture du *Vampire*, opéra d'un compositeur de mérite, M. Marschner; puis on a fait entendre la marche des fiançailles, avec chœur, du *Lohengrin*, de M. Richard Wagner, morceau intéressant dont nous avons parlé avec éloge l'année dernière. Au troisième concert, M. Pasdeloup a fait exécuter une symphonie en *si bémol* de Robert Schumann, dont j'ai bien de la peine à saisir le génie nébuleux et maladif. Je n'ai pu goûter de cette symphonie obscure que le second épisode, dont le motif, sans être bien original, a le mérite pourtant de n'être pas trop ressassé. *L'Étoile du Soir*, mélodie du *Tannhäuser* de M. Richard Wagner, a été chantée ensuite avec goût par M. Gourdin, élève du Conservatoire. Au sixième et dernier concert des Jeunes Artistes, qui a eu lieu le 14 avril, le programme contenait une ouverture inédite de M. Constantin, un des musiciens de l'orchestre, où il y a un certain talent, puis on a chanté un chœur de chasseurs de M. Gounod, qui ne renferme rien de nouveau, et la séance s'est terminée par des fragmens du *Songe d'une Nuit d'été* de Mendelssohn, dont nous n'avons pas besoin de faire l'éloge. Composée d'élémens qui se renouvellent presque chaque année, la Société des Jeunes Artistes ne peut pas prétendre à une exécution aussi parfaite que celle qui résulte de la longue expérience de la Société des Concerts. Plus jeune, plus ardente et moins exclusive dans le choix des morceaux qui entrent dans ses programmes, la société que dirige M. Pasdeloup est une avant-garde qui déblaie la route, essaie des compositeurs et des artistes nouveaux, propage la connaissance des chefs-d'œuvre dans un monde différent, forme des musiciens et rend à l'art de véritables services.

Les séances de musique de chambre de MM. Alard et Franchomme, dans la salle Pleyel, sont toujours suivies par un public d'élite. C'est la meilleure exécution de quatuor qu'on puisse entendre à Paris. A la seconde matinée, qui s'est donnée le 3 janvier, on a exécuté le quatuor en *ré majeur* d'Haydn, celui en *si bémol* de Beethoven, et le quatuor en *mi bémol* de Mozart. Le second numéro du programme était rempli par la sonate en *la*, pour piano et violoncelle, de Beethoven, qui a été rendue avec une grande délicatesse par MM. Franchomme et Diémer, jeune pianiste de talent. Fondées depuis quatorze ans, les séances de MM. Alard et Franchomme sont à la musique de chambre ce que la Société des Concerts est à la symphonie, avec cet avantage que MM. Alard et Franchomme n'ouvrent leurs programmes qu'à des chefs-d'œuvre connus.

La Société des Quatuors de MM. Maurin et Chevillard est plus vaillante et plus osée. Vouée dès son origine à l'interprétation des derniers quatuors de

Digitized by Google

Beethoven, cette énigme léguée à l'avenir par son vaste et puissant génie, elle a atteint le but qu'elle se proposait il y a onze ans. Nous savons maintenant à quoi nous en tenir, et, grâce aux efforts persévérans de MM. Maurin, Chevillard, et de leurs associés, les dernières œuvres de Beethoven ne renferment plus de mystères pour nous. A la quatrième séance qu'ils ont donnée cette année, j'ai entendu le quatuor en *si bémol* (opéra 130) de Beethoven, dont certaines parties sont plus que contestables, tandis que la cavatine est une inspiration de premier ordre, qui n'a besoin d'aucun commentaire pour être comprise et sentie. La grande sonate pour piano (opéra 111) du même maître a été exécutée avec un grand talent par M. Ritter, dont le nom et la réputation commencent à prendre de la consistance. La séance s'est terminée par le onzième quatuor en *fa mineur* de Beethoven, sur le mérite duquel je me permets aussi de faire des réserves. La cinquième séance, qui a eu lieu le 14 mars, a été particulièrement remarquable par l'exécution brillante du quinzième quatuor en *la mineur* de Beethoven. Cette œuvre, composée d'une introduction énigmatique, d'un *allegro*, d'un *adagio* admirable, d'un récitatif pathétique et du finale, est un résumé des qualités supérieures et des défaillances qui caractérisent les dernières compositions de ce maître. On a clos la séance par le septième quatuor de Mozart, qui ne contient que de l'or pur, qui vous émeut, vous attendrit, et vous charme toujours de sa grâce divine. Le public distingué et les artistes qui suivent les séances très intéressantes de MM. Maurin et Chevillard leur doivent bien de la reconnaissance pour la lumière qu'ils répandent chaque année sur l'œuvre étonnante du plus grand génie de la musique instrumentale.

MM. Armingaud et Léon Jacquard continuent aussi leur louable entreprise, et les séances de quatuors qu'ils donnent depuis six ans sont toujours fort appréciées du public distingué qui les fréquente. A la première soirée, qui a été donnée le 23 janvier, j'ai particulièrement goûté le grand trio, pour piano, violon et violoncelle, de Beethoven, dont l'*andante* est une inspiration grandiose. M. Lubeck en a rendu la partie de piano avec un sentiment et une netteté de touche fort remarquables. Je passe sous silence des fragmens d'une sonate de Schumann pour piano et violon, et je m'arrête sur le quintette pour instrumens à cordes de Beethoven, qui a été exécuté avec beaucoup d'ensemble et de soin. La troisième séance, où M. Lubeck a exécuté, avec un peu de recherche peut-être, la sonate pour piano (opéra 33) de Beethoven, s'est terminée par le quintette en *la* pour instrumens à cordes de Mendelssohn, qui est avec Schumann un des maîtres préférés par MM. Armingaud et Léon Jacquard. A la cinquième séance, ils ont encore exécuté un quatuor de Schumann, pour piano, violon, alto et violoncelle, qui n'a fait que me confirmer dans l'opinion où je suis que Schumann est un compositeur surfait par les sectateurs de la nouvelle école germanique, les Teutons purs. Quoi qu'il en soit, les séances de MM. Armingaud et Léon Jacquard, qui se donnent devant une bonne fraction de la société du faubourg Saint-Germain, sont très intéressantes, très variées, et

Digitized by Google

elles occupent une bonne place dans les plaisirs délicats qu'offre la grande ville de la civilisation.

Je ne veux pas oublier de mentionner aussi les séances de Mme Charlotte Tardieu de Malleville, où affluent les membres de l'Institut et le monde savant. Fondées depuis treize ans par cette femme distinguée, on y entend surtout la musique d'Haydn et de Mozart, et parfois celle de Bach, interprétée avec goût. M. Charles Lamoureux a repris cette année les séances de musique de chambre qu'il a inaugurées l'année dernière. M. Achille Dien, un violoniste de talent, un musicien solide, a donné une belle soirée où il a conduit l'exécution de plusieurs morceaux de musique instrumentale avec intelligence et beaucoup de sentiment. Quand j'aurai cité encore les matinées intimes et agréables de Mlle Beaumetz, les séances permanentes et si intéressantes de M. Gouffé, l'habile contre-bassiste de l'Opéra, je n'aurai pas fini d'indiquer tous les lieux de bonne compagnie où l'on fait de l'excellente musique à Paris.

Parmi les concerts isolés qui ont été donnés cet hiver à Paris par des virtuoses brillans, il nous faut d'abord citer ceux de M. Jules Schuloff. M. Schuloff, qui est de Prague, un Slave mêlé de Juif, je crois, est un pianiste de grand talent dont nous avons déjà eu occasion de parler ici. Son exécution est délicate, brillante et poétique comme ses charmantes compositions. Au premier concert qu'il a donné dans les salons de Pleyel, le 31 janvier, M. Schuloff a fait entendre plusieurs morceaux de sa composition, dont le plus remarquable m'a paru être celui intitulé *Mazurka, ou Souvenirs de Saint-Pétersbourg*. On y trouve plus de grâce et de rêveries que d'idées franches. Au second concert, qui a eu lieu le 25 janvier, M. Schuloff, qui a le bon goût de ne point abuser de sa musique, a exécuté d'abord avec M. Léon Jacquard la sonate en *si bémol* pour piano et violoncelle de Mendelssohn, dont je n'aime que l'*andante;* mais ce qui m'a ravi, c'est un *andante* de je ne sais plus quelle œuvre d'Haydn, transcrit pour le piano et exécuté par M. Schuloff avec un remarquable talent. Différens autres morceaux de la composition de M. Schuloff, qu'il a fait entendre à la fin du deuxième concert, ne s'élèvent pas au-dessus de ce qu'on appelle des fantaisies aimables, auxquelles le virtuose prête une partie de leur valeur. A tout prendre, M. Schuloff est pour le moment le pianiste compositeur le plus distingué qui soit connu en Europe.

M. Jaell, dont j'ai également parlé l'année dernière, est aussi un pianiste d'un talent éminent et plus accentué peut-être que celui de M. Schuloff. M. Jael est de Trieste, et il porte dans ses veines comme dans son talent la double influence de l'Italie et de l'Allemagne, qui l'ont formé et vu naître. Son exécution est d'une rare délicatesse, surtout lorsqu'il interprète la musique de Chopin. C'est un artiste véritable, qui a parfois le tort de prêter son talent à de la musique indigne de ses doigts, si merveilleusement agiles. Noblesse oblige!

M. Germano Perelli est encore un pianiste quasi-italien, qui s'est fait en-

tendre dans deux concerts qu'il a donnés, l'un dans les salons de Mme Érard, l'autre au Théâtre-Italien. Son exécution est fine, élégante, pétulante même; il rend surtout avec beaucoup d'éclat l'admirable sonate en *la bémol* de Weber. Un morceau de la composition de M. Perelli, *un scherzo pastoral* pour piano et orchestre, révèle du talent et ajoute au mérite incontestable du virtuose, qui est fort répandu dans le monde officiel. MM. Wienawski, Polonais, Lubeck, Hollandais d'origine, dont l'exécution vigoureuse s'assouplit beaucoup, Bernard Rie, de Prague, Stanzieri, jeune artiste napolitain, qui inspire le plus grand intérêt, Henri Ketten, enfant bien doué qu'on pousse trop vite à la composition, Hans Seeling, Vincent Adler, Hongrois, Mlles Joséphine Martin, Sabatier Blot, Darjou, Caroline Remaury, sont des pianistes de talens divers qui tous ont donné un ou plusieurs concerts. Je citerai encore un violoniste distingué, M. Sarrazate, élève de M. Alard, M. Jacques Dupuis, qui appartient à la Belgique, le tromboniste Nabich, le chanteur allemand M. Reichard, qui ne manque pas de goût, le violoncelliste italien M. Cazella, *di dolce memoria,* qui a fait des progrès sur ce bel instrument, dont il joue avec sentiment, M. Bessems, qui est un homme de goût et un professeur justement estimé, M. Édouard Caudella, violoniste du prince de Moldavie et de Valachie, dont le jeu un peu âpre s'adoucira avec le temps et *i dubiosi desiri;* enfin une aimable jeune fille, Mlle Amélie Bido, qui joue du violon presque comme un maître.

Un chanteur italien et un peu cosmopolite, M. Marchesi, qui est professeur de chant au conservatoire de Vienne, a donné deux soirées intéressantes, qu'il a eu le tort d'appeler un peu ambitieusement des *concerts historiques.* M. Marchesi a dit avec esprit, si ce n'est avec charme et d'une voix de baryton flexible, mais un peu ternie, un air bouffe fort curieux d'*Acis e Galatea,* opéra de Handel, l'air *Vedrò mentre respiro,* des *Nozze di Figaro,* et beaucoup d'autres morceaux du répertoire moderne. On sent, à la propriété de style qui caractérise sa manière, que M. Marchesi est un artiste qui a le goût et l'esprit cultivés, et dont on pourrait utiliser l'activité intelligente en lui confiant la direction d'un théâtre ou d'une troupe lyrique.

En fait de concerts sérieux qui méritent véritablement le titre de *concerts historiques,* nous devons citer la soirée très intéressante qu'ont donnée M. et Mme Farrenc dans les salons de Mme Érard le 8 avril. M. Farrenc, qui est un bibliographe musical des mieux renseignés, a conçu le projet, qui est en cours d'exécution, de publier un choix des meilleures compositions qui existent pour le piano depuis la seconde moitié du XVIe siècle jusqu'à nos jours. Ce sont les différens morceaux qui doivent composer *le Trésor des pianistes,* — c'est le titre de la publication de M. Farrenc, — qui ont été exécutés à cette séance, et d'une manière exquise, par Mlle Marie Mongin, élève de Mme Farrenc. Dans la série de morceaux que j'ai entendus à cette soirée, qui a été longue et où assistait un public de choix, j'ai remarqué la petite pièce pour la *virginale* (épinette) de Gibbons, musicien

Digitized by Google

anglais du commencement du XVIIe siècle, *la Gagliarde,* air de danse de John Bull, autre musicien anglais de la même époque. Surtout j'ai été ravi de la *fugue* de Frescobaldi, organiste italien du XVIIe siècle et de la belle école romaine, dont il a le style noble, clair et déjà fort développé. Puis on a fait entendre deux pièces charmantes de Couperin, dit le *grand* claveciniste de la chambre de Louis XIV, intitulées *la Superbe* et *le Carillon de Cythère,* badinage plein de grâce naïve et de joyeuseté gauloise. *La Musette* et *le Rigodon* de Rameau, piquantes imaginations, formaient une transition bien ménagée entre Couperin et la *fugue* du grand Sébastien Bach, qui ouvre l'entrée de l'art moderne, dont il élabore les élémens. Le morceau de Kirnberger, qu'on a fait répéter, compositeur et théoricien célèbre qui appartient au cycle de Bach, la *fugue* de Porpora, celle de Wernicke, qui passe pour avoir été élève de Kirnberger, le *menuet* de Lindemann, élève de Wernicke, ont précédé les variations sur la marche des *Deux Journées* de Cherubini par Hummel, le plus grand compositeur de musique de piano qui existe après les trois génies de la musique instrumentale, Haydn, Mozart et Beethoven. Ces variations, peu connues, sont un chef-d'œuvre de *grâce et de science,* dit fort sensément M. Farrenc dans le petit livret qui servait de programme. Mlle Mongin, qui était la seule interprète de ces dix-huit morceaux, a fait preuve d'un talent souple, élégant et divers, surtout dans les pièces de Couperin, de Rameau, de Scarlatti et de Bach, qui exigent un style lié, dont on a presque perdu la tradition.

Nous n'avons pas aperçu à la belle séance de M. Farrenc un artiste d'élite, le maître de piano le plus instruit et le plus capable qu'il y ait à Paris, M. Valentin Alkan, *primo genito.* Que fait-il donc, et pourquoi se dérobe-t-il ainsi obstinément aux yeux du monde? Qui pouvait mieux apprécier que M. Alkan ces formes diverses de la musique de piano, dont il connaît si bien l'histoire, et juger avec plus de sûreté la propriété de style de l'habile et charmante interprète, Mlle Mongin? *Væ soli!* dit l'Évangile, et cela est surtout vrai de l'artiste, qui a besoin de communiquer incessamment avec ceux qu'il veut instruire et charmer. C'est à des hommes comme M. Alkan, à tous les artistes dignes de ce nom et aux vrais amateurs que je recommande la publication intéressante de M. Farrenc, *le Trésor des pianistes.* Ce sera un livre de bibliothèque qui renfermera la quintessence de tout ce qui a été écrit pour le piano depuis deux cents ans.

Un autre concert qu'on peut à bon droit appeler *historique,* c'est la séance annuelle de *musique classique* fondée par M. de Beaulieu. Elle a réuni le 23 avril dans la salle de M. Herz un public curieux et empressé. Divisé en deux parties, le programme s'ouvrit par des fragmens d'un oratorio d'Haydn, *le Retour de Tobie,* composition plus élégante de style que profonde par le sentiment. Une cantate de Pergolèse, *Orfeo,* qui renferme de beaux accens dignes de Gluck, dont ils annoncent le style pathétique, a été médiocrement chantée par un ténor peu connu, M. Lucien, tandis que le madrigal de Gibbons, empreint de la douceur pénétrante des madri-

Digitized by Google

gaux de Marenzio, a été bien rendu par les chœurs, que dirige avec soin M. Marié. La première partie s'est terminée par des fragmens d'un opéra italien d'Handel, *Acis e Galatea,* musique charmante, d'une grande difficulté vocale. Après l'introduction d'*Eliza, ou le mont Saint-Bernard,* opéra de Cherubini, d'une belle expression dramatique, quoique un peu froide, Mme Viardot a chanté avec une bravoure étonnante un air horriblement difficile d'un vieil opéra de Graun, *Britannicus.* L'accompagnement de cet air, qui a été écrit peut-être pour la Mara, une célèbre cantatrice allemande de la seconde moitié du XVIIIe siècle, a été évidemment retouché par un compositeur moderne, car j'y ai remarqué des couleurs et des instrumens qui ne se trouvent pas dans l'orchestre très simple de Graun, imitateur d'Handel et des compositeurs italiens de l'époque. L'*Angelus,* chœur sans accompagnement d'Anerio, qui était le contemporain de Palestrina, a été rendu avec ensemble et justesse : c'est doux, placide et charmant comme la prière d'un groupe d'anges peints par fra Angelico ou le Pérugin. Le concert s'est terminé par d'autres fragmens de l'oratorio déjà cité de Haydn, *le Retour de Tobie.* Cette séance intéressante fait honneur au goût éprouvé et à la haute expérience de M. de Beaulieu, qui a attaché son nom à une fondation utile à l'art dont il est un digne représentant.

Au commencement de l'hiver, le 19 décembre 1860, M. Wekerlin a donné un grand concert au Théâtre-Italien, où il a fait entendre plusieurs œuvres de sa composition, parmi lesquelles une symphonie dramatique intitulée *les Poèmes de la Mer.* M. Wekerlin est un homme de talent, un esprit laborieux, qui s'est fait connaître par d'agréables romances, par des chœurs et un ou deux opéras, qui ont été représentés au Théâtre-Lyrique. Éprouvant des difficultés auprès des directeurs de théâtre, qui ne peuvent suffire à toutes les vocations qui frappent à leur porte, M. Wekerlin a voulu donner la mesure de ce qu'on peut attendre de lui par une composition développée à l'instar du *Désert* de M. Félicien David. La première partie du programme était remplie par une ouverture, par une ballade et une scène de bohémiens; la deuxième partie contenait *les Poèmes de la Mer,* avec les vers de M. Autran, que le musicien avait disposés au gré de sa fantaisie. Cette tentative de musique pittoresque, renouvelée des *Saisons* d'Haydn, de la *Symphonie pastorale* de Beethoven, du *Songe d'une Nuit d'Été* et de *la Mer calme* de Mendelssohn, du *Désert* et de *Christophe Colomb* de M. Félicien David, ne pouvait réussir que par un coup de génie. On a remarqué dans l'œuvre de M. Wekerlin du talent et une ou deux romances gracieuses, celle chantée par le mousse Cabinboy, et une autre, pour voix de ténor, intitulée *la Promenade,* qui a été chantée avec sentiment par M. Félix Lévy. L'ensemble de la composition de M. Wekerlin manque de force et de cette variété puissante qui seule pouvait conjurer les énormes difficultés du sujet.

M. Wekerlin, qui a le goût des recherches curieuses, a publié, avec M. Champfleury, une collection de chansons populaires de la France. J'aurais bien des remarques à faire sur les notices de M. Champfleury, où abon-

Digitized by Google

dent les erreurs de tout genre, et sur certaines idées émises par M. Wekerlin à propos de la tonalité prétendue moderne et de la non-existence de la *note sensible* dans certains refrains populaires; j'aime mieux indiquer les chansons du recueil qui m'ont paru le moins banales. Telle est, par exemple, la mélodie vieillotte de la Bourgogne *Eho! eho! eho!* celle de la Guyenne et de la Gascogne intitulée *Michaut veillait,* où l'on sent l'influence de l'art. J'en dirai autant du *Chop des Beaufort,* bourrée de l'Auvergne, tandis que celle intitulée *Quand Marion s'en va-t-à l'ou,* de la même province, est empreinte de l'accent populaire et villageois. Je citerai encore *la Femme du Roulier,* de la Saintonge, *Au Bois, Rossignolet,* de la Franche-Comté, *Paysan, donn'-moi ta fille,* de la même province, qui a une tournure mélodique plus régulière, une romance du Bourbonnais, *Derrièr' chez nous,* dont les paroles et la musique forment un petit chef-d'œuvre. La musique de ce petit poème d'amour, d'une naïveté imitée, est charmante et naturelle. Les chansons populaires des provinces de France, avec accompagnement de piano par M. Wekerlin, et illustrées par MM. Bida, Français, Maurice Sand, etc., forment un recueil curieux et intéressant pour les amateurs de la poésie et de la musique populaires, deux manifestations du sentiment et de la fantaisie que le peuple ne sépare pas plus de nos jours que dans les temps primitifs.

Un jeune compositeur, qui a été couronné par l'Institut il y a quelques années déjà, M. Léon Gastinel, a eu la bonne fortune de faire exécuter une grand'messe de sa composition à l'église Notre-Dame, le 8 avril. C'était à l'occasion de la fête de l'Annonciation de la Vierge, et l'association des artistes musiciens s'y trouvait représentée par quatre cents exécutans. La messe de M. Gastinel est une œuvre estimable qui révèle un talent sérieux et une certaine pratique dans l'art d'écrire pour l'orchestre; mais les idées nous en ont paru peu originales, et le sentiment religieux qui les pénètre assez équivoque. C'est dans le *Sanctus* qu'il nous semble que M. Gastinel a le mieux réussi à donner la mesure de son inspiration dans un genre aussi difficile que la musique religieuse. A l'offertoire, M. Alard a exécuté sur le violon un *andante* de Mozart qui était digne du lieu et de la circonstance. Après l'Évangile, un jeune prédicateur, M. l'abbé Perreyve, est monté en chaire et a prononcé une allocution pleine d'intérêt sur l'union des arts qui cherchent à se compléter les uns par les autres, et dont l'unité artificielle n'est qu'un pressentiment de l'unité suprême que la religion seule peut donner. Les paroles sensées de M. l'abbé Perreyve ont produit une bonne impression sur le monde profane qui l'écoutait, et il serait à désirer que le clergé parlât un peu plus souvent la langue du siècle qu'il veut conduire. M. Gastinel, dont on vient de représenter un opéra en un acte au Théâtre-Lyrique, a composé encore six mélodies qui ne manquent pas de grâce sur des paroles de M. Charles Potron, un esprit aimable et délicat.

Un artiste qui fait partie de l'orchestre du Théâtre-Italien, M. Greive. a fait entendre dans une soirée musicale, donnée chez M. Pleyel, plusieurs

Digitized by Google

morceaux de sa composition, dont un quatuor pour instrumens à cordes, qui n'est pas sans mérite. Un autre membre de l'orchestre du Théâtre-Italien, M. Borelli, est un jeune homme tout plein d'ardeur, qui, dans une symphonie qu'il est parvenu à faire exécuter hâtivement par des hommes de bonne volonté, a trouvé le moyen de montrer qu'il a des idées mélodiques et un talent facile qui ne demande qu'à s'exercer.

En rendant compte l'année dernière de *Pierre de Médicis*, grand opéra en quatre actes de M. le prince Poniatowski, nous osions, en terminant, former le vœu de voir ce noble dilettante consacrer son influence à protéger les jeunes compositeurs français qui ont tant de peine à se frayer un chemin. Nous n'avons certes pas la prétention de croire que nos paroles aient été entendues de M. le prince Poniatowski, mais nous aimons à constater que, depuis le discours qu'il a prononcé au sénat dans la séance du 4 mars, M. le prince Poniatowski semble avoir pris à cœur de remplir la mission honorable d'être auprès du pouvoir l'interprète des vœux des artistes musiciens. C'est lui encore qui a provoqué la fondation du *Cercle de l'Union artistique*. Le but de cette société, composée de cinq cents membres, je crois, est d'ouvrir les portes de ses salons aux artistes de talent qui désirent se faire connaître. L'*Union artistique* a, pour ainsi dire, inauguré son existence par un grand concert qu'elle a donné au Théâtre-Italien le 14 mai. Le programme, un peu trop chargé, contenait l'ouverture de Mendelssohn, *la Mer calme*, qui a été exécutée par l'orchestre de la Société des Concerts; puis on a dit le *Benedictus* de la messe en *ré* de Beethoven, interminable morceau qui prouve une fois de plus que ce grand génie, dépourvu du vrai sentiment religieux, n'entendait rien à l'art d'écrire pour les voix humaines, dont il exige des efforts impossibles. Le concerto pour piano et orchestre en *ré mineur* de Bach, un chef-d'œuvre, a été fort bien rendu par le beau talent de Mme Massart. L'*andante* de la symphonie en *la* de Beethoven, qui n'a pas produit dans la salle du Théâtre-Italien son effet ordinaire, un *Ave verum* inédit de M. Gounod, qui manque d'accent et de caractère, ont précédé une sorte de composition hybride de M. Félicien David, intitulée *le Jugement dernier*. Si M. Félicien David n'avait pas un véritable talent, il y a longtemps qu'il serait enseveli sous les éloges extravagans et les mauvais conseils de ses ridicules adorateurs. D'un musicien élégiaque plein de grâce, qui ne possède ni un grand nombre d'idées, ni la puissance d'en varier l'aspect, on a voulu faire un homme de génie; de l'auteur charmant et bien doué du *Désert*, de *Christophe Colomb*, de *la Perle du Brésil* et d'*Herculanum*, — quatre éditions fort peu augmentées du même poème, — des écrivains sans consistance et sans crédit sur l'opinion publique ont essayé de faire le révélateur d'un monde nouveau! Il est fort heureux pour M. Félicien David que *le Jugement dernier*, qui devait couronner son opéra d'*Herculanum*, en ait été écarté par une main intelligente. Le concert s'est terminé par un opéra de salon, *Fingal*, paroles de M. Flobert, musique de M. Membrée, qui est un artiste sérieux et de talent, mais

Digitized by Google

qui a choisi là un sujet bien lugubre pour un ouvrage sans action visible. J'ai cependant remarqué dans l'opéra de M. Membrée un chœur charmant, une jolie mélodie pour voix de femme, et le trio final avec chœur, d'un bel élan religieux et patriotique. Il faut savoir gré à l'*Union artistique* de ce premier essai de son patronage généreux envers les artistes de talent qui ont besoin de se produire et de se soumettre au jugement de l'opinion publique.

M. Félicien David n'est pas le seul compositeur de mérite qui soit entouré d'un cercle de dévots enthousiastes, qui le proclament un homme de génie méconnu par les profanes et les philosophes. La bonne ville de Paris renferme beaucoup de ces petites chapelles, où l'on adore un saint aux dépens de tous les autres. Ici c'est M. Félicien David, là c'est M. Gounod, dont on ne prononce le nom que le front prosterné et les yeux remplis de larmes d'admiration; à droite, c'est M. Reber, homme modeste et musicien d'un mérite solide et reconnu, à qui on offrait, il y a dix ans, des holocaustes qui l'importunaient beaucoup; à gauche, c'est M. Berlioz, que l'on voit perché sur un bâton comme un *vecchio papagallo,* recevant depuis trente ans les salamalecs d'une demi-douzaine d'originaux, parmi lesquels on distingue M. Léon Kreutzer. M. Léon Kreutzer, qui est encore jeune, est le neveu du célèbre violoniste de ce nom, qui a été chef d'orchestre de l'Opéra, et qui a composé un grand nombre d'ouvrages, tels que *Paul et Virginie* et *Lodoïska,* pour le théâtre de l'Opéra-Comique. M. Léon Kreutzer est un esprit naïf et original, car il croit sincèrement en M. Berlioz et déteste Rossini, la musique italienne et une partie de l'école française, surtout l'auteur de *Zampa* et du *Pré aux Clercs,* parce qu'il pense que ces deux chefs-d'œuvre ont fait tort à la réputation de l'auteur de *Benvenuto Cellini,* opéra un peu trop romantique pour le tempérament de la France. M. Léon Kreutzer, qui a des loisirs, fait aussi, à son heure, de la critique humoristique très originale, et il compose de la musique qui ne l'est pas autant. Il a donné cet hiver deux concerts, l'un dans les salons de Pleyel et l'autre dans la grande salle du Conservatoire, où il a fait entendre de nombreux morceaux de sa composition, une symphonie, un grand concerto pour piano et orchestre, des mélodies, des airs de danse, enfin une exposition complète de son œuvre intime. La symphonie en *si bémol* de M. Léon Kreutzer n'est pas en soi un bon ouvrage; mais on y remarque du talent, l'habitude d'écrire pour l'orchestre et une forte imitation de Beethoven. C'est le finale qui m'a paru être la partie saillante de cette symphonie, que j'ai entendue deux fois. Le concerto symphonique, dont Mme Massart a rendu la partie de piano avec un talent remarquable et une énergie tempérée de grâce dont je ne la croyais pas capable, ce concerto d'une longueur démesurée est une composition sérieuse et de longue haleine et qui fait honneur à M. Léon Kreutzer. Le *scherzo,* qu'on a vivement applaudi, et le finale sont les épisodes les plus intéressans de cette œuvre, qui pèche surtout par le défaut de proportion et de variété dans les idées accessoires. Une mélodie dialoguée à deux voix, *l'Ondine,* qui a été chantée avec charme par Mlle Cico, une

Digitized by Google

jolie personne qui possède une belle voix de soprano, des airs de ballet d'un opéra inédit, *les Filles d'azur*, ont complété l'exhibition des travaux de M. Léon Kreutzer, qui a pris position parmi les compositeurs dont on peut espérer quelque avenir. Qu'il soit le bienvenu! Et si M. Léon Kreutzer a le bon esprit de n'accepter les complimens extravagans que lui ont déjà adressés ses amis que pour ce qu'ils valent, nul doute que le vrai talent et la fantaisie aimable et peu commune qu'il vient de révéler ne soient des qualités de bon augure.

De ce nombre considérable de concerts qui se donnent chaque année à Paris, de cette foule d'artistes et de virtuoses plus ou moins célèbres qui viennent, bon gré, mal gré, se recommander à l'attention d'un public qui passe pour frivole, et dont on recherche pourtant les suffrages, que faut-il conclure? Qu'on a beau médire de la France, comme vient de le faire l'auteur justement puni du *Tannhäuser;* rien ne vaut pour les œuvres de l'esprit l'approbation d'un peuple qui a pour ainsi dire créé le goût, parce que le goût n'est pas autre chose que la raison éclairée, vivifiée par une longue sociabilité. Ce pays, à qui la centralisation coûte si cher du côté de l'originalité et des libertés locales, ce grand corps de nation formé lentement et instinctivement par la royauté, qui n'a pas su toujours ce qu'elle faisait, semble avoir été institué par la Providence ou la force des choses pour exercer dans le monde une grande fonction d'équité, pour être l'arbitre du juste et du vrai. Il est certain qu'aucun gouvernement n'a pu froisser longtemps et impunément l'instinct de justice sociale qui est propre à la France, ni subordonner chez elle la puissance morale des arts de la paix à l'héroïsme militaire, où aucun peuple ne l'égale. Le pape Grégoire IX écrivait à Blanche de Castille, mère de saint Louis, que le royaume de France était comme la sainte Trinité, qu'il avait la *force*, la *science* et l'*amour*, qu'il était puissant par ses armes, sage par les lumières de son clergé, juste et doux par la clémence qui distingue ses princes. Je ne sais ce que pense aujourd'hui de la France et de son gouvernement le successeur de Grégoire IX; mais on peut affirmer que le rôle de la nation n'a pas changé, et qu'elle exerce toujours en Europe et dans le monde sa mission de paix et de justice. Par la puissance irrésistible de ses armes, par les grandes lumières répandues maintenant dans toutes les classes de la société, par la modération naturellement imposée aux chefs qui la gouvernent, la France sera toujours l'arbitre invoqué par les nationalités jalouses qui divisent le monde. Si elle disparaissait tout à coup par un cataclysme ou par une coalition générale, devenue impossible, la France emporterait dans sa chute la plus belle partie de la civilisation moderne, le goût, la mesure, la notion d'équité dans les questions politiques et celle de l'ordre dans les arts d'imagination, enfin une langue admirable, qui est devenue la langue universelle des affaires et de la science, parce qu'on ne peut la parler ni bien l'écrire sans être clair, logique et accessible à tous.

P. Scudo.

Digitized by Google

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 mai 1861.

Nous avons plus d'une fois exprimé le regret d'être trop peu attirés vers nos affaires intérieures, la matière manquant ou l'application de l'opinion publique faisant défaut. Nous sommes malheureusement contraints aujourd'hui de témoigner un regret contraire. Une circulaire de M. de Persigny, bientôt suivie de mesures d'une sévérité inattendue, a produit sur l'opinion une impression pénible. Nous sommes donc bien obligés de dire, quoi qu'il nous en coûte, notre pensée sur cette circulaire. Notre chagrin est sincère : nous avons le droit de le dire. Nos lecteurs nous rendront en effet cette justice, qu'en plusieurs circonstances nous n'avons point hésité à montrer l'estime et la sympathie que nous ressentions pour M. de Persigny. M. le ministre de l'intérieur a été l'homme d'une idée et d'une foi; c'était un titre à l'estime de ceux même qui n'ont ni pensé ni agi comme lui. Des accidens divers et imprévus ont donné à sa carrière politique une sorte d'intérêt pittoresque. Plus d'une fois on a pu reconnaître chez lui une généreuse initiative, et nous nous plaisions à supposer qu'il se montrerait libéral dès qu'il se croirait assez fort pour être lui-même. Voilà qu'aujourd'hui M. de Persigny nous place entre deux doutes douloureux : est-ce l'instinct libéral, est-ce la confiance dans sa force qui lui manque? En tout cas, n'est-il pas fâcheux, pour nous qui n'avions pas craint d'augurer publiquement si bien de ses tendances politiques, d'être réduits à désapprouver maintenant un de ses actes les plus significatifs, à invoquer contre lui-même le droit qu'il reconnaissait largement à la presse, lors de son entrée au pouvoir, de critiquer les mesures de l'administration, ou bien encore de faire appel à cette réserve de la loi de 1822, maintenue dans plusieurs jugemens récens, qui consacre « le droit de discussion et de censure des actes des ministres? »

Il y a deux choses à examiner dans les instructions que M. de Persigny

donne aux préfets dans sa dernière circulaire, la forme et le fond, les procédés qu'il recommande à ses agens et le motif qui a déterminé une décision si étrange.

La forme, le procédé se résument dans ce mot malheureux de « saisie administrative. » Les journaux sont soumis à une juridiction et à une pénalité administratives; mais du moins c'est un décret ayant force de loi qui a donné ce régime à la presse. La saisie administrative de brochures écrites par des exilés est inconnue à la loi, aussi bien à la loi de la presse qu'aux lois de bannissement. Peut-être le ministre a-t-il outre-passé sa propre pensée, peut-être n'a-t-il pas entendu recommander aux préfets l'exercice d'autres pouvoirs que ceux qu'ils tiennent du code d'instruction criminelle. L'article 9 de ce code considère le préfet de police et les préfets comme les auxiliaires de la justice, et les autorise, à ce titre, à saisir les agens ou les instrumens des délits ou des crimes; mais cette même disposition de la loi suppose dans l'objet saisi la présomption du délit ou du crime, et prescrit aux préfets de déférer la chose ou la personne saisie à la justice. Si c'est bien là le pouvoir légal que le ministre a eu en vue, comment peut-il le concilier avec les termes de ses instructions aux préfets? Le ministre veut que les écrits politiques ou non des exilés soient saisis administrativement : il néglige donc une condition essentielle de l'exercice légal de l'autorité préfectorale en pareille matière, la présomption de délit ou de crime. Le ministre ordonne à ses agens, pour les cas de saisie qu'il prévoit, d'en référer directement à lui-même; n'est-ce point omettre l'obligation que la loi impose aux préfets de déférer à la justice les personnes présumées coupables ou les instrumens de délit sur lesquels ils auront mis la main? Si la circulaire du ministre de l'intérieur ne s'accorde point avec l'article 9 du code d'instruction criminelle, il nous est impossible d'en comprendre la vertu légale. Ce n'est point une réponse de dire que, les exilés étant placés hors du droit commun, une exception nouvelle, ajoutée aux exceptions dont ils souffrent, découle de la logique de leur situation, et ne tire point à conséquence. S'il est vrai que le malheur des temps et la nécessité politique justifient, dans certains cas, des exceptions au droit commun, il est à coup sûr plus vrai encore que ces exceptions ne sauraient demeurer élastiques et vagues. La justice et l'intérêt social exigent au contraire qu'elles soient définies avec une étroite et rigoureuse précision. Tout ce que les lois d'exception n'ont pas spécialement prévu rentre dans le domaine du droit commun. Ce n'est donc pas un ministre, agent du pouvoir exécutif, c'est le pouvoir législatif qui seul peut ajouter des aggravations nouvelles au triste sort des bannis. Si, dans les lois d'exil, on n'a point à votre gré tout prévu, vous ne pouvez pas réparer vos omissions par des circulaires ministérielles : il n'y a qu'un moyen, il faut faire une loi.

Si M. de Persigny est convaincu que les écrits des exilés peuvent faire courir de si grands dangers à l'ordre établi qu'il soit nécessaire d'ajouter

Digitized by Google

pour eux le bannissement absolu de la pensée, de l'âme, à la peine qui éloigne le corps du territoire de la patrie; s'il pense qu'une si cruelle disposition soit compatible avec les mœurs adoucies d'une société qui se fait honneur de marcher à la tête de la civilisation; s'il croit que le suffrage universel, qui est maintenant notre souverain et notre juge à tous, a les oreilles trop délicates pour être en état de supporter, je ne dis pas même les gémissemens des exilés, mais les hommages résignés, confians et sereins qu'ils voudraient rendre à la gloire, au génie, à la langue de notre mère commune, la France, qui n'a pas toujours pratiqué, mais qui en ses bons momens a toujours aimé la clémence, qu'il en tente donc l'épreuve, qu'il propose sous forme de loi les conclusions de sa circulaire. M. de Persigny, nous avons eu déjà l'occasion de le lui dire, se laisse trop aller à la séduction de la théorie qu'il a imaginée sur l'histoire de la liberté en Angleterre; il croit peut-être ne point dépasser l'exemple de ces fameux juges hanovriens qu'il nous a montrés si inflexibles. A sa place, nous aimerions mieux nous rappeler les paroles du souverain dont il est le ministre, d'un prince qui a connu, lui aussi, les amertumes de l'exil. « Prends garde, disait-il à l'exilé, à chaque pas que tu fais, à chaque mot que tu prononces, à chaque soupir qui s'échappe de ta poitrine, car il y a des gens payés pour dénaturer tes actions, pour défigurer tes paroles, pour donner un sens à tes soupirs! Si l'on te calomnie, ne réponds pas; si l'on t'offense, garde le silence, car les organes de la publicité sont fermés pour toi, ils n'accueillent pas les réclamations des hommes qui sont bannis; l'exilé doit être calomnié sans répondre, il doit souffrir sans se plaindre; la justice n'existe pas pour lui. » Peut-être la plainte était-elle exagérée à une époque où la cause impériale était représentée dans la presse libre, où nous pouvions, chez tous les libraires, acheter les *Idées napoléoniennes;* elle n'en est pas moins touchante. Est-ce à M. de Persigny d'en méconnaître la mélancolique ironie et d'en faire contre d'autres exilés une vérité littérale?

Nous ne voulons pas le croire, quand nous songeons surtout au motif et à l'occasion de cette circulaire. Nous ne pouvons point apprécier la brochure de M. le duc d'Aumale : l'imprimeur et l'éditeur qui l'ont publiée ont été sévèrement condamnés, et se sont vu retirer leurs brevets; mais si nous étions tentés de parler de M. le duc d'Aumale, nous ne pensons pas que nous en pussions être empêchés par la dernière circulaire de M. le ministre de l'intérieur. Nous serions plutôt retenus par ce sentiment de réserve que l'on éprouve à exprimer la bonne opinion que l'on a d'un prince, car, même dans l'infortune, les membres des familles qui ont régné ont encore ce malheur, que l'hommage rendu à leurs qualités puisse passer pour une flatterie. Cependant, grâce à son éducation et à sa carrière, le duc d'Aumale échappe à cette fatalité. Récemment, devant le corps législatif, un orateur éminent, qui n'est point suspect d'enthousiasme monarchique, M. Jules Favre, a pu rappeler les services administratifs de l'ancien gouverneur-général de l'Al-

Digitized by Google

gérie, et un brave général, le général Lebreton, qui a donné des preuves non équivoques de dévouement au gouvernement actuel, s'est honoré en exprimant les sentimens que le jeune et brillant officier d'Afrique a laissés parmi ses généreux compagnons d'armes. Beaucoup parmi nous peuvent rompre l'étiquette envers lui, et, usant d'une de ces familiarités que la vérité et le génie de notre langue autorisent, peuvent l'appeler leur camarade. C'est en le traitant nous-mêmes avec cette familiarité que nous dirons que ni le duc d'Aumale, ni ceux de sa famille, ne sont des prétendans et n'ont agi en prétendans, que la brochure qui a été le prétexte de la circulaire, provoquée par le discours du prince Napoléon, est un acte évidemment accidentel, tandis que les mesures défensives et préventives prises par M. de Persigny supposent des plans d'action manifestement impossibles. A nos yeux, ces mesures manquent d'objet, et par conséquent elles ne nous paraissent pas pouvoir produire l'effet que l'on a en vue. Nous nous refusons à croire que, la première irritation passée, M. de Persigny voulût empêcher en France la circulation d'écrits aussi distingués et aussi patriotiques que l'histoire des *zouaves* et des *chasseurs d'Afrique*, ou *Alesia*. Comment d'ailleurs le système d'interdiction mis en avant par le ministre de l'intérieur pourrait-il s'accorder d'une façon un peu durable avec les notions les plus simples et les plus générales de l'équité? L'administration pourra-t-elle empêcher la maladresse des écrivains qui la servent dans la presse? Est-on sûr que ceux-ci ne travestiront jamais les actes ou les paroles du duc d'Aumale et des autres exilés? Peut-on admettre que, devant des assertions calomnieuses, il pût être interdit aux camarades du duc d'Aumale de défendre son honneur en rétablissant la vérité? Et qu'on ne dise point que notre supposition est gratuite. Une circonstance toute récente la justifie.

Une société littéraire anglaise, le *Literary fund*, avait offert à M. le duc d'Aumale la présidence de sa réunion annuelle; cette invitation, si nous ne nous trompons, remontait à une époque antérieure à la publication de la brochure. Il n'y avait donc rien de politique ni dans l'objet, ni dans l'occasion de cette solennité. Les journaux français se sont abstenus d'en rendre compte. La réunion à laquelle a pris part M. le duc d'Aumale et les discours prononcés par le brillant président à l'anniversaire du *Literary fund* auraient dû rester en France à l'abri de toute interprétation malveillante. Il n'en a point été ainsi. Un journal qui a une grande publicité a cru devoir faire preuve de zèle à cette occasion. Il a prétendu que le dîner du *Literary fund* était une manifestation organisée par le parti tory, par le parti le plus hostile à la France, et il a reproché au duc d'Aumale de s'être uni aux plus violens ennemis de son pays. L'accusation est fausse de tout point, et parce qu'elle tombe sur un exilé, peut-elle passer sans réponse? Le *Literary fund* est une institution charitable, fondée, il y a soixante-douze ans, pour secourir les hommes de lettres dans l'indigence; c'est assez dire qu'aucune pensée politique ne se mêle à cette œuvre de noble philanthropie. Le pré-

Digitized by Google

sident permanent de cette société que l'on a représentée comme un foyer de torysme est le vénérable marquis de Lansdowne, le patriarche du parti whig. Il y avait dans la réunion des hommes de tous les partis, des whigs comme des tories, le grand libraire whig, M. Longman, aussi bien que le grand libraire tory, M. Murray, et les écrivains les plus populaires de l'Angleterre, l'illustre Thackeray entre autres, qui n'a jamais passé pour un tory. Il suffisait de parcourir le compte-rendu du *Times* pour voir qu'en effet, comme cela devait avoir lieu sous la présidence d'un Français tel que le duc d'Aumale, la France a été l'objet de tous les témoignages de courtoisie et de sympathie. Dans les discours, rien de vraiment politique. L'allocution dont le président a accompagné le toast de la soirée a été une causerie fine, gracieuse, pleine de tact, sur les littératures d'Angleterre et de France. Le nom de George Sand y a été rapproché avec à-propos de ceux des auteurs de *Vanity Fair*, de *David Copperfield*, de *Coningsby* et de *My Novel*. Comment oublier l'éloquence politique, même dans une esquisse rapide de la littérature anglaise? L'influence que la liberté exerce sur les lettres pouvait-elle être omise devant un pareil auditoire? Et la presse, dans un pays où elle est si active, si éloquente, si puissante, ne doit-elle pas sa force à la liberté publique, à cette liberté dont tous les gens de cœur ont dit, après le grand historien romain : *Malo periculosam libertatem quieto servitio?* L'orateur, rappelant les bienfaits du *Literary fund*, a noblement rattaché à cette institution un souvenir de reconnaissance que lui doit la littérature française tout entière. M. de Chateaubriand, dans son exil de Londres, reçut des secours du *Literary fund*, et il a déclaré lui-même que sans cette généreuse assistance il n'eût pu achever *les Natchez*. C'est notre éloquent et spirituel ami M. Disraeli qui a porté le toast au président de la soirée, toast accueilli par les applaudissemens de la réunion surprise et charmée. Certes M. Disraeli est bien le chef des tories dans la chambre des communes; mais pour l'édification du journal dont nous relevons la maladroite ignorance, il faut ajouter qu'il n'est pas d'homme d'état anglais qui nourrisse pour la France une plus naturelle et plus intelligente sympathie. Il a parlé de nous dans son discours comme de « la plus brillante et la plus raffinée des nations modernes, » comme « d'un pays accompli. » Il n'a insisté que sur les titres littéraires de l'hôte du *Literary fund*. Il n'a emprunté à la politique que des images, ce qui doit être permis à un tel orateur, pour complimenter le duc d'Aumale. « Nous vivons, a-t-il dit, dans un siècle de vicissitudes étranges. Le courant des révolutions est aussi rapide que violent. Les empires se dissolvent et les dynasties sont dispersées. Heureux le prince qui, éloigné, non par sa faute, des cours et des camps, peut se consoler au milieu des livres, et trouver une occupation généreuse dans les riches galeries de la science et de l'art! Heureux le prince qui, vivant sur une terre étrangère, s'y mêlant aux hommes sur le pied de l'égalité, s'en distingue encore pourtant par une prééminence naturelle!...

Digitized by Google

Heureux le prince qui, en de telles circonstances, peut, dans les royaumes de la littérature, conquérir des provinces qu'il ne saurait plus perdre, et prendre un trône qui pourra défier le sort des dynasties! » Qu'y a-t-il là? Un hommage sincère et mérité rendu à des qualités personnelles, mais rien assurément qui interdise à M. Disraeli de cultiver l'entente cordiale, s'il revient au pouvoir, rien qui pût même l'empêcher d'être ambassadeur à Paris. M. Thackeray a terminé la soirée par un toast à la littérature française; ce grand romancier, qui parle notre langue aussi bien qu'un Parisien et qui aime tant le séjour de la France, a reconnu ce qu'il doit à notre littérature, qu'il appelle « la plus brillante, la plus spirituelle et la plus sage des littératures du monde. » Il a exprimé un espoir, c'est « qu'un jour la littérature française jouirait d'une liberté entière, semblable à celle que la littérature anglaise possède. » Convenez que nous aurions l'esprit mal fait, si nous prenions ces complimens en mauvaise part, et qu'il ne faut pas avoir lu ce dont on parle pour attribuer à une telle réunion une signification hostile à la France.

Pour nous, qui avons à cœur de ne point porter d'injustes préventions dans l'appréciation des actes du pouvoir, et qui aimons mieux avoir à louer qu'à blâmer, après avoir dit notre opinion sur la circulaire de M. de Persigny, nous n'hésitons point à féliciter le gouvernement du projet qui amende la loi sur la presse. On vous donne peu de chose, nous dira-t-on, et l'on aura raison, si l'on se place au large point de vue des droits de la liberté politique. Ce peu de chose est beaucoup pourtant, si l'on considère d'où nous partons. Les journaux étaient supprimés de plein droit après deux condamnations pour délits ou contraventions; après une seule condamnation même, le gouvernement pouvait supprimer ou suspendre un journal. Cette terrible menace, qui a pesé jusqu'à présent sur la propriété des journaux, va enfin disparaitre. Les avertissemens administratifs et la suppression par décret subsistent à la vérité dans la loi; cependant ici encore le projet présenté au corps législatif apporte quelque adoucissement. Il y a péremption pour un avertissement au bout de deux ans. Quelque minime que soit le progrès, c'est toujours un progrès, et nous le saluons à ce titre. Le véritable, le vital intérêt pour la liberté de la presse, c'est l'abolition du système de privilége et d'autorisation préalable à laquelle est soumise la fondation des journaux nouveaux. Que chaque citoyen, en satisfaisant aux conditions spéciales posées par la loi, n'ait point le droit de fonder un journal, voilà l'obstacle qui se dresse entre la condition actuelle de la presse et le régime de la liberté. Cet état de choses donne lieu à de curieux incidens. Un privilége de journal avait été récemment accordé à deux personnes, l'une acceptée par l'administration comme gérant, l'autre comme rédacteur en chef. Le journal projeté devait avoir pour titre : *la France libérale*. D'après ce que nous savions des tendances politiques générales que le journal nouveau devait représenter dans la presse, nous en considérions, quant à

Digitized by Google

nous, la publication comme malencontreuse. Nous avions lieu de redouter que les opinions de la feuille embryonnaire ne fussent beaucoup moins libérales en réalité que le titre derrière lequel elles se seraient abritées. Nous craignions que la simplicité et la rectitude de la cause libérale ne fussent faussées par cette intervention impolitique. Il est donc probable que nous eussions été obligés d'exprimer des dissentimens formels à l'encontre de cette feuille, si elle eût pu voir le jour. Quoi qu'il en soit, nous eussions pris notre parti de ce contre-temps en libéraux, et nous n'eussions pas voulu qu'une entreprise que nous regardions comme une faute politique fût prévenue par un acte d'autorité. Le gérant de la future *France libérale* étant mort, le privilége a été retiré par arrêté administratif. Le rédacteur en chef désigné, pensant avoir, lui aussi, des droits au privilége, se pourvoit, dit-on, devant le conseil d'état pour faire trancher ce doute singulier : une autorisation de journal peut-elle être retirée avant que le journal ait commencé d'exister, avant par conséquent qu'il ait pu commettre ce genre d'abus ou de délits qui le soumettent à la pénalité de la suppression administrative?

Il est un point où nous sommes heureux de ne mettre aucune restriction à l'approbation que nous donnons à la politique du gouvernement : nous voulons parler de la question de la liberté commerciale. Le gouvernement poursuit avec une louable résolution le développement de cette liberté. Voilà le contre-sens de l'échelle mobile qui va disparaître, voilà le principal article de l'alimentation nationale affranchi des renchérissemens artificiels que lui imposait le système protecteur, et le commerce des blés, le commerce qui se charge d'assurer l'approvisionnement du pays, délivré des incertitudes aléatoires auxquelles le soumettaient les capricieuses variations de l'échelle mobile. Il faut aussi ajouter aux actes qui affermissent et élargissent le libéralisme de la politique commerciale du gouvernement le traité récemment conclu avec la Belgique. Nous touchons enfin maintenant à la discussion du budget. La nouvelle prorogation, qui recule jusqu'au 19 juin la session du corps législatif, qui avait été antérieurement prorogé jusqu'au 4 juin, sera la dernière. La discussion du budget occupera la fin de cette session; elle ranimera sans doute un peu le corps législatif, et répandra quelque intérêt sur ses dernières séances. La discussion du budget ne se concentre pas en effet exclusivement sur la question si importante des finances: toutes les questions politiques se rencontrent dans le budget. Espérons que le corps législatif ne négligera pas cette occasion d'attirer sur ses délibérations l'attention du public. Nous avons déjà fait remarquer qu'un intérêt bien moins vif s'était attaché aux séances du corps législatif depuis la publicité que le décret du 24 novembre a donnée aux séances du sénat. Nous avons aussi indiqué les causes de l'infériorité où le corps législatif est placé vis-à-vis du sénat. Le droit de pétition, qui s'exerce auprès du sénat, équivaut indirectement au droit d'interpellation et d'ini-

Digitized by Google

tiative. Ce droit est mis à la disposition des citoyens, qui en réalité le transmettent par leurs pétitions au sénat. Le corps législatif, privé de l'interpellation et de l'initiative, est également dépourvu du stimulant du pétitionnement des citoyens. Encore, si la délibération sur le budget s'ouvrait au commencement de la session, le corps législatif pourrait-il retrouver dans une investigation approfondie des dépenses et des revenus publics le moyen de parcourir avec les développemens nécessaires toutes les grandes questions politiques actuelles. Il y a là un vice que la pratique de la constitution rectifiera sans doute avec le temps. Il est devenu apparent cette année : c'est quelque chose que de l'avoir reconnu; on travaillera sans doute dès l'année prochaine à le réformer.

On commence à se préoccuper des élections partielles qui vont avoir lieu le mois prochain pour les conseils-généraux. L'ardeur électorale est loin assurément d'être vive encore. Il semble pourtant que l'on s'apprête à sortir de l'apathie et de l'indifférence où nous sommes restés plongés depuis dix ans. Cette tendance à reprendre goût aux luttes électorales est un symptôme faible encore, mais encourageant, de la renaissance de l'esprit public. Plusieurs écrits que nous avons sous les yeux indiquent l'intérêt qu'inspire déjà le mouvement électoral. Quelques publications, telles que *les Droits politiques dans l'élection*, de M. E. de Sonnier, fournissent aux électeurs toutes les instructions nécessaires à la conduite des opérations électorales. D'autres écrits, tels que *les Élections des conseils-généraux et des conseils d'arrondissement*, de M. Henri Moreau, annoncent que certains efforts seront tentés dans l'épreuve du mois prochain. A nos yeux, il serait si heureux que le goût de la vie publique se pût réveiller, que nous ne voudrions décourager aucune tentative, de quelque côté qu'elle vienne. Nous ne pouvons pourtant nous empêcher de signaler dans l'écrit de M. Moreau un système de démarcation des opinions en France auquel nous ne saurions nous prêter, et qui ne portera pas bonheur à ceux qui l'essaient. M. Moreau divise en deux catégories les intérêts ou les idées que les élections mettent aux prises : il partage la France en deux camps, les conservateurs et les révolutionnaires. Pourquoi cette division arbitraire? A quoi servent ces sempiternelles réminiscences d'un passé que certaines personnes voudraient toujours recommencer? Que veulent conserver vos conservateurs? que veulent détruire vos révolutionnaires? Y a-t-il de notre temps beaucoup de conservateurs qui ne veuillent rien détruire, beaucoup de révolutionnaires qui ne veuillent rien conserver? Ceux qui croient se faire grand bien et grand honneur en se décorant du nom de conservateurs ne s'aperçoivent-ils pas qu'avec leurs divisions exclusives ils éloigneront d'eux et repousseront toujours dans le camp de ceux qu'ils nomment des révolutionnaires la partie la plus active et la plus vivante de la nation, et que s'appeler conservateur quand ce mot ne répond à rien de précis, c'est se vouer gratuitement à une défaite certaine? Au surplus, les grandes élections,

Digitized by Google

les élections pour le corps législatif, n'auront point lieu cette année. M. Véron, renaissant à la vie de la presse, a publié dans son ancien journal un article où il oppose, avec la désinvolture qui le distingue, de nombreuses objections au renouvellement de la chambre dans les circonstances présentes. L'article de M. Véron, ayant aujourd'hui les honneurs du *Moniteur*, prend l'importance d'un oracle. Nous devons donc nous le tenir pour dit : il n'y aura point de dissolution cette année.

Deux incidens qui, sans appartenir à la politique proprement dite, l'effleurent pourtant, ont depuis quinze jours piqué la curiosité publique et excité une certaine émotion. Il y aurait de l'affectation de notre part à ne pas mentionner au moins la lutte qui s'est engagée entre le prince Murat et le prince Napoléon pour l'élection à la dignité de grand-maître de l'ordre maçonnique. Il paraît qu'un certain nombre de francs-maçons, mécontens d'un vote donné au sénat par le prince Murat, n'ont plus voulu de lui pour grand-maître, et, l'époque de l'élection approchant, voulaient le remplacer par le prince Napoléon. L'intervention du préfet de police a mis fin à ce débat, qui, amusant pour les uns comme la querelle épique du *Lutrin*, prenait pour d'autres, assure-t-on, des proportions quasi-tragiques. Nous demandons pardon à l'Académie, si, après avoir mentionné cette lutte maçonnique, nous passons sans transition au vote par lequel elle a enfin décerné le grand prix de 20,000 francs. Nous ne commettrons point envers elle l'irrévérence d'associer deux épisodes si différens. Nous ne sommes point partisans des prix académiques; il nous semble que les écrivains d'élite ne les ont jamais recherchés. Nous sommes peu flattés de voir instituer des *derbys* littéraires. C'est une bizarrerie de notre nation : on dirait que nous ne sortons jamais du collége; l'autorité ne quitte pas chez nous les airs du maître d'école, et nous recevons des pensums ou des prix jusqu'à la fin de nos jours. La chose pourtant étant ainsi, nous avions cru, et la majorité du public lettré était évidemment avec nous, que le prix devait être donné au plus grand écrivain de notre temps, au seul qui ne puisse être de l'Académie, à George Sand; mais l'élection du lauréat a un peu ressemblé aux élections des papes dans les conclaves. Les académiciens, après avoir multiplié les scrutins sans résultat, ne voulant pas démordre de leurs candidats préférés, on s'est mis enfin d'accord en faisant un choix imprévu, en choisissant le lauréat au sein même de l'Académie. Pour un vote d'acclamation, le seul candidat *papable*, comme disent les Italiens, était l'historien de la révolution et de l'empire, l'homme qui a élevé les deux plus vastes monumens de l'histoire du siècle, M. Thiers. Dès que les académiciens, écartant George Sand, consentaient à choisir parmi eux l'ouvrage qui devait être couronné, M. Thiers était le candidat que désignait l'opinion générale.

La situation extérieure conserve cette même apparence de calme passager où l'on se repose depuis quelques semaines, et qui paraît devoir se pro-

Digitized by Google

longer encore. En Italie, l'événement le plus impatiemment attendu, c'est la reconnaissance du nouveau royaume par la France. On dit que le ministère piémontais attend cet acte de la France pour émettre son grand emprunt. Le marché français ne sera probablement ouvert à l'emprunt italien que si le royaume d'Italie a été préalablement reconnu. Il serait fâcheux que le concours des capitaux français vînt à manquer à cette opération, parce que la formalité de la reconnaissance n'aurait pas été remplie. On assure que, par suite de difficultés que le ministre de Turin à Francfort aurait rencontrées dans ses rapports avec les représentans de la Bavière, du Wurtemberg et du Mecklembourg, l'*exequatur* serait retiré aux consuls de ces états en Italie. Il n'y a rien de nouveau dans la position des affaires à Naples. C'est le propre d'un pays tel que les Deux-Siciles, où tout a été décomposé par un mauvais gouvernement et où ce gouvernement a été renversé lui-même par une révolution, d'user beaucoup d'hommes et d'administrations avant de reprendre son équilibre. C'est ce que fait comprendre l'intéressant rapport de M. Nigra sur la lieutenance du prince de Carignan, et c'est aussi ce qui explique que le prince et son habile secrétaire-général ont eu raison de se retirer pour faire place à d'autres personnes et à d'autres systèmes. M. Ponza de San-Martino paraît débuter à Naples avec une énergie qui hâtera, nous l'espérons, la pacification de ce pays.

En Hongrie, le langage continue à être violent, mais la violence continue aussi à ne point dépasser le domaine de la parole. Après les traitemens que les Hongrois ont subis pendant douze ans, et avec leur goût pour les exhibitions oratoires, on devait s'attendre à ce qui arrive aujourd'hui : le premier usage qu'ils devaient faire de la parole qui leur était rendue, c'était de dresser la liste de leurs griefs, d'épuiser le catalogue des récriminations, d'exhaler des colères et des plaintes trop longtemps contenues. L'Autriche doit se montrer patiente devant ce débordement de protestations et de vitupérations : c'est la moindre expiation qu'elle puisse faire de sa politique de 1849; c'est aussi la plus adroite tactique, car il n'est point improbable que les ressentimens de la Hongrie ne s'évaporent en partie dans ce torrent de harangues. L'adresse de M. Deak, au bout de cette interminable discussion qui occupe depuis plusieurs semaines la diète hongroise, sera sans doute votée; mais ce vote même n'amènera point encore la rupture violente entre la diète et le cabinet autrichien. On entamera entre Vienne et Pesth une négociation nouvelle, et peut-être parviendra-t-on à s'entendre sur quelque expédient qui ne sera ni la simple union personnelle, ni l'entière centralisation parlementaire.

La question de l'abolition du droit sur le papier vient de donner lieu à une nouvelle lutte au sein de la chambre des communes. C'est la dernière épreuve décisive pour le budget de M. Gladstone. 281 voix ont voté pour l'amendement proposé par l'opposition, et 296 ont voté pour le ministère. Depuis la première épreuve, où la question fut posée à propos de l'abolition

Digitized by Google

de la taxe du papier, la majorité ministérielle s'est affaiblie de 3 voix ; elle se réduit donc à 15. Ce qu'il y a eu de plus curieux dans la discussion, qui s'est terminée hier à propos de l'amendement de M. Ker Seymer, c'est qu'elle a été principalement soutenue contre M. Gladstone par des membres importans du parti libéral. Sir John Ramsden et sir Robert Peel entre autres ont attaqué vigoureusement les tendances du hardi ministre des finances. Non-seulement des membres considérables du parti libéral se sont séparés à cette occasion du ministère, mais lord Palmerston a pu craindre un moment la défection des membres irlandais qui votent avec lui d'ordinaire, et dont les électeurs ont été irrités par le refus que faisait le cabinet de continuer à payer à une compagnie maritime irlandaise une subvention annuelle qu'elle avait possédée jusqu'à présent. Si le vote avait eu lieu dans l'avant-dernière séance, le ministère n'aurait pas eu la majorité ; aussi fit-il demander par ses affidés l'ajournement de la discussion. M. Disraeli s'y prêta de la meilleure grâce du monde. Il paraît que lord Palmerston a su mettre à profit cette sorte de trêve et a regagné les voix irlandaises ébranlées. Ce succès clôt la campagne politique de la session ; il n'est point probable en effet que la chambre des lords rejette, comme elle le fit l'année dernière, l'abolition de la taxe du papier. La chambre des communes, qui prétend à la suprématie dans les questions de finances, ne permettrait point aux lords d'empiéter ainsi sur son domaine. La chambre des lords est trop sage pour engager un conflit parlementaire. D'ailleurs, après des épreuves décisives, les partis en Angleterre savent se résigner aux solutions qu'ils avaient d'avance repoussées avec le plus d'ardeur. On peut désormais regarder la taxe du papier comme abolie.

La session des chambres finit en Belgique. Au sénat comme à la chambre des représentans, la question de clôture a été le traité de commerce conclu avec la France, et les conventions relatives à la navigation et à la propriété littéraire qui accompagnent le traité. M. d'Hoffschmidt a, dans la chambre des représentans, accueilli, par un excellent rapport, le traité de commerce, qui n'a été partiellement combattu que par les fabricans de sucre de betterave. Il a été fait justice des prétentions de cette industrie. La Belgique est décidée à marcher avec persévérance dans la voie des réformes économiques que M. Frère-Orban lui ouvrait il y a douze années. On n'écoute plus en Belgique les protectionistes. Il faut faire honneur de l'intelligence et de la résolution avec lesquelles l'industrie belge répudie ses anciens procédés avant tout au ministre des finances, et ensuite au talent, au zèle, au dévouement des économistes, qui ont fondé l'association pour la réforme douanière. La loi qui donne en Belgique le cours légal à la monnaie d'or française va être promulguée. Pour rendre cette loi exécutoire, M. Frère-Orban attendait que les traités fussent votés, car il ne tenait à rester au pouvoir que pour attacher son nom à l'accomplissement de ce grand progrès de législation douanière. La promulgation de la loi sur la circulation de l'or

Digitized by Google

français sera le signal de sa retraite. Nous espérons que M. Frère-Orban ne tardera point à rentrer dans le cabinet. Sa retraite est une satisfaction qu'il donne au sentiment de sa dignité personnelle. La législature belge et le pays, quoiqu'il n'ait pas pu les convertir à l'orthodoxie dans la question de l'étalon monétaire, désirent le voir revenir aux affaires le plus tôt possible. Ils n'ont point tort, car, bien que placé sur une scène restreinte, M. Frère-Orban compte parmi les hommes politiques les plus capables de l'Europe, parmi ceux qui comprennent le mieux les aspirations, les ressources et les procédés de l'esprit moderne. E. FORCADE.

AFFAIRES DU DANEMARK.

La question danoise subit un temps d'arrêt et languit, mais on peut se demander si, en languissant, elle ne s'envenimera pas chaque jour davantage (1); elle peut s'envenimer des dangers, imaginaires ou réels, que l'Allemagne croit toujours voir d'un certain côté suspendus sur sa tête, et qui lui font saisir ses armes avec une passion aveugle et un besoin de frapper quelque part autour d'elle, — non sans discernement, pour s'adresser quant à présent au plus faible; elle peut s'envenimer aussi de l'anxiété du pays attaqué, de la double nécessité où il se trouve d'appeler à lui ses alliés naturels et les grandes puissances, peut-être divisées et jalouses, et d'invoquer, de susciter peut-être à tout prix une solution. Pendant qu'au-delà du Rhin elle complique et augmente une exaltation déjà malsaine par elle-même, elle commence à inquiéter en France et en Angleterre tous les esprits sérieux qui en aperçoivent les conséquences possibles. En Angleterre, elle fait rapidement son chemin dans les préoccupations de l'opinion publique : le parlement et des *meetings* la discutent, avec grande faveur pour le peuple danois. En France, nous ne sommes pas aussi avancés; nos ministres sans portefeuille ne sentent pas la nécessité de se tenir prêts à expliquer la conduite du gouvernement de l'empereur dans le conflit dano-allemand, et nulle réunion populaire ne tente de se former chez nous pour discuter les espérances du slesvig-holsteinisme. Même plus d'un organe important de la presse quotidienne continue de reculer devant l'examen d'une question qui lui paraît fastidieuse et obscure. Nous l'avons dit déjà ici même, cette obscurité, due aux Allemands, qui n'avouent pas toutes leurs prétentions, est, si l'on refuse d'ouvrir les yeux, de regarder et de voir, un péril par elle-même. Au contraire, agitée et discutée, la question des duchés, comme toute autre, montrera ses périls, qu'il faut connaître si l'on veut tenter de les prévenir. Quand la France parfois s'ennuie, quelque malheur, nous le savons, est tout près et viendra bientôt la surprendre; de même, en un certain état de l'atmosphère politique, tel nuage importun et obscur qu'on néglige à l'horizon recèle le coup de foudre qui allumera l'incendie : la mi-

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars 1861.

Digitized by Google

sérable et ennuyeuse querelle de l'héritage de Clèves, Berg et Juliers a enfanté la guerre de trente ans. En deux mots, qui montrent tout l'abîme, les Danois se demandent si, en présence d'un envahissement de la Prusse, cette puissance offrirait et ferait agréer une compensation notable à quelque puissant voisin, et l'on recherche par la pensée après eux quelles pourraient être les conditions d'un tel changement de l'équilibre général jusqu'à ce qu'il fût entièrement consacré. La Prusse deviendrait-elle, au nom de l'Allemagne, puissance maritime? Parviendrait-elle à s'emparer de la clé de la Baltique, et serait-ce au prix de ses positions sur le Rhin? Qu'en dirait la Russie? qu'en dirait l'Angleterre? Qu'en pense la France elle-même?

L'objet de la querelle se réduit en définitive à un seul point : la constitution commune. En vertu des traités de 1851-52 et comme conséquence des complications infinies qu'avait amenées le moyen âge, la diplomatie européenne, la diplomatie allemande surtout (car l'Autriche et la Prusse ont pesé dans ces négociations de tout leur poids, tandis que l'Angleterre et la France y ont prêté une attention distraite et que la Russie y a porté des préoccupations particulières), a constitué la monarchie danoise en plusieurs parties ayant chacune sa constitution propre et reliées ensemble par une constitution commune. Seulement une de ces parties, le Holstein, dépend en même temps du roi de Danemark, qui en est duc, et de la confédération germanique. S'il n'existait aucune communauté d'institutions politiques entre cette province et les autres et qu'elle ne tînt au reste de la monarchie que par le lien personnel d'un même souverain avec des titres différens, avec celui de roi au nord de l'Eyder, avec celui de duc de l'Eyder à l'Elbe, il n'y aurait aucune difficulté; mais, la constitution commune établissant une solidarité entre les différentes provinces de la monarchie, y compris le Holstein, il s'ensuit que l'Allemagne, qui tient le Holstein, tient par là dans sa main un anneau de la chaîne qui enveloppe tout le Danemark. Par ce seul anneau, elle compte attirer tout le reste à elle, et voici comment : cette chaîne rend solidaires l'une de l'autre et malgré elles deux nationalités en ce moment ennemies, l'allemande et la scandinave; mais c'est précisément un coup de maître que ce rapprochement forcé : la chaîne est électrique, et l'Allemagne entend bien qu'en touchant un point, en pressant une fibre, elle fera tressaillir et obéir le corps tout entier. Autrement dit, — ce sont les termes de son ultimatum du 7 février dernier, — elle exige absolument que les états provinciaux du Holstein soient consultés et obtiennent voix résolutive quant aux lois concernant les affaires communes de la monarchie, particulièrement quant aux lois financières et aux budgets. — Énoncer une prétention si monstrueuse, c'est assurément la réfuter à l'avance. Quoi! voici le Danemark menacé par l'Allemagne; il veut s'armer, le gouvernement propose des mesures de finance extraordinaires, et, parce que le Holstein allemand fait partie de la monarchie unie par une constitution commune, ce Holstein aura le droit d'opposer un *veto* contre les mesures de défense que veut prendre la monarchie! Le lecteur se refuse à croire à une telle absurdité. Il dit que, si la passion de l'Allemagne lui a dicté de pareils excès, la diplomatie est là pour les condamner et lui imposer silence. Qu'il prenne garde cependant que déjà la moitié du mal est accomplie : la constitution com-

Digitized by Google

mune est le vrai fléau, le véritable ver rongeur, — *there's the rub, there's the wormwood,* — et cependant en 1852 la diplomatie européenne a laissé imposer au Danemark la funeste constitution commune. Tout ce qui arrive aujourd'hui n'en est qu'un résultat fort naturel, qu'on pouvait prévoir et que nous avons ici annoncé dès 1852, sans grand mérite : il n'y avait pas besoin de seconde vue; il suffisait d'étudier de près le texte des nouveaux actes diplomatiques. Nous savions dès lors et personne aujourd'hui n'a oublié que certaines aspirations germaniques doivent susciter au Danemark une hostilité redoutable, surtout aux momens de crises périodiques où l'état général de l'Europe fait le plus péniblement sentir à l'Allemagne le malaise et le péril de sa constitution politique. En de tels momens, l'Allemagne se prend à désirer passionnément l'unité intérieure et la puissance militaire en vue des éventualités du dehors; elle porte alors un regard inquiet et chagrin sur les lacunes de ses frontières, elle soupire après une marine, et, concevant dans ses rêves une géographie fantastique, elle entonne l'hymne aux duchés entourés par la mer, *Schleswig-Holstein meerumschlungen;* Kiel surtout, Kiel, l'admirable rade, ne la laisse pas dormir. Or pour posséder Kiel il faut se rendre maître non-seulement du Holstein, mais encore du Slesvig, à qui appartient la côte nord-ouest de la baie, celle sur laquelle est située la forteresse de Frederiksort, qui en domine et défend l'entrée, fort resserrée. D'ailleurs la côte orientale du Slesvig donnerait encore plusieurs ports d'hiver excellens, comme celui de Flensbourg, d'une navigation un peu difficile, mais d'ailleurs vaste et sûr, et celui de Gienner, qui contiendrait aisément quinze ou vingt des plus grands vaisseaux. L'île d'Als, qui est si voisine de la côte qu'elle en semble faire partie, offrirait aussi pour les plus grands bâtimens un bon port, celui de Hörup Hav, et la rade d'Augustenbourg. L'Allemagne voudrait en un mot que la marine danoise devînt sienne, et il est certain que ce ne serait pas un médiocre agrandissement de puissance. Qu'on n'oublie pas le port et l'établissement déjà projetés par la Prusse sur la Mer du Nord, à l'embouchure de la Jahde, sur les côtes d'Oldenbourg, et auxquels on travaille, quoique lentement. Quelle ne serait pas la puissance maritime de l'Allemagne, si elle avait les ports et les matelots du Slesvig, — et ensuite du Jutland, — car Guillaume *le Conquérant* ne s'arrêterait pas à moitié!

Nous avons exposé dix fois dans la *Revue* le fond de la question. Nous voudrions résumer seulement ici comment les deux partis se sont conduits depuis l'ultimatum de la diète de Francfort, en date du 7 février dernier; nous voudrions faire voir les concessions de l'un, les exigences et les refus de l'autre; nous voudrions mesurer enfin au plus juste l'étroite distance qui sépare encore l'état de choses actuel de la guerre ouverte et déclarée.

A la sommation du 7 février, dont nous avons rapporté plus haut les termes, l'envoyé du Danemark à la diète de Francfort répondit d'une part que la confédération n'était pas compétente pour s'immiscer dans les affaires intérieures de la monarchie danoise, et ensuite que la demande qu'on adressait était tout simplement inexécutable pour un état indépendant et souverain; mais en même temps le cabinet de Copenhague voulut profiter du délai de six semaines qu'on lui avait fixé, pour tenter une troisième fois, comme en 1857 et en 1859, de s'entendre avec les états provinciaux

du Holstein sur l'affaire de la constitution commune et de la place que ces états prétendaient y occuper. Une constitution commune, promulguée le 2 octobre 1855, n'avait pas contenté le Holstein, et l'Allemagne en avait obtenu l'abolition pour ce duché en 1858; il en résultait et il en résulte encore aujourd'hui un état anomal, le conseil commun (*rigsraad*), qui correspond à la constitution commune et qui la représente, ne réunissant plus que les députés des autres parties de la monarchie sans les députés du Holstein : de là la prétention du Holstein de ne pas obéir aux lois votées par cette représentation incomplète, d'ériger ses états provinciaux en assemblée égale en droits à la représentation holsteinoise qui siégeait au *rigsraad*, et de continuer d'ailleurs à réclamer la promulgation d'une nouvelle constitution commune. En présence de ces circonstances, le gouvernement danois soumit aux états provinciaux du Holstein assemblés à Itzehoe trois propositions. La première avait pour but de reconstruire la constitution commune : au lieu d'un conseil unique deux chambres, l'une composée par le roi au moyen de choix libres, l'autre élue par les provinces en proportion de la population et de la part contributive aux dépenses communes de la monarchie. On offrait d'investir ces deux chambres de toutes les attributions constitutionnelles, et on eût réduit de moitié le cens électif. La seconde proposition offrait l'arrangement d'un provisoire qui, jusqu'au rétablissement d'une constitution commune, accordait au Holstein une autonomie très large, et donnait à ses états provinciaux le pouvoir législatif et délibératif pour toutes les affaires concernant les rapports entre le duché et la monarchie. La troisième proposition révisait la constitution particulière du Holstein pour ses affaires propres dans un sens très libéral, accordant à l'assemblée provinciale une entière autorité législative et délibérative quant aux lois intérieures, à l'administration de la justice et du culte, et quant au budget spécial du duché; elle offrait en outre aux Holsteinois toutes les libertés civiles, la liberté de la presse, la liberté d'association, la liberté religieuse, l'indépendance des tribunaux, l'*habeas corpus*, etc.

Ouverte le 6 mars, l'assemblée holsteinoise s'est terminée le 11 avril, après avoir rejeté toutes ces propositions. A vrai dire, nous ne pourrions décider par lequel des trois refus les Holsteinois, c'est-à-dire les Allemands, qui les soutiennent et les excitent, nous paraissent le plus coupables.

Les états holsteinois ne veulent pas entendre parler d'une refonte de la constitution commune. De quel droit et dans quelle secrète intention? L'Allemagne elle-même, nous l'avons dit, a imposé au Danemark en 1851-52, bien malgré lui, mais avec l'appui de la diplomatie européenne, ce *helstat* ou système d'unité gros de tant de périls. Le Danemark l'a organisé en 1855 de telle sorte que chaque partie de la monarchie, — Danemark propre avec la diète de Copenhague (*rigsdag*), duché de Slesvig avec ses états provinciaux à Flensbourg, duché de Holstein avec ses états provinciaux à Itzehoe, duché de Lauenbourg avec sa petite assemblée, — fût représentée dans un conseil commun (*rigsraad*) par un nombre de députés proportionné au chiffre de la population. C'était une détestable organisation, qui mettait en présence, dans l'unique assemblée où se résumait la monarchie danoise, deux nationalités ennemies en les rendant solidaires, c'est-à-dire en risquant presque à coup sûr d'opprimer la plus faible; mais enfin la diplomatie

Digitized by Google

l'avait voulu de la sorte, le Danemark obéissait à la contrainte, et, se plaçant sur le terrain légal, comptait encore assez sur sa propre vitalité et sur la justice de sa cause pour ne pas désespérer de pouvoir se défendre et se faire respecter. Ce n'était pas le compte de l'Allemagne. Les Holsteinois déclarèrent qu'ils ne se contentaient pas, pour le Lauenbourg et pour eux-mêmes, d'un nombre de députés proportionné à leur population; on leur demanda en 1857 de préciser les réformes qu'ils souhaitaient dans l'édifice de la constitution commune : ils ne répondirent que par de nouvelles récriminations. On consentit en 1858 à suspendre pour eux et le Lauenbourg cette constitution commune, et on les pressa de nouveau en 1859 de dire nettement comment ils la voulaient édifier, eux qui, avec l'Allemagne, l'avaient imposée à la monarchie danoise. Ils déclarèrent alors qu'il ne pouvait être question d'une représentation commune de la monarchie capable de les satisfaire, et ils rédigèrent un projet par lequel ils demandaient que chacune des quatre assemblées particulières du Holstein, du royaume proprement dit, du Slesvig et du Lauenbourg pût exercer son *veto* sur l'œuvre de la législation commune et sur l'examen du budget commun. Ils continuaient en même temps à insister sur le principe du *heelstat*, afin que le Lauenbourg et le Holstein vissent toujours consacrés leurs droits particuliers, tout au moins égaux à ceux des provinces vraiment danoises, dans l'intégrité de la monarchie. C'était l'anarchie organisée. Aujourd'hui, en 1861, les états holsteinois font un pas de plus : de l'anarchie réclamée, ils passent à la révolte, puisque, rejetant désormais et le projet d'une représentation commune et le système d'un état unitaire, ils déclarent que la seule condition capable de les satisfaire et d'assurer au Danemark un peu de sécurité du côté de l'Allemagne est le rétablissement et le développement constitutionnel d'un état de Slesvig-Holstein. Voilà le grand mot lâché; voilà l'intention jusque-là secrète! On a d'abord imposé au Danemark une légalité boiteuse et perfide; il a accepté avec bonne foi et avec courage la lutte, même dans les entraves : alors on a refusé de reconnaître ce qui lui restait de droits, et on en est arrivé enfin à jeter ce cri de révolte qui a soulevé, il y a dix ans, une longue et sanglante guerre, qui a été châtié sur les champs de bataille de Fredericia et d'Idsted par les Danois victorieux, et que la diplomatie européenne, si partiale ou si inattentive qu'elle se soit montrée, a cependant formellement condamné. A toute force, il faut que l'Allemagne invente une autre manière d'absorber le Danemark. Ce moyen-ci d'attirer à soi le Slesvig, et par conséquent de mutiler et d'anéantir toute la monarchie par le rétablissement des relations que jadis la féodalité avait constituées entre les deux duchés, ce moyen est dorénavant usé; il pourra bien susciter des désordres et de malheureuses agitations qu'on exploitera, mais heureusement il mettra à découvert des intrigues toujours les mêmes, faciles à reconnaître et dix fois condamnées. L'Europe a déclaré que le Slesvig est pays exclusivement danois, qu'il n'a rien à faire avec l'Allemagne ni avec le Holstein; elle ne se départira pas de ce principe de droit politique.

Les états holsteinois rejettent le projet de règlement provisoire que leur présente le gouvernement danois, parce qu'ils le trouvent, disent-ils, trop compliqué, inexécutable, et fait pour réduire le Holstein au rang de colo-

Digitized by Google

nie. Le motif réel du rejet n'est cependant ni l'un ni l'autre de ceux-là; c'est bien plutôt que, pendant le provisoire, le Danemark propre et le Slesvig continueraient à avoir dans le *rigsraad* une représentation commune, et à former de la sorte une unité presque compacte vis-à-vis du Holstein, dont les députés seraient absens. Ce ne serait pas la faute du gouvernement danois, puisque l'Allemagne elle-même a requis l'abolition de la constitution commune pour le Holstein et le Lauenbourg, et que, par cette suspension, les représentans de ces deux duchés allemands ont dû s'abstenir de reparaître au *rigsraad;* mais l'Allemagne est furieuse de tout ce qui rapproche le Slesvig du Danemark propre, de tout ce qui éloigne le Holstein du Slesvig, et cependant c'est elle, en cette occasion, qui a de ses propres mains opéré ce double changement! Que ne s'y résigne-t-elle après l'avoir voulu? et quelle preuve insigne d'une agitation fiévreuse, passionnée, qui bannit tout calme et toute réflexion!

Les états ont enfin rejeté la constitution particulière qu'on leur offrait, et nous avons dit que cette constitution proposée était des plus libérales, offrant la liberté religieuse, l'émancipation des Juifs, etc. Comment cela se fait-il, et l'Allemagne déteste-t-elle les Grecs, même lorsqu'ils lui apportent des présens? — Mieux que cela; ce sont les présens eux-mêmes qu'elle redoute, et nous touchons ici à une des explications les plus instructives de tout le débat. Le Danemark forme une petite monarchie de trois millions d'hommes d'autant plus intéressante qu'elle est franchement et fermement libérale. Frédéric VII avait promis en janvier 1848 à ses sujets une constitution; Frédéric VII, après février 1848, a tenu sa parole. Sans excès et sans secousse, avec l'aide d'une bourgeoisie éclairée et d'un roi honnête homme, le Danemark a passé subitement de l'absolutisme aux formes constitutionnelles, et il s'y est maintenu; il n'aspire qu'à étendre le système de la liberté réglée et de l'égalité au duché de Slesvig, qui, occupé en 1849 par l'insurrection, n'a pu recevoir immédiatement la constitution dont le reste de la monarchie était doté alors. C'est même un droit dont le Danemark se voit privé arbitrairement. Bien plus, il ne demanderait pas mieux que de faire part au Holstein lui-même de toutes les libertés souhaitables. Le Danemark a rompu avec les liens du passé, et il s'est mis à l'unisson avec l'esprit moderne; il n'a qu'à gagner à la liberté et à la propagande de la liberté. Ce n'est pas là pourtant le compte des hobereaux du Holstein, qui dominent dans les états provinciaux d'Itzehoe, comme dans ceux de Lauenbourg. Cette noblesse, peu nombreuse, mais qui possède encore de grandes propriétés, vit de quelques beaux et bons restes de féodalité. Elle a conservé beaucoup de liens de famille et de tradition avec la noblesse du duché de Slesvig, liens qui se sont formés ou fortifiés dans les intervalles pendant lesquels les deux duchés sont restés unis. C'est précisément cette chevalerie slesvig-holsteinoise qui, se faisant de la passion de l'Allemagne un instrument, refuse pour le Holstein, où son autorité domine, les libertés offertes par le Danemark, et lutte même pour en priver le Slesvig, parce qu'elle en redoute le voisinage. Singulière coalition des convoitises démocratiques de l'Allemagne (car c'est ici le parti démocratique qui, à défaut de l'unité nationale vainement poursuivie, demande en compensation l'envahissement au dehors) avec les

Digitized by Google

intérêts égoïstes d'une petite aristocratie! Et c'est contre des prétentions de part et d'autre si peu légitimes qu'il faudrait voir échouer l'œuvre intelligente de la reconstitution d'une monarchie indépendante et souveraine!

Nous avons peu de chose à dire de l'épisode de la discussion sur le budget qui a tant occupé la diplomatie. Il ne fait que montrer plus clairement à quelle extrémité l'Allemagne prétend réduire le Danemark, et nous avons déjà signalé en commençant cette extrémité. Le 1er mars, les représentans des quatre grandes puissances non allemandes (France, Angleterre, Russie et Suède), peu avares de concessions à conseiller au Danemark, invitèrent le cabinet de Copenhague à soumettre à la discussion des états d'Itzehoe la part contributive du Holstein dans le budget commun de 1861-62. Le gouvernement du roi avait prévenu ce désir par l'article 13 du projet de règlement provisoire qu'on se préparait alors à soumettre aux états quelques jours après. Cet article 13 était ainsi conçu : « Pour l'année financière commençant le 1er avril 1861 et finissant le 31 mars 1862, on aura à se conformer aux dispositions prises par notre résolution suprême du 23 septembre 1859 à l'égard de la part contributive que le Holstein aura à fournir comme subvention aux dépenses communes de la monarchie pendant l'exercice biennal de 1860 jusqu'en 1862. »

La patente du 23 septembre 1859 était l'acte souverain en vertu duquel, pendant la suspension de la constitution commune pour le Holstein et le Lauenbourg, et afin que ces deux duchés ne pussent soupçonner ou accuser en rien le *rigsraad* privé de leurs représentans, le roi de Danemark avait pris sur lui de fixer le maximum de la contribution du Holstein aux dépenses communes pour 1861-62. Par l'article 13, le gouvernement mettait les états holsteinois en mesure de refuser, s'ils le voulaient, cette disposition du roi prise en leur faveur, et par conséquent de discuter le budget pour ce qui les concernait : un employé supérieur du ministère des finances avait été adjoint à M. Raaslöff, commissaire royal auprès des états, afin de leur donner tous les éclaircissemens qu'ils pourraient demander; mais une entente quelconque avec le gouvernement danois n'était pas leur affaire, une telle entente les eût privés du concours de l'Allemagne et des résultats qu'ils en attendent dans l'avenir. De plus, ils s'obstinaient à vouloir discuter tout le budget de la monarchie et à exercer à ce sujet un *veto* résolutif; ils prétendaient toujours non pas seulement voter la part afférente du Holstein aux recettes et dépenses communes (21,64 pour 100), mais contrôler en même temps par la voie indirecte les 78,36 pour 100 payables par le royaume et le Slesvig, ce qui voulait dire en d'autres termes (nous ne nous lasserons pas de le répéter parce que cela est difficile à croire) que les états holsteinois voulaient avoir le droit de décider des affaires communes, par exemple de la question s'il serait permis ou non au Danemark de s'armer pour se défendre contre l'exécution allemande. Non satisfaits de voter ce que le Holstein aurait à offrir pour la défense commune, ils réclamaient le pouvoir d'interdire au royaume et au Slesvig de mettre sur pied l'armée et d'équiper la flotte. Voilà ce que le gouvernement danois ne pouvait accorder. S'il s'est cru obligé, pour se tenir à distance du péril où le jetterait une pareille concession, de paraître ne pas abonder dans le sens de la dé-

Digitized by Google

marche que requéraient les puissances étrangères, c'est là une de ces nécessités que subit le faible et qu'il ne faut pas lui reprocher. C'était assez sans doute, en accédant réellement au désir des cours, de revenir sur une résolution royale et de reconnaître aux états des pouvoirs nouveaux pendant la suspension partielle de la constitution commune.

Le cabinet de Copenhague ne s'est pas contenté de ces efforts pour amener une entente avec l'assemblée holsteinoise dans l'intervalle qui devait séparer l'ultimatum fédéral de la résolution définitive. Antérieurement déjà, par la médiation de l'Angleterre, il avait fait des concessions non-seulement au Holstein, mais au Slesvig lui-même. Un parti qui grossit tous les jours, il est vrai, en Danemark peut bien reprocher un peu légèrement au ministère son éternelle condescendance envers les cabinets étrangers; cette condescendance n'en conserve pas moins intacte la véritable force du Danemark, celle d'un état souverain et indépendant que l'Europe ne laissera pas mutiler. Puissent seulement les éventualités de toutes parts menaçantes dans les relations de l'Europe orientale et centrale permettre aux amis du Danemark de hâter l'accomplissement d'une solution tout indiquée : l'abolition de la constitution commune et l'union seulement personnelle pour le duché de Holstein! Puisse le Danemark jusqu'à l'Eyder (et non plus jusqu'à l'Elbe) rompre enfin ses plus dangereuses attaches avec l'Allemagne, condamnées en partie par les traités! Puisse une situation franche et nette enlever à l'Allemagne quelques illusions très funestes, à la monarchie danoise une cause de dissolution presque certaine, à l'Europe du nord un ferment d'agitation et même de guerre ouverte sans cesse menaçant!

C'est vers une telle solution que tend le gouvernement danois, c'est en ce sens qu'il va prochainement peut-être faire encore de nouvelles propositions à l'Allemagne. Il a répondu par un refus très net à l'ultimatum du 7 février; il est donc en ce moment sous le coup de l'exécution fédérale en Holstein, qui amènerait infailliblement une ingérence des Allemands en Slesvig, et par conséquent la guerre. Cependant l'Allemagne, après avoir tant menacé, hésite encore; elle sait bien que l'Europe ne sera pas avec elle, et, considérant qu'une guerre allumée peut en faire éclater d'autres, elle craint d'encourir une si grande responsabilité. En face de ces hésitations, dont il faut savoir gré au plus fort, le plus faible est prêt à condescendre à tous les arrangemens conciliables avec le droit et avec l'honneur. Puisqu'une solution apparaît qui semble ménager les intérêts des deux parties, pourquoi désespérerait-on que l'intervention de la France, de l'Angleterre et de la Russie la fît admettre? Convaincu comme nous le sommes que l'issue indiquée est, quoi qu'on fasse, inévitable, si l'on veut échapper à de grands malheurs (nous l'avons dit dès le commencement du débat, dès 1852), nous nous sentons fort disposé à croire, en dépit de certaines apparences, que la lassitude des efforts contraires à ce résultat aura de part et d'autre rapproché les esprits vers l'unique point de rencontre qui leur est depuis si longtemps marqué.

A. GEFFROY.

Digitized by Google

A M. ÉMILE MONTÉGUT.

Monsieur,

Dans un article intitulé *l'Académie française et le Prix décennal*, et publié dans le dernier numéro de la *Revue des Deux Mondes*, vous vous proposez d'établir que parmi les académiciens qui ont écarté la candidature de Mme Sand, sous prétexte de morale, *une vingtaine au moins ont commis les mêmes péchés, ou un des péchés analogues*. Vous citez les coupables, et je me trouve parmi eux.

Vous me donnez, monsieur, un vrai témoignage de bienveillance par un rapprochement avec des noms illustres dont le voisinage m'honore dans votre article comme à l'Académie; mais il m'est impossible de ne pas protester contre une erreur radicale en ce qui me concerne.

« Je rencontre, dites-vous, le nom de M. de Falloux, qui a fait l'apologie de l'inquisition, et qui a trouvé dans son esprit fertile en ressources des excuses pour la Saint-Barthélemy. » Vous ajoutez : « Il y a dans l'histoire des événemens d'une moralité douteuse, et sur lesquels le monde discute encore : tels sont la terreur et la Saint-Barthélemy. Il est parfaitement permis, selon nous, de professer une opinion favorable à ces événemens; mais beaucoup de gens ne sont pas de notre avis. »

C'est précisément sur ce point, monsieur, que je différerais avec vous, si je devais croire que le sentiment que vous exprimez là est sérieux. Pour mon compte, je ne pense pas, je n'ai jamais pensé qu'il fût permis de faire l'apologie ni de la Saint-Barthélemy, ni de la terreur. Plus d'une fois même il m'est arrivé de demander à des juges trop indulgens des crimes de la révolution de condamner la terreur aussi hautement, aussi énergiquement que je condamnais la Saint-Barthélemy. Je ne puis donc accepter, soit votre blâme, soit votre tolérance sur ce sujet.

L'involontaire calomnie dont vous vous faites l'écho, monsieur, remonte à nos discussions orageuses de 1849. Un orateur qui, comme vous, n'avait point lu mon *Histoire de saint Pie V*, prétendait en faire sortir ce que je n'y avais jamais mis. Je lui répondis alors ce que je vous demande la permission de vous répondre encore aujourd'hui. Prenant pour point de départ que la Saint-Barthélemy est l'un des crimes les plus exécrables que nous présente l'histoire, j'ai cherché à démontrer : 1° que saint Pie V, qui était mort un an avant, ne put ni y coopérer, ni y applaudir, comme l'en ont accusé plusieurs historiens du XVIIIe siècle; 2° que le saint-siége n'en fut ni le confident, ni l'instigateur, et que le pape successeur de saint Pie V, qui, en retour d'une dépêche inexacte, félicita Charles IX sur l'horrible nuit de 1572, avait cru en toute bonne foi le féliciter d'avoir échappé à un complot périlleux pour sa vie et pour sa couronne.

Voilà toute ma thèse, monsieur. Elle est, historiquement, vraie ou fausse; mais, en morale, elle est assurément irréprochable. Ce n'est pas la Saint-Barthélemy que je justifie, c'est saint Pie V en particulier et l'église en général, ce qui est fort différent de ce qu'on m'attribue. Vous avez, monsieur, l'esprit trop loyal et trop juste pour ne pas admettre cette différence, et pour ne pas m'en assurer le bénéfice devant vos nombreux lecteurs.

Digitized by Google

Permettez-moi donc de compter sur vous pour l'insertion intégrale de ma lettre dans le prochain numéro de la *Revue des Deux Mondes*, et veuillez agréer, monsieur, avec mes remercimens anticipés, l'assurance de ma considération distinguée.

A. DE FALLOUX.

Paris, 18 mai 1861.

M. de Falloux me reproche de me faire l'écho de calomnies dont il aurait été victime à une époque déjà lointaine, et me demande de réparer cette offense involontaire. Nous faisons droit à sa réclamation bien volontiers; mais en vérité elle nous semble mal fondée, et même un peu sans objet. M. de Falloux n'a pas besoin de se défendre contre nous d'avoir fait l'apologie de la Saint-Barthélemy, car nous ne l'avons accusé de rien de pareil. Nous avons dit qu'il avait fait l'apologie de l'inquisition, et qu'il avait trouvé des excuses pour la Saint-Barthélemy. M. de Falloux est académicien et politique; en cette double qualité, il connaît trop bien la valeur des mots pour ne pas comprendre la différence qui sépare ces deux expressions. J'espère que je ne calomnie pas M. de Falloux en disant qu'il a fait l'apologie de l'inquisition, sa préface de l'*Histoire de saint Pie V* est là pour répondre. Cependant sa lettre passe absolument sous silence cette défense prudente et mesurée, mais ferme et nette, de l'inquisition. Pourquoi ce silence, puisque c'est à la seule inquisition que s'applique dans mon article le mot d'apologie contre lequel il réclame?

J'ai dit que M. de Falloux avait trouvé dans son esprit fertile en ressources des excuses pour la Saint-Barthélemy. Qu'on *lise* les vingt-cinq pages qu'il a consacrées à cet horrible événement dans les pièces justificatives de son *Histoire de saint Pie V*. Ce n'est pas un panégyriste qui parle, je l'accorde; mais c'est un avocat qui plaide pendant tout le temps les circonstances atténuantes en faveur de cliens qu'il est vraiment difficile de défendre, et qui invoque l'*alibi* en faveur des plus soupçonnés et des plus compromis. M. de Falloux nie tout, la préméditation du massacre, le guet-apens, la complicité du parti catholique et de la maison de Guise. Les longues et pressantes sollicitations de Pie V pour l'extermination de l'hérésie se transforment, sous sa plume, en exhortations de charité et de pure vigilance religieuse. Lorsqu'on cherche quels sont les auteurs de la Saint-Barthélemy, on ne trouve plus personne, si ce n'est le peuple, qui a toujours bon dos, et Catherine de Médicis, qui depuis trois cents ans représente fort injustement, selon nous, le bouc émissaire chargé des péchés et des crimes du XVIe siècle. Comme l'espace qui m'est accordé est fort restreint, je supprime à mon grand regret toute controverse, et je me borne à expliquer le sens des paroles qui ont éveillé la susceptibilité de M. de Falloux. La réponse dépasserait de beaucoup sa lettre, s'il nous fallait discuter chacun des argumens de son ingénieux plaidoyer, et nous préférons renvoyer à une autre place, s'il y a lieu, cette controverse, à laquelle, pour notre part, nous ne nous refusons pas. ÉMILE MONTÉGUT.

V. DE MARS.

Digitized by Google

LE

PRINCE EUGÈNE

Mémoires et Correspondance politique et militaire du prince Eugène, publiés, annotés et mis en ordre par M. A. Du Casse, auteur des *Mémoires du roi Joseph*.

Le prince Eugène n'était pas un homme de génie; je dirai plus, ce n'était pas même un homme *d'esprit* dans le sens exclusif et trop restreint que les Français attachent à ce mot. Dans toute sa correspondance, qu'on vient de publier en dix volumes, on chercherait vainement une pensée forte, un trait vif et piquant, une de ces expressions saillantes qu'à défaut même de l'esprit la passion suggère quelquefois. Le fils adoptif de Napoléon était-il donc un homme médiocre? Non certes, à moins qu'on ne donne à cette expression de *médiocrité* une valeur plus rapprochée peut-être de son sens primitif que celle qui s'y attache généralement, à moins qu'on n'entende, en l'appliquant au prince Eugène, que s'il n'était pas au niveau des grands hommes, il dépassait de beaucoup, par l'ensemble de ses facultés et surtout par son caractère, celui des hommes ordinaires. Si je ne craignais de tomber dans l'affectation de l'antithèse, je dirais qu'il y avait en lui une absence d'originalité qui, à l'époque où il vécut, constituait une originalité véritable. Au milieu de tous ces personnages étranges qu'avait fait éclore la révolution, et en qui l'esprit d'aventure, l'ambition la plus illimitée, le mépris ou plutôt l'oubli, l'ignorance de tous les principes se trouvaient trop souvent unis à de grands talens, à une rare énergie et au plus héroïque courage, Eugène se faisait remarquer par une intelligence froide et calme, par une bravoure égale et chevaleresque, supérieure peut-être dans son prin-

Digitized by Google

cipe à l'impétuosité brillante et irréfléchie de tel de ses compagnons d'armes, par le goût de la règle, le sentiment du devoir, enfin (et ce dernier trait est surtout à noter) par une disposition constante à se contenter de la situation qu'il occupait sans aspirer à de nouveaux agrandissemens. Peut-être trouvera-t-on que cette situation fut de bonne heure assez brillante, assez supérieure à ce qu'il avait pu naturellement espérer, pour qu'il n'y eût pas un grand mérite à s'en montrer satisfait; mais pour peu qu'on se rappelle les rêves de souveraineté, de royauté, qui, évoqués par quelques exemples éclatans, tourmentaient alors l'imagination des principaux lieutenans de Napoléon, on ne saurait s'empêcher de tenir compte à son fils adoptif de la modestie au moins relative qui, placé comme il l'était sur les marches d'un trône, l'empêchait d'aspirer ardemment à s'y asseoir.

L'attitude d'Eugène, le cours de ses idées, toute sa manière d'être semblent bien plutôt appartenir à un rejeton de quelque vieille dynastie, préservé par une éducation intelligente de la mollesse et des préjugés trop souvent inhérens à ces hautes positions, qu'au représentant d'une famille nouvelle issue de la plus terrible et de la plus désordonnée des révolutions. S'il avait eu quelques années de plus, on pourrait supposer que les habitudes de l'ancien régime entraient pour quelque chose dans cette manière d'être. Il tenait par sa naissance à l'ancienne aristocratie. Sa famille, sans faire partie de la haute noblesse, de ce qu'on appelait la noblesse de cour, occupait depuis longtemps un rang assez distingué. Cependant, comme il n'avait encore que huit ans au moment où éclata la révolution, comme son éducation, à peine commencée, fut d'abord troublée, puis complétement interrompue par les désordres de ces temps orageux, il est évident qu'on ne doit pas chercher dans ses traditions de famille, mais bien dans sa nature même, le germe des qualités qui se développèrent plus tard en lui, et que l'ensemble de sa carrière va nous révéler.

I.

Son père avait figuré avec une partie considérable de la jeune noblesse dans le côté gauche de l'assemblée constituante. Appelé en 1793 au commandement de l'armée du Rhin, il partagea le sort de la plupart de ces officiers de l'ancien régime qui n'avaient pas émigré, qui s'étaient déclarés dans une certaine mesure pour la cause de la révolution, et que le gouvernement républicain dut se résigner à laisser à la tête des armées en attendant que des talens militaires se fussent fait jour dans les rangs plébéiens, mais qu'il envoya sans hésitation à la mort dès qu'il leur eut trouvé des successeurs.

Digitized by Google

M. de Beauharnais monta sur l'échafaud le 5 thermidor, quatre jours seulement avant la fin de la terreur. Sa femme, celle qui fut depuis l'impératrice Joséphine, était en prison. Eugène et sa sœur Hortense, préservés encore par leur âge des rigueurs extrêmes de cet épouvantable régime, avaient dû, aux termes d'un arrêté qui exigeait que les enfans des nobles apprissent un métier, être mis en apprentissage, l'un chez un menuisier, l'autre chez une couturière. La chute de Robespierre ayant ouvert les prisons et amené un état social plus supportable, Mme de Beauharnais, rendue à la liberté, put s'occuper de préparer à son fils une carrière plus digne de lui. Le général Hoche, naguère détenu avec M. de Beauharnais, qui, avant de mourir, lui avait recommandé Eugène, l'emmena avec lui à l'armée de la Vendée, dont on venait de lui confier le commandement, et lui fit remplir les fonctions d'officier d'ordonnance. Cela peut paraître extraordinaire, puisque Eugène n'avait guère alors plus de treize ans; mais il l'affirme en termes formels dans le fragment de *mémoires* placé en tête de sa correspondance. Il ne donne d'ailleurs aucun détail sur cette campagne, qui, comme on sait, fut plus politique que militaire; il se contente de dire qu'*il trouva là un maître sévère et une rude école.* Il n'explique pas non plus pour quels motifs, au bout de quelques mois, Hoche le renvoya à sa mère peu de temps avant la catastrophe de Quiberon, en sorte qu'il n'eut pas à assister à ce massacre, qui ternit si déplorablement l'œuvre de la pacification de la Vendée.

Il se trouvait à Paris au moment de la tentative contre-révolutionnaire du 13 vendémiaire, dont le mauvais succès rendit pour quelque temps l'ascendant au parti jacobin. Cette journée, personne ne l'ignore, fut le véritable point de départ de la fortune du général Bonaparte. En récompense de la part décisive qu'il avait eue au triomphe de la convention, il obtint, avec le grade de général de division, le commandement de la division militaire de Paris. L'ordre ayant été donné à tous les habitans de remettre leurs armes, Eugène de Beauharnais, qui ne pouvait se résigner à se séparer du sabre de son père, alla trouver le général Bonaparte pour lui demander la permission de le conserver. Bonaparte, frappé de cette démarche d'un aussi jeune homme ou plutôt d'un enfant, lui fit quelques questions auxquelles il répondit avec assez de bonheur, et, non content de lui accorder l'autorisation qu'il sollicitait, voulut la porter lui-même le lendemain à Mme de Beauharnais, qu'il n'avait jamais vue. En la quittant, il exprima le désir de renouveler sa visite, et quelque temps après il lui offrait sa main, qui fut aussitôt acceptée.

Eugène et Hortense, dès qu'ils purent soupçonner que leur mère pensait à se remarier, en témoignèrent un tel déplaisir qu'elle jugea

Digitized by Google

convenable de les éloigner en les plaçant dans des pensionnats, à Saint-Germain, sous prétexte de terminer leur éducation. Cette répugnance, que les orphelins éprouvent presque toujours en pareil cas, pouvait d'ailleurs s'expliquer par des motifs particuliers : il n'est pas impossible qu'ils crussent voir une mésalliance dans le mariage de la veuve du vicomte de Beauharnais avec un jeune officier sans fortune, d'un extérieur étrange et presque sauvage, à qui le hasard d'une émeute heureusement réprimée venait de procurer les bonnes grâces du gouvernement, mais qui n'avait jamais commandé contre l'ennemi une armée ni même une division. Ce qui est certain, c'est que les amis du général Bonaparte, s'exagérant, dans leur ignorance des élémens de l'ancienne société française, la situation qu'y occupait M[me] de Beauharnais, se persuadèrent qu'en l'épousant il s'alliait à la plus haute aristocratie et en conçurent quelque vanité. Il ne serait donc pas surprenant, je le répète, que l'amour-propre du jeune Beauharnais et de sa sœur eût été froissé d'un événement qui cependant leur préparait un si brillant avenir.

Le moment n'était pas éloigné où ils devaient reconnaître que leur mère n'avait pas pris un si mauvais parti. Le général Bonaparte fut nommé commandant en chef de l'armée d'Italie. Au moment de partir pour ouvrir cette campagne immortelle que ses plus brillans exploits, pendant tout le reste de sa carrière, ont à peine égalée et n'ont certainement pas surpassée, il promit à Eugène de l'appeler auprès de lui dès qu'il aurait, par un travail opiniâtre, réparé le temps perdu pour son instruction au milieu des désordres révolutionnaires. Encouragé par cette promesse, le jeune homme se mit à l'œuvre avec une telle ardeur que l'année suivante ses études étaient terminées. Nommé à quinze ans sous-lieutenant de hussards par la protection toute-puissante de son glorieux beau-père, il alla remplir auprès de lui les fonctions d'aide-de-camp. Déjà l'Italie était conquise; mais Bonaparte le chargea de travaux qui supposaient des connaissances positives et une certaine maturité d'esprit, tels que des levées de terrain et même une sorte de mission diplomatique dans les Iles-Ioniennes, dont le jeune officier s'acquitta, à ce qu'il paraît, d'une manière satisfaisante.

L'année d'après, il l'emmena avec lui en Égypte. Eugène assista aux principaux faits d'armes de cette expédition, et à dix-sept ans il fut promu au grade de lieutenant. Dans le récit qu'il fait de cette époque de sa vie, un trait m'a particulièrement frappé, parce qu'il prouve tout à la fois une fermeté remarquable dans un homme de cet âge et un sentiment de dignité morale bien rare dans le monde où il vivait. Le général Bonaparte avait formé une liaison intime avec la femme d'un des officiers de l'armée, et il se promenait sou-

Digitized by Google

vent en voiture avec elle. Le fils de Joséphine refusa de l'accompagner dans ces promenades, et pour éviter la position fausse où le plaçait cette intrigue si publiquement affichée, il demanda au chef de l'état-major général de le faire passer dans un régiment. Bonaparte, blessé de la leçon que lui donnait ainsi son beau-fils, se livra à un violent accès de colère; Eugène conserva ses fonctions d'aide-de-camp, mais les promenades qui l'avaient scandalisé ne se renouvelèrent pas.

Revenu en France avec son général, il était auprès de lui pendant la journée du 18 brumaire, qui éleva le vainqueur de l'Italie, non pas encore au trône, mais au pouvoir suprême. Désirant s'instruire à fond de toutes les parties du métier des armes, il quitta la position si enviée qu'il occupait auprès du nouveau chef de l'état pour entrer comme capitaine dans les chasseurs à cheval de la garde consulaire. C'est en cette qualité qu'il prit part à la bataille de Marengo, où il se distingua, et après laquelle il fut nommé chef d'escadron, n'ayant pas encore accompli sa dix-neuvième année.

Le traité de Lunéville rendit pour quatre ans la paix au continent. On eût dit que l'Europe réparait ses forces avant d'engager la lutte terrible et décisive qui devait se continuer jusqu'en 1815. Cependant la puissance de Bonaparte croissait de jour en jour. Il était déjà entouré d'une sorte de cour dont Eugène était naturellement appelé à faire partie, mais où il ne se montrait pourtant qu'assez rarement, bien que tous les matins il vînt prendre les ordres du premier consul. Il préférait aux amusemens qu'il aurait pu trouver aux Tuileries ou à La Malmaison les travaux et les études propres à le rendre digne de l'avancement sur lequel il pouvait compter et à le mettre en état d'exercer les emplois élevés dont la perspective s'ouvrait devant lui. Bientôt promu au grade de colonel, puis à celui de général de brigade, de nombreuses lectures, des conversations avec les officiers les plus renommés dans les différentes armes, les détails du service, des inspections, des revues où il commandait sous le premier consul, remplissaient tout son temps et complétaient son éducation militaire autant qu'il est possible de la compléter en temps de paix. Il restait d'ailleurs tout à fait étranger aux actes de la politique intérieure, et ses mémoires sont à peu près muets sur ceux qui remplirent cette période de l'histoire de Napoléon. Il y parle pourtant du meurtre du duc d'Enghien avec le sentiment d'horreur qu'il inspira à tous les gens de bien. Il en fut, dit-il, d'autant plus peiné, qu'il crut que la gloire du premier consul en était flétrie. Il raconte que sa mère, tout en larmes, fit entendre à Napoléon les plus violens reproches, disant que c'était une action atroce dont il ne pourrait jamais se laver, et qu'il avait été bien mal

Digitized by Google

inspiré en cédant aux perfides conseils de ses ennemis, trop heureux de pouvoir ternir l'histoire de sa vie par une page aussi horrible. Ce récit, conforme à la tradition contemporaine, mérite d'autant plus d'être recueilli que, comme tous ceux dont se compose ce fragment de *mémoires*, malheureusement trop court, il est empreint d'un caractère de simplicité et de franchise qui ne permet pas d'en suspecter la sincérité.

L'établissement de l'empire ne sembla pas d'abord devoir changer beaucoup la situation d'Eugène. L'étiquette sévère dont le nouvel empereur s'entoura dès le premier moment eut même pour effet d'interdire à son beau-fils les rapports faciles et familiers dans lesquels il avait jusqu'alors vécu avec lui. Son grade le reléguait dans un des salons d'attente les plus éloignés. Pour améliorer sa situation, on lui offrit de le nommer grand-chambellan, mais cette dignité ne convenait ni à ses goûts ni à son caractère; il la refusa. Peut-être, dit-il naïvement, n'aurait-il pas refusé celle de grand-écuyer, qui lui eût donné des occupations plus analogues, sous certains rapports, à la profession des armes. L'empereur le nomma colonel-général des chasseurs, et cette nomination le combla de joie.

Ce n'était que le prélude de faveurs bien plus éclatantes. Peu de mois après, au commencement de 1805, il fut créé prince de l'empire et investi de l'archichancellerie d'état, une de ces magnifiques sinécures qui, dans le système impérial, devaient fonder autour du trône une classe intermédiaire entre le souverain et les sujets, et servir de base, de premier chaînon, à une nouvelle aristocratie. Enfin, le 7 juin de la même année, un décret le nomma vice-roi d'Italie et lui confia l'administration de ce pays, dont Napoléon venait d'assumer la souveraineté.

Remettre de telles fonctions à un jeune homme de vingt-quatre ans, jusqu'alors complétement étranger à la politique comme à l'administration et en qui rien n'indiquait ces facultés éminentes qui peuvent jusqu'à un certain point remplacer l'expérience, les lui remettre sans placer auprès de lui un conseiller autorisé, capable de l'éclairer, de le diriger au besoin, c'était certainement quelque chose d'extraordinaire, et un tel choix prouvait que déjà, auprès du nouveau monarque comme auprès des souverains issus des vieilles dynasties, le premier de tous les titres était de lui tenir par les liens du sang ou de l'alliance. Au surplus, la pensée de Napoléon n'était pas de conférer à Eugène des pouvoirs bien étendus, et il comptait, par son intermédiaire, gouverner l'Italie d'une manière aussi absolue et presque aussi directe que la France. Je ne sache rien de plus caractéristique que le malentendu qui se manifesta sur ce point entre l'empereur et le vice-roi, et la partie de leur correspondance qui s'y

Digitized by Google

rapporte est sans aucun doute une des plus intéressantes. Les instructions que Napoléon envoyait à son lieutenant suivant l'inspiration des circonstances constituent un véritable code de despotisme, tantôt raffiné, tantôt brutal, et parfois de machiavélisme. C'est ainsi qu'il lui recommandait de laisser à la presse une légère apparence de liberté, afin de pouvoir faire publier contre les puissances étrangères des articles dont on eût le droit de décliner la responsabilité devant les ambassadeurs.

Eugène cependant avait pris au sérieux l'autorité dont on lui avait conféré le titre. Placé en présence d'un corps législatif qui ne se montrait pas disposé à accepter aveuglément toutes les propositions du gouvernement, il avait cru pouvoir prendre de lui-même et sans consulter l'empereur les mesures propres à surmonter cette opposition. Il avait fait appeler un député appelé Salembrini, qui s'était permis de dire dans une conversation : « Nous ferons voir à ces chiens de Français que nous sommes des Italiens, » et il lui avait adressé une sévère réprimande. Après avoir essayé sans succès de satisfaire et de ramener l'assemblée en modifiant de son propre mouvement un projet de loi présenté au nom de l'empereur et roi, Eugène avait dissous cette chambre récalcitrante. A la manière dont il rendit compte à l'empereur de ces diverses mesures, on voit très bien qu'il s'attendait à recevoir des éloges sur sa fermeté; mais cette attente fut cruellement déçue. Napoléon trouva, non sans quelque raison, que le langage qu'il avait tenu à Salembrini manquait d'*élévation et de dignité*, et crut apparemment faire preuve de l'une et de l'autre en déclarant que, si ce malencontreux député continuait à tenir de mauvais propos, il le ferait fusiller; en attendant, il destitua son frère, général dans l'armée italienne. Quant à l'initiative par laquelle le vice-roi s'était permis de modifier un projet de loi et de dissoudre le corps législatif, Napoléon n'y vit rien moins qu'une usurpation de pouvoir, un empiétement sur sa propre autorité, et il s'en montra vivement blessé. Déjà d'ailleurs il avait pris la résolution de clore la session, et il en avait transmis l'ordre à Eugène par une dépêche dont il faut citer les termes, parce que l'orgueil du despotisme s'est rarement étalé avec une telle naïveté :

« J'ordonne, y disait-il, que le corps législatif termine ses séances; mon intention, pendant que je régnerai en Italie, est de ne plus le réunir. J'avais trop bonne opinion des Italiens; je vois qu'il y a encore beaucoup de brouillons et de mauvais sujets... Ce n'est pas l'autorité du corps législatif que je voulais, c'est son opinion; vous ne lui ferez pas de message, vous ne lui rendrez aucun honneur; vous ferez cependant connaître mon mécontentement... Ne leur laissez pas oublier que je suis le maître de faire ce que je veux; cela est nécessaire pour tous les peuples, et surtout pour les Italiens, qui n'o-

Digitized by Google

béissent qu'à la voix du maître. Ils ne vous estimeront qu'autant qu'ils vous craindront, et ne vous craindront qu'autant qu'ils s'apercevront que vous connaissez leur caractère double et faux. D'ailleurs votre système est simple : l'empereur le veut. Ils savent bien que je ne me dépars pas de ma volonté. »

Dans une dépêche un peu postérieure, on lit ces paroles non moins significatives : « Quand ces législateurs auront un roi à eux, il pourra jouer à ce jeu de barres; mais comme je n'en ai pas le temps, que tout est passion et factions chez eux, je ne les réunirai plus. » Un peu plus tard, l'empereur écrivait encore : « Il faut partir du principe que, tant que je conserverai la couronne, je veux conserver le pouvoir législatif; quand elle passera en d'autres mains, *je verrai* ce qu'il sera convenable de faire. »

Un document plus curieux encore que ces lettres de Napoléon, c'est une lettre qu'il fit écrire par Duroc, son confident intime, au vice-roi, avec qui ce dernier était lié d'une étroite amitié. Elle est évidemment non-seulement inspirée, mais dictée par l'empereur, dont on reconnaît à chaque ligne le tour de pensée et d'expression. En voici les passages les plus saillans :

« ..... Sa majesté m'a fait l'honneur de m'appeler dans son cabinet pour me parler de vous... Sa majesté est mécontente et très mécontente de vous... D'abord vous outre-passez vos pouvoirs, vous faites des choses qui n'appartiennent qu'à elle seule; ainsi par exemple vous avez dissous le corps législatif, vous n'avez pas présenté les lois telles qu'on vous les avait envoyées.

« 1° Sa majesté se plaint de ce que vous lui demandez son avis sur certaines choses, et que, sans attendre le retour des courriers, vous passez outre, de manière que ses ordres arrivent, et ils sont inutiles; elle trouve que c'est lui manquer... Il existe des principes dont vous ne devez jamais vous écarter... D'abord vous avez le décret qui fixe vos fonctions et détermine ce que le roi s'est réservé : dans aucun cas et sous aucun prétexte,... il ne faut faire ce qui appartient au roi;... il ne vous le pardonnera jamais. Quand un ministre vous dira : *Cela est pressé, le royaume est perdu, Milan va brûler*,... il faut lui répondre : *Je n'ai pas le droit de le faire, j'attendrai les ordres du roi.*

« 2° Lorsque pour une chose même que vous pouvez faire,... vous croyez pouvoir prendre son avis, il faut l'attendre avant que de rien faire, sans quoi c'est lui manquer. Ainsi par exemple et pour parler de la plus petite chose, si vous demandez à sa majesté ses ordres ou son avis pour changer le plafond de votre chambre, vous devez les attendre; et si, Milan étant en feu, vous les lui demandez pour l'éteindre, il faudrait laisser brûler Milan et attendre les ordres, ou bien, quand cela vous appartient, ne pas les demander...

« De même qu'il ne faut pas croire les alarmistes, il ne faut pas croire non plus les flatteurs, ni se fier à quelques applaudissemens. Vous avez du courage et des baïonnettes qui vous répondraient de ce que vous annonce-

Digitized by Google

raient les premiers; vous n'avez pas encore pu faire pour les Italiens ce qui pourrait vous valoir les autres. Il eût été préférable que les journaux n'eussent pas rapporté les adresses qui vous ont été faites.

« L'empereur se plaint aussi de ce que vous lui faites des réflexions sur des mesures qu'il prend et qu'il a bien réfléchies.

« Les Italiens sont intrigans et rusés, il faut vous en défier. »

Jamais, je crois, l'infatuation du pouvoir absolu, l'orgueil de la plus égoïste personnalité, la passion de tout ramener à soi, ne se sont révélés avec autant d'abandon et on peut dire de cynisme. Peu de jours après, Napoléon, répétant directement au vice-roi les avis qu'il lui avait fait donner par Duroc, lui écrivait, entre autres choses : « Si vous tenez à mon estime et à mon amitié, vous ne devez sous aucun prétexte, la lave menaçât-elle de tomber sur Milan, rien faire de ce qui est hors de votre autorité. » Il est facile de comprendre l'impression que de semblables réprimandes, bien que tempérées par quelques paroles affectueuses, produisirent sur l'esprit du prince Eugène. Il tomba pour quelque temps dans une telle défiance de lui-même qu'il n'osait plus rien prendre sur lui, et bientôt Napoléon fut obligé de l'avertir qu'une certaine mesure pour laquelle il demandait un décret du souverain était un acte de pure administration locale.

La guerre était sur le point de recommencer entre la France et l'Autriche, et le royaume d'Italie était menacé d'une invasion des Autrichiens, qui à cette époque possédaient encore la Vénétie. Le maréchal Jourdan avait jusqu'alors commandé l'armée française qui occupait la Lombardie; Napoléon, qui ne lui croyait pas *assez de vigueur et de persistance dans le caractère*, lui donna pour successeur, à la veille des hostilités, le maréchal Masséna. Le vice-roi, âgé seulement de vingt-quatre ans et qui n'avait paru sur les champs de bataille que comme officier subalterne, ne pouvait évidemment être appelé au commandement suprême en présence d'un ennemi formidable, alors que les Autrichiens avaient pour chef l'illustre archiduc Charles, dont la réputation était dans tout son éclat. Napoléon le sentait si bien, qu'au grand regret d'Eugène et malgré ses instances réitérées, il ne lui permit pas de faire cette campagne, comprenant l'impossibilité de lui donner le commandement en chef et ne voulant pas apparemment, dans la position élevée où il l'avait mis, lui donner un commandement secondaire.

Le vice-roi se vit donc condamné, pendant qu'on se battait si près de lui, à borner son activité aux détails de l'administration intérieure de l'Italie et au soin de préparer à ses défenseurs des renforts et des approvisionnemens. Il eut aussi à protéger les populations contre les exactions de certains généraux et agens français qui

Digitized by Google

trouvaient commode de faire vivre les troupes au moyen de réquisitions imposées aux villes et aux campagnes, en s'appropriant les fonds destinés à l'entretien de ces troupes, et qui de plus touchaient pour leur compte des contributions dont ils ne versaient rien au trésor. Eugène mit tout à la fois beaucoup de mesure et de fermeté à rechercher et, autant que cela dépendait de lui, à réprimer ces désordres. L'empereur, averti par lui, fit rendre gorge aux déprédateurs, mais se montra assez indifférent aux souffrances des peuples dont ils avaient fait leurs victimes. Il gourmanda même le vice-roi sur sa répugnance pour le système des réquisitions forcées. « Il ne faut pas, lui écrivait-il, vous épouvanter des cris des Italiens. Ils ne sont jamais contens. Demandez-leur comment faisaient les Autrichiens. » Dans la même lettre, prévoyant le cas où le sort des armes forcerait le vice-roi à abandonner Milan, l'empereur disait que les grands-officiers et les personnes attachées à la maison royale devaient le suivre, sans quoi, à son retour, il les ferait fusiller comme des traîtres.

La capitulation d'Ulm, la prise de Vienne et la bataille d'Austerlitz, promptement suivie du traité de Presbourg, mirent fin à une crise qui, pour l'Italie, avait été un moment bien menaçante. Eugène, qui, comme on l'a vu, n'avait pris personnellement aucune part à cette guerre si glorieuse dans sa courte durée, en retira pourtant les plus grands avantages. Non-seulement, par la réunion au royaume d'Italie du territoire vénitien, il vit grandir son importance personnelle avec l'étendue du pays qu'il était chargé de gouverner, mais l'empereur le nomma commandant en chef des troupes de ce royaume, lui donna le titre de prince de Venise, et enfin l'adopta pour son fils en le déclarant son successeur à la couronne d'Italie dans le cas, rendu très probable par l'âge de l'impératrice, où il ne laisserait pas d'enfans. Cette adoption avait pour objet de le rendre plus digne d'une alliance éclatante à laquelle les combinaisons de la politique venaient de l'appeler : l'empereur, en conférant à l'électeur de Bavière la dignité royale avec un grand accroissement de puissance territoriale, avait demandé et obtenu pour le vice-roi la main de la fille aînée de ce souverain, préludant ainsi au système par lequel on le vit ensuite mêler le sang de ses parens et de ses alliés à celui des vieilles dynasties, dans l'espoir d'ajouter le prestige de la tradition et des souvenirs à la force qui résulte d'une origine récente et populaire.

La correspondance que j'analyse contient des révélations piquantes sur ce mariage. On y voit que la princesse Auguste avait été destinée au prince Charles de Bade, celui qui épousa depuis Stéphanie de Beauharnais, qu'elle tenait beaucoup à ce projet d'union, que le roi

Digitized by Google

de Bavière eut de grands efforts à faire pour la décider à y renoncer, et qu'il dut, pour obtenir ce sacrifice, recourir aux instances les plus suppliantes. On y voit aussi qu'en se résignant à ce qu'on lui demandait, la princesse voulut d'abord y mettre quelques conditions, par exemple celle que son futur époux serait immédiatement déclaré roi d'Italie. Napoléon, de son côté, avait tout arrangé sans consulter Eugène. Il est vrai que, de sa part, l'hésitation ne paraissait guère possible. La princesse Auguste n'était pas seulement, au point de vue de la politique, un parti des plus brillans et qui aurait pu satisfaire à l'ambition la plus exigeante; sa beauté, les grâces de sa personne, l'élévation de son âme, une grande douceur mêlée d'une extrême sensibilité et dans l'occasion d'une dignité fière, faisaient d'elle une des femmes les plus accomplies de son temps. Elle ne tarda point à éprouver, pour l'époux qu'on lui avait donné un peu malgré elle, une tendresse dévouée qui ne devait jamais se démentir.

Napoléon avait pour son fils adoptif toute l'affection, toute la confiance dont son cœur était capable. Ce jeune homme courageux, modeste, sensé, plein du sentiment du devoir, qu'il avait formé depuis son enfance, qui lui devait tout, qui ne pouvait, comme tel de ses lieutenans, se faire l'illusion d'avoir en France une importance personnelle indépendante de celle qu'il voulait lui donner, désarmait en quelque sorte ses soupçons, si faciles à éveiller. Cette disposition, si peu habituelle en lui, adoucissait parfois sa nature. A l'époque du mariage d'Eugène, qui flattait évidemment l'orgueil et l'ambition de l'empereur, sa correspondance avec le vice-roi, les lettres surtout qu'il écrivait de loin en loin à la jeune vice-reine, ont un caractère de paternité attentive, presque délicate et même naïve. Il s'occupe beaucoup de sa belle-fille adoptive, de sa santé, de ses goûts, des moyens de rendre son existence agréable. Il lui envoie une bibliothèque choisie avec soin, il lui conseille la lecture. Lorsqu'elle devient grosse, il lui recommande de boire tous les jours un peu de vin pur, affirmant que c'est un moyen certain de ne pas avoir une fille. Plus tard, voulant la consoler d'une courte absence du vice-roi, il lui promet son prompt retour, et il ajoute cette réflexion sentimentale : « On ne sent bien que l'on aime que lorsqu'on se revoit ou que l'on est absent; on n'apprécie la santé que lorsqu'on a un peu de migraine ou lorsqu'elle nous quitte. » Il reproche à plusieurs reprises à Eugène de trop travailler, de mener une vie trop monotone. « Cela est bon pour vous, lui dit-il, parce que le travail doit être pour vous un objet de délassement; mais vous avez une jeune femme qui est grosse,... vous devez vous arranger pour passer la soirée avec elle et vous faire une petite société. Que n'allez-vous au théâtre une fois par semaine?... Je pense

Digitized by Google

que vous devez avoir aussi un petit équipage de chasse... Il faut avoir plus de gaieté dans votre maison. Cela est nécessaire pour le bonheur de votre femme et pour votre santé... Je mène la vie que vous menez; mais j'ai une vieille femme qui n'a pas besoin de moi pour s'amuser, et j'ai aussi plus d'affaires, et cependant il est vrai de dire que je prends plus de divertissement et de dissipation que vous n'en prenez... Vous aimiez jadis assez le plaisir, il faut revenir à vos goûts; ce que vous ne feriez pas pour vous, il est convenable que vous le fassiez pour la princesse... Vous aviez l'habitude de vous lever matin, il faut reprendre cette habitude; cela ne gênerait pas la princesse si vous vous couchiez à onze heures avec elle, et, si vous finissiez votre travail à six heures du soir, vous auriez encore dix heures à travailler en vous levant à sept ou huit heures. » Il y a certes de la bonhomie dans ces conseils, où, par un singulier trait de caractère, la manie de tout ordonner, de tout régler, se révèle sous la forme de la sollicitude paternelle.

Napoléon, comme on peut le croire, ne bornait pas à ces détails d'intérieur sa correspondance avec le vice-roi. Il continuait à lui faire parvenir sur tous les points de son administration, et dans une forme parfois bien sévère, des avertissemens tantôt très sensés et très pratiques, tantôt empreints de cette manie de pouvoir absolu, de cet esprit machiavélique dont nous avons déjà vu plus d'un exemple. Dans son horreur de la publicité, il lui recommandait non-seulement de faire peu de proclamations, mais de ne pas laisser imprimer les actes purement administratifs, ni les adresses des autorités et des corporations dont les termes ne lui paraîtraient pas assez mesurés. Il se plaignait de ne pas recevoir des renseignemens, des comptes assez précis, assez détaillés, sur l'état du royaume d'Italie, et menaçait le vice-roi, s'il ne l'informait pas mieux à cet égard, d'entrer en correspondance directe avec ses ministres. Un autre grief qui lui tenait fort à cœur, c'est le penchant qu'avait le prince Eugène à écouter les plaintes des Italiens contre les impôts dont ils étaient surchargés. Il trouvait ces plaintes tout à fait mal fondées. « On voudrait l'impossible, disait-il, payer peu de contributions, avoir peu de troupes, et se trouver une grande nation : tout cela est chimère. Les gens de sens doivent s'en rapporter à moi. Je vois ce qui convient et ce qui est bien, parce que mes vues sont supérieures... La seule réponse à faire est celle-ci : Paie-t-on plus qu'en France? Certes mes peuples de France paient beaucoup plus d'impositions que mes peuples d'Italie... »

Un des argumens que l'empereur employait volontiers, lorsqu'il condescendait à donner des raisons au lieu de promulguer des oracles, pour justifier des actes qui, tels que certaines mesures doua-

Digitized by Google

nières, sacrifiaient les intérêts de l'Italie à ceux de la France, c'était celui-ci, que dans l'état des choses, et en attendant que la nouvelle organisation de l'Europe fût consolidée par le temps, tout ce qui fortifiait l'empire français tournait aussi à l'avantage du royaume italien. On peut aller loin avec de semblables raisonnemens. Eugène, un peu revenu de l'étourdissement où l'avaient jeté les premières et brutales réprimandes de l'empereur, hasardait, bien que timidement, quelques objections. C'est ainsi qu'il se crut obligé de signaler le mauvais effet produit par un décret qui créait, sur le territoire vénitien, douze duchés richement dotés aux dépens du pays et destinés, suivant toute apparence, à des généraux français. Quoiqu'il se fût bien gardé de paraître approuver ce mécontentement, l'empereur reçut fort mal cette insinuation. « Je n'ai pas l'habitude, répondit-il, de chercher mon opinion politique dans le conseil des autres; mes peuples d'Italie me connaissent assez pour ne devoir point oublier que j'en sais plus dans mon petit doigt qu'ils n'en savent dans toutes leurs têtes réunies. » Il ajouta qu'aucun des nouveaux duchés ne serait donné à un Italien.

Eugène, qui n'avait pris aucune part à la campagne d'Austerlitz, n'en prit aucune non plus aux campagnes d'Iéna, d'Eylau, de Friedland. Il resta par conséquent étranger à la période la plus brillante des guerres de l'empire. Ce fut pour lui une vive contrariété. Il insistait autant qu'il l'osait pour sortir de cette inaction, si singulière à son âge et à une pareille époque; mais l'empereur restait sourd à ses sollicitations. On a peine à concevoir qu'avec les vues qu'il avait sur le vice-roi, il le tînt ainsi éloigné du théâtre où il aurait pu acquérir de l'expérience et de la gloire. Augmenter les fortifications du royaume d'Italie, développer en ce pays l'esprit militaire, c'étaient là les principales préoccupations du jeune prince. Le système adopté par Napoléon conduisait en effet nécessairement à considérer la création des instrumens de guerre comme le grand but d'un gouvernement. Avec de l'argent, avec l'habileté des ingénieurs français, il était facile de construire ou de perfectionner des citadelles; mais il ne l'était pas également de changer en un peuple de soldats une nation endormie depuis des siècles dans de tout autres habitudes. La correspondance du vice-roi atteste les nombreuses difficultés qu'il rencontra dans cette tâche: elle n'avait rien d'ailleurs qui pût lui répugner; mais il n'en est pas de même de celle que lui imposaient les différends qui s'étaient élevés entre l'empereur et le saint-siége, et qui prenaient chaque jour plus de gravité.

Je n'ai pas à retracer ici les immenses détails de cette lutte fameuse. Bien des questions s'y trouvèrent successivement engagées; mais lorsqu'on l'étudie avec quelque attention, on reconnaît qu'une

Digitized by Google

seule avait une véritable gravité aux yeux de l'empereur, et que, sans elle, toutes les autres, ou ne se seraient pas produites, ou auraient pu se résoudre sans grande difficulté. Cette question, c'était la prétention de Napoléon, maître par lui-même ou par sa famille de tout le reste de l'Italie, d'obliger le pape, souverain du centre de la péninsule, à entrer avec lui dans des rapports d'alliance qui eussent réduit le saint-siége à un véritable état de vassalité, qui l'auraient obligé à avoir les mêmes amis et les mêmes ennemis que la France, à fermer ses ports aux Anglais, à rappeler son envoyé de Saint-Pétersbourg, lorsque l'Angleterre et la Russie étaient en guerre avec l'empire français. Le refus d'une telle alliance était, suivant Napoléon, un acte d'hostilité, et la situation du royaume d'Italie et du royaume de Naples ne permettait pas de laisser subsister entre eux une puissance ennemie. Les conséquences d'une telle argumentation se déduisaient en quelque sorte d'elles-mêmes. On sait où elle conduisit l'empereur, on sait de quels incroyables raisonnemens il crut pouvoir l'appuyer en invoquant le souvenir de *son prédécesseur Charlemagne*, qui, disait-il, n'avait pas donné au pape les états de l'église pour qu'il en fît usage dans l'intérêt des hérétiques. Voilà à quel degré, je ne dis pas seulement d'iniquité et de violence, mais tranchons le mot, d'absurdité, peut descendre un grand homme, lorsque les faveurs exagérées de la fortune et l'intensité du despotisme, réduisant tout le monde autour de lui au silence de la terreur et l'isolant dans son orgueil irrité, ne laissent plus arriver à ses oreilles cette voix du genre humain, ces inspirations de la conscience publique, qui peuvent seules préserver des plus funestes aberrations la toute-puissance, même unie au plus grand génie.

On se tromperait pourtant, si l'on pensait qu'à l'origine de cette querelle Napoléon en eût prévu ou désiré le dénoûment. Après avoir fait passer sous le joug tous les princes du continent, après les avoir contraints à se coaliser avec lui contre l'Angleterre, à subir toutes les gênes, tous les sacrifices exigés par l'application du système continental, il ne pouvait se persuader que le faible souverain de l'état pontifical oserait s'y refuser. Étonné de sa résistance, il crut que des menaces appuyées de quelques mesures de contrainte et de rigueur en auraient promptement raison. L'occupation successive, puis la réunion à l'empire de plusieurs provinces des états de l'église, plus tard l'occupation de Rome même, l'espèce de captivité où le pape y resta pendant une année avant d'en être éloigné, l'enlèvement, l'emprisonnement de ses conseillers, le désarmement de ses soldats fidèles, les châtimens infligés à quiconque, pour lui obéir, se mettait en opposition avec les ordres du pouvoir usurpateur, telles furent, pour ainsi parler, les étapes par lesquelles on arriva, en trois ans, au grand attentat de 1809. La correspondance

Digitized by Google

de Napoléon pendant ces trois années porte la trace des violentes agitations auxquelles son âme était livrée. Si dans certains momens il affecte de se féliciter de l'imprudente obstination du pape, qui fournira, dit-il, une belle occasion de s'emparer de ses états, dans d'autres on le voit préoccupé du désir d'éviter un éclat définitif, sans pourtant renoncer à des prétentions où son amour-propre est engagé plus encore que sa politique. Il veut écrire directement au pape, puis il y renonce; mais il charge le vice-roi de le faire à sa place, d'essayer d'intimider Pie VII en lui montrant les conséquences d'une rupture, et de lui envoyer confidentiellement copie d'une lettre qu'il est censé avoir reçue de l'empereur. Rien de plus étrange que cette lettre : elle roule principalement sur une question relative au mode de nomination des évêques italiens; mais la question générale y déborde tout à fait l'incident particulier. Répondant, dans cette forme indirecte, à une communication antérieure du pape :

« J'ai vu, dit Napoléon, que sa sainteté me menace. Croirait-elle donc que les droits du trône sont moins sacrés aux yeux de Dieu que ceux de la tiare? Il y avait des rois avant qu'il y eût des papes. Ils veulent, disent-ils, publier tout le mal que j'ai fait à la religion. Les insensés! ils ne savent pas qu'il n'y a pas un coin du monde, en Allemagne, en Italie, en Pologne, où je n'aie fait encore plus de bien à la religion que le pape n'y a fait de mal... Ils veulent me dénoncer à la chrétienté; cette ridicule pensée ne peut appartenir qu'à une profonde ignorance du siècle où nous sommes... Le pape qui se porterait à une telle démarche cesserait d'être pape à mes yeux. Je ne le considérerais que comme l'antéchrist envoyé pour bouleverser le monde et faire du mal aux hommes... Je séparerais mes peuples de toute communication avec Rome, et j'y établirais une police. Elle me répondrait que les scènes qui ont eu lieu ne se renouvelleraient plus, telles que ces prières mystérieuses et ces réunions souterraines imaginées pour alarmer les âmes timorées. La cour de Rome prêche la rébellion depuis deux ans... Je souffre depuis longtemps de tout le bien que j'ai fait. Je le souffre du pape actuel, que je cesserai de reconnaître le jour où je reconnaîtrai que ces tracasseries viennent de lui. Je ne le souffrirai pas d'un autre pape. Que veut faire Pie VII?... Mettre mes trônes en interdit, m'excommunier! Pense-t-il que les armes tomberont des mains de mes soldats? mettra-t-il le poignard aux mains de mes peuples pour m'égorger? Cette infâme doctrine, des prêtres furibonds et nés pour le malheur des hommes l'ont prêchée. Il ne resterait plus au saint-père qu'à me faire couper les cheveux et à m'enfermer dans un monastère... Me prend-il pour Louis le Débonnaire?... Le pape s'est donné la peine de venir à mon couronnement à Paris. J'ai reconnu à cette démarche un saint prélat; mais il voulait que je lui cédasse les Légations : je n'ai pu ni voulu le faire. Le pape actuel est trop puissant. Les prêtres ne sont pas faits pour gouverner. Qu'ils imitent saint Pierre et saint Paul et les saints apôtres, qui valent bien les Jules, les Boniface, les Grégoire, les Léon. Jésus-Christ a dit que son royaume n'était pas de ce monde. Pourquoi le

Digitized by Google

pape ne veut-il pas rendre à César ce qui est à César? Est-il sur la terre plus que Jésus-Christ?... Qu'a de commun l'intérêt de la religion avec les prérogatives de la cour de Rome? La religion est-elle fondée sur l'anarchie, sur la guerre civile et sur la désobéissance?... Le pape me menace de faire un appel à mes peuples. Ainsi il en appellera à mes sujets?... Ils diront comme moi qu'ils veulent la religion, mais qu'ils ne veulent rien souffrir d'une puissance étrangère, que nous nous soumettrions à la mission divine... d'un saint anachorète, mais jamais à la décision d'un vicaire de Dieu souverain sur la terre, lorsque, sous le prétexte de choses religieuses, il ne sera animé que par les passions attachées aux grandeurs humaines. Simple anachorète, il n'agira que pour Dieu et ne sera point tenté par le démon de la discorde et des vanités terrestres... La religion n'a été rétablie en Italie que par moi... Ce n'est pas d'aujourd'hui que la religion est le dernier des intérêts qui occupent la cour de Rome... C'est le désordre de l'église que veut la cour de Rome, et non le bien de la religion. Elle veut le désordre pour pouvoir s'arroger un pouvoir arbitraire... Je commence à rougir et à me sentir humilié de toutes les folies que me fait endurer la cour de Rome, et peut-être le temps n'est-il pas loin... où je ne reconnaîtrai le pape que comme évêque de Rome, comme égal et au même rang que les évêques de mes états. Je ne craindrai pas de réunir les églises gallicane, italienne, allemande, polonaise, dans un concile pour y faire mes affaires sans le pape... Les papes ont profité de l'ignorance des peuples des Gaules, de l'Espagne et du Nord ;.., mais au moins il y avait dans ce temps de la politique, de l'esprit... Aujourd'hui il n'y a qu'inactivité, ignorance et esprit de vertige... C'est pour la dernière fois que j'entre en discussion avec cette prêtraille romaine. On peut la mépriser et la méconnaître et être constamment dans la voie du salut et dans l'esprit de la religion... Les droits de la tiare ne sont autres que s'humilier et prier. L'insolence et l'orgueil ne font pas partie de ses prérogatives... Jamais je ne permettrai que mes évêques aillent à Rome se soumettre à un souverain étranger; que le pape cesse d'être souverain, et je consentirai à avoir des communications avec lui... D'ailleurs Jésus-Christ n'a pas institué un pèlerinage à Rome comme Mahomet à La Mecque...»

Cette lettre, aussi dépourvue de dignité que de logique et qui semble l'œuvre d'un enfant irrité, n'était pas faite pour amener une conciliation. A mesure que la résistance du pape se prolongeait et que les moyens par lesquels on cherchait à la vaincre suscitaient des difficultés nouvelles, l'exaspération de Napoléon augmentait. Il s'emportait contre ses propres agens, qui ne lui semblaient pas entrer avec assez d'ardeur dans sa passion contre le pape. Il rappelait de Rome son ambassadeur Alquier, l'ancien conventionnel, coupable de trop de ménagemens envers Pie VII. Il accusait aussi de faiblesse le général Miollis, commandant du corps d'occupation, parce qu'il cherchait à prévenir ou à adoucir les collisions journalières inséparables d'une telle situation. Il lui faisait donner l'ordre de ne plus rien ménager, *puisque le pape ne gardait aucune mesure*, de s'emparer à Rome même du gouvernement, de faire parader les troupes

Digitized by Google

sur la place du Vatican sans s'inquiéter si le saint-père y demeurait, de ne lui rendre aucun honneur. Il enjoignait de faire arrêter et d'envoyer en France tout gouverneur, tout agent qui se permettrait des publications en faveur du pape, de *pendre* le libraire qui les imprimerait, de recourir à la *mitraille* à la moindre apparence de soulèvement, de *fusiller* tout porteur ou distributeur d'une certaine cocarde adoptée comme signe de ralliement à la cause de l'église, *fût-ce même un cardinal.* Ces mots de *mitraille*, de *fusillade*, reviennent à chaque instant dans ces tristes dépêches. Il est vrai que, dans celle même où il donne l'ordre de *fusiller* les distributeurs de cocardes, il recommande un peu plus loin de les *garder longtemps en prison.* Quelque déplorables que fussent les actes, ils l'étaient heureusement beaucoup moins que les paroles, expression d'une fureur qui semblait par momens toucher à la démence.

Cette fureur se manifestait aussi tantôt par le mépris et le dédain affectés, tantôt par la violence injurieuse avec lesquels Napoléon parlait du pape, de ses conseillers et de ses adhérens. Un jour il écrivait qu'il ne voulait pas s'engager dans des tracasseries avec de pareils *nigauds*, qu'il désespérait de faire entendre raison à des hommes *ineptes*, disait-il, *au-delà de tout ce qu'on pouvait imaginer*, qu'il n'y avait *rien de bête comme ces gens-là*, qu'il était impossible de perdre plus *bêtement* la puissance temporelle, formée par le génie et la politique de tant de papes, et il ajoutait, en forme de réflexions philosophiques : « Quel triste effet produit le placement d'un sot sur le trône! » Dans d'autres momens, il s'emportait contre la *perfidie* des cardinaux qui entouraient le saint-père; il ne voyait dans la cour de Rome que de *méchantes gens.* Pie VII lui-même était un *méchant homme.* La colère de l'empereur ne connut surtout plus de bornes lorsque, tenant déjà le pape prisonnier loin de Rome, il s'aperçut qu'il ne pouvait l'empêcher d'exercer encore sur les fidèles une action qui entravait les projets du tout-puissant despote. Comme Pie VII faisait défendre aux évêques nommés, mais non institués, de prendre l'administration de leurs diocèses, « cet homme, écrivit l'empereur en apprenant cette défense, distille partout le poison et la discorde. » Ailleurs, parlant de certains papiers saisis par la police : « Il en résulte, dit-il, que le pape à la plus horrible conduite joint la plus grande hypocrisie. »

Forcé, par sa qualité de principal lieutenant de l'empereur en Italie, de tenir la main à l'exécution de plusieurs des mesures que je viens d'indiquer, le vice-roi n'était pas en position de faire entendre à Napoléon des représentations qui n'auraient servi qu'à l'irriter davantage; mais on entrevoit dans sa correspondance, à travers d'excessifs ménagemens, que, si cela eût dépendu de lui, on

Digitized by Google

aurait usé d'autres procédés. D'accord avec l'ambassadeur Alquier, il fit rappeler de Civita-Vecchia un général dont l'indigne conduite ne pouvait que compliquer les difficultés en soulevant contre la France l'opinion publique. Presque au début de la querelle, il avait écrit à l'empereur qu'*il lui serait plus facile de faire du pape un martyr qu'un homme raisonnable*, ce qui était dire, dans le seul langage alors permis, qu'on ne le ferait pas céder, et qu'il fallait le prévoir.

II.

Trop longtemps mêlé à ces déplorables affaires, Eugène eut au moins le bonheur de ne pas participer à ce qu'elles eurent de plus odieux. Lorsque le pape fut enlevé de Rome, il se trouvait transporté bien loin de là sur un théâtre plus digne de lui. L'Autriche, dont Napoléon lui écrivait naguère que, si elle bougeait, elle serait écrasée avant d'avoir pu réunir une armée, l'Autriche, encouragée par les signes non équivoques de la décadence morale dont l'empire français était déjà attaqué au milieu de ses prospérités apparentes, par la résistance des Espagnols et par le soulèvement de l'opinion publique contre l'oppresseur de l'Europe, venait de reprendre les armes et d'engager une lutte nouvelle, où elle devait encore succomber, mais qui mit en péril l'existence de son terrible adversaire. Napoléon, surpris au début de la guerre et réduit à faire usage de toutes ses ressources, se décida enfin à charger le vice-roi du commandement de l'armée qui devait défendre l'Italie.

On a cru généralement que l'empereur, en mettant à la disposition du prince Eugène le général Macdonald, depuis longtemps disgracié et écarté du service à cause de ses opinions politiques, mais à qui il reconnaissait *du talent et du nerf*, avait voulu lui donner un lieutenant capable de suppléer à son inexpérience. Il paraît cependant que Macdonald fut placé auprès du vice-roi comme un subordonné et nullement comme un tuteur, et que le vice-roi avait bien réellement et sans contrôle le commandement en chef. La confiance que lui témoignait ainsi l'empereur n'était-elle pas un peu prématurée? Le début de la guerre put le faire croire. Le 16 avril 1809, le prince Eugène fut battu à Sacile par l'archiduc Jean, son armée mise dans une complète déroute, et il se vit forcé d'abandonner la ligne de la Piave. Trop loyal et trop modeste pour essayer de dissimuler sa défaite ou d'en rejeter la responsabilité sur quelqu'un de ses généraux, la douleur qu'il éprouva fut d'autant plus vive que l'empereur ne lui épargna pas les reproches. Celui sur lequel il insista le plus, c'est l'insuffisance des informations que le prince lui avait fait parvenir sur les circonstances de cet échec, et qui, en lui

Digitized by Google

laissant ignorer le véritable état des choses, ne lui permettait pas de prendre les mesures nécessaires pour y remédier.

« On peut perdre une bataille, lui écrivait-il, mais non pas oublier à ce point le sentiment des convenances et de ses devoirs... Mes affaires sont perdues en Italie, et vous n'osez pas me le dire... Je vois avec peine que vous n'avez ni habitude, ni notion de la guerre... Quand on est raisonnable, on doit se sentir et connaître si l'on est fait ou non pour ce métier. Je sais qu'en Italie vous affectez de mépriser Masséna. Si je l'eusse envoyé, ce qui est arrivé n'aurait point eu lieu. Masséna a des talens militaires devant lesquels il faut se prosterner; il faut oublier ses défauts, car tous les hommes en ont. En vous donnant le commandement de l'armée, j'ai fait une faute; j'aurais dû vous envoyer Masséna et vous donner le commandement de la cavalerie sous ses ordres. Le prince royal de Bavière commande une division sous le duc de Dantzig; les rois de France, les empereurs même ont souvent commandé une division ou un régiment sous les ordres d'un vieux maréchal... Je n'ai point de mécontentement des fautes que vous avez faites, mais de ce que vous ne m'écrivez pas... »

Il est assez difficile de comprendre quels sont ces rois de France et ces empereurs qui, suivant Napoléon, avaient servi comme colonels sous des maréchaux. Quoi qu'il en soit, ces réflexions étaient sages, elles contenaient l'aveu explicite de la faute qu'avait commise l'empereur en ne confiant pas l'armée d'Italie à un de ses généraux les plus habiles et les plus expérimentés. L'hommage éclatant rendu à Masséna est d'autant plus digne de remarque que Napoléon, dans un passage de ses *Mémoires* et aussi dans une lettre que donnent à la date de 1805 ceux du roi Joseph, parle de sa capacité en termes presque dédaigneux. C'est une preuve de plus des erreurs auxquelles on s'expose en acceptant comme des oracles les appréciations défavorables qu'il exprimait parfois, dans un mouvement d'humeur ou avec quelque arrière-pensée, sur les hommes les plus éminens de son temps.

En terminant la dépêche dont je viens de citer quelques passages, l'empereur recommandait au vice-roi, pour le cas où l'ennemi continuerait à faire des progrès, de prier le roi de Naples, Murat, de venir prendre le commandement de l'armée. Cette nécessité eût été bien cruelle pour le prince Eugène. Subordonné à Murat, il n'aurait pas eu l'occasion de réparer son échec. Heureusement pour lui, les revers éprouvés en Allemagne par les Autrichiens les ayant contraints à évacuer l'Italie, non-seulement il n'eut pas besoin d'appeler à lui un incommode auxiliaire, mais il put se mettre à la poursuite de l'ennemi en retraite et lui faire éprouver des pertes assez sensibles.

Pendant le peu de temps qu'avait duré l'occupation des anciennes provinces vénitiennes par les Autrichiens, il s'était manifesté en leur

Digitized by Google

faveur, dans une partie de la population, des sympathies qui avaient fort irrité l'empereur, d'autant plus que des bruits inexacts les lui avaient d'abord présentées sous un aspect exagéré. Les ordres qu'il donna à ce sujet au vice-roi, s'il fallait les prendre à la lettre, seraient dignes des tyrans les plus sanguinaires. Il lui écrivait le 10 mai : « On dit que l'évêque d'Udine s'est mal comporté; si cela est, il faut le faire fusiller. Il est temps enfin de faire un exemple de ces prêtres, et tout est permis au premier moment de la rentrée. Que cela soit fait vingt-quatre heures après la réception de ma lettre, c'est un exemple utile. » Dans une autre lettre du 28 mai, on lit ce qui suit : « Il y a des individus de Padoue qui se sont mal comportés; rendez-m'en compte pour que j'en fasse un exemple éclatant... S'il y a quelque grande famille qui se soit mal comportée, je veux la détruire de fond en comble, père, frères, cousins, pour qu'elle serve d'exemple dans les annales de Padoue. »

Eugène était peu disposé à entrer dans ces voies de terreur. Il se garda bien pourtant de parler à son redoutable maître le langage de la clémence; il lui promit dans sa réponse de traiter sans miséricorde les véritables coupables. Il affirma qu'il n'aurait pas attendu ses ordres par rapport à l'archevêque d'Udine, s'il eût été aussi coupable qu'on l'avait dit dans les premiers momens; mais il expliqua que si ce prélat, cédant aux instances des Autrichiens, avait consenti à célébrer par un *Te Deum* leur entrée dans sa ville épiscopale, c'était uniquement de sa part un acte de faiblesse dont il l'avait sévèrement réprimandé. Il parla de lui comme d'un bon prêtre et d'un sujet fidèle; il dit que dans ce qui venait de se passer il avait vu des hommes faibles et peureux, mais bien peu de traîtres, et aucun parmi les propriétaires et les hommes aisés; il ajouta qu'il avait fait arrêter à Padoue, à Udine, à Venise, à Trévise, un certain nombre de personnes compromises, qu'il les ferait examiner avec attention, que les coupables seraient traités sans miséricorde, mais qu'il fallait se défier des dénonciations de beaucoup d'Italiens, qui, si on n'y prenait garde, exerceraient des vengeances personnelles en se donnant l'air de servir la chose publique.

Bientôt après le vice-roi, poursuivant l'archiduc Jean, pénétra en Hongrie, gagna sur lui, le 14 juin 1809, la bataille de Raab, et prit une part glorieuse à la victoire de Wagram, qui en juillet termina la guerre. Pendant toute cette campagne, et en général dans toutes celles où il a commandé, le prince Eugène mit un soin particulier à maintenir dans son armée une stricte discipline, et à préserver autant que possible des maux de la guerre les populations dont il occupait le territoire. Pour y parvenir, il ne reculait pas devant la nécessité de faire des exemples sévères. Le même esprit de justice le portait à soigner avec une vive sollicitude les intérêts des soldats, à

Digitized by Google

dénoncer à l'empereur les torts d'une administration peu paternelle, qui, en ne leur payant pas exactement leur solde et leurs gratifications, tendait, disait-il, à les dégoûter de leur profession. Pour remédier à ces abus, il proposait d'en rendre les généraux responsables.

La guerre terminée, le vice-roi fut chargé de réprimer l'insurrection du Tyrol, qui, enlevé quatre ans auparavant à l'Autriche pour être réuni à la Bavière et regrettant son ancien souverain, s'était soulevé contre ses nouveaux maîtres. Il eut l'honneur d'encourir le mécontentement de l'empereur et même celui du cabinet de Munich par les ménagemens qu'il porta dans l'accomplissement de cette pénible mission, par ses efforts pour y réussir à l'aide des moyens de clémence plutôt que par la force et la rigueur. Napoléon, avec les emportemens de langage qui lui devenaient de plus en plus habituels, écrivait que les *Tyroliens étaient une infâme engeance capable de toutes les horreurs*, ce qui signifiait simplement qu'ils avaient l'audace de lui résister. Il y eut plusieurs exécutions capitales. L'héroïque chef de l'insurrection, Hofer, fut fusillé à Mantoue sur l'ordre formel de Napoléon. Eugène avait essayé de lui sauver la vie en l'engageant à désavouer certaines proclamations, mais il avait refusé de se prêter à ce mensonge. Dans la Carniole, dans l'Istrie, séparées aussi de l'Autriche pour agrandir le royaume d'Italie, des mouvemens analogues avaient éclaté, et là aussi le sang coula sur l'échafaud. Telle est la terrible nécessité des guerres de conquête, elle oblige le conquérant à traiter et à punir comme des rebelles et des traîtres des hommes coupables seulement de patriotisme et de dévouement à leur prince. Peut-être est-ce là le plus grand crime de ces sortes de guerres.

La campagne d'Austerlitz, à laquelle le vice-roi, on le sait, n'avait pris aucune part, avait singulièrement agrandi sa position, puisqu'un de ses résultats avait été de lui faire épouser une princesse de Bavière et de lui assurer l'hérédité de la couronne d'Italie pour le cas où l'empereur viendrait à mourir sans enfans. Par un bizarre contraste, la campagne de 1809, dans laquelle Eugène s'était distingué, amoindrit ses chances d'avenir. Le mariage de Napoléon avec une archiduchesse d'Autriche, que le cabinet de Vienne accepta et rechercha même pour conjurer les conséquences les plus dangereuses de sa défaite, n'eut pas seulement pour effet de faire descendre du trône la mère du vice-roi; la naissance du roi de Rome lui enleva à lui-même la chance de régner un jour en Italie, et il n'en fut que bien incomplétement dédommagé par l'assurance de l'hérédité du grand-duché de Francfort. On ne l'avait initié qu'assez tard au projet qui devait changer si gravement le sort de sa mère, et l'ordre qu'il reçut alors de se rendre à Paris n'était accompagné d'aucune explication. L'empereur voulait se servir de son entremise pour décider Joséphine

Digitized by Google

à se prêter de bonne grâce au grand sacrifice qu'on lui demandait. Comprenant l'inutilité de toute résistance, le vice-roi contribua en effet à lui inspirer la résignation nécessaire, et ce fut en sa présence que les deux époux se mirent enfin d'accord pour leur séparation. L'empereur voulut aussi qu'Eugène, en sa qualité d'archichancelier d'état, allât prêter serment dans le sein du sénat et y prît place pour la première fois le jour où l'on notifiait à cette assemblée la dissolution du mariage de sa mère. Une telle exigence avait quelque chose de cruel; mais Napoléon tenait sans doute à prouver que sa volonté était acceptée pleinement et sans arrière-pensée par ceux même dont elle blessait les sentimens et les intérêts, et tout devait céder devant une pareille considération.

L'Italie était agitée et mécontente. L'espérance de former un jour un royaume indépendant lui avait longtemps fait supporter avec patience les charges pesantes, les mesures oppressives dont Napoléon l'accablait pour en faire un des instrumens de ses projets ambitieux; mais cette espérance s'était beaucoup affaiblie, surtout depuis que le prince Eugène se trouvait désigné comme héritier d'un autre état. On craignait même que l'autonomie apparente du royaume ne disparût complétement, et qu'il ne fût formellement réuni à l'empire français, comme l'étaient déjà le Piémont, la Toscane et les états de l'église. Plus d'un indice semblait justifier cette inquiétude. Le sénat, substitué au corps législatif, qu'on avait cessé de réunir, votait chaque jour des lois qui avaient pour effet de rendre la législation italienne identique à celle de la France. Le code civil, le code de procédure civile, le code d'instruction criminelle, à peine établis à Paris, étaient ainsi transportés à Milan. Les mesures de l'administration avaient le même caractère. Le régime des douanes était combiné tout entier, je ne dirai pas dans l'intérêt de la France, mais d'après le système que l'on croyait alors conforme à cet intérêt. Vainement le vice-roi s'enhardissait parfois à représenter que ce régime ruinait l'Italie et qu'il y excitait de grands mécontentemens.

« Mon principe, lui répondait l'empereur, c'est la France avant tout... Ce serait mal voir que de ne pas reconnaître que l'Italie n'est indépendante que par la France, que cette indépendance est le prix de son sang, de ses victoires, et que l'Italie ne doit pas en abuser, qu'il serait surtout fort déraisonnable d'aller calculer si la France obtient ou non quelques avantages commerciaux... J'entends mieux que personne la politique de l'Italie. Il faut que l'Italie ne fasse pas de calculs séparés de la prospérité de la France; elle doit confondre ses intérêts avec les siens; il faut surtout qu'elle se garde bien de donner à la France un intérêt à la réunion, car si la France y avait intérêt, qui pourrait l'empêcher? Prenez donc aussi pour devise : la France avant tout. Si je perdais une grande bataille, un million, deux millions d'hommes de ma vieille France accourraient sous mes drapeaux, toutes

Digitized by Google

les bourses m'y seraient ouvertes, et mon royaume d'Italie lâcherait pied... Il faut que les douanes d'Italie soient mises sur le pied de celles de France; sans cela, je ne vous cache pas que je réunirais le royaume d'Italie. La seule considération des douanes m'a obligé à réunir la Hollande. »

Quelque temps après, Napoléon disait au vice-roi que les Hollandais étaient très satisfaits de cette réunion, qu'il n'avait vu nulle part d'aussi bons sentimens, et que son attente avait été agréablement surpassée. Deux ans ne devaient point s'écouler avant qu'une cruelle expérience ne lui démontrât son erreur. Était-elle sincère?

La conscription n'était pas le moindre grief d'une population alors complétement étrangère aux habitudes militaires. Le royaume d'Italie compta, en quatre ans, vingt-deux mille conscrits réfractaires et dix-huit mille déserteurs. Le vice-roi représentait l'impossibilité d'appliquer en toute rigueur à quarante mille individus les peines terribles qui frappaient ce genre de délit.

Les affaires religieuses contribuaient aussi à entretenir dans les esprits le mécontentement et l'agitation. Napoléon avait espéré tout terminer en dépouillant le pape de sa puissance temporelle, en le transférant de prison en prison, et il voyait avec étonnement que la résistance du clergé n'était pas domptée, que, vaincue en apparence sur certains points, elle renaissait aussitôt sur d'autres. Il voulait absolument en finir, et lorsqu'il se croyait près d'atteindre le but, il trouvait que tout était à recommencer. Il se figurait apercevoir partout des intrigues de moines. « Mon intention, disait-il, n'est pas de me laisser insulter par cette vermine. »

On touchait cependant à une nouvelle guerre, à celle qui devait clore enfin le grand drame commencé vingt ans auparavant. Napoléon se disposait à envahir la Russie, la seule des puissances du continent qui n'eût pas encore tout à fait subi son joug. La campagne de 1812 allait commencer. L'empereur, rassemblant toutes ses forces pour cette grande entreprise qui devait couronner toutes les autres, n'ayant cette fois rien à craindre pour l'Italie, puisque l'Autriche était son alliée, voulut que l'armée italienne prît part, sous les ordres du vice-roi, à la lutte qui allait s'engager à l'autre extrémité de l'Europe. Eugène en ressentit une vive joie. Il ne paraît pas avoir été du nombre de ceux qui, à l'approche de cette lutte, éprouvèrent de sinistres pressentimens. Il doutait que les Russes osassent l'engager, il pensait qu'ils céderaient au dernier moment; en cas de guerre, la victoire, et une prompte victoire, lui semblait certaine. Il se félicitait d'être appelé à en partager l'honneur, et il comptait bien qu'avant l'hiver il pourrait être de retour en Italie. Sa seule inquiétude, c'était que l'empereur, vainqueur des Russes et profitant de ses succès pour rétablir le royaume de Pologne, ne voulût le faire monter sur ce nouveau trône. Aussi éprouva-t-il un véritable soulagement lorsqu'il

Digitized by Google

crut savoir que la couronne polonaise était destinée au roi de Westphalie, Jérôme. « Je prie le ciel, qui nous a si bien placés, écrivait-il à la vice-reine, de nous laisser ainsi toute notre vie. »

La partie de la correspondance du prince Eugène avec l'empereur qui se rapporte à la campagne de 1812 manque presque en entier. Elle aura sans doute péri dans la retraite. Je trouve cependant, sur cette époque, une lettre de Napoléon qui me paraît mériter d'être citée, parce qu'elle réfute une assertion souvent répétée par ses panégyristes. A les en croire, il se serait refusé à toute tentative pour soulever les serfs de Russie, par crainte des excès auxquels ils auraient pu se porter; de la part d'un conquérant, un tel scrupule aurait été rare et méritoire. Malheureusement nous voyons que, le 5 août 1812, Napoléon, répondant au vice-roi, qui lui avait parlé de quelques mouvemens parmi les paysans sans lui dire s'ils avaient eu lieu en Russie ou en Lithuanie, lui écrivait : « Si cette révolte de paysans avait lieu dans l'ancienne Russie, cela pourrait être considéré comme une chose très avantageuse, et dont nous tirerions bon parti... Faites-moi connaître quelle espèce de décret ou de proclamation on pourrait faire pour exciter la révolte des paysans dans la Russie et se les rallier. »

On sait quelle part active et glorieuse prit le prince Eugène aux nombreux faits d'armes de cette expédition. Autant qu'on peut en juger par sa correspondance avec la vice-reine, ses illusions sur l'heureuse issue de la guerre se prolongèrent beaucoup. A Moscou, après l'incendie, il s'étonnait de la barbarie des Russes, qui n'avaient pas reculé devant la pensée de ruiner trois cent mille habitans et les six cents plus grands seigneurs du pays, le tout pour enlever quelques ressources aux troupes françaises en farines, en vins, en draps et en souliers. Quelques jours après, le 21 septembre, envoyant de Moscou même des étrennes à sa femme, il s'excusait de s'y prendre si longtemps d'avance, alors qu'il était encore possible que tout fût fini et qu'il pût la rejoindre avant le 1er janvier.

Pendant les affreux désastres de la retraite, la correspondance d'Eugène avec la vice-reine continua avec autant d'activité et de régularité que le permettait la difficulté des communications. De peur de l'effrayer, ce ne fut que peu à peu, et encore d'une manière incomplète, qu'il lui fit connaître l'étendue des pertes de l'armée, ses privations, ses souffrances de tout genre, celles qu'il avait lui-même à subir. On sent, en lisant ces lettres, qu'il est profondément triste, quelque effort qu'il fasse de temps en temps et un peu lourdement pour plaisanter, mais il n'est pas abattu : « Nous avons souffert, dit-il; mais c'est justement dans ces circonstances difficiles qu'on juge les hommes. »

Napoléon ayant quitté l'armée au mois de décembre et Murat au

Digitized by Google

mois de janvier, le vice-roi se trouva chargé du commandement en chef des débris qui, échappés de la Russie, durent se replier à travers la Prusse et la Pologne sur l'Oder, puis sur l'Elbe, enfin sur le Mein. La position était terrible. Avec une poignée d'hommes désorganisés, épuisés, découragés, que les renforts successivement envoyés de France purent à peine porter, au bout de quatre mois, à la force de cinquante mille combattans, sans cavalerie, sans matériel, abandonné ou mal secondé par des généraux qui, sans en excepter les plus héroïques, avaient presque tous perdu la tête, poursuivi par un ennemi supérieur en nombre et victorieux, en butte au mauvais vouloir des populations allemandes, dont les ressentimens longtemps comprimés éclataient à l'aspect de nos désastres, menacé et bientôt attaqué par les Prussiens, ne pouvant plus compter sur l'appui de l'Autriche, prévoyant sa prochaine défection et obligé de calculer tous ses mouvemens d'après cette prévision, le prince Eugène fit preuve, dans ces circonstances presque désespérées, d'un calme, d'une présence d'esprit, d'une égalité de courage, d'un dévouement à ses devoirs, qui sont peut-être son plus beau titre à l'estime et, je le dirai cette fois, à l'admiration publique. Il y eut, pendant ces quatre mois, peu de faits d'armes proprement dits; on n'était guère en état de combattre. Tout ce qu'on pouvait se proposer, c'était de ne céder le terrain que le plus lentement possible, d'occuper l'une après l'autre toutes les lignes de défense dans lesquelles, sans courir le risque d'être tourné, on était en mesure de retarder la marche de l'ennemi ou de contenir les populations hostiles, et de ménager ainsi à l'empereur le temps nécessaire pour créer une autre armée et venir reprendre l'offensive. Il fallait cependant recomposer les régimens et les corps à peu près dissous en y incorporant les nouvelles recrues, et en leur donnant une organisation appropriée aux conjonctures dans lesquelles on se trouvait.

Ce qui rendait cette tâche plus difficile et plus pénible encore, c'étaient les illusions que Napoléon continuait à se faire sur la situation et qui le portaient sans cesse à envoyer au vice-roi des ordres inexécutables, à blâmer des mesures dont il n'aurait pu contester la nécessité, s'il eût voulu se rendre compte de cette situation. On eût dit que, de retour à Paris, il avait oublié l'état dans lequel il avait laissé l'armée, et qui d'ailleurs s'était fort aggravé depuis son départ. Cherchait-il à se dissimuler à lui-même une vérité trop pénible et qui humiliait son orgueil, ou bien, par une méthode qui lui était devenue familière depuis qu'il avait quitté les voies de la politique pratique et sensée pour se jeter dans le monde des chimères, espérait-il exalter le courage et doubler les forces de ses lieutenans en les trompant par des exagérations mensongères? Ce qui est certain, c'est que sa correspondance avec le prince Eugène pendant

Digitized by Google

les premiers mois de l'année 1813 a toute l'extravagance d'un rêve. A peine échappé des déserts de la Russie, il pense à recommencer l'expédition insensée où il a failli périr. Il compte rentrer en campagne au mois de mai, et après avoir dégagé les places de Dantzig et de Thorn, bloquées en ce moment par les Russes, après avoir rétabli ainsi les communications, et mis, s'il le faut, garnison dans Kœnigsberg, peut-être renverra-t-il à une autre campagne les opérations ultérieures, mais peut-être aussi, vers le 15 août, passera-t-il le Niémen. C'est le moment le plus favorable, celui où la récolte est faite, où les fourrages sont mûrs, et deux mois et demi suffisent pour se porter sur Witepsk et le Borysthène, ou pour toute autre entreprise. Ainsi parle Napoléon à la fin de janvier 1813. Le 5 mars, il exprime encore la plus entière confiance d'être en état, au mois de mai, de rejeter les Russes au-delà du Niémen. Il veut croire l'armée russe réduite à un tel affaiblissement, qu'elle n'est plus en état de rien tenter. Il ne semble pas avoir la moindre inquiétude sur les intentions de l'Autriche et de la Prusse. A l'en croire, l'Autriche, en supposant même qu'elle n'intervienne pas dans la lutte comme partie principale en faveur de la France, élèvera à soixante mille hommes la force du contingent qu'elle a jusqu'alors opposé à l'ennemi; elle paralysera ainsi un nombre égal de Russes, et, lorsque la campagne active sera ouverte, secondera les opérations de la grande armée française en s'emparant de la Volhynie. Quant à la Prusse, malgré la défection alors accomplie du général Yorck, malgré tant d'autres indices, Napoléon se tient tellement certain de sa persistance dans l'alliance onéreuse qu'il lui a imposée, il s'est tellement habitué à la traiter sans ménagement, qu'en ce moment même il veut disposer d'elle comme il aurait à peine pu le faire si le roi Frédéric-Guillaume eût été son vassal. Il ordonne au vice-roi, comme la chose du monde la plus simple, de réunir les troupes prussiennes aux troupes bavaroises sous le commandement du maréchal Gouvion Saint-Cyr; puis, lorsque ces troupes commencent enfin à lui devenir suspectes, il recommande d'en empêcher le recrutement. De même qu'il atténue dans ses calculs les forces de l'ennemi, il exagère d'une manière vraiment fantastique les ressources dont le vice-roi peut disposer. Aussi lui reproche-t-il avec amertume de céder sans cesse du terrain, de n'avoir pas su défendre Posen, puis d'avoir évacué Berlin sans nécessité, et il lui enjoint de reprendre l'offensive pour occuper de nouveau cette capitale. Il l'accuse de céder à une terreur panique. Il trouve ridicule que le maréchal Davoust ait abandonné la défense de l'Elbe devant quelques partisans. Dans sa colère, il veut qu'on fusille un officier de la garde qui, se croyant hors d'état de défendre un poste qu'on lui a confié, s'en est retiré à l'approche des Russes.

Digitized by Google

A ces reproches si mal fondés, à ces suppositions si inexactes dans lesquelles s'égare un grand génie fourvoyé, le vice-roi répond avec la supériorité du bon sens s'appuyant sur des faits positifs, sur des calculs précis. Le mécontentement de l'empereur l'afflige, mais ne le déconcerte plus, comme dans les premiers temps. Il demande à être remplacé dans le commandement, si on n'est pas satisfait de lui. Alors Napoléon lui écrit que les observations qu'il lui a faites ne tendent qu'au bien du service, et qu'il aurait tort de les interpréter autrement. Eugène cependant s'efforce, sans beaucoup de succès, de faire voir à l'empereur toute la vérité. Il démontre à merveille que les instructions qui lui sont envoyées pour la réorganisation de l'armée ne sont point en rapport avec la situation, qu'on ne se fait pas à Paris une juste idée de l'extrême faiblesse à laquelle les corps sont réduits, du découragement dans lequel ils sont tombés, du petit nombre de généraux et d'officiers restés à leur poste, de leur *démoralisation*. Recevant l'ordre de fondre ces tristes débris avec les excellentes troupes qu'on a tirées d'Espagne pour les renforcer, il représente que, par un tel amalgame, l'on risquerait d'introduire dans ces dernières un principe de dissolution. Lorsque l'empereur veut croire encore à la fidélité de la Prusse, dont le roi Frédéric-Guillaume, moins résolu que son peuple, vient de lui faire porter l'assurance par un envoyé spécial, le vice-roi, pour détruire cette dangereuse illusion, lui peint les dispositions hostiles de la population contre la France. Il lui apprend que le général Bulow, commandant le corps prussien mis, pendant la dernière campagne, à la disposition de l'empereur, déclare n'avoir plus d'ordres à recevoir que de son souverain, qu'il donne des bals où il reçoit des généraux russes, qu'il est sans cesse en conférence avec eux, et que déjà les Cosaques viennent, sans rencontrer d'obstacles, faire des logemens dans les lieux occupés par les bataillons prussiens.

Ceci se passait avant la déclaration de guerre du cabinet de Berlin. L'Autriche n'en était pas là encore; mais déjà le vice-roi avait appris, par le rapport d'un aide-de-camp envoyé au quartier-général du prince Schwarzenberg, que les Autrichiens n'étaient rien moins que disposés à continuer de se battre pour nous, que ce général avait reçu l'ordre de ne pas compromettre ses troupes, qu'il s'y conformait scrupuleusement, et qu'aux avant-postes les soldats buvaient continuellement avec les soldats russes.

La franchise avec laquelle le prince Eugène faisait entendre à l'empereur des vérités désagréables était d'autant plus méritoire que, tout en voyant le mal et le danger, il ne perdait pas courage, et que son zèle grandissait avec le péril. A sa femme, qui témoignait le désir de le revoir à Milan, il écrivait que ce n'était pas le moment de demander un congé à l'empereur, alors que tant de gens l'abandon-

Digitized by Google

naient et qu'il était en proie à de si cruels soucis, et il ajoutait que c'était surtout dans les occasions pénibles et difficiles qu'on devait montrer du dévouement, du courage et de la résignation.

On était ainsi arrivé à la fin d'avril 1813. Napoléon, accourant de France avec une armée de conscrits qu'il avait formée en quatre mois, et y joignant les forces déjà réunies sous les ordres du prince Eugène, commença cette campagne qui, pour un moment, devait lui rendre presque tout son prestige. A Lutzen, à Bautzen, à Würtchen, il battit les armées russe et prussienne réunies, et, bien qu'il n'eût pu avec des soldats novices, et presque sans cavalerie, tirer de ses victoires les résultats décisifs qu'il en tirait jadis, quelques semaines lui suffirent pour reconquérir la Thuringe et la Saxe, envahir la Silésie, reprendre Hambourg, se mettre en état de menacer Berlin. Suivant toute apparence, il serait encore sorti triomphant de cette lutte, si l'Autriche ne se fût hâtée d'intervenir d'abord à titre de médiatrice, puis, après la rupture du congrès de Prague, en déclarant la guerre à Napoléon, qui n'avait pas accepté les conditions de paix proposées par elle.

Aussitôt après la bataille de Lutzen, l'empereur avait chargé le prince Eugène d'aller prendre le commandement des forces de l'Italie et de l'Illyrie et de former sur l'Adige un corps d'observation. Décidé dès lors à repousser les offres du cabinet de Vienne, qui cependant lui laissaient encore une immense puissance, mais dont l'acceptation aurait humilié son orgueil, il avait compris qu'il fallait se mettre en défense contre ce nouvel ennemi. La présence du prince Eugène était donc nécessaire pour couvrir l'Italie. En se séparant de son père adoptif et bien que l'horizon fût déjà fort assombri, le vice-roi était loin de penser qu'ils ne dussent plus se revoir. Il croyait la paix prochaine, parce qu'il la désirait vivement, parce qu'il n'avait pas les passions qui la faisaient repousser par Napoléon. Comme bien d'autres, il essayait de se persuader que les victoires récentes de l'empereur, en désintéressant son amour-propre et en donnant à réfléchir aux ennemis, faciliteraient un accommodement. En passant par Munich, il vit le roi son beau-père, et il écrivit à l'empereur que les dispositions de ce prince étaient excellentes, qu'on pouvait compter sur lui. Le roi de Bavière était sans doute de bonne foi en l'autorisant à s'exprimer ainsi, mais les circonstances devaient bientôt l'entraîner dans un autre sens.

Les lettres que le vice-roi reçut de Napoléon dans le courant des mois de juin et de juillet et au commencement d'août détruisirent bientôt ses espérances de paix. Le cabinet de Vienne, à cette époque, conservait encore sa position de médiateur. Le 1er juin, Napoléon écrivait : « ... La maison d'Autriche paraît fort exigeante. Il faut s'attendre à la guerre avec elle... Faites comme si vous deviez

Digitized by Google

être attaqué à la fin de juin... » Le 28 du même mois, il s'exprimait ainsi : « ... Nous allons voir si le congrès peut se réunir à Prague ; mais toutes les probabilités paraissent à la guerre. » Le 1er juillet, parlant des préparatifs militaires de l'Autriche et s'abandonnant aux vaines illusions qui, à la veille de la levée en masse de la Prusse, lui avaient fait croire que le roi Frédéric-Guillaume ne pourrait pas disposer de plus de vingt-cinq mille hommes, il donnait pour certain que la cour de Vienne, avec tous les efforts imaginables, n'était pas en état de tenir sur pied plus de cent mille hommes répartis en trois corps pour faire face à la fois du côté de la Saxe, de la Bavière et de l'Italie. Il est difficile de concevoir sur quelles bases était fondé cet étrange calcul. Napoléon avait-il donc oublié qu'en 1809 l'Autriche lui avait opposé plus de cinq cent mille combattans, et que les pertes territoriales qu'elle avait faites depuis cette époque n'atteignaient pas les sources vitales de sa puissance ?

Le 28 juillet, il fit savoir au vice-roi que les hostilités ne commenceraient pas avant le 16 ou le 17 août. Le 9 août enfin, il lui apprit que le congrès allait très mal, que probablement l'armistice serait dénoncé le 10 par les alliés, et que la déclaration de guerre de l'Autriche nous serait alors notifiée. C'est exactement ce qui arriva. On voit que Napoléon ne fut point surpris, comme on l'a quelquefois supposé, par une confiance exagérée dans le bon vouloir de l'Autriche, qu'il ne se méprenait pas sur les conséquences de son refus d'accéder aux propositions de M. de Metternich, et qu'il courait, en pleine connaissance de cause, toutes les chances de la rupture.

La reprise des hostilités fut suivie presque immédiatement d'une de ses plus éclatantes victoires, la bataille de Dresde, après laquelle il put pendant quelques instans se croire de nouveau le maître de l'Europe. Le prince Eugène, en l'apprenant, se persuada encore une fois que la paix était prochaine; mais déjà de graves et nombreux échecs éprouvés par les lieutenans de l'empereur sur les points où il ne pouvait se trouver en personne avaient plus que compensé les effets de cette victoire, et le réduisaient, dans la forte position centrale qu'il occupait en Saxe, à une impuissance d'action qui lui portait un coup mortel en détruisant son prestige. Quant à la position du vice-roi, elle n'était point facile. Pour défendre les provinces illyriennes et l'Italie, il n'avait, avec quelques divisions françaises, qu'une armée italienne toute neuve, l'ancienne ayant péri presque entièrement en Russie, une armée composée de jeunes gens de dix-huit à vingt-ans à qui un mois ou six semaines passés dans les dépôts n'avaient pu donner l'instruction et les habitudes militaires, et qui n'avaient pas même la force physique nécessaire pour supporter les fatigues de la guerre. Les maladies, développées par une saison exceptionnellement rigoureuse, ne tardèrent pas à éclaircir les rangs.

Digitized by Google

Les désertions se multiplièrent parmi les soldats dalmates et italiens et même parmi les Piémontais, les Génois, les Toscans, que l'on voulait considérer comme Français, parce que le Piémont, Gênes et la Toscane faisaient alors partie, non pas du royaume d'Italie, mais du grand empire. Dès les premiers jours d'octobre, le vice-roi n'avait plus à sa disposition que trente mille baïonnettes, deux mille chevaux et deux mille artilleurs. Cependant le duc de Feltre, ministre de la guerre, qui correspondait de Paris avec lui, affectait, à la manière de l'empereur, de lui croire des forces beaucoup plus considérables et lui donnait des directions en conséquence; mais ces calculs erronés et les exigences déraisonnables dont ils étaient la base n'avaient d'autre effet que de troubler et de remplir d'amertume l'esprit du vice-roi.

Les hostilités étaient à peine commencées qu'une insurrection éclatait en faveur de l'Autriche dans les provinces illyriennes. Les troupes croates passaient en masse à l'ennemi, et le vice-roi se voyait forcé d'abandonner sa première ligne de défense pour se replier sur celle de l'Isonzo, qu'il ne devait pas garder longtemps. Les événemens se précipitaient. A mesure que l'étoile de Napoléon pâlissait, la défection gagnait ceux de ses alliés qui lui étaient jusqu'alors restés fidèles, et qui maintenant craignaient de se perdre avec lui. Le 8 octobre, le roi de Bavière se décidait à entrer dans la coalition formée contre l'empire français. Le jour même, il écrivit à son gendre, le vice-roi, pour l'informer du parti qu'il venait de prendre et auquel il avait été contraint, disait-il, par l'abandon où la France l'avait laissé. La lettre se terminait par une insinuation sur la possibilité d'un armistice entre le royaume d'Italie et l'Autriche moyennant la retraite des Italiens en-deçà du Tagliamento, et par des assurances d'amitié et d'appui dans les circonstances qui pourraient survenir. La réponse du vice-roi, datée du 15, de Gradisca, est très noble. « .... Vous me connaissez assez, dit-il, pour être convaincu que, dans cette pénible circonstance, je ne m'écarterai pas un instant de la ligne de l'honneur et de mes devoirs... C'est en me conduisant ainsi que je suis certain de trouver toujours en vous pour moi, pour votre chère Auguste, pour vos petits-enfans, un père et un ami... Si la fortune m'est à l'avenir aussi contraire qu'elle m'a été favorable jusqu'à présent, je regretterai toute ma vie qu'Auguste et ses enfans n'aient pas reçu de moi tout le bonheur que j'aurais voulu leur assurer; mais ma conscience sera pure, je laisserai pour héritage à mes enfans ma mémoire sans tache. Je ne sais pas, mon bon père, ce que votre nouvelle position vous rendra possible... N'oubliez pas votre fille et vos petits-enfans. » Le vice-roi disait ensuite qu'il était disposé à s'entendre avec les Autrichiens sur les bases d'un arrangement qui aurait fait de l'Isonzo

Digitized by Google

la ligne de séparation entre les deux armées; mais ces bases ne furent pas acceptées.

La vice-reine, informée de ce qui se passait, écrivit à son mari une lettre touchante, dans laquelle, tout en laissant voir ce qu'il lui en coûtait de rompre avec sa famille, avec son pays, elle promettait d'oublier qu'elle était Bavaroise, l'encourageait à faire son devoir, et lui exprimait la ferme espérance que, quel que fût leur avenir, ils trouveraient encore ensemble le bonheur, fût-ce dans une chaumière. Elle écrivit aussi à son père pour prendre congé de lui, et, après lui avoir rappelé, par une allusion délicate, qu'il lui avait jadis demandé, comme une preuve de dévouement, d'épouser le vice-roi, « c'est pour mes enfans, lui dit-elle, que je réclame vos bontés; ce sont les enfans de votre Auguste, que vous paraissiez aimer autrefois; vous vous trouverez dans la situation de demander un sort pour eux... Voilà la dernière lettre que vous recevrez de moi... »

Eugène, toujours un peu enclin à l'optimisme, se flattait de l'espoir que la défection de la Bavière disposerait enfin l'empereur à la paix, et qu'une victoire dont il ne voulait pas douter la lui rendrait plus facile. Il apprit bientôt que la défaite de Leipzig avait rejeté Napoléon, avec les débris de son armée, dans les limites de l'ancienne France. La vice-reine écrivit alors à l'empereur une lettre où l'on retrouve toute la générosité de ses sentimens. « Je croirais, lui disait-elle, manquer à mon devoir, si dans cette circonstance je ne renouvelais à votre majesté l'assurance de mon tendre attachement. Croyez que rien au monde ne me fera oublier mon devoir, et que vous pouvez compter sur mon entier dévouement, comme sur celui d'Eugène. Il défendra le royaume jusqu'au dernier moment; de mon côté, je tâcherai de ranimer les esprits faibles... »

Les alliés, étonnés de leur victoire, n'osant en comprendre toute la portée et hésitant encore à passer le Rhin, s'efforçaient de détacher de Napoléon ses derniers défenseurs. Déjà Murat était plus qu'ébranlé dans sa fidélité à l'alliance de la France. On voulut essayer de séduire aussi le vice-roi. Le roi de Bavière fut prié de faire auprès de lui les démarches nécessaires. Sans dissimuler à ceux qui lui donnaient cette commission le peu d'espérance qu'il fondait sur les chances d'une pareille tentative, il consentit à s'y prêter. Il chargea un de ses aides-de-camp, le prince de La Tour et Taxis, de se rendre, déguisé en parlementaire autrichien, auprès du prince Eugène, de lui remettre une lettre dans laquelle le roi lui transmettait les propositions de la coalition et d'en discuter avec lui le contenu. Ces propositions consistaient dans l'offre d'être reconnu roi d'Italie à la condition de séparer sa cause de celle de l'empereur. Eugène refusa. Aux instances de l'envoyé bavarois, qui alléguait les circonstances et l'intérêt politique, il opposa la sainteté du serment

Digitized by Google

et les liens de reconnaissance qui l'attachaient à Napoléon. Comme le prince de La Tour et Taxis essayait de l'émouvoir en lui parlant de ses enfans : « J'ignore, lui dit-il, si mon fils est destiné à porter un jour la couronne de fer; mais en tout cas il ne doit y arriver que par la bonne voie... On ne peut nier que l'astre de l'empereur commence à pâlir, mais c'est une raison de plus pour ceux qui ont reçu de ses bienfaits de lui rester fidèles. » L'officier bavarois lui ayant donné à entendre que Murat paraissait disposé à traiter avec les alliés, en sorte que le vice-roi était menacé de voir bientôt un nouvel ennemi déboucher sur son flanc droit : « J'aime à croire, reprit Eugène, que vous vous trompez; si toutefois il en était ainsi, je serais certainement le dernier à approuver la conduite du roi de Naples. Encore la situation ne serait-elle pas exactement la même : lui est souverain; moi, je ne suis ici que le lieutenant de l'empereur. » Le prince de La Tour et Taxis ayant fini par lui demander s'il ne pourrait pas trouver quelque moyen de concilier ses intérêts avec ceux de l'empereur des Français, il répondit que tout ce qu'il pourrait admettre, ce serait un armistice de deux mois sur la ligne de l'Adige. L'envoyé bavarois parut croire que les alliés s'y prêteraient facilement; mais ceux-ci déclarèrent ne vouloir l'accepter qu'autant que le vice-roi entrerait en négociations avec eux pour abandonner la France. Cette déclaration mit fin à tous les pourparlers. Eugène était indigné. « En quel temps vivons-nous? écrivait-il à sa femme, et comme on dégrade l'éclat du trône en exigeant pour y monter lâcheté, ingratitude et trahison! Va, je ne serai jamais roi! » Le bon roi de Bavière parut presque satisfait de n'avoir pas réussi dans sa tentative d'embauchage. « Je le leur avais bien dit! » s'écria-t-il lorsque son envoyé lui en eut fait connaître le résultat; puis il écrivit à sa fille : « Embrassez Eugène de ma part, et dites-lui que je le reconnais à tout ce qu'il fait et dit. Il n'existe pas deux hommes comme lui. Vous devez être bien fière d'avoir un tel mari! »

En faisant connaître à l'empereur ce qui venait de se passer, le vice-roi lui expliqua que, s'il avait proposé un armistice, c'était à cause de l'état alarmant de l'Italie, de la mauvaise direction imprimée à l'esprit public, et parce qu'il y avait tout avantage à gagner le temps nécessaire pour organiser des renforts. Déjà il avait dû se replier, d'abord sur le Tagliamento, puis sur l'Adige. Napoléon en témoigna quelque mécontentement. De retour à Paris, où il s'efforçait de tirer de la France épuisée une nouvelle armée pour repousser la coalition, il ne se résignait pourtant pas encore à renoncer à l'Italie. Il essayait de soutenir le courage de son fidèle lieutenant par des promesses de renforts. Il lui faisait dire que Murat promettait de marcher à son secours avec trente mille hommes, ajoutant que, s'il exécutait ce mouvement, l'Italie était sauvée, attendu que

Digitized by Google

l'armée autrichienne ne valait pas l'armée napolitaine, et que son infanterie surtout était absolument méprisable. De cette appréciation étrange, il tirait la conclusion que les Autrichiens ne pouvaient songer à passer l'Adige. L'empereur disait encore qu'il serait lui-même en mesure d'agir au mois de février, qu'il enverrait des détachemens au-delà des Alpes, et qu'en ce moment même il avait huit cent mille hommes en mouvement. Quelques jours après, il ne parlait plus que de six cent mille, mais il comptait porter l'armée d'Italie à cent mille combattans. N'oublions pas qu'à l'époque où Napoléon se livrait à ces exagérations monstrueuses, il était sur le point d'ouvrir cette immortelle campagne de France dans laquelle il ne put jamais, pour couvrir Paris, opposer plus de soixante mille hommes aux trois cent mille dont se composaient les deux principales armées coalisées.

Le vice-roi, instruit par l'expérience, n'ajoutait probablement qu'assez peu de foi à toutes ces assurances. C'était uniquement dans la prompte conclusion de la paix qu'il plaçait ses espérances de salut. Les propositions adressées de Francfort par les alliés à Napoléon et l'annonce de l'ouverture d'un congrès à Mannheim ranimèrent son optimisme un peu ébranlé. Le secrétaire d'état du royaume d'Italie, qui résidait à Paris auprès de l'empereur, lui rendit compte le 26 novembre d'une conversation dans laquelle Napoléon s'était exprimé ainsi qu'il suit : « Je vais enfin faire la paix, je dois renoncer au système continental, je céderai même à l'Autriche les états vénitiens; mais en revanche l'Italie recevra le Piémont, et la France rentrera dans ses limites naturelles, le Rhin, les Alpes et les Pyrénées. Le royaume d'Italie sera alors déclaré indépendant. » Cela voulait dire évidemment que le prince Eugène prendrait la couronne, et c'est en effet ce que l'empereur proposa plus tard au congrès de Châtillon. Eugène, au comble de la joie, s'empressa de mander cette bonne nouvelle à la vice-reine. « Tu vois, lui disait-il, que tout est loin d'être perdu; nous sommes à la porte du bonheur, puisqu'il est plus que permis d'espérer la paix. » Rien ne se terminait pourtant, et le vice-roi recommençait à s'alarmer. Sa correspondance porte de nombreuses traces de ces alternatives.

La politique de Murat se dessinait enfin : il s'avançait lentement vers le nord de la péninsule à travers les états de l'église et les provinces méridionales du royaume d'Italie, se donnant encore pour allié de la France et occupant à ce titre des territoires et des villes dont il comptait se faire bientôt un moyen et une base d'attaque contre les Français. Toute illusion sur ses projets était devenue impossible; mais, comme on ne voulait pas lui fournir un prétexte de rupture, on évitait toute attitude hostile envers lui; on se bornait à

Digitized by Google

prendre secrètement des mesures pour l'empêcher de s'emparer en passant des places fortes et pour rendre aussi difficiles que possible ses communications avec les Autrichiens.

Le vice-roi n'avait pas cessé de correspondre avec lui, et dans les lettres qu'il lui écrivait, il employait très habilement les argumens les plus propres à agir sur l'esprit d'un homme irrésolu, aussi faible dans le conseil que hardi sur les champs de bataille, entraîné par l'ambition, mais doutant encore si, même à ce point de vue, il suivait la meilleure voie, peu scrupuleux, mais qui néanmoins n'abandonnait pas sans quelque remords ses anciens drapeaux, ses compagnons d'armes, le chef auquel il devait sa couronne. Eugène, d'un ton de respect affectueux, le conjurait de ne rien précipiter, de ne pas prendre des résolutions irréparables au moment où des négociations allaient s'ouvrir pour la paix; il faisait appel à sa loyauté pour qu'en tout cas il l'avertît d'avance du parti auquel il se serait arrêté. Murat, dont le traité avec l'Autriche venait d'être signé, mais qui ne l'avouait pas encore, parce qu'il n'était pas ratifié, lui répondit le 21 janvier par une lettre où l'on entrevoit tout ce qui se passait dans son âme. Il commençait par y expliquer les motifs qui l'avaient empêché de passer le Pô pour venir au secours du vice-roi; c'eût été compromettre la sûreté de ses propres états, menacés tout à la fois par une grande fermentation intérieure contre le système français et par les forces anglaises et siciliennes; il prétendait que d'ailleurs les mouvemens de son armée avaient été fort utiles à la France, puisque l'inquiétude qu'ils avaient causée à l'ennemi ne lui avait pas permis jusqu'alors de passer l'Adige. Il avouait qu'un agent autrichien était venu lui proposer de concourir au rétablissement de la paix en Europe. « J'ai dû, disait-il, écouter de telles propositions faites au nom d'un grand souverain, parce qu'elles avaient un but qui est le vœu de l'humanité, et parce qu'elles m'offraient pour mon royaume une garantie d'autant plus précieuse à mes yeux que je ne recevais du côté de la France ni les informations ni les assurances que j'étais en droit d'attendre. Toutefois, il en est temps encore, si les assurances de paix dont votre altesse impériale me fait part se réalisaient,... cet événement, qui me comblerait de satisfaction, arrêterait tout l'effet des négociations dans lesquelles je suis entré... Si au contraire les événemens m'entraînaient à séparer ma cause de celle de l'empire, la France et la postérité me plaindraient de la violence que j'aurais dû faire aux sentimens les plus chers... de mon cœur; elles jugeraient que je n'ai pu céder qu'à mes devoirs envers mon peuple et mes enfans... Vous m'avez rendu justice en croyant que dans aucun cas je ne pourrais agir contre votre altesse impériale sans l'avoir prévenue...»

Digitized by Google

Le vice-roi mit beaucoup de convenance dans sa réponse à cette déclaration : « Il est donc vrai, écrivit-il à Murat, que votre majesté a jugé indispensable aux intérêts de sa couronne, non-seulement de s'allier aux ennemis de l'empereur, mais même de marcher contre ses troupes!... Je n'aurais jamais cru un tel événement possible, et j'éprouve le besoin de lui dire que j'en ressens une profonde douleur. Puisse votre majesté ne jamais regretter le parti qu'elle prend aujourd'hui!... Je me borne à dire à votre majesté que je reçois avec reconnaissance les nouvelles assurances d'amitié qu'elle me donne et que je me repose d'ailleurs entièrement sur sa parole royale qu'elle ne fera aucun mouvement qui puisse menacer l'armée de l'empereur... sans m'en avoir préalablement et à temps informé. » Murat s'empressa d'écrire de nouveau au vice-roi pour confirmer cette promesse, pour lui exprimer son désir d'une prompte paix qui lui épargnât la douleur d'en venir aux mains avec ses compatriotes, enfin pour le prier de le rappeler au souvenir de l'empereur et de lui parler de sa douleur. La lettre finissait ainsi : « Je verse des larmes en vous écrivant et je vous embrasse bien tendrement. »

Du moment qu'il n'avait plus été possible de s'abuser sur les projets du roi de Naples, le prince Eugène avait quitté la ligne de l'Adige pour se retirer sur celle du Mincio. Ce qui est remarquable dans cette campagne, qui ne fut de la part du vice-roi qu'une série de retraites, c'est la fermeté et le talent qu'il mit à les couvrir par des retours offensifs, par de glorieux faits d'armes, à leur ôter ainsi toute apparence de déroute, à se donner le droit de les présenter comme de purs mouvemens stratégiques, commandés sans doute par la nécessité, mais exécutés lentement et à loisir. Dans les nombreux engagemens qui eurent lieu, l'avantage fut constamment de son côté. La bataille du Mincio, livrée le 8 février, peut être considérée comme un de ses principaux titres de gloire, et elle jeta quelque éclat sur cette phase lugubre de notre histoire militaire, où la fortune semblait nous poursuivre avec autant d'acharnement qu'elle en avait mis naguère à accabler nos ennemis.

A tout prendre, cette époque fait le plus grand honneur au prince Eugène. La malveillance a pourtant essayé d'en faire sortir contre lui une accusation bien grave. On a prétendu qu'ayant reçu de l'empereur l'ordre de ramener en France une armée dont le concours aurait pu suffire pour assurer en Champagne la défaite de la grande armée coalisée, il s'était refusé à exécuter cet ordre dans l'espoir de se ménager à lui-même la couronne d'Italie en restant, avec les troupes qu'il commandait, sur le territoire italien; on en a conclu que, par cette désobéissance fondée sur un motif aussi égoïste, il s'était rendu moralement responsable du succès définitif de la coalition et de la chute du trône impérial. Cette accusation a été victo-

Digitized by Google

rieusement réfutée. Sans entrer dans les détails minutieux de la polémique qui s'est ouverte à ce sujet, je dois en exposer les incontestables résultats. Il n'est pas vrai, comme l'ont dit les adversaires du vice-roi, que dès le mois de décembre 1813 Napoléon lui eût donné l'ordre d'évacuer l'Italie. C'est seulement le 17 janvier suivant que l'empereur, ne pouvant plus douter de la prochaine défection de Murat, écrivit ce qui suit au prince Eugène : « Dès que vous en aurez la nouvelle officielle, il me semble important que vous gagniez les Alpes avec toute votre armée. Le cas arrivant, vous laisseriez les Italiens pour la garnison de Mantoue et autres places. » Ces instructions, énoncées dans une telle forme par un homme dont le ton était d'ordinaire si impératif et si absolu, ressemblaient à un conseil plutôt qu'à un ordre; mais ce qui est plus important à considérer, c'est que cet ordre ou ce conseil ne s'appliquait qu'à une hypothèse qui ne s'était pas encore réalisée en ce moment et qui ne devait même se réaliser qu'assez longtemps après, celle d'une rupture officielle de la part de Murat.

Eugène, ayant reçu le 24 janvier la lettre de l'empereur, lui répondit le lendemain qu'il *agirait de manière à remplir ses intentions*, mais que jusqu'à ce moment on n'était pas dans le cas qu'elles supposaient. Il ne dissimula point d'ailleurs que, les mesures qu'il avait prises lui permettant de tenir tête au moins pendant quelque temps aux Napolitains si Murat venait à prendre l'offensive, son armée serait bien aise de trouver l'occasion de donner une leçon à ceux dont la conduite inspirait tant d'indignation et de mépris. « Dans le cas, ajouta-t-il, d'un mouvement rétrograde, j'exécuterai les ordres de votre majesté quant aux places fortes et aux garnisons à y laisser; mais je ne lui cache pas que l'esprit est tel en Italie que beaucoup d'officiers, et surtout la troupe, se laissent séduire par le moyen que l'ennemi emploie en ce moment, l'*indépendance de l'Italie*. Il est fâcheux de dire, et pourtant il le faut, puisque c'est la vérité, que dès que l'armée de votre majesté aura quitté l'Italie, celle-ci sera perdue pour longtemps. Je n'envisage pas non plus sans effroi le mouvement rétrograde que je serai obligé de faire. Il est certain qu'y compris les sept mille conscrits que je viens de recevoir,... je n'ai pas douze mille hommes de l'ancienne France. Tous les hommes que j'ai reçus pour commencer la campagne étaient Toscans, Génois, Piémontais. Votre majesté doit s'attendre, même dans nos rangs, à une désertion considérable. »

Lorsque cette lettre arrivait à l'empereur, il était dans une position plus que difficile. Repoussé à Brienne par les immenses armées de de la coalition, déjà réduit à craindre pour Paris, mécontent du maréchal Augereau, qu'il avait chargé de couvrir Lyon et qui ne lui semblait pas porter dans l'accomplissement de cette tâche l'acti-

Digitized by Google

vité héroïque qui l'avait illustré à une autre époque, Napoléon pensa de nouveau à appeler à lui le prince Eugène. Le ministre de la guerre écrivit, par son ordre, au vice-roi pour lui enjoindre de se porter sur les Alpes *aussitôt que le roi de Naples aurait déclaré la guerre* à la France, et de ne laisser dans les garnisons d'Italie que les troupes italiennes. « Votre altesse impériale, disait le duc de Feltre, doit, de sa personne, venir, avec tout ce qui est Français, sur Turin et Lyon, soit par Fenestrelles, soit par le Mont-Cenis. Aussitôt qu'elle sera en Savoie, elle sera rejointe par tout ce que nous avons à Lyon. » Quelques jours après, le 17 février, le ministre écrivit de nouveau au prince Eugène pour insister sur une mesure que les circonstances, lui disait-il, rendaient de plus en plus urgente; il lui exprimait l'espérance qu'en ce moment même l'armée d'Italie avait déjà commencé à exécuter les ordres antérieurs de l'empereur, qu'elle seconderait efficacement les opérations prescrites au duc de Castiglione pour attaquer le corps autrichien de Bubna, déjà maître de Genève et des Échelles, et qu'avec cet appui le maréchal pourrait se porter à travers la Franche-Comté sur les derrières de la grande armée autrichienne, qui menaçait à la fois Paris et Orléans.

Ces dépêches ministérielles sont un témoignage curieux de la confusion qui, pendant cette crise suprême, régnait dans les conseils du gouvernement impérial. Le prince Eugène n'y est autorisé à évacuer l'Italie que dans le cas où les Napolitains déclareraient formellement la guerre à la France, et cependant on lui prescrit de prendre part, sur le territoire français, à des opérations combinées qui n'ont rien d'éventuel. Une telle contradiction le plaçait dans un grand embarras : quelque parti qu'il prît, il pouvait craindre de se voir désavoué, soit comme ayant perdu l'Italie, soit comme ayant refusé son concours pour la défense de l'empire.

Un trait non moins caractéristique de la situation, parce qu'il fait comprendre à quel point Napoléon sentait le déclin de sa puissance morale, c'est que, se défiant, à ce qu'il paraît, des dispositions du vice-roi, ou du moins croyant avoir besoin de stimuler son zèle, au lieu de lui envoyer directement un de ces ordres absolus, une de ces réprimandes foudroyantes que peu de mois auparavant il lui eût fait parvenir à la moindre apparence d'hésitation de sa part, il crut devoir recourir à l'impératrice Joséphine pour la prier d'exercer sur lui son influence maternelle. Les documens que nous avons sous les yeux ne nous font pas connaître en quels termes, dans quelle forme Napoléon réclama l'intervention de cette princesse. Nous ne pouvons nous en faire une idée que par la lettre qu'elle s'empressa d'écrire à son fils le 9 février. En voici quelques passages : « Ne perds pas un instant, mon cher Eugène; quels que soient les obstacles, redouble

Digitized by Google

d'efforts pour remplir l'ordre que l'empereur t'a donné. Il vient de m'écrire à ce sujet... Sa lettre finit par ces mots : La France avant tout! La France a besoin de tous ses enfans. Viens donc, mon cher fils; jamais ton zèle n'aura mieux servi l'empereur. Je peux t'assurer que chaque instant est précieux. » Une lettre de la reine Hortense à son frère, datée du lendemain, est plus remarquable encore. « Je t'envoie, dit-elle, la lettre de l'empereur à l'impératrice et la réponse de notre mère. Je ne comprends rien à tout cela... Ce qui prouve bien que l'empereur ne comptait pas sur toi pour venir en France, c'est que, d'après sa lettre, il dit ne t'avoir ordonné de quitter l'Italie que quand le roi de Naples lui déclarera la guerre, et cette guerre, à laquelle il devait s'attendre depuis longtemps, je parie qu'il s'est toujours fait illusion et ne l'a jamais crue possible... Tu vas te trouver dans un grand embarras... Suis ta tête, elle te fera mieux juger ce qu'il faut faire étant de près, et je suis sûre que tu suivras toujours ton cœur en faisant ce qui sera le mieux pour servir l'empereur. »

Le vice-roi avait écrit, dès le 16 février, au duc de Feltre qu'il se conformerait aux ordres dont on lui renouvelait l'expression, qu'aussitôt que Murat aurait jeté le masque, il commencerait son mouvement de retraite, qu'il l'opérerait d'ailleurs le plus lentement possible, à moins que, la présence de son armée étant jugée absolument nécessaire en France, on ne lui donnât l'ordre positif de s'y porter sans retard, mais qu'en tout cas, en rentrant en France, il ne lui serait guère possible, comme il l'avait déjà expliqué à l'empereur, d'y amener plus du tiers de cette armée, c'est-à-dire environ douze mille hommes.

Dans une lettre écrite le surlendemain à l'empereur lui-même, le prince Eugène ne dissimula point le sentiment pénible que lui faisaient éprouver des procédés qui semblaient mettre en suspicion son zèle et son obéissance. Il expliqua avec beaucoup de clarté et de logique que, l'ordre qu'il avait reçu étant subordonné à une condition non encore accomplie, il n'avait pu encore y donner suite; que cependant, par les positions qu'il avait fait prendre à ses troupes, il s'était mis en mesure de l'exécuter dès qu'il y aurait lieu; que Murat hésitait encore, et semblait par momens disposé à revenir à la cause pour laquelle il avait si longtemps combattu. Il fit voir qu'eût-il interprété autrement les intentions de l'empereur, se fût-il décidé à repasser immédiatement les Alpes, laissant dans les forteresses l'armée italienne proprement dite et très certainement abandonné par les soldats d'origine romaine, suisse, toscane et piémontaise, même par les Savoyards et les Genevois, il aurait tout au plus amené à la défense de la France dix mille combattans suivis de près par les soixante-dix mille Autrichiens du maréchal de Belle-

Digitized by Google

garde, qu'il contenait alors sur la ligne du Mincio, et très probablement aussi par l'armée napolitaine, notre retraite ne pouvant manquer de mettre fin aux hésitations de Murat. « Je suis convaincu, disait-il, que le mouvement de retraite... aurait été très funeste à nos armes... Mais si l'intention de votre majesté était que je dusse le plus promptement possible rentrer en France avec ce que j'aurais pu conserver de son armée, que n'a-t-elle daigné me l'ordonner?... Ses moindres désirs seront toujours des lois suprêmes pour moi; mais votre majesté m'a appris que, dans le métier des armes, il n'est pas permis de deviner les intentions, et qu'on doit se borner à exécuter les ordres... Il est impossible que de pareils doutes soient nés dans le cœur de votre majesté. Un dévouement aussi parfait que le mien doit avoir excité la jalousie; puisse-t-elle ne point parvenir à altérer les bontés de votre majesté pour moi! »

En écrivant à la vice-reine, Eugène donne un plus libre cours à son mécontentement. « Toutes ces contrariétés, lui disait-il, ne m'empêcheront pas de faire mon devoir; mais on éprouve bien du mal au cœur de voir qu'on est si mal récompensé... Patience, il viendra un temps où nous n'aurons à rendre compte qu'à notre conscience. » La vice-reine ressentit plus vivement encore que son mari l'injustice dont il était l'objet. Elle en écrivit à la reine Hortense dans les termes d'une extrême irritation. « Je suis dégoûtée de tout ceci, disait-elle; je perds la santé, le repos, le bonheur, et peut-il y avoir pour moi un plus grand tourment que de voir Eugène malheureux, lui que j'aime plus que la vie?... Si je succombe à tant de chagrins, ne vous en étonnez pas. » En ce moment, la vice-reine touchait au terme d'une grossesse. Une lettre qu'elle écrivit le même jour au vice-roi est d'une exaltation singulière. En voici quelques passages : « Je suis indignée, mon cher Eugène, et je ne m'étonne plus qu'on abandonne l'empereur. Peut-on être plus ingrat que ne l'est cet homme? Toi qui sacrifies tout pour lui, qui as fait des merveilles, recevoir des reproches pour récompense!... C'est clair, la famille de l'empereur et peut-être l'empereur lui-même est jaloux de toi... On ne te pardonnera jamais la réputation et l'estime dont tu jouis... Notre sort ne sera jamais fixé tant qu'il dépendra de l'empereur. Cette certitude ne doit pourtant pas nous empêcher de suivre le chemin de la vertu et de l'honneur... L'empereur m'a enfoncé un poignard dans le cœur... Si je pouvais aller avec toi en Amérique, je le ferais volontiers... Si cela continue, ma santé n'y résistera pas. » Ce qui me frappe surtout dans cette lettre, c'est que déjà la vice-reine, malgré sa générosité naturelle, éprouvait à son insu l'influence que les vicissitudes de la fortune exercent presque infailliblement sur l'esprit des faibles humains. Un an auparavant, à quelque degré qu'elle eût pu avoir à se plaindre de

Digitized by Google

l'empereur, ce n'est pas sur ce ton qu'elle eût parlé de lui, même dans les communications les plus intimes.

Le vice-roi était livré à la plus pénible anxiété. Tantôt, pour obéir à ce qui lui paraissait être, en définitive, la volonté de l'empereur, il se préparait à repasser les Alpes; tantôt, rassuré par la correspondance qu'il entretenait avec Murat, qui semblait hésiter de plus en plus à accomplir sa défection, il inclinait à rester en Italie. Une lettre que l'empereur lui écrivit le 18 février, pour le féliciter sur sa victoire du Mincio et pour lui annoncer, avec d'énormes exagérations, les brillans succès qu'il venait d'obtenir lui-même en Champagne sur les armées de Blücher et de Schwarzenberg, était conçue en termes si vagues, si contradictoires même, que, loin de mettre un terme aux incertitudes du vice-roi, elle était plutôt faite pour les augmenter. On serait presque tenté de croire que Napoléon, en évitant de s'expliquer plus clairement par écrit, voulait faire peser sur lui la responsabilité de la résolution à laquelle il s'arrêterait. Le même jour cependant, il lui envoya par un officier de confiance, M. de Tascher, aide-de-camp du vice-roi, qui avait apporté en France la nouvelle de la bataille du Mincio, des ordres verbaux par lesquels la question était enfin résolue. Napoléon, enivré par les avantages qu'il venait de remporter à Champaubert, à Montmirail, à Vauchamps, à Nangis, faisait dire au vice-roi de garder l'Italie le plus longtemps qu'il pourrait, de s'y défendre, *de ne pas s'occuper de l'armée napolitaine, composée de mauvais soldats, et du roi de Naples, qui était un fou, un ingrat*, de ne céder le terrain que pied à pied, et enfin, s'il était serré de trop près, de réunir toutes ses forces, de se retirer sous les murs de Milan, d'y livrer bataille, en cas de défaite d'opérer sa retraite sur les Alpes, et de n'abandonner la péninsule qu'à la dernière extrémité. Par de telles instructions, la conduite qu'avait tenue, les idées qu'avait exprimées le prince Eugène se trouvaient complétement justifiées. Aussi l'empereur ajoutait-il qu'il était content de lui.

Dès le lendemain, il lui écrivait pourtant une lettre qui devait le blesser profondément. La vice-reine, comme nous l'avons vu, était sur le point d'accoucher lorsque le prince Eugène s'était vu obligé de se replier sur le Mincio. Le théâtre de la guerre s'était ainsi rapproché de Milan, où elle résidait. Craignant de la voir, dans l'état où elle se trouvait, obligée de quitter précipitamment cette ville, Eugène s'était adressé au commandant en chef de l'armée autrichienne pour obtenir que la princesse pût, en tout état de choses, rester à Milan, si les médecins jugeaient qu'il y eût danger pour elle à se déplacer, tout en conservant la liberté d'aller rejoindre son mari lorsqu'elle serait rétablie. Le maréchal de Bellegarde avait répondu le 3 février que tout se passerait comme le vice-roi le désirait, et qu'il

Digitized by Google

allait d'ailleurs informer l'empereur son maître de cette communication. L'empereur François s'était empressé d'écrire à la vice-reine pour lui faire connaître sa pleine approbation de l'assentiment donné par le maréchal à la proposition du prince et lui annoncer qu'il venait d'ordonner la formation d'une garde d'honneur destinée éventuellement à la protéger. La lettre du monarque autrichien était très courtoise. Il était facile d'en comprendre le but, et Eugène ne s'y méprit pas. Les alliés voulaient donner, du moins en apparence, un caractère politique à une démarche inspirée par de tout autres motifs. Peut-être espéraient-ils qu'elle pourrait ouvrir la voie à des négociations plus importantes; peut-être aussi pensaient-ils qu'en lui donnant un certain retentissement, ils jetteraient entre Napoléon et le vice-roi des germes de méfiance. Il paraît qu'Eugène n'avait pas songé à informer l'empereur de la demande qu'il avait fait parvenir au général autrichien. Ce n'était très certainement qu'un oubli, assez étrange il est vrai, et qui prouve une fois de plus combien le prestige de la toute-puissance de Napoléon s'affaiblissait peu à peu, même dans l'esprit de ses serviteurs les plus fidèles. Bientôt le vice-roi et la princesse, se rendant compte de l'impression qu'il ne pouvait manquer d'en recevoir, avaient renoncé à leur projet, et elle s'était décidée, au risque de ce qui pourrait en arriver, à suivre son mari partout où le conduiraient les chances de la guerre.

Les choses en étaient là lorsque le vice-roi reçut de l'empereur un billet daté du 19 février, et qui contenait cet ordre péremptoire : « Il est nécessaire que la vice-reine se rende sans délai à Paris pour y faire ses couches, mon intention étant que, dans aucun cas, elle ne reste dans le pays occupé par l'ennemi; faites-la donc partir sur-le-champ. » Évidemment de nouveaux soupçons avaient pénétré dans l'âme de Napoléon lorsqu'il avait appris, par quelque voie indirecte, ce qui se négociait entre le prince Eugène et les Autrichiens, et accoutumé à tout sacrifier aux combinaisons de sa politique, plus irrité peut-être qu'il ne jugeait à propos de le témoigner, il n'avait pas hésité à donner, dans la forme la plus sèche, un ordre dont la stricte exécution pouvait compromettre la vie de la princesse. Le vice-roi, cruellement blessé, pensa un moment à donner sa démission; il s'en abstint pourtant, il se dit que, dans les circonstances où l'on se trouvait, elle pourrait être mal interprétée. En envoyant à sa femme la lettre de l'empereur, il lui recommanda de n'en parler à personne et de bien réfléchir au contenu. « Je suis navré, ajoutait-il, non de la chose, mais des expressions... Si ta santé te permet de partir, je désire que tu n'ailles pas à Paris; je suis sûr que tu penses comme moi. Je préférerais donc une ville du midi de la France, comme Aix ou Valence. » Puis il écrivit à l'empereur : « J'ai reçu l'ordre de votre majesté concernant le départ de

Digitized by Google

la vice-reine de Milan. J'ai été profondément affligé de voir, par la forme de cet ordre, que votre majesté s'était méprise sur mes véritables intentions en supposant que j'eusse jamais eu celle de laisser la vice-reine dans des lieux qu'auraient occupés les ennemis de votre majesté, à moins d'un obstacle physique. Je croyais, par toute ma conduite, avoir mérité que votre majesté ne mît plus mes sentimens en doute. La santé de ma femme a été très mauvaise depuis trois mois. Je vais lui communiquer les intentions de votre majesté, et dès que sa santé le permettra, elles seront remplies... »

Une lettre de la vice-reine exprima plus vivement à Napoléon les mêmes sentimens :

« Je ne m'attendais pas, disait-elle, qu'après toutes les preuves d'attachement qu'Eugène ne cesse de vous donner, vous exigeriez qu'il risquât aussi la santé et même la vie de sa femme et de ses enfans, seul bien et consolation qu'il a dans ce monde. S'il ne parle pas dans cette occasion, c'est à moi de le faire. Sans doute je connais ses devoirs et les miens envers votre majesté... Nous n'y avons jamais manqué; notre conduite est connue de tout le monde; nous ne nous servons pas d'intrigues, et nous n'avons d'autre guide que l'honneur et la vertu. Il est triste de devoir dire que, pour récompense, nous n'avons été abreuvés que de chagrins et de mortifications... Malgré que nous n'ayons fait de mal à personne, nous avons des ennemis... qui cherchent à nous nuire dans l'esprit de votre majesté... Qu'ai-je fait pour mériter un ordre de départ aussi sec? Quand je me suis mariée, je ne pensais pas que les choses en viendraient là. Le roi mon père, qui m'aime tendrement, m'avait proposé... de me prendre chez lui afin que je pusse faire tranquillement mes couches; mais je l'ai refusé, craignant que cette démarche jetât du louche sur la conduite d'Eugène, et je comptais aller en France. J'ai été malade depuis, et les médecins m'ont dit que je risquais beaucoup si je faisais un si grand voyage,... et alors je me suis décidée à rester à Monza si Eugène était forcé de quitter l'Italie, croyant que votre majesté ne pourrait pas le trouver mauvais; mais je vois que vous ne prenez plus aucun intérêt à ce qui peut m'arriver, ce qui m'afflige profondément. Malgré cela, j'obéirai à vos ordres, je quitterai Milan si les ennemis doivent y venir; mais mon devoir, mon cœur, me font une loi de ne pas quitter mon mari, et puisque vous exigez que je risque ma santé, je veux au moins avoir la consolation de finir mes jours dans les bras de celui qui possède toute ma tendresse... »

Napoléon comprit peut-être ce qu'il y avait eu de dur et d'injuste dans ses procédés, mais il avait trop d'orgueil pour en convenir. Il répondit à la vice-reine que, connaissant la sensibilité de son cœur et la vivacité de son esprit, *il n'était pas étonné de la manière dont elle avait été frappée*, qu'il avait pensé qu'avec son caractère elle ferait de mauvaises couches dans un pays qui était le théâtre de la guerre, que c'était pour cela qu'il avait voulu la faire venir à Paris. « Reconnaissez donc votre injustice, disait-il en finis-

Digitized by Google

sant, et c'est votre cœur que je charge de vous punir. » Avec le vice-roi, il fut plus rude. Il taxa d'extravagance sa lettre et celle de la princesse, et lui demanda s'il avait perdu la tête d'interpréter ainsi l'ordre qu'il lui avait envoyé, de rattacher à des considérations politiques ce qui y était tout à fait étranger. Sans trop insister sur l'exécution de cet ordre, il prétendit que, Paris ayant cessé d'être menacé par l'ennemi (ce qui, soit dit en passant, était complétement faux), rien ne serait plus simple pour la vice-reine que d'y venir faire ses couches au milieu de sa famille. Cette lettre contient un passage dans lequel l'empereur laissait voir assez disgracieusement combien il lui coûtait de se considérer comme lié envers qui que ce fût par un sentiment de reconnaissance. « Il est fâcheux pour le siècle où nous vivons, disait-il, que votre réponse au roi de Bavière vous ait valu l'estime de toute l'Europe; quant à moi, je ne vous en ai pas fait compliment, parce que vous n'avez fait que votre devoir, et que c'est une chose simple. »

Murat avait enfin déclaré la guerre et commencé les hostilités; mais ses opérations, paralysées par les incertitudes de son esprit, qu'augmentait encore la nouvelle des victoires remportées en Champagne par Napoléon, n'eurent jamais beaucoup d'activité. Il en fit assez pour se perdre auprès de l'empereur des Français, et trop peu pour contenter ses nouveaux alliés. En ce moment encore il négociait avec le vice-roi, avec Napoléon lui-même, et leur faisait espérer, moyennant le partage de l'Italie, qu'il se réunirait à eux pour expulser les Autrichiens. Était-ce de bonne foi qu'il proposait de pareilles conditions? Voulait-il ménager toutes les chances, ou bien la douleur dont il se disait pénétré à la pensée de combattre ses compatriotes, son bienfaiteur, celui qu'il appelait *son meilleur ami*, le disposait-elle à cette nouvelle défection? Tout est possible de la part d'un homme dont le caractère était aussi faible et aussi léger que son cœur était héroïque, et vraisemblablement les pensées les plus contraires prenaient successivement possession de son esprit. Napoléon, à qui il avait écrit, autorisa, le 12 mars, le prince Eugène à accueillir ses ouvertures. « Je reçois, lui disait-il, la lettre que vous m'écrivez avec le projet de traité que le roi vous a envoyé. Vous sentez que cette idée est une folie. Cependant envoyez un agent auprès de ce traître extraordinaire, et faites avec lui un traité en mon nom. Ne touchez pas au Piémont ni à Gênes, et partagez le reste de l'Italie en deux royaumes. Que ce traité reste secret jusqu'à ce qu'on ait chassé les Autrichiens du pays, et que vingt-quatre heures après sa signature le roi se déclare et tombe sur les Autrichiens... Rien ne doit être épargné dans la situation actuelle pour ajouter à nos efforts les efforts de Naples. On fera ensuite ce qu'on voudra, car, après une pareille ingratitude et dans de

Digitized by Google

telles circonstances, rien ne lie. Voulant l'embarrasser, j'ai donné ordre que le pape fût envoyé... aux avant-postes. J'ai fait savoir au pape qu'ayant demandé, comme évêque de Rome, à retourner dans son diocèse, je le lui ai permis. Ayez donc soin de ne vous engager à rien par rapport au pape, soit à le reconnaître comme à ne pas le reconnaître. »

Cette lettre prêterait à un long commentaire. Je me bornerai à en tirer cette induction, qu'alors que les alliés étaient à quelques lieues de Paris, Napoléon voulait encore conserver Gênes, le Piémont, et n'était pas même décidé à abandonner les états du pape! Cette négociation, si peu sincère de part et d'autre, ne devait pas aboutir; mais, par le seul fait des mouvemens des troupes napolitaines, la plus grande partie de l'Italie avait déjà échappé aux Français. Ancône, Livourne s'étaient rendus. La Toscane, les états de l'église étaient évacués. Gênes et Venise n'étaient guère en mesure de prolonger beaucoup leur défense. La désertion éclaircissait de plus en plus les rangs de l'armée italienne. La population était fort agitée. Le théâtre de la guerre se trouvait transporté du Mincio sur le Pô, et Mantoue était devenue le pivot de la résistance du vice-roi, parce que c'était la seule position où il pût tout à la fois, avec beaucoup d'habileté, faire tête aux Autrichiens venant du nord et aux Napolitains arrivant du midi. La vice-reine, résolue désormais à ne pas se séparer de son mari, vint, le 29 mars, s'enfermer dans Mantoue avec ses enfans.

On touchait au terme de cette longue agonie. Le surlendemain, les alliés entraient à Paris. Peu de jours après, l'empereur était déposé par le sénat, les Bourbons remontaient sur le trône; Napoléon abdiquait, et en acceptant pour lui-même, par le traité de Fontainebleau, la souveraineté de l'île d'Elbe, pour sa femme et pour son fils les duchés de Parme et de Plaisance, il stipulait qu'*il serait donné au prince Eugène un établissement convenable hors de France*.

III.

Le 17 avril, le vice-roi, informé déjà d'une partie de ces grands événemens, conclut avec le maréchal de Bellegarde, sur la proposition de ce maréchal, une convention qui établissait une suspension d'hostilités : les troupes françaises devaient rentrer sur-le-champ dans les limites de l'ancienne France, tandis que les troupes italiennes continueraient à occuper la partie du royaume d'Italie non conquise encore par les coalisés; une députation du royaume d'Italie pourrait se rendre au quartier-général des alliés, et dans le cas où elle n'obtiendrait pas une réponse satisfaisante pour toutes les parties, les hostilités ne recommenceraient que quinze jours après.

Digitized by Google

Les forteresses d'Osopo, de Venise et de Legnago étaient immédiatement remises aux Autrichiens.

Le vice-roi adressa aux troupes françaises qui allaient repasser les Alpes une proclamation dont il faut citer les principaux passages : « Soldats français! de longs malheurs ont pesé sur notre patrie. La France cherchant un remède à ses maux *sous son antique égide*, le sentiment de toutes ces souffrances s'efface déjà pour elle dans l'espoir du repos, si nécessaire après tant d'agitation... Vous allez reprendre le chemin de vos foyers. Il m'eût été bien doux de pouvoir vous y ramener... Mais... d'autres devoirs... m'ordonnent de me séparer de vous. Un peuple bon, généreux, fidèle, a des droits sur le restant de mon existence, que je lui ai consacrée depuis dix ans... » On a dans ces derniers temps reproché au prince Eugène d'avoir tenu dans cette proclamation, au sujet du changement de gouvernement qui s'opérait en France, un langage peu convenable de la part du lieutenant, du fils adoptif de Napoléon. On oublie que, pendant les premiers mois qui suivirent la restauration, tout le monde s'exprimait dans ce sens, que Napoléon lui-même à Fontainebleau engageait ses anciens soldats à se rallier aux Bourbons. Les événemens des vingt-cinq dernières années ne se présentaient plus aux esprits que comme un rêve à jamais évanoui. Malheureusement cette disposition ne devait pas durer.

L'armée italienne aurait désiré que le prince Eugène devînt roi d'Italie : elle chargea deux de ses généraux d'en exprimer le vœu aux puissances; mais ce vœu n'était pas, à beaucoup près, unanime dans le pays. Un parti autrichien s'y était organisé depuis quelques mois, dans lequel figuraient plusieurs hommes importans tombés en disgrâce auprès du vice-roi. Ce parti avait pris au sérieux les promesses d'indépendance faites par la cour de Vienne. S'il comptait peu d'adhérens dans les classes moyennes, il en avait beaucoup dans la noblesse et aussi dans le peuple, poussé à bout par le poids excessif des impôts et surtout par les abus de la conscription. Le 20 avril 1814, une insurrection éclatait à Milan, dispersait le sénat, pillait son palais; le ministre des finances, que la nature de ses fonctions avait rendu particulièrement odieux au peuple, était assassiné de la manière la plus barbare. La ville se trouvait dans une complète anarchie. C'était à ce moment même que le vice-roi recevait la nouvelle du traité de Fontainebleau, par lequel Napoléon renonçait, pour lui et les siens, à la couronne d'Italie. On lui notifiait en même temps que le royaume d'Italie devait être occupé, au nom des alliés, par l'armée autrichienne. Son rôle était évidemment terminé dans la péninsule. Pour remplir jusqu'au bout ses devoirs envers le peuple qu'il avait si longtemps gouverné, il conclut, le 24 avril, avec le maréchal de Bellegarde, une nouvelle

Digitized by Google

convention, qui, en stipulant le mode de remise du royaume entre les mains des Autrichiens, garantissait autant que possible les droits et les intérêts de l'armée et des employés civils. Deux jours après, il fit ses adieux au peuple italien par une proclamation dans laquelle il semblait encore conserver quelques illusions sur son avenir. « De nouveaux arrangemens politiques, y disait-il, m'obligent à m'éloigner de vous, et rendent incertain l'accomplissement d'un vœu qu'il me fut bien possible de laisser échapper une fois lorsque vous l'aviez vous-même manifesté mille... Vous pouvez me devenir étrangers, mais indifférens, jamais... Et vous, brave armée italienne,... peut-être ne me verrez-vous plus à votre tête et dans vos rangs, peut-être n'entendrai-je plus vos acclamations; mais si jamais la patrie vous rappelle aux armes, vous aimerez encore, au fort du combat, à vous rappeler le nom d'Eugène. »

Il quitta ensuite l'Italie, qu'il ne devait plus revoir, et, après avoir conduit sa femme à Munich, il partit pour Paris, où les souverains alliés étaient encore réunis, et où sa mère le pressait de venir veiller à l'accomplissement de la promesse que contenait en sa faveur le traité de Fontainebleau. Il y fut très bien accueilli, tant par les souverains que par Louis XVIII et sa famille. La conduite qu'il avait tenue dans les dernières circonstances, et qui faisait un tel contraste avec celle de bien d'autres personnages, appelait sur lui l'estime et la sympathie générales. La joie d'un triomphe inespéré inspirait alors d'ailleurs à ceux que la fortune venait de relever, après les avoir si longtemps accablés, des sentimens de bienveillance et de courtoisie que de nouvelles collisions devaient bientôt étouffer. Dans une lettre qu'Eugène écrivait à la princesse Auguste, il lui parlait en ces termes de l'accueil dont il était l'objet : « Je suis vivement touché de la manière dont je suis traité par tout le monde; amis, ennemis de toutes les nations, on me témoigne la plus haute estime. Les Français désireraient beaucoup que je fusse encore utile à leur malheureux pays;... mais j'ai tenu avant tout à rester indépendant. J'espère bien que tu n'auras pas cru un seul moment à la nouvelle du journal sur ma nomination comme maréchal de France. Puisque je ne te l'ai pas mandé, c'était faux. » Ce bruit avait couru en effet, et généralement on y avait ajouté foi. Comme je le disais tout à l'heure, on était tellement disposé à considérer comme un rêve l'édifice politique qui venait de s'écrouler, qu'au dire de bien des gens c'était, après tout, une rare bonne fortune pour un simple gentilhomme comme M. de Beauharnais de se trouver à trente-trois ans maréchal de France.

Dès ce moment pourtant, Eugène, par suite peut-être des confidences qu'il recevait, augurait mal de la tranquillité à venir de la France. Voici ce qu'il en écrivait à sa femme : « Retiens bien ceci,

Digitized by Google

et pour toi seule : ce n'est pas encore fini en France, et je plains du fond du cœur ce malheureux pays. » La correspondance du prince Eugène est plus explicite quant à ses rapports avec les souverains et les ministres étrangers. Elle s'étend complaisamment sur l'accueil que lui firent les empereurs, les rois et les princes, l'empereur Alexandre surtout. Ce monarque, naturellement généreux et prodigue de démonstrations, lui témoignait la plus grande bienveillance. « L'empereur, écrivait-il, est venu passer une journée chez ma sœur (à Saint-Leu), et tu ne peux te faire une idée combien il a été bon et aimable pour nous. Je lui ai parlé de nos intérêts, et il m'a assuré avec une grâce parfaite qu'il se chargerait de notre sort, qu'il espérait qu'il serait beau, quoique, a-t-il dit, il ne le serait jamais autant que nous le méritions. Je t'ai déjà mandé que les autres souverains m'avaient parfaitement reçu; j'ai vu ce matin leurs ministres, ils m'ont tous promis de l'intérêt... »

Eugène ne se dissimulait pourtant pas les difficultés qui s'opposaient à ce qu'il obtînt une pleine satisfaction. « D'après ce que j'ai appris, disait-il, il ne faut pas nous attendre à être trop bien traités. Chacun veut partager le gâteau; c'est énorme ce que chacun a la prétention d'avoir, et il est bien vrai de dire que les liens de famille les plus sacrés sont comptés pour rien en politique... Je ne sais plus quel coin on prendra pour nous assurer un établissement. » Quelques jours après, il écrivait encore à sa femme : « J'ai vu hier l'empereur Alexandre, et il m'a dit que je n'avais à me mêler de rien, qu'il se chargeait de tout, et qu'il avait l'amour-propre de croire que je serais content de lui. Je ne puis te dire combien il est bon et aimable pour tout ce qui regarde ma famille. »

Sur ces entrefaites, l'impératrice Joséphine, à qui l'empereur de Russie venait de faire une visite dans laquelle il l'avait comblée des attentions les plus recherchées, mourut presque subitement. Eugène reçut, à cette occasion, de nombreux témoignages de sympathie, et tous les souverains lui donnèrent des marques d'intérêt. L'empereur Alexandre, au moment de partir pour l'Angleterre, alla passer une journée à Saint-Leu avec lui et sa sœur.

Il avait été résolu que le partage des dépouilles de l'empire français ne se ferait qu'à Vienne, où les souverains et les cabinets étaient convenus de se réunir en congrès dans le cours de l'année. Eugène dut se résigner à attendre que ce congrès eût décidé de son sort. Il ne tarda point à quitter Paris pour retourner à Munich. Lorsqu'il alla prendre congé de Louis XVIII et des princes et princesses de sa famille, ils le reçurent avec la même bienveillance qu'à son arrivée, et lui parlèrent de la mort de sa mère en termes dont il fut très touché. Tous ses soins tendaient à entretenir les dispositions favorables de l'empereur de Russie, qui exerçait alors en Europe la principale

Digitized by Google

influence. Une lettre que ce monarque lui écrivit de Londres donne la mesure des relations qui existaient entre eux. « J'ai été bien touché, y dit l'empereur, de toute l'amitié que votre altesse impériale m'a témoignée... Je la prie de croire que j'y attache un prix infini, et que, de mon côté, je lui ai voué l'attachement le plus vrai et le plus inaltérable. Pardonnez-moi l'expression; mais votre caractère, votre âme, me conviennent si fort, que je suis fier de votre amitié. Je ne désire rien tant que d'être à même de vous prouver par des faits la sincérité de la mienne. »

Quelque flatteuses que soient ces expressions, elles ont, ce me semble, quelque chose de guindé qui semble indiquer un parti-pris de générosité plutôt que l'élan d'un sentiment vif et profond. Je l'ai déjà dit : l'empereur Alexandre était très démonstratif; il était de plus très susceptible d'engouement pour les personnes avec qui il se trouvait en relation dans des circonstances propres à frapper son imagination; enfin un peu de charlatanisme ou, si l'on veut, un extrême désir de plaire se mêlait à ce qu'il y avait de réel dans ses entraînemens. C'étaient là, de la part d'un prince aussi puissant, de grands moyens de séduction. Bien des gens s'y sont successivement laissé prendre. Il n'est pas étonnant qu'Eugène, habitué aux rudes façons de Napoléon, se soit exagéré ce qu'il y avait d'ailleurs de réel dans la bienveillance qu'Alexandre lui témoignait avec tant de courtoisie.

Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble qu'on éprouve un sentiment pénible à voir le fils adoptif de Napoléon poursuivre avec tant de persistance les bonnes grâces du souverain qui avait voué une implacable haine à l'empereur déchu, et qui, plus qu'aucun autre, avait contribué à sa perte. Cela contrarie un peu les idées, justes d'ailleurs, qu'on aime à se faire du caractère de l'ancien vice-roi. Je me hâte de dire que ce scrupule, ce blâme ne venaient alors à l'idée de personne, pas même des bonapartistes les moins suspects. Rien ne prouve mieux à quel point l'intolérable despotisme de Napoléon avait faussé tous les rapports, dénaturé toutes les idées, et combien il était alors universellement condamné par l'opinion.

Le congrès se réunit vers la fin de septembre. Le prince Eugène arriva presque aussitôt à Vienne pour veiller à ses intérêts. A en juger par une lettre qu'il écrivit quelques jours après à sa femme, la première impression qu'il en éprouva ne fut pas très favorable. « J'ai été bien reçu par tous les souverains, lui disait-il; malgré cela, je suis charmé que tu ne sois pas venue; tu y serais au milieu d'une foule immense de princes et de princesses, et toutes les politesses du monde t'auraient pourtant mise dans un rang déplacé... Je doute qu'on te rendît ce qui t'appartient. J'en juge par moi, qui n'ai pas même l'honneur d'un factionnaire à ma porte... » Quelques grands personnages se tenaient à l'égard du prince dans une froide réserve;

Digitized by Google

sa situation ne tarda pourtant pas à s'améliorer, au moins en apparence. L'empereur Alexandre continuait à le traiter avec une sorte d'ostentation de bienveillance et même d'affection. Il faisait presque chaque jour avec lui de longues promenades à pied. Ces démonstrations devaient nécessairement ramener au prince bien des gens qui s'étaient d'abord tenus éloignés de lui.

Eugène demandait deux choses au congrès : la levée du séquestre mis en Italie sur ses propriétés privées et la réalisation de la promesse qu'on lui avait faite d'une souveraineté. Aucun obstacle sérieux ne s'opposait à la levée du séquestre, qui n'eut lieu cependant qu'après bien des retards. La question de la souveraineté présentait de bien autres difficultés. Nous avons vu celle qui résultait de l'avide ambition des puissances, trouvant à peine à se satisfaire dans le partage des immenses débris de l'empire napoléonien. Une autre difficulté non moins grave, plus grave peut-être, c'était l'entraînement assez naturel des gouvernemens fondés sur le principe de la légitimité à ne rien laisser subsister du système qui avait naguère dominé la moitié de l'Europe, renversé bon nombre de dynasties séculaires, humilié et amoindri dans leur existence celles même qu'il ne renversait pas. Il semblait à bien des esprits qu'aussi longtemps qu'on n'aurait pas fait disparaître les derniers vestiges d'un tel bouleversement, les trônes relevés ne seraient point en sûreté. Déjà on pensait à enlever Napoléon de l'asile que lui avait assigné un traité solennel, et d'où, par son seul voisinage, il menaçait la France et l'Italie; déjà on parlait de retirer à sa femme et à son fils le petit duché de Parme; déjà même on agitait la question du détrônement de Murat, accusé de n'avoir pas exécuté de bonne foi les engagemens qu'il avait pris en se réunissant aux alliés. Le moment où l'on se préparait, dans l'intérêt de la légitimité, à supprimer, au mépris des traités les plus solennels, tout ce qui subsistait encore de l'ordre de choses naguère renversé, semblait peu favorable à la création d'une souveraineté qui se serait présentée aux esprits comme une relique de cet ordre de choses si odieux, d'autant plus que le traité de Fontainebleau n'en imposait pas l'obligation aux puissances, puisqu'il ne stipulait pour le prince Eugène qu'un *établissement convenable*.

Aussi, à l'exception de l'empereur de Russie, qui se considérait comme lié par ses promesses tant de fois répétées, et du roi Maximilien, dont le ministre même, tout occupé à soutenir les intérêts assez compromis de la Bavière, n'apportait pas une bien grande chaleur à la défense de ceux du prince Eugène, celui-ci ne trouva-t-il aucun appui réel dans le congrès, bien que tout le monde lui donnât de bonnes paroles. La France et l'Autriche étaient au fond

Digitized by Google

contraires à ses prétentions. M. de Talleyrand disait, de ce ton d'oracle avec lequel il prêchait maintenant le dogme de la légitimité, qu'Eugène de Beauharnais, sujet du roi de France, n'avait rien à demander au congrès, et devrait se contenter de ce qui conviendrait à son souverain. Ce n'était pas là, il est vrai, le langage officiel. Par ménagement pour l'empereur Alexandre, on mit successivement sur le tapis divers projets pour l'établissement de son protégé, sans s'arrêter à aucun. Tantôt il s'agissait de lui donner la ville de Trèves avec un arrondissement convenable, tantôt le duché de Deux-Ponts agrandi, tantôt les Iles-Ioniennes. Déjà cependant l'idée de réduire ce qui lui avait été promis à un grand apanage en Bavière, dans les états de son beau-père, commençait à prendre quelque consistance. Il paraît que le plénipotentiaire bavarois lui-même, le prince de Wrède, avait eu de bonne heure cette pensée. On l'insinua à Eugène; pour la lui rendre plus acceptable, on lui fit entrevoir comme une sorte d'appendice de cet apanage le gouvernement des provinces réunies à la Bavière par suite des arrangemens et des échanges territoriaux dont on s'occupait alors. Il rejeta bien loin ces propositions et crut pouvoir les considérer comme définitivement avortées. L'attitude de l'empereur Alexandre l'encourageait dans sa résistance. Le 7 février 1815, lorsque le congrès semblait tirer à sa fin, ce prince lui disait encore : « Je vous ai donné ma parole, et je ne puis partir d'ici que vos affaires ne soient terminées. »

On en était là lorsque la nouvelle de l'entreprise de Napoléon partant de l'île d'Elbe pour aller reconquérir la France vint jeter dans le congrès le trouble et la terreur. Eugène, qui, par une de ces illusions d'optimisme auxquelles il était assez enclin, se croyait sur le point d'atteindre la réalisation de ses espérances, comprit dès le premier moment tout ce que cet événement avait de malheureux pour lui et le prétexte que pourraient y trouver ses adversaires pour rétracter les promesses dont il sollicitait l'accomplissement. On sait que la terrible nouvelle surprit le congrès au milieu d'une fête donnée par l'impératrice d'Autriche. Par un hasard singulier, Eugène n'avait pu s'y rendre. Son absence parut suspecte, et lorsqu'il rentrait, à minuit, à son hôtel, des agens de police en occupaient déjà les abords. Il se hâta de voir les souverains et les ministres pour dissiper les soupçons qu'ils pouvaient avoir conçus sur son compte, pour leur donner l'assurance qu'autant il avait été jadis fidèle à Napoléon lorsque des devoirs sacrés le liaient envers lui, autant il le serait désormais à ceux que lui imposerait la situation nouvelle dans laquelle on le placerait, pourvu qu'on ne voulût pas l'obliger à servir contre la France. Alexandre comprit ce langage, et lui promit de nouveau de ne pas l'abandonner. Les autres souverains et leurs

Digitized by Google

conseillers se montrèrent également convaincus de sa bonne foi et de la droiture de ses intentions.

En ce moment, le succès de la tentative de Napoléon était encore incertain; quelques jours après, il ne paraissait plus douteux. Le 19 mars, le prince Eugène écrivait à sa femme : « On regarde déjà les Bourbons comme perdus et l'empereur Napoléon de nouveau sur le trône. On ne pense qu'à la haine personnelle qu'on lui portait, et, sans trop savoir si c'est bonne ou mauvaise politique, on se prépare à porter de nouveaux coups en France. Moi, je reste calme au milieu de cet orage; je demande un sort pour mes enfans, et je ne servirai jamais contre mon ancienne patrie. »

Le lendemain du jour où cette lettre fut écrite, Napoléon, on le sait, entrait à Paris. Eugène put bientôt s'apercevoir que les soupçons qui s'étaient élevés contre lui n'étaient dissipés qu'en apparence. Il sut qu'au moment même où, suivant ses expressions, *on l'accablait de politesses et de protestations d'estime*, on doublait autour de lui le nombre des espions, dont quelques-uns passaient la nuit dans un fiacre devant sa porte. Des courriers qui lui apportaient des lettres de Munich furent arrêtés, ces lettres saisies. S'il faut en croire un récit qui pourrait bien n'être que l'exagération des faits que je viens d'indiquer, la position du prince Eugène aurait même pris un moment un caractère assez menaçant. La police wurtembergeoise aurait intercepté deux lettres que lui écrivaient de Paris, par une occasion particulière, la reine Hortense et M. de Lavalette, et qui étaient naturellement conçues dans un sens favorable à la révolution du 20 mars; le congrès, en ayant pris connaissance, aurait cru y trouver la preuve de la complicité de l'ancien vice-roi dans cette révolution; l'empereur Alexandre se serait vu assailli de remontrances et même de reproches sur les rapports intimes qu'il continuait à entretenir avec un homme qui trahissait les intérêts de l'Europe. Tout étourdi de ces reproches, Alexandre aurait envoyé au prince un de ses aides-de-camp de confiance, Czernicheff, qui, en lui remettant les lettres ouvertes dans le congrès, lui aurait déclaré qu'après ce qui venait de se passer, l'empereur était obligé de rompre toutes communications avec lui. Eugène, d'abord consterné, se serait rassuré après avoir pris connaissance des lettres qu'on lui remettait toutes décachetées; il se serait rendu chez l'empereur, qui, les relisant froidement et à tête reposée, lui aurait avoué qu'il n'y trouvait rien de ce que le congrès avait cru y voir, l'aurait embrassé et aurait promis de lui faire rendre justice.

Ce récit, je le répète, me paraît inexact et exagéré, et il ne concorde pas avec la correspondance que j'ai sous les yeux. On y trouve bien une lettre dans laquelle le prince Eugène, ayant appris par le général Czernicheff qu'il doit renoncer aux témoignages flatteurs de

Digitized by Google

confiance et d'amitié sur lesquels, dit-il, l'empereur lui permettait de compter journellement, lui en exprime sa profonde affliction, lui annonce l'intention de quitter immédiatement Vienne, où sa position est devenue insupportable, pour aller à Munich chercher des consolations dans le sein de sa famille, et témoigne l'espérance que sa conduite, en justifiant la bienveillance dont l'empereur l'a jusqu'alors honoré, la lui fera un jour recouvrer tout entière; mais rien dans cette lettre ne fait la moindre allusion à la scène qui aurait eu lieu dans le congrès. Il n'en est pas question non plus dans la réponse de l'empereur, qui lui exprime son regret de ce qu'il a mal compris le message de Czernicheff, dont le seul but était de lui expliquer que les événemens récemment survenus rendaient nécessaire une sorte de circonspection dans leurs relations sans altérer *la tendre amitié* et *la véritable estime* qu'il lui portait.

Une lettre du prince Eugène à M. de Metternich, écrite vers la même époque, jette quelque jour sur cette situation. Il en résulte que ce ministre lui avait fait parvenir, dans une forme amicale, des avertissemens sur des accusations d'intrigues et de complots dont il était l'objet; mais il en résulte aussi que ces avertissemens ne reposaient sur rien de précis et de déterminé, car Eugène, en témoignant sa douleur de voir ainsi méconnaître sa loyauté et en remerciant d'ailleurs M. de Metternich, le prie de lui donner des informations plus détaillées sur ces accusations.

Grâce à l'insistance de l'empereur de Russie, le congrès prit enfin une résolution pour fixer le sort du prince : on lui offrit en toute souveraineté la petite principauté de Ponte-Corvo, située sur les frontières du royaume de Naples et des états de l'église, qu'on aurait arrondie dans la proportion nécessaire pour en porter la population à cinquante mille âmes; il n'aurait pu d'ailleurs y résider qu'avec le consentement de l'Autriche. Outre ses biens personnels en Lombardie, il aurait conservé, dans les Légations, les dotations que lui avait données l'empereur Napoléon; enfin le château de Bayreuth, en Bavière, avec ses dépendances, lui aurait été donné en propriété pour lui servir de résidence habituelle. Peu satisfait d'un arrangement qui restait si fort au-dessous de ses premières espérances, Eugène refusa la proposition du congrès et demanda que les puissances, en reconnaissant ses droits à obtenir un établissement souverain, indépendant et convenable pour lui et sa famille, s'engageassent à le lui procurer dès que les circonstances le permettraient. Ce contre-projet, appuyé par l'empereur Alexandre, fut agréé.

Les affaires du prince étant ainsi terminées ou plutôt ajournées, il partit pour Munich avec le roi de Bavière. Ses lettres à la princesse Auguste prouvent que depuis quelque temps déjà il désirait aller la rejoindre, et que s'il ne l'avait pas fait plus tôt, c'était dans la

Digitized by Google

crainte d'exciter des soupçons en se montrant trop pressé de quitter Vienne après le 20 mars. Il avait même un moment craint qu'on ne s'opposât à son départ. Cela n'est guère d'accord avec ce qu'on lit dans quelques ouvrages historiques, qu'on le renvoya en Bavière parce qu'il avait tenté je ne sais quelle démarche en faveur de Napoléon. Tout ce que je viens de raconter exclut, à mon avis, la possibilité d'une pareille démarche de sa part. Cependant une lettre que l'empereur Alexandre lui écrivit quelque temps après, le 18 juillet, un mois après la bataille de Waterloo, pourrait faire supposer qu'Eugène, dans un sentiment qui, en tout cas, ne mériterait que des éloges, avait essayé, au moins indirectement, de détourner de son pays natal la formidable attaque qui le menaçait. Voici les passages les plus saillans de cette lettre, dont la bienveillance générale n'exclut pas un certain ton de reproche : « ... J'espère que votre altesse me saura quelque gré maintenant des conseils que mon amitié pour elle m'a autorisé à lui donner à Vienne. Vous vous serez convaincu que mes calculs, loin d'avoir été exagérés, sont restés encore bien au-dessous de ce que les événemens ont prouvé, quand je vous soutenais que les forces que nous mettions en campagne étaient telles qu'il n'y avait pas de chances de revers pour nous à craindre, et qu'à la longue du moins la réussite était certaine... Une bataille rangée a suffi pour anéantir les moyens de résistance que Napoléon avait organisés, et dans dix-huit jours de campagne les alliés étaient à Paris. Voilà les bienfaits que la France doit au retour de Napoléon. Après l'avoir compromise et brouillée avec l'Europe entière, après avoir bouleversé son administration intérieure, après y avoir réveillé l'esprit de jacobinisme le plus exalté,... enfin après avoir trompé la France sur les moyens militaires de défense qu'il avait organisés,... il a adopté le plan d'opération le plus absurde,... et après avoir sacrifié l'armée dans une seule bataille, il a abdiqué une seconde fois, et, sauvant sa propre vie, il a abandonné la France à son malheureux sort... Tels sont ses hauts faits et tels sont les reproches que doivent s'adresser ses adhérens... Du reste, vous connaissez mes sentimens, mes principes, et persuadez-vous que partout où je pourrai être utile à la France,... j'y emploierai tous mes soins. » Dans cette dernière phrase, l'empereur répondait à une lettre par laquelle le prince Eugène avait fait appel à la *magnanimité de sa politique généreuse et libérale pour préserver la France des maux d'une guerre étrangère et des malheurs plus terribles des discordes intérieures.*

Avant la clôture du congrès, par conséquent avant la bataille de Waterloo, et lorsque l'empereur Alexandre était encore à Vienne, Eugène lui avait écrit une autre lettre qui prouve, de sa part, une étrange persistance à espérer. Apprenant que l'Autriche ne con-

Digitized by Google

serverait pas les légations de la Romagne, et ne sachant pas encore qu'on s'était décidé à les rendre au pape, il demandait s'il ne serait pas possible de les lui donner à lui-même, rappelant que l'empereur en avait eu un moment la pensée. Une semblable idée n'était plus qu'un rêve dans les conjonctures où l'on se trouvait et avec le mouvement qui emportait alors tous les esprits. Eugène finit par comprendre qu'il devait se résigner à ne pas prendre place parmi les souverains. Sa position fut enfin fixée, au mois de novembre 1815, par une déclaration des cabinets réunis à Paris. Au lieu d'une cession territoriale, on exigea en sa faveur du roi des Deux-Siciles, récemment rétabli dans ses états continentaux, une indemnité de 5 millions. Le pape lui restitua de très bonne grâce les propriétés que Napoléon lui avait données dans les Légations. Il vendit à l'Autriche ses biens meubles et immeubles de Lombardie. Le roi de Bavière lui conféra la principauté d'Eichstadt, dont le prix fut payé avec l'indemnité napolitaine, le créa duc de Leuchtenberg, et lui assura dans ses états un rang qui venait immédiatement après celui des princes de la maison royale.

Quelque inférieure que fût une pareille situation, non-seulement à celle qu'Eugène avait longtemps occupée, mais à ce qu'il lui avait été permis d'espérer encore quelques mois auparavant, il pouvait s'estimer heureux en comparant sa destinée à celle des autres membres de la famille de Napoléon, privés de tous leurs honneurs et placés, sous la stricte surveillance de la police européenne, dans des résidences dont il leur était interdit de s'éloigner. L'affection et la bonté de son beau-père lui assuraient à Munich une existence honorable; mais il y était en quelque sorte relégué, et en réalité il lui eût été difficile de voyager hors de la Bavière. Depuis le 20 mars, tout ce qui avait tenu à Napoléon était pour le gouvernement français, pour les alliés et pour les opinions alors triomphantes, un objet de suspicion et de terreur. Vainement le prince, par l'extrême circonspection de sa conduite, s'efforçait, en ce qui le concernait, de calmer ces inquiétudes; il ne pouvait empêcher qu'en France la pensée des mécontens ne se portât souvent sur lui, que son nom ne fût prononcé dans les conciliabules des conspirateurs, inscrit dans leurs proclamations, et le gouvernement français, qui le faisait surveiller de très près, se persuadait parfois qu'il n'était pas étranger à ces complots dont les auteurs, pour inspirer confiance à ceux qu'ils voulaient entraîner, feignaient de compter sur son concours. Des actes d'humanité auxquels il n'aurait pu se refuser sans renier son passé, sans encourir à juste titre le reproche d'ingratitude et de cruauté, suffisaient d'ailleurs pour entretenir les soupçons des esprits prévenus. Comment eût-il pu s'abstenir de venir au secours d'anciens compagnons d'armes, maintenant proscrits et dénués de

Digitized by Google

toutes ressources? Comment, lorsque M. de Lavalette, son ancien ami, fut parvenu à se soustraire à la peine capitale, aurait-il pu lui dénier un asile? Plus tard, apprenant que Napoléon, dans sa captivité de Sainte-Hélène, manquait d'argent, il lui fit parvenir, à ce qu'il paraît, des sommes considérables. Il écrivit même à l'empereur Alexandre une lettre qui tendait à obtenir, pour l'ancien maître de l'Europe, l'adoucissement des traitemens rigoureux auxquels il était soumis. Tout cela certes était bien naturel; malheureusement il est des époques où il suffit, pour se compromettre, de remplir les devoirs les plus sacrés.

L'empereur de Russie était le seul appui du prince Eugène contre la défiance et les soupçons dont il se voyait l'objet. Aussi ne négligeait-il rien pour se ménager cet appui si précieux; mais, malgré tous ses efforts, leurs relations devenaient peu à peu plus rares et plus froides, tant par l'effet du temps écoulé que par celui des modifications que les circonstances apportaient dans les idées du mobile autocrate. L'esprit révolutionnaire et bonapartiste, un moment comprimé, reparaissait en France. L'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, étaient livrées, soit à des agitations menaçantes, soit même à des bouleversemens éphémères. Alexandre, effrayé de l'avenir que ces mouvemens préparaient à l'Europe, commençait à se repentir des encouragemens qu'il avait prodigués aux idées libérales, aux propagateurs plus ou moins sincères du libéralisme, à tout ce qui n'était pas en accord avec le système des monarchies légitimes et du pouvoir absolu. Il ne soupçonnait pas Eugène de complicité avec les agitateurs, et lorsque ce prince lui écrivait pour se justifier des imputations calomnieuses par lesquelles on essayait de le compromettre, il lui répondait de manière à lui prouver que ces rumeurs n'avaient fait aucune impression sur son esprit; mais cependant il eût craint, en reprenant avec lui des relations intimes, de donner lieu à de fâcheuses interprétations. En 1818, l'empereur, qui à cette époque n'avait pas encore complétement abjuré son libéralisme, revenant du congrès d'Aix-la-Chapelle et faisant une visite à la cour de Wurtemberg, avait permis à Eugène de venir le trouver à Mergentheim, où ils avaient eu ensemble un long entretien. Il y avait été à peu près convenu qu'ils se reverraient à Saint-Pétersbourg; mais lorsque Eugène crut, à plusieurs reprises, pouvoir rappeler à son puissant protecteur la promesse qu'il lui avait faite de le recevoir dans sa capitale, Alexandre ajourna cette visite, puis fit comprendre au prince qu'à son grand regret elle ne pourrait avoir lieu tant que les circonstances générales de l'Europe n'auraient pas changé. Toute cette correspondance est triste à lire. Malgré la courtoisie de la forme, il est facile de comprendre, en parcourant les lettres de l'empereur, que ses sentimens de 1814 et de 1815 ont subi de grandes altérations.

Digitized by Google

Le duc de Leuchtenberg s'en rendait compte très certainement, alors même qu'il s'efforçait avec tant de persévérance d'entretenir ou plutôt de ranimer une bienveillance qui était sa seule ressource.

Je ne connais rien de plus mélancolique que l'existence de ce prince, dont toute la jeunesse s'était passée dans les travaux de la guerre et du gouvernement, et qui, au moment même où ses facultés avaient atteint leur plein développement, arrêté tout à coup au milieu de la plus brillante carrière, réduit à une entière inaction, sans espérance d'en sortir jamais, n'avait plus, ne pouvait plus avoir d'autre préoccupation que de s'annuler pour échapper aux soupçons, et de chercher à obtenir, comme une sauvegarde contre ses ennemis, quelques témoignages du bon vouloir d'un souverain qui, de son côté, ne croyait pouvoir les lui accorder qu'avec réserve. Une pareille situation devait affecter bien cruellement l'ancien vice-roi d'Italie; mais nous manquons de renseignemens sur ce qui se passait dans son âme, sur les occupations, les distractions qui remplirent les derniers temps de son existence.

Elle ne devait pas se prolonger beaucoup. Au commencement de l'année 1823, une première attaque d'apoplexie avait mis sa vie en péril. Une seconde l'emporta le 21 février 1824, lorsqu'il n'avait pas encore accompli sa quarante-troisième année. La duchesse de Leuchtenberg était destinée à lui survivre très longtemps. Il avait eu, avant de mourir, la consolation de marier l'aînée de ses filles au fils du roi de Suède, de ce Bernadotte qui, seul, était parvenu, au milieu de la restauration de toutes les anciennes dynasties, à se maintenir sur le trône où l'avait appelé le vœu de la nation suédoise. Eugène ne pouvait prévoir que, quelques années après, à la suite de révolutions nouvelles, l'aîné de ses fils épouserait la reine de Portugal, et le second la fille de l'empereur Nicolas.

Dans l'étude que je viens de consacrer aux *Mémoires* et à la *Correspondance du prince Eugène*, je crois lui avoir rendu une pleine justice. Je le répète, ce n'était pas un homme de génie, un grand homme; mais, par son caractère droit et loyal, sa modération, son bon sens, ses talens, il occupe certainement un rang distingué et à quelques égards une place à part entre les personnages qui ont joué un rôle considérable au commencement de ce siècle. Certains lecteurs me trouveront peut-être bien sévère pour l'empereur Napoléon. Ce n'est pas que j'aie cherché l'occasion de le rabaisser. Je ne suis nullement enclin à amoindrir ces grandes gloires qui forment la partie la plus éclatante du domaine intellectuel de l'humanité; mais il est une vérité que les nombreux documens publiés depuis quelques années sur la période napoléonienne mettent de plus en plus en lumière. Si l'on trouve dans ces documens de nouveaux motifs d'admirer les facultés prodigieuses et l'activité sans limites comme sans exemple dont

Digitized by Google

Napoléon fit preuve presque jusqu'à la fin de sa carrière, on y acquiert de plus en plus la conviction que l'époque pendant laquelle il suivit une politique sage et pratique, une politique qui pût le conduire ailleurs qu'à des abîmes, est renfermée dans des limites bien étroites. Ce serait lui donner beaucoup trop d'étendue que de supposer qu'elle a duré jusqu'à la fin du consulat. Lorsque Napoléon arriva à l'empire, il était déjà engagé, par son ambition déréglée, par son mépris du droit des gens et des convenances des autres états, dans une voie de perdition d'où sans doute il lui était encore possible, mais déjà difficile de sortir. Veut-on se faire une juste idée de ce qu'il fut dans son meilleur temps, de ses titres les plus incontestables à l'admiration du monde? Qu'on lise le sixième volume, tout récemment publié, de sa *Correspondance*, celui qui contient l'histoire de la première année du consulat. Quelle prodigieuse intelligence, chez ce jeune soldat jusqu'alors nourri dans les camps, des vrais besoins de la société, des conditions de l'ordre et du gouvernement, de ce que réclamait, de ce que permettait l'état de la France! Quelle habileté merveilleuse à rétablir le principe d'autorité, à tirer d'un pays en apparence ruiné et épuisé des ressources inattendues, à les proportionner aux nécessités de la situation! Quelle modération dans les vues et dans les projets! quelle adresse à manier les hommes, à ménager leur amour-propre, à les faire concourir au succès de ses desseins, sans se préoccuper de leur passé ni même des griefs personnels qu'il pouvait avoir contre eux! En y regardant de près, on aperçoit, il est vrai, dans ce tableau si brillant quelques points noirs, on entrevoit le germe des vices encore presque cachés qui finiront par étouffer ou par paralyser tant de grandes qualités. Le sentiment intime du bien et du mal, par conséquent celui du droit, le respect de la vérité, l'instinct de l'humanité, manquaient à Napoléon, et lorsque ces grands mobiles, qui ne suffisent pas toujours pour préserver les hommes puissans des entraînemens de l'orgueil et du despotisme, leur font défaut, lorsque de plus ils ont le malheur d'atteindre un degré d'omnipotence qui leur permet, pour quelque temps, de ne compter avec aucun obstacle, leur intelligence, quelque forte, quelque vaste qu'elle puisse être, finit nécessairement par succomber. Napoléon en était à ce point lorsqu'il disait, je ne sais plus en quelle occasion, que *c'était une folie de lui résister*. Évidemment ce jour-là il croyait être quelque chose de plus qu'un homme.

L. DE VIEL-CASTEL.

Digitized by Google

L'ANGLETERRE

ET

LA VIE ANGLAISE

XI.

LA PANTOMIME, LA COMÉDIE ET LES ACTEURS.

Les théâtres échappaient autrefois en Angleterre à la main de l'état. Vers 1736, une comédie de Fielding, intitulée *Pasquin* et jouée au théâtre de Haymarket, appela l'attention du gouvernement sur les satires politiques de la scène. Une autre pièce, *la Princesse dorée*, avait été présentée au directeur d'un petit théâtre qui s'élevait alors dans *Goodman's Fields*, M. Gifford. Cette pièce était remplie d'attaques grossières contre le cabinet, le parlement et le roi George II. Gifford, effrayé sans doute de la responsabilité qu'il allait assumer en faisant jouer un tel ouvrage, prit avec lui le manuscrit et le porta au premier ministre, qui profita de la circonstance pour faire voter au parlement un acte connu sous le nom de *licencing bill*. Les deux premiers ouvrages arrêtés par la censure furent *Gustave Vasa*, par Henri Brook, et *Eleonora*, par Thompson. Dans les deux cas, le public anglais fut tellement indigné de cette nouvelle restriction apportée à la liberté du théâtre qu'une souscription s'ouvrit en faveur des auteurs et produisit plus de mille livres sterling. Aujourd'hui les salles de spectacle sont placées à Londres sous l'autorité du lord chambellan. Les pièces de théâtre, avant d'être représentées, doivent être lues et recevoir l'approbation d'un fonc-

Digitized by Google

tionnaire connu sous le nom de *licencer of plays*. Cette espèce de censure constitue une anomalie dans un pays où la presse jouit d'une liberté absolue. Je dois pourtant dire que le *licencer* est un magistrat indépendant du ministère, et que ses pouvoirs auraient sans doute cessé depuis longtemps, s'il ne les exerçait avec une extrême discrétion. Dans la plupart des changemens imposés aux manuscrits dramatiques, il se borne à protéger le caractère des personnes et souvent celui des acteurs eux-mêmes en effaçant les noms propres ou les allusions trop directes. A côté des théâtres proprement dits se sont élevées depuis quelques années des salles de concerts et de divertissemens qui ne relèvent point de l'autorité du *lord chamberlain*. Ces dernières font aux salles de spectacle régulières (*licenced*) une concurrence alarmante : on y joue de petites pièces ou tout au moins des scènes qui attirent tous les soirs une grande affluence de curieux. Beaucoup d'Anglais préfèrent ces endroits-là, parce qu'ils y jouissent de plus de liberté qu'au théâtre; ils y fument leur cigare et y boivent leur verre de bière. Les théâtres de Londres viennent même de lancer contre les représentations dramatiques dans les *music halls* une action judiciaire dont il est difficile de prévoir les conséquences. Tout porte cependant à croire que, sans nuire à la prospérité des nouveaux établissemens, les tribunaux leur interdiront d'envahir le domaine de la scène.

Telle est la constitution des diverses salles de plaisir dans leurs rapports avec l'état; mais c'est surtout le monde des théâtres qu'on désire connaître. Le drame ne pouvait nous apprendre que peu de chose sur les mœurs anglaises (1). En sera-t-il de même de la pantomime et de la comédie? Dans des genres moins importans, nous découvrirons peut-être une trace plus profonde du caractère national. Le rire, cette faculté qui, selon certains physiologistes, sépare l'homme des animaux, distingue aussi entre elles les races humaines.

I.

Un écrivain français qui avait passé quelques jours à Londres, et qui était allé un soir au spectacle, me parlait, l'année dernière, avec étonnement du caractère *puéril* de la scène anglaise. On était alors au temps de Noël, et il ignorait en sa qualité de voyageur que dans toute la Grande-Bretagne cette époque de l'année appartient aux enfans. Ils règnent pendant six semaines en véritables petits despotes, non-seulement sur le foyer domestique, mais aussi sur les divertissemens publics. On peut trouver à cela deux raisons, d'abord les vacances d'hiver, qui coïncident avec les fêtes de Noël, et aussi une

(1) Voyez la livraison du 15 avril dernier.

Digitized by Google

vague réminiscence religieuse. Il ne faut pas oublier qu'en Angleterre surtout le théâtre est sorti de l'église. Les anciens prêtres catholiques, avec leurs *mystères*, leurs *moralités*, leurs *miracles*, ont été sur la terre actuelle du protestantisme les premiers *theatrical managers*. Aujourd'hui, il est vrai, le théâtre s'est tout à fait séparé du culte; mais il n'en est pas moins resté dans les mœurs certaines traces de l'union primitive que la réformation elle-même et le progrès des lumières n'ont pu effacer entièrement. La scène anglaise se trouve encore régie à certains égards par le calendrier et la liturgie ecclésiastiques. Deux fêtes chrétiennes, Noël et Pâques, avaient surtout donné lieu à une forme de divertissements toute particulière. Les *Easter entertainments* (*amusemens de Pâques*) ont beaucoup perdu, mais seulement depuis quelques années, de leur antique splendeur. On accuse, et avec raison, les chemins de fer d'avoir contribué à amener ce résultat; dès le commencement de la semaine sainte, les diverses administrations de *railways* annoncent aujourd'hui sur tous les murs de Londres et même sur le dos des hommes-affiches des trains de plaisir, des *trips*, des excursions qui font aux anciennes *attractions* pascales du théâtre une concurrence redoutable. Beaucoup de familles aiment mieux maintenant aller voir à Douvres, à Brighton ou dans l'île de Wight la fête de la nature renaissante, la mer égayée par un premier rayon de soleil et les oiseaux revenant de l'exil, que d'assister comme autrefois, dans une salle plus ou moins enfumée, aux panoramas mouvans, aux interminables processions de figurans, aux parodies et aux farces qui signalaient dans tous les théâtres cette saison de l'année. Le vieux *christmas*, ayant le bonheur de venir dans le temps des pluies, de la neige, des jours courts et sombres, a seul conservé ses priviléges. Un fait me surprit en arrivant en Angleterre, ce fut de retrouver dans un tout autre climat et au sein d'une population bien différente la même coutume que j'avais vue florir à Marseille. Il y a pourtant cette différence, qu'à Marseille, durant les fêtes de Noël, on joue pour les enfans de petits mystères sur la naissance de Jésus-Christ, tandis qu'à Londres et dans les autres villes de l'Angleterre, cette même fête de la crèche est joyeusement saluée par des pantomimes qui ont un caractère tout profane.

La pantomime de Noël forme avec le drame shakspearien, — *si parva licet componere magnis*, — un des genres les plus tranchés du théâtre anglais. Et pourtant qui ne voit que cette forme de pièce n'a point pris naissance dans la Grande-Bretagne? Les noms d'Arlequin, de Pantalon et de Colombine trahissent sans aucun doute une origine italienne. Le seul personnage anglais de la pièce serait le clown, et encore peut-on lui trouver des traits de ressemblance avec le Scapin napolitain; mais à quelle époque une troupe italienne

Digitized by Google

est-elle venue s'établir en Angleterre et acclimater sous le pâle ciel de la Tamise une sorte de comédie muette qui avait vu le jour dans la patrie du soleil? C'est là une question sur laquelle les meilleurs archéologues dramatiques n'ont pu me fournir que des renseignemens incomplets. L'histoire de la pantomime en Angleterre est très obscure : quelques antiquaires anglais, profitant peut-être de cette obscurité, ont voulu lui donner une origine ancienne et tout à fait nationale. C'est un fait reconnu que durant tout le moyen-âge la scène se divisait en trois plates-formes. A l'étage supérieur régnait l'Être suprême assis sur son trône. Sur la seconde plate-forme apparaissaient les anges et les esprits des justes admis aux faveurs du paradis. La troisième était occupée par les simples mortels, hommes et femmes, tandis que dans un coin de cette zone inférieure s'ouvrait toute béante une affreuse caverne appelée la bouche de l'enfer. A part le Père éternel, qui ne se montre jamais, on le pense bien, dans les divertissemens du théâtre moderne, et à cela près des anges, qui ont été remplacés par des fées ou des péris, comme dans le paradis de Mahomet, cette division donne assez bien les principaux plans de la pantomime anglaise. La première scène se passe encore le plus souvent dans une sombre caverne d'où les démons et les lutins se répandent sur le théâtre, comme ils faisaient déjà au moyen-âge, en excitant par leurs gestes et leurs grimaces le rire et l'effroi des spectateurs. Si maintenant on admet que la pantomime ait pu sortir de cet antre diabolique, les personnages italiens n'auraient fait que fournir des masques à un cadre de pièce qui existait depuis longtemps. Quoi qu'il en soit, la première pantomime anglaise dont les annales de la scène aient conservé le souvenir ne date que de 1702. Elle fut jouée à Drury-Lane sous le titre de *Tavern-Bilkers* (*les Escrocs de taverne*), et par les soins d'un nommé Weaver, maître de danse.

La pantomime de Noël (*Christmas pantomime*), — et c'est la seule que j'aie en vue dans cette étude,— a sans doute subi avec le temps des modifications considérables. D'abord le nom lui-même ne lui convient plus guère, ou du moins ne lui convient qu'à moitié. Ce genre de pièce se compose aujourd'hui de deux parties distinctes, l'une où l'on parle et qui est le plus souvent écrite en vers, l'autre qui est abandonnée aux acteurs muets. Cette circonstance confirme encore, il me semble, l'origine étrangère, sinon de la pantomime elle-même, du moins des principaux personnages qui y figurent. Dans les commencemens, sans aucun doute, les acteurs ne parlaient point, et ils avaient de bonnes raisons pour cela; mais à mesure que le sang anglais s'est, pour ainsi dire, infusé dans les types italiens, on a trouvé qu'il y avait avantage à appuyer les effets mimiques sur les jeux d'esprit et sur un dialogue le plus souvent

Digitized by Google

burlesque. Il est arrivé ainsi à la pantomime ce qui arrive en Angleterre à beaucoup de coutumes exotiques et surtout à certains mots de la langue. L'origine étrangère de ces mots-là ne saurait être douteuse; mais la prononciation anglo-saxonne les modifie tellement et les frappe d'un cachet si national, que l'oreille des peuples auxquels ils sont empruntés ne les reconnaît même plus. C'est ainsi qu'Arlequin, Pantalon et Colombine n'ont plus aujourd'hui rien de commun dans la Grande-Bretagne avec leurs ancêtres d'Italie. Le caractère dominant de la pantomime chez les peuples du midi est l'expression; on l'a définie avec raison une peinture d'idées par le geste. Tel n'est point aujourd'hui le caractère saillant du même genre de pièce chez les Anglais. Ils lui ont imprimé ce qui fait la puissance, les conquêtes et l'influence de leur race sur toute la terre, je veux dire l'action. Quant au jeu de la physionomie, il n'en faut point même parler, puisque le visage des acteurs se trouve couvert d'un énorme masque. De furieuses pirouettes, des sauts à se rompre le cou, des tours de force prodigieux, d'audacieuses gambades, un va-et-vient perpétuel de tourbillons humains qui balaient tout devant eux sur la scène, en un mot le mouvement dans tout ce qu'il a d'effréné, voilà ce qui tient beaucoup plus de place que les effets mimiques dans la partie muette des divertissemens renouvelés d'année en année pour faire plaisir au bon vieux Noël. La scène anglaise ressemble assez alors aux rues de Londres avec le mirage des affaires, les changemens à vue, les locomotives roulant comme un tonnerre au-dessus du toit des maisons et tout l'opiniâtre travail du déchargement des vaisseaux.

La vraie pantomime se trouve toujours encadrée dans une sorte de pièce plus ou moins féerique dont elle forme l'épisode final. Le sujet de cette pièce est le plus souvent tiré d'un conte d'enfans, ce que les Anglais appellent *nursery tale*. La mine en est à peu près inépuisable : vous pouvez choisir entre *Peter Wilkins*, les *Voyages de Gulliver*, les *Aventures de Robinson Crusoé*, *Sindbad le marin*, *la belle Rosamonde*, *Jack le tueur de géans*, ou toute autre histoire du bon vieux temps. Plus l'intrigue (le *plot*, comme disent les Anglais) en est extravagante, plus surtout elle vogue en pleine fantaisie, et mieux cela vaut, car il est plus facile d'y introduire des danses, des effets magiques et toutes les magnificences de la mise en scène. Quelquefois même la pantomime ne s'appuie que sur une chanson populaire; celle qui a été jouée cette année avec grand succès à *Haymarket Theatre* était le développement de deux vers anglais que les enfans chantent ici aux bêtes à bon Dieu (*lady-birds*) : « Bête à bon Dieu, bête à bon Dieu, vole chez toi ! ta maison est en feu, tes enfans sont seuls ! » Ces pièces de Noël offrent encore un autre genre d'intérêt : la pantomime est la comédie de l'année.

Digitized by Google

Comme le cadre se prête volontiers à toutes les divagations, on y passe en revue les ridicules du moment, quelquefois même les événemens politiques sur lesquels se porte l'attention des journaux (1). A la fin de 1860, le traité de commerce avec la France a naturellement fourni quelques scènes de circonstance à plus d'un théâtre de Londres. L'invasion des bouteilles de vin animées, les craintes du gros *Stout* menacé dans son empire ténébreux, — c'est le cellier que je veux dire, — les patriotiques réflexions de *Grog*, qui, représentant la marine anglaise, déclare n'avoir rien à redouter de l'étranger, tout cela ne pouvait manquer d'être applaudi. Les larcins littéraires que nous avons signalés dans une première étude du théâtre anglais n'ont point échappé à la satire. L'esprit du plagiat apparaît avec un livre à la main sur lequel est écrit en grosses lettres *original*. Le fantôme de la littérature française se saisit du livre en s'écriant : « Vous m'excuserez, mais ce livre est à moi. » Miss Crinolina elle-même, quoique déjà un peu vieille, n'a point été oubliée non plus par la pantomime, qui, étant hors d'âge, se montre sans pitié pour les faiblesses de son sexe; mais l'incident qui a le plus défrayé, en 1860, la critique des *Christmas entertainments* est celui des tables tournantes (2). Après tout, ces attaques n'étaient-elles point des représailles? Les esprits frappeurs, *spirit-rappers*, en mettant le monde à l'envers, en faisant danser les meubles, jouer les instrumens de musique sans le secours des doigts, tomber une pluie de fleurs sur la tête des assistans et flotter en l'air M. Home dans une chambre, ne portent-ils point à l'ancienne pantomime de très sérieux défis? Le théâtre anglais avait encore une autre raison de leur en vouloir. Non contens de troubler le monde inanimé, ces esprits ambitieux ont voulu enrôler dans leur troupe William Shakspeare. Des journaux *spiritualistes* ont publié très sérieusement des fragmens de drame en vers dictés ou plutôt frappés par je ne sais quelle table où s'était réfugiée l'âme du grand barde. J'ai lu ces fragmens, et en vérité je n'y ai pas reconnu l'auteur d'*Hamlet;* ce ne serait point la peine de revenir « des régions inexplorées dont pas un voyageur ne revient, » si, après avoir été un grand poète pendant sa

(1) Sous ce dernier rapport, la pantomime anglaise se rapprocherait assez des *revues de l'année* telles qu'elles se jouent sur nos petits théâtres. Il y a pourtant des différences essentielles. Les Anglais nous reprochent de nous montrer timides dans l'absurde et dans le grotesque. Quand l'Anglais, lui, se mêle d'être extravagant, il l'est bien. Il ne recule devant aucune folie.

(2) Cette manie des *spirit-manifestations* a été remise à la mode, l'année dernière par un remarquable article publié dans le *Cornhill Magazine* et par les soirées de M. Home, auxquelles se rendait toute l'aristocratie. J'ai assisté moi-même à l'une de ces séances privées; mais comme c'était un dimanche, la table déclara être trop bonne *sabbathérienne* pour travailler ce jour-là.

Digitized by Google

vie, on n'avait rien de mieux à communiquer aux pauvres mortels que de telles rapsodies d'outre-tombe.

C'est le lendemain de Noël, *boxing night*, que les nouvelles pantomimes font pour la première fois leur apparition sur tous les théâtres de l'Angleterre. Généralement cette pièce se joue à la fin du spectacle; mais quelques théâtres de Londres, ayant égard à l'âge de leur public, ont établi deux représentations, l'une qui a lieu dans l'après-midi et l'autre dans la soirée. Celle du jour est à mon avis la plus curieuse. Je ne parlerai point de la transition d'une lumière naturelle à une lumière artificielle, car le soleil de Londres est trop souvent au mois de décembre un pauvre invalide qui réclame dans les boutiques et même dans les rues l'assistance du gaz. Ce qu'il y a de particulier, c'est le personnel de la salle. Un poète anglais pourrait appeler ces représentations théâtrales les fêtes de la maternité. De solennelles matrones du West-End ou de la Cité en grande toilette trônent pompeusement dans les loges au milieu d'un groupe d'enfans dont les têtes blondes s'étagent comme des arbrisseaux en fleurs chez un pépiniériste du Kent. La verve de *Punch* s'est beaucoup égayée, il y a quelques années, aux dépens d'une société dont le modèle existe en Amérique, et qui se propose d'encourager l'amélioration de la race anglo-saxonne en offrant des prix aux mères qui présentent les plus beaux nouveau-nés. Eh bien! les salles de spectacle ressemblent assez bien, durant les deux mois qui suivent les fêtes de Noël, à cette institution philanthropique, le *babies show*. C'est un concours, une exhibition d'enfans aux joues fraîches, aux bras nus et potelés, avec cette seule différence qu'il n'y a point d'arbitres officiels, et que par conséquent chaque mère s'attribue pour les siens le prix de beauté. Quelquefois de grandes écoles de charité arrivent, conduites par les bienfaiteurs de l'établissement, et envahissent moitié des galeries ou du parterre. Qui dira la joie, la surprise, les exclamations naïves de ce public enfantin à la vue des merveilles et des splendeurs du monde enchanté, la vallée des diamans, la terre des fées, l'île des femmes volantes, la fontaine des perles liquides, la sphère de cristal ou le château aux portes d'or? Mais c'est surtout à la grande scène de la transformation (1) que les yeux des spectateurs brillent comme des étincelles, que les cœurs

(1) Pour comprendre la valeur de ce mot, il faut savoir que les principaux personnages de la pantomime sont durant toute la première partie de la pièce des chrysalides qu'une fée bienfaisante dégage de leur état d'imperfection en les touchant avec sa baguette. C'est alors que le clown, Arlequin, Pantalon et Colombine s'élancent, légers et aériens comme des papillons, vers une existence nouvelle. Cette scène de changement, pour laquelle on tient en réserve toutes les surprises de l'illusion, détermine généralement le succès de la pièce.

Digitized by Google

bondissent, et que les petites mains frappent l'une contre l'autre avec fureur. Le moyen en effet de ne point tomber en extase devant des palais d'eau naturelle qui jaillissent tout à coup dans l'air avec des merveilles d'architecture telles qu'on n'en a vu que dans les contes des *Mille et une Nuits,* des feux de Bengale aux mille couleurs, des femmes immobiles et posées commes des bouquets de fleurs artificielles sous des globes de verre, tandis que d'autres flottent de nuage en nuage et répandent à pleines mains une pluie d'or dans un ciel d'opale? Quelques Anglais s'élèvent d'ailleurs avec feu contre cette opinion que la pantomime soit faite seulement pour les enfans. A les entendre, nous avons tous un coin du cœur et de l'imagination qui reste jeune. La vérité est que j'ai vu aux représentations qui ont lieu pendant la journée beaucoup d'hommes graves et de vieillards qui semblaient prendre à ces contes de *Peau d'Ane* en action un plaisir extrême. « Ce qui fait, me disait l'un d'eux, le grand charme de la pantomime, ce sont les souvenirs d'enfance qu'elle réveille et les rêves bleus qu'elle a répandus sur notre sommeil dans un âge où l'on dort si bien. Elle nous parle d'un temps où nous avions notre père et notre mère, d'un temps où l'on croyait à tout, à la terre des fées, aux nains, aux géans, où l'on se figurait Colombine comme la plus belle des femmes et le clown comme le plus heureux des hommes. En l'applaudissant, c'est notre vie même que nous applaudissons, ou du moins la meilleure partie de notre vie qui n'est plus. Le secret de la durée de notre pantomime est dans les émotions de famille qu'elle renouvelle. On aura beau dire, l'Anglais ne se passera pas plus de pantomime qu'il ne se passe de *plum-pudding* à Noël, car l'une et l'autre sont pour lui comme les anneaux d'or de cette chaîne que vous appelez la mémoire du cœur. »

Quoique la pantomime représente surtout le côté de la fantaisie, elle offre un autre genre d'intérêt au point de vue commercial. Sans elle, beaucoup de théâtres de Londres ne pourraient pas vivre. Le temps de Noël est appelé dans le monde dramatique le temps de la moisson, et plus d'une fois cette moisson s'est montrée féconde en gerbes d'or. Le plus ou moins de succès des pantomimes passe même à Londres pour un thermomètre à l'aide duquel on peut évaluer l'état de la prospérité publique. Quand le théâtre ne va pas dans cette saison de l'année, rien ne va. A la fin de 1860 et au commencement de 1861, la recette n'a point répondu aux espérances des directeurs de théâtres, qui avaient presque tous hasardé sur les *Christmas entertainments* des sommes énormes. On a donné de ce fait plusieurs raisons, une température sévère qui retenait les familles au coin du feu, d'abondantes charités qui avaient épuisé la bourse des habitans de Londres, la grande concurrence des divertissemens

Digitized by Google

et l'état incertain des affaires en Europe. On a même cru y voir un signe de décadence pour la pantomime, dont la baguette magique aurait été brisée par la mort des anciens clowns. L'Anglais se montre, à mon avis, trop attaché à ses plaisirs traditionnels, et la pantomime de Noël tient par des racines trop profondes aux habitudes du pays, pour qu'il y ait sujet de craindre le déclin d'une forme théâtrale qui a du moins pour mérite l'ancienneté. Si grave que soit en apparence la société britannique, les femmes et les enfans y exercent sous certains rapports une influence beaucoup plus grande qu'on ne le croirait à première vue. Or quels sont les mères et les enfans qui voudraient se séparer d'un amusement toujours ancien et toujours nouveau, qui ramène sur la scène ces aimables personnages qu'il serait bien difficile de remplacer : le brillant Arlequin, le turbulent clown, le souffre-douleur Pantalon et la gracieuse Colombine? La pantomime a encore un autre titre à la considération des Anglais : c'est une importante affaire d'argent. La mise en scène de ces sortes de pièces jette chaque année dans le torrent de la circulation pécuniaire, non pas des centaines, mais des milliers de livres sterling (1); elle donne du travail aux hommes, aux femmes, aux enfans. Pour mieux apprécier encore la valeur industrielle des *Christmas entertainments*, il nous faut pénétrer dans l'intérieur du théâtre et voir la pantomime derrière la toile.

L'entrée des coulisses dans la plupart des théâtres de Londres présente un assez triste aspect; ce sont des murs délabrés et livides, des allées sombres, des escaliers étroits et huileux. On s'étonne de voir les robes de soie et les fraîches toilettes des actrices s'aventurer dans ces antres misérables. C'est pourtant là que dès le mois d'août, dans les grands théâtres, se préparent toutes les richesses et toutes les pompes du monde imaginaire. Un auteur qui a le plus souvent la confiance du directeur pour ces sortes de pièces, et que les Anglais nomment à cause de cela *house-author*, propose le sujet de la pantomime qui doit être jouée au commencement de l'hiver. C'est longtemps un secret entre l'auteur et le *manager;* cependant l'un et l'autre se mettent à l'œuvre. Il ne faut point perdre de vue que, surtout dans l'idée du directeur de théâtre, la pantomime est une affaire industrielle; elle doit payer pour la morte saison et combler dans la caisse les vides laissés par le drame ou la comédie. On ne s'étonnera donc plus de voir les régisseurs de théâtre passer d'avance des contrats avec les marchands de Londres pour annoncer certains produits ou certains articles de boutique. Ces annonces dé-

(1) Rien qu'à Covent-Garden, le théâtre, il est vrai, le plus renommé pour ce genre de divertissemens annuels, la pantomime coûte chaque année près de 700,000 livres sterling.

Digitized by Google

guisées, et qui semblent plus ou moins faire partie de la pièce, s'étalent dans une scène *ad hoc* entre le clown et Pantalon, qui font semblant de se moquer de la marchandise. L'auteur écrit de son côté ce qu'on appelle l'introduction, *opening*, ou la partie littéraire de l'arlequinade, car le reste est abandonné à la fantaisie du chef de la pantomime. On réunit alors les machinistes, les costumiers, les artistes, en un mot tout le monde théâtral, pour entendre la lecture du manuscrit. Chacun d'eux sait maintenant ce qu'il doit faire dans la ligne de ses devoirs, comme disent les Anglais.

Voici d'abord le *workshop*, où s'élaborent les divers instrumens destinés à produire l'illusion. On y moule par centaines, et d'après un procédé ingénieux, des masques dont un artiste a fourni les dessins (1). Il y en a de toutes les formes et de toutes les laideurs, depuis la grimace de Quasimodo jusqu'à la figure des insectes monstrueusement grossie par toutes les puissances du microscope. Là aussi croissent à vue d'œil les légumes fantastiques qui devront jouer un rôle sur la scène; là naissent comme par magie les *chaises fées* qui auront l'esprit de se changer en pianos, et le lit miraculeux qui s'envolera de lui-même vers le plafond dès que le clown s'y étendra de toute sa longueur. Tout cela et bien d'autres choses encore que les Anglais désignent en langage de théâtre sous le nom de *property* occupent, comme on peut le croire, un très grand nombre de mains. On assiste dans cet atelier à la réalisation des rêves de notre dessinateur Grandville. Je me demande d'ailleurs si ce besoin d'animer, de transformer, de personnifier la matière, qui est bien un des traits du caractère anglais, une tendance nationale, n'a point contribué au succès persévérant qu'obtient chez nos voisins la pantomime féerique.

A côté du *workshop*, ou de l'atelier du merveilleux, se trouve généralement la garde-robe, *wardrobe*. A l'approche de Noël, cette salle ressemble à une ruche d'abeilles travailleuses; *fervet opus*. Les couturières y taillent jour et nuit dans la dentelle pailletée d'or les robes des fées, des ondines ou des nymphes; les costumiers y découpent les tuniques des deux armées rivales, dont l'une devra combattre pour le droit et sauver la princesse malheureuse. Quelques-unes de ces étoffes sont réellement précieuses et coûtent des prix extravagans. Non contens d'habiller les dieux, les déesses, les génies et les héros mythologiques, ces artistes en toilette doivent encore dérober à la nature le secret de vêtir d'une manière tolérable les scarabées, les coccinelles, les cantharides, les fleurs animées, les houblons, les chèvrefeuilles et toutes ces personnifications du monde inférieur qui figurent dans le drame féerique.

(1) L'artiste le plus renommé pour le dessin des masques et des costumes est M. Dykwynkin.

Digitized by Google

Les costumes ne seraient rien encore sans les décors. C'est le pinceau des artistes qui fait à Londres le grand succès des pantomimes. L'atelier de peinture se trouve généralement situé dans la partie la plus élevée du théâtre. C'est une longue chambre dans laquelle la lumière se joue avec profusion, grâce à une galerie en verre qui a été construite pour cet objet. La toile destinée à recevoir le dessin et la couleur est souvent d'une grandeur prodigieuse; mais elle se laisse aisément manier au moyen de ressorts qui l'élèvent ou l'abaissent à volonté. Je ne décrirai point les procédés de cette sorte de peinture, qui est néanmoins fort intéressante à observer. Ce qui m'a surtout frappé est l'étonnante dextérité avec laquelle l'ouvrage avance pour ainsi dire à vue d'œil. Il est vrai qu'une bonne partie du travail se fait par des moyens mécaniques et qu'une armée de brosses envahit à la fois certaines parties de la toile. L'artiste qui préside à ces manœuvres dans les grands théâtres est le plus souvent un homme célèbre, Beverly, Telbin ou Grieve. Les costumes et les décors ont encore besoin d'un autre auxiliaire, qui est la charpenterie. Dans le *carpenter's shop*, des ouvriers construisent à grand bruit de scies et de marteaux les cadres, les machines et les accessoires qui doivent donner le mouvement mécanique à la pantomime.

Presque en même temps on commence les répétitions. La salle et la scène présentent alors, durant la journée, un triste contraste avec ce qu'elles devront être à la grande fête de *boxing night* (1). La salle est froide, morne, déserte, éclairée par en haut d'un jour blafard; un tuyau de gaz brûle au-dessus de l'orchestre, et les loges, recouvertes d'un linceul de calicot, semblent hantées par les ombres en attendant les heureuses figures qui les animeront dans quelques mois. Le rideau se lève, mais la scène reste terne et désolée. Un ami et moi, nous formions ce que les Anglais appellent l'*audience*. Comme cet ami avait un intérêt dans la pantomime, je lui adressai certaines questions. « Quels sont, lui demandai-je, ces pauvres enfans en habits déguenillés, aux pieds couverts de boue, qu'on est en train de ranger sur les rochers de cristal? — Ce sont, me répondit-il, les lutins et les gnomes de l'île fortunée. — Et ces jolies filles, assez mal vêtues pour la saison, qui soufflent là-bas dans leurs doigts? — Ce sont des fées. — Et ce petit vieillard cassé qui cause d'un air morne avec le directeur, tout en savourant une prise de tabac? — C'est le jeune, le gai, le fringant, l'inimitable clown. — Et cette danseuse en pantalon de tricot fané, en vieux souliers de satin blanc presque noirs, en chapeau de ville, qui vient d'essayer un pas et qui jette maintenant sur ses épaules un manteau brun? — C'est Co-

(1) Ainsi nommée parce que c'est le jour où les allumeurs de gaz, balayeurs des rues et autres serviteurs publics reçoivent leurs étrennes dans une sorte de boîte en ferblanc, *box*.

Digitized by Google

lombine. » Pour le coup, je ne pus me défendre d'un mouvement de surprise. — Colombine? m'écriai-je. — Elle-même. Vous la voyez maintenant dans ses habits de travail; vous la verrez à la première représentation dans toute sa gloire, d'abord comme la princesse sur laquelle les mauvais esprits ont jeté un sort, puis comme l'être transfiguré qui recouvre aussitôt l'éclat, la puissance et la fraîcheur de ses charmes. Elle fera fureur. — De ce dialogue nous conclûmes, mon ami et moi, qu'il ne fallait point s'arrêter à l'envers des illusions ni aux répétitions d'une pantomime. Le personnel de ces pièces anglaises mérite pourtant quelque intérêt. Longtemps le principal rôle fut celui d'Arlequin. Le fameux Rich s'y montrait, dit-on, tour à tour gai, gracieux et pathétique. Aujourd'hui ce caractère a beaucoup perdu de son importance. L'Arlequin moderne n'est plus sur la scène qu'un grand enfant, un homme ébauché, dont le principal mérite consiste à tourbillonner comme une feuille d'or engouffrée par le vent, ou à sauter du plancher de la scène vers une fenêtre haute, derrière laquelle se trouve un matelas étendu pour le recevoir. Ce changement, si j'en crois les antiquaires du théâtre anglais, est dû à l'influence du grand clown Grimaldi. Son jeu extraordinaire rejeta sur le second plan et même effaça presque entièrement le héros de l'ancienne pantomime. Les choses en sont restées au point où les avait laissées Grimaldi (1); seulement les Anglais se plaignent avec amertume de n'avoir plus même de bons clowns. Deux des plus renommés, Arthur Nelson et surtout Richard Flexmore, après avoir fait les délices du public pendant des années, après avoir été, selon l'expression d'un Anglais, les plus merveilleux joujoux qu'on puisse offrir à des enfans dans la saison des étrennes, ont été tout dernièrement, et quoique jeunes encore l'un et l'autre, se mêler à l'inévitable danse des morts (2). En général les clowns ne vivent pas longtemps : le travail herculéen auquel ils se livrent sur la scène les vieillit avant l'âge et les expose à toute sorte de maladies. Les plus jeunes et les plus vigoureux tombent quelquefois épuisés dans la coulisse à la fin du spectacle. L'un d'eux me disait avec un sourire amer et en essuyant la sueur qui lui ruisselait du front : « Vous voyez, nous travaillons dur pour amuser le public. » Je ne pus en effet me défendre de réflexions pénibles sur les souffrances de ceux qui font rire. Il y a deux mois à peine, au théâtre d'Yarmouth, le clown se rendit, après la représentation, dans le *dressing-room* (chambre de toilette) pour changer d'habits,

(1) Une actrice, Mme Céleste, a pourtant régénéré le personnage mimique d'Arlequin en lui donnant des grâces délicates; mais cette tentative isolée et venant d'une étrangère ne prouve rien contre le principe.

(2) Richard Flexmore avait débuté dès l'âge de onze ans. Il était marié à une Française, la fille du célèbre clown Auriol.

Digitized by Google

quand tout à coup il se plaignit d'un profond malaise et se coucha sur le flanc pour ne plus se relever. Il était attaqué depuis longtemps d'une maladie de poitrine, triste fruit de ses laborieux efforts, et tout mourant qu'il était, il n'avait jamais tant diverti la salle que ce soir-là.

Une autre branche très importante de la pantomime anglaise est le corps de ballet. Pas de *Christmas entertainments* sans danses, sans processions, sans tableaux vivans. Pour tout cela, il faut des femmes; aussi chaque théâtre de Londres engage chaque année une troupe d'au moins soixante danseuses ou figurantes, connues sous le nom de *ballet-girls*. Ces dernières, je dois le dire, se plaignent beaucoup de leur situation sociale. Elles accusent tout haut les théâtres de les exploiter, et leur principal grief est qu'on les oblige à suivre gratis, pendant trois ou quatre semaines, les répétitions. Je pus saisir moi-même, à travers les mouvemens chorégraphiques de la répétition, quelques-unes de leurs plaintes habituelles : « Quel métier! s'écriait l'une d'elles, jeune et jolie blonde. Faire Cupidon à deux shillings par soirée, et encore être forcée de trouver ses ailes par-dessus le marché! » Une autre, qui venait de loin pour assister aux répétitions du théâtre, réclamait une indemnité de chaussures. « Si encore, ajoutait-elle, nous pouvions marcher dans la vie sur des nuages, il n'y aurait rien à dire; mais hélas! mes souliers savent bien que nous ne marchons sur les nuages qu'au théâtre, et au risque souvent de nous rompre le cou. » Ce qui excitait surtout les murmures du corps de ballet était l'absence de rafraîchissemens, dont le besoin se faisait sentir après des danses fatigantes. « En vérité, dit une de celles qui semblaient le plus altérées, le directeur nous prend au sérieux pour des fées, et il croit que nous devons vivre de l'air du temps. — Merci pour le compliment! répondit une de ses compagnes, mais j'aimerais mieux un pot d'ale. » Ces propos et quelques autres m'apprirent que le monde des enchantemens avait aussi ses misères. Au point de vue économique, la légitimité de ces plaintes est au moins contestable. Les théâtres rentrent, comme entreprises industrielles, dans la condition de toutes les maisons de commerce, qui cherchent à obtenir le plus de travail au meilleur marché possible. Or, si peu rétribuées que soient les *ballet-girls*, la concurrence ne manque point à la porte des coulisses. Les théâtres font en outre observer qu'ils ne prennent aux danseuses ou aux figurantes qu'une partie de leur temps, et qu'un salaire de 15 ou 20 shillings par semaine est encore assez respectable, si on le compare à l'échelle ordinaire des prix fixés pour le travail des femmes (1). Toutes ces raisons sont à coup sûr très

(1) Les *managers* ne font pas eux-mêmes de très brillantes affaires : en ce moment

Digitized by Google

bonnes, et pourtant elles n'empêchent point les *ballet-girls* de constituer réellement une classe souffrante. Tout va encore assez bien tant que florit la pantomime; mais les fêtes de Noël ne durent pas toujours, et le temps où les *ballet-girls* se trouvent fort dépourvues, c'est lorsqu'après avoir dansé tout l'hiver viennent les mauvais jours d'été. L'une d'elles, âgée de dix-neuf ans, avait placé l'année dernière son nouveau-né à la campagne chez une femme très pauvre. D'abord la danseuse paya assez régulièrement les mois de nourrice; mais son engagement étant venu à cesser vers le temps de Pâques, elle n'envoya plus d'argent. L'enfant mourut littéralement de faim par suite de la négligence de la nourrice, qui recourut trop tard à la charité publique. Le juge n'eut point le courage de condamner la mère, car elle ne pouvait faire donner du lait à son enfant, n'ayant point elle-même de pain.

Les *ballet-girls* ont en outre une mauvaise réputation. La méritent-elles? C'est là une question délicate que je ne m'engage point à résoudre. Parmi les femmes qui se présentent dans les théâtres de Londres pour personnifier les Vénus de toutes les mythologies, on pense bien que les directeurs ne choisissent point les plus laides, et la pantomime anglaise doit une partie de son succès au luxe de cheveux blonds, de grands yeux bleus et de formes attrayantes qui se déploient alors sur la scène. La beauté associée à une vie de séductions et de misères ne constitue-t-elle point pour ces pauvres filles ce que tous les moralistes regardent comme le danger d'un faux pas? Tout ce que je puis dire, c'est qu'il y a parmi elles, selon le langage des Anglais, de *splendides* exceptions. Il y a quelques années, vivait à Londres une *ballet-girl* qui passait pour un modèle de toutes les vertus solides que les Anglais honorent surtout chez la femme. Elle nourrissait sa mère, qui était infirme, prenait soin du ménage dans une maison trop pauvre pour avoir une domestique, employait à des ouvrages d'aiguille le temps que lui laissait le théâtre, et défiait le souffle impur de la calomnie de toucher son front de neige. Quelques-unes d'entre elles, quoique en petit nombre, sont mariées. Il n'y a pas longtemps qu'à Édimbourg, au Théâtre de la Reine, *Queen's Theatre*, des jeunes gens, émerveillés par les visions féeriques de la pantomime, attendirent dans la rue, à la porte des coulisses, la sortie du corps de ballet. Une *ballet-girl* se laissa aborder par un étudiant, qui se mit à lui débiter les lieux-communs de la passion. Chemin faisant, ils arrivèrent dans une rue

même, *her Majesty's Theatre* et Drury-Lane sont fermés par suite de la faillite de M. Smith; l'*Olympic Theatre* est fermé malgré l'habile direction de Mme Céleste; le *Saint-James Theatre* est loué pour la saison d'été à une troupe française. Ce qui nuit beaucoup à la prospérité des théâtres de Londres est la somme énorme qu'il faut payer pour le loyer de la salle.

Digitized by Google

sombre, puis devant une pauvre maison. Ayant gravi les dernières marches d'un escalier raide et étroit, la divinité engagea par un sourire malicieux l'étudiant à entrer dans son olympe, — un grenier où le pauvre jeune homme se trouva face à face avec un grand diable d'Écossais, le mari, qui le reçut de la bonne façon. Il y a d'ailleurs des degrés parmi les *ballet-girls*; quelques-unes ne sont guère que des figurantes; les autres sont de véritables danseuses auxquelles on ne saurait refuser du talent. Je ne dirai point tout à fait avec Thomas Moore que « leurs pieds sont éloquens, que leur demeure est l'air, et que c'est seulement par complaisance qu'elles touchent le sol; » mais il est certain que plusieurs d'entre elles se distinguent par un caractère qui convient surtout à la pantomime anglaise, l'énergie dans la grâce.

On peut maintenant se faire une idée de ce genre de pièce, qui ressemble à tout, à l'opéra, au drame féerique, à la farce, à la pantomime italienne, et qui pourtant, dans l'ensemble, se montre frappé d'un cachet profondément national. Le soin de relier entre elles les parties d'un tout si compliqué et de diriger les répétitions est généralement confié dans les grands théâtres à un homme qui en fait sa spécialité. Le plus célèbre de tous est M. Nelson Lee, dont le nom est plus cher aux enfans que celui de William Shakspeare. Nous avons parcouru au théâtre l'empire des chimères : ne devons-nous pas nous occuper d'un autre genre qui se rapproche davantage de la nature?

II.

Il existe un véritable type de comédie qui n'appartient qu'aux Anglais. J'ai surtout en vue celle dont Ben Jonson avait fourni le modèle, solide, massive, compacte, bien faite pour résister au temps, moins riche en jeux d'esprit que féconde en situations fortes, en caractères bien dessinés et en sentimens qui élèvent la nature humaine. Aujourd'hui pourtant cette comédie classique est à peu près abandonnée. La seule qui lui ait succédé et qui conserve encore une empreinte nationale est la comédie du coin du feu, *Englishman's fire-side* (1). Ce mot est littéralement plus juste qu'on ne pourrait l'imaginer, car je n'ai guère vu de comédie anglaise dans laquelle il n'y ait une cheminée avec du charbon de terre qui flambe. Les Anglais ont un tel amour de l'intérieur qu'ils poétisent volontiers les moindres détails de la vie domestique. J'écarterai d'ailleurs, dans cette étude, le point de vue littéraire : ce que je cherche avant tout sur la scène britannique, c'est une peinture de la société. Le théâtre

(1) Un des modèles du genre est la comédie de *John Bull*, par George Colman.

Digitized by Google

se montre bien ici, comme partout, le thermomètre de l'opinion publique et le miroir des mœurs; dois-je pourtant avouer que, sous certains rapports du moins, mes espérances ont été en partie déçues? Divers obstacles s'opposent à ce que la comédie soit en Angleterre le reflet de la vie anglaise, et d'abord l'imitation étrangère. On a vu quel contingent fournissait aux théâtres de Londres la traduction des drames français : eh bien! je crois que le genre comique est encore plus exposé aux larcins des arrangeurs. Sur dix comédies, il y en a au moins neuf où, malgré certains déguisemens plus ou moins habiles, on peut découvrir, comme disent les Anglais, le pied fourchu, *cloven foot*, c'est-à-dire la trace d'une origine illicite. On raconte ici que Voltaire, durant son séjour à Londres, se trouvait un jour dans un salon de l'aristocratie avec lord Chesterfield. Une lady, dont le visage était plaqué de rouge et de blanc de céruse, cherchait à soutenir la conversation avec le célèbre étranger, qui avait, surtout en Angleterre, la réputation d'un homme d'esprit. Chesterfield, frappant sur l'épaule de Voltaire, lui dit : « Prenez garde de vous laisser captiver. — Mylord, répondit l'auteur de *la Henriade*, je ne me laisserai jamais séduire par un fond anglais sous des couleurs françaises. » J'en dirais volontiers autant des comédies traduites ou adaptées, avec cette différence qu'ici c'est le fond qui est français et les couleurs qui sont anglaises. Les inconvéniens de ce système sont faciles à saisir : il tend à introduire sur la scène la représentation d'un monde dont les ridicules, les vices et les habitudes ne sont pas du tout en harmonie avec la société britannique. Je n'en citerai qu'un exemple : les duels sont à peu près inconnus en Angleterre, où la loi les assimile à un assassinat, et pourtant on les tolère sur la scène, par l'unique raison que les défis et les affaires d'honneur jouent un grand rôle dans nos pièces françaises. Un auteur dramatique anglais me faisait en outre observer avec beaucoup de sens que l'imitation étrangère avait même altéré le style des décorations. Pour faciliter les entrées et les sorties, nous représentons sur nos théâtres des appartemens à plusieurs portes communiquant d'une chambre à l'autre, et qui ne s'éloignent pas trop sous ce rapport de la forme de nos demeures; mais semblable disposition n'a jamais existé en Angleterre, où les maisons sont construites sur un tout autre modèle. L'action de la comédie se déroule ainsi chez nos voisins dans un milieu tout à fait étranger aux mœurs du pays.

La vérité a encore sur les théâtres de Londres un autre ennemi, c'est la tradition qui s'attache à certains caractères. Un fait expliquera mieux mon idée. Il existe sur la scène anglaise un type d'Irlandais, à peu près comme il existait dans notre ancien théâtre un type de Gascon. Se conformer à ce type, l'exagérer même de telle sorte qu'il s'écarte de plus en plus chaque jour de la nature et de

Digitized by Google

la vérité, semble être un parti-pris de la part des auteurs comiques qui se sont succédé depuis un ou deux siècles. Un tel personnage de convention avait sans doute pris naissance à l'origine dans les préjugés de la race saxonne contre les fils de la race gallique. Il fallait un bouffon, ce fut *Pad* (1) qu'on choisit. Pas de bonne farce au théâtre sans un Irlandais, et ce dernier joue presque toujours le rôle d'un personnage grotesque, effronté, ignorant, rusé, chevalier d'industrie (*fortune-hunter*), singulier mélange en un mot de naïveté et de rouerie, de balourdise et d'esprit naturel. L'*Irishman* n'est pas seulement un caractère, c'est un emploi au théâtre. Il y a des acteurs qui se consacrent presque uniquement à cette spécialité; l'un des plus célèbres *Irishmen* était, il y a quelques années, le comique Power, qui obtint un succès de réputation et d'argent. Non content de mouler et de remouler, si je puis m'exprimer ainsi, tous les Irlandais d'après le même type conventionnel, le théâtre anglais leur prête encore un accent et un langage de fantaisie qu'on rencontre partout excepté en Irlande. Colman se trouvait, il y a plusieurs années, à Dublin, où l'on venait de jouer sa comédie de *la Femme jalouse*. Quelqu'un lui demanda comment il trouvait la représentation : « Sur mon honneur, répondit-il, je n'ai pas trop compris ce que disaient les acteurs, car ils parlaient tous une sorte de patois, à l'exception pourtant de celui qui faisait le capitaine O'Cutter, et dont l'accent et la prononciation sont du plus pur anglais. » Il était difficile de faire une plus amère critique de la troupe, car ce capitaine O'Cutter, étant le seul personnage irlandais de la pièce, devait, d'après les traditions du théâtre, se distinguer des autres par son mauvais jargon. Je ne veux pas dire que Colman eût absolument tort, ni que les Irlandais ne puissent se reconnaître à leur accent; mais autre chose est de les entendre parler à la ville et de les écouter récitant leur rôle sur la scène. Ce n'est pas seulement au point de vue de l'art que cette contrefaçon du caractère de *Pad* présente des inconvéniens; au point de vue social, elle fournit des armes aux réclamations d'une race qui acquiert ainsi le droit de se dire maltraitée. Beaucoup des griefs politiques sur lesquels s'appuie le mécontentement des Irlandais sont à mon avis imaginaires; ce n'est pas dans le monde des faits, c'est dans le monde de la fiction qu'on se montre injuste envers eux. Seulement, comme la fiction exerce souvent presque autant d'empire que la réalité sur l'esprit des hommes, la comédie anglaise n'a point été étrangère, je le crains, aux animosités regrettables qui divisent les deux familles ou les deux nuances de la population. Une réaction heureuse contre les anciennes habitudes du théâtre a été sous ce rapport, dans ces derniers temps, la

(1) Nom populaire qu'on donne aux enfans de l'île d'Émeraude, *Emerald isle*.

Digitized by Google

pièce de *Colin Bawn*. Ce drame été joué à Dublin par un acteur irlandais et devant un public irlandais qui s'est enfin reconnu avec plaisir dans un miroir qui n'avait rien d'offensant ni d'exagéré.

Les enfans de l'*île-sœur* ne sont pas les seuls qui aient à se plaindre des infidélités de la scène anglaise. Il est rare de voir au théâtre un Écossais sans *kilt* et sans cheveux roux ébouriffés; le docteur Johnson lui-même, malgré ses préjugés tenaces contre les habitans de la vieille Calédonie, reconnaîtrait néanmoins, s'il vivait encore, que le portrait n'est point toujours exact. On se peigne en Écosse tout comme ailleurs, et quant au *kilt*, c'est aujourd'hui en Écosse une sorte d'habit théâtral que l'on ne porte plus que dans certaines montagnes des *highlands* et çà et là par fantaisie, mais très rarement dans les grandes villes. Un Écossais en costume national fait aussi bien événement dans les rues d'Édimbourg que dans celles de Londres. Par un procédé tout contraire, quoique toujours de convention, les auteurs comiques ont beaucoup flatté le caractère du vieux marin anglais, *old Jack*. La raison de cette partialité est facile à saisir : la marine constitue le plus solide rempart de l'Angleterre, c'est le bras droit de la défense nationale; aussi la littérature dramatique croit faire acte de patriotisme et en même temps obtenir les faveurs de John Bull en lui présentant toujours la vie des hommes de mer par le beau côté. Je n'ai certes rien à dire contre les marins anglais; des braves qui disputent aux tempêtes leur existence de chaque jour et l'honneur d'arborer le pavillon de la mère-patrie sur toutes les côtes du monde connu sont naturellement des gens de cœur. Je pourrais même citer au besoin plus d'un trait de générosité qui les honore; je les ai vus obliger de leur bourse des femmes, des enfans dans l'embarras, en demandant pour toute récompense qu'on se souvînt d'eux quand le vent sifflerait avec rage et quand l'éclair déchirerait le ciel noir. Tout ce que je regrette, c'est qu'on leur ait donné sur la scène anglaise une sorte de caractère stéréotypé. Qui a vu un vieux marin au théâtre les a vus tous. C'est toujours la même jaquette bleue, le même pantalon blanc, le même chapeau de paille ou de toile cirée : ce sont les mêmes danses et les mêmes tirades ronflantes sur la suprématie maritime de la vieille Angleterre. A Londres, ces déclamations sont assez innocentes, et peuvent même servir à ranimer le sentiment national; mais dans certaines villes de garnison où se trouvent réunis à la fois des soldats et des marins, la préférence qu'on accorde sur la scène à ces derniers donne souvent lieu dans la salle aux luttes les plus acharnées et les plus violentes. J'ai été témoin, il y a quelques années, d'un de ces conflits entre les chemises bleues et les habits rouges dans le petit théâtre de Chatam. Ce fut une tempête, une bataille de coups de poing qui se termina cette fois par la défaite des *homards*;

Digitized by Google

c'est ainsi que les marins appellent les soldats par allusion à la couleur de leurs habits.

Parmi les comédies qui se jouent aujourd'hui sur les divers théâtres de Londres, ne peut-on cependant détacher certains types qui soient de nature à donner une idée de la société anglaise? Un des caractères qui réussissent en ce moment sur la scène est celui de l'hypocrite, — non pas le Tartufe de Molière, mais une sorte de Tartufe anglais qui n'est guère connu en France, du moins sous les mêmes couleurs. Dieu me garde de dire que l'hypocrisie soit plus répandue dans la Grande-Bretagne que sur le continent! A première vue, on serait même tenté de croire que la liberté des institutions a étouffé ce vice ignoble; mais il est juste d'ajouter que, dans un pays où, à défaut de contrainte légale, l'opinion étend un sceptre de fer sur les mœurs, les habitudes et les préjugés, il y a encore une assez large place pour l'esprit de dissimulation. Au *Princess's Theatre*, dans une pièce intitulée *Bowl'd out* (*Démasqué*), j'ai vu un acteur comique de beaucoup de talent, H. Widdicomb, jouer au naturel le caractère du prêcheur et du distributeur de *tracts* (brochures religieuses). Pour comprendre la portée de l'abus que l'auteur (M. Craven) et l'acteur ont voulu frapper, il faut savoir qu'en Angleterre, parmi certaines sectes de dissidens (*dissenters*), c'est-à-dire parmi quelques-uns des protestans qui se sont séparés de l'église anglicane, tout homme est prêtre, en ce sens que tout homme peut se donner à lui-même la mission de semer la parole de Dieu. Le dimanche et même durant les jours de la semaine, on trouve dans les parcs, dans les carrefours et sur les places publiques des prêcheurs en plein vent qui réussissent plus ou moins à se former un auditoire. En arrivant à Londres, j'ai même rencontré, il y a quelques années, sur une des places de Wapping, un nègre qui haranguait un cercle de passans arrêtés. Comme je n'avais jamais rien vu de semblable dans les autres pays, — si ce n'est peut-être en France durant les jours les plus orageux de 1848, — je me demandais si la police n'allait pas intervenir pour réduire au silence l'orateur qui provoquait un attroupement, et même, il faut le dire, un attroupement assez tumultueux. Un *policeman* de service s'avança en effet vers le groupe bruyant; mais, à ma grande surprise, ce fut pour protéger l'orateur noir contre les insultes et les plaisanteries un peu vives dont il était l'objet. D'autres prédicateurs laïques se glissent dans les chapelles et jusque sous le toit domestique, où ils jouissent d'une considération qui n'est pas toujours méritée. Il y a même des Anglais ayant une position dans le monde qui favorisent cette diffusion de la parole et qui consacrent une partie de leur fortune à faire imprimer de petits livres religieux qu'ils distribuent sur la voie publique. Ceux-là du moins sont sincères, et, quoiqu'on puisse différer d'opinion sur l'usage qu'ils font

Digitized by Google

de leurs moyens d'influence, on ne saurait les taxer d'hypocrisie; mais à côté d'eux il y en a qui travaillent dans le même sens avec des vues plus ou moins intéressées. Ce sont ces derniers que le théâtre anglais a voulu démasquer et flétrir, se donnant ainsi le privilége de punir par le ridicule un vice contre lequel la chaire oublie trop souvent de s'élever. Ces loups sous la peau de brebis se distinguent d'ailleurs en Angleterre par des traits extérieurs, une cravate blanche, un habit noir, une figure composée sur un type particulier d'ascétisme, des gestes qui contrastent avec l'immobilité ordinaire des Anglais, et surtout un ton de voix faux et traînard qui prêche toujours, même en parlant.

Le *Haymarket Theatre* nous présente en ce moment le même vice sous un autre masque. Dans une pièce intitulée *Black Sheep* (*le Mouton noir*), par M. Stirling Coyle, un assez habile peintre des mœurs et des ridicules anglais sur la scène, Buckstone, le grand acteur comique, *portraite*, comme disent nos voisins, le tartufe de la philanthropie. C'est là, je l'avoue, un caractère qui peut très bien exister ailleurs, mais qui se rattache néanmoins d'une manière toute spéciale aux habitudes de la charité britannique. Il est rare que l'Anglais fasse l'aumône dans la rue; mais présentez-lui une liste de souscription, et son cœur s'ouvrira aussitôt ainsi que sa bourse. On dira peut-être que c'est l'orgueil et le plaisir d'avoir son nom écrit sur une feuille de papier qui le déterminent à agir d'une manière si honorable. Je ne saurais pourtant accepter cette interprétation, les listes destinées à secourir certaines infortunes étant chargées de dons anonymes qui s'élèvent souvent à des chiffres très considérables. N'est-il point dès lors plus naturel de rapporter cette formalité de la bienfaisance au caractère anglais, qui veut que tout se fasse dans les règles et qui ne hait rien tant que d'être trompé? La distribution des secours n'étant point, d'un autre côté, comme en France dans la main de l'état, la charité s'appuyant au contraire sur un mécanisme tout particulier, l'aumône a donné lieu dans la Grande-Bretagne à l'existence de certains agens intermédiaires. Ces derniers méritent en général la confiance qu'on leur accorde; mais il n'y a guère de troupeau où il ne se glisse de temps en temps des brebis noires. Le *Black Sheep* que stigmatise le théâtre de Haymarket, en le livrant aux rires du public, est un de ces faux apôtres; sous les couleurs de la religion et de l'humanité, il a trouvé moyen de soigner plutôt ses intérêts que ceux des pauvres. Il traverse en gémissant cette vallée de larmes, mais il boit la rosée des bonnes œuvres et, tout en distribuant de maigres soupes, vit, comme disent les Anglais, sur la graisse de la terre. Dans les deux comédies (*Bowl'd out* et *Black Sheep*), le dénoûment est le même, l'hypocrite se trouve puni par où il a péché. Le matérialisme grossier qu'il a cherché à couvrir du

Digitized by Google

froc de la dévotion et du manteau de la charité ne résiste point aux attraits de la boisson, et le vin fait sortir la vérité du puits.

Il y a un autre type qui mérite d'être étudié, c'est celui de l'Anglais qui a passé sa vie dans les Indes. Au *Saint-James's Theatre*, un acteur qui excelle dans l'expression, Alfred Wignan, représente à merveille un de ces vieux *tigres du Bengale*. Le soleil tropical a desséché son cœur, plissé son front, blanchi ses cheveux, agacé ses nerfs; dur, égoïste, absolu, irritable, il se croit toujours, comme dans le désert, entouré d'ennemis, exige autour de lui l'obéissance passive, se fait servir comme un nabab, trouve que le ciel de l'Angleterre s'est horriblement refroidi depuis un quart de siècle, et ne voit plus dans ses neveux et nièces que des étrangers qui convoitent sa fortune. Peu à peu cependant le doux soleil de la famille réchauffe cette âme engourdie; les réflexions d'un vieux domestique de la maison qui, à la vue d'un portrait, compare ce qu'était autrefois son jeune maître au vieillard impérieux, morose, égoïste, sur lequel le climat de l'Inde a gravé les traits d'un tyran domestique, ouvrent les yeux de l'ancien colon, et lui font découvrir le triste changement qu'a subi son caractère. La rude écorce se rompt, et l'Anglais redevient lui-même. Le *divorce bill* aurait donné lieu, d'un autre côté, s'il faut en croire certains symptômes, à une industrie que les législateurs n'avaient certainement point prévue : c'est celle du trafiquant en divorces. A ce théâtre de Saint-James, le même acteur, qui est aussi auteur dramatique, a introduit dans une jolie comédie, *Law for the women* (*la Loi pour les femmes*) un de ces personnages ténébreux qui cherchent à troubler le repos des ménages ou du moins à profiter des tempêtes domestiques. Le jeune couple dont il s'agit sur la scène se trouve provisoirement divisé par un de ces nuages de jalousie qui passent trop souvent devant la lune de miel. L'agent se glisse dans la maison comme le serpent dans le paradis terrestre et murmure à l'oreille de la femme le langage obscur de la loi. « Nous voulons un bon divorce, lui dit-il; mais pour l'obtenir il nous faut des preuves de voies de fait ou de brutalité. Faites-vous donner un soufflet. » Ce soufflet néanmoins, ce n'est pas la femme qui le reçoit, c'est au contraire elle qui le donne dans un moment d'impatience et de jalousie. Au bruit que fait cette petite main appliquée sur la joue du mari, l'agent, qui est resté aux écoutes dans une chambre voisine, apparaît, se déclare témoin et prononce quelques phrases d'avocat sans cause sur les droits du sexe faible et opprimé. Ses intrigues demeurent néanmoins impuissantes. Ce soufflet amène au contraire un éclaircissement entre les jeunes époux et une réconciliation absolue. Il ne reste plus au *divorceur* (s'il est permis d'inventer un nom nouveau pour une industrie nouvelle) qu'à offrir ses services pour une prochaine occasion.

Digitized by Google

Les comédies imitées du français ont naturellement peu de chose à nous apprendre sur les mœurs anglaises. Il serait pourtant curieux de suivre les changemens que l'opinion, dans la Grande-Bretagne, impose à notre littérature dramatique pour la faire accepter du public d'outre-mer. On peut d'ailleurs juger des modifications de détail que subissent les pièces françaises dans un pays où les jeunes filles jouissent d'une assez grande indépendance, tandis que les femmes mariées se soumettent strictement et avec une sorte d'orgueil romain à la chaîne des devoirs.

Les Anglais jouissent sur le continent d'une réputation de tristesse qui ne me semble point justifiée. On aura sans doute confondu leur humeur avec la couleur de leur ciel, qui se montre en effet fort gris durant une partie de l'année, mais qui n'engendre point toujours le spleen. La plupart de leurs anciennes coutumes sont joyeuses. Ils n'ont jamais pu supporter la tragédie, qu'ils regardent comme trop sèche, et même dans leurs drames les plus sombres ils mêlent le risible au sérieux de manière à mettre en relief l'un par l'autre. Dans la vie privée, ils aiment de temps en temps, comme ils disent, *a bit of fun*, un doigt de plaisanterie. Il n'en est pas moins vrai que leur rire diffère profondément du nôtre. La gaieté anglaise est celle d'un peuple grave qui ne se montre pour cela que plus enjoué à ses momens de folie; c'est, comme ils l'appellent eux-mêmes, l'*humour* avec des saillies brusques et inattendues, des métaphores hardies et un fonds d'excentricité mordante qui se déguise le plus souvent sous des airs froids et composés. Les acteurs comiques ont dû naturellement se conformer à ce type de jovialité nationale, et quelques-uns d'entre eux sont à coup sûr fort amusans. Ils ont pourtant en général sur la scène une certaine raideur dont il est facile de saisir la cause. Les Anglais, par suite de cet esprit de *self-command* (empire sur soi-même) qui est la boussole de leur caractère, ont à peu près supprimé le geste dans la conversation. Cette contenance opposée à la nôtre est si bien un trait de race, que dans *Regent street* je reconnais tout de suite à distance un Français d'un Anglais; il me suffit de regarder le mouvement de ses bras. Les acteurs de la Grande-Bretagne, ne trouvant point autour d'eux ni dans leurs habitudes le geste, qui sur la scène donne la vie au discours, sont obligés de l'acquérir. J'en connais même qui ont voyagé en France ou en Italie tout exprès pour cela : d'autres se contentent de l'étudier au théâtre; mais dans tous les cas il est difficile que l'imitation ait l'aisance et la souplesse de la nature. Il y a sans doute des acteurs anglais qui ont deviné par instinct cette branche de l'art mimique; seulement ils sont rares, et ne font que mieux indiquer par là ce qui manque à leurs camarades.

Un de leurs grands mérites, si j'en juge par ce que j'ai vu et

Digitized by Google

surtout par les traditions de la scène britannique, est le jeu de la physionomie et le don de se transformer âme et corps, comme on dit, en un autre personnage. On raconte que Hogarth et Garrick, étant un jour assis tête à tête dans une taverne de Londres, exprimaient entre eux le regret que l'on n'eût point un portrait de Fielding. « Je pense, dit Garrick, que je pourrais imiter sa figure, » et il se mit aussitôt à *faire* son ancien ami. « David, s'écria Hogarth, au nom du ciel, ne bouge pas ; reste comme tu es là pendant quelques minutes, » et l'artiste, saisissant son crayon, dessina le croquis du seul portrait de Fielding, — celui qui figure en tête de la plupart des éditions de *Tom Jones*. Cette faculté était si merveilleuse que plus d'une fois au théâtre Mme Garrick elle-même ne reconnaissait point son mari. Le chien seul de Garrick ne se laissait point prendre aux déguisemens, et témoignait dans la loge par un éclair de joie que son maître était en scène. On m'a parlé d'un autre acteur anglais qui avait inventé plusieurs manières comiques de tourner le nez, et dont chacune faisait rire les spectateurs.

Parmi les acteurs vivans qui soutiennent la comédie anglaise à une hauteur respectable se distinguent, outre Buckstone et Robson, dont j'ai parlé, Charles Mathews, Toole, qu'il faut voir surtout dans *Bob Cracket* et dans le *Distracted Manager* (*le Régisseur qui a perdu la tête*), Compton, Rogers, Murray, David Fisher et Paul Bedford, qui n'est plus aujourd'hui que la moitié de lui-même; l'autre moitié était Wright, un burlesque de premier ordre qui l'accompagnait presque toujours sur la scène, mais qui est mort il y a deux ou trois ans. Je ne veux m'arrêter d'ailleurs qu'à Charles Mathews, qui suffit à lui seul pour donner une idée du comédien anglais. Charles Mathews est le fils d'un acteur du même nom qui avait un talent prodigieux pour contrefaire la voix de différentes personnes, et sur lequel on raconte une foule d'aventures. Par une noire nuit de décembre, telle qu'il n'en existe peut-être qu'en Angleterre, le célèbre artiste avait été placé tout seul, et bien malgré lui, sur l'impériale d'une diligence qui allait d'Exeter à Plymouth. A peine le coche fut-il en route que la pluie se mit à tomber, une pluie froide et pénétrante. Charles Mathews le père n'avait ni manteau ni parapluie; il résolut dès lors d'avoir recours à ses talens mimiques pour obtenir une place dans l'intérieur de la voiture. D'abord il fit semblant de bercer et de caresser dans ses bras un enfant dont les cris de plus en plus perçans arrivèrent, malgré le bruit des roues, aux oreilles des voyageurs qui étaient à couvert. Il se trouva parmi eux deux femmes, dont l'une était mère et dont l'autre était sur le point de le devenir. « Dieu ! s'écrièrent-elles, un enfant par le temps qu'il fait sur le toit de la diligence! » L'une d'elles abaissa la vitre, et, avançant la tête dans le ciel noir et humide : « Ma bonne femme,

Digitized by Google

dit-elle, passez-moi votre enfant. — Non, non, répondit Mathews en imitant la voix et la prononciation d'une Française; ma petite Adolphine ne se séparera point de sa maman. » Sur quoi recommença un charivari de notes basses et aiguës entre la mère, qui voulait calmer l'enfant, et l'enfant, qui criait de plus belle. Comme l'alliance cordiale entre l'Angleterre et la France n'existait guère alors, les Anglaises ne manquèrent point de s'indigner contre la barbarie de cette femme française assez égoïste pour compromettre la vie de son nouveau-né. On accusa même de cette dureté de cœur la révolution française, qui avait perverti chez nous la nature humaine. Cependant, sans se laisser désarmer par les résistances de cette mauvaise mère, les ladies crièrent au conducteur d'arrêter les chevaux; mais celui-ci refusa net, disant qu'il était lui-même trempé jusqu'aux os, et qu'il avait besoin de toute sa présence d'esprit pour ne pas perdre sa route dans une telle nuit. Alors un dialogue véhément s'engagea entre les voyageurs et la femme que l'on croyait placée sur l'impériale; mais celle-ci menaça de jeter son enfant sur le chemin, si le petit ne s'apaisait point. On crut entendre enfin le bruit d'une chose qui tombe, puis un cri, et le silence se fit. L'horreur était au comble. Quand la diligence s'arrêta devant une auberge, Mathews descendit lestement de l'impériale et se glissa dans la cuisine pour se sécher au feu de la cheminée. On chercha partout la Française, et l'on alla même avec des lanternes allumées à la découverte de l'enfant que l'on supposait être gisant dans un des fossés de la route. Le magistrat de l'endroit accourut pour dresser procès-verbal; mais Charles Mathews l'informa que la femme avait disparu et que c'était lui qui était seul responsable devant la loi. Cet étonnant acteur donnait à Londres, dans les derniers temps de sa vie, des représentations où il remplissait à lui seul toute la scène et amusait le public durant la soirée entière en imitant une foule de caractères et en prenant toute sorte de figures.

Son fils Charles Mathews, sans hériter des mêmes dons, est un acteur comique d'un rare talent. Comme on le destinait à la profession d'architecte, il voyagea tout jeune sur le continent, où il apprit quelques langues étrangères et fréquenta la meilleure société. Ce n'était pas pour rien toutefois qu'il avait du sang de comédien dans les veines, et dès l'âge de dix-huit ans il débutait à l'*English Opera house* pour le bénéfice d'un ami. Cet acteur a passé toute sa vie dans ce que les Anglais appellent les *eaux bouillantes*; cela veut dire qu'après avoir fait plusieurs fortunes il les a toutes mangées l'une après l'autre, qu'il s'est vu depuis ce temps-là la proie des usuriers et des hommes de loi, qu'il a passé devant plusieurs cours pour arranger ou déranger ses affaires, et qu'il a soutenu pendant

Digitized by Google

des années une lutte homérique contre les *baillifs*, — gardes du commerce. Au moment où ceux-ci l'attendaient dans la coulisse pour l'arrêter à la fin de la représentation, il s'esquivait par l'orchestre, traversait la salle enveloppé dans un manteau, et se mêlait à la foule, qui sortait alors du théâtre. Un camarade lui conseillait un jour de prendre un économe pour mettre de l'ordre dans ses finances. « Je l'ai fait, répondit-il; j'ai pris à mon service un des meilleurs compteurs de la Cité et un régisseur habile : eh bien! la conséquence a été qu'au bout de deux mois il me manquait 25,000 fr. de plus dans ma caisse; le drôle s'est vanté plus tard de me les avoir volés sans que je m'en aperçusse. » Charles Mathews a été marié deux fois : une première fois, en 1838, à Mme Vestris, et une seconde fois, en Amérique, à mistress Davenport, la femme d'un autre acteur anglais de mérite avec lequel elle avait divorcé. Malgré ses extravagances, Charles Mathews est un homme généralement aimé, même de ses créanciers, qui lui pardonnent volontiers, dit-on, à cause de son esprit et de sa belle humeur. Comme acteur comique, son style est véritablement *sui generis;* rien ne ressemble sur la scène anglaise à la volubilité de sa parole, à l'activité de son jeu, qui ne laisse point un instant languir le spectateur, à l'aisance et à la familiarité de ses manières, toujours distinguées. Jusqu'ici Charles Mathews diffère de la plupart des comédiens de son pays, et se rapprocherait plutôt de l'école française; on peut même soupçonner que Mme Vestris n'a point été étrangère à la direction de ses études théâtrales. A côté de cela, il personnifie admirablement ce que nos voisins appellent froid comme un concombre, *cold as a cucumber.* Véritable type de l'Anglais plaisant, il fait rire les autres sans jamais rire lui-même. Ce flegme impénétrable, cette froide assurance qui ne ressemble point du tout à notre effronterie française, cet aplomb persévérant qui ne se dément et ne s'ébranle devant aucune difficulté, sont autant de traits qui caractérisent bien à la fois l'acteur et la race anglo-saxonne. Comme plusieurs de ses confrères, Charles Mathews écrit ou du moins adapte pour lui-même quelques-unes des pièces où il joue le principal rôle.

Outre la comédie, les Anglais ont un autre genre qui a fait fureur sur la scène dans ces derniers temps, pour lequel le petit théâtre du Strand s'est acquis une réputation incontestable, et qui a reçu le nom de *burlesque.* Cette forme de pièce est la comédie d'à-propos; elle porte sur des ridicules d'un jour, quelquefois même sur des caractères invraisemblables ou qui forment du moins une exception dans la société. J'avoue n'avoir point un goût immodéré pour ce genre de farces, mais je comprends qu'en l'absence de drames et de comédies ayant une valeur littéraire, les *burlesques,* soutenues par la musique, la danse, le jeu des acteurs, le luxe des

Digitized by

décors, une effusion d'idées incohérentes, des parodies bouffonnes et toute sorte d'excentricités, aient séduit pour un temps le public de Londres. Une autre pièce de fantaisie ayant, selon moi, plus de rapports avec l'art est ce que les Anglais appellent l'*extravaganza*. Un jeune auteur dramatique de talent, M. William Brough, s'est frayé un sentier à lui dans cette savane des chimères. Le titre seul d'une de ses *extravaganzas* donnera une idée du genre : *Endymion, ou le mauvais garçon qui a crié pour avoir la lune.* Comme j'en suis à chercher les particularités du théâtre d'outre-mer, je ne dois pas oublier les représentations où l'intérêt s'attache surtout à des acteurs de la race canine. A *Drury-Lane Theatre,* du temps même de Sheridan, dans une pièce de Reynolds intitulée *la Caravane,* un chien de Terre-Neuve appelé Carlo plongeait d'une hauteur considérable dans une pièce d'eau naturelle qui avait été disposée sur la scène tout exprès pour la circonstance; il était censé sauver un enfant qui se noyait. A la fin de la première représentation, Sheridan entra dans le *green room* (foyer des acteurs), et tout le monde crut qu'il venait féliciter l'auteur de la pièce. « Où est-il? s'écria Sheridan. — Il vient de sortir, répondit le souffleur. — Qui? — L'auteur. — Bah! je parle du chien, auteur, acteur et sauveur de Drury-Lane. » Aujourd'hui, il est vrai, l'intervention de la race canine dans le mélodrame ou la farce se trouve plus ou moins limitée aux petits théâtres de Londres. Ces chiens modèles protégent le faible et l'opprimé, veillent autour du cadavre de leur maître, et défendent sur la scène, avec une ardeur toute nationale, le drapeau de la vieille Angleterre. Je les désignerais volontiers au prix Monthyon, si jamais il s'en fondait un chez nos voisins. L'acteur aux chiens, *player with dogs,* constitue dans sa profession une spécialité curieuse. Lui seul, comme on le pense bien, peut obtenir sur la scène le concours de ces auxiliaires dramatiques dont les instincts se trouvent, pour ainsi dire, suspendus au mouvement de ses yeux. Il mène le plus souvent une vie errante, car on devine que ces sortes de pièces font de courtes apparitions dans les théâtres, et les chiens artistes ressemblent sous ce rapport aux étoiles du nouveau système, *starring system,* que nous avons vu pratiqué par les grands acteurs et les grandes actrices. Dans ses voyages semés d'aventures et quelquefois de déceptions amères, il va de ville en ville avec sa troupe. Une des calamités trop fréquentes qui l'affligent le plus est la mort d'un de ses *partners,* car l'éducation de ces élèves dramatiques exige des soins et des peines considérables. « Plutôt que d'avoir perdu Fido, s'écriait l'un d'eux avec un accent de tristesse, j'aimerais mieux avoir perdu toute ma garde-robe et avoir oublié tous mes rôles. » C'était beaucoup dire, car ses rôles et sa garde-robe étaient tout ce qu'il possédait sur la terre.

Digitized by Google

La vie des acteurs en général ne présente-t-elle point dans la Grande-Bretagne quelques traits intéressans? C'est ce que nous allons voir en étudiant les comédiens anglais dans leurs rapports avec le monde et le théâtre.

III.

Un fait me frappe quand je compare la condition sociale des acteurs en Angleterre à celle qu'ils occupent sur le continent dans les états catholiques. Je remarque chez nos voisins que la profession théâtrale n'est point excommuniée par l'église. A première vue, cette différence semblera peut-être secondaire; mais il n'en sera plus de même si l'on réfléchit à l'influence qu'exerce partout l'ordre religieux sur l'ordre civil. Qui oserait soutenir que, même au XIXᵉ siècle, même après Voltaire et Rousseau, nos mœurs, nos prejugés et nos usages soient étrangers à nos anciennes croyances? Eh bien! non-seulement les comédiens anglais ne se trouvent séparés par aucune limite de l'église protestante, mais encore ils sont généralement bien vus par la partie éclairée du clergé national. Un théologien d'outre-mer a fait observer que saint Paul lui-même n'avait point craint de citer devant l'aréopage un vers des anciens tragiques grecs (1), rendant ainsi hommage à l'action civilisatrice du théâtre. Qui ne saisit la valeur de cet argument dans un pays où la Bible fait autorité? L'année dernière, un membre de l'église anglicane, le révérend J. C. Young, présidait le *meeting* par lequel on célèbre ici la naissance de William Shakspeare. Le buste du grand auteur dramatique et de l'acteur figure d'ailleurs dans l'église de sa ville natale, Stratford-sur-Avon. Un autre *clergyman*, le révérend Sydney Smith, faisant allusion aux prétendus dangers du théâtre, demandait en riant si c'était un bon système hygiénique de ne jamais prendre l'air sous prétexte qu'on craignait d'attraper un rhume. Plusieurs grands acteurs, tels que John Kemble, ont compté des amis intimes parmi les ministres de l'église réformée. Charles Young vivait presque comme un membre de la famille chez l'évêque de Bath. Aujourd'hui même, dans les provinces, les chefs des cathédrales ne croient point déroger à leur dignité ecclésiastique en assistant avec une sorte de caractère officiel aux représentations du théâtre. Dans plus d'une occasion, la scène a offert de son côté ses aumônes et ses services au clergé anglican, qui ne les a jamais refusés. Une représentation dramatique donnée au *Drury-Lane Theatre* il y a quelques années jeta les fondemens de la société qui existe maintenant en Angleterre pour la propagation des Évangiles. C'est également un acteur qui institua le *Dulwich College*, œuvre

(1) In ipso vivimus, et movemur, *et sumus*.

Digitized by Google

toute religieuse, si la loi et les prophètes consistent, ainsi que dit le Christ, à aimer son prochain comme soi-même. Il est pourtant bien vrai que la chaire a dénoncé de temps en temps les tendances pernicieuses de la nouvelle école dramatique; mais après tout les *clergymen*, en agissant ainsi, usaient d'un droit qui appartient à tout critique et à tout moraliste. On peut même dire qu'ils faisaient preuve de sollicitude envers une branche de l'art qu'ils cherchaient à relever et non à proscrire. La profession théâtrale a d'ailleurs un bouclier qui la couvrirait au besoin contre d'injustes attaques. Il ne faut pas perdre de vue que, dans la Grande-Bretagne, la reine est la tête du pouvoir spirituel; or la reine, — et elle a bien raison, — protége les acteurs. L'état, on l'a vu, ne subventionne pas les théâtres; mais le chef de l'état montre sa prédilection pour certains acteurs ou pour certaines pièces en fréquentant les théâtres qui lui semblent dignes d'intérêt. On a même remarqué que la reine ne regardait point sous ce rapport à l'importance de la salle. Sa présence exerce en pareil cas une influence considérable sur le succès de la troupe, et par plus d'un côté équivaut presque à une subvention. A combien d'Anglaises par exemple ai-je entendu dire que *Colleen-Bawn* devait être une bien belle chose, puisque la reine était allée la voir trois fois à l'*Adelphi Theatre!* Il existe d'ailleurs au château de Windsor un théâtre particulier, où vont jouer successivement devant la cour les meilleurs acteurs et les meilleures actrices des théâtres de Londres.

Est-ce à dire pourtant que le théâtre en Angleterre n'ait point d'opposition à essuyer de la part de certaines idées religieuses? Telle n'est certes point ma pensée : il faut distinguer dans le protestantisme anglais deux tendances bien tranchées, l'une nationale, et l'autre qu'on peut rapporter aux docteurs de Genève. Les vieilles rivalités des cavaliers et des têtes-rondes, de l'*église haute* et de l'*église basse*, ne se sont point éteintes, il s'en faut de beaucoup, dans la patrie de Cromwell. L'ancien levain de puritanisme me paraît surtout s'être réfugié, en ce qui regarde les théâtres, dans les sectes de méthodistes, hommes austères et respectables sans doute, mais à vues courtes et à préjugés tenaces. Une des plus vives diatribes contre l'art dramatique a même été lancée tout dernièrement par un prédicateur célèbre, M. Spurgeon, qui appartient à une autre branche de dissidens, connus en Angleterre sous le nom de *baptists*. Comme M. Spurgeon est un prédicateur éloquent, mais qui emprunte plusieurs de ses effets à l'action théâtrale, on s'est demandé s'il n'entrait point dans ses attaques un peu de jalousie de métier (1). Un fait nouveau me paraît néanmoins de nature à

(1) Un acteur anglais s'est vengé spirituellement de M. Spurgeon en le jouant tout vif

Digitized by Google

réconcilier les anciennes inimitiés de la chaire et du théâtre. Depuis quelques années, l'habitude s'est introduite à Londres de louer les salles de spectacle à certains chefs de congrégations pendant la journée du dimanche. Qui s'est élevé contre cette innovation? — Les sectes religieuses? Non vraiment; l'opposition est venue le plus souvent des acteurs, qui, sans doute irrités par d'anciens souvenirs, demandèrent de quel droit les ministres de la parole évangélique venaient envahir le domaine de la scène. « Était-ce bien, s'écrièrent-ils, aux fils des anciens puritains qu'il convenait de s'installer dans des lieux dénoncés par leurs pères ainsi que des antres d'infamie? » Comme les directeurs trouvaient toutefois un avantage matériel à ne point laisser chômer leur salle le septième jour, ils ont pour la plupart conclu volontiers ces sortes de marchés. Aujourd'hui un assez grand nombre de théâtres de Londres se convertissent en églises le dimanche matin et le dimanche soir. Passant, il y a quelques jours, dans Shoreditch, devant le *City Theatre*, je fus arrêté par deux affiches qui frappèrent mes regards: l'une était l'affiche du spectacle de la semaine, l'autre était celle du service religieux qui se célébrait dans ce moment-là. Je connais même un Français qui, étant de passage à Londres et trouvant le dimanche fort ennuyeux, allait cherchant dans les rues quelque lieu de divertissement, quand, à sa grande surprise, il vit un théâtre ouvert. Il s'y glissa plein d'espoir; mais, comme il ne savait pas un mot d'anglais, il se fit une idée assez vague de la représentation à laquelle il assistait. Tout ce qu'il conclut en sortant, c'est qu'il y avait trop peu de mise en scène, et que la tristesse du dimanche à Londres déteignait sans doute, ce jour-là, jusque sur les théâtres. Malgré les objections qu'on peut faire à ce mélange du sacré et du profane, je regarde volontiers le prêche dans les théâtres comme une innovation heureuse. La scène ne devient-elle point ainsi un terrain neutre sur lequel tendent à se rapprocher deux partis, dont l'un autrefois a détruit les salles de spectacle en Angleterre? L'hospitalité que le théâtre accorde maintenant aux sectes religieuses ne doit-elle point leur apprendre que c'est une mauvaise politique de brûler la maison d'un voisin ou même d'un ennemi? On peut un jour ou l'autre en avoir besoin pour soi-même.

L'année dernière, une comédie intitulée *le Monde et le Théâtre* (*the World and the Stage*) fut représentée à Haymarket, et n'obtint, malgré des situations assez touchantes, qu'un succès médiocre. La raison de cet échec est facile à saisir; la pièce, étant un plaidoyer contre les injustices de l'opinion en ce qui regarde les acteurs et les

sur la scène. Buckstone, dans le *Black Sheep*, reproduit si bien la voix, les manières et pour ainsi dire la figure du célèbre prédicateur, que toute la salle le reconnaît à l'instant même.

Digitized by Google

actrices, s'appuyait, Dieu merci, sur un anachronisme. Il fut un temps, je le reconnais, où les comédiens et les comédiennes n'étaient guère admis en Angleterre dans la bonne société. Macklin, se rendant un jour dans un bureau d'assurance contre l'incendie, répondit au commis qui lui demandait son nom : « Je ne suis que Charles Macklin, un vagabond par acte du parlement; mais, comme un compliment pour le temps qui court, vous pouvez écrire Charles Macklin *esquire*, car ce sont deux termes synonymes. » Aujourd'hui cette boutade n'aurait aucun sens, parce que les acteurs ne sont plus soumis à aucune surveillance ni à aucune restriction légale. Je dois même dire qu'en dépit de l'acte du parlement auquel Macklin faisait allusion, quelques comédiens du dernier siècle vivaient dès lors sur un pied de familiarité avec l'aristocratie anglaise. Quin, par exemple, soutenait avec les nobles de son temps une joyeuse guerre d'épigrammes. Un jour, cet acteur, qui était très corpulent, rencontra dans la ville de Bath lord Chesterfield, qui lui demanda d'où il venait. « Je viens, répondit Quin, de dîner aux *Trois-Tonnes*. — Aux trois tonnes? reprit le duc; il n'y en a que deux, puisque vous n'y êtes plus. » Cette fois ce fut l'acteur qui fut battu, mais il prit sa revanche dans une autre circonstance. Étant à dîner dans la même ville avec des hommes du monde, il lança dans la conversation une plaisanterie qui eut beaucoup de succès. Un noble qui était parmi les convives s'écria : « Quel malheur qu'un homme d'esprit comme vous soit un comédien! — Voudriez-vous par hasard que je fusse un lord? » répliqua l'acteur en rougissant de colère et en se redressant de toute sa hauteur. A présent les acteurs anglais n'ont plus aucune amertume contre les lords ni contre le titre assez vague d'*esquire*, car ils se croient tous plus ou moins des *gentlemen*. Le progrès des lumières et des institutions a très certainement renversé dans la Grande-Bretagne les anciennes barrières qui s'élevaient entre le monde et la profession théâtrale; mais est-ce à dire pour cela que tous les préjugés se soient évanouis? Je n'oserais point l'affirmer, car je sais qu'il y a deux ans à peine, un maître de pension refusait d'accueillir dans son établissement le fils d'un acteur justement estimé. C'est peut-être le cas de répéter après Alfred de Musset : *Ignorant comme un maître d'école*, car il y a beaucoup d'autres faits qui proclament un changement dans les mœurs. Il suffira de rappeler le grand dîner donné à Charles Kean par ses amis dans *Saint-James's Hall*. Six cent cinquante nobles et *gentlemen* y assistaient. Le fauteuil du président était occupé par le duc de Newcastle; il y avait sept cents ladies dans les galeries, et Mme Charles Kean, à son entrée dans la salle du banquet, fut saluée par des applaudissemens enthousiastes. On objectera peut-être que, par son éducation et ses succès, M. Charles Kean forme une exception dans la carrière dra-

Digitized by Google

matique; mais n'en est-il pas de même pour toutes les carrières libérales, où il n'y a que les talens exceptionnels qui se mêlent à l'aristocratie? D'un autre côté, un membre du parlement anglais qui était dans de mauvaises affaires donna sa démission, et ne craignit point, il y a trois ans, de monter comme acteur sur les planches de plus d'un théâtre pour payer ses dettes.

Le changement des mœurs anglaises sera encore plus remarquable, si nous regardons à la vie des actrices. Autrefois le mariage leur était à peu près interdit. Une des premières femmes qui aient paru après la restauration sur la scène anglaise fut séduite par Aubery de Vere, le dernier duc d'Oxford, qui lui avait fait croire à un mariage secret. Elle ne tarda point à découvrir que ce mariage était faux, que le prêtre était un personnage déguisé et les témoins des domestiques au service du lord. En vain cette Roxane trompée (c'est le rôle qu'elle jouait dans *le Siége de Rhodes*, par Davenant) demanda-t-elle protection à la loi anglaise, en vain alla-t-elle même se jeter aux genoux du roi pour réclamer justice : le mariage d'un noble avec une actrice était alors si contraire aux idées reçues, qu'elle n'obtint aucune réparation. J'ajouterai même à regret que le séducteur mourut comblé d'honneurs et fut enterré dans l'abbaye de Westminster. Plus tard une autre actrice, miss Oldfield, malgré sa beauté, sa sagesse et ses talens, ne réussit point à se faire épouser des deux seuls hommes à qui elle s'était successivement attachée durant sa vie. L'un était Maynwaring, célèbre écrivain whig, à qui fut dédié un des volumes du *Spectateur;* l'autre était le général Churchill. Sa position équivoque avait d'ailleurs quelque chose de si intéressant, miss Oldfield observait si bien les devoirs du mariage sans être mariée, qu'elle était reçue dans la meilleure société, et même à la cour. Un des premiers nobles de la Grande-Bretagne qui ait eu le courage de rompre en visière avec le préjugé fut lord Peterborough; il épousa en 1735 une fille de théâtre, Anastasia Robinson. Dès lors les mariages des hommes du monde avec les actrices devinrent plus fréquens, quoique rencontrant toujours une assez grande opposition dans les mœurs anglaises. Le père du célèbre George Canning, ayant pris pour femme miss Castello, qui jouait sur la scène, se brouilla pour toujours avec sa famille. George Canning n'en témoigna pas moins durant toute sa vie un grand respect pour sa mère, à laquelle il écrivait tous les dimanches, — le seul jour qu'il eût de libre. Dans ces dernières années au contraire, un assez grand nombre d'actrices dont nous pourrions citer les noms ont été élevées par mariage aux rangs supérieurs de la noblesse. Les journaux anglais annonçaient dernièrement la mort de la comtesse douairière de Craven, dans laquelle les amateurs de la scène ne manquèrent point de reconnaître miss Branton, qui ap-

Digitized by Google

partenait autrefois à la troupe du *Covent-Garden Theatre*. Ces actrices anoblies par mariage quittent immédiatement les planches et honorent, dit-on, par leur conduite la nouvelle condition qui leur a été faite dans la société. Parmi les comédiennes anglaises qui continuent de jouer sur la scène, plusieurs aussi sont mariées à des médecins, à des hommes de lettres ou à des artistes. Le plus grand nombre d'entre elles retiennent leur nom de miss sous lequel le succès les a en quelque sorte fiancées au public. C'est ainsi qu'une des plus brillantes actrices du drame moderne et l'une des femmes du monde les plus accomplies, miss Wolgar, est Mme Mellon, l'épouse d'un des premiers musiciens de Londres. Il y a d'un autre côté beaucoup d'acteurs qui s'unissent à des actrices. Dans ce dernier cas, la femme prend le nom du mari et paraît avec lui sur la scène. Un de ces mariages entre acteur et actrice fut, il y a quelques années, l'occasion d'un événement tragique. Un jeune acteur assez pauvre, Crouther, avait réussi à gagner les bonnes grâces de miss Vincent, *manageress* du *Victoria Theatre,* belle, riche et menant un grand train dans Londres. Ils furent mariés; mais, avant même de quitter l'église, l'acteur donna des signes non équivoques d'aliénation mentale. On attribua son délire à différentes causes : les uns présumèrent que c'était le changement de fortune qui lui avait tourné la tête; d'autres affirmèrent qu'il avait dans un coin du cœur une autre affection qui le poursuivait comme un remords. Miss Vincent est morte depuis ce temps-là; mais son mari vit encore, je crois, dans une maison de fous, *lunatic asylum*.

Un autre épisode conjugal fit grand bruit dans une ville d'Écosse, et peut donner une idée du roman de la vie de théâtre en Angleterre. Ce soir-là, on jouait à l'*Adelphi Theatre* de Glasgow *la Bataille de Sedgmoor*, dans laquelle une actrice aimée du public, mistress de Bourgh, remplissait avec succès l'un des principaux rôles. Au moment où elle entrait en scène, un homme de haute taille, avec des airs militaires, se leva plusieurs fois au milieu du parterre sous le coup d'une agitation d'esprit bien visible, et enfin s'écria : « Ma femme! par le ciel, ma femme! » Les spectateurs autour de lui ne savaient que penser, surtout quand ils virent l'actrice s'évanouir. La représentation continua néanmoins; mais durant un entr'acte M. Miller, alors directeur du théâtre, vint aborder l'inconnu qui l'avait troublée. « Cette actrice, lui dit-il, est engagée depuis trois ans dans mon corps dramatique, et, comme directeur, je dois protéger la réputation des membres de ma troupe. Je n'ai point l'honneur de connaître votre nom; mais elle ne saurait être votre femme, car elle était mariée à un M. de Bourgh que j'ai vu mourir. — Je suis le lieutenant Lewis, reprit l'homme à la tournure militaire et au teint basané. Il m'est pénible d'apprendre que ma femme ait été mariée à un

Digitized by Google

autre; mais c'est un peu ma faute, ou du moins celle de notre étoile. En tout cas, j'ai besoin de la voir. » L'entrevue eut lieu en effet; il résulta de leurs explications mutuelles que le lieutenant Lewis ne s'était point trompé : ils avaient été mariés très jeunes en Angleterre; Lewis était alors un simple soldat, et la future mistress de Bourgh une débutante sur la scène. La naissance d'un enfant vint couronner leur union. Sur ces entrefaites, le régiment avait reçu l'ordre de partir pour les îles lointaines. En vain le jeune soldat demanda-t-il à emmener sa femme avec lui sur le navire : le nombre des permissions étant limité, il obtint seulement comme une faveur de ne point se séparer de son fils, qui avait alors trois ans. Le vaisseau partit, et durant une période de dix-neuf ans, par une négligence ou une fatalité qu'il est difficile d'expliquer, le mari et la femme n'entendirent plus parler l'un de l'autre. Leur fortune cependant avait beaucoup changé: le simple soldat s'était élevé par son courage et par sa bonne conduite au rang de lieutenant dans l'armée. Consolé par la société de son fils, il n'avait point songé à reprendre femme, quoiqu'il se crût bien veuf. L'actrice, qui avait fait de son côté des progrès au théâtre, ayant entendu dire que son mari avait été tué dans une bataille, s'était au contraire remariée. Son second mari était mort depuis dix-huit mois. Quant au lieutenant Lewis, il venait en ligne directe de Liverpool, où un navire de guerre l'avait enfin ramené dans son pays. Les anciens époux se remarièrent dans une chapelle de Glasgow, et Mme Lewis résolut de quitter la scène; mais auparavant elle annonça sur l'affiche du théâtre une représentation d'adieu. Le lieutenant Lewis, qui avait quelque talent dramatique, joua lui-même ce soir-là le rôle de Jaffier dans *Venise sauvée* (*Venice preserved*). La salle était comble, car l'aventure avait ému toute la ville, et la représentation au bénéfice de l'actrice produisit beaucoup d'argent. Le lendemain, M. et Mme Lewis s'étaient retirés à Liverpool.

Le caractère des acteurs anglais a été tour à tour attaqué et loué outre mesure selon le point de vue auquel se plaçaient les moralistes. Je ne m'attacherai qu'aux faits. Les statistiques criminelles sont décidément en faveur du théâtre. Aucun membre de la profession n'a comparu devant les tribunaux de la Grande-Bretagne pour des actes graves, et surtout la main du bourreau ne s'est jamais étendue sur un comédien. Faut-il en conclure que les acteurs d'outremer soient exempts de défauts? Ce ne serait point l'avis des anciens directeurs, qui reprochent surtout aux comédiens anglais l'esprit d'indépendance et la vanité. On dira peut-être que ce sont des traits de caractère par lesquels les acteurs se font reconnaître dans tous les pays; mais en Angleterre ils forment une classe indépendante chez un peuple indépendant, et montrent de la vanité chez une nation trop fière pour être vaine. A la première de ces dispositions d'es-

Digitized by Google

prit il faut sans doute rapporter le peu de durée de leurs engagemens et leur vie errante. L'Angleterre compte parmi les célébrités du théâtre un assez grand nombre d'acteurs nomades qui apparaissent comme des ombres dans les différentes villes du royaume et qui s'en vont comme elles. Les îles britanniques semblent même un cercle trop étroit pour leur humeur aventureuse. Ces pèlerins de l'art dramatique voyagent jusqu'aux extrémités du monde. Il est vrai que la langue anglaise, répandue ainsi que la race saxonne dans les deux hémisphères, leur présente sous ce rapport un immense avantage. Un acteur de Londres passe en Australie ou en Amérique à peu près comme un comédien français se rendrait à Bruxelles. La Nouvelle-Hollande a des théâtres peuplés d'artistes anglais, dont l'un occupe même un siége dans le parlement de la colonie. Brooke, qui avait débuté il y a quelques années à Londres dans le rôle d'Othello avec grand éclat, partit un beau jour pour l'Australie, d'où il annonce aujourd'hui l'intention de revenir en Angleterre. Une comédienne de talent qui joue à Haymarket Theatre, mistress Charles Young, avait été emmenée toute jeune par sa mère, également comédienne, dans cette *île des paradoxes* où elle a vécu dix-sept ans. Le Nouveau-Monde offre encore un champ plus vaste et plus fertile aux excursions des acteurs cosmopolites, si nombreux en Angleterre. C'est là que Charles Kemble avec sa fille, Charles Kean, Mathews et tant d'autres sont allés accroître ou réparer leur fortune. On raconte même des aventures amusantes sur la manière dont s'y prennent quelques acteurs anglais pour courtiser les bonnes grâces du peuple américain, ou, comme ils disent, de « frère Jonathan ». L'un d'eux ayant à réciter ces deux vers bien connus d'une tragédie de Shakspeare : « Maintenant l'hiver de nos malheurs se dissipera devant les rayons du nouveau soleil d'York, » imagina de changer l'idée du poète et de dire : « Maintenant l'hiver de nos malheurs se dissipera devant le soleil de New-York. »

Un ancien acteur anglais de Covent-Garden Theatre, qu'on désignait sous le nom de Chapman l'aîné, avait imaginé de construire lui-même et à peu de frais un théâtre en Amérique; il est bien vrai que c'était un théâtre flottant. L'entrepreneur se plaçait tous les ans sur un des points du Mississipi assez avancé dans l'intérieur des terres, là il bâtissait un édifice en bois qu'il chargeait sur un radeau avec des décorations, des costumes, et tout le matériel de la mise en scène. Le fleuve, très rapide au printemps, entraînait dans son cours cette salle de spectacle. A chaque village et devant chaque grande plantation, on s'arrêtait, on arborait une bannière, et l'on sonnait de la trompette. Les amateurs ne manquaient point, car il était connu que le théâtre ne reviendrait plus que l'année suivante. Quelquefois on rencontrait en chemin l'un des bateaux à vapeur qui

Digitized by Google

se rendent à Louisville : c'était alors un jour de grande recette, car il y avait à bord un millier de passagers qui ne demandaient pas mieux que d'assister à la représentation pendant que le bateau chargeait du charbon de terre. Le corps dramatique se composait de la famille de Chapman, qui croissait et multipliait en dépit des alligators et de la fièvre jaune. Quand le théâtre, descendant toujours le Mississipi, atteignait la Nouvelle-Orléans, il n'était plus bon qu'à être démoli et vendu comme bois de chauffage, car il eût coûté trop cher de lui faire remonter le cours du fleuve. Le *manager* retournait alors par un *steamer* dans l'intérieur des terres, où il construisait un nouvel édifice flottant. Je ne crois pas que Chapman lui-même vive encore; mais un Anglais, revenu dernièrement d'Amérique, m'assure avoir rencontré la famille de l'acteur, qui continue la même industrie.

La profession théâtrale est plus abandonnée en Angleterre que partout ailleurs au libre arbitre et à l'initiative personnelle. Il n'y a point de conservatoire ni aucune institution du même genre. Quiconque veut embrasser la carrière du théâtre doit suivre les leçons particulières que donnent à Londres d'anciens acteurs ou d'anciennes actrices, plus ou moins retirés de la scène. Pour s'assurer des élèves, miss Charming, ou toute autre, fait même annoncer dans les journaux qu'elle se propose d'ouvrir un théâtre dans les provinces pour la saison prochaine, et qu'elle engagera de préférence dans sa troupe ceux de ses pupilles qui auront montré le plus de dispositions. Après avoir reçu ce premier enseignement, les jeunes aspirans à la profession d'acteur se mêlent le plus souvent à des *clubs dramatiques* où ils jouent les chefs-d'œuvre du théâtre anglais. La grande affaire est alors de conclure un engagement. Il leur faut pour cela lire assidûment l'*Era*, qui est le moniteur des théâtres. Ils y trouveront des renseignemens sur tout ce qui peut intéresser le monde dramatique et des annonces comme celle-ci : « On demande un *brigand*. — Une *lady sentimentale* désire conclure un engagement; ses conditions sont modérées. » Là se rencontre aussi l'adresse des agens de placemens dramatiques, lesquels se chargent d'écrire pour environ une demi-guinée le nom de l'aspirant sur leur livre et de lui procurer moyennant un bénéfice de 10 pour 100 les costumes et autres accessoires, *props*, dont il a besoin pour paraître avec honneur sur la scène. Les semaines, les mois se passent; le candidat a du moins ses entrées dans le bureau de l'agent, et il en profite pour lui rendre de fréquentes visites. Enfin l'engagement arrive quelquefois. C'est naturellement dans un théâtre de province que le débutant commence sa carrière. Là il ne tarde pas à reconnaître qu'il y a beaucoup de clinquant et de fausses couleurs derrière la toile, non-seulement sur la robe et la joue des actrices, mais aussi sur toutes les

Digitized by Google

choses de la vie. Les membres du corps dramatique sont payés à la semaine et touchent en général un bien maigre salaire; heureux encore quand ils le reçoivent! Un grand nombre des *managers* de province commencent la saison presque sans aucun capital; ils se lancent donc dans une entreprise difficile à leurs risques et périls, mais aussi, ce qui est plus grave, aux risques et périls de la troupe. Après un ou deux mois, le front du directeur se rembrunit, et un samedi soir il annonce aux acteurs, assemblés dans le *green room*, qu'il ne peut plus payer à chacun d'eux que la moitié des honoraires convenus. Cette nouvelle est reçue avec un morne silence et en présage une plus mauvaise encore. Les recettes baissent de jour en jour; les acteurs ne sont bientôt plus payés du tout, et le théâtre ferme avant la fin de la saison. Je suppose néanmoins que le débutant a eu le bonheur de contracter son engagement avec un *manager* sûr et habile : dans ce dernier cas, il lui faut se livrer à un effrayant travail de mémoire pour apprendre des rôles qui changent presque tous les soirs et voyager la nuit en omnibus d'une ville à l'autre, car il est rare que le même directeur n'exploite point à la fois plusieurs théâtres dans un rayon donné. Un des tourmens de cette troupe déjà si éprouvée est le plus souvent un vieil acteur aigri par de longs insuccès dramatiques, et que ses confrères désignent volontiers sous le nom de *bore* (cheville). Comme il a vu ou prétend avoir vu jouer tous les grands maîtres de la scène anglaise, il décourage les efforts des débutans en leur opposant dans chaque rôle l'exemple de Kean, de Liston ou de Bannister (1). Le novice dans l'art théâtral aurait d'ailleurs tort de se plaindre des tribulations qu'il rencontre dans les provinces, puisque les acteurs célèbres ont tous passé par là. La seule espérance qui les soutenait et qui le soutient lui-même est de paraître un jour sur un des théâtres de la capitale. Seulement tout le monde ne va point à Corinthe, depuis surtout que Covent-Garden et Drury-Lane, les deux théâtres qui employaient le plus de monde, ont renoncé au drame.

Ne devons-nous pas dire un mot des actrices? Après la restaura-

(1) Des *managers* blanchis au service de la scène exercent même quelquefois dans les provinces une sorte de censure publique sur le talent de leurs artistes. J'assistais dans une petite ville à une représentation de *la Dame de Lyons*, quand le *manager*, impatienté des bévues de l'actrice qui remplissait le principal rôle, laissa échapper l'exclamation suivante : « Une grosse gourmande (j'adoucis l'expression anglaise) qui joue ce soir comme une pantoufle, parce qu'elle trouve que je ne l'ai point assez bourrée ce matin de beefsteak et de pommes de terre! » Ce fut, comme on le pense bien, une tempête de rires et de sifflets dans toute la salle. Cependant le public finit par excuser l'inconvenance de cette sortie, parce que le directeur était un homme excentrique, mais juste, toujours prêt à louer ses sujets dramatiques quand ils faisaient bien et à les blâmer quand ils faisaient mal.

Digitized by Google

tion, dès que les femmes se furent montrées sur la scène anglaise, le *dressing room* des actrices (chambre de toilette) ne tarda point à être envahi par les seigneurs de la cour. Il fallut même un édit de Charles II pour faire cesser cet abus. Aujourd'hui l'intérieur des théâtres est à peu près interdit aux étrangers. Dans les provinces, certains *managers* exercent même sur leur famille d'acteurs et d'actrices une sorte d'autorité paternelle. Ils regardent comme un devoir ou comme leur intérêt de se constituer les gardiens des bonnes mœurs. Le plus souvent, cette surveillance du directeur ne sauve guère, il faut le dire, que les apparences. Je rencontre quelquefois dans les rues de Londres un homme encore jeune sous des cheveux blancs; il regarde tout autour de lui avec des yeux fous et rentre le soir dans un *lunatic asylum*. Les chroniques du théâtre le désignent comme un *gentleman* riche et honorable que les extravagances, la coquetterie et les infidélités d'une comédienne anglaise ont réduit à ce triste état. Dans la petite ville de Rochester, un acteur qui était en même temps directeur du théâtre entra un jour sur la scène au moment où la troupe était en train de répéter un drame nouveau. Il tenait à la main un papier qu'il tendit d'un air à la fois sérieux et comique aux acteurs et aux actrices réunis autour de lui en s'écriant : « Eh bien! que dites-vous de cela? » C'était un billet de *faire part* imprimé par lequel sa femme, qui l'avait abandonné depuis longtemps et qui était engagée sur un des théâtres de Londres, lui annonçait la naissance d'un enfant qui portait son nom, en vertu de ce principe de droit : *pater est quem nuptiæ demonstrant*. Il ne faudrait point juger sur ce modèle toutes les actrices anglaises : il y en a qui honorent par leur conduite aussi bien que par leur talent la profession du théâtre. La vie domestique est si forte en Angleterre qu'elle résiste mieux qu'ailleurs dans tous les états aux mauvaises influences du dehors. Rentré chez lui, l'acteur est un homme du monde et très souvent un père de famille; l'actrice est une femme, une mère ou pour le moins une fille qui a des devoirs à remplir envers la maison, et dans laquelle on aurait généralement de la peine à reconnaître la coquette et légère comédienne qu'on a vue figurer la veille sur la scène. La plupart des artistes anglais, hommes et femmes, tiennent beaucoup à maintenir une séparation absolue entre la vie de théâtre et la vie du foyer domestique. C'est même derrière cette limite que se retranchent leur indépendance et leur dignité personnelles. Un *low comedian* du premier ordre qui égayait tous les soirs le public de Londres, mais qui était dans son intérieur un homme très grave, avait fait venir de la campagne un valet de chambre; avant de le retenir à son service, il avait posé pour condition que le domestique ne mettrait jamais les pieds dans une salle

Digitized by Google

de spectacle. Ce dernier résista pendant longtemps à l'attrait du fruit défendu. Un matin cependant qu'il entrait comme à l'ordinaire dans la chambre à coucher de son maître, il partit d'un grand éclat de rire : « Malheureux ! s'écria l'acteur, tu m'as vu hier au théâtre ! » Et il le congédia, tant il tenait à s'assurer le respect et la considération de tout ce qui l'entourait.

Les artistes ne sont renommés dans aucun pays pour leur économie ni pour leur prévoyance ; c'est là leur moindre défaut. On cite pourtant en Angleterre, à commencer par Shakspeare lui-même, un assez grand nombre d'acteurs qui, après avoir gagné à la sueur de leur front une fortune honorable, ont su la conserver par une sage conduite, et se sont retirés à la fin de leur carrière dans une riche maison de campagne. J'aime surtout à voir que, dans la Grande-Bretagne, des institutions sont venues au secours du côté faible de la profession dramatique. Les unes, comme le *dramatic Equestrian and Musical sick Fund*, se proposent d'assister les diverses tribus de la famille théâtrale dans leurs maladies et leurs besoins immédiats. Cette société avance même, dans certains cas et sous certaines conditions, les frais de voyage à des comédiens ou à des comédiennes qui sans cela n'auraient point le moyen d'accepter un engagement dans les provinces. Quelques acteurs qui nagent maintenant dans le luxe et qui jouissent d'une certaine réputation ont été aidés à un moment donné par cette caisse de secours mutuels, car quel est l'artiste qui n'a point eu ses mauvais jours ? Il y a d'autres associations qui ont surtout en vue de soulager les infirmités de la vieillesse : tels sont le *Drury-Lane theatrical Fund*, établi par David Garrick, le *Covent-Garden theatrical Fund* et le *Royal general theatrical Fund*. Il s'attache un véritable intérêt à l'origine de quelques-unes de ces caisses d'épargne et de prévoyance fondées pour les artistes. Il y a plus d'un siècle et demi, un très bon instrumentiste allemand, nommé Caitch, était venu en Angleterre. Il fut d'abord soutenu et encouragé ; mais comme il manquait d'ordre, il finit par tomber dans une affreuse misère. Un jour, on le trouva mort dans *Saint-James's Market*. Peu de temps après, Festing, le célèbre violoniste, se trouvait avec d'autres musiciens à la porte de l'*Orange Coffee-House*, quand ils virent passer deux enfans qui chassaient devant eux des ânesses. On leur demanda qui ils étaient, et l'on reconnut bientôt en eux les orphelins du pauvre Caitch. D'abord Festing fit une souscription parmi ses amis pour venir en aide à ces enfans ; puis, ayant parlé au docteur Green et à d'autres compositeurs, il établit en 1713 une société pour secourir les musiciens indigens, ainsi que les veuves et les orphelins de la profession. En principe, ces caisses de secours se trouvent alimentées par des contributions assez légères que paient

Digitized by Google

chaque mois les membres intéressés à recueillir un jour ou l'autre le bénéfice de leur prévoyance; mais la caisse reçoit en outre des dons volontaires, et beaucoup parmi les souscripteurs n'attendent de leurs versemens que le plaisir d'obliger des confrères. Les acteurs et les actrices se distinguent par leur générosité. Mistress Jordan était à Chester, où elle venait de donner quelques représentations, quand elle apprit que sa blanchisseuse, une veuve avec trois petits enfans, venait d'être jetée en prison par un créancier impitoyable. Elle se rendit aussitôt chez le procureur (*attorney*) et paya la dette. Dans l'après-midi du même jour, elle se promenait sur les remparts de la ville avec sa domestique, lorsque la pluie l'obligea de chercher un abri sous l'un des porches en ruine qui surmontent le vieux mur romain. Là elle fut suivie par la veuve délivrée de prison et par ses enfans, qui se jetèrent à ses pieds en la remerciant. L'actrice essuya une larme, baisa le front des enfans, et glissant un souverain dans la main de la pauvre mère : « Plus un mot, dit-elle, et relevez-vous, ma bonne femme. » Quelqu'un avait été témoin de cette scène touchante, c'était un prêcheur méthodiste : « Madame, s'écria-t-il, pardonnez-moi la liberté que je prends de vous adresser la parole; mais plût au ciel que toutes les femmes fussent comme vous! — Vous n'en diriez sans doute pas autant si vous saviez qui je suis, reprit mistress Jordan avec un sourire. — Et qui êtes-vous donc? — Je suis une actrice, et vous connaissez peut-être mon nom : mistress Jordan. — C'est dommage, ajouta le prêcheur en soupirant; mais, qui que vous soyez, vous avez fait une bonne action, et j'espère que vos fautes vous seront pardonnées. » A-t-on le droit de se montrer plus sévère que le prêcheur méthodiste, et n'est-il pas juste de dire que les actrices anglaises rachètent beaucoup de faiblesses par leur charité?

Une autre institution toute récente efface encore par ses services les diverses caisses de prévoyance qui se rattachent au monde théâtral : je parle du *Dramatic College*. L'idée de cette œuvre excellente appartient à un acteur, secrétaire de l'*Adelphi Theatre*, M. J. W. Anson, dont la bienfaisance est infatigable, et au directeur du même théâtre, M. Benjamin Webster. Il y a quelques années, un acteur nommé Alleyn avait fondé ce qu'on appelle en Angleterre un collége, c'est-à-dire une sorte de maison de refuge pour la vieillesse; seulement le *Dulwich College*, quoique sorti en quelque façon du théâtre, n'avait guère profité aux membres de la profession dramatique. MM. Anson et Benjamin Webster résolurent d'élever à peu près sur le même modèle un établissement où les vieux acteurs et les vieilles actrices sans moyens d'existence trouveraient à reposer leur tête. Une telle résolution était d'autant plus louable qu'on a

Digitized by Google

observé qu'en Angleterre les acteurs et les actrices atteignent un âge avancé. Macklin vécut plus de cent ans. Beaucoup d'autres sont également parvenus à une vieillesse très respectable. Cette longévité des artistes dramatiques, à laquelle on ne s'attendrait guère, si l'on considère les efforts et les luttes fiévreuses de leur existence, paraît néanmoins être un fait très certain dans tous les cas où le cours ordinaire de la nature n'a pas été interrompu par des excès, des privations ou des habitudes funestes (1). Une longue vieillesse est, selon la Bible, une bénédiction de Dieu; mais, pour qu'il en soit ainsi et pour qu'elle ne devienne point au contraire un fléau, il faut qu'elle s'appuie sur d'honnêtes loisirs et sur l'assurance d'un certain bien-être. C'est à procurer ces avantages aux acteurs que travaillent les membres fondateurs du *Dramatic College*. La première pierre de cet établissement a été posée l'année dernière par le mari de la reine. Aujourd'hui dix maisons construites de manière à former vingt logemens séparés et indépendans les uns des autres s'élèvent déjà sur une ancienne bruyère à Maybury. Il y aura un magnifique vestibule, une bibliothèque et d'autres salles communes. Dès que les travaux seront terminés, cet édifice, qu'on a surnommé avec raison le plus beau monument érigé à la mémoire de William Shakspeare, recevra, parmi les vieux acteurs et les vieilles actrices, des pensionnaires élus au scrutin par les gouverneurs à vie, *life governors*, et les souscripteurs annuels de la société. En attendant, les pensionnaires (car le collége existe en principe) reçoivent 14 shillings par semaine. Peut-être demandera-t-on comment une institution si large et si libérale a pu s'élever en si peu de temps. Tout le monde y a contribué : les sociétés dramatiques de prévoyance ont chacune fourni une somme; des acteurs comme Charles Kean et Webster ont versé de leur bourse jusqu'à 250 livres sterling; enfin les théâtres de Londres ont donné des représentations au bénéfice de l'œuvre. Une scène intéressante eut lieu l'année dernière au Crystal-Palace : c'était une *fancy-fair* (foire de fantaisie) dont les objets se vendaient au profit du *Collége dramatique*. Les plus belles et les plus célèbres actrices de Londres se trouvaient changées pour ce jour-là en boutiquières. Les moindres bagatelles se payaient un ou deux souverains, on n'avait jamais entendu parler de tels prix; mais aussi qui avait jamais acheté à de telles marchandes? Le *Dramatic College* ne se propose pas seulement de secourir et d'abriter la vieillesse; il étendra aussi ses ailes sur les enfans des acteurs et des actrices. Il y aura pour eux une école à

(1) Bannister était un jour sur le point de boire un verre d'eau-de-vie, quand son médecin lui fit observer que c'était le pire ennemi qu'il eût sur la terre. « Je sais cela, répondit l'acteur; mais vous savez aussi que l'Écriture sainte nous commande d'aimer nos ennemis. » — Il n'en vécut pas moins assez vieux.

Digitized by Google

laquelle Webster a déjà rattaché, comme un souvenir honorable et comme une espérance, le nom de George Canning, fils d'une comédienne (1).

Les acteurs anglais ont la réputation de vivre longtemps; mais enfin ils sont mortels, et, après avoir pourvu aux besoins de la vieillesse, il a fallu s'occuper de leur dernière demeure. L'église nationale, qui ne les a point excommuniés pendant la vie, ne leur refuse, après la mort, ni ses prières ni une place dans le cimetière de la paroisse. J'ai vu des Anglais instruits ne rien comprendre aux circonstances pénibles qui ont suivi la mort de Molière, tant de pareils actes d'intolérance s'éloignent de leurs mœurs et de leurs idées. Un acteur nommé Palmer mourut en 1798 sur la scène du *Liverpool Theatre Royal*, au moment où il jouait le principal rôle dans un drame anglais imité de Kotzebue. Ses funérailles eurent lieu avec tous les honneurs religieux, et sur la fosse on plaça une pierre avec cette inscription, tirée de la pièce de Kotzebue : *There is another and a better world* (il y a un monde meilleur). Plusieurs des célébrités de la scène anglaise reposent même dans l'abbaye de Westminster. A la mort de mistress Clive, une demande fut adressée au doyen et au chapitre de cette abbaye célèbre, pour que l'actrice fût inhumée dans l'église. La permission fut accordée; l'un des chanoines fit seulement observer qu'il était temps de mettre une limite à l'ambition des acteurs pour les honneurs posthumes, « car autrement, ajouta-t-il, l'abbaye de Westminster deviendrait bientôt une sorte de *foyer* gothique (*gothic green room*). » Tous les membres de la profession, n'étant ni Garrick ni Henderson, ne vont pourtant point, après leur mort, dormir à côté des grands hommes d'état, des poètes célèbres, ni des philosophes renommés. Jusqu'à ces derniers temps, les acteurs anglais n'avaient point de cimetière à eux; mais en 1855 un incident donna lieu à l'achat d'un terrain pour y rassembler la grande famille du théâtre. Dans la matinée de la Noël de 1855, Anson avait perdu une fille à la fleur de l'âge; les sévères devoirs de la scène l'empêchèrent de l'enterrer pendant la semaine, car il devait jouer tous les soirs sur le théâtre et assister pendant la journée aux répétitions. Selon l'usage de beaucoup d'Anglais très occupés, il remit les funérailles au dimanche. La cérémo-

(1) Une triste circonstance n'a point été sans doute étrangère à cette sollicitude pour les enfans des acteurs. Un arlequin du *City of London Theatre*, le pauvre Stevens, mourut dernièrement dans la misère et en laissant un orphelin. Une vieille et excellente femme, mistress Collins, arracha l'enfant à la sombre charité du *workhouse*, et résolut de l'élever elle-même. Comme elle était dans le besoin et trop affaiblie par l'âge pour gagner beaucoup aux travaux d'aiguille, elle accepta les secours de quelques personnes bienfaisantes en faveur de son fils adoptif. Au nombre de ceux qui secoururent l'orphelin de l'acteur est un ministre protestant, M. Robert Nicholson.

Digitized by Google

nie eut lieu au cimetière de Woking. Au milieu de la grande nécropole de Londres, Anson fut tellement frappé de l'étendue et de la beauté des lieux, qu'il résolut d'obtenir pour ses confrères une place dans ce champ des morts. L'année suivante, il publia dans cette intention un almanach dramatique dont le succès fut considérable. Avec les profits de cette publication et l'assistance de la *Sick Fund Association*, il acheta un acre de terre qu'il fit planter avec beaucoup de goût, et auquel il donna le nom de *Theatrical Allottment*. L'inauguration eut lieu le 10 juin 1858, et Benjamin Webster présidait cette fête touchante, à laquelle assistaient plus de deux cents acteurs et actrices. La seconde personne enterrée dans le cimetière dramatique fut la femme de celui qui avait acheté le terrain, mistress Anson, qui mourut le 13 décembre 1857. L'acteur fit graver sur la tombe ce vers, tiré du *Douaire fatal:* « La bonté et elle habitent le même monument. »

La profession théâtrale tend, on le voit, à s'élever de jour en jour chez nos voisins; je n'en voudrais pour témoignage que ces nobles institutions fondées par les acteurs eux-mêmes, et empreintes d'un profond caractère de dignité. Le public n'est point demeuré indifférent à des faits si remarquables. Toutes les classes de la société anglaise aiment le théâtre, toutes sont intéressées à ce que la vie des acteurs et des actrices s'honore par un sentiment moral, car c'est à la scène que tout le monde vient demander le soir quelques instans de récréation après ces heures de travail auxquelles n'échappe ici aucune existence privilégiée. Dans un pays où l'on ne sépare point le bien-être du progrès des mœurs, on a salué comme un bon présage de la renaissance du théâtre les efforts tentés par les divers artistes dramatiques pour améliorer leur condition sociale en s'appuyant sur la prévoyance, l'union et la charité. La conscience des devoirs envers le public forme déjà un des traits particuliers du comédien anglais. « Nous vivons pour plaire, » disait dernièrement l'un d'eux; qu'ils y ajoutent dans le monde une conduite honorable, et l'on verra bientôt s'évanouir les derniers préjugés qui ne s'attachent déjà plus à la profession, mais à la vie des acteurs. Dans les idées des Anglais, cette réforme des habitudes devra même exercer une influence heureuse sur l'art. Vienne une œuvre dramatique digne de la nation qui a produit Skakspeare, et les acteurs anglais seront mieux préparés à interpréter sur la scène cet idéal du bien qu'ils auront poursuivi à travers les luttes et les difficultés d'une carrière orageuse.

ALPHONSE ESQUIROS.

Digitized by Google

LE

SALON DE 1861

Lorsqu'on voit, à chaque exposition nouvelle, le flot des œuvres secondaires envahir de plus en plus le terrain, et le succès se prendre, faute de mieux, aux paradoxes, aux gentillesses, parfois même aux niaiseries pittoresques, on est tenté de se demander si, tel que nos mœurs l'ont fait, le Salon ne sert pas avant tout à entretenir un malentendu entre les artistes et le public. Sur ce théâtre qu'ont déserté les maîtres, et d'où les disciples d'élite tendent à s'éloigner à leur tour, qui ne sait la place qu'usurpent les vétérans de la médiocrité ou les débutans à peine capables de balbutier un rôle, les impuissances vieillies ou les ambitions hâtives? Ne les voit-on pas occuper presqu'entièrement la scène et s'y prélasser en sûreté de conscience, comme s'ils exerçaient une fonction principale? On ne s'explique ainsi que trop bien ce nombre croissant d'année en année de tableaux de genre et de paysages, cette somme considérable d'habileté dépensée en menue monnaie, et cette transformation du Salon, qui devrait être le sanctuaire de l'art contemporain, en un entrepôt où se succèdent périodiquement les produits de l'industrie pittoresque. La foule de son côté s'accommode du spectacle qu'on lui donne, si peu solennel qu'il soit : elle l'accepte comme un fait consacré par l'usage, oubliant d'ailleurs le sens et les caractères primitifs de ce fait traditionnel, oubliant même qu'au commencement du siècle où nous sommes, les expositions publiques résumaient encore tous les efforts, toutes les aspirations, toutes les forces vives de notre école, et que, s'il y avait place dès lors pour les succès et les talens secondaires, ceux-ci du moins faisaient cortége au triomphe des grands talens.

Digitized by Google

Aujourd'hui qui pourrait prétendre que le Salon représente l'art français contemporain dans son expression la plus éloquente, dans sa physionomie complète? L'adresse de la main, les ruses du métier, l'imitation succincte ou minutieuse des vérités vulgaires, voilà ce qu'expriment la plupart des toiles exposées, voilà ce qui semble définir et proclamer la foi esthétique de notre école. Suit-il de là que notre école n'ait rien de mieux à nous montrer ou à nous dire, que toutes les ressources dont elle dispose se trouvent concentrées ici, et qu'en dehors de ces murs où s'affichent les témoignages de la dextérité, rien ne se rencontrerait où l'on pût lire les preuves d'une inspiration plus haute et d'un savoir plus sérieux? Il n'en est pas ainsi, grâce à Dieu. Les descendans de Poussin et de Le Sueur, les artistes qui travaillent au temps de M. Ingres, n'ont pas si bien renié leur origine ou méconnu les vivans exemples qu'ils se soient tous réfugiés dans le culte des doctrines mesquines, dans la pratique des faciles devoirs; tous ne croient pas que la peinture n'ait d'autre tâche que d'enjoliver la réalité ou de la transcrire sans commentaires. La recherche du beau et de l'idéal préoccupe encore quelques esprits supérieurs aux tentations mondaines; d'autres, sans rompre absolument avec les inclinations du siècle, sans s'élever jusqu'aux régions où cessent les bruits de la terre, se tiennent toutefois à une juste distance des faits, et n'en acceptent l'influence qu'avec une docilité mesurée. Dans la sphère tempérée qu'ils habitent, l'art demeure sain encore, sinon parfaitement robuste; tout est calme, mais non pas inerte, discrètement expressif, mais non équivoque ni rebattu.

Les murailles des églises et des monumens publics fourniraient sur ce point des renseignemens que l'on ne saurait demander aux toiles exposées ailleurs. Sans parler d'œuvres d'une importance et d'un mérite exceptionnels, comme les peintures de M. Flandrin dans la nef de Saint-Germain-des-Prés, peintures que nous avons eu déjà l'occasion d'apprécier dans la *Revue* (1), on pourrait citer, parmi les travaux de décoration monumentale achevés dans le cours des deux dernières années, plusieurs spécimens remarquables de cette aptitude à concilier le respect de la tradition avec une certaine préoccupation du style et du sentiment modernes. Dans l'ordre des sujets religieux, les scènes de la Passion que M. Signol a peintes à Saint-Eustache, et dont une surtout, *Jésus-Christ porté au tombeau*, se recommande par la vraisemblance pathétique en même temps que par les caractères imprévus de l'aspect; — la *Chapelle de Saint-François de Sales* à Saint-Sulpice, où M. Alexandre Hesse a su très

(1) Livraison du 15 décembre 1859.

Digitized by Google

habilement élargir sa manière sans renoncer à ce goût pour la variété des élémens pittoresques, pour les formes épisodiques, qui est dans les habitudes et dans les conditions mêmes de son talent; — les peintures exécutées dans la cathédrale d'Agen par M. Bézard, esprit loyal, artiste bien informé, auquel il ne manque peut-être qu'une confiance plus ferme et les excitations plus accoutumées du succès; — d'autres compositions religieuses encore prouvent qu'une très notable partie de notre école, tout en demeurant éloignée du Salon, ne reste pour cela ni étrangère au mouvement actuel de l'art français, ni infidèle aux souvenirs qui l'obligent.

Dans le domaine de la peinture purement décorative, les mêmes faits se produisent, la même harmonie tend à s'établir entre les lois immuables de la tâche et les exigences du goût particulier à notre temps. Je sais qu'à côté des progrès accomplis en ce sens on pourrait signaler quelques méprises regrettables, que la décoration par exemple du grand salon dans le nouveau ministère d'état accuse, au point de vue de l'invention, du style, de la perspective même, des ressources bien insuffisantes ou de singulières distractions; mais il ne serait pas difficile de rencontrer ailleurs la grâce d'imagination et la science qui font défaut ici. Sans sortir même du palais du Louvre, il suffirait de jeter les yeux sur le plafond où M. Gendron a groupé quelques figures aériennes et déroulé, avec un fin sentiment de la cadence des lignes et des tons, une de ces guirlandes animées qui participent à la fois de la fantaisie pittoresque et de la symétrie architecturale. Si l'on visite certaines habitations particulières, l'hôtel entre autres où M. Cabanel a personnifié sur les voûtes d'un salon *les Cinq Sens*, on reconnaîtra que les peintres de notre temps savent en pareil cas allier une élégance sans afféterie à une correction sans pédantisme. Des travaux de ce genre toutefois, en raison de leur destination même et de la place fixe qu'ils occupent, sont comme non avenus pour le public, accoutumé de longue main à n'interroger l'art français qu'au Salon. L'habitude est donc invétérée chez nous de réduire l'étude de l'art contemporain à l'examen des expositions périodiques; malgré les symptômes les moins équivoques de déchéance, ces expositions nous trouvent façonnés à l'usage et confians dans des priviléges qui n'existent plus.

Après l'abstention des artistes éminens, soit qu'ils refusent systématiquement leur participation, soit que leur temps soit pris par des travaux de peinture monumentale, un fait doit être signalé qui exerce aussi une fâcheuse influence sur l'autorité du Salon. Nous voulons parler de ces expositions particulières qu'il est d'usage de multiplier depuis quelques années. D'abord il s'agissait seulement de remettre en lumière des ouvrages déjà connus, de nous montrer à côté

Digitized by Google

des tableaux de l'ancienne école française quelques-unes des toiles auxquelles les maîtres de l'école contemporaine avaient dû leurs premiers succès, ou bien encore une exposition posthume, consacrée tout entière à l'histoire d'un talent, représentait dans leur ensemble les travaux, les progrès successifs de l'artiste que la mort venait de frapper. Les choses ont changé depuis lors : ce sont des œuvres toutes récentes, des tableaux envoyés directement de l'atelier où ils ont été peints, de la galerie où ils entraient hier, qui viennent maintenant peupler ces succursales du Salon, parfois même les enrichir de telle sorte qu'il y a là non plus un danger de rivalité, mais un désavantage manifeste pour les expositions officielles. Celle qui attire la foule aujourd'hui au palais des Champs-Élysées aura beau étaler ses quatre mille toiles, sujets dessinés ou morceaux de sculpture : le grand événement de l'année 1861 dans le monde des arts n'en restera pas moins l'apparition des dessins et du tableau que M. Ingres a exposés ailleurs. Si, au lieu du demi-jour, le maître avait voulu accepter la pleine lumière et s'emparer des regards de tous, si cette figure exquise, *une Source*, si ces admirables *portraits* dessinés, au lieu de consacrer des murs affermés à une entreprise particulière, avaient récompensé l'hospitalité offerte par l'état, le succès n'aurait pas été mieux mérité sans doute, mais il aurait acquis une signification moins personnelle. Il se serait plus utilement confondu avec le mouvement du goût, avec les progrès mêmes de notre école.

De deux choses l'une en effet : ou les enseignemens qui ressortent d'un chef-d'œuvre doivent, soit par l'autorité du contraste, soit par une certaine analogie avec les ouvrages environnans, faire justice des tentatives mauvaises et encourager les efforts sérieux : alors la publicité ne saurait être trop vaste, ni le secours donné de trop près; ou bien ce chef-d'œuvre empruntera un surcroît d'éloquence au silence de tous et persuadera d'autant plus sûrement le regard qu'il lui parlera seul. Alors pourquoi ne pas l'isoler complétement? pourquoi le laisser s'aventurer en compagnie, moins nombreuse il est vrai, mais non pas mieux choisie que celle qui l'avoisinerait au Salon? Pourquoi, en un mot, cette demi-publicité dont les inconvéniens seront tout aussi réels et les bons résultats forcément plus restreints que les inconvéniens ou les avantages de la publicité qu'on rencontrerait ailleurs? Les expositions de tableaux modernes ouvertes en dehors du Salon ont ce double défaut, de donner aux travaux supérieurs une popularité insuffisante et d'exagérer au contraire, par la facilité même du spectacle, l'importance des travaux secondaires. Elles promettent un abri aux artistes médiocres, dont elles stimulent la fécondité, elles nous intéressent surtout aux petits talens et aux petites choses : elles achèvent ainsi de nous désaccoutumer du beau,

Digitized by Google

ou quand, par hasard, une œuvre d'élite vient à résider en pareil lieu, qu'y a-t-il dans ce choix, sinon une opposition implicite aux anciens usages et le dédain pour un autre séjour?

Le Salon n'est donc plus un champ de lutte privilégié, une arène où ceux qui ont vaincu déjà viennent chercher de nouveaux applaudissemens : c'est un gymnase où s'exercent sans grand danger de chute les talens moyens, et trop souvent les talens inexpérimentés ou invalides. Qui sait même? pour beaucoup d'entre nous, ce n'est peut-être qu'un champ de foire où, le sort aidant, on peut acquérir à bas prix telles denrées pittoresques qu'on revendra plus tard dans de meilleures conditions. On n'ignore pas que, cette année comme il y a deux ans, une loterie a été organisée pour faciliter aux artistes le placement de leurs ouvrages, et qu'une commission a même accepté la tâche de choisir parmi les objets exposés ceux qui mériteront d'être offerts comme lots aux souscripteurs. Il faut honorer en ceci la générosité des intentions et le zèle de ceux qui se sont dévoués à l'entreprise; mais, en s'efforçant de servir la cause des beaux-arts, ne court-on pas le risque de favoriser aussi les progrès de l'esprit mercantile? N'est-il pas à craindre que le résultat ne trompe en ce sens la pensée qui a dicté la mesure, et que les artistes eux-mêmes, au lieu de voir dans ce nouveau mode de récompense une exhortation aux efforts difficiles, n'y trouvent surtout une occasion d'écouler des produits appropriés aux goûts, aux exigences peu éclairées de la foule?

Nous n'avons point à insister ici sur ces réflexions qu'éveille impérieusement le premier aspect du Salon de 1861 : il nous aura suffi de les indiquer. Ce n'est pas à dire assurément qu'il faille supprimer absolument le Salon comme ayant perdu sa raison d'être. A Dieu ne plaise qu'on interprète en ce sens des paroles tendant au contraire à la défense de cette institution nationale et au respect des principes qui peuvent la vivifier de nouveau! Par quel moyen toutefois ressusciter le passé, contraindre les maîtres à reparaître au Salon, prohiber les expositions rivales ou tout au moins les soumettre à un contrôle qui sauvegarde des intérêts supérieurs et assure une importance exceptionnelle à l'exposition ouverte par l'état? On peut déjà, sans s'aventurer beaucoup, proposer comme mesures urgentes la suppression absolue de la loterie et l'obligation pour les artistes de n'exposer chacun que deux ou trois morceaux. En outre il ne nous semble pas impossible de séduire et de ramener les talens qui ont déserté le Salon par la certitude d'un voisinage plus digne d'eux, par certaines garanties données à de justes exigences. On a fort souvent reproché au jury d'admission ses rigueurs : on serait mieux autorisé peut-être à accuser son indulgence et à lui demander

Digitized by Google

compte bien moins de quelques exclusions qu'il a pu prononcer dans un moment de distraction ou de fatigue que de tant d'ouvrages médiocres trop complaisamment accueillis. Il serait temps qu'une séparation s'établit entre les essais qui sollicitent l'attention et les travaux achevés qui la commandent, entre les apprentis et les maîtres, entre une hospitalité de hasard et celle qui confère déjà en soi un honneur et une récompense. Le Salon, quoi qu'on en puisse dire, n'est pas plus fait pour abriter les produits de toute valeur et de toutes mains que l'Institut n'est fait pour les ébauches littéraires ou scientifiques, le Théâtre-Français pour les vaudevilles ou l'Opéra pour les chansons. Il n'appartient pas à l'administration sans doute de le peupler invariablement de chefs-d'œuvre : elle a le pouvoir toutefois d'en interdire l'accès aux faux talens, d'y réunir, faute de mieux, des œuvres estimables, et, ne fût-ce que par la fixation d'une quotité légale, de réduire au moins de moitié le chiffre des admissions fâcheuses ou inutiles.

Le Salon de cette année, où le nombre des objets exposés équivaut, le croirait-on? au total des œuvres que comprenaient, au commencement de ce siècle, cinq expositions successives, le Salon de cette année démontre de reste l'opportunité d'une mesure qui, en limitant les droits de chaque artiste, épargnerait au jury une besogne stérile et aux spectateurs la satiété. Parmi les peintres dont les noms sont inscrits au livret, beaucoup ont fourni un contingent qui varie de six à huit tableaux; plusieurs ont envoyé dix ou douze ouvrages : à quelques-uns même ce chiffre n'a pas suffi. Sans examiner si la fécondité n'est pas le plus souvent ici en raison inverse du mérite, on peut affirmer qu'aucun talent n'a besoin, pour nous initier à ses secrets, de multiplier à ce point les aveux. Il serait donc oiseux de s'arrêter, en examinant le Salon, devant cette multitude de toiles sans signification propre, sans formes d'expression imprévues, œuvres honnêtes, convenables, mais dont on croit se souvenir même en les rencontrant pour la première fois. Ce qu'il importe seulement de rechercher, ce sont les gages ou les promesses d'une habileté sérieuse et personnelle, ce sont aussi les erreurs qui peuvent séduire par leur audace même et susciter pour les esprits un péril là où il n'y a en réalité qu'une aventure pour les yeux et un défi. Telle est la préoccupation qui domine notre examen.

Parmi les tableaux d'histoire qui figurent au Salon, — encore ce mot « peinture d'histoire » a-t-il perdu aujourd'hui la signification qu'on lui attribuait autrefois et n'exprime-t-il le plus souvent que la simple narration d'un fait, — *la Bataille de l'Alma,* par M. Pils, mérite d'être citée comme le meilleur ouvrage et comme un très honorable spécimen du talent de l'artiste. Pendant longtemps M. Pils

Digitized by Google

a hésité entre les souvenirs que lui imposaient ses premières études et certains instincts secrets d'indépendance; mais depuis quelques années il a trouvé sa voie. Renonçant à l'idéal mythologique aussi bien qu'à la peinture des sujets sacrés, — et son dernier essai en ce genre, la décoration d'une chapelle dans l'église de Sainte-Clotilde, ne laisse pas de justifier une pareille résolution, — il s'est franchement donné pour tâche l'étude et la représentation des choses actuelles. Dans le beau fait d'armes que son pinceau reproduit aujourd'hui, le récit est digne de l'action, l'image très vraisemblable, on le sent, mais, on le sent aussi, tracée d'une main émue. Il y a de l'orgueil national sous ces dehors de stricte exactitude, une saine partialité du cœur dans ces informations de la mémoire, partout enfin quelque chose de plus que l'abnégation d'un annaliste ou l'avare éloquence d'un bulletin. Pourquoi faut-il que ce qui vivifie le tableau de M. Pils fasse défaut à la plupart des scènes du même genre que l'on a rassemblées dans le salon principal de l'exposition? La vaste toile par exemple où M. Yvon a représenté *la Bataille de Solferino* n'exprime-t-elle pas avec plus de soin que de passion, avec une réserve bien voisine de la froideur, les caractères extérieurs de cette glorieuse affaire et les portraits au repos de ceux qui en ont décidé le succès? Le pinceau a eu beau couvrir de poussière les uniformes et de sueur les flancs des chevaux, l'animation n'est nulle part. On pourra reconnaître dans les termes de ce fidèle procès-verbal les postes stratégiques assignés à chacun : on n'y devinera que bien incomplétement l'énergie inspirée de la lutte et le moment venu d'une grande victoire.

Au point de vue de l'exécution purement pittoresque, le tableau de M. Pils n'a pas une supériorité moins réelle sur les autres tableaux de bataille qui lui font face ou qui l'avoisinent. Le coloris, pesant ou équivoque ailleurs, est ici net et agile. La touche, rapide sans négligence, accentue le mouvement dans le sens exprès de la forme : mérite peu commun chez les peintres de notre temps, qui tantôt suppriment, sous prétexte de verve, la vraisemblance du dessin, tantôt l'immobilisent ou la surchargent sous prétexte de correction. N'exagérons rien cependant. *La Bataille de l'Alma* est une toile très digne d'éloges, mais dont le succès en d'autres circonstances et en regard d'autres ouvrages perdrait beaucoup de son éclat. Nous avons entendu sacrifier, très injustement à notre avis, la brillante manière de M. Horace Vernet à la manière de M. Pils, la vieille renommée du peintre de toute notre histoire militaire depuis un demi-siècle à la notoriété présente du peintre de l'Alma. La comparaison seule entre ces deux talens serait un acte d'ingratitude ou un paradoxe. On peut reprocher à M. Vernet, et Dieu sait si l'on s'en

Digitized by Google

fait faute depuis quelques années, son goût pour les intentions et les formes épisodiques, sa confiance trop habituelle dans la dextérité : il n'est permis à personne de faire bon marché de cette facilité singulière, de dédaigner la rare clarté de ce style, et d'oublier, les conditions inférieures du genre étant données, que M. Vernet s'est cent fois comporté en maître là où M. Pils n'a réussi encore qu'à conquérir le premier rang parmi les disciples.

Si, le tableau de M. Pils excepté, la peinture des événemens contemporains n'a produit au Salon que des œuvres insuffisantes, y a-t-il dans un ordre de sujets appartenant au passé des témoignages plus sûrs d'inspiration ? Il nous faut à peu près garder le silence sur les scènes empruntées aux livres saints. La peinture religieuse n'est pas, à vrai dire, représentée dans les galeries du palais des Champs-Élysées, bien que les tableaux d'église n'y manquent pas, et qu'à côté d'exemplaires tirés une fois de plus du moule académique, certaines compositions continuent de populariser à propos de l'Évangile les mœurs extérieures et les costumes de l'Orient. A peine rencontrera-t-on çà et là quelque morceau sagement expressif comme la *Mater Dolorosa* de M. de Rudder, ou adroitement peint comme le *Saint Étienne* de M. Quantin; à peine pourra-t-on surprendre sous l'exiguïté du style une arrière-pensée ingénieuse comme dans les *Captives à Babylone* de M. Landelle, dans le *Jésus chez Simon* de M. Chazal, ou une intention dramatique comme dans les *Saintes Femmes* de M. Chamerlat. Partout ailleurs la médiocrité de l'exécution est d'accord avec la banalité du sentiment, avec cette impuissance à éprouver, à rechercher même une émotion personnelle, dont les peintres de sujets religieux semblent s'accommoder aujourd'hui comme d'une condition de bienséance. Arrive-t-il qu'un effort soit tenté, qu'un acte de volonté propre se produise dans ce champ livré d'ordinaire aux entreprises de l'esprit d'imitation : les innovations résulteront bien plutôt du désir de rajeunir les formes que du besoin de nous ouvrir sur le fond une vue plus large ou plus pénétrante. Elles s'arrêteront à la surface, à certaines particularités de paysage, d'architecture ou d'habillement; elles auront, elles ont eu déjà ce très grave inconvénient d'enjoliver la majesté de l'Évangile, de substituer en pareille matière l'anecdote à l'histoire, l'ethnographie à l'enseignement moral, et de réduire aux proportions d'une sorte de roman pittoresque la traduction des faits sacrés.

En ce qui concerne l'antiquité païenne, ces tendances anecdotiques sont moins rares et moins déguisées encore. On sait que depuis quelques années une petite école s'est formée qui prétend faire revivre les souvenirs de la Grèce et de Rome, non par l'image restaurée du beau, mais par la représentation minutieuse des singularités de

Digitized by Google

mœurs, non par la noblesse des sujets et des moyens d'expression choisis, mais par des révélations au moins familières sur les coutumes de la vie domestique, sur les secrets de la chambre nuptiale, parfois même des lieux où l'amour se vendait. On sait aussi qu'un autre groupe d'artistes a pris à tâche d'habiller à la mode grecque les idées et les gens de notre temps, ou de mettre en circulation de maigres moralités sous un costume mi-parti antique, mi-parti moderne. Les chefs de ces deux sectes, M. Gérôme et M. Hamon, ont vu cette année le nombre de leurs adhérens grossir, et, comme pour activer encore le progrès, ils ont l'un et l'autre multiplié les exemples. M. Gérôme a envoyé au Salon six tableaux, dont trois au moins traités dans un goût franchement archaïque; M. Hamon en a envoyé cinq. Ce sont ces œuvres qu'il nous suffira d'interroger parce qu'elles expliquent, en la résumant, une doctrine dont les tableaux de MM. Gustave Boulanger, Brun, Humbert, Froment et plusieurs autres ne sont guère que la paraphrase ou l'exposé un peu incertain.

Il semble qu'en choisissant pour thèmes des sujets bizarres en eux-mêmes, M. Gérôme soit séduit moins encore par l'attrait d'une scène à composer que par le caractère des détails, des curiosités accessoires qu'il aura l'occasion d'introduire dans cette scène et dont il fera souvent un moyen de succès principal. *Le Roi Candaule*, l'*Ave Cæsar* accusaient assez clairement déjà ces préférences archéologiques; les tableaux que M. Gérôme a exposés cette année prouvent qu'elles sont devenues chez lui une habitude de l'esprit et comme un point de foi esthétique. Quelques-uns même autorisent un reproche plus grave. En prétendant surprendre et intéresser les yeux, ces toiles font appel aussi à des arrière-pensées peu dignes de l'art et du talent de l'artiste. L'*Alcibiade chez Aspasie* par exemple et surtout *Phryné devant le tribunal* renouvellent cette faute contre le goût que M. Gérôme avait commise une première fois lorsqu'il nous ouvrait les portes de certain *intérieur grec* où les mœurs intimes de la débauche étaient prises sur le fait et retracées avec une stricte fidélité, avec bonhomie, pourrait-on dire. Je me trompe : cette sorte de candeur du pinceau en face d'une pareille scène, cette transcription pure et simple de la réalité n'excusent même pas la regrettable composition où M. Gérôme nous montre Phryné entourée de ses juges. Rien d'impartial ici, ni d'expressif à demi. Les choses, minutieusement étudiées, sont commentées avec plus de complaisance encore. La convoitise à ses degrés divers et se traduisant, suivant l'âge et le tempérament de chacun, en sourires hébétés ou égrillards, en caresses du regard ou en violences, voilà le genre d'intérêt que présente la nouvelle œuvre de M. Gérôme, voilà l'enseignement qu'elle nous propose et l'élément comique dont on a

Digitized by Google

prétendu la pourvoir : triste leçon, triste gaieté, qu'on souffrirait à peine dans un croquis improvisé en quelques minutes, mais qui choque et devient absolument impardonnable là où l'on sent les calculs de l'esprit et la patience de la main!

Peu de gens, il est vrai, seraient en mesure de dépenser dans les entreprises qui tentent le pinceau de M. Gérôme autant de sagacité, d'adresse et de savoir. Je reconnais que, dans cette *Phryné* même, la figure principale rachète, par la grâce du mouvement et (le dessin des jambes excepté) par la chaste élégance des contours, les intentions toutes contraires qu'expriment les figures groupées autour d'elle; j'avoue enfin que si le second couplet de cette chanson grivoise sur le triomphe de la beauté, — l'*Alcibiade chez Aspasie*, — continue les allures et le ton pris au début, il y a dans la combinaison des détails, dans l'exécution de certaines parties, une délicatesse remarquable : raison de plus pour relever les erreurs de ce talent plein de ressources, pour lui demander compte des qualités qui lui appartiennent et dont il a fait un mauvais emploi.

Esprit ingénieux, ami de la précision et des vérités caractéristiques, M. Gérôme réussit souvent et quelquefois il excelle à interpréter la nature dans un style élégamment familier. Les *Musiciens russes*, la *Prière chez un chef arnaute*, le *Duel après un bal masqué*, plusieurs autres scènes de ce genre qu'il a peintes dans le cours des dernières années, prouvent de reste sa clairvoyance et son goût en face des modèles que la réalité lui fournit. Cette année encore, une très agréable petite toile, le *Hache-paille égyptien*, atteste l'habileté de l'artiste à détailler la physionomie d'un sujet. Mais convenait-il d'user de cette habileté pour grouper autour de Phryné vingt satyres habillés en juges ou pour développer, à grand renfort de volonté, ce thème malencontreux : *deux augures n'ont jamais pu se regarder sans rire?* Ceux qui regardent à leur tour ces deux joyeux hommes ne sont guère tentés en tout cas de partager leur hilarité, et lors même, ce qui n'est pas, que la vraisemblance de l'expression justifierait en partie le choix du sujet, il n'y aurait pas moins quelque chose de faux, de mal équilibré, de contradictoire, entre la futilité d'un pareil succès et les longs efforts accomplis pour l'obtenir.

Il est temps que M. Gérôme prenne un parti, qu'il définisse nettement son ambition. Veut-il seulement égayer l'histoire grecque ou romaine de quelques traits de mœurs, de quelques menus propos, appliquer à la peinture des sujets antiques la poétique modeste pratiquée ailleurs par M. Biard, et consacrer à l'inventaire des curiosités ou des ridicules les facultés d'analyse qui recommandaient son talent? ou bien se résignera-t-il à exploiter ses aptitudes en vue de succès moins populaires peut-être, mais au fond plus sérieux,

Digitized by Google

plus dignes aussi de l'école française et du rang qu'il y tient? Nous ne demandons à M. Gérôme ni de changer pour cela sa manière, ni de prétendre à une ampleur dans la pensée et dans le style qu'il ne saurait probablement acquérir : nous lui demandons au contraire de se souvenir davantage de son passé, d'attribuer aux leçons de l'antiquité le sens qu'il y attachait autrefois. Sans sortir même du cercle des sujets archaïques, il nous suffira d'en appeler du peintre mal inspiré de *Phryné* et des *Augures* au peintre du *Combat de coqs* et d'*Anacréon*.

Très inférieur à M. Gérôme par le sentiment pittoresque, par la science et la sûreté de l'exécution, par toutes les qualités qui font le peintre, M. Hamon transporte sur la toile quelque chose des intentions littéraires ou plutôt des rêveries mêmes, des caprices indéfinis de la pensée. Idéales jusqu'à l'effacement de la forme, délicates jusqu'à la subtilité, les images qu'indique son pinceau demeurent pour les yeux comme pour l'esprit à l'état d'apparitions flottantes et, si l'on peut ainsi parler, de vapeurs. Tel est le charme, tel est aussi le défaut radical de ce talent : talent gracieusement débile, auquel l'haleine manque pour aller jusqu'au bout de ses propres inspirations, pour atteindre ce qu'il a entrevu, et qui, en poursuivant la poésie, ne réussit qu'à ramasser en chemin les élémens mignons d'un madrigal ou les termes mystérieux d'une charade.

Le nouveau tableau de M. Hamon, *l'Escamoteur*, est, comme *la Comédie humaine*, comme d'autres toiles exposées précédemment par l'artiste, une de ces formules à double sens, un de ces petits poèmes ébauchés pour lesquels la peinture n'a pas de nom précis, où elle n'intervient même qu'à un titre vague et conventionnel. Le moyen d'apprécier le dessin, le coloris, là où l'on semble avoir pris à tâche d'anéantir à peu près le dessin et le modelé, de colorier le moins possible, et de réduire l'imitation de la nature à quelques apparences insaisissables? Comment d'autre part mesurer la portée morale d'une scène où se heurtent les intentions contraires, où les personnages représentés n'appartiennent ni à la même époque ni à la même civilisation? Qui sait? peut-être M. Hamon lui-même éprouverait-il quelque embarras à résumer en termes clairs ce qu'il a entendu exprimer; peut-être, en essayant de rapprocher ainsi le passé et le présent, en voilant sous ces formes équivoques une moralité déjà indécise, n'a-t-il voulu que caresser les surfaces de notre intelligence.

L'Escamoteur, *la Volière*, et les autres toiles que M. Hamon a exposées, n'accusent pas un progrès, une modification même, dans les habitudes de son talent. Le tout ne fait que continuer, sauf à les amoindrir quelquefois, les intentions, les gentillesses de style, dont

Digitized by Google

le joli tableau *Ma Sœur n'y est pas* reste jusqu'à présent, dans l'œuvre du peintre, le spécimen le plus significatif. Le tout au moins a ce mérite d'être conçu en haine des plates réalités, des effigies vulgaires. C'est ce qu'on peut dire aussi du tableau que M. Schutzenberger a intitulé *Terpsychore*, et de quelques ouvrages inspirés d'assez près par les exemples de M. Hamon. La *Confidence* entre autres et une *Tête de jeune fille* par M. Aubert sont d'agréables morceaux, où l'on retrouve, avec des procédés d'exécution un peu chétifs, une imagination élégante et ce fin sentiment de la ligne qui avait valu, il y a deux ans, à la *Rêverie* du même peintre un très honorable succès.

L'école néo-grecque, pour nous servir d'un mot à peu près consacré, peut-elle réclamer comme un des siens M. Cabanel, ou plutôt les titres que s'est acquis depuis quelques années cet artiste distingué lui assurent-ils la place et le rôle d'un des chefs du mouvement? Si l'on considère la variété des entreprises abordées par M. Cabanel, la diversité des sujets et des styles qui l'ont tenté successivement, il est difficile de rattacher à un groupe et à une tradition déterminés un peintre qui, après s'être souvenu des maîtres italiens dans sa *Mort de Moïse*, de M. Ingres dans sa *Glorification de saint Louis*, de Paul Delaroche dans sa *Veuve du Maître de chapelle*, a su ailleurs faire acte d'indépendance et n'exploiter que ses propres ressources. Le *Martyr chrétien*, que l'on a vu au Salon de 1855, ce plafond des *Cinq Sens*, dont nous parlions plus haut, et plusieurs beaux *portraits* prouvent que M. Cabanel est en mesure de vivre sans s'aider d'emprunts. A notre avis même, de tous les peintres d'histoire dont les débuts ne remontent pas au-delà d'une quinzaine d'années, aucun n'est aussi bien pourvu que lui, aucun ne possède au même degré les moyens de bien faire et le droit de parler net. D'où vient donc qu'il use si souvent de circonlocutions, qu'il s'abandonne et se rétracte, qu'il donne ici un gage de sa volonté, là un témoignage de son attention à écouter ses voisins et à consulter les signes du temps? Sans les préoccupations que lui causent les idées actuelles de coquetterie pittoresque, sans les succès de M. Gérôme et des siens, compliqués de certaines traditions du XVIII[e] siècle remises en honneur par d'autres artistes, M. Cabanel par exemple aurait-il été si ménager de sa verve, de l'énergie de l'expression, dans sa *Nymphe enlevée par un Faune?* C'est là certes l'œuvre d'un talent décidé à plaire et n'omettant rien pour y réussir : est-ce l'œuvre d'un talent fortement ému et bien résolu à tout nous dire de ce qu'il a personnellement senti? La correction élégante, mais un peu ténue du dessin, les combinaisons seulement ingénieuses du coloris, la marque en toutes choses de la recherche et du

Digitized by Google

calcul, refroidissent ici ce que la passion devait expressément vivifier, et laissent presque sans accent une scène dont l'esprit était tout entier dans la puissance et dans la fermeté du faire. Hâtons-nous d'ajouter que dans une scène fort différente, où l'énergie eût été aussi inopportune qu'elle nous semblait nécessaire ici, M. Cabanel s'est acquitté de sa tâche avec un plein succès. *Le Poète florentin* est un charmant tableau, d'une ordonnance très neuve, d'une exécution parfaitement conforme à la délicatesse de l'invention. Parmi les œuvres de même sorte qui figurent au Salon, on ne saurait en citer une où se trouvent aussi bien résumées les conditions de ce genre qui en peinture participe à la fois de l'histoire et de l'anecdote, et qu'on pourrait, en empruntant un mot à la langue musicale, appeler de *mezzo-carattere*. Sans avoir cette valeur exceptionnelle, les portraits qu'a exposés M. Cabanel méritent au moins d'être comptés parmi les meilleurs. Ils attestent des qualités que l'artiste laisse seulement entrevoir ailleurs, et, contrairement à *la Nymphe*, où les périphrases ne laissent pas d'embarrasser le style, ils se recommandent par la simplicité de la manière, par la franchise de l'expression.

En regard de l'école à laquelle se rattachent plus ou moins directement les peintres que nous venons de nommer, une autre phalange d'artistes, aussi nombreuse peut-être, représente au Salon des doctrines et un genre d'archaïsme auxquels les souvenirs de l'antiquité et même les exemples étrangers n'ont aucune part. Nous voulons parler de ces disciples de la tradition française au dernier siècle, de ces réformateurs mal avisés qui, en s'efforçant de la restaurer, n'arriveront dans un temps donné qu'à susciter, sinon les sages colères d'un autre David, au moins les vertus hypocrites et les froides violences de l'esprit ultrà-classique. La mode s'est faite complice de ce faux progrès, bien qu'elle l'encourage plus encore par une admiration exagérée pour les modèles que par une sympathie avouée pour les imitateurs. On sait quelle faveur systématique rencontrent aujourd'hui les monumens, quels qu'ils soient, de l'art appartenant aux règnes de Louis XV et de Louis XVI. A ne parler que de la peinture, le nombre est grand parmi nous des hommes à la dévotion facile qui s'arrêtent pieusement devant Pater ou Fragonard, qui s'inclinent devant Natoire et s'agenouillent devant Boucher. Pourquoi les artistes de notre temps se mettraient-ils sur ce point en guerre ouverte avec nos goûts? Puisque nous prenons au sérieux tout ce qui vient d'une époque où l'on trouvait piquant de représenter les princesses d'Orléans en *pèlerines* et Mlle de Charolais en *frère quêteur*, pourquoi M. Baudry se serait-il refusé la fantaisie de déguiser en *petit saint Jean-Baptiste* un enfant dont il avait à peindre le por-

Digitized by Google

trait? Travestissement peu compliqué d'ailleurs, dont une peau de chèvre fera les frais, et qu'une croix aux mains de l'enfant achèvera de caractériser. Nous l'avouerons pourtant, cette austère livrée du précurseur transformée en ajustement mignard, cette croix jetée comme un jouet dans les plis d'un sayon qu'encombrent des cerises, ce fond de taillis remplaçant le désert, tout nous semble, au point de vue de l'intention morale et du goût, plus malséant encore que tel tableau du XVIIIe siècle, où du moins on n'a pas affaire aux souvenirs formels et aux personnages de l'Évangile. Objectera-t-on que les maîtres italiens eux-mêmes ont eu parfois de ces caprices, que fra Carnevale entre autres imagina un jour de tenter, à propos du portrait d'un fils du duc d'Urbin, l'entreprise que M. Baudry a renouvelée aujourd'hui? Malgré l'analogie des données, la différence est grande entre les intentions d'où procèdent les œuvres anciennes et celles que traduit l'œuvre moderne. Par les caractères de l'expression, par la gravité de la physionomie et du geste, les maîtres italiens attribuaient à ces images profanes une signification pieuse, une sorte de majesté naïve. Ce n'est pas l'un d'eux sans doute qui se serait avisé, pour personnifier saint Jean, de nous montrer un enfant se grattant la tête, comme un écolier pris en faute; mais passons condamnation là-dessus. Y a-t-il dans l'exécution de cette figure une excuse aux erreurs qui l'ont inspirée? Révèle-t-elle la main d'un dessinateur? Les contours des bras, du torse, des jambes, le modelé faible ou effacé du tout, ne permettent pas de répondre affirmativement. Le coloris a-t-il ce qui manque au dessin en vérité ou en force? Il n'est harmonieux qu'à la condition de dépouiller chaque ton de la valeur qui lui est propre et de délayer l'apparence des chairs, de l'ajustement, du paysage, dans une sorte de lavis dont l'uniformité n'est rompue que par l'épaisseur inégale des couches, par les égratignures de la brosse, par les petits artifices de la pratique et de l'outil. Ce mode de peinture éraillée, ces compromis entre les hasards de la touche et l'expression précise de la forme et de la couleur, sont au surplus ce qui caractérise la manière même de M. Baudry. C'est là ce qu'on retrouve dans deux sujets mythologiques, *Cybèle* et *Amphitrite*, dans le portrait de *M. le baron Charles Dupin*, le meilleur néanmoins des quatre ouvrages en ce genre exposés par l'artiste, et surtout dans un portrait de *M. Guizot*, où l'adresse avec laquelle les mains sont traitées ne saurait racheter les négligences ou les incorrections du reste, l'inertie des traits du visage, et ce coloris blafard qui, à force de prétendre à l'unité, n'arrive qu'à immobiliser la vie.

Si le *Saint Jean-Baptiste* et le portrait de *M. Guizot* n'autorisent guère que le reproche, une autre toile de M. Baudry, *Charlotte Cor-*

day au moment où elle vient d'assassiner Marat, permet de mêler des éloges aux critiques que légitimeraient d'ailleurs dans la représentation d'un pareil drame certains raffinemens pittoresques, certaines coquetteries de l'effet. La *Charlotte Corday* est un des tableaux les plus remarqués au Salon. Sans compter l'intérêt inhérent au sujet lui-même, ce succès s'explique et se justifie par l'aspect imprévu de la scène, par l'effroi finement rendu de l'héroïne en face du meurtre accompli, par l'expression en toutes choses d'une pensée délicate et d'un goût ingénieux. La délicatesse, le goût, voilà des qualités pour le moins inattendues dans une scène de cet ordre, d'étranges mots à accoler à ces souvenirs terribles et au nom de Marat. Nous ne saurions toutefois en employer d'autres pour louer le travail de M. Baudry et pour en indiquer les mérites. Tout dépend d'ailleurs du point de vue auquel l'artiste s'est placé et de la façon dont il a envisagé son sujet. Il n'a prétendu ni engager la lutte avec le chef-d'œuvre où David a représenté l'impure victime ennoblie par la majesté de la mort, ni peindre une Judith aux membres et à la foi robustes sous le costume d'une jeune fille du dernier siècle. Il a voulu nous faire pressentir plutôt que nous montrer le cadavre, et mettre en pleine lumière, non pas un acte d'héroïsme biblique, mais l'expression d'une émotion humaine, non pas la vengeance satisfaite d'elle-même et se contemplant dans son œuvre, mais une femme chancelant au spectacle de son propre courage et de ce sang qu'avait voulu sa main. La *Charlotte Corday* est donc jusqu'à présent une exception et, nous nous empressons de le reconnaître, une exception heureuse dans la manière de M. Baudry. Bien qu'ici encore on remarque quelque abus du moyen, bien que certains détails d'exécution trop recherchés amaigrissent le style ou l'enjolivent assez mal à propos, les intentions ont au fond plus de justesse et en tout cas plus de nouveauté que dans les tableaux où l'artiste prétend nous séduire à la façon des peintres du XVIIIe siècle et prouver seulement sa dextérité.

L'ambition de M. Chaplin et sa foi dans les exemples que nous a légués l'art français au temps de Louis XV ne paraissent pas avoir varié, même légèrement, comme les doctrines de M. Baudry. Pour lui, les secrets de la grâce, du goût, de l'imagination dans le dessin et dans le coloris, demeurent tout entiers aux mains des maîtres qu'il avait consultés d'abord. Aujourd'hui comme à l'époque où il peignait ces *Premières roses* et ces *Roses d'automne* que la lithographie n'a que trop popularisées, M. Chaplin se montre le disciple convaincu d'une tradition au moins futile, et, sans parler de plusieurs peintures allégoriques récemment exposées ailleurs, les toiles qu'il a envoyées au Salon, — un *Groupe de trois enfans* surtout, — attes-

Digitized by Google

tent sur ce point la fixité de ses croyances. Avouons toutefois qu'il ne lui était pas arrivé encore de les formuler aussi adroitement. Si chiffonnés qu'en soient les formes et le style, le portrait d'une jeune femme debout, enveloppée d'une mante noire, a dans la physionomie, dans le ton, de l'agrément et de la finesse. Ce n'est pas là, tant s'en faut, l'œuvre d'un talent informé du beau, ni même curieux d'en étudier les conditions; c'est au moins la preuve d'une aptitude particulière à s'assimiler le joli.

Le *Réveil du Printemps* par M. Faustin Besson, la *Nymphe du Printemps* par M. Voillemot, bien d'autres *Printemps* et d'autres *Nymphes* achèvent de représenter au Salon ces fantaisies calculées, ces contrefaçons d'une ancienne manière très conventionnelle en elle-même, mais à laquelle on pourrait trouver une excuse dans les goûts généraux du XVIII[e] siècle, dans la parfaite bonne foi des premiers coupables. Il est difficile d'avoir la même indulgence pour l'école qui prétend ressusciter ce passé. Ceux qui se sont voués à une pareille tâche pèchent sciemment. Ils ne subissent pas en dépit d'eux-mêmes l'influence de l'atmosphère où ils vivent, ils s'isolent volontairement de tout progrès, ferment les yeux aux bons exemples qu'on leur donne, et se confinent dans un milieu où ils travailleront de parti-pris à s'approprier des erreurs. De là cette facilité factice, cette forfanterie préméditée que respirent la plupart des œuvres conçues et exécutées aujourd'hui en vertu de ce système. On dirait volontiers que les négligences y sont pénibles et que l'extravagance du style y est un effort de la volonté. Tout se passait d'une autre façon au dernier siècle. Nous ne parlons même pas d'un franc inventeur comme Watteau, ni d'un vrai maître comme Chardin, ni de tant de *portraitistes* habiles qui se sont succédé en France depuis la mort de Rigaud jusqu'à celle de Duplessis : nous n'opposons aux imitateurs que les modèles qu'ils ont choisis eux-mêmes, Boucher, Natoire et leurs pareils. Chez ceux-ci du moins, l'habitude du mensonge, si impudente ou si invétérée qu'elle soit, n'exclut pas une sorte de bonne grâce naturelle, d'innocence pour ainsi dire. A les voir si lestes dans leurs allures, si confians en apparence et si sourians, on sent qu'ils ont, malgré tout, la conscience en repos, et qu'en agissant comme ils agissent, ils croient presque faire acte de vertu. Chez les Boucher de notre temps au contraire, le sourire est bien près de n'être qu'une grimace, l'extérieur de la confiance qu'une affectation ou une hypocrisie. Qu'ils fassent mine d'oublier ce que leur ont appris les révolutions survenues dans l'art français depuis cent ans, qu'ils profitent d'un caprice de la mode pour nier les progrès accomplis de nos jours par de bien autres maîtres que ces jongleurs pittoresques qu'ils prétendent réhabiliter, — libre à eux,

Digitized by Google

pourvu toutefois que l'expérience nous vienne vite, et qu'au lieu de voir dans ce retour vers le passé un mouvement juste et utile, nous sachions y reconnaître ce qu'il exprime en réalité, une stérile agitation de l'esprit et un accident.

Où donc trouver, à défaut de témoignages manifestes, des symptômes d'originalité? Faut-il les chercher dans le *Dante* de M. Doré, dans le tableau vigoureusement peint, trop vigoureusement même, où M. Cermak nous montre une *Femme de l'Herzégovine* se débattant entre les bras de deux *bachi-bouzouks*, — dans cette suite de compositions sur les amours de *Faust* et de *Marguerite*, que M. Tissot a traitées, non sans talent assurément, mais avec une préoccupation excessive de la couleur et du style légendaires, — ou jusque dans l'étrange scène que M. Lambron a représentée sous ce titre : *Une Réunion d'amis*, et qui nous montre des cochers de corbillard dans le jardin d'un cabaret? Cette originalité que quelques-uns voudraient attribuer aux violentes idylles où le pinceau de M. Millet célèbre la réalité contemporaine sans réticences d'aucune sorte, où une *Tondeuse de Moutons*, une *Femme faisant manger son enfant* affectent des brutalités de style auprès desquelles la manière d'un Valentin paraîtrait presque apprêtée et précieuse, — cette originalité que nous ne rencontrons nulle part à l'état de qualité formelle et de fait, en trouvera-t-on le pressentiment ou la promesse dans les deux grandes toiles que M. Puvis de Chavannes a intitulées *Concordia* et *Bellum?* L'importance et l'apparence exceptionnelle de ces œuvres, le bon vouloir au moins qu'elles accusent, tout nous ordonne d'examiner attentivement la question.

Si M. de Chavannes est encore un nouveau-venu sur la scène, il n'est pas tout à fait un débutant, comme l'ont cru quelques personnes prises un peu à l'improviste par le bruit de son succès. Au dernier Salon, il avait exposé un tableau assez peu remarqué, il est vrai, assez incorrect dans les formes, mais où l'on pouvait discerner sous l'insuffisance de la pratique des instincts élevés et le goût, fort rare aujourd'hui, de la grandeur. A ce titre, nous avions cru devoir mentionner ce tableau ici même, et, tout en espérant mieux de l'artiste, prendre acte de ses premiers efforts. Les progrès accomplis par M. de Chavannes confirment aujourd'hui ce qu'avait révélé déjà l'essai dont nous parlons. Et cependant ces deux vastes compositions sur la paix et sur la guerre ne sont que des essais encore : essais brillans, ambitieux sans jactance, mais non sans d'étranges défaillances de pinceau, œuvres à la fois hardies et timides, où les intentions ont une ampleur presque magistrale et les moyens d'expression une irrésolution voisine souvent de la faiblesse. Il semble que, de peur de mal dire, M. de Chavannes se décide à passer à peu près

Digitized by Google

sous silence les vérités qu'il avait tenté d'abord de formuler, ou qu'impuissant à subordonner la nature aux exigences de son sentiment personnel, il entre en accommodement avec sa propre défaite et se rattrape sur des efforts d'adresse pour faire bonne contenance. C'est là le vrai défaut de cette manière, équivoque au fond, malgré les dehors systématiques qu'elle affecte; c'est là ce qui explique peut-être, aussi bien que les pâleurs du coloris, les négligences ou la mollesse du dessin, et en général ces subterfuges de l'exécution en regard d'inspirations vraiment heureuses, d'un goût élevé dans l'ordonnance et d'une noblesse naturelle dans la pensée.

Des deux tableaux que M. de Chavannes a exposés, celui qui exprime le mieux ces ressources de l'imagination est aussi celui qui met le plus clairement en lumière ces tendances à ruser avec la pratique. *La Guerre* a ce grand mérite, d'offrir une composition très neuve sur un sujet cent fois traité et de concilier le désordre avec la majesté des lignes, l'unité de l'aspect avec la variété des intentions partielles. Il y a quelque chose d'imprévu et de réglé en même temps dans la silhouette générale des groupes, quelque chose d'épique dans l'audacieuse simplicité avec laquelle l'artiste a découpé sur les tons clairs du fleuve qui sert de fond ces trois figures d'hommes à cheval ébranlant l'air de leurs fanfares, tandis qu'à leurs pieds s'étend la moisson de la mort, que les captives pleurent, qu'un laboureur renversé auprès de ses bœufs lance l'imprécation aux vainqueurs et se tord enchaîné sur ce sol que ses sueurs avaient fécondé. Au second plan, l'incendie parcourt la campagne, et les noirs tourbillons de fumée qui proclament la dévastation achèvent, au point de vue pittoresque, d'affermir l'ordonnance des lignes et d'en faire ressortir l'autorité. Si le crayon résumait en quelques traits cette belle composition, la grandeur de la donnée et l'harmonie des formes générales permettraient de croire au premier aspect qu'elle émane de la main d'un maître. A la voir telle que M. de Chavannes l'a peinte, on sent qu'elle est l'œuvre d'un talent bien intentionné, mais mal approvisionné encore, que l'artifice y supplée souvent à la science, la vérité de surface à l'intime expression du vrai, et que le goût d'exécution succincte dans lequel chaque morceau est traité tient moins à la sobriété du style qu'à l'insuffisance du pinceau. En encadrant dans des ornemens symboliques son sujet et la scène qu'il lui a donnée pour pendant, M. de Chavannes, je le sais, a voulu prévenir le reproche et justifier l'invraisemblance matérielle des détails par l'aspect ouvertement décoratif de l'ensemble. Que cette représentation de la guerre soit, non pas un tableau à proprement parler, mais l'équivalent d'un carton pour une tapisserie ou d'un fragment de peinture murale, — rien de mieux.

Cela peut expliquer le peu de saillie des objets et le caractère abstrait du coloris, délicat d'ailleurs dans sa faiblesse : cela ne suffit pas pour excuser certaines impossibilités de construction anatomique dans le groupe des captives, dans celui des cavaliers et ailleurs, certaines indécisions dans la valeur relative des chairs et des draperies, des corps privés de lumière et des corps dont le jour éclaire les tons vigoureux. Le système de peinture purement décorative une fois admis, on aurait mauvaise grâce sans doute à rechercher ici l'imitation exacte, la définition complète de chaque chose. Tout, dans le modelé comme dans la couleur des figures et des accessoires, ne doit être exprimé qu'à moitié, ne donner qu'un aperçu du vrai, sous peine de matérialiser le caractère idéal de l'œuvre et d'en fausser le sens. Encore faut-il que cette vérité détournée ne dégénère pas en négation; encore faut-il que ces partis-pris de tempérance dans le faire n'aboutissent pas à un régime d'abstinence formelle.

Les reproches et les éloges que nous semble mériter *la Guerre* de M. de Chavannes, on peut les adresser aussi à son tableau de *la Paix* ou de *la Concorde*, bien qu'ici les imperfections de la manière soient moins sensibles et les principes de la composition moins imprévus. Je m'explique : il y a beaucoup de nouveauté encore dans l'agencement de cette scène, beaucoup d'invention et une certaine sérénité grandiose dans la tournure, dans le geste des personnages qui participent à ce repas champêtre ou, plus loin, à des jeux renouvelés de l'âge d'or; mais l'ensemble des lignes manque un peu de plénitude. Quelque chose d'interrompu et de morcelé agite l'aspect de cette idylle héroïque, tandis que dans *la Guerre* la silhouette générale s'affirme et se continue sans dommage pour l'expression du sujet. En revanche, chaque partie du tableau, chaque figure est étudiée de plus près et plus précisément indiquée que ne l'est sur l'autre toile telle partie, même principale. On pourrait relever ici bien des incorrections encore, bien des témoignages de cette hardiesse cauteleuse dont nous parlions tout à l'heure, et qu'on aurait le droit d'accuser d'autant plus qu'en prétendant donner le change sur des défauts, elle court le risque de déguiser aussi de très belles et de très sérieuses qualités. A quoi bon insister toutefois? Qu'il nous suffise de recommander M. de Chavannes à ses propres sévérités, de l'exhorter à la défiance par sympathie pour ses qualités mêmes, pour ses nobles aspirations, pour ses récens progrès. Il y a en lui l'étoffe d'un peintre d'histoire : qu'il laisse à d'autres les petites ambitions. En s'opiniâtrant davantage dans la lutte avec le beau, qu'il achève de donner la mesure de ses forces, de marquer sa place dans l'école contemporaine, et de résister aussi bien à ses tentations personnelles qu'aux dangereux exemples qui l'entourent.

Digitized by Google

Quitter les tableaux de M. de Chavannes pour les *portraits* de M. Hippolyte Flandrin, c'est passer d'un talent qui se cherche encore au talent en pleine possession de lui-même, c'est opposer les gages certains aux promesses, la science consommée dans le style aux inquiétudes et aux tâtonnemens du pinceau. Les *portraits* de M. Flandrin sont le chef-d'œuvre de l'esprit de discipline et de méthode. Il est impossible d'étudier plus attentivement et de rendre avec plus de précision les caractères particuliers, la physionomie de chaque type; il est impossible d'apporter en face des variétés infinies de la nature une probité plus sûre, une volonté plus sincère de ne rien sacrifier au hasard et de poursuivre le vrai dans ses manifestations multiples sans arrière-pensée vaniteuse, sans désir secret d'afficher l'habileté. Autant que personne, nous rendons hommage à l'admirable bonne foi de l'artiste, à sa science si parfaitement exempte de pédantisme. Qu'il nous soit permis néanmoins de constater quelque excès d'abnégation parfois dans cette sobre manière, et d'y regretter, non pas l'expression de la vie morale ou physique des modèles, — car ceux-ci pensent et respirent sous le pinceau de M. Flandrin, — mais la vie plus apparente de l'art personnel, du sentiment qui a guidé la main. Les *portraits* de M. Flandrin sont des œuvres trop belles à tous égards, ils attestent une habileté trop haute pour qu'il vienne à l'esprit de qui que ce soit d'en discuter la valeur. On peut seulement se demander si, tout en défiant la critique, ces irréprochables ouvrages ont une excellence absolue, une autorité tout à fait magistrale. Il n'est que juste de les classer immédiatement après les portraits peints par M. Ingres : pour mériter d'être mis au même rang, il faudrait qu'ils portassent plus ouvertement l'empreinte de la hardiesse, cet accent de fierté qui donne aux intentions une signification définitive, aux formes du style l'animation suprême et le relief.

Cette placidité dans la manière, cette aptitude à comprendre et à traduire la nature dans un sens plutôt exquis que puissant, se révèlent surtout, et avec le plus d'à-propos, là où le calme et la jeunesse de la forme constituaient les élémens mêmes du travail. Aussi les portraits de femmes peints par M. Flandrin sont en général préférables à ses portraits d'hommes, et, parmi ceux-ci, les meilleurs reproduisent des modèles que leur âge ou les caractères de leur physionomie rapprochaient plus ou moins de la grâce propre à l'autre sexe. Il nous suffira de citer comme exemple une toile représentant le peintre lui-même à l'époque de ses débuts, et une autre toile, — deux jeunes frères appuyés l'un sur l'autre, — exposée dix années plus tard. Quant aux portraits de femmes dus à ce doux et fin talent, depuis celui de *Madame Oudiné*, peint en 1840, jusqu'à cette *Jeune fille à l'œillet rouge*, objet au Salon dernier

Digitized by Google

d'une admiration unanime, il n'en est guère qui ne nous semblent confirmer l'opinion que nous exprimions tout à l'heure. Cette année encore, si beaux que soient les quatre portraits d'hommes exposés par M. Flandrin, aucun, à notre avis, ne résume aussi bien les qualités de sa manière qu'un portrait de femme où l'harmonie est complète entre la vraisemblance et la délicatesse du style, entre la précision du dessin et la souplesse du coloris : œuvre profondément savante sous les dehors de la simplicité, familière dans l'attitude, dans l'ajustement, dans les détails de la physionomie, mais ennoblie partout par l'expression d'une vérité d'élite et par ce goût pittoresque qui ne s'annihile pas plus devant le fait qu'il n'en récuse imprudemment l'autorité.

Le portrait du *prince Napoléon* est un témoignage de plus de cette rare habileté à concilier avec les exigences de l'art les conditions du vrai et à formuler fidèlement la ressemblance sans se complaire dans l'imitation mesquine. Rien de moins emphatique, mais aussi rien de moins aride que l'apparence de cette toile, rien qui compromette la gravité nécessaire de l'aspect ou qui transforme une représentation de la réalité contemporaine en une image de convention. Le portrait du *prince Napoléon*, malgré la simplicité du costume, laisse deviner le haut rang du modèle, comme l'attitude choisie et le modelé des formes que recouvrent les vêtemens révèlent les habitudes du corps et les caractères du tempérament. Peut-être même le mérite principal de l'œuvre consiste-t-il dans cette justesse du mouvement, dans ce dessin général qui convainc tout d'abord le regard; peut-être, en comparaison des autres ouvrages de M. Flandrin, l'exécution partielle n'a-t-elle ici qu'une finesse un peu inachevée, une précision un peu incomplète. Vu à une certaine distance, le tableau est d'une vérité saisissante : examinés de près, les traits du visage semblent attendre encore quelques travaux qui achèveraient non d'en installer les contours, mais d'en développer ou d'en assouplir l'expression. — Dans le portrait d'un jeune homme vu de face, dans celui de *M. Gatteaux*, et surtout dans le portrait de *M. le comte Duchâtel*, — morceau supérieurement dessiné, auquel on pourrait reprocher seulement un certain défaut d'harmonie entre le ton de quelques accessoires et ce ton vert du fond que M. Flandrin étend trop invariablement derrière ses modèles, — rien ne se retrouve de cette imitation sommaire, de ces procédés d'exécution un peu hâtifs. Tous les détails de la physionomie y sont rendus sans minutie, mais avec une netteté parfaite; tout y annonce la clairvoyance, l'étude consciencieuse, et cette imperturbable loyauté qui est la qualité distinctive et la marque du talent de M. Flandrin : qualité de famille d'ailleurs plutôt que privilége, et qu'à l'exemple de son aîné M. Paul Flandrin apporte dans l'accomplissement de toutes

Digitized by Google

ses tâches, soit qu'il combine les lignes d'un paysage, soit, comme il l'a fait cette année avec plus de succès qu'à aucune autre époque, qu'il interprète la nature en face d'un modèle animé.

Un portrait de *Mademoiselle Emma Fleury*, par M. Amaury-Duval; — un profil de jeune fille, par M. Timbal, *l'Étude*, où l'on retrouve, sous une forme à la fois plus aisée et plus pure, les intentions qui recommandent la *Sainte Rose de Viterbe* du même peintre; — quelques têtes dessinées par MM. Tourny et Soumy, auteurs l'un et l'autre de belles copies au crayon et à l'aquarelle d'après les maîtres italiens : — tels sont à peu près les travaux qu'il convient de citer à la suite des ouvrages de M. Flandrin, parce qu'avec une autorité moindre sans doute ils expriment ou laissent pressentir les mêmes croyances, la même foi dans la sévère éloquence du vrai. Les principes qui inspirent le talent de M. Édouard Dubufe n'ont pas cette austérité assurément. Ce que M. Dubufe cherche n'est pas la sévérité du style, ce qu'il rencontre est moins habituellement la vérité absolue que l'élégance : élégance un peu superficielle, j'en conviens, mais conforme après tout à la physionomie de notre époque et très préférable aux afféteries de pinceau de M. Winterhalter, ou à la manière, mélancolique jusqu'à l'engourdissement, dans laquelle M. Hébert a traité le portrait de *la princesse Clotilde*. Il y a de la part des artistes quelque excès de sévérité envers M. Dubufe. Ceux-là mêmes qui l'accusent le plus haut de sacrifier l'art au culte de la mode seraient, le cas échéant, assez embarrassés de faire mieux ou aussi bien que lui. Nous en savons plus d'un qu'eût déconcerté, par exemple, la multiplicité des détails d'ajustement dans un portrait comme celui de *la princesse Mathilde* ou comme celui de *la duchesse de Medina Céli*, et qui, au lieu de ce discernement et de cette convenance, n'eût réussi à formuler que l'exagération de la magnificence ou une mensongère simplicité.

Si les *Intérieurs de Harem* peints par Mme Henriette Browne n'ont, au point de vue de l'art, qu'une assez médiocre importance, un portrait d'homme, dû au même pinceau, est pourvu d'un mérite beaucoup plus sérieux et d'une franchise dans l'exécution qui honorerait une main virile. Ce portrait, l'un des meilleurs du Salon, est aussi le meilleur ouvrage que nous connaissions de l'artiste. Bien mieux que les *Sœurs de Charité*, dont le succès pouvait s'expliquer surtout par le choix du sujet, mieux même qu'un autre portrait qui figurait à ce même Salon de 1859, il donne la mesure du talent de Mme Browne, talent supérieur à celui de Mme de Mirbel, et que, depuis Mme Lebrun et Mme Benoist, aucune femme en France n'avait aussi nettement prouvé dans des travaux de cet ordre.

Pour mentionner à côté des œuvres de Mme Browne *la Jeune Veuve*

Digitized by Google

et le *portrait* peints par M. Jalabert, nous nous autoriserons à la fois de la grâce un peu féminine dans la manière et de l'habileté que révèlent ces deux toiles. *La Jeune Veuve* est une scène adroitement composée, — trop adroitement peut-être, car on y sent quelque excès de recherche, — un groupe finement expressif par le charme langoureux des attitudes, des contours, du coloris, et, la tête du plus petit des deux enfans exceptée, par la délicatesse du modelé. La seconde toile, avec plus d'énergie dans le ton, a la même douceur, la même harmonie dans le style. Moins résolûment traité que chacun des *portraits* de M. Cabanel, moins savant à plus forte raison que le portrait peint par M. Flandrin, ce portrait de femme mérite d'être compté parmi les plus agréables ouvrages en ce genre exposés au Salon, et, n'était une erreur assez grave dans l'attache et dans le dessin du bras droit, il trouverait place à côté des plus corrects. C'est aussi à un rang fort honorable qu'il convient de classer un *portrait d'homme* judicieusement posé et exécuté par M. Émile Lecomte, et plusieurs travaux de même sorte où MM. Dumas, Lenepveu, Roller et Durangel ont fait preuve soit d'une habileté déjà mûre, soit d'un bon vouloir auquel les encouragemens sont dus.

S'il fallait, en regard des rares efforts tentés dans le domaine de la peinture d'histoire, énumérer tous les essais, toutes les œuvres de quelque valeur dans l'ordre de la peinture de genre et de paysage, il est peu de toiles qui commanderaient absolument le silence parmi cette multitude de scènes d'intérieur ou de sujets rustiques. Combien y en a-t-il toutefois qui mériteraient d'être isolés du reste? Comment faire un choix entre ces travaux où la différence du bien au mieux est presque insensible, où les témoignages d'habileté sont à peu près équivalens, et les moyens d'expression également conformes à certaines règles? Tous les peintres de genre aujourd'hui, tous les paysagistes, savent parler et écrire la langue pittoresque sans injure sérieuse à la grammaire; tous savent orthographier pour ainsi dire le récit d'une anecdote ou les termes consacrés d'une églogue. Les plus prudens, comme M. Vetter dans son *Bernard Palissy*, procéderont par allusions à quelque œuvre connue aussi bien qu'aux exemples de la réalité; les plus hardis, comme M. Rousseau dans son *Chêne de la Forêt de Fontainebleau*, concentreront sur une *étude* à outrance d'après nature des efforts qui eussent abouti autrefois à la composition d'un tableau. Nulle trace d'invention d'ailleurs dans la plupart de ces représentations soigneuses ou adroites des faits empruntés aux chroniques, à la vie familière ou aux champs. A part la ressemblance matérielle des portraits, — mérite essentiel assurément en pareil cas, mais qui ne saurait pourtant résumer toutes les conditions de l'art, — quel intérêt peuvent exciter au fond

Digitized by Google

tant d'images serviles, tant d'effigies de la vérité brute? Nous avons bien assez de la photographie pour nous prémunir contre l'idéal : à quoi bon renouveler à tout instant la leçon? N'est-il pas temps, par exemple, que M. Meissonier et ses imitateurs rajeunissent quelque peu leurs titres au succès, et ces types déjà tirés à bien des exemplaires, *un Peintre, un Musicien, un Amateur de Curiosités?* Ne faudrait-il pas au moins que le choix d'un effet imprévu, une intention neuve dans la pratique, cette aisance et cette souplesse de pinceau qui relèvent dans les petits tableaux hollandais ou flamands l'humilité des inspirations et en corrigent la monotonie, vinssent racheter ici ce que le sujet a en soi d'insignifiant ou de banal? Même là où il s'agit seulement de figurer sur la toile une scène domestique ou une scène d'estaminet, un coin de champ ou un groupe d'animaux, l'imitation littérale est aussi loin de suffire que, dans le domaine littéraire, la transcription textuelle du fait. Terburg, Ostade, Ruysdaël, Paul Potter et tant d'autres nous intéressent bien moins aux objets qu'ils nous montrent qu'au sentiment éprouvé par eux à propos de ces objets, et c'est un assez mince mérite, c'est en tout cas un stérile enseignement que celui qui consiste tout entier dans la représentation des choses, telles que nous avons su déjà les voir nous-mêmes et les apprécier de nos yeux.

Quelles que soient en général ses habitudes plus humbles que de raison, notre école compte pourtant plusieurs talens chez lesquels l'étude assidue de la réalité n'exclut pas l'expansion du sentiment personnel et la recherche d'un art au-dessus des contrefaçons mécaniques. Le Salon de 1859 nous révélait ce qu'il y a dans la manière de M. Breton de sincérité profonde et de goût en même temps. Bien que les tableaux exposés cette année par l'artiste n'aient pas la même importance que les toiles auxquelles il avait dû, il y a deux ans, un si honorable succès, ils n'en confirment pas moins ce que nous avaient appris déjà *les Glaneuses* et *la Plantation d'un Calvaire*. M. Breton est véritablement un peintre, un peintre de bonne race, en ce sens que l'instinct a autant de part au moins que la science à l'éloquence de ses ouvrages. Sans nulle prévention systématique, mais avec une très ferme volonté de se consulter lui-même et de traduire ses impressions dans la langue qui lui est propre, il étudie la nature assez attentivement pour ne rien ignorer des détails qui préciseront la ressemblance, assez librement toutefois pour ajouter à cette ressemblance extérieure l'intention morale, la vie secrète d'où résultera la physionomie du portrait. *Les Sarcleuses* surtout expriment ce mélange d'imagination et de véracité qui donne aux œuvres de M. Breton une signification particulière, bien qu'elles ne prétendent en apparence éveiller en nous qu'un souvenir.

Digitized by Google

On ne saurait non plus, tant s'en faut, confondre les tableaux de M. Fromentin avec les œuvres dont le mérite est tout à la surface, et qui, en reproduisant un fait, n'ont garde de nous proposer en même temps une explication et un commentaire. Dans le genre spécial qu'il traite, dans ces scènes empruntées aux pays que sa plume a si bien décrits, M. Fromentin nous révèle les inclinations délicates, l'extrême sagacité de son talent. Peut-être même, à force de raisonner ses impressions, l'artiste se laisse-t-il entraîner à une certaine subtilité; peut-être, en se préoccupant si assidûment des origines intimes et des particularités de l'effet, paraît-il sacrifier à cette analyse quelque chose des études que réclameraient la forme même et la netteté du dessin. De là ces détails de modelé un peu vagues à côté de tons soigneusement déterminés; de là cette indécision dans les contours où l'on pourrait au premier aspect soupçonner quelque négligence involontaire, et qui est au contraire le résultat d'un calcul pour exprimer le mouvement et la vie. Nous ne parlons pas ici de l'agitation nécessaire que comportaient des sujets aussi turbulens en eux-mêmes que *les Courriers* ou le *Retour d'une fantasia;* nous voulons parler de cette vie purement pittoresque, de ce mouvement dans le calme pour ainsi dire qui anime jusqu'aux objets inertes, jusqu'à l'ombre répandue sur un paysage, et que M. Fromentin, avant de peindre le *Lit de l'Oued-Mzi* ou son *Berger de la Kabylie*, avait défini en quelques lignes, comme pour justifier par anticipation sa manière et pour nous préparer à ses tableaux : « Cette ombre des pays de lumière, écrivait-il... (1), elle est inexprimable; c'est quelque chose d'obscur et de transparent, de limpide et de coloré; on dirait une eau profonde. Elle paraît noire, et quand l'œil y plonge, on est tout surpris d'y voir clair. Supprimez le soleil, et cette ombre elle-même deviendra du jour. Les figures y flottent dans je ne sais quelle blonde atmosphère qui fait évanouir les contours. » Ces contours assouplis et presque supprimés par l'atmosphère qui les enveloppe, ces formes dont l'apparence résulte de la valeur relative des tons plutôt que de la précision des lignes, voilà ce que M. Fromentin nous fait pressentir, trop systématiquement parfois, mais le plus souvent avec une remarquable finesse. Dans un domaine visité déjà par plusieurs maîtres, il a su trouver une veine neuve à exploiter, un ordre de beautés, de grâces imprévues au moins à faire prévaloir. De même que M. de Curzon réussit à rajeunir par l'élégance du style ces types italiens dont le pinceau de M. Schnetz et celui de Léopold Robert avaient popularisé la majesté robuste, M. Fromentin interprète à son tour la nature et les

(1) *Un Été dans le Sahara*, p. 161.

Digitized by Google

types arabes sans copier pour cela ni M. Delacroix, ni Decamps, ni Marilhat. Là où d'autres avaient été séduits tout d'abord par le côté héroïque des choses, il est particulièrement curieux du charme qu'elles recèlent, du sens intime qui peut s'en dégager, talent ingénieux et tendre, dont la délicatesse même intimide un peu les allures, mais auquel aussi elle prête une physionomie d'élite et un attrait tout personnel.

A côté de MM. Breton et Fromentin, qui, chacun dans son genre, personnifient les plus récens progrès de ce qu'on pourrait appeler la peinture ethnographique, il n'est que juste de nommer en première ligne M. Brion, que son *Repas de noce en Alsace* et le *Bénédicité* maintiennent au rang où l'avaient élevé précédemment ses *Bretons à la porte d'une église* et ce très touchant tableau, *un Enterrement sur les bords du Rhin;* — MM. Achenbach, Tidemand, Israëls et van Muyden, bien que les talens de ces quatre artistes étrangers n'intéressent qu'assez indirectement l'honneur de notre école; enfin, parmi les peintres de sujets orientaux, MM. Belly et Bida, — le premier à cause des progrès qu'attestent les *Vues d'Égypte* qu'il a exposées, et surtout son tableau des *Pèlerins allant à la Mecque;* — le second moins peut-être en souvenir de son *Champ de Booz à Béthléem*, composition d'une ordonnance indécise et d'une exécution trop morcelée, qu'à l'occasion d'une très heureuse tentative dans un ordre de travaux que son crayon n'avait pas abordé encore. Le dessin dans lequel M. Bida a représenté *Condé à Rocroy*, ou plutôt l'armée française agenouillée sur le champ de bataille et remerciant Dieu de la victoire, est une œuvre véritablement inventée en dépit de la symétrie obligée des lignes et de la fidélité historique imposée par le sujet, une scène pleine d'émotion et de grandeur qu'on pourrait, sans y rien changer, transporter sur une vaste toile, et qui, malgré ses proportions restreintes, a une signification plus ample, un aspect plus majestueux que tel tableau d'histoire exposé à quelques pas de là. — Puisque les dessins de M. Bida nous ont attiré dans la galerie où l'on a réuni tous les ouvrages du même genre, nous ne la quitterons pas sans avoir mentionné au moins les commentaires un peu trop agréables dans la forme, mais pourvus au fond d'imagination et de puissance, que le crayon de M. Doré a tracés en regard de la *Divine Comédie*, et les spirituelles vignettes à l'aquarelle où M. Eugène Lami a entrepris de donner un corps aux fantaisies exquises et à la poésie d'Alfred de Musset : tâche difficile, presque inexécutable même en plus d'un cas, mais qui, une fois acceptée, ne pouvait être poursuivie avec plus de goût, ni au besoin modifiée avec plus d'adresse.

Digitized by Google

Les symptômes d'habileté purement matérielle que révèle, à quelques exceptions près, l'ensemble des travaux appartenant à la peinture de genre se retrouvent plus accusés encore dans les tableaux de paysage proprement dits, dans ces innombrables *vues*, *études*, *lisières de bois* ou *pâturages* qui peuplent les salles du palais des Champs-Élysées. Nulle part autant qu'ici une certaine science n'est générale; les perfectionnemens introduits depuis quelques années dans la pratique ne permettent plus à personne d'empâter timidement un terrain ou une muraille, d'hésiter quant aux moyens techniques de figurer un tronc d'arbre ou le toit d'une chaumière. Les secrets du coloris eux-mêmes sont aujourd'hui si bien divulgués qu'on ne songe guère à distinguer entre ceux qui les ont devinés les premiers et ceux qui ont profité de la découverte, entre les prédécesseurs de M. Daubigny par exemple et ses rivaux actuels dans l'art, assez modeste d'ailleurs, d'affirmer les rapports des tons sans se préoccuper du reste, — poésie ou banalité du site, finesse ou incorrection du dessin. D'autres, moins indifférens, il est vrai, à ces conditions, choisiront dans la nature quelque thème où le charme de l'effet suppléera à l'indigence des lignes, et, les souvenirs de M. Corot aidant, ils peindront agréablement, comme M. Chintreuil, *un Champ de pommes de terre*, ou, comme M. Lavieille, *une Matinée des premiers jours de mai dans la campagne de Villers-Cotterets*. D'autres enfin, — M. Bataille dans son *Crépuscule*, M. Blin dans un paysage intitulé *Solitude*, M. Nazon dans deux paysages en hauteur, et M. de Knyff dans son *Barrage du moulin de Champigny*, — laisseront pressentir certaines velléités de style, tout en se conformant docilement d'ailleurs aux humbles doctrines qui régissent notre école de paysage. Bien peu chercheront à subordonner au sentiment les progrès accomplis dans le mode d'exécution; bien peu s'interrogeront en face de la nature sans avoir une réponse toute prête dans leur mémoire, dans les habitudes générales de l'art moderne, dans les recettes fournies par autrui.

Parmi ces rares paysagistes qui s'efforcent de donner à leurs travaux une signification et un intérêt au-dessus de l'imitation littérale ou des artifices de la pratique, MM. Français, Busson et Desjobert nous semblent à la fois les mieux inspirés et les plus habiles. En choisissant des thèmes pittoresques aussi simples que les deux vues entre autres qu'il a intitulées *Sous les pommiers* et *une Prairie au bord de la Marne*, M. Desjobert n'a prétendu certes ni afficher le dédain des réalités familières, ni s'armer d'un pinceau héroïque pour peindre les arbres d'un verger ou l'herbe d'un pâturage; mais il n'a eu garde non plus de méconnaître les conditions auxquelles ces modestes idylles devaient emprunter un charme par-

Digitized by Google

ticulier et un sens. Dans le premier tableau, la distribution ingénieuse de la lumière, la délicatesse de l'effet répandent sur l'ensemble une grâce souriante, je ne sais quelle gaieté sereine qui affecte le regard d'une manière assez abstraite pour qu'il en résulte une sorte de sensation musicale, d'une manière assez nette toutefois pour qu'on puisse apprécier les intentions personnelles de l'artiste et la finesse de ses calculs. Comme M. Desjobert, mais avec plus d'ampleur dans le sentiment et plus d'aisance dans la manière, M. Busson affectionne les effets radieux sans violence, les sites que le soleil éclaire avant l'heure du plein midi, les lignes plutôt calmes qu'austères, plutôt en souple contact qu'en provocation ouverte et en lutte. Les remarquables *Vues des Landes* qu'il avait exposées il y a deux ans annonçaient chez M. Busson une aptitude particulière à comprendre la nature dans ce sens tempéré. Cette année, un sujet à peu près semblable, le *Souvenir des environs de Tartas,* et deux très agréables toiles, *Après les pluies d'automne* et *l'Été de la Saint-Martin,* tiennent tout ce que promettaient les travaux précédens de l'artiste. Quant à M. Français, si nous le nommons le dernier, ce n'est nullement que nous entendions sacrifier son talent à celui de M. Busson ou à celui de M. Desjobert. Non-seulement M. Français a de plus que ces deux paysagistes une expérience déjà longue et le mérite d'avoir frayé la voie qu'ils parcourent l'un et l'autre aujourd'hui; mais, de tous les peintres qui traitent le même genre, nous n'en savons pas un qui apporte dans l'exécution de ses ouvrages un goût plus judicieux, un plus sincère amour de l'art et de la vérité choisie. En ce sens, les trois tableaux qu'a exposés M. Français, et dans lesquels, suivant sa coutume, il a représenté, non sans en corriger finement l'insuffisance pittoresque, des sites empruntés aux environs de Paris, ces tableaux n'ont rien à nous apprendre. Ils achèvent du moins de justifier l'opinion que l'on s'est faite depuis longtemps du talent de M. Français. Aussi ne saurions-nous plus convenablement terminer cette appréciation des travaux de nos paysagistes qu'en inscrivant le nom qui personnifie les plus vrais mérites de l'école et qui en résume le mieux les progrès.

Beaucoup d'autres noms sans doute pourraient ou devraient trouver place dans une étude plus détaillée que celle-ci. S'il s'agissait d'un examen des œuvres exposées au Salon plutôt que d'un aperçu général sur les tendances que ces œuvres expriment, si l'on suivait par exemple l'ordre alphabétique adopté cette année pour le classement des tableaux, — mesure fort critiquée, soit dit en passant, mais qui selon nous a le double avantage de faciliter singulièrement les recherches et d'ôter tout prétexte aux accusations de partialité administrative, — rien ne serait plus facile que de relever

Digitized by Google

presque à chaque pas des indices d'adresse ou d'habileté. A ne parler même que de la peinture de paysage et d'un genre qui y tient de près, — la peinture d'animaux, — bien des œuvres plus ou moins estimables mériteraient d'être mentionnées, depuis les *Vues d'Hyères* de M. Allongé jusqu'au *Paysage* de M. Zund, depuis les *Troupeaux* de M. Auguste Bonheur et le très énergique *Combat de cerfs* peint par M. Courbet jusqu'au *Chien criant au perdu* peint par M. Stevens. A quoi bon toutefois cette longue nomenclature? Elle ne servirait qu'à multiplier les preuves à l'appui d'une vérité déjà manifeste, d'un fait que nous constations au début et que nous rappellerons ici en forme d'épilogue. Il y a au Salon une diversité d'œuvres infinie, mais où est l'originalité véritable? Le talent même, sauf dans un très petit nombre de tableaux, se réduit trop souvent au témoignage de la dextérité. Les travaux de nos statuaires diffèrent-ils en cela des travaux de nos peintres? le ciseau se montre-t-il plus ambitieux ou mieux conseillé que le pinceau? Un coup d'œil sur les morceaux de sculpture exposés dans le palais des Champs-Élysées suffira pour résoudre négativement la question.

S'il fallait en effet juger de l'état actuel de la sculpture en France sur les spécimens qui figurent au Salon, on serait autorisé à dire qu'à aucune époque notre école n'a été aussi pauvre, l'inspiration plus rare, ni l'ensemble des doctrines soumis à un plus humble niveau. Un pareil jugement néanmoins ne saurait être porté sans injustice, puisque la plupart des talens qui soutiennent l'honneur de l'art dans notre pays ne sont pas représentés au Salon ou qu'ils n'y paraissent que sous des formes insuffisantes. MM. Dumont, Duret et leurs confrères à l'Académie des Beaux-Arts se sont, aussi bien que M. Barye, complétement abstenus. Plusieurs statuaires qui devaient leurs premiers succès, il y a dix ou quinze années, à des ouvrages importans, MM. Lequesne et Pollet par exemple, n'ont exposé que quelques bustes. D'autres, dont les débuts appartiennent à une époque plus récente encore, discontinuent déjà la lutte comme M. Allasseur, ou n'y participent, comme M. Gumery, que munis, pour toute arme de combat, d'un modeste médaillon en plâtre. Quant aux athlètes accoutumés de longue main à succomber sans que personne s'aperçoive même de leur défaite, quant à ces artistes, ces praticiens plutôt, dont l'indifférence publique ne lasse pas plus la fécondité qu'elle ne semble blesser l'amour-propre, ils sont en grand nombre comme toujours. Peu s'en faut même qu'ils n'aient pris partout cette année la place des artistes d'élite. Quelques-uns de ceux-ci seulement n'ont voulu ni céder ce terrain qui leur appartient, ni l'occuper plus timidement qu'il ne convenait à leurs antécédens, à leur réputation, à leurs droits de plus d'une sorte. Soit

Digitized by Google

qu'ils aient, comme M. Guillaume dans sa statue de *Napoléon Ier*, fait une œuvre nouvelle, soit que, comme MM. Maillet et Moreau, ils aient reproduit en marbre des figures dont les modèles en plâtre ou en bronze étaient exposés au dernier salon, ils ont du moins acquitté sans marchander leur dette vis-à-vis du public. M. Cavelier y a mis moins de parcimonie encore. Indépendamment d'un très beau buste de *M. Horace Vernet* et d'une statue de *Napoléon Ier* qu'il est intéressant de rapprocher de l'œuvre de M. Guillaume, il a taillé dans le marbre un groupe de trois figures, *Cornélie et les Gracques*, qui, avec le *Désespoir* de M. Perraud et le *Virgile* de M. Thomas, mérite d'être cité comme résumant à peu près toute l'importance, tous les mérites de l'exposition de sculpture en 1861.

Le groupe de M. Cavelier, j'entends le modèle en plâtre, avait paru déjà, il y a six ans, à l'exposition universelle. En le revoyant aujourd'hui modifié d'un bout à l'autre et amélioré dans tous les détails avec une rare sûreté de goût et de ciseau, on peut dire que, sauf les lignes générales de la composition, rien ne subsiste des formes primitives. Les traits de Cornélie, si nous avons bonne mémoire, étaient loin d'exprimer aussi bien l'orgueil maternel et la majesté. Le corps du plus petit des deux enfans n'avait pas cette beauté robuste, la tête cette fierté toute romaine, la chevelure même cette apparence de vie énergique et de séve. Les draperies enfin, bien que très heureusement disposées dès l'origine, ont acquis dans le travail définitif une vraisemblance et en même temps une pureté de style qui rappellent l'exécution magistrale d'un autre morceau dû au ciseau de M. Cavelier, — le voile servant de fond et de support à la figure de la *Vérité*. Comment se fait-il toutefois qu'en révisant sa pensée avec tant de soin, en corrigeant avec tant de clairvoyance et d'habileté les imperfections qui déparaient le modèle en plâtre, M. Cavelier ait oublié de préciser davantage, d'expliquer par l'ajustement le mouvement de la figure de l'aîné des Gracques? Dans la partie inférieure de cette figure, les draperies dissimulent si complétement l'attitude qu'il est difficile au premier aspect de deviner à laquelle des deux jambes appartient le pied que l'on entrevoit. La jambe droite reployée sous la jambe gauche n'existe et ne devient compréhensible que lorsqu'on examine le groupe par derrière : elle disparaît tant qu'on le regarde de face, et cette incertitude dans la structure embarrasse d'autant plus les lignes que celles-ci, par le volume même de la draperie, sont plus multipliées et plus saillantes.

Quel que soit ce défaut partiel, l'ensemble des qualités qui distinguent l'œuvre de M. Cavelier est considérable. Tout en se souvenant des exemples de l'antiquité, ainsi que le lui prescrivaient les

Digitized by Google

lois immuables de la statuaire et les exigences particulières du sujet, l'artiste a su obéir aussi à ses inspirations propres, à son désir de nous montrer autre chose qu'une contrefaçon de l'art et des formes classiques. Fort différent en cela de la plupart des statuaires contemporains, qui, interprétant à contre-sens le mot d'André Chénier, se dispensent des « pensers nouveaux » pour s'assimiler seulement les habitudes extérieures de leurs modèles, il ne se contente pas de copier « des vers antiques » et de les rééditer au bout de vingt siècles. Il ne répudie pas, comme tant d'autres, la langue et les idées de son temps pour se condamner à l'imitation mécanique, à la fabrication archaïque d'un texte. Que dirait-on de poètes français qui prétendraient n'écrire qu'en latin, et renouveler en plein dix-neuvième siècle l'entreprise tentée au dix-septième par les René Rapin et les Commire? C'est là pourtant, ou peu s'en faut, ce que font les sculpteurs de notre époque. Ils s'affublent de *classicisme*, ils étalent une érudition banale, espérant déguiser ainsi l'impuissance de leur imagination ou en justifier la paresse. Ils ne réussissent en définitive qu'à nous fatiguer de leurs redites et à remplacer par des formules pédantesques l'expression du vrai et du beau.

Comme M. Cavelier, M. Perraud est du petit nombre des statuaires qui s'appliquent à concilier la sincérité avec la science, le respect des traditions avec l'intelligence de nos besoins actuels. La figure que lui a inspirée un vers de Pétrarque :

Ahi! null' altro che pianto al mondo dura,

cette figure qui semble personnifier à la fois la méditation et la douleur, procède très évidemment de l'antique par les caractères des formes et du style. Par le sentiment même, par la portée morale des intentions, elle a une signification neuve et vraiment moderne. Tout n'est pas complétement imprévu sans doute dans cette figure de jeune homme assis la tête basse, les bras immobilisés par les doigts qui s'entre-croisent, la jambe gauche repliée sous la jambe droite, tandis que celle-ci, portée un peu en avant, diversifie les lignes générales sans leur ôter une expression de simplicité morne et d'affaissement. L'idée même de représenter le Désespoir sous ces dehors plutôt attendris qu'irrités n'appartient pas tout entière au sculpteur, et l'on pourrait en retrouver les premiers symptômes dans les travaux de quelques peintres contemporains; mais ce que M. Perraud ne doit certainement qu'à lui-même, c'est l'habileté singulière et le goût avec lesquels il a su approprier cette donnée élégiaque aux conditions épiques de la statuaire, ce sentiment chrétien des misères humaines aux exigences toutes païennes d'un art qui, en dehors du beau, n'existe pas. Nulle gentillesse dans l'expression compromettant la majesté né-

Digitized by Google

cessaire de la forme, nulle inertie non plus, nulle fausse grandeur où la vie s'anéantisse, où la vérité se dérobe. Les traits du visage, pensifs et attristés sans grimace, sont exempts aussi de cette régularité impassible dont on a coutume de faire l'enseigne d'un goût sévère ou le masque officiel de la beauté. Dans les contours et dans le dessin intérieur du corps, même discernement, même adresse savante à combiner l'étude de la nature avec la mémoire des grands monumens de l'art. En modelant cette figure nue dont aucun accessoire ne détermine le caractère individuel ou national, dont le type même n'est expressément ni grec, ni romain, et où les souvenirs de l'antique n'interviennent qu'à titre de renseignemens généraux et de secours, M. Perraud a voulu nous montrer et nous montre en effet, au lieu d'une curiosité archaïque, une image vraisemblable, au lieu d'une académie un homme; mais cet homme n'est pas seulement un beau corps, c'est un corps que l'âme habite, un cœur souffrant des maux qui nous sont communs à tous, des pensées qui sont à la fois le privilége et le tourment de l'humanité. Il y a certes un sérieux mérite à élever ainsi l'imitation de la réalité à la dignité d'une image idéale. Dans le temps où nous vivons surtout, ce n'est pas un médiocre honneur pour un artiste que d'avoir osé aborder une pareille entreprise et de l'avoir aussi heureusement menée à fin (1).

La statue sculptée par M. Thomas diffère de l'œuvre de M. Perraud en ce sens qu'il s'agissait ici non plus de nous faire pressentir une idée, mais au contraire de nous représenter un personnage ayant son nom et son histoire. Elle se rapproche du travail dont nous venons de parler par la noblesse sans emphase et par la pureté du goût. Le *Virgile* de M. Thomas rappelle un peu, quant à l'attitude et à l'effet général de l'ajustement, la figure du poète dans la belle composition de M. Ingres : *Tu Marcellus eris*; mais, tout en constatant le fait, nous ne prétendons pas y puiser un argument contre la valeur de l'œuvre du statuaire. Nous serions tenté plutôt de reprocher à celui-ci une certaine aridité dans l'expression de la tête de son *Virgile*, et aussi quelque exagération dans la saillie des plans du front entre les deux sourcils. Ce seraient là au surplus des chicanes plutôt que des critiques. Il convient d'autant moins de s'y arrêter que l'examen des autres parties de la statue n'autorise que l'éloge, et que l'élégance virile de l'ensemble, la fine correction du style dans les détails de cette figure et jusque dans les accessoires jetés à ses pieds, en mémoire des *Géorgiques* et de *l'Énéide*, annoncent un talent déjà sûr de lui-même, et qui, s'il doit se perfectionner encore, n'a pas besoin des avis d'autrui.

(1) On peut voir sur l'ensemble des travaux de M. Perraud la *Revue* du 1er juin.

Digitized by Google

En dehors du groupe de M. Cavelier et des statues sculptées par MM. Perraud et Thomas, qu'y a-t-il dans l'exposition de sculpture qu'on ne puisse rigoureusement passer sous silence? Un groupe, *Hora aurea*, ingénieusement composé par M. de Vauréal, — une *Nyssia au Bain*, une *Femme ornant de peintures un vase étrusque*, ajustées avec goût par MM. Aizelin et Symian, — une *Pandore*, que le nom de l'auteur, M. Loison, recommande plutôt que le mérite de l'exécution même, — une *Suzanne* où M. Cabet prouve son adresse à travailler le marbre, mais où il ne laisse pas de révéler aussi ces inclinations à la coquetterie que M. Clésinger ne songe nullement à dissimuler dans une *Cornélie avec ses Enfans*, placée en regard de la *Cornélie* de M. Cavelier; — quelques figures encore où l'habileté de la main se fait sentir, à défaut d'imagination ou de science très profonde; dans la sculpture de portrait, plusieurs morceaux sagement traités par MM. Crauk, Oliva, Iselin, Dieudonné, Roubaud jeune et quelques autres, un agréable buste de femme par M. Adam Salomon, et le portrait de *M. Barrias* par un sculpteur portant le même nom que le modèle. Il y a dans ce dernier ouvrage, dans cet essai probablement d'un débutant, un très vif sentiment de la physionomie, quelque chose aussi de la manière toute française dont Houdon et les sculpteurs *portraitistes* du dernier siècle nous ont légué la tradition. — Faut-il enfin, dans une autre série de travaux, citer, accepter même, les bizarreries de type ou de costume que M. Cordier et ses imitateurs nous offrent avec une libéralité déjà prodigue, — *nègres* et *négresses*, *capresses*, *palikares*, *chefs indiens*, et bien d'autres curiosités du même ordre, — sans compter les étranges personnages de l'Amérique du Sud que M. Rochet a groupés au pied de sa statue colossale de *Dom Pedro Ier?* La mode est maintenant à ces laideurs humaines comme elle était, il y a quelques années, à l'imitation des œuvres de M. Barye, avec cette différence toutefois que celui-ci choisissait dans la nature des modèles dignes de l'art, qu'il les interprétait en maître, et que les novateurs actuels ne prétendent apparemment qu'étonner le regard sans se préoccuper d'ailleurs du soin de le charmer.

Au moment de terminer cette revue du Salon de 1861, avant de clore une étude que nous avons écrite sans parti-pris de pessimisme, mais avec une tristesse véritable, car l'abaissement des tendances est partout manifeste, résumons en peu de mots les souvenirs que laissent dans l'esprit ces quatre mille objets d'art et les jugemens qu'ils autorisent à porter. Un seul maître ou, si l'on veut, un seul talent achevé, M. Flandrin, quelques talens au moins en péril, comme MM. Gérôme et Hébert, ou en lutte, comme M. de Chavannes, avec l'insuffisance du savoir, des espérances trompées ou des promesses

Digitized by Google

incertaines, ailleurs des contrefaçons de l'art au XVIII[e] siècle, les jongleries du pinceau substituées aux travaux sincères, aux loyaux efforts, — voilà, dans l'ordre de la peinture d'histoire et de la peinture de portrait, ce qui ressort de l'examen du Salon. Dans la peinture de genre et de paysage, une habileté pratique universelle, un nombre infini d'œuvres adroitement exécutées : chez quelques artistes seulement, la volonté ou le pouvoir de faire de cette expérience un auxiliaire pour la pensée, de cette adresse matérielle un simple moyen d'expression ; — parmi les sculpteurs enfin, trois ouvrages vraiment remarquables et quelques morceaux dignes d'estime à côté d'une multitude de formules surannées, de redites banales ou de nouveautés en contradiction flagrante avec les lois de la statuaire : y a-t-il là de quoi nous rassurer beaucoup sur l'état présent de l'art, sur les forces de notre école, sur la vie ou sur la santé des talens?

Sans doute, nous le disions en commençant et nous n'hésitons pas à le redire, l'art français n'est pas tout entier au Salon ; mais le Salon, tel qu'il est aujourd'hui, avec l'abstention systématique où s'obstinent les artistes éminens, avec les encouragemens presque officiels promis par la loterie aux petites entreprises du savoir-faire, et surtout avec le chiffre illimité des admissions, le Salon, au lieu de stimuler le progrès, est devenu pour le goût public une menace et un danger. Que nous apprennent en effet et que peuvent nous apprendre ces milliers de tableaux dont toute la valeur résulte du maniement plus ou moins adroit de l'outil? Ils ont, entre autres inconvéniens, celui de multiplier à l'infini le nombre des faux connaisseurs, d'entretenir cette habitude ridicule que nous avons prise depuis quelques années de n'attacher de prix qu'à l'écorce des choses, de sens qu'aux combinaisons des couleurs, aux hardiesses, sinon aux impertinences de la touche, aux jactances ou aux subtilités de la pratique. Sommes-nous bien sûrs d'ailleurs d'être parfaitement de bonne foi dans l'estime où nous tenons des mérites de cet ordre? Qui sait s'il n'en va pas de notre crédulité apparente sur ce point comme des façons d'agir de certains malades qui, sans croire à la médecine, font mine d'en respecter pieusement les avis? Notre confiance dans l'empirisme pittoresque n'a peut-être pas plus de sincérité ; peut-être n'est-elle autre chose qu'un symptôme du malaise moral où nous laisse la privation des alimens qui conviendraient le mieux à notre esprit. Nous aurons beau en effet essayer de nous duper nous-mêmes, nous n'arriverons pas à nous passer, dans les œuvres de l'art, des qualités qui nous intéressent surtout, des seules même qu'il nous soit donné d'apprécier sans effort. On ne sait guère en France juger de la peinture au point de vue des conditions qui lui sont propres, des moyens qui lui appar-

Digitized by Google

tiennent expressément. Tous, plus ou moins, nous sommes tentés d'y voir simplement une forme de la pensée littéraire, un langage écrit avec le pinceau comme d'autres l'écrivent avec la plume, et ayant pour objet unique la révélation du beau moral. Cette façon d'envisager l'art peut, il est vrai, avoir ses dangers; mais comme elle est au fond conforme au génie même de notre école, comme, depuis Poussin jusqu'à David, jusqu'à des talens plus près de nous, les artistes français ont réussi principalement à persuader notre raison, le mieux serait de ne pas chercher à réagir contre ces inclinations nationales et de nous résigner à sentir naïvement la peinture dans le sens de nos propres instincts. Le mieux serait de faire une bonne fois justice de nos prétentions matérialistes et de notre fausse science pour demander à l'école contemporaine ce qu'il nous appartient en réalité de comprendre, et ce qu'elle-même, si nous le voulons sérieusement, se retrouvera bientôt en mesure de nous donner.

Pour nous consoler de la faiblesse que révèlent la plupart des œuvres exposées au Salon de 1861, on dira peut-être que cette exposition n'en présente pas moins un ensemble de travaux plus recommandables encore que ce qu'on rencontrerait dans d'autres pays. Qu'importe, si le fait nous donne tort vis-à-vis de nous-mêmes? Les fautes du prochain font-elles notre vertu, la ruine d'autrui nous enrichit-elle, ou la maladie qui sévit à notre porte nous garantit-elle la santé? Au lieu de nous complaire dans la sécurité que nous inspire le spectacle de ce qui se passe ailleurs, nous ferions bien de choisir auprès de nous des termes de comparaison. Sans remonter même au commencement du siècle, sans aller au-delà d'une période de trente années environ, on trouverait dans un rapprochement entre ce récent passé et l'état actuel de l'art français des avis plus significatifs et plus utiles que dans les défaillances de l'art étranger. Où sont aujourd'hui les héritiers de Léopold Robert et de Paul Delaroche, de Scheffer et de Decamps, de Cortot et de Pradier, de Rude, de David d'Angers, de Simart? A quels lieutenans les peintres et les sculpteurs placés encore à la tête de notre école abandonnent-ils dès à présent l'influence et l'action? A quelles mains transmettront-ils l'empire qu'ils auront exercé, la tradition qu'ils auront cru fonder? Il faudrait être pourvu d'un bien robuste optimisme pour juger ces questions superflues, ou pour y trouver une réponse satisfaisante dans le Salon de 1861.

HENRI DELABORDE.

Digitized by Google

UNE

AME CHRÉTIENNE

DANS LA VIE DU MONDE

Madame Swetchine, sa Vie et ses Œuvres, publiées par M. le comte de Falloux.

L'Académie Française convoquait, il y a peu de mois, le public de Paris à une solennité qui excitait une grande attente, et qui ne l'a pas trompée. Les mérites les plus divers dont notre société peut se glorifier, tous les contrastes dont elle est pleine semblaient s'être donné rendez-vous à l'Institut. Un protestant qui fut deux fois premier ministre recevant un moine qui fit partie d'une de nos assemblées révolutionnaires, l'éloge d'une nation née d'hier et d'une forme politique toute moderne dans la bouche d'un fils de saint Dominique, l'éloquence de la tribune mise en parallèle avec celle de la chaire et se trouvant cette fois, par extraordinaire, plus classique et moins fougueuse que sa rivale, enfin, pour animer des paroles si différentes, un même sentiment d'honneur et de liberté, — rien ne pouvait manquer à l'intérêt d'une telle scène. Je suis sûr pourtant qu'un vide douloureux s'est fait sentir ce jour-là dans l'âme d'un des orateurs et de beaucoup des assistans. Entre le père Lacordaire et le publiciste éminent dont il racontait les mérites, un lien existait, le seul qu'eût permis l'éloignement de leurs destinées : c'était une amitié commune et pareillement chère. Aux sources de cette amitié bienfaisante, ils étaient venus puiser, l'un les inspirations de sa jeunesse, l'autre les consolations de ses derniers jours. C'est

Digitized by Google

auprès de Mme Swetchine, sous sa douce et vivifiante influence, qu'à vingt années de distance, sans se consulter, peut-être sans se rencontrer jamais, le père Lacordaire et M. de Tocqueville ont trouvé dans l'angoisse de cruels mécomptes la force de ne douter ni de la religion, ni de la liberté, et de ne point désespérer de leur alliance. A plusieurs momens de cette remarquable séance, le souvenir de cette femme bénie a dû animer d'un souffle mélancolique l'éloquence d'un de ses amis, appelé à se faire entendre sur la tombe de l'autre : un écho de sa voix a retenti sous les voûtes de l'Institut; peut-être, en sortant, quelqu'un de ceux qui l'ont connue, trompé par l'association des idées, a porté machinalement ses pas vers sa demeure aujourd'hui déserte, et, arrivé devant cette porte qui ne s'ouvre plus, a senti ses yeux mouillés de larmes et sa poitrine oppressée par l'abondance et la vivacité des souvenirs.

Si l'indifférence était la condition de l'impartialité, ou si l'impartialité complète était nécessaire pour donner au jugement quelque valeur, je ne devrais point prétendre à entretenir le public de Mme Swetchine. En parlant d'elle, je ne voudrais pas être indifférent; je ne suis nullement sûr de pouvoir être impartial. Il n'est pas donné à l'homme de faire deux parts de soi-même et de juger froidement ce qu'il a réellement aimé : je ne sais même ce qu'on gagne à tenter en ce genre sur son cœur une violence inutile. Peu de personnes en ce monde ont le privilége d'inspirer des sentimens profonds. Quand on a rencontré quelque part, sur le chemin de la vie, un être doué d'un don si rare, la meilleure manière de le faire apprécier de ceux qui n'ont pu l'approcher, c'est encore de donner cours sans contrainte à sa propre admiration. Quelques-uns sans doute la trouveront aveugle; d'autres peut-être en ressentiront par communication la chaleur. D'ailleurs, quand il s'agit, non d'un auteur de profession ou d'un personnage public révélé tout entier dans ses actes ou dans ses écrits, mais d'une femme qui n'a brillé qu'à l'ombre, et dont la voix ne s'est pas étendue au-delà du cercle de l'amitié, il faut bien que le public se résigne, s'il veut s'en former quelque idée, à écouter des témoignages intéressés. Les écrits de Mme Swetchine, que nous devons aux soins pieux de M. de Falloux, simples effusions de son âme, notes imparfaites jetées au crayon sur le papier, ne sont qu'un reflet d'elle-même. Leur complément, leur commentaire, ce sont les idées généreuses et les œuvres de paix qu'elle a fait naître sous ses pas; c'est le bien, c'est le vrai que dans une longue carrière elle a semés partout autour d'elle. — Qui parlera de cette action et qui l'expliquera, si ce n'est ceux qui l'ont ressentie?

C'est d'une explication en effet, ce semble, qu'a besoin encore pour beaucoup d'esprits la réputation déjà faite de Mme Swetchine.

Digitized by Google

Paris est si vaste et le public français si étendu, qu'il y a trois ans, quand Mme Swetchine cessa de vivre, tandis que sa perte plongeait dans le deuil tant d'amis, et des plus illustres, peu de personnes, en dehors de celles qui l'avaient connue personnellement, soupçonnaient son existence. Grâce à la publication, devenue si rapidement populaire, de M. de Falloux, et aux nombreux échos de la presse, nous n'en sommes plus là aujourd'hui. Le nom, le caractère, les principaux incidens de la vie de Mme Swetchine sont désormais assez familiers à tous ceux qui lisent pour qu'il soit aussi inutile que fastidieux de les redire une fois de plus. Presque tout le monde sait aujourd'hui que Mme Swetchine, fille et femme de grands dignitaires russes, passa à la cour sceptique et licencieuse de Pétersbourg une jeunesse pure, grave et même un peu triste, qu'élevée dans le culte grec, et fort imbue des idées philosophiques du siècle dernier, elle se convertit tardivement au catholicisme, enfin qu'à la suite de cette abjuration mal vue de ses maîtres, elle dut, par prudence autant que par goût, quitter sa patrie pour venir s'établir à Paris, et qu'elle y a vécu quarante années, jouissant dans la haute société d'un ascendant qui s'étendit au lieu de s'ébranler par nos diverses révolutions. On connaît les noms de ses principaux amis, dignes des deux que nous avons cités : M. de Maistre, Cuvier, Abel Rémusat, M. de Montalembert, le père Ravignan, et, à travers de bienveillans intermédiaires, ses relations affectueuses avec M. de Chateaubriand et M. de Lamartine. Enfin un heureux choix de pensées et de correspondances a déjà permis à tous les gens de goût d'apprécier à leur valeur quelques-unes des qualités originales de ce rare esprit. Un peu d'obscurité subsiste pourtant sur la véritable nature du rôle que cette étrangère a joué parmi nous, sur le secret de l'influence que cette femme a fait sentir à tant d'hommes d'un mérite divers : non assurément que l'influence des femmes soit une nouveauté sans exemple dans la société française ; il en est peu, au contraire, qui aient laissé prendre aux femmes plus de part dans leurs destinées. Notre histoire est pleine de dames célèbres que la beauté, le rang, l'intrigue, l'ambition, l'ardeur des passions politiques ou religieuses, ont placées à la tête de nos partis ou de nos cours. Un pays où Mme de Maintenon a occupé le trône et Mme Roland proclamé la république, un pays où Mme Récamier, au lendemain de Marengo, disputait l'attention et l'enthousiasme au premier consul, n'a pas assurément droit de s'étonner qu'on lui parle de l'action exercée par une femme ; mais Mme Swetchine paraît n'avoir dû la place qu'elle s'était faite sans l'avoir cherchée à aucun des moyens qui ont valu à tant d'autres avant elle les hommages de leurs contemporains et un souvenir de la postérité.

Je ne crois pas que Mme Swetchine ait été belle : l'irrégularité de

Digitized by Google

ses traits pouvait être corrigée dans la jeunesse par la beauté du teint ou l'attrait de la physionomie; mais quand elle arriva en France en 1817, à l'âge de trente-quatre ans, le chagrin et la maladie avaient déjà sans doute jeté leur ombre sur l'éclat passager du premier âge, et nulle coquetterie, même instinctive ou involontaire, n'avait dû combattre l'effet du temps. Née à la cour, mais dans une cour despotique, où le rang n'assure nullement l'influence, elle quittait Saint-Pétersbourg en disgrâce. La pénétration de l'esprit et la souplesse du langage, l'art des insinuations et l'intelligence des demi-mots, la persévérance cachée sous la grâce, ont fait souvent des femmes des diplomates de premier ordre; mais Mme Swetchine n'arrivait à Paris chargée d'aucune mission secrète ni avouée : elle ne demanda point d'accès dans ce monde diplomatique où parfois (moins souvent pourtant que les romanciers ne le disent) la destinée des peuples a été décidée par un sourire dans l'éclat d'une fête. D'ailleurs, sans être dépourvue d'aucun des charmes de son sexe, Mme Swetchine n'en connaissait pas les arts. Ce qu'elle possédait le moins, c'était le secret essentiellement diplomatique et féminin de glisser légèrement sur sa propre pensée pour arriver sans bruit à celle d'autrui. Elle était timide, attendait qu'on lui parlât pour répondre, et sa parole, d'abord légèrement embarrassée, ne se dégageait et ne s'animait que pour donner cours à une émotion vraie ou à une conviction profonde. Douée d'une extrême perspicacité, elle employait sa clairvoyance à démêler les bons sentimens dans les âmes pour les mettre en lumière et leur prêter appui, et non les faiblesses pour les flatter et s'en servir. En un mot, pour briller sur le théâtre ou dans les coulisses des grandes affaires, Mme Swetchine était à la fois trop sincère, trop sérieuse et trop charitable.

D'autres femmes ont dû leur empire non à l'adresse et à l'esprit de conduite, mais au contraire à la vivacité plus généreuse qu'intelligente de leurs sentimens. Dans les temps de partis, en politique, en religion surtout, beaucoup de femmes ont conduit les hommes par la passion; elles sont devenues l'âme de réunions étroites et ardentes, et n'y ont point toujours inspiré la douceur et l'humilité. C'est souvent au contraire en exagérant les opinions, en exaltant les susceptibilités de ceux qui vivent près d'elles, qu'elles réussissent à les captiver. Fatigués de la contradiction et meurtris de la lutte, les hommes, en sortant de l'arène de la vie publique, aiment à rencontrer près d'eux l'écho animé de leur propre voix et des cœurs qui ressentent toutes les blessures qu'ils n'avouent pas. Les femmes de leur côté, faites pour un sentiment exclusif, n'admettant guère plus le partage en fait d'idées qu'en fait d'amour, laissent facilement leur admiration s'aveugler jusqu'à l'idolâtrie et leur croyance

Digitized by Google

s'emporter jusqu'au fanatisme. Dès qu'elles ont placé leur foi quelque part et donné à quelqu'un leur confiance, elles ne conçoivent plus guère que d'autres puissent douter de ce qu'elles croient, ni que l'objet de leur préférence puisse avoir tort, et, dans la conscience de cette double infaillibilité, on a vu des créatures faibles, en apparence nées pour la paix et dont le regard respirait la douceur, travailler sans le moindre scrupule à creuser autour d'elles les dissidences et à aigrir les ressentimens.

Les amis de Mme Swetchine, ceux qui partageaient, ceux même qui défendaient avec le plus d'éclat ses convictions peuvent dire s'ils étaient retenus près d'elle par l'attrait d'une sympathie trop complaisante ou d'un enthousiasme adulateur. Ces amis appartenaient aux nuances les plus diverses de la politique française : le plus grand nombre, les plus anciens surtout, sortaient des rangs de ces héritiers du passé à qui le droit et la patrie apparaissent à jamais incarnés dans une seule famille; mais une minorité, qui n'était pas moins bien accueillie, avait fait en 1830 une plus large part au devoir de revendiquer des droits acquis et la foi jurée. Puis, quand vint en 1848 le grand ébranlement qui secoua les fondemens de toutes les sociétés, quelques-uns se laissèrent entraîner par l'expansion en apparence irrésistible des principes démocratiques, d'autres suivirent sans résistance le reflux de la marée qui les portait sous la main du pouvoir absolu. Le salon de Mme Swetchine a, pendant trente années, réuni tous ces contrastes ou vu passer tous ces changemens : presque tous les partis politiques ont pu y développer leurs principes ou y plaider leurs excuses; il n'y a que leurs rancunes ou leurs colères qui n'ont jamais eu le droit d'en franchir le seuil. Elle n'a jamais permis ni aux vaincus les railleries qui font leur impuissante consolation, ni aux vainqueurs d'un jour les airs de hauteur et de triomphe. Plutôt que de supporter ce grain d'injustice et d'exagération qui est le sel des conversations politiques, Mme Swetchine se condamnait au plus grand supplice que puisse éprouver une maîtresse de maison : à la gêne, à l'ennui d'une soirée, à la bouderie de ses meilleurs amis, à la fuite momentanée de ceux qui ne pouvaient ni tolérer de partage, ni dominer leur impatience. Elle les a vus tous successivement, dans des bouffées d'irritation, accuser l'excès de son indulgence et les a laissés dire, persuadée que tôt ou tard chacun d'eux aurait besoin d'y recourir. Sur d'autres sujets, plus voisins de son cœur que la politique, sur la foi chrétienne, mobile de toutes ses actions et dont sa vie était le modèle, elle était sans doute moins facile. Pourtant là même, plus fervente qu'exaltée, elle n'a jamais cédé à la tentation de s'enfermer dans un cénacle d'élus. Même aux champions d'une cause qui lui semblait sacrée, elle ne reconnaissait pas d'avance toutes les vertus.

Digitized by Google

A ceux qui la contrariaient ou la contristaient dans ses plus chères espérances, elle n'imputait pas non plus de parti-pris tous les torts. Penser, sentir comme elle sur ces points capitaux était un titre à son affection, mais non à son admiration aveugle. Différer d'elle au contraire, quand ce dissentiment avait l'accent de la sincérité, était un moyen assuré d'exciter son intérêt et d'éveiller sa curiosité. Partout où elle rencontrait une opinion consciencieuse, elle voulait la comprendre, dans le sens étymologique du mot, c'est-à-dire l'embrasser, pour faire rentrer dans le cercle de ses propres convictions la part de vérité qui y était contenue. La foi, pour elle, était un centre immobile d'où son esprit s'élançait par un rayonnement chaque jour plus étendu, et ce mouvement opéré autour d'un pivot inébranlable lui a permis de parcourir sans s'égarer toutes les régions intellectuelles qui séparent son premier maître de son dernier correspondant, et les *Soirées de Saint-Pétersbourg* de *la Démocratie en Amérique.*

Mme Swetchine n'a donc été ni une reine du grand monde, ni l'Égérie d'une coterie politique, ni la déité mystique d'une secte. Il faut que les moralistes vulgaires, qui de tout temps ont trouvé dans le rôle social des femmes matière à des dissertations quintessenciées ou à de froides plaisanteries, se résignent à nous laisser expliquer, par des motifs auxquels ils n'ont jamais songé, un exemple placé en dehors de toutes les prévisions. Mme Swetchine a été une chrétienne accomplie, qui savait en même temps comprendre avec une exquise délicatesse les rapports de sa foi avec les mœurs et les sentimens de la société où elle vivait. Je dirais qu'elle a été la sainte de notre siècle, si nos habitudes de langage hyperbolique n'avaient fait du terme le plus élevé que l'église ait consacré un abus qui l'a rendu à la fois vulgaire et profane. C'est dans cette perfection de christianisme, unie aux meilleures qualités du temps présent, que se trouvaient, si j'en puis juger par mon expérience personnelle, le charme et le profit de ce commerce inappréciable. C'est par là qu'une simple femme, même avant d'avoir parlé, se trouvait avoir été au-devant des besoins les plus intimes de ceux qui, placés à portée de la voir, pouvaient seulement la regarder vivre.

« Si le trouble menait à la paix, écrivait M. de Tocqueville à Mme Swetchine en lui parlant de ses efforts pour atteindre à la vérité religieuse, depuis combien de temps n'aurais-je pas obtenu celle-ci! » — M. de Tocqueville aurait pu parler pour beaucoup d'autres, presque pour toute notre génération. C'est cette génération tout entière, ce semble, qui au sujet de la religion a éprouvé assez de trouble pour avoir enfin droit à la paix. Que n'a-t-elle pas entendu dire et contredire, depuis trente années, sur l'importance, la nécessité, la décadence, la résurrection, les transformations pos-

Digitized by Google

sibles et désirables de la foi religieuse dans son sein! — De ces prédications innombrables faites au nom des principes les plus divers, de l'éloquence renaissante et rajeunie des orateurs croyans, de la critique renouvelée aussi d'ingénieux sceptiques, des efforts malheureux de prophètes novateurs, d'une suite de réactions successives et superficielles vers l'incrédulité ou vers la foi, est résultée, si je ne me trompe, dans l'esprit de cette pauvre génération dévoyée, une impression pénible et confuse comme celle d'un homme qui, en proie à un mauvais rêve, ne peut se dégager d'un labyrinthe sans issue. On lui a beaucoup répété et elle sent bien qu'elle ne peut se passer d'une religion, et elle n'a pas eu trop à se louer des hauts faits de la raison privée de la foi; elle n'attend pas qu'une religion nouvelle lui soit envoyée du ciel, et elle accueille avec un sourire tous les messies prétendus d'un nouvel évangile; mais elle n'est pas sûre, et on n'a pas réussi à la convaincre, que l'antique religion, celle à l'ombre de laquelle toutes nos sociétés ont grandi, n'ait pas été dépassée par les développemens de ces sociétés mêmes, et puisse suffire aujourd'hui à leur âge mûr aussi bien qu'elle a présidé à leur berceau. Ainsi une religion en général nécessaire, toute religion nouvelle ridicule, la religion existante surannée, voilà, j'en ai grand peur, ce que pense un Français pris au hasard, et s'il était serré de près et sincère dans ses aveux, il lui faudrait convenir qu'il regarde au même moment la même chose (et quelle chose!) comme indispensable et impraticable.

Il est bien entendu que je ne parle pas ici de ceux qui ont eu la bonne fortune de garder une foi héréditaire, ou de la retrouver par une conversion individuelle; je ne parle pas davantage des rares adeptes qui s'enrôlent dans nos écoles sous un drapeau philosophique. Je parle de cet état général de l'opinion auquel le commun des hommes s'abandonne sans résistance, et dont personne, sauf un très petit nombre de solitaires, ne peut se vanter de ne pas ressentir, en certaine mesure et à certains momens de sa vie, la contagion. Quoi qu'on fasse en effet, on est de son temps et de son pays. Certaines difficultés sont à chaque époque comme répandues dans l'atmosphère, et on ne s'en préserve (quelque soin qu'on mette à se barricader) pas plus que de l'air qu'on respire. Celle que je viens d'indiquer est de ce nombre, et les cœurs les mieux assurés en ressentent un secret malaise. Il y a sans doute des incrédules obstinés qui se croient élevés par le dédain bien au-dessus de toute faiblesse superstitieuse. Combien en connaissez-vous qui détruiraient les autels et proclameraient le culte de la raison avec la sérénité confiante d'un encyclopédiste? — Des croyans sincères et zélés, le sol de France en porte chaque jour, et Sodome compte beaucoup plus de dix justes; mais où est-il, celui qui ne s'est jamais demandé, avec une

Digitized by Google

sourde angoisse, comment la vieille foi saurait affronter ces épreuves nouvelles que lui impose de nos jours une volonté plus forte que celle des hommes, comment elle saurait se dégager d'institutions surannées et d'idées condamnées sans retour, mais qui, bien que parfaitement étrangères à elle, se sont, en vivant tant de siècles à côté d'elle, imprégnées de son esprit et l'ont enlacée de leurs liens? Où est-il celui qui, en voyant aux prises avec la croyance traditionnelle, à laquelle il sacrifierait sa vie, un monde tout entier renouvelé, n'ait été parfois troublé soit de la forme imprévue du péril, soit de l'audace des adversaires, soit de l'inexpérience des défenseurs?

Comment une étrangère, comment Mme Swetchine avait-elle pu pénétrer dans ses moindres nuances et dans ses peines les plus secrètes cet état d'esprit propre aux membres les plus distingués de la société où elle était venue vivre? Je ne sais, mais il est certain que le mérite principal de cette croyante très décidée était d'entrer finement dans toutes les difficultés que d'autres éprouvaient à croire comme elle, et de mettre en œuvre pour y répondre ou les écarter toutes les ressources d'une intelligence plus ferme et plus cultivée que celle des femmes ordinaires. Et puis, après tout, la meilleure réponse, c'était elle-même, et tout un mélange d'idées, de vertus et de croyances d'origines diverses, fondues en sa personne dans la plus harmonieuse unité. Pour ceux qui doutaient que les vertus chrétiennes pussent avoir de nos jours la même vigueur et la même fécondité qu'autrefois, ce n'était pas tout sans doute, mais c'était déjà quelque chose que d'avoir sous les yeux un modèle de perfection évangélique, gardant toute la saveur du christianisme primitif et y mêlant des caractères particulièrement appropriés au temps présent. C'était quelque chose de la voir le matin à l'église, comme la plus humble dévote de son quartier, fidèle au moindre iota de la lettre sainte, soigneuse de la moindre obole du dépôt de la foi, et de la retrouver le soir dans son salon, prête à faire accueil à toutes les idées et même à toutes les vertus nouvelles dont le cours des siècles a grossi le trésor de la morale humaine. Il semblait voir le christianisme lui-même sous une brillante image fouler d'un pas ferme et léger le terrain de nos mœurs modernes, et beaucoup d'esprits incertains trouvaient la démonstration assez éloquente pour ne plus mettre en doute la possibilité de son mouvement.

C'était par exemple un rare bonheur, non sans doute pour Mme Swetchine (car elle avait payé cet avantage par le trouble de ses plus belles années), mais pour bien des sceptiques de notre âge qu'elle appelait à profiter de son expérience, que de trouver en elle une foi qui avait passé par l'épreuve du doute et qui en était sortie par la voie de l'étude et de la réflexion. Mme Swetchine, je l'ai dit, n'avait pas toujours été chrétienne : il n'était pas de mode de l'être

Digitized by Google

à la cour de Catherine II. Devenue chrétienne par un effort de sa raison, elle n'avait pas non plus dès le premier instant été catholique. Chacun de ses pas avait été pour elle l'objet d'un libre choix. « Il est permis d'assurer, dit à ce sujet avec grâce M. de Falloux, que la vérité ne remporta jamais un triomphe plus complet sur un cœur plus doux et plus rebelle. » La conversion de ce cœur au catholicisme fut même son plus grand acte, sinon de rébellion, au moins d'indépendance, car du même coup il s'affranchit et des préjugés de l'enfance et des conseils de l'amitié.

On sait quel fut l'ami qui le premier fit naître en elle la pensée de quitter le schisme grec, dans lequel elle avait été élevée, pour rentrer dans le sein de l'église romaine. C'était cet illustre gentilhomme savoyard dont la réputation posthume a tant occupé le public dans ces derniers temps, diplomate de son vivant et érigé en prophète après sa mort, et aussi peu fait, j'imagine, pour l'une que pour l'autre de ces professions. Mme Swetchine avait rencontré M. de Maistre dans quelqu'une des réunions brillantes de Saint-Pétersbourg; nous savons aujourd'hui au prix de quels sacrifices ce loyal serviteur d'une dynastie déchue achetait le droit d'y figurer décemment. Ce Caleb de la diplomatie, comme l'appelle M. de Falloux par une expression qui a fait fortune, prenait au sérieux la représentation d'une monarchie en peinture. Après avoir réduit sa ration de nourriture pour avoir de quoi payer son équipage et s'être privé de manteau pour donner une livrée à son domestique, il se rendait le soir dans le monde, l'estomac à jeun et les membres transis, mais plein d'un feu intérieur, l'esprit nourri d'infatigables lectures et débordant d'une intarissable verve. Là se déployaient tous les contrastes d'une riche nature, qu'à distance nous avons quelque peine à faire accorder aujourd'hui. C'était à la fois le de Maistre dogmatique, qu'ont admiré nos séminaires, et le de Maistre railleur, caustique, irrévérencieux et impatient, que les archives de Turin nous ont révélé. Il professait le pouvoir absolu en conservant pour lui-même la plus indomptable indépendance d'opinion et de langage : excommuniant sans rémission la révolution française et flagellant sans pitié les misères de l'ancien régime européen, fièrement dressé devant le conquérant dont tous les potentats de l'Europe briguaient l'alliance, mais, après avoir dénoncé Napoléon comme la bête de l'Apocalypse, ne pouvant résister au désir de causer un quart d'heure avec lui; sacrifiant son dernier écu à son vieux roi, mais ne suivant jamais aucune des instructions de son ministre; mettant le pape plus près de Dieu que la plus rigoureuse orthodoxie ultramontaine, mais infligeant au front du doux Pie VII le stigmate d'un impitoyable jeu de mots; en un mot, quelque cause qu'il servît, qu'elle fût du ciel ou de la terre, que ce fût la royauté ou la foi, également

Digitized by Google

prêt à lui immoler sa vie, à l'illustrer par son génie et à la compromettre par les écarts de son zèle; dans quelque voie qu'on soit engagé avec lui, merveilleux éclaireur à consulter, guide dangereux à suivre aveuglément.

M. de Falloux, non plus vivement, mais plus entièrement admirateur que moi de M. de Maistre, constate cependant que Mme Swetchine, mise en rapport avec ce brillant esprit, et devant ce prisme qui faisait luire à ses yeux tant de vérités mêlées à tant de paradoxes, fut séduite, mais non subjuguée. Il y avait dans la foi de M. de Maistre une vivacité, une verdeur, si on ose ainsi parler, qu'elle ne trouvait pas dans la religion routinière et desséchée de sa propre église. C'était une saveur de source comparée au goût affadissant d'une eau marécageuse. De plus, Mme Swetchine remarqua bientôt que, tout en prêchant, en exagérant même le principe de l'autorité catholique, M. de Maistre restait le plus fier et le plus indépendant des hommes, tandis qu'à côté d'elle un clergé schismatique, se vantant d'être affranchi de l'obédience romaine, s'était laissé imprimer sur le front, par la main d'un pape en uniforme, la marque indélébile de la servilité. Vérité et liberté étant deux expressions qui sonnent de même aux oreilles généreuses, ce contraste fit incliner sa conscience de très bonne heure vers l'autorité toute morale qui siége à Rome. Néanmoins, lorsque M. de Maistre, dont en tout genre la logique était impatiente et sautait d'un bond du principe à la conclusion, la somma de suivre sans réflexion cette préférence instinctive, l'esprit indépendant de la jeune femme se regimba : elle voulut étudier et examiner. L'examen, en général, ne plaisait guère à M. de Maistre; fils soumis de l'église, il ne se le permettait pas là où la foi avait décidé : il ne le permettait guère aux autres là où lui-même s'était prononcé. Chez une femme en particulier, rien à ses yeux n'en égalait le ridicule. Ne comprenant pas combien diffèrent les conditions d'un catholique de naissance et celles d'un schismatique qui veut se convertir, il n'eut point assez de dédain et de railleries pour le dessein que forma Mme Swetchine de se faire sur une question dogmatique une conviction par elle-même. « Jamais, lui écrivait-il, vous n'arriverez par le chemin que vous avez pris : vous vous écraserez de fatigue, vous gémirez, mais sans onction et sans consolation; vous serez en proie à je ne sais quelle rage sèche qui rongera l'une après l'autre toutes les fibres de votre cœur, sans pouvoir vous débarrasser jamais, ni de votre conscience, ni de votre orgueil. » Suivait une énumération ironique de tous les livres qu'il fallait lire, et même de toutes les langues qu'il fallait apprendre pour décider, en connaissance de cause, entre les églises grecque et latine.

Un des cahiers de notes de Mme Swetchine, écrits à cette époque, porte cette épigraphe tirée de Tertullien : « La première chose qu'il

Digitized by Google

faut croire, c'est de ne rien croire légèrement. » Ce fut à peu près sa réponse au Tertullien orthodoxe du XIXe siècle, et, relevant modestement le défi, elle se mit à l'œuvre. Retirée toute une année durant dans une maison de campagne de Finlande, seule avec elle-même, devant Dieu et sa conscience, oubliant les leçons de son enfance, les liens de la famille, le soin et les intérêts d'une position brillante, elle passa dans l'étude d'une aride question d'histoire ces longues journées d'été auxquelles un pâle crépuscule apporte à peine un peu de repos, et ces nuits d'hiver, plus longues encore, dont aucun soleil n'interrompt la monotonie. Elle sortit de sa solitude, soumise et sereine, heureuse d'avoir, d'après l'avis d'un autre docteur de la primitive église qu'elle aimait à citer aussi, appuyé l'une sur l'autre la foi et la science, et pouvant désormais envisager le doute, quand il se rencontrerait sur son chemin, avec compassion et sécurité, comme on regarde un mal qu'on a souffert et un ennemi qu'on ne craint plus.

Ce fut cette foi née de l'épreuve et trempée par la lutte qui rendit Mme Swetchine, lorsque peu de temps après sa conversion une sourde persécution la contraignit à venir demeurer parmi nous, si merveilleusement propre à démêler et à secourir tant de misères cachées sous l'orgueil philosophique de notre société : non qu'elle fît profession de propagande et prît l'attitude ridicule de prédicatrice de salon. Elle suivait de près en France une autre femme, enfant du nord comme elle, Mme de Krüdner, qui venait de laisser vide le trépied de pythonisse d'où elle avait prêché aux rois la sainte alliance. Mme Swetchine, humble et proscrite, n'aspira point à s'y placer; mais une femme spirituelle et pieuse, pour obtenir les confidences des peines secrètes de plus d'une âme d'élite, n'a même pas besoin de les rechercher. Les souffrances que cause l'incertitude religieuse sont de celles qui cherchent volontiers un cœur féminin pour s'épancher. Tel qui en rougit devant ses pareils en verse avec soulagement l'amertume dans le sein d'une amie. On dirait une plaie irritable qui ne veut se laisser sonder que par une main délicate. A cette touche légère, dont elle était douée comme beaucoup de femmes, Mme Swetchine joignait d'ailleurs l'avantage de connaître, par une expérience personnelle, toutes les angoisses de l'état douloureux dont on venait spontanément lui révéler le secret. Il n'était aucune des formes du doute qui lui parût, ou difficile à concevoir, ou impossible à surmonter, aucun de ses fantômes dont elle n'eût ressenti et conjuré l'épouvante. Les objections mêmes qu'on opposait à la vérité, qui était devenue l'âme de sa vie, trouvaient en elle une appréciatrice à la fois intelligente, intrépide et inébranlable. Elle marchait à leur rencontre avec calme, sans en détourner les yeux par vain scrupule, sans les écarter de sa route par une formule

Digitized by Google

toute faite. Et c'est précisément parce qu'elle n'avait jamais redouté la lumière que sa foi était si habile à la répandre autour d'elle.

Nous sommes difficiles pourtant en matière de foi et de conversion, principalement ceux d'entre nous qui se promettent bien de ne jamais passer par là. J'ai entendu dire (n'ai-je pas même vu imprimé quelque part?) que la conversion de Mme Swetchine fut un acte trop raisonné pour partir du cœur, et qui inspire encore à la lecture trop d'estime pour causer beaucoup d'émotion. Des critiques trouvent qu'il y manque l'entraînement, le coup de la grâce, l'effusion, l'intuition, que sais-je? l'effet dramatique de rigueur dans un opéra ou dans un roman pour préparer ces sortes de transformations morales; cela choque nos traditions littéraires en matière de conversion. La religion en effet figure dans notre littérature comme une de ces régions plus célébrées que visitées, dont les géographes d'autrefois dessinaient la carte d'après le récit de voyageurs qui n'y avaient jamais mis les pieds. Il n'était rien tel qu'un érudit du XVIIe siècle, n'ayant jamais franchi une barrière de Paris, pour savoir pertinemment combien de lieues couvre le grand désert, et de combien de sources découle le Nil. Je ne puis de même me lasser d'admirer la science désintéressée que des romanciers du bel air ou des bacheliers en philosophie déploient chaque jour sous nos yeux, pour déterminer les conditions auxquelles la foi peut naître dans les âmes, les limites qu'elle doit reconnaître, et les signes qui la révèlent. Ils lui assignent deux ou trois origines différentes, comme, par exemple, l'innocente candeur du jeune âge, les déceptions du cœur, ou le repentir des tendres faiblesses. Hors de là, ils ne reconnaissent pas sa légitimité. Avec la même autorité, ils définissent les régions de l'âme où elle peut régner, ils lui abandonnent généreusement tout ce qui tient au sentiment; mais qu'elle se garde de toucher à ce qui relève de la raison! Sur ce domaine réservé, il lui est interdit de pénétrer, d'autant plus qu'il pourrait être gênant de l'y rencontrer. Le malheur veut que la foi se joue de leurs certificats d'origine, de leurs passeports et de leurs barrières. Faite pour posséder l'être humain tout entier, cœur, esprit et activité, elle a mille portes pour y entrer et mille manières de le prendre. Elle peut animer le premier regard de l'enfant tourné vers le ciel, elle peut jaillir comme l'étincelle du choc des passions et de l'adversité, elle peut naître aussi du concert harmonieux de toutes les facultés de l'intelligence, dirigées, sous l'œil de Dieu, à la recherche de la vérité par la volonté. Quand c'est ainsi la raison qui éclaire les voies, la foi prend possession plus lentement peut-être, mais aussi plus sûrement de l'âme, et la pénètre d'une émotion moins bruyante, mais non moins profonde. Une telle foi, pour être réfléchie, ne laisse pas

Digitized by Google

d'être ardente, car la vérité est assez belle pour être d'autant plus aimée qu'elle est mieux connue; la vérité est comme le soleil : plus son éclat s'épure, plus sa chaleur vivifie; il serait étrange que le monde moral obéît à d'autres lois que le monde physique, et qu'en ce genre seulement contempler la lumière empêchât de sentir la flamme.

Pour Mme Swetchine en particulier, l'étude qui précéda sa conversion, loin de glacer sa piété par la moindre nuance de sécheresse ou de pédanterie, fut au contraire échauffée par un progrès de ferveur croissante. Elle aimait si peu à parler d'elle-même, qu'elle n'a raconté nulle part en détail le chemin de son âme; mais les traces et comme les étapes en sont marquées dans ces volumineux cahiers de notes et d'extraits de lectures, où ses sentimens se trahissent de loin en loin, soit par une réflexion jetée en courant sur le papier, soit par le choix d'un vers ou d'une pensée qui sert d'épigraphe. On les voit devenir plus animés, plus tendres, plus brûlans, à mesure que le jour décisif est plus voisin, comme l'élan d'un cheval généreux redouble en approchant du but. Ne trouve-t-on pas, en traits de feu, tout le récit de cette histoire intime dans cette page incomparable qu'une sorte de pudeur pieuse empêcherait d'insérer dans un recueil littéraire, s'il n'était loisible à tout ami du beau de la prendre pour un feuillet perdu des soliloques de saint Augustin?

« Mon Dieu, je ne vous ai pas toujours connu, je ne vous ai pas toujours aimé! Pendant un temps, ô mon Dieu, un temps que je ne puis concevoir, vous étiez partout comme à présent, et je ne vous voyais nulle part. Enfin pourtant je vous entrevis dans la foule des objets qui sans cesse vous dérobaient à ma vue; bientôt après votre tête adorable s'éleva au-dessus de toutes les autres, et les domina. Je la vis, cette tête divine, dispenser les miséricordes, supporter les outrages, être en butte à bien des traits. Votre beauté, l'acharnement de vos ennemis, qui étaient ceux de la vertu, m'attendrirent. D'abord je tournai souvent mes regards vers vous, ensuite plus souvent encore; enfin je ne les détournai plus, et j'en vins à mêler cette chère vue à toutes les autres, à ne la séparer de rien, pour que tout en moi fût meilleur et plus sage. J'en étais là, et je m'y croyais arrêtée, quand il se fit, je ne sais plus comment, qu'un jour, une heure rapide et heureuse, je ne vis plus que vous seul! O mon Dieu, c'est lorsqu'auprès de vous tout ce qui n'était pas vous me parut frappé d'amertume et de néant, que je vis bien, mon bon Sauveur, qu'enfin la pauvre brebis avait connu son vrai pasteur! »

Le soin que Mme Swetchine avait mis à approfondir les motifs de sa foi et à en élargir les bases lui avait procuré un autre avantage : c'était de lui faire rencontrer le point exact où une extrême tolérance d'opinion peut se concilier avec la rigueur d'une conviction exclusive. Quiconque est entré, ne fût-ce qu'une fois, dans le salon

Digitized by Google

de Mme Swetchine aura été frappé, j'en suis sûr, de ne trouver chez une chrétienne si décidée pas un accent ni une nuance qui sentît l'intolérance. De tous ses mérites, c'était le plus apparent et le mieux apprécié. Parfois ses amis l'en plaisantaient : pour ma part, j'ai eu souvent la tentation de lui demander son secret. Il me semble que j'aurais eu, même parmi nos contemporains, plus d'une application utile à en faire. Dans ce siècle en effet qui se croit le siècle de la tolérance même, j'ai bien rencontré des gens qui ont renoncé à brûler leurs adversaires et qui se contentent de les haïr; j'en ai vu d'autres qui souffrent patiemment la contradiction sur les vérités dont ils ne se soucient pas. Ni l'un ni l'autre de ces genres de tolérance, je l'avoue, ne m'a paru ni pleinement suffisant, ni tout à fait méritoire. Mais où est-il celui qui, attachant un prix inestimable à la vérité qu'il possède, accorde pourtant un support bienveillant et affectueux aux consciences qui s'en écartent? et dans quel repli de son cœur Mme Swetchine avait-elle pu placer, à côté de la foi rigide des anciens jours, cette largeur conciliante qui semble n'appartenir qu'aux âges d'indifférence?

Car, c'est ce qu'il ne faut point oublier en parlant de sa tolérance, la foi de Mme Swetchine était avant tout une foi rigide; c'était une foi ferme et précise qui n'avait rien de lâche ni de vague, qui ne marchandait sur aucun point, et dessinait nettement tous ses contours. Sa tolérance ne provenait donc point de concessions faites sur quelque partie réputée moins essentielle de la vérité. Elle ne mettait pas, si j'ose ainsi parler, ses convictions au rabais, réservant l'indispensable et passant légèrement sur le reste. Elle était entrée au contraire de très bonne heure dans cette conception essentiellement catholique (la seule digne, suivant nous, d'une religion positive) qui considère la foi dans une doctrine révélée comme un ensemble solidaire dont on ne peut, sans tout ébranler, détacher la moindre partie, ou plutôt comme une glace dont tout le mérite est de laisser passer la lumière et qui perd son prix si une tache en intercepte ou si une fissure imperceptible en décompose le moindre rayon. Quoi de moins important en apparence que la différence qui sépare l'église latine de l'église grecque? Un mot dans le *Credo* et une prérogative attachée au siége de Rome. Pour ce mot pourtant, pour cette nuance, Mme Swetchine avait sacrifié sans hésiter fortune, crédit, repos, patrie. On voit combien elle était loin de cet éclectisme vague qu'on nous prêche si souvent aujourd'hui, et aux yeux duquel toutes les religions peuvent marcher de front et se donner la main, parce que ce qui importe, nous dit-on, ce n'est point telle ou telle religion, mais le sentiment religieux; c'est de croire en général, quel que soit l'objet de la croyance. Mme Swetchine avait rencontré de très bonne heure, de l'autre côté du Rhin, ces inventions

Digitized by Google

élastiques qui mettent les consciences si fort à l'aise, et elle les avait caractérisées tout de suite par un trait plein de sens et de finesse; elle n'était pas encore catholique, que déjà elle écrivait à une de ses amies qui avait ressenti quelque éblouissement du mysticisme germanique : « Je goûterais comme vous cette philosophie religieuse qui voudrait bien que tant de gens qui pensent différemment eussent cependant tous également raison; je suis entraînée par ce christianisme à larges touches. Cependant, en donnant à notre croyance une latitude si immense, je suis, je vous l'avoue, embarrassée de la porte étroite par laquelle l'Évangile prétend qu'il faut la faire passer. » Plus tard, lorsque des imitateurs qui voudraient bien être pris pour des inventeurs importèrent en France, pour notre édification, ces distinctions savantes entre la religion, dont, suivant eux, les formes varient, et le sentiment religieux, dont le fond est identique et impérissable, tous les complémens doucereux dont cette théorie s'environne d'ordinaire ne purent dissimuler un instant à Mme Swetchine ce qui s'y cache de secrète impertinence. Elle, dont le sentiment religieux était la vie, savait bien que ce sentiment n'est rien, s'il n'est la soif de la vérité en soi, de la vérité sans mélange, et de la vérité qui ne passe pas. Dire par conséquent qu'il peut s'appliquer indifféremment à des symboles qui se contredisent ou qui changent, c'est lui interdire de prétendre précisément à l'objet qu'il cherche, c'est lui faire entendre insolemment qu'il est toujours trompé alors même qu'il se croit satisfait. Non, Dieu de vérité, personne n'a reçu de vous le droit de dire que vous vous jouez à ce point de vos créatures! Vous n'avez pas allumé en elles la soif du vrai pour les laisser éternellement se repaître d'illusions; vous ne les destinez pas à associer toujours au culte qu'elles vous rendent des fictions passagères, fruits de leurs rêves et promptes, comme tous les songes, à fuir devant le jour. La supposition même d'un tel mélange vous outrage et les déshonore, car l'union qu'elles veulent contracter avec la vérité est un mariage pur qui n'admet pas de partage. L'intelligence qui vous cherche est chaste, et vous êtes jaloux.

J'ai dit ce que n'était pas la tolérance de Mme Swetchine : il me reste à dire ce qu'elle était. Deux traits à mon sens suffisent pour en donner l'idée. Quel que fût celui qui lui parlait et quelque conviction (fût-elle directement contraire à la sienne propre) qui lui fût exprimée, Mme Swetchine commençait par croire à la sincérité de son interlocuteur. Elle ne mettait en doute ni sa bonne foi, ni l'honnêteté des motifs qui le retenaient dans son opinion. Elle raisonnait avec lui comme avec une âme loyale, qui cherchait en conscience la vérité ou croyait l'avoir trouvée. Elle ne l'abordait point avec la supposition préconçue de trouver chez lui les résistances de l'intérêt, de la passion ou de la vanité, et cela seul écartait de ses lèvres

Digitized by Google

toute épithète amère ou toute insinuation aigre-douce. Les prédicateurs, je le sais, font différemment et insistent volontiers en chaire sur l'appui que l'erreur et l'incrédulité trouvent ordinairement dans la complicité secrète des passions et de l'orgueil. Je ne prends assurément pas sur moi de dire que, dans la majorité des cas, ils n'aient pas de bonnes raisons pour penser ainsi, et d'ailleurs, ne désignant personne, ils ne peuvent blesser que ceux qui s'accusent eux-mêmes et se reconnaissent dans les généralités de leurs paroles; mais dans une conversation directe ou dans une polémique *ad hominem* je n'ai jamais vu qu'à transformer ainsi une opinion ou une erreur en délit, on ait gagné autre chose que d'engager de plus en plus l'amour-propre à y persister, et les hommes étant beaucoup plus mobiles qu'ils ne sont humbles, il est plus aisé de les dissuader d'une idée que de les faire convenir d'une faute. La tolérance de Mme Swetchine consistait donc principalement à témoigner de l'estime à ses adversaires, ce qui est plus difficile souvent que de les aimer, surtout pour des croyans pleins de leur foi, qui s'exercent chaque jour à la charité, mais qui ont quelquefois besoin qu'on les rappelle au sentiment de la justice. De plus, dans ses rapports avec ceux qui ne pensaient pas entièrement comme elle, si elle pouvait trouver quelque point de contact entre leurs pensées et les siennes, c'était à cela qu'elle s'attachait beaucoup plus qu'au point de divergence; c'était sur ce terrain neutre ou commun qu'elle leur offrait sa bienveillance. Elle s'appliquait à mettre en lumière dans leurs sentimens ce qui s'accordait avec sa conscience et dans ses propres convictions ce qui ne froissait pas leurs préjugés. C'est à ce genre de découvertes et de rapprochemens que lui servait surtout la connaissance raisonnée qu'elle avait acquise de toutes les faces de l'enseignement catholique, car, en creusant cette doctrine inépuisable, elle y avait retrouvé ce que la main divine y a déposé en germe et ce que l'histoire y a développé, — la satisfaction légitime de tous les besoins et de tous les sentimens divers de l'humanité. Dans une doctrine qui renferme en soi tout ensemble le principe de l'autorité par excellence et l'éclatante protestation de la liberté spirituelle, qui est fondée sur le principe de l'égalité absolue de tous les hommes, mais qui a su élever sur cette base la plus puissante hiérarchie que le monde ait vue, qui parle tour à tour aux sens, au cœur et à la raison, qui a inspiré les arts et éclairé la philosophie, où il y a place, à côté de la foi du charbonnier, pour la logique de saint Thomas, il faut avoir la main malheureuse ou maladroite pour ne trouver, parmi tant d'aspects divers et également nobles, aucun qui sourie à un honnête homme. A vrai dire, dans une société comme la nôtre, qui a vécu du catholicisme pendant tant de siècles, tout le monde est catholique par quelque côté, et chacun l'est plus qu'il

Digitized by Google

ne croit. L'art délicat et instinctif de Mme Swetchine était de rechercher et de dégager ce christianisme épars et latent dont sont imbues les opinions mêmes qui croient s'en écarter le plus.

Je voudrais donner un exemple de ce procédé conciliant, qui n'était chez elle l'effet d'aucune tactique, mais simplement de la hauteur de vues où l'avait portée sans efforts le travail réfléchi de ses convictions. Un traité de quelques pages, publié par M. de Falloux, porte ce titre, qui serait ambitieux, si l'idée d'une publicité quelconque avait pu traverser un instant la pensée solitaire qui l'a conçu : *le Christianisme, le Progrès et la Civilisation*. Cette ébauche n'a rien de très remarquable par la forme. Mme Swetchine a eu souvent, et sur des sujets peut-être plus appropriés à une main féminine, l'expression plus heureuse; mais quelques lignes donneront l'idée de la place qu'avait su prendre d'elle-même une élève de M. de Maistre dans le vieux débat qu'on ne cesse d'attiser sous nos yeux entre les progrès de la civilisation moderne et les principes de l'église catholique. C'était un sujet qui revenait sans cesse dans le salon de Mme Swetchine, que chaque incident politique réveillait, et qui menaçait à chaque instant de mettre le feu aux élémens divers et assez inflammables qui s'y rencontraient. Mme Swetchine intervenait alors, non pour mettre les plaideurs d'accord (au temps seul appartient une telle œuvre), mais pour montrer cet accord déjà opéré dans son esprit et sa sympathie acquise à toutes les idées généreuses qui se rangeaient sous l'un et l'autre drapeau.

« On oppose souvent, dit-elle, au chrétien les progrès ou les bienfaits attribués à la philosophie du XVIIIe siècle. Voici, selon moi, ce que les chrétiens doivent avoir le courage de s'avouer à eux-mêmes ou de répondre... La philosophie du XVIIIe siècle est une période durant laquelle on a laissé les ennemis du christianisme tirer le corollaire des vérités sociales renfermées en puissance, comme les vérités de tout ordre, dans le sein de l'église. Les théories humanitaires du siècle dernier n'ont fait jaillir qu'une portion de ce qui était latent dans le christianisme. Les philosophes n'ont qu'essayé d'étendre à la société ce qui jusque-là avait été appliqué surtout à l'individu. Ils ont tenté d'agrandir le cercle et d'élargir le précepte, mais ils n'ont jamais promulgué, en fait de vérités, que des idées puisées à la source du christianisme et empreintes de son esprit. Comment la société chrétienne s'est-elle laissé devancer ainsi par ceux qui en même temps enfonçaient le poignard dans le sein qui les avait nourris? Ne dirait-on pas des fils insoucians et ingrats qui laissent piller l'héritage de leur père par ceux-là mêmes qui l'outragent?... Ce que les philosophes à leur tour ne peuvent nier, c'est l'identité de leurs maximes avec l'esprit du christianisme. Ce qu'ils prenaient ou donnaient pour des vues originales n'était le plus souvent que des déductions tirées des principes déposés dans leur cœur par leur éducation première; ce qu'ils venaient annoncer se rapprochait de ce que le christianisme a toujours eu pour mission d'introduire dans le monde, comme ces

Digitized by Google

billets dont on constate l'origine et le larcin en les confrontant avec la souche dont ils ont été découpés...

« Que le XVIIIe siècle fût épris d'un amour sincère de l'humanité, soit; mais enfin qu'a-t-il dit, ou plutôt qu'a-t-il voulu faire que le christianisme n'ait de tout temps porté en lui-même? »

De ces pensées profondes, qui faisaient le fond des entretiens de Mme Swetchine, la grâce, l'éclat, tout ce qui tient, surtout chez les femmes, à l'imprévu de la conversation, a disparu : la virile maturité du jugement demeure, et je ne sais quel souffle de paix s'en échappe encore.

Parmi les innovations du siècle dernier que Mme Swetchine ne craignait pas d'appeler des progrès, et dont elle cherchait à bon droit la généalogie dans l'Évangile, il n'en est pas de plus éclatante, ni qui ait fait dans le monde une fortune moins contestée, que le développement donné au principe fondamental de l'égalité humaine. Cet enfant du XVIIIe siècle a même pris une telle croissance que par momens on peut craindre qu'à lui seul il ne dévore la substance de tous les autres. Il n'en était pas qui répugnât davantage aux habitudes d'enfance de Mme Swetchine, née dans un monde aristocratique, élevée dans toutes les recherches d'élégance d'une civilisation artificielle, sur une terre que des serfs cultivent; mais comme il n'en est pas non plus dont la filiation chrétienne soit plus certaine, elle n'eut même pas besoin de venir en France et de respirer notre air saturé d'égalité pour s'en pénétrer naturellement. La charité chrétienne, à elle seule, avait fait son éducation populaire, et quand elle nous vint, elle méritait déjà ce portrait que faisait d'elle sa baigneuse de Vichy, et qui renferme en trois mots tout un code de morale évangélique et même de démocratie chrétienne : « C'était une vraie sainte; elle considérait un pauvre plus qu'un prince. »

L'humble femme avait raison : la plus délicate considération pour les déshérités de ce monde, c'était là le trait particulier et original, même après dix-huit siècles de christianisme, de la charité de Mme Swetchine. C'est ce que M. de Falloux nous fait bien connaître quand il nous raconte qu'elle ne se bornait pas, avec les pauvres, à l'accomplissement du devoir de l'aumône, mais qu'elle s'occupait aussi avec complaisance de leur procurer des plaisirs permis, des distractions, des jouissances, en un mot de les associer en certaine mesure au luxe innocent de la vie. « A ceux-ci, dit-il, elle achetait quelques pots de fleurs, à ceux-là elle faisait encadrer des gravures qui leur rappelaient un sujet favori; pour les uns, elle choisissait des livres, pour les autres un meuble commode. » M. de Falloux ajoute à ce sujet, en détournant très heureusement le vers connu de Voltaire par une application qui le relève : « Il n'y a personne pour qui un

Digitized by Google

peu de superflu ne soit aussi du nécessaire; » vérité aussi ingénieusement conçue que dite. Aucune créature humaine n'a été faite pour vivre constamment prisonnière entre des besoins à satisfaire et des devoirs à remplir : un peu plus de jour, un peu plus d'air, est nécessaire à toute âme pour respirer. Ordinairement néanmoins la charité passe pour avoir fait toute son œuvre quand elle s'est préoccupée d'assurer la nourriture matérielle et l'instruction morale, la paix de l'âme et du corps, le soutien indispensable de cette vie et de l'autre, et, il est vrai aussi, la nature, très avare même de ces premiers biens, rend déjà bien méritoire et bien difficile la libéralité qui les procure. Soyons franc cependant : ce n'est pas toujours seulement l'insuffisance de ces ressources qui arrête notre charité dans ses limites. Que les meilleurs, les plus charitables, rentrent sérieusement en eux-mêmes. Ne trouvent-ils pas souvent, sans se l'avouer, qu'il y aurait de l'insolence à un pauvre à désirer quelque chose de plus que du pain et le catéchisme? Tout cet ordre de jouissances qui constituent le superflu ne leur paraît-il pas un domaine exclusivement réservé aux favoris de la fortune, et dans lequel il n'est pas permis d'entrer sous la livrée de l'indigence? Très convaincus qu'ils sont faits de la même chair que ceux qu'ils secourent, et que leur âme, émanée du même souffle, est destinée à la même fin, ne seraient-ils pas surpris si on leur disait qu'ils pourraient dès ici-bas partager avec eux quelque goût d'imagination et d'intelligence? Tout prêts à prier à leurs côtés à l'église et à veiller au chevet de leur lit de douleurs, ils le seraient peut-être beaucoup moins à accepter sur un sujet indifférent un instant de conversation. La charité de Mme Swetchine avait forcé ce dernier refuge de l'orgueil humain, et en consentant à s'enquérir des goûts particuliers et du tour d'esprit de chacun de ses pauvres, comme s'ils eussent été des habitués de son salon, elle rendait au sentiment de l'égalité des fils d'Adam, gravé dans son cœur par l'Évangile, un hommage plus délicat, plus touchant, plus vraiment démocratique, qu'aucune déclamation révolutionnaire.

Les relations de Mme Swetchine avec une jeune sourde-muette adoptée par elle, qui demeura sa fidèle compagne jusqu'à son lit de mort, forment, dans le récit de M. de Falloux, un tableau plein de grâce que la critique a beaucoup remarqué. J'y trouve pour ma part une preuve de cet esprit d'égalité que, sans faiblesse, sans abdication de ses droits véritables, sans vaine affectation de popularité, Mme Swetchine faisait régner entre elle et ses protégés. L'orpheline, traitée comme une fille dans la maison, y avait pris bientôt des airs et des lubies d'enfant gâtée. Mme Swetchine dut les réprimer, mais ce fut avec la sévérité éclairée d'une mère, jamais par un de ces mots altiers ou une de ces menaces d'abandon qui auraient été

Digitized by Google

d'une justice rigoureuse, mais par-là même écrasante. Elle entrait doucement dans chacune des fantaisies de la pauvre enfant, consentant à les discuter quand elle ne pouvait pas les satisfaire. « Je vous en prie, écrivait-elle à une amie commune, dites à Périsse qu'elle s'en rapporte à moi : sa nouvelle chambre sera au moins aussi jolie que l'autre. Qu'elle me laisse seulement le temps de l'arranger... Sa cheminée fume, à ce qu'elle me dit. Vraiment je n'y puis rien; cette cheminée est excellente et en bon état : elle est faite à la manière suédoise, la seule que la pièce comporte. C'est mon mari qui, dans le temps, l'avait commandée pour lui-même, et si elle fume quelquefois, ce qui arrive à toutes les cheminées de ce monde, cela ne peut tenir qu'à une certaine direction du vent ou au long intervalle resté sans l'allumer. » Nous voilà bien loin, convenons-en, du temps où saint François de Sales recommandait à une de ses pénitentes, fort avancée dans les voies de la dévotion, de s'exercer chaque matin à l'humilité en appelant sa servante *ma mie*. Je ne sais, mais cette bonté patiente, qui traite avec égard même les caprices d'un être sans défense, m'émeut plus vivement que beaucoup d'actes de charité plus éclatans dont la postérité chrétienne a gardé mémoire. Une grande dame du XVII[e] siècle aurait fondé un hospice de ses deniers, et peut-être fini par s'y choisir elle-même une cellule; mais de savoir si les chambres de ses gens étaient plus ou moins heureusement disposées et si les cheminées y fumaient (en supposant qu'il y eût des cheminées), l'idée ne lui serait pas venue d'y songer. La modicité des fortunes de nos jours ne permet plus ces déploiemens de fastueuse munificence dans lesquels se complaisait la charité d'autrefois. La nôtre a nécessairement des allures plus modestes et plus bourgeoises. Le remède est de faire ainsi que M[me] Swetchine et de compenser la diminution des largesses matérielles par un surcroît de délicatesse morale. Si à tomber de moins haut la charité gagne d'être plus affectueuse, de faire vivre dans des relations plus familières les bienfaiteurs et les obligés, ce n'est pas l'Évangile, j'en suis sûr, qui trouvera que nous ayons perdu au change.

Cette même simplicité de nos habitudes fut peut-être ce qui permit à M[me] Swetchine de donner un autre exemple sans analogue, je crois, dans les annales de la dévotion chrétienne : ce fut d'arriver au degré de piété le plus avancé et, pour parler le langage propre, le plus intérieur, en continuant au dehors à peu près la vie commune d'une femme du monde. La mesure où la vie du monde est compatible avec la dévotion, c'était, on le sait, un des problèmes favoris de cette partie de la science des âmes si souvent pratiquée et professée au XVII[e] siècle sous le nom de direction. Les directeurs en renom étaient partagés sur ce point en opinions et même en

Digitized by Google

écoles très opposées. Port-Royal tout entier, M. de Saint-Cyran et M. Singlin en tête, accoutumés à trancher au vif et à mettre la nature humaine au régime, ne toléraient aucun partage entre le monde et la piété. Leurs illustres adversaires proposaient des plans d'accommodement dont plusieurs ne furent point heureux. À vrai dire, à Versailles, dans une atmosphère de frivolité et de faste, entre les puérilités de l'étiquette et les intrigues de l'OEil-de-Bœuf, une femme pieuse, obligée de se farder dès le matin et de quitter l'éducation de ses enfans et le soin de son foyer domestique pour loger dans quelque galetas doré, devait éprouver un peu de trouble de conscience. La chapelle de ce beau lieu, contiguë et toute semblable à son théâtre, m'a toujours paru l'endroit le moins fait pour y prier Dieu. Quand le monde était un maître si exigeant, je comprends qu'on prît au plus vite sa course pour le fuir; mais était-ce bien le monde que le salon où tous les soirs M[me] Swetchine recevait des amis dont la tendresse remplaçait pour elle la famille dont l'exil l'avait privée? Assurément ce n'était pas le monde tel que l'Évangile l'entend et le condamne, mais ce n'était pas non plus la retraite. Des meubles choisis avec goût, des statues, des tableaux de maîtres, des objets d'art, l'éclat des lumières, les journaux, les recueils, les publications nouvelles, et plus que tout une conversation dont l'incident du jour faisait ordinairement les frais, enlevaient à cette aimable demeure jusqu'à l'ombre d'une apparence monastique. M. de Falloux n'a pas dédaigné de nous raconter le plaisir que trouvait M[me] Swetchine à voir passer sous ses yeux les jeunes femmes de sa connaissance se rendant aux soirées d'hiver dans leur toilette de bal, et il a indiqué d'un trait délicat combien de fois cette indulgence pour les plaisirs permis avait préparé la voie à de plus sérieuses confidences. Peut-être, pour qu'un tel mélange fût possible sans causer trop de surprise, fallait-il une société comme la nôtre, libre dans ses mœurs, exempte à la fois de règles et de conventions, affranchie du respect humain dans le bon comme dans le mauvais sens, et laissant faire à chacun tout, même le bien, à sa guise et comme il lui plaît. La société d'autrefois, plus réglée, mais aussi plus guindée, imposant ses étiquettes en même temps que ses principes, ayant fait un code des devoirs du monde aussi bien que de ceux de la piété, aurait donné, j'imagine, à une femme de la condition de M[me] Swetchine le choix entre la cour et le couvent. Libre de la disposition de son temps et de sa demeure, M[me] Swetchine avait fait deux parts de l'un et de l'autre. Le matin appartenait aux infortunes qui cherchent le silence; l'après-midi et le soir étaient plus accessibles au bruit du dehors. Derrière l'appartement élégant qui attendait les visiteurs s'ouvrait la porte de sa chère chapelle, ornée par elle des joyaux et des pierreries que depuis sa jeunesse

Digitized by Google

elle ne portait plus. C'était là véritablement qu'était son trésor, si l'Évangile a dit vrai, car, aux heures mêmes où son esprit suivait avec aisance tous les détours d'un entretien profane, son cœur, toujours rassemblé sous l'œil de Dieu, brûlait d'une flamme discrète et continue à côté de la lampe de son sanctuaire.

A quoi bon décrire d'ailleurs ce qui apparaît de soi-même à la première lecture des écrits de M[me] Swetchine? La finesse d'observation est une qualité assez commune aux moralistes chrétiens. Saint François de Sales, Fénelon, Nicole, en ont donné de grands exemples. Outre l'habitude d'étudier les âmes que donne le devoir de les diriger, la doctrine chrétienne, qui n'est ni surprise ni désespérée de la faiblesse humaine, aide merveilleusement un observateur à se placer au point de vue juste, à égale distance de l'illusion et de la misanthropie. Et de là vient que ceux que leur profession tient hors du monde l'ont souvent mieux connu que ceux qui s'étaient placés au centre pour l'étudier; mais personne peut-être plus que M[me] Swetchine n'a uni à une vue claire des choses de Dieu une vue fine des choses de la terre, et sa plume, comme sa vie, passe d'une sphère à l'autre sans le moindre effort, traçant des pages qui ne seraient pas déplacées dans un roman de mœurs à côté d'élévations brûlantes qui semblent sortir de la cellule inconnue de l'auteur de l'*Imitation*. Un tel mélange fait à si justes doses n'était peut-être possible qu'à la condition d'avoir mené de front, comme M[me] Swetchine, pendant des années, les rapports aimables avec le monde et les relations intimes avec Dieu.

Où M[me] Swetchine par exemple, qui n'avait guère usé pour son compte des priviléges de la jeunesse, à qui l'âge n'avait rien ôté, qui vieillissait au contraire entourée de tant de respect, aurait-elle trouvé, si elle n'avait vécu dans le monde, cette peinture poignante non-seulement de l'amertume, mais du ridicule inévitable que la frivolité sociale attache à l'âge avancé?

« La charité du monde, dit-elle finement dans son *Traité de la Vieillesse*, n'ose pas dire, comme l'Américain sauvage, qu'il faut tuer les vieilles gens; mais, en les laissant vivre, elle ne les ménage pas beaucoup plus. S'ils restent dans la dignité de leur âge, on s'éloigne d'eux pour ne s'imposer ni gêne ni contrainte; s'ils condescendent à se quitter eux-mêmes pour prendre d'autres livrées, c'est le mépris ou le ridicule qui les attend. L'investigation malveillante s'exerce sur leur extérieur : ils se soignent, dit-on, trop ou trop peu. Cherchent-ils

A réparer des ans l'irréparable outrage,

on rit sous cape de leurs inutiles efforts. Si au contraire la négligence s'en mêle, le monde, indigné qu'on lui manque d'égards, s'élève contre le cynisme de ces cheveux gris, de cette bouche démeublée, de cette laideur

Digitized by Google

enfin portée à toute sa puissance. Après tout, dit-on, le monde mérite quelques ménagemens, et quand on s'y montre, c'est à de certaines conditions... Ce qui est vrai pour les vieux l'est bien davantage pour les vieilles. C'est à elles surtout, même quand elles sont ce qu'elles doivent être, qu'on ne sait gré de rien. La vieille femme, selon le monde, est quelque chose qui n'a pas même, comme les vieillards, un nom dans le style élevé, et ceux qui prétendent l'honorer doivent éviter de la nommer et recourir à une périphrase. La pauvre vieille femme est un être qui n'a vraiment aucune place au soleil; au foyer domestique, son droit est précaire et contesté. Hors de la vie réelle, elle n'est pas mieux partagée. Sauf quelques rares exceptions, elle est exclue des créations de l'artiste et du poète. Son idée ne se présente presque jamais au moraliste, qui la laisse achever sa vie comme elle peut. »

Suivent quelques lignes mordantes, preuve singulière de l'indomptable indépendance de ce rare esprit : ce sont des traits de satire qui vont tomber, non dans le sanctuaire, Dieu merci, mais tout à côté, dans la sacristie.

« Plus d'un prêtre même, ajoute Mme Swetchine, partant d'un point de vue naturel, ne voit trop habituellement dans les vieillards que des gens qui finissent : *la chrysalide leur fait oublier le papillon.* Qui se soucie des vieilles gens du moment où leur vie n'a point de scandale? Qui est-ce qui admet le progrès pour leur vertu? Qui vient les aider dans les voies spirituelles? — Avec les hommes, même âgés, on compte encore : on s'honore d'une conquête, quand cette conquête est un homme; on veille à sa conservation. Il en est tout autrement pour les femmes, dont le parlage et les petitesses donnent sans doute des armes contre elles. N'est-on pas sûr de les tenir? Qui donc ne se relâche ou ne se refroidit par la sécurité? Oui, souvent le prêtre lui-même, dévoué à la faiblesse et à l'infirmité, le prêtre, cet homme de tout le monde, passe outre ou rebrousse chemin devant la vieille femme. Il est le bras, l'intelligence de la jeunesse pour lutter avec elle et la soutenir dans ses combats; l'âge mûr a ses sympathies et ses vœux, comme une force qui règne et qui gouverne. Il a du zèle pour l'enfance, des encouragemens pour l'adulte, du respect pour le vieillard : pour la vieille femme a-t-il autre chose que la négligence ou l'abandon? Et pourvu qu'elle suive un petit train honnête, il se tient pour assuré de son salut, comme de la santé de ces indifférens qui se portent toujours bien. »

Assurément Balzac et Thackeray n'eussent point dédaigné ces traits pénétrans pour peindre un de leurs types favoris, celui de la coquette sur le retour, devenue dévote par pis aller, et qui, faute de mieux, veut être courtisée par son directeur; mais tournez seulement la page : derrière cette face décolorée de la vieillesse que sa plume mordante décrit si bien, Mme Swetchine en aperçoit une autre tout illuminée des feux d'une nouvelle aurore, et pour la peindre son style s'anime d'un éclat inaccoutumé. Si la vieillesse en effet est pour la vanité le lent adieu d'un monde qui fuit, pour le chrétien elle annonce la bienvenue d'une autre vie qui s'avance. Suivant

Digitized by Google

donc qu'on a considéré la terre comme un lieu de plaisance ou d'exil, comme un séjour ou comme la station d'un pèlerinage, les dispositions de l'âme qui se sent vieillir peuvent varier de l'excès de l'amertume au tressaillement de la joie. Le singulier talent de Mme Swetchine dans ses réflexions sur la vieillesse est de trouver des expressions aussi vives, aussi senties, qui ont l'air de partir d'une expérience aussi intime et aussi personnelle pour l'une de ces impressions que pour l'autre. Nous venons de voir comment elle comprenait les moindres misères de la frivolité mondaine : écoutons maintenant les hymnes d'allégresse de l'âme sainte délivrée du fardeau de la vie.

« La vieillesse attend, dit-elle; mais qu'est-ce qu'attendre quand c'est Dieu qu'on attend sur la foi de sa parole, si ce n'est en même temps goûter le charme du mystère et le grand jour de la certitude, si ce n'est apercevoir, à travers un crépuscule doré, l'éclat de la lumière incréée, si ce n'est le délice d'apprendre et en même temps de savoir, si ce n'est bondir de joie à chaque pas qu'on fait, se recueillir pour jouir, se parer pour plaire, appeler en se sentant répondu?... Je me recueille, ô mon Dieu, à la fin de la vie, comme à la fin d'une journée, pour vous apporter les pensées de ma foi et de mon amour. Les dernières pensées d'un cœur qui vous aime ressemblent aux derniers rayons du jour, plus intenses et plus colorés avant de disparaître. Vous avez voulu, ô mon Dieu, que la vie fût belle jusqu'au bout. Faites-moi croître, reverdir, monter, comme la plante qui dresse encore une fois sa tête vers vous avant de donner sa graine et de mourir!

« ..... *Nunc dimittis :* c'est à présent, ô mon Dieu, que vous pouvez retirer à vous votre servante et lui donner la paix. Son bagage est allégé : *le moins fort de vos anges l'emporterait sous son aile.* L'orgueil qui enfle est abattu, le moi a perdu sa substance, le monde lui a retiré ses lourdes faveurs, le poids du péché a été emporté par le pardon et les larmes, et sous votre joug léger et doux tous ses membres se sont assouplis. »

Dirai-je que la première fois que je parcourus ces belles pages, tout plein encore de l'émotion qu'elles m'avaient causée, la curiosité me prit de les comparer avec le traité classique dans lequel nous avons tous appris nos premières élégances latines, et qui nous consolait à quinze ans du chagrin de vieillir? Et avouerai-je quel fut mon désappointement? Tout dans le fameux *de Senectute* de Cicéron me parut terne et superficiel, et quelque étonnement qu'on eût causé à Mme Swetchine elle-même en mettant son nom à côté de celui de Cicéron, un lecteur impartial conviendra, j'en suis sûr, que la distance du génie est plus que compensée ici par la différence de l'ordre des idées et des croyances. Je ne trouvai dans le traité antique rien de ce que je venais de voir si vivement exprimé, ni la peinture des amertumes réelles, ni le soupçon des joies possibles de l'âge avancé, ou plutôt, comme tous les moralistes purement humains, Cicéron

Digitized by Google

atténue sciemment la grandeur du mal pour se dissimuler à lui-même l'impuissance de son remède. La conclusion du *de Senectute*, c'est que quand un vieillard a, comme le vieux Caton, beaucoup d'esclaves, un bon bien de campagne, un appétit suffisant pour jouir d'une table bien servie, et des poumons en état de se faire entendre de temps en temps au sénat, il peut se résigner à ne plus goûter les plaisirs piquans ou voluptueux du jeune homme. Eh bien! même avec des conditions de fortune et de tempérament aussi rares, la vieillesse, telle que Cicéron la dépeint, est encore la plus triste perspective du monde. Ce qui manque surtout au tableau du philosophe antique, c'est une parole qui réponde au désir le plus étrange, j'en conviens, mais le plus indestructible de l'âme humaine, celui de croître et de gagner toujours, même quand tout autour d'elle lui parle de décadence et de mort. Oui, cette ambition singulière, loin de s'éteindre, s'allume de plus en plus, à mesure que le cours du temps semble retirer à l'être humain une partie de lui-même. Lentement miné par les années, ce débris demande encore non-seulement à ne pas achever de périr, mais à se développer, à renaître et à grandir. Les consolateurs qui lui conseillent d'oublier ce qui l'abandonne et de vivre de régime sur un fonds réduit de facultés et de bonheur lui sont odieux, car jouir de son reste est précisément ce qu'il ne veut pas. Dans le cœur que la vie dépouille, le seul cri qui fasse écho est celui que poussait il y a dix-huit cents ans la voix de l'apôtre, plus rude, mais plus pénétrante que celle de l'orateur d'Arpinum : « Accablés, nous gémissons parce que nous ne voulons pas être dépouillés, mais vêtus par-dessus. » *Ingemiscimus gravati quia nolumus expoliari, sed supervestiri.*

Enfin elle arriva pour Mme Swetchine, cette heure de dépouillement universel et de couronnement suprême, et une phrase banale, souvent employée mal à propos, fut cette fois littéralement vraie : sa mort fut toute semblable à sa vie. Ce ne fut pas une mort douce : le mal qui avait pris possession de sa forte constitution depuis de longues années s'avançait par des crises pleines d'angoisses. Ce ne fut pas une mort stoïque, car dans l'effort inaperçu d'un courage surhumain elle n'eut ni une parole d'apparat, ni un trait d'ostentation; mais j'oserais dire que ce ne fut pas non plus une mort chrétienne dans les conditions ordinaires, avec la solennité du passage et l'attente du jugement. Mme Swetchine s'était fait une telle habitude de vivre par-delà ce monde, qu'au moment d'en passer la frontière elle n'éprouvait aucun besoin de se recueillir d'une façon toute particulière, et de renouveler en elle, par la retraite et la solitude, les sentimens de crainte et d'amour qui réglaient déjà tous les battemens de son cœur. D'autre part, l'intérêt très vif qu'elle prenait aux choses de la terre était si dégagé du moindre retour per-

Digitized by Google

sonnel, c'était tellement chez elle un pur effet de bienveillance pour ses amis, ou de sympathie pour les nobles causes, qu'elle ne se faisait pas le moindre scrupule de continuer, sur son lit de mort et jusqu'à son dernier soupir, des entretiens où la politique, la littérature, les événemens de la société même, avaient la part principale. L'effet de cette tranquillité d'âme, contagieuse chez ceux qui l'approchaient, était saisissant : la mort se tenait à la porte, on le savait, s'apprêtant silencieusement à la franchir, la souffrance était là, momentanément assoupie; mais la conversation continuait enjouée, sereine, bien que parfois interrompue par le sourd rugissement des deux monstres. On eût dit une de ces gravures du moyen âge où l'on voit les lions du désert frémissans, mais domptés, baiser les pieds d'un saint anachorète. Qui a vu ce spectacle ne l'oubliera de ses jours. Il en faut féliciter surtout les jeunes, les heureux de ce monde, ceux qui ne connaissent encore que les sourires de la vie. Rien n'a pu mieux les préparer à recevoir sans faiblir ces hôtes redoutables qui visitent tôt ou tard, dans une heure imprévue, toutes les demeures humaines.

Pourquoi ne dirais-je pas ici une autre leçon que nous donnait à tous la familiarité de cette grande âme avec la mort? On sait que le lit des mourans est une excellente école de philosophie, et la fin sereine des justes est depuis longtemps la meilleure preuve de l'immortalité de notre âme. Si l'âme était matière en effet, au moment de se dissoudre, elle n'éprouverait d'autre sensation que celle d'un affreux déchirement. La joie des martyrs et des héros au milieu des souffrances du corps atteste donc qu'il y a deux substances en nous, dont l'une peut jouir pendant que l'autre gémit, et survivre par conséquent là où périt sa compagne. Épicure et d'Holbach n'ont jamais eu de meilleure réfutation. Mais à côté du grossier matérialisme, aujourd'hui réduit au silence et honteux de lui-même, il est des théories plus subtiles qui, sous prétexte de transfigurer l'âme après la mort, l'anéantissent en réalité, en la confondant comme une goutte d'eau imperceptible dans l'océan d'une substance universelle. Suivant ces doctrines, émigrées d'Alexandrie sur les bords du Rhin, l'âme, dégagée du corps, ne quitte point l'existence, mais seulement échappe aux limites de sa personnalité. Elle survit, mais en Dieu, en qui elle se perd, et perd en même temps les souvenirs, les affections, les particularités de tout genre qui n'appartiennent qu'à la créature d'un jour. Voilà l'immortalité d'un genre nouveau que nous promet souvent la philosophie contemporaine, immortalité anonyme et dérisoire qui ne dit rien à notre cœur, qui ôte à la vertu l'espoir de la récompense, au crime la terreur du châtiment, à l'amitié en deuil la consolation de se croire encore en communication directe avec les êtres chéris qu'elle a perdus. On nous promet

Digitized by Google

de survivre à la condition de n'être plus nous-mêmes, de perdre la conscience de nos actes et la mémoire de nos sentimens, de ne plus songer à ceux que nous laissons derrière nous, et de ne plus reconnaître ceux qui nous ont devancés. On ne réduit plus notre âme en poussière, mais on l'évapore dans un nuage de métaphysique. Tous ceux dont ces rêveries ont troublé le cerveau, j'aurais voulu les faire assister aux derniers entretiens de Mme Swetchine. Ils auraient vu une âme d'élite, toute prête à être glorifiée, déjà sur le bord de l'infini, restant elle-même, tout entière, avec les moindres nuances de sa nature et les grâces les plus fugitives de son esprit. Elle appartenait plus d'à moitié à l'éternité qu'elle nous parlait encore avec les mêmes inflexions de voix, les mêmes tours de phrase, la même délicatesse de sentiment. Tout sentait en elle une vie déjà supérieure à la nôtre; mais aucune extase, aucun transport mystique n'annonçait la transfiguration ou l'apothéose. C'était la vie dans sa gloire, faisant reculer l'ombre du néant; mais c'était aussi la personnalité humaine dans toute son énergie, prête à s'élancer dans l'infini pour s'y dilater et non pour s'y perdre.

Hélas! toutes ces questions de notre âme, de sa destinée, de sa nature, qui nous élèvent et nous remuent tout ensemble, qui touchent aux cimes les plus élevées de notre intelligence et au fond des abîmes de la conscience, c'était là le sujet qui revenait sans cesse dans ces conversations que nous n'entendrons plus. Il semble étrange à ceux qui en ont parlé si souvent avec Mme Swetchine de les traiter encore sans elle et à propos d'elle. C'est le vide d'un genre tout particulier que laisse dans le cœur de ses amis la fin d'une personne vraiment distinguée par l'esprit. Toute une source de sentimens et d'idées semble tarie du même coup. Que de choses qu'on aurait eu plaisir à communiquer, qu'on ne dit plus parce qu'on n'attend plus de réponse, et qu'à force de taire on finira peut-être par ne plus penser! Que de flambeaux semés sur le chemin obscur de la vie, et qui s'éteignent l'un après l'autre, laissant retomber dans les ténèbres des régions entières de l'âme! Que d'entretiens brisés qu'on ne renouera plus! A la vérité, les affections fondées sur les convictions qui animaient Mme Swetchine sont celles qui exposent le moins à de pareils déchiremens, car, pour elles, ignorer, attendre, ajourner, leur est naturel, et ce qui est interrompu ne leur semble pas terminé. Restez donc ensevelies, ô nos chères pensées, dans cette tombe dont la nuit n'est pas sans lumière : dormez-y du sommeil léger qui attend l'aurore.

ALBERT DE BROGLIE.

ELSIE VENNER

ÉPISODE DE LA VIE AMÉRICAINE[1]

I.

La leçon venait de finir. Le professeur, — c'est de moi que je parle ainsi à la troisième personne, — prenait ses notes, tout en donnant quelques renseignemens aux étudians les plus zélés. L'un d'eux resta le dernier. C'était peut-être celui sur lequel nous fondions le plus d'espérances, un vrai brahmine de haute lignée parmi des parias ou des demi-castes, beau, mince, élancé, tout intelligence et tout nerfs. Il semblait embarrassé, il cherchait une entrée en matière. — Eh bien! monsieur Langdon, nous voilà seuls!... Qu'avez-vous à me dire? Puis-je faire quelque chose pour vous? lui demandai-je.

— Vous le pouvez, monsieur. Je vais suspendre mon cours de médecine pour entrer dans le professorat. J'ai besoin d'un certificat, et....

— Professer, interrompre vos cours? Y songez-vous? A la veille de prendre vos degrés? Allons donc! Vous serez docteur au printemps prochain. Ne nous quittez pas!

(1) *Elsie Venner, a tale of destiny*, by Oliver Wendell Holmes; Boston et Londres 1861. — C'est sous ce titre que paraît le second ouvrage d'un brillant écrivain, — d'un compatriote de Hawthorne et d'Edgar Poe, — dont nous avons signalé les débuts humoristiques dans la *Revue* du 15 juillet 1860. Il est des œuvres qu'on fait mieux comprendre en les résumant qu'en les discutant. Si, dans le récit qu'on va lire, nous avons donné une idée fidèle du nouvel ouvrage de M. Wendell Holmes, où l'intérêt d'un thème scientifique s'unit si singulièrement à l'intérêt romanesque, notre but sera complétement atteint.

Digitized by Google

— Il le faut, monsieur. Des embarras de famille...

— Restez, vous dis-je!... Il y a un fonds pour les étudians... nécessiteux. On vous y trouvera de quoi défrayer votre année,... et une fois docteur...

— Merci, monsieur. Mon parti est pris.

Quand un brahmine de cette espèce vous a, de sa voix douce et sans la moindre emphase, notifié sa volonté inébranlable, il n'y a plus qu'à s'incliner.

— C'est un certificat que vous me demandez?

Il répondit par un simple signe de tête.

— Vous l'aurez donc, et dans les meilleurs termes.

Effectivement j'attestai, « pour servir à ce que de droit, » que Bernard Caryll Langdon, fils de Wentworth Langdon (un fameux aristocrate, celui-ci!), était, à ma connaissance, un jeune *gentleman* de mœurs excellentes, d'une haute intelligence, ayant reçu l'éducation la plus complète, et que ses services seraient du plus grand prix pour toute école, académie ou institution du même genre, destinée à instruire des jeunes gens de l'un *ou de l'autre sexe.*

Au moment où ces derniers mots vinrent se placer sous ma plume, j'eus une sorte d'émotion. — Certes, me vint-il à l'idée, ce jeune homme a la meilleure réputation, et je n'ai aucune bonne raison pour mettre en doute sa réserve parfaite; mais il me semble un peu bien joli garçon pour qu'on le lâche ainsi dans une classe remplie de jeunes filles. Je n'ai aucune raison de le vouloir amoureux, et si une demi-douzaine de gentilles écolières venaient à s'éprendre de ce charmant professeur, — ce qui, certaines circonstances étant données, m'étonnerait peu, — où ne pourrait pas l'entraîner une gratitude bien naturelle, jointe à la sensibilité de son âge?... Bast, repris-je, toujours en moi-même, ce n'est là qu'une formule. Je vais m'arranger d'ailleurs pour qu'il entre dans un établissement de garçons.

Et j'eus en effet la bonne chance de lui procurer la direction d'une école de district dans l'important village de Pigwacket, recommandé par l'*Universal gazetteer* comme un des endroits les plus salubres de l'Amérique du Nord. La bonne santé des habitans influant probablement sur la vivacité de leur humeur, deux professeurs avaient été tour à tour expulsés de l'école par l'indiscipline notoire des élèves. On ne me fit connaître ce détail qu'après l'acceptation de M. Langdon, conseillée par moi. Je l'en avertis aussitôt, et lui remontrai que l'engagement n'était peut-être pas irrévocable; mais pour toute réponse il me jeta un regard légèrement railleur : — On les verra, vos rebelles! me dit-il ensuite sans plus de paroles. Ces gens de race, qui se croient créés et mis au monde pour

Digitized by Google

commander aux autres, puisent dans cette absurde conviction des ressources considérables.

Je n'en étais pas moins inquiet sur les débuts de mon jeune professeur, et m'arrangeai pour savoir ce qu'il deviendrait à Pigwacket. J'appris qu'en trois semaines il avait réalisé sa promesse : la terrible école était domptée. Le principal promoteur des insurrections passées, un fils de boucher, espèce d'Hercule que rendait ordinairement irrésistible l'assistance d'un des molosses paternels, — celui-ci surnommé *le tigre* à cause de son exceptionnelle férocité, — avait été ignominieusement châtié et chassé, devant tous ses camarades, par le nerveux athlète dont il avait trop dédaigné l'élégante tournure et les formes sveltes. L'autorité de Bernard Langdon était désormais incontestable, et depuis le terrible coup de pied, — coup de pied savant, calculé sur les données anatomiques les plus exactes, — au moyen duquel il avait presque brisé la mâchoire du *tigre* en question, il était en possession de la faveur publique. Les gens de Pigwacket le regardaient du même œil qu'autrefois les gens de l'île de Rhodes durent envisager, après sa mémorable victoire, le fameux chevalier Gozon.

Malheureusement le bruit de cet exploit fut porté par la renommée jusqu'aux oreilles de M. Silas Peckham, directeur de ce splendide établissement dont s'enorgueillit la ville florissante de Rockland, l'*Apollinean Female Institute*. Il se hâta d'offrir à M. Langdon ce qu'il appelait une « comfortable situation, » et ce qui était effectivement (bien qu'assez mal rétribué) un emploi très supérieur à celui de maître d'école. Bernard, qui ne professait point par pure philanthropie, ne pouvait hésiter à doubler des profits qui lui permettaient de se passer de sa famille, et mieux encore, de lui venir en aide. Il ne me consulta même pas (m'eût-il consulté, il n'eût pas agi d'autre façon); aussitôt qu'il eut pu faire accepter sa démission aux autorités municipales de Pigwacket, il partit pour Rockland. J'ai ouï dire qu'il laissa bien des regrets derrière lui, et que deux filles de fermiers, — les deux beautés de l'endroit, — après s'être vainement disputé l'insensible, lui avaient envoyé chacune, la veille de son départ, une boucle de leurs cheveux dans une feuille de papier à lettre timbrée à leurs initiales (pour plus de sûreté et se mettre en garde contre toute méprise). — L'une, par malheur, s'appelait Herminie Briggs, l'autre Harriett Browne, et toutes deux étaient blondes. Tirez-vous de là!

A Rockland, on va le voir, un roman plus sérieux attendait mon protégé, qui entrait justement alors dans sa vingt et unième année; mais parlons d'abord de la ville elle-même. Elle tire son nom de la hauteur escarpée au pied de laquelle la cité s'est formée peu à peu,

Digitized by Google

et que ses habitans appellent avec orgueil la *Montagne*, comme s'il n'y en avait pas une autre au monde. Cette hauteur dresse au nord de la ville sa double cime couverte de bois; on n'y a point encore porté la hache, sans doute à cause des difficultés qu'offre le terrain, profondément raviné, fissuré, où c'est à peine si on a pu çà et là tracer des sentiers rudimentaires. D'ailleurs la Montagne, laissons-lui ce nom, est mal hantée : les chats-pards y abondent; parfois un loup s'y hasarde, et dans les gros hivers on y a constaté sur la neige des traces laissées par les énormes pattes de l'ours noir, ce qui a permis, — attendu les méfaits de ce plantigrade, parfois anthropophage, — d'effrayer les gamins de la ville, trop disposés à s'égarer dans des solitudes où l'impunité semble assurée à leurs fredaines. Toutefois le véritable danger de la Montagne n'est pas dans le passage accidentel de quelques fauves, mais bien dans l'existence de ce plateau redoutable qu'on appelle la Corniche-aux-Serpens (*Rattlesnake-Ledge*), et qui est en effet habité par toute une colonie de ces abominables reptiles, plus venimeux sous le froid climat de nos provinces du nord que ne l'est le *cobra-capello* lui-même dans les contrées tropicales où les épices et les poisons croissent côte à côte. Depuis l'origine, ce grand plateau avait été, avec les Indiens, l'épouvantail des habitans de Rockland. Encore pouvait-on à la rigueur poursuivre et tuer le démon à peau rouge, — *screeching Indian divell*, — comme disaient nos pères, tandis que l'affreuse population du *ledge* avait pour se retirer une forteresse, un Gibraltar contre lequel eût vainement tonné toute l'artillerie de Sébastopol. Dans ses profondes embrasures, dans ses imprenables casemates, elle multipliait en paix; mille couples hideux y élevaient leur famille, s'y faisaient l'amour ou la guerre, et après y avoir vécu, hiverné, dormi à leur gré, n'y mouraient guère que de vieillesse. De temps en temps, séduit par la chaleur de la plaine, l'un d'eux se hasardait jusque dans les prés, d'où les faucheurs aux pieds nus s'enfuyaient alors effarouchés. Plus rarement il en était venu dans les maisons; mais enfin cela n'était pas sans exemple, et la chronique locale rapporte qu'au siècle dernier on en trouva un sur les degrés de la chaire où allait monter le revérend Didymus Bean, alors l'unique ministre de la congrégation rocklandaise. Ce fut le texte d'un beau sermon (le serpent une fois tué), où l'estimable prédicateur le représenta comme l'emblème, le symbole vivant de l'arminianisme se glissant à petit bruit dans le temple pour y répandre le poison de ses doctrines. En 184... un événement plus tragique avait réveillé les terreurs dont nous parlons. Une jeune femme, une étrangère, récemment mariée à l'un des principaux habitans de la ville et que l'état de sa santé retenait chez elle, avait été mordue, sur le seuil même de sa maison,

Digitized by Google

par un serpent à sonnettes descendu de la Montagne. D'énergiques remèdes appliqués à l'instant même semblèrent avoir paralysé tout d'abord les effets de la morsure; mais quelques mois plus tard la jeune femme succombait.

J'ai dit ce qu'était Rockland; quant à l'*Apollinean Female Institute*, qui intéresse plus directement notre histoire, c'est une institution éminemment florissante où environ cent écolières, tant pensionnaires qu'externes, apprennent, avec l'anglais maternel, différentes langues modernes, un peu de latin (si les parens y tiennent), un peu de philosophie naturelle, la dernière année un peu de métaphysique et de rhétorique, et enfin en tout temps la musique et la danse (payées à part). A la fin de leurs cours d'études, les élèves passent un solennel examen public, et reçoivent, dûment noués de faveurs bleues, des diplômes qui les proclament « graduées de l'*Apollinean.* »

M. Silas Peckham mène ce joli troupeau comme s'il s'agissait de cent têtes de bétail. C'est bien là le type du *Yankee* né sur les côtes, nourri de poisson, maigre et blême de par cette diète spéciale. De l'instruction il ne s'occupe guère, mais bien d'acheter au meilleur compte et au plus gros bénéfice possible les élémens des repas économiques destinés à ses pensionnaires, *item* des contrats à passer avec les professeurs, dont il s'attache à tirer le plus possible en échange du salaire le plus réduit, enfin des prospectus annuels, pour lesquels il dépense toute la rhétorique dont le ciel l'a doué, plus celle qu'il peut emprunter çà et là. Il sait par cœur ces éloquens morceaux, et tout le long de l'année chante les louanges de l'*Apollinean.* Sa femme, née dans l'ouest, honnête et ignorante créature, ne sert dans la maison qu'à élever une centaine de volailles. Comment, sous cette double direction, l'établissement prospère-t-il? Voilà le secret. On en aura le mot en regardant la jeune maîtresse des études qui a été chargée de recevoir M. Langdon, de le présenter aux élèves, et de lui faire connaître la part qu'il doit prendre à leur éducation.

Miss Darley est Anglaise. Helen est son nom de baptême. Son corps est frêle, sa volonté forte, sa conscience d'une délicatesse exquise. Le sentiment du devoir la domine, et sous la main de fer du maître que la misère lui a imposé, elle *rend* en fait de travail bien au-delà de ce qu'on pourrait loyalement exiger d'elle. Elle *fatigue* autant qu'un homme robuste et souffre dix fois plus. La conscience et la pauvreté! que de tortures, que de paroxysmes nerveux, que de morts prématurées leur sont dus! Combien de ces pauvres *governesses*, de ces pauvres maîtresses d'école, sont descendues avant l'âge dans l'obscurité du tombeau! Moins pénétrées de leurs de-

Digitized by Google

voirs, moins sévères pour elles-mêmes, n'acceptant pas tout entière la responsabilité de leur mission, ces créatures d'élite auraient vécu. Parce qu'elles méritaient de vivre, elles sont mortes. Sois bénie, ô Providence!

M. Langdon n'était pas depuis vingt-quatre heures dans la maison, qu'il savait à quoi s'en tenir sur le véritable *genius loci*. A peine Helen avait-elle levé sur lui ses yeux calmes et doux, à peine lui avait-elle fait entendre sa voix humble et résignée, qu'il s'était dit : « C'est une *lady*. » Elle-même, devinant en lui un être d'élite, s'était dit : « C'est un *gentleman*. » Au milieu de la foule humaine, quand deux de ces natures exceptionnelles viennent à se rencontrer, elles se comprennent et se devinent du premier mot.

Quant aux écolières, il y en avait de tout âge. Chez les unes, délicates et vivant à peine, se retrouvait l'influence maladive d'un sang vicié à sa source. D'autres au contraire étalaient dans tout son luxe le vigoureux tempérament, l'exubérance énergique de la race anglo-saxonne. La plupart avaient les traits distinctifs de cette race conquérante; chez quelques-unes, d'un teint plus chaud, et dont la lèvre supérieure était ombragée d'un léger duvet, on retrouvait, colorant le type celtique, comme un reflet de l'Espagne et de l'Amérique du Sud. Çà et là, parmi ces roses en bouton, il s'en trouvait de tout à fait épanouies, n'ayant déjà plus l'abandon de l'enfance, mais bien cet air sérieux, attentif, de la femme attachée comme Andromède au roc stérile du célibat, et attendant un Persée libérateur.

— Quelle est cette jeune personne si bien bouclée?... la quatrième du troisième rang à droite? demandait M. Langdon à Helen Darley, chargée de l'initier et de diriger ses débuts comme professeur.

— Charlotte-Anna Wood, répondit-elle... Elle écrit de fort jolis vers.

— Oh!... remarqua Bernard. — Ce soupir en disait long. — Et, à trois places d'elle, cette demoiselle en rose?

— Miss Lætitia Forrester, notre seconde grande médaille de l'an dernier.

— Oui-da!... — Le professeur avait pris ces deux informations d'un ton assez négligent et sans prêter beaucoup d'attention aux réponses. — Maintenant, reprit-il, là-bas, un peu séparée des autres,... cette étrange fille à l'aspect sauvage?... — Il interrogeait pour tout de bon cette fois; les deux autres questions avaient servi de prétexte et de masque à la troisième.

La figure de la maîtresse d'étude changea tout à coup. On l'eût dite effrayée ou du moins troublée. Elle jeta un regard de côté sur l'élève dont il était question pour s'assurer qu'elle n'avait pu en-

Digitized by Google

tendre. Celle-ci tenait ses yeux baissés. Elle roulait et déroulait une chaîne d'or autour de son poignet, comme perdue en une sorte de rêverie.

Miss Darley se pencha du côté de Bernard, et, plaçant sa main de manière à masquer le mouvement de ses lèvres : — Ne laissez pas voir que vous parlez d'elle, murmura-t-elle à voix basse... C'est Elsie Venner!

Le soir de cette même journée, Helen Darley, avant de s'étendre sur la couche dure où elle allait oublier les mille soucis dont se composait sa triste existence, dut corriger une vingtaine d'amplifications, toutes plus ou moins incorrectes, toutes plus ou moins insipides. Elle les savait par cœur avant de les avoir seulement entrevues, car c'étaient toujours les mêmes lieux-communs, rehaussés des mêmes métaphores emphatiques, sur les ravages que le temps fait subir à la beauté, — l'inconstance de la fortune et l'incertitude de la vie humaine, — la vertu trouvant sa récompense en elle-même, etc. Miss Darley étudiait avec un soin religieux ces bouquets de niaiseries, pour y découvrir çà et là une période boiteuse, une expression incorrecte, s'étonnant parfois d'y rencontrer, — trop rarement, hélas! — un sentiment juste, une expression colorée, un mot du cœur. Tout à coup, et alors que ses paupières se fermaient malgré elle, une écriture qu'elle connaissait bien lui apparut et la réveilla. Elle hésita un instant avant de prendre le papier ondé sur lequel étaient tracés ces caractères allongés et minces dont chacun offrait l'aspect d'une pointe de flèche. Elle le saisit enfin par un des coins, et du bout des doigts, pour le mettre à part. Ces personnes nerveuses ont parfois de singuliers caprices.

Le sujet de la composition était précisément « la Montagne. » Ce lieu désert y était décrit en grand détail, et avec une singulière connaissance de ses aspects variés. On eût dit que l'écrivain l'avait visité à toutes les heures du jour et de la nuit, tant il y avait de précision et de curieuses nuances dans ses descriptions. A mesure que miss Darley, de plus en plus surprise, s'enfonçait dans sa lecture, elle éprouvait un indicible sentiment de terreur et d'angoisse. Et pourtant elle n'aurait pu discontinuer : non que cette composition fût remarquable au point de vue purement littéraire, mais il s'en exhalait un parfum sauvage qui peu à peu l'enivrait et lui arrachait soit un sanglot, soit un rire convulsif. Enfin, prise d'une sorte de spasme hystérique, elle se jeta sur son lit, et, après avoir lu quelques pages de Coleridge pour rompre cette espèce d'enchantement, elle finit par trouver le sommeil qui la fuyait; mais au sein de ce repos si désiré, des rêves affreux la poursuivirent encore.

Le lendemain matin, Bernard Langdon la trouva fort pâle.

Digitized by Google

— Vous êtes souffrante? lui demanda-t-il.

— Je l'étais hier soir, répondit-elle. Il m'a pris je ne sais quelle terreur absurde dont vous voyez encore aujourd'hui la trace... J'ai quelquefois de ces transes en songeant à tout ce que je devrais être, à tout ce que je devrais faire pour ces jeunes filles commises à mes soins. Chacune d'elles devrait marcher dans la vie entre deux anges gardiens... Dites-moi, monsieur Langdon, n'y a-t-il pas des natures dont la pente s'écarte tellement du chemin droit qu'un miracle seul les y pourrait ramener?

Bernard se prit à sourire, car cette question était une de celles que ses études lui avaient rendues familières. — Sans nul doute, dit-il. Chacun de nous est le produit d'une longue série de combinaisons, de chiffres, si vous voulez, qui, sur deux colonnes, remontent jusqu'à un couple primitif. Quand le résultat ne nous semble pas correct, quand certaines organisations nous paraissent illogiques, c'est ordinairement que nous avons négligé quelques nombres... Nul doute que certains d'entre nous sont nés avec des penchans qui s'écartent des parallèles de la loi de nature. S'ils les coupent à angle droit (je poursuis la métaphore), ils sont inaccessibles aux influences réparatrices. Les pénitentiaires et les maisons de force interviennent alors, non peut-être en toute justice, mais avec une incontestable utilité. Pour les déviations légères, l'éducation peut les redresser en partie, et c'est là notre tâche... Mais, je vous en prie, où va cette question? Est-ce qu'il se présente ici quelque cas extraordinaire?...

Miss Darley le regarda de nouveau, et comprenant qu'aucune basse curiosité ne lui suggérait cette demande : — Il y a partout des excentricités, lui répondit-elle, ici comme ailleurs. Je suis charmée que vous ayez foi dans la force presque irrésistible des tendances héréditaires. Ne pas croire qu'il est des défauts auxquels la grâce divine peut seule porter remède, ce serait pour moi un vrai crève-cœur. Et si je pensais au contraire que par négligence ou par incapacité je dusse être responsable des erreurs ou des crimes des enfans qui me sont confiées, je serais capable d'en mourir... Cependant il y a des mystères que je ne sais comment expliquer. Le croiriez-vous, monsieur Langdon? — ajouta-t-elle en promenant son regard autour de la classe, — il n'y a pas longtemps qu'une jeune fille ici même commettait un *vol*, bien plus une de ses compagnes a tenté d'incendier la maison,... toutes deux d'excellente famille! Et maintenant une autre de mes élèves m'effraie à un point...

Mais l'heure de la classe approchait : la porte s'ouvrit, et trois jeunes personnes entrèrent à la fois. L'une d'elles, quatorze ans à peine, les joues rondes, la taille épaisse, le front sans caractère, le regard bon, mais dépourvu de toute expression. Son sac à ouvrage

Digitized by Google

est gonflé de gâteaux qu'elle dévore pendant la classe. Hannah Martin, tel est son nom. — L'autre est Lætitia Forrester, brunette aux joues animées; mainte rougeur y va et vient. Ses yeux errent volontiers çà et là, mais elle les baisse fréquemment. Parfois maussade, elle s'emporte souvent, et ses colères vont loin. — Voici maintenant Charlotte-Anna Wood, la muse déjà nommée... Longues boucles blondes, visage pâle, yeux d'azur. Enfant délicate, incomplétement épanouie, elle recherche la solitude, lit énormément, souligne volontiers les passages qui l'ont frappée, écrit beaucoup de vers, très vite, mais sans correction; ils expriment dans des formes de convention des sentimens généraux. La vitalité chez elle est au-dessous de la moyenne. La sensibilité n'y a pas son enveloppe, sa cuirasse normale, condition négative que le vulgaire confond avec le génie; le génie parfois en résulte.

Après ces trois-là, bien d'autres arrivèrent, seules, deux à deux, ou par groupes. Puis on entendit dans le couloir un pas léger. La maîtresse d'étude regarda de ce côté. Le jeune professeur surprit ce regard, et le sien se détourna dans la même direction.

Une jeune personne d'environ dix-sept ans entra dans la salle. Elle était grande, mince, souple, avec ces ondulations innées qu'on rencontre plus souvent chez certaines beautés champêtres, richement douées par la reine des grâces, la bonne et prodigue nature, que chez les demoiselles de haut rang, destinées et préparées à briller dans les salons. Elle était d'une beauté splendide et sinistre. Son costume, d'étoffe mouchetée, avait une coupe toute particulière, et son écharpe, en poil de chèvre, était jetée autour d'elle avec un laisser-aller capricieux. Une fois assise, un peu à l'écart des autres, elle se mit, habitude qui lui était familière, à jouer négligemment avec sa chaîne d'or, dont elle entourait et dépouillait tour à tour son poignet mince, ou qu'elle roulait autour de ses doigts allongés. Un moment elle leva les yeux, des yeux noirs, perçans, mais ni grands ni ouverts. Le front était bas, comme celui de la Clytie antique. Ses cheveux noirs étaient tordus en nattes épaisses; mais comment décrire ce visage qu'on se sentait comme contraint à regarder, dont ensuite, à cause de son expression particulière, on voulait détacher son regard, et qu'on ne pouvait abandonner à volonté, retenu qu'on était par ces yeux de diamant? Ils étaient alors fixés sur la maîtresse d'étude. Celle-ci essaya de porter son attention sur les jeunes écolières assises autour d'elle; mais il lui fallait, de toute nécessité, revenir à ce visage sombre qui l'attirait comme un abîme. Les yeux de diamant la contemplaient toujours. Helen ouvrit plusieurs volumes, affectant de chercher un passage à lire, et, quand elle crut en avoir fini avec cette obsession, jeta un coup d'œil, un seul, vers

Digitized by Google

sa sauvage écolière. Toujours les yeux de diamant obstinément arrêtés sur elle. A son front, où la sueur commençait à perler, elle porta brusquement son mouchoir, — puis un soupir lui vint, puis un frisson, car elle sentait le froid la gagner... Enfin, cédant à une impulsion mal définie, et dont elle ne pouvait se rendre compte, elle quitta sa place et se dirigea droit vers le pupitre de la jeune fille.

— Que voulez-vous de moi, Elsie Venner? lui demanda-t-elle.

— Moi?... rien que je sache, répondit l'écolière à voix très basse et avec un mode d'articulation tout à fait particulier, une sorte de zézaiement qui changeait la consonnance d'une ou deux lettres; seulement je me disais bien que je vous forcerais à venir.

— Où êtes-vous allée chercher cette fleur, Elsie? reprit miss Darley.

C'était une plante alpestre, extrêmement rare; on ne la trouvait qu'en un certain endroit tout spécial, parmi les rochers de « la Montagne. »

— Où elle vient, répliqua Elsie Venner. Veuillez l'accepter...

La maîtresse ne pouvait répondre par un refus. En prenant la fleur, ses doigts rencontrèrent ceux de son élève. Comme ils étaient froids, ceux-ci!

Helen Darley reprit sa place; mais peu d'instans après, sous quelque prétexte, elle sortit de la salle d'étude. Son premier mouvement fut d'aller jeter dans sa cheminée la fleur qu'on venait de lui donner, et de la recouvrir de cendres, comme si elle en craignait même la vue; le second fut de tremper ses mains dans l'eau, à l'instar de lady Macbeth. Pauvre créature! l'excès de travail conduit à ces aberrations névralgiques.

II.

J'avais tout particulièrement recommandé Bernard Langdon au principal médecin de Rockland, l'excellent docteur Kittredge. Ce n'était point, comme tant d'autres, une *spécialité*. Il savait autre chose que son formulaire, ses teintures et ses poudres. Ainsi c'était un connaisseur en chevaux, et le plus rusé maquignon ne lui en remontrait guère. De même il savait ce qu'est une femme dans certaines crises, et combien il faut ménager ces instables créatures, pour lesquelles un mot vaut un coup, et dont on bouleverse tous les courans nerveux par le simple contact d'une main non magnétisée. Il savait enfin combien peu ce qu'on dit ressemble à ce qu'on pense, et lorsque, par-dessus ses lunettes, il dévisageait attentivement son interlocuteur, ce n'étaient point les paroles, mais bien les idées de ce dernier qui le préoccupaient.

Digitized by Google

Grâce à lui, Bernard fut engagé à la grande soirée que donna cette année-là le colonel Sprowles, en vue de marier sa fille Mathilde, la seule marchandise dont il n'eût encore pu débarrasser ses magasins, car le colonel (de milices, bien entendu) était un fin négociant. Il avait débuté par les *West India goods*, — café, sucre, mélasse, rhum, etc.; — mais, ses affaires se développant, thé, poisson salé, produits agricoles et produits industriels (bottes et souliers même) étaient entrés dans le cercle envahissant de ses vastes opérations. Puis il avait épousé la fille d'un vieil avare mal portant, et à la mort de son beau-père il avait quitté le commerce pour faire souche de *gentlemen*. Son grade dans la milice lui était venu en aide, et peu à peu il avait apprivoisé les plus dédaigneux habitans d'Elm-Street, la rue aristocratique de Rockland, celle où on voyait le plus de ces habitations solennelles auxquelles est réservé le nom de *mansion-houses* (1). Malgré tant de bonheur et d'honneurs, peut-être aurais-je négligé de raconter la soirée du colonel, qui fut à Rockland « l'événement de la saison, » si elle n'avait été marquée, entre autres circonstances anomales, par la présence d'Elsie Venner et de son père. Ce dernier, triste et sédentaire, — veuf inconsolable, disaient les uns, père infortuné, disaient les autres, — ne s'était guère montré dans le monde depuis la mort de sa femme. Il y fit l'effet d'un revenant donnant le bras à quelque fée.

Elsie, toujours mise à sa mode et non à celle de l'almanach, avait passé dans les épaisses torsades de ses cheveux noirs une épingle d'or, affectant la forme d'une javeline. Autour de son cou s'enroulait une *torque* gauloise (2), comme celle qu'on voit à la statue du *gladiateur mourant*. Une broche de diamans magnifiques, mais de monture ancienne, rattachait son col de dentelles. Ses bras ronds et minces étaient ornés de deux bracelets, l'un formé d'écailles en émail, l'autre rappelant l'aspic de Cléopâtre, et dont les yeux d'émeraude rayonnaient sous la clarté des bougies. Parmi les danseuses, elle avait plusieurs de ses camarades d'étude; mais on eût dit qu'elle ne les avait jamais vues. Partout où elle se montrait, l'isolement se faisait autour d'elle.

— Vous ici? lui dit amicalement le bon docteur Kittredge.

— Que voulez-vous? lui répondit-elle; je m'ennuie tant à la maison!... Depuis que Dick est parti, je n'ai plus personne à haïr.

Ceci pouvait n'être qu'une plaisanterie, et le docteur l'accepta comme telle, riant à cœur joie de ce mot cruel; mais il regardait la

(1) Expression anglaise qui équivaut presque à notre mot *hôtel*.

(2) Nous demandons pardon pour ce mot, ramené à son sens ancien (collier) et détourné de celui que lui a donné le blason. La *torque*, en style armorial, est le bourrelet quelquefois posé sur le heaume.

Digitized by Google

jeune fille par-dessus ses lunettes, et nous savons ce que cela voulait dire. Les yeux d'Elsie alors se rétrécirent comme se rétrécit parfois la prunelle ardente du chat qui s'apprête à dormir; mais, si petits qu'ils devinssent ainsi, encore jetaient-ils plus de feux que les diamans posés sur sa poitrine.

— Décidément j'irai vous voir un de ces jours, ma petite folle, lui dit-il après un instant d'examen.

— C'est cela, venez,... venez me dire ce qui tue le plus vite.

Le docteur affecta de prendre encore la chose en riant, mais il se sentait le cœur un peu gêné.

— Parions, reprit-il, que vous vous êtes encore échappée ?...

— Oh!... une nuit seulement. Il fallait entendre les cors sonner, les coups de fusil partir de tous côtés!... Dudley (Dudley Venner était le nom de son père, qu'elle traitait avec un sans-façon tout fraternel), Dudley avait la tête perdue... Ils m'ont donné la chasse jusqu'au matin, mais sans me trouver... J'étais un peu trop haut pour eux.

— Eh bien!... *dansez maintenant*, incorrigible petite étourdie, interrompit le docteur.

— Avec qui? demanda Elsie Venner, regardant vers la porte.

Bernard Langdon en ce moment n'était pas encore arrivé. Il parut un peu plus tard, vêtu de noir des pieds à la tête, et le noir lui allait mieux qu'à bien d'autres; il lui donnait ce grand air vénitien qu'on voit à certains portraits de Marietta Robusti et de Pâris Bordone. Après avoir salué le maître et la maîtresse du logis, et, comme de juste, engagé miss Mathilda Sprowles, qui lui promit sa vingt-deuxième polka, il chercha des yeux quelques personnes de connaissance, et apercevant la brillante Lætitia Forrester, dont les joues animées, le vif regard, l'élan joyeux, avaient quelque chose de particulièrement sympathique, il s'empressa autour d'elle, — non plus comme un censeur sérieux et morose, mais avec la grâce attentive et le sourire complimenteur de l'homme du monde. Il l'eut bientôt entraînée à quelque valse, et il se laissait naïvement aller au plaisir de contempler cette jeune fille en qui surabondaient l'émotion et la vie, chez qui débordaient la séve, la fermentation printanières, quand tout d'un coup il sentit les paroles expirer sur ses lèvres et je ne sais quelle rêverie occuper son esprit. L'enfant dont il avait fait sa *partner*, ne comprenant rien à ce changement subit, cherchait à renouer les fils rompus de leur entretien, qui avait pris une tournure presque intime. Elle le regardait étonnée, et, lorsque la danse la ramenait dans ses bras, elle semblait, se pressant contre lui, vouloir ressaisir sa conquête; mais la préoccupation de ce volage cavalier semblait croître de moment en moment. — Permettez, s'é-

Digitized by Google

cria-t-il tout à coup, j'ai un mot à dire à l'une de ces demoiselles... Et tandis que le dépit amenait une vive rougeur sur le front de sa danseuse, il allait en effet s'éloigner; mais le chef d'orchestre en décida autrement. Une figure d'ensemble fut ordonnée, et quand chacun reprit sa place, quand Bernard Langdon se vit libre,... Elsie Venner n'était plus là. Le jeune professeur ne resta pas fort tard à ce bal, et, rentré chez lui, demeura quelque temps en contemplation devant la planète Mars, qui descendait alors à l'horizon.

Le lendemain, en entrant au salon, après le déjeuner, il y trouva Helen Darley occupée, comme d'ordinaire, à quelque fastidieuse lecture. A peine prit-elle garde à lui, et, en la contemplant ainsi, pâle encore de ses veilles studieuses, maigre, usée par les soucis et le travail, belle de résignation, belle de la beauté du martyre, le eune homme se sentit pénétré d'une tendre admiration. Il était de ceux qui savent voir et comprendre, et pour qui telle ride naissante, indice moral, révélation muette de tout un passé, a je ne sais quel attrait vainqueur. Autour du front d'Helen, il lui semblait discerner le nimbe pâle auquel se reconnaissent les saintes femmes sur les toiles inspirées de l'art catholique. Enfin il prit la parole. Ils jasèrent du bal, de Lætitia Forrester. Helen fut la première à lui demander si Elsie était là, s'il avait causé avec elle.

— Non, répondit-il, j'ai voulu, mais trop tard... Une étrange créature, douée d'une singulière faculté de fascination!... Que savez-vous d'elle? pourquoi vient-elle ici?

— Parce qu'elle le veut... et que sa fantaisie fait loi, répondit miss Darley à voix basse. D'elle, au reste, je ne sais rien, si ce n'est que, lorsqu'elle me regarde, ses yeux semblent boire ma vie; rien, si ce n'est que sans l'entendre, sans la voir, je vous dirais si elle est ou non quelque part... C'est presque de la folie, n'est-ce pas? mais je suis si faible, si nerveuse...

Ici M. Silas Peckham fit son entrée, et, sur un simple regard de lui, la pauvre enfant quitta le salon, impérieusement rappelée à quelqu'un de ces mille devoirs qu'on lui imposait sans pitié pour sa faiblesse soumise. Bernard, qui commençait à se rendre un compte exact de la situation, se sentit immédiatement une folle envie de traiter son estimable patron comme à Pigwacket il avait traité le fils du boucher, ou même le fameux *tigre*, complice des écoliers révoltés. Le sang lui monta aux joues, ses narines s'ouvrirent, et le directeur de l'*Apollinean Female Institute* ne se doute peut-être pas encore du péril qu'il courut ce jour-là; mais notre brahmine se contint, et après quelques observations polies sur les attributions peut-être un peu trop nombreuses de la maîtresse d'étude : — Il nous faudra, dit-il, remédier à ceci. Dès la semaine prochaine, c'est moi

Digitized by Google

qui corrigerai les compositions de ces demoiselles. Je verrai même s'il n'y a pas lieu à soulager miss Darley de quelque autre travail.

— Cela se pourra, répliqua tranquillement l'honorable Silas Peckham. Je dois seulement vous avertir que les *trustees* (1) de l'école songent à y introduire de nouvelles branches d'éducation, et que vous devez vous attendre, de ce chef, à quelque surcroît de besogne...

Bernard, pour unique réponse, promena sur toute la maigre personne de M. Peckham un regard de curiosité méprisante. Jamais créature aussi vile n'avait passé sous ses yeux. C'était l'échantillon typique d'une espèce à part, quelque chose qu'il était bon de connaître et d'étudier sur le vif. Aussi perspicace que généreux, l'objet de cette investigation savante se trouva fort honoré du coup de chapeau que Bernard Langdon crut lui devoir en lui tournant le dos quand il l'eut dévisagé tout à son aise.

Quelques jours après, le docteur Kittredge (nous ne l'appellerons plus que « le docteur ») *priait* son *auxiliaire* Abel Stebbins d'atteler à son meilleur *sulky* (2) sa jument Cassia. J'ai dit qu'il « le priait, » car Abel n'eût pas accepté un ordre formel. C'était non le domestique d'Europe, mais le «familier» tel qu'on le trouve dans la Nouvelle-Angleterre en général, et dans le New-Hampshire en particulier. Un valet, voire une servante, dans l'acception que l'ancien monde donne encore à ces mots, est devenu dans les états du nord une merveille revendiquée par la paléontologie. Le *hired man*, la *hired woman* les remplacent, qui échangent bien quelques services contre une certaine somme d'argent, mais restent investis de tous leurs droits personnels, et ne pensent pas que le contrat intervenu entre vous et eux les place à un niveau inférieur. Abel entendait ainsi son métier. Grave et taciturne, il ne saluait jamais, souriait rarement, travaillait dur toute la journée et consacrait sa soirée à lire. Au surplus, se mêlant de tout et ne se refusant à aucune fatigue virile, il ne se bornait pas au service de la maison, et réclamait en sus celui du jardin, car il aimait les fleurs, cet *homme loué*. Le jardin du docteur était son poème, poème en six planches ou chants, le seul qu'un puritain puisse se permettre quand il ne se mêle pas d'écrire des hymnes à la gloire du Seigneur.

Cassia, bête patiente, infatigable, faisait sa besogne un peu comme Abel, avec la même gravité, dans le même silence, avec le même

(1) Les administrateurs, le comité de surveillance.

(2) *Sulky*, adjectif servant à qualifier une sorte de boghey ou de cabriolet *à une place*, nous rappelle naturellement la *désobligeante* du *Sentimental Journey*. C'est exactement le même sens, dû à la même origine.

zèle intrépide. Trente milles en trois heures, avec le *sulky* derrière les talons, ne lui coûtaient pas un soupir. Or il n'y avait guère qu'un trentième de cette distance entre la modeste *house* du docteur et l'imposante *mansion* de Dudley Venner. Ce fut l'affaire de cinq minutes. Au bas de la pente méridionale de « la Montagne, » et tournée du côté de l'orient, s'élevait, à l'extrémité d'une avenue de vieux ormes, derrière des jardins en terrasse où abondaient les odorantes bordures de buis, l'habitation du père d'Elsie, un vrai manoir d'imposant aspect, bien qu'écrasé, pour ainsi dire, par les roches massives qui se dressaient presque à pic derrière ses murailles. De loin on eût cru impossible de les gravir; mais un œil exercé y discernait les sentiers en zigzags par lesquels les troupeaux escaladaient cette Alpe en miniature. A quelques centaines de pieds au-dessus de la *mansion-house* se creusait un vallon abrupt et profond où nulle végétation ne semblait pouvoir vivre, si ce n'est un petit nombre de *hackmatacks*, ou larix indigènes, aux troncs parsemés de petites touffes d'un vert pâle. Une vieille tradition, remontant à l'hiver de 1786, disait qu'on avait retrouvé là un cadavre après la fonte des neiges, et ce val sinistre, aux profondeurs obscures, était appelé, en mémoire de ce fait, la Combe-de-l'Homme-Mort (*Dead Man's Hollow*). Plus haut encore étaient des roches massives, fendues en tout sens, et recélant, disait-on, maintes cavernes pour le moment inexplorées, mais où, pendant les guerres civiles, les *tories* s'étaient souvent cachés avec l'assistance et le secours des Dudley, alors maîtres du manoir voisin. Enfin plus haut encore, et tout à fait à l'ouest, se dressait le plateau maudit, le *Rattlesnake-Ledge*, où seulement de temps à autre quelque jeune bravache, quelque naturaliste indompté, osaient s'aventurer, ce dernier dans l'espoir d'y rencontrer un *crotalus durissus* assez jeune pour n'avoir pas encore fait ses dents.

Dans cette grande bâtisse aux lourdes cheminées, aux larges escaliers bordés de serrureries compliquées, aux lambris couverts de peintures sacrées ou profanes (celles-ci dans le style de Watteau), Dudley Venner résidait, pour le moment, seul avec sa fille. Rarement il quittait sa bibliothèque, située à l'extrémité occidentale du rez-de-chaussée. Excepté cette pièce et celle où il passait la nuit, Elsie avait à elle toute la maison. Vagabonde et capricieuse dès ses premières années, il lui arrivait souvent de traîner un matelas dans quelqu'une de ces nombreuses chambres inhabitées où sa fantaisie pouvait s'ébattre, et, roulée dans un châle, d'y passer la nuit dans un coin. Rien ne l'effrayait, et la *chambre hantée*, — celle dont les tentures déchirées battaient au vent comme des ailes de chauve-souris, — la chambre hantée était une de ses résidences favorites.

Digitized by Google

Elle avait été difficile à élever. Son père pouvait, en certains cas, exercer quelque influence sur ses volontés; mais les contredire ou les dominer, il n'y songeait même pas. La vieille Sophy, pauvre négresse née, dans le manoir, d'une mère esclave, l'ayant étudiée à fond, par pur instinct, dès son âge le plus tendre, la connaissait mieux que personne, et mieux que personne savait lui faire écouter un conseil. Les autres domestiques avaient peur de leur jeune maîtresse. Chez quelques-uns, cette peur s'était traduite par des accès nerveux. Aucun, une fois sorti de la maison, n'était revenu s'enquérir d'elle. Une de ses caméristes, née en Espagne, et qui lui avait enseigné les danses de son pays, était à peu près la seule pour qui elle eût manifesté quelque goût. De bonne heure Elsie avait attiré l'attention sur elle par la singularité de ses allures et de ses imaginations. Un soir, — elle n'avait pas douze ans, — elle ne se trouva plus. On battit « la Montagne, » et on finit par la découvrir, au point du jour, sous un arbre où elle avait passé la nuit, comme une sauvagesse. Souvent, le jour, elle partait seule, ne souffrant pas qu'on l'accompagnât, et après des heures de vagabondage elle rentrait, rapportant quelque trophée, fleurs, nid d'oiseau, — parfois même d'autres conquêtes moins inoffensives, — attestant qu'il n'était pas de désert inaccessible pour elle, pas une crainte qui l'arrêtât au seuil des solitudes les plus redoutées. Comme elle avait une fois disparu pendant vingt-quatre heures sans qu'aucunes recherches eussent pu faire deviner où elle était réfugiée, elle passait pour avoir retrouvé une des grottes dites des *tories*, et l'avoir appropriée aux besoins de ses excursions nocturnes. Des gens charitables avaient pensé à la faire enfermer comme folle, mais le docteur s'y était formellement opposé. Il fallait, disait-il, la laisser à ses penchans, la supporter, veiller sur elle, mais de loin, et sans l'exaspérer par une surveillance maladroite. Je ne dirai pas qu'il aimât Elsie, mais elle l'intéressait au plus haut degré.

Arrivé auprès du manoir, il attacha son équipage à la porte et monta la grande allée du jardin. Tout à coup il s'arrêta court avec une sorte de frémissement. Un bruit singulier venait de frapper son oreille : c'était comme le crépitement d'une crécelle, continu, mais s'élevant et s'abaissant en cadence. Il vint sur la pointe du pied se placer près de la fenêtre d'où le bruit semblait partir.

Elsie était seule dans sa chambre, dansant un de ces *fandangos* d'origine moresque sur lesquels s'arrêtent avec complaisance, au sortir de la *plaza de toros*, soit de Madrid, soit de Séville, les ardens regards d'un *matador*. Devant le spectacle qu'elle offrait, il fallait se taire. La frénésie de la danse l'avait sans doute saisie pendant qu'elle s'habillait, car elle était en simple corset, les bras nus,

Digitized by Google

les cheveux épars et tombant à flots sur son jupon aux larges rayures. Elle avait saisi ses castagnettes, et tandis qu'elle les faisait claquer avec une sorte de furie, son corps agile, souple, flexueux, ondulait comme une tige de palmier sous le vent d'Afrique, ses yeux de diamant jetaient des feux à éblouir; ses bras ronds se crispaient, se tordaient avec d'étranges vibrations prolongées jusqu'à l'extrémité de ses doigts effilés. Dans cette danse effrénée, elle semblait vouloir user, épuiser quelque passion dont elle aurait eu peur, car elle dansa jusqu'à ce que, soudainement à bout de forces, et chancelant sur ses jambes, qui lui manquaient, elle allât tomber dans un coin de la chambre, sur une grande peau de tigre, où elle demeura plutôt roulée que couchée.

Le vieux médecin, immobile, la regardait, haletante, sur cette monstrueuse dépouille qui, vue d'un peu loin, rappelait l'attitude de l'animal féroce quand il s'aplatit contre terre pour s'élancer sur sa proie. Après quelques instans, la tête de la jeune fille s'affaissa sur son bras replié, et ses yeux brillans se fermèrent. — Elle dormait. Il la contempla quelques minutes encore avec une sorte d'attendrissement austère et grave; puis il porta la main à son front, comme si cette vue lui rappelait quelques souvenirs d'un passé lointain. — Pauvre Catalina! s'écria-t-il. Pas un autre mot ne sortit de sa bouche. Il avait compris que, pour ce jour-là, sa visite était inopportune. En conséquence il revint, sans s'être montré, jusqu'à son petit équipage, et disparut comme dans un rêve.

III.

J'ai dit, je le pense, que le docteur se connaissait en chevaux; aussi put-il regarder comme une bonne fortune la rencontre qu'il fit en rentrant chez lui, au grand trot de la fidèle Cassia. Sur un noir coursier dont jamais la crinière et la queue n'avaient subi l'outrage du fer, un jeune homme, coiffé du *sombrero* à larges bords, perché sur une selle haute, armé d'éperons énormes, arrivait à fond de train. Impossible de s'y tromper : c'était bien là un intrépide *gaucho*, montant le fameux *mustang* ou cheval des pampas. Le docteur regarda de tous ses yeux, autant vaudrait dire de toutes ses lunettes, et parvint à reconnaître au passage, bien que quelques années l'eussent passablement changé, le brillant espiègle que les gens du pays appelaient jadis « le petit Venner. »

C'était en effet Richard Venner, le cousin et le compagnon d'enfance de la belle Elsie. C'était ce même Dick dont elle regrettait l'absence, n'ayant plus, depuis son départ, un seul être humain à détester. Le fait est qu'ils avaient grandi côte à côte, animés, peut-être à leur insu, des sentimens les moins affectueux, beaux tous

Digitized by Google

deux, tous deux d'une indomptable impétuosité, jouant et luttant comme deux jeunes léopards, non sans grâce, non sans péril. Fils d'une Buenos-Ayrienne, Richard Venner, quand son père le capitaine, errant au gré de ses affaires commerciales, l'établit provisoirement chez le père d'Elsie, était déjà un jeune *gaucho*. Avant de pouvoir marcher, il s'imagina qu'il savait se tenir en selle, et les agneaux de la ferme paternelle avaient fait connaissance de bonne heure avec ses *bolas*, son *lasso* en miniature. L'exercice du cheval rend l'homme despote. Un tyran n'est pas complet, s'il n'est bon cavalier. Le héros antique et le dompteur de coursiers ne faisaient qu'un. Elsie avait eu à lutter avec ce cousin demi-sauvage. En somme, elle était plus sauvage que lui, et quand la vieille Sophy avait à intervenir, c'était plutôt pour conseiller la prudence à *master* Dick et pour modérer les formidables rancunes de miss Elsie. Avec des instincts et des goûts presque identiques, aimant l'un et l'autre les exercices violens, — le cheval, la danse, les ascensions périlleuses au sommet des arbres, — par cela même, ils ne se quittaient guère... et ne s'en aimaient pas davantage.

Dudley Venner comprit que, dans ces conditions, il n'était guère possible de prolonger cette « bohème à deux » qui devait engendrer à la longue, ou des haines envenimées à jamais, ou quelque amour exorbitant; mais Elsie n'allait-elle pas dépérir dans l'isolement que lui ferait le départ de Dick? Une querelle plus vive que les autres décida la question. Oubliant les sages conseils de Sophy, le cousin poussa la cousine à bout : Elsie bondit tout à coup sur lui et lui mordit le bras jusqu'au sang. La blessure fut peut-être prise un peu trop au sérieux, car on manda le docteur. Il ne vit pas la chose indifféremment, et, après avoir disserté sur le danger de certaines morsures dans certains paroxysmes, il promena soigneusement la pierre infernale sur chacune des marques profondes qu'avaient laissées les blanches dents de la terrible petite fille. Une fois pansé, Dick quitta la maison et partit pour son pays natal. Elsie se sentit fort seule. Sophy ne pouvait l'accompagner en ses vagabondages. Quant à son père, elle l'aimait peut-être, mais elle lui faisait peur. Quelquefois passionnées, les caresses d'Elsie étaient quelquefois aussi mêlées ou de soudains regards ou de paroles à demi articulées qui faisaient frissonner Dudley de la tête aux pieds. — Allons, Elsie! allons mon enfant! lui disait-il, la reconduisant alors avec un sourire de commande à la porte de son cabinet, qu'il refermait doucement derrière elle. Et dès qu'elle n'était plus là, le front du malheureux père se couvrait de rides profondes; on y voyait briller une sueur d'angoisse. Il allait s'accouder à la croisée occidentale de son cabinet, et contemplait longuement un petit tertre de gazon sur lequel une plaque de marbre indiquait la place d'une tombe.

Digitized by Google

Dick était retourné à Buenos-Ayres. Au sortir de l'école, il rompit avec la famille maternelle, s'en alla vivre aux pampas, se fit des amis chez les Indiens, prit part, dit-on, à quelques-unes de leurs *razzias*, puis revint près de ses parens, se réconcilia, eut de l'argent, soit par succession, soit de toute autre manière. Enfin il attira l'attention malveillante de certains magistrats, et dut quitter un matin inopinément la ville de Buenos-Ayres, où on l'eût peut-être retenu malgré lui. Bien lui prit ce matin-là d'avoir entre les jambes un cheval comme n'en montèrent jamais les alguazils de la police. Quelques jours après, il prenait des glaces sur l'*alameda* de Mendoza, et la semaine suivante il s'embarquait à Valparaiso pour New-York, sans autres bagages que son fameux *mustang*, une malle ou deux, enfin une ceinture assez pesante où, parmi des doublons, étaient cousus un certain nombre de diamans du Brésil. Telle était l'épopée de Dick, très en abrégé, comme on peut croire, car ces huit années qu'il avait passées loin de son oncle et d'Elsie avaient été semées d'aventures fort diverses, et que je ne me chargerais pas de raconter si je les savais.

Dick Venner, en revenant à Rockland, était-il simplement las de sa vie errante, de ses dangereuses escapades et des trop faciles amours qu'il avait rencontrées sur sa route? Était-il ramené par quelque tendre ressouvenance de l'étrange créature auprès de laquelle il avait si longtemps vécu? Ou bien encore songeait-il parfois, cet Américain doublé de *gaucho*, que Dudley Venner avait une des plus belles résidences, un des plus beaux domaines du pays, un mobilier magnifique, une bibliothèque précieuse, une argenterie de souverain, et dès lors nécessairement, en quelque lieu sûr, en quelque bonne et solide banque, une riche collection de dollars? Personne que lui ne le saurait dire; mais j'incline à penser que, dans sa détermination de revenir à Rockland, ces considérations hétérogènes étaient mêlées à dose à peu près égale. Le repos est bon après la fatigue. Elsie était assez belle pour qu'on la préférât aux plus jolis échantillons de sculpture vivante que les bords du Rio-Mendoza puissent offrir à l'admiration des connaisseurs. Et quant à la richesse de Dudley Venner, elle devait certainement allécher un jeune homme altéré de luxe, et, grâce aux tables de *monte*, devenu calculateur excellent. Elsie et son père n'envisagèrent pas tout à fait la question sous ce point de vue pratique. Leur intérieur n'était pas le plus gai du monde. Dick y rapportait du mouvement, sinon de la joie, et des histoires de l'autre monde, que rendait acceptables une familiarité de vieille date. Il était au billard de première force, et tenait habilement tête à son oncle, qu'il laissait gagner de temps en temps. Toute son ancienne violence, ses emportemens bruyans, ses cris enragés, avaient fait place à une certaine gravité cavalière. Il mo-

Digitized by Google

dérait ses regards et sa voix, plus particulièrement quand il parlait à Elsie, qu'il avait trouvée décidément à son goût, la dot probable y aidant peut-être un peu, et un peu aussi ces souvenirs d'enfance qui ont un si puissant empire sur l'imagination. Le diable, au fond, n'y perdait rien, et après que Richard Venner avait passé quelques heures à causer raisonnablement avec son oncle sur la valeur des terrains, le *rendement* des bois ou des prés, puis quelques heures encore à charmer sa cousine par ses récits de la vie qu'on mène chez les *gauchos*, il courait aux écuries le soir pour donner carrière à son naturel longtemps comprimé. Lui-même, — car lui seul le pouvait, — il jetait sur le dos du *mustang* ombrageux, malgré morsures et ruades, la haute selle espagnole; il sautait ensuite sur le dos du rétif animal, et une fois hors de vue, lui mettant au flanc ses longs éperons, il l'excitait à un galop insensé qu'il prolongeait jusqu'à ce que le noir coursier fût tigré de blanches écumes et les pointes d'acier rouges de sang. Alors cavalier et cheval, également fatigués, rentraient paisiblement, honnêtement au logis, avec des allures canoniques. On eût dit un évêque sur son pacifique bidet.

Après quelques semaines de cette vie monotone, l'impétueux Buenos-Ayrien éprouva la tentation d'y mettre un peu de drame et de nouveauté. Elsie lui paraissait de plus en plus séduisante; il fallait, pensait-il, entrer en campagne. Or un jour le cousin et la cousine se trouvaient seuls. Elsie avait autour du cou sa *torque* gauloise, qu'à vrai dire elle quittait peu, — jamais, au dire de certaines personnes peu bienveillantes. Les jeunes gens sont volontiers curieux de ces bijouteries qui pendent au cou, aux oreilles, aux bras des belles personnes de l'autre sexe. Dick éprouva tout à coup l'envie la plus passionnée d'examiner de près cette chaîne curieuse, et, après quelques questions préliminaires, il osa bien se pencher vers Elsie, la main étendue vers le cou autour duquel la *torque* était enroulée. Elle rejeta aussitôt sa tête en arrière, ses yeux se rétrécirent, et son front s'effaça au point que Dick crut voir la tête elle-même s'aplatir. Frémissant malgré lui, il se la rappela, petite fille, le jour où il avait senti la cruelle pression de ses dents éblouissantes; il se rappela le crayon gris du docteur promené sur les deux blanches cicatrices et y laissant comme l'impression du fer rougi au feu. Il lui fallut plus qu'un temps de galop pour se remettre de cette émotion, et, prétextant une lettre d'affaires reçue d'un courtier quelconque, il alla passer quelques jours dans la grande ville où cet agent résidait. Il faut croire qu'il y porta certains dehors suspects, car un personnage qui flânait autour de la station prit la peine de l'accompagner jusqu'à l'hôtel où il allait loger, et même de s'y installer pour vingt-quatre heures. Ce *gentleman*, qui s'était fait in-

Digitized by Google

scrire sous le nom de Thompson, s'aperçut bientôt qu'il perdait son temps et sa peine à surveiller Richard Venner, lequel n'avait ni tué sa femme, ni contrefait aucun billet de banque. Et il alla rendre compte de sa méprise à qui de droit, ajoutant avec un mouvement d'épaules fort dédaigneux : — C'est sans doute quelque *sportsman* venu du sud. La cicatrice qu'il a sur la main droite et le coup de fusil dont son cou porte la marque me l'avaient fait prendre pour mieux que cela...

Elsie cependant, depuis l'absence de Dick, — et même un peu auparavant, il faut bien le dire, — était redevenue l'une des élèves les plus assidues de l'*Apollinean Institute*. Cet établissement fameux ne se trouvait point mal de l'arrivée de Bernard Langdon. Plus d'une pensionnaire qui s'y ennuyait auparavant écrivait maintenant à ses parens « qu'elle prenait plus d'intérêt à ses études. » Plus d'une ajoutait à sa coiffure quelque fleur ou quelque ruban. Chères âmes, c'est à peine si elles se doutaient du motif qui les faisait agir ainsi. Les oiseaux, au printemps, savent-ils pourquoi leur plumage mue, pourquoi leur gazouillement devient plus harmonieux? Helen Darley ne se trompait pas à ces légers symptômes. Elle aurait pu dire lesquelles de ses écolières levaient le plus souvent les yeux, par-dessus leurs livres de classe, vers la chaire du beau professeur. Est-ce à dire que, dans sa vive reconnaissance pour les soins qu'il prenait d'elle, pour la protection muette dont il l'entourait, — et qui portait déjà ses fruits, — se mêlait quelque sentiment plus tendre? A la rigueur, on peut le croire. Ce qui est certain, c'est qu'elle se demandait fréquemment si déjà quelques rapports, quelque affinité mystérieuse existaient entre M. Bernard et cette brune aux yeux diamantés, toujours assise à l'écart des autres. Pouvait-elle l'attirer à volonté en vertu de cette fascination spéciale dont le ciel l'avait douée?... Serait-il à craindre que?... Ici Helen frémissait. Elle frémissait aussi en songeant au cavalier étranger qu'on voyait passer, le soir, courbé comme Méphistophélès sur ce cheval-fantôme, aux longs crins, aux regards féroces, car enfin ce cavalier était le cousin d'Elsie, — son prétendu, disait-on, ou du moins un aspirant à sa main, — et sans doute un formidable rival.

Bernard Langdon ignorait les craintes d'Helen; il vivait, paisible et gai, parmi ces tourmentes cachées dont il était, sans le savoir, la cause secrète. Un matin, il arriva tard dans la salle d'étude. En prenant le Virgile laissé la veille sur son pupitre, il sentit que ce volume renfermait quelque chose. Il l'ouvrit, et trouva glissée parmi les pages une fleur de « la Montagne, » toute fraîche cueillie et encore humide. Involontairement il regarda du côté d'Elsie : — elle avait la pareille au corsage de sa robe.

Aimable attention de jeune fille, gracieux souvenir, pas autre

Digitized by Google

chose!... Oh! non, bien certainement non; mais, coïncidence assez bizarre, la fleur se trouvait entre les pages du quatrième livre de l'*Énéide,* et justement en face de ce vers :

Incipit effari, mediâque in voce resistit.

Bernard sourit, et, se rappelant cette espèce de consultation qu'on appelait jadis les *sortes virgilianæ,* il ferma le volume, puis le rouvrit au hasard pour savoir quel oracle en sortirait. « Bah! vraiment? » s'écria-t-il. C'était l'épisode de Laocoon. Obéissant à un entraînement singulier, il le relut d'un bout à l'autre, depuis *horresco referens* jusqu'à *bis medium amplexi...* Après quoi il repoussa le volume loin de lui, comme s'il l'eût soupçonné de recéler ce poison subtil dont jadis mourut plus d'un prince.

Ce petit incident n'eut pas de suite. Seulement Elsie alla de plus en plus souvent se promener du côté de « la Montagne. » Dick un jour s'avisa de l'y suivre; mais bien qu'il fût resté à quelque cent pas derrière elle, Elsie l'aperçut, je ne sais comment. La jeune fille à l'instant même rebroussa chemin, et, passant à côté de Dick sans lui adresser la parole, lui jeta un de ces regards qui (singulier phénomène!) semblaient rouvrir la plaie jadis cicatrisée par le docteur; puis elle rentra dans sa chambre, d'où rien ne put la décider à sortir pendant le reste de la journée. La soirée fut belle, et la lune éclairait vivement le paysage. Tout à coup Dick, assis près de sa croisée et regardant du côté de « la Montagne, » vit parmi les bouquets d'arbres, sur le sentier en zigzags, glisser une forme grise. Il devina qui ce pouvait être, et porta la main à son cœur, lequel, par parenthèse, battait singulièrement. A quoi pensait-il? Jamais il ne l'a dit que je sache; mais la réflexion vint, et il recula, c'est-à-dire qu'il se mit paisiblement au lit, bien décidé à garder pour lui le secret qu'il venait de surprendre. Il s'en félicita le lendemain, car Elsie, dont personne n'avait soupçonné l'étrange promenade au clair de lune, fit beaucoup meilleure mine à son fortuné cousin.

Bernard Langdon, à quelques jours de là, eut une fantaisie. La fleur alpestre qu'il avait trouvée dans son Virgile lui revenait quelquefois en tête, et il s'était promis de savoir où elle poussait. En consultant d'un côté les livres, de l'autre certaines gens du pays, il apprit que, comme l'*edelweiss* des montagnes suisses, elle habitait, dans de certaines conditions, les cimes les plus escarpées. « La Montagne » en avait, mais seulement sur le massif de rochers qui forme son éperon oriental. — Eh bien! soit, se dit-il : il ne sera pas dit que j'aurai *boudé* devant cette montagne farouche. Je trouverais vraiment un peu étrange de me sentir plus timide que certaine demoiselle. J'entends lui rendre son cadeau en nature, et au fait je ne saurais le lui rendre autrement.

Digitized by Google

Ce fut un samedi, par une belle après-midi bien chaude, qu'il commença son voyage de découvertes. Au fond, ce n'étaient pas seulement les fleurs de « la Montagne » qui l'attiraient ainsi : l'idée de rencontrer sa vagabonde écolière, à tout le moins de retrouver quelques traces d'elle et de surprendre ainsi le secret de ces promenades qui faisaient tant jaser, comptait pour quelque chose dans l'ardeur avec laquelle il se mit en route. Son point de départ fut l'angle occidental de la *mansion* habitée par Dudley Venner, et son parti bien pris était de monter jusqu'au *ledge* dont on faisait tant de bruit. La preuve, c'est qu'il avait mis d'épaisses chaussures à tiges montant assez haut, et qu'il s'était muni d'un bâton fourchu à l'une de ses extrémités. C'est l'arme ordinaire des chasseurs de crotales. Il connaissait le *ledge* pour avoir vu de loin ses pentes chauves, à l'aspect lépreux, qui, par leur nudité même, tranchaient sur les flancs boisés de « la Montagne; » mais il ne s'attendait pas à la scène de désolation qui frappa ses regards lorsqu'il y fut parvenu. Les roches, sans cesse lavées par l'eau du ciel, semblaient avoir pendant des milliers d'années subi les lentes morsures de vagues insatiables. Çà et là elles débordaient leurs bases, et semblaient des tours penchées près de s'écrouler au premier coup de tonnerre. En d'autres endroits, elles étaient crevassées de niches, sillonnées de cavernes. Ailleurs on y rencontrait de profondes fissures, assez larges pour qu'on y pût descendre, si l'on ne tenait compte de l'accueil que vous feraient probablement leurs hôtes habituels. Les fleurs que cherchait Langdon lui apparurent enfin. Il les vit, disséminées par touffes, sur une sorte de parapet, une muraille à peu près perpendiculaire formée par les rochers. Était-il vraiment possible?... Et pourtant elles étaient là, non ailleurs, et il reconnaissait bien la fleur intercalée dans son Virgile. Aussi cherchait-il machinalement à ses pieds, autour de lui, de tous côtés, s'il n'apercevrait pas quelques-uns de ces menus débris que, dans les broussailles et même dans les salles de bal, les dames, avec leurs toilettes légères, sèment si aisément autour d'elles... Non,... rien... Eh! mais,... un moment! Voici un caillou dont la mousse a été arrachée. Un pied humain a dû s'y poser. Voici, dans ce buisson, un frêle rameau brisé depuis peu. A la piste de ces indices, Langdon tourna un angle de rochers abrupts, et se trouva sur une plate-forme naturelle, en face d'une des plus larges fissures qu'il eût encore rencontrées. Ce pouvait être l'entrée d'une grotte, comme ce pouvait être un simple écartement du granit. Il y avait là une pierre plate, sorte de banc naturel qui s'offrait tout à propos, car notre ami Bernard commençait à être las. Une fois assis, il se prit à regarder machinalement ce qu'il avait sous les yeux. Il ramassa un fragment de schiste et le lança au loin par manière de passe-temps. Il cherchait

Digitized by Google

un brin d'herbe, un bourgeon qu'il pût cueillir et mordiller, car c'était une habitude à lui, un instinct campagnard... Sa main, rampant à terre, à côté de lui, rencontra quelque chose. Ce devait être une tige quelconque, une paille, une ramille... Il prit cet objet menu: c'était une épingle à cheveux.

Bernard fut presque aussi ému par ce futile incident que Robinson lorsqu'il découvrit sur le sable de son île les vestiges d'un pied humain. Il se leva immédiatement et se mit à chercher d'autres indices du même genre. — Vais-je, se demandait-il, trouver enfin la caverne de la fée? Sera-ce une cellule d'anachorète avec un siége de granit et une tête de mort, ou bien quelque boudoir coquettement orné de glaces, avec une peau de tigre étendue au milieu? Voyons, voyons... — Et tout animé de ces idées joyeuses, il avança jusqu'à l'entrée de la caverne, où il plongea un regard curieux.

A ce regard répondit celui de deux yeux de diamant, ou plutôt de deux froides étincelles, deux pointes lumineuses se mouvant au sein des ténèbres, et qui lentement glissaient vers le jour, ce qui revient à dire vers Langdon lui-même. Cloué au sol, frappé de mutisme, fixant sur ces éblouissantes phosphorescences ses prunelles dilatées, engourdi soudainement par un froid qui l'empêchait de bouger, dominé par cette écrasante terreur dont les rêves qui accompagnent le cauchemar peuvent seuls évoquer le souvenir, il attendait. Les yeux avançaient toujours; leur cercle étroit bientôt s'agrandit, et ils se haussèrent en même temps, comme mus par quelque surprise irritée. Alors pour la première fois vint bruire aux oreilles du jeune professeur ce son menaçant qu'aucune créature vivante, homme ou brute, n'a jamais entendu sans frayeur, ce frémissement prolongé, pénétrant, sonore, avec lequel le crotale rassemble ses nœuds craquetans et prépare, en ajustant ses ressorts, l'élan fatal qui va le précipiter sur sa proie. Bernard sentait ses yeux rivés par une attraction magnétique sur les deux anneaux flamboyans. Ses oreilles tintaient comme au début de ces évanouissemens que procurent les aspirations du chloroforme. Le chat, le lion, le crotale, autant d'anesthésiques vivans. Il attendait, avons-nous dit, il attendait comme l'homme dont on va faire deux morceaux attend le coup de hache, avec une sorte d'impatience, accusant la lenteur des secondes; mais tandis qu'il demeurait ainsi, croisant son regard avec les feux irradiés de ces étoiles ardentes, il lui sembla qu'elles perdaient quelque chose de leur éclat, quelque chose de leurs épouvantemens, qu'elles se ternissaient peu à peu et graduellement s'éteignaient. Le charme se dissipait, l'engourdissement s'atténuait, le mouvement allait lui être rendu...

Près de son oreille, il entendit un souffle léger, et, tournant à demi la tête, il vit la figure d'Elsie Venner qui, parfaitement immo-

Digitized by Google

bile derrière lui, regardait fixement les yeux du reptile, ces yeux dont les siens dominaient la puissance fascinatrice.

IV.

L'aventure de « la Montagne » devait être, pour un médecin en herbe plus que pour tout autre, une source féconde en réflexions. Aussi Bernard, si reconnaissant qu'il pût être, était encore plus *intéressé*. Elsie Venner, cette belle créature, avait pris pour lui les proportions d'un prodige à constater, d'un problème à résoudre. Il était bien décidé, coûte que coûte, à percer le mystère de cette bizarre idiosyncrasie. La théorie du docteur Braid sur l'*hypnotisme* venait justement de paraître à l'horizon, et les découvertes du médecin de Manchester troublaient le sommeil de notre étudiant. En essayant d'approfondir cette doctrine nouvelle qui tend à établir, — comme chacun sait, — que la tension prolongée du regard fixé sur un point brillant finit par amener la torpeur, Bernard s'efforçait d'expliquer le singulier état nerveux dans lequel il se trouvait à ce moment de sa vie. C'était une surexcitation dont il avait lieu de s'étonner. Les moindres bruits étendaient sur son tympan, comme sur le métal du gong, des ondes sonores aux vibrations infinies. En regardant Elsie, il éprouvait parfois à la racine des cheveux une étrange horripilation. Sous son crâne, il ressentait aussi de temps en temps, à la suite de quelque soubresaut causé par un grincement d'armoire ou par une porte heurtée à l'improviste, quelque chose comme la détente brusque d'une arme à feu. Il multipliait à ce sujet les raisonnemens et les expériences. Pour celles-ci, un crotale vivant devenait indispensable. On dit à Bernard que certaines gens du pays faisaient volontiers le commerce de ces animaux. C'était une famille établie au pied de « la Montagne, » et dont les membres, à tort ou à raison, se croyaient à l'abri du terrible venin. Sans trop savoir s'il agissait prudemment, le jeune professeur alla faire prix avec eux, et en effet peu de jours après il vit entrer chez lui une espèce de bohémienne qui portait quelque chose dans son tablier : — Voici des *sonneurs*, lui dit-elle; choisissez ceux qui vous conviennent... Et en effet elle déposa sur le parquet un faisceau de serpens enroulés les uns dans les autres. Ils levèrent la tête en voyant le jour, mais aucun ne donna le moindre signe de colère.

— Avez-vous perdu la raison, malheureuse! s'écria Langdon; vous mourriez dans une heure, si l'un d'eux venait à vous blesser.

Mais la femme n'avait pas conscience d'un tel danger. Elle reprit ses « sonneurs, » de la main abaissa leurs têtes redressées, et les replaça dans son tablier comme elle eût fait d'un paquet de cordes. Encore un fait à éclaircir. Bernard logea donc ses crotales dans une

Digitized by Google

cage grillée, et se mit à étudier avec le plus vif intérêt ses formidables captifs. Il lui semblait mieux comprendre, en les regardant, le vieux mythe de l'origine du mal, et il admirait cette vaste et libérale tolérance de la nature abritant dans son sein maternel ces créatures dont l'homme porte en lui la haine comme innée : sentiment étrange, peut-être coupable. Comment se permet-il en effet, nous ne disons pas de craindre ou de détruire au besoin, mais de *haïr* ce que Dieu a créé, ce qu'il aime, ce qu'il laisse et fait vivre? Bernard, se familiarisant assez vite avec ses ophidiens, ne sentait aucunement s'aggraver chez lui l'état nerveux dont nous avons parlé. Il observait, il analysait ces animaux si peu connus avec une sorte d'attrait. Calmes, attentifs, graves, sans colère, emblèmes de l'impitoyable destin, ils ont comme lui cette froide cruauté qui sait guetter l'occasion. Leurs lèvres, profondément entaillées, bien closes, se repliant sur elles-mêmes, gardent précieusement à la racine de leurs crochets tubulaires le trésor de venin qu'ils ont accumulé depuis leur dernier meurtre. Jamais leurs yeux ne clignent, car l'ophidien n'a pas les paupières mobiles, et leur regard est fixe comme celui de ces deux gladiateurs choisis, pour cet étrange mérite, de préférence à vingt autres couples, par un des tyrans de la Rome impériale, ainsi que l'atteste Pline l'Ancien. Ces yeux ne lancent pas d'éclairs; ils émettent une froide et rigide clarté. Leur teinte de paille ou d'or pâle, leur calme métallique, leur indifférence implacable les rendent horribles à contempler. A peine empruntent-ils quelque vie à cette fissure verticale de la pupille, derrière laquelle, comme l'archer derrière la meurtrière étroite, la mort semble être embusquée. Tels quels, Bernard avait pris pour ses serpens une sorte de goût. Il passait de longues heures en leur compagnie, et sa tête s'emplissait de mille et mille curiosités toutes nouvelles pour lui.

Ce fut dans ce temps-là que nous échangeâmes deux lettres dont j'imagine pouvoir donner ici quelques extraits abrégés.

BERNARD LANGDON AU DOCTEUR ***.

« Vous m'avez promis, très cher professeur, de m'assister en toute investigation scientifique où je pourrais me trouver engagé. Me voici aux prises avec certains sujets d'une extrême délicatesse, et, ne sachant à quelles autres lumières je pourrais recourir, j'ai pensé qu'il ne serait point indiscret de vous adresser quelques questions. Vous y répondrez si vous voulez et comme vous pourrez. Les voici :

« A-t-on des preuves que l'être humain puisse être sujet à telle ou telle action, telle ou telle influence de poisons végétaux ou animaux qui, modifiant sa nature, lui donnent les attributs de telle ou telle espèce inférieure? Ces attributs sont-ils héréditairement trans-

Digitized by Google

missibles? Y a-t-il quelque fondement à toutes ces histoires qui circulent sous la rubrique du « mauvais œil »? Avez-vous personnellement expérimenté le pouvoir de fascination qui se rencontre, dit-on, chez certains animaux? Quel cas faites-vous de ces récits, fréquens en nos journaux, où l'on entretient le public d'enfans liant amitié avec des ophidiens, partageant avec eux leur nourriture, et obéissant à une mystérieuse influence exercée sur eux par ces animaux? Avez-vous lu, lu avec attention, et au point de vue de la science, la *Christabel* de Coleridge et la *Lamia* de Keats? Avez-vous pénétré le sens de ces deux poèmes? Trouvez-vous aucun fondement physiologique à l'un ou à l'autre des récits qu'ils renferment?

« Voilà beaucoup de questions, et pourtant j'en aurais d'autres, d'un ordre tout différent, que je voudrais encore vous soumettre. J'en choisis une seule, dont vous me fournirez peut-être la solution. Pensez-vous qu'il puisse exister des dispositions héréditaires ou inoculées de bonne heure, mais en somme devenues constitutionnelles, qui enlèvent à l'empire de la volonté telles ou telles déterminations, volontaires en apparence, et les affranchissent de toute responsabilité morale, au même degré où en sont affranchis les instincts des animaux inférieurs? Ne pensez-vous pas, en un mot, qu'il peut y avoir *crime* sans qu'il y ait *péché?*

« Excusez ce catéchisme; il m'est dicté par des circonstances vraiment très exceptionnelles au milieu desquelles je me débats comme je puis. J'espère cependant achever mon année scolaire sans catastrophes, bien qu'il se passe autour de moi des choses qui feraient ouvrir de grands yeux à bien des gens. S'il m'arrivait quelque chose, vous en seriez naturellement informé tout des premiers; mais je compte bien ne pas fournir aux rédacteurs du *Rockland Weekly Universe* l'occasion de raconter « la mort d'un très regrettable et regretté personnage » qui, de son vivant, cher professeur, se regardait comme le plus obligé, le plus reconnaissant de vos élèves, savoir de

« BERNARD C. LANGDON. »

LE DOCTEUR *** A BERNARD LANGDON.

« Vos questions, mon bon ami, sont d'espèce mixte. Elles participent de la poésie au moins autant que de la science. Vous devez trouver fort peu de personnes en état de les comprendre, à plus forte raison de vous aider à les résoudre. Les gens d'esprit, avant de s'occuper d'un *lavage* intellectuel, veulent savoir d'avance dans quelles proportions le sable et l'or se trouvent mêlés. Il est des cas où la pépite ne vaut pas ce qu'elle coûte de travail. Dans le magnétisme par exemple, nul doute qu'il n'y ait un fonds de vérité; mais les jeunes femmes hystériques d'un côté, les charlatans escrocs de

Digitized by Google

l'autre, mettent en circulation tant de prodiges de mauvais aloi que de ces montagnes de fraudes je n'ai jamais voulu m'amuser à extraire quelques parcelles de vérité. Notez bien que je vous ai dit tout ceci du haut de ma chaire; mais est-il bien sûr que vous ne dormiez pas ce jour-là? Vous voyez que, moi aussi, je questionne.

« Quoi qu'il en soit, pour vous complaire, j'ai remué, compulsé quelques gros bouquins, — Schenkius, Turner, Kenelm Digby et les autres : — il y a là pas mal d'historiettes curieuses que vous pourrez prendre pour ce qu'elles valent. Appliquez, par exemple, à votre question numéro 1 le cas, rapporté dans les *Memorabilia* de Mizaldus, de cette jeune fille nourrie de poison (comme Mithridate), et que le roi des Indes envoya au camp du grand Alexandre. Aristote, voyant briller et vibrer ses yeux à l'instar de ceux des serpens, avertit son ancien élève de prendre garde. « Attention, Alexandre, c'est là une compagne dangereuse pour toi! » Il paraît en effet que cette jeune dame n'était pas une amie très sûre. Cardan, d'après Avicenne, parle d'un homme mordu par un serpent, et qui en guérit, mais le serpent en mourut. Cet homme eut ensuite une fille à qui les serpens ne pouvaient faire aucun mal, *mais elle avait sur eux un ascendant mortel.*

« Vous avez probablement dans la mémoire ce que les anciens auteurs disent de la lycanthropie. Aétius et Paulus décrivent avec autorité cette maladie, qui change les hommes en loups, et comme aspect et comme instincts. Altomaris cite là-dessus un fait horrible, et Fincelius raconte qu'en 1541 un homme qu'on avait arrêté comme particulièrement dangereux soutint obstinément qu'il était loup; « seulement, ajoutait-il, le poil de la bête est en dedans. » Les Latins appelaient en effet *versipelles* ces prétendus loups.

« On ne compte plus les enragés que leur maladie pousse à mordre et à aboyer comme font les chiens. Pour les impressions que l'enfance lègue à l'âge mûr, vous avez l'histoire si connue du roi Jacques et du trouble que lui causait une épée sortie du fourreau, ce qui faillit coûter cher à Kenelm Digby le jour où le roi l'arma chevalier, car Jacques, détournant la tête de l'épée qu'il dirigeait vers l'épaule du néophyte, faillit la lui planter dans l'œil droit. Buckingham se trouva là tout à point pour saisir la lame et la remettre dans le bon chemin.

« C'est le même Kenelm Digby qui nous a conservé le souvenir de cette grande dame marquée d'une mûre au cou. Gaffarel parle d'une jeune personne marquée d'un poisson, et ajoute que, quand elle mangeait du poisson, ce signe lui faisait mal. La croyance au mauvais œil est tellement générale en Italie (sans compter qu'elle date du roi Salomon) qu'elle doit être fondée sur quelques faits rares, il est vrai, mais avérés. Aucun n'est venu à ma connaissance. La

Digitized by Google

fascination qu'exerce le serpent est attribuée par les sceptiques à la frayeur dont sa victime est saisie. Bon nombre d'autorités veulent qu'elle tienne à cet étrange pouvoir.

> . . . . . That lie
> Within the magic circle of the eye,

comme disait le poète Churchill en parlant du comédien Garrick.

« Je lis peu les journaux, et ne tiens aucun compte de leurs histoires d'enfans liés d'amitié avec un serpent. Peut-être ces merveilles de notre temps sont-elles tout simplement la reproduction d'anecdotes du XVIIe siècle, dont quelques-unes, que j'ai lues, sont très naïvement contées et fort amusantes.

« Je ne me chargerais pas de vous donner un bon commentaire sur *Christabel* ou sur *Lamia*. Dans le premier de ces poèmes, Géraldine me semble simplement une méchante sorcière, douée, il est vrai, du *mauvais œil*, mais sans aucun rapport absolu avec l'espèce des ophidiens. Lamia est un serpent dont la magie a fait une femme. L'idée de ces deux récits est mythologique, et ne tient en rien à la physiologie. L'aspect de certaines femmes fait songer au serpent, celui d'un homme rarement ou jamais. Comme beaucoup d'autres, j'ai été frappé de la tête et de l'œil *ophidiens* qu'est venue nous montrer la célèbre tragédienne Rachel.

« Il faudrait tout un traité, et des plus ardus, pour répondre à ce que vous désirez savoir touchant les limites dans lesquelles la volonté peut se trouver circonscrite par les prédispositions héréditaires. J'ai là-dessus des opinions très peu orthodoxes. Il me semble que le crime et le péché, ces deux abondantes *réserves* de deux grandes institutions sociales fortement organisées, sont gardées avec plus de soin que les forêts princières contre le braconnage des réformateurs. Il est si facile de pendre un gaillard qui vous gêne, si facile de damner son âme, ou de dire des messes pour le salut d'icelle! Cela rapporte plus et donne moins de souci que d'assumer sur soi le blâme de n'avoir pas suffisamment étayé, entouré d'influences salutaires cette âme en voie de perdition. Certaines défectuosités physiques rendent un homme impropre au service militaire; on les constate, on les admet, on laisse cet homme chez lui. De même on reconnaît, on admet les lacunes, les infirmités intellectuelles; mais jamais on ne s'avise de faire ces différences dans l'ordre moral. La perfection est toujours supposée, toujours exigée. N'est-ce pas singulier? Je comprends qu'on punisse les auteurs du mal, de même qu'on extirpe une vermine nuisible; mais où prenons-nous le droit de les juger? Où prenons-nous celui d'incriminer les rats et les souris, tandis que nous tenons pour innocens la belette et le chat, qui ne valent mieux sous aucun rapport?

Digitized by Google

« La phrénologie est une fausse science, je vous l'ai répété vingt fois dans mon cours. Eh bien! le genre humain lui doit beaucoup, car les phrénologues sont les seuls qui aient convenablement entendu les limites de la responsabilité humaine. S'ils n'ont pu parvenir à formuler rigoureusement un système vrai de correspondances spéciales, ils ont prouvé, parfaitement prouvé, qu'il y a des relations fixes entre l'organisation physique et l'intelligence, le caractère. Ils ont établi cette grande et féconde doctrine de l'insanité morale, et remis ainsi au creuset la conscience de l'humanité, qui en est sortie moulée à nouveau, sous des traits moins semblables à ceux de Moloch.

« Je ne sais quelle conclusion pratique vous tirerez de tout ceci; mais voici ma règle : *traitez le méchant comme s'il était malade.* Il l'est moralement. La raison, cette nourriture des âmes sainés, est un aliment qu'il ne peut s'assimiler, qu'il ne supporte même pas de prime abord, et qu'il faut lui administrer avec les plus minutieuses précautions. Évitez tout choc violent, évitez tout emportement qui mettrait le médecin au niveau du malade. Garrottez ce dernier, s'il le faut, pour l'empêcher de nuire; mais, quand vous le tenez pieds et poings liés, sachez le contempler d'un œil charitable, en vous ressouvenant que les dix-neuf vingtièmes de sa perversité lui viennent des influences extérieures, d'un grand-père ivrogne, d'une enfance livrée aux abus, d'associations mauvaises, dont un heureux hasard vous a préservé, vous, mais dont vous devez, comme membre de la société à laquelle ce pauvre pécheur appartient, vous sentir responsable pour une fraction quelconque.

« Que pensez-vous de mon système? et s'adapte-t-il à quelque cas particulier parmi ceux qui ont pu venir à votre connaissance?... »

V.

Bernard, muni de ma lettre, alla trouver le docteur, avec lequel il avait déjà essayé de traiter ces sujets ardus; mais le docteur n'était point un érudit. Il n'avait guère de livres, et ceux qu'il avait dormaient en paix dans sa bibliothèque. C'est au chevet des malades qu'il étudiait son art, c'est à sa mémoire qu'il demandait conseil dans les cas difficiles. Ses cliens ne s'en trouvaient pas plus mal, car il les connaissait à fond, eux, leurs familles, leurs tempéramens, leurs habitudes. Il disait fort bien : Celui-ci mourra sans qu'on sache pourquoi,... cette année, la fièvre sera dangereuse,... nous nous tirerons sans peine des dyssenteries... Et jamais ses oracles n'étaient en défaut. Bernard, qui appréciait cette expérience si sûre, cette logique si infaillible, avait certaines questions à lui poser, et sans autre précaution oratoire :

Digitized by Google

— Connaissez-vous à fond, lui dit-il, tout ce qui concerne la famille Venner?

Le docteur releva la tête et regarda, par dessus ses lunettes, le jeune homme qui l'interpellait ainsi.

— Je connais, répondit-il ensuite, toutes les familles de la ville et des environs.

— Miss Venner est de nos élèves.

— Je le sais... Étudie-t-elle bien?

— Suffisamment bien, mais elle m'embarrasse... Il y a des jours où je la crois un peu... malade d'esprit... Son père, à ce qu'il me semble, est homme de parfait bon sens. Quelle espèce de femme était sa mère?

— Sa mère?... elle était charmante, dit le docteur, cessant de regarder Bernard aussi fixement qu'il l'avait fait jusqu'alors, et laissant s'échapper de sa poitrine un long soupir... Qu'avez-vous donc remarqué chez Elsie Venner? reprit-il ensuite.

— Mais bien des choses,... son isolement au milieu de ses compagnes, l'influence singulière qu'elle exerce sur la maîtresse d'étude, une pauvre enfant que le travail a minée, et qu'il tuera sans doute... Bref, docteur, j'imagine que miss Venner, en d'autres temps, eût risqué d'être brûlée... Croyez-vous « au mauvais œil?... »

— Monsieur Langdon, répondit le docteur avec une certaine solennité, il y aurait d'étranges choses à vous apprendre d'Elsie Venner... Quelques-unes peut-être sont arrivées jusqu'à vous... Moi, personnellement, je n'ai à vous dire que ceci : Soyez très patient avec cette jeune fille... très patient, mais surveillez-la de très près... Il ne faut pas désirer d'être aimé d'elle;... mais (ici le docteur baissa la voix) il faut craindre d'en être haï... Lui connaissez-vous un penchant quelconque pour toute autre personne que miss Darley?...

Cette question si directe, et les lunettes du docteur, braquées sur Bernard, déconcertèrent quelque peu ce dernier; mais, prenant vite son parti de répondre catégoriquement et loyalement : — J'ai lieu de penser,... dit-il, il me semble au moins... que cette enfant... Allons, allons, docteur, pas de réticences!... Oui, je crois qu'Elsie Venner a une préférence marquée pour quelqu'un... et ce quelqu'un c'est moi, puisque vous le voulez savoir...

Le docteur, jusque-là sur la réserve et plein de secrètes anxiétés, se leva tout à coup radieux : — Monsieur Langdon... Bernard, veux-je dire, vous êtes mon homme... Comme vous m'avez parlé, je vous parlerai... Vous sentez-vous quelque inclination pour Elsie?... Ce n'est point une vaine curiosité, c'est une sérieuse bienveillance qui me dicte cette question.

— Elsie m'inspire un étrange intérêt, répliqua le jeune homme

Digitized by Google

sans hésiter. Son caractère a comme une saveur de sauvagerie qui la distingue de toutes les créatures que j'ai connues... Elle porte l'empreinte du génie... poétique ou dramatique, je ne sais trop lequel. L'autre jour, dans la salle d'étude, elle nous a lu des vers de Keats de manière à bouleverser son jeune auditoire. Moi-même je ne savais plus trop où j'en étais, — depuis quelque temps tout mon système nerveux est singulièrement ébranlé, — et miss Darley a été prise d'un tremblement subit qui l'a forcée de se retirer chez elle... De plus, j'ai pitié de cette jeune fille... Elle est tellement isolée. Ses camarades ou la redoutent ou la détestent; elles font d'elle le sujet de mille récits malveillans; elles lui donnent un nom que nulle créature humaine ne devrait se voir infliger. Elles prétendent qu'elle porte toujours un collier afin de cacher une marque qu'elle aurait au cou. Pas une d'elles qui n'affecte de n'oser la regarder dans les yeux... J'ai donc pitié d'elle, docteur, mais je ne l'aime pas... Et cependant je risquerais ma vie pour elle, mais ce serait de sang-froid, et parce qu'après tout je ne ferais ainsi que payer une dette...

— Bernard, reprit le docteur, vous êtes jeune, et je suis vieux. Je sais bien des choses dont vous ne vous doutez seulement pas. Il m'est interdit de vous les révéler toutes, mais non de vous mettre sur vos gardes. Sachez bien que vous êtes en péril. Fermez votre cœur, ouvrez les yeux. Si la pitié que vous ressentez pour cette enfant devenait jamais de l'amour, vous êtes perdu!... Perdu, entendez-vous bien? Si, d'un autre côté, vous ne la ménagez pas avec le soin le plus scrupuleux, vous êtes perdu également. Ce n'est pas tout. Il y a sur vous d'autres yeux que ceux d'Elsie Venner... Portez-vous des armes?

— Toujours, répondit le jeune professeur... Et les voici, ajouta-t-il en montrant deux poings formidables, dont en effet il savait faire l'usage le plus meurtrier.

Le docteur ne put retenir un sourire; mais sa physionomie s'attrista bientôt. — Ceci pourrait bien ne pas suffire, reprit-il... Accompagnez-moi dans mon *sanctum*...

Le *sanctum* du docteur était une petite pièce sombre, pareille au cabinet d'un alchimiste du moyen âge, où tout autre qu'un médecin ne fût pas entré sans frémir, tant il y avait là de mystérieux objets, cornues, bocaux, boîtes, squelettes, coffrets, jarres de toute forme, flacons de toute couleur, sans compter des instrumens de chirurgie d'un poli froid et sinistre. Parmi ce fouillis, on remarquait un grand cylindre de verre, rempli d'alcool, contenant un crotale énorme, aux rudes écailles, à la tête aplatie, zébré de raies ternes, dont l'une formait comme le collier du hideux reptile. Bernard, une

Digitized by Google

fois que ses yeux furent tombés de ce côté, ne put les en détacher, non qu'il y eût fascination, car les yeux du serpent mort, soumis depuis longtemps à l'action du liquide spiritueux dans lequel il nageait, étaient comme voilés d'un nuage; mais encore excitait-il vivement la curiosité de Bernard, qui s'approcha pour lire quelques mots écrits sur une bande de papier collée à ce bocal monstrueux.

— Venez par ici! lui dit le docteur, lui frappant sur l'épaule avec une certaine vivacité où se révélait le désir de distraire son attention... Venez admirer mes trophées d'armes!

Le fait est qu'ils étaient remarquables. On y voyait, groupés avec art, — le docteur étant un virtuose en ces matières, — tous les engins qui donnent la mort à côté de ceux qui guérissent.

— Choisissez, dit le docteur, l'arme que vous aimeriez le mieux à porter sur vous...

Bernard se mit à rire en regardant le docteur, comme pour savoir si cette offre était sérieusement faite.

— Voici un instrument qui a l'air assez dangereux,... au moins pour l'homme qui le porte, dit-il en examinant un de ces poignards espagnols (soigneusement prohibés) dont la large lame affecte la forme d'une truelle, et dont la pointe en hélice ressemble à un tire-bouchon. Puis il étendit la main vers une autre arme de la même catégorie, qui semblait dater du XVIe siècle, et dont la physionomie compliquée faisait présager quelque mécanisme secret.

— Prenez garde! s'écria le docteur, ce n'est pas un poignard comme un autre! — Et, s'en saisissant, il fit jouer le ressort. La lame, qui semblait unique, se sépara aussitôt en trois, lesquelles s'ouvrirent en éventail, absolument comme feraient les trois doigts du milieu, si on les écartait brusquement. Ces lames bien affilées, s'ouvrant ainsi après que le poignard a pénétré en bloc dans le corps, doivent produire d'abominables, d'incurables blessures.

— Bon pour Souvarof! remarqua Bernard, qui se rappelait les sages conseils du vieux général russe sur la manière dont il faut user de la baïonnette (1).

— Tenez, dit le docteur, voici très décidément votre affaire.

Et il lui remit une arme infiniment plus moderne, un petit *revolver* d'une exécution très soignée.

— Ne vous bornez pas à l'avoir habituellement dans vos poches, ajouta-t-il. Exercez-vous de temps à autre, sans affectation, à vous en servir. Il faut qu'on vous connaisse cette arme... En voici maintenant une autre, celle-ci purement défensive et dont vous savez sans doute comment on se sert...

(1) Souvarof conseillait à ses soldats de *pointer* seulement d'arrière en avant quand ils avaient affaire à des Turcs, mais, s'il s'agissait d'un Français, de tourner et retourner la baïonnette dans la plaie.

Digitized by Google

Il prit à ces mots un morceau de parchemin dans lequel il fit tomber, d'une de ses jarres pharmaceutiques, une certaine quantité de poudre blanche. C'était un sel minéral dont se fussent bien trouvés, au temps des Borgia, les gens qui, s'étant brouillés avec eux, tombaient subitement malades.

— Ayez jour et nuit ces deux protecteurs à votre portée, reprit le charitable docteur... Dans tous les cas, cela ne vous saurait nuire, et il pourrait arriver que vous en eussiez besoin au moment où vous vous y seriez le moins attendu...

Langdon, un peu étonné, mais toujours de sang-froid, remercia le docteur et le quitta sur une chaleureuse poignée de main.

— Le gaillard n'a pas fléchi, dit le docteur quand mon jeune protégé ne fut plus là... Je ne me trompais pas, c'est ce que j'appelle un homme.

Puis il fit avertir Abel que, s'il était de loisir, son patron aurait à causer avec lui. L'*auxiliaire* ne quitta pas immédiatement sa besogne; mais au bout d'une demi-heure le docteur le vit arriver dans son cabinet.

— Abel, lui dit-il, vous étiez, m'avez-vous dit, sur le sentier de « la Montagne » le jour où miss Venner et M. Langdon en sont revenus ensemble?

— J'y étais, répartit le flegmatique Stebbins.

— Miss Venner marchait en avant et M. Langdon la suivait, n'est-il pas vrai?

— Comme vous dites.

— Ils ont rencontré M. Richard Venner?

— Ils l'ont rencontré.

— Les a-t-il abordés?... Leur a-t-il adressé la parole?

— Non.

— Les a-t-il suivis du regard?

— Oui.

— Et il n'a rien dit?

— Si fait.

— Qu'a-t-il dit?

— Il a dit : *Caramba!*

— C'est bien... Ne perdez pas de vue, autant que cela se pourra faire, les allées et venues de M. Richard Venner... Vous m'obligerez, Abel... Je ne voudrais pas qu'il arrivât malheur à ces jeunes gens.

— Compris...

Abel, là-dessus, quitta le cabinet sans plus de cérémonie.

E.-D. FORGUES.

(*La dernière partie au prochain numéro.*)

Digitized by Google

LES

AFFAIRES DE SYRIE

D'APRÈS LES PAPIERS ANGLAIS

I.

CONVENTION DU 5 SEPTEMBRE 1860. — EXPÉDITION FRANÇAISE.

Correspondence relating to the affairs of Syria, presented to both houses of parliament by command of Her Majesty, 1861.

Je veux faire l'histoire des affaires de Syrie telle qu'elle résulte du recueil des dépêches et documens anglais qui a été dernièrement distribué aux deux chambres du parlement anglais. Je demande pardon à ceux de mes compatriotes qui ont écrit récemment sur la Syrie si je ne prends pas dans leurs ouvrages les faits que je veux signaler au public; je demande particulièrement pardon à M. Baptistin Poujoulat, mon confrère du comité de Syrie, si je ne me sers pas en ce moment de son excellent livre, *la Vérité sur la Syrie.* J'ai d'autant plus tort peut-être de ne pas me servir de son livre, que je puis lui dire, après avoir lu le *blue book* ou le recueil des documens anglais, que je n'ai pas trouvé un seul document anglais qui contredise ses allégations. Les papiers anglais confirment partout *la Vérité sur la Syrie.* Pourquoi donc ne pas me servir d'un livre dont les allégations sont, à mes yeux, hors de tout doute et de toute contestation? C'est que je me défie de moi-même, c'est que je me sens

Digitized by Google

disposé à croire trop aisément ce que dit M. Poujoulat. Il pense ce que je pense, il sent ce que je sens. J'ai applaudi comme lui au départ de nos soldats pour la Syrie, je me suis affligé comme lui de leur retour; nous sommes chrétiens, nous sommes catholiques, nous tenons beaucoup à la grandeur morale de la France en Orient. Tout cela fait que je le tiens pour un peu suspect, lui comme moi; mais les documens anglais, quelle raison aurais-je de m'en défier? Ils viennent de Londres, du ministère anglais; ils sont britanniques, ils sont protestans. Ils pourront me déplaire et me contredire; mais, s'ils confirment mes idées, je ne les soupçonnerai point de complaisance, et je serai tenté de croire que nous avons vraiment raison, mes amis et moi, quand nous avons raison à l'aide des documens anglais. J'écarte donc sans hésiter tout témoignage qui ne viendra pas de nos adversaires. Je récuse les documens et les discours du gouvernement français; je ne m'attache qu'aux documens qu'a publiés lord Palmerston.

Je partage l'examen que je veux faire de ces documens en trois parties : — 1° De la convention du 5 septembre 1860 et de l'expédition française. Quelles difficultés et quelle répugnance a rencontrées notre expédition? Que faut-il penser de ces difficultés et de ceux qui nous les ont faites? 2° Des délibérations de la commission internationale à Beyrouth, de ses travaux, des obstacles aussi qu'elle a eu à vaincre; du gouvernement de Fuad-Pacha. 3° Du régime à venir de la Syrie; idées et plan du commissaire anglais, idées et plans de la Porte-Ottomane.

I.

Il y a dans toutes les affaires qui touchent à la question d'Orient une grande et insurmontable difficulté : l'Europe ne veut pas permettre qu'une puissance européenne traite et décide seule telle ou telle affaire d'Orient, et, quand l'Europe s'assemble pour traiter l'affaire en commun, elle ne peut pas se mettre d'accord. De là l'impuissance de chacun à cause de la jalousie de tous, et l'impuissance de tous à cause de la désunion de chacun. Cet état de choses, qui se manifeste dès le commencement de l'affaire de Syrie, ne pourra manquer de se manifester souvent dans les nouveaux rapports de la Turquie avec l'Europe. Pour y échapper, l'Europe prendra tantôt un genre d'action, tantôt un autre, c'est-à-dire que, fatiguée des gênes et des entraves de l'action commune, telle ou telle puissance essaiera de l'action particulière; mais, bientôt convaincue des périls de l'action isolée, cette puissance reviendra au concert européen, je

Digitized by Google

veux dire à l'impuissance collective. Comment, dira-t-on, sortir de ce cercle vicieux? Il ne faut pour cela qu'une seule chose : c'est que quelqu'un en Europe veuille croire quelqu'un, c'est que quelqu'un veuille avoir confiance en quelqu'un. Le jour où ce miracle arrivera, tout sera facile, même la question d'Orient.

Si par exemple dans la question de Syrie l'Angleterre avait voulu dès le commencement s'en fier à la parole de la France, si elle avait voulu croire que nous n'allions en Syrie que pour venger l'humanité, pour empêcher le sang chrétien de couler à flots, la question de Syrie serait-elle arrivée à l'état critique où elle est aujourd'hui? La corde serait-elle tendue comme elle l'est? La défiance anglaise a tout gâté. En vain nous avons dit dans le protocole du 3 août 1860 que « nous n'entendions poursuivre aucun avantage territorial, aucune influence exclusive (1); » en vain les autres puissances européennes ont pris le même engagement et confirmé le nôtre par le leur. Nous sommes forcés de rappeler ici le mot tant reproché à M. Guizot, quand il expliquait comment, dans la question de Syrie ou d'Égypte en 1840, il n'avait pas pu persuader à l'Angleterre que nous ne cherchions dans l'agrandissement de Méhémet-Ali aucun avantage territorial, aucune influence exclusive; *on ne m'a pas cru*, disait-il. Les badauds de ce temps-là se récrièrent. — Comment, on n'a pas cru à la parole de la France! Et M. Guizot ne craint pas de le dire! — L'événement le disait encore plus haut que M. Guizot; l'événement dit encore de même aujourd'hui, dans la question de Syrie, que lorsqu'il s'agit de persuader à l'Angleterre que la France n'a pas d'ambition, l'Angleterre sur ce point n'est pas persuasible.

Je veux suivre dans les documens anglais la marche et les progrès de cette défiance anglaise depuis le commencement des affaires de Syrie. Loin de s'affaiblir, cette défiance n'a fait que s'augmenter. Le traité de commerce même ne l'a pas apaisée. Ne lisions-nous pas dans un des derniers numéros du *Saturday Review* « que ce n'était pas pour rien que *Partant pour la Syrie* était l'air national de la dynastie des Bonaparte, que la conquête de la Syrie ou de l'Égypte était l'idée favorite de l'esprit napoléonien,... que l'intrigue de Syrie (c'est le mot dont se sert le *Saturday Review*) est un reste du vieil esprit d'agression inhérent au despotisme militaire des Bonaparte? » Étranges paroles que nous croyons réfuter en les citant seulement : comme si les chrétiens de Syrie s'étaient fait exprès massacrer pour donner à l'empereur une occasion d'intervenir en Orient, comme si les victimes avaient fait une intrigue dont le premier ressort était leur ruine et leur mort inévitable, comme si l'ex-

(1) *Documens diplomatiques français*, publiés en janvier 1861, p. 214.

Digitized by Google

pédition française n'avait pas été autorisée par l'Europe, comme si enfin il était juste de prendre l'air *Partant pour la Syrie* pour une des fanfares de l'ambition napoléonienne au moment même où nous revenons de la Syrie! Mais, tout inopportune qu'elle soit, l'invective du *Saturday Review* montre quelle est l'incurable défiance que l'Angleterre a contre la France en tout ce qui touche à la Syrie.

Quand, au mois de juillet 1860, chaque paquebot arrivant du Levant annonçait les épouvantables massacres du Liban d'abord et bientôt de Damas, quand la conscience européenne s'indignait de si grands attentats, quand la France demandait que nos soldats allassent venger l'humanité si cruellement outragée, le gouvernement anglais s'associait à ce mouvement général d'indignation et de pitié : il acquiesçait au départ de nos troupes; mais à ce moment même lord John Russell, dans ses dépêches à lord Cowley, avouait « que l'emploi de forces étrangères dans l'intérieur de la Syrie était une mesure que le gouvernement anglais n'adoptait qu'avec beaucoup de répugnance. Cette intervention peut exciter plus vivement encore le fanatisme musulman et retarder, au lieu de hâter, la pacification de la Syrie. C'est aussi une mesure qui peut amener des difficultés internationales d'une grave nature (1). » Il faut même dire que la nouvelle des massacres de Damas fut ce qui décida les ministres anglais à consentir à l'expédition française; les massacres du Liban n'avaient pas suffi. « Le gouvernement sait bien le mal que peut faire une occupation étrangère, écrit lord John Russell à M. Bulwer le 1er août 1860, et il n'y a que l'odieuse conduite (*the extreme misconduct*) des pachas turcs et des troupes turques en Syrie qui ait pu décider le gouvernement de la reine à consentir aux propositions de la France. La punition et la répression des massacres du Liban auraient été laissées à la justice et à la vigilance de Fuad-Pacha, si les désastreuses nouvelles arrivées de Damas n'avaient montré que, même dans une des principales villes de l'empire, les autorités turques étaient incapables de protéger la vie des chrétiens. Que ce soit manque de pouvoir ou manque de volonté, le manque de sécurité pour la vie et la propriété est égal dans les deux cas (2). »

Ces derniers mots de lord John Russell expliquent l'état du gouvernement turc : à Constantinople, manque de pouvoir pour protéger les chrétiens des provinces; dans les provinces, manque de volonté. Connaissant si bien ces deux défauts de la Turquie, qu'espère donc en faire lord John Russell? Comment lui donnera-t-il de la force? ou comment lui donnera-t-il de la volonté pour défendre

(1) Recueil anglais, p. 15, n° 22, 23 juillet 1860.
(2) *Ibid.*, p. 31, n° 49.

Digitized by Google

les chrétiens? Là où elle veut, elle ne peut pas; là où elle peut, elle ne veut point.

Pendant qu'à Londres les ministres anglais avaient seulement de la répugnance contre notre expédition, à Constantinople c'était une sorte de dépit désespéré. En Turquie, la vanité a remplacé la puissance. L'empire turc n'est plus qu'une ombre; mais cette ombre veut paraître et se glorifier. Elle a pris au sérieux l'indépendance et l'intégrité de l'empire ottoman proclamées par la politesse ou par la jalousie de l'Europe; elle s'irrite quand on lui dit : Ou protégez la vie, les biens, l'honneur de vos sujets chrétiens, comme vous vous y êtes obligée par le traité de 1856, ou, si vous ne le pouvez pas, laissez-nous le faire à votre place. Elle parle alors des droits de sa souveraineté, quoiqu'elle en oublie les devoirs, ou bien elle déclare qu'elle peut aisément maintenir l'ordre et assurer la sécurité de ses sujets. Le croit-elle? ou bien se contente-t-elle de le dire? Mais le jour même où elle le dit, arrivent d'affreuses nouvelles, d'épouvantables récits de chrétiens égorgés par milliers qui démentent sa crédulité vaniteuse ou sa menterie inhumaine. Ainsi le 17 juillet 1860, à Constantinople, M. Bulwer écrit à lord John Russell qu'étant chez Aali-Pacha, il vient de voir une dépêche du gouverneur de Damas qui affirme que « la ville est plus tranquille qu'elle ne l'a jamais été, et qu'il n'y a rien de sérieux à craindre. » Pendant que M. Bulwer montre sans doute aussi à Aali-Pacha les dépêches du consul anglais de Damas, M. Brant, qui « a la conviction qu'il n'y aura pas de mouvement musulman dans la ville... » et qui croit « que les Druses du Hauran se retireront tranquillement chez eux (1) ; » pendant que le ministre turc et l'ambassadeur anglais s'entretiennent ainsi avec satisfaction de la sécurité et de l'ordre qui règnent à Damas, déjà les dépêches télégraphiques arrivées de Damas circulent dans Constantinople et parlent des massacres qui ensanglantent la ville (2) !

Après un si éclatant et si cruel désappointement, la Porte aurait dû perdre un peu de la confiance qu'elle avait dans le pouvoir et la volonté de ses fonctionnaires. Il n'en est rien. Elle déclare le 27 juillet que « le gouvernement impérial, ayant pris les mesures les plus propres à venger les horreurs commises et ayant envoyé le ministre des affaires étrangères (Fuad-Pacha) avec des pouvoirs illimités, est convaincu que, par l'aide de Dieu, il est en état de réprimer seul le désordre et de châtier les coupables (3). »

La confiance que la Porte exprime en son propre pouvoir dans cette dépêche du 27 juillet 1860 est-elle un aveuglement incurable,

(1) Recueil anglais, p. 23, n° 35.
(2) *Ibid.*, p. 23, n° 35.
(3) *Ibid.*, p. 27, n° 45.

Digitized by Google

une illusion incorrigible? Non, c'est un système, et c'est là ce qui rend la Porte coupable. Nous verrons se développer ce système, mais nous ne voulons pas quitter cette dépêche du 27 juillet 1860 sans y signaler la résistance de la Porte à notre expédition de Syrie; c'est là qu'est exposée toute la théorie que l'Angleterre adoptera peu à peu sur les dangers de l'occupation française en Syrie. Je ne sais même pas si cette théorie est tout à fait d'origine turque. Quoi qu'il en soit, citons-en quelques traits.

La décision était prise d'envoyer nos troupes en Syrie; l'Europe y consentait, et la Porte-Ottomane avait déjà autorisé son ambassadeur à Paris à signer la convention, qui fut en effet signée le 3 août. Cependant la Porte, comme si elle espérait encore empêcher la signature de cette convention, transmettait le 27 juillet à M. Musurus, son ministre à Londres, la note suivante : « La Sublime-Porte déclare que si elle a adopté cette décision (l'envoi des troupes françaises en Syrie), c'est pour donner à ses alliés une preuve de sa confiance et de son loyal désir de réprimer les désordres qu'elle déplore plus que personne. Toutefois elle n'a pas laissé ignorer aux représentans de la France et de l'Angleterre à Constantinople tous les inconvéniens et tous les dangers que pourrait amener une intervention de cette nature. Elle leur a fait observer que l'arrivée de troupes étrangères sur un point du territoire ottoman pourrait, d'un bout à l'autre de l'empire, éveiller chez les différentes populations des sentimens différens, dont les résultats pourraient devenir on ne peut plus désastreux. En effet, la partie turbulente des populations chrétiennes, interprétant la résolution des puissances comme une assistance en leur faveur contre les musulmans, pourrait se laisser aller à des excès. D'un autre côté, ceux d'entre les musulmans qui ne sont pas en état d'apprécier les véritables intentions de l'Europe, désespérés et irrités de se voir traiter avec tant de méfiance, par cela seul que les Druses et une poignée de malfaiteurs qui n'ont de musulman que le nom qu'ils portent, se sont permis des actes qu'ils réprouvent eux-mêmes, pourraient répondre à ces excès par d'autres excès. Il est évident que les malheurs que serait capable d'amener un pareil état de choses rallumeraient des haines que le gouvernement fait tout son possible pour éteindre. De plus, une fois l'idée répandue parmi les populations musulmanes que le gouvernement impérial appelle des forces étrangères pour punir ses coreligionnaires, l'autorité souveraine perdrait en partie son prestige à leurs yeux... » La note continue en déclarant que la Porte est en état de réprimer les désordres, et elle conclut par ces paroles : « En conséquence, la Sublime-Porte ne voit aucune nécessité de recourir à une mesure qui serait capable de faire naître de si grands périls, et qui, en tout cas, con-

Digitized by Google

stituerait une sorte d'atteinte au droit de souveraineté de sa majesté impériale le sultan (1). »

Les trois principales idées de cette dépêche du 27 juillet sont : 1° que l'intervention étrangère va faire éclater deux insurrections dans l'empire turc, une insurrection chrétienne et une insurrection musulmane, par contre-coup l'une de l'autre; 2° que la Porte est assez puissante pour réprimer les désordres, si on la laisse libre d'agir comme bon lui semble; 3° que cette intervention est une atteinte à son autorité. L'expérience et les documens anglais prouvent que ces deux premières idées sont fausses; la troisième est réfutée par la simple lecture du traité de 1856 et du protocole du 3 août 1860.

II.

Je ne veux faire aucun rapprochement désagréable entre la dépêche du 23 juillet 1860 de lord John Russell et la note turque du 27 juillet : elles ont cependant cette ressemblance curieuse, que toutes deux consentent à l'expédition française de Syrie, tout en exprimant combien cette expédition leur déplaît. Elles disent oui en expliquant toutes les raisons qu'elles auraient de dire non. Pourquoi donc disent-elles oui toutes les deux? Ici vient la différence essentielle : l'Angleterre dit oui, parce qu'elle est pressée par le cri de l'humanité, qui est tout-puissant sur la conscience anglaise, toujours tenue en éveil par la liberté de ses institutions; la Turquie dit oui, parce qu'elle est pressée par l'Angleterre. A part cette différence, les deux notes expriment la même crainte sur les effets que doit produire l'occupation étrangère : elle enflammera le fanatisme musulman, elle amènera de nouvelles catastrophes. Grâce à Dieu, il n'en a rien été. Le fanatisme musulman, si cruel contre les chrétiens désarmés, s'est trouvé résigné et patient devant les chrétiens protégés. Il a murmuré, mais il s'est soumis. La peur a calmé la colère, et dès que la vue de nos uniformes a proclamé la fin des impunités, ç'a été aussi la fin des massacres. Les fanatiques n'ont plus été des bourreaux, ils n'ont plus été que des sectaires tristes et dépités. Pendant qu'à Constantinople et à Londres on répète que si nos troupes s'avancent en Syrie, le zèle des mahométans va s'emporter à je ne sais quels excès horribles, la présence de nos soldats est partout au contraire une garantie de tranquillité et de justice. Sir H. Bulwer écrit de Constantinople, le 1er août 1860, que M. Moore, consul-général anglais à Beyrouth, paraît craindre que l'arrivée des

(1) Recueil anglais, p. 27, n° 45.

Digitized by Google

troupes françaises ne cause de nouveaux troubles (1). Nos troupes arrivent, et M. Moore écrit à lord John Russell, dès le 22 août 1860, « qu'un grand et général sentiment de délivrance et de sécurité parmi les chrétiens européens et indigènes a suivi l'arrivée des troupes françaises. Avant cet événement, il y avait à craindre toute sorte de désastres à tout moment, et il n'y avait qu'une occupation européenne garantissant réellement la sécurité publique, comme le font les troupes françaises, qui pût calmer les appréhensions. » M. Moore déclare en même temps que les mahométans voient l'occupation française avec la plus grande aversion; il regrette que des troupes anglaises n'aient pas été envoyées, « ce qui eût calmé et rassuré les musulmans (2) ». Nous reviendrons sur ce désir d'avoir des troupes anglaises qu'exprime plusieurs fois aussi Fuad-Pacha; nous reviendrons sur cette association visible de l'Angleterre et de la Turquie, qui fait à cette heure la grande confiance de la Turquie. Il nous suffit en ce moment de montrer, par le témoignage de M. Moore, le bon effet qu'a produit l'arrivée de nos troupes à Beyrouth. Elle a rassuré tous les chrétiens; elle a, il est vrai, mécontenté les musulmans. Nous n'avions pas, après tout, la prétention de les satisfaire, et ce n'est pas pour cela que nous allions en Syrie. On ne peut pas plaire à la fois aux persécuteurs et aux persécutés. Il nous suffit aussi que l'expérience ait montré que ces musulmans mécontens n'ont pas été au-delà de la tristesse et du dépit. Il n'y a pas eu cette grande insurrection mahométane qu'annonçait la note turque du 27 juillet, il n'y a pas eu non plus nulle part d'insurrection chrétienne. Les chrétiens se sont sentis soutenus, et les musulmans se sont sentis contenus. De là le retour de la sécurité à Beyrouth et partout où nos troupes ont paru. C'est là ce que voulaient la France et l'Europe, c'est là ce qu'il s'agit de continuer aujourd'hui sans nos troupes. Il faut achever l'œuvre sans l'ouvrier.

Faut-il un témoignage plus significatif encore que celui de l'expérience du bon effet qu'a produit la présence de nos troupes en Syrie, de la vanité ou de l'hypocrisie des craintes qu'exprimaient à l'envi la Porte et l'Angleterre sur les explosions du fanatisme musulman à la nouvelle du débarquement des Français en Syrie? Écoutons M. Brant, consul d'Angleterre à Damas.

Je ne puis point parler de M. Brant sans faire sur lui une courte digression. La justice m'y oblige. Quand j'appris, il y a près d'un an, avec le récit des massacres de Damas, que le consul anglais, M. Brant, avait été le seul consul européen qui fût resté dans sa

(1) Recueil anglais, p. 54, n° 72.
(2) *Ibid.*, p. 82, n° 99.

Digitized by Google

maison, qu'il avait été le seul épargné dans sa personne et dans ses biens, cette exception, qui avait de quoi désespérer un honnête homme, fit que je mis le nom de M. Brant dans le plus mauvais coin de ma mémoire. Lorsque j'eus entre les mains le *blue book* que j'analyse en ce moment, et que j'y lus les félicitations adressées par sir H. Bulwer à M. Brant, cela ne le rachetait pas encore de la fatale note qu'il avait dans mon esprit. Dans cette disposition, je me mis à lire ses rapports : il est extrêmement Anglais et par conséquent très Turc; mais, s'il a les préjugés politiques de l'Angleterre, M. Brant a en même temps tous les bons sentimens des Anglais. Indigné de la sauvegarde calomnieuse que lui avaient accordée les égorgeurs de Damas, il a tout fait pour s'en racheter, secourant, défendant les chrétiens autant qu'il l'a pu, adjurant le gouverneur de Damas, Achmet-Pacha, d'arrêter ces odieux massacres, exposant sa vie, épuisant ses ressources, détruisant sa santé, de telle sorte qu'à mesure que je lisais ses dépêches, où il est à peine question de lui et de ce qu'il a fait, mais où il parle des horreurs qu'il a vu commettre, et qu'il voit punir à peine et à regret, où il dénonce à son gouvernement tant d'odieux attentats contre l'humanité; à mesure que je voyais mieux sa généreuse douleur, sa noble indignation, je me prenais à aimer et à estimer entre tous cet homme que j'avais presque maudit comme un complice des meurtriers de Damas, mais qui a mis à se repentir de sa politique anglaise toute l'énergie et toute la grandeur d'une conscience chrétienne. Aussi maintenant, quand je songe aux misères de la Syrie, à la part que l'Angleterre a pu y avoir par sa politique trop musulmane, au devoir qu'elle a de réparer les malheurs de ce pays et d'en prévenir de nouveaux, la figure de M. Brant puni et repentant de sa connivence mahométane, de M. Brant défenseur généreux de tant de victimes, réparateur dévoué de tant de ruines, s'offre malgré moi à mes yeux pour personnifier l'Angleterre, et pour en représenter à la fois les préjugés dans le passé et les devoirs dans l'avenir.

Après cette préface sur M. Brant, je reviens à son témoignage.

Comme politique anglais, M. Brant ne peut pas souhaiter que les troupes françaises entrent à Damas. Damas est une des villes sacrées de l'islamisme, et ce serait un trop grand échec à la prépotence mahométane en Asie que de laisser entrer un corps de troupes chrétiennes dans cette ville. Il espère donc que la fermeté de Fuad-Pacha à punir les crimes des Damasquins rendra inutile l'occupation étrangère (1). Croit-il cependant que le débarquement des troupes européennes soit inutile, ou qu'il puisse être dangereux, parce qu'il

(1) Recueil anglais, p. 83, nº 101.

Digitized by Google

excitera le fanatisme des musulmans? Cela se dit à Constantinople et à Londres; cela ne peut ni se croire ni se dire à Damas, au centre même de ce fanatisme musulman dont on veut faire un épouvantail à l'Europe, mais qui n'est terrible que lorsqu'il se croit sûr de l'impunité. « Il règne ici une grande frayeur parmi les musulmans de tous rangs et de toutes classes, écrit de Damas, le 4 août 1860, M. Brant; leur ton a entièrement changé de ce qu'il était il y a quelques jours, et personne n'ose plus menacer les chrétiens de mort dans le cas où des troupes européennes débarqueraient en Syrie. Aussi avons-nous fait un grand pas, je suis heureux de le dire, vers le rétablissement de la confiance, et les plus timides commencent à croire qu'ils sont sauvés (1): » paroles décisives, et qui montrent quelle faute auraient faite la France et l'Europe, si, ajoutant foi aux explosions prétendues du fanatisme musulman, elles avaient ajourné l'envoi des troupes françaises. Les fanatiques de Damas leur auraient fait peur, tandis que c'est à eux qu'il fallait faire peur, puisque la peur les pousse à la paix et que l'impunité les pousse au meurtre.

Ce n'est pas seulement dans les jours qui suivent de près la nouvelle de l'expédition européenne en Syrie que M. Brant observe l'heureux effet de cette mesure à Damas. Près de deux mois plus tard, le 20 septembre 1860, il croit encore que l'occupation européenne est le seul moyen de contenir le fanatisme musulman et d'empêcher de nouveaux massacres. Que pense-t-il maintenant? Qu'avise-t-il du départ de nos troupes? Tel que je connais maintenant M. Brant, l'Anglais s'applaudit peut-être, l'homme s'inquiète et s'afflige. Voyez sa lettre du 20 septembre 1860 à lord John Russell. « L'explosion que l'on craint à Akka et à Latakia montre que le fanatisme est aussi violent que jamais, et qu'il n'y a qu'une occupation temporaire de la Syrie par les troupes européennes qui peut le détruire. Il serait à redouter que, si sur un point il relevait la tête, et que le gouvernement local fût trop faible pour l'abattre, une nouvelle explosion n'eût lieu dans toute la Syrie, et même audelà, car je ne crois pas que la Porte ait assez de troupes à sa disposition et des officiers assez énergiques pour arrêter une éruption générale du fanatisme, la population musulmane y étant partout disposée comme elle l'est (2). » Oui, selon le témoignage de M. Brant, il y a beaucoup de fanatisme dans les populations musulmanes. Comment l'empêcher d'éclater? En le laissant libre et maître absolu, ou en le contenant par une occupation européenne? M. Brant n'hésite pas : il faut une occupation européenne.

(1) Recueil anglais, p. 84, n° 101.
(2) *Ibid.*, p. 141, n° 145.

Digitized by Google

Cette ville de Damas, que Fuad-Pacha en Syrie et M. Bulwer à Constantinople s'applaudissent peut-être d'avoir préservée de la visite profane des troupes françaises et d'avoir laissée sous le pouvoir ottoman, sans aucun contre-poids militaire européen, qu'a-t-elle gagné à cette préservation? Elle a gagné de se dépeupler chaque jour davantage. Les chrétiens fuient de Damas. C'est en vain que Fuad-Pacha et lord Dufferin, le commissaire extraordinaire de la Grande-Bretagne, s'efforcent de les y retenir ou de les y faire retourner. L'instinct de conservation est plus fort que tous les ordres et tous les encouragemens. Tout le monde part ou veut partir. M. Robson, missionnaire irlandais, presbytérien, dans un mémoire excellent que lord Dufferin adressé à lord John Russell en le lui recommandant très vivement, M. Robson dit « qu'il est évident que le plan des massacreurs de Damas était d'exterminer dans la population chrétienne tous les mâles adultes, de prendre les femmes, de les forcer à l'apostasie, d'élever les enfans dans la religion mahométane et de détruire le quartier chrétien jusqu'en ses derniers débris et pour toujours. Le peuple croyait que tout cela était autorisé par les fonctionnaires du gouvernement, par les principaux habitans de la ville et par les chefs de la religion (1). » Chose triste à dire, le plan des massacreurs a presque réussi : plus de huit mille chrétiens ont péri à Damas, et l'émigration venant après les massacres, il n'y a presque plus de chrétiens à Damas. « La panique devient chaque jour plus grande parmi les chrétiens, » dit M. Brant dans la dépêche du 8 octobre. Les soldats turcs font, il est vrai, des patrouilles toutes les nuits; mais comme ces soldats et leurs officiers ont déjà pris part aux massacres du Liban, ces patrouilles effraient les chrétiens au lieu de les rassurer. « Un grand nombre de ces malheureux est venu ce matin au consulat, me priant de leur obtenir du gouvernement des bêtes de somme pour quitter Damas, disant qu'ils sont chaque jour à l'agonie; ils ne peuvent ni dormir ni se reposer, étant toujours agités par la crainte d'un nouveau massacre. J'ai employé toute sorte d'argumens pour leur rendre un peu de courage : ç'a été en vain. Ils disent que les hommes et les femmes marcheront, mais que les enfans ne le peuvent pas; ils ne demandent de bêtes de somme que pour les enfans. Ils ont fini par me déclarer que, s'ils ne pouvaient rien obtenir, les hommes partiraient et laisseraient derrière eux les femmes, les enfans, les vieillards, les malades (2). » Vous voyez comment, avec une population ainsi démoralisée par la terreur, l'extermination des chrétiens résolue par le fanatisme musulman est en train de s'ac-

(1) Recueil anglais, p. 147, n° 146.
(2) *Ibid.*, p. 184, n° 169.

Digitized by Google

complir. Le major Fraser, autre agent anglais à Damas, écrit le 20 octobre à lord John Russell que « la présence de Fuad-Pacha à Damas a un peu calmé les alarmes des chrétiens, mais qu'ils continuent cependant à quitter Damas pour Beyrouth, vendant leurs effets de literie, leurs ustensiles de cuisine et tout ce qu'ils possèdent, afin de louer quelque bête de somme pour leur voyage (1). » « Chaque jour, dit lord Dufferin le 26 octobre 1860, arrivent à Beyrouth de nouveaux détachemens de réfugiés, et M. Brant m'apprend que le matin même du jour qu'il quittait Damas, il sut qu'une personne qui n'avait aucune espèce de ressources avait payé plus cher que lui des mulets de transport, afin de fuir sans retard (2). » M. Wrench, qui remplace M. Brant, écrit comme lui que l'émigration de Damas à Beyrouth continue (3). « Faites tout ce que vous pourrez, écrit lord Dufferin à M. Wrench le 29 octobre 1860, pour mettre un terme à la panique absurde qui règne à Damas parmi les chrétiens et pour les décider à rester dans leur ville natale (4). » Panique absurde, dit lord Dufferin; il en parle bien à son aise! Voilà des gens qui ont à grand'peine échappé au massacre de tous leurs compatriotes, qui sont tous les jours menacés et insultés, qui sont sans armes, qui n'ont pour défenseurs officiels que les complices de leurs assassins, et vous les blâmez d'avoir peur! Vous leur demandez d'avoir du courage et de rester sous le sabre encore dégouttant du sang de leurs parens! vous vous plaignez qu'ils quittent une ville pleine d'affreux souvenirs et d'affreuses alarmes! Si vous voulez qu'ils y demeurent, assurez-leur la sécurité : sinon, permettez qu'ils aillent la chercher là où elle est, c'est-à-dire sur la côte, là où il y a un corps de troupes européennes. Ils abandonnent Damas parce qu'ils n'y ont d'autres garans de la paix que les Turcs; ils vont à Beyrouth parce qu'ils y trouvent leurs seuls défenseurs naturels, les Européens.

Lord Dufferin, après tout, est plus contrarié de l'émigration des chrétiens de Damas qu'il n'en est étonné. Il en comprend les causes. « L'exode de Damas continue, écrit-il le 1er novembre à sir Henri Bulwer. Avant-hier, plus de mille réfugiés sont arrivés à Beyrouth. Si ce flux d'émigration n'est pas arrêté, il ne restera plus à Damas que la dernière lie de la population chrétienne. Une des principales causes de cette fuite universelle est la manière insuffisante dont l'autorité turque pourvoit à la subsistance de ces malheureux (5). »

(1) Recueil anglais, p. 187, n° 173.
(2) *Ibid.*, p. 195, n° 75.
(3) *Ibid.*, p. 199, n° 176.
(4) *Ibid.*, p. 203, n° 182.
(5) *Ibid.*, p. 204, n° 182.

Digitized by Google

N'avoir pas de quoi vivre et avoir à craindre chaque jour d'être tué, est-ce en effet là un état supportable? A Beyrouth au contraire, ils trouvent la garantie des drapeaux européens et les secours charitables de la bienfaisance européenne ; ils ont la sécurité, le sommeil et le pain : comment ne viendraient-ils pas à Beyrouth? Comment la Syrie intérieure ne se dépeuplerait-elle pas comme tous les pays livrés à l'administration turque?

Cette émigration, qui contrarie lord Dufferin, inquiète lord John Russell lui-même : elle caractérise trop clairement l'état du pays et son avenir, une fois que les troupes françaises auront quitté la Syrie, pour que le gouvernement anglais n'en soit pas sérieusement préoccupé. Il écrit donc le 10 novembre 1860 à sir H. Bulwer qu'il faut que la Porte et Fuad-Pacha prennent des mesures pour remédier à l'état alarmant des choses à Damas et pour pourvoir « à la sûreté des chrétiens en Syrie après le départ des troupes étrangères (1). » Savez-vous ce que répond Fuad-Pacha aux représentations que lui font les agens anglais? « Fuad-Pacha, écrit M. Brant le 11 octobre à sir H. Bulwer, avoue l'existence de la panique à Damas, mais il trouve qu'elle n'a pas de motifs. Il soupçonne que cette panique est l'effet d'intrigues qui entretiennent les alarmes de la population... Il pense que les croix tracées sur la porte des chrétiens (2) sont l'œuvre des chrétiens eux-mêmes, qui veulent empêcher le retour des réfugiés à Beyrouth en propageant la peur dans Damas (3). » Abro-Effendi, le délégué de Fuad-Pacha auprès de la commission internationale de Beyrouth, déclare, dans la troisième séance de cette commission, que, « d'après les nouvelles les plus récentes, la situation de Damas est aussi satisfaisante que possible (4). » Comment Abro-Effendi pourrait-il douter du bon état des choses à Damas? Fuad-Pacha lui écrit le 10 octobre, le jour même où M. Brant lui faisait des représentations sur la situation de Damas : « Mon cher Abro, les rumeurs et les bruits que l'on a fait courir sur une soi-disant fermentation de la population ne sont que le résultat des intrigues. Un bon nombre de chrétiens que j'ai questionnés m'ont avoué que les signes de croix que l'on avait faits sur les maisons des chrétiens, au lieu de provenir des musulmans, sont bien plutôt l'œuvre de quelques-uns des leurs qui désirent partir pour Beyrouth ou qui voudraient y retenir leurs proches et leurs amis, et qui font des machinations pour répandre la terreur parmi leurs coreligion-

(1) Recueil anglais, p. 199, n° 177.

(2) Avant le massacre, les maisons des chrétiens avaient été désignées par des croix aux égorgeurs et aux incendiaires.

(3) Recueil anglais, p. 185, n° 170.

(4) *Ibid.*, p. 198, n° 175.

Digitized by Google

naires et les entraîner à l'émigration. Veuillez donner tous ces détails à MM. les commissaires et aux personnes qui vous entourent, et ajoutez, s'il vous plaît, que j'ai été réellement si satisfait du calme qui règne dans la ville, que j'ai reconnu l'inutilité et la superfluité de certaines mesures militaires un peu sévères qui ont été adoptées (1). » Si ces mesures militaires étaient ces patrouilles de nuit qui effrayaient tant ceux qu'elles devaient rassurer, Fuad-Pacha a fort bien fait de les suspendre.

Cette lettre de Fuad-Pacha à Abro-Effendi montre quel est l'optimisme des agens de la Porte-Ottomane. Est-ce illusion et aveuglement? Non, c'est la résolution arrêtée de s'affranchir à tout prix de cette surveillance fatigante de l'Europe sur la conduite des fonctionnaires ottomans. Ne pouvant s'en délivrer par la force et par la hauteur comme autrefois, les Turcs essaient de s'en débarrasser par la ruse, disant toujours que tout va bien, qu'ils sont en état de pourvoir à tout, que si les chrétiens ont peur, cette peur est une intrigue. Soyez sûrs après tout que la Porte ne se fait aucune illusion sur le danger des chrétiens en Syrie; mais si les chrétiens périssent, ils l'ont bien mérité, pour avoir pris au sérieux le hatt-humayoun de 1856 et s'être autorisés « des priviléges et des libertés qui leur ont été concédés depuis ces trente dernières années, » ce qui, aux yeux de tout bon musulman, les met en état de forfaiture et fait qu'il est permis par la loi « de les tuer, de les piller, de prendre leurs femmes et leurs enfans (2). » Il n'y a qu'une seule chose importante pour le gouvernement turc, c'est d'éviter les plaintes et la colère de l'Europe. Il s'inquiète peu des chrétiens qui sont tués; il s'inquiète du bruit que fait leur mort. Depuis tantôt un an, il a cherché en Syrie à tromper la surveillance des Français, il s'est efforcé de faire croire que notre intervention était inutile, et l'Angleterre l'a aidé dans cette politique; mais ne nous y trompons pas : la surveillance et le contrôle des agens anglais vont remplacer en Syrie l'action de nos troupes et ne donneront pas à la Porte le relâche qu'elle espère. Elle aura changé de surveillans; voilà tout. Il fallait mentir contre la France; il faudra mentir contre l'Angleterre. Celle-ci se laissera-t-elle attraper, quand ce ne sera plus à notre compte, mais au sien? Nous verrons ce qu'elle fera. Quant à nous, nous ne demandons qu'une chose, c'est que la surveillance anglaise soit en Syrie aussi efficace pour la sécurité des chrétiens qu'elle sera pénible pour la paresse et l'insouciance des Turcs.

J'ai montré, d'après les témoignages anglais, combien était fausse

(1) Recueil anglais, p. 198, n° 175.
(2) Mémoire de M. Robson, p. 147, n° 146.

Digitized by Google

la prévision de la note turque du 27 juillet 1860, que l'expédition de Syrie allait exciter le fanatisme musulman et créer de nouveaux troubles. Lord John Russell à Londres, sir Henri Bulwer à Constantinople le croyaient et le disaient. L'expérience a montré et les dépêches des agens anglais ont confirmé que notre expédition avait étouffé le fanatisme au lieu de l'enflammer, et nous avons entendu M. Brant déclarer avec sa parole consciencieuse qu'une occupation temporaire de la Syrie par des troupes européennes était la seule manière de contenir le fanatisme musulman.

III.

Voyons maintenant ce qu'il faut croire, toujours d'après les documens anglais, de l'assurance qu'exprime la Porte, dans cette note du 27 juillet 1860, en disant qu'elle est assez puissante pour réprimer les désordres. Cette note du 27 juillet est importante parce qu'elle est le point de départ de l'évacuation. La note turque voulait empêcher l'expédition, et elle l'eût empêchée au mois de juillet 1860, si l'Angleterre l'eût contre-signée à cette époque. La différence entre 1860 et 1861, c'est que l'Angleterre a contre-signé en 1861 la note turque de 1860. De là l'évacuation actuelle.

L'Angleterre a-t-elle cru et croit-elle que la Porte est assez puissante pour réprimer les désordres? Je ne reprends pas ici la dépêche de lord John Russell du 1er août 1860, quand il disait si bien à sir H. Bulwer que la Porte « avait manqué de pouvoir ou de volonté, et que dans les deux cas le manque de sécurité pour la vie et la propriété des chrétiens était égal. » Cependant ce terrible dilemme revient sans cesse à l'esprit pendant la lecture des documens anglais. Les autorités turques en Syrie veulent-elles et peuvent-elles réprimer les désordres, s'il en éclate de nouveaux? Peuvent-elles et veulent-elles même punir tous les coupables? Les agens anglais doutent tantôt du pouvoir et tantôt de la volonté. Fuad-Pacha fait fusiller à Damas Achmet-Pacha, qui a laissé faire les massacres; mais à Beyrouth il ne suspend même pas de ses fonctions Khourshid-Pacha, gouverneur de Beyrouth, qui a laissé faire sous ses yeux les massacres de Deïr-el-Kamar. Il faut que le vice-amiral anglais Martin arrive à Beyrouth sur le *Marlborough*, et qu'appuyant les représentations du consul-général d'Angleterre, M. Moore, il parle à Fuad-Pacha avec cette décision péremptoire qui appartient aux marins pour obtenir l'éloignement de Khourshid-Pacha. Pendant les troubles et les massacres, est-ce que les gouverneurs turcs n'avaient pas assez de troupes régulières à leur disposition? M. le con-

Digitized by Google

sul-général Moore déclare dans sa lettre du 6 août 1860 « que dans toutes les places de la montagne où des massacres ont été commis, il y avait des garnisons de troupes régulières s'élevant de deux cents à six cents hommes avec des pièces de campagne (1). » Ici ce n'est donc pas le pouvoir qui a manqué aux autorités turques, c'est la volonté. « Il y a un fait remarquable, écrit le 8 août 1860 le major Fraser à lord John Russell, c'est que les seuls points où il y a eu de graves massacres sont précisément et exclusivement ceux où il y avait des garnisons turques, témoin les horribles tragédies d'Hasbeya, de Rasheya, de Deïr-el-Kamar, de Sidon, de Zahlé, de Damas... Près de Beyrouth même, les villages de Babdab et de Hadad ont été brûlés à trois cents yards (moins de 300 mètres) du camp du pacha (Khourshid) et devant ses yeux, sans qu'il ait essayé de les sauver; le seul mouvement que firent les troupes turques fut celui des *bachi-bozouks*, qui coururent piller les chrétiens (2). » Fuad-Pacha cependant, dira-t-on, a montré de la fermeté à Damas : il a fait exécuter un pacha et plusieurs officiers turcs, pendre cinquante-sept personnes, et le peuple de Damas lui a donné le surnom de *père de la corde*. Nous examinerons plus tard ce qu'a été la justice turque; voyons en attendant comment M. Fraser explique cette sévérité de Fuad-Pacha. Au moment où M. Fraser écrit, 16 août 1860, le procès d'Achmet-Pacha est commencé; mais M. Fraser craint que Fuad-Pacha n'ait pas la fermeté nécessaire pour « suffire aux nécessités de la situation. Tout pas en arrière, dit-il, toute irrésolution de sa part, surtout si cela se rencontrait avec la non-arrivée de l'expédition européenne (nouveau témoignage en faveur de la nécessité de notre expédition), aurait les plus désastreuses conséquences dans le pays (3). » M. Thouvenel avait donc bien raison de dire à lord Cowley (c'est lord Cowley qui rapporte cette conversation dans sa dépêche du 1er septembre 1860) : « Si les troupes françaises n'avaient pas été envoyées, Fuad-Pacha aurait été sans pouvoir, et c'est seulement leur arrivée qui a fait qu'il a osé donner l'ordre de faire les exécutions de justice qui ont eu lieu (4). » Le major Fraser est un de ces agens anglais qui sont à la fois très Anglais, mais très humains, qui par conséquent ne laissent point les Turcs respirer, qui les forcent de vouloir, de décider, d'agir. Il presse sans cesse Fuad-Pacha d'être sévère, actif, vigilant; il lui donne du courage, de la volonté. Avec un de ces agens anglais auprès de chaque pacha, comme il y avait dans les Indes un résident anglais auprès des sul-

(1) Recueil anglais, p. 75, n° 88.
(2) *Ibid.*, p. 77, n° 91.
(3) *Ibid.*, p. 93, n° 106.
(4) *Ibid.*, p. 83, n° 100.

Digitized by Google

tans conservés du pays, j'avoue que la Turquie pourrait être gouvernée, et même sans que les Turcs y missent beaucoup du leur. Ainsi, quand Fuad-Pacha annonce au major Fraser qu'il a déjà fait condamner cent soixante-sept personnes, dont cinquante-sept ont été condamnées à mort comme coupables de meurtre et qu'il les a fait pendre, le major Fraser lui répond très nettement que « s'il n'y a que cinquante-sept personnes qui aient été condamnées comme coupables de meurtres, on peut en conclure que le plus grand nombre de ceux qui ont pris part aux massacres est encore libre, car il serait difficile de croire que plus de cinq mille personnes (1) aient pu être massacrées, sans parler des femmes déshonorées et enlevées, par cinquante-sept individus seulement (2). »

Si Fuad-Pacha lui-même a besoin d'être ainsi sans cesse encouragé et pressé par les agens anglais, qu'est-ce des autres fonctionnaires turcs, et que deviendrait le pays si Fuad-Pacha seulement était rappelé? Voyez le tableau de Damas tel que le fait M. Brant pendant une absence de Fuad-Pacha : un gouverneur de Damas, Vali-Pacha, n'ayant ni courage ni autorité, craignant tout, ne prévoyant rien, ne pourvoyant à rien; des soldats dont les sentimens sont contraires à leurs devoirs; une population fanatique ne songeant qu'à punir les chrétiens des châtimens infligés aux musulmans; les instigateurs du massacre en prison, il est vrai, mais non condamnés et passant pour des persécutés. « Dans cette situation, si Fuad-Pacha était rappelé de Syrie, il faudrait s'attendre à des calamités plus grandes encore que celles dont nous avons été témoins (3). » Qui donc parmi les agens anglais présens sur les lieux, qui donc croit la Porte-Ottomane assez puissante pour réprimer les désordres? Qui donc pense qu'elle pourra pourvoir à l'état du pays, tel qu'il va être après le départ de l'expédition européenne? Pourra-t-elle seulement réparer quelques-uns des malheurs qu'elle a laissé faire? « Fuad-Pacha, dit lord Dufferin le 26 octobre 1860, n'a ni argent, ni agens; il ne peut payer ni matériaux ni ouvriers; il ne peut pas trouver un seul individu à qui il ose confier avec sécurité six pence pour les distribuer (4). »

Que résulte-t-il des citations que je viens de faire? Deux faits qu'il est bon, je pense, de mettre en lumière, le premier sur les Turcs, le second sur les Anglais.

D'abord il est évident, d'après les rapports anglais, que la force de la Turquie en Syrie est tout entière, à l'heure qu'il est, dans

(1) Les rapports sur le nombre des victimes varient de cinq à huit mille.
(2) Recueil anglais, p. 95, n° 109.
(3) *Ibid.*, p. 165, n° 159.
(4) *Ibid.*, p. 194, n° 175.

Digitized by Google

Fuad-Pacha, mais que la force de Fuad-Pacha est tout entière dans la crainte qu'inspire l'occupation européenne. Or l'occupation européenne n'existe plus. Fuad-Pacha va donc être seul en Syrie sans l'Europe; la Turquie va être seule pour maintenir l'ordre. L'épreuve commence : cela nous fait trembler, non pour la Turquie, qui, dans cette expérience, risque seulement sa réputation de force et d'autorité, mais pour les chrétiens, dont la vie est l'enjeu de l'affreuse gageure que soutient la Turquie.

Le second fait que je veux signaler est la sincérité consciencieuse des agens anglais. N'allons pas confondre ce que disent les agens anglais dans leurs dépêches avec ce que disent les ministres anglais dans leurs discours au parlement; il n'y a rien de si différent. Les consuls et les agens anglais, M. Moore, M. Brant, M. Fraser et M. Wrench, disent la vérité aux ministres; les ministres disent leur politique. M. Brant dit qu'il faut une occupation temporaire européenne pour assurer la sécurité de la Syrie; M. Moore, que l'arrivée des troupes françaises a délivré les chrétiens de Beyrouth, les Européens comme les indigènes, d'une inexprimable anxiété, et qu'il fallait un débarquement de troupes européennes pour garantir la sécurité publique; M. Fraser, que si Fuad-Pacha fait un pas en arrière, et surtout si les troupes européennes n'arrivent pas, tout sera perdu à Damas. Tel est le langage véridique des agens anglais. Lord Palmerston et lord John Russell, loin de tenir compte de ces témoignages venant de leurs propres agens, disent au contraire que l'expédition française, c'est-à-dire l'occupation européenne, était inutile, que la Porte était assez puissante pour maintenir l'ordre, qu'elle le sera, oubliant la terrible sentence de la dépêche de lord John Russell du 1er août 1860 : la Porte *a manqué de volonté ou de force.* Voilà comment parlent les ministres anglais, et le 5 juin dernier, pour célébrer sans doute le départ de nos troupes de Syrie, le *Morning Post* disait : « Pour nous, nous avons constamment cru que l'intervention française, qui n'a eu lieu qu'après le rétablissement de la paix, n'a produit que du mal, quoiqu'on se soit efforcé d'organiser le pays. » Étrange contradiction, et que le *blue book* ne craint pas d'étaler à tous les yeux : les consuls anglais réclament une occupation européenne; leur gouvernement croit que cette occupation n'a produit que du mal. Les consuls anglais, il est vrai, souhaitaient que l'occupation ne fût pas seulement française, mais qu'il y eût aussi des troupes anglaises mêlées à nos soldats. A Dieu ne plaise que je m'étonne de ce désir! Il est le plus naturel et le plus national du monde. Loin que la France ait refusé ou éludé une pareille coopération, elle l'a toujours demandée. Nous voyons même, dans une dépêche de lord Cowley du 21 novembre 1860, qu'ayant

Digitized by Google

annoncé que le gouvernement anglais était disposé à envoyer « quelques troupes pour renforcer l'expédition française, M. Thouvenel avait exprimé une grande satisfaction en apprenant cette disposition, » qui du reste dura peu, car dès le lendemain 22 septembre lord John Russell écrit à lord Cowley que le gouvernement anglais « ne croit pas à propos d'envoyer des troupes en Syrie (1). »

D'où vient cette contradiction entre les consuls et les ministres anglais? Les uns sont hommes, les autres sont des politiques. J'avoue que si j'étais ministre, sans croire que la politique sentimentale est toujours la meilleure à suivre, je voudrais être cependant un peu plus homme et un peu moins politique. Je craindrais, à mettre trop souvent la politique de mon pays en lutte avec les intérêts de l'humanité, d'amasser trop de vœux et trop d'imprécations contre lui, de lui créer des périls qui ne seraient pas plaints et des malheurs qui ne paraîtraient que des châtimens. Ne croyez pas que je veuille dire que lord John Russell et lord Palmerston sont des démons parce qu'ils sont ministres, et les agens anglais des anges parce qu'ils ne sont que consuls! Non, si lord John Russell était consul à Damas, il parlerait comme M. Brant, et si M. Brant était ministre des affaires étrangères, peut-être parlerait-il comme lord John Russell. A quoi donc tient cette contradiction entre ce que j'appelle l'humanité et la politique en Angleterre? Je lisais, il y a quelques jours, dans le beau livre du père Gratry, de l'Oratoire, intitulé *la Paix*, le chapitre qui traite de l'Angleterre : quelle sincère et vive admiration d'une part! quelle colère et quelle juste indignation d'autre part! Et quand le père Gratry cherche pourquoi il ressent à la fois des sentimens si divers pour l'Angleterre, il ne peut s'expliquer cela que d'une seule manière, c'est qu'il y a deux peuples en Angleterre, deux hommes dans l'Anglais : il y a l'Anglais et il y a l'homme. L'homme y est excellent : il aime la justice, l'honnêteté, la religion, la liberté, il est charitable, il est généreux, il est libéral; l'Anglais n'aime que la grandeur de son pays; il la veut partout et à tout prix. Je n'ai jamais mieux compris la vérité de cette distinction qu'en lisant les dépêches et les documens anglais.

Les deux peuples qu'il y a en Angleterre, les deux hommes qu'il y a dans l'Anglais sont visibles dans cette correspondance. Ils s'y montrent tour à tour. Ils y prennent l'un après l'autre la parole sans s'inquiéter de leurs contradictions. S'agit-il d'assurer la prépondérance de l'Angleterre en Syrie et dans le Liban, s'agit-il de combattre et de détruire l'influence française : l'Anglais est dur, aveugle, impitoyable. S'agit-il, quand les catastrophes arrivent,

(1) Recueil anglais, p. 130, n°s 134 et 135.

Digitized by Google

quand les chrétiens sont massacrés à Damas, à Deïr-el-Kamar, à Zahlé, à Hasbeya, à Rasheya, à Saïda, partout; s'agit-il de venir en aide aux survivans, de nourrir, d'habiller, de loger les femmes qui ont perdu leurs maris, les enfans qui ont perdu leurs pères, les vieillards qui n'ont plus de fils; s'agit-il de recouvrer, de rendre à leurs familles de pauvres filles enlevées et détenues dans les harems des musulmans : quel zèle, quelle ardeur, quelle vigilance, quelle charité! Dans une circonstance urgente, lord Dufferin n'hésite pas à engager son crédit personnel pour 5,000 livres sterling, sans autre garantie que la parole de Fuad-Pacha, et la lettre dans laquelle il explique à sir Henri Bulwer ce qu'il vient de faire est d'une noblesse et d'une délicatesse qui m'ont charmé (1). Avec quelle joie d'honnête homme il annonce à sir Henri Bulwer que tous les enfans et toutes les femmes enlevés par les musulmans à Damas ont été restitués à leurs familles! Il ne manque qu'une petite fille nommée Vardeh (2).

J'aime à citer ces traits, afin qu'il soit bien entendu dès le commencement que je ne veux attaquer que la politique de l'Angleterre en Syrie, politique qui a le double défaut d'être impitoyable et inefficace : impitoyable, parce qu'elle est uniquement anglaise au lieu d'être humaine; inefficace, parce qu'elle est forcée de prendre la Turquie pour instrument, et que, la Turquie étant incapable d'arriver à une action, l'Angleterre, derrière elle, est inefficace et impuissante. Le malheur des ministres anglais est d'avoir à exprimer devant le parlement et à défendre devant l'Europe cette politique, qui n'a ni charité ni utilité. Le bonheur des consuls anglais, c'est qu'étant en Syrie en face du mal et en face de l'impossibilité des remèdes turcs, ils ne songent qu'à la vérité et à l'humanité. Précieuse condition pour eux : ils n'auront pas à se reprocher d'avoir encouragé la politique de leur gouvernement par aucun déguisement, par aucune complaisance, par aucun ménagement. Ils auront dit ce qu'ils voyaient et ce qu'ils pensaient; ils auront rempli leur devoir. Si maintenant il a plu au gouvernement anglais de prendre sa politique dans des calculs de jalousie mesquine ou dans des traditions surannées, au lieu de la prendre dans l'étude des choses et des événemens actuels, les consuls et les agens anglais en Orient auront le droit de se laver les mains des conséquences de cette politique. Ils n'auront pas trompé sir Henri Bulwer, quand celui-ci les a interrogés sur la condition des chrétiens en Orient (3). Ils n'auront pas trompé davantage lord John Russell sur l'état de la Syrie et

(1) Lettre du 29 septembre 1860, n° 150, p. 154 du recueil anglais.

(2) Lettre du 1er octobre, n° 150, p. 165, *ibid.*

(3) Voyez, sur l'enquête faite par sir Henri Bulwer, la *Revue* du 15 février et du 1er avril 1861.

Digitized by Google

sur la possibilité de croire que la Turquie soit capable d'y maintenir l'ordre et la paix.

IV.

Et d'abord le veut-elle? Il ne faut pas oublier que la Turquie a une politique en Syrie et dans le Liban. Je ne veux pas caractériser cette politique, comme le faisait M. Guizot en 1845 à la chambre des pairs. « Le cabinet anglais, disait-il, ne serait pas capable d'abaisser sa politique au niveau de cette vieille politique turque dont je parlais tout à l'heure, qui travaille à détruire les Druses par les Maronites, et les Maronites par les Druses. Non, le gouvernement anglais ne veut pas cela : il veut sincèrement, comme nous, que l'ordre et la justice soient rétablis dans le Liban; mais il est vrai que nous n'avons pas été et que nous ne sommes pas encore complétement du même avis sur les faits, les causes et les remèdes (1). » Il est triste de voir combien peu l'état des choses a changé depuis 1845, et comment nous continuons à différer d'avis avec le gouvernement anglais sur « les faits, les causes et les remèdes. »

Mais, encore un coup, je ne veux point caractériser la politique turque avec des documens français; je ne veux prendre sur ce point, comme sur les autres, que des témoignages anglais. M. Brant, dans un rapport général adressé le 30 août 1860 à M. Bulwer, nous rapporte d'Achmet-Pacha, le gouverneur de Damas pendant les massacres, un mot qui révèle et qui résume toute la politique turque en Syrie : « Il y a deux grands fléaux en Syrie, les chrétiens et les Druses, et quand un parti massacre l'autre, c'est tout profit pour la Porte (2). » Avec cette maxime, il est impossible que la Porte se soucie beaucoup de maintenir l'ordre et la paix, quand même elle serait assez forte pour le faire. Dans le plan de gouvernement du Liban que lord Dufferin soumet à sir H. Bulwer, il semble avoir voulu commenter et expliquer le mot d'Achmet-Pacha : « Il n'y a pas le plus petit doute, dit lord Dufferin le 3 novembre 1860, que les derniers massacres et toutes les guerres, troubles et querelles qui ont agité le Liban depuis les quinze dernières années ne doivent être attribués au mécontentement qu'a causé au gouvernement turc l'autonomie partielle accordée à la montagne. Sa politique a été de prouver que le système adopté par les grandes puissances en 1845 était impraticable. A ce point de vue, les Turcs excitaient, quand l'oc-

(1) Séance du 15 juillet 1845.
(2) Recueil anglais, p. 132, n° 138.

Digitized by Google

casion s'y prêtait, l'animosité chronique qui existe entre les Druses et les Maronites. A mesure que les influences étrangères vinrent encourager l'arrogance et le fanatisme des chrétiens, leur indépendance devint plus insupportable aux Turcs, et ils en arrivèrent à la résolution d'infliger aux chrétiens, en prenant les Druses pour instrumens, une répression supérieure à toutes celles qu'ils avaient subies jusque-là. Ce qui s'est passé à Hasbeya, à Rasheya, à Deïr-el-Kamar, fut l'exagération de ce plan. Khourshid-Pacha et ses complices étaient incapables d'exécuter une politique aussi subtile. *Le jeu a été forcé, et a fait scandale.* Disons-le bien, tant que l'Europe admettra que la Turquie doit gouverner la Syrie, exclure les Turcs du gouvernement de la montagne, c'est rendre la tranquillité impossible. Il faut faire que l'intérêt du gouvernement soit de procurer la paix dans le Liban, au lieu d'y exciter la guerre. C'est le seul moyen de garantir la bonne intelligence entre les tribus hostiles (1). »

Je ne cache pas que ce passage du mémoire de lord Dufferin m'a beaucoup étonné. Il est impossible, d'une part, de caractériser plus durement la politique turque, de l'accuser de plus de machiavélisme et de cruauté, de mettre plus hautement à sa charge les massacres et les guerres du Liban, de confirmer avec plus de force le jugement que M. Guizot en portait en 1845, et d'autre part il est impossible de conclure plus vivement pour cette politique et pour ses résultats. Les Turcs ont fait tout le mal dans le Liban; le remède est de les faire maîtres absolus du Liban. Ils ont permis et commis les plus horribles attentats pour arriver à la souveraineté absolue : eh bien! consacrons cette souveraineté absolue, et comme nous ne pouvons pas supprimer chez les Turcs le penchant qu'ils ont à tuer les chrétiens, qui ne sont pas tout à fait leurs esclaves, faisons des chrétiens d'Orient les esclaves des Turcs. Il y a des gens qui prétendent que la meilleure manière de se délivrer des tentations dans ce monde, c'est de les satisfaire. Lord Dufferin applique cette maxime à la politique turque : les Turcs seront tentés de faire le mal dans le Liban tant qu'ils n'y auront qu'un pouvoir restreint; donnez-leur un pouvoir absolu. Le congrès de Paris ne s'était point avisé de ces doctrines aisées, quand il stipulait pour les chrétiens d'Orient des droits particuliers, quand il confirmait l'autonomie des principautés danubiennes. Ajoutez qu'en satisfaisant la tentation des Turcs, l'Europe n'y gagnera rien pour les chrétiens. Est-ce que les Turcs n'étaient pas maîtres absolus à Damas? Est-ce qu'à Damas les chrétiens avaient une autonomie partielle comme celle des Maro-

(1) Recueil anglais, p. 211, n° 182.

Digitized by Google

nites, et qu'il s'agît de détruire? Non. Les chrétiens de Damas n'étaient que de purs raïas, comme on voudrait que le fussent les Maronites : cela les a-t-il sauvés? Non. Lorsque, selon la vieille fable, le loup veut devenir le chef du troupeau, ce n'est pas pour l'épargner et le défendre, c'est pour le croquer plus à son aise.

Comment, avec les sentimens de justice et de générosité qu'il montre partout dans sa correspondance avec sir H. Bulwer et avec lord John Russell, lord Dufferin se laisse-t-il aller à une turcomanie si étrange, et d'autant plus étrange qu'il ne se fait pas d'illusions sur la politique turque, et qu'il ne se gêne pas pour la caractériser rudement? Les Anglais, quand ils soutiennent la Turquie, ne le font point par turcomanie; c'est plutôt anglomanie de leur part, si on pouvait jamais appeler de ce nom dans un Anglais l'excès du patriotisme anglais. L'Angleterre, en défendant les Turcs, a deux idées, l'une mauvaise, mais ardente; l'autre bonne, mais peu praticable : la première, c'est de combattre en Orient les progrès de la prépondérance chrétienne, c'est-à-dire française, en maintenant la prépondérance musulmane; la seconde, c'est de gouverner elle-même la Turquie pour la sauver.

Cette seconde idée est ce que j'appelle le système de lord Stratford Redcliffe, système excellent, fondé sur une pensée très juste, à savoir que l'empire ottoman ne peut être maintenu que s'il est conduit par des Européens, et fondé aussi sur cette pensée fort agréable à l'Angleterre, que de tous les Européens les Anglais sont les plus propres à conduire et à conserver la Turquie. La difficulté de ce système est qu'il n'est praticable qu'à l'aide d'hommes de beaucoup de talent et de beaucoup d'hommes de talent, cela à tous les degrés, à l'ambassade de Constantinople, dans tous les consulats et même dans les missions d'exploration. Ce qui dans le système de lord Stratford oblige l'Angleterre à avoir en Turquie un personnel si distingué et si nombreux, c'est qu'il y faut partout suppléer à l'incapacité et à la mauvaise volonté de l'administration turque. J'ai vu des maisons où les maîtres, voulant garder d'anciens domestiques, mauvais, mais habituels, avaient pris le parti de les faire partout aider et suppléer par de nouveaux domestiques, plus actifs et plus intelligens; mais les anciens trouvaient encore le secret d'entraver le service qui se faisait à leur place. Voilà l'histoire de l'Angleterre avec la Turquie.

Quant à la première idée, c'est-à-dire au maintien absolu de la prépondérance musulmane, ou plutôt à la destruction de la prépondérance chrétienne et de l'influence française en Syrie, les témoignages abondent dans le *blue book;* personne ne cache sa pensée à ce sujet. Avant tout, il faut maintenir la suprématie ottomane.

Digitized by Google

Tout est subordonné à ce grand intérêt. « Considérez, dit sir Henri Bulwer au consul-général d'Angleterre à Beyrouth le 6 août 1860, que l'objet immédiat du gouvernement de sa majesté et des autres puissances agissant de concert avec lui est de rétablir l'ordre et de maintenir l'autorité du sultan. » Sir H. Bulwer prie aussi le consul-général de lui communiquer ses réflexions sur les réformes administratives et financières qu'il y a lieu de faire dans la province, comme s'il y avait en ce moment une autre réforme à faire, et plus urgente, que d'empêcher les musulmans de tuer les chrétiens (1). Enfin, dans la dépêche que lord John Russell adresse à lord Cowley le 7 novembre 1860, pour s'opposer à la prolongation de l'occupation européenne en Syrie, l'idée d'assurer la suprématie ottomane est l'idée dominante. « Augmenter les forces européennes et les maintenir en Syrie dans la vue de prévenir de nouveaux attentats, ce serait changer tout à fait le but du concert qui s'est établi entre le sultan et les cinq puissances. Dans quelles limites de nombre ou de temps renfermer une pareille occupation? On aboutirait bien vite à transférer le gouvernement local de la Syrie aux cinq puissances européennes, et ainsi, au lieu de donner un utile exemple capable d'intimider le fanatisme musulman, l'occupation européenne de la Syrie deviendrait un précédent pour d'autres occupations, en Bulgarie, en Bosnie, dans d'autres provinces; on s'acheminerait au partage de l'empire ottoman. — Le gouvernement de sa majesté, n'ayant qu'à choisir entre les maux, préfère voir rendre le gouvernement de la Syrie aux autorités qui seront nommées par la Porte ou reconnues par elle, selon le plan que la commission mixte regardera comme le plus favorable au maintien de l'ordre en Syrie. La responsabilité sera laissée à la Porte... Il est vrai que de cette manière il n'y aura pas de garantie contre le renouvellement des luttes entre les Druses et les chrétiens; mais aussi longtemps qu'il y aura deux races dans le pays, on ne peut pas songer à avoir une sécurité permanente (2). »

Cette note est claire : l'Angleterre se résigne à tout, même au renouvellement des troubles, plutôt qu'à l'occupation européenne, c'est-à-dire française. Sa politique l'emporte sur l'humanité. Il faut avant tout empêcher que le gouvernement turc perde sa suprématie en Syrie; c'est là le point principal, le reste est secondaire. Le *Morning Post* reprochait dernièrement à la France d'avoir eu une politique trop chrétienne en Syrie; nous pouvons à notre tour reprocher à l'Angleterre d'avoir eu en Syrie une politique trop ma-

(1) Recueil anglais, p. 63, n° 83.
(2) *Ibid.*, p. 186, n° 172.

Digitized by Google

hométane. Comme l'intérêt anglais était de soutenir en Syrie l'islamisme, partout l'Angleterre a habitué les musulmans à compter sur elle, à s'appuyer sur elle, à la croire leur alliée, j'allais presque dire leur complice. De même qu'à Damas, selon le témoignage de M. Robson, la populace musulmane croyait que les autorités turques voulaient l'extermination de la population chrétienne, de même dans le Liban les Druses se croyaient les associés et les coopérateurs de l'Angleterre. Un missionnaire anglais plein de courage et de charité, M. Cyrille Graham, était allé à Rasheya et à Hasbeya distribuer des secours aux chrétiens qui avaient survécu aux épouvantables massacres que les Druses avaient accomplis dans ces deux villes, sous les yeux d'une garnison turque. Il loge à Rasheya chez un des chefs druses; mais les Druses, voyant M. Graham secourir les chrétiens, s'irritent, et un autre de leurs chefs, Mohammed-en-Nazar, « dont le nom, dit M. Graham, n'est prononcé qu'avec horreur par tous les chrétiens, qui l'accusent d'avoir été le premier instigateur et le premier acteur des massacres, vint me trouver pour se plaindre, et il me parut dans la conversation qu'il était persuadé, comme la plupart des Druses, *que le gouvernement anglais devait être extrêmement satisfait de ce qu'ils avaient fait, car ils croient que toute diminution du nombre des chrétiens doit nous être agréable comme affaiblissant l'influence française dans le pays*. Je le détrompai bien vite, et je lui dis hautement que le monde civilisé était épouvanté de leurs attentats, qu'il n'y avait pas de peuple qui eût plus d'horreur que le peuple anglais pour leur conduite atroce (1). »

En parlant ainsi, M. Cyrille Graham parlait assurément au nom de cette Angleterre humaine et chrétienne que nous honorons et que nous admirons de toutes nos forces; mais parlait-il, pouvait-il parler au nom de l'Angleterre politique? Celle-là, au lieu « de briser l'orgueil et le fanatisme musulmans, » ce qui est le conseil que donne M. Brant pour prévenir le retour des massacres (2), celle-là les a soutenus et encouragés depuis plusieurs années. Assurément elle ne croyait pas que ses encouragemens amèneraient d'aussi affreuses catastrophes. Mais quoi! il est arrivé à la politique anglaise ce qui, selon lord Dufferin, est arrivé à la politique turque. Celle-ci, voyant les chrétiens grandir et prévaloir, a voulu les contenir et les réprimer à l'aide des Druses. *Le jeu a été forcé.*

Je conçois fort bien toutes les rivalités nationales; mais il faut prendre garde aux instrumens que l'on prend. Quand sir H. Bulwer prescrit aux agens anglais de soutenir la prépondérance musulmane,

(1) Recueil anglais, p. 86, n° 102.
(2) *Ibid.*, p. 133, n° 138.

Digitized by Google

il est fort à son aise : il parle à des hommes éclairés et humains; mais quand ces instructions sont traduites dans les langues et dans les passions du pays, Dieu sait comment elles sont entendues, Dieu sait quel effet elles produisent! Nous pouvons en Europe nous laisser aller sans trop d'inconvénient à nos jalousies nationales, nous pouvons de prince à prince et de peuple à peuple nous faire des noirceurs qui ne dépassent pas la limite des méchancetés civilisées; mais prenons garde de transporter nos noirceurs diplomatiques d'Europe en Asie. Elles s'aigrissent et s'enveniment sous ce nouveau ciel. Combattez l'influence française, dit sir H. Bulwer aux consuls anglais; quoi de plus simple et de plus permis? A Rasheya, Mohammed-en-Nazar croit que la meilleure manière « de diminuer l'influence française est de diminuer le nombre des chrétiens : » aussi il en tue et en massacre le plus qu'il peut; puis il irait volontiers,

Leurs têtes à la main, demandant son salaire,

et il s'étonne que « le gouvernement anglais ne soit pas extrêmement content de ce qu'il a fait. » Mohammed-en-Nazar se plaint aujourd'hui, j'en suis sûr, de la déloyauté de l'Angleterre.

V.

Il ne me reste plus, pour en finir avec la première partie de l'analyse que je fais du recueil des documens anglais, qu'à dire un mot de la prétention qu'a la Porte-Ottomane, dans sa note du 27 juillet 1860, de considérer l'expédition de Syrie comme « une sorte d'atteinte aux droits de souveraineté du sultan. »

La Porte-Ottomane a toujours l'air de croire que lorsqu'elle est entrée dans le droit public européen par le traité de Paris de 1856, elle y est entrée sans conditions, avec sa vieille souveraineté, telle que l'avaient faite les conquêtes de la barbarie sur la civilisation, de l'Asie sur l'Europe. C'est une grave erreur. Entre 1453 et 1861, entre Mahomet II et le sultan actuel Abdul-Medjid, il y a une grande différence. Mahomet II est un conquérant barbare; Abdul-Medjid est depuis 1856 un souverain européen. Cependant il ne faut pas s'imaginer que l'Europe ait accordé un pareil titre et une pareille garantie au sultan sans lui imposer en même temps des obligations. On ne peut pas en douter un instant dès qu'on lit les protocoles du congrès de Paris en 1856. Ainsi, lorsque dans la séance du 28 février 1856 M. le comte Walewski déclare qu'il y a lieu « de constater l'entrée de la Turquie dans le droit public européen, les plénipo-

Digitized by Google

tentiaires reconnaissent qu'il importe de constater ce fait nouveau par une stipulation particulière insérée au traité général (1). » Or la stipulation particulière, qui est la condition et la reconnaissance du fait nouveau, c'est, ne l'oublions pas, la quatrième des propositions adoptées à Vienne comme bases et comme préliminaires essentiels de la paix. Cette quatrième proposition est ainsi conçue : « Les immunités des sujets raïas de la Porte seront consacrées, sans atteinte à l'indépendance et à la dignité de la couronne du sultan. Des délibérations ayant lieu entre l'Autriche, la France, la Grande-Bretagne et la Sublime-Porte, afin d'assurer aux sujets chrétiens du sultan leurs droits religieux et politiques, la Russie sera invitée, à la paix, à s'y associer (2). » Cette proposition de Vienne est devenue l'article 9 du traité de Paris, c'est-à-dire de l'article qui, d'une part, donne acte au sultan « *de la communication qu'il a faite aux puissances européennes* du firman » qui consacre et établit les droits religieux et politiques des sujets chrétiens de la Turquie, et qui, d'autre part, « *constate la haute valeur de cette communication.* » Et remarquons bien que ce n'est pas du hatt-humayoun que les puissances contractantes constatent la haute valeur; *c'est de la communication*; parce que c'est par cette communication internationale que les droits religieux et politiques des sujets chrétiens de la Turquie sont garantis dans le traité de Paris.

Cette garantie européenne des droits religieux et politiques des sujets chrétiens de la Turquie est la condition *sine quâ non* de l'entrée de la Porte-Ottomane dans le droit public européen. Si la Porte-Ottomane avait encore le droit de laisser égorger ou opprimer ses sujets chrétiens, comme autrefois, sans que l'Europe eût rien à dire, la Porte-Ottomane ne serait point une puissance européenne; elle serait encore une puissance asiatique; elle serait en 1453, au lieu d'être en 1856. L'exécution loyale et ferme du hatt-humayoun est une question internationale : l'Europe a le droit de réclamer cette exécution loyale et sincère, car sans cela où serait *la haute valeur de la communication* qui lui a été faite? Le hatt-humayoun communiqué ne doit-il valoir que ce qu'il vaudrait s'il n'avait pas été communiqué?

L'Europe au surplus, dans la convention même qui a autorisé l'expédition de Syrie, l'Europe a montré de quelle manière elle entendait la communication du hatt-humayoun de 1856. Elle a reconnu dans le protocole des conférences de 1860 (séance du 3 août 1860) que les événemens de Syrie étaient une des questions qui touchaient

(1) Congrès de Paris, protocole de la première séance.
(2) *Ibid.*

Digitized by Google

à l'exécution loyale et sincère du hatt-humayoun, c'est-à-dire au droit le plus essentiel des chrétiens, à celui de n'être pas tués parce qu'ils sont chrétiens. C'est dans cet esprit que les plénipotentiaires, dans cette séance du 3 août 1860, « ne peuvent s'empêcher, en rappelant ici les actes émanés du sultan, dont l'article 9 du traité du 30 mai 1856 a constaté la haute valeur, d'exprimer le prix que leurs cours respectives attachent à ce que, conformément aux promesses solennelles de la Sublime-Porte, il soit pris des mesures administratives sérieuses pour l'amélioration du sort des populations chrétiennes de tout rite de l'empire ottoman (1). »

En quoi donc l'intervention de l'Europe en Syrie peut-elle être considérée « comme une sorte d'atteinte aux droits de souveraineté du sultan, » ainsi que le dit la note turque du 27 juillet 1860? L'Europe a agi dans les limites et selon l'esprit du traité de 1856; elle a pratiqué l'article 9 de ce traité comme on doit le pratiquer. C'est dans cette vue qu'elle a autorisé l'expédition française; c'est dans la même vue qu'elle pourrait autoriser une seconde expédition, si les droits religieux et politiques des chrétiens étaient de nouveau outrageusement violés et détruits, en dépit de l'article 9 du traité de 1856. Nous reconnaissons que ces interventions européennes ne peuvent pas se faire sans le consentement de la Porte-Ottomane. Il s'agit seulement de l'obtenir. Il est vrai que c'est à Londres qu'il faut le demander.

Pourrait-on s'en passer? Non, selon moi, dans les cas qui résultent de l'article 9 du traité de 1856, car là l'Europe, je le crois, doit agir collectivement; oui, dans les cas qui résultent de l'article 8 du même traité, c'est-à-dire « s'il survenait entre la Sublime-Porte et l'une ou plusieurs des autres puissances un dissentiment qui menaçât le maintien de leurs relations. » Dans ce cas, « la Sublime-Porte et chacune de ces puissances, avant de recourir à l'emploi de la force, mettront les autres parties contractantes en mesure de prévenir cette extrémité par leur action médiatrice. » Ainsi les griefs particuliers des puissances européennes contre la Turquie sont ré-

(1) Protocole de la conférence de Paris, 3 août 1860. — L'explication que nous donnons du protocole du 3 août 1860 est confirmée par les paroles de M. Thouvenel, qui l'a proposé aux représentans des puissances signataires du traité de 1856 : « J'ai proposé à l'ambassadeur d'Angleterre de signer avec tous les représentans un protocole qui, déterminant le véritable caractère, témoignerait de leur vœu de voir la Porte se conformer aux promesses dont le congrès de Paris avait déjà constaté la haute valeur. Cette déclaration, qui se rattacherait en réalité aux arrangemens pris en 1856, deviendrait en quelque sorte une garantie pour la Turquie et serait en même temps un gage de la sollicitude de tous les gouvernemens indistinctement pour le maintien de la paix comme pour la situation des sujets chrétiens du sultan. » — *Documens diplomatiques français*, p. 213. Lettre du ministre des affaires étrangères à M. le comte de Persigny, 1er août 1860.

Digitized by Google

servés; seulement, avant l'emploi de la force pour obtenir la réparation des griefs, il doit y avoir un préliminaire de conciliation.

La question que je viens de soulever par ces derniers mots ne pourrait avoir d'importance que si la Porte-Ottomane refusait à la France et à la Russie la réparation des griefs qu'ont ces deux puissances à propos des massacres de Damas. On n'a point oublié en effet que le consulat français à Damas a été pillé et que des missionnaires français ont été massacrés sous notre drapeau, qui a été insulté. Le vice-consulat russe à Damas a été aussi détruit, et le drogman a été tué. Nous voyons que ces griefs particuliers ont été réservés par les commissaires français et russes dans la première séance de la commission internationale à Beyrouth (1). Tant que la France a été chargée par l'Europe d'exercer une action commune en Syrie, elle a dû mettre de côté ses réclamations particulières; mais aujourd'hui que l'action commune a cessé, aujourd'hui que la Turquie a voulu être indépendante de tout appui français, il est juste qu'en reprenant toute la liberté de sa souveraineté, elle en reprenne aussi les obligations. Il est juste que la France et la Russie poursuivent la réparation de leurs griefs particuliers, que notre drapeau n'ait point été insulté et nos missionnaires massacrés impunément. Nous avons d'abord été sincèrement et gratuitement secourables. La Turquie ne veut plus que nous le soyons. Eh bien! maintenant soyons justes, même envers nous. Dans le cas impossible à prévoir où la Turquie refuserait d'accorder à la France et à la Russie la réparation qu'elles ont droit de demander, ce serait le cas prévu par l'article 8 du traité de 1856 et de l'emploi de la force après essai de conciliation.

Nous avons vu tout ce qui, dans les papiers anglais, a rapport à l'expédition française en Syrie. J'examinerai dans un second article ce qui a rapport à la commission internationale, à ses délibérations à Beyrouth, à Constantinople, et enfin au régime futur du Liban.

SAINT-MARC GIRARDIN.

(1) Recueil des papiers anglais, p. 170, n° 163.

Digitized by Google

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 juin 1861.

Tout a été dit sur la mort de M. de Cavour. A en juger par l'émotion que ce funeste événement a produite en France, on se fait aisément l'idée de l'angoisse poignante qu'il a causée aux Italiens. La fin du grand homme d'état de l'indépendance italienne a excité en effet parmi nous une sincère et profonde douleur. Devant la subite extinction de ce génie, nous avons vu les dissentimens politiques s'effacer : ceux même qui combattaient la politique de M. de Cavour n'ont pas dissimulé la tristesse et pour ainsi dire l'attendrissement qu'ils éprouvaient en voyant disparaître tout à coup un homme qui occupait une si grande place dans le monde. Il est beau d'avoir mêlé sa vie aux destinées d'un peuple à ce point que les accidens naturels et inévitables de notre existence deviennent des émotions publiques. Pour celui qui est l'objet d'un tel mouvement, c'est ce qu'on nomme la gloire; mais la sympathie instinctive qui associe les masses à ces grands deuils, cet hommage spontané de regrets que les cœurs rendent aux morts illustres qui ont bien mérité de leurs semblables est un fait qui honore l'humanité et qu'il est consolant d'observer, car c'est en ces momens solennels et fugitifs que l'on reconnaît la vérité de la belle parole de Bossuet : « Quand Dieu créa le cœur de l'homme, il y mit premièrement la bonté. »

Tout se réunissait pour rendre M. de Cavour populaire dans la France libérale : la grande cause qu'il servait et le mouvement d'idées dont il procédait, les facultés éminentes de son esprit et le tour de son caractère. Par les idées, M. de Cavour appartenait à une génération libérale qui a eu l'honneur de compter des représentans même hors de France, qui a rayonné à peu près partout dans le monde, et qui a eu la bonne fortune de se rattacher à la date éclatante de la jeunesse de ce siècle, 1830. Parmi les hommes qui ont puisé leurs inspirations politiques au foyer de 1830, M. de Cavour a été le plus intelligent, le plus heureux, et demeurera le plus grand. Il a eu l'amour des institutions libres; mais il n'en a pas eu seulement l'amour pla-

tonique. Esprit essentiellement progressif, il ne s'est point immobilisé dans la superstition des stériles routines ou dans la creuse déclamation des formules abstraites. Avant d'avoir lui-même la main dans l'action, il s'était informé avec une curiosité pénétrante et sagace des voies dans lesquelles marche aujourd'hui le monde. Il avait compris et accepté d'avance tous les développemens et toutes les exigences de la liberté. Il avait étudié les conditions de la vie économique et morale des sociétés modernes. Dans l'action, l'un des principaux mérites de M. de Cavour est d'avoir montré un fait nouveau, sur le continent du moins : c'est qu'il est possible d'accomplir les plus grandes choses avec les procédés de la liberté. On a rapproché son nom de celui de quelques-uns de ces fameux ministres qui dominent l'histoire moderne de l'Europe pour l'avoir conformée à leurs desseins. On a eu raison par certains côtés, si l'on ne regarde qu'aux résultats extérieurs de son œuvre. M. de Cavour vient en effet de faire revivre sous nos yeux ces grandes figures d'autrefois qui passent pour avoir créé des peuples et remanié ou fondé des empires. M. de Cavour en peu d'années a rendu l'Italie indépendante et fait de la péninsule un grand royaume. Comme on eût dit dans l'ancien régime, il a prodigieusement agrandi la maison de Savoie, et il a transformé un souverain de troisième ordre en chef d'un grand royaume. Mais dans les procédés quelle différence et quelle nouveauté! M. de Cavour est parti d'une idée patriotique; sa cause était celle de l'affranchissement national. Il a senti, en homme pratique, qu'il fallait mettre au service de cette cause une force organisée, et cette force régulière et organisée, il l'a trouvée dans le Piémont, il l'a prise dans la solidarité historique qui lie la vieille maison de Savoie à la fortune de l'Italie. Ministre du roi de Sardaigne, il n'a point cherché un abri dans les mystères du despotisme; il n'a pas demandé sa force au pouvoir arbitraire d'une dictature, il n'a pas croisé la baïonnette contre le parlement de son pays. Sa glorieuse innovation, celle pour laquelle non-seulement les Italiens, mais tout ce qu'il y a de libéral en Europe, ne témoigneront jamais à sa mémoire assez d'admiration et de reconnaissance, est de n'avoir voulu emprunter qu'à la liberté la force d'expansion et la force de cohésion qui lui étaient nécessaires. Assis sur le *statut*, retranché dans le parlement, il a répandu dans le Piémont les libertés à pleines mains. Certes d'autres avaient eu la conception de l'indépendance ou, si l'on veut, de l'unité de l'Italie; mais avec quelle dextérité, avec quel bonheur il a pris soin d'enlever à des partis d'opposition ou à l'esprit de secte et de s'approprier, de façon à les rendre applicables et à leur assurer le concours d'une force organisée et régulière, toutes les idées vraiment nationales et tous les mots d'ordre justement populaires que les sectes et les oppositions eussent compromis, si on leur en eût laissé le dangereux monopole! Dans l'action, personne à notre époque n'a eu au même degré l'instinct de l'opportunité, personne n'a réuni tant de souplesse à des résolutions aussi fermes. Cet art qu'il avait mis à l'intérieur à fondre dans sa politique tous les élémens nationaux et populaires, il l'a déployé au dehors,

Digitized by Google

avec le succès inoui dont l'Europe est encore étonnée, à saisir les occasions favorables à l'exécution de ses desseins et à pousser jusqu'au bout les bonnes chances que lui offrait la fortune. C'est par là qu'il a été, on peut le dire, pendant trois années l'homme d'état dirigeant de l'Europe. Il avait d'ailleurs toutes les parties aimables d'un esprit disposé à tout comprendre et d'un caractère tranquille et résolu. Les préoccupations personnelles n'offusquaient jamais sa spirituelle bonhomie : nulle pédanterie, nulle suffisance, aucune de ces irritabilités nerveuses qui font si souvent paraître le pouvoir, dans la personne de ceux qui le possèdent, sous des formes bien odieuses ou bien ridicules, et dans tous les cas fort mesquines. On ne saurait être plus tolérant et plus naturellement indulgent. Il entrait dans les raisons et dans les nécessités de position de ses adversaires; il ne gardait pas le souvenir de ces critiques auxquelles les hommes publics sont exposés, et qui, dans le choc des libres polémiques, prennent un accent de vivacité souvent regrettable. Pour tout dire par un mot dont on excusera la familiarité, il avait une qualité sans laquelle il n'y a pas de vraie grandeur, il était bon enfant.

La mort de M. de Cavour est une perte douloureuse pour la cause libérale européenne. Qu'est-elle donc pour l'Italie! On ne consolera pas cette nation renaissante par ces déclamations banales et ces adulations démocratiques : il n'y a pas d'hommes nécessaires; le grand homme d'état est mort, mais il reste un peuple. Pourquoi d'ailleurs se hâterait-on de distraire une nation de sa douleur au moment où disparaît celui dans lequel ses intérêts s'étaient incarnés? Sans doute la courte carrière d'un homme compte pour peu de chose dans l'existence d'un peuple; mais les hommes, grâce à Dieu, ne sont point des abstractions, ils pensent et ils sentent, et le sentiment est après tout le lien le plus fort des associations humaines. En pleurant un homme qui l'a servi, un peuple fait plus encore que de remplir un devoir et de donner un spectacle moral et salutaire : il se rend encore service à lui-même. Plus il mesure et reconnaît le vide laissé dans son sein par la grande âme qui s'est évanouie, et plus il s'encourage lui-même aux efforts qui lui sont imposés pour réparer une telle perte. Il y aurait de l'ingratitude et de la puérilité à se dissimuler l'affaiblissement que la mort de Cavour cause à l'Italie. Est-il possible de remplacer promptement ce qui avait été le fruit non-seulement des qualités personnelles les plus remarquables, mais des travaux et des succès d'une carrière de plusieurs années? L'Italie en ce moment posséderait un second Cavour, qu'il faudrait bien du temps encore au successeur pour remplir l'héritage vacant. On n'acquiert pas en un jour ce mélange d'ascendant et de liant par lequel M. de Cavour réunissait autour de la même politique l'élite de la société et les masses italiennes. De quelque talent que l'on soit doué, il faut du temps pour se faire connaître et pour prendre en Europe l'immense autorité qu'y possédait M. de Cavour. Il faut que les Italiens s'avouent le mal dans toute son étendue. La mort de M. de Cavour est pour eux un double affaiblissement : elle les affaiblit au dedans

Digitized by Google

et vis-à-vis de l'étranger. En se rendant compte du mal, les Italiens comprendront mieux ce qu'ils ont à faire pour en conjurer les conséquences, et découvriront les compensations qu'il leur est permis d'espérer.

Le premier devoir que la mort de M. de Cavour impose aux Italiens, c'est l'union et la prudence. On doit reconnaître qu'ils se sont spontanément appliqués à le remplir. Les Italiens ont depuis trois ans étonné le monde par leur sagesse, et déjà ils se préparent à lui donner de nouvelles surprises du même genre. Dès que M. de Cavour a cessé de vivre, la voix publique, avec un ensemble qui révèle chez les Italiens un remarquable instinct politique, a appelé au pouvoir le baron Ricasoli. Tout le monde a senti que le premier besoin de l'Italie était que le gouvernement fût dans une main ferme. Au rusé, tenace, hardi et brave Piémontais, l'on a voulu donner pour successeur un Florentin que l'imagination se représente comme descendu tout vivant de l'âpre république du moyen-âge. On suppose M. Ricasoli moins souple que n'était M. de Cavour; on lui attribue une certaine raideur, une obstination qui se prête mal aux compromis : l'on exagère sans doute les inconvéniens du caractère de M. Ricasoli; mais, symptôme digne de remarque des dispositions présentes des Italiens, c'est justement parce qu'il possède les qualités des défauts qu'on lui attribue que l'acclamation publique a décerné le pouvoir à M. Ricasoli.

L'unité de l'Italie n'a pas de plus énergique partisan que l'ancien dictateur toscan; on se souvient que c'est à lui, à sa résolution inflexible, qu'est due la première annexion, l'annexion de la Toscane, celle qui a déterminé le succès et la force du mouvement unitaire. L'on sait aussi que plus qu'aucun autre homme d'état italien il se montrerait décidé au besoin à réprimer tout mouvement intempestif et téméraire qui pourrait mettre en péril les résultats acquis et compromettre l'achèvement de l'œuvre entreprise par l'Italie. En appelant M. Ricasoli au ministère, les Italiens prennent en quelque sorte des précautions contre eux-mêmes, et cherchent à se donner une garantie contre les témérités des mauvaises têtes. Nous le répétons, on grossit trop ce qu'il peut y avoir de raideur dans le caractère de M. Ricasoli; mais les Italiens aimeraient mieux en ce moment un pouvoir qui maintiendrait l'ordre par un excès de vigueur qu'un ministère qui le mettrait en péril par un excès de mollesse et par un esprit de conciliation dégénérant en faiblesse. On dirait que les Italiens ne s'en remettent plus aux ministres du soin de les concilier et font de la concorde leur affaire personnelle. Par une étrange coïncidence, où le hasard est sans doute pour beaucoup, Naples et la Sicile envoient à Turin, depuis la mort de M. de Cavour, les meilleures nouvelles qu'on en eût encore reçues depuis l'annexion. A Naples, M. Ponza di San-Martino, qui passe pour être l'administrateur le plus capable qu'il y ait en Italie, réussit à merveille. Les Napolitains sont satisfaits de voir à la tête du gouvernement M. Ricasoli, qui à leurs yeux, au mérite de n'être pas Piémontais, joint celui d'être un unitaire coulé en bronze. Les Siciliens sont si contens du gouvernement de M. della Rovere qu'on en est surpris à Tu-

Digitized by Google

rin. Pour céder à leurs vœux, l'on a été obligé d'ajourner l'entrée de M. della Rovere au ministère de la guerre; il faudra laisser deux mois encore en Sicile le ministre désigné, dont le jeune et habile général Cugia fera l'intérim. On peut donc espérer que les affaires intérieures de la péninsule ne se gâteront point, et qu'au contraire les Italiens, avec cette intelligence politique dont ils ont déjà donné tant de preuves, tiendront à honneur de montrer à l'Europe qu'ils sont capables d'achever l'œuvre qu'ils avaient commencée sous la conduite de M. de Cavour.

Au même degré que l'union, la prudence est en ce moment le devoir des Italiens. Quelque bonne opinion que les Italiens aient d'eux-mêmes, les esprits éclairés parmi eux ne sauraient méconnaître que l'Italie a besoin plus que jamais d'actives alliances, et que parmi ces amitiés étrangères la plus efficace et la plus décisive est envers eux celle de la France. Pour compléter son indépendance et constituer son unité, l'Italie a deux questions difficiles à résoudre, la question de Rome et la question de Venise. Ni dans le présent ni dans l'avenir, l'Italie ne saurait espérer de résoudre ces questions sans le concours ou du moins contre le gré de la France. Nous ne devons pas assurément demander à l'Italie d'oublier ces questions vitales pour elle. Nous ne saurions exiger qu'elle cessât de se préparer à l'achèvement de son indépendance et de son unité. La France désavouerait ce qu'elle a fait pour l'Italie, elle se démentirait elle-même, elle changerait son alliance en une ingérence oppressive, si elle affichait de telles prétentions; mais, en restant sur le terrain de l'alliance, nous pouvons représenter à l'Italie qu'elle doit, par réciprocité d'amitié, consulter dans son action sur Rome et sur Venise les difficultés et les nécessités de la politique française. Prier les Italiens de nous donner le temps de nous convaincre qu'ils peuvent suppléer aux facultés de gouvernement que nous reconnaissions à M. de Cavour, serait-ce abuser de leur patience? Leur dire que la France regarde le maintien de la paix comme un intérêt de premier ordre pour elle, et qu'elle espère que les Italiens ne la contrarieront point dans un intérêt si précieux par des entreprises téméraires, serait-ce dépasser la réciprocité qu'ils nous doivent dans l'alliance? Nous ne le pensons point, et nous croyons qu'ils seront de notre avis. En demandant aux Italiens de ne point attaquer l'Autriche dans la Vénétie, nous ne leur imposons aucun sacrifice, nous les couvrons plutôt dans leur amour-propre, car il est manifeste qu'ils ne sont point encore en mesure d'entreprendre la guerre contre une des premières puissances militaires de l'Europe. Quant à la question romaine, il est évident qu'elle ne peut être tranchée par la force tant que la France restera à Rome. Il est certain en outre que toute solution par la force serait mauvaise, lors même que la France évacuerait le patrimoine de l'église. La question romaine appartient surtout à l'ordre moral; c'est dans la sphère morale que M. de Cavour l'avait placée en établissant la liberté de l'église comme la compensation magnifique de l'abdication du pouvoir temporel. Dans ces termes mêmes, on peut la poursuivre plus efficacement que la gé-

Digitized by Google

néralité ne le pense, ou du moins la laisser mûrir. L'on voit que les intérêts mêmes de l'Italie invitent aujourd'hui les Italiens à la prudence dans les affaires de Rome et de Venise, et que si les avis de la France, nous ne disons pas les conditions imposées par elle, leur recommandent la sagesse, ils ne font que s'ajouter par surcroît aux conseils que leur donne déjà le juste sentiment de leur situation.

Nous avons parlé aussi délicatement qu'il nous a été possible de la réciprocité de bons sentimens que nous doit l'Italie; nous nous étendrons de meilleur cœur sur les obligations que la mort de M. de Cavour nous crée envers elle. M. de Cavour mort, nous ne pouvons plus différer de reconnaître le royaume d'Italie. Tant que le génie du grand homme d'état présidait au gouvernement de la péninsule, on pouvait couvrir les temporisations de notre politique sous des prétextes qui disparaissent aujourd'hui. On pouvait dire d'une part qu'une marque si décisive du concours moral de la France n'était point indispensable à l'Italie, on pouvait affecter de craindre d'un autre côté que M. de Cavour, ou pressé par la concurrence de ses rivaux ou cédant aux inspirations de sa hardiesse naturelle, ne tirât parti de ce témoignage que la France lui aurait donné pour pousser plus avant ses desseins et ses entreprises. Après le lamentable événement qui vient d'affaiblir l'Italie, ni l'une ni l'autre excuse n'est valable. Non-seulement l'Italie est affaiblie par la mort de M. de Cavour, mais le refus que la France ferait de la reconnaître la plongerait dans une crise financière qui aurait infailliblement les conséquences politiques les plus déplorables. On sait que l'Italie a besoin, pour rétablir l'équilibre de ses finances, d'émettre un emprunt de 500 millions, absorbé d'avance en quelque sorte par un déficit de 320 millions. Le marché français est devenu le plus grand marché financier de l'Europe. Les valeurs piémontaises y sont acclimatées déjà depuis longtemps, et la rente piémontaise, aujourd'hui devenue la rente italienne, y a toujours été accueillie avec faveur. Refuser de reconnaître le royaume d'Italie, ce serait fermer le marché français au futur emprunt italien, ce serait frapper d'un coup funeste le crédit de l'Italie, ce serait exposer la péninsule à tous les désordres révolutionnaires, à tous les coups de désespoir qu'entraîne pour un état et pour un peuple la ruine des finances. Dans quel moment la France abandonnerait-elle l'Italie à ces périls? Au moment où l'Italie est frappée d'un grand malheur, dans une occasion où les plus simples considérations de la justice et de la politique commandent à un allié de venir au secours d'un allié. Nous n'avons jamais, quant à nous, oublié les responsabilités que la France a contractées envers l'Italie. Nous les invoquions dès le lendemain de la paix de Villafranca pour qu'on laissât les duchés et la Romagne maîtres de se refuser à d'impossibles restaurations et de régler eux-mêmes leur propre sort. Nous les invoquons encore. Dans les événemens qui ont changé depuis trois ans la condition de l'Italie, il y a eu deux grandes responsabilités engagées devant les contemporains et devant l'histoire, celle de M. de Cavour et celle du gouvernement français. Nous voulons bien que l'on mît au premier

rang la responsabilité de M. de Cavour tant qu'il vivait, puisqu'aussi bien l'Italie nouvelle avait été sa conception personnelle, et puisqu'il avait eu l'art et le bonheur de mettre au service de son idée l'irrésistible force matérielle de la France; mais le grand responsable italien n'est plus, et c'est notre responsabilité à nous qui devient désormais la première. De l'issue de la révolution italienne dépend le jugement qu'aura mérité notre politique de 1859. Nous nous frapperions nous-mêmes du plus choquant des démentis, nous deviendrions la risée et le scandale du monde, nous paraîtrions n'avoir fait que recommencer en plein XIXe siècle les guerres décousues et contradictoires du règne de Louis XV, si maintenant nous laissions aller l'Italie à la dérive, et si nous refusions de reconnaître, — quoi? — notre propre ouvrage. Nous l'espérons fermement, cette faute ne sera pas commise. Nous reconnaîtrons le royaume d'Italie, nous le reconnaîtrons bientôt; nous le reconnaîtrons en joignant à cet acte d'amitié d'utiles c nseils, nous le voulons bien, qui provoqueront des réponses rassurantes, mais non en le subordonnant à des conditions qui seraient cruelles pour l'honneur italien, et qui d'ailleurs seraient souverainement impolitiques, puisque, si elles étaient absolues, elles créeraient des engagemens contraires à la nature des choses et impossibles à tenir.

Devant la mort de M. de Cavour, tout s'est éteint dans les faits politiques de cette quinzaine. Des sujets intéressans ont été traités devant nos assemblées; mais le public n'a prêté qu'une attention distraite à ces discussions. Il a été surtout étonné que ni dans le sénat, ni au corps législatif, il n'ait été prononcé une parole de regret et d'admiration pour l'illustre mort, un mot de sympathie pour l'Italie si cruellement frappée. Les manifestations spontanées de la chambre des lords et de la chambre des communes d'Angleterre ont présenté sur ce point un contraste singulier avec le morne silence de notre chambre des députés et de notre sénat. Parmi les digressions auxquelles la discussion du budget a donné lieu au corps législatif, n'aurait-il pas été possible de glisser quelques mots d'hommage adressés à la mémoire du plus grand des hommes d'état contemporains? Au surplus, comme il était aisé de le prévoir, la discussion du budget, renvoyée aux derniers jours de la session, n'a point été approfondie. Il n'a été prononcé qu'un seul discours important, qui ait jeté quelques lumières sur notre situation financière : nous voulons parler du discours de l'honorable M. Gouin, qui nous a montré dans l'exercice 1860 l'existence peu rassurante d'un déficit de 375 millions.

On sait que le budget, comprenant les divers services de l'état, peut fournir à propos de chacun de ces services les thèmes des discussions les plus diverses sur les questions politiques. Un député qui appartient à cette nuance d'opinion qu'il faut bien, ne fût-ce que pour la commodité du discours, appeler le parti clérical, M. Keller, a saisi cette occasion pour apprécier la politique suivie en ces derniers temps par le gouvernement envers l'église. M. Keller, pendant la discussion de l'adresse, avait prononcé

Digitized by Google

un discours sur les affaires d'Italie dont ceux même qui ne partageaient point ses idées n'avaient pas hésité à reconnaître l'éloquence. M. Keller a été moins heureux dans sa dernière tentative. Le vice de son discours et le succès de murmures qu'il a obtenu proviennent de la fausse position où l'orateur et le gros de son parti se sont si malheureusement placés. De quoi se plaint M. Keller? De la malveillance dont son parti serait l'objet de la part du gouvernement, des restrictions qui seraient mises à la liberté de l'église et de ses défenseurs? Pour être intéressant, il fallait que M. Keller plaidât la liberté pour tous et invoquât également le droit commun au profit de chacun. Certes, après les faits qui ont été récemment révélés devant le sénat, quand on voit des préfets appeler dans leurs cabinets des curés dont ils sont mécontens et les corriger par le retrait de leurs traitemens, lorsqu'on a assisté à la suppression de journaux religieux, ou qu'on gémit des entraves mises à la circulation des brochures favorables au saint-siége, on devrait, par un sentiment naturel, se joindre à ceux qui réclament la liberté. On devrait surtout comprendre l'étroite solidarité qui existe entre la souveraineté temporelle donnée au pouvoir religieux sur un point et l'asservissement, au moins partiel, des organes religieux à l'état sur tous les autres points. Les âmes croyantes notamment devraient commencer à s'apercevoir de la grandeur de l'idée de M. de Cavour montrant la liberté de l'église dans le renoncement au pouvoir temporel. Ce n'est pas à ce large point de vue de la liberté et du droit commun que M. Keller s'est placé. Il n'a eu l'air d'exprimer qu'un regret, c'est que sa cause ne jouît plus des faveurs du pouvoir, et fût devenue au contraire l'objet de ses défiances et de ses sévérités. M. Keller s'est complu, lui aussi, dans ce radotage qui partage arbitrairement les citoyens en bons et en méchans, en conservateurs et en révolutionnaires : croyant avoir à se plaindre du gouvernement, ce sont les libéraux qu'il a blessés et exaspérés. Voilà une habileté qui passe notre intelligence. Nous avons peine à comprendre également les vives critiques adressées par l'honorable député catholique aux journaux. Est-il généreux de retourner le fer dans la blessure de ces pauvres journaux et de leur faire honte de leur dépendance? Croit-on qu'ils ne connaissent point assez les misères dont ils souffrent? Est-ce à eux qu'il faut imputer le régime actuel de la presse? Au lieu de les accabler de reproches qu'ils ne méritent point, ne serait-il pas plus simple et plus noble, quand on est député, de travailler à la réforme de la législation de la presse?

Nous ne savons s'il faut mettre au compte des petites misères dont souffre la presse la publicité qu'un grand nombre de feuilles de Paris et des départemens ont donnée à un ridicule article du *Morning Post,* qui n'aurait pas sans cela mérité d'être relevé. Malgré la renommée que certaines correspondances ont faite en France au *Morning Post,* ce journal n'en est pas moins dans son propre pays une feuille dénuée d'influence. On l'a bien trop flatté en prétendant qu'il est l'organe de lord Palmerston, qui préfère avec raison un sourire de l'éditeur du *Times* aux grossières louanges

Digitized by Google

du *Post*. La spécialité de ce journal est d'informer chaque jour le public anglais des dîners ou des soirées qui se sont donnés la veille dans le West-End, et de publier la liste des invités. Comme il doit apparemment ces intéressantes informations aux maîtres d'hôtel des grandes maisons, nous l'avons entendu appeler le journal des *butlers*. En politique, il a été longtemps l'organe privilégié des carlistes d'Espagne et du comte de Montemolin. Il se plaît à attaquer en France les opinions qui ont le malheur de n'avoir pas pour elles le succès. Si la publication de l'article du *Post* auquel nous faisons allusion dans les journaux français a été spontanée, comme on doit le croire, on conviendra que nous possédons la presse la plus uniforme et la plus unanime qui soit au monde. Il faudrait également admirer nos journaux, s'ils avaient été, sans le savoir, victimes et dupes de la même mystification, et s'ils avaient supposé que la lettre du *Morning Post* sur un parti dont il est séditieux de prononcer le nom a été écrite à Paris. Il faut être Anglais, et ne rien connaître à la France, pour attribuer au parti dont parle le *Morning Post* des prétentions semblables à celles des Stuarts et de leurs partisans. Il faut être Anglais et non Français pour répéter maladroitement cette assimilation de la situation actuelle à celle de la maison de Hanovre qui a un jour échappé à la plume de M. de Persigny, et que l'on rend ridicule en la ressassant. On méconnaît d'ailleurs les intentions de M. le ministre de l'intérieur, proclamées dans une de ses premières circulaires, où il invitait les fonctionnaires à respecter les hommes qui ont servi avec honneur les anciens gouvernemens de la France; on les méconnaît, disons-nous, en dénonçant la candidature de ces hommes aux fonctions représentatives comme une conspiration. Il est vrai que dans les élections qui ont lieu en ce moment pour les conseils-généraux plusieurs des personnes qui ont fondé quelque espoir sur la circulaire de M. de Persigny ne rencontrent pas dans l'administration l'accueil impartial, sinon bienveillant, auquel elles devaient s'attendre. M. Casimir Perier notamment, qui se présente dans l'Aube, a été obligé de répondre par une adresse très ferme et très digne aux insinuations répandues contre sa candidature. Mais nous ne confondrons jamais même les écarts du zèle mal éclairé d'une partie de l'administration française avec les plates arrogances d'un journal anglais, lequel vient nous faire la leçon sur nos affaires et les ignore au point de comparer au parti des Stuarts la cause de la révolution de 1830, révolution accomplie contre un coup d'état et en faveur de la liberté de la presse, révolution tout hanovrienne, si nous osons à notre tour nous emparer de cette qualification victorieuse qui justifie tout et répond à tout.

La tournure que prennent les affaires des États-Unis devient chaque jour plus fâcheuse. Sans doute la cause représentée par les états du nord est la plus conforme aux principes et aux intérêts de la France. La politique française répugne aux prétentions des états du sud, poussant jusqu'aux plus barbares conséquences les théories esclavagistes; la politique française, qui a tant contribué à la fondation des États-Unis, et qui trouvait dans la puis-

Digitized by Google

sance de la république américaine un élément si utile de l'équilibre maritime, ne peut assister sans regret à la rupture de l'union, et par conséquent à l'affaiblissement de l'élément anglo-américain. Au double point de vue de l'humanité et de l'intérêt français, nous devons donc souhaiter que la politique du nord prévale et que l'union soit maintenue. Les premières déclarations de M. Lincoln donnaient l'espoir que les mesures du nord pourraient assurer ce résultat. Que le nord usât de la supériorité de ses ressources et de ses forces pour conserver ou reprendre les forts ou les propriétés fédérales situés sur les frontières et le littoral des états sécessionistes, qu'il se bornât à bloquer les principales villes maritimes du sud, il est vraisemblable qu'une réaction se serait bientôt produite au sein de la nouvelle confédération, et que les deux parties de la république eussent pu se rejoindre et se ressouder. Pour ne point compromettre cette perspective, il eût été nécessaire d'éviter tout conflit sanglant, et surtout l'invasion de corps d'armée dans les états du sud. Si au contraire la guerre civile s'engage, si le sang coule, la réconciliation ne semble plus possible, et alors, ce semble aussi, quoi qu'il arrive, c'en est fait de l'union. Les états du nord ne sauraient reconstituer l'union que s'ils peuvent y ramener, par une ferme patience, par les mouvemens de l'esprit public et par d'opportunes négociations, les populations des états qui se sont séparés. Quant à les conquérir et à les gouverner comme des états subjugués, il n'y faut pas songer un instant. C'est pour ces motifs que nous voyons avec appréhension l'invasion de la Virginie. Si par malheur on n'évite point les rencontres, si de grands combats sont livrés, c'est la fin irrévocable de l'union. Deux républiques devront se partager l'Amérique, et c'est malheureusement par une inimitié envenimée qu'elles auront inauguré leurs orageuses relations.

La campagne politique ne finit pas bien pour l'Allemagne. Au milieu des événemens qui surprennent et émeuvent le monde, la confédération germanique n'a pas l'air de se douter de ce qui se passe autour d'elle, et consume le temps en puériles querelles et en stériles chicanes. Une correspondance publiée dans un journal anglais, le *Daily News*, a mis en feu ces jours passés tous les petits états. On le voit, c'est la mode, quand on veut secouer la torpeur d'un état continental, d'emprunter la bouche fulminante d'une gazette anglaise. Le correspondant du *Daily News* lui envoyait de Francfort une terrible imputation contre les états secondaires; il accusait ces états de rêver et de travailler à la résurrection de la confédération du Rhin de napoléonienne mémoire. Le patriotisme germanique ne saurait concevoir trahison plus noire. Aussi les états secondaires, que l'on accusait en outre de chercher à s'agrandir aux dépens des états de troisième ordre, se sont-ils défendus par les dénégations les plus indignées. On s'est retourné en leur nom contre les inventeurs de cette horrible calomnie. Les partisans des petits états ont vu là tout de suite une machination du parti unitaire, une création du *National Verein*, et l'on s'est chamaillé à cœur joie. On en veut au grand-duché de Bade, qui s'est laissé dominer par l'associa-

Digitized by Google

tion nationale, et à qui l'on reproche d'être plus prussien que la Prusse. Pour nous distraire, nous n'allons point tarder à jouir d'une représentation nouvelle de la comédie qui se joue depuis 1848 dans la Hesse électorale. Les chambres vont se réunir à Cassel, lieu admirablement choisi; c'était la charmante capitale du fantastique royaume de Westphalie. Vous ignorez peut-être que les dernières élections de la Hesse électorale comme les avant-dernières, et aussi bien que les antépénultièmes, ont donné la quasi-unanimité à la constitution infortunée de 1831; mais vous n'êtes pas sans avoir deviné que l'électeur se déclare impuissant à rétablir cette constitution, parce qu'elle a été abolie par la diète. En conséquence les chambres seront dissoutes, et l'on fera de nouvelles élections. Le spirituel électeur rend la Hesse victime d'un mauvais jeu de mots, et, puisqu'elle est un électorat, la condamne aux élections à perpétuité. Que l'on aille du tragique au comique, des États-Unis à l'Allemagne, les confédérations n'ont décidément pas de quoi nous séduire, et les Italiens, en voyant ce qui s'y passe, doivent plus que jamais bénir le ciel d'avoir échappé au piége du système fédératif.

Lorsqu'on va quelque part, il faut savoir comment on en pourra sortir. L'idée est triviale, mais c'est une loi qu'il importe d'observer en politique. Nous l'avions un peu oubliée en partant pour la Syrie, et, après quelques perplexités bien naturelles, nous en sortons grâce à l'arrangement du gouvernement du Liban. Nous l'avons absolument méconnue en allant à Rome : nous ne savons après douze ans comment faire pour en sortir; mais Dieu est grand, et, comme disait le vieux ministre toscan, *il mundo va dà se.*

E. FORCADE.

REVUE MUSICALE.

Les théâtres en général, mais surtout les théâtres lyriques, sont entrés dans la saison difficile de leur existence. Ils essaient encore de vivre, mais ce n'est pas sans peine, et leurs plus grands efforts consistent à préparer les élémens de la prochaine campagne, qui s'ouvre à la fin du mois de septembre. A l'Opéra surtout, on s'agite beaucoup, et le ministre d'état, M. Walewski, paraît animé des meilleures intentions envers ce grand établissement lyrique, auquel on voudrait imprimer une certaine vie. On a déjà décidé, assure-t-on, que l'*Alceste* de Gluck y serait représentée dans le courant de l'année, et Mme Viardot a été engagée expressément pour interpréter le principal rôle de ce vieux chef-d'œuvre. Ce sera le cas de chanter, après un demi-siècle de délaissement :

> Et l'on revient toujours
> A ses premiers amours.

Comment le public, dans la variété pittoresque de ses goûts d'aujourd'hui,

Digitized by Google

acceptera-t-il le cadeau qu'on va lui faire? Quel accueil fera-t-il à un aïeul qu'il a tant aimé jadis? N'importe. La tentative de restauration qu'on va faire mérite les encouragemens de tous les vrais amateurs, et il y a toujours du mérite pour un théâtre comme l'Opéra, dont le pain quotidien est assuré, à remonter ainsi à la source de sa tradition. D'autres projets plus hardis encore seraient à la veille d'être adoptés par l'administration qui préside aux destinées de notre première scène lyrique, et il ne nous en coûte pas de dire que parmi ces projets d'avenir se trouve l'acceptation d'un grand ouvrage dont M. Berlioz a fait les paroles et la musique. Si nous avions à émettre un avis dans une pareille circonstance, nous serions favorable au désir, après tout légitime, de M. Berlioz, et, tout en faisant nos réserves sur le mérite particulier d'une œuvre que nous ne connaissons pas, nous saisirions avec empressement l'occasion de juger les derniers efforts d'un homme d'esprit dont nous combattons les tendances. Aussi faisons-nous sincèrement des vœux pour que la demande de M. Berlioz soit accueillie, car, faveur pour faveur, M. Berlioz, qui est Français, vaut bien M. Liszt, dont les prétendues compositions sont la risée de l'Europe.

Mme Gueymard s'est essayée pendant un certain nombre de représentations dans le beau rôle de Valentine des *Huguenots*. Il ne nous a point paru que cette cantatrice eût toutes les qualités qu'exige l'héroïne d'un si beau drame. Elle y a manqué un peu de noblesse, et ce n'est pas sans des efforts trop visibles qu'elle a pu réaliser les effets de l'incomparable scène d'amour du quatrième acte. Mme Gueymard a été obligée de raccourcir les phrases en respirant trop souvent, en ralentissant les mouvemens de cette puissante mélopée. Que fait-il donc, à ce propos, ce diable à quatre de Meyerbeer? Il nous laisse là, *povera gente*, le bec dans l'eau, comme on dit, et à nous débattre avec les infiniment petits. « Seigneur, Seigneur, ayez pitié de nous! » On a repris aussi à l'Opéra l'œuvre intéressante et distinguée de M. Félicien David, *Herculanum*, avec Mme Tedesco dans le rôle d'Olympia, créé dans l'origine par Mme Borghi-Mamo, qui maintenant enchante l'Italie. Le 29 mai, on a donné à ce théâtre un agréable badinage, *le Marché des Innocens*, ballet-pantomime en un acte, que MM. Petipa et Pugni ont fait représenter pour la première fois au grand théâtre de Saint-Pétersbourg. Mme Petipa, une danseuse russe fort élégante et fort piquante, y a débuté avec succès. On l'a vivement applaudie, surtout dans le pas de la *giganka*, qui est ingénieusement dessiné. La musique de M. Pugni est facile, abondante et très bien rhythmée : que voulez-vous de plus?

Au théâtre de l'Opéra-Comique, les œuvres insignifiantes ou impossibles se succèdent avec une rapidité et une constance vraiment fâcheuses. Que dire d'un personnel médiocre, d'artistes secondaires qu'on arrête au passage pour quelques représentations, et de courtiers de bourse qui se font compositeurs? Nous devons être bien reconnaissans à M. Rothschild de ne pas cultiver la musique, car s'il lui prenait fantaisie d'écrire un opéra, qui l'empêcherait de le faire représenter sur n'importe quel théâtre de Paris? Ce n'est pas M. le directeur de l'Opéra-Comique qui aurait le mauvais goût de ne pas apprécier le génie de M. Rothschild à sa juste valeur. Je vous le dis en vérité, tout ne va pas pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, et il doit être permis au pauvre critique d'aspirer à un avenir

Digitized by Google

moins triste. Cependant le théâtre de l'Opéra-Comique a bien voulu nous donner, le 30 avril, la première représentation d'un opéra en trois actes sous le titre prestigieux de *Salvator Rosa*. Ce sont MM. Grangé et Trianon qui se sont chargés de mettre en couplets la vie aventureuse de ce bandit bouffon, improvisateur de *canzonette*, brosseur de grands tableaux de paysage et de batailles remplies de *fracasso*. Avec un si beau thème, qu'il suffisait de dérouler sur la scène sans grande invention de leur part, les auteurs du *libretto* de *Salvator Rosa* n'ont su imaginer qu'une fable insipide, que le musicien n'a su guère réchauffer des sons de sa musique.

C'est pourtant un homme de talent que M. Duprato, un ancien prix de Rome, qui a débuté, il y a quelques années, sur la même scène par un petit opéra en un acte, *les Trovatelles*, où il y avait de la grâce et d'heureux souvenirs de l'Italie. Ces souvenirs ne se sont pas effacés de la mémoire de M. Duprato, qui en a rempli la partition de *Salvator Rosa*, où tous les maîtres italiens, Donizetti, Verdi, sont mis largement à contribution, ainsi que M. Auber. Ni l'ouverture, qui est un papillotage sans caractère de toute sorte d'instrumens, ni la chanson de Salvator Rosa, — *Sans regret et sans envie*, — ni la sérénade d'Antonio, pas plus que le duo pour ténor et baryton qui vient après, ne sont des morceaux qui accusent la moindre originalité. Le finale du premier acte est conçu à la manière de Donizetti, ainsi que tout le second acte, où je n'ai remarqué que les couplets du vieux Capuzzi, qui sont agréablement accompagnés; mais le finale du second, très bruyant aussi bien que le duo pour voix d'homme qui le précède, rappellent le style de M. Verdi. M. Duprato, qui a du talent et de la facilité, a besoin de prouver qu'il est autre chose qu'un habile compilateur, chantant la brune et la blonde sans regrets et sans remords.

Sylvio-Sylvia, opéra-comique en un acte, paroles de M. Brésil, musique de M. Destribaud, a été représenté pour la première fois le 15 mai et a reçu immédiatement la récompense de ses mérites. J'en dirai presque autant de *la Beauté du Diable*, opéra en un acte, paroles de M. de Najac, qui représenterait l'ombre d'un auteur célèbre qui, pendant un demi-siècle, a diverti tous les bons bourgeois de France et de Navarre. La musique de *la Beauté du Diable* est de M. Alary, professeur de chant, accompagnateur docile des *prime-donne assolute* et correcteur de Mozart pour le compte des vieux ténors italiens. M. Alary, qui n'a pas à beaucoup près le talent et la dextérité de M. Duprato, a les mêmes défauts, et il se rappelle trop fidèlement les idées des autres, de Donizetti, de Verdi, de Rossini et *di tutti quanti*. Déjà coupable d'un opéra, *le Tre Nozze*, qui a été donné au Théâtre-Italien il y a une dizaine d'années, M. Alary n'a pas craint de mettre en musique la moitié de la Bible et de faire chanter la vierge Marie *con un dolce soriso in bocca!* C'était dans une espèce d'oratorio, *la Rédemption*, qui a été exécuté au Théâtre-Italien. J'aime mieux *la Beauté du Diable*, qui ne compromet personne. L'activité est si grande au théâtre de l'Opéra-Comique, qu'après tous les chefs-d'œuvre que nous venons d'énumérer, on y a repris récemment, le 5 juin, *les Mousquetaires de la Reine* de M. Halévy pour les débuts d'une nouvelle cantatrice, Mlle Listchner, et pour la *rentrée*, disait l'affiche, de M. Jourdan. Je ne voudrais pas dire de mal de M. Jourdan, qui est un

Digitized by Google

artiste intelligent et zélé, pourvu qu'il reste à sa place et qu'il ne se donne pas les airs d'un premier ténor. De pareilles prétentions peuvent être accueillies à Bruxelles, où Mlle Boulard passe pour une grande cantatrice. Quant à M[lle] Listchner, qui est un grand prix du Conservatoire et qui vient de la province, sa voix manque de fraicheur et de charme.

Le Théâtre-Lyrique est bien plus heureux que tous les autres; il a fermé ses portes à la fin du mois de mai, et il s'est endormi du sommeil des justes qui ont beaucoup travaillé et peu récolté. Quand et où se réveillera-t-il? C'est une question qui n'est pas encore résolue. Le Théâtre-Lyrique doit faire sa réouverture au mois de septembre; mais on ignore si la nouvelle salle qu'on a construite place du Châtelet, et qui lui est destinée, pourra être prête pour l'automne prochain. Dans une représentation donnée au bénéfice de M. Battaille le 8 mai, on a représenté à ce théâtre un opéra-comique en un acte, *Au Travers du Mur,* très gai et très amusant. Les paroles sont de M. de Saint-Georges, et la musique, de M. le prince Poniatowski, est facile, naturelle et sans prétention. J'y ai remarqué un trio pour voix d'homme plein d'incidens comiques, une jolie romance qui se dénoue en duo et que M[lle] Moreau a fort bien vocalisée, un duo aussi pour des voix d'homme vivement conduit. Toute la partition de cette improvisation princière, *Au Travers du Mur,* est agréable, souriante, et s'écoute sans efforts. M[lle] Moreau y a été charmante avec sa belle voix de soprano, qu'elle dirige avec goût. A une autre représentation extraordinaire du Théâtre-Lyrique donnée le 15 mai au bénéfice de M[me] Viardot, on a représenté pour la première fois un opéra en un acte, *le Buisson vert,* paroles de M. Fonteilles, musique de M. Léon Gastinel, dont nous avons déjà mentionné le nom dans notre dernier article sur les concerts. La musique du *Buisson vert,* œuvre beaucoup moins importante que la grand'messe que M. Gastinel a fait exécuter à l'église Saint-Eustache, n'en est pas plus originale pour cela. Il est à souhaiter que M. Léon Gastinel, qui a vraiment du talent, se dégage des formules à la mode, et qu'il prenne une physionomie. C'est un souhait qu'on peut faire pour le plus grand nombre des compositeurs modernes.

Si les concerts et les théâtres lyriques de Paris ont fourni à peu près ce qu'ils avaient de plus curieux, les fêtes musicales commencent à briller dans plusieurs villes de France et de l'Europe. Il y a eu à Aix-la-Chapelle, les 19, 20 et 21 mai, une de ces grandes réunions d'amateurs et d'artistes qui placent l'Allemagne au-dessus de toutes les autres nations. Conduite par le maître de chapelle du roi de Bavière, M. Lachner, cette masse d'exécutans, qui se composait d'un orchestre de cent cinquante musiciens et d'un chœur de quatre cent cinquante voix, a dit le premier jour la première partie de la *Symphonie héroïque* de Beethoven et la deuxième partie de la *Messe solennelle en ré* du même maître; le deuxième jour, la *Symphonie en ut* de Mozart, et *Josué,* oratorio de Handel; le troisième jour, l'ouverture d'*Oberon* de Weber, un air ancien de l'abbé Rossi, un concerto de piano de Schumann, exécuté par M[me] Clara Schumann, veuve de ce maître, enfin le concerto de violon de Beethoven exécuté par M. Joachim, le plus admirable virtuose qu'il y ait aujourd'hui en Europe sur cet instrument. Au dire d'un grand connaisseur, cette fête musicale d'Aix-la-Chapelle, à laquelle je devais

Digitized by Google

assister, hélas! a été brillante et digne en partie du grand pays qui a fondé ces congrès annuels de l'art musical. Dans une excursion que j'ai faite en Allemagne en 1859 et dont j'ai entretenu les lecteurs de la *Revue,* j'ai pu juger par moi-même quels effets puissans on obtenait par ces masses de voix saines et vigoureuses qu'on ne trouve nulle part ailleurs. C'est à Cologne que doit avoir lieu l'année prochaine la fête musicale des provinces rhénanes dont l'institution remonte à 1817. En France, où toutes choses arrivent beaucoup plus tard qu'ailleurs, on commence également à prendre goût à ces grandes réunions de musiciens où l'artiste et l'amateur confondent leurs efforts sans morgue et sans vaine distinction. Les nombreuses sociétés orphéoniques qui couvrent la France, toutes composées de simples ouvriers, donnent déjà d'excellens résultats, ne fût-ce que des goûts élevés et des habitudes plus régulières. Dans une exposition des produits de l'industrie locale qui vient d'avoir lieu tout récemment dans la ville de Metz, on a introduit une exposition de peinture et de sculpture, et le tout a été couronné par un festival précédé d'un concours des sociétés orphéoniques des villes environnantes. Quinze sociétés chorales venant de Colmar, de Strasbourg, de Luxembourg, etc., se sont disputé la palme devant un jury dont faisait partie M. Ambroise Thomas, une gloire musicale de la bonne ville de Metz. Ces fêtes, ces luttes pacifiques qui se produisent partout et à chaque instant sous le patronage de l'autorité, ne peuvent manquer d'avoir avec le temps les plus heureuses conséquences sur l'éducation des classes inférieures de la nation.

P. SCUDO.

ESSAIS ET NOTICES.

SINGULARITÉS HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES.

Il est presque aussi rare de rencontrer dans une œuvre d'érudition la couleur de la vérité que la gaieté dans le roman ou le naturel dans la poésie. Le nombre des hommes qui pensent, sentent et agissent est restreint. Bien peu vivent de la vie du présent, moins encore peuvent vivre de la vie du passé. Tandis que nous voudrions connaître des hommes, l'érudition nous présente des morts, classés, analysés, en manière d'argumens, pour servir de preuve à un fait ou à une théorie. Réduite à n'être qu'une science, l'histoire, qui est la politique du passé, perd son intérêt et sa popularité; elle les retrouve quand, grâce à des exceptions, celles-là brillantes, celles-ci heureuses, elle redevient elle-même. Tout le monde a lu et personne n'a oublié les *Récits des Temps mérovingiens* de M. Augustin Thierry. Dans un genre très différent, mais sur des époques également obscures et inconnues, M. Hauréau vient de publier un volume intitulé : *Singularités historiques et littéraires* (1). Il y raconte ce qui a été comme on raconterait ce qu'on a

(1) Chez Michel Lévy.

Digitized by Google

vu, avec la même vivacité, avec le même naturel. Les personnages vivent; ils vivent de leur vie individuelle et de la vie de leur siècle. On me permettra de laisser de côté les travaux plus étendus de M. Hauréau, l'*Histoire de la Philosophie scolastique* et le *Gallia christiana,* couronné pour la cinquième fois par l'Académie des Inscriptions, pour appeler l'attention sur un petit livre, plein de nouveautés vieilles de bientôt dix siècles, et qui, sans prétentions historiques, donne le sentiment vrai de l'histoire. La forme adoptée par l'écrivain y bannit la théorie et laisse place entière à la vérité. Le livre raconte la vie de plusieurs personnages des temps carlovingiens sur lesquels l'auteur a découvert ou constaté des faits curieux. L'exécution agrandit le sujet, et dans chaque tableau on distingue un homme ou un siècle.

C'est par un récit vraiment singulier que commencent ces *Singularités historiques*. Du VIe au IXe siècle, des petits-fils de Clovis au petit-fils de Charlemagne, on voit l'Irlande donner à l'Occident des savans, des poètes, des théologiens et des philosophes. La barbarie s'est emparée des Gaules, de l'Italie, de l'Espagne : un coin de terre au nord-ouest reste seul intact; il en sort des missionnaires de la civilisation et du christianisme. Les élèves rendent aux maîtres la science qu'ils ont reçue; ils la rendent transformée par le génie particulier de leur race. Rome n'avait pas conquis l'Irlande, elle ne lui avait imposé ni ses mœurs ni ses lois. C'est au milieu du Ve siècle que le Gallo-Romain saint Patrice l'a convertie au christianisme. Il a apporté la religion et la science; il n'a pas apporté le gouvernement de Rome. La science irlandaise est latine, elle est même grecque; elle n'a rien d'impérial, rien de romain. Le rameau ayant été détaché du tronc, ce jeune christianisme, cette jeune civilisation se sont imprégnés du caractère national de l'Irlande. Pendant trois siècles que dure la propagande des Irlandais, on trouve chez eux une érudition et un esprit particuliers. Rome et l'orthodoxie romaine proscrivent la lecture des poètes et des auteurs profanes. Le premier et peut-être le plus grand des missionnaires irlandais, saint Columban, écrit un poème contre l'amour de l'or sur un rhythme « emprunté à Sapho. » Saint Livin, apôtre et martyr des Gantois, s'afflige dans ses vieux ans de n'être plus le poète dont les applaudissemens de l'Irlande lettrée ont encouragé les débuts. Partout où ont passé des maîtres irlandais se manifeste l'originalité de leurs mœurs et de leur doctrine : on la retrouve dans les monastères qu'ils ont fondés, à Luxeuil, à Saint-Gall, à Bobbio; on la retrouve chez les apôtres, chez les érudits, chez les hérétiques. L'érudition irlandaise est la seule dans l'Occident qui connaisse et qui pratique la langue grecque. Les doctrines irlandaises sont celles du christianisme alexandrin. En tout temps, on voit lutter ceux qui les enseignent contre l'autorité de Rome et contre le principe d'autorité en général. Saint Columban écrit au pape : « Votre puissance durera autant que votre raison sera droite. » Saint Virgile est persécuté pour avoir affirmé l'existence des antipodes, et Jean

Digitized by Google

Scot Erigène soutient que « l'autorité procède de la raison, nullement la raison de l'autorité. » Lorsqu'à la fin du VIIIe siècle les Danois font leur première descente en Irlande, les écoles de l'île sont bouleversées, un nombre considérable de savans émigre et se répand sur l'Occident. En même temps, par malheur, le foyer d'où partait la lumière est éteint. Les hardiesses de Jean Scot ont indigné et armé l'église. Les Irlandais, depuis trois siècles vénérés pour leur science, sont poursuivis à cause de leurs hérésies, et l'histoire des écoles d'Irlande finit avec celle de l'indépendance irlandaise.

On comprend le penchant de M. Hauréau pour des érudits, libres penseurs des temps barbares, qui viennent défendre les droits de l'esprit dans le monde de l'ignorance, s'insurgent contre toutes les autorités et font face pendant trois siècles à la brutalité des vainqueurs de l'Occident. L'histoire des écoles d'Irlande n'est pas seulement un épisode curieux de l'histoire de la philosophie et de la religion, c'est la tradition d'un peuple expliquée et justifiée. Quiconque parcourt l'Irlande rencontre le souvenir vague d'une civilisation perdue. Quelle peut être cette civilisation qui n'a laissé de traces que dans les cœurs? On est tenté de penser que les réminiscences n'ont pas plus de réalité que les rêves. Cette civilisation perdue, cette gloire aujourd'hui méconnue, c'est la civilisation et la gloire des écoles d'Irlande, qui réunissaient un si grand nombre d'écoliers qu'Armagh seule en comptait sept mille. Les princes, les rois, les évêques étrangers venaient s'instruire en Irlande, et l'Irlande envoyait des maîtres et des apôtres aux peuples d'Occident. Avant la conquête des Normands, avant celle des Danois, il s'était formé comme une nation dans la nation; même alors l'Irlande offrait le spectacle d'une société intellectuelle raffinée s'élevant au milieu d'une société inculte et sauvage. Le sentiment populaire, qui a conservé le souvenir du passé, n'en méconnait pas le caractère. Plus d'une fois j'ai moi-même entendu dire à de simples paysans irlandais : « Nous n'avions rien de commun avec Rome; saint Patrice était notre saint. Les Saxons nous ont unis à Rome. De quel droit veulent-ils maintenant nous séparer de Rome? » Si les Irlandais, jadis hostiles à Rome, lui sont aujourd'hui dévoués, le tempérament national n'a pas changé. Aux VIIe, VIIIe et IXe siècles, le philosophe irlandais était ce qu'est aujourd'hui le paysan irlandais : un rebelle. Dans cette poésie, dans cette théologie contentieuse, dans cette érudition des âges écoulés, se retrouve la trace vivante du caractère national.

Après avoir vu paraître dans le premier chapitre des *Singularités historiques* Clément l'Hibernien, le plus célèbre grammairien que l'Irlande ait envoyé à Charlemagne, on fait connaissance dans le second avec son rival Théodulfe, Goth de naissance, Gète comme il s'appelle lui-même, et pour cette raison plus civilisé que ne l'aurait été alors un habitant des Gaules ou de l'Italie. C'est un homme distingué, ancien, moderne, autant que barbare, qui s'est élevé à la politique par les lettres et au gouvernement par l'opposition. Il a été mêlé à beaucoup d'affaires, et ses poésies sont des tableaux

de mœurs sans forme originale (il n'y a pas d'originalité dans la littérature des temps barbares), mais propres à donner une idée de l'état de la société au commencement du IXe siècle. Les débuts de Théodulfe sont hardis. Simple diacre, il écrit un poème critique sur les mœurs des évêques. Le poème est remarqué, l'auteur est appelé au palais; il devient l'un des maîtres de l'école et l'un des lettrés favoris. A la cour d'Aix-la-Chapelle, aucune muse ne pouvait rester silencieuse, moins que toute autre celle de Théodulfe. C'est comme poète que Théodulfe est maître dans l'école, c'est comme poète qu'il marche de pair avec les guerriers barbares et qu'il a gagné les faveurs du souverain : il lui faut raconter à Charlemagne sa gloire, à la cour ses joies, ses magnificences, ses passe-temps. C'est ainsi que Charlemagne aimait à être loué, lorsqu'au retour des guerres il se reposait en patriarche au milieu de sa famille et de ses amis. On plaisait aux jeunes princesses avec des complimens mythologiques, on flattait les dignitaires ecclésiastiques en leur donnant des surnoms païens, on amusait les guerriers barbares par le récit des querelles de l'école. Tous les détails sont précieux, et les moindres intéressent le plus. Vous voyez Charlemagne s'asseoir à table; on lui sert son dîner de quatre plats et le rôti de gibier. Vous vous asseyez à cette même table que préside alors Alcuin; vous trouvez le lait fade, vous vantez les mets pimentés. Avec la partie choisie de la société, vous vous rendez ensuite dans le lieu où le rude vainqueur des Saxons s'abandonne aux plaisirs de l'esprit avec ses théologiens, ses grammairiens et ses poètes.

Théodulfe est nommé évêque d'Orléans et abbé de Fleury. Un capitulaire adressé au clergé du diocèse d'Orléans et une épître à saint Benoît d'Aniane donnent sur son épiscopat des renseignemens précieux. Il n'y a pas là seulement un témoignage de la grossièreté et de la corruption de ceux dont Théodulfe essaie de corriger les mœurs; il y a aussi une preuve de l'ardeur intellectuelle et de la passion littéraire qui animent les hommes cultivés du IXe siècle. On aimait alors les lettres comme on aime aujourd'hui la liberté. « L'instruction, proclame Théodulfe, est la première charité à faire au peuple. » Il met en vigueur les prescriptions de la lettre de Charlemagne de 787; il ordonne à tous les clercs d'ouvrir dans toutes les villes et dans tous les bourgs des écoles publiques et gratuites; il encourage et surveille les écoles des monastères; il répond en vers aux écoliers d'Orléans, qui lui écrivent en vers; il s'efforce de répandre autour de lui le goût des arts et de la vie délicate. Aimer l'étude, c'était être l'ennemi des mœurs grossières et l'ennemi de l'injustice. Aux mérites qui le distinguaient déjà, le poète-évêque unit ceux de l'administrateur. Pour dire le vrai, il penche du côté de César; les *capitulaires* sont sa loi plutôt que les canons : c'est un fonctionnaire, un vrai fonctionnaire public. Charlemagne ne pouvait laisser inactives des dispositions si rares, devenues moins précieuses depuis qu'elles sont devenues plus communes. Personne plus que Théodulfe n'était propre à remplir les fonctions de *missus dominicus*. On l'envoie en cette qualité dans la Gaule

Digitized by Google

narbonnaise, et nous devons à cette mission un rapport en vers adressé à l'empereur.

Dans le poème de Théodulfe sur la corruption des agens du prince et sur l'empressement des populations à favoriser cette corruption, on trouve des faits trop souvent renouvelés depuis pour qu'ils intéressent beaucoup; mais une vérité vous saisit : tout despotisme est corrupteur. Quand même le despote est Charlemagne, le despotisme conduit à la malhonnêteté, et par la malhonnêteté à la décadence. Le but est l'état, il n'est pas le peuple. Les agens du pouvoir le sentent bien. Aucune main n'est assez forte pour imposer la probité. On le sait, on s'y accoutume, on ne croit qu'à la corruption; tous la stimulent et l'encouragent. Voilà pourquoi la restauration du pouvoir a précipité la décadence d'une race et pourquoi la nation franque, au lendemain de la toute-puissance, est tombée au dernier degré de la faiblesse et du désordre. Avec le *missus dominicus* de Charlemagne, on s'écrie : « Les vrais coupables sont ceux qui reçoivent, et non pas ceux qui donnent. »

Si les vers de Théodulfe ne disent pas tout ce qu'on voudrait savoir, ils font au moins connaître les sentimens d'un civilisé de la cour de Charlemagne. Le monde, au IXe siècle, n'était pas simplement ignorant et désordonné. La brutalité du grand nombre excitait chez quelques-uns de merveilleux raffinemens de cœur et d'esprit. Ce qu'on admire, c'est que d'un côté étaient l'ordre moral tout entier, la science, la piété, la justice, et de l'autre tous les désordres, la grossièreté des mœurs et la violence des actes. Peut-être était-ce une illusion (noble illusion!) de confondre la science avec la vérité et de penser que plus l'esprit s'élève, plus l'âme se rapproche de Dieu.

Après Clément l'Hibernien et Théodulfe se présente à nous un autre type curieux de la société carlovingienne, Smaragde, abbé de Castellion. Celui-là est un grammairien, c'est-à-dire un philosophe. Sa grammaire l'avait rendu célèbre, et Charlemagne lui demanda souvent des conseils. Smaragde écrivit le *Via Regia,* — le *Livre du Prince,* comme on aurait dit plus tard. Quelques citations montreront quelle était l'indépendance des esprits à la cour de Charlemagne.

« O roi, dit Smaragde, le Seigneur tout-puissant a mis entre tes mains des royaumes vastes, florissans, pleins de richesses; il t'a distribué les nombreux domaines de tes proches, il a fait venir en ton épargne les produits des impôts les plus variés... pour te donner le moyen de construire des palais. Ne t'élève donc pas une royale demeure avec les larmes des pauvres, aux frais des malheureux... Interdis, ô roi très clément, interdis l'esclavage dans toutes les parties de ton empire... L'homme doit sincèrement obéir à Dieu; il doit, autant qu'il le peut, se montrer fidèle observateur de ses préceptes. Or, parmi ces préceptes, qui par les bonnes œuvres conduisent au salut, il y a celui-ci, dicté par l'immense charité de Dieu : « quiconque possède des esclaves doit les renvoyer libres, considérant que ce n'est pas

Digitized by Google

la nature, mais une faute, qui les a réduits en servitude. Tous, en effet, nous avons été créés dans une parfaite égalité de condition. »

On lit aussi dans le *Commentaire* de Smaragde *sur la règle de saint Benoît :* « Il est conforme à la raison que celui qui, dans l'église, sait le mieux chanter, le mieux lire, le mieux remplir tout autre office, occupe la place où il pourra convenablement faire valoir son mérite, et s'il est doué d'une intelligence suffisante, d'une éloquence, d'une instruction telles qu'il puisse être doyen ou prévôt, qu'on ne considère pas s'il est né de parens libres ou esclaves, mais si la raison l'appelle à ces emplois. »

Naturellement Smaragde défend la liberté de lire, mère de la liberté de penser, comme le dit M. Hauréau. Ce n'est pas simplement un lettré au goût délicat, c'est un philosophe et un naturaliste. Sans négliger la forme, il va au fond des choses. Aussi Charlemagne consulte-t-il l'abbé de Castellion sur les questions de dogme et sur les questions de discipline. Smaragde devient l'âme des conciles et des placites. Il porte à Rome la célèbre délibération du concile d'Aix-la-Chapelle sur le symbole, rédige la lettre où Charlemagne expose au pape la doctrine catholique, et il en rapporte la décision demandée par l'empereur.

La science, la vertu, aussi bien que la poésie, toutes les distinctions intellectuelles et morales avaient donc leur place à la cour de Charlemagne. On admire ces théologiens, ces lettrés; on admire surtout le prince qui les appelait dans ses conseils, et on est prêt à tomber dans l'erreur classique qui fait d'un héros barbare un grand homme civilisé. Si Charlemagne n'avait été de son temps, il n'aurait pas doublé l'empire des Francs et conquis l'admiration de la postérité. Son gouvernement est à beaucoup d'égards un gouvernement barbare, le vieux gouvernement des Francs, et ses actions les plus décisives sont celles qui convenaient au chef d'une nation dont la victoire était la vie. La nouveauté fut de créer au-dessus des institutions franques des institutions impériales, au-dessus des lois particulières de chaque nation des lois générales, obligatoires pour tous. On comprend la grandeur et la fragilité d'une telle œuvre : c'est l'ordre à côté du désordre, c'est le despotisme superposé à l'anarchie, une machine monstrueuse que fait mouvoir la main de Charlemagne, et que nul autre ne saurait manier. Effrayé d'une décadence dont il ne parlait qu'en versant des larmes, Charlemagne s'efforçait de rendre la vie à tout ce qui l'avait possédée, barbarie, civilisation, religion. De même qu'il respectait les lois particulières des nations tout en établissant des lois générales, de même qu'il conservait les anciennes magistratures en plaçant au-dessus d'elles des envoyés royaux, il appelait à lui tous les hommes remarquables, barbares ou civilisés; il les associait au gouvernement, comme le peuple était associé au vote des lois. Un signe certain de la grandeur ou de la petitesse, c'est le goût ou la haine des hommes supérieurs. Charlemagne portait au plus haut degré l'amour de la science et du talent, et il a été grand parmi les plus grands. Son

Digitized by Google

fils Louis, qui craignait l'indépendance plus que la médiocrité, a été justement livré au mépris de l'histoire.

Un siècle s'est écoulé. Nous ne sommes plus au temps de Charlemagne, ni même au temps de Louis le Débonnaire. La puissance appartient aux seigneurs, aux évêques, aux abbés. Ce n'est plus le souverain qui appelle au gouvernement des peuples; chacun fait sa place, et des abbés sont plus puissans que des rois. Voici un grand personnage. Odon, fils d'un seigneur pieux et lettré, a reçu dans son enfance une éducation libérale; on l'a ensuite envoyé à la cour de Foulques le Bon, comte d'Anjou, et à celle de Guillaume le Pieux, duc d'Aquitaine, pour se perfectionner aux exercices et aux manières. Sa vocation l'arrache aux luttes du monde matériel pour le jeter dans celles du monde moral. « Au xe siècle, comme le dit M. Hauréau, les clercs ne sont pas des gens tranquilles, indolens, acceptant la vie comme elle leur est offerte, et résignés à tracer chaque jour le même sillon. Ils sont au contraire actifs, ardens, ne sachant rester en place, formant toujours de nouveaux desseins. » On va dans les cloîtres chercher l'indépendance et le combat contre le monde. Odon étudie à Saint-Martin-de-Tours, à Paris, change souvent de dessein, et devient écolâtre de Cluny avant d'en être l'abbé. Alors se déroule une des vies les plus pleines. Le caractère d'Odon, ses grands talens, lui font maintenir à Cluny la règle et les fortes études. L'abbaye croît en célébrité, et l'abbé en puissance. On l'appelle à réformer une foule de monastères : Aurillac en Auvergne, Fleury-sur-Loire, Sarlat en Périgord, Tulle en Limousin, Romans-Moustier au diocèse de Lausanne, Charlieu au diocèse de Mâcon, Saint-Paul à Rome, Soupenton, Salerne, Saint-Augustin de Pavie. De toutes parts, clercs et laïques sollicitent ses jugemens et s'inclinent devant son autorité. Il va trois fois à Rome rétablir l'ordre entre le pape, le roi de Lombardie, le patrice Albéric et les Romains. Cent quatre-vingt-huit chartes de donations faites à Cluny datent de cette époque.

Ce grand abbé, le second de Cluny, prédécesseur d'une foule d'hommes illustres, agit par la parole comme par le conseil et par l'exemple. Encore aujourd'hui on est ému en lisant les antiennes d'Odon, et l'on comprend la célébrité de ses homélies. L'ouvrage appelé *Collations* étonne par la rudesse avec laquelle sont traités les vices, les plaisirs sensuels et le corps lui-même. Les auteurs modernes qui se disent réalistes ne vont pas aussi loin dans leurs descriptions que le saint abbé de Cluny; leur culte pour la matière est moins hardi que son dégoût. Notre timidité se révolte, mais il y a une éloquence faite pour remuer des civilisés aussi bien que des barbares dans le parallèle entre la beauté du corps et la beauté de l'âme qui se termine ainsi : « Es-tu curieux d'éprouver combien la beauté, quelle qu'elle soit, de ton corps vient moins de la chair que de l'âme? Voici le cadavre d'un homme. Est-ce un objet qui charme ta vue? ou plutôt n'inspire-t-il pas à qui le contemple un invincible effroi? L'âme souverainement belle s'est éloignée, et avec elle a disparu toute la beauté qu'elle prêtait à la chair. » On trouve dans le même

Digitized by Google

écrit deux preuves remarquables d'un esprit très différent de celui qui est généralement attribué au moyen âge : saint Odon ne veut pas qu'on administre fréquemment les sacremens; il ne veut pas qu'on place les reliques des saints sur les autels consacrés à Dieu.

En lisant cette vie, on éprouve une impression ressentie toutes les fois que, laissant de côté les histoires classiques, on étudie dans les monumens contemporains les temps où les fils et alliés de Robert le Fort et les derniers carlovingiens portèrent alternativement le titre de roi. Le pouvoir n'existe plus, les nations disparaissent, les peuples se confondent. A tous les désordres intérieurs s'ajoutent les ravages des Normands, des Sarrasins, des Hongrois. Les villes sont brûlées, leurs habitans tués ou dispersés. Les moines fuient les monastères : ils mènent une vie sauvage et s'abandonnent à tous les déréglemens. Rome même, Rome, si longtemps un foyer de lumières, « tombe, comme le dit Arnoul d'Orléans, dans de monstrueuses ténèbres. » Néanmoins l'homme a grandi; en perdant son passé barbare et son passé romain, il est devenu jeune. La mort sociale a rendu la liberté à l'individu, et des routes nouvelles s'ouvrent devant lui. Où trouver l'autorité? Les peuples en sont avides. Ne croyez pas que la violence crée seule le pouvoir; parfois l'héroïsme ou la sainteté donne la puissance. Si le mal finit par triompher, la vertu fait souvent obstacle à la violence et à la bassesse. Ce ne sont plus des demi-esclaves pleurant sur un passé à jamais détruit; ce sont des hommes libres de leurs pensées, qui combattent pour la patrie non encore fondée, pour la justice méconnue et pour la religion oubliée : ainsi Eudes et Raoul parmi les princes, saint Odon, saint Gérauld et saint Mayeul parmi les abbés. Les bonnes fortunes du xe siècle n'ayant pas moins que ses malheurs conduit plus tard aux usurpations, on a confondu la barbarie et la féodalité, l'anarchie qui a précédé et l'oppression qui a suivi; on les a jugées l'une par l'autre, absolument comme si l'on jugeait la féodalité par l'ancien régime et 89 par l'empire, le morcellement par l'unité et la liberté par le despotisme. Il eût été plus conforme à l'esprit de l'histoire de penser que les excès de la féodalité avaient été produits par des excès opposés. Une oppression telle que l'oppression féodale ne pouvait avoir pour ancêtres que l'indépendance effrénée de la barbarie et l'anarchie, — non pas ce que nous appelons anarchie, — mais l'anarchie véritable, la destruction des lois, des nations et des mœurs.

Jamais les érudits n'ont commis l'erreur dans laquelle sont tombés la plupart des anciens historiens. Les travaux des bénédictins et ceux de l'école des chartes, les préfaces de l'*Histoire littéraire* comme celle du *Polyptique d'Irminon,* témoignent que le xe siècle fut un siècle de renaissance et d'anarchie et non un siècle de décadence et d'oppression. On ne pouvait manquer d'en trouver une preuve indirecte, mais saisissante, dans les *Singularités historiques et littéraires* de M. Hauréau.

Les quatre *Vies* qui suivent celle d'Odon de Cluny appartiennent au XIe et

au XIIe siècle, et sont des vies de philosophes. Tous les hommes du XIe et du XIIe siècle sont les fils d'une révolution; il y a dans leur esprit la force et la nouveauté que les révolutions donnent toujours. C'est Anselme le Péripatéticien, auteur du *Rhetorimachia,* jusqu'à présent confondu avec Anselme de Laon. En rendant à ce maître le siècle d'ancienneté qui lui avait été enlevé, M. Hauréau prouve l'existence d'une grande école péripatéticienne, célèbre en Italie dès les premières années du XIe siècle. C'est Gaunilon, dans sa jeunesse prévôt et trésorier laïque de Saint-Martin de Tours, dont l'abbé laïque est le roi de France; dans sa vieillesse, moine de Marmoutiers et adversaire théologique d'Anselme du Bec (plus tard de Cantorbéry). C'est Roscelin de Compiègne, le nominaliste, maître et ennemi d'Abélard, et Guillaume de Conches, le platonicien, émule et rival du même Abélard. Roscelin, Abélard et Guillaume professent des doctrines différentes; tous trois sont condamnés par l'église. Les moins illustres sont pardonnés, le plus grand meurt de douleur.

Ainsi, dans ces vies de poètes, de grammairiens, d'abbés et de philosophes, sans lien entre elles et sans autre ordre que l'ordre chronologique, on distingue la marche des temps et l'on suit le mouvement de l'esprit humain du VIe au XIIe siècle. D'abord la science et la piété combattent la barbarie: timides chez les Gallo-Romains, fils de générations façonnées au despotisme; hardies et rebelles chez les Irlandais, dont les pères n'ont pas été asservis. Ensuite les lueurs s'effacent. Au temps des rois fainéans, l'anarchie, qui s'est emparée de la race conquérante, accable la race conquise. Le pouvoir ayant été restauré par Charles-Martel et l'église unie à l'état par Pépin, Charlemagne donne une place officielle aux sciences, aux lettres et à la théologie dans l'empire des Francs. Tout s'écroule après sa mort. La science et la piété luttent contre le désordre intérieur, comme trois siècles auparavant elles luttaient contre la barbarie étrangère. Une révolution sociale immense rajeunit l'Occident. L'esprit humain a désormais le champ libre; il refait, avec les débris du passé, les croyances en même temps que les institutions et le langage. Les écoles s'élèvent contre les écoles. La philosophie attaque la théologie; elle prétend l'expliquer, elle veut lui imposer ses lois. Alors, dans l'ordre intellectuel comme dans l'ordre matériel, la tyrannie succède à l'anarchie.

D'où vient que ce petit livre, distraction d'érudit que s'est donnée le continuateur du *Gallia christiana,* laisse des impressions et des souvenirs? Le style est simple, animé, presque latin, comme il convient au sujet, et comme pouvait seul l'avoir avec aisance un homme qui a publié des in-folio en langue latine. Il y a de l'art dans la façon dont sont présentés les personnages, et l'on aime l'ardeur pour les buts désintéressés qui distingue l'écrit comme la personne de M. Hauréau. Toutefois ce qui plaît à mon ignorance, c'est l'érudition assez hardie pour se contenter de ses qualités propres et n'aller pas chercher en dehors d'elle-même des stimulans à l'intérêt. Le

Digitized by Google

grand mérite du livre est d'être un livre d'érudition. C'est par la vertu de l'érudition que les temps, les hommes et les écrits retrouvent la vie et l'individualité. C'est grâce à une érudition forte, facilement portée, que ces récits possèdent une originalité singulière, l'originalité du vrai. La science la donne, quand elle permet au goût de l'accompagner, et quand l'érudit vit dans le présent en même temps que dans le passé.

Le lecteur peu familiarisé avec l'érudition éprouvera de l'étonnement. Ce n'est pas là l'histoire telle qu'il la connaît, l'histoire qu'on lui a apprise, celle du moins qu'il se rappelle. Pour lui, il existe peu de différence entre les six premiers siècles de l'histoire de France; le temps ne compte pas, les époques se confondent : rapprochées par la pensée, la féodalité et la conquête deviennent la conséquence l'une de l'autre. On a lu les *Récits des Temps mérovingiens* de M. Augustin Thierry, les *Essais* de M. Guizot, et l'on sait que l'érudition moderne a beaucoup travaillé et beaucoup découvert; mais les vieux systèmes occupent toujours une place dans les imaginations; attaqués et condamnés, ils suivent leur cours comme un navire continue son sillage après que le vent n'enfle plus ses voiles. Or M. Hauréau parle de poètes, de savans, de lettrés qui marchent de pair avec des guerriers, qui sont les conseillers des rois et tiennent un rang dans l'état. Il parle d'hommes plus grands que des princes, plus puissans que des papes, que le savoir et la sainteté ont élevés à l'autorité. Le monde dans lequel ont vécu ces hommes n'a pu être un monde simplement livré à la conquête, où les vainqueurs se soient partagé les vaincus. On est forcé de conclure que, sous le régime barbare, les nations ont conservé leur indépendance, les individus leur liberté, et que plus tard une révolution intérieure est venue transformer l'Occident.

Si l'époque de la conquête barbare, si le règne de la féodalité appellent l'attention, les temps carlovingiens ne méritent pas moins d'exciter l'intérêt. C'est alors que s'accomplit la grande révolution sociale qui détruit l'ordre barbare, confond toutes les nationalités et constitue l'ordre d'où sortira la civilisation moderne. C'est le vrai commencement de l'histoire de France. Auparavant les populations ont passé des mains d'un conquérant dans celles d'un autre conquérant. Ici, pour la première fois, elles font leurs destinées. C'est une révolution; par le fait de la révolution, il se produit de merveilleuses ressemblances. On me permettra d'en signaler une et d'en tirer un enseignement. Deux grandes révolutions ont renversé en France les deux sociétés du passé, la barbarie et la féodalité. Dans chacune de ces révolutions, qui ont mis l'une et l'autre plusieurs siècles à s'accomplir, aux deux tiers de la route le despotisme est intervenu pour achever la décadence d'une société ancienne et ouvrir les voies à une société nouvelle. Sans Charlemagne, la féodalité n'eût pu se fonder; sans Richelieu et Louis XIV, le régime du privilége eût tardé davantage à tomber devant la démocratie. Comme puissance de destruction sociale, le despotisme est su-

Digitized by Google

périeur à l'anarchie. On nous dit qu'il faut le despotisme pour sauver la démocratie. L'histoire répond qu'un principe de mort ne peut donner la vie, que ce qui a tué les sociétés anciennes ne peut sauver la société moderne.

JULES DE LASTEYRIE.

LES ARTISTES SCANDINAVES A L'EXPOSITION.

Que faut-il dans les arts pour constituer une *école?* Une communauté d'inspiration et de mérite qui peut être due à l'exemple d'un ou deux maîtres de génie ou à de certaines influences extérieures agissant de même façon sur un grand nombre de talens exercés. Même sans Rembrandt, qui l'a illustrée, l'école hollandaise se fondait, et l'on reconnaît aujourd'hui plus d'une école étrangère de peinture qui se distingue seulement par une manière particulière et uniforme, sans avoir produit des œuvres d'une incontestable supériorité. A ce dernier titre, beaucoup de conditions se réunissent pour faire du groupe des peintres scandinaves une école que les récentes expositions européennes, et particulièrement la grande exposition parisienne de 1855, ont mise en lumière. Ce n'est certes pas empiéter sur le domaine de la critique spéciale à laquelle appartient l'examen du Salon que de montrer comment cette école s'est formée, et quels sont les antécédens des peintres qui la représentent aujourd'hui devant le public parisien.

Les motifs d'inspirations à la fois spéciales et communes ne manquent pas aux peintres scandinaves. Le protestantisme, il est vrai, les a privés, au point de vue de l'art, d'une source religieuse abondante : leurs cieux sont vides d'apparitions brillantes, et leurs froides églises sont dénuées de représentations mystiques; leur pinceau ne rencontre plus qu'un christianisme abstrait, dont l'expression la plus ordinaire est dans les sentimens de la vie de chaque jour, et surtout dans les émotions graves et douces de la vie de famille. C'est ce qui restreint pour eux en bien des cas le domaine de l'art à la peinture de genre, dont ils élèvent du reste le niveau par un mélange de naïveté et d'austérité qui produit parfois un grand effet. Les tableaux de M. Tidemand sont en cette manière des modèles. On doit citer particulièrement ceux dont il a décoré le gracieux château d'Oscarshall, à Christiania. C'est une suite de scènes représentant la vie du paysan norvégien. Jeune fille et jeune garçon échangent d'abord les promesses et les serremens de mains. Vient ensuite la procession de la mariée au riche costume vers le seuil de l'église en bois sculpté. Bientôt le nouveau ménage apparaît dans sa jeune majesté, avec le sourire du bonheur devant le berceau du premier enfant, puis avec l'amertume de l'anxiété au chevet du petit malade : ici la mère a veillé nuit et jour, elle est brisée, et sa plainte est muette; la Bible est ouverte sur ses genoux, elle y cherche le secours divin; le père, assis au pied du lit, les bras croisés, est immobile, dans l'attitude de la résignation et de la douleur; une lampe fixée à l'une des solives

Digitized by Google

du plafond éclaire la triste scène. — Le malheur a passé, les enfans ont grandi : la mère fait l'éducation de ses deux filles; son visage est radieux de la conscience du grand devoir qu'elle remplit; le père enseigne au fils la fabrication du filet et la pêche au flambeau. Les années s'écoulent ainsi dans le travail; déjà les fils aînés sont partis pour le *fiord;* l'heure est venue pour le dernier-né de quitter, lui aussi, le foyer paternel : le voilà avec son bâton de voyage et son havresac pendu au côté; il n'a plus qu'un pied sur le seuil de la chaumière; son père, aux longs cheveux gris, le conduit et le retient encore; la mère suit en pleurant. Et le lendemain, dans la cabane propre et brillante, qu'une pure lumière illumine par la fenêtre sans rideaux, en face d'une table de bois habilement façonnée, les deux époux, redevenus seuls, sont assis : le vieillard, à la tête chauve, mais droit et ferme, lit la Bible à haute voix; sa femme, au visage ridé, mais calme et souriant, écoute avec foi et reconnaissance. « Ils sont arrivés au repos du soir, dit le poète norvégien, M. Munch, qui a commenté habilement ces peintures (1), et ils n'ont pas peur de la nuit... Les rejetons ont dû se séparer de la tige; celle-ci seule doit sécher; elle ne portera plus sur la terre aucune feuille, aucune fleur, aucun fruit.. Ils le savent et remercient leur Dieu. D'ailleurs ils ne restent pas seuls dans l'asile de leur vieillesse : autour d'eux et en eux sont tous les souvenirs; devant eux et pour eux s'ouvre le saint livre où ils lisent la paix de l'éternel bonheur. Bientôt le sol de la patrie les couvrira, leur vie aura été le commentaire et l'image de cette patrie, rude et solitaire comme les rocs de la Norvége, profonde et fertile comme ses riches vallées. »

Il y a pour les peintres scandinaves une autre source qui leur est devenue riche et féconde : c'est le charme original de la nature du Nord. Nulle part le ciel et la terre n'offrent de plus saisissantes beautés, soit que l'été, rapide, mais chaud et brillant, verse sans l'interruption des nuits les flots d'une lumière continue, ou que les aurores boréales et la lueur magique de la neige et des glaciers tempèrent l'obscurité des hivers, soit que les hautes cimes, les grands lacs silencieux et déserts, les *fiords* resserrés entre les rochers à pic, les chutes majestueuses, la perpétuelle et sombre verdure des bois de sapins ou les forêts de bouleaux, dont, au premier souffle de l'automne, chaque feuille devient dorée ou empourprée comme une fleur, étalent aux regards de ravissans spectacles. Le sentiment de ces beautés est familier aux populations du Nord: nulle part les fleurs et le sol natal ne sont plus aimés. A vrai dire, peu d'étrangers encore vont à la découverte dans ces vastes et lointaines régions; à mesure cependant que les communications se font plus rapides, Anglais et Français s'y aventurent, en reviennent charmés, et publient des récits accompagnés de dessins, qui répandront chez nous la connaissance d'une splendide nature à peine soupçonnée, et seront un commentaire des belles peintures de l'école norvégienne. — M. Gude est le chef des paysagistes de cette école, et M. Tidemand celui de ses peintres de genre.

(1) Voyez l'élégante reproduction faite d'après les cartons de M. Tidemand à l'aide de la lithographie polychrome par M. Sonderland et publiée à Dusseldorf en 1851, avec un texte norvégien-allemand pour chacun des dix épisodes.

Digitized by Google

Une troisième source d'inspirations serait le cycle fabuleux et épique de la mythologie et des *sagas* scandinaves, à la condition qu'un tel cycle devînt au préalable, par l'effort commun des critiques et des poètes, plus familièrement accessible à l'esprit public, ou bien qu'un artiste de génie en créât de vive force la popularité. Des efforts de talent ont été faits dans cette voie; ils n'ont pas rencontré un succès incontesté, parce qu'en dehors d'une sphère étroite et locale les types qu'ils tentaient de reproduire n'étaient pas consacrés.

Restent donc deux inspirations véritables, celle de la gravité contenue des épisodes domestiques et celle d'une nature particulière et grandiose dont un groupe considérable de paysagistes et de peintres de marine se sont faits les interprètes. Par ce double lien commun et en dehors des autres sentiers, connus de tous, où ils ont pu s'exercer, les artistes du Nord ont formé une école vraiment originale, qui a triomphé auprès de certaines écoles étrangères. On l'a bien vu à Dusseldorf. On sait qu'il y a dans cette ville une académie de peinture, fondée depuis 1767, et qui attire des artistes de différens pays de l'Europe. Cependant Dusseldorf, après la retraite de Cornélius en 1824, languissait; l'école allemande qui y subsistait se laissait aller à un mysticisme sans élan et sans vigueur, qui a fait incliner sa peinture vers le genre incomplet et impuissant de l'imagerie religieuse. Tidemand et Gude ont seuls rappelé la vie par leur originalité. Ils y ont formé de nombreux élèves, venus comme eux surtout du Nord, après avoir admiré la même nature, respiré le même air des lacs et des montagnes, reçu la même éducation première, les mêmes préceptes religieux, les mêmes sentimens et les mêmes idées.

Le groupe des peintres du Nord est représenté à l'exposition de cette année par quelques œuvres de beaucoup de mérite; tous les grands noms de l'école scandinave n'y figurent pas, mais ceux qui y sont méritent d'être comptés parmi les principaux. M. Tidemand a envoyé de Dusseldorf un intéressant tableau : *la Toilette de la Mariée*. Le soin avec lequel l'auteur s'étudie à reproduire les détails curieux de la couleur locale pouvait devenir un danger, s'il n'y eût joint l'expression des sentimens; le danger persistait, tout en changeant de nature, si les sentimens exprimés n'avaient pas tant de gravité contenue et de sincérité modeste. L'attitude pensive de la mariée, son regard pur et méditatif, son éloignement de toute coquetterie mondaine en ce moment solennel de sa vie, les mêmes caractères, en tenant compte des différences d'âge et de situation, empreints sur la figure déjà attentive et sérieuse de sa petite sœur, la joie attendrie qui anime la vieille mère, voilà qui agrandit la scène et l'élève en même temps. M. Tidemand s'était révélé en 1844 par un tableau d'histoire de moyenne grandeur : *Gustave Vasa recevant le serment des Dalécarliens*. Il s'est renfermé depuis dans le genre où il excelle aujourd'hui. Il s'est fait connaître du public français à la grande exposition de 1855, on s'en souvient, par son *Enterrement norvégien à la campagne* et par sa *Prédication sectaire*. Sa nouvelle apparition de cette année ne pourra qu'accroître sa réputation parmi nous.

Nous n'avons rien cette fois du peintre suédois Höckert, dont on avait admiré en 1855 *le Prêche en Laponie,* rien de M. Nordenberg, de qui nous

Digitized by Google

avions remarqué *l'Invalide suédois racontant ses campagnes,* rien de quelques peintres du Danemark célèbres au-delà du Rhin, comme M. Exner, qui avait envoyé d'excellentes scènes d'intérieur, M. Schleissner, M. Monies, M. Marstrand enfin, qui devrait faire connaître au public parisien ses scènes d'après les comédies de Holberg, ses meilleures œuvres jusqu'à ce jour. Nous avons du moins un tribut considérable de Mme Élisabeth Jerichau, qui avait déjà à l'exposition universelle un beau portrait. Née polonaise, instruite à Rome, où elle a épousé le sculpteur danois Jerichau, cette habile artiste, dont les œuvres sont dispersées aujourd'hui dans les principales galeries du Danemark, de l'Angleterre et des États-Unis, s'est assimilé, en gardant son originalité propre, la nationalité que, par son mariage, elle adoptait. Assez longtemps élève des maîtres de Dusseldorf et vivant désormais dans le milieu scandinave, elle ne se rapproche cependant de la peinture de genre, dont nous venons de signaler quelques principales œuvres, que par la communauté de sentimens profonds et sérieux; son pinceau montre d'ailleurs une manière vive et large, un faire expérimenté et en même temps une conception facile, qui lui assureraient dans toute école et qui lui donnent dans toute exposition publique une place distinguée avec le privilége d'arrêter et de fixer l'attention. Sa *Lecture de la Bible,* un des principaux tableaux de son envoi de cette année, procède évidemment de la même source intellectuelle et morale que nous avons reconnue comme l'une des plus familières à l'école du Nord. Nous y retrouvons la recherche du costume en même temps que l'étude du sentiment religieux. La juste limite, si délicate, n'est-elle en aucun point dépassée? L'effet général de la scène gagnerait-il à être resserré dans un cadre de dimensions un peu moindres? La poursuite du naturel entraîne-t-elle l'auteur sur le seuil du réalisme? Nous avons entendu faire ces questions parmi les groupes de spectateurs qui ne manquent pas de se former en face de l'œuvre de Mme Jerichau. A côté de *la Lecture de la Bible,* Mme Jerichau a encore un certain nombre de tableaux de petites dimensions, tableaux de costume et de mœurs nationales, qui continuent à la ranger dans le groupe que nous étudions.

L'école des paysagistes scandinaves, surtout norvégiens, est, avons-nous dit, fort remarquable. On peut en juger cette fois par deux tableaux de MM. Gude et Martin Muller. *Un Matin dans les hautes montagnes de Norvége* est assurément une œuvre remarquable. On critique le premier plan comme trop brillant et ne se mariant pas par une transition assez douce aux plans intermédiaires et à ceux de l'horizon; mais peut-être est-ce un effet réel du matin qui, sous les premiers rayons du soleil, produit en un relief presque brillanté les objets les plus voisins, tandis qu'une fraîche vapeur enveloppe encore les plus éloignés; il faut tenir compte, en second lieu, de la transparence particulière à la lumière du Nord. D'ailleurs quelle magnifique nature admirablement interprétée! Nous avons devant les yeux un *fiord* qui a pénétré dans les terres. Des milliers d'îles divisent les eaux et les parent de verdure; la rive occidentale ne fait que s'éveiller sous le soleil, qui commence à dépasser le mur de rochers situé à l'orient, tandis que la rive opposée est encore baignée dans l'ombre, et que les plateaux, les hauts pâturages et les sommets reçoivent déjà la pleine lumière; des glaciers enfin,

Digitized by Google

qui arrêtent la vue vers le sud-est, montrent à travers la distance de riches et harmonieux reflets. Un des caractères du paysage norvégien, c'est-à-dire l'immensité de la scène avec de belles eaux et de hautes montagnes et une lumière à la fois vive et douce, est ici merveilleusement rendu, en même temps que la netteté du dessin, la sûreté du pinceau, la transparence lumineuse des teintes, indiquent un maître expérimenté. Le paysage de M. Muller, avec un premier plan qui prête à la même objection, est d'une rare fermeté. Ces toiles rappellent celle qu'avait envoyée à l'exposition de 1855 un peintre suédois, M. Marcus Larson. La liste serait trop longue, si nous voulions donner, après ces noms, une énumération complète des habiles paysagistes du Nord.

Nous avons dit que l'école scandinave pourrait bien rencontrer, après le sentiment profond et religieux de la vie de famille et des mœurs nationales, après l'admiration commune d'une magnifique nature, une troisième source d'inspirations particulières dans les souvenirs de la mythologie du Nord et dans ceux des *sagas*. C'est précisément de là que Mme Jerichau a tiré cette fois le sujet de deux tableaux. Sa *Femme de mer* (*Havfrue*) est bien l'être mystérieux dont les navigateurs scandinaves redoutent la puissance et la perfide beauté. C'est elle qui s'attache au flanc du navire et qui, déchaînant la tempête, le fait inévitablement sombrer; c'est elle aussi qui peut apaiser l'orage et conduire le bâtiment jusqu'au port. Quand la lune brille sur la surface des eaux, elle sort des profondeurs de l'Océan, s'avance sur quelque rivage, et là, interrogée, révèle ou prédit le sort du voyageur absent et du navigateur égaré; mais malheur à celui que son doux regard, sa voix enchanteresse, sa science surnaturelle, auront attiré et séduit! Pour prix des ténébreux mystères qui lui seront révélés, il perdra la raison. — Telle est la donnée légendaire que Mme Jerichau a mise en œuvre fort heureusement: la vaste étendue de la pleine mer, la lumière incertaine, le regard mystérieux et profond de la sirène, sa beauté perfide, répondent bien au type que les chants et les récits populaires ont rendu familier dans le Nord. Le spectateur étranger lui-même n'a pas besoin ici de beaucoup de commentaires; la donnée est simple et rappelle la mythologie classique : il n'y a rien de trop particulier. En est-il de même pour le tableau que Mme Jerichau a intitulé *Halgerda, costume de fiancée à Reikiavik?* Ou l'indication du livret et la peinture elle-même sont incomplètes, ou le nom d'Halgerda est ici de trop. Pour qui connaît la *saga* de Nial, au nom d'Halgerda correspond un certain type historique de la femme du Nord qu'il aurait fallu plus complétement montrer. « Un jour Gunnar descendait de la Montagne de la Loi; il vit une femme richement vêtue qui venait à sa rencontre : elle le salua; il lui rendit son salut et lui demanda qui elle était. Elle répondit qu'elle se nommait Halgerda, fille de Hœskuld. Parlant avec liberté, elle le pria de lui raconter le voyage qu'il venait de faire, et au sujet duquel chacun le félicitait à l'*althing*. Elle avait une tunique brune avec un manteau rouge orné sur les bords; sa chevelure, épaisse et blonde, descendait jusque sur son sein... » Halgerda épouse Gunnar; mais, jalouse et vindicative, elle remplit sa maison de meurtres. Irrité contre elle, mais fasciné, Gunnar commet lui-même des violences à la suite desquelles ses ennemis l'entourent et l'as-

Digitized by Google

siégent dans sa propre maison. Tant qu'il tient son arc redoutable, il ne craint pas les assaillans; mais un coup de hache en rompt la corde. « Femme, crie-t-il à Halgerda, vite une boucle de tes cheveux pour tresser une corde à mon arc! — En as-tu grand besoin? demande Halgerda. — Notre vie en dépend. — Eh bien donc! je refuse, répond-elle; souviens-toi du coup dont tu me frappas naguère! — Je ne prierai pas longtemps, reprit Gunnar; chacun se rend illustre à sa façon. » Tel est le récit de la *saga*, telle est l'héroïne ou plutôt la furie que le nom d'Halgerda désigne; mais peu importe après tout au public français, qui ne demande à Mme Jerichau qu'une belle peinture, de quelque façon qu'elle soit conçue.

Après MM. Tidemand et Gude et Mme Jerichau, il y aurait encore à apprécier, si l'espace ne nous manquait, les œuvres de M. Jacobsen, peintre danois de genre et d'histoire, de M. Grönland, bien connu au-delà du Rhin pour ses fleurs et ses fruits, de M. Frölich, dont les amateurs ont remarqué, en dehors de l'exposition, les spirituelles illustrations du poème d'*Héro et Léandre* et des petits poèmes de *l'Anthologie.* Nous souhaiterions de voir M. Frölich commenter de la sorte notre André Chénier.

Nous regrettons que la difficulté des transports nous ait sans doute privés de quelques œuvres des sculpteurs compatriotes de Thorwaldsen, de Sergel et de Fogelberg. M. Jerichau, directeur de l'académie des beaux-arts à Copenhague, pouvait nous envoyer des morceaux déjà célèbres dans une partie de l'Europe. On se rappelle encore à Rome son groupe colossal d'*Hercule et Hébé,* exposé en 1846 sur la place du Peuple. Nous connaîtrons sans doute bientôt son *Chasseur au Léopard,* dont les copies sont répandues en Angleterre, et son *Adam et Ève,* qui lui a valu une *prize-medal* à l'exposition de Londres en 1851. Nous souhaitons enfin de voir bientôt exécutée une frise représentant les principales scènes de *l'Iliade,* et dont l'esquisse, achevée entièrement, témoigne d'une véritable habileté et d'une grande élévation de dessin sévère et classique. M. Bissen, de Copenhague, M. Byström, de Stockholm, avaient envoyé aux expositions dites universelles des statues et des groupes. L'année prochaine nous promet une de ces grandes exhibitions dans la capitale de l'Angleterre. Probablement nous y verrons réunis tous les principaux ouvrages qu'a produits dans ces dernières années l'école scandinave. Soit; à coup sûr, dans le nouveau Palais-de-Cristal de Londres, ces œuvres seront exposées au grand jour de l'opinion : est-ce une erreur cependant de croire qu'une comparaison acceptée avec les œuvres de l'école française au sein même de nos expositions de famille peut éclairer efficacement les artistes étrangers et les servir auprès du vrai public ami des arts en Europe?

A. GEFFROY.

V. DE MARS.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DU

TRENTE-TROISIÈME VOLUME.

SECONDE PÉRIODE. — XXXIe ANNÉE.

MAI — JUIN 1861

Livraison du 1er Mai.

Livraison du 15 Mai.

Digitized by Google

Livraison du 1er Juin.

Livraison du 15 Juin.

Paris. — Imprimerie de J. CLAYE, rue Saint-Benoît, 7.

2. 1926

Digitized by Google

Digitized by Google

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW

RENEWED BOOKS ARE SUBJECT TO IMMEDIATE
RECALL

1 JUN '66

JUN 1 1967

LIBRARY, UNIVERSITY OF CALIFORNIA, DAVIS

Book Slip—50m-12,'64(F772s4)458

Digitized by Google

241730

Revue des deux mondes.

AP20
R39
ser.8
v.33

LIBRARY
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
DAVIS

Digitized by Google

Digitized by Google